Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/analecta-bollandiana_1960_78

ANALECTA
BOLLANDIANA

Des presses de l'Imprimerie CULTURA, Wetteren (Belgique)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXVIII — Fasc. I-II

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS IOSEPHUS VAN DER STRAETEN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

ALMA COLLEGE
LIBRARY
Los Gatos, Calif.

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel
1960

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

ABRÉVIATIONS

BHG^3 = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio tertia, curante F. Halkin. Bruxellis, 1957. Tomi tres.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. — Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibidem, 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Graec. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Graec. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Graec. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886-1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Comm. martyr. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum.* Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

Comm. martyr. rom. = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum.* Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).

Mir. BVM. = *Index Miraculorum B. V. Mariae*, ed. A. Poncelet in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

L'EMPEREUR CONSTANTIN CONVERTI PAR EUPHRATAS

La nouvelle Vie de Constantin qui a été publiée ici même l'an dernier d'après un légendier de Patmos [1] se distingue des autres biographies édifiantes du premier empereur chrétien notamment en ceci qu'elle fait jouer à un certain Euphratas, architecte et conseiller de Constantin, un rôle exceptionnel dans le choix de Byzance comme capitale, dans l'aménagement de la ville, dans la construction des Saints-Apôtres et de Sainte-Sophie [2].

Le même personnage est mentionné dans le recueil des *Patria* de Constantinople, où il est promu au rang de parakimomène (autant dire : premier ministre). Le pseudo-Codin ajoute aussitôt que c'est lui, Euphratas, qui convertit Constantin au christianisme : *ὅστις ἐποίησεν τὸν Κωνσταντῖνον χριστιανόν* [3]. Affirmation surprenante, puisqu'on n'en avait rencontré l'équivalent nulle part ailleurs. Or la concision même de la formule prouve, à n'en pas douter, que la légende était assez connue pour qu'un mot suffît à la rappeler.

La légende, en effet, avait trouvé place dans une autre Vie de Constantin, celle dont P. Franchi de' Cavalieri, J. Bidez et H. G. Opitz ont publié, de 1897 à 1935, des parties plus ou moins considérables [4], mais dont le début n'a pas encore été retrouvé et dont certains passages, conservés seulement dans le *Sabaiticus* 366 du Patriarcat grec de Jérusalem, sont encore inédits. Le plus long de ces passages, signalé dans une note par Bidez [5] et imprimé ci-dessous pour la première fois, rapporte précisément la conversion de Constantin par Euphratas.

[1] *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 73-105 et 371-372. [2] Ibid., p. 69.
[3] Th. Preger, *Scriptores originum CP.*, fasc. 2 (Leipzig, 1907), p. 147, l. 12-13.
[4] Voir les références dans la *BHG*^{3}, n° 365. Cf. ci-dessous, p. 11.
[5] *Byzantion*, t. 10 (1935), p. 432-433, note 34 ; cf. H. Grégoire et P. Orgels, ibid., t. 24 (1954), p. 592-593, note 2.

54752

A la veille d'une bataille qui doit lui ouvrir les portes de Rome ou lui faire perdre l'empire, Constantin, déguisé en paysan qui vend son vin aux troupes de Maxence, se rend compte par lui-même de l'importance des effectifs adverses. Il va désespérer de la victoire, quand l'eunuque Euphratas [1] l'exhorte à se convertir et à compter sur l'aide toute-puissante du Christ. Il lui rappelle les châtiments qui ont frappé les Juifs et les persécuteurs romains. Constantin, persuadé, adresse une prière suppliante au Dieu des chrétiens.

Pareil dialogue en un moment aussi tragique n'est ni plus ni moins vraisemblable que tant de discours mis par les historiens anciens dans la bouche de leurs héros [2]. Pour le rédiger, l'hagiographe s'est peut-être servi d'un florilège où les citations d'Eusèbe, Socrate et Théophane avaient déjà été réunies dans un but apologétique. Mais il n'est pas exclu qu'il ait consulté directement ces auteurs, puisqu'il a, en d'autres chapitres de sa Vie de Constantin, exploité Philostorge, Eusèbe, Socrate, Alexandre le moine, Zosime, Georges le moine et Théodore le lecteur [3].

Voici le texte et un essai de traduction du dialogue entre Euphratas et Constantin. S'il ne nous apprend rien sur la réalité des faits, tels qu'ils se sont passés en 312, il nous montre du moins comment pouvait se les représenter un écrivain byzantin du IX^e^ ou du X^e^ siècle.

Constantinum christianum facit Euphratas

(cod. Hierosolym. Sabait. 366, saec. XIII, fol. 11-11^v^) [4].

1. *Ἐπεὶ δὲ τῆς νυκτὸς ἐπιγενομένης ἤδη παρ' ἑαυτὸν ἀπεσώθη, μεστὸς ὀρρωδίας καὶ δέους ἦν τό τε πλῆθος τῶν ἐναντίων καὶ τὰς παρασκευὰς καὶ συντάξεις ἐκπεπληγμένος · καὶ οὐκ εἶχεν ὅ τι μακρότατον* [5] *ἐπὶ τοῖς παροῦσι δράσειεν οὐδ' ὅ τι βουλεύσαιτο, πρίν γε δή (ὡς λέγεται) τὶς τῶν εὐνούχων αὐτῷ προσ-*

[1] Dans la Vie de Constantin que j'ai tirée naguère du Patmensis 179, Euphratas n'était pas présenté comme un eunuque.

[2] Voir l'article récent du P. A.-J. Festugière, *Vraisemblance psychologique et forme littéraire chez les Anciens*, dans *Philologus*, t. 102 (1958), p. 21-42.

[3] Voir la longue liste des sources ou modèles (« Vorlagen ») dressée par Opitz dans *Byzantion*, t. 9 (1934), p. 591-593.

[4] Sur le manuscrit de Saint-Sabas, voir plus bas, p. 10-11.

[5] Le professeur H. Grégoire, qui s'intéresse vivement à la légende d'Euphratas, suggère de rapporter ce superlatif au verbe principal et de lui donner le sens d'un adverbe de temps.

ελθών, Εὐφράτας[1] *οὕτω καλούμενος, τῶν αὐτῷ μάλιστα τιμωμένων, ἐθάρσυνέ τε καὶ οὐκ εἴα δεδιέναι τὸ πλῆθος τῶν ἀντιτεταγμένων· « Ἦν γὰρ ἐμοί, ἔφη, πεισθῆναι βουληθείης, ὦ βασιλεῦ, ἃ κάλλιστά σοι γινώσκοιμι ὑποτιθεμένῳ, ἐλπίζω ῥᾷστά σε χειρώσασθαι τὸ πολέμιον πᾶν. » Θαυμάσας δὲ ὁ Κωνσταντῖνος· « Καὶ πῶς ἄν, εἶπε, ταῦτα περαιωθῇ; Καὶ τίς ἄν, ὦ βέλτιστε, τοσοῦτος ἐκ τῶν παρόντων γένοιτο πόρος ὡς ἐμέ γε τηλικοῦτον τυχεῖν ἔργον ἐξεργασάμενον; »*

2. *« Εἰ τοὺς μὲν πολλούς, ἔφη, θεοὺς οὕτως ἐξουθενήσεις παρὰ φαῦλον ὡς εἰκὸς ποιησάμενος ὡς οὔτι γε θεοὺς ὄντας, ἀλλ' ἀνοήτως*[2] *νομιζομένους, ἐφ' ἕνα δὲ τὸν κατὰ ἀλήθειαν ὄντα θεὸν ἀναδράμοις καὶ τὸν αὐτοῦ παῖδα, τὸν Χριστὸν δὴ λέγω, σύμμαχον εἰς τὰ παρόντα πράγματα καὶ τὸν ἅπαντα σαυτοῦ βίον συμπαραστήσαις λογισάμενος ὅσον αὐτῷ τὸ τῆς δυνάμεως κράτος· ὃς καίτοι σταυροῦ προβολῇ ἐνσχησάμενος πράγματι ταπεινοτάτῳ τε καὶ ἀδοξοτάτῳ δοκοῦντι, ὅμως διὰ τῆς τῶν ἔργων ἰσχύος εἰς τὸ προσκυνεῖν αὐτὸν καὶ θεὸν ἡγεῖσθαι τὸ πλεῖστον τῶν ἀνθρώπων ἀνηρτήσατο γένος. Καὶ αὐτῷ μὲν εἰς τοὔμπροσθεν ἀεὶ προβαίνει τὸ κλέος· καὶ κοινῇ τε καὶ ἰδίᾳ κατὰ πόλεις καὶ ἔθνη καὶ δήμους αὐτὸν ἱλάσκονται πᾶν ὡς εἰπεῖν τὸ ἀνθρώπινον· τῶν δὲ αὐτῷ χεῖρας ἀνταραμένων Ἰουδαῖοι μὲν πρῶτοι ὁρᾷς δν τρόπον ἐξαπολώλασι καὶ αὐτοὶ καὶ ἡ πόλις· ὅσοι δὲ περιελείφθησαν αὐτῶν σποράδες ἀνὰ πᾶσάν εἰσι τὴν οἰκουμένην, ἀλήτην καὶ ἄχαρι<ν> τρίβοντες βίον καὶ δουλεύειν δουλείαν χαλεπωτάτην τοῖς [ὑπ'] αὐτῶν ἐχθίστοις ἀναγκαζόμενοι.*

3. *« Ἐπὶ τούτοις Νέρων, Δομετιανός τε καὶ Δέκιος καὶ εἴ τις ἄλλος ἐν μέσῳ καὶ τὰ τελευταῖα νῦν Μαξιμῖνος εἰς οἵαν ἐπώκειλεν ἕκαστος τοῦ βίου καταστροφήν, τῶν κατὰ τῆς ἐκκλησίας αὐτοῦ τολμημάτων ὄλεθρον τὴν δίκην ἐπισπασάμενος*[3]*. Καὶ ἵνα σοι πάσας ἄνωθεν τὰς τῶν δυσσεβῶν ἐνδίκους συμφορὰς διηγήσωμαι, Διοκλητιανὸς παράφρων ἐγένετο καὶ τὸ βασιλικὸν ἀξίωμα ἀποθέμενος ἰδιωτικὸν καὶ ἄκων ἀντελάβετο σχῆμα καὶ νόσῳ μακρᾷ καταμαρανθεὶς ἐξ ἀνθρώπων ἀπηλάθη. Καὶ Μαξιμιανὸς μὲν*

[1] Dans la marge extérieure on lit une note en 5 lignes dont le photographe a coupé l'extrémité, mais qu'on peut restituer ainsi : *σημείωσαι τὴν εἰ(ς τὸν) βασιλέα τ(οῦ) τρισολβί(ου) Εὐφράτα εἰσήγησιν.* Noter que le nom d'Euphratas, qui était accentué sur la dernière syllabe dans le ms. de Patmos, est considéré ici comme paroxyton.

[2] *ἀνοήτους* cod.

[3] Thème apologétique développé notamment par Lactance dans le *De mortibus persecutorum*. Voir l'édition, avec traduction et commentaire, publiée par le prof. Jacques Moreau dans la collection *Sources chrétiennes*, n° 39 (2 vol., Paris, 1954).

ὁ Ἐρκούλιος ἀγχόνῃ τὸν βίον μετήλλαξε[1]· Μαξιμιανὸς δὲ ὁ
fol. 11v Γαλλέριος ἕλκει πληγεὶς | ἀνιάτῳ, σηπεδόνι αἰδοίου καὶ διαβρώσει σκωλήκων τὸ σῶμα τρυχόμενος, παλινῳδίαν ἦσε καὶ προθέμασιν ἐγγράφοις τὸν κατὰ χριστιανῶν διωγμὸν ἐπανῆκεν[2], ὕστερον δὲ πάλιν Θεοτέκνῳ τῷ ἐν Ἀντιοχείᾳ πειθόμενος γόητι καὶ πάνδεινα κατὰ χριστιανῶν ἐργασάμενος φθορᾷ τῇ προτέρᾳ κατελυμάνθη[3]. Μαξιμῖνος δὲ τούτων ἁπάντων πέπονθε χαλεπώτερα· καὶ ὁ πάλαι Σευῆρος καῖσαρ ὑπὸ τοῦ Γαλλερίου Μαξιμιανοῦ πεμφθεὶς ἐπὶ τὴν Μαξεντίου σύλληψιν ἀνῃρέθη, τῶν στρατιωτῶν αὐτὸν προδεδωκότων[4].

4. « Ταῦτ' οὖν, ὦ βασιλεῦ, ἣν ἐνθυμηθείης, ἀπολείψεις μὲν τοὺς πολλοὺς θεούς, τούτῳ δὲ σαυτὸν φέρων προσθήσεις καὶ αὐτοῦ[5] κατευξάμενος· ἢ μὴν δι' αὐτοῦ κρατήσας τοὺς ἐναντίους, ἐπ' αὐτῷ τοῦ λοιποῦ βιώσασθαι θαρρούντως ἐπὶ τὰ πράγματα ἕξεις. Καὶ ὑποδέχομαί σοι ἔγωγε ταῦτα, ἔφη, βουλευσαμένῳ μηδὲ εἰς χεῖρας ἀφίξεσθαι τοὺς πολεμίους· εἰ δὲ καὶ ἔλθοιεν, ἀλλὰ τρέψεσθαι[6] αὐτίκα τὰ νῶτα παραδόντας καὶ μὴ ὑπομενεῖν[7]· καὶ πάντων εἰς σὲ τὸ κῦρος ἀναβήσεται τῶν πραγμάτων. »

5. Ὁ δὲ ταῦτα ἀκούσας· « Θαυμαστὰ μέν, ἔφη, ταῦτα καὶ πρόσω πίστεως· πιστεύω δὲ ὅμως. » Καὶ ταῦτα εἰπὼν εἰς ἔργον ἐχώρει τὸν Χριστὸν ἐπιβοώμενος καὶ λέγων ἐν ταῖς πρὸς αὐτὸν εὐχαῖς· « Εἰ δή τίς σοι δύναμις εἰς τὸ σῴζειν ἐστίν, ὦ Χριστέ, τούς σε ἐπικαλουμένους καὶ ἀληθὴς ὁ περὶ σοῦ λόγος καὶ τῷ ὄντι γε θεὸς ὢν τυγχάνεις, ἄγε δὴ νῦν εἴπερ ποτέ σοι δεικνύναι καιρός. Κέκτησο δέ με σοί, ἔφη, δοῦλον οὔτι γε ἑτέρου τὴν προθυμίαν ἀμβλύτερον εἰς σὲ γενησόμενον· καὶ σοὶ ἀνακείσεται σῶστρα βίος ἅπας ἐμός. Αὗταί γέ μοι αἱ εὐχαὶ πρὸς ἀγαθοῦ τινος τελευτήσειαν· καὶ δοίης μάλιστα μὲν ἐλλαμπρυναμένῳ τῇ μάχῃ παραστήσασθαι τὸν πολέμιον, εἰ δ' οὖν, μὴ οὖν αὐτόν γέ με κινδυνεῦσαι περί τε τῆς βασιλείας σφαλέντα καὶ τῆς ζωῆς, ἀλλὰ δυνηθῆναί πως ὑπεκδραμεῖν τοῦτον δὴ τὸν ἐπελαύνοντα γνόφον[8]. »

[1] Cf. Théophane, *Chronogr.*, éd. de Boor, p. 11, l. 14-17 ; J. A. Cramer, *Anecdota graeca e codicibus Paris.*, t. 2 (Oxford, 1839), p. 90, l. 27-30.

[2] Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.* VIII, 16-17 (éd. Schwartz, p. 788-790). Dans *Byzantion*, t. 10, p. 433, Bidez renvoie aux *Excerpta Barocciana* (ms. Bodl. Barocc. 142, fol. 215v en bas).

[3] Cf. Eusèbe, IX, 3 (éd. c., p. 808) ; Théophane, éd. c., p. 9, l. 30-34.

[4] Cf. Socrate, *Hist. eccl.* I, II, 1 (éd. Hussey, t. 1, p. 4).

[5] A corriger en *αὐτῷ?* [6] *τρέψασθαι* cod. [7] *ὑπομένειν* cod.

[8] Vient ensuite le passage publié par Bidez sous le n° IV, p. 424-426. Aux lignes 35-36 de la p. 425, les mots que Bidez avait suppléés doivent être rem-

1. La nuit venue, Constantin regagna son camp, plein de frayeur et de crainte à cause de la multitude des adversaires, de leurs préparatifs et de leur bon ordre. Il hésita longtemps, ne sachant que faire dans la situation où il était, ni que décider, jusqu'au moment où (à ce qu'on dit) un eunuque appelé Euphratas et qu'il estimait fort vint lui rendre courage en lui disant qu'il ne fallait pas redouter les troupes massées contre lui : « Si vous voulez, Sire, lui dit-il, vous fier aux conseils que je vous donne en pleine connaissance de cause, j'espère que vous l'emporterez sans peine sur tous vos ennemis. » Étonné, Constantin répond : « Comment serait-ce possible, mon ami ? Quelle extraordinaire intervention pourrait me tirer de ce mauvais pas et m'assurer une aussi grande victoire ? »

2. « Il suffit, rétorque Euphratas, que vous méprisiez comme de juste les dieux multiples et ne fassiez d'eux aucun cas, car ce ne sont pas des dieux et c'est folie de les regarder pour tels, et que, vous tournant vers le seul vrai Dieu, vous preniez son fils, le Christ, pour votre allié dans cette affaire-ci et dans toute votre vie. Considérez la supériorité de sa puissance : bien qu'il se fût, en choisissant la croix, plongé dans l'humiliation la plus profonde, il a contraint par la force de ses œuvres la plus grande partie du genre humain à l'adorer et à le reconnaître pour Dieu. Sa gloire ne cesse de croître : en public et en privé, dans toutes les villes et dans toutes les nations, l'humanité presque entière l'invoque et se le rend favorable. Quant à ceux qui avaient levé la main contre lui, les Juifs en premier lieu, vous voyez de quelle manière ils ont péri, eux et leur ville avec eux ; ceux qui ont échappé au désastre vivent dispersés par toute la terre, ils mènent une existence errante et pénible, forcés de servir dans l'esclavage le plus dur leurs pires ennemis.

3. « Et après eux Néron, Domitien, Dèce (j'en passe plusieurs) et enfin à notre époque Maximin, à quelle fin catastrophique n'ont-ils pas abouti, juste châtiment de leurs violences contre l'Église ? Faut-il vous raconter depuis le commencement les malheurs mérités qui furent infligés aux impies ? Dioclétien devint fou, abdiqua, dut se résigner à porter les mêmes vêtements qu'un simple particulier ; consumé par une longue maladie, il fut retranché du nombre des vivants. Maximien Hercule termina sa vie par la pendaison ; Maximien Galère, frappé d'un ulcère incurable, le corps rongé par la putréfaction des parties honteuses et la morsure des vers, chanta la palinodie et révoqua par des décrets publics la persécution contre les chrétiens ; mais plus tard, s'étant de nouveau, à l'instigation de Théotecnos le magicien d'Antioche, livré à des excès contre les chrétiens, il retomba dans le même mal, qui l'acheva. Le sort de Maximin fut pire que tout cela, et le césar Sévère, qui avait été envoyé par Galère Maxi-

placés par ceux-ci : *μέγα καὶ κοινὸν τοῖς ἀρχομένοις*. Au fol. 12, en face des lignes 4-6, une note marginale indique le sujet du chapitre : *Περὶ τῆς ἀναδείξεως τοῦ τιμίου σταυροῦ*.

mien pour se saisir de Maxence, fut mis à mort lui-même, ses soldats l'ayant trahi.

4. « Considérez, Sire, ce que je viens de vous exposer. Abandonnez vos dieux. Adhérez à celui-ci (le Christ), adressez-lui vos prières ; par son secours vous vaincrez vos adversaires, puis, vous confiant en son aide, vous pourrez dorénavant vaquer aux affaires de l'État. Si vous suivez mes conseils, je vous promets, moi, que les ennemis n'engageront même pas le combat et que, s'ils l'engageaient, ils prendraient aussitôt la fuite, sans soutenir le choc. Ainsi c'est à vous que reviendra le pouvoir suprême. »

5. Constantin répondit : « Voilà des choses bien étonnantes et tout à fait incroyables. J'y crois pourtant. » Et passant des paroles aux actes, il implora le Christ et lui fit cette prière : « Si tu es capable, ô Christ, de sauver ceux qui t'invoquent, si ce qu'on dit de toi est vrai, si tu es réellement Dieu, c'est l'occasion ou jamais de le prouver. Je suis devenu ton serviteur, je te serai plus dévoué que personne au monde, ma vie entière te sera consacrée comme en ex-voto. Puissent mes supplications être exaucées ! Donne-moi, si possible, de remporter sur l'ennemi une éclatante victoire ; ou du moins ne permets pas que, par suite de mon échec, ma couronne et ma vie soient mises en danger : fais-moi échapper aux ténèbres qui me menacent. »

APPENDICES

I. Les autres passages inédits de la Vie acéphale de Constantin (*BHG*³ 365).

On ne connaît que 2 manuscrits de cette Vie, l'un à Rome, l'autre à Jérusalem, et ils sont l'un et l'autre acéphales[1] :

A = Angelicanus D. 3. 10, du x^e^-xi^e^ siècle [2], fol. 1-54 ;

S = Sabaiticus 366, du xiii^e^ siècle [3], fol. 9-22.

[1] M. Krašeninnikov avait une copie de tous les deux et comptait s'en servir dans le grand recueil de légendes constantiniennes qu'il préparait. Voir son *Prodromus sylloges Vitarum... Constantini M. et Helenae...* (Jurjev, 1915), p. 57. Un troisième manuscrit, le *Vatic. Ottobon.* 390, daté de 1537, peut être négligé sans crainte : ce n'est qu'une copie de l'*Angelicanus*, exécutée quand celui-ci était déjà aussi mutilé qu'aujourd'hui. Cf. ibid., p. 8, note 2 ; *Catal. Graec. Vatic.*, p. 276.

[2] *Studi italiani di filologia classica*, t. 4 (1896), p. 51, n° 22 ; Krašeninnikov, op. c., p. 7-8.

[3] Ath. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. 2 (Saint-Pétersbourg, 1894), p. 482 ; Krašeninnikov, p. 5. Nous n'avons pas à nous occuper des fol. 5-8^v^ du ms. S, où deux mains postérieures ont comblé la lacune initiale en transcrivant le début d'une autre Vie de Constantin, la « recensio antiquior ac potior » de *BHG*³ 364.

Le premier a perdu environ 2 quaternions en tête et 1 feuillet entre les folios 8 et 9. En 1934, H. G. Opitz a publié le texte de ce ms. Λ[1], sans se douter de l'existence d'un second témoin, plus récent, mais beaucoup moins incomplet au début [2].

Du *Sabaiticus*, signalé par A. Ehrhard à P. Heseler et par celui-ci à J. Bidez, ce dernier tira, dès 1935, trois *Fragments nouveaux de Philostorge* [3]. Pour en finir avec l'édition des parties nouvelles du manuscrit de Jérusalem, voici, après la Conversion de Constantin qu'on vient de lire, les quatre passages encore inédits.

Sans apporter rien de sensationnel, ils méritent pourtant d'être versés au dossier et comparés aux passages parallèles des autres légendes constantiniennes.

1. *Le petit Constantin et sa mère Hélène sont ramenés de Drepanon à la cour de Constance Chlore.*

| *Κωνσταντῖνον παροξυνθέντα ἀνιᾶσθαι* [4]. *Ὡς δὲ τοῦτο* [5] *ἐπέ-* S, fol. 9
πληττον οἱ ἄνδρες, ἀντιποιουμένη ἡ μήτηρ τοῦ βρέφους κατάδηλον τοῦτο ἐποίησε τίνος εἴη ὁ παῖς. Ὡς δ' ἤκουσαν οἱ ἄνδρες παράδοξον, ἐξεργαστικώτερον ἐρωτήσαντες τὴν νέαν καὶ μαθόντες τἀληθῆ, συγγνώμην ἤτουν τῆς προλαβούσης ἀγνοίας, φιλήμασί τε καὶ κολακείαις τὸν παῖδα περιπτυξάμενοι ἐξεμειλίξαντο. Οὕτως δὲ ἀπάραντες ἐκεῖθεν ᾤχοντο ἐν τῇ Περσίδι. Παρατυχόντες δὲ τῷ βασιλεῖ τῶν Πάρθων καὶ τὰ προστεταγμένα

[1] *Byzantion*, t. 9 (1934), p. 535-593 : *Die* Vita Constantini *des Codex Angelicus 22*.

[2] A commence à l'entrée de Constantin dans Rome après la bataille du pont Milvius ; S, au contraire, commence beaucoup plus tôt, quand le futur empereur n'est encore qu'un enfant. Par contre, S présente une lacune considérable — tout un quaternion, à ce qu'il semble — entre les fol. 16 et 17.

[3] *Byzantion*, t. 10 (1935), p. 403-437. L'article est précédé d'une note de P. Heseler, *Neues zur* Vita Constantini *des Codex Angelicus 22* (ibid., p. 399-402).

[4] Ainsi commence ce qui reste du texte *BHG*[3] 365 dans le ms. *Sabaiticus* 366. Les passages parallèles de la Vie *BHG*[3] 364 (Guidi, p. 310) et de la nouvelle Vie tirée d'un légendier de Patmos (*Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 75) permettent de deviner le sens des phrases qui précédaient : les envoyés de Constance Chlore sont arrivés à Drepanon, en Bithynie, dans l'auberge où vit Hélène ; pendant ou après le repas, ils s'aperçoivent que le petit Constantin est monté sur un de leurs chevaux ; ils le réprimandent vivement, et l'enfant se fâche.

[5] Sous-entendez *τὸ μειράκιον*, comme dans Guidi, ou corrigez en *τούτῳ*.

αὐτοῖς ἀναγγείλαντες καὶ τῶν ἀμοιβαίων τευξάμενοι, δι' ἄλλης ὁδοῦ ἀνέκαμψαν εἰς τὰ ἑσπέρια μέρη [1], *ἔνθα ὁ Κωνστάντιος διῆγε. Συντυχόντες δὲ τούτῳ καὶ τὰ τῆς καθοσιώσεως τελέσαντες ἠρωτῶντο παρ' αὐτοῦ τί ξένον καὶ ἑτέρωθι ἐθεάσαντο ἐν τῇ ἑῴᾳ. Ὡς δὲ ὁ καθ' ἕνα τούτων τὴν διαφορὰν καὶ παραλλαγὴν τῶν τε τρόπων καὶ ἠθῶν ἑκάστου κλίματος εἰσηγήσατο, ὁ ὕστατος τῶν ἀποδιδόντων τὸν λόγον ἀναγγέλλει τῷ βασιλεῖ τὰ κατὰ τὴν Ἑλένην καὶ ὅτι ὁ ἐξ αὐτῆς γεννηθεὶς παῖς ἐκμαγεῖον τῆς ὁμοιότητος αὐτοῦ δεικνὺς ἐν τῷ Δρεπάνῳ τρέφεται βασιλικὸν χαρακτῆρα ἀπαστράπτων. Ταῦτα ἀκούσας ὁ Κωστάντιος τὰ προλεχθέντα αὐτῷ παρὰ τῶν λοιπῶν πρεσβευτῶν παρωσάμενος ἐπέστη τῇ ἐρωτήσει ἀκριβῶς τὰ κατὰ τὴν Ἑλένην μαθεῖν βουλόμενος. Ὡς δ' ἀνάμνησις αὐτὸν καὶ τὰ κατὰ*[2] *τὴν ὀπτασίαν εἰσῄει, ὁπηνίκα συγκαθεύδοντι αὐτῷ τῇ Ἑλένῃ ἡ μελανείμων νὺξ ἐφωτίζετο ἡλίου μαρμαρυγαῖς, τὴν ἔκστασιν τῆς ὀπτασίας περαιωθεῖσαν μαθὼν* [3] *ἀξίως δεξιωσάμενος τοὺς ἀγγέλους καὶ δώροις τιμήσας πολυτελέσι προτρέπεται σταλέντας ἐν τῷ Δρεπάνῳ μετὰ συνθεμάτων καὶ ἄκτων καὶ θεραπείας πολλῆς καὶ δορυφορίας βασιλικῆς διαγαγεῖν τὴν Ἑλένην σὺν τῷ παιδὶ Κωνσταντίνῳ. Οἵτινες ἀμελλητὶ ἐκδημήσαντες καὶ ἀναλαβόμενοι τὴν νεάνιδα σὺν τῷ παιδὶ καὶ καθίσαντες ἐπὶ ὀχήματος βασιλικοῦ διήγαγον πρὸς τὸν Κωνστάντιον. Θεασάμενος δὲ τούτους ἠγαλλιάσατο σφόδρα καὶ ἀγαπήσας τὴν νεάνιδα εἰσήγαγεν εἰς τὰ βασίλεια. Θρυλλουμένου δὲ τοῦ παραδόξου, ἦλθε ταῦτα εἰς τὰς ἀκοὰς τῆς νομίμης γαμετῆς*[4] *τοῦ Κωνσταντίου, ἐξ ἧς καὶ παῖδας ἔσχε Δαλμάτιον, Ἀναβαλλιανὸν καὶ Κωνστάντιον καὶ θυγατέρα μίαν Κωνσταντίαν* [5].

[1] Entendez : la province romaine de Bretagne.

[2] Au lieu de *καὶ τὰ κατὰ*, lire *ἡ κατὰ*, comme dans la recension B de Guidi, p. 311, en note aux lignes 11-12.

[3] Cette vision est relatée plus haut dans Guidi, à la fin de la p. 308.

[4] Il s'agit de Théodora, fille de Maximien Hercule.

[5] Vient ensuite le fragment de Philostorge publié par Bidez dans *Byzantion*, t. c., p. 421-423. S'il y a des « manchettes » dans la marge des fol. 9, 9^{v} et 10^{v}, elles ne sont pas visibles sur la photo dont je dispose. Par contre, voici les quatre notes marginales qui indiquent les sujets traités au fol. 10^{r} : 1) *περὶ τῆς αὐτοῦ ἀποδράσεως*, 2) *ἀναγόρευσις Κωνσταντίνου*, 3) *περὶ Μαξεντίου καὶ Λικιννίου*, 4) *περὶ τῶν τοῦ Μαξεντίου ἀσελγειῶν*.

2. *Héroïque suicide d'une chrétienne* [1].

Ἀλλὰ πολλῶν ὄντων τῶν Μαξεντίου δεινῶν, ἑνὸς ἀξιαφηγήτου S, fol. 10v
μνήμην ποιήσομαι. Αἱ τῶν Ἰταλῶν γυναῖκες οὐχ ἧττον τῶν ἀνδρῶν ὑπὸ τῆς τοῦ θείου λόγου διδασκαλίας ἠρρενωμέναι τοὺς αὐτοὺς πολλάκις ἀγῶνας ὁμοίως τοῖς ἀνδράσι καθυπομείνασαι ἴσα βραβεῖά τε καὶ ἆθλα τῆς ἀρετῆς ἀπηνέγκαντο · καὶ θαυμασταὶ μὲν οὖν πολλαὶ ἀνεδείχθησαν, ὑπερφυῶς δὲ μία τις γυνὴ σωφρονεστάτη πασῶν καὶ θαυμασιωτάτη · ἧς τὸ κάλλος πυθόμενος ὁ Μαξέντιος ἄγειν ταύτην βιαίως πρὸς αὐτὸν ἐπειρᾶτο · ὡς δ' ἐπιστάντας τῷ οἴκῳ τοὺς τὰ τοιαῦτα τῷ τυράννῳ διακονουμένους ἐπύθετο ἡ γυνή, χριστιανὴ δὲ αὕτη ἦν, τόν τε ἄνδρα τὸν αὐτῆς καὶ ταῦτα Ῥωμαῖον ὄντα καὶ ἔπαρχον τοῦ δέους ἕνεκα βίον τε ἄγειν αὐτὴν ἐπιτρέψαντα ὡς ἐπήσθετο, βραχὺ ὑποπαραιτησαμένη ὡς ἂν ἥδη φιλοτίμως κατακοσμηθείη τὸ σῶμα, εἴσεισιν ἐπὶ τὸ ταμιεῖον καὶ μονωθεῖσα ξίφος καθ' ἑαυτῆς πήγνυσι καὶ θανοῦσά τε παραχρῆμα τὸν μὲν νεκρὸν τοῖς προαγωγοῖς καταλιμπάνει, ἔργοις δὲ αὐτοῖς ἁπάσης φωνῆς γεγωνοτέροις ἐδήλωσεν ὅτι μόνον ἁπάντων ἀήττητόν τε καὶ ἀνώλεθρον ἡ παρὰ χριστιανοῖς πέφυκεν ἀρετή [2].

3. *Maxence et le pont sur le Tibre* [3].

Τὴν δὲ γέφυραν ὁ Μαξέντιος ἐπὶ Θύμβριδος ἐπήγνυτο ποταμοῦ S, fol. 12v
μὴ συνάψας ἅπασαν ἀπὸ τῆς ὄχθης τῆς πρὸς τῇ πόλει μέχρι τῆς ἄλλης, ἀλλ' εἰς δύο διελόμενος μέρη ὥστε ἐν τῷ μεσωτάτῳ τοῦ ποταμοῦ τὰ πληροῦντα τὸ μέρος τῆς γεφύρας ἑκάτερον συναντᾶν πως ἀλλήλοις [4] *περόναις σιδηραῖς ἀνασπωμέναις. Ἐπέταξεν οὖν τοῖς μηχανοποιοῖς, ἐπειδὰν ἴδωσι τὸν Κωνσταντίνου στρατὸν τῇ ζεύξει τῆς γεφύρας ἐφεστῶτα, ἀνασπᾶσαι τὰς περόνας καὶ διαλῦσαι τὴν γέφυραν, ὥστε εἰς τὸν ποταμόν τε καὶ ἐπὶ ταύτῃ ἑστῶτα πεσεῖν. Ἀλλὰ Μαξέντιος μὲν οὕτως ἐμηχανᾶτο. Τοῖς δὲ θεοῖς ἱερεῖα προσῆγε καὶ τῶν ἱεροσκόπων περὶ τῆς τοῦ πολέμου τύχης ἀνεπυνθάνετο · καὶ τὰ σιβύλλης διηρευνᾶτο, καί τι θέσφατον*

[1] Dans sa note 30, p. 431, Bidez indique la source de ce passage : Eusèbe, *Hist. eccl.* VIII, 14, 14 (éd. Schwartz, p. 784, l. 15-16, et p. 786, l. 2-13).

[2] La suite est formée d'abord par un bref extrait de Philostorge édité par Bidez, t. c., p. 423-424, puis par le dialogue de Constantin et d'Euphratas reproduit plus haut, p. 6-8, enfin par le fragment IV de Bidez.

[3] En marge on lit ce titre : *περὶ τῆς μετὰ δόλου γενομένης γεφύρας.*

[4] *πρὸς ἀλλήλους* cod. Cf. Zosime, II, 15, 3, éd. Mendelssohn, p. 73, l. 2.

εὑρὼν ὡς ἀνάγκη τὸν ἐπὶ βλάβῃ τι πράττοντα Ῥωμαίων οἰκτρῷ θανάτῳ περιπεσεῖν[1], *πρὸς ἑαυτοῦ τὸ λόγιον ἐλάμβανεν, ὡς δὴ τοὺς ἐπελθόντας τῇ Ῥώμῃ καὶ ταύτην διανοουμένους ἑλεῖν ἀμυνόμενος. Ἐξέβη δὲ ὅπερ ἦν ἀληθὲς κατ' αὐτοῦ*[2].

4. *Mesures de Constantin en faveur du christianisme. Persécution de Licinius*[3].

S, fol. 15v *Ἐθέσπισε δὲ χριστιανοὺς μόνους ἀνάγεσθαι τιμαῖς τε καὶ ἀξιώμασι καὶ πάντων ἄρχειν ἐθνῶν τε καὶ στρατοπέδων, τοὺς δὲ ἐπιμένοντας τῇ εἰδωλολατρείᾳ τιμωρίαις καθυποβάλλεσθαι· τὰς πασχαλίους ἡμέρας ἀπράκτους τελεῖν ἐδογμάτισε καὶ τὰς θείας τιμᾶν ἑορτὰς εὐσεβῶς τε καὶ φιλοθέως. Τούτων οὕτως ἐχόντων εἰρήνη βαθεῖα πρὸς πᾶσαν τὴν οἰκουμένην καὶ γαλήνη διέδραμε*[4]· *καὶ χριστιανοῖς μὲν θυμηδία καὶ χάρις προσῆν, ἕλλησι δὲ σκυθρωπότης τε καὶ κατήφεια, καὶ πάντων τῶν ἐν αὐτοῖς εἰδώλων παντελὴς ἡ κατάπτωσις. Ἀλλ' οὐκ ἔμελλεν οἴσειν ἐπὶ πολὺ ταῦτα βλέπων ὁ ἀρχέκακος δυσμενής· ὅθεν χριστιανοῖς ταραχὰς καὶ διωγμοὺς πάλιν ὤδινε, Λικίννιον τὸν ἀλάστορα πρὸς δυσσεβῆ μανίαν ἐγείρας*[5]. *Οὗτος γὰρ τῆς τῶν πρὸ αὐτοῦ δυσσεβῶν τυράννων ἐντελοῦς καθαιρέσεως λήθην λαβὼν καὶ τῶν πρὸς τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον ὅλως ἀμνημονήσας συνθηκῶν τε καὶ ὅρκων, τὸν κατὰ χριστιανῶν διωγμὸν ὥσπερ τινὰ πάλαι κατεσβεσμένην πυρὸς ἀκμὴν ἀνερρίπιζε, τὴν τῆς δυσσεβείας φλόγα τῶν πρόσθεν τυράννων δεινοτέραν ἐξάπτειν ἐπιχειρῶν· ἀλλ' ἐν τῷ τέως διὰ τὸν Κωνσταντίνου φόβον οὔπω μὲν ἐκ τοῦ προφανοῦς τὰς ὑπ' αὐτὸν τοῦ θεοῦ ἐκκλησίας πολεμεῖν κατετόλμα· κρύπτων δὲ τὸν τῆς κακίας ἰὸν τοσοῦτον χαλεπωτέρας*[6] *εἰπεῖν παρεσκεύαζε τὰς*

[1] Cf. Zosime, II, 16, 1 ; Lactance, *De mortibus persec.* 44, 8.

[2] Ici se place le passage que Bidez cite à la fin de sa note 48, p. 437, et dont les dernières lignes correspondent au début du texte conservé dans le ms. A.

[3] Cet extrait permet de combler la lacune d'un feuillet qui interrompt le texte du ms. A entre les fol. 8 et 9 (Opitz, p. 553, l. 5-7).

[4] Voir un passage fort semblable dans la Vie de Constantin du ms. de Patmos, à la fin du § 7, *Anal. Boll.*, t. c., p. 82-83. Comparer Alexandre le moine, *P. G.*, t. 87, col. 4057D, et Théophane, éd. c., p. 16.

[5] L'en-tête du chapitre est indiqué dans la marge, mais la photo n'est pas assez claire pour que je puisse déchiffrer autre chose que *Λικιννίου*.

[6] Il faut sans doute suppléer *ὡς*. La même expression *ὡς εἰπεῖν* a été employée par l'auteur ci-dessus, p. 7, § 2, après le milieu.

κατὰ τῶν ὀρθοδόξων ἐπιβουλὰς ὅσον τοῦ ἀφανοῦς τε καὶ ἀνελπίστου κακοῦ τὸ προδήλως[1] *ἐστὶ κουφότερον. Τῷ χρόνῳ δὲ προϊὼν καὶ γυμνῇ τῇ κακίᾳ χωρῶν οὐκέτι λάθρα λοιπὸν ἀλλ' ἤδη καὶ παρρησίᾳ δεινῇ πᾶν εἴ τι κακὸν χριστιανοῖς κατειργάζετο καὶ πᾶσαν ὑπερβολὴν κακίας ὑπερηκόντιζεν. Οὗτος, φασί τινες, καὶ Βασιλέα τὸν Ἀμασείας ἐπίσκοπον καὶ Θεόδωρον τὸν στρατηλάτην καὶ τοὺς ἁγίους τεσσαράκοντα μάρτυρας καὶ ἄλλους πολλοὺς διὰ βασάνων τελειωθῆναι πεποίηκε*[2].

II. Les principales variantes du Sabaiticus 366 par rapport a l'édition d'Opitz.

Les feuillets 9 à 13 et 15 du manuscrit de Jérusalem ont permis à l'article de Bidez et aux pages ci-dessus de combler presque entièrement les lacunes de l'*Angelicanus* édité par Opitz. Tout le reste des folios 13 à 22, au contraire, apporte au texte de l'édition, sur une grosse moitié de son étendue, le contrôle d'un second témoin, indépendant et souvent meilleur.

L'érudit qui tentera de refaire le travail d'Opitz en tenant compte des deux manuscrits devra noter avec soin toutes leurs divergences. Sans attendre cette échéance, peut-être lointaine, on relèvera ci-après les variantes principales du *Sabaiticus* (= S) par rapport aux pages et aux lignes de l'édition d'Opitz (= Op.), dans le tome 9 de *Byzantion*.

P. 545, l. 13 *φησι* Op., *φασιν* S ; 16 *ἀπομαρξάμενος* Op., *ἀπομορξάμενος* S.

546, 1 *αὐτῷ* Op., *αὐτὸν* S ; 19 *ἐπιζητῆσαι* Op., *ἐπεκζητῆσαι* S ; 20 *οἳ δὲ* Op., *οἱ καὶ* S ; 28 *ἐναποδοχῆς* Op., *ἐν ἀποδοχῆς* S.

547, 15 *ἐξεβόησαν* Op., *ἀνεβόησαν* S ; 18 *τὴν* Op., *καὶ τὴν* S.

548, 5 *καταθέλγειν* Op., *καθελεῖν* S (cf. A) ; 8 *Τὰ* Op., *καὶ τὰ* S ; 9 *ἤδετο* Op., *ᾄδετο* S ; 20 *ὡς θεὸν ἐκ Μαρίας add.* Op., *om.* S ; 22 *ὁ πλάνος* Op., *πλάνος* S.

549, 30 *ἡμῶν* Op., *ὑμῶν* S.

550, 4 *τῷ λέγοντι* Op., *τοῦ λέγοντος* S ; 5 *τοῦ* Op., *τοῦτο* S ; 10 *δ' ἔτι* Op., *δὲ* S ; *ποιῆσαι ἔστι* Op., *ποιήσει ἔσται* S ; 17 *καὶ*

[1] On attendrait plutôt *πρόδηλον* ou *προδηλωθέν*.

[2] La note marginale relève ces noms de martyrs : Basile d'Amasée, Théodore le stratélate et les Quarante (de Sébastée). Sur la « persécution de Licinius » et la Passion de S. Basile d'Amasée, voir E. Honigmann, *Patristic Studies* (= *Studi e Testi* 173, Vatican, 1953), p. 6-27 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 72 (1954), p. 264-265.

πάντως Op., *πάντως καὶ* S ; 20 *ἐπικαλέσαι* Op., *ἐπικάλεσαι* S ; 26 *νεκροὺς* Op., *νεκρὸν* S ; 27 *ἔθ'* Op., *om.* S.

551, 5 *τριπόθητον* Op., *τρισπόθητον* S ; 11 *ἐφιστάντα* Op., *ἐπιστάντα* S ; 21 *οὐ add.* Op., *μὴ* S.

552, 11-14 (*καὶ μὴν - φαίνειν καὶ*) *om.* S ; les six mots suivants (14-15 *μηδενὶ - περιποιούμενος*) sont rejetés deux lignes plus loin, après *μεταβολὴν*, à la place de 17-19 (*τοῖς μὲν - ἀπεργαζόμενος*) ; 22 *Κωνσταντίναν* Op., *Κωνσταντίαν* S.

553, 5-6 *τῇ εἰδωλολατρείᾳ κεφαλικῶς τιμωρεῖσθαι add.* Op., *τῇ εἰδωλολατρείᾳ τιμωρίαις καθυποβάλλεσθαι* S. La lacune du ms. d'Opitz est comblée par S (voir ci-dessus, p. 14-15) ; 11 *ἑαυτῷ* Op., *ἑαυτοῦ* S.

554, 14 *τοὺς ὅρκους* Op., *τοῖς ὅρκοις* S ; 18-19 *τοὺς θεοὺς* Op., *τοῖς θεοῖς* S.

555, 4 *ἀλλήλοις* Op., *ἀλλήλους* S ; 5 *ἄλλους* Op., *ἀλλήλους* S ; 21 *διέποντα* Op., *διέποντι* S.

556, 5 - 571, 4. Grande lacune (un quaternion ?) entre les fol. 16 et 17 du ms. S.

571, 21-22 *δεξαμένας* Op., *δεξαμενὰς* S.

572, 15 *προσορμήσας* Op., *προσορμίσας* S ; 25 *Φάρον ἥδε* Op., *Πάφον ἃ δὲ* S.

573, 4 *διερὴν* Op., *δι' ἔριν* S ; 18 *πολεμίους* Op., *πολέμους* S.

574, 27 *ἀνέστησεν* Op., *ἔστησεν* S.

575, 11 *Δωδωναίου* Op., *Δωδωναῖον* S.

576, 6 *εἰκάδι ἑβδόμῃ* Op., *εἰκοστῷ ἑβδόμῳ* S ; 21-22 *τῆς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐκκλησίας* Op., *τῆς ἐκκλησίας δηλαδὴ τῆς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ* S.

577, 1 *ἐπινοίας* Op., *ἐπιπνοίας* S.

578, 7 *προγραφῇ* Op., *προσγραφῇ* S.

579, 9 - 585, 10. La Passion de S. Lucien, qui est insérée ici dans le texte du ms. A, manque en S. Elle a sans doute été omise comme n'ayant aucun rapport avec Constantin.

585, 12 *Κώνσταν* Op., *Κώνσταντα* S ; 13 *ἀποδείξας* Op., *ἀναδείξας* S ; 21 *εἶχε* Op., *εἴχετο* S.

586, 6 *εἰπεῖν* Op., *om.* S ; 14 *ληστικῶς* Op., *ληστρικῶς* S ; 24 *ποταμὸν* Op., *τὸν* S ; 26 *Σαυροματῶν τε καὶ Οὔννων* Op., *σὺν Σαυρομάταις τε καὶ Οὔννοις* S ; *οὖν* Op., *δὲ* S.

587, 31 *μετριώτερα* Op., *μετριώτερον* S.

588, 17 *μετὰ χρόνων τῇ φιλανθρωπίᾳ* Op., *μετὰ χρόνον τὴν φιλανθρωπίαν* S.

589, 2 *κατὰ Ἀθανάσιον* Op., *κατὰ Ἀθανασίου* S ; 7 *Μάξιμος* Op., *Μαξιμωνᾶς* S ; 15 *ἐφονεύθη* Op., *ἂν add.* S ; 20 *οὗτος* Op., *οὕτως* S.

590, 8 *βλέπων δὲ* Op., *βλέπων* S ; 16 *ἐπ' αὐτὸν* Op., *ἐπ' αὐτῷ* S ; 22 *ἀποθέσθαι* Op., *ἀποτίθεσθαι* S.

Puisque l'occasion se présente, on me permettra de signaler ici quelques passages où Opitz ne semble pas avoir compris le texte qu'il publiait.

546, 28 il ne fallait pas couper la phrase après *μοίρᾳ*, le verbe de la proposition relative ne se trouvant qu'à la ligne suivante.

548, 8-9 cette première phrase du § 5 achève en réalité le § 4, auquel il conviendrait de la rattacher.

549, 31-32 ce nominatif absolu n'a pas de sens, s'il n'est joint au § 6 qui suit.

550, 3 ce *Πάλαι* isolé entre deux points a probablement été confondu par l'éditeur avec *πάλιν*, alors qu'il modifie tout simplement le verbe qui précède.

576, 26 pourquoi ce point après *Ἀλέξανδρος*? La phrase n'est pas terminée.

578, 29 les mots *ταῦτα οὖν οὕτως* (et non *οὕτος*) appartiennent à la phrase suivante.

587, 30 le point est placé au beau milieu d'une phrase.

589, 20 il ne fallait pas de ponctuation avant *πρὸ*, vu que la phrase continue.

Il reste à souhaiter, en terminant, que l'inventaire des fonds de manuscrits grecs encore inexplorés fasse découvrir un nouveau témoin, non plus acéphale mais complet, de la curieuse légende de Constantin où des savants comme Pio Franchi, J. Bidez et H. G. Opitz ont déjà trouvé matière à tant d'érudites et profitables publications.

François Halkin.

L'HOMÉLIE ACÉPHALE DE SÉVÉRIEN SUR LA CROIX DANS LE SINAITICUS GR. 493

Le *Sinaiticus gr.* 493, manuscrit en onciale du VIII^e^-IX^e^ siècle, contient deux sermons de Sévérien de Gabala sur la Croix. Le premier (inc. *Ἀπαρξώμεθα*) occupe les fol. 75^r^-81^r^ [1] ; transmis sous le nom de S. Jean Chrysostome dès le V^e^ siècle, il reflète cependant trop le style et les idées de Sévérien pour que l'on puisse hésiter sur sa véritable attribution ; il a été édité d'après une recension différente par A. Wenger [2]. Le second est explicitement attribué à Sévérien dans la table des matières du recueil : *Σευηριανοῦ ἐπισκόπου Γαβάλων εἰς τὸν σταυρόν* [3] ; privé de son début, il figure aux fol. 95^r^-97^r^ ; comme son *desinit* ne correspond à aucune des finales d'homélie que nous connaissions de Sévérien sur le même sujet, A. Ehrhard [4], R. Devreesse [5] et F. Halkin [6] se sont contentés de lui conférer une fiche d'identité provisoire, sans pouvoir le situer dans la production littéraire de l'évêque de Gabala. Le microfilm du *Sinaiticus gr.* 493, réalisé en 1950 par la mission américaine

[1] Nous adoptons la nouvelle numérotation des folios indiquée par la mission américaine ; elle a l'avantage de tenir compte de l'existence des feuillets fragmentaires adhérant encore au codex ; l'ancienne numérotation, suivie habituellement par les auteurs, a négligé de compter ces fragments.

[2] *Le Sermon LXXX de la collection augustinienne de Mai restitué à Sévérien de Gabala*, dans *Augustinus Magister*, t. 1 (Paris, 1954), p. 175-185. Cf. *BHG*^3^ 414p.

[3] Cette table est reproduite par Ehrhard (voir note suivante). Elle manque dans le microfilm américain dont nous disposons.

[4] *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche...*, t. 1 (Leipzig, 1936-1937), p. 146-148.

[5] *Une collection hiérosolymitaine au Sinaï*, dans *Revue biblique*, t. 47 (1938), p. 556.

[6] *Bibliotheca hagiographica graeca*, 3^e^ édition, t. 3 (Bruxelles, 1957), p. 87, n° 413x.

de la Library of Congress, permet, à l'examen, d'apporter certaines précisions concernant l'identification du texte, son étendue probable et son contenu.

***

Pour compléter les indications trop sommaires fournies par le catalogue de V. Gardthausen [1], qui ne s'était intéressé qu'à cinq des seize textes du codex et ne mentionnait pas les sermons de Sévérien, Ehrhard put bénéficier d'une description détaillée communiquée par V. Beneševič et de précisions apportées par C. Schmidt à la suite d'un séjour au Sinaï [2]. Un premier inventaire *in extenso* nous a ainsi été donné, avec le signalement des pièces encore inédites. Malheureusement, pour le sermon de Sévérien sur la Croix, Ehrhard n'était pas en mesure de se prononcer : tout en notant que ce texte tronqué, s'ouvrant par une citation des *Nombres* 21, 8 et se terminant par une autre de *Jean* 3, 14-15, rappelait de très près deux sermons pseudo-chrysostomiens appartenant en fait à Sévérien et où les mêmes témoignages scripturaires se retrouvent [3], il concluait : « Scheint unediert zu sein » [4].

La description ultérieure du *Sinaiticus gr.* 493, faite *in situ* par Devreesse [5], présente plusieurs utiles compléments de détail, mais considère également le sermon comme une œuvre inédite [6].

Si Ehrhard avait eu le texte sous les yeux, il y aurait reconnu sans hésitation un extrait du sermon *De serpente quem Moyses in cruce suspendit in deserto* [7], correspondant précisément au passage où il avait déjà repéré la présence des deux citations scripturaires [8]. Ce qui faussait apparemment les données du problème, c'était l'incipit *εἰς σωτηρίαν*, qu'une malencontreuse distraction de co-

[1] *Catalogus codicum graec. Sinaiticorum* (Oxford, 1886), p. 120.

[2] Cf. Ehrhard, t. c., p. lii-liii. C. Schmidt se fit confisquer comme contrebande de guerre les 1500 photographies qu'il rapportait du Sinaï en 1914.

[3] Voir *P. G.*, t. 56, col. 503, et t. 61, col. 796-797 ; quoi qu'en dise Ehrhard, t. c., p. 147, note 2, le sermon *Contra Iudaeos* possède les deux citations.

[4] Ehrhard, l. c.

[5] T. c., p. 555-558.

[6] *Ibid.*, p. 556. Seul, A. Wenger en indique incidemment la provenance dans son article *Hésychius de Jérusalem*, dans *Revue des études augustiniennes*, t. 2 (1956), p. 461.

[7] *P. G.*, t. 56, col. 499-516. Cf. *BHG*[3] 451h.

[8] *P. G.*, t. 56, col. 503, lignes 21-59.

piste avait rapproché de la citation des *Nombres* 21, 8 par « saut du même au même » [1], escamotant ainsi trois lignes. Un accident analogue s'est d'ailleurs reproduit à la fin du morceau [2].

Nous manquons, de ce fait, l'aubaine d'un inédit. Du moins le *Sinaiticus gr.* 493 garde-t-il le privilège de son antiquité, et les témoignages du VIII^e^-IX^e^ siècle, même lacunaires, ne sont pas si fréquents en patristique grecque qu'ils doivent être négligés.

*
* *

L'absence de doxologie à la fin du sermon laissait déjà présumer que notre texte ne constituait qu'un fragment. Cet extrait situé désormais dans son véritable contexte, on peut se demander quelle en était la longueur primitive, et en particulier s'il coïncidait avec la première partie de l'homélie de Sévérien sur la Croix.

Dans son état actuel, la section du manuscrit où s'insère l'homélie a beaucoup souffert : un certain nombre de feuillets ont totalement disparu, d'autres ont été arrachés incomplètement et les lambeaux-témoins qui subsistent sont trop courts pour être utilisables. Nous savons cependant, par la table des matières du manuscrit, que la section comprenait trois textes : l'homélie pseudo-chrysostomienne *Ἀπαρξώμεθα*, un sermon d'Hésychius de Jérusalem sur le larron, et notre sermon sur la Croix. Seul le texte d'Hésychius est entièrement perdu ; les deux autres œuvres sont tronquées, l'une dans sa partie finale, l'autre dans sa partie initiale. Pour évaluer exactement les pertes, on ne peut se baser ni sur la numérotation des feuillets de Beneševič, qui n'a pas tenu compte des lambeaux subsistants, ni sur celle de la mission américaine, qui n'a pas tenu compte des feuillets disparus. L'unique moyen d'investigation est d'utiliser la numérotation des cahiers du manuscrit, qui sont en règle générale des quaternions [3].

[1] Le copiste du *Sinaiticus* saute de *φάρμακον* (*εἰς σωτηρίαν*) à (*φάρμακον*) *εὐεργεσίας*.

[2] Omission du membre de phrase *τοῦ θανάτου γέγονε νέκρωσις*.

[3] C'est ce qu'ont fait Ehrhard et Devreesse. La numérotation des cahiers est de première main jusqu'au quaternion *λα'* et permet ainsi de déceler avec certitude la disparition d'un ou plusieurs cahiers ; on ne dispose évidemment pas de la même certitude quant à la nature de ces cahiers (quaternions ou éventuellement quinions) ou quant au nombre de feuillets disparus.

Or, le dernier feuillet intact du sermon *Ἀπαρξώμεθα* (fol. 78rv, olim 80rv) est le premier feuillet du quaternion *ια′*, et le feuillet 95rv (olim 81rv), où débute l'extrait de Sévérien *εἰς σωτηρίαν*, est le second feuillet du quaternion *ιδ′*. Par ailleurs, entre les feuillets 78 et 95, il nous reste seize fragments de feuillets constituant sans doute le complément du quaternion *ια′* (soit sept fragments), la totalité du quaternion *ιβ′* (soit huit fragments) et le début du quaternion *ιγ′* (soit un fragment) [1]. Il manque donc au moins sept feuillets du quaternion *ιγ′* et le premier feuillet du quaternion *ιδ′*.

Le sermon de Sévérien commençait-il dans le quaternion perdu *ιγ′*? Ou s'étendait-il bien au-delà, en sorte que nous devrions retrouver sa trace dans les lambeaux de feuillets que nous possédons encore? Si les trente-neuf lignes de Migne (colonne 503) représentent deux feuillets et demi de notre manuscrit, une simple règle de trois autorise à situer le début éventuel du sermon au feuillet 90. En fait, aucun des feuillets fragmentaires 90rv-94rv ne semble appartenir à Sévérien. En particulier les bribes de mots plus significatifs que l'on y relève (fol. 94r : *ΚΕ ΕΙΣ*[*άκουσον*?]; fol. 93v : *ΜΟΡΦΗ*, *ΛΑΜΠΕΙ*; fol. 93r : *ΔΟΞΟΥ* ne figurent pas dans *P. G.*, t. 56, col. 499-503, et l'on peut en conclure que tous ces fragments appartiennent, non à Sévérien, mais à Hésychius de Jérusalem. Le sermon de Sévérien n'aura donc fait partie du manuscrit que sous la forme d'un extrait fort court, découpé en plein texte [2].

La répartition originelle des trois textes de cette section s'établit comme suit :

6) Homélie de Sévérien sur le larron : fol. 75r-81r [3];

7) Homélie d'Hésychius de Jérusalem sur la Croix : fol. 81r-94v, au moins ;

[1] Ehrhard, t. c., p. 147 (fin de la note 3 de la page précédente), affirme que le quaternion *ιβ′* a complètement disparu ; ce n'est pas exact.

[2] Ce sermon *De serpente* a été exploité à plusieurs reprises sous forme d'extraits ; cf. J. Zellinger, *Studien zu Severian von Gabala* (= *Münsterische Beiträge zur Theologie*, fasc. 8, Munster, 1926), p. 27-34.

[3] L'homélie comprend non seulement les fol. 75r-78v (olim 77r-80v), mais les feuillets fragmentaires 79r-80v, et se terminait au début du feuillet fragmentaire 81r ; dans le fragment 80v on reconnaît l'hymne à la Croix qui servait de péroraison : *χρι*]*ΣΤΙΑΝΩΝ ΤΟ ΚΑΥΧΗΜΑ, ΤΑ ΠΑΝΤΑ ΗΜΙΝ ΔΙΑ ΤΟΥ ΣΤΑΥΡΟΥ, ΗΜΕΙΣ* [. . .].

8) Homélie (extrait) de Sévérien sur le serpent : fol. ? (après 94^{v})-97^{r}.

***

Comme tous les textes réutilisés à diverses fins, le sermon *De serpente* possède une tradition manuscrite assez complexe, et la comparaison du fragment *εἰς σωτηρίαν* avec la recension qu'en donne Migne (après Montfaucon) révèle de nombreuses variantes : nous en avons dénombré vingt-cinq. Juger en détail de leur valeur dépasserait le cadre de cette note. Deux lacunes certaines inspirent quelque défiance à l'égard de la fidélité du *Sinaiticus*, et il n'y a pas lieu, malgré l'âge du manuscrit, d'opter à priori en faveur des leçons qu'il propose. Notons toutefois l'intéressante variante *ἀναμηρύκησαι* « rumine », que l'on retrouve dans la pièce éditée par J. Zellinger [1] et qui est, sans conteste, préférable à l'incolore *ἀναμαρτυρῆσαι χρή* de la *Patrologia graeca*. Pour permettre une confrontation, nous reproduisons le texte du *Sinaiticus*, mais nous ne retiendrons dans l'apparat que les divergences les plus notables offertes par Migne (sigle : M).

fol. 95 (olim 81) | *εἰς σωτηρίαν* [2], *καί φησιν* · « *Ποίησον ὄφιν χαλκοῦν καὶ πῆξον* [3] *πρὸς* [4] *τῆς σκηνῆς τοῦ μαρτυρίου.* » *Τί βούλεται τὸ ὑπόδειγμα ; Ἄλλοι οἱ δάκνοντες ὄφεις καὶ ἄλλος ὁ* [5] *ὑπὲρ αὐτῶν σταυρούμενος. Τί βούλεται τὸ ὑπόδειγμα* [6] *; Τί ἐπαγγέλλεται ἡ σκιά* [7] *; Ὡς ἐκεῖ ὁ τύπος ἄλλων δακνόντων ὄφεων ὁ μὴ δάκνων μηδὲ πλήξας προσήλωται τῷ ξύλῳ, οὕτως τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἁμαρ-*
95^{v} *τανόντων ὑπὲρ πάν|των μέλλει πάσχειν ὁ Ἰησοῦς ὁ ἀναμάρτητος, ὑπὲρ τῶν δακνόντων ὄφεων ὄφις ἀναμάρτητος σταυροῦται, ὑπὲρ ἡμῶν τῶν ὑποκειμένων θανάτῳ ὁ ἁμαρτίᾳ μὴ ὑποκείμενος προσήλωται* [8], *ὅπερ μετὰ τῶν ἄλλων καλῶς προανεφώνησεν ὧδέ πη λέγων Ἡσαίας* · « *Ὑπὲρ τῶν ἁμαρτιῶν τοῦ λαοῦ ἦλθεν εἰς θάνατον* », *καὶ* « *Κύριος παρέδωκεν αὐτὸν* [9] *ὑπὲρ τῶν ἁμαρτιῶν ἡμῶν* ». Num. 2

Is. 53 8 et

[1] Op. c., p. 135, l. 20.

[2] *Μωυσῆς ἱκετεύει δοῦναι τὸν Θεόν* · *ὁ Θεὸς ὑποδείκνυσι τῷ θεράποντι φάρμακον εὐεργεσίας* add. M. — [3] *αὐτόν* add. M. — [4] *πρὸ* M. — [5] om. M. — [6] *αἴνιγμα* M. — [7] *τοῦ μυστηρίου* add. M. — [8] *προσηλοῦται* rectius M. — [9] *ἑαυτόν* M.

(82) *Ἀναμηρύκησαι*[1] *πάλιν | τοῦ μυστηρίου τὸν λόγον. Ὥσπερ ἐκεῖ ἄλλοι οἱ δάκνοντες καὶ ἄλλος ὁ πηγνύμενος, οὕτως καὶ ἐνταῦθα πάντες οἱ ἁμαρτήσαντες καὶ εἷς ὁ ὑπὲρ πάντων ἐσταυρωμένος*[2]*. Ἔχεις δευτέραν εἰκόνα, σκόπησόν μοι καὶ ἑτέραν εἰκόνα τρίτην· « Ἐπὶ στόματος γὰρ δύο καὶ τριῶν μαρτύρων* Deut. 19, 15 *σταθήσεται πᾶν ῥῆμα. » Διὰ τί σταυροῦται χαλκοῦς ὄφις; Ἵνα*
6v *καταργηθῇ, φησίν, τὰ δήγματα τῶν ὄφεων. Ἄλλο οὖν τὸ | σταυρούμενον καὶ ἄλλα τὰ καταργούμενα. Οὐχ ὁρᾷς τὴν ἔμφασιν τῆς ἀληθείας; Οὐ βλέπεις ὡς ἐν κρυπτῷ γράμματι τὴν δύναμιν τῆς οἰκονομίας; Ἐσταυρώθη, φησίν, ὄφις, ἵνα καταργηθῇ τῶν δακνόντων*[3] *τὰ δήγματα· ἐσταυρώθη Χριστός, ἵνα καταργηθῶσιν τῶν δαιμόνων αἱ ἐνέργειαι. Ἄλλος ὄφις ὁ πηγνύμενος καὶ ἄλλοι οἱ καταργούμενοι δράκοντες· ἄλλος ὁ ἐπὶ σταυροῦ Χριστὸς καὶ*
(83) *ἄλλοι | οἱ καταργούμενοι δαίμονες· καὶ ὥσπερ ἐκεῖ ἡ εἰκὼν τοῦ φαινομένου ὄφεως κατήργησεν τὰ δήγματα τῶν ὄφεων, οὕτως καὶ ἐνταῦθα ἡ τοῦ Χριστοῦ νέκρωσις*[4] *καὶ τῶν δαιμόνων καθαίρεσις. Εἰκότως οὖν ὁ Σωτὴρ τὴν εἰκόνα πρὸς ἑαυτὸν ἁρμόζων ἔλεγεν· « Καὶ καθὼς ὕψωσεν Μωυσῆς τὸν ὄφιν ἐν τῇ ἐρήμῳ, οὕτως ὑψω-* Ioh. 3, 14-15 *θῆναι δεῖ τὸν Υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου, ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων ἐπ' αὐτῷ*[5] *μὴ ἀπόληται, ἀλλ' ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον. »*

***

Par sa brièveté, l'extrait n'est en somme qu'un témoin secondaire du sermon *De serpente*, au même titre que les citations qu'en font S. Jean Damascène ou le pape Hadrien Ier. Son véritable intérêt est plutôt, comme l'a souligné très justement Devreesse [6], de constituer l'une des pièces auxquelles a recouru la polémique chrétienne anti-juive au VIe et plus probablement au VIIe siècle en Palestine. Son entrée dans un recueil *Adversus Iudaeos* n'en a pas gauchi l'intention primitive, puisque le sermon visait explicitement les Juifs.

Chantilly. Jean KIRCHMEYER, S.J.

[1] *ἀναμαρτυρῆσαι χρή* M. — [2] *σταυρούμενος* M. — [3] *δρακόντων* M. — [4] *τοῦ θανάτου γέγονε νέκρωσις* add. M. — [5] (*ἐπ' αὐτῷ*) *εἰς αὐτόν* M.

[6] T. c., p. 558.

LES MARTYRS EUGÈNE ET MACAIRE MORTS EN EXIL EN MAURÉTANIE

Le martyrologe hiéronymien présente, au 23 janvier, un ensemble de notices dont la première et la dernière nous intéressent :

In Mauritania Neocaesaria civitate passio sancti Severiani et Aquilae uxoris eius.

Romae via Salaria veteri Belli Flori Saturnini Minuci Castoli Basilae et alio loco Corneli exorcistae.

Belli Minuci Castoli Flori Saturnini Basillae et alio loco Corneli exorcistae.

In Ancyra Galatiae Donati Castoli Papiae Clemati cum suis omnibus et alio loco passio sanctorum Eugeni
Neonis
Machari [1].

On n'a pas pu jusqu'ici faire la lumière sur les deux martyrs Sévérien et Aquila qui sont placés en tête sous le toponyme *Mauritania*, et le P. Delehaye terminait son annotation par cette remarque : « Quicquid de laterculi fide historica censueris, his fere verbis olim conceptus fuisse videtur : *In Mauritania Caesarea civitate passio sancti Severiani et Aquilae uxoris eius igne combustorum* [2]. »

Quant aux saints Eugène et Macaire, qui clôturent l'énumération, il s'agit des deux chrétiens de ce nom qui auraient été torturés sous Julien l'apostat [3]. Le P. Delehaye notait que chez les Grecs la date de culte est différente : « Eorum memoria a Graecis agitur 20 dec. vel 19 feb. [4]. »

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 57.

[2] Ibid.

[3] Voir notre article « *Sub Iuliano Apostata* » *dans le martyrologe romain*, dans *Anal. Boll.*, t. 74 (1956), p. 17-18, où nous annoncions la présente étude.

[4] *Comm. martyr. hieron.*, p. 58. C'est sans doute pour n'avoir pas relu la Passion latine des SS. Eugène et Macaire (*BHL.* 5103) — les Passions grecques *BHG*[3] 2126-2127 étant inédites — que le P. Delehaye n'a pas eu l'attention attirée sur le mot *Mauritania* dans le laterculus du 23 janvier. M. H. Grégoire,

Nous voudrions montrer que les mots *In Mauretania*, qui font difficulté pour le groupe Sévérien et Aquila, doivent se rattacher à Eugène et Macaire.

Comme on vient de le rappeler, c'est le 20 décembre que les Grecs honorent le plus souvent les deux victimes de l'empereur Julien [1] ; or dans le laterculus hiéronymien de ce jour, il reste dans le toponyme *civitate Gildoba* une trace de la commémoraison des SS. Eugène et Macaire, qui, à notre connaissance, n'a pas été remarquée jusqu'ici :

In Tracia
| civitate Gildoba
natale Iuli [2].

Dans le manuscrit d'Echternach, la mention de Jules réapparaît au 21 décembre munie du nom de la ville : *in Tracia civitate Gildoba Iuli* [3].

On a cherché en vain à identifier le martyr de Thrace, Jules, et à découvrir dans cette région une ville du nom de Gildoba. Or ce toponyme, légèrement modifié, apparaît dans la Passion latine des SS. Eugène et Macaire (*BHL.* 5103). Il y a donc lieu de rapprocher les notices du 23 janvier et du 20 décembre pour recueillir tout ce que la compilation hiéronymienne garde de la commémoraison des deux martyrs.

Pour étayer notre interprétation des notices du 23 janvier et du 20 décembre, le mieux sera de reconstituer le dossier hagiographique des deux martyrs de Maurétanie.

dans un de ses premiers travaux hagiographiques, *Saints jumeaux et dieux cavaliers* (Paris, 1905), p. 41-50, a eu l'occasion d'étudier la Passion latine. Les pages qu'il lui consacre sont pleines de suggestions fort ingénieuses ; malheureusement il n'avait pas remarqué que les deux saints étaient commémorés dans l'hiéronymien (cf. *Anal. Boll.*, t. 24, 1905, p. 505-507). L'identification qu'il propose de notre Macaire avec celui de la Passion des Trijumeaux (*BHL.* 7828) devra être reconsidérée.

[1] Voir ci-dessous, pp. 26, 33.

[2] *Comm. martyr. hieron.*, p. 655. Dans les manuscrits, la forme *Gildoba* est bien attestée. On rencontre aussi l'erreur de lecture *Gildo baiuli*. Le manuscrit de l'Escurial I. III. 13 porte : *In nicea civitate goldoha* (H. Plenkers, *Untersuchungen zur Überlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln*, Munich, 1906, p. 99).

[3] Ibid., p. 658.

Passions d'Artémius.

Ainsi que l'a démontré J. Bidez, la Passion *BHG*³ 169 y z [1] est plus ancienne que celle rédigée par le moine Jean de Rhodes (*BHG*³ 170) [2]. Est-elle antérieure à la translation des reliques de S. Artémius à Constantinople, qu'on rapporte au début du VI^e^ siècle [3]? Nous laissons à d'autres le soin d'en décider.

Dans la Passion ancienne, il est question des SS. Eugène et Macaire à deux reprises. Julien vient d'arriver à Antioche ; on lui signale deux prêtres, Eugène et Macaire, qui blâment sa conduite. Il les fait arrêter et soumettre à des supplices. Artémius, qui est venu d'Alexandrie à Antioche, témoin des mauvais traitements infligés aux deux confesseurs de la foi, ne peut s'empêcher de reprocher à l'empereur sa cruauté. Il est immédiatement appréhendé [4]. Plus loin, presque sous forme de parenthèse, l'hagiographe tient à signaler comment périrent les deux prêtres. *Ὁ δὲ τύραννος τοὺς μὲν ἁγίους Εὐγένιον καὶ Μακάριον ἐξώρισεν ἐν Αὐγάσει· καὶ ποιήσαντες ἐκεῖσε ἡμέρας τεσσαράκοντα, ἐτελειώθησαν ἐν κυρίῳ μηνὶ Δεκεμβρίῳ εἰκάδι. Ἐν οἷς καὶ θαῦμα γέγονεν μέγα· μὴ ἔχοντος γὰρ τοῦ τόπου ὕδωρ τὸ σύνολον ἔβλυσαν ὕδατα πολλά, ἅπερ εἰσὶν ἕως τῆς σήμερον ἡμέρας* [5]. Ils ont donc été exilés dans un endroit appelé *Αὔγασις* et, après y être demeurés 40 jours, y sont décédés le 20 décembre.

Jean de Rhodes, qui a délayé la Passion primitive d'Artémius en de verbeux développements et d'interminables discours, y a maintenu les deux passages relatifs à Eugène et Macaire, mais il a introduit dans le second deux modifications. La première est relative à l'endroit où Eugène et Macaire sont morts : *Πέμπει* (Julien) *αὐτοὺς ἐν Ὀάσει τῆς Ἀραβίας. Λύο δέ εἰσι χωρία οὕτω καλούμενα, Ὄασις μικρὰ καὶ μεγάλη, φθοροποιὰ δὲ τὰ χωρία καὶ ὑπὸ φθοροποιῶν ἀέρων καταπνεόμενα* [6]. Nous reviendrons plus loin sur ce passage.

[1] Il s'agit de deux recensions qui diffèrent dans la rédaction de la première partie seulement.

[2] *Philostorgius Kirchengeschichte* (Leipzig, 1913), p. XLIV-XLIX.

[3] Cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs* [2], p. 239-240. On trouvera plus loin, p. 38, quelques indications sur la chronologie des principales pièces du dossier.

[4] BIDEZ, op. c., p. 167.

[5] Ibid., p. 171.

[6] *P. G.*, t. 96, col. 1288.

La seconde modification concerne le genre de mort des deux chrétiens ; ils sont décapités : *Ἐκεῖ τοίνυν τοὺς ἁγίους περιορίσας Εὐγένιον καὶ Μακάριον, ἐν αὐτῇ τὰς κεφαλὰς τῶν ἁγίων ἀποτμηθῆναι ἐκέλευσεν · οἳ καὶ ἐτελειώθησαν μετὰ τεσσαράκοντα ἡμέρας, τῇ εἰκάδι τοῦ Δεκεμβρίου μηνός* [1].

A peu de chose près, c'est la même rédaction qui se retrouve dans Syméon Métaphraste (*BHG*[3] 172). Il n'y a pas lieu de poursuivre l'inventaire des pièces du dossier d'Artémius [2].

Passion grecque d'Eugène et de Macaire.

Si nous laissons de côté les supplices et les dialogues, le texte *BHG*[3] 2126[3] se réduit aux éléments que voici : Sous l'empereur Julien, deux chrétiens, Eugène et Macaire — on ne dit nulle part qu'ils sont prêtres et que la scène se passe à Antioche — sont arrêtés et conduits en présence de l'empereur. Après être sortis indemnes de nombreux tourments, ils sont exilés en Maurétanie dans une ville appelée *Δινδόνα*. Ils en évangélisent les habitants et, après avoir délivré la contrée d'un redoutable dragon, rendent leur âme à Dieu, le 22 février.

De cette Passion on trouve deux résumés différents dans le synaxaire de Constantinople, l'un au 20 décembre [4], l'autre au 19 février [5]. Dans le premier, la ville de Maurétanie s'appelle *Ἀνθηδόνα* ; dans le second, le nom n'est pas spécifié.

[1] Ibid.

[2] Les SS. Eugène et Macaire sont également mentionnés dans la Passion légendaire des SS. Patermuthius et Coprès (*BHG*[3] 1429), où ils reçoivent le titre d'évêques : *Πολλῶν ἁγίων αἷμα ἐξέχεεν. Ἅμα δὲ κατασχὼν Εὐγένιον καὶ Μακάριον, τοὺς δούλους τοῦ Θεοῦ, ἐπισκόπους ὄντας καὶ μάρτυρας, μετὰ πολλὰς μάστιγας καὶ τιμωρίας παρέπεμψεν τῇ Μαυρετανίᾳ, καὶ ἄλλους πολλοὺς ἐν ἄλλαις ἐξορίαις* (*Act. SS.*, Iul. t. 2, p. 703). Au sujet de la mention d'Eugène et Macaire dans la Passion de S. Basile d'Ancyre (*BHG*[3] 242), voir ci-dessous, p. 39 .

[3] Notre confrère, le P. F. Halkin, publie ci-dessous ce texte inédit.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 330-331.

[5] Ibid., col. 475. La notice du 19 février ne se rencontre que dans le groupe M, qui est assez différent des autres groupes de manuscrits. Le lemme est ainsi conçu : *Τῶν ὁσίων πατέρων ἡμῶν καὶ ὁμολογητῶν Εὐγενίου καὶ Μακαρίου.* Nous avons pris connaissance de la notice dans les ménées imprimés à Venise en 1596 ; voir aussi J. Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, dans *Act. SS.*, Oct. t. 11, p. 76.

Passion latine des SS. Eugène et Macaire.

Le texte *BHL.* 5103 est connu par les manuscrits suivants :

1. Légendier de l'abbaye des Prémontrés d'Arnstein, conservé au British Museum, Harley 2800, fol. 236v-237, du début du XIIIe siècle [1].

2. Légendier de Saint-Maximin de Trèves, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, lat. 9741, fol. 448-450, du XIIIe siècle [2].

3. Légendier, de provenance colonaise, conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 207-208, fol. 281-282, du XIIIe siècle [3].

C'est d'après ce dernier manuscrit que la *Passio* a été publiée dans le tome 1er du *Catalogus codicum hagiographicorum Bibliothecae regiae Bruxellensis* [4].

Une recension légèrement différente et un peu plus complète figurait au 23 janvier dans le grand légendier de Böddeken, détruit à Munster en 1945 [5]. Elle est heureusement conservée dans le *Bruxellensis* 11986, vaste compilation d'Antoine Geens, chanoine régulier de Rouge-Cloître, mort en 1543 [6].

[1] Sur ce manuscrit, voir *M. G.*, Script. rer. merov., t. 7, p. 537 ; F. Hoddick, *Das Münstermaifelder Legendar* (Bonn, 1928), p. 36-43.

[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. 2, p. 588. Une copie de ce texte se trouve dans un volume des *Collectanea* des anciens Bollandistes : Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 8979-82, fol. 115-116v. Le ms. de Paris lat. 9741 comprend uniquement les saints du mois de janvier. Primitivement le recueil comptait neuf tomes ; le dernier, relatif aux saints de novembre, est perdu. La Nationale de Paris, les bibliothèques de la ville et du séminaire de Trèves se partagent les volumes de cette importante collection ; cf. *M.G.*, t. c., p. 536.

[3] *Catal. Lat. Brux.*, t. 1, p. 156-157 ; cf. Hoddick, l. c. ; M. Coens, *S. Suibert de Bethléem*, dans *Anal. Boll.*, t. 66 (1948), p. 106-114, où l'origine colonaise du recueil a été démontrée.

[4] On aura remarqué que nos trois manuscrits proviennent de la région rhénane. De plus, ainsi que l'a montré W. Levison, entre le légendier d'Arnstein et celui de la région de Cologne, il y a une étroite parenté (*M.G.*, t. c., p. 537). Mlle M.-Th. d'Alverny et M. J. Brown ont bien voulu nous faire savoir que, sauf quelques variantes, les manuscrits de Paris et de Londres présentent un texte identique à celui de Bruxelles.

[5] Cf. *Anal. Boll.*, t. 27 (1908), p. 285. Nous ne croyons pas qu'elle mérite d'être publiée intégralement. Les quelques passages plus caractéristiques, omis dans la recension *BHL.* 5103, sont transcrits plus loin dans l'annotation du texte grec édité par le P. Halkin.

[6] Cf. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. 5 (Bruxelles, 1905), p. 229-233 : *Passio notabilis martyrum Macharii et Eugenii ; 10 kal. ian.* (fol. 181). C'est par erreur que le rubricateur a écrit *ionuarii* (pour *febr.*) ; non seulement la Passion se trouve parmi les saints

Ces deux recensions ne sont qu'une traduction abrégée de la Passion *BHG*[3] 2126 [1]. Les supplices sont identiques et se succèdent dans le même ordre. La ville de Maurétanie où sont conduits les exilés s'appelle *Gildona*, forme très proche du *Gildoba* de l'hiéronymien.

Martyrologes, sacramentaires et calendriers.

Parmi les manuscrits qui contiennent une copie de l'*Hieronymianum contractum*, plusieurs, à la date du 23 janvier, commémorent nos deux martyrs [2]. Nous ne citerons que quelques exemples.

L'abrégé de Gellone, qui se trouve dans le manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale, lat. 12048, annonce : *X kal. febr. Severiani martyris, Flori, Cornelii, Donati, Clementi, Eugenii, Macharii mart. Romae S. Emerentianae martyris* [3].

Le même libellé se rencontre dans le martyrologe de Saint-Ulrich d'Augsbourg et dans l'abrégé connu sous le nom de *Martyrologium Labbeanum* [4].

L'abrégé de Corbie (Paris, Bibl. nat., lat. 12260) présente les noms suivants : *In Mauritania, civitate Neocaesaria, passio S. Severiani et passio sanctorum Eugenii, Machari* [5].

Au 23 janvier, la fête de S^te^ Émérentienne prendra peu à peu plus d'importance et viendra se placer en tête du laterculus ; c'est le cas dans le *martyrologium Senonense* (Vatic. Regin. 435) : *Romae, passio sanctae Emerentianae virginis quae lapidata pro Christo occu-*

du mois de janvier, mais, à la fin du récit, on lit : *collatum est eisdem martyribus Christi, Machario videlicet et Eugenio, ut ibidem agonis sui cursum felici fine sub die X^o^ kalendarum februariarum consummarent.* Dans la recension *BHL.* 5103, on laissait ignorer au lecteur les circonstances de la mort des deux exilés.

[1] Cette traduction devrait figurer dans une nouvelle édition du bon livre de A. Siegmund, *Die Überlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert* (Munich, 1949).

[2] On trouvera la liste et la description de ces manuscrits dans les *Act. SS.*, Nov. t. 2, 1, p. [xxi]-[xxxviii]. Ces pages sont résumées dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. 10 (1932), col. 2536-2560.

[3] L. d'Achery, *Spicilegium*, t. 2 (Paris, 1723), p. 27.

[4] *Act. SS.*, Iun. t. 7 (1717), p. 23. J.-B. De Rossi n'avait pu retrouver ce codex ; il s'agit du manuscrit 105 de la Bibliothèque de Berlin, provenant du collège de Clermont et ayant appartenu à la collection Phillipps (n° 1667).

[5] Ibid., p. 31.

buit... In Mauritania, civitate Neocesaria, passio sancti Severiani et Aquilae uxoris eius. Et alibi, passio sanctorum Macharii et Eugenii [1].

Il faut avoir présente à l'esprit cette évolution pour comprendre la commémoraison de quelques sacramentaires, par exemple celui de Gellone, qui annonce au 23 janvier : *Natale SS. Emerentiani* (sic) *et Macharii* [2]. Le libellé est le même dans plusieurs représentants du sacramentaire gélasien du VIII^e^ siècle [3].

C'est ce qui explique aussi la formulation de nombreux calendriers à la même date. Le calendrier du sacramentaire de Senlis porte : *X kal. febr. Romae, passio sanctorum Emerentiane et Macharii* [4]. Il est inutile de citer d'autres exemples ; les ouvrages de H. Grotefend [5], du P. E. Munding [6] et de M. F. Wormald [7] en offrent une abondante série. Peu à peu, des scribes laisseront tomber le nom de *Macharius*, qui leur apparaissait comme une énigme.

A notre connaissance, un seul martyrologe historique, celui de Rhaban Maur († 856), a consacré une notice à nos martyrs :

x kal. feb. Romae nativitas sanctae Emerentianae... Eodem die passio celebratur sanctorum martyrum Macharii et Eugenii qui sub Iuliano iudice multa tormenta passi sunt, hoc est craticulam incendii, in qua pix atque oleum superfusa sunt, sed non eos ignis laesit ;

[1] Ibid., p. 38.

[2] V. Leroquais, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. 1 (Paris, 1924), p. 2. Ce manuscrit est de la seconde moitié du VIII^e^ siècle.

[3] Ceux qui contiennent la commémoraison des SS. Émérentienne et Macaire sont mentionnés par P. de Puniet, *Le sacramentaire de Gellone* (Rome, s. a.), p. 20*-21*. Six manuscrits, au 23 janvier, ont les 4 oraisons de la messe *SS. Emerentiani* (sic) *et Macharii mart.* ; voir K. Mohlberg, *Das fränkische Sacramentarium Gelasianum* (Munster, 1918), p. 24. Sur les fêtes propres au missel gélasien du VIII^e^ siècle, voir A. Wilmart, *Le Comes de Murbach*, dans *Revue bénédictine*, t. 30 (1913), p. 67.

[4] L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* (Paris, 1886), p. 314. Le manuscrit (Paris, Sainte-Geneviève, lat. BB 20) est des environs de 880.

[5] *Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, t. 2, 2 (Hanovre, 1892), p. 132. Il s'agit ici de calendriers assez tardifs. Après en avoir énuméré un grand nombre, Grotefend remarque : « Macharius erscheint in allen diesen Diöcesen mit Emerentiane v. m. verbunden. » Déjà Bollandus avait été amené à faire la même constatation (*Act. SS.*, Ian. t. 2, 1643, p. 453).

[6] *Die Kalendarien von St. Gallen aus 21 Handschriften, neuntes bis elftes Jahrhundert* (Beuron, 1951), p. 29.

[7] *English Kalendars before A. D. 1100*, t. 1 (Londres, 1934), passim ; *English Benedictine Kalendars after A. D. 1100* (Londres, 1939), passim.

deinde viperis serpentibus traditi sunt, sed nullo modo ab illis sunt laesi ; postea draconem ingentem orationibus exstinxerunt ; ad extremum vero martyrio coronati sunt [1].

Le savant archevêque, sans doute grâce à un témoin plus explicite, a pu parfaitement élucider le problème que posaient les mentions : *Natale SS. Emerentianae et Macharii.* Pour Ste Émérentienne, il reprend le texte de Bède [2], pour les SS. Eugène et Macaire, il résume la Passion *BHL.* 5103 ou, plus exactement, la recension qui se lit aujourd'hui dans le légendier d'Antoine Geens [3]. Il n'a laissé subsister aucun des toponymes. Quand nous aurons à dater tant la Passion grecque que sa version latine, ce témoignage de Rhaban Maur nous sera d'un grand secours.

Il est étrange qu'une notice de ce genre n'ait pas été reprise par les martyrologes postérieurs ; mais, comme le remarque H. Quentin, la compilation de Rhaban Maur a été très peu répandue [4].

Il faudra attendre le xve siècle pour voir réapparaître la mention des deux martyrs. Greven inscrit au 23 janvier : *Macharii martyris et Eugenii* [5]. Cet auteur, en général si attentif à indiquer l'endroit du martyre, n'a donné ici aucune précision. Sa notice sera reprise par les éditeurs colonais d'Usuard en 1515 et en 1521 [6].

Les compilateurs occidentaux du xvie siècle auront l'attention attirée sur nos deux martyrs grâce à la traduction latine de la Passion métaphrastique de S. Artémius, publiée par A. Lippomano en 1558. On y lisait : « Emittit (Iulianus) eos Oasim, qui est pestilens locus in Arabia ut in quo venti spirant exitiosi. Unde etiam nullus ex iis, qui illuc mittuntur, duravit usque ad annum ; sed gravibus morbis correpti omnes pereunt celerrime. Cum illuc ergo relegasset sanctos Eugenium et Macarium tyrannus, ibi etiam iussit eorum amputari capita. Itaque post aliquot dies, vigesimo decembris acceperunt beatum finem [7]. »

[1] *P. L.*, t. 110, col. 1129. Migne reproduit l'édition de H. Canisius, qui est établie d'après le manuscrit 457 de Saint-Gall (ixe-xe siècle).

[2] H. Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 57-58.

[3] Dans cette recension (voir plus haut, p. 28), on lit la phrase : *in qua pix atque oleum superfusum fuerat* (Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 11986, fol. 178v), qui ne figure pas dans *BHL.* 5103.

[4] Op. c., p. 131.

[5] Sur ce martyrologe inédit, voir *Anal. Boll.*, t. 54 (1936), p. 322-329.

[6] Au sujet de ces deux éditions, cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 324.

[7] *Vitae sanctorum priscorum Patrum*, t. 6 (Rome, 1558), fol. 355v.

Galesinius, qui s'est préoccupé de réintroduire dans le sanctoral latin les saints de Byzance [1], annonce au 20 décembre : « In Mauritania, sanctorum Eugenii et Macharii, quos Iulianus apostata, cuius illi impietatem vehementer coarguerant, in foveam serpentibus omnique ferarum genere plenam detrudi iussit, sed mirabiliter divineque inde liberati in Mauritaniam vincti relegantur, ubi et vitae sanctitate et miraculorum magnitudine ac multitudine cum ad christianam fidem plures perduxerint, in pace quieverunt confessionis Christi corona decorati [2]. » Dans ses *Notationes*, il écrit laconiquement : « Ut litteris graecis traditum est [3]. » Mais par d'autres annotations, nous savons que Galesinius a compulsé des recueils byzantins. Il n'est pas rare de trouver sous sa plume des références telles que celle-ci : « ut in eorum (Graecorum) Horologio, Menologio et Euchologio notatur ». L'éloge, abstraction faite de l'un ou l'autre détail, dérive du texte des ménées, qui, comme on sait, furent imprimés à Venise dès la première moitié du XVI^e^ siècle [4]. L'éloge qui se lit dans les ménées est presque identique à celui du synaxaire de Constantinople au 20 décembre.

Molanus, dans la première édition de son *Usuardi martyrologium*, parue à Louvain en 1568, semble s'être départi de son habituelle fidélité aux sources ; il écrit, au 23 janvier : « Eodem die sancti Macharii abbatis martyris », sans aucune référence. Dans la seconde édition, il corrige et reprend la notice de l'hiéronymien : « Et alio loco, passio sanctorum Eugenii et Macarii [5]. » En note, il signale qu'il s'inspire de l'« Annotator in breviarium Maguntinum ». Il s'agit du bréviaire de Mayence, publié à Cologne en 1570 [6]. A la fin de ce livre est imprimé un *Catalogus authorum qui de sanctis breviarii Moguntini scribunt*, où se trouve, à propos des SS. Eugène et Macaire, l'indication suivante : « Quorum vitam refert Metaphrastes in Artemio. Meminit et Zonaras in Iuliano [7], licet plures

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. 74 (1956), p. 47.

[2] *Martyrologium S. Romanae ecclesiae* (Venise, 1578), fol. 172^v^. Dans sa rédaction, Galesinius s'inspire du « ménologe » de Basile, qui était encore à Milan (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. XXIII) : *ἐνέβαλεν αὐτοὺς εἰς λάκκον, ὅπου ἦσαν ἑρπετὰ πολλά, ὄφεις καὶ σκώληκες...* (*P.G.*, t. 117, col. 217).

[3] Fol. 193.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. XLVII-XLVIII ; E. VON DOBSCHÜTZ, dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1905, p. 546-547.

[5] Louvain, 1573, fol. 22^v^.

[6] H. BOHATTA, *Bibliographie der Breviere, 1501-1850* (Leipzig, 1937), p. 226.

[7] Voir l'édition de Bonn, t. 3 (1897), p. 65.

fuerint his cognomines martyres. Nec certo indagare potui, qui apud nos sint recepti. [1] »

En 1583, les compilateurs du martyrologe romain ont placé la commémoraison des deux martyrs le 20 décembre : « In Arabia sanctorum martyrum Eugenii et Macarii presbyterorum, qui a Iuliano apostata, cum ipsius impietatem arguissent, saevissimis plagis affecti atque in vastissimam eremum relegati, gladio caesi sunt. » Plusieurs indices prouvent qu'ils s'inspiraient de la traduction latine de la Passion métaphrastique d'Artémius [2], à savoir le quantième du mois, le toponyme *in Arabia*, la qualification de *presbyteri* et le supplice de la décollation. Ils ne s'aperçurent pas qu'ils entérinaient une double erreur : martyre en Arabie et par la décapitation.

Examen des dates du culte.

De l'ensemble des textes analysés ci-dessus, il ressort que les martyrs Eugène et Macaire ont été honorés à diverses dates : 23 janvier, 19 ou 22 février, 20 ou 22 décembre.

Le témoin le plus ancien de la commémoraison au 23 janvier est le martyrologe hiéronymien ; on peut le considérer comme le chef de file des martyrologes, sacramentaires et calendriers qui ont commémoré à cette date, soit Eugène et Macaire, soit Macaire isolément. Les légendiers qui ont conservé la Passion latine des deux martyrs ont inséré le texte parmi les saints du premier mois de l'année [3]. Cette date ne semble pas avoir été en vigueur dans le monde byzantin.

La Passion ancienne d'Artémius dit explicitement que les deux exilés sont morts le 20 décembre [4] et cette date a été retenue par

[1] P. 912.

[2] Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 594. Ce choix est d'autant plus malheureux que Baronius connaissait par le ménologe de Sirlet et la Passion de S. Patermuthius un résumé des Actes des SS. Eugène et Macaire, d'après lesquels les martyrs sont exilés en Maurétanie.

[3] D'après une note de Bollandus, nous savons que le *Florarium Sanctorum* compilé au début du XVI[e] siècle par Henri de Eyck, chanoine régulier, commémorait nos saints le 23 janvier : « Florarium SS. manuscriptum tantum habet : *XXIII ianuarii S. Macarii martyris* » (Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 8979-8982, fol. 113). Bollandus, au 23 janvier (*Act. SS.*, Ian. t. 2, p. 453), a placé Eugène et Macaire parmi les *Praetermissi*, préférant réserver leur commentaire pour le 20 décembre.

[4] Voir plus haut, p. 26. L'édition officielle du Synaxaire arménien de Ter

les divers remanieurs de ce texte : Jean de Rhodes, le Métaphraste, pour ne citer que les principaux. Le synaxaire de Constantinople, bien que dépendant de la Passion des SS. Eugène et Macaire (*BHG*[3] 2126), commémore les deux martyrs au 20 décembre [1], date qui se retrouve aussi dans les Ménées [2].

C'est, croyons-nous, la date la plus souvent attestée en Orient. Elle est adoptée en Occident à la fin du XVI[e] siècle par les rédacteurs du martyrologe romain.

Le seul témoin de la commémoraison au 22 février est la Passion *BHG*[3] 2126, qui se termine par ces mots : *Ἐτελειώθησαν δὲ οἱ ἅγιοι τοῦ θεοῦ μάρτυρες Εὐγένιος καὶ Μακάριος μηνὶ φεβρουαρίῳ κβ', ἡμέρᾳ σαββάτῳ ἐπιφωσκούσης τῆς ἁγίας κυριακῆς* [3]. De cette attestation, si précise, nous n'avons découvert aucune trace ailleurs.

Quelques manuscrits du synaxaire de Constantinople (groupe M*) ont inséré au 19 février [4] un second résumé de la Passion *BHG*[3] 2126, ainsi qu'il a été dit plus haut. Comme les ménées appartiennent à ce groupe, ils ont, outre la notice du 20 décembre, une autre notice d'Eugène et Macaire le 19 février.

Qu'un saint ou un groupe de saints figurent deux fois dans le synaxaire n'est pas rare et le P. Delehaye n'a pas omis de le remarquer [5]. Il s'agit parfois de l'erreur d'un compilateur ; ne serait-ce pas ici le cas? Dans le martyrologe hiéronymien, Eugène et Macaire sont explicitement commémorés le 23 janvier ; au 20 dé-

Israël porte qu'Eugène et Macaire sont morts le 20 octobre (cf. BIDEZ, op. c., p. XLVIII), c'est-à-dire le jour où est commémoré S. Artémius. C'est une simple erreur ; le manuscrit arménien de Paris, d'après lequel a été faite l'édition de G. Bayan (*P.O.*, t. 15, 1927, p. 341), ainsi que le synaxaire de Grégoire Tserent's, ne donnent pas la date.

[1] *Synax. Eccl. CP.*, col. 330-331.

[2] Le synaxaire abrégé publié par A. Dmitrievskij (*Typica*, Kiev, 1895, p. 32) et qui est peut-être le plus ancien témoin du synaxaire grec (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. X-XI, cod. P.) mentionne Eugène et Macaire également le 20 décembre : *κ' ... καὶ τῶν ἁγίων μαρτύρων Εὐγενίου καὶ Μακαρίου ἐπὶ Ἰουλιανοῦ παραβάτου ἤλεγξαν αὐτοῦ τὴν ἀσέβειαν, τείνονται ἔν τισι κίοσιν.* Ces derniers mots prouvent que le compilateur avait sous les yeux la Passion grecque publiée ci-dessous, où on lit : *ἐκέλευσεν ... ταθῆναι ἀπὸ κίονος εἰς κίονα* (p. 44). Le manuscrit 4 du monastère des Vlatées à Salonique (voir plus loin, p. 42) place la fête des deux martyrs le 22 décembre.

[3] Voir ci-dessous, p. 52.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 475, l. 52-54.

[5] Ibid., col. LXII ; cf. *Anal. Boll.*, t. 29 (1910), p. 284.

cembre il reste une trace de leur notice. N'y a-t-il pas à l'origine des trois dates une simple confusion? On notera en effet qu'il s'agit d'un décalage d'à peu près un mois : 20 décembre (22 décembre), 23 janvier, 19 février (22 février) [1]. Récemment le P. Halkin attirait encore l'attention sur ces confusions entre les mêmes quantièmes de deux ou trois mois voisins [2].

Examen de la toponymie.

Dans la plus ancienne Passion d'Artémius, l'hagiographe se contente de dire que Julien a exilé les deux prêtres *ἐν Αὐγάσει* [3]. Bidez, n'ayant pu identifier cet endroit, interprète par « un lieu de bannissement » [4].

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, ce mot est devenu, dans l'œuvre de Jean de Rhodes, *Ὄασις*. De *Αὔγασις* à *Αὔασις* ou *Ὄασις* (Strabon, nos 130, 790, 791, 813) le glissement est facile [5]. Par ailleurs nous savons qu'au quatrième siècle des évêques et des clercs furent exilés dans la grande Oasis, aux confins de l'Égypte et de la Libye. *Πάντας μὲν οὖν... ἐξώρισαν εἰς τὴν μεγάλην Ὄασιν*, écrit S. Athanase dans l'*Apologia de fuga sua* [6]. Dans l'*Apologia ad Constantium*, S. Athanase rappelle à l'empereur que ses officiers ont exécuté ses ordres avec zèle : *Οἱ μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς Λιβύης εἰς τὴν μεγάλην Ὄασιν, οἱ δὲ ἀπὸ τῆς Θηβαΐδος εἰς τὴν Ἀμμωνιακὴν τῆς Λιβύης ἀπεστάλησαν* [7].

[1] On constate qu'il y a hésitation non seulement au sujet du mois, mais du quantième du mois : 20 et 22 décembre ; 19 et 22 février. Avec raison A. Ehrhard, en face de la variété des dates de culte dans les synaxaires, parlait de « chaotischer Eindruck » (*Überlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griechischen Kirche*, t. 1, p. 34).

[2] *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 467. S. André de Crète, par exemple, figure aux 4 mai, 4 juin, 4 juillet.

[3] Le synaxaire arménien de Ter Israël transcrit *nagasion* (var. awgasion = ōgasion). Nous remercions M. G. Garitte d'avoir bien voulu vérifier ce point (*P. O.*, l. c.). G. Bayan traduit « dans l'oasis [d'Arabie] ». Cette glose n'est pas heureuse.

[4] Op. c., p. 266.

[5] La *lectio difficilior*, surtout si elle est attestée par la version la plus ancienne, ne doit pas être trop vite abandonnée. *Ὄασις*, dans *BHG*[3] 170, ne se présente-t-il pas comme une interprétation?

[6] N° 7 (éd. H.-G. Opitz, t. 2, 1, p. 73).

[7] N° 32 (éd. J.-M. Szymusiak, Paris, 1958, p. 127).

Il est vraisemblable que c'est le souvenir de ces évêques et de ces chrétiens condamnés à l'exil *εἰς τὴν Ὄασιν* qui aura suggéré à Jean de Rhodes de modifier la leçon obscure *ἐν Αὐγάσει*. Mais, ainsi qu'il aime à le faire dans son remaniement, il étale son érudition ; aussi ajoute-t-il : *Δύο δέ εἰσι χωρία οὕτω καλόυμενα, Ὄασις μικρὰ καὶ μεγάλη* [1]. C'est exact, mais l'oasis n'est pas en Arabie et de plus, nouvelle inexactitude, il prétend que le climat y est pestilentiel [2]. Inutile de dire que notre remanieur trahit par ses audacieuses interpolations la désinvolture avec laquelle il traite ses sources. Eugène et Macaire n'ont jamais été relégués en Arabie et on ne peut que regretter que, dans le martyrologe romain, Baronius ait placé sous ce toponyme la notice des deux martyrs [3].

La Passion grecque des SS. Eugène et Macaire et tous les textes qui, directement ou indirectement, s'y rattachent, placent en Maurétanie l'exil des deux confesseurs de la foi ; il n'y a hésitation et divergence que sur le nom de la ville. Trois vocables entrent en ligne de compte : *Δινδόνα* (Passion grecque *BHG*[3] 2126 ; ci-dessous, p. 49) ; *Ἀνθηδόνα* (synaxaire de Constantinople, notice du 20 décembre) ; *Gildona* (Passion latine *BHL.* 5103). Quelle est, de ces trois appellations, la plus vraisemblable ?

On peut se demander si *Ἀνθηδόνα* n'est pas une correction savante. Trois cités étaient dénommées *Ἀνθηδών*, deux en Grèce, la troisième en Judée [4]. *Δινδόνα* ne figure dans aucun des répertoires que nous avons consultés. Voici quelques indices qui semblent favorables à la forme *Gildona*. Il y a en Maurétanie une ville *Gilda* [5]. C'est également en Maurétanie que se rencontre un personnage du nom de

[1] *P. G.*, t. 96, col. 1288.

[2] Le docte Tillemont, après avoir souligné que l'Oasis se trouve entre la Libye et l'Égypte et non en Arabie, ajoute : « Je ne pense pas non plus qu'on accorde ce que portent ces actes, que tous ceux qu'on envoyait à Oasis, y mouraient en moins d'un an, à cause de l'intemperie de l'aire » (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. 7, Paris, 1706, p. 730-731).

[3] Dans ses *Annales*, le savant oratorien, après avoir dit qu'Eugène et Macaire ont été exilés « in Oasim Aegypti, solitudinem omnium famosissimam » et que c'est là qu'ils ont été mis à mort « vigesima mensis decembris », ajoute : « In Arabia autem eorumdem cultus celebrior extitit » (*Annales*, t. 5, Lucques, 1739, p. 74). Tout en corrigeant la Passion grecque, il tâche d'harmoniser des données contradictoires.

[4] Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. 1, col. 2360-2361 ; J. Perin, *Onomasticon totius latinitatis*, t. 1 (Padoue, 1913), p. 128.

[5] Pauly-Wissowa, op. c., t. 7, col. 1358.

Gildo, fils du chef indigène Nubel [1]. A la fin du IVe siècle, il joua un rôle important dans l'Afrique du Nord. Nombreux sont les textes qui ont gardé le souvenir de ce Maure actif et remuant. Claudien a écrit un *De bello Gildonico ;* S. Augustin parle d'un évêque donatiste de Thamuga protégé par Gildo et le qualifie de Gildonien [2] ; enfin, d'après la *Notitia dignitatum*, nous savons qu'un des fonctionnaires de l'empire, chargé de gérer le patrimoine confisqué de Gildo, s'appelait *comes Gildoniaci patrimonii* [3].

Ces quelques références n'ont d'autre but que de montrer que le mot *Gildona* n'est pas trop dépaysé en Maurétanie [4].

Reprenons maintenant le martyrologe hiéronymien. Au 23 janvier, on trouve, séparés par plusieurs notices, les deux tronçons : *In Mauritania... passio sanctorum Eugeni... Machari*, et au 20 décembre (recension du manuscrit d'Echternach : 21 décembre) : *civitate Gildoba.* Ne suffit-il pas de rapprocher ces membres épars, placés à des jours où sont commémorés les deux martyrs, pour retrouver les éléments de la notice primitive? Voici comment celle-ci était vraisemblablement conçue : *In Mauretania civitate Gildoba* (Gildona), *passio sanctorum Eugenii et Macarii.* Des accidents de transcription ont écartelé cette phrase. Si l'hiéronymien s'éclaire grâce à la Passion d'Eugène et de Macaire, à son tour, il vient témoigner en faveur de *Gildona* (*Gildoba*) [5].

[1] Ibid., t. c., col. 1360-1363.

[2] Lettre 53 : *cogente Optato Gildoniano* (*P. L.*, t. 33, col. 198).

[3] Éd. E. Böcking, t. 2, pp. 52*, 380*-381*.

[4] Au sujet du toponyme *In Mauretania* dans le martyrologe hiéronymien, il n'est pas sans intérêt de rappeler une remarque de L. Duchesne : « J'ai signalé... la rubrique *In Africa* comme appliquée indifféremment à toutes les villes des provinces transmarines. Ceci cependant comporte une restriction. A plusieurs reprises on trouve aussi la rubrique *In Mauritania*, isolée, tandis que la province de Numidie, mentionnée une seule fois, est accompagnée de la rubrique ordinaire *In Africa*. Il semble que, dans le martyrologe des provinces africaines, on ait ménagé une catégorie à part pour la Maurétanie, que son rédacteur ait conçu l'Afrique comme divisée en deux grandes régions, comprenant, la première la province Proconsulaire, l'Afrique, la Byzacène et la Numidie, la seconde la Maurétanie ou l'ensemble des provinces situées à l'ouest de la Numidie (*Les sources du martyrologe hiéronymien*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 5, 1885, p. 152-153).

[5] Usuard le premier introduisit la notice suivante au 20 décembre : *In Thracia, civitate Gelduba, sancti Iulii martyris* (éd. J.-B. Du Sollier [suppl. aux *Act. SS.*, Iun. t. 7], p. 754-755). S'est-il contenté de transcrire le texte d'un manuscrit de l'hiéronymien ou a-t-il modifié lui-même la graphie *Gildoba* en *Geldu-*

***

A la fin de cette étude, il est possible de proposer une chronologie des principales pièces du dossier. En tête vient la notice du martyrologe hiéronymien, qui, appartenant à la partie du texte commune aux deux familles de manuscrits, remonte au v^e^ siècle.

La Passion ancienne de S. Artémius a servi de source à Jean de Rhodes, qui, certainement antérieur au ix^e^ siècle, a peut-être vécu avant la première moitié du viii^e^, ainsi que le suggère Ehrhard [1]. La Passion ancienne peut donc dater du vii^e^ siècle.

La Passion grecque des SS. Eugène et Macaire a été traduite en latin. Cette traduction circulait en Occident dès le milieu du ix^e^ siècle, puisque Rhaban Maur l'a eue sous les yeux pour compiler son martyrologe. La Passion grecque est donc sûrement antérieure au début du ix^e^ siècle.

Entre la Passion ancienne de S. Artémius et ses dérivés, d'une part, et le martyrologe hiéronymien, les Passions grecque et latine des SS. Eugène et Macaire, d'autre part, on constate une différence qui mérite d'être relevée. D'après les premiers documents, les deux martyrs sont prêtres et résident à Antioche [2] ; c'est dans cette ville qu'ils sont amenés au tribunal de Julien l'Apostat. On ne trouve rien de tel dans le second groupe, qui ne fournit aucune information sur l'origine des deux chrétiens ni sur leur fonction.

ba? Il existe en effet une localité de ce nom en Germanie inférieure (cf. Pauly-Wissowa, t. 7, col. 984), ainsi que l'ont remarqué de nombreux commentateurs soit de l'hiéronymien, soit d'Usuard. Mais Gelduba n'a rien à voir avec la Thrace et le martyr Jules y est parfaitement inconnu. Le martyrologe romain, se rendant compte de la première difficulté, a écrit : « Geldubae sancti Iulii martyris » (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 594). Ainsi élaguée, la notice n'est pas plus claire. Notons que, dans le supplément 3 de Pauly-Wissowa (col. 760), on lit : « Gildoba, Stadt in Thrakien mit unbekannter Lage, wo der Märtyrer Iulius verehrt wurde », avec cette unique référence : « Delehaye, Anal. Bolland. XXXI, 241, 269. » La pensée du P. Delehaye est plus nuancée.

[1] Op. c., t. 1, pp. 198, 463. Dans ce second passage, Ehrhard croit pouvoir affirmer que Jean de Rhodes est antérieur à S. André de Crète, mort en 740. D'après J. Hoeck (*Orientalia christiana periodica*, t. 17, 1951, p. 32) et H.-G. Beck (*Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 482), Jean de Rhodes devrait être identifié avec S. Jean Damascène, mort vers 750.

[2] A la suite de M. H. Grégoire, on pourrait, pour faire court, dire qu'il existe deux versions du martyre d'Eugène et Macaire, l'une « maurétanienne », l'autre « antiochénienne » (op. c., p. 43-48).

A première vue, il n'y a pas lieu de suspecter le témoignage de la Passion ancienne de S. Artémius, d'autant que, dans la trame du récit, il s'agit d'une brève allusion. Toutefois, il convient de noter que les motifs de l'arrestation d'Artémius diffèrent fort selon les sources. Ammien Marcellin affirme que le commandant militaire de l'Égypte fut accusé de crimes atroces auprès de Julien par les habitants d'Alexandrie : *Alexandrinis urgentibus atrocium criminum mole supplicio capitali multatus est* [1]. Rien ne permet d'inférer avec certitude que le supplice ait eu lieu à Antioche. S'il faut en croire Théodoret [2] — et son témoignage n'est nullement en contradiction avec celui de l'historien latin —, Artémius fut mis à mort pour avoir détruit des sanctuaires païens ; il n'y a aucune allusion à sa venue à Antioche ni à la scène de l'interrogatoire d'Eugène et de Macaire. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre le problème du martyre d'Artémius, mais on peut se demander si l'auteur de sa Passion n'a pas introduit artificiellement l'interrogatoire des SS. Eugène et Macaire dans son récit afin de fournir un motif religieux à un procès intenté à un fonctionnaire pour ses exactions. S'il en était ainsi, on comprendrait que les textes consacrés à Eugène et à Macaire ne renferment aucune trace de la scène qui se passe à Antioche. Sans vouloir dénier toute valeur aux deux affirmations propres à la Passion ancienne d'Artémius au sujet des SS. Eugène et Macaire [3] — interrogatoire à Antioche, qualité de prêtres —, nous ferons remarquer que, pour un hagiographe tant soit peu au courant du règne de Julien l'Apostat, c'est à Antioche, ville où il a résidé le plus longtemps comme empereur, qu'il était naturel de placer l'interrogatoire [4].

[1] XXII, 11.

[2] *Hist. eccl.*, III, 18. Notons que le *Chronicon Paschale*, qui est du VII^e^ siècle, en relatant la mort d'Artémius (an. 363), ne mentionne ni Antioche ni Eugène et Macaire ; il en va de même de Théophane au début du IX^e^ siècle (éd. DE BOOR, p. 51, 14).

[3] Faudrait-il voir une confirmation de l'origine antiochénienne d'Eugène et de Macaire dans un passage de la Passion de S. Basile d'Ancyre (*BHG*[3] 242) : *Ἦν δὲ οὗτος ὁ Βασίλειος ὑπὸ Εὐδοξίου καὶ Μακαρίου καὶ Εὐγενίου καὶ ἄλλων πολλῶν ἐπὶ τῆς Κωσταντινουπόλεως γενομένης συνόδου κωλυθεὶς συνάγειν* (*Act. SS.*, Mart. t. 3, p. 15*)? Eudoxius, évêque arien de Constantinople († 370), avait auparavant occupé le siège d'Antioche. Aurait-il amené avec lui deux prêtres de son diocèse? Sans vouloir trancher, contentons-nous de poser la question.

[4] C'est à Antioche que se déroule le martyre des deux officiers Juventin et

Au terme de cet exposé nous retiendrons surtout ceci : d'après le martyrologe hiéronymien, deux martyrs, Eugène et Macaire, sont morts pour la foi en Maurétanie [1]. Le P. Delehaye n'a-t-il pas accordé une préférence imméritée à la Passion d'Artémius en plaçant Eugène et Macaire parmi les martyrs d'Antioche [2] ? Nous serions porté à le penser.

B. DE GAIFFIER.

Maximin, de Ste Publia, du prêtre Théodore (Théodoret) ; cf. *Anal. Boll.*, t. 74 (1956), p. 9-16. Avec raison H. Grégoire écrivait : « Du moment qu'Artémius était un martyr, l'imagination populaire ne pouvait se le représenter que bravant en face le tyran ; il était donc nécessaire d'amener à Antioche le *dux Aegypti*. Et pour donner une apparence historique à ce voyage, on mit en étroit rapport le martyre d'Artémius et le procès des deux Antiochéniens Eugène et Macaire » (p. 46). Nous ajouterions : L'auteur de la Passion d'Artémius n'a-t-il pas fait subir à la Passion d'Eugène et Macaire l'attraction des récits qui gravitaient autour d'Antioche ? Ainsi que nous l'avons noté naguère (*Anal. Boll.*, t. c., p. 48), les Passions du cycle de Julien offrent plusieurs traits de parenté.

[1] En 367, Eunomius, évêque arien, fut banni en Maurétanie, ainsi que nous l'apprend Philostorge (éd. BIDEZ, p. 119). Le savant éditeur, qui avait connu la Passion grecque d'Eugène et Macaire publiée ci-dessous, fait la remarque suivante : « Dass in dieser Version Mauretanien als Verbannungsort angegeben wird, gereicht — wie ich beiläufig bemerken möchte — einer Stelle bei Photius unten 119, 6, die man meines Erachtens mit Unrecht verdächtigt hat, zur Beglaubigung » (ibid., p. CLXII, n. 1).

[2] « Eugenius et Macarius, prêtres d'Antioche sous Julien, sont nommés au martyrologe, le 23 janvier ; dans les synaxaires grecs, le 20 décembre et le 19 février » (*Les origines du culte des martyrs*[2], p. 201). En réalité, les synaxaires ne font mention ni d'Antioche ni de la dignité sacerdotale des deux martyrs. Mais si Julien les a envoyés en Maurétanie, c'est en Orient et peut-être à Antioche qu'il les a jugés et condamnés.

LA PASSION GRECQUE DES SAINTS EUGÈNE ET MACAIRE

Une sorte de fatalité semble avoir empêché depuis trois siècles la publication de ce texte [1], seul récit grec développé concernant deux saints dont se sont occupés toute une série de savants [2], depuis Molanus et Baronius, au XVI^e siècle, jusqu'à Henri Grégoire, Joseph Bidez et Hippolyte Delehaye, au XX^e.

La Passion des SS. Eugène et Macaire n'était pourtant pas cachée dans quelque manuscrit unique et inaccessible. On en a signalé quatre témoins, dont trois en Occident et un en Orient :

1. Vienne, historicus 3, XI^e siècle [3], fol. 195^v-200^v ;
2. Vatican, Ottobonianus 92, XVI^e siècle [4], fol. 223-228 ;
3. Bruxelles, Bibl. royale, 18864-74, XVII^e-XVIII^e siècle [5], fol. 227-232 ;
4. Istanbul, Patriarcat grec, fonds du monastère de la Trinité de Halki, 95, X^e-XI^e siècle [6], fol. 75-78^v.

Ce dernier recueil a malheureusement disparu sans laisser de trace [7]. Les copies récentes de Rome et de Bruxelles ont été faites sur le Vindobonensis et n'ont pas de valeur propre. Il ne reste donc

[1] *BHG*[3] 2126. Signalé dès 1679 par P. Lambecius dans ses *Commentarii de aug. bibliotheca caesarea Vindobonensi*, t. 8, p. 87-88.

[2] Je ne répéterai pas ici ce que mon confrère, le P. de Gaiffier, vient d'écrire dans l'article qui précède. Le lecteur est prié de se reporter, ci-dessus, aux pages 24-40.

[3] *Catal. Graec. Germ.*, p. 41, n° 32. Cf. A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand...*, t. 1 (1937), p. 570-573.

[4] *Catal. Graec. Vatic.*, p. 260, n° 27. Cf. Ehrhard, l. c.

[5] *Catal. Graec. Germ.*, p. 223, n° 25. Ce manuscrit appartient à la série des *Collectanea bollandiana*.

[6] *Anal. Boll.*, t. 44 (1926), p. 26, n° 15. Cf. Ehrhard, t. c., p. 573-575.

[7] É. Tsakopoulos, dans *Ὀρθοδοξία*, t. 30 (1955), p. 366 ; id., *Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου*, t. 2 (Istanbul, 1956), p. 99.

qu'un manuscrit à utiliser, celui de Vienne. Nous en éditons le texte d'après une photocopie qui semble avoir été exécutée pour le P. Delehaye dès avant 1914.

Le scribe a transcrit avec soin la Passion qui nous intéresse. Il a su éviter presque toutes les fautes mécaniques telles que l'haplographie [1], la dittographie, etc. Quelques solécismes, comme un nominatif absolu (§ 4), un génitif sujet (§ 8), un *ἀπὸ* suivi de l'accusatif (§ 3), peuvent fort bien remonter à l'auteur. Les fautes d'orthographe, relativement rares [2], ont été d'ordinaire corrigées dans la marge ; mais ces corrections, faites sans doute par une autre main et d'une encre qui a fort pâli, ne sont pas toujours très nettes sur la photographie [3].

La division en chapitres suit, autant que possible, celle de la traduction latine *BHL.* 5103, publiée d'après le manuscrit 207/208 de Bruxelles au tome 1er (1886) du *Catalogus codicum hagiographicorum Bibliothecae regiae Bruxellensis* [4]. Cependant, comme cette version abrégée omet la fin de l'histoire, il a fallu distinguer un chapitre 10, où sont rapportées la dernière prière et la mort tranquille (non le martyre) des deux frères Eugène et Macaire.

On a relevé dans les notes les quelques passages où la version latine du *Bruxellensis* 11986 (= **R**) diffère de l'édition de 1886 et se rapproche du texte grec.

Le récit se compose de deux parties assez différentes l'une de l'autre. La première ne comporte que des tortures et des discours, comme c'est l'habitude dans les Passions épiques [5]. La seconde, beaucoup moins banale, concerne l'exil des saints à Dindona, en Maurétanie, soit à l'extrême bout du monde.

Pour compléter le dossier, on aurait voulu étudier, conjointement au texte reproduit ci-dessous, un autre document grec du même genre, la Passion *BHG*^{3} 2127, également inédite et conservée dans un seul manuscrit, le nº 4 du monastère des Vlatées à Sa-

[1] Il a toutefois omis l'article *τὰ* dès la troisième ligne du chapitre 1er.

[2] Itacisme (*νοῆς* pour *νοεῖς*, *λυπηθείς* pour *λυπηθῇς*, etc.), confusion entre *ε* et *αι* (*θύσηται* pour *θύσητε*...), entre *ο* et *ω* (*τὸ γεγονῶς*...), emploi d'une consonne simple pour une géminée et vice versa (*προσχών*, *ἀναβάλλῃ*), etc.

[3] Ces corrections purement orthographiques n'ont pas été relevées dans l'apparat.

[4] P. 178-181. Voir plus haut, p. 28.

[5] Cf. H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), p. 236-315. Noter l'épisode des serpents (§ 5).

lonique [1]. Par malheur, ce précieux recueil du XI[e] siècle, mis en sûreté avec tous les autres du même fonds il y a vingt ans, reste aujourd'hui encore absolument hors d'atteinte sous la garde vigilante des moines d'Iviron au mont Athos [2]. Espérons qu'au jour où on se décidera enfin à ouvrir les caisses renfermant ce trésor, on n'aura pas la pénible surprise de trouver parchemins et papiers réduits en poussière par suite du manque total d'aération.

François Halkin.

[1] Cf. Ehrhard, op. c., t. 3 (1939-1943), p. 187-189.

[2] M. Richard, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, 2[e] éd. (Paris, 1958), p. 206-207.

Μαρτύριον [1]
τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων
Εὐγενίου καὶ Μακαρίου
γνησίων αὐταδέλφων(1) *ὄντων*

e cod. Vindobon. hist. 3, saec. XI, fol. 195[v]-200[v].

1. *Πολλὰ μέν, ἀδελφοί, καὶ παράδοξα τὰ τῶν ἁγίων μαρτύρων ἀνδραγαθήματα· καὶ μεγάλα καὶ θαυμαστὰ <τὰ> τῆς ὑπομονῆς αὐτῶν διὰ Χριστὸν κατορθώματα· καὶ οὐκ ἔστιν ἐπαξίως εἰπεῖν τὰ τῶν ἄθλων αὐτῶν ἀγωνίσματα*(2)*· μείζονα δὲ καὶ ἐνδοξότερα τὰ τῶν ἁγίων Εὐγενίου καὶ Μακαρίου τῶν μαρτύρων θαύματα καὶ παλαίσματα. Οὗτοι γάρ, ὡς γέγραπται καὶ ἱστόρηται* (3), | *διὰ ζῆλον ἔνθεον καὶ πίστιν ἀρραγῆ τὴν εἰς τὸν σωτῆρα* fol. 196

Lemma. — [1] *μηνὶ φεβρουαρίῳ κβ'* praemittit in marg. sup. ; *λόγος λ'* in marg. int.

(1) Eugène et Macaire étaient-ils vraiment des frères ? Certains documents anciens, tels que le martyrologe hiéronymien et la Passion d'Artémius *BHG*[3] 169yz, n'établissent entre eux aucun lien de parenté. Mais celle-ci nous apprend qu'ils étaient prêtres de l'Église d'Antioche, ce que notre hagiographe semble ignorer. Voir ci-dessus, p. 26-27.

(2) Cette première phrase sert aussi de prologue à la Passion inédite de S. Thémistocle *BHG*[3] 2418.

(3) Quelles étaient la ou les sources écrites où l'auteur prétend avoir puisé ? Peut-être une Passion perdue, rédigée apparemment à Antioche et dont le Martyre d'Artémius allégué ci-dessus nous aurait conservé la trace.

ἡμῶν καὶ κύριον Ἰησοῦν Χριστόν, ἑαυτοὺς ἐξέδωκαν προθύμως εἰς μάστιγας καὶ θλίψεις διὰ τὴν τῶν οὐρανῶν βασιλείαν. Ὅθεν μεταστειλάμενος αὐτοὺς ὁ ἀσεβέστατος καὶ παράνομος βασιλεὺς Ἰουλιανὸς λέγει αὐτοῖς· « Τί ἐστιν, Εὐγένιε; Ἕως πότε ἐπιμένεις τῇ ἀπιστίᾳ καὶ οὐ μεταβάλλεσαι ἀπὸ τῆς ἀναισθησίας σου; » Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν · « Βασιλεῦ, ἃ ἐσκέψω ὑπὲρ [1] ἡμῶν ὑπὲρ τὰ πράγματα ζητεῖς. Λοιπὸν ἀναχώρει ἀφ' ἡμῶν καὶ μὴ ἀνάγκαζε ἡμᾶς ἀσεβεῖν · ἀλλὰ ποίησον ἐν τάχει ἃ θέλεις εἰς ἡμᾶς. » Ἰουλιανὸς βασιλεὺς εἶπεν · « Ἐπεὶ οὐ θέλεις ἡμῖν ἐπακοῦσαι, ἄλλως ὑμᾶς μετέρχομαι. » Καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι σχοίνους καὶ ταθῆναι ἀπὸ κίονος εἰς κίονα (1) ἐφ' ὕψους ἀπὸ τῆς γῆς καὶ ἄλλοις λεπτοῖς καλωδίοις [2] δεθῆναι ἀπὸ τῶν
col. 2 ποδῶν καὶ οὕτως ἀναφθῆναι πῦρ καὶ χόρτον | ὑποκάτω αὐτῶν · καὶ τούτου γενομένου μετὰ πολλοῦ τοῦ τάχους ἐκαπνίσθησαν οἱ μακάριοι μάρτυρες ἐπὶ ὥρας δύο κρεμάμενοι κατὰ κεφαλῆς. Καὶ μετὰ τὰς δύο ὥρας εἶπεν ὁ Ἰουλιανός · « Τί ἐστιν, Εὐγένιε; Οὕτως δοκεῖ ὑμῖν τὴν βάσανον ταύτην ὑπομεῖναι; » Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν · « Οὕτως δοκεῖ ἡμῖν, διάβολε καὶ ἐχθρὲ τῆς ἀληθείας. Ταῦτα ἡμῖν ἐνδείκνυε καὶ μείζονα τούτων εἰ βούλει. Ἔστιν γὰρ ὁ θεὸς ἡμῶν ἐν οὐρανῷ ὅστις ἐξελεῖται ἡμᾶς ἐκ πάντων σου τῶν τιμωριῶν καὶ πονηρῶν μηχανημάτων. » Ταῦτα τοίνυν εἰπόντος τοῦ ἁγίου Εὐγενίου, εὐθέως καὶ παραχρῆμα ἐσβέσθη τὸ πῦρ καὶ ὁ καπνὸς ἠφανίσθη.

2. Ἰουλιανὸς εἶπεν · « Ἄθλιοι, λυποῦμαι περὶ ὑμῶν πάνυ · καὶ οὐ θέλω ὑμᾶς εἰς μείζονα κολαστήρια ἐμβαλεῖν. » Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν · « Βασιλεῦ, μηδὲν λυποῦ περὶ ἡμῶν, ἀλλὰ μᾶλλον περὶ σεαυτοῦ λυποῦ, ὅτι ἑαυτὸν ἀπώλεσας καταλείψας τὸν παντο-
fol. 196v κράτορα θεὸν καὶ Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν | υἱὸν αὐτοῦ καὶ τὸ πανάγιον καὶ ζωοποιὸν πνεῦμα καὶ ἀπολέσας τὴν ψυχήν σου προσκολληθεὶς τοῖς ματαίοις καὶ ἀναισθήτοις κιβδήλοις · πλὴν ἔχεις πρὸς ὃν ἔχεις λόγον δοῦναι ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως (2). » Ἰουλιανὸς βασιλεὺς εἶπεν · « Ἐπεὶ οὐ ποιεῖτέ μου τὸ πρόσταγμα, ἀλλὰ καταφρονεῖτε τῆς παντοκρατορικῆς μου δυνάμεως καὶ ἐξουσίας, ἄλλως ὑμᾶς αἰκίζομαι. » Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν · « Βασιλεῦ, εἴ τι

1. — [1] ita cod., pro *περὶ*, ni fallor. — [2] *σχοινίοις* schol. in marg.

(1) Seul détail de la Passion qui ait été retenu par l'auteur du synaxaire-typicon de Patmos. Cf. supra, p. 34, note 2.

(2) Comparer R : *Est procul dubio qui et nostras iniurias et suum posset vindicare contemptum...*

δᾶν ἐπινοεῖς καὶ ὑποβάλλεσαι παρὰ τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου (1), συντόμως ποίει· ἡμεῖς γὰρ γνωστόν σοι ἔστω ὅτι τοῖς προστάγμασίν σου οὐδ' ὅλως πειθαρχοῦμεν.» Τότε ὁ παράνομος βασιλεὺς Ἰουλιανὸς θυμοῦ πολλοῦ πλησθεὶς προσέταξεν ἐνεχθῆναι ἐσχάρας σιδηρᾶς καὶ πῦρ πολύ· καὶ τούτων μετὰ πολλοῦ τοῦ τάχους προσενεχθέντων, ἐπύρωσαν[1] τὰς ἐσχάρας ἐπιβάλλοντες καὶ ἔλαιον πρὸς τὸ πῦρ, ὥστε αὐτὸ ἀναφθῆναι σφοδρῶς· καὶ ἀναφθέντος | τοῦ πυρὸς ἐπὶ ἱκανὰς ὥρας καὶ τῶν ἐσχάρων (2) σπινθηροβολούντων (3), εἶπεν ὁ Ἰουλιανός· «Εὐγένιε, οὐδὲ ταύτην τὴν βάσανον φοβῇ;» Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν· «Ἔκδεξαι βραχύ, διάβολε, καὶ βλέπεις ὅτι τὸ πῦρ τοῦτο οὐδέν ἐστιν.» Τότε ὁ ἅγιος Εὐγένιος προσευχόμενος[2] τῇ πεπυρακτωμένῃ καὶ σπινθηροβολούσῃ ἐσχάρᾳ εἶπεν· «Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, παντοκράτορ καὶ καρδιογνῶστα, σὺ οἶδας ὅτι ἐν τῷ σῷ ὀνόματι ἠλπίσαμεν (4) καὶ ἕτερον θεὸν πλὴν σοῦ [ἄλλον] οὐκ ἐπιστάμεθα. Λοιπὸν παράσχου ἡμῖν καὶ ὑπομονὴν μέχρι τέλους.» Καὶ εἰπὼν ταῦτα ὁ ἅγιος Εὐγένιος καὶ κατασφραγισάμενος καθ' ὅλου τοῦ σώματος ἀνῆλθεν ἐπὶ τὴν πεπυρακτωμένην ἐσχάραν καὶ ἔστη ἐπάνω αὐτῆς ὡς ἐπὶ ὥρας δύο. col. 2

3. Ἑστῶτος δὲ αὐτοῦ ἐπὶ τὴν ἐσχάραν τοῦ πυρὸς καὶ δοξάζοντος τὸν κύριον, ἀβλαβοῦς αὐτοῦ μένοντος καθόλου, εἶπεν αὐ- | τῷ[1] ὁ βασιλεὺς Ἰουλιανός· «Κάτελθε ἀπὸ τοῦ πυρός, σιδηρόπου.» Κατελθόντος δὲ τοῦ ἁγίου καὶ τιμίου ἀνδρὸς Εὐγενίου ἀπὸ τὴν[2] τοῦ πυρὸς ἐσχάραν ἀβλαβοῦς, εἶπεν ὁ τύραννος Ἰουλιανὸς τῷ ἁγίῳ Μακαρίῳ· «Μακάριε, καὶ σοὶ οὕτως δοκεῖ ὡς καὶ τῷ ἀδελφῷ σου;» Ὁ ἅγιος Μακάριος εἶπεν· «Ὥσπερ ὁ ἀδελφός μου Εὐγένιος, οὕτως κἀγὼ ποιῶ.» Ἰουλιανὸς ὁ παράνομος εἶπεν· «Τοίνυν πρόσελθε καὶ σὺ τῇ ἐσχάρᾳ τοῦ πυρός.» Καὶ προσσχὼν τῇ σπινθηροβολούσῃ φλογὶ ὁ ἅγιος Μακάριος ὑπόφρικτος γενό- fol. 197

2. — [1] *ἐπύρωσεν* cod., sed corr. in marg. — [2] an *προσερχόμενος?*

3. — [1] *αὐτὸν* cod., sed corr. in marg. — [2] *τῆς* corr. in marg.

(1) Cf. *Ioh.* 8, 44.

(2) Le correcteur a mis l'accent circonflexe sur la dernière syllabe, conformément à l'usage classique. Mais l'accentuation sur la pénultième, au génitif de la 1re déclinaison, n'est pas tellement rare à l'époque byzantine ; voir Krumbacher à l'endroit cité dans *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 107, note 1.

(3) Noter l'emploi du participe masculin pour le féminin.

(4) Cf. *Ps.* 32 (33), 21.

μενος ἠγωνίασεν πάνυ (1). Τότε ὁ παράνομος Ἰουλιανὸς μέγα γελάσας εἶπεν· « Μὰ τοὺς θεοὺς ἅπαντας, ἐὰν ἔλθῃς, Μακάριε, ἐπὶ τὴν ἐσχάραν τοῦ πυρός, καταφλεχθῆναι ἔχεις. » Ὁ δὲ ἅγιος Μακάριος πρὸς μὲν τὸν τύραννον οὐδὲν ἀπεκρίθη· εἰς δὲ τὸν
col. 2 οὐρανὸν ἀναβλέψας καὶ στενάξας καθ' ἑαυτὸν καὶ κατα|σφραγισάμενος καθ' ὅλου τοῦ σώματος οὕτως ἦλθεν ἐπὶ τὴν ἐσχάραν τοῦ πυρός· καὶ ἀνελθὼν ἀταράχῳ τῇ καρδίᾳ περιεπάτει ἐπάνω αὐτῆς αἰνῶν καὶ δοξάζων τὸν θεόν. Καὶ βλέπων ὁ παράνομος Ἰουλιανὸς ὅτι οὐκ ἐλυμήνατο αὐτὸν καθόλου τὸ πῦρ, κατελθὼν ἀπὸ τοῦ θρόνου αὐτοῦ κατεμάνθανεν πανταχόθεν τὴν ἐσχάραν λέγων οὕτως· « Μή τις δόλος γέγονεν περὶ τὴν πυράν; » Ἀπεκρίνατο δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ ἅγιος Μακάριος λέγων· « Ἄθλιε καὶ ταλαίπωρε, οὕτως ἐπώρωσεν ὁ σατανᾶς τὴν καρδίαν σου (2) καὶ οὐ θέλεις ἐν νῷ λαβεῖν ὅτι τὸ πῦρ τοῦτο τὴν ἑαυτοῦ δύναμιν ἔχει, ἡμεῖς δέ, τοῦ Χριστοῦ καὶ θεοῦ ἡμῶν βοηθοῦντος ἡμῖν καὶ ἐνισχύοντος, καταπατοῦμεν αὐτὸ καὶ περιφρονοῦμεν, ἵνα νικήσωμέν σου τὴν μοχθηρίαν, κύων αἱμοπότα. » Τότε προσαγαγὼν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ὁ βασιλεὺς ἀπὸ μακρόθεν τῷ πυρὶ καὶ αἰσθόμενος τῆς φλο-
fol. 197v γός, | εὐθέως αὐτὴν συνέστειλεν (3)· καὶ εἶπεν πρὸς τὸν ἅγιον Μακάριον· « Ἔξελθε ἀπὸ τοῦ πυρός, ἀδαμάντινε. »

4. Καὶ ἐξελθόντος αὐτοῦ, ἐκέλευσεν ὁ βασιλεὺς ἁρπασθῆναι τὰς ἐσχάρας ἀπὸ τοῦ πυρός. Καὶ μετὰ ταῦτα κατελθὼν ὁ παράνομος Ἰουλιανὸς ἀπὸ τοῦ θρόνου αὐτοῦ ἐδάκρυσεν πικρῶς καὶ εἶπεν· « Ὦ φίλτατοι καὶ τίμιοι ἄνδρες, βλέπω ὑμᾶς τοιαύτας βασάνους ὑπομείναντας καὶ πάνυ λυποῦμαι περὶ ὑμῶν. » Οἱ δὲ ἅγιοι εἶπον πρὸς αὐτόν· « Μηδὲν λυπηθῇς περὶ ἡμῶν μηδὲ ὅλως ἀναβάλῃ· ἀλλὰ τὸ παριστάμενόν σοι ποίει ἐν τάχει. » Καὶ μικρὸν ὑποχωρήσαντες οἱ ἅγιοι [1] τοῦ τόπου, καλέσας ὁ βασιλεύς τινα τῶν μεγιστάνων αὐτοῦ ὀνόματι Σέλευκον (4), ἀποστέλλει αὐτὸν πρὸς αὐτοὺς λέγων ὅτι· « Εἰ πεισθῆτέ μου καὶ θύσητε τοῖς θεοῖς, πρὸς ρ' λίτρας χρυσίου λήψεσθε παρ' ἐμοῦ καὶ πρὸς χιλίας

4. — [1] -σάντων τῶν ἁγίων corr. in marg.

(1) Comparer R : *Qui cum aspexisset flammam, timore perterritus primum hesitare cepit.*

(2) Cf. *Act.* 5, 3.

(3) Comparer R : *At ille, manum adhibens incendio, retraxit eam ocius calore coactus.*

(4) Comparer R : *Statimque vocans ad se Seleucum quendam de apparitoribus suis.*

ἀργυρίου καὶ κτήματα χωρίων ὧν αὐτοὶ θελήσετε. » Ὁ δὲ ἅγιος Εὐγένιος ταῦτα ἀκούσας ἔφη πρὸς Σέλευκον · « Εἰπὲ τῷ βασιλεῖ | σου ὅτι ταῦτα πάντα μάταιά εἰσιν καὶ παρερχόμενα, col. 2
ὡς καὶ οἱ θεοὶ οὓς λέγεις · εἰσὶν γὰρ ξύλινοι καὶ λίθινοι καὶ χαλκοῖ, ἔστι δ' ὅτε καὶ χρυσοῖ, ἔργα χειρῶν ἀνθρώπων (1) τυγχάνοντες. Εἰ δέ εἰσιν θεοί, κἂν εἷς ἐξ αὐτῶν ἀνοιξάτω τὸ στόμα αὐτοῦ καὶ λαλησάτω ἡμῖν (2) · ὅτε γὰρ λαλήσει λόγον ἤ τι ἕτερον [2] τῶν οὐκ ὄντων θεῶν, τότε καὶ ἡμεῖς θύομεν αὐτοῖς. » Ταῦτα τοίνυν ἀκούσας ὁ παράνομος Ἰουλιανὸς προσκαλεσάμενος αὐτοὺς [3] εἶπεν · « Οἱ θεοὶ ἀνθρώποις οὐκ [4] ὁμιλοῦσιν οὔτε μὴν ἀποκρίνονται. » Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν · « Διάβολε, καὶ ἐπεὶ ἀνθρώποις οὐκ [4] ὁμιλοῦσιν οὔτε ἀποκρίνονται, διὰ τὰ μάταια καὶ παρερχόμενα ἃ ὑπέσχου ἡμῖν ἀπολέσωμεν τὴν αἰώνιον ζωήν ; Γυμνοὶ ἀπὸ γαστρὸς μητρὸς ἐγεννήθημεν, γυμνοὺς δεῖ ἡμᾶς καὶ ἐξελθεῖν ἐκ τοῦ κόσμου τοῦ ματαίου τούτου (3) · ταῦτα γὰρ πάντα τὰ ὑπάρχοντά σοι ἐὰν δωρήσῃς ἡμῖν καὶ συνάξωμεν αὐτά, οὐ δυνάμεθα
ἀπε|νεγκεῖν εἰς τὸν ᾅδην, ἀλλὰ ἀπομένουσιν ἐπὶ τῆς γῆς, καὶ ἡ fol. 198
γῆ αὐτὰ ἀναλίσκει. »

5. Ἰουλιανὸς ὁ παράνομος βασιλεὺς εἶπεν · « Εὐγένιε, πολλὰ ἀντιλέγεις ἡμῖν · οὐκ οἶδας ὅτι τὸ αἷμά σου ὑπὸ τὴν κραταιὰν χεῖρά μού ἐστιν ; » Ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν · « Ἄθλιε, τί ὁ σατανᾶς ἐπώρωσεν τὴν καρδίαν σου (4) καὶ κατεπαίρεσαι πανταχοῦ ; Ἤδη φοβεῖς με ; Ποίησον ὃ θέλεις συντόμως, ἵνα ἀπαλλαγῶ τῆς παρανομίας σου καὶ τοῦ μιαροῦ καὶ ἀθλίου σου προσώπου. » Τότε ὁ παράνομος Ἰουλιανὸς θυμοῦ πολλοῦ πλησθεὶς ἐκέλευσεν ἀχθῆναι θηριοδείκτας (5) · καὶ ἐλθόντων αὐτῶν προσέταξεν αὐτοῖς ἐνέγκαι ἀσπίδας μετὰ τῶν θηκῶν αὐτῶν · καὶ τούτων οὕτως γεγονότων, λέγει τοῖς θηριοδείκταις · « Πῶς δύνωνται ἀγριωθῆναι ἵνα αὐτοὺς ἀνέλωσιν ; » Ἀπεκρίθησαν οἱ θηριοδεῖκται καὶ εἶπον · « Κέλευσον θερμὸν αὐταῖς καταχεθῆναι καὶ χαλεπώτεραι γίνονται. » Καὶ ἠνέχθη τὸ θερμὸν καὶ περι|εχύθη μία ἀσπίς · καὶ col. 2

[2] *ποιήσει τις* supplendum videtur. — [3] αὐτοῖς cod. — [4] sic.

(1) Cf. *Ps.* 113, 12 (115, 4).

(2) Comparer R : *Quod si putas aliquid potestatis esse in eo, aperiat os et loquatur.*

(3) Cf. *Iob* 1, 21.

(4) Cf. *Act.* 5, 3.

(5) Le traducteur latin a rendu ce mot *θηριοδεῖκται*, « montreurs de bêtes », par un terme assez rare et plus précis : *marsi*, « charmeurs de serpents ».

πονέσαν τὸ θηρίον ἐξεπήδησεν ἐκ τῆς θήκης αὐτοῦ καὶ ἐπὶ τὴν οὐρὰν σταθὲν ἔβρυξεν τοὺς ὀδόντας καὶ εἴλησεν ἑαυτό· καὶ προσελθὸν τῷ ἁγίῳ Εὐγενίῳ ἀπὸ τῶν ποδῶν ἀρξάμενον εἰς ὅλον τὸ σῶμα αὐτοῦ περιειλήθη· καὶ μετὰ ἱκανὴν ὥραν περιῃρέθη τὸ θηρίον ἀπὸ τοῦ ἁγίου Εὐγενίου καὶ ἔθηκεν ἑαυτὸ πρὸς τοὺς πόδας αὐτοῦ ἠρέμα καὶ ἡσυχῇ, μηδὲν βλαβέντος παρ' αὐτοῦ καθόλου τοῦ ἁγίου Εὐγενίου. Τότε προσβάλλεται καὶ τῷ ἁγίῳ Μακαρίῳ δευτέρα ἀσπίς, περιχυθείσης αὐτῇ πίσσης βραζούσης, ἵνα οὕτως ἀγριωθεῖσα ἀπολέσῃ τὸν δίκαιον ἄνδρα Μακάριον· καὶ ἐκπηδῆσαν τὸ θηρίον ἀπὸ τῆς θήκης αὐτοῦ ἔδραμεν πρὸς τὸν βασιλέα Ἰουλιανόν· καὶ δεινῶς θορυβηθεὶς ὁ παράνομος ἔφυγεν ἀπὸ τοῦ θρόνου αὐτοῦ· καὶ ἀναστρέψαν τὸ θηρίον ἀπῆλθεν ἐπὶ τοὺς πόδας τοῦ ἁγίου Μακαρίου· καὶ τίθησιν ἑαυτὸ ὡς ἐν ὕπνῳ βαθεῖ γενόμενον.

fol. 198v *Ἰδὼν δὲ ταῦτα ὁ Ἰου|λιανὸς καὶ γνοὺς ὅτι καὶ ἐπὶ τούτοις κατῃσχύνθη, θυμῷ ἀσχέτῳ ληφθεὶς κατὰ τῶν θηριοδεικτῶν καὶ τῶν θηρίων ἐκέλευσεν ἀρθῆναι τὰς ἀσπίδας ἐκ τοῦ μέσου· καὶ οὐκέτι ἐφθέγξατο λόγον περὶ βασάνων.*

6. *Τότε ὁ ἅγιος Μακάριος εἶπεν πρὸς Ἰουλιανόν· « Ἔγνως κἂν νῦν, ἀσεβέστατε τύραννε, ὅτι ὁ φιλάνθρωπος θεὸς προνοεῖται καὶ διασῴζει τοὺς πιστεύοντας ἐπὶ τῷ ὀνόματι τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ; » Ὁ ἀλιτήριος Ἰουλιανὸς εἶπεν· « Μὰ τοὺς θεούς, ὃ θέλετε καὶ ἐπιθυμεῖτε οὐ ποιῶ ὑμῖν, δυστυχέστατοι. » Ὁ ἅγιος Μακάριος εἶπεν· « Ἄνομε καὶ ἐχθρὲ τοῦ θεοῦ καὶ τοῦ Χριστοῦ αὐτοῦ, διὰ τί συντόμως ἡμᾶς οὐ κολάζεις καὶ ἀποφήνεσαι*[1] *καθ' ἡμῶν; Ἡμεῖς γὰρ τοῦτο κεκρίκαμεν τὸ ὑπὲρ Χριστοῦ προθύμως ἀποθανεῖν καὶ πᾶσαν βάσανον ἡδέως ὑπομένειν, ὅτι αὐτὸς συνεργεῖ ἡμῖν ἐν πᾶσιν καὶ αὐτὸς ἡμῶν ἐστιν ὁ βοηθὸς*[2] *καὶ εἰς αὐτὸν πᾶσα φύσις ἐλπίζει καὶ ἡμεῖς εἰς αὐτὸν*

col. 2 *ἐκ νέας ἡλικίας ἠλπί|σαμεν· αὐτὸς γάρ ἐστιν ἡ βοήθεια καὶ καταφυγὴ* (1) *πάντων τῶν φοβουμένων αὐτόν. » Ὁ θεοστυγὴς Ἰουλιανὸς εἶπεν· « Ἤδη εἶπον ὑμῖν καὶ πάλιν λέγω ὅτι ὃ θέλετε καὶ ἐπιθυμεῖτε οὐ ποιῶ ὑμῖν. » Τότε ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι σίδηρα ἵνα δήσῃ αὐτοὺς ἐν αὐτοῖς· ὡς δὲ ἠνέχθησαν ἐν τάχει, ἔδησαν αὐτοὺς ἰσχυρῶς· καὶ ἐνεπάρησαν τὰ σίδηρα ἕως τῶν ὀστέων αὐτῶν· καὶ εἶθ' οὕτως ἐσφράγισεν*[3] *μολίβδῳ τοὺς δεσμοὺς*

6. — [1] ita cod., sed *-φαίνῃ* corr. in marg. — [2] *βοηθῶν* cod., sed corr. in marg. — [3] *ἐ|ἐσφράγισεν* cod.

(1) Cf. *Ier.* 16, 19.

αὐτῶν καὶ παρέδωκεν αὐτοὺς δυσὶ προτίκτορσι δοὺς αὐτοῖς παραγγελίαν, μηδένα τῶν χριστιανῶν ἐγγίζειν αὐτοῖς· καὶ ἐξώρισεν αὐτοὺς εἰς τὴν Μαυριτανίαν. Εἰσελθόντες δὲ οἱ ἅγιοι τοῦ θεοῦ ἄνδρες Εὐγένιος καὶ Μακάριος εἰς Μαυριτανίαν εἰς πόλιν καλουμένην Δινδόνα (1), ὅπου ἕτερος κόσμος οὐκ ἔστιν ἔτι, ἀλλὰ σκότος λοιπόν, κατήγγειλαν τοῖς ἐν αὐτῇ τὴν εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν πίστιν.

7. Οἱ δὲ Δινδόνιοι, ὄντες ἄθεοι καὶ μὴ γι|νώσκοντες τί ἐστιν fol. 199
θεός, ἤρξαντο θαυμάζειν καὶ λέγειν ἐν ἑαυτοῖς· « Ποῦ οὗτοι οἱ ἄγγελοι γεγέννηνται; » Τότε ἀποκριθεὶς ὁ ἅγιος τοῦ Χριστοῦ μάρτυς Εὐγένιος εἶπεν πρὸς αὐτούς· « Τί οὖν ὑμεῖς οὐκ οἴδατε τί ἐστιν θεός; » Οἱ δὲ Δινδόνιοι ἀπεκρίθησαν λέγοντες· « Ἡμεῖς οὐκ οἴδαμεν ἕτερον θεὸν πλὴν τοῦ ἡλίου. » Λέγει αὐτοῖς ὁ ἅγιος Εὐγένιος· « Δεῦτε, ἀδελφοί, καὶ ἀκούσατέ μου τῶν λόγων κἀγὼ ὑμῖν ὑποδεικνύω αὐτόν· καὶ ἐὰν ἐπιγνώσητε τὸν παντοκράτορα θεὸν καὶ τὸν μονογενῆ αὐτοῦ υἱὸν τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ τὸ πανάγιον καὶ ζωοποιὸν πνεῦμα, πολλῶν καὶ μεγάλων ἀγαθῶν κληρονόμοι γενήσεσθε καὶ δοξασθήσεσθε καὶ μεγαλυνθήσεσθε εἰς γενεὰς γενεῶν. » Ταῦτα καὶ ἕτερα πλείονα εἰπόντων αὐτοῖς τῶν ἁγίων, ἐφωτίσθησαν ἅπαντες εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος. Αὐτοὶ δὲ ἀπῆεσαν ἐν τῷ ὄρει ὅπου ἦσαν ἐξωρισμένοι· εἶχεν δὲ τὸ ὄρος ὕψος μίλια ιη΄· ἐν τούτῳ οὖν τῷ ὄρει εἰ|σὶν οἱ λίθοι ὑπὸ τῆς φλογὸς τοῦ ἡλίου col. 2
κεκαυμένοι ὑπάρχοντες ὡς ἄνθρακες πυρός.

8. Τότε ἐλθόντες οἱ ἄνδρες οἱ κατοικοῦντες ἐγγὺς τοῦ ὄρους πρὸς τοὺς ἁγίους λέγουσιν αὐτοῖς ὅτι· « Ἔστιν ἐν τῷ ὄρει τούτῳ θηρίον, δράκων μέγιστος πάνυ, καὶ πολλὰ ἡμῖν κακὰ ἐνδείκνυται· καὶ εἴ τι δύνασθε, βοηθήσατε ἡμῖν. » Οἱ δὲ ἅγιοι μάρτυρες εἶπον αὐτοῖς· « Ἀδελφοί, εἰ ἔστιν ἐνθάδε, καὶ ἡμῖν ἐμφανισθῆναι ἔχει. » Καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας περὶ ὥραν ὀγδόην λέγει ὁ ἅγιος Εὐγένιος τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ Μακαρίῳ· « Ἀδελφὲ Μακάριε, τί ποτε ἔχει ἡμῖν ὀφθῆναι τῇ ὥρᾳ ταύτῃ (2); » Καὶ ὡς ἐφθέγξατο τοῦτο, εὐθέως ἐκινήθη τὸ ὄρος σεισθὲν εὐτόνως· καὶ μετ' ὀλίγον, ὡς ἐπαύσατο ὁ σεισμός, ἐξέρχεται ὁ δράκων ἔχων μὲν τὸ μῆκος πή-

(1) La Passion latine *BHL.* 5103, qui est une traduction ancienne de notre texte, appelle cette ville *Gildona* (*Catal. Lat. Brux.*, t. 1, p. 180). Elle semble avoir gardé plus fidèlement la forme du nom, comme le P. de Gaiffier l'a montré ci-dessus, p. 36-37.

(2) Comparer R : *Signum nescio quid futuri nobis erit, iam nunc agnosco.*

χεις ἑξήκοντα, ἡ δὲ κεφαλὴ αὐτοῦ μῆκος καὶ πλάτος πήχεις τέσσαρας · ἀπὸ δὲ τῶν ὀφθαλμῶν αὐτοῦ καὶ τῶν ῥινῶν καὶ τοῦ στό-
fol. 199v ματος ἐξέβαλεν πῦρ · καὶ ἀπήρχετο ἐπὶ τὸν τόπον ὅπου | ἦσαν οἱ ἅγιοι μάρτυρες Εὐγένιος καὶ Μακάριος. Τότε ἰδόντες αὐτὸν οἱ ἅγιοι μάρτυρες Εὐγένιος καὶ Μακάριος ἐν ἀγωνίᾳ καὶ φόβῳ πολλῷ κατέστησαν · καὶ ηὔχοντο πρὸς κύριον ἐκτενῶς λέγοντες οὕτως · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, υἱὲ τοῦ θεοῦ τοῦ ζῶντος, ἐπάκουσον ἡμῶν τῆς δεήσεως τῇ ὥρᾳ ταύτῃ · καὶ ὡς ἐποίησας αὐτὸν ἐξελθεῖν ἐκ τῆς κοίτης αὐτοῦ καὶ τοῦ φωλεοῦ, πέμψον αὐτῷ καὶ ῥομφαίαν ἀοράτως εἰς ὄλεθρον αὐτοῦ καὶ τελείαν ἀπώλειαν, ἵνα γνώσωσιν ἅπαντες οἱ τὸν χῶρον τοῦτον κατοικοῦντες ὅτι σὺ εἶ θεὸς μόνος καὶ ὁ ἠγαπημένος σου πατὴρ καὶ τὸ πανάγιον καὶ ζωοποιόν σου πνεῦμα καὶ πιστεύσαντες εἰς ὑμᾶς σωθῶσιν ἀπὸ τῶν ἁμαρτιῶν αὐτῶν, ὅπως καὶ τὴν ὀφειλομένην ὑμῖν εὐχαριστίαν καὶ προσκύνησιν ἀναπέμψωσιν εἰς τοὺς αἰῶνας, ἀμήν. » Καὶ ὡς ἐτέλεσαν αὐτῶν τὴν προσευχήν, εὐθέως κατῆλθεν πῦρ ἀπ' οὐρανοῦ εἱλισσόμενον ὡς τροχὸς καὶ ἐπέπεσεν ἐπάνω τοῦ δράκον-
col. 2 τος καὶ κα|τέκαυσεν αὐτὸν ὅλον διόλου (1), ὥστε μήτε τὸν κονιορτὸν αὐτοῦ φανῆναι. Τότε προσῆλθον οἱ ἅγιοι ἐπὶ τὴν πέτραν ἔνθα ἐκοιτάζετο ὁ δράκων · ἔχει δὲ ἡ πέτρα τὸ μῆκος καὶ τὸ πλάτος πήχεις τ' · καὶ ὡς εἰσῆλθον ἔνδον, ἐποίησαν ἐν αὐτῇ ἡμέρας θ'. Τοῦ δὲ ἁγίου Εὐγενίου [1], ἀποκαλύψεως αὐτῷ γενομένης παρὰ κυρίου, εἶπεν πρὸς τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ Μακάριον καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ οὖσιν [2] ἀδελφούς · « Ἀδελφοί, σημεῖον ἔχει γενέσθαι σήμερον ἐν ἡμῖν. » Καὶ μετ' ὀλίγον ἐφάνη ἀστὴρ ἀπ' οὐρανοῦ κατερχόμενος καὶ ἔπεσεν μετὰ λαμπάδος εἰς τὰ ἀνατολικὰ μέρη. Τότε ὁ ἅγιος Εὐγένιος λέγει · « Εὐλογήσω σε, κύριε ὁ θεός μου, ἐν παντὶ καιρῷ, ὅτι ἐπήκουσας ἡμῶν τῆς δεήσεως. » Καὶ εἶπεν τοῖς σὺν αὐτῷ οὖσιν · « Ἀδελφοί, τοῦτο τὸ γεγονὸς σημεῖον περὶ [3] τοῦ διαβόλου ἦν · καὶ ἑώρακα αὐτὸν ὅτι πεσὼν ἐρράγη ἐπὶ τὴν γῆν · καὶ ἀπὸ τοῦ νῦν οὐκ ἔχει ἰσχὺν ἢ δύναμιν τοῦ πολεμῆσαι ἡμῖν (2). »

8. — [1] leg. *ὁ δὲ ἅγιος Εὐγένιος.* — [2] leg. *ὄντας.* — [3] an leg. *παρὰ?* Sane *περὶ Ἰουλιανοῦ* legisse videtur latinus interpres.

(1) Comparer R : *celestis flamma descendit rote similis et quodam globo rotundi operis involuta, que in medio drachonis collapsa ita disiecit eum...*

(2) Comparer R : *Hanc (stellam) diligentius intuitus Eugenius et quia mortem impiissimi Iuliani portenderet in spiritu praenoscens, Macharío socio et commilitoni suo quod futurum erat veraci relatione predixit.* Les hagiographes

9. *Ὅθεν ἐ|ποίησαν ἐν τῷ ὄρει ἡμέρας τριάκοντα μήτε ὄρνεον* fol. 200
ἰδόντες μήτε ἕτερον ζῷον, μήτε ἄρτον ἔχοντες μήτε ὕδωρ, μόνον δὲ τὰ μεγάλα καὶ παμμεγέθη [1] *θηρία ἤρχοντο πρὸς αὐτοὺς καὶ ἐκυλίοντο πρὸς τοὺς πόδας αὐτῶν γονυπετοῦντες* [2] *αὐτούς. Μετὰ δὲ ταῦτα πάλιν θεασάμενος ἀποκάλυψιν ὁ ἅγιος Εὐγένιος εἶπεν τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ Μακαρίῳ· « Ἀδελφέ, σήμερον ἔχει τι περὶ ἡμᾶς σημεῖον γενέσθαι. » Καὶ περὶ τὸ μέσον τῆς νυκτὸς ἐγένετο ὁ ἀὴρ καθαρὸς σφόδρα καὶ ἠνοίγησαν οἱ οὐρανοὶ ἐξαίφνης καὶ κατῆλθεν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ὥσπερ τροχὸς ἔχων δώδεκα λαμπάδας· καὶ ἦλθεν ὁ τροχὸς τοῦ πυρὸς ἐπὶ τὴν πέτραν οὗ ἦσαν οἱ ἅγιοι καὶ ἐσχίσθη ὁ λίθος τῆς πέτρας εἰς δύο καὶ εὐθέως ἐξῆλθεν ὕδωρ ἐξ αὐτῆς τῆς πέτρας ὥσπερ ποταμός· καὶ ἐγένετο φωνὴ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ λέγουσα· « Προσέλθατε τῷ ὕδατι τούτῳ καὶ πίετε ἐξ αὐτοῦ, καὶ οὐ μὴ | πεινάσητε ἔτι οὔτε μὴ διψήσητε, ἀλλ' ἕξετε* col. 2
ζωὴν αἰώνιον. » Καὶ ἀκούσαντες ταῦτα προσῆλθον τῷ ὕδατι καὶ ἔπιον ἐξ αὐτοῦ, καὶ οὐκέτι ἐπείνασαν οὔτε ἐδίψησαν· ἀλλ' ἐρχόμενα καὶ τὰ θηρία διόλου ἐκυλίοντο ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτῶν. Ἐγνώσθησαν δὲ ταῦτα πάντα τοῖς πλησίον αὐτῶν οὖσιν ἀνθρώποις ἐν τῷ ὄρει· καὶ ἐρχόμενοι πρὸς αὐτοὺς καὶ βλέποντες ταῦτα καὶ διδασκόμενοι ὑπ' αὐτῶν ἐδόξαζον τὸν θεὸν καὶ ὑπέστρεφον χαίροντες.

10. *Μετὰ δὲ μῆνας τέσσαρας τῆς ἐξορίας αὐτῶν προεγνωκότες τὴν ἑαυτῶν τελευτὴν προσηύξαντο πρὸς κύριον λέγοντες οὕτως· « Κύριε ὁ θεὸς ἡμῶν, εὐχαριστοῦμεν τὸ πανάγιον ὄνομά σου νῦν καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας, ὅτι ἐσκέπασας ἡμᾶς τῇ δεξιᾷ σου καὶ οὐκ ἔδωκας τὰς ψυχὰς τῶν δούλων σου τοῖς κατασπᾶσαι αὐτὰς ζητοῦσιν πρὸς ᾅδου βυθόν, ἀλλ' ἔστησας ἐπὶ πέτραν τῆς σῆς ὁμολογίας τοὺς πόδας ἡμῶν καὶ κατεύθυνας τὰ διαβήματα ἡμῶν* (1). | *Καὶ νῦν, κύριε ὁ θεὸς ἡμῶν, ἔκτεινόν σου τὰς ὑπὲρ* fol. 200v
ἡμῶν τραυματισθείσας παλάμας ἐπὶ τοῦ σταυροῦ καὶ δέξαι ἡμῶν τὰς ψυχὰς ἐν εἰρήνῃ, ὅπως τὰς ἐν τῷ ἀέρι τῶν ἐναντίων ἀρχὰς (2) *παρέλθωσιν ἀκωλύτως. Ναί, κύριε ὁ θεὸς ἡμῶν, ἐπάκουσον ἡμῶν καὶ μνήσθητι ὅτι σάρξ ἐσμεν* (3) *· καὶ μὴ δῷς τὰ πεπραγμένα ἡμῶν*

9. — [1] sequuntur litterae 2 vel 3 erasae. — [2] sic pro *γονυπετοῦντα*.

ont attribué à pas mal de saints des prédictions ou des visions sur la mort de Julien ; voir, par exemple, Sozomène, *Hist. eccl.* VI, 2 ; Théodoret, *Hist. relig.*, ch. 2 (notice de S. Julien Sabas = *BHG*[3] 969) ; Ammon, *Lettre sur les SS. Pachôme et Théodore* (= *BHG*[3] 1397), § 33-34.

(1) Cf. *Ps.* 39 (40), 2-3.
(2) Cf. *Eph.* 2, 2.
(3) Cf. *Ps.* 77 (78), 39.

ἐν ἀγνοίᾳ (1) *τοὺς δεινοὺς ἡμῶν φορολόγους ἐν τῷ φοβερῷ σου βήματι προσαγαγεῖν, ἀλλ' ἰδὼν ἡμῶν τὰς θλίψεις καὶ τὰς ὠτειλὰς τοῦ σώματος καὶ τὰ κεκαυμένα μέλη, ἀπόλουσον ἡμῶν τὰς ἁμαρτίας ἐν αὐτοῖς ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλάνθρωπος. Δὸς δέ, κύριε ὁ θεός, καὶ τοῖς σε καλοῦσιν ἐν καιρῷ περιστάσεως δι' ἡμῶν πάντα αὐτῶν τὰ πρὸς τὸ συμφέρον αἰτήματα καὶ ζωὴν τὴν αἰώνιον, ἵνα διὰ πάντων ὑμνῆται τὸ μεγαλεῖον τῶν σῶν οἰκτιρμῶν εἰς τοὺς αἰῶνας, ἀμήν.» Ταῦτα τοίνυν προσευξάμενοι οἱ ἅγιοι καὶ καταπαύ-*
col. 2 *σαντες αὐτῶν τὴν εὐχὴν ἐκοιμήθησαν μετὰ | καλοῦ ὕπνου καὶ ἀπέδωκαν αὐτῶν τὰς μακαρίας καὶ ἁγίας ψυχὰς εἰς χεῖρας θεοῦ ζῶντος. Ἐτελειώθησαν δὲ οἱ ἅγιοι τοῦ θεοῦ μάρτυρες Εὐγένιος καὶ Μακάριος μηνὶ φεβρουαρίῳ κβ', ἡμέρᾳ σαββάτῳ ἐπιφωσκούσης τῆς ἁγίας κυριακῆς, εἰς δόξαν θεοῦ παντοκράτορος καὶ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.*

(1) Cf. *Act.* 3, 17.

UN MANUSCRIT PERDU DE ROUGE-CLOITRE

DÉCRIT D'APRÈS LES NOTES D'HÉRIBERT ROSWEYDE ET D'AUBERT LE MIRE

Collectionneur infatigable de documents historiques, plus soucieux, à vrai dire, d'énumérer et de grouper les faits que d'en disserter en critique averti, Aubert Le Mire (1573-1640) ne manqua pas de se tourner aussi vers l'hagiographie [1]. En ce domaine, le chanoine du chapitre Notre-Dame d'Anvers se rencontra souvent avec l'auteur des *Fasti Sanctorum quorum Vitae in belgicis bibliothecis manu scriptae* [2], le jésuite Héribert Rosweyde (1569-1629) [3]. Leurs échanges, comme nous allons le constater dans cette étude, furent assez nombreux et non sans profit pour la science, l'un et l'autre savant ayant exploré la plupart des bibliothèques monastiques à sa portée. De cette entr'aide désintéressée, les *Collectanea bollandiana* qui ont survécu à la tourmente révolutionnaire conservent encore quelques témoignages substantiels.

Évoquant, dans ses *Fasti belgici et burgundici*, à propos du B. Jean Ruysbroeck, les maisons religieuses établies en forêt de Soignes, Miraeus écrit : « In Rubra Valle (*Rode clooster*) perampla visitur bibliotheca libris manuscriptis referta, ex qua Laur. Surius,

[1] Sur A. Miraeus, on peut consulter le mémoire, déjà ancien mais bien documenté, de B.-C. De Ridder, *Aubert Le Mire. Sa vie, ses écrits* (Bruxelles, 1861), et la notice d'A. Wauters dans la *Biographie nationale*, t. 14 (1897), col. 882-895 ; en outre, les pages que lui a consacrées P.-J. Goetschalckx dans sa *Geschiedenis der kanunniken van het O. L. V. Kapittel te Antwerpen*, publiée par F. Prims (Anvers, s. a.), p. 120-136.

[2] Anvers, 1607.

[3] Nous n'avons pas à le présenter à nos lecteurs. Pour les principales dates de sa carrière, rappelons l'article d'Alf. Poncelet dans la *Biographie nationale*, t. 20 (1910), col. 170-178, et l'ouvrage, nouvellement réédité, d'H. Delehaye, *L'œuvre des Bollandistes à travers trois siècles* (Bruxelles, 1959), chap. I[er].

Ioan. Molanus, Herib. Rosweidus et nos multa de Vitis sanctorum hausimus [1]. »

Sur l'importante activité que déployèrent au XV^e^ et au XVI^e^ siècles un Jean Gielemans († 1487) et un Antoine Geens († 1543), tous deux chanoines augustins de Rouge-Cloître et compilateurs de volumineux recueils hagiographiques, les Bollandistes ont publié, dans cette revue et ailleurs, des analyses systématiques auxquelles le lecteur de notre article voudra bien se reporter [2]. S'il est familiarisé avec le maniement des *Acta Sanctorum*, il aura, en outre, noté fréquemment la mention des manuscrits de Rouge-Cloître ayant servi à l'édition des textes. Tels de ces manuscrits, comme l'*Hagiologium Brabantinorum* ou le *Novale Sanctorum* de Gielemans, sont généralement cités de façon explicite, avec le titre et l'indication du volume des recueils respectifs. D'autres sont mentionnés avec la seule marque d'origine : « Ex manuscripto Rubeae Vallis ». C'est le cas des volumes compilés par Gentius. On sait, notamment par Valère André, que ce religieux rechercha et copia de sa main les Vies de très nombreux saints de l'Église universelle, en tout sept recueils, dont quatre, de format plus grand, rangent les personnages d'après l'ordre des mois : « Antonius Gentius... variis e bibliothecis locisque Vitas seu Historias sanctorum universae Ecclesiae congessit, manu sua descripsit et

[1] Bruxelles, 1622, p. 712. Ces *Fasti*, le plus important ouvrage hagiographique de Miraeus, présentent, comme les *Fasti* de Rosweyde, une nombreuse liste de saints, surtout nationaux. Fréquemment, il y est fait mention des manuscrits originaux de leurs Vies. Exemple, p. 734, à propos de la B^se^ Ide de Nivelles : « Vita apud me exstat et in Rubra Valle. »

[2] Déjà Bollandus, dans sa préface générale aux *Acta Sanctorum*, avait loué Jean Gielemans, « qui summo labore atque industria vitas Sanctorum plurimas collegit et manu sua descripsit ». Dans le même éloge, il comprit Gentius, rappelant que ces deux compilateurs ont conservé au patrimoine de l'Église de nombreux textes hagiographiques qui, sans eux, auraient risqué de se perdre et dont, après Surius et Molanus, il avait fait largement usage. A l'époque moderne, nos prédécesseurs ont imprimé, en 1895, dans les *Analecta* (t. 14) et à part, l'inventaire détaillé des recueils de Jean Gielemans, qui avaient, vers la fin du XVIII^e^ siècle, émigré à Vienne : *De codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*, ainsi qu'un copieux volume *Anecdota ex codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*. Un bref article, rectifiant diverses erreurs, avait été consacré à Geens (Gheens) dès 1887 dans le tome 6 (p. 31-34) des *Analecta*, sous le titre : *De Antonio Gentio in Rubea Valle canonico regulari hagiographo*. Voir aussi Alb. Poncelet, *Le légendier de Pierre Calo*, dans *Anal. Boll.*, t. 29 (1910), p. 40-41 (Gielemans) et p. 13 (Gentius).

in tomos VII digessit. Ex his quattuor maiores ordine mensium distribuit [1]. »

Des quatre volumes qui formaient le légendier *per circulum anni*, trois nous ont été conservés et portent aujourd'hui, au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, les cotes 11986, 982 et 11987 [2]. On connaît du moins les matières traitées dans le tome II, qui de nos jours manque à l'appel, par son index, lequel, chose curieuse, se lit avant l'index du tome Ier, en tête de celui-ci. N'ont pas été retrouvés non plus les trois autres recueils hagiographiques qui complètent la série des sept dont il vient d'être fait mention [3].

C'est précisément un de ces derniers que nous sommes en mesure de décrire en son entier — il groupe 80 textes — grâce au manuscrit nº 98 de notre bibliothèque. Nous avons déjà eu l'occasion de mettre à profit ce dossier composite, précieux à plus d'un titre et qui rassemble, en ses 559 feuillets, une foule de renseignements recueillis par Rosweyde, Bollandus et d'autres sur les principales bibliothèques de notre pays et des régions limitrophes. Il nous a permis naguère de faire connaître la composition d'un tome perdu du légendier de Saint-Hubert [4], d'un autre du légendier de Saint-Trond [5] et, plus récemment, une correspondance du jurisconsulte hollandais Corneille Duyn, désireux de faire servir à l'entreprise de Rosweyde les manuscrits de sa collection [6].

[1] *Bibliotheca belgica* (Louvain, 1643), p. 65.

[2] Ils ont été décrits par le bollandiste J. Van den Gheyn dans son *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. 5, p. 229-241 ; en tout, 235 textes.

[3] Dans l'*Epistola ad lectorem* de son *Usuardi martyrologium*, édition de 1573, Jean Molanus mentionne, au § XI, un « Martyrologium prolongatum », manuscrit de Rouge-Cloître, qu'il attribue à « Antonius Geems (*sic*), regularis Rubeae Vallis » ; il y revient au § XVI : « in suo auctario multo copiosior est Antonius Geems quam sint Colonienses ». Notons que dans sa première édition, qui est de 1568, Molanus ne nommait pas Gentius : « ex martyrologio prolongato per quendam regularem monasterii S. Pauli dicti Rubeae Vallis in Zonia » (fol. B IIIv). Ce manuscrit, qu'on ne voit pas citer ailleurs, doit s'être perdu.

[4] *Le premier tome du Légendier de Saint-Hubert*, dans *Anal. Boll.*, t. 57 (1939), p. 109-122.

[5] *Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond*, 3e article, ibid., t. 73 (1955), p. 143-147.

[6] *Les manuscrits de Corneille Duyn donnés jadis à Héribert Rosweyde et conservés actuellement à Bruxelles*, ibid., t. 77 (1959), p. 108-134. Nous y avons

Le fonds de Rouge-Cloître, on s'en doute, n'est pas absent du manuscrit 98, bien que celui-ci, assemblé en un volume et cartonné au XIX^e siècle, ne contienne que des éléments épars et fort incomplets. Il suffit de parcourir la longue liste de saints qui occupe les pages 15-64 des *Fasti Sanctorum* de Rosweyde pour y reconnaître, en foule, des personnages, brabançons et autres, représentés par leur *Vita* dans les collections de Jean Gielemans. Avant de l'être dans nos *Analecta*, en 1895, ces collections avaient été dépouillées par Rosweyde [1], qui en tira la copie de nombreux textes, nous l'avons dit. Le précurseur de Bollandus a-t-il aussi mis à profit les manuscrits de Gentius?

Aux fol. 209-211^v, on trouve le dépouillement d'un recueil hagiographique, sous le titre suivant, qui est de la main de Rosweyde : *Catalogus manuscriptarum Vitarum quae habentur in libro chartaceo Rubeae Vallis in 4^to corio rubro.* Le « catalogue » lui-même a été fait par les soins d'un *amanuensis*, lequel était vraisemblablement un confrère bénévole du P. Rosweyde à la Maison professe d'Anvers ; en feuilletant les volumes des *Collectanea bollandiana*, on retrouve, en effet, son écriture dans plusieurs copies de Vies de saints d'Irlande, extraites du *codex Salmanticensis* (aujourd'hui ms. Bruxelles, Bibl. royale 7672-74), qui était alors en possession de Rosweyde [2]. Selon les instructions reçues, cet *amanuensis* a transcrit, non sans se tromper quelquefois, le titre de chaque texte, accompagné de l'*incipit ;* celui-ci ne dépasse jamais deux, trois mots. Disons aussitôt que dans le libellé des titres certaines épithètes, telles que *originalis Passio simpliciter descripta*, *Vita breviata*, ou *Vita ad longum*, ainsi que l'emploi très fréquent de *beatus*, *beatissimus*, au lieu de *sanctus*, décèlent bien la manière de Geens comme elle apparaît dans les volumes que nous avons conservés de lui [3]. Le choix assez particulier, se portant de

constaté que Duyn était en relations avec Aubert Le Mire, qu'il fait saluer, à l'occasion, par Rosweyde. Voir aussi A. SANDERUS, *Bibliotheca belgica manuscripta*, 1^re partie (Lille, 1641), p. 27 : d'après le témoignage de Miraeus, un manuscrit de la Chronique de Frise par Woperius de Reinsmageest était conservé à La Haye « apud Cornelium Dunium I. C. »

[1] Le manuscrit 98 contient une transcription du prologue de la deuxième partie de l'*Hagiologium Brabantinorum*, suivie de l'analyse méthodique du volume (fol. 226-231).

[2] J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. 5, p. 146-147.

[3] Comparez, par exemple, d'après l'analyse du premier tome chez Van den

préférence vers des saints moins connus [1], confirmerait ce point, s'il était nécessaire ; mais l'origine du volume nous est formellement attestée par ailleurs.

Aux fol. 220-223^{v} du codex bollandien 98, nous avons rencontré, en effet, parmi d'autres notes, d'une écriture très cursive, sur divers manuscrits de Rouge-Cloître [2], la description du même recueil relié en cuir rouge : *Ex libro rubro in 4, notato B. 18*, et, cette fois, le nom de Gentius est mentionné à plusieurs reprises. En tête, l'auteur du dépouillement a écrit dans la marge : *Est optimus codex, a Gentio scriptus* [3]. Au cours de son travail, il note encore : *ad longum, ait Gentius ; notat Gentius in fine non posse esse verum...* ; *prologus Gentii aut alterius.* Cette seconde analyse du manuscrit de Rouge-Cloître n'a pas été faite pour le compte de Rosweyde par un copiste ; elle lui a été cédée, après usage, par un érudit qui voulait du bien à son œuvre.

Par un érudit, disions-nous. Sa compétence se révèle par certaines observations marginales : *deest Surio ; non videtur antiqua ; exstat apud Goldastum*, et surtout celle-ci : *posset describi et iungi ceteris chronicis a me edendis.* Grâce à ce dernier trait, nous n'avons pas tardé à y reconnaître la main d'Aubert Le Mire, auteur de plusieurs ouvrages publiés sous forme de chroniques : *Rerum toto orbe gestarum chronica* (Anvers, 1608) ; *Rerum belgicarum annales* (Bruxelles, 1624) ; *Rerum belgicarum chronicon* (Louvain, 1636). Assurément, son écriture est ici moins soignée que celle qu'on lui voit dans ses lettres ; c'est l'écriture rapide que le savant réserve généralement à des notes prises à la volée. On la retrouve d'ailleurs, toute pareille, en de nombreuses pages, dans les manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles qui ont gardé des cahiers personnels de Miraeus (n^{os} 7407, 7408, 7410, 7411, etc.). D'autre part, l'historien lui-même, qui comme chapelain de la cour des

Gheyn, t. c., p. 230 : *Brevis Vita beati Clari ; Passio beatissimorum martyrum Luciani... ad longum ; Verissima et originalis Vita divae Genovefae ; Passio sancti Patrocli... simpliciter descripta*, etc.

[1] On a fait observer que dans son légendier Geens a repris un certain nombre de textes à la *Nova Legenda Angliae* de Jean de Tynemouth, qu'on cite le plus souvent sous le nom de Jean Capgrave. C'est aussi le cas dans notre manuscrit. Geens a fort bien pu se servir de l'édition parue à Londres en 1516.

[2] Fol. 214-225.

[3] Si les trois derniers mots ont été biffés plus tard, c'est peut-être bien pour éviter qu'on ne considérât Geens comme l'auteur proprement dit des Vies.

archiducs habita Bruxelles, sa ville natale, à partir de 1615, nous apprend qu'il a fréquenté la bibliothèque de Rouge-Cloître [1].

Miraeus, on l'a vu, appréciait le travail de Geens. Au fol. 214 de notre manuscrit 98, où il énumère les recueils de Jean Gielemans, il fait une observation qui concerne les deux compilateurs augustins : « Gillemanno fidelior est Antonius Gheens [2], teste Io. Molano et priore Rubrae Vallis. » Ce dernier témoignage, Miraeus a dû le recueillir sur place, au cours d'une de ses visites au monastère de la forêt de Soignes.

Nous pouvons maintenant passer à l'inventaire du manuscrit de Gentius. Comme base de la description, nous prendrons l'analyse qui a été faite, sobrement et sans interventions personnelles, par l'*amanuensis* de Rosweyde suivant la méthode qui lui a été inculquée. Il y aura lieu cependant de compléter utilement et, parfois, de corriger son travail d'après les notes de Miraeus. Quelques textes plus courts ont été omis, en effet, qui n'ont pas échappé à l'œil plus exercé du chanoine ; celui-ci nous fournit aussi de quoi identifier plus sûrement, par des *incipit* moins brefs, les documents hagiographiques ; aux titres de ceux-ci nous avons joint, chaque fois qu'il était possible, les numéros qui leur correspondent dans la *Bibliotheca hagiographica latina.*

Enfin, nous avons indiqué, le cas échéant, les copies qui subsistent des textes de notre manuscrit. Nous avons pu en repérer un certain nombre dans les *Collectanea bollandiana* tant de notre fonds que de celui de la Bibliothèque royale de Bruxelles. La

[1] Voir ci-dessus, p. 54, note 1 ; en outre, *Fasti belgici*, p. 248 : « Chronicon Marchianense, quod in Rubrae Vallis coenobio prope Bruxellam quoque me videre memini. » Et surtout, parmi les manuscrits laissés par Miraeus et dont A. Sanderus a publié la liste, ce titre : « Historiae seu Vitae Sanctorum quae exstant manuscriptae in variis codicibus monasterii Rubeae Vallis, prope Bruxellam, per Indices varios ab Auberto Miraeo digestae » (*Bibliotheca belgica manuscripta*, 2e partie, Lille, 1643, p. 157). Cf. De Ridder, op. c., p. 104 ; d'après cet auteur, p. 107, des papiers d'Aubert Le Mire ont été détruits lors du bombardement de Bruxelles, en 1695, chez le libraire Eugène Fricx, qui les avait achetés aux héritiers de l'écrivain avec l'intention de les livrer à l'impression.

[2] Signalons l'opinion concordante d'un critique moderne : « Antonius Gentius... in textibus describendis verba tradita magis servasse videtur quam Bodecenses illi et Gielemans collega » (W. Levison, dans *M.G.*, Script. rer. merov., t. 7, p. 541).

plupart ont été exécutées par un ancien élève bruxellois de Rosweyde dont nous avons retrouvé le nom : Michel Jacops ; il était devenu religieux augustin à Rouge-Cloître [1].

CATALOGUS

MANUSCRIPTARUM VITARUM SANCTORUM QUAE HABENTUR IN LIBRO CHARTACEO RUBEAE VALLIS IN 4^to^ CORIO RUBRO [2]

1. Translatio B. Hermetis [3] martyris ad Rothnacum [4], II non. Iulii.

Inc. Reliquias B. Hermetis.

La copie de ce texte, « ex ms^to^ Rubeae Vallis », se retrouve dans les *Collectanea bollandiana* du 28 août, ms. 133 de la bibliothèque des Bollandistes, fol. 164. A part les premières lignes, que nous imprimons ci-dessous, c'est un extrait des *Gesta episcoporum Cameracensium*, lib. 1, c. 75 (éd. BETHMANN, dans *M.G.*, Script. t. 7, p. 429), ainsi que Rosweyde l'a indiqué en marge de la copie. Voir aussi *Act. SS.*, Aug. t. 6, p. 150. Les phrases du début [5], dont l'équivalent se lit, *stilo mutato*, chez Molanus (*Natales SS. Belgii*, au 28 août), sont les suivantes : *Reliquias B. Hermetis martyris Lotharius imperator ab urbe Roma usque ad monasterium ville Inde asportavit, ibidem relinquens donec locum sibi honorificum prepararet. Postea, relicto opere imperfecto, monachus effectus est et cito post obiit. Cui successit in regnum Ludovicus, filius eius, qui voluntatem patris ad-*

[1] Un court billet adressé à Rosweyde et dont la signature nous donne le nom de M. Jacops, accompagne, dans les *Collectanea bollandiana* du 29 août, manuscrit 134 de notre bibliothèque, fol. 47, la copie de la *Vita S. Mederici ab.*, « ex manuscripto Rubeae Vallis ». En voici les termes : « Reverende Pater, hanc Vitam quantocius potui exscripsi. Si quaedam errata, indulge ; difficilis lectura. Vale. Deum pro me ora et me, ut soles, ama. Pridie nonas iulii, anno 1608. Tuus ad omnia paratissimus quondam discipulus, fr. Michael Jacops. » Le bollandiste J. Stilting, qui s'est servi de la copie de Rouge-Cloître pour éditer la Vie de S. Merry, mentionne le nom de « M. Jacobs, ordinis canonicorum regularium » (*Act. SS.*, Aug. t. 6, p. 519c). On trouvera le *curriculum vitae* de cet obligeant chanoine († 1653) dans le *Catalogus fratrum coenobii Rubeae Vallis*, publié par nos prédécesseurs (*De codicibus I. Gielemans*, p. 371 ; ou *Anecdota ex codicibus I. Gielemans*, p. 283).

[2] Le titre est de la main de Rosweyde (R) ; Miraeus (M) a écrit en tête de ses notes : « Ex libro rubro in 4 notato B. 18. »

[3] *Hinctis* cod., corrigé par R. [4] *Rothnaci* cod.

[5] M les résume en quelques mots et, par souci de chroniqueur, indique en marge l'année : *860*. Il s'en est servi dans ses *Fasti belgici*, p. 494.

implere cupiens, predictas reliquias ad ecclesiam Rothnacensem transtulit circa an. Domini 860, pridie nonas iulii et cum magno honore ibidem reliquit. Danis quoque... (Des. *sancte ecclesie Cameracensi libenter contulerunt*).

2. Nono kalend. augusti. Vita B. Ymerii presbyteri et confessoris, breviata [1]. Cf. *BHL.* 3959.

Inc. Fuit vir quidam etc. [2].

Copie de ce texte sur S. Imier, ermite du Jura, « ex ms. Rubrae Vallis », dans les *Coll. boll.* du 12 nov., ms. 8941 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 232-233^{v} ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 550.

3. Vita patris Symonis comitis Veromandiae, qui Romae sancte obiit prid. calend. octob. = *BHL.* 7757, nonnullis omissis.

Inc. Fuit vir vitae etc. [3].

Copie de ce texte dans les *Coll. boll.* du 30 septembre, ms. 153 de la Bibl. boll., fol. 178-180^{v}. Cf. *Act. SS.*, Sept. t. 8, p. 715D.

4. Passio SS. Ianuarii episcopi Beneventani, Festi et Procli [4] diaconorum, Desiderii, Eutychii et Acuti martyrum = *BHL.* 4115.

Inc. Temporibus Diocletiani [5].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.*, ms. 145 de la Bibl. boll., fol. 253-256. Cf. *Act. SS.*, Sept. t. 6, pp. 765C, 866B.

5. Passio B. Haymerammi.

Au lieu de l'*inc.*, on lit : « Deest titulus ». Le début du texte manquait aussi [6].

6. Passio S. Genesii martyris, edita a sanctae memoriae Paulino Nolanae civitatis episcopo, et praemittitur prologus iste.

Inc. Proprium atque indigenam.

Passio eiusdem = *BHL.* 3304.

Inc. Sanctus itaque Genesius.

[1] *Contracta* M, qui ajoute : « pag. 2. » (c'est-à-dire que le texte s'étend sur les deux faces d'un feuillet ; ailleurs M spécifie : « pag. 2 seu faciebus »).

[2] *F. v. q. nobilis* M.

[3] *F. v. v. venerabilis, Simon nomine* M, qui ajoute : « Sequitur epitaphium illi positum ab Urbano papa. »

[4] *Brodi* cod. [5] *T. D. et Maximiani* M.

[6] « Sed deest principium huic scripto seu Vitae S. Haymerammi ; sunt tamen pag. 2 » M.

7 [1]. De virtute S. Genesii Arelatensis et qualiter pons Rodani submersus est et non periit = *BHL.* 3307.

Inc. Opera Dei etc.

8. Passio B. Felicis episcopi Tubabocensis (*lisez :* Tubzacensis) et sociorum eius. 3 kalend. septemb. = *BHL.* 2894.

Inc. In diebus Diocletiani.

Copie de ce texte dans les *Coll. boll.*, du 24 oct., ms. 8920 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 80-81 ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 504. Voir *Act. SS.*, Oct. t. 10, p. 619c.

9. Vita S. Hilari episcopi Gavalitani. 25 octob. = *BHL.* 3910.

Inc. Itaque minister etc. [2].

Cette phrase n'est pas la première du texte, mais la cinquième. Voir *Act. SS.*, Oct. t. 11, pp. 624c, 638b, où le « codex Rubeae Vallis » est mentionné.

10. Originalis Passio S. Reginae virg., cuius festivitas agitur 7 idus sept., simpliciter descripta = *BHL.* 7092.

Inc. Ego vinctus [3].

Copie dans les *Coll. boll.* du 7 sept., ms. 139 de la Bibl. boll., fol. 278-280. Voir *Act. SS.*, Sept. t. 3, p. 24.

11. 3° kalend. ianuar. Vita B. Egwini Wigorniensis episcopi praecipui = *BHL.* 2439.

Inc. Temporibus regum [4].

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Ian. t. 1, p. 708c.

12. Yd. decembris. Vita S. Edburgae virginis et abbatissae = *BHL.* 2384.

Inc. Post sanctae [5].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.* du 13 déc., ms. 8972-73 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 280-280v ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 616.

[1] Les nos 7 et 8 ont été intervertis par le copiste de R ; nous rétablissons l'ordre naturel d'après M. : « Sequitur illustre miraculum S. Genesii de ponte Rhodani submerso et nemine submerso (*sic*), auctore Hilario eiusdem urbis episcopo. »

[2] *I. m. daemonum* M.

[3] *E. v. in Domino Iesu Christo, carissimi, Theophilus posui etc.* M.

[4] *T. r. Ethelredi atque Kanedi* M.

[5] *P. s. Mildredae consummationem* M.

13. VII kalend. ianuar. Vita B. Thatei episcopi et confessoris = *BHL.* 7988.

Inc. Rex quidam etc. [1].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.* du 26 déc., ms. 8985-86 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 299-299v. Cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 631.

14. Passio S. Cadoci episcopi = *BHL.* 1493.

Inc. Sanctus Cadocus etc. [2].

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Ian. t. 2, p. 603.

15. Vita S. Gundlei regis et confessoris patris S. Cadoci, quae est IIII kalend. aprilis = *BHL.* 3702.

Inc. Sanctus Gundleus.

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Mart. t. 3, p. 784.

16. XVIII kalend. decembr. Vita B. Dubricii episcopi Landavensis = *BHL.* 2341.

Inc. Lucius Britannorum [3].

Copie de ce texte dans les *Coll. boll.* du 14 nov., ms. 8943 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 131-133v ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 555.

17. Vita B. Pirani seu Kerani episcopi = *BHL.* 4659.

Inc. B. Piranus etc. [4].

18 [5]. Vita B. Petroci abbatis et confessoris = *BHL.* 6640.

Inc. B. Petrocus, natione Cuniber (*lisez :* Cumber).

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Iun. t. 1, p. 400D.

19. III nonas februarii. <Vita> S. Werburgae virginis = *BHL.* 8857.

Inc. Sponsa Christi [6].

[1] *R. q. Hiberniae Thathalcus filium genuit nomine Thatheum* M.

[2] *S. C. beati Gundlei regis filius* M, qui ajoute : « Sed est (ut ait Gentius) fabulosa et nullius, ut arbitror, fidei. »

[3] *L. B. rex* M.

[4] *B. P., qui a quibusdam Keranus vocatur, in Cornubia, ubi quiescit, Piranus vocatur, de primis etiam Hiberniae sanctis, floruit etc.* M.

[5] D'après M ; omis par le copiste de R.

[6] *S. C. decentissima virgo Werburga* M.

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Feb. t. 1, p. 384E.

20[1]. II non. februarii. Vita brevis S. Gilberti = *BHL.* 3537.

Inc. Sanctus enim etc.
Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Feb. t. 1, pp. 569E, 572B.

21. Yd. februarii. Vita B. Erminildae reginae et abbatissae = *BHL.* 2612.

Inc. Sancta enim [2].
Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Feb. t. 2, p. 691B et F.

22. X° kalend. maii. Vita beatissimi Wlrici confessoris = *BHL.* 8745.

Inc. Beatus Wlricus [3].
Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Feb. t. 3, pp. 227E, 228A.

23. XVI kalend. augusti. Passio B. Kenelmi pueri, filii regis = *BHL.* 4642.

Inc. omis [4].
Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Iul. t. 4, p. 300A.

24. Brevis Vita S. Marsi presbyteri.

Inc. Beatus Marsus [5].
Copie de ce texte dans les *Coll. boll.* du 6 octobre, ms. 159 de la Bibl. boll., fol. 128.
En l'absence d'un autre texte narratif sur ce prêtre d'Auxerre, honoré à Essen (cf. *BHL.* Suppl., p. 219 ; voir, récemment, B. DE GAIFFIER, dans *Anal. Boll.*, t. 76, 1958, p. 192), voici, malgré son peu d'intérêt, le bref récit de notre manuscrit, dont il n'est pas fait mention dans *Act. SS.*, Oct. t. 2, à la fin du volume parmi les *addenda* (non paginés) du 4 octobre :

B. Marsus fuit de nobili <senatorum> prosapia Romae ortus, sed iuveniles annos morum maturitate vincebat. Liberalibus artibus satis institutus, ad sacerdotii gradum promovetur, in quo corpus ieiuniis affligens,

[1] Omis par M.
[2] *S. e. Erminilda Ercomberti regis Franciae sanctaeque Sexburgae filia etc.* M.
[3] *B. W. de mediocri Anglorum gente* M.
[4] *Rex Merciorum Kenulphus an. Domini 819* M.
[5] *B. M. fuit de nobili prosapia senatorum Romae ortus* M.

spiritum orationibus laetificans, se ad populum verbum salutis praedicans satis acceptum reddebat, ita ut eius fama summo pontifici beato Sixto valde placeret. Hunc beatus Sixtus sanctum Marsum ad Gallias cum beato Peregrino episcopo pro fide catholica dictis (lisez : *diris*) *Francis inspiranda Antisiodorum misit, ubi beatus Peregrinus palmam martyrii adeptus est, scilicet XVI° maii. Sanctus vero Marsus nichilominus praedicationi insistens multaque miracula faciens, tandem in pace quievit, iunii octavo die, et corpus eius ibidem honorifice traditur sepulturae. Plurimis autem annis elapsis, corpus sancti confessoris ad Ascindensem Westphaliae ecclesiam transfertur et per Mechtildem ibi abbatissam et sororem Ottonis ducis Saxonum in capsa deaurata et lapidibus preciosis ornata digne impositum summo altari reservatur. Quiescit etiam ibidem sanctae memoriae Alfridus, Hildeshemensis episcopus, Essendiensis ecclesiae fundator, circa gradus summi altaris cum sorore sua Wenelda, moniali sanctae memoriae, quae ignem illaesa veste portavit. Dies obitus eius* (Marsi) *nescitur, sed sancti Alfridi celebris est dies obitus XV° augusti.*

25. Passio S. Quiteriae = *BHL.* 7043.

Inc. Erat quidam [1].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.* du 22 mai, ms. 119 de la Bibl. boll., fol. 92-93v. Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Maii t. 5, p. 172c.

26. Vita S. Itisbergae v.

Inc. Plus quam sacris (*lisez :* satis) [2]. Édité récemment d'après un manuscrit de Cambrai par J. van der Straeten dans *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 149-152. Nous n'avons pas retrouvé de copie dans les *Coll. boll.* ni de mention dans les *Act. SS.*

27. Vita S. Bertae piissimae abbatissae, cuius festum est quarto nonas iulii.

Inc. Temporibus igitur [3].

28. Passio S. Columbae virginis, quae est prid. calend. ianuarii =*BHL.* 1896.

Inc. Eo tempore [4].

[1] *E. q. rex magnus* M. [2] *P. q. satis, licet ignaro* M.

[3] *T. i. Clodovei regis Francorum* M, qui ajoute : « Notat Gentius in fine non posse esse verum de episcopis qui praefati (ut dicitur) narrantur venisse ad exsequias S. Bertae. Iam enim diu obierant, ait Gentius. » Sur les *praefati episcopi* (l'expression se lit, en effet, dans la Vie *BHL.* 1266, § 25), voir *Act. SS.*, Iul. t. 2, p. 54c. [4] *E. t. cum adhuc mundus* M.

29. Passio sanctissimae virginis ac martyris Dympnae, cuius festivitas celebratur idibus maii = *BHL.* 2352.

Inc. Suave redolens (*lisez :* redolentis) [1].

Copie dans *Coll. boll.* du 15 mai, ms. 118 de la Bibl. boll., fol. 252-256. Voir *Act. SS.*, Maii t. 3, p. 477E.

30. Vita S. Sulpitii originalis = *BHL.* 7930.

Inc. prol. Clara radiente (*lisez :* radiante) [2].

Inc. Vita : Tempore primo (*lisez :* illo) [3].

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Ian. t. 2, p. 166B.

31. Passio B. Gemmae [4] virginis.

Inc. prol. Martyrum victorias [5].

Vita eiusdem.

Inc. Tempore quo [6].

Copie de ce texte, demeuré inédit parce que jugé trop fabuleux (*Act. SS.*, Iun. t. 4, p. 10B), dans *Coll. boll.* du 20 juin, ms. 122 de la Bibl. boll., fol. 66-68v.

32. Vita Domnoli [7] Cenomanensis [8] episcopi = *BHL.* 2273.

Inc. prol. Sanctae etc. [9].

Vita eiusdem.

Inc. Beatissimus igitur [10].

33. De S. Maximo Asiano martyre. Cf. *BHL.* 5829-5832.

Inc. Decius imperator [11].

34. <Passio S.> Mammarii presbyteri et martyris et sociorum = *BHL.* 5206.

Inc. Sub Valeriano [12].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.* du 10 juin, ms. 121 de la Bibl. boll., fol. 97-97v.

Mention du manuscrit de Rouge-Cloître dans *Act. SS.*, Iun. t. 2, p. 267F : « Acta... hinc inde contracta ».

[1] Prol. *S. redolentis memoriae viro etc. Stephano de Brava etc. Petrus canonicus S. Auberti Cameracensis.* Inc. *Post resurrectionis etc.* M.
[2] *C. radiante congerie* M.
[3] *T. illo B. Sulpitius* M.
[4] *Geminae* cod.
[5] *M. v. memoriae commendare* M.
[6] *T. q. Blandualdus imp.* M.
[7] *Donniti* cod.
[8] *Caenomaensis* cod.
[9] *S. et individuae Trinitatis auxilio* M.
[10] *B. i. Domnolus* M.
[11] *D. i. volens* M.
[12] *S. V. et Galieno* M.

35. De sanctis martyribus Scillitanis Sperato et sociorum (*sic*). Cf. *BHL.* 7529.

Inc. In diebus illis [1].

36. Vita S. Severini [2]. Cf. *BHL.* 7643.

Inc. Sanctus itaque [3].

37. Catalogus sanctorum [4] episcoporum Tullensium [5].

Inc. Sanctus gloriosus [6].

38. Passio B. Theonesti Philippensis <episcopi> et sociorum = *BHL.* 8113.

Inc. Temporibus impiissimi [7].

Copie de ce texte dans les *Coll. boll.* du 30 octobre, manuscrit 8926 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 4-5. Voir *Act. SS.*, Oct. t. 13, pp. 344E, 345A.

39. Passio SS. Flaviani, Dafrosae et filiarum eius. Cf. *BHL.* 1322.

Inc. Quarto (*lisez :* Orto) imperio [8].

C'est la Passion de Bibiana, Dafrosa, Flavianus, Faustus et Pigmenius. Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Mart. t. 3, p. 482D, sous Pigmenius.

40. Passio S. Helenae matronae = *BHL.* 3793.

Inc. Postquam hiems [9].

Il s'agit de Ste Hélène de Skövde, veuve et martyre, dont nos prédécesseurs ont publié la Passion d'après un manuscrit de Böddeken (*Act. SS.*, Iul. t. 7, p. 332-333).

41. De S. Valentino Pataviensi episcopo et confessore [10] = *BHL.* 8462.

[1] *I. d. i. praesidente Claudio consule Carthaginis* M, qui note en marge : « non videtur antiqua. »

[2] *Saucini* cod., corrigé par R. *Vita* (*originalis* add. sup. lin.) *S. Severini abbatis Agaunensis* M.

[3] *S. i. Severinus religiosus Dei cultor* M.

[4] *et* add. M. [5] *in Lotharingia* add. M.

[6] *S. g.* om. M. Note de Miraeus : « De sanctis singulis habentur quaedam prolixius. » Et en marge : « Posset describi et iungi ceteris chronicis a me edendis. » Comme étendue du texte, il indique : « folia 4 ».

[7] *T. i. Honorici regis Persarum* M.

[8] *Quarto* (sic) *i. Iuliani impiissimi persecutoris* M. [9] *P. h. transiit* M.

[10] *Inventio et Vita S. V. P. e. et c.* M.

Inc. In civitate [1].

Dans les *Act. SS.*, Ian. t. 1, p. 1094-1097, le texte a été publié d'après un manuscrit, sans doute plus complet, de Böddeken.

42. Historia coniunctionis B. Stephani et Laurentii martyrum = *BHL.* 7878.

Inc. Quamvis sanctorum [2].

43. Vita divi Taurini presbyteri, Ebroicensis episcopi = *BHL.* 7990.

Inc. prol. Beato quidem [3].

Inc. Vita: Tempore Domitiani.

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Aug. t. 2, p. 637c.

44. Vita B. Drausii Suessionensis episcopi ad longum = *BHL.* 2335, sine prologo.

Inc. Beatissimus igitur [4].

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Mart. t. 1, p. 404c.

45. Passio BB. Rufini et Valerii.

Inc. Tempore illo [5].

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Iun. t. 2, p. 795 F.

46. Vita B. Landelini abbatis Crispiniensis = *BHL.* 4696.

Inc. Gloriosus et [6].

47. De SS. martyribus Mariano et Iacobo.

Inc. Marianus et Iacobus [7].

PETR. DE NATAL. IV, 104.

48 [8]. S. Florentii ep. Tarvisii.

[1] *I. c. Pataviensi inventum est sub nostro aevo corpus sanctissimum venerandi confessoris Christi et episcopi Valentini etc. an. 1090* M. Inc. Vita : *Fuit itaque B. Valentinus episcopus in montanis* M.

[2] *Q. s. mors* M.

[3] *B. q. Taurino* M.

[4] *B. i. Drausius* M, qui note en marge : « ad longum, ait Gentius ».

[5] *T. i. sub Diocletiano et Maximiano imperatoribus* M.

[6] Inc. prol. *Benignitas nostri Salvatoris* M ; inc. Vita : *G. et acceptabilis Deo Landelinus* M.

[7] « Sequuntur breves Vitae ss. mm. M. et I. ». Inc. *M. et I. martyres* M.

[8] D'après M ; omis par le copiste de R.

Inc. Florentius et Vindemialis episcopi Tarvisii.
PETR. DE NATAL. IV, 116, texte reproduit dans *Act. SS.*, Maii t. 1, p. 270.

49 [1]. De S. Victore milite et martyre Mediolanensi.

Inc. Victor miles.
PETR. DE NATAL. IV, 142.

50 [2]. S. Metronis confessoris.

Inc. Metron cum veneratione colitur.
PETR. DE NATAL. IV, 147.
Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Maii t. 2, p. 306E.

51. De S. Herina [3] virgine.

Inc. Herina virgo [4].
PETR. DE NATAL. IV, 122.

52. De S. Cathaldo archiepiscopo et confessore.

Inc. Cathaldus ex [5].
PETR. DE NATAL. IV, 143.

53 [6]. <Passio SS.> martyrum Primi, <Marci>, Iasonis et Ce-[ci]liani.

Inc. Primus, Marcus, Iason et Ce[ci]lianus martyres etc.
PETR. DE NATAL. IV, 151.

54. De S. Ferreolo presbytero et Ferrucione, qui apud Vesontidem civitatem passi sunt tempore Aureliani imperatoris sub Cornelio duce = *BHL.* 2903.

Inc. Eodem tempore [7].

55. Translatio eorundem martyrum, qui consanguinitate carnali fratres et martyrii virtute <fuerunt> consortes. Cf. *BHL.* 2907.

Inc. In civitate [8].

[1] Ici, d'après M ; le copiste de R l'ayant omis, l'a reporté après **51**.
[2] D'après M ; omis par le copiste de R.
[3] Corrigé, sup. lin., en *Irene* M.
[4] *H. v. et martyr filia fuit Licinii* M.
[5] *C. ex Hiberniae partibus* M.
[6] D'après M ; omis par le copiste de R.
[7] *E. t. quo summus sacerdos et martyr ecclesiae Lugdunensis S. Irenaeus episcopus* M.
[8] *I. c. quae a temporibus antiquis* M.

56. Vita B. Aviti abbatis = *BHL.* 879.

Inc. Igitur Avitus [1].

57. Quae sequuntur in Vita B. Adelberti prothodiaconi Traiectensis desunt (*sic*) [2].

Inc. Incredulo regi [3].

Ce texte semble se rapporter de quelque façon à *BHL.* 33, § 12, où l'on rencontre, à propos d'un miracle de S. Adalbert d'Egmond, les mots *Roricus barbarorum rex* et *viro incredulo.*

58. Vita S. Aniani episcopi Aurelianensis = *BHL.* 473.

Inc. In illo tempore [4].

59. Vita SS. Saviniani et Potentiani.

Inc. Cum (*lisez :* Omnium) hominum [5].

Copie de ce texte dans les *Coll. boll.* du 30 déc., ms. 8990-91 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 114-117 ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue,* t. 5, p. 636.

La partie du texte où se lisent les mots de l'incipit se trouve dans la recension remaniée de la Passion telle que l'a éditée A. Fliche, *Les Vies de S. Savinien, premier évêque de Sens* (Paris, 1912), p. 84, ligne 14.

60. Vita S. Schetzelonis. Cf. *BHL.*, p. 1089.

Inc. (*prol.*) In Claravalle [6].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.* du 6 août, ms. 128 de la Bibl. boll., fol. 7-8, où la main de Rosweyde a ajouté au titre : « al. Gisisleni » ; cf. *Act. SS.,* Aug. t. 2, pp. 177E, 178.

61. Vita Maximi Regiensis episcopi. Cf. *BHL.* 5853.

Inc. Beatissimi Maximi [7].

[1] *I. A. inter* (lisez : *infra*) *Aurelianorum moenia* M.

[2] « Sequuntur quaedam ex Vita S. Adelberti protodiaconi Traiectensis » M.

[3] Pas d'incipit dans M, qui note : « fol. 2 ».

[4] *In i. t. cum Hunnorum exercitus* M.

[5] *Omnium h. sceleratissime* M, qui ajoute : « Videntur tantum desumpta ex eorum Vita et deesse principium. » Il indique : « fol. 3 ».

[6] *In C. religiosus quidam monachus etc.* M. Inc. (Vita) : *Ego dum aliquando conversarer in episcopatu Trevirensi pro constituendo coenobio quod Claustrum nominatur, merui videre et cognoscere quendam nomine Schetzelonem etc.* M.

[7] *B. M. Regiensis urbis antistitis* M.

62 [1]. Vita Petri exorcistae = *BHL.* 5232.

Inc. Erat quidam [2].

63. Vita S. Eugeniae. Cf. *BHL.* 2667.

Inc. Septimo consulatus [3].

64. B. Fausti episcopi de inventione S. Stephani [4].

Inc. Praesenti lectione [5].

65. De SS. Gudwalo et Bertulpho [6] = *BHL.* 3689.

Inc. Quicumque memoriam [7].

66. Translatio B. Bartholomei ex India in insulam Lariciam (*lisez :* Liparim) [8] = *BHL.* 1004.

Inc. Beati Bartholomei [9].

67. S. Sabini episcopi = *BHL.* 7451.

Inc. Maximiano augusto [10].

68. De SS. Euchario, Valerio et Materno = *BHL.* 2655.

Inc. Quamvis vita [11].

Copie de ce texte dans *Coll. boll.* du 8 déc., ms. 8967-68 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 270-272^{v} ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue,* t. 5, p. 609.

Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.,* Ian. t. 2, p. 917E.

69. Ioannes Almanceps [12] = *BHL.* 4407.

[1] « Sequuntur postea rythmi de Vita, ut apparet, Petri exorcistae. Deest titulus » M. La Passion des SS. Marcellin et Pierre, attribuée à Éginhard, est rythmique.

[2] *E. q. exorcista Romae, Petrus nomine* M.

[3] *S. c. sui anno Commodus imperator* M.

[4] « De inv. S. St. protomartyris sermo B. Fausti episcopi » M

[5] *P. l. percipimus visionem* M.

[6] « Sermo de SS. G. et B. » M.

[7] *Q. m. sanctorum agit* M.

[8] « S. B. translatio ex India in Lipparim insulam auctore Theodoro sacerdote » M.

[9] « Prologus Gentii vel alterius » : *B. Bartholomei venerabile corpus.* « Narratio Theodori incipit : *Maximus quidem labor* M, qui ajoute en marge : « Ex Lippari postea Beneventum est translatum. » — Le prologue n'est nullement de Gentius.

[10] *M. a. in circo maximo* M.

[11] *Q. v. beata sanctorum apud omnipotentem Deum* M.

[12] « Sequitur Vita nescio cuius aut quorum, quae sic incipit : *Ioannes natione Hispanus* » M.

Inc. Ioannes natione.

Il s'agit du B. Jean d'Espagne, prieur de la Chartreuse du Reposoir en Savoie ; voir *Act. SS.*, Iun. t. 5, p. 143-149.

70. Vita S. Wotechi seu Adelberti episcopi Pragensis = *BHL.* 38.

Inc. Nascitur purpureus [1].

71. Passio [2] S. Severini Boetii philosophi christianissimi.

Inc. Boetius philosophus [3].

Copie, « ex ms. Rubeae Vallis », dans *Coll. boll.* du 23 octobre, ms. 8919 de la Bibl. royale de Bruxelles, fol. 88 ; cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 501.

Voici le texte d'après la transcription de M. Jacops, faite sous le titre suivant, qui est de la main de Rosweyde : « Martyrium S. Severini Boetii ».

Boetius philosophus, Anicius [4], *Mallius* [5], *Torquatus, patricius Severinus, exconsularis, ordinarius Romanorum, vir clarissimus, illustris et conspicuus, conferendus vel praeferendus philosophis et saecularibus et ecclesiasticis ; in utraque lingua, tam graeca quam latina, eruditissimus ; super omnes liberalium artium libros, quos paene omnes de graeco in latinum transtulit, scripsit. Hic gloriosus philosophus et martyr circa annum* [6] *Domini quingentesimum duodecimum, tempore Iustini senioris et Clodovei* [7] *regis Francorum cum Symmacho patricio, cuius gener erat, Romae rempublicam illustravit et auctoritatem Romani senatus contra* [8] *Theodoricum, regem Gottorum, iussu imperatoris Iustini suprascripti Italiam tunc regentem ac Arriana haeresi depravatum, iustitiae amore egregie defensavit quia, quando praefatus Theodoricus, rex Gottorum, Romanam rempublicam armis invasit, Boetius plus omnibus ei restitit. Ac postmodum apud eum falso accusatus quod sollicite laboraret ut senatum et rempublicam ex eius manibus eriperet, cum pluribus aliis proscriptus atque in exilium missus, deinde Papiae in carcerem coniectus est. Ibique in carcere positus, quasi de gravi gloriae ac rerum mutatione doleret, ut consolatorias meditationes tanto dolori non tam sibi quam aliis quaereret, librum edidit de consolatione philosophiae, ostendens gloriam et dignitatem ceteraque terrena non vere bona sed nihil esse et iam nulli appetenda, nec de eorum amissione dolendum vel adeptione gaudendum. Tandem vero longo exilio fatigatus, ab ipso Theodorico in carcere propter iustitiam et fidem Christi perimitur, anno Domini quingentesimo vicesimo primo. Unde quidam :*

[1] *N. p. flos Boemicis terris* M, qui ajoute, en marge : « Idem est dictus Adelbertus episcopus Pragensis. »

[2] « Passio brevis... » M.

[3] *Beatus ph. Amicius Manlius Torquatus* M.

[4] *Amicius*, avant corr. d'autre main.

[5] Pour *Manlius*.

[6] *Annos* cod.

[7] *Cleodovei* cod.

[8] *Gratia*, avant corr.

Est quingentesimo vicesimo sic quoque primo
Mortuus exilio cruciante Boetius anno.

Cuius sancti martyrii festum in die Conceptionis virginis Mariae ab ecclesia solemniter sub nomine Severini agitur. Theodoricus vero rex non multum post a quodam sancto heremita subito visus est a beato Ioanne papa et Symmacho patricio [1] *quos etiam occiderat, nudus et discalceatus, post mortem eius subitaneam in ollam Vulcani demergi, ut ait Gregorius papa in suo Dialogo* [2]. *Haec Ysebrandus* [3].

72. Praefatio ambrosiana de S. Syro episcopo [4].

Inc. Aequum et salutare.

Voir A. Paredi, *I prefazi ambrosiani* (Milan, 1937), p. 53. Il s'agit de S. Syr, évêque de Pavie, honoré le 9 décembre.

[Vita S. Syri episcopi].

Inc. In temporibus illis [5].

Ce début ne paraît pas se rapporter à une *Vita Syri*, mais au texte suivant, qui est la Passion de Ste Eulalie de Barcelone.

73. [Vita B. Vincentii [6]]. *Il faut lire, avec M :* Passio S. Eulaliae v. et m. = *BHL.* 2696.

[1] *Rege* cod. [2] IV *Dial.*, c. 30.

[3] Nous n'avons pas à commenter ici ce texte. Il ne nous paraît pas ancien. L'essentiel se lit, en un autre ordre mais en termes équivalents, dans les *Vitae* de Boèce imprimées par R. Peiper parmi les prolégomènes à son édition de la *Consolatio philosophiae* (Berlin, 1871), p. xxx-xxxv, d'après des manuscrits de l'époque carolingienne ; voir aussi, publiés d'après un manuscrit du xie siècle par M. Esposito, des textes semblables dans *Hermathena*, n° 38 (1912), p. 110-114. On n'y rencontre pas cependant l'anecdote finale, reprise au pape Grégoire et racontée ici d'après un certain Isembrand. Sur le « martyre » du philosophe Boèce, il a paru maints articles en sens divers, même en ces derniers temps. Voir notamment W. Bark, *The Legend of Boethius' Martyrdom*, dans *Speculum*, t. 21 (1946), p. 312-317. Ajoutons que Papebroch n'a pas fait état de notre texte dans *Act. SS.*, Maii t. 6, p. 702-710, où il traite assez longuement de Boèce et de Symmaque à propos du pape Jean Ier. Dans Oct. t. 10, p. 3 B, Boèce a été rangé parmi les *praetermissi* du 23 octobre. Son culte local à Pavie a été autorisé en 1883. Cf. *Anal. Boll.*, t. 47, p. 425. Notons que Boèce a sa notice dans le légendier de Pierre Calo (*Anal. Boll.*, t. 29, p. 100).

[4] « Sequuntur haec verba : *Praefatio ambrosiana de S. Siro episcopo : Aequum et salutare nos etc.* Narratio : *In temporibus illis* » M.

[5] Rosweyde a noté, chez M : « Spectat ad sequentia. Videtur exordium. »

[6] Erreur de titre, qui s'explique par le fait que le nom de Vincent, apparais-

Inc. In Barcinone [1].

74 [2]. De visione animae Mauronti abbatis = *Vita Hermelandi*, *BHL.* 3851, § 18.

Inc. Quadam nocte.
Voir *Act. SS.*, Mart. t. 3, p. 580E, D.

Vita S. Ermelandi = *BHL.* 3851, § 19 et suiv.

Inc. Quadam die [3].
Voir *Act. SS.*, t. c., à partir de la p. 580F.

75 [4]. Passio B. Grisolii archiepiscopi [5] = *BHL.* 1798.

Inc. Sicut referunt historiographi.
Mention de notre manuscrit dans *Act. SS.*, Feb. t. 2, p. 10A.

76. Vita S. Severini Coloniensis episcopi = *BHL.* 7647.

Inc. Domino (*lisez :* Dominus) ac [6].

77. Vita S. Galli = *BHL.* 3247-49.

Inc. Nisi me [7].

78. Vita S. Reginae [8] = *BHL.* 7100.

Inc. Tempore quo rex.

79 [9]. Relatio S. Ragenfredis. Extrait de *BHL.* 7055.

Inc. Contigit abbatissam.
M.G., Script., t. 30, p. 150-154.

sant au début du texte, a fixé mal à propos l'attention du copiste de R.

[1] *In B. civitate provinciae Hispaniae* M. [2] Omis par M.

[3] « Deest principium » M, qui indique un long texte : « fol. 14 ».

[4] D'après M ; omis par le copiste de R.

[5] En marge, M : « Non est in Romano martyrologio aut Usuardo. » De sa main, Rosweyde, plus expert, annote : « Imo est in Usuardo, 7 febr., Chrysolius. »

[6] *Dominus ac redemptor noster* M.

[7] M : « Vita S. Galli apud Helvetios ad Golbertum (*lisez* : Gozbertum) abbatem scripta. Prol. *Nisi me sanctarum auctoritas scripturarum.* Inc. *Cum praeclara sanctissimi viri Columbani.* Fol. 38. » En marge : « Exstat apud Goldastum. » Voir M. Goldastus, *Rerum alamannicarum scriptores aliquot vetusti*, t. 1 (Francfort, 1606), p. 233-276.

[8] M : « Vita S. Reginae, ad longum. *Tempore quo rex inclytus Francorum Pippinus.* Fol. 14. Ex lectionibus est desumpta haec Vita. » En marge : « Quaeratur ista integre Dononii. » Denain est le centre du culte de Ste Reine et de sa fille Ste Rainfroie.

[9] D'après M ; non indiqué par le copiste de R.

Sequitur privilegium Caroli magni imp. ecclesiae Dononiensi concessum.

Inc. In nomine s. et ind. Trinitatis. Karolus etc.
Act. SS., Oct. t. 4, p. 313E-314B.

80. Famosum miraculum de quodam offendiculo (*lisez :* ossiculo) B. Katharinae recenter divulgatum = *BHL.* 1698.

Inc. Anno Domini [2].

APPENDICE

Lettres de Miraeus a Rosweyde

Il n'est pas sans intérêt de mieux connaître, en interrogeant des documents de première main, les rapports qui unissaient, sur le plan de leurs travaux respectifs, les savants de notre pays en ce début du XVIIe siècle. Voici donc quelques lettres de Miraeus à Rosweyde qui subsistent dans les dossiers de nos lointains prédécesseurs.

1. *Lettre du 15 décembre 1622*, conservée dans les *Collectanea bollandiana* des 1-2 décembre, manuscrit 8961-62 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 297-298 [3]. Elle a pour principal objet la biographie perdue du B. Jean Ruysbroeck par Jean de Schoonhoven [4]. Les deux premières phrases de cette épître ont été citées dans nos *Analecta* en 1885 [5], et plusieurs auteurs, traitant de Ruysbroeck, en ont fait état [6]. La lettre mérite d'être

[1] « *A. D....* (sic) *mensis novembris missus fuit quidam frater Ordinis Praedicatorum, officio lector in conventu Bruxellensi etc., ad monasterium regularissarum in dioecesi Coloniensi constitutum, ad 4 millaria ultra Coloniam Agrippinam, vulgo Grefroe dictum (sc. Rodum Comitis) etc.* Fol. 5 » M.

[2] Cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 591.

[3] Consulter sur ce point la notice *Schoonhoven* (Jean de) par W. de Vreese dans la *Biographie nationale*, t. 21 (1913), col. 897, et plus récemment, S. Axters, O.P., dans *Geschiedenis van de vroomheid in de Nederlanden*, t. 2 (Anvers, 1953), pp. 215-217, 518.

[4] T. 4, p. 258.

[5] Seul W. de Vreese, qui en reproduit trois passages (t. c., col. 890, 897, 901), en avait, semble-t-il, pris copie.

connue en son entier et commentée par les spécialistes de l'histoire des œuvres spirituelles aux anciens Pays-Bas.

Reverende admodum in Christo Pater,

Recte mones de edenda Rusbroquii vita per Ioannem Sconhovium conscripta ; sed, quod doleo, nulla spes est de Sconhovio inveniendo apud Brabantos. Notat enim Ioannes Jonckaerus (in *Virologio Viridis Vallis* [1], periisse Sconhovii libellum, ex quo Pomerius auctior prodiit [2]. Itaque Ultraiecti, Emstenii seu Dordraci, Daventriae, Suollis, Coloniae, aut alibi in Germania, erit quaerendus ; in quo velim R[a] V[a] per occasionem in suis ad amicos scriptionibus nos iuvet, ut et in quaerendis Gerardi Magni scriptis, de quibus fit mentio < . . . . . > [3], et in quaerendo Rusbroquii libello *De nuptiis spiritualibus* per Thomam Kempensem latine reddito, cuius fit mentio pag. < . . . > [4].

Eiusdem Schonhovii opuscula omnia, nisi fallor, penes me nunc habeo ex bibliotheca Viridis Vallis, sane erudita ac pia typisque dignissima [5]. Coepi describere aureum eius librum *De contemptu mundi* [6], cuius Trithemius non meminit. Pete quaeso a R. D. Louwaio [7] an is numquam fuerit editus [8].

[1] Ces quatre mots se lisent dans la marge. L'ouvrage de Jean Joncheere († 1509) — il faut sans doute écrire *Virilogium* — s'est malheureusement perdu.

[2] *BHL.* 4433.

[3] Espace laissé libre pour deux ou trois mots ; par une hâte regrettable de Miraeus, la lettre a été transmise sans avoir été complétée.

[4] Place pour un chiffre. L'*Ornement des noces spirituelles* a d'abord été traduit en latin par le chanoine Guillaume Jordaens († 1372), non par Thomas a Kempis (voir Axters, t. c., pp. 238, 281, 326, 529). Les traces d'une influence de Ruysbroeck se marquent toutefois chez Thomas a Kempis, notamment dans son opuscule *De elevatione mentis ad Deum* (Axters, p. 280). Sur Gérard Groot († 1384) comme traducteur de Ruysbroeck, lire Axters, pp. 281-282, 338.

[5] Ainsi que W. de Vreese l'a supposé (t. c., col. 886) c'est le recueil coté actuellement 15129 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, provenant de Groenendaal et ayant fait partie de la collection Van Hulthem, que Miraeus eut à sa disposition en 1622. Nous avons, en effet, reconnu la main du chanoine dans deux annotations marginales de ce codex : au fol. 2, en face du titre (*Tractatus de contemptu mundi*), on lit : « typis hactenus non editus », expression qui fait écho à celle de la lettre : « opuscula... typis dignissima » ; au fol. 41, Miraeus a indiqué une référence à Gerson.

[6] C'est une des épîtres adressées par Schoonhoven au couvent d'Eemsteyn ; cf. de Vreese, t. c., col. 890.

[7] Ce nom, écrit de trois manières différentes dans notre lettre, ne se rencontre pas dans les deux Nécrologes de jésuites belges publiés par le P. Alf. Poncelet. A moins qu'il ne s'agisse du P. Ph. De Lannoy (Lannoius, † à Anvers en 1623) ou du P. A. Lauwenbach, qui s'en alla mourir en Espagne (1645).

[8] (Pete-editus), phrase écrite en marge.

Sequentur reliqua per Dei gratiam. Quoniam aliis obruimur, tamen libens codicem unum ms. transmittam ad R^um^ D. Lauway, ut in describendo nos iuvet per aliquem ex suis, si ipsi placuerit. Interim velim moneri ubi et quando sit editus libellus iste Sconhovii nomine *Stadii cursorii Christiani* [1], ut exemplar mihi comparem. Aut, si ad unum aut alterum diem R^dus^ D. Lauwaius suo exemplari carere potest, velim, habita opportunitate, per amicum ad me mittat ; neque enim festino.

De Hincartii [2] materno nomine coepi inquirere, ut et inquiram de Hedwigis Antverpianae, hactenus mihi inauditae, opusculis [3]. De Gertrude Brabantina et aliis eius generis habet quaedam Delrius in *Disquisitionibus magicis* [4]. Videbo an aliqua sit Helwigis [5] mentio in mss. Rubeae Vallis.

Sed heus quae est illa *Ioannis Sconhovii epistola ad carissimum suum fratrem scripta*, ut novitia manu notatur in primo folio libelli ms. ad me a vobis missi [6] ? An est alia ab ea quam ad nepotem suum scripsit, hoc titulo : *Dilectissimo mihi in Christo nepoti meo fratri N. novitio in monasterio Vallis Amoris* etc. [7], id est, Emsteyn prope Dordracum, ut arbitror ?

Vale in Domino et RR. DD. Schottum [8], Romaeum [9] et Lauwaium a me saluta. Raptim Bruxellis, 15 decemb. 1622.

[1] *Sic.* Il doit s'agir ici d'une autre *epistola in Eemsteyn*, appelée parfois *Liber de cursu spirituali*, parce qu'elle se fondait sur le mot de S. Paul : *Currite ut comprehendatis* (1 *Cor.* 9, 24) ; cf. DE VREESE, col. 890.

[2] Jean Hinckaert, chanoine des Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles, se chargea de l'éducation de son neveu Jean Ruysbroeck.

[3] Sur Hadewych, poétesse et mystique, voir AXTERS, t. 1, chap. 7. (La tradition qui se marque dans le qualificatif *Antverpianae* se reflète aussi dans un manuscrit que les anciens Bollandistes possédaient de ses œuvres, sous la cote ✠ *Ms 91.* Ce codex est mentionné dans la liste des livres trouvés à la maison professe des jésuites d'Anvers lors de la suppression de la Compagnie : « *B. Hedwigis de Antverpia opera*, manuscrit sur vélin, in folio, en flamand. » Voir Bibl. royale de Bruxelles, ms. 21583-86, où cette liste est conservée fol. 158^v^.

[4] S^te^ Gertrude de Nivelles et quelques autres saintes femmes sont mentionnées, en effet, au lib. IV, quaest. III, sect. IV, des *Disquisitionum magicarum libri sex* de Martin Delrio (éd. de Mayence, 1617, p. 510).

[5] La même personne qui, trois lignes plus haut, se nomme *Hedwigis*. Ces billets de Miraeus ont été rédigés, on le voit, avec une certaine précipitation.

[6] Revenant à Jean de Schoonhoven, Miraeus nous apprend ici qu'il a reçu de Rosweyde un document transcrit par une main peu experte, dont il rectifie à propos une bévue.

[7] C'est la plus répandue des épîtres envoyées par Schoonhoven à Eemsteyn et qui s'adresse à son neveu Simon, *pro impetranda maiore devotione*. On l'appelle souvent *Exhortatorium spirituale*.

[8] Le jésuite bien connu André Schott.

[9] Nicolas Romeyns, S. J., natif de Bruges, qui décéda en 1632 ; voir Alf.

R^ae V^ae studiosissimus.
Aub. Miraeus.

Adresse : Revd^o admodum in Christo Patri P. Heriberto Rosweido Soc. Iesu Theologo etc. Antverpiae.

2. *Lettre sans lieu ni date d'envoi,* conservée dans le recueil bollandien intitulé « Ex Actis Sanctorum Ianuarii reiecta aut reservata », actuellement manuscrit 7569 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fol. 46 [1]. Miraeus y traite de la Vie de S. Adalhard de Corbie.

Reverende admodum in Christo Pater Heriberte,

Remitto opera Paschasii Radberti [2] et gratiam habeo. In Vita S. Adelhardi [3], pag. 1672, dicuntur exstare eius epistolae ad plurimos directae. Opto scire an exstent typis editae [4]. Opto item scire quo anno obierit S. Adelhardus, quod Radbertus omisit [5]. Hincmarus, epist. 3, cap. 12, dicit se adolescentem vidisse Adelhardum senem et sapientem etc. Sed de anno obitus nihil addit. Opto item scire an exstet Vita Walae, fratris S. Adelhardi, quam Radbertum scripsisse notat Sirmondus [6].

Ad haec per otium R^a V^a dignabitur respondere. Nunc mihi mitti velim *Capitularia Caroli Magni et Ludovici Pii* a Petro Pithaeo edita [7], et remittam post unum alterumve diem. Vale.

A R^ae V^ae studiosissimo
Aub. Miraeo.

3. *Lettre du 25 février 1623,* conservée dans les *Collectanea bollandiana* des 12-13 décembre, manuscrit 8972-73 de la Bibl. royale

Poncelet, *Nécrologe des Jésuites de la province Flandro-Belge* (Wetteren, 1931), p. 45.

[1] Cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 412.

[2] Il s'agit de l'édition des œuvres de Paschase Radbert par J. Sirmond, imprimée à Paris en 1618. Cette date est un *terminus post quem* pour la présente lettre. Par ailleurs, les *Fasti belgici* de Miraeus, dont la préface, l'approbation et le privilège portent le millésime 1622, ont, au 2 janvier, une notice de S. Adalhard qui paraît bien avoir été rédigée avant la réponse de Rosweyde aux questions ici posées.

[3] *BHL.* 58. [4] La réponse est négative. [5] En 826.

[6] L'éloge de Wala († 836) par Paschase Radbert est connu sous le titre *Epitaphium Arsenii* (*BHL* 8761).

[7] Pierre Pithou fit imprimer les Capitulaires en 1588, à Paris ; une nouvelle édition parut en 1603 par les soins de son fils François.

de Bruxelles, fol. 306-306v [1]. Le premier feuillet et la signature sont autographes ; le second feuillet est de la main d'un secrétaire, la missive ayant subi, semble-t-il, un temps d'interruption avant l'envoi. Miraeus s'y intéresse aux auteurs respectifs de la Vie de S. Aubert, son patron, et de la Vie de Ste Gudule. La deuxième partie contient des indications variées et l'annonce d'un déplacement à Mons, à l'occasion duquel le chanoine offre ses bons offices à Rosweyde.

Reverende admodum in Christo Pater,

Diu est quod quaero quis fuerit scriptor Vitae S. Auberti, Cameracensis episcopi [2], patroni mei, quae apud Surium est mutila, Cameraci vero integra in monasterio S. Auberti [3]. Baldericus, in Chronico Cameracensi, auctorem nuncupat Fulbertum, doctorem clarissimum. An non is Fulbertus postea Carnotensis episcopus, scriptis clarus? Pro coniectura hac mea [4] facere videtur Capucinus iste anonymus qui Vitam S. Aldegundis abbatissae Malbodiensis gallice nuper Atrebati edidit [5], pag. 372, ubi citat epistolam Fulberti ad Ebulum archiepiscopum Remensem. Quid hac de re Ra Va sentiat opto scire, quid item de eiusdem S. Aldegundis genealogia, citato libro gallico praefixa ; quid denique de iis qui testamento S. Aldegundis pag. 207 notantur subscripsisse etc.

Habeo Vitam S. Gudilae virginis, gravi et erudito stilo a quodam Huberto nomine conscriptam [6], cuius hoc est initium : *Dilectissimo fratri Alberto Hubertus servus servorum Dei et hic seccundis successibus Christo obsequi et in futuro cum tripudio adstare eius aspectui. Attulisti ad nos* etc. Velim doceri quis fuerit iste Hubertus scriptor et Albertus ad quem scribitur.

Historia B. Virginis Lacensis prodibit post 2 aut 3 septimanas [7]. Chronicon Betlehemiticum petii a Priore Viridis Vallis, qui negat

[1] Cf. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. 5, p. 617. [2] *BHL.* 861.

[3] C'est d'après un manuscrit de ce monastère que J. Ghesquière a publié la Vie dans *Act. SS. Belgii*, t. 3, p. 538-565. Une copie s'en trouve, en effet, dans les *Coll. boll.* cités ci-dessus, fol. 281-289v ; cf. Van den Gheyn, t. c., p. 616.

[4] Cette attribution à Fulbert de Chartres, défendue par Ghesquière (t. c., p. 532-533), a pour elle la vraisemblance. Voir L. van der Essen, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 274.

[5] Il s'agit de l'opuscule, qui venait alors de paraître, du P. Basilide d'Ath, O. M. Cap., sous le titre : *Histoire de la vie, mort et miracles de sainte Aldegonde, vierge, fondatrice, patrone et première abbesse des nobles Dames chanoinesses de la ville de Maubeuge.* Arras, 1623. [6] *BHL.* 3684.

[7] Nous ne connaissons pas d'Histoire de Notre-Dame de Laeken qui ait vu le jour en 1623.

penes se esse, imo et sibi negatum a Betlehemiticis [1] ; adeo sunt morosi. Belgium Dinaei [2] sub Francis ista quadragesima submittetur prelo, per Dei gratiam. Scito tamen illud per annum non esse digestum, adeoque vix posse servire vestris Annalibus [3]. Hedwigis Antverpiensis prorsus mihi est ignota [4]. Quaerenda erit Diesthemii, per aliquem ex vestris Lovaniensibus. In *Originibus* meis *Benedictinis* [5] et aliis nihil habeo quod corrigam ; saltem quoad annos. Quae addenda aut supplenda videbantur posui in *Originibus monasticis* Coloniae 1620 editis [6]. Prumiensis monasterii origo quaeratur in Rheginone Prumiensi aut Trithemii Chronico Hirsaugiensi.

Cras aut perendie per Dei gratiam cogito <ire> Montes Hannoniae [7], quo mittor cum graphiario quodam Hispanico a Cardinale nostro [8], ut tamquam Protonotarius sumam informationem supra natalibus secretarii Regis Catholici, cui cognomen Alosa, qui nunc est apud Regem gratiosissimus una cum comite Olivares [9]. Si quid ibi voles de

[1] Le couvent des chanoines réguliers de Bethléem à Herent, près de Louvain. Sur le *Chronicon Bethleemiticum* dont fait mention Miraeus, voir L. Halkin, *Une œuvre historique belge à récupérer à Vienne : La chronique de Bethléem*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 24 (1945), p. 202-210. Cette œuvre de Pierre Impens a été retrouvée dans la Familien-Fideicommiss-Bibliothek impériale d'Autriche par les PP. F. Van Ortroy et A. Poncelet et signalée dans nos *Analecta*, t. 14 (1895), p. 262-263. Actuellement, le manuscrit appartient à la Bibliothèque nationale de Vienne.

[2] *Sic.* Pour *Divaei?* S'agirait-il d'un ouvrage de Pierre Divaeus réédité par Le Mire? Ce ne serait pas le premier. Nous ne voyons cependant rien de tel dans la liste des publications du chanoine d'Anvers à cette époque. Nous avons noté dans un petit cahier, où sont consignés les *Libri in cubiculo P. Heriberti Rosweyi Ultraiectini, Soc. Iesu* (Bibl. royale de Bruxelles, ms. 8523), un ouvrage de Divaeus : *Pet. Divęi, B e l g i u m, 8. Paris, 1603*, c'est-à-dire *De Galliae Belgicae antiquitatibus libri...* En 1624, parurent à Bruxelles les *Rerum belgicarum Annales in quibus christianae religionis et variorum apud Belgas principatuum origines* de Miraeus. Comme il s'agit là d'un volume de 862 pages, il a pu être mis sous presse dès 1623.

[3] Miraeus désigne par là une grosse publication de Rosweyde, qui allait paraître, en effet, la *Kerckelycke historie van Nederlandt* (Anvers, 1623).

[4] Miraeus revient ici sur un point déjà touché dans la première lettre, ci-dessus, p. 76 : la véritable identité de la poétesse Hadewych.

[5] *Origines Benedictinae, sive illustrium coenobiorum Ord. S. Benedicti... exordia ac progressus* (Cologne, 1614). En 1606, l'auteur avait fait paraître à Anvers un ouvrage plus restreint : *Origines coenobiorum Benedictinorum in Belgio.*

[6] *Originum monasticarum libri IV* (Cologne, 1620).

[7] Mons, en Hainaut.

[8] Ferdinand d'Autriche, infant d'Espagne, fils de Philippe III ; il mourut à Bruxelles en 1641.

[9] En février 1623, Philippe IV occupait depuis deux ans le trône d'Espagne. Il s'appuya constamment sur le comte-duc d'Olivarès, jusqu'à la disgrâce de

Guisii Annalibus Hannonicis, lubens curabo ; poterunt litterae mitti ad P. Rectorem Montensem. Nam haerebo ibi per 8 aut 10 dies.

Vale in Domino, nostri in sacrificiis et precibus memor. Raptim Bruxellis, 25 febr. 1623.

R^ae V^ae studiosissimus
A. Miraeus.

Adresse, fol. 305^v : R^do admodum in Christo Patri Heriberto Rosweydo, Soc. Iesu Theologo etc. Antverpiae.

La lettre a été classée par Rosweyde, fol. 305 : « 13 dec. de S. Auberto ep. Cameracensi » ; fol. 305^v : « Apud Miraeum Vita Gudilae, ab Huberto conscripta ». Sur la même page, Bollandus ajouta plus tard : « De auctore Vitae S. Auberti ».

4. *Lettre du 21 juin 1623*, conservée dans le recueil épistolaire n° 64 de la Bibliothèque des Bollandistes, fol. 16. Ce billet de Miraeus accompagnait l'envoi d'une copie de la Vie de S^te Berlinde, patronne du village de Meerbeke près de Ninove. Rosweyde rangea le texte au 3 février, et on le retrouve aujourd'hui parmi les *Collectanea bollandiana* groupés pour cette date, dans le manuscrit 108 de la Bibl. des Bollandistes, fol. 190-194. Dans la marge supérieure du premier feuillet, on lit : « Aub. Miraei », de la main du chanoine [1]. Celui-ci fait savoir, en outre, qu'il possède d'autres Vies de saints belges. Elles sont à la disposition de son correspondant, à la condition (intéressante à noter) que son nom soit mentionné, si Rosweyde publie les documents reçus. Miraeus désire, en effet, que la postérité sache qu'il a consacré quelque chose de son labeur personnel à l'ouvrage projeté.

Reverende admodum in Christo Pater,

Mitto Historiam S. Berlendis, in qua miror nullam fieri mentionem SS. Nonae et Celsae [2], quarum Molanus meminit ut virginum [3] ; etsi ego dubitem an non sit haec Nona mater S. Berlendis et soror S. Amandi episcopi, cuius mentionem invenies pag. 2.

ce ministre en 1643. Le secrétaire Alosa, présenté ici comme jouissant de la faveur du roi, a laissé peu de traces dans l'histoire.

[1] Bollandus, qui a publié dans *Act. SS.*, Feb. t. 1, p. 378-381, la Vie *BHL.* 1184, ne s'est pas servi de la recension, quelque peu différente, prise par Miraeus « ex ms. codice Meerbecensi ». Sur S^te Berlinde, voir L. VAN DER ESSEN, dans *Dict. d'hist. et de géog. ecclésiastiques*, t. 8 (1935), col. 523-525.

[2] Voir, à ce propos, *Act. SS.*, t. c., p. 378 D, E.

[3] *Natales sanctorum Belgii* (Douai, 1616), p. 23-24.

Habeo et alias Vitas non paucas mss. Belgicas, sed ea lege mittendas ut nostri saltem mentio fiat, et constet posteritati nos etiam aliquid, velut symbolae loco, contulisse, quod magno et sumptu et labore nobis constat et constitit.

Vale et me ut soles ama.

Raptim Bruxellis, 21 iunii 1623.

R^ae V^ae

A. Miraeus.

Adresse : Rev^do admodum in Christo Patri P. Heriberto Rosweido Soc. Iesu Theologo etc. Antverpiae.

5. Pour terminer, nous croyons utile de transcrire quelques lignes dédiées à la mémoire du P. Rosweyde par Miraeus dans sa *Bibliotheca ecclesiastica*. La « Pars altera » de ce *nomenclator* est posthume ; elle parut à Anvers en 1639 aux frais du chanoine Aubert van den Eede, neveu de l'auteur. P. 206, on lit la notice *Heribertus Rosweydus :* « Soc. Iesu theologus, sacras in ea litteras et philosophiam Duaci et Antverpiae professus est. Rude donatus [1], animum ad scribendum appulit et plerasque Belgii bibliothecas lustravit atque excussit, Ecclesiae antiquitates indagavit, Sanctorum vitas aliaque eruit, editurus aliquando magno Ecclesiae bono, si longiorem vitae usuram concessisset Deus. Vir et illa et bonorum omnium quo floruit favore dignus. Edidit [2] ... Obiit Antverpiae aet. 60, anno 1629, Belgicis e Societate scriptoribus luctuoso, quatuor nobilissimis pene simul sublatis, Rosweydo, Mangotio, Schotto, Scribanio [3], idque in una Professorum domo Antverpiensi. »

Maurice Coens.

[1] Entendez : libéré de sa charge de professeur. Cf. Horace, I *Ep.* 1 : *Spectatum satis et donatum iam rude, quaeris, Maecenas, iterum antiquo me includere ludo.*

[2] Suivent les titres de ses œuvres.

[3] En cette année 1629, André Schott mourut le 23 janvier ; Charles Scribani, le 24 juin ; Héribert Rosweyde, le 4 octobre ; Adrien Mangotius, le 25 novembre. Voir Alf. Poncelet, *Nécrologe de la Flandro-Belge*, p. 40-41.

INDEX SANCTORUM

quorum in catalogo mentio fit.

Adalbertus (Wotechus) ep. Pragensis m. 71.
Adelbertus diac. Egmundae in Hollandia 69.
Anianus ep. Aurelian. 69.
Avitus conf. Miciacensis 69.

Bartholomaeus ap. 70.
Bertha abb. Blangiaci 64.
Bibiana, Dafrosa, Flavianus, Faustus, Pigmenius mm. 66.
Boetius. *Vid.* Severinus.

Cadocus ab. in Llancarfan, ep. Beneventanus 62.
Cataldus ep. Tarentin. 68.
Catharina v. m. Alexandriae 74.
Chrysolius (Grisolius) ep. et soc. mm. in Flandria 73.
Columba v. m. apud Senones 64.

Domnolus ep. Cenomanensis 65.
Drausius ep. Suessionensis 67.
Dubricius ep. Landavensis 62.
Dympna v. m. Gelae 65.

Edburga abb. Thanetensis 61.
Egwinus ep. Wigorniensis 61.
Emmerammus (Haymerammus) ep. m. 60.
Ermelandus. *Vid.* Hermenlandus.
Ermenilda regina et abb. 63.
Eucharius, Valerius et Maternus epp. 70.
Eugenia, Protus et Hyacinthus mm. Romae 70.
Eulalia v. m. Barcinone 72.

Felix ep. Tubzacensis m. 61.
Ferreolus presb. et Ferrucio diac. mm. Vesontione 68. — Eorum translatio 68.

Flavianus. *Vid.* Bibiana.
Florentius et Vindemialis mm. Afri 67.

Gallus ab. in Alamannia 73.
Gemma v. m. apud Santonas 65.
Genesius m. Arelat. 60-61.
Gilbertus de Sempringham 63.
Grisolius. *Vid.* Chrysolius.
Gudwalus et Bertulfus culti Gandavi 70.
Gundleus rex Australium Britonum 62.

Haymerammus. *Vid.* Emmerammus.
Helena vid. m. Schedviae in Suecia 66.
Herina. *Vid.* Irene.
Hermenlandus ab. Antrensis 73.
Hermes m. Romae. Eius translatio Rothnacum 59.
Hilarus ep. Gabalitanus 61.
Himerius (Ymerius) erem. 60.

Ianuarius ep. Benevent. et socii mm. 60.
Iohannes Almanceps seu Hispanus prior Cartusianus in Sabaudia 70.
Irene (*al.* Herina) v. m. 68.
Itisberga v. in Artesia 64.

Kenelmus puer m. in Anglia 63.
Kiaranus (*al.* Piranus) ep. Sagiriensis 62.

Landelinus ab. Crispiniensis 67.
Laurentius diac. m. Romae 67.

Mammarius presb. et soc. mm. in Numidia 65.
Marcellinus, Petrus et soc. mm. 70.
Marianus et Iacobus mm. in Numidia 67.
Marsus presb. Autisiodorensis 63-64.

Maximus levita m. Aquilanus 65.
Maximus ep. Reiensis 69.
Metro presb. cultus Veronae 68.

Petrocus ab. in Cornubia 62.
Piranus. *Vid.* Kiaranus.
Primus, Marcus et soc. mm. Tergesti 68.

Quiteria v. m. Adurensis 64.

Ragenfredis abb. Dononiensis 73.
Regina v. m. prope Alesiam 61.
Regina comitissa culta Dononii 73.
Rufinus et Valerius mm. in agro Suession. 67.

Sabinus ep. et soc. mm. Spoleti 70.
Savinianus et Potentianus epp. Senonenses mm. 69.
Schetzelo erem. 69.
Scillitani martyres 66.
Severinus ab. Agaunensis 66.
Severinus Boetius philosophus 71-72.
Severinus ep. Coloniensis 73.
Simon (Symon), comes Crespeiensis, mon. 60.
Stephanus protom. 67. — Eius inventio 70.
Sulpitius Pius ep. Biturícensis 65.
Syrus ep. Ticinensis 72.

Tatheus conf. in Anglia 62.
Taurinus ep. Ebroicensis 67.
Theonestus ep. et soc. mm. Altini 66.
Tullenses episcopi 66.

Valentinus ep. Pataviensis 66.
Victor Maurus m. Mediolani 68.
Vulfricus (Wlricus) erem. in Anglia 63.

Werburga abb. Eliensis 62.
Wlricus. *Vid.* Vulfricus.
Wotechus *Vid.* Adalbertus ep. Prag.

Ymerius. *Vid.* Himerius.

LA CISTERCIENNE CATHERINE DE LOUVAIN FUT-ELLE ABBESSE DE PARC-LES-DAMES ?

Les deux récits que nous ont laissés sur Catherine, moniale de Louvain, Césaire d'Heisterbach [1] et Thomas de Cantimpré [2], ont été fondus en une tradition unique sous la forme d'une *Vita*. Celle-ci (*BHL.* 1701) a été publiée par Henschenius et Papebroch dans les *Acta Sanctorum* [3] d'après le codex 12708 de la Bibliothèque nationale de Vienne (autrefois ms. 9394 de la *Familien-Fideicommiss-Bibliothek*), œuvre du xv[e] siècle, provenant de Rouge-Cloître, et de la main du compilateur Jean Gielemans (*Novale Sanctorum*, t. I, fol. 194-195) [4]. En voici le résumé :

Dans une famille juive originaire de Cologne et récemment établie à Louvain, Renier, chapelain du duc de Brabant, avait coutume de discuter des choses de la religion en présence de l'enfant de la maison, la petite Rachel. Celle-ci écoutait avidement. Un jour qu'avec d'autres enfants, elle était chez le prêtre, celui-ci s'enquit si elle ne désirait pas le baptême. Sur sa réponse affirmative, il commença à l'instruire secrètement. Mais les parents se doutèrent de la chose et résolurent d'envoyer leur fille outre-Rhin. Apprenant leur décision, Rachel, en pleurs, avertit le chapelain et en sa compagnie courut se réfugier au monastère de Parc-les-Dames, où elle fut baptisée sous le nom de Catherine. Avec l'aide de coreligionnaires, sa famille dépensa beaucoup d'arguments et beaucoup d'argent pour obtenir raison de ce qu'elle considérait à bon droit comme un rapt et afin que leur fille leur revienne au moins jusqu'à douze ans, âge admis comme étant de discrétion.

[1] *Dialogus Miraculorum*, éd. J. Strange, t. 1 (Cologne, 1851), p. 95-98.

[2] *Liber qui dicitur Bonum universale de proprietatibus apum*, éd. G. Colvenerius (Douai, 1627), p. 296.

[3] *Act. SS.*, Maii t. 1, p. 532-534.

[4] *Analecta Bollandiana*, t. 14 (1895), p. 66. Bibliographie dans A. Zimmermann, *Kalendarium Benedictinum*, t. 2 (Metten, 1936), p. 148-149 ; S. Lenssen, *Hagiologium Cisterciense*, t. 1 (Tilburg, 1949), p. 91. Commentaires dans S. Roisin, *L'hagiographie cistercienne dans le diocèse de Liège au XIII[e] siècle* (Louvain, 1947), p. 65-67 ; J. Stengers, *Les Juifs dans les Pays-Bas au Moyen Age* (Bruxelles, 1950), p. 94-97.

Le duc de Brabant y consentit, mais fut détourné de cette attitude par son chapelain et l'abbé de Villers. Les Juifs crurent avoir plus de succès auprès de l'évêque de Liège. L'ambiguïté dont celui-ci fit montre le fit citer au synode provincial de Cologne, où il lui fut enjoint de ne plus troubler la paix de Parc-les-Dames. Catherine fut alors appelée à Liège. Elle s'y rendit sous bonne garde et, devant le tribunal épiscopal, en présence de l'abbé de Villers, refusa de rentrer chez ses parents. Quelque temps plus tard, l'abbé de Clairvaux visitant les monastères du pays chargea de sa défense le prieur de Parc. Par la suite, Catherine déjoua un projet matrimonial des siens : un jeune Juif de belle prestance fit le simulacre de recevoir le baptême afin de l'attirer hors du cloître. Il échoua.

De la vie de Catherine à Parc-les-Dames, seul est rapporté un épisode, émouvant dans sa simplicité. Lorsque les moniales recevaient des visites de parents et d'amis, elle se jetait au pied d'une statue de la Vierge et s'écriait : « Glorieuse Vierge Marie, mes sœurs reçoivent consolation et joie de la visite des leurs ; moi, pauvre orpheline délaissée, je me présente à vous comme à ma cousine et parente. Soyez en tout mon refuge et ma consolation. » Le récit s'arrête là. Quelques mots de lieux communs le terminent : *Cum itaque sub iugo sanctae regulae Domino fideliter et perseveranter desservisset et vidisset visiones admirabiles ac etiam miraculis claruisset, plena virtutis decessit.*

Dépourvue de l'appareil du merveilleux hagiographique que nous sommes habitués à rencontrer chez Césaire d'Heisterbach, la *Vita Catherine* a la valeur d'un reportage, d'une tranche de vie. Elle est l'œuvre de contemporains : la première version fut écrite après 1216 [1] et, sans doute, vers 1223 [2], la seconde vers 1256 [3]. Comme nous le verrons, Catherine était alors toujours en vie. Les personnages sont historiquement connus : le duc de Brabant Henri I^er^ [4], l'évêque de Liège Hugues de Pierrepont [5], l'archevêque de Cologne Engelbert de Berg [6], l'abbé de Villers Walter d'Utrecht [7],

[1] Sacre d'Honorius III et élection d'Engelbert de Berg.

[2] W. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, t. 2, 6^e^ éd. (Berlin, 1895), p. 487.

[3] E. Berger, *Thomas Cantipratensis. Bonum universale de apibus* (Paris, 1895), p. 15. Cf. H. De Vocht, dans la *Biographie nationale*, t. 25 (Bruxelles, 1930), col. 32.

[4] G. Smets, *Henri I^er^, duc de Brabant* (Bruxelles, 1908), p. 162.

[5] É. Poncelet, *Actes des princes-évêques de Liège. Hugues de Pierrepont* (Bruxelles, 1946), Introd., p. xxviii-xxix.

[6] A. Poncelet, dans *Act. SS.*, Nov. t. 3 (Bruxelles, 1910), p. 623-644.

[7] É. de Moreau, *L'abbaye de Villers-en-Brabant aux XII^e^ et XIII^e^ siècles* (Bruxelles, 1909), p. 54-56. Quand il parle de l'intervention de l'abbé de Clair-

et jusqu'au chapelain Renier, qui apparaît dans des chartes de 1209 et 1211 [1]. Les faits évoqués sont établis, notamment la présence de Juifs à Louvain [2], le synode de Cologne où l'évêque de Liège se voit reprocher son attitude [3]. Enfin, il est possible d'établir l'époque des événements. Sans fixer l'année comme le font Ficker [4] et Aronius [5], il est à tout le moins avéré, ainsi que le dit avec prudence M. Stengers [6], que l'entrée de Catherine au couvent se fit vers 1220 et, ajoutons-nous, avant juin 1221, moment du décès de Guillaume, abbé de Clairvaux. Parc-les-Dames adhérait depuis 1215 à l'ordre de Cîteaux ; auparavant la tradition veut qu'il ait appartenu à l'ordre de Saint-Augustin et que sa fondation soit l'œuvre de deux époux, Jean Hugues et Béatrice, privés d'enfants [7].

vaux, le texte de Césaire d'Heisterbach commet une erreur : il parle de Guy († 1214), alors qu'il s'agit évidemment de Guillaume (1217-1221). *Gallia christ., ed. nova*, t. 5 (Paris, 1728), col. 804. C'est à cette erreur que se réduisent les critiques de J. Stengers, *op. c.*, p. 95-96. Selon la R^de^ Mère S. Roisin (*loc. c.*), cette erreur serait due non à Césaire d'Heisterbach mais au scribe de la copie qui nous est parvenue, l'auteur n'ayant écrit que l'initiale W. Pour M. Stengers, ce genre d'abréviation se rencontre exclusivement dans les textes diplomatiques. Il me semble difficile d'être aussi catégorique.

[1] P. J. Goetschalckx, *Bijdragen tot de geschiedenis... Brabant*, t. 1 (1902), p. 59 ; H. Vander Linden, *Les Templiers à Louvain*, dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5^e^ série, t. 9 (1923), p. 253. Quant au prieur de Parc à qui l'abbé de Clairvaux confia la protection de Parc-les-Dames, il s'appelle sans doute Henri et apparaît dans les chartes, de 1210 à une date antérieure au 26 juillet 1229. E. de Marneffe, *Cartae Parcenses*, dans *Bijdragen tot de geschiedenis... Brabant*, t. 3 (1904), p. 21, 23, 149 et 222.

[2] J. Stengers, *op. c.*, p. 13-17.

[3] J. Hartzheim, *Concilia Germaniae*, t. 3 (Cologne, 1745), p. 514.

[4] J. Ficker, *Engelbert der Heilige* (Cologne, 1853), p. 241.

[5] J. Aronius, *Regesten zur Geschichte der Juden im Fränkischen und Deutschen Reiche bis zum Jahre 1273* (Berlin, 1887), n° 197.

[6] J. Stengers, *op. c.*, p. 96.

[7] J.-B. Gramaye, *Antiquitates illustrissimi ducatus Brabantiae* (Bruxelles, 1610), p. 117 (ne parle pas de l'affiliation primitive). — *Délices de la noblesse* (Amsterdam, 1706), p. 6. — C. Van Gestel, *Historia sacra et profana archiepiscopatus Mechlinensis* (La Haye, 1725), p. 229. — *Groot kerkelijk Toneel des Hertogdoms van Brabant* (La Haye, 1727) p. 61. — *Gallia christiana, ed. nova*, t. 5, col. 74. — *Le grand Théâtre sacré du duché de Brabant*, t. 1 (La Haye, 1734), p. 153. — J.-M. Canivez, *L'ordre de Cîteaux en Belgique* (Forges-lez-Chimay, 1926), p. 233 (l'incorporation à l'ordre de Cîteaux de monastères préexistants était très fréquente aux XII^e^ et XIII^e^ siècles) ; id., dans le *Dictionnaire de*

Catherine devint-elle un jour la supérieure de cette abbaye? Pas un mot à ce sujet dans sa *Vita ;* il est vrai que ce silence s'expliquerait si la rédaction de Thomas de Cantimpré est antérieure à la bénédiction qu'aurait reçue Catherine. Par ailleurs, un manuscrit de l'université de Liège — le numéro 366[1] — semble apporter sur la question un renseignement précieux ; c'est le catalogue des reliques reçues de Cologne, au XIII^e^ siècle, par l'abbé de Saint-Trond, Guillaume de Ryckel. Le copiste de ce manuscrit est Trudon de Gembloux, un des premiers moines qui entrèrent à Saint-Trond après la réforme de 1520. Il exerça les fonctions de chantre et de sacristain et mourut en 1582[2]. Nous devons la transcription qu'il fit du catalogue rédigé par Guillaume de Ryckel lui-même — ainsi que le démontre l'usage du style direct — à l'intérêt que Trudon portait à son office de sacristain.

On sait que l'abbé de Saint-Trond fut le réorganisateur des finances et le restaurateur de la discipline dans son monastère[3]. Il fut aussi un fervent collectionneur de reliques. A l'occasion de la réception d'un grand nombre de celles-ci venant de Cologne et dont certaines étaient destinées à des cadeaux, il en dressa une liste. Or, voici un passage où l'on reconnaît sans conteste notre Catherine : *S. Katerina. Istam dedi Katerine quondam Iudee moniali et abbatisse de Parco, feria sexta ante Ascensionem LXX^o^*[4].

Ce texte qui, à première lecture, paraît attribuer à Catherine la qualité d'abbesse de Parc, se présente comme un témoignage digne de la plus grande créance. En effet, Guillaume de Ryckel est un

droit canonique, t. 3 (Paris, 1942), col. 762, et dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. ecclés.*, t. 12 (Paris, 1950), col. 952.

[1] M. GRANDJEAN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'université de Liége* (Liège, 1875), n° 276.

[2] C. DE BORMAN, *Chronique de l'abbaye de Saint-Trond*, t. 2 (Liège, 1877), p. 361. — U. BERLIÈRE, *Guillaume de Ryckel et les reliques des saints de Cologne*, dans la *Revue Bénédictine*, t. 16 (1899), p. 270. — M. COENS, *Les saints spécialement honorés à l'abbaye de Saint-Trond*, dans les *Analecta Bollandiana*, t. 72 (1954), p. 406-412.

[3] H. PIRENNE, *Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272). Polyptyque de l'abbaye de Saint-Trond du milieu du XIII^e^ siècle* (Gand, 1896), passim. — A. HANSAY, *Étude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond depuis les origines jusqu'à la fin du XIII^e^ siècle* (Gand, 1899), *passim*. — U. BERLIÈRE, *op. c.*, p. 271.

[4] Page 23 du manuscrit. U. BERLIÈRE, *op. c.*, p. 275. — M. COENS, *op. c.*, p. 412, note 1.

contemporain — il mourut le 27 février 1272 [1] — ; c'est un voisin — il n'y a guère plus de six lieues de son abbaye à celle de Catherine — ; c'est un prélat de l'ordre de Saint-Benoît, à la règle duquel se rattache Parc-les-Dames ; il connaît sa donataire puisqu'il est son correspondant et que, par une délicate attention, il lui envoie des reliques qu'il munit du nom de Catherine [2].

Comment expliquer ce qui semble une erreur de l'abbé de Saint-Trond ? A la vérité, seul un lecteur trop pressé s'y trompera. Il est clair qu'il faut disjoindre les termes *Katerine quondam Iudee moniali* et *abbatisse de Parco*. Il s'agit de deux personnes différentes, la donation étant faite à Catherine et à l'abbesse de Parc-les-Dames, c'est-à-dire à son couvent. N'oublions pas que Guillaume écrivait ces notes à son usage propre et ne pouvait s'abuser. Au reste, pourquoi les termes *moniali et abbatisse* s'appliqueraient-ils à une même personne ? C'est contraire à l'habitude et à la logique, car pour être abbesse il faut évidemment être moniale au préalable. Enfin, l'abbé savait fort bien qu'un cadeau aussi important qu'une relique insigne ne pouvait être donné privément à une religieuse, mais à son couvent [3].

Reste évidemment à confronter cette interprétation avec les sources diplomatiques. On ne possède pas de travail satisfaisant sur la matricule des abbesses de Parc-les-Dames. C. Van Gestel, qui écrivait au début du XVIII[e] siècle, nous a laissé une liste, établie, semble-t-il, d'après les archives abbatiales [4]. Mais, soit qu'il n'ait pas vu tous les textes, soit qu'il ait négligé certains renseignements, le résultat de son enquête est maigre. Les auteurs de la *Gallia christiana*, quelques années plus tard, ont inséré dans leur ouvrage une notice sur les prélates, qui n'est pas une simple copie de Van Gestel [5]. Les archives ont été revues et les épitaphes des abbesses ont été relevées. Les indications ainsi glanées amendent quelque peu l'apport du premier auteur. Bientôt après, *Le grand Théâtre*

[1] H. Pirenne, dans la *Biographie nationale*, t. 20 (Bruxelles, 1908-10), col. 632.

[2] Il s'agit de reliques ursuliennes provenant de l'inépuisable officine de la métropole rhénane. M. Coens, *op. cit.*, p. 407, note 1. Sur l'aire de dispersion de ces reliques voir G. de Tervarent, *La légende de sainte Ursule* (Paris, 1933), p. 35-45.

[3] On trouve dans le même catalogue des cas où une relique est donnée à un tel *et conventui*. U. Berlière, *op. cit.*, n[os] 25 et 31.

[4] C. Van Gestel, *loc. c.*

[5] *Gallia christ., ed. nova*, t. 5, col. 74-76.

sacré du duché de Brabant, que l'on attribue généralement à Le Roy, reprenait la liste en partant des données de Van Gestel, mais en utilisant largement les renseignements de l'obituaire de l'abbaye [1].

Aucun de ces ouvrages n'apportait assez de précision pour qu'on pût s'y fier sans contrôle en ce qui concerne l'existence, au XIII^e^ siècle, d'une abbesse Catherine. Il fallait revoir les sources. Heureusement les archives de Parc-les-Dames sont bien conservées. Le chartrier est riche de plus de mille pièces — exactement onze cent huit — réparties entre les Archives Générales du Royaume, à Bruxelles [2], et la Bibliothèque nationale de Paris [3]. La confrontation du cartulaire conservé au dépôt de Bruxelles [4] et des originaux fait, d'ailleurs, ressortir le peu de pertes que subirent ceux-ci.

Bien que l'examen des diplômes du XIII^e^ siècle révèle des difficultés de classement dans la liste des abbesses, difficultés dues au chevauchement chronologique de certains noms, il est formellement exclu qu'en 1270 ou même à une date approchante et nécessairement antérieure à 1272, on puisse insérer Catherine de Louvain. En effet, on rencontre dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle d'abord une abbesse répondant au nom de Marguerite. Elle est mentionnée dans trois chartes, la première du 8 février 1249 (n. st.) [5], la deuxième du 1^er^ octobre 1266 [6] et la troisième du 1^er^ décembre 1271 [7]. La *Gallia*, qui fait d'elle l'abbesse succédant à

[1] *Le grand Théâtre sacré du duché de Brabant*, *loc. c.*

[2] Archives ecclésiastiques du Brabant, n^os^ 9485 à 9494. A. D'Hoop, *Inventaire général des Archives ecclésiastiques du Brabant*, t. 3 (Bruxelles, 1922), p. 362.

[3] Manuscrits, fonds latin, recueils n^os^ 9292 à 9297. L. Delisle, *Inventaire des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale sous les numéros 8823-11503 du fonds latin* (Paris, 1863) p. 26. — J. Tarlier et A. Wauters, *Géographie et histoire des communes belges. Canton de Tirlemont* (Bruxelles, 1865), p. 162. La référence aux Archives nationales que donne J.-M. Canivez, *op. c.*, p. 212, est erronée : l'auteur confond les deux institutions.

[4] Archives ecclésiastiques du Brabant, n° 9497. [U. Berlière], *Inventaire des cartulaires conservés dans les dépôts des Archives de l'État en Belgique* (Bruxelles, 1897), p. 92. — H. Stein, *Bibliographie générale des cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France* (Paris, 1907), n° 2022. — A. D'Hoop, *op. c.*, t. 3, p. 363.

[5] S. Bormans et É. Schoolmeesters, *Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liége*, t. 1 (Bruxelles, 1893), p. 541.

[6] Bibliothèque nationale, Manuscrits, fonds latin, rec. 9293. — Archives Générales du Royaume, cartulaire de Parc-les-Dames, f° 26^v^.

[7] Bibliothèque nationale, *loc. c.*

Ode (avant le 16 mai 1237 [1] - après juin 1244 [2]), lui assigne le 2 mai 1275 comme date de décès. Pour expliquer son apparition aberrante dans la chronologie des abbesses, on peut supposer qu'ayant dirigé le monastère jusqu'à une date antérieure à mai 1258 [3], elle déposa la crosse et vécut encore de longues années. Le titre d'abbesse que lui accordent les textes ne serait alors qu'honorifique. Autre hypothèse, elle reprit un certain temps la direction du monastère. Mais Van Gestel donne la même date de décès pour une autre abbesse, Agathe van Dyeven. Bien que la chose ne soit pas impossible, elle paraît extraordinaire. L'absence de documents ne permet pas d'élucider le problème. Agathe van Dyeven a-t-elle existé? Si elle est morte le 25 mai 1275, ce n'est pas elle qui apparaît sous l'initiale A. depuis 1279 [4]. Elle n'a donc qu'une existence supposée, traditionnelle, basée peut-être sur une mention de l'obituaire. Or, pour le XIII[e] siècle, les années des décès inscrites dans ce genre de documents sont des additions tardives. Celle-ci est donc suspecte *a priori*.

Vient ensuite une abbesse que les documents nous font connaître uniquement par son initiale : E. Elle est citée dans plusieurs chartes délivrées au cours d'un abbatiat qui semble assez long, le 11 mai 1258 [5], en septembre de la même année [6], en mai 1261 [7], en juin 1272 [8], et, enfin, le 27 novembre de cette année-là [9]. A ce moment,

[1] A. G. R., cartulaire de Parc-les-Dames, f° 82. — E. DE MARNEFFE, *Cartulaire de l'abbaye d'Afflighem* (Louvain, 1894-96), p. 553.

[2] A. G. R., chartrier de Parc-les-Dames ; cartulaire de Parc-les-Dames, f° 195[v]. — A. WAUTERS, *Analectes de diplomatique*, dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 4[e] série, t. 14 (1887), p. 140.

[3] Cf. infra.

[4] A. G. R., cartulaire de Parc-les-Dames, f[os] 33[v] et 44[v] ; chartrier de Parc-les-Dames (actes du 15 août 1287, 2 juin 1288, 25 juillet et 14 septembre de la même année). Seul, un diplôme du 11 juin 1288 fait connaître un nom entier : Alaise, *Alasia* (A. G. R., chartrier de Parc-les-Dames). S'agit-il d'une seule abbesse? Il est impossible de le certifier. La *Gallia* en cite deux, non compris Agathe van Dyeven : Anne et Agnès, et toutes deux avec le millésime 1279, mais ignore Alaise. D'après VAN GESTEL (*loc. c.*), il s'agit d'Anne van Merxem, citée en 1279. Mais aujourd'hui il n'y a aucun document qui cite ce nom.

[5] A. G. R., cartulaire de Parc-les-Dames, f° 222.

[6] *Ibid.*, f° 195. [7] *Ibid.*, f° 44.

[8] Bibliothèque nationale, Manuscrits, fonds latin, rec. 9292. — A. G. R., cartulaire de Parc-les-Dames, f° 33[v].

[9] A. G. R., cartulaire de Parc-les-Dames, f° 33[v].

Guillaume de Ryckel était mort depuis plusieurs mois. Il n'est donc pas possible de placer dans cette liste Catherine de Louvain.

Il y a mieux. Si nous nous tournons vers l'obituaire de Parc-les-Dames, aujourd'hui perdu, mais connu de l'auteur du *Grand Théâtre sacré* et, semble-t-il, dépouillé par lui avec soin, nous remarquons la même carence. Or, il est proprement impensable, si Catherine eût été abbesse, que ce document ait passé sous silence ou n'ait pas honoré du titre auquel elle avait droit celle vers qui convergeait lors de son décès la vénération unanime de la communauté. Il est donc évident que la cistercienne Catherine de Louvain ne fut pas abbesse [1].

Le rapprochement du texte de Guillaume de Ryckel avec la *Vita* n'est cependant pas inutile. Il nous apprend la qualité de moniale de Catherine et ce terme doit, sans doute, être pris au sens strict de professe lettrée, s'opposant à la *laica* qui n'a pas fait d'études et que son manque de formation rend incapable d'exécuter les chants liturgiques [2]. Ce qui cadre, d'ailleurs, parfaitement avec la vive intelligence dont Catherine faisait preuve en sa jeunesse, au dire de Césaire d'Heisterbach. Grâce à Guillaume de Ryckel on connaît encore la longévité de Catherine : en vie en 1270, elle devait avoir alors environ soixante ans.

Namur. Émile Brouette.

[1] Nous croyions avoir trouvé l'argument ruinant, à l'aide d'un texte, le soi-disant témoignage de Guillaume de Ryckel. Dans un acte du 15 août 1287, il est mentionné une donation de cent livres de Louvain, faite par *soror Katerina de Lovanio* (A. G. R., chartrier de Parc-les-Dames). C'était tentant de faire le rapprochement. Il ne s'agit toutefois que d'une homonyme, le père de la bienfaitrice (*Walterus Faber*) et son co-donateur étant alors encore en vie, ce qui ne pourrait s'appliquer au père de notre Catherine sans dépasser l'extrême limite de la longévité humaine.

[2] Mgr A. M. Landgraf, *Zum Gebrauch des Wortes « clericus » im 12. Jahrhundert*, dans *Collectanea Franciscana*, t. 22 (1952), p. 74-78.

VIRGILE DE SALZBOURG EN IRLANDE

Avec sa pénétration habituelle, M. Mario Esposito insistait, voici quelques années, sur la valeur d'un document bien remarquable [1]. Le *Liber Confraternitatis Sancti Petri Salisburgensis*, composé pour l'évêque irlandais S. Virgile, de la première main, antérieure à l'année 784, sous le titre d'*Ordo comm(emorationis) episcoporum vel abbatum defunctorum*, ouvre comme suit la colonne réservée aux abbés : *Patricius ep. Columbe abb. Barthani abb. Lassarani. Fircnoi. Seiani. Sufnei. Commeni. Sailfei. Adomnani. Kerani. Columbani. Konomblo. Tunochodo. Dorbeni. Feilgon. Killeni. Killeni. Zslibdeni* [2]. Après un blanc, mais toujours *prima manu*, viennent d'autres noms d'abbés, dont, par bonne fortune, le premier, *Item Eparsuindus abb.*, est identifiable : Ebersuindus ou Eparsuind(us), abbé de Niederaltaich, mentionné en 753, mort sans doute après 762 et avant 765 [3]. C'est donc un contemporain du précédent, Slébténe, lequel est certainement, nous allons le montrer, le quinzième abbé d'Iona (767-772) [4].

[1] M. Esposito, *Adamnan's Vita Sancti Columbae, etc. ; Virgilius of Salzburg*, n° vi de la cinquième série des *Notes on Latin Learning and Literature in Mediaeval Ireland*, dans *Hermathena*, n° 50 (1937), p. 156-157. La liste qui nous occupe avait été utilisée déjà, non sans quelques maladresses, par Alphonse Bellesheim, *Geschichte der katholischen Kirche in Schottland* (Mayence, 1883), t. 1, pp. 77-102 et 135-140, où les noms sont identifiés ; les défauts n'ont pas disparu dans la traduction anglaise de Dom Oswald Hunter Blair, *History of the Church of Scotland* (Édimbourg et Londres, 1887), t. 1, pp. 109-148 et 200-209. L'original est toujours à Saint-Pierre de Salzbourg.

[2] Éd. S. Herzberg-Fränkel, *M.G.*, Necrologia Germaniae, t. 2 (1904), p. 27, col. 64 du manuscrit (numérotée 71 chez d'anciens auteurs). Le titre porte : *Ordo comm(unis)* ; c'est *comm(emorationis)* qu'il convient sans doute de lire.

[3] *Necrologia*, t. c., p. 561, col. 3.

[4] On ne peut s'empêcher de regretter en passant que cette importante liste de noms irlandais, de la fin du viii[e] siècle, soit restée inconnue de Whitley Stokes et de John Strachan, qui en ont inséré de pareilles au tome 2 de leur *Thesaurus Palaeohibernicus* (Cambridge, 1903). Son omission dans ce répertoire a privé les érudits irlandais de la connaître et ainsi d'en fournir le commentaire qu'elle méritait depuis longtemps.

Reprenons maintenant les noms qui précèdent celui d'Eparsuindus. Ils forment un tout. Le premier seul est au nominatif, comme le sont les noms d'évêques à la colonne 63 du manuscrit. Ce n'est certes pas sans intention que *Patricius* a été détaché et mis en tête de la série qui va suivre, celle d'abbés irlandais, qui tous, à deux exceptions près, sont les chefs du monastère d'Iona, rangés en ordre chronologique parfait [1]. Les voici identifiés, au nominatif, normalisé autant que possible, de leur nom irlandais, avec la date de leur mort, laquelle fournit régulièrement le jour de leur fête :

1. Colum Cille (en latin *Columba*), fondateur et premier abbé (9 juin 597) ;
2. Báethéne [2], deuxième abbé (9 juin 599) ;
3. Lasrén, Lassrén, Laisrén ou Lasrián [3], troisième abbé (16 septembre 601) ;
4. Fergna [4], quatrième abbé (2 mars 623) ;
5. Ségéne [5], cinquième abbé (12 août 652) ;
6. Suibne [6], sixième abbé (11 janvier 657) ;
7. Cumméne [7], septième abbé (24 février 668) ;
8. Failbe [8], huitième abbé (22 mars 679) ;
9. Adomnán [9], neuvième abbé (23 septembre 704).

[1] Le cas spécial de Dorbéne n'y contrevient pas ; voir ci-après, p. 94, avec la note 4.

[2] La forme *Barthani* ne s'explique pas par un essai d'écriture phonétique ; c'est une bévue pour *Baithani* ou *Baethani*.

[3] *Lassaranus* n'est pas une mauvaise latinisation. Elle a été rendue plus prononçable grâce à la même voyelle épenthétique que dans une graphie germanisée du nom d'Adomnán, *Athamanani*, au 23 septembre, dans le plus ancien des manuscrits de Reichenau du martyrologe hiéronymien, antérieur au milieu du IX^e^ siècle.

[4] Le nominatif latin *Fircnous* noterait, en y ajoutant la désinence *us*, le génitif irlandais, où la première syllabe a été déclinée comme si elle était le substantif séparé *fer*, « homme », au génitif *fir*. Le nominatif irlandais a pu être *Fergno*, prononcé à peu près comme l'aurait été *Fercno*.

[5] Le *g*, entre voyelles antérieures, ne se faisait guère entendre dans l'émission ; il a été remplacé ici en latin par *i* (avec valeur de *yod*).

[6] *Sufne* devait correspondre à peu près à la prononciation.

[7] On remarque également au martyrologe de Tallaght, qui est contemporain, et malgré la tendance notoire du copiste à moderniser les graphies, beaucoup d'hésitation entre les formes Commán, Commain et Cumeán, Cumméne, Cummíne, qui semblent interchangeables. Ceci doit correspondre à une ambiguïté de prononciation ou refléter une idée étymologique de derrière la tête.

[8] L'*s* à l'initiale de *Sailfei* ne saurait être qu'une bévue, tandis que l'*f*, dans le corps du nom, rend assez bien le *b* irlandais en cette position.

[9] On notera cette graphie, correcte et pratiquement la plus répandue à l'époque (*Anal. Boll.*, t. 77 [1959], p. 387).

Ici la liste d'Iona s'interrompt pour insérer les noms de deux abbés irlandais d'autre origine, au génitif également. L'un et l'autre étaient universellement connus. Leur présence s'expliquerait plus facilement comme une adjonction dans des litanies que dans le catalogue d'un *Liber Confraternitatis*. Faut-il suggérer que cette rupture d'une belle ordonnance a été entraînée par quelque méprise dans la copie d'un catalogue en colonnes? En tout cas, l'identification va de soi : S. Colomban, le fondateur de Luxeuil et de Bobbio, législateur des moines continentaux celtisants, et S. Ciarán [1], le fondateur de Cluain Moccu Nóis et ainsi le chef d'une *paruchia*, ou congrégation de monastères, des plus puissantes, vraie rivale de celle d'Iona.

10. Le catalogue d'Iona reprend avec le dixième abbé en ordre chronologique, Conamail [2] (11 septembre 708) ;

11. Dúnchad ou Donnchad [3], onzième abbé (25 mai 717).

Le nom suivant est celui de Dorbéne, bien connu des paléographes comme copiste du meilleur manuscrit de la *Vita Columbae* d'Adomnán [4]. Dorbéne gouverna Iona du vivant de l'abbé Dúnchad ou Donnchad pendant cinq mois de 713 et mourut le 28 octobre de la même année. Bien que le martyrologe de Tallaght lui confère le titre d'abbé, il est croyable que Dorbéne a été en quelque façon le coadjuteur, peut-être avec droit de succession, de Dúnchad ou Donnchad. Comme l'abbé suivant est appelé ailleurs fils de Dorbéne (et ce dernier nom est fort rare, sinon unique), on se demandera si un mariage antécédent aurait fait obstacle à une nomination régulière. Des érudits sérieux ont évoqué ici, à très bon droit, nous paraît-il, les troubles causés dans la communauté par les préparatifs du renoncement aux coutumes celtiques et enfin par l'adoption des usages romains, en ce qui regardait la forme de la tonsure et la date de Pâques. Ces troubles, dont le début se place sous Adomnán, se sont prolongés au moins durant l'abbatiat de Dúnchad ou Donn-

[1] *Keranus* est une forme latinisée acceptable. *Queranus* n'est pas rare, non plus que *Cheranus*, chez les Irlandais, qui, dans leur graphie, n'utilisent le *k* que pour le groupe *ka* à l'initiale (et dans l'abréviation *kl*). L'*e* long fermé de la première syllabe ne s'était pas encore diphtongué dans l'écriture, bien qu'il ait pu l'être déjà dans la prononciation. Celle-ci est restée, pourtant, conservatrice, en général, dans notre document : épinglons les formes *Commeni*, *Dorbeni*, *Killeni*, *Zslibdeni*.

[2] Le génitif irlandais était *Conamla*, avec un son du groupe *ml* qui appelait, pour ainsi dire, un *b* intermédiaire. Comparons l'évolution qui devait donner des mots français comme *ensemble*, *semble*, *comble*. A la finale et ailleurs, *o* pour *a* n'est pas rare dans les textes en vieil irlandais.

[3] Le génitif irlandais était *Dúnchada* ou *Donnchada*. La notation est nettement germanisée. L'initiale, suivie d'une voyelle postérieure, a été entendue *t* au lieu de *d*. Le premier *a* est épenthétique. Pour l'*a* final en pareil cas, voir la note précédente.

[4] *Anal. Boll.*, t. c., p. 163-164.

chad. On sait qu'Adomnán, en raison de son attitude dans ces questions et de l'opposition rencontrée chez ses propres moines, avait dû quitter Iona. Dorbéne aurait-il été le chef et l'élu d'une fraction seulement de la communauté? Et de laquelle? Les renseignements disponibles ne permettent pas d'en décider. Dorbéne, cependant, n'est généralement pas rangé dans l'ordre de la succession régulière.

12. Fáelchú [1], douzième abbé (en 724, probablement le 30 avril) [2].

13, 14. Le redoublement *Killeni. Killeni.* n'est pas une erreur de transcription. Il y eut, en effet, deux abbés du même nom, Cilléne Fota, le treizième (en 719, peut-être le 14 ou le 19 avril) [3], et Cilléne Droichet, le quatorzième (3 juillet 752).

15. Slébine ou Slébéne, autrement dit Slébtíne et mieux Slébténe [4], quinzième abbé (2 mars 767), clôt la liste. Sous son abbatiat, il paraît bien que toute tendance séparatiste appartienne au passé [5] : l'unanimité s'est faite sur le nom d'un membre de la famille du fondateur, selon les habitudes irlandaises dans une succession régulière, et l'abbé d'Iona, dix ans avant sa mort, établit ou rétablit la « Loi de Colum Cille ». Il était réservé à son second successeur, Bresal, de procéder à la même opération juridique (vraisemblablement une

[1] Au génitif, en irlandais, c'est *Fáelchon ;* d'où ici *Feilgon.* On notera la curieuse façon de rendre le *ch* par un *g.* L'alternance purement graphique du *c* et du *g* est assez fréquente dans la notation des sons irlandais à cette époque et le restera pendant des siècles, mais en Allemagne au VIII[e] siècle c'est toujours un *g* qui rend le premier *ch* de Dub Dá Chrich (*Dobdagrecus, Doddogrecus, Tutigraecus*). Un phénomène du même genre se constate dans les emprunts islandais de mots gaéliques (E. C. SVEINSSON, *Celtic Elements in Icelandic Tradition,* dans *Béaloideas,* t. 25 (1957, paru en 1959), p. 5, note 5).

[2] La difficulté de datation au calendrier et le fait que le martyrologe de Tallaght porte au 30 avril *Failchon episcopi* (alors que Bède, strictement contemporain, affirme en 731 que l'abbé d'Iona, quoiqu'il ait sous ses ordres l'épiscopat de la région, est toujours un simple prêtre) reflètent également les troubles apportés par un schisme à la succession régulière.

[3] Encore une hésitation sur l'identification du personnage dans les listes martyrologiques ; voir la note précédente.

[4] On ne s'explique pas la graphie par *Zs,* mais le groupe *bd* se rend souvent par *pt,* même dans les textes irlandais.

[5] Les annales irlandaises inscrivent en 759 la mort d'un « abbé d'Iona » (soit coadjuteur de Slébéne, soit représentant d'une tendance séparatiste), *Fedhlimidh sive Failbe ;* il aurait pris ou reçu le gouvernement de l'abbaye et de ses filiales (*principatum Iae tenuit*) trente-sept ans auparavant. Ce semble être le dernier vestige de division intestine. Les circonstances sont toutes différentes en 766, quand un nouvel abbé (coadjuteur, cette fois) est nommé, du vivant de Slébténe, afin de couper radicalement toute espèce de dissension au moment prochain de la succession : c'est le second Suibne, qui deviendra, l'année suivante, le seizième abbé.

perambulatio des dépendances d'Iona en Irlande), cette fois en compagnie du roi suprême de l'île, Donnchad, dont le père, Domnall, aurait agi de même dès 752 (*recte* 753). Les détails ne sont pas d'une entière netteté. L'ensemble du tableau ne laisse planer aucun doute : à partir de Slébténe, Iona a retrouvé son unité et une bonne partie de sa puissance [1].

Le *Liber Confraternitatis Sancti Petri Salisburgensis* est muet sur les deux abbés suivants d'Iona, un second Suibne, le seizième abbé (2 mars 772), et Bresal, le dix-septième (18 mai 801). Ce dernier nous mène au-delà de la limite la plus basse qu'il soit permis d'assigner à la première main du *Liber Confraternitatis* et bien après la mort de Virgile. Nous pouvons nous arrêter.

Les pages précédentes ont montré que ce mémorial des abbés d'Iona, transcrit à Salzbourg vers la fin de la vie de l'évêque Virgile, dresse leur liste complète depuis l'origine jusqu'à cette époque — et même une liste plus que complète, puisque l'on y a introduit, par une sorte de pieux arrangement et de fiction charitable, des noms de supérieurs qui en fait auraient été rivaux ou concurrents, lors des divisions de la communauté dans la première moitié du même VIII^e siècle.

Tel qu'il nous parvient, avec ses fautes de copie et ses singularités graphiques, ce catalogue présente toutes les apparences d'une transcription faite par un scribe attentif, mais ignorant de l'irlandais, lequel mettait au net, de son mieux, des noms pris, sous

[1] Que les successeurs de Colum Cille aient beaucoup perdu en Irlande, au cours de ce demi-siècle difficile, ce n'est pas une simple conjecture, mais la conclusion qui se tire de quelques indices manifestes. Ainsi, notait R. Thurneysen, les autorités d'Armagh ne laissaient pas échapper l'occasion offerte de s'installer ou de s'agrandir (*Aus dem Irischen Recht, 10. Nachträge zur Bürgschaft*, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. 18 [1930], p. 395, où peut-être une part trop prépondérante est attribuée à la disparition de la forte personnalité d'Adomnán). En tout cas, une comparaison de dates (rénovation de la « Loi d'Adomnán » en 727 et proclamation de la « Loi de Patrice » en 734) montre Armagh assez puissant pour se réserver la protection du clergé et la perception des amendes qui en découlent, dans l'île entière (John RYAN, *The Cáin Adomnáin*, dans *Studies in Early Irish Law*, éd. par D. A. BINCHY [Dublin, 1936], p. 274) : « den Columbischen Klöstern wäre dann nur der Frauen- und Kinderschutz verblieben, » écrit Thurneysen ; ceci était à la fois moins considéré et de moindre rapport. L'étude minutieuse des diverses fondations monastiques et de leur appartenance ou allégeance, si elle était praticable sur une assez grande échelle, marquerait certes, dans cette première moitié du VIII^e siècle, sinon un recul, du moins un ralentissement de l'influence d'Iona.

la dictée, par un Allemand, des lèvres d'un Irlandais. Il n'est guère soutenable que celui-ci ait su par cœur le catalogue entier des abbés d'Iona, avec ses arrangements très particuliers, quoique les Irlandais fussent fort capables de telles prouesses. S'ils ne le sont plus tout à fait, ils l'étaient encore au début du xx^e^ siècle. Mais quelles conclusions est-il loisible de tirer de ce document?

Une seule paraît vraiment assurée, l'existence d'une union de prières entre Salzbourg et Iona, selon l'antique formule *Orate pro nostris et orabimus pro vestris ;* d'où la copie, à Salzbourg, du catalogue des abbés d'Iona alors défunts (sauf le dernier, peut-être), au génitif singulier, dépendant d'un impératif sous-entendu *Memento* ou *Mementote*. Que cette liste ait été proprement liturgique, empruntée au canon de la messe, les deux noms *Columbani* et *Kerani*, qui l'accompagnent, au même cas, inviteraient à l'admettre ; mais S. Patrice, en tête et à la place d'honneur, est, lui, au nominatif, et ce détail suggère beaucoup de discrétion [1].

***

Faut-il ici faire quelques pas de plus et suivre S. Herzberg-Fränkel [2], à l'invitation de M. Esposito [3], en assignant Iona à Virgile pour son monastère d'origine? Il est concevable que les dissensions intestines de la communauté, qui n'étaient pas alors entièrement apaisées, aient poussé, vers 742 [4], ce savant et sin-

[1] Il est bien clair que si réellement la liste est liturgique et qu'elle se soit fermée sur Slébténe, celui-ci était déjà au nombre des défunts. Nous serions ainsi menés à une date postérieure au 2 mars 767, plus le temps nécessaire à l'arrivée de la nouvelle à Salzbourg. Mais ceci n'est pas capable de preuve rigoureuse.

[2] *Über das älteste Verbrüderungsbuch von St. Peter in Salzburg*, dans le *Neues Archiv*, t. 12 (1887), p. 70.

[3] Dans *Hermathena* (cité ci-dessus, p. 92, note 1), n° 50, p. 157 : « It seems a warrantable assumption that Virgilius was himself from Iona. »

[4] En 743 se place l'insurrection du duc de Bavière Odilon contre Pépin le Bref. Celui-ci, peu après, sans doute en 745, aurait expédié Virgile en Bavière, en le recommandant vivement à Odilon. Mais Kenney observe avec raison : « The relations between Virgilius and Pippin are not well authenticated, and may be mythical » (*The Sources for the Early History of Ireland*, t. 1, p. 523, note 82). En tout cas, c'est en 745 que doit se placer la mort de l'évêque Jean, que Virgile remplaça dans le gouvernement, mais à la mode irlandaise, en qualité d'abbé, simple prêtre. Il procéda en 773 à la translation du prédéces-

gulier personnage à chercher fortune sur le continent, où il serait moins gêné dans les entournures. Nous ne voyons pourtant guère Virgile, quarante ans plus tard, dictant, ou du moins approuvant, pour l'insérer dans le *Liber Confraternitatis* de son propre monastère épiscopal, une liste soigneusement arrangée aux fins de refléter la vérité officielle, non la réalité historique, sur les successeurs de S. Colum Cille à une époque où lui-même aurait vécu à Iona, mêlé à des divisions qui culminaient en une sorte de schisme. Virgile avait la dent bien trop dure et la mémoire bien trop longue : en pareil cas, il eût précisément exclu les chefs du parti adverse, dont les machinations lui auraient laissé des souvenirs amers. Le catalogue d'Iona, tel qu'il se lit au manuscrit de Salzbourg, est simplement celui des abbés de ce monastère, le plus en vue dans le monde irlandais. Les occasions n'ont pas manqué à Virgile, au cours d'un gouvernement de près de quarante ans, en Bavière, de nouer avec Iona des liens de fraternité spirituelle, peut-être à l'occasion de la visite d'un hôte de passage.

Ces considérations, un peu longues assurément, montrent de quel discernement doit s'entourer le témoignage du *Liber Confraternitatis :* il serait par trop audacieux d'en tirer l'appartenance de Virgile à la communauté d'Iona, avant son départ pour le continent. Tout au plus semblerait-il que le domicile insulaire de Virgile, quel qu'il ait été, entretenait avec Iona des relations d'amitié ou même dépendait à quelque titre du successeur de S. Colum Cille et se rattachait donc à son Ordre, à sa *paruchia* [1].

seur de Jean, S. Rupert, à la fois abbé et évêque, lequel aurait été, lui aussi, selon toute apparence, un tenant des usages celtiques plutôt que des règlements romains que S. Boniface tentait d'imposer avec toute la vigueur de son tempérament d'organisateur ; pour les détails, voir KENNEY, ibid. La faveur particulière d'Odilon d'abord, de son successeur Tassilon ensuite, fut sans doute acquise à Virgile du fait que Boniface et ses Anglo-Saxons soutenaient plutôt les Francs, ses adversaires (J. M. WALLACE-HADRILL, dans *The English Historical Review*, t. 69 [1954], p. 622).

[1] Les difficultés intestines d'Iona n'ont pu rompre ces liens spirituels à un tel point que l'on eût cessé de vénérer le saint fondateur et chef d'Ordre dans les dépendances écossaises ou irlandaises de l'abbaye des Hébrides. L'existence de ces dernières avant le milieu du VIII[e] siècle est incidemment démontrée par la promulgation ou le rétablissement de la « Loi de Colum Cille » vers 750 (ci-dessus, p. 95-96), laquelle suppose que ces relations de dépendance ne sont pas alors un fait nouveau.

Dans un travail plein d'aperçus aussi neufs que bien fondés, M. Heinz Löwe allait plus loin encore, en suggérant non seulement que Virgile de Salzbourg avait appartenu à la communauté d'Iona, mais que le pseudonyme d'Aethicus Ister, sous lequel il publia ses fantaisies cosmographiques [1], rappellerait, par sa seconde partie, le Danube, qui arrose la Bavière, et par la première, la région, proche d'Iona, en Écosse, qui s'appelle aujourd'hui Tiree et chez Adomnán *Ethica terra* [2]. La démonstration qu'en offre l'érudit allemand paraît forcée. Nous ne souscrirons pas à sa conclusion. La publication, que l'on dit prochaine, de corrections et d'additions à l'*Onomasticon Goedelicum* du P. Edmond Hogan tirera peut-être de l'obscurité les mentions anciennes de l'*Ethica terra* ou *Tír hEth*. Attendons surtout que l'anthropologie éclaire notre lanterne : M. Löwe inclinerait à voir en Virgile un Picte plutôt qu'un Scot, et cela dans une province qui assuré-

[1] Notre conviction n'a guère été ébranlée par le plaidoyer de M^lle^ Maartje Draak, *Virgil of Salzburg versus « Aethicus Ister »* (dans *Dancwerc*, Opstellen aangeboden aan Prof. Dr. Th. Enklaar ter gelegenheid van zijn vijf-en-zestigste verjaardag [Groningue, 1959], p. 33-42). Ce qui ressort surtout de la discussion, c'est la nécessité d'établir un texte de la *Cosmographia* plus sûr que celui de H. Wuttke, lequel date d'un siècle et davantage. On discernerait alors plus exactement si les *scottici colores* de l'ouvrage appartiennent bien à l'original ou s'ils ont été surpeints par quelque copiste ou arrangeur (du VIII^e^ siècle, par exemple, à supposer qu'il s'agisse du remaniement d'une œuvre ancienne). Dans le monument qu'ils ont consacré à S. Séverin, MM. E. K. Winter et K. Kramert, en plus d'une occasion, se réfèrent à Salzbourg et à S. Virgile (*St. Severin, der Heilige zwischen Ost und West* [Klosterneuburg, 1958 et 1959]). Le premier de ces auteurs (au t. 2, p. 220-221) croit pouvoir tout concilier : la *Cosmographia* est d'un moine irlandais, vivant au VIII^e^ siècle, à Saint-Pierre de Salzbourg ou dans ce milieu — mais non de Virgile, car ce serait manquer de respect à un aussi grand homme que de lui attribuer la paternité de telles plaisanteries. On ne s'étonnera pas que M. Winter (ibid.) éprouve quelque tendresse pour le P. F. S. Betten, lequel, il y a quelque trente ans, ne laissait à S. Virgile que ce que ses gestes et écrits contenaient de louable, le reste étant le fait de deux autres personnages, non autrement identifiés, avec qui il aurait été confondu ; nous renvoyons à notre brève notice (*Anal. Boll.*, t. 46 [1928], p. 203).

[2] « Es wäre auch nicht undenkbar, dass Virgil aus jener Gegend gebürtig war » etc. (*Ein literarischer Widersacher des Bonifatius. Virgil von Salzburg und die Kosmographie des Aethicus Ister*, dans les *Abhandlungen* de l'*Akademie der Wissenschaften und der Literatur*, de Mayence, Geistes- und sozialwissenschaftliche Klasse, 1951, n° 11, p. 933).

ment, au VIIIe siècle, ressortissait au royaume scottique de Dál Riada [1].

***

D'autres érudits, au nombre desquels M. Löwe s'est nettement rangé [2], ont cru pouvoir suivre H. Zimmer, qui identifie Virgile à ce Fergal, abbé d'Achad Bó [3], qui mourut, selon les Annales d'Ulster, en 789 [4]. Or, Zimmer, aussi ingénieux que téméraire, à son habitude, s'est ici certainement fourvoyé [5]. La date de 789, tout d'abord, suppose une erreur de cinq ans [6], trop grave pour être admissible sans motif sérieux en cette fin du VIIIe siècle, où les

[1] Pour le dire en passant, l'épitaphe de Virgile (éd. DÜMMLER, *M.G.*, Poet. lat., t. 2, p. 639) et les vers d'Alcuin à son sujet (ibid., t. 1, p. 340, n° CIX, section 24) parlent d'*Hibernica tellus* et de *mater Hibernia*. Or, à la fin du VIIIe siècle, *Scottica tellus* et *mater Scottia* pourraient déjà signifier, quoique non pas exclusivement, l'Écosse actuelle, avec Iona, île toute proche, dans les Hébrides (il suffit de citer Bède, écrivant en 731, qui emploie indifféremment, pour relater le même fait, *ad insulam Hii*, *Hist. eccl.*, l. 3, ch. 21, et *ad Scottiam*, ibid., ch. 24) ; mais *Hibernica tellus* et *Hibernia* désignent toujours sans ambiguïté l'Irlande propre. Virgile, s'il était lui-même l'auteur de son épitaphe, ce qui n'est pas démontré, n'aurait certes pas désigné par *Hibernica tellus* une partie de l'Écosse. M. Löwe suppose une confusion chez l'auteur de l'épitaphe et chez Alcuin. C'est une échappatoire. Alcuin, quand il enseignait à York, avait dû connaître un peu mieux la géographie de ces pays-là.

[2] Op. c., pp. 930-931, 933.

[3] Le nom complet est Achad Bó Cainnig, « Achad Bó de Cainnech », et renferme celui du saint fondateur, Cainnech moccu Dálon (c'est-à-dire des Corcu Dálann, qui étaient établis au comté actuel de Derry). Achad Bó Cainnig est aujourd'hui Aghaboe, hameau et paroisse dans la baronnie de Clarmallagh, au comté de Leix.

[4] H. ZIMMER, *Blaithmaic. Moengal*, dans le *Neues Archiv*, t. 17 (1892), p. 211. Le texte des Annales d'Ulster, à l'année 788 (*recte* 789), porte : *Feirgil abbas Acaidh Boo mortuus est.* A en juger par quelques sondages dans les index des diverses annales irlandaises, *Fergil* ou *Feirgil* n'est autre chose qu'une forme du nom, assez répandu, de *Fergal ; Fergil*, graphie savante, est affecté des lettrés, qui rapprochaient ainsi leur nom du latin *Virgilius*. Mais l'anthroponymie irlandaise est une fondrière où nous nous garderons d'avancer plus loin.

[5] C'est le lieu de répéter l'observation du sage Kenney, à un autre propos : « The scorn with which this fantastic guess-work, emanating from another man, would have been treated by Zimmer, can be imagined » (t. c., p. 312).

[6] Virgile mourut le 27 novembre 784 et Arnon lui succéda dès l'année suivante.

relations étaient normales et fréquentes, bien qu'irrégulières, entre l'Irlande et le continent, dans l'un et l'autre sens [1]. Nous n'avons pas d'autres autorités.

Sans entrer dans la critique générale des annales irlandaises, pour laquelle il faudrait disposer d'éditions et d'études comparatives qui ne sont encore que dans les limbes, remarquons que les Quatre Maîtres, compilateurs du XVII^e siècle, ont combiné des sources dont plus d'une a disparu, mais avec une liberté qui n'hésitait devant aucun remaniement [2]. Zimmer s'est montré peu difficile, quoique le texte irlandais fût de nature à le faire réfléchir : « Ferghil .i. an geometer, abb Achaid Bó, décc san nGermáinne san 30 bliadhain dia eapscopóid » (Fergil, c'est-à-dire le Géomètre, abbé d'Achad Bó, mourut en Germanie dans la trentième année de son épiscopat). On voit les Quatre Maîtres ajouter à un texte antérieur, vraisemblablement conforme à celui des Annales d'Ulster, exactement les détails qui évoquent Virgile de Salzbourg. Les annales que nous connaissons du VIII^e siècle finissant ne s'expriment pas ailleurs de façon semblable. Passe encore que les mots de géomètre, de Germanie et d'épiscopat (*geometer*, *Germáine*, *eapscopód*) soient d'une langue toute moderne déjà. L'indication chronologique est le fait d'érudits irlandais du XVII^e siècle, qui se renseignaient de leur mieux, dans des conditions plus que pénibles, pour compléter, éclairer et illustrer les annales de leur nation, en en donnant une édition qu'ils voulaient définitive. Quant aux dates d'année, pour cette période (de 433 à 913), elles sont erratiques chez les Quatre Maîtres, avec une marge d'erreur qui se monte parfois à cinq ans [3].

[1] Zimmer masque cette faiblesse aux yeux des non-initiés en citant ici les Annales des Quatre Maîtres, qui marquent l'obit de Virgile précisément à l'année 784. Il présente ce témoignage comme tout à fait indépendant de celui des Annales d'Ulster (« in zwei verschiedenen, von einander völlig unabhängigen annalistischen Werken, » p. 210). Rien de moins sûr.

[2] « Entries in the Annals of the Four Masters must always be read as late transcripts of earlier texts, and we know that the Four Masters did not hesitate to omit or alter the text of earlier Annals when they found it convenient to do so » ; tel est le jugement du P. Aubrey Gwynn pour la période médiévale dont il est un connaisseur sans rival (*The Bishops of Cork in the Twelfth Century*, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, 5^e série, t. 74 [1950, 2] p. 18).

[3] Paul WALSH, *The Dating of the Irish Annals*, dans *Irish Historical Studies*, t. 2 (1941), p. 374.

Les Annales dites de Tigernach, ainsi que le *Chronicon Scottorum*, présentent une lacune, en cette fin du VIII^e^ siècle, et celles d'Inisfallen comme celles de Clonmacnois sont muettes au sujet de Fergal ou Fergil d'Achad Bó. Il est donc uniquement permis de constater que les événements inscrits par les Quatre Maîtres à l'année 784 sont bien ceux que les Annales d'Ulster placent en 789. Les Quatre Maîtres, ici, n'ont pas donné un coup de pouce et avancé sciemment de quelques années la seule phrase concernant celui qu'ils identifient avec Virgile de Salzbourg, afin de situer l'obit de celui-ci en 784. C'est bien plutôt, à notre avis, un des gonds sur lesquels tourne leur chronologie, un de leurs repères : ils ont cru reconnaître dans ce Fergal ou Fergil d'Achad Bó l'évêque Virgile de Salzbourg, dont ils possédaient, grâce à un document d'origine continentale, l'année de décès et la durée du gouvernement ; non seulement ils ont ajouté au contenu de leur source irlandaise les détails d'identification relevés ci-dessus, mais ils ont conclu, bien à tort, qu'il leur était loisible d'égaler la date de l'année où mourut Fergal ou Fergil d'Achad Bó à celle de 784, obtenue d'autre part. Les anciennes annales irlandaises, on le sait, ne portent pas, dans le début, d'indications d'année, rapportées à une ère quelconque, mais exclusivement celles du passage d'une année à la suivante, avec des éléments de comput que les Quatre Maîtres ont négligés, faute d'en saisir l'ordonnance ; et c'est une préoccupation constante chez les Quatre Maîtres de résoudre, au fur et à mesure de l'avancement de leur travail, ce problème de chronologie générale en indiquant, avec l'an de l'Incarnation, celui du règne du roi suprême de l'Irlande.

En conclusion, donc, le témoignage des Quatre Maîtres n'ajoute rien à celui des Annales d'Ulster, qui, joint à ce que l'on devine de la source des Quatre Maîtres, reste le seul à marquer l'obit de Fergal ou Fergil, abbé d'Achad Bó, en 789, et n'apporte rien d'autre.

Les Annales d'Inisfallen mentionnent, à l'année 782, l'obit d'un autre abbé d'Achad Bó, vraisemblablement le prédécesseur immédiat de Fergal ou Fergil : Scannlán, petit-fils de Tadg, que les Annales d'Ulster désignent sous une autre forme du même nom (Scannal, à l'année 781, *recte* 782). Les Annales d'Ulster portent ici une addition postérieure dont la provenance n'est pas claire, mais qui a dû se trouver aussi dans une des sources où puisaient

les Quatre Maîtres [1] : *in feria Comghaill, dominatus xl° iii anno.* Examinons donc si les calendriers irlandais, au 10 mai, fête de S. Comgall, commémoreraient un saint dont la carrière puisse se placer en plein VIII^e^ siècle : il ne s'en trouve aucun. A supposer exact le renseignement précis que transmettent les Annales d'Ulster, le 10 mai 740 tombait dans la première année de gouvernement de ce Scannal ou Scannlán d'Achad Bó. Curieuse coïncidence que celle-là : c'est vers 742 qu'apparaît sur le continent le futur abbé et évêque de Salzbourg dont Zimmer nous invite à admettre l'identité avec le prédécesseur immédiat, ou du moins très proche, de Scannal ou Scannlán. Le précédent abbé d'Achad Bó dont nous repérions la trace est Minnbairenn ou Menn Boirne, mort en 695 selon les Annales d'Ulster [2]. S'il n'y eut pas d'intermédiaire entre Minnbairenn et Scannlán, on atteignait une incroyable longévité dans la chaire abbatiale de S. Cainnech. Rien n'assure donc que nous possédions une liste complète des abbés d'Achad Bó au VIII^e^ siècle.

Zimmer n'est pas entré dans ces détails. Cependant, le vide qui précède Scannal ou Scannlán est de taille suffisante pour y situer un abbatiat de quelques années, comme il le suppose, du futur abbé et évêque de Salzbourg : celui-ci, qui mourut en 784, n'aurait pu gouverner Achad Bó que peu de temps, en toute hypothèse, à moins d'atteindre, lui aussi, un âge extrêmement avancé, ce que semble contredire la grande activité qu'il maintint jusqu'à son dernier jour. Dans l'état des renseignements accessibles sur la chronologie grâce aux annales irlandaises, il n'est pas impossible que Virgile ait été abbé, dans sa patrie, avant d'aller passer une bonne quarantaine d'années sur le continent, puisqu'un autre l'a bien été pendant plus de quarante-deux ans.

Possible ne signifie pas probable. Zimmer, en effet, veut faire admettre [3] que la formule des Annales d'Ulster, dont nous venons de montrer qu'elle semble avoir été aussi celle de la source des Quatre Maîtres, importe qu'en 789, avec une erreur de cinq ans, l'obit

[1] Si cette source n'est pas identique aux Annales d'Ulster.

[2] La notice de cette année-là aux Annales d'Ulster correspond, pour d'autres éléments, à celle de 693 chez les Quatre Maîtres, de 695 dans les Annales d'Inisfallen.

[3] Et il y a réussi assez bien, à en juger par le nombre de ceux qui, depuis lors, transcrivent le renseignement comme avéré.

de Virgile de Salzbourg fut dûment enregistré par un ou plusieurs annalistes irlandais, sous la forme originale de son nom, Fergil, et en lui donnant le titre d'abbé d'Achad Bó, qui aurait été le sien près d'un demi-siècle auparavant. Or, ces mêmes annalistes venaient d'inscrire, sous l'année 782, l'obit d'un abbé du même lieu dont ils signalent qu'il avait atteint la quarante-troisième année de son gouvernement. Cela pour un monastère au sujet duquel ils disposent de renseignements très précis, et sans remarquer le moins du monde que Fergil, à prendre telles qu'elles se présentent les brèves indications qu'ils fournissent, devait apparaître comme le successeur de l'abbé précédemment nommé.

En pareil cas, n'avoir désigné Virgile de Salzbourg que comme « Fergil, abbé d'Achad Bó » serait de la plus extrême invraisemblance. Zimmer, pourtant, monte en épingle ce qu'il tient pour un parallèle [1] : il identifie le maître de l'école claustrale de Saint-Gall qui se faisait appeler en latin Marcellus, moine ou clerc d'origine irlandaise et connu auparavant sous le nom de Moengal [2], avec un personnage dont les Annales d'Ulster marquent l'obit à l'année 870 (*recte* 871) : *Moengal ailithir, abbas Bennchair, vitam senilem feliciter finivit* [3]. Les Quatre Maîtres mentionnent simplement, sous la date de 869 (*recte* 871, comme le montrent les autres événements rapportés), parmi les défunts de l'année : *Maonghal ailither abb Bendchair* (« Maonghal le Pèlerin, abbé de Bennchor ») [4].

[1] C'est, au reste, de son identification de Moengal que procèdent ses vues sur l'identité de Fergil, et non le contraire : Zimmer a rencontré le second cas alors qu'il était en quête d'un soutien pour le premier ; mais l'ordre de sa démarche ne change rien à la valeur de ses conclusions, indiquées, dès l'année précédente, dans ses *Kleine Beiträge* (*Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. 25 [1891], p. 113).

[2] On relira le récit pittoresque et orné d'Ekkehard, première continuation des *Casus Sancti Galli*, ch. 2 et 33 (éd. I. von Arx, *M.G.*, Script. t. 2, pp. 10 et 127), avec les observations de Meyer von Knonau. Voir aussi le *Liber Confraternitatis* de Reichenau, qui le mentionne dans sa liste des *Nomina fratrum de monasterio Sancti Galli confessoris : Marcellus alias Moengal* (éd. P. Piper, *M.G.*, Libri Confraternitatum Sancti Galli Augiensis Fabariensis, p. 69, ligne 23 de la col. 49) ; le *Liber* correspondant de Pfäffers porte, parmi les *Fratres Sancti Galli : Marcellus* (ibid., p. 364, ligne 20 de la col. 31).

[3] Il existe entre les manuscrits quelques divergences dont nous n'entreprendrons pas ici l'examen. L'un d'eux semble omettre *feliciter*, adverbe sans importance. On espère, de ces Annales, une édition nouvelle qui éclaire les rapports mutuels des différents témoins.

[4] C'est la célèbre fondation de S. Comgall, en anglais Bangor, au comté de

Ici encore, il est de tout point incroyable qu'un Irlandais qui aurait quitté l'abbatiat et sa patrie depuis de longues années soit inscrit aux Annales, sans aucune épithète restrictive, comme le chef d'un des plus importants monastères de l'île, sur lequel les chroniqueurs sont particulièrement bien renseignés [1].

L'épithète *ailithir*, « pèlerin », n'implique pas nécessairement, du reste, le voyage ou le séjour outre-mer. Elle se dit parfois de ceux qui ont seulement quitté leur province ou leur région [2]. Elle ne peut convenir à tous les saints qu'énumère la Litanie des Pèlerins [3], surtout aux « quatre mille moines avec la grâce de Dieu sous le joug de Comgall de Bennchor [4] ». En vérité, cette mention spéciale à Bangor, datant de l'an 800 environ, conduit à se demander si l'épithète de pèlerin n'était pas décernée, au IXe siècle, à tous les habitants de ce monastère, sans qu'ils eussent quitté l'Irlande.

Traube, au surplus, a rejeté l'identification proposée par Zimmer [5], en arguant que, mort à Saint-Gall, Moengal ne pouvait être

Down, qu'il ne faut pas confondre avec Bangor dans le Pays de Galles. En outre, sous la date de 844, les Quatre Maîtres relatent la mort tragique (par noyade, dans la Callann, rivière proche d'Armagh et donc de Bangor) du roi suprême de l'Irlande Niall Caille mac Áeda Oirdnide. Ils citent à ce propos trois strophes de poètes. Les deux premières sont anonymes ; la dernière, un quatrain, est attribuée à Moengal le Pèlerin (*Maonghal alithir*). Aux Annales d'Ulster, sous l'année 846 : *Niall mac Aeda rex Temro* (*.i. ic Linne Neill for Callaind*) *mersione mortuus est ;* et dans celles d'Inisfallen (à la date qui correspond à 846) : *Niall mac Aeda rí Temrach do bádud hi Callainn .i. aband fil hí tuíb Aird Macha.* La chronologie ne s'oppose pas à l'identité des deux personnages, l'abbé et le poète, et l'attribution du quatrain, quoique probablement apocryphe, atteste en tout cas le renom d'un lettré, Moengal le Pèlerin, dans le nord-est de l'Irlande.

[1] Sauf erreur de compte, les Annales d'Ulster à elles seules citent, en six siècles, au moins 40 successeurs de S. Comgall de Bangor.

[2] On comparera la sentence de S. Máel Rúain de Tallaght, mort en 792, condamnant ceux qui abandonnent l'Irlande et conseillant plutôt un exil « de l'est à l'ouest et du nord au sud », c'est-à-dire sans quitter l'île (*Royal Irish Academy, Proceedings*, t. 29, section C [1911], p. 33) ; cf. K. Hughes, *On an Irish Litany of Pilgrim Saints compiled c. 800*, dans *Anal. Boll.*, t. 77 [1959], p. 316, note 3, qui allègue d'autres références encore.

[3] Voir le commentaire de K. Hughes, ibid. ; nous songeons en particulier à S. Mochuda et à ses compagnons, passant de Rathan à Lismore (nos 5 et 6), aux moines de S. Munnu (n° 10) ou de S. Mochae de Noendruim (n° 38), aux compagnons dans la mort de S. Molaisse de Lethglenn (n° 13) ; d'autres mentions restent douteuses.

[4] Ibid., n° 9.

[5] *O Roma nobilis*, VII. *Sedulius Scottus*, dans *Abhandlungen der königlich.*

en même temps l'abbé de Bennchor. Il aurait pu ajouter subsidiairement que le nom de Moengal semble avoir été à la mode en Irlande à cette époque : rien que dans la seconde moitié du IXe siècle, les seules Annales d'Ulster en signalent quatre. J. M. Clark, sans se prononcer clairement, donnerait plutôt tort à Traube. Il énumère diverses raisons : « Bangor had been several times attacked by the Danes. Abbots were appointed for centuries, but they were shepherds without a flock, like the later Abbots of Iona. We know that just about this time the famous Antiphonary left Bangor, and found its way to Bobbio [1]. »

Examinons un peu ceci. Le parallèle d'Iona est loin d'être exact, la communauté principale de la *paruchia* s'étant transportée des Hébrides en Irlande, à Cenannas. En outre, le tableau des attaques subies par Bangor est faussé : sans remonter jusqu'à la terrible année 616 [2], sans parler de la Saint-Patrice de 756 [3], où Bangor fut incendié, on ignore par qui, le catalogue, s'il n'est peut-être pas complet, est assez long des désastres survenus à Bangor ; mais le site n'est nullement déserté dans la seconde moitié du VIIIe siècle et jusqu'un peu plus tard au moins : l'arrivée en Irlande des « gentils », c'est-à-dire des Scandinaves organisés militairement, n'est signalée qu'en 796 [4], et leurs incursions, qui se multiplient, n'empêchent pas Bangor de subsister tant bien que mal, puisqu'en 824 les Annales d'Ulster annoncent le pillage du monastère par les « gentils », la désécration de son oratoire et la profanation des reliques de S. Comgall, transportées ensuite à Antrim [5]. Est-il croyable que le chef d'une institution aussi im-

bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-philol. Klasse, t. 19 (1891), p. 361, dès avant la publication du petit article de Zimmer dans le *Neues Archiv*.

[1] *The Abbey of St Gall as a Centre of Literature and Art* (Cambridge, 1926), p. 37.

[2] Aux Annales d'Ulster en 615. Le monastère fut brûlé. Ce malheur peut n'être pas sans rapport avec la mise à mort de S. Donnán d'Eig (en 616, *recte* 617, aux Annales d'Ulster ; en 619 aux Annales d'Inisfallen ; cf. *Anal. Boll.*, t. 51 [1933], p. 125-130, et t. 54 [1936], p. 410) et avec la dévastation de Torach (Tory Island, sur la côte nord-ouest du comté de Donegal ; fait confirmé par le *Chronicon Scottorum*) et de Condeire (Connor, au comté d'Antrim, à dix lieues de Bangor ; également aux Annales d'Ulster en 616, *recte* 617). Les Quatre Maîtres signalent, sans plus, un incendie de Bangor encore en 670.

[3] Aux Annales d'Ulster en 755.

[4] *Geinte in Herind* (Annales d'Inisfallen).

[5] A l'année 823 (*recte* 824). Les Annales d'Inisfallen, à la date correspondante,

portante et qui avait si bien résisté à des assauts répétés, un assez jeune abbé, tandis que la succession semble continuer régulièrement dans le monastère [1] et que lui-même remplira encore toute une carrière à Saint-Gall, ait choisi ce moment, le milieu du IXe siècle, où sa présence était si nécessaire dans sa maison, pour se rendre à Rome avec son oncle, l'évêque Marcus, et, sur le chemin du retour, renoncer définitivement à sa patrie ainsi qu'aux devoirs qui l'y attendaient et demander son agrégation à Saint-Gall comme simple moine [2], tout cela sans que les annales d'Irlande y fassent d'autre allusion que de l'appeler *ailithir*, « pèlerin », et alors que deux cas qui seraient comparables y sont enregistrés avec détail, l'un quelque peu avant, l'autre quelque peu après son époque [3] ?

marquent l'invasion de Bangor par les « gentils », qui brisent le reliquaire de Comgall et passent au fil de l'épée ses savants et ses évêques ; et un nouveau pillage de Bangor l'année suivante.

[1] Obits d'abbés de Bangor (aux Annales d'Ulster, dates rectifiées) : Airmedach (800), Macóigi (802), Máeltuile (820), Máelgaimrid (839), Airindán (849), Moengal (871), Ferchair (881), Rogaillnech (884), Indrechtach (906), Móenach (921). L'éloge de Máelgaimrid, « un excellent scribe » atteste le rétablissement des études. Celui de Móenach va dans le même sens, mais on notera surtout celui de Máelgaimrid, sous lequel avait eu lieu la grande dévastation.

[2] Nulle part Moengal-Marcellus ne reçoit à Saint-Gall le titre d'abbé. Il n'est pas membre de plein droit de la communauté : son nom est absent du *Liber Promissionum*. Des chartes de 853, 854, 855 et 860 sont de sa main (H. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei St Gallen*, t. 2 [Zurich, 1866], pp. 44, 48, 60, 87) ; en 860, il est diacre ; les deux dernières mentions de lui que nous connaissions sont des chartes de 865 (ibid., pp. 123 et 124). Au reste, le plus récent des documents qui le citent, son inscription à l'obituaire de la maison n'est pas une preuve irréfragable qu'il soit mort à Saint-Gall : au 30 septembre, *Obitus Moengal, cognomento Marcelli, viri doctissimi et optimi* (éd. F. L. Baumann, *M.G.*, Necrologia Germaniae, t. 1, p. 281) ; l'année de sa mort n'est nulle part indiquée. M. Wolfram von den Steinen, dans un ouvrage d'une érudition solide et consciencieuse sur Notker, le plus distingué des élèves de Moengal-Marcellus, n'apporte pas grand-chose sur son compte (*Notker der Dichter und seine geistige Welt*, Darstellungsband [Berne, 1948], p. 521-522). Il fixe en 848 le premier document signé de Moengal dans l'abbaye alémannique et admet sans discussion la date de 871 assignée à sa mort par Zimmer, mais redresse, grâce à Notker lui-même, quelques erreurs et exagérations d'Ekkehard.

[3] En 816 (*recte* 817), les Annales d'Ulster écrivent : *Maeltuile abbas Benncair exulat ;* en 927 (*recte* 928) : *Ceile comarba Comgaill et apostolicus doctor totius Hiberniae do dul i n-ailithri* (« Céle [*alias* Céle Cléirig, Céle Dabail], successeur de Comgall et docteur apostolique de l'Irlande entière, partit en pèlerinage ») ; suit un quatrain mnémonique assignant sa mort à l'an 927 ; en 928 (*recte* 929) :

Il est clair que le diacre irlandais Moengal n'était pas abbé de Bangor antérieurement à son pèlerinage à Rome et à son séjour, comme maître de l'école claustrale, à Saint-Gall. Une autre solution est imaginable, cependant, faute de renseignements sur ses dernières années : diacre en 860, mentionné pour la dernière fois à Saint-Gall en 865, il aurait été fait abbé de Bangor [1] et serait mort en Irlande en 871, sa notice obituaire lui donnant, aux annales, le titre d'*ailithir*, « pèlerin », que lui aurait valu, mieux qu'à bien d'autres [2], un long séjour à l'étranger. Deux objections se présentent à l'esprit contre cette hypothèse. D'abord, que les annales irlandaises n'indiquent pas, après Airindán, mort en 849 [3], le décès de l'abbé de Bangor à qui Moengal aurait succédé. On répondra qu'il a pu être une sorte d'abbé coadjuteur de Ferchair, lequel devait mourir en 881 [4] ; mais un coadjuteur ne se prend pas d'un âge aussi avancé que l'était Moengal. Autre improbabilité : la dignité abbatiale dont il aurait été revêtu en Irlande n'aurait laissé aucune trace au nécrologe de Saint-Gall [5]. En tout cas, l'hypothèse de Zimmer ne se confirme pas. Ce ne serait nullement, comme il le suppose, une mention, dans les annales irlandaises, d'un compatriote mort à l'étranger, comme Virgile de Salzbourg : ce serait ici un Irlandais rentré au pays après une vie passée en exil et mort en Irlande.

M. Clark aurait pu tirer argument de ce que d'excellents liturgistes tiennent l'Antiphonaire de Bangor pour rédigé à l'intention spéciale de l'abbé du lieu [6]. D'autres spécialistes y verraient

Ceile comarba Comgaill, scriba et anchorita et apostolicus doctor totius Hibernie LIX^{o} *anno etatis sue,* XVIII^{o} *die kl. octimbris, in perigrinatione feliciter Romae quievit.* Il ne paraît pas avoir été rangé au nombre des saints. Notons sa description comme « successeur de Comgall » ; dans les Annales d'Ulster, ce titre remplace pour la première fois celui d'abbé de Bangor en 921. Peut-être signifie-t-il la rupture d'un lien avec le site séculaire du monastère. Nous ignorons bien des détails. Mais c'est un demi-siècle après Moengal.

[1] Après avoir été ordonné prêtre, sans doute, condition qui semble requise à cette époque : sans être affirmatif, nous n'avons pas de preuve documentaire que le diaconat ait suffi.

[2] Voir les exemples tirés ci-dessus de la Litanie des saints Pèlerins, p. 105, note 3.

[3] Ci-dessus, p. 107, note 1.

[4] *Ibid.*

[5] Cité ci-dessus, p. 107, note 2.

[6] C'est l'opinion, fort bien démontrée, de Dom Fernand Cabrol, dans son article du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (t. 2, 2^{e} partie [1910], col. 183-191).

plutôt un eucologe de voyage. Cette description n'exclut pas l'autre. En les combinant, on arrive à un livre que l'abbé de Bangor aurait fort naturellement emporté avec lui en voyage. Mais si cet abbé avait été Moengal-Marcellus, comment aurait-il laissé l'Antiphonaire à Bobbio, où on l'a trouvé, et non à Saint-Gall? Car Saint-Gall, semble-t-il, hérita de son sachet de manuscrits, comme de ceux de son oncle Marcus [1].

Concluons ce chapitre. L'identité de Virgile de Salzbourg et de Fergal ou Fergil, abbé d'Achad Bó, n'est rien moins que prouvée par les annales irlandaises, seuls témoins que l'on ait jamais invoqués. L'identité de Moengal-Marcellus, maître à Saint-Gall, et de Moengal, abbé de Bangor, n'est que très difficilement soutenable et n'étaie en rien la première. Les deux hypothèses de Zimmer tombent ainsi ensemble [2].

*
* *

Si l'appartenance de Virgile de Salzbourg à la communauté d'Iona est à ce point improbable et son abbatiat à Achad Bó certainement à rejeter, sans aide à espérer du côté des généalogistes irlandais, lesquels ne s'intéressent qu'exceptionnellement à des saints dont la carrière, passée à l'étranger, n'influait donc pas sur le maintien de la succession abbatiale dans une famille déterminée [3], aucun autre moyen d'information ne subsiste-t-il? Il semble que oui.

[1] Ekkehard, l. c.

[2] On constate avec un sourire amusé que J. M. Clark (op. c., p. 38), en s'efforçant d'étayer les vues qui font de Marcellus de Saint-Gall et de Moengal de Bangor un seul et même homme, n'a pu, en effet, découvrir dans les annales irlandaises antérieurement à la fin du XI^e^ siècle aucun exemple à l'appui en dehors de celui de Virgile de Salzbourg, dont nous avons montré la fragilité. Celui-ci écarté, le plus ancien qu'il allègue est l'éloge de Marianus (*Marianus Scottus*, qui indéniablement écrivait son nom irlandais *Móel Brigte*, dans un acrostiche), reclus d'abord à Fulda, puis à Wurtzbourg, mort le 11 janvier 1082 ou 1083, dont on n'a pas de biographie ; mais il confond le reclus avec un autre Marianus (*Marianus Scottus* aussi, en latin, mais en irlandais *Muiredach mac Robartaig*), abbé de Ratisbonne, mort le 9 février 1088 ; la *Vita* de ce dernier, écrite un siècle après, est le texte *BHL.* 5527. — Sur le nom de *Killach episcopus* au *Liber Confraternitatis* de Salzbourg, voir l'appendice, ci-dessous, p. 120-123.

[3] Notons, à titre de simple curiosité, que Jean Colgan, dans une addition

Une voie nouvelle s'ouvre depuis que le P. Coens a solidement établi le lien qui unit ensemble Virgile de Salzbourg, les litanies bavaroises du *Libellus precum* dit de Fleury et les petits poèmes composés par Alcuin pour son ami l'archevêque Arnon de Salzbourg à propos des autels et des reliques de la cathédrale [1]. C'est l'invocation de S^te^ Samthann, dans les litanies de ce *Libellus precum*.

Un groupe est formé, à l'extrême fin de la liste des saintes vierges, par *Brigida Ita Samſdenna* [2]. Des trois noms, les deux premiers seuls, latinisés sous leur orthographe habituelle, reparaissent dans une strophe d'Alcuin :

de sa main aux généalogies des saints irlandais compilées par les Quatre Maîtres, identifie à Virgile de Salzbourg S. Fergil Dergeanaigh, c'est-à-dire de Dergaenach ou Dergenach (Livre de Leinster, fac-similé, p. 348, col. 2, et Livre de Lecan, fol. 41^v^ [anciennement p. 104], col. 3). Le toponyme n'est pas identifié, que nous sachions. Fergil de Dergaenach, fils de Máel Dúin, fils de Colmán, fils de Feradach etc. : « Salisburgi, 1. Decemb. vel 27 Nou. » (*Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae* by the Four Masters, éd. Paul Walsh, p. 51, dans le chapitre concernant les saints issus de Laegaire mac Néill). La même généalogie est indiquée, naturellement, dans la collection parallèle en vers, imprimée par nous (*Irish Texts*, t. 3 [Londres, 1931], p. 49, strophe 48) ; celle-ci ne fournit que le nom du père, sans localisation, épithète ou explication : *is Feirgil mac Maoile Duin*. On voit que l'original des Quatre Maîtres ne déterminait pas ce S. Fergil plus exactement que ne le font les Livres de Leinster et de Lecan. L'identification avec Virgile de Salzbourg est certainement une addition de Colgan, lequel est coutumier du fait. Il ne l'a pourtant pas soutenue dans ses *Acta Sanctorum Hiberniae* imprimés (pour autant que l'on puisse se fier à son propre index).

[1] *Les Litanies bavaroises du* Libellus precum *dit de Fleury* (*Orléans, ms. 184*), dans *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 373-391.

[2] Ibid., p. 380. On pourrait imaginer, pour le nom de *Samthann* (plus anciennement *Samthand*), différentes notations et latinisations, comme *Samtanna*, *Samdanna*, *Samtenna*, *Samdenne*, avec ou sans *h* après la dentale ; mais *Samſdenna* est fort remarquable et se présente comme une aide à la prononciation, ou plus exactement (à en juger d'après les cas relevés ci-dessus, p. 92-97, au catalogue d'Iona, dans le *Liber Confraternitatis*, à Salzbourg même et sous l'épiscopat de Virgile) on dirait une notation prise, à la dictée, par un Allemand, des lèvres d'un Irlandais. Dans cette position du groupe *mt* ou *md*, le son émis avant la dentale devait être plus proche de l'*ſ* que de l'*u* consonne. Ce n'est pas le lieu d'en discuter la phonétique, et sur quelques cas seulement. Il sied pourtant d'observer que cette graphie *mfd* ne pouvait guère être empruntée directement à un document écrit par un Irlandais selon les règles normales : on y aurait trouvé une des quatre que nous indiquions au début de la présente note.

Virginibus sacris praesens haec aula dicata est
Quarum clara fuit Scottorum vita per urbes.
Brigida femina sancta, simul Christo Ita fidelis :
Haeque salutem per suffragia sancta ministrant [1].

Ces deux saintes figurent souvent dans les listes irlandaises et les litanies, même sur le continent [2]. La première termina sa carrière vers 525, la seconde vers 575 [3]. Samthann, au contraire, est plus rarement invoquée sur le continent, et son époque est si tardive que cette mention aux litanies bavaroises du *Libellus precum* dit de Fleury, qui pourrait remonter à Virgile lui-même, n'est pas sans susciter quelque étonnement. Virgile est signalé dans l'entourage de Pépin vers 742 [4]. Or, Samthann mourut le 19 décembre 739. C'était donc une contemporaine, tandis que Brigide et Ita étaient antérieures de deux siècles et rangées dès lors au nombre des grandes saintes. Il n'est pas étrange que Salzbourg n'ait point possédé de reliques d'une sainte aussi récente que l'était Samthann, et qu'ainsi elle ne figure pas dans la strophe d'Alcuin, fondée sur quelques inscriptions ou quelques étiquettes de reliques, mais seulement dans les litanies, pièce de dévotion plus personnelle, dont nous venons de marquer le caractère oral plutôt qu'écrit [5]. Ne tiendrions-nous pas, en la personne de Ste Samthann, le contact individuel de Virgile avec sa patrie?

La coutume celtique du *fosterage*, remettant l'éducation d'un petit garçon à un de ses oncles maternels, s'était muée, dès le VIIIe siècle certainement, pour les futurs clercs, en la mise en pension chez une abbesse [6]. Celle-ci appartenait parfois, sinon souvent, à la famille de l'enfant. Supposer que tel ait été le cas, que Virgile ait été élevé par Samthann [7], qu'il ait eu avec elle des liens de

[1] Éd. E. Dümmler, *M.G.*, Poet. lat., t. 1, p. 342.

[2] C'est tout à fait par erreur que Dom Louis Gougaud a cru lire le nom de Ste Samthann dans les litanies du Pontifical carolingien, du IXe siècle, actuellement conservé à Fribourg-en-Brisgau (*Les Saints irlandais hors d'Irlande*, p. 44, note 2). Il s'agit là de Ste Verena (*Uuirina*) de Zurzach, intercalée, on ne sait pourquoi, dans le groupe des saintes irlandaises, pour lesquelles nous renvoyons à *Anal. Boll.*, t. 75 (1957), p. 420.

[3] Il est imprudent d'assigner une date précise à l'obit des saints irlandais du VIe siècle, sans autre autorité que les Annales.

[4] Ci-dessus, p. 97.

[5] Ci-dessus, p. 110, note 2.

[6] Voir ci-dessous, p. 113, la preuve expresse qu'à Cluain Brónaig, sous l'abbatiat de Ste Samthann, on élevait de petits garçons.

[7] Jusque vers l'âge de sept ans, où il aurait commencé à apprendre le latin, puis ses lettres, chez un moine ou ermite.

parenté [1] et que de tels souvenirs aient fait invoquer ce nom vénéré dans les litanies personnelles de l'évêque de Salzbourg, ce serait lâcher la bride à l'imagination.

L'imprudence serait d'autant plus injustifiable que Samthann, à en croire sa Vie, comme supérieure de Cluain Brónaig, mérita un grand renom par sa piété, par ses bons conseils, par des miracles même qui la firent connaître dans toute l'Irlande.

Voici, en outre, ce que rapporte, tout à fait incidemment, l'observateur qui nous a transmis les *Coutumes de Tallaght* (avant l'année 840) [2]. Notre traduction, presque littérale, laisse en latin ce que l'auteur insère en cette langue au milieu de l'irlandais. « Un certain négociant (irlandais *cendaigi*) voyageait à travers le Munster du temps de Samthann (*Samtine*, génitif, auquel on comparera le *Samdine* du missel de Stowe, qui est un livre liturgique de Tallaght [3]) et portait de sa part des salutations aux « fils de la vie » en ce pays-là. Un jour, elle l'appela et lui fit promettre de ne pas ajouter un seul mot, ni d'en retrancher un seul, à ce qu'elle dirait, ni un mot à ce que dirait quelqu'un à qui il serait envoyé. Après quoi elle lui dit : « Dis de ma part à Máel Rúain », dit-elle, (ou bien « à Fer Dá Chrích » — et celui-ci est plus vraisemblable, parce que Máel Rúain était plus jeune *quam Samdan*), « qu'il est mon préféré entre les clercs du midi. Et tu lui diras encore quelque chose : demande s'il reçoit les femmes sous sa direction spirituelle, et acceptera-t-il d'être l'ami de mon âme ? » Ces derniers mots veulent simplement dire « confesseur », de façon tout à fait normale et courante. Plus loin encore, en latin : *Negotiator haec retulit... Postea narravit negotiator omnia haec verba do Samdin* (à Samthann), *et illa dixit...*

En voilà assez pour montrer comment S^te^ Samthann entretenait des rapports avec les hommes de Dieu, même en une province éloignée, et se tenait au courant de tout. Quant à l'hésitation de l'auteur des *Coutumes de Tallaght* (ou de son informateur) entre deux destinataires possibles du message de la sainte, Máel Rúain ou Fer Dá Chrích, entendons que, seul des deux, Fer Dá Chrích († 747) était d'âge assez avancé pour recevoir pareille communication de l'abbesse de Cluain Brónaig († 739). Máel Rúain ne mourut qu'en 792 [4].

[1] Les généalogistes rattachent Samthann à la race de Dál Fiatach, famille régnante en Ultonie, mais ne nous apprennent rien des origines de Virgile (ci-dessus, p. 109).

[2] *The Monastery of Tallaght*, éd. E. J. Gwynn et W. J. Purton, dans *Royal Irish Academy, Proceedings*, t. 29, section C (1911-1912), § 61, p. 149-151, avec les corrections apportées par E. J. Gwynn à la fin du volume intitulé *The Rule of Tallaght*, qui forme le second volume supplémentaire de *Hermathena*, n° 44 (1927), p. 107.

[3] Ou peut-être de Lorrha.

[4] Dates prises aux Annales d'Ulster et corrigées.

Ste Samthann, d'après le chapitre 43 de sa Vie, n'était pas plus que les Céli Dé enthousiaste du vagabondage spirituel cher aux générations antérieures. Elle tenait pour la stabilité, et pour les études avant les voyages [1]. Sauf circonstances spéciales que nous ignorerons toujours, ce n'est guère elle qui aurait poussé Virgile à s'expatrier ; celui-ci, du reste, n'avait pas le moins du monde le tempérament d'un quémandeur de conseils. S'il en avait reçu sans les solliciter, il aurait bien été tenté plutôt de ne s'y point conformer.

Il n'est pas croyable non plus que Virgile ait été cet abbé d'Achad Bó Cainnig sur qui se racontait, à Cluain Brónaig, une étrange histoire. Deux moniales, nous dit-on, habitaient non loin du monastère de Saint-Cainnech. L'une d'elles eut un fils, qu'elle ne voulut pas faire nourrir dans le pays d'Achad Bó. La réputation de Ste Samthann inspira confiance à ces deux religieuses, dernières occupantes, dirait-on, de quelque pauvre fondation. Elles se présentèrent de nuit à Cluain Brónaig. L'abbesse accepta la charge de l'enfant, mais renvoya ses visiteuses bien avant le jour, ce qui leur valut de tomber sur des brigands, auxquels elles n'échappèrent que par miracle. L'enfant nourri par Ste Samthann devint un abbé fameux d'Achad Bó [2]. Bien qu'aucun nom ne soit prononcé, ou plutôt à cause même de cette discrétion significative, il n'est pas trop audacieux de conjecturer que le père de l'enfant appartenait à la famille du fondateur d'Achad Bó. De ce fait divers, le point vraiment intéressant pour le biographe de Ste Samthann est le prodige par lequel elle avait sauvé des brigands les deux moniales.

Ici encore, toutes les suppositions ont le champ libre. Est-ce, par exemple, la découverte de cette tare de naissance qui aurait conduit Virgile à quitter Achad Bó et l'abbatiat? Jamais, dans la suite, il n'y aurait fait allusion, soucieux d'éviter, sur le continent, des obstacles canoniques à sa carrière d'abbé, puis d'évêque.

[1] « Quid ergo mentem tuam stabilire possit ne vagetur, si studium spirituale neglexeris?... Si citra mare Deus inveniri non posset, utique nos transfretaremus. Cum ergo prope est Deus omnibus invocantibus eum, nulla nobis transferendi necessitas incumbit. Ab omni enim terra perveniri potest ad regnum celorum. »

[2] « Sancta vero Samtanna predictum nutrivit infantem ac deinde literis imbui fecit. Qui post temporis decursum in monasterio sancti Kynnechi factus est abbas famosus. » Ainsi s'achève le chapitre 18.

Mais, pour nous en tenir du plus près possible aux sources documentaires, si vraiment, à l'encontre de tout ce que les annales irlandaises semblent permettre de déduire, Virgile de Salzbourg avait été, à Achad Bó, cet abbé fameux, de naissance illégitime, croit-on que les méchantes langues auraient manqué pour en informer S. Boniface, qui le détestait et l'accablait de toutes manières, jusqu'en cour de Rome? Au surplus, si sa petite enfance avait été passée à Cluain Brónaig et qu'il fût resté en relations avec ce monastère, puisque l'on y connaissait sa promotion à l'abbatiat, n'est-il pas invraisemblable que, devenu *famosus*, puis résignant sa charge et quittant l'Irlande dans les trois ans qui suivirent la mort de sa sainte nourrice, il n'ait laissé d'autre trace dans la *Vita* de celle-ci qu'une mention presque anonyme? Le rédacteur de la *Vita Samthanne* aurait-il ignoré, ou du moins aurait-il cru devoir taire, que la carrière de ce fameux abbé n'avait duré que quelques années en Irlande, pour s'achever, de façon plus illustre encore, sur le continent? Il ne serait pas moins incroyable que Boniface, mort en 755, n'eût pas perçu le moindre écho de la naissance à la fois illégitime et sacrilège d'un homme qu'il abominait et qu'il a vilipendé de toutes les sortes pendant les dix dernières années de sa vie environ.

Virgile, en effet, personnage aussi singulier qu'incommode, comptait certainement pas mal d'ennemis, dont chacun savait combien un tel renseignement personnel serait agréable à Boniface, puisqu'il l'aiderait à ruiner Virgile. Les communications de Boniface étaient fréquentes avec l'Angleterre, qui, à cette époque, n'était pas du tout sans relations avec l'Irlande [1]. Ces correspondants et correspondantes l'auraient certes obligé fort volontiers en lui faisant part de quelques détails scandaleux sur Virgile. Nous ajouterons que les rapports entre Anglo-Saxons et Irlandais étaient alors assez gâtés pour que de pareilles histoires fussent mises en circulation avec plaisir et répétées, à cause de l'idée qu'elles donnaient des mœurs irlandaises. Enfin, pas mal de *Scotti*, soucieux de se faire une carrière, parcouraient l'Europe : un petit fait de ce genre ne pouvait manquer d'être connu en Irlande, et Virgile, à supposer qu'il soit identiquement (comme le veut Zimmer) l'abbé Fergil d'Achad Bó, n'avait pas pris la précaution de changer de nom : en le latinisant, il l'avait laissé parfaitement reconnaissable.

[1] On ne voit pourtant pas que Virgile ait été l'objet de plaintes de Boniface auprès de ses correspondants anglais.

Que cet Irlandais, astucieux et malin, qui n'hésitait pas le moins du monde à prendre le pseudonyme d'Aethicus Ister pour damer le pion à S. Boniface, ait cru pouvoir traverser le pays des Francs d'un bout à l'autre et tenter d'y parvenir aux plus hauts honneurs ecclésiastiques sans cacher sa personnalité, cela seul montre assez qu'il n'était pas l'enfant d'une moniale exposé, par là même, à voir se briser tout espoir de devenir abbé ou évêque ; il ne craignait donc nullement une découverte de ce genre.

On pourrait suggérer, en effet, puisque le *famosus abbas* d'Achad Bó n'est pas nommé par l'auteur de la *Vita Samthanne* et que, du reste, il n'est guère possible de ménager à Virgile une place dans la liste des abbés du lieu, qu'une partie de ce qui le concernait avait dû être tenue soigneusement cachée en Irlande : son nom et le motif de son départ de l'île natale, qui serait la mise au jour de sa naissance illégitime, après quelques années peut-être d'abbatiat. Imaginera-t-on, dans cette hypothèse, que l'auteur de la *Vita Samthanne* se soit privé du plaisir de rapporter les faits tout au long? Mais il ne laisse pas percer le moindre indice que l'abbé dont il parle ne soit pas resté jusqu'à la fin de son existence le célèbre successeur de S. Cainnech qu'il désigne [1].

Si Virgile de Salzbourg avait été fils d'une moniale, il aurait certes complètement changé de nom en arrivant sur le continent. Ne se serait-il même pas gardé de rappeler celui de S^te^ Samthann, qui pouvait aiguiller les curiosités vers le secret de sa naissance?

C'est un fait, pourtant, objectera-t-on, que le nom du père de Virgile de Salzbourg n'est consigné nulle part, qu'il est dépourvu de généalogie. Mais nous avons noté ci-dessus que tel est généralement le cas des saints irlandais dont la carrière s'est prolongée sur le continent et s'y est achevée [2]. L'*abbas famosus* d'Achad Bó serait bien plutôt ce Scandal, Scannal ou Scannlán dont le nom même, en rappelant *scandalum*, a pu donner naissance à toute l'histoire. Son abbatiat, débutant en 739 ou 740 et s'étendant sur plus de 42 ans, avait dû lui valoir un prestige hors de pair [3] ; mais il y a contre cette théorie une bien grave objection : le nom du père de Scannal ou Scannlán semble avoir été connu, car les

[1] Ce serait faire remonter fort haut la mise par écrit de la *Vita Samthanne* († 19 décembre 739) que de la placer avant que Virgile n'apparaisse au pays des Francs vers 742.

[2] P. 109.

[3] Ci-dessus, p. 102-103.

Annales d'Inisfallen écrivent : *Quies Scandlain hui Taidg abb Achaid Bo* (« mort de Scannlán, petit-fils de Tadg, abbé d'Achad Bó »).

Si l'on veut des rapports entre Cluain Brónaig et Iona au temps de S^te^ Samthann, un incident de sa *Vita* en fournit également [1]. A l'autre bout de l'Irlande, dans ce Munster que parcourait le marchand, son messager [2], au pays de Corco Duibne [3], elle faisait sentir, de son vivant, son autorité spirituelle [4]. Le roi suprême de l'île, Niall Frossach, fils de Fergal, gardait comme un trésor la crosse de la vénérée abbesse et lui fit faire un reliquaire [5], et il existe un poème du roi Áed Allán en son honneur [6]. Ces observations, que l'on pourrait étendre encore à d'autres aspects, suffiront à indiquer que, s'il est remarquable de rencontrer une invocation de S^te^ Samthann, morte en 739, dans des litanies qui peuvent refléter sur ce point la dévotion personnelle de Virgile, lequel est signalé au pays des Francs presque immédiatement après cette date, on n'en saurait tirer une localisation certaine et exacte, dans l'Irlande du VIII^e^ siècle, du futur abbé et évêque de Salzbourg, non plus que de sa famille ou de son monastère d'origine.

***

Les saints irlandais de Salzbourg sont commémorés par Alcuin en une strophe :

> Patricius, Cheranus, Scottorum gloria gentis,
> Atque Columbanus, Congallus, Adomnanus atque,
> Praeclari patres, morum vitaeque magistri,
> Hic precibus pietas horum nos adiuvet omnes [7].

[1] A propos d'une cargaison de laine expédiée d'Iona à Samthann, au § 23.

[2] Ci-dessus, p. 112.

[3] La partie la plus occidentale du comté actuel de Kerry.

[4] Libération d'un prisonnier, au § 22.

[5] Niall, strictement contemporain de Virgile de Salzbourg, mourut en 778 à Iona ; mais le texte (§ 17) ne détermine pas à quelle époque de sa vie se place ce témoignage de dévotion du roi à S^te^ Samthann.

[6] Roi d'Irlande de 734 à 743, il mourut donc quatre ans après la sainte. On n'a pas de témoin plus ancien de cette pièce que le Livre de Leinster, fac-similé, p. 365, marge supérieure ; il est cité par les Quatre Maîtres, à l'année 743. Kuno Meyer, qui l'a édité, ne voit pas d'objection à accepter pour auteur le roi Áed Allán ; cf. BEST et LAWLOR, *The Martyrology of Tallaght*, p. 124-125.

[7] Éd. E. DÜMMLER, *M.G.*, Poet. lat., t. 1, p. 341.

La fin de la liste des *sancti monachi* dans les litanies bavaroises de l'eucologe de Fleury se présente comme suit : *Benedicte. Martine. Columbane. Severine. Honorate. Effrem. Fursee. Patrici. Columbe* (sic). *Congalle. Adomnane. Cherane* [1].

Dès l'abord, un nom frappe par son absence, celui de S. Cainnech moccu Dálon, le fondateur d'Achad Bó, qui pourtant se rencontre, parmi les saints irlandais, dans d'autres litanies continentales anciennes [2]. On ne conçoit pas qu'il n'eût pas figuré dans les litanies bavaroises si Virgile, inspirateur de cette portion à tout le moins, avait réellement été jusqu'à sa mort, ainsi que le voulait Zimmer, abbé d'Achad Bó [3]. A quoi Zimmer aurait rétorqué que rien n'interdit d'imaginer que Virgile ait quitté Achad Bó en très mauvais termes et n'ait gardé qu'un amer souvenir de l'Irlande en général, d'Achad Bó et de son saint patron en particulier [4]. Mais ce serait là empiler l'une sur l'autre des fantaisies et tenter de démontrer par des inventions mal fondées ce qui n'est au départ que fort improbable : l'abbatiat de Virgile à Achad Bó. On pourrait, en sens contraire, lâchant aussi les rênes à la folle du logis, voir dans une invective contre l'Irlande et ses savants [5] un

[1] *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 380.

[2] Entre autres, dans celles du Pontifical carolingien (provenant de Bâle, mais écrit pour une autre église), qui est aujourd'hui, sous la cote 363, à la bibliothèque de l'université de Fribourg-en-Brisgau ; renvoyons, pour cette liste d'Irlandais, aux *Anal. Boll.*, t. 75 (1957), p. 419-420.

[3] Ci-dessus, p. 100-109.

[4] Zimmer n'aurait pas manqué de citer quelques lignes d'Aethicus Ister, puisque M. H. Löwe nous a montré en celui-ci Virgile lui-même : « Hiberniam properavit et in ea aliquamdiu commoratus est, eorum volumina volvens. Appellavitque eos ideomachos (*sic*) vel ideohistas, id est inperitos laboratores vel incultus (*sic*) doctores. Pro nihilo ducens ait : Mundi finibus terminare et Hiberniam pervenire onerosus est labor, sed nulla facultas. Horrorem nimium incutit, sed ad utilitatem non profecit. Inperitos habet cultores, sed instructores habet distitutos (*sic*) habitatores » (*Cosmographia*, chap. 22, texte établi par M. Löwe, t. c., p. 934, note 4, en combinant avec l'apparat critique de Wuttke des variantes prises par Strecker au *Berolinensis* 175). M. Löwe aurait pu ajouter qu'Aethicus Ister semble anticiper, en la retournant contre l'Irlande, une idée qui devait devenir courante chez les austères moines celtiques et à laquelle, au IX^e^ siècle, un quatrain célèbre donnerait sa forme définitive : « Aller à Rome, grand labeur, petit profit ; le Roi que tu cherches ici, si tu ne l'amènes avec toi, tu ne le trouves pas » (W. Stokes et J. Strachan, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. 2 [Cambridge, 1903], p. 296). Voir aussi les textes et références réunis par Charles Plummer, au t. 2 de son édition de Bède, p. 282.

[5] On lira le texte à la note précédente.

paravent destiné à bien cacher la personnalité réelle du fameux cosmographe Aethicus Ister et à le faire prendre pour un citoyen de n'importe quelle nation dans le vaste monde, à l'exception seulement de l'irlandaise.

Revenons à nos documents. Après les noms les plus vénérés des patriarches monastiques occidentaux, auxquels se joint S. Éphrem, représentant l'Orient, les litanies bavaroises alignent une série d'Irlandais, qui, sauf S. Fursy, placé en tête, sont identiques à ceux de l'inscription d'Alcuin, et en des graphies scrupuleusement conformes à celle-ci, alors que tant de variantes étaient possibles [1]. Ce groupe est homogène au point de suggérer que le *Columbanus* d'Alcuin est le *Columbe* (Columba, Colum Cille, abbé d'Iona) de la litanie, et non S. Colomban de Luxeuil et de Bobbio, représenté dans les litanies par *Columbane*. Les deux formes *Columba* et *Columbanus* étaient interchangeables et il fallait *Columbanus* pour le mètre, lequel, du reste, s'accommode comme il peut de l'*a*, long ici, alors que dans la même position il est bref pour *Adomnanus :* Alcuin s'est gêné le moins possible, mais sans toucher à l'orthographe.

Dans les litanies, Samthann, pour le moins inattendue, à cause de sa date récente, accompagne les vierges insulaires commémorées par Alcuin. Fursy manque chez Alcuin. Il est, en tête, avant Patrice, à qui le VIII^e^ siècle finissant assigne sans conteste la préséance parmi les saints irlandais : seconde anomalie qui requiert une explication. Est-ce l'ignorance, sur ce point, d'Arnon, responsable [2] de l'insertion dans ces litanies de nombreux saints de nos régions, où il avait vécu ? Le futur évêque de Salzbourg a pu vénérer, à Péronne, distante de douze lieues seulement de sa propre abbaye de Saint-Amand d'Elnone, le fondateur de Lagny, célèbre par la Vision qui se lisait chez Bède et séparément. L'hypothèse n'est certes pas à exclure. Alors, pourtant, la place naturelle de S. Fursy eût été dans le voisinage des saints évêques, abbés et ermites d'entre Somme et Meuse, non comme chef de file des Irlandais.

Ne sied-il pas plutôt d'entrevoir un lien unissant S. Fursy à S. Patrice [3] ? De plus en plus serrés, les indices s'accumulent (in-

[1] Les exemples cités plus haut (p. 92-96) dans le *Liber Confraternitatis* de Salzbourg, du même lieu et de la même époque, en fournissent une preuve suffisante.

[2] Comme l'a montré le P. Coens, *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 386.

[3] La réunion des noms de S. Colum Cille et de son biographe Adomnán

dices bien ténus, nous ne le contesterons pas) d'une tradition manuscrite et littéraire qui fait passer les écrits de S. Patrice ainsi qu'une portion notable, à tout le moins, des Vies les plus anciennes, avec S. Fursy et S. Feuillen, son frère et successeur, depuis l'Irlande jusqu'à Cnobheresburh, en Est-Anglie, et de là à Péronne. Ils se sont ensuite répandus sur le continent, peut-être par Lagny ou par Fosse, autre monastère de la *paruchia* de S. Fursy, tandis qu'un courant latéral en ramenait une partie à Armagh. Tous les témoins connus des écrits de S. Patrice dépendent d'un exemplaire copié dans le nord de la France par un scribe continental, au VIII^e^ siècle ou, tout au plus tard, au début du IX^e^ [1]. Un des manuscrits de la *Confessio* et de l'*Epistula* fait songer à Saint-Vaast. Péronne n'est pas à négliger, non plus que Saint-Quentin, tout proche. Le *Parisinus*, venant de Compiègne, a été écrit, au X^e^ siècle, pour une église ou un monastère du diocèse de Soissons. Arnon évoque Saint-Amand d'Elnone. Les litanies bavaroises du *Libellus precum* dit de Fleury, si elles remontent, sur ce point, à l'archevêque Arnon, seraient-elles encore un vestige de ce cheminement?

Au contraire, s'il fallait attribuer l'arrangement et l'insertion du groupe entier des saints irlandais à Virgile, prédécesseur d'Arnon, serait-ce que, dès son époque, la seconde moitié du VIII^e^ siècle, l'ancêtre de certaines Vies de S. Patrice qui se retrouveront plus tard dans le sud de l'Allemagne, sous des formes diverses, serait parvenue, avec lui, dans la région du haut Danube? Et sa dévotion, son intérêt personnel pour l'apôtre des Irlandais permettrait-il alors quelque conjecture sur la partie de l'Irlande d'où il était originaire? Quand il arriva sur le continent, vers 740, le culte de S. Patrice n'était pas tellement universel dans sa patrie qu'on ne le doive tenir pour caractéristique encore de certaines régions, de certaines localités : Armagh et ses environs, certainement, avec le nord-est, mais aussi la plaine de Mide, avec Slébte, et s'étendant du côté de l'ouest jusqu'aux deux monastères de S^te^ Samthann, Ernaide [2] et Cluain Brónaig, vers le pays des Uí Maine. Tien-

suggère que, dans le contexte, un rapprochement littéraire n'est pas moins admissible qu'un lien historique ou qu'un arrangement hiérarchique, liturgique, géographique.

[1] *Anal. Boll.*, t. 76 (1958), p. 364-365.

[2] L'identification et la localisation de ce monastère appellent des remarques spéciales, que nous comptons exposer prochainement.

drions-nous là une localisation possible de la carrière irlandaise de Virgile de Salzbourg?

APPENDICE

Sur le nom de Killach au Liber Confraternitatis de Salzbourg

Dans la note signalée au début de cet article, M. Esposito avait attiré également l'attention sur le nom de *Killach episcopus* qui se lit à la page 26, colonne 63, ligne 13, de l'édition, dans l'*Ordo comm(emorationis) episcoporum vel abbatum defunctorum*. Il écrivait à ce propos : « The name *Killach* (Cellach) also occurs, probably the Cellach who died in 806 [1]. » Il songe donc à Cellach, dix-neuvième abbé d'Iona, de 802 à 815. Les dates, cependant, rendent ce candidat inacceptable : l'inscription au *Liber Confraternitatis* de Salzbourg est antérieure même à la première année de cet abbatiat. Il faut exclure a priori un abbé du début du IXe siècle, dont la mort survint trente ans trop tard pour que son obit fût inscrit à Salzbourg *prima manu*.

Que Cellach d'Iona eût été rangé parmi les évêques serait au reste plus qu'étrange. Il n'était qu'abbé et simple prêtre. S'il avait été connu et inscrit à Salzbourg comme abbé d'Iona, son nom se lirait à la colonne 64, et non au milieu de la colonne 63.

Le nom de ce *Killach episcopus* semble à peu près certainement irlandais [2]. Aucun Scot appelé Cellach n'est connu sur le continent vers l'époque de Virgile ou antérieurement. On ne peut s'empêcher de songer au nom, fort semblable, de Cellanus de Péronne. Celui-ci, pourtant, n'est nulle part qualifié d'évêque, mais toujours d'abbé, jusqu'à sa mort [3].

Il n'est guère probable que Virgile de Salzbourg ait nourri une dévotion personnelle envers l'unique évêque Cellach qui se rencontre avant son temps, *Ceollach* de Mercie, en 658-659, dont on sait seulement qu'Irlandais d'origine, il quitta l'office épiscopal pour retourner chez ses compatriotes à Iona [4].

[1] Dans *Hermathena*, t.c., p. 157 ; 806 est une erreur de date : il y eut bien un massacre à Iona cette année-là, mais Cellach, qui échappa, ne mourut qu'en 815.

[2] Dans les noms de la liste du *Liber Confraternitatis* relevés ci-dessus, p. 92, l'alternance vocalique *i* pour *e* ne se rencontre pas. Dans *Fircnoi*, en effet, ce n'est pas le nominatif *fer* qui a été entendu et noté, mais le génitif *fir* ; voir ci-dessus, p. 93, note 4.

[3] A l'année 706 dans les Annales de Lorsch : *Mors Cellani abbatis* (*M.G.*, Script., t. 1, p. 22).

[4] « Suscepitque... episcopatum Ceollach, et ipse de natione Scottorum, qui non multo post, relicto episcopatu, reversus est ad insulam Hii, ubi plurimo-

Le nom de Cellach n'est pas extrêmement répandu dans l'hagiographie irlandaise. A supposer complète la liste que fournit le *Félire* de Máel Muire Úa Gormáin, un seul peut convenir : Cellach, fils de Dúnchad, au 18 juillet. Le martyrologe de Tallaght commémore à cette date *Cellach mac Dunc<h>ada regis*, « Cellach, fils du roi Dúnchad », mais ni l'un ni l'autre de ces auteurs n'indique que ce Cellach ait été évêque, et l'on ignore tout de lui en dehors de cette notice martyrologique.

Il n'est pourtant pas possible d'exclure Cellán úa Fiachrach, évêque de Cell Alaid (Killala), au 1er mai dans les calendriers et tenu pour martyr. On a de lui une Vie en gaélique qui l'appelle Cellach [1]. Plummer écrit : « Cellach does not seem to be mentioned in any of the Calendars. » Il semblerait donc qu'il refuse de souscrire à l'identité de Cellán et de Cellach, suggérée par Stokes dans son index au *Félire* de Máel Muire. Le martyrologe de Tallaght, on le notera, ne confère pas à ce Cellán le titre d'évêque. Nous avons examiné le manuscrit même du *Félire* de Máel Muire pour savoir si cette épithète ne serait pas au nombre des additions faites de la main de Jean Colgan. Ce n'est pas le cas : inscrite dans l'interligne par le premier copiste, Michel O'Clery, la glose est originale et semble devoir être rangée au nombre de celles dont l'auteur lui-même avait pourvu son exemplaire ; mais elle ne fait pas de lui un évêque.

Lawlor et Best, à ce qu'il semble, n'admettent pas non plus cette identité dans leur édition du martyrologe de Tallaght. Ils inscrivent simplement, dans l'index [2] : « Cellán húa Fiachrach, May 1 ; bp., *GD.* » C'est par erreur qu'ils attribuent l'épithète d'évêque à Máel Muire Úa Gormáin et au martyrologe de Donegal, qui en est dérivé. Il est vrai qu'ils ne se proposent pas autre chose, dans cet index, que de signaler, à propos de chaque nom, les rapports du martyrologe de Tallaght avec les autres martyrologes irlandais, nullement de suggérer, de soutenir ou de discuter des identifications. Stokes, au contraire, dans son index du *Félire* de Máel Muire, s'efforce de grouper quelques détails essentiels sur les divers personnages qu'il croit reconnaître — tâche qui le conduit parfois à des erreurs, mais combien utile, car elle fait de ses pages un catalogue combiné et une mine de renseignements.

rum caput et arcem Scotti habuere coenobium » (Bède, *Hist. eccl.*, livre 3, chap. 21, à la fin, éd. Plummer) ; « secundus Cellach, qui, relicto episcopatus officio, vivens ad Scottiam rediit,... de genere Scottorum » (id., *ibid.*, chap. 24, vers le milieu). Le *Kelloch* invoqué parmi les saints évêques dans les litanies des Culdées de Dunkeld, d'âge tardif et d'origine assez douteuse, semble postérieur au viiie siècle ; selon A. P. Forbes, *Kalendars of Scottish Saints* (Édimbourg, 1872), p. 361, il serait contemporain de Constantin III, qui régna en Écosse de 995 à 997.

[1] Plummer, *Miscellanea hagiographica hibernica*, p. 193, n° 16 du Catalogue.

[2] P. 235, col. 2.

Cependant, le cas de Cellach-Cellán est assez particulier. Sa Vie gaélique (il n'en existe pas de latine) est romancée à telle enseigne que Kenney s'excuse de lui ménager une place dans un recueil de sources historiques [1] : « The church of Cell-alaid (Killala) is said to have been founded by Patrick. The story of its martyred bishop Cellach is a comparatively late literary romance. For the sake of completeness it is included here, but that such a person as Cellach ever existed is very doubtful. *Life of Cellach.* The tale represents Cellach to have been successively a student at Clonmacnois, king of Connacht, Bishop of Killala, and a refugee hermit. Finally he was murdered by his disciples at the instigation of Gúaire Aidne, who is here presented, quite exceptionally, as a thorough villain [2]. The setting is unhistorical, the time varying from the first half of the sixth to the middle of the seventh century. The literary quality of the composition, and especially of the nature poetry which it incorporates, are very high [3]. »

Kenney a négligé de signaler que le texte de la Vie gaélique donné par S. H. O'Grady d'après le *Lebor Brecc* a fait l'objet d'une collation soigneuse de Kuno Meyer [4], qui relève les leçons du manuscrit de Bruxelles 2324-2340, fol. 53^{v}-59^{r}. Celui-ci n'est qu'une copie du *Lebor Brecc,* mais l'original était alors plus lisible qu'il n'est aujourd'hui.

Depuis l'époque où Plummer et Kenney ont arrêté leurs dépouillements, un nouveau témoin est venu au jour, qui n'est certes pas le moins digne d'être entendu : quelque 42 colonnes qui manquaient au Livre Jaune de Lecan, autrefois conservées dans la bibliothèque de Cheltenham sous la cote Phillipps 8214, ont pu être acquises en 1931 par la Bibliothèque nationale d'Irlande. Elles renferment, aux colonnes 982-996, un texte apparemment complet de la Vie de S. Cellach, d'une écriture de la fin du XIV^{e} siècle, sous le titre *Caithréim Cellaig meic Eogain.* M^{lle} K. Mulchrone a donné, d'après tous les manuscrits, une édition précédée d'une excellente introduction [5]. Elle conclut à l'historicité du héros, sinon des détails de ses aventures.

[1] Il est assez vrai, pourtant, que le plan de ses *Sources* le force à en admettre bien d'autres, sans guère plus de motifs valables.

[2] Quels intérêts croyait-on servir en représentant Gúaire de la sorte ? Ceux de la nouvelle dynastie des Dál Cais ou d'autres, au contraire ?

[3] Il est à noter que le texte des *Acta Sanctorum* (Maii t. 1, p. 104-107) a été fourni à nos anciens par le P. Thomas Sirinus, le successeur de Colgan : « ex MS. Codice Hibernico Dundoigrensi acceptam ac Latine versam » ; voir le § 5 du *Commentarius praevius,* p. 104 D-E. Des coupures ont été pratiquées, annoncent-ils : ce sont probablement celles mêmes qu'avait faites Michel O'Clery en copiant ce manuscrit, lequel n'est autre que le *Lebor Brecc.* Sirinus a donné aux Bollandistes, en traduction latine, tout ce qu'il possédait.

[4] *Revue celtique,* t. 16 (1895), p. 91-94.

[5] *Caithréim Cellaig* (= *Mediaeval and Modern Irish Series,* t. 4, Dublin, 1933) ; cf. *Anal. Boll.,* t. 52 (1934), p. 420-422.

Outre les sources répertoriées par Kenney, le *Dindshenchas* en prose se réfère, avec détails, à la mort violente de S. Cellach [1]. Il explique le nom d'Ard na Riag [2]. On ne le rencontre que dans la seule recension du Livre de Lecan, écrit principalement en 1417-1418 (fol. 246^{v}, col. 1). Sa date le rapproche de celle du plus ancien témoin de la Vie gaélique, le Phillipps 8214. Une version en vers de ce *Dindshenchas*, dont l'époque paraît sensiblement la même que celle de la prose, se lit également au Livre de Lecan (fol. 246^{v}, col. 1). Elle a été éditée par Edward Gwynn [3]. Toujours au Livre de Lecan (fol. 71^{r}, col. 1), une portion de traité généalogique sur les Uí Fiachrach, peut-être légèrement antérieure aux deux recensions du *Dindshenchas*, relate en substance les mêmes faits [4].

Paul Grosjean.

[1] Dans l'édition de Whitley Stokes, *The Rennes Dindshenchus* (*Revue celtique*, t. c.), p. 139-140, § 133.

[2] Aujourd'hui Castle Hill, près d'Ardnarea, village sur l'embouchure de la rivière Moy, dans la baronnie de Tireragh, au comté de Sligo, en face du bourg de Ballina.

[3] *The Metrical Dindshenchas*, 3^{e} partie (1913), p. 414-417, et commentaire à la p. 554.

[4] Éd. John O'Donovan, *The Genealogies, Tribes and Customs of Hy-Fiachrach* (Dublin, 1844), p. 32-35, avec une traduction et des notes devenues précieuses à la suite des changements apportés depuis un siècle à la configuration des lieux et aux anciens monuments.

LA PRÉTENDUE CANONISATION D'AELFRED DE RIEVAUX PAR CÉLESTIN III

Le seul témoignage ancien qui soit allégué de cette canonisation [1] paraît être celui de la Chronique de Peterborough que son

[1] Affirmée, sans indication de référence exacte, aussi bien par W. Hunt dans le *Dictionary of National Biography* (t. 18 [1889], p. 34, col. 1), par Dom R. Biron dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (t. 1 [1912], col. 1165), par Max Manitius, *Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters* (t. 3 [1931], p. 144), par Dom Anselme Le Bail dans le *Dictionnaire de Spiritualité* (t. 1 [1937], col. 225), par Albert Michel dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* (t. 16, fasc. 1 [1951], col. 47, où la date de mort est imprimée 1191 au lieu de 1167), que dans *The Oxford Dictionary of the Christian Church* (1957), p. 28, col. 1. M. l'abbé Joseph Dubois a senti la difficulté et, sans entrer dans la question, laisse planer un doute (Aelred de Rievaulx, *L'Amitié spirituelle* [Bruges et Paris, 1948], p. xvi). De même, dans sa révision de Butler, le P. H. Thurston avait écrit : « It seems that St Aelred was canonized in 1191 » (*The Lives of the Saints...*, by Alban Butler, revised by Herbert Thurston [London, 1926], t. 1, p. 157), et l'expression a été conservée par M. D. Attwater (*Butler's Lives of the Saints*, edited, revised and supplemented by Herbert Thurston and Donald Attwater [Londres, 1956], t. 1, p. 475). L'article du P. Thurston sur Aelred, dans *The Catholic Encyclopedia* (t. 1 [1907], p. 172), passe sous silence la canonisation ; de même au premier volume d'*Universal Knowledge* (New-York, 1927), col. 276-277, qui donne un abrégé de la même notice, et dans l'édition revue de *The Catholic Encyclopedia*, t. 1 (New-York, 1936), p. 163-164. Aux deux derniers endroits, un membre de phrase est ajouté au texte original de 1907 : « His feast is listed in the Roman martyrology on 12 January (the supposed date of his death) ». Est-ce le fait d'un reviseur un peu pressé ? Il n'est guère croyable qu'un érudit aussi diligent que le P. Thurston ait affirmé une inscription au martyrologe qui ne se rencontre, que nous sachions, dans aucune édition. Son autorité, en tout cas, est alléguée à tort par certains en faveur d'une canonisation en 1191. T. Edmund Harvey (*Saint Aelred of Rievaulx* [Londres, 1932], p. 117) donne la canonisation pour certaine à partir d'un chapitre général de 1250 ; c'est une fausse référence.

premier éditeur, Joseph Sparke, attribue, sans raisons solides, à un abbé Jean de Peterborough jusque vers l'année 1260, la fin étant, selon lui, de Robert de Boston [1]. En voici le texte, en tête de l'année 1191 [2] :

Obiit Clemens papa ; cui successit Celestinus III, qui primo die pontificatus sui Henricum filium Frederici coronavit imperatorem, et infra primum annum suum canonizavit sanctum Petrum archiepiscopum Tarentasiensem, et sanctum Alredum abbatem Rievallensem, ambos Cistercienses [3].

Authentique, celle-ci, la canonisation de S. Pierre de Tarentaise par Célestin III a laissé des traces fort nettes dans le Bullaire de ce pontife [4]. Il serait pour le moins étonnant qu'une cérémonie solennelle identique, en faveur d'un autre personnage de l'Ordre

[1] *Historiae Anglicanae Scriptores varii* (Londres, 1723), t. 1, p. 1-137 ; réimprimé après une nouvelle collation du manuscrit unique, le Cottonien Claudius A. V, par J. A. Giles, *Chronicon Angliae Petriburgense* (Londres, 1845), dans sa série de *Scriptores monastici* (dont c'est le seul volume paru). Le même ouvrage de Giles, sous le même titre et identiquement paginé, forme également le tome 2 des publications de la *Caxton Society*, paru en 1845. L'édition de Sparke est rarissime ; nous citons celle de Giles.

[2] Le reste des événements enregistrés sous cette date appartient bien à cette année. Il ne faut donc pas soupçonner un déplacement d'une notice entière.

[3] Éd. Giles, p. 102. Clément III mourut à la fin de mars ou au début d'avril 1191 (le jour exact n'est pas connu) ; son successeur Célestin III, consacré le 14 avril (dimanche de Pâques), conféra le lendemain les insignes impériaux à Henri (le futur Henri VI) et à sa femme Constance (Paolo Zerbi, *Papato, Impero e « Respublica christiana » dal 1187 al 1198* [Milan, 1955], p. 83-84).

[4] Quatre lettres, toutes en date du 10 mai 1191, annoncent la canonisation faite ; elles portent, chez Jaffé-Löwenfeld, les numéros 16690-16693. En outre, une lettre d'indulgence pour sa fête au monastère de Bellevaux (n° 17113), du 2 juin 1194, et une du 19 février 1196 (n° 17328), autorisant une translation (ou plutôt une élévation) à Bellevaux et l'établissement éventuel d'une fête qui la rappelle. Une fâcheuse distraction de Löwenfeld a laissé subsister le nom de Bonnevaux (au lieu de Bellevaux) dans la description des deux dernières lettres, alors qu'aux deux endroits, elles ne laissent pas la moindre place au doute et qu'il les avait éditées et résumées lui-même correctement dans ses *Epistolae Pontificum Romanorum ineditae* (Leipzig, 1885), p. 254-257. — On se gardera de confondre ce S. Pierre, cistercien de Bonnevaux, puis archevêque de Tarentaise, mort à Bellevaux (ou du moins dans les environs immédiats) le 14 septembre 1174 et honoré le 8 mai, avec le B. Pierre de Tarentaise, dominicain, qui devint pape sous le nom d'Innocent V et illustra le siècle suivant (fête le 22 juin).

de Cîteaux et au cours de la même année, si elle avait eu lieu réellement, n'eût pas fait l'objet de la moindre mention.

D'autre part, la Chronique de l'abbé Jean de Peterborough n'est ni de celui à qui Sparke l'attribue [1] ni de première main pour la fin du XII^e siècle. La pénétrante étude de Félix Liebermann [2] ne permet aucune illusion sur ce point : c'est une compilation du XIV^e siècle.

Notons que « Jean de Peterborough » cite quatre fois la Chronique d'Aelred [3] et que, parvenu au terme de sa notice pour 1153, il marque *Hic finit Chronica Alredi*, ce qui, du reste, est une erreur. Son intérêt pour celui dont il utilisait le travail est indéniable et fort naturel. Les Cisterciens en général n'étaient pas éloignés non plus de son horizon, sans qu'on en devine le motif [4]. Ainsi emprunte-t-il à Henri Crump une série de renseignements précis concernant des fondations de monastères, particulièrement cisterciens [5]. Cet auteur, dont la carrière se place dans le dernier quart du XIV^e siècle, serait le plus récent qu'ait employé « Jean de Peterborough » [6]. D'autres chroniqueurs ont été copiés ou combinés entre eux : on nomme Hugues le Blanc (*Hugo Candidus*), trop ancien pour la période qui nous intéresse [7], comme aussi le pseudo-Ingulf et Henri de Huntingdon. Robert Swapham, qui va de 1177 à 1245, et le *Chronicon Petroburgense* anonyme, composé sous

[1] Aucun abbé du lieu n'a porté ce nom à l'époque que Sparke assigne à la composition de la chronique, ou plutôt à l'époque où elle fut écrite.

[2] *Über ostenglische Geschichtsquellen des 12., 13., 14. Jahrhunderts*, dans *Neues Archiv*, t. 18 (1892), p. 235-237, n^os 16-19. C'est, croyons-nous, la seule étude originale de ce groupe de chroniques.

[3] Aux années 975, 1066, 1156 et 1163.

[4] Moine noir de Peterborough, il n'appartenait pas à leur Ordre.

[5] Sur l'Irlandais Henri Crump, on verra l'article de R. L. Poole, dans le *Dictionary of National Biography*, t. 13 (1888), p. 262-263. Son *Tractatus de fundatione monasteriorum in Anglia a tempore sancti Birini ad Robertum Grosseteste* n'est connu que par une mention du titre chez Ware et par un extrait que cite un poète anglais anonyme, écrivant à Wilton, vers l'année 1420 (C. Horstmann, *S. Editha sive Chronicon Vilodunense im Wiltshire Dialekt aus MS. Cotton Faustina B iii herausgegeben* [Heilbronn, 1883], p. 111-112).

[6] Dans l'ignorance où nous sommes de son œuvre et de ses qualités d'historien, nous ne saurions exclure, en bonne méthode, que Crump ait pu être la source immédiate de « Jean de Peterborough » pour la canonisation d'Aelred.

[7] W. T. Mellows, *The Peterborough Chronicle of Hugh Candidus* (Oxford, 1949), en est la dernière édition, avec des compléments fort utiles de M. Alexander Bell.

le règne d'Édouard Ier (1272-1307), ont été mis en œuvre également. Aucun d'eux ne rapporte la canonisation d'Aelred à l'année 1191 ou ailleurs [1].

Qu'il subsiste des traces de documents pontificaux, d'origine directement romaine, annonçant la canonisation d'Aelred de Rievaux ou la joignant en quelque façon à celle de S. Pierre de Tarentaise, sans que nul ne les ait repérées, serait proprement incroyable [2]. « Jean de Peterborough », écrivant deux cents ans au moins après l'événement, serait donc le plus ancien auteur, sinon le seul, à attribuer au pape Célestin III l'élévation d'Aelred sur les autels. Aucune confusion de personnes n'est à invoquer : dans la même phrase, « Jean de Peterborough » cite S. Pierre de Tarentaise et le joint au nom d'Aelred par les mots *ambos Cistercienses* [3].

La clé de l'énigme doit se chercher dans une bévue de compilateur mal informé. Notre homme, ou celui qu'il copie et qui aurait disparu, aura lu dans quelqu'une de ses sources le nom de l'abbaye de Bellevaux, dont S. Pierre de Tarentaise était l'honneur [4], ou celui de l'abbaye de Bonnevaux, à laquelle il avait appartenu.

[1] Le *Chronicon Petriburgense*, quoique très bref pour cette période, porte cependant, sous l'année 1203, à la même page où il aurait pu parler de la canonisation d'Aelred : *Canonizacio sancti Wlstani ;* ce qui montre son intérêt pour ce genre de renseignement (éd. Thomas Stapleton [Londres, 1849], pour la *Camden Society*, 1re série, t. 47, p. 6).

[2] De telles pièces ou allusions n'auraient pas échappé, par exemple, à l'attentive diligence de M. E. W. Kemp dans son ouvrage, *Canonization and Authority in the Western Church* (Oxford, 1948). Il y traite (p. 93-94) du cas de S. Pierre de Tarentaise et dépouille ensuite la liste des canonisations et des demandes introduites à cette fin pendant les dernières années du xiie siècle. Plus récemment encore, M. P. Zerbi a dressé sur nouveaux frais le catalogue des interventions de Célestin III en cette matière, dès l'époque de son cardinalat (op. c., p. 78, notes 63 et 64). Aelred n'y figure nulle part, ni avant ni pendant le pontificat. Il est également absent de la liste du P. J. Löw (*Enciclopedia Cattolica*, t. 3 [1950], col. 582), qui par inadvertance omet la canonisation de S. Pierre de Tarentaise.

[3] Le seul cartulaire de Rievaux qui subsiste est le manuscrit Cottonien Julius D. 1, de l'extrême fin du xiie siècle, après 1179 (G. R. C. Davis, *Medieval Cartularies of Great Britain* [Londres, 1958], p. 92), édité par J. C. Atkinson en 1889 (*Cartularium Abbathiae de Rievalle*, dans les *Publications of the Surtees Society*, t. 83, pour l'année 1887). Pas une seule fois, Aelred n'y est qualifié de saint ou de bienheureux.

[4] La lettre 16691 de Jaffé-Löwenfeld est adressée à l'abbé et au couvent de Bellevaux, le 10 mai 1191 ; celles du 2 juin 1194 et du 19 février 1196 les concernent également (voir ci-dessus, p. 125, note 4).

Portant grand intérêt à Aelred, il a cru voir *Rievallensis* où son auteur portait *Bellevallensis* ou *Bonevallensis*, avec une abréviation de la première syllabe. Il n'y a pas la moindre raison de penser que, si la même faveur avait été accordée en 1191 à l'Ordre cistercien pour Aelred de Rievaux que pour Pierre de Tarentaise, sur la demande des moines de Rievaux, de la province ecclésiastique d'York, des évêques et abbés d'Angleterre ou peut-être de l'Ordre entier, elle n'aurait laissé de trace que chez un chroniqueur de Peterborough du XIV^e^ siècle [1].

De surcroît, quand le chapitre général de Cîteaux, en 1476, accédant apparemment à la requête des abbés d'Angleterre, prit des mesures pour assurer une célébration plus solennelle de la fête d'Aelred, aucune allusion n'est faite à une canonisation qui aurait été obtenue trois siècles plus tôt [2]. Les motifs allégués supposent l'existence d'un culte déjà ancien et permettent de conclure, sinon à une canonisation, du moins à une autorisation formelle de culte local [3].

Le jour de la fête n'est pas indiqué par le chapitre général de 1476, détail assez curieux. Le *natalis* d'Aelred, en effet, ne faisait aucun doute : c'était le 12 janvier, selon son biographe, Gautier Daniel [4]. Il ne semble pas que, sur cette date, la tradition, représentée par quelques anciens calendriers, ait jamais varié [5].

[1] Sans entrer dans les détails, le P. A.-M. Zimmermann écrivait donc à bon droit : « Die Kanonisation, die 1191 erfolgt sein soll, lässt sich nicht nachweisen » (*Kalendarium Benedictinum*, t. 1 [1931], p. 76), et passe immédiatement au statut de 1476. Le P. K. Spahr, dans la nouvelle édition du *Lexikon für Theologie und Kirche* de Buchberger (t. 1 [1957], col. 367-368), ne mentionne que ce dernier.

[2] Voici le texte du statut ℓ9 (éd. J.-M. Canivez, *Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis*, t. II [Louvain, 1937], p. 348-349) : Devotionem populi christiani quam dietim gloriosus Dei almificus confessor Alredus, suis novis et antiquis miraculis in ecclesia B. M. de Rievalle in Anglia excitare dignatur, praesens Capitulum generale sinceris amplectens affectibus, ipsum benignis prosequi favoribus summopere desiderans, statuit, diffinit et ordinat, quatinus in singulis nostri Ordinis monasteriis in dicto regno consistentibus die solemnitatis dicti gloriosi confessoris Alredi fiat festum cum XII lectionibus.

[3] Voir aussi M. J. Dubois, op. c., p. XVI.

[4] Éd. F. M. Powicke, *Walter Daniel's Life of Ailred, Abbot of Rievaulx* (Londres et Édimbourg, 1950), dans la série des *Nelson's Medieval Classics*, p. 62, chap. 57.

[5] On invoque à l'encontre le *Liber Vitae* de Durham. Il s'agit en réalité, non du vénérable document (manuscrit Cottonien Domitianus A. VII, publié

Quant à l'année, Gautier Daniel indique 1166 : il était à présumer qu'il suivait le vieux style, et l'autorité excellente et contemporaine de la Chronique de Melrose, abbaye voisine, du même Ordre et fille de Rievaux, montre que, dans notre façon de compter, il s'agit bien du 12 janvier 1167 [1]. L'intention n'existait-elle pas de déplacer la fête, que l'on souhaitait voir accompagnée d'un grand concours de peuple, vers une date moins proche du cœur de l'hiver, comme on le fit dans la suite ?

Paul Grosjean.

en fac-similé par A. Hamilton Thompson en 1923) qui fait l'essentiel de l'édition, par Joseph Stevenson, du *Liber Vitae Ecclesiae Dunelmensis* (Londres, 1841, au t. 13 de la 1re série des *Publications of the Surtees Society*), mais d'une annexe, les additions à un martyrologe de Bède, du XIIe siècle, aujourd'hui le manuscrit B. IV. 24 du Chapitre de Durham (R. A. B. Mynors, *Durham Cathedral Manuscripts to the end of the twelfth century* [Oxford, 1939], p. 44-45). Selon Stevenson, ces additions seraient de diverses mains du XIIe et du XIIIe siècle. Leur étude critique n'a pas été entreprise, que nous sachions, et tout ce que nous en oserions dire, c'est qu'en plusieurs endroits du moins, des groupements semblent avoir été opérés, comme si certains obits peu éloignés l'un de l'autre avaient été annoncés simultanément. La date assignée à *Aeilredus abbas Reiuall.* est le *VI idus ianuar.* (8 janvier), qui ne s'explique pas aisément par une simple erreur paléographique pour le *prid. idus.* En tête de liste, à ce jour-là (éd. Stevenson, p. 140-141), vient le roi Edgar d'Écosse, qui mourut en effet le 8 janvier 1107 (Allan Orr Anderson, *Early Sources of Scottish History* [Édimbourg, 1922], t. 2, p. 141).

[1] *Chronica de Mailros*, éd. Joseph Stevenson (Édimbourg, 1835, pour le *Bannatyne Club*), p. 81 : *Anno M.C.LXVII. Obiit pie memorie Aldredus, III. abbas Rievallis, cui successit Silvanus abbas de Dundrainan.* Cette chronique a pour début de l'année le jour de Noël précédent de notre style ; voir sous les années 1171 et 1172 (éd. Stevenson, pp. 83 et 85).

LES DEUX PASSIONS DE SAINT PATRICE
ÉVÊQUE DE PRUSE EN BITHYNIE

En juin 1958, devant les membres du Centre belge de recherches byzantines réunis à Louvain, M. Paul Orgels lut un mémoire bien construit et agréablement présenté sur un thème surprenant par sa nouveauté et son audace : *Saint Patrice de Pruse, les eaux thermales de Brousse et le Purgatoire de saint Patrick en Irlande.* Il y faisait état notamment d'une curieuse notice qu'on lit dans plusieurs synaxaires, au 30 avril [1], et où un certain Grégoire, après avoir rapporté les témoignages des SS. Patrice et Pionius sur le feu souterrain et les sources chaudes, ajoute quelques lignes sur le volcan de l'île Lipari et raconte comment, à son retour du second concile de Nicée en 787, il assista à une éruption du Vésuve qui dura six jours et ne s'arrêta que grâce à l'intervention de l'évêque Étienne II de Naples (767-800) [2].

En attendant que le si intéressant mémoire de M. Orgels, promis à nos *Analecta*, ait été mis au point par l'auteur en vue de l'impression, je crois utile de publier isolément les deux Passions de S. Patrikios qui auraient dû être jointes, comme pièces justificatives, à l'étude du savant secrétaire de *Byzantion*.

On a signalé 5 manuscrits anciens de la Passion *BHG*[3] 1432 :
B = Athos, Vatopédi 84, du IX[e]-X[e] siècle [3], fol. 70[v]-72 ;
F = Florence, Laurentianus IX. 14, du X[e]-XI[e] siècle [4], fol. 19-22 ;

[1] *Synax. Eccl. CP.*, col. $641^{22\text{-}55}$; cf. *BHG*[3] 1432n. On trouve parfois ce récit au 28 ou au 29 avril (*Synax.*, col. 637^{40}, 639^{25} ; *Mélanges Henri Grégoire*, t. 2 [Bruxelles, 1950], p. 317).

[2] « Découverte » par le professeur Henri Grégoire, cette notice du synaxaire avait aussitôt suggéré à son esprit toujours fertile en intuitions fulgurantes un rapprochement avec la légende irlandaise du Purgatoire de S. Patrice.

[3] Analysé par A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand...*, t. 1 (= *Texte und Untersuchungen*, t. 50, 1937), p. 358-362.

[4] Ehrhard, t. c., p. 632-635.

H = Jérusalem 6, du IXe-Xe siècle [1], fol. 300v-302v ;
M = Munich, grec 366, du IXe-Xe siècle [2], fol. 96-97 ;
P = Patmos 257, du XIe-XIIe siècle [3], fol. 117-121.

C'est d'après une copie défectueuse du manuscrit de Florence que Papebroch publia, en 1675, le texte grec avec une traduction latine due au P. Jean Ravestein [4]. Les quatre autres témoins ne semblent pas avoir été utilisés jusqu'à présent [5].

Le *Monacensis* est le seul qui reproduise correctement les vers de l'*Iliade* cités par l'hagiographe [6]. Il a conservé ailleurs aussi quelques bonnes leçons [7]. Mais il est acéphale et ne pouvait donc être retenu comme texte de base.

Le *Patmiacus* étant déparé par une série de retouches, il ne restait qu'à choisir entre B, F et H, qui sont habituellement d'accord, mais dont le premier paraît être le meilleur [8].

La seconde Passion de Patrice de Pruse [9] est inédite. Elle ne nous est parvenue que dans un seul exemplaire :

O = Oxford, Baroccianus 240, du XIIe siècle [10], fol. 161v-164v.

A part quelques développements littéraires, surtout dans le prologue et la conclusion, elle ne s'écarte notablement de la première Passion que sur un point : elle attribue à l'évêque trois

[1] Ibid., p. 362-367.

[2] *Catal. Germ.*, p. 123-126 ; EHRHARD, t. c., p. 620-623.

[3] EHRHARD, t. c., p. 628-630.

[4] *Act. SS.*, April. t. 3, p. LXV-LXVI (texte grec) et p. 576-577 (traduction latine). Le manuscrit est coté erronément XIV. 14, au lieu de IX. 14.

[5] C'est en partie grâce à l'obligeance qui ne se dément jamais de M. l'abbé Marcel Richard, directeur de la section grecque à l'Institut des Textes de Paris, que j'ai pu disposer d'une photocopie ou d'un microfilm des 5 manuscrits.

[6] Voir S. G. MERCATI, *Intorno ad una citazione omerica nel martirio di San Patrizio vescovo di Prusa*, dans les *Mélanges Bidez*, t. 2 (Bruxelles, 1934), p. 613-618. Cf. *Anal. Boll.*, t. 69 (1951), p. 399. Il n'est pas impossible que le copiste de M, après avoir reconnu l' *Ὁμήρου χρῆσις*, comme il l'appelle dans la marge, en ait rétabli le texte, déjà défiguré dans son modèle comme dans nos autres manuscrits.

[7] Ci-dessous, chap. 4, variantes 17, 18 et 23 ; chap. 5, var. 3.

[8] Le professeur Mercati avait déjà remarqué (t. c., p. 618) que le copiste de B n'a pas massacré la citation d'Homère aussi maladroitement que F et H.

[9] *BHG*[3] 1432a.

[10] *Catal. Germ.*, p. 320-324 ; EHRHARD, t. c., p. 625-628. Le P. Delehaye avait transcrit ce texte ; j'ai collationné sa copie sur une photo du manuscrit.

compagnons de martyre, Acace, Ménandre et Polyen, ceux-là mêmes qui sont cités dans les synaxaires et dont la présence intriguait le P. Delehaye [1].

Pour tout le reste, les deux narrations sont parallèles, et leur ressemblance va parfois jusqu'à l'identité littérale. Il n'y a donc pas lieu de les examiner séparément, ce qu'on va souligner se trouvant aussi bien dans l'une que dans l'autre.

A la différence de tant de Passions légendaires rédigées suivant un schéma banal, dépourvues de toute attache locale ou personnelle et convenant pour ainsi dire à n'importe quel saint [2], la Passion de S. Patrice de Pruse a un point de départ original et précis : les fameux « thermes royaux » situés à brève distance de la ville épiscopale, au pied du mont Olympe de Bithynie [3]. C'est là que le gouverneur païen, venu offrir un sacrifice à Asclépios et à Hygie, se fait amener l'évêque pour le forcer à apostasier. C'est là que Patrice, après qu'on eut relevé les tentures qui cachaient à la foule la source bouillante et le prétoire improvisé, entreprend d'expliquer l'origine des eaux chaudes et froides et leur finalité providentielle. C'est là enfin que, condamné à mort, le martyr est jeté dans le liquide brûlant ; préservé par miracle, il est décapité.

Si l'originalité de la Passion de S. Patrice la met bien au-dessus d'une quantité de productions de l'hagiographie byzantine, la valeur historique du récit n'est pas garantie pour autant. Il ne s'agit manifestement pas d'un document contemporain, mais bel et bien d'un morceau de rhétorique au service de l'apologétique [4].

Les témoignages anciens sur la vie et la mort de l'évêque de Pruse font complètement défaut [5]. Son culte même n'est attesté

[1] *Comm. martyr. rom.*, p. 160 (4e notice du 28 avril).

[2] H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), p. 310 et tout le chap. 3, consacré aux « Passions épiques ».

[3] Sur les *Therma basilica*, voir F. K. Dörner, *Prusa ad Olympum*, § 6, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. 23, 1 (1957), col. 1082-83. Sur la confusion à éviter entre les eaux thermales de Pruse (Brousse) et les *Pythia Therma* de Yalova, lire L. Robert, *Hellenica*, t. 2 (Paris, 1946), p. 94-102.

[4] On peut se demander si le P. Delehaye ne l'a pas jugé trop favorablement en le rangeant parmi les Passions légendaires sans doute, mais « qui ont pour source principale un document historique » (*Les légendes hagiographiques*, 4e éd. [Bruxelles, 1955], p. 114-115).

[5] S. Patrice de Pruse n'est pas mentionné une seule fois dans *Les origines du culte des martyrs*, par H. Delehaye, 2e éd. (Bruxelles, 1933).

qu'assez tard (1) — trop tard pour qu'on puisse en établir la légitimité.

François Halkin.

I

Μαρτύριον[1] *τοῦ ἁγίου*[2] *Πατρικίου ἐπισκόπου Προύσης*[3]

e codicibus BFHMP, *de quibus supra, p. 130-131.*

1. *Ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ἡγεμονεύοντος Ἰουλίου*[1] *τοῦ ἀνθυπάτου* (2) *καὶ νοσοῦντος τὴν τῶν εἰδώλων μανίαν, ἐλθὼν οὗτος*[2] *ἐν τοῖς θερμοῖς*[3] *ἔθυσεν τῷ Ἀσκληπιῷ καὶ τῇ Ὑγείᾳ*[4] (3) · *καὶ τερφθεὶς*[5] *ταῖς πηγαῖς τῶν ζεμάτων ἐκέλευσεν τεθῆναι αὐτῷ θρόνον. Καὶ καθίσαντος αὐτοῦ, ἐκέλευσεν ἀχθῆναι τὸν ὅσιον Πατρίκιον*[6] · *ἀχθέντος δὲ αὐτοῦ ἐπὶ τοῦ βήματος, εἶπεν πρὸς αὐτὸν Ἰούλιος ὁ ὑπατικός*[7] · « *Ἴδε τὴν ἐνέργειαν τῶν θεῶν, σὺ ὁ τὸν Χριστὸν ἐπικαλούμενος, ὁ τῇ ματαίᾳ μυθολογίᾳ προστετηκώς*[8] ·

Lemma. — [1] *μηνὶ ματῳ ιθ'* praemittit B. — [2] *ἱερομάρτυρος* add. FHP. — [3] *ἐπ. Πρ.* om. H ; *κύριε εὐλόγησον* add. B.

1. — [1] *Ἰουλιανοῦ* P. — [2] *οὗτ. ἐλθ.* P. — [3] *τῆς Προύσης* add. P. — [4] *Δημήτρᾳ* P. — [5] *ἐν* add. F. — [6] *ἐπίσκοπον ὄντα τῆς Προύσης* add. P. — [7] (*Ἰ. ὁ ὑπ.*) *ὁ ἀνθύπατος Ἰουλιανός* P. — [8] *προστεθηκὼς* H, *προσεσχηκὼς* P.

(1) Le calendrier lapidaire de Naples (*Anal. Boll.*, t. 57, 1939, p. 21-22), qui a été gravé dans la seconde moitié du IXe siècle, et le synaxaire de Constantinople (col. 695), dont la rédaction se place aux confins du IXe et du Xe siècle, ne nous font guère remonter plus haut que les manuscrits de la Passion. Celle-ci a déjà été exploitée par Georges le moine (éd. C. de Boor, t. 2, p. 438-440), qui écrivit sa chronique sous le règne de Michel III (842-867). Seule, à ma connaissance, la notice dont M. Orgels nous a promis un commentaire critique semble antérieure au déclenchement de la seconde crise iconoclaste, en 815.

(2) Serait-il possible d'identifier ce Jules (ou Julien), qui aurait été gouverneur de Bithynie à une époque indéterminée, avec un des innombrables Jules énumérés dans la *Prosopographia imperii romani* de Dessau et dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa? M. Orgels le croit emprunté à l'appendice des *Acta Pionii* (*BHG*[3] 1546).

(3) Ces deux divinités tutélaires de la santé sont précisément réunies sur des monnaies de Pruse. B. Kandes, *Ἡ Προῦσα* (Athènes, 1883), p. 41, n° 23 ; C. Bosch, *Die kleinasiatischen Münzen der römischen Kaiserzeit*, Teil II, t. 1, I (Stuttgart, 1935), p. 106, n° 10a.

ἴδε τὴν πρόνοιαν [9] *τῶν* [10] *θεῶν καὶ τὴν δεδωρημένην σοι* [11] *εὐεργεσίαν* [12] · *ἴδε τὴν τοῦ πατρὸς ἡμῶν Ἀσκληπιοῦ χάριν καὶ δύναμιν καὶ προσκύνησον αὐτῷ, ἵνα καὶ* [13] *τῶν δεσμῶν καὶ τῶν αἰκισμῶν ἀπαλλαγῆς καὶ ἐν εὐσταθίᾳ διάξῃς τοῦ λοιποῦ καὶ ἀδεῶς τὴν ἑαυτοῦ οἰκήσῃς* [14] *πατρίδα.* »

2. *Πατρίκιος* [1] *ἐπίσκοπος* [2] *εἶπεν* [3] · « *Ὦ πόσα ἐν ὀλίγοις* [4] *ἐφθέγξω κακά · καὶ μυρίων θανάτων ἐν βραχεῖ λόγῳ ἀνώμβρησας* [5] *πηγήν.* » *Ἰούλιος ὑπατικὸς* [6] *εἶπεν · « Τί γὰρ κακὸν ἐλάλησα, ἄθλιε, ὅτι οὕτως συνελογίσω με* [7] *; Μὴ δόλον* [8] *ἔχει τινὰ τὰ ὁρώμενα ;* » *Πατρίκιος* [9] *εἶπεν · « Λαμπρότατε ὑπατικέ* [10], *εἰ μακροθύμως καὶ νουνεχῶς* [11] *ἀκοῦσαι θέλεις, διδάσκω σε* [12] *περὶ τῶν πηγῶν τοῦ ζέματος τούτου* [13]. » *Ὁ ὑπατικὸς* [14] *εἶπεν · « Τινὰ* [15] *κεκομψευμένον μῦθον* [16] *μαθὼν εἰπεῖν θέλεις · ὅμως εἰπέ, ἵνα γνῶ τί λέγεις.* » *Πατρίκιος* [17] *εἶπεν · « Οὐχ οὕτως. » Ὁ ὑπατικὸς εἶπεν · « Ἀλλὰ πῶς ἐπαγγέλλῃ* [18] *ἄλλην τινὰ διήγησιν περὶ τῶν θερμῶν τούτων ;* » *Πατρίκιος εἶπεν · « Χριστιανός* [19] *εἰμι · καὶ γνῶσις* [20] *θείων μυστηρίων ἐν παντὶ ἀνθρώπῳ τῷ τὸν* [21] *θεὸν γνωρίζοντι τὸν ἀληθινόν ἐστιν* [22]. *Διὸ κἀγὼ ὁ ἁμαρτωλὸς καὶ δοῦλος τοῦ Χριστοῦ τὴν ἀλήθειαν ὑπὲρ τούτων οἶδα* [23]. »

3. *Ὁ ὑπατικὸς εἶπεν · « Τῶν ἀρχαίων φιλοσόφων πλέον τίς ἐπαγγέλλῃ εἶναι* [1] *; » Πατρίκιος εἶπεν · « Ἡ σοφία τοῦ κόσμου τούτου μωρία παρὰ τῷ θεῷ ἐστιν. Γέγραπται γάρ · Ὁ δρασσόμενος τοὺς σοφοὺς ἐν τῇ πανουργίᾳ αὐτῶν* (1). *Καὶ πάλιν εὐχαριστῶν τῷ ἑαυτοῦ πατρὶ ὁ Χριστὸς* [2] *λέγει · Εὐχαριστῶ σοι, πάτερ, ὅτι ἀπέκρυψας ταῦτα ἀπὸ σοφῶν καὶ συνετῶν καὶ ἀπεκάλυψας αὐτὰ νηπίοις · ναὶ ὁ πατήρ, ὅτι οὕτως ἐγένετο εὐδοκία ἔμπροσθέν σου* (2). *Καὶ πάλιν ὁ ἀπόστολος · Οὐκ ἔγνωσαν τὴν ἀλήθειαν · εἰ*

[9] *ἴ. τ. πρ.* om. H. — [10] *μεγάλων* add. P. — [11] *ἡμῖν* P. — [12] *παρ' αὐτῶν* add. P. — [13] om. P. — [14] *οἰκ. τὴν ἑ.* P.

2. — [1] *ὁ* add. H. — [2] (*Π. ἐπ.*) *ὁ ἀγιώτατος Π. καὶ ἐπ. Προύσης* P. — [3] *αὐτῷ* add. P. — [4] *ῥήμασιν* add. P. — [5] *ἀνομβρίσας* P. — [6] *Ἰουλιανὸς ὁ ἀνθύπατος* P. — [7] *μοι* P. — [8] (*μὴ δ.*) *μηδὲν κακὸν* H. — [9] *ὁ ἅγιος Π.* P. — [10] *δικαστῶν* P. — [11] *νουν. κ. μακρ.* P. — [12] *ἐγώ σε διδάξω* P. — [13] *τῶν ζεμάτων τούτων* P. — [14] *ἀνθύπατος* P et sic deinceps. — [15] *τινὰν* H. — [16] (*τ. κ. μ.*) *πάντως μ. τ. κομψευόμενον* P. — [17] *ὁ ἅγιος Π.* P et sic deinceps. — [18] *γὰρ* add. P. — [19] *ἐγὼ χρ.* P. — [20] *ἐστι* add. P. — [21] *ἀληθινὸν* add. P. — [22] *τὸν ἀλ. ἐ.* om. P. — [23] *Ὁ ἀνθύπατος ἔφη · Παρὰ τίνος μαθών ; Ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος εἶπεν · Χριστὸς ἡ ἀληθινὴ σοφία ἀπεκάλυψεν ἡμῖν τοῖς γνωρίζουσιν αὐτόν* add. P.

3. — [1] *τί ἐπαγγ. ἡμῖν* P. — [2] *σωτὴρ* P.

(1) 1 *Cor.* 3, 19 ; cf. *Iob* 5, 12-13. (2) *Matth.* 11, 25-26 ; *Luc.* 10, 21.

γὰρ ἔγνωσαν, οὐκ ἂν τὸν κύριον τῆς δόξης ἐσταύρωσαν (1). » Ὁ [3] ὑπατικὸς εἶπεν [4] · « Μεγάλα τινὰ κομπολογεῖς [5] · πλὴν ἀκούσωμεν τί ἐπαγγέλλῃ διδάσκειν ἡμᾶς. Εἰπὲ τοιγαροῦν · πόθεν τὸ ζέμα τοῦτο ; τίνος [6] ἐνεργείᾳ ἐκπυρούμενον [7] τὸ ὕδωρ οὕτω βράζει [8] ; Ἐγὼ γάρ φημι τοῦτο αὐτόματον εἶναι [9] τῇ τῶν θεῶν προνοίᾳ δεδωρημένον εἰς ὑγείαν [10] τοῖς ἀνθρώποις. »

4. Πατρίκιος εἶπεν · « Κέλευσον, ὑπατικέ, τὰ παραπετάσματα ἐπαρθῆναι, ἵνα πάντες ἀκούσωσιν. » Κελεύσαντος δὲ τοῦ ὑπατικοῦ [1] ἐπήρθησαν [2] τὰ παραπετάσματα καὶ οἱ ὄχλοι ἐπλήρωσαν τὸν τόπον. Τότε Πατρίκιος μεγάλῃ τῇ φωνῇ χρησάμενος εἶπεν · « Ὁ θεὸς ὁ παντοκράτωρ ὁ αἰώνιος, ὁ τῇ ἀγαθότητι καὶ φιλανθρωπίᾳ τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος ποιήσας διὰ τοῦ μονογενοῦς αὐτοῦ υἱοῦ, ὁ κτίσας πῦρ καὶ ὕδωρ ἐξ ἀφανῶν καὶ οὐκ οὐσῶν οὐσιῶν [3], ἐκ μὲν τοῦ πυρὸς φῶς καὶ ἥλιον καὶ τοὺς λοιποὺς φωστῆρας κατασκευάσας λόγῳ προσέταξεν αὐτοὺς [4] ἡμέραν [5] καὶ νύκτα διοδευχεῖν — τοσαύτη γὰρ αὐτοῦ ἡ δύναμις ὅσον καὶ τὸ θέλημα — · ἐκ δὲ τῶν ὑδάτων τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ συμπήξας καὶ γῆν ἐπάνω τῶν ὑδάτων ἑδράσας ἐποίησεν τὰ ἐν αὐτοῖς πάντα [6] προγνωστικῇ καὶ προνοητικῇ ἐνεργείᾳ, ἵνα ὁ μέλλων [7] παρ' αὐτοῦ διαπλάττεσθαι ἄνθρωπος μηδενὸς τῶν συμφερόντων εἰς χρῆσιν ὑστερῆται [8]. Καὶ προγινώσκων πάλιν ὅτι παροργίσουσιν [9] οἱ ἄνθρωποι τὸν ἑαυτῶν δεσπότην θεὸν καὶ ποιητὴν [10] καὶ ὅτι ἀφέντες τὸν ἀληθῶς ὄντα θεὸν τοῖς μὴ οὖσιν δουλεύσουσι [11] θεοῖς, εὐτρέπισεν [12] ἑτέρους δύο τόπους · καὶ [13] τὸν μὲν [14] ἁπάντων τῶν ἀνεικάστων ἀγαθῶν ἔμπλεον ἐν φωτὶ ἀϊδίῳ καταλάμπεσθαι [15] ἐποίησεν [16], τὸν δὲ ἕτερον σκότους [17] καὶ κοχλάσεως [18] αἰωνίου πυρός, ἵνα [19] οἱ μὲν εὐαρεστήσαντες αὐτῷ τὸν τῶν ἀγαθῶν μετὰ τὴν ἐκ νεκρῶν [20] ἀνάστασιν ἀπολαβόντες [21] τόπον ἐν φωτὶ [22] διάγειν μέλλοιεν [23], οἱ δὲ παροργίσαντες αὐτὸν τῶν ἐν σκότει παντοίων [24] κολαστηρίων μετάσχοιεν.

[3] om. H. — [4] ἔφη P. — [5] κομβολογεῖς BFH. — [6] οὖν add. F. — [7] πυρούμ. P. — [8] οὕτως ἀναβράζει P. — [9] αὐτόμ. τοῦτο εἶναι δοκῶ P. — [10] ὑγίειαν P.

4. — [1] ἀνθυπάτου P. — [2] ἐπήρθη F. — [3] καὶ οὐκ ο. ο. om. H. — [4] αὐτοῖς P. — [5] ἡμέρα H. — [6] om. P. — [7] hoc verbo inc. M. — [8] ἐννοῆται H, ἐνδέηται MP. — [9] παροργίσωσιν BH. — [10] θ. κ. π. om. H ; κ. π. θ. MP. — [11] δουλεύουσι HM, δουλεύσωσι P. — [12] καὶ εὐτρεπίσας HM. — [13] om. H. — [14] (καὶ τ. μ.) τ. μ. ἕνα M. — [15] ἐν φ. ἀ. κ. om. H. — [16] ποιήσας HM. — [17] σκότος BFHP. — [18] κολάσεως BFHP. — [19] ἵν' M. — [20] ἐκ ν. om. M. — [21] ἀπολάβουσι M. — [22] ἀϊδίῳ add. M. — [23] μέλλουσιν BFHP. — [24] καὶ add. H.

(1) 1 *Cor.* 2, 8.

5. « *Διαχωρίσας δὲ τὸ πῦρ καὶ τὸ ὕδωρ ὥσπερ τὸ φῶς καὶ τὸ σκότος* [1] *ταῦτα κατεκερμάτισεν κατὰ πάσης αὐτοῦ τῆς κτίσεως· καὶ ἔστιν πῦρ καὶ ὕδωρ ὑπεράνω τοῦ στερεώματος τοῦ οὐρανοῦ, καὶ ἔστιν πῦρ καὶ ὕδωρ ὑποκάτω τῆς γῆς· τὸ μὲν γὰρ ἐπάνω τῆς γῆς ὕδωρ συνήχθη εἰς συναγωγὴν μίαν, ἐξ οὗπερ ὠνομάσθησαν θάλασσαι· τὸ δὲ ὑποκάτω τῆς γῆς ἔμεινεν, λέγω δὴ τὸ τῶν ἀβύσσων, ἐξ οὗ ὥσπερ σίφωνες* [2] *ἀναπέμπονται αἱ πηγαὶ* [3] *πρὸς ζωὴν ἡμετέραν· ἐξ αὐτοῦ δὲ καὶ τὰ ζέματα ἀναπέμπονται· καὶ τὰ μὲν ῥορρωτέρω τοῦ κάτω πυρὸς ἀπέχοντα διὰ τὴν τοῦ ἀγαθοῦ θεοῦ περὶ ἡμᾶς πρόνοιαν ψυχρότερα* [4] *ἀναδίδονται, τὰ δὲ πλησίον τοῦ πυρὸς ἐκεῖθεν* [5] *ἐκπυρούμενα ἀφορήτως ζέοντα ἀναδίδονται. Εἰσὶν δὲ ἔν τισιν τόποις καὶ χλιαρὰ ὡς οὐκ ὀλίγον ἀλλὰ πολὺ* [6] *ἀπέχοντα τούτου* [7] *τοῦ πυρός. Τὸ δὲ ὑποκάτω* [8] *πῦρ* [9] *κολαστήριόν ἐστιν ψυχῶν ἀσεβῶν, ὥσπερ καὶ τὸ κατώτατον ὕδωρ ψυχρότατον ὂν καὶ εἰς βώλους* [10] *κρυστάλλου* [11] *πεπηγός, ὃ καὶ τάρταρος ἀναγορεύεται· ἐν ᾧ καὶ* [12] *οἱ ὑμέτεροι θεοὶ καὶ οἱ θεραπεύοντες αὐτοὺς τιμωροῦνται οὐ μόνον* [13] *νῦν, ἀλλὰ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων τιμωρηθήσονται, ὡς καί τις τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν εἴρηκεν* * ·

Οὐδ' εἴ κε τὰ νείατα πείραθ' ἵκηαι
γαίης [14] *καὶ πόντοιο* [15]*, ἵν'* [16] *Ἰαπετός* [17] *τε Κρόνος τε*
ἥμενοι [18] *οὔτ' αὐγῆς Ὑπερίονος Ἠελίοιο* [19]
τέρποντ' [20] *οὔτ' ἀνέμοισι* [21]*, βαθὺς δέ <τε> Τάρταρος* [22] *ἀμφίς* [23] (1),

5. — [1] *σκόπτος* B. — [2] *σήφωνας* H ; *τινες* add. M. — [3] (*αἱ π.*) *ἐπὶ γῆς* BFHP. — [4] *ψυχρὰ* M. — [5] *ἐκπορευόμενά τε καὶ* add. P. — [6] *ὡς* (*ὅπερ* M) *ὀλ. καὶ οὐ πολὺ* HM. — [7] om. H. — [8] *τῆς γῆς* add. M. — [9] *τῆς πυρὰς* H. — [10] *βόλου* M. — [11] *κρυστάλους* H. — [12] om. P. — [13] *δὲ* add. M. — * *Ὁμήρου χρῆσις* schol. marg. M. — [14] (*οὐδ' εἴ - γαίης*) *οὔατα γῆς* F, *ἡ ἀταγὴς* BHP. — [15] *πόντιοι* B ; *οὐδὲν* (+ *τοῦτ' ἔστιν* B) *εἰς τὰ ἔσχατα πέρατα* (+ *τῆς* P) *γῆς καὶ τῆς θαλάσσης* add. BFHP. — [16] *ἵνα* H, *ἐν ᾗ* P, *ὅπου* schol. M. — [17] *εἵπηος* H. — [18] *καθήμενοι* schol. M ; (*τε ἥμ.*) *καθήμενοι* H ; *τοῦτ' ἔστιν* (*ἀντὶ τοῦ* F, om. P) *ἔνθα Ἰάπετος καὶ* (*τε* FP) *καθήμενοι* add. BFP ; deinde *εἰσὶ ὀνόματα θεῶν* add. BFHP. — [19] *ἡλίου* schol. M ; *οὔτε αὐγῆσιν ὑπερίνης ἠελίω* (*ἡλίῳ* P) BFP ; *οὔτε αὐγίειν ὑπὲρ σελίνης εἰ ἡλίω* H. — [20] *τέρπονται* BFHP ; *οὐδ' ἀνέμοις* (*ἄνεμοι* H ; + *τοῦτ' ἔστιν* B) *οὐδὲ λαμπηδόσιν τοῦ ὑπὲρ ἡμᾶς ἡλίου* add. BHP. — [21] *οὐδὲ τοῖς ἀνέμοις* BFHP. — [22] *τάρταρος λέγεται τὸ πεπηγμένον ὕδωρ ἀποψύξεως* schol. M. — [23] *περὶ αὐτῶν* BFHP ; *ὁ δ' αὐτὸς ἐν ἑτέρῳ στίχῳ λέγει* add. M.

(1) Homer., *Iliad.* 8, 478-481.

τόσσον[24] ἔνερθ' Ἀΐδεω[25], ὅσον[26] οὐρανός ἐστ'[27] ἀπὸ γαίης[28] (1). Πείσθητι δὲ[29] καὶ τοῦ ἐν Σικελίᾳ καιομένου ὄρους[30]. » Ὁ ὑπατικὸς[34] εἶπεν· « Ὁ Χριστὸς οὖν[31] ἐποίησεν αὐτά, καὶ οὐχ[32] οἱ θεοί; » Πατρίκιος εἶπεν· « Ὁ Χριστὸς ἐποίησεν αὐτά[33], καθὼς γέγραπται ὅτι· Πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο (2)· οἱ γὰρ θεοὶ τῶν ἐθνῶν δαιμόνιά εἰσιν· ὁ δὲ κύριος τοὺς οὐρανοὺς ἐποίησεν[34] (3). » Ὁ ὑπατικὸς εἶπεν· « Πάλιν οὖν[35] καὶ τοὺς οὐρανοὺς[36] ὁ Χριστὸς[37] ἐποίησεν; » Πατρίκιος[38] εἶπεν[39]· « Ναὶ καθὼς γέγραπται ὅτι· Ὄψομαι τοὺς οὐρανούς ἔργα τῶν δακτύλων σου, σελήνην καὶ ἀστέρας, ἃ σὺ ἐθεμελίωσας (4). »

6. Ὁ ὑπατικὸς λέγει[1]· « Εἰ βάλλω[2] σε ἐν τῷ[3] ζέματι τούτῳ, οὐ καίει; Ἐπειδὴ ἐκείνου λέγεις εἶναι τοῦ ποιήσαντος αὐτὰ καὶ ἐξουθενεῖς τοὺς θεούς. » Πατρίκιος[4] εἶπεν· « Τοὺς μὴ ὄντας θεοὺς οὐκ ἐξουθενῶ· τὸ γὰρ μὴ ὂν οὐδεὶς ψέγει. Ἐξουσίαν δὲ ἔχει ὁ[5] Χριστὸς ὁ ἀληθινὸς θεὸς τοῦ σῶσαί με· θέλων γὰρ δύναται· ἐὰν δὲ[6] βουληθῇ τὴν ἀνάλυσίν μου διὰ τῶν ζεμάτων τούτων γενέσθαι[7], αὐτὸς τὴν ἐξουσίαν ἔχει[8] καὶ οἶδεν τὰ περὶ ἐμοῦ τοῦ ἀναξίου δούλου αὐτοῦ. Γίνωσκε δέ, ὑπατικέ[9], ὅτι θρὶξ κεφαλῆς παντὸς ἀνθρώπου οὐ μὴ ἀπόληται (5) ἄνευ τῆς αὐτοῦ θελήσεως[10]· ἀλλ' οὔτε ὄρνεον ἐμπεσεῖται εἰς παγίδα ἄνευ τῆς αὐτοῦ βουλῆς[11] (6). Πληροφορείσθω οὖν πᾶσα ψυχὴ ὅτι ἡ μαρτυρία αὕτη ἀληθής ἐστιν· οἱ δὲ κατὰ σὲ λίθοις[12] προσκυνοῦντες τοῖς ψευδωνύμως λεγομένοις θεοῖς ζοφώδει ταρτάρῳ παραδιδόμενοι κολάζονται. »

7. Ὁ δὲ Ἰούλιος[1] ἀκούσας ταῦτα[2] σφόδρα θυμωθεὶς ἐκέλευσεν βληθῆναι αὐτὸν ἐν τῷ ἀναβλύζοντι ζέματι. Ὁ δὲ ὅσιος[3] Πα-

[24] τοιοῦτον schol. M. — [25] (ἔ. Ἀ.) ἔνερθεν F, ἔνερθεν οὐδ' αὖ BP, ἐνερθὲν οὐδ' α H ; ὑποκάτωθεν ᾅδου schol. M. — [26] ὅσος ὄν H. — [27] ἐστιν BP, om. H. — [28] γαῖς H. — [29] οὖν H. — [30] πυρός FMP. — [31] om. H ; (ὁ Χρ. οὖν) οὐκοῦν ὁ Χρ. P. — [32] οὐκ H. — [33] ταῦτα H. — [34] (ὁ ὑπατικὸς - ἐπ.) om. M. — [35] (ὁ ὑπ. - οὖν) εἶπεν οὖν πάλιν ὁ ὑπ. M. — [36] ἀνθρώπους F. — [37] ὁ Χρ. om. H. — [38] ὁ ἅγιος Π. M, ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος P. — [39] Π. ε. om. H.

6. — [1] εἶπεν H ; (ὁ ὑπ. λ.) Ἰουλιανὸς ἔφη P. — [2] βαλῶ M. — [3] εἰς τὸ H. — [4] ὁ ἅγιος Π. M, ὁ ἐπίσκοπος P. — [5] om. M. — [6] sup. lin. F, om. BP ; (ἐ. δὲ) καὶ ἐ. HM. — [7] om. H. — [8] ἔχει τὴν ἐξ. P. — [9] ἀνθύπατε P. — [10] ἄνευ τῆς βουλήσεως αὐτοῦ P. — [11] ἄνευ θελήματος αὐτοῦ P. — [12] λίθους H.

7. — [1] Ἰουλιανὸς M. — [2] (ὁ - τ.) ταῦτα ἀκούσας Ἰουλιανὸς ὁ ἀνθύπατος καὶ P. — [3] ἅγιος M, ἁγιώτατος P.

(1) Ibid. 8, 16. (2) *Ioh.* 1, 3. (3) *Ps.* 95 (96), 5.
(4) *Ps.* 8, 4. (5) *Act.* 27, 34. (6) Cf. *Matth.* 10, 29.

τρίκιος ἀποδυόμενος [4] προσηύξατο λέγων · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, βοήθει μοι τῷ σῷ δούλῳ [5]. » Ἀκοντισθέντος δὲ αὐτοῦ [6], σταγόνες ἀπεράντισαν [7] ἐκ τοῦ ζέματος καὶ ἔφλεξαν ἀνιάτως τοὺς περιόντας [8] αὐτῷ [9] στρατιώτας. Ὁ δὲ ὅσιος [10] Πατρίκιος εἰσελθὼν ἐν τῷ ζέματι ὡς εἰς (1) νεροφόρον [11] ἐνήχετο [12] · ὥρας δὲ πολλῆς διελθούσης καὶ μηδὲν αὐτοῦ ὑπὸ τοῦ ζέματος καταβλαβέντος, θεασάμενος ὁ ἡγεμὼν τὸ γεγονὸς ὀργισθεὶς ἐπέτρεψεν [13] τοῖς στρατιώταις ἀνενεγκεῖν [14] αὐτὸν ἀπὸ τοῦ ζέματος καὶ ὑπομεῖναι τὴν διὰ τοῦ ξίφους ἀναίρεσιν [15]. Ὁ δὲ [16] ἅγιος Πατρίκιος [17] ἐκτείνας τὰς χεῖρας εἰς τὸν οὐρανὸν προσηύξατο λέγων [18] · « Ὁ θεὸς ὁ παμβασιλεύς, ὁ τῇ ἰδίᾳ δυνάμει συνέχων τὴν ὁρατὴν κτίσιν καὶ ἀόρατον, ὁ ἀκουστὴς τῶν ἐπικαλουμένων σε ἐν ἀληθείᾳ, ὁ ποιήσας τὰ ζέματα ταῦτα πρὸς σωτηρίαν μὲν [19] τῶν δικαίων, πρὸς [20] τιμωρίαν δὲ τῶν ἀδίκων, παράστηθί μοι ἐν τῇ τελειότητι τῆς ἐν σοὶ πίστεως καὶ ἀξίωσόν με τοῦ βραβείου τῆς ἄνω κλήσεως (2). » Καὶ πληρώσαντος αὐτοῦ τὸ ἀμὴν μετὰ [21] τὴν εὐχὴν κλίνας [22] γόνυ τὴν κεφαλὴν ἀπετμήθη [23]. Οἱ δὲ παρόντες χριστιανοὶ λαβόντες τὸ λείψανον τοῦ ὁσίου [24] καὶ [25] κηδεύσαντες κατέθεντο ἐν τῷ εὐρίπῳ τῷ δημοσίῳ (3). Ἐτελειώθη δὲ ὁ ἅγιος [26] Πατρίκιος [27] μηνὶ μαΐῳ ιθ' [28], χάριτι τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος [29] ἅμα [30] τῷ πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι [31] εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

[4] ἀποδυσάμενος M. — [5] τῷ δ. σου P. — [6] ἐν τῷ ζέματι add. P. — [7] ἀπερραντίσθησαν M. — [8] περιεστῶτας H, παρεστῶτας M. — [9] αὐτὸν M. — [10] ἅγιος M. — [11] οὕτως add. P. — [12] ἐκολύμβα schol. M. — [13] ἐκέλευσε P. — [14] ἀπενεγκεῖν H. — [15] τιμωρίαν H. — [16] ὅσιος καὶ add. P. — [17] ὁ ἐπίσκοπος add. P. — [18] εὐχή add. in marg. M. — [19] τε H. — [20] om. M. — [21] τὸ ἀ. μ. om. P. — [22] τὸ add. HM. — [23] ἀπετμ. τὴν ἁγίαν κεφ. P. — [24] ἁγίου M ; λαβ. τὸ τίμιον αὐτοῦ λ. P. — [25] om. H. — [26] ὄντως P. — [27] ὁ ἐπίσκοπος Προύσης add. P. — [28] ἐννεακαιδεκάτῃ FP. — [29] καὶ ἡ προσκύνησις add. M. — [30] σὺν M. — [31] (ἅμα - πν.) τιμὴ καὶ ἡ προσκύνησις P ; νῦν καὶ ἀεὶ καὶ add. FP.

(1) Remarquer, dans la même phrase, l'emploi de *εἰς* pour *ἐν* et de *ἐν* pour *εἰς* : la confusion est parfaite. Le mot suivant, *ἡ νεροφόρος*, est dans Théophane ; de Boor le traduit par « lavacrum » (t. 2, p. 761, dans l'*Index Graecitatis Theophaneae*).

(2) Cf. *Phil.* 3, 14.

(3) Le mot *εὔριπος* — fréquemment écrit *εὔριππος* — désigne d'ordinaire un détroit, un canal, une tranchée, une fosse. M. Grégoire interprète que Patrice aura été enterré à l'endroit de son martyre, près du bassin de natation ou bain public.

II

Ἄθλησις[1] τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ἱερομάρτυρος Πατρικίου ἐπισκόπου Προύσης καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ἁγίων Ἀκακίου, Μενάνδρου καὶ Πολυαίνου (1)

e cod. Oxoniensi Barocciano 240, saec. XII, fol. 161ᵛ-164ᵛ (= O), de quo supra, p. 131.

Prologus. *Ἄνθρωποι τοῦ θεοῦ καὶ τῶν καλῶν ἐρασταὶ καὶ γεωργοὶ παραδείσου, τοῦ γε πνευματικῶς νοουμένου, καλῶ δὲ ὑμᾶς καὶ θερμοὺς φιλομάρτυρας καὶ χρηστοὺς οἰκονόμους (2) καὶ κριτὰς τῶν λόγων καὶ γνώμονας, τίς αὕτη ἡ τυραννὶς δι' ἣν πατρικῶς (3) τυραννούμεθα ; Τίς ὁ ἐμὸς λόγος καὶ τρόπος καὶ τοσοῦτος † ἐξ οὗ χρόνος δι' ὃν λογικῶς βιαζόμεθα ; Ἢ τί τὸ πεῖσαν καὶ κινῆσαν ὑμᾶς ἐπιζητεῖν ἐν τοῖς νεκροῖς τὰ ζῶντα (4) καὶ τοῖς ταπεινοῖς τὰ ὑψηλὰ καὶ μετέωρα ; Τί γὰρ τῆς παρούσης ὑποθέσεως ὑψηλότερον ἢ μετεωρότερον ; Τί δὲ τῆς ἐμῆς διανοίας ἐλαχιστότερον ἢ πενέστερον, γήρᾳ καὶ* | *νόσῳ καὶ χρόνῳ τετρυχωμένου ; Ἀλλὰ* f. 162 *τίς δώσει τῷ λόγῳ βοήθειαν, τοσούτων ἐπαίνων διανήξασθαι πέλαγος ἀνδρὸς μεγάλους μὲν ἀνατλάντος ἀγῶνας, μεγάλαις δὲ πρότερον ἀρεταῖς τὴν ἀρχιερωσύνην κοσμήσαντος ; Οὐκ ἔστιν οὐδεὶς ἀλλ' ἢ μόνη τῶν ὑμετέρων εὐχῶν ἡ βοήθεια καὶ τοῦ νῦν ἐπαινουμένου τῶν πρεσβειῶν ἡ ἐνέργεια. Φέρε τοίνυν ταύτην ἐπικαλούμενοι τὰ κατ' αὐτὸν θεωρήσωμεν · ἀρκτέον δὲ οὕτως.*

1. *Ἦν ὅτε τὰ ἑλλήνων ἐκράτει καὶ ἡ ἀσέβεια ἐπαρρησιάζετο καὶ τὸ εὐσεβὲς ἐδιώκετο μέν, ἀλλά γε καὶ διωκόμενον ἐνίκα τῶν*

Lemma. — [1] *μηνὶ τῷ αὐτῷ* (sc. *μαΐῳ*) *ιθ'* praemittit O.

(1) Ces trois compagnons sont totalement ignorés de la Passion précédente. Le nom du troisième, Polyen, est attesté à Pruse par une lettre de Pline à Trajan (X, 70). D'après certains manuscrits du synaxaire, les quatre martyrs étaient honorés ensemble, à Constantinople, dans l'église Notre-Dame *ἐν τοῖς Κύρου* (*Synax. Eccl. CP.*, col. 695 ; cf. *Mélanges Henri Grégoire*, t. 2 [Bruxelles, 1950], p. 319, au 19 mai).

(2) Cf. 1 *Petr.* 4, 10.

(3) Le sens de la phrase n'est pas très clair, mais on devine un jeu de mot sur le nom de Patrikios.

(4) Cf. *Luc.* 24, 5.

διωκτῶν τὴν ἀπήνειαν, καὶ τοσοῦτον ὥστε λαμπροτέραν ποιεῖν τὴν ἀλήθειαν καὶ τὰς ἡλιακὰς μαρμαρυγὰς καλύπτειν τῇ δυνάμει τῆς εἰς Χριστὸν πίστεως ἀκτινοβολούμενον. Πολλῶν γὰρ ὄντων (οὐμενοῦν οὐδ' εἰπεῖν [1] ὅσων καὶ ἡλίκων) τῶν διὰ μαρτυρίου καὶ αἵματος λαμψάντων ἁγίων μαρτύρων, οὐδὲν ἔλαττον συν-
col. 2 εξέλαμψεν ἄρτι τότε καὶ ὁ μέγας τῆς ἐκκλησίας ποιμὴν Πα|τρίκιος, ὡς ἥλιος συνανατέλλοντας ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ ἑωσφόρους ἀστέρας Ἀκάκιον, Μένανδρον καὶ Πολύαινον, ὧν κορυφαῖος ἦν οὗτος καὶ σύναθλος· ὃς πρῶτα μὲν διὰ τῆς πρακτικῆς φιλοσοφίας ὅλον ἑαυτὸν ἀφιέρωσε τῷ θεῷ, ἔπειτα τῆς Προυσαέων μεγαλοπόλεως ἀρχιερεὺς θεολαμπὴς ἐχρημάτισε φωτίζων ἁγιάζων καταρτίζων ἅπαν τὸ ποίμνιον, καὶ κλῆρον καὶ λαόν, ὅσους ἐκεῖνος ἐπῆλθε τῷ δρόμῳ καὶ λόγῳ τοῦ εὐαγγελικοῦ καὶ θείου κηρύγματος. Ἀλλ' οὐκ ἤνεγκεν ὁ πρῶτος διώκτης ὁ ἀπ' ἀρχῆς ἀνθρωποκτόνος (1) ὄφις ὁρᾶν τοῦ τοσούτου καλοῦ τὴν ἀνάλαμψιν οὐδὲ τῆς ἐκκλησίας αὐξανομένην τὴν ὡραιότητα, ἀλλ' ὄργανον εὑρὼν ἐπιτήδειον καὶ τῆς ἑαυτοῦ μεθοδείας ἴσον καὶ ὅμοιον, Ἰούλιόν φημι τὸν ὑπατικόν, ταῖς ἐκείνου τυράννοις χερσὶ τὸν ἀμνὸν τοῦ Χριστοῦ καὶ ἀρχιερέα Πατρίκιον παραδίδωσι. Τούτῳ γὰρ τῷ αἱμοβόρῳ Ἰουλίῳ θύοντι πρὸς τοῖς θερμοῖς ὕδασι Προυσαέων τοῖς
f. 162v ἑαυτοῦ θεοῖς τε καὶ δαίμοσι θρόνος ὑ|ψηλὸς δημοσίᾳ καὶ βῆμα περίβλεπτον αἴρεται· καὶ ὁ μάρτυς τῆς ἀληθείας Πατρίκιος δέσμιος εἰσάγεται κριθησόμενος. Τίς οὖν ἡ κρίσις καὶ τίς ἡ ἀντίστασις; «Σύ, φησίν, ὦ οὗτος ὁ τὸν Χριστόν σου ἐπικαλούμενος καὶ τῇ ματαίᾳ μυθολογίᾳ περικρατούμενος, ἴδε τὴν ἐνέργειαν τῶν θεῶν, ἴδε τὴν ἐξ αὐτῶν πρόνοιαν δεδωρημένην ἡμῖν. Βλέψον τὴν τοῦ πατρὸς ἡμῶν Ἀσκληπιοῦ χάριν καὶ δύναμιν ἐνεργουμένην ἐν τοῖς θερμοῖς τούτοις ὕδασι, καὶ ἰδὼν προσκύνησον· καὶ προσκυνήσας αὐτῷ γενοῦ μεθ' ἡμῶν ὡς εἷς ἐξ ἡμῶν· καὶ τῶν δεσμῶν καὶ τῶν αἰκιῶν ἀπαλλαγεὶς ἐν πάσῃ εὐμαρείᾳ καὶ εὐσταθείᾳ τὸ λοιπὸν τῆς ζωῆς μετὰ τῶν σὺν σοὶ ἐν τῇ πατρίδι διάβαινε.» Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὁ λαλῶν ὄφις (2) διὰ τῶν χειλέων Ἰουλίου [2] τὰ ῥήματα.

2. Τί δὲ ὁ ἀπλανὴς τῆς πίστεως ὀφθαλμὸς καὶ τὸ θεολόγον στόμα τοῦ ἀρχιερέως ἀμείβεται Πατρικίου; «Ὦ πόσα, φησίν,

1. — [1] ἔστιν vel ἔξεστιν vel ἐξὸν supplendum videtur. — [2] supple ἐφθέγξατο.

(1) *Ioh.* 8, 44. (2) Cf. *Gen.* 3, 1.

ἐν ὀλίγοις ἐφθέγξω κακά· καὶ μυρίων θανάτων, Ἰούλιε, βραχεῖ λόγῳ ἀνώμβρησας βόρβορον. » — « Τί γὰρ κακόν, φησὶν ὁ Ἰούλιος, εἶπον, ὦ ἄθλιε, ὅτι οὕτως συνελογίσω κατ' ἐ|μοῦ τολμῆσαί col. 2 τε καὶ εἰπεῖν; Μὴ γὰρ δόλος ἐστὶ τοῖς ὁρωμένοις ἢ λεγομένοις ἐγκείμενος; » — « Εἰ μακροθύμως, φησὶν ὁ Πατρίκιος, καὶ νουνεχῶς ἀκοῦσαι θελήσεις, Ἰούλιε, διδαχθήσῃ παρ' ἡμῶν τὴν τῶν θερμῶν ὑδάτων ἐνέργειαν. » — « Οἶδα, φησὶν ὁ Ἰούλιος, ὅτι κεκομψευμένων μύθων προβάλλῃ πιθανότητα, ἀλλ' ὅμως ἀκωλύτως ὃ βούλει λέγε, καὶ ἀκουσόμεθα. »

3. Ὁ δὲ τοῦ θεοῦ ἱερεὺς Πατρίκιός φησι πρὸς αὐτόν· « Ἄκουσον, ὦ ὑπατικὲ Ἰούλιε, νουνεχῶς καὶ τῆς τῶν χριστιανῶν πίστεως τὸ μυστήριον καὶ τῆς τοῦ θεοῦ δυνάμεως τὸ ἀπόρρητον. Ἡ σοφία τοῦ κόσμου τούτου μωρία ἐστὶ παρὰ τῷ θεῷ. Γέγραπται γάρ· Ὁ δρασσόμενός τοὺς σοφοὺς ἐν τῇ πανουργίᾳ αὐτῶν (1). Ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ὁ σωτὴρ ἡμῶν Ἰησοῦς ὁ Χριστὸς εὐχαριστῶν τῷ πατρὶ λέγει· Εὐχαριστῶ σοι, πάτερ, ὅτι ἀπέκρυψας ταῦτα ἀπὸ σοφῶν καὶ συνετῶν καὶ ἀπεκάλυψας αὐτὰ νηπίοις (2). Ἔτι δὲ καὶ ὁ ἐκ διωκτῶν τῆς ἐκκλησίας ἥλιος Παῦλος ὁ τοῦ Χριστοῦ ἀπόστολος· Οὐκ ἔγνωσαν, φησίν, οἱ σταυρωταὶ (3) τὴν ἀλήθειαν· εἰ γὰρ ἔγνωσαν, | οὐκ ἂν τὸν κύριον τῆς δόξης ἐσταύρωσαν (4). » f. 163 — « Ὑπέρογκά τινα, φησὶν ὁ Ἰούλιος, μεγαλαυχεῖς, ὦ Πατρίκιε, ἀλλ' ὅμως εἰπὲ πόθεν ἡ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἀνάδοσις ἢ τίνος ἐνεργείᾳ τὸ ὕδωρ παφλάζον ἐξαναρρήγνυται. Ἡμεῖς γὰρ τοῦτό φαμεν δεδωρῆσθαι τῇ τῶν θεῶν ἐνεργείᾳ τοῖς ἀνθρώποις αὐτόματον. »

4. Ἔφη πρὸς αὐτὸν ὁ ἅγιος Πατρίκιος· « Ἐπεὶ τοῦτο προστάττεις, ὑπατικέ, καὶ λεπτολογουμένην ζητεῖς τὴν ἀλήθειαν, ἀρθήτωσαν τὰ ἐν τῷ δικαστηρίῳ παραπετάσματα, ὡς ἂν καὶ σὺ καὶ πάντες ἀκούσωσι τῶν ἡμετέρων λόγων τὴν δύναμιν. Οὐ γὰρ ἐν παραβύστῳ τὰ τοῦ θεοῦ ἔργα λαλεῖται καὶ τὰ μεγαλεῖα κηρύττεται. » Ἤρθη τοιγαροῦν τὰ παραπετάσματα παραυτίκα καὶ παντὸς τοῦ ὄχλου συρρεύσαντος, ὁ μέγας Πατρίκιος λέγει μεγάλῃ φωνῇ· « Ὁ θεός, ὁ παντοκράτωρ, ὁ προαιώνιος, ὁ τῇ αὐτοῦ ἀγαθότητι καὶ φιλανθρωπίᾳ δημιουργήσας τὸν ἄνθρωπον διὰ τοῦ μονογενοῦς υἱοῦ αὐτοῦ, ὁ ἐξ οὐκ ὄντων ὑποστήσας τὰ πάντα καὶ πῦρ

(1) 1 *Cor.* 3, 19 ; cf. *Iob* 5, 3. (2) *Matth.* 11, 25.

(3) Le mot σταυρωτής, « crucifieur », n'est pas classique, ni biblique. Le *Lexicon* de Sophocles en signale un exemple dans Grégoire de Nazianze.

(4) 1 *Cor.* 2, 8.

καὶ ὕδωρ ἐξ ἀφανῶν τῶν ἀρχῶν οὐσιώσας καὶ ποιήσας τὸ φῶς
col. 2 καὶ τὸν ἥλιον καὶ τοὺς | ἀστέρας λόγῳ καὶ νεύματι καὶ πρὸς ὑπηρεσίαν καὶ ἀπόλαυσιν τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων δοὺς δαδουχεῖν ἡμέρᾳ καὶ νυκτί, οὗ τῷ θελήματι μόνῳ ἡ πάσης τῆς κτίσεως ὑφέστηκε δύναμις, ὁ ἐξ ὑδάτων τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ συμπήξας καὶ τὸ πᾶν συναρμόσας διὰ τὸν ἄνθρωπον ὃν ἐποίησεν, οὗτος τῇ προγνωστικῇ αὐτοῦ δυνάμει πάλαι εἰδὼς ὡς οἱ ἄνθρωποι τὸν ἑαυτῶν δεσπότην καὶ ποιητὴν καταλιπόντες ἐπηρείᾳ καὶ φθόνῳ διαβόλου τοῖς μὴ οὖσι θεοῖς προσκυνήσουσιν, ἡτοίμασεν ἑτέρους δύο τόπους, ὧν ὁ μὲν τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν τοῖς δικαίοις ἐστὶν ἀνταπόδοσις, ὃ δὴ καὶ βασιλείαν οὐρανῶν ὀνομάζομεν, τὸν δὲ ἕτερον πῦρ αἰώνιον καὶ σκότος ἐξώτερον (1) ἀτελευτήτῳ κολάσει τοῖς ἀσεβέσι ταμιευόμενον.

5. « Διαχωρίσας τοίνυν ὁ θεὸς ἀπ' ἀλλήλων τὰ στοιχεῖα ταῦτα, τὸ πῦρ καὶ τὸ ὕδωρ, κατεκερμάτισε κατὰ πάσης τῆς κτίσεως. Καὶ νῦν ἔστι πῦρ μὲν καὶ ὕδωρ ὑπεράνω τοῦ στερεώματος · ἔστι δὲ καὶ ὑποκάτω τῆς γῆς · ἐξ ὧν καθάπερ τινὲς σίφωνες ἀναπέμπονται πρὸς χρείαν τῆς κάτω ζωῆς τῶν ἀνθρώπων · καὶ τὰ |
f. 163v μὲν τῇ θέρμῃ τοῦ πυρὸς ἐκπυρούμενα καὶ ἀναπεμπόμενα πολλαχοῦ τῆς γῆς, τὰ δὲ ψυχρότερα κατὰ τὴν ἑαυτῶν φύσιν διαμένοντα δείκνυται. Τὸ δὲ ὑποκείμενον τῇ γῇ πῦρ κολαστήριόν ἐστι ψυχῶν ἀσεβῶν, ὥσπερ καὶ τὸ πεπηγὸς καὶ κρυσταλλῶδες, ὃ καὶ τάρταρος ὀνομάζεται. Ἔστι δὲ εἰπεῖν καὶ κατὰ τοὺς ὑμετέρους ποιητάς · οἱ λεγόμενοι θεοὶ παρ' ὑμῶν Ἰαπετός τε καὶ Κρόνος καὶ οἱ σέβοντες αὐτοὺς αἰωνίως τιμωρηθήσονται. Φασὶ γὰρ ὧδέ πως ·

Νείατα πέρατα [1]
γαίης καὶ πόντοιο, ἵν' Ἰαπετός τε Κρόνος τε
ἥμενοι οὔτ' αὐγαῖς [2] Ὑπερίονος Ἠελίοιο
τέρπονται [3] οὔτ' ἀνέμοισι, βαθὺς δέ τε τάρταρος ἀμφίς,
ὃς [4] τόσσον ἔνερθ' Ἀΐδεω [5], ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης (2).

Πειθὼ δὲ καὶ ἀπόδειξις τούτων καὶ τοῦ ἐν Σικελίᾳ πυρὸς ἡ ἀνάδοσις. » Κατεπλάγη τούτων ἀκούσας ὁ τύραννος. Καί τι μηδὲν [6] ἕτερον προσθεῖναι δυνάμενος · « Ὁ Χριστὸς οὖν, ἔφη, ἐποίησε ταῦτα καὶ οὐχὶ οἱ θεοί ; » — « Ναί, φησὶν ὁ ἅγιος · γέ-

5. — [1] leg. *πείραθ' ἵκηαι*. — [2] leg. *αὐγῇς*. — [3] leg. *τέρποντ'*. — [4] vocula in Homeri loco citato non legitur. — [5] *ἔνερ θένδεο* O. — [6] an *καίτοι μηδὲν?* Malim *καὶ μηδέν τι*.

(1) *Matth.* 8, 12 cet. (2) Homer., *Iliad.* 8, 478-481 et 16.

γραπται γάρ· Πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο (1)· οἱ γὰρ θεοὶ τῶν ἐθνῶν δαιμόνιά εἰσιν· ὁ δὲ κύριος τοὺς οὐρανοὺς ἐποίησεν (2). | Οὐ μόνον δέ, ἀλλ' ὅτι καὶ ὄψομαι τοὺς οὐρανοὺς ἔργα τῶν δακτύ- col. 2
λων σου, σελήνην καὶ ἀστέρας, ἃ σὺ ἐθεμελίωσας (3). »

6. Ἰούλιος ἔφη· « Ἐπειδὴ ἐκείνου λέγεις εἶναι ποιήματα καὶ οὐχὶ τῶν θεῶν, ἐξουθενῶν τοὺς θεούς, ἐὰν ἐν βράσματι τούτῳ βάλω σε, οὐ κατακαυθήσῃ, Πατρίκιε; » Ἔφη ὁ ἅγιος· « Τοὺς μὴ ὄντας θεοὺς οὐκ ἐξουθενῶ· πῶς γάρ; τὸ γὰρ μὴ ὂν οὐ ψέγει τις λογισμοῦ κύριος ὤν. Ἔστι δὲ ὄντως θεὸς ἀληθινὸς ὁ Χριστός, ὃς καὶ ἐξελεῖταί με ἐκ τῶν βεβήλων σου χειρῶν. Γνῶθι τοίνυν, ὑπατικέ, ὅτι θρὶξ κεφαλῆς παντὸς ἀνθρώπου οὐκ ἀπολεῖται (4) ἄνευ τοῦ θείου θελήματος, ὥσπερ οὐδὲ ὄρνεον ἐμπεσεῖται παγίδι δίχα τῆς ἐκείνου βουλήσεως (5). Πεπληροφορήσθω οὖν πᾶσα ψυχὴ ὅτι ἡ μαρτυρία αὕτη ἀληθής ἐστιν· οἱ δὲ κατὰ σὲ λίθοις προσκυνοῦντες ψευδωνύμως λεγομένοις θεοῖς ζοφώδει ταρτάρῳ παραδοθήσονται κολασθησόμενοι. »

7. Ἤκουσε ταῦτα Ἰούλιος καὶ τῷ θυμῷ ὑπερζέσας τῷ ὑπερζέοντι τῶν ἄλλων ὑδάτων θερμῷ ἐκέλευσεν ἐμβληθῆναι αὐτόν. Ἀπο|δύεται τοίνυν ὁ μακάριος σὺν τῷ χιτῶνι καὶ τὸν παλαιὸν ἄν- f. 164
θρωπον (6)· καὶ πρῶτα μὲν τὸν Χριστὸν εἰς βοήθειαν ἐπικαλεσάμενος, ἔπειτα δὲ τῷ σημείῳ τοῦ σταυροῦ συμφραξάμενος, τῷ βράσματι τῶν θερμῶν παρὰ τῶν ὑπηρετῶν ἐνακοντίζεται. Καὶ τί γίνεται; Ἐνταῦθά μοι τοῦ διηγήματος τὸ χαριέστατον καὶ παραδοξότατον· ὥσπερ ἐπὶ τῆς Βαβυλωνίας καμίνου τὸ πῦρ ἐκχυθὲν τοὺς ὑπηρέτας τοῦ βασιλέως τότε κατέφλεξεν (7), οὕτω κἀνταῦθα σταγόνες ἐκπεπηδηκυῖαι τοῦ βράσματος τοὺς στρατιώτας ἀνάλωσαν. Ὁ δὲ ἀρχιερεὺς καὶ μάρτυς Χριστοῦ Πατρίκιος ὡς ἐπὶ ὕδατος ἀναπαύσεως (8) τῷ ἀνυποστάτῳ βράσματι ἀβλαβῶς ἐπενήχετο, θέαμα τοῖς ὁρῶσι θεῖόν τε καὶ παράδοξον ὑπάρχων. Ὁ θεασάμενος ἐπὶ ὥρας ἱκανὰς ὁ Ἰούλιος, δέον ἐκπλαγῆναι καὶ θαυμάσαι τὸν σωτῆρα Χριστόν, μᾶλλον ὀργῇ καὶ θυμῷ ἀναβράσσεται· καὶ τοῦτον ἀνενεγκεῖν ἐκεῖθεν ἐγκελεύεται καὶ παρευθὺ τὸν διὰ ξίφους κατ' αὐτοῦ θάνατον ἀποφαίνεται, οὐ μόνον δὲ κατ' αὐτοῦ, ἀλλὰ καὶ κατὰ τῶν συναθλητῶν καὶ ὁμοφρόνων, Ἀκακίου φημί, Μενάνδρου καὶ Πολυαίνου. Ὁ γοῦν τού|των ποιμὴν col. 2
καὶ τοῦ θεοῦ μάρτυς καὶ ἀρχιερεὺς Πατρίκιος τὰς ὁσίους αὐτοῦ

(1) *Ioh.* 1, 3. (2) *Ps.* 95 (96), 5. (3) *Ps.* 8, 4.
(4) *Act.* 27, 34. (5) Cf. *Matth.* 10, 29. (6) *Col.* 3, 9.
(7) *Dan.* 3, 48. (8) *Ps.* 22 (23), 1.

χεῖρας ἄρας εἰς τὸν οὐρανὸν προσηύξατο πρὸς κύριον λέγων οὕτως· « Ὁ θεός, ὁ παμβασιλεύς, ὁ τῇ ἰδίᾳ δυνάμει συνέχων τὴν ὁρατὴν κτίσιν καὶ ἀόρατον, ὁ εἰσακουστὴς τῶν ἐπικαλουμένων σε ἐν ἀληθείᾳ (1), ὁ ταῦτα τὰ βράσματα ποιήσας πρὸς σωτηρίαν μὲν τῶν πιστῶν, τιμωρίαν δὲ τῶν ἀπίστων, παράστηθί μοι τῇ ὥρᾳ ταύτῃ ἐν τῇ τελειότητι τῆς ἐν σοὶ πίστεως ἅμα τοῖς συναθλοῦσί μοι, καὶ ἀξίωσον ἡμᾶς τοῦ βραβείου τῆς ἄνω κλήσεως (2)· ὅτι εὐλογητὸς εἶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν. » Καὶ μετὰ τὴν εὐχὴν κλίνας τὸ γόνυ προθύμως ἅμα τοῖς σὺν αὐτῷ ἁγίοις τὴν κεφαλὴν ἀποτέμνεται. Οἱ δὲ παρόντες χριστιανοὶ ἀνελόμενοι τὰ τίμια τούτων λείψανα εὐλαβῶς κατέθεντο ἐν τῷ δημοσίῳ εὐρίππῳ.

8. Αὕτη τῶν ἁγίων ἡ θαυμασία τελείωσις· τοῦτο τὸ τέλος τῶν μακαρίων μαρτύρων καὶ ἡ ἀνάρρησις. Ἡμεῖς δὲ βραχὺν ἐπιτάφιον ἀποδῶμεν ὡς εὐεργέταις τοῖς μάρτυσι, τοῦτο μὲν τῶν θαυματουργιῶν καὶ ἰαμάτων αὐτῶν ἀπολαύοντες, τοῦτο δὲ καὶ
f. 164v τὴν ὀφειλομένην ἐκ λό|γων τιμὴν προθύμως ἀφοσιούμενοι. Ὑμεῖς, ὦ μακάριοι τοῦ Χριστοῦ συγκληρονόμοι καὶ σύσσωμοι καὶ συμμέτοχοι (3), ἄνω μετὰ τῶν ἀγγέλων τὴν παναγίαν τριάδα συνεποπτεύοντες καὶ τῶν ἃ ὀφθαλμὸς οὐκ εἶδε καὶ οὖς οὐκ ἤκουσε καὶ ἐπὶ καρδίαν ἀνθρώπων οὐκ ἀνέβη (4) ἀγαθῶν ἀπολαύοντες, στῆτε πρὸς τὸν σωτῆρα Χριστόν, δι' ὃν τὰ αἵματα ὑμῶν ἐκενώσατε, πρέσβεις μεσῖται πεπαρρησιασμένως αὐτῷ πλησιάζοντες, τὸν ἡμέτερον βίον ἰθύνοντες καὶ καταλλάττοντες ἡμᾶς τῷ θεῷ καὶ πατρί, ὡς ἂν σὺν ὑμῖν χορεύοντες καὶ συναυλιζόμενοι τρανῶς ἐποπτεύωμεν τὸ φῶς τῆς μακαρίας τριάδος, κἂν μέγα ᾖ τὸ ἐξαιτούμενον (5)· ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

(1) *Ps.* 144 (145), 18.
(2) *Phil.* 3, 14.
(3) Cf. *Eph.* 3, 6.
(4) 1 *Cor.* 2, 9.
(5) Réminiscence de l'éloge de S. Athanase par S. Grégoire de Nazianze (*BHG*[3] 186), qui se termine par la même concessive.

LA PASSION DE S. PATROCLE DE TROYES

SES SOURCES *

S. Patrocle, ou S. Parre, honoré spécialement à Troyes en Champagne et à Soest en Westphalie, est ainsi annoncé, au 21 janvier, dans le martyrologe romain : « Trecis, sancti Patrocli martyris, qui sub Aureliano imperatore martyrii coronam promeruit [1]. » La seconde partie de la phrase a été ajoutée par Baronius ; elle fait écho à la *Passio Patrocli* (*BHL.* 6520), que le savant cardinal estimait digne de crédit [2]. Ruinart, qui connaissait cette Passion — il la mentionne dans la préface de son recueil [3] —, ne la comprit cependant pas dans les *Acta sincera*.

La première partie de la notice, par contre, beaucoup plus ancienne, provient du martyrologe hiéronymien, à la même date : *Trecis, passio sancti Patrocli martyris* [4]. Grégoire de Tours, le contemporain du compilateur de la recension gallicane de l'hiéronymien, rapporte, de son côté, que le martyr Patrocle avait son

* Nous détachons d'une étude — en préparation — sur les martyrs du cycle d'Aurélien, le résultat de nos observations sur les sources de la Passion de S. Patrocle de Troyes.

[1] *Comm. martyr. rom.*, p. 30.

[2] « Eius acta syncera quidem recitat Surius, tom. 1. ». C. Baronius, *Martyrologium romanum* (Rome, 1586), p. 41. Bollandus suit l'opinion du cardinal dans son bref commentaire ; voir *Act. SS.*, Ian. t. 2, p. 343.

[3] Th. Ruinart, *Acta primorum martyrum sincera et selecta* (Paris, 1689), p. xix.

[4] *Comm. martyr. hieron.*, p. 54[45]. Comme il est dit à l'endroit cité, la mention de S. Patrocle, au 21 juillet, dans le même martyrologe, est due, semble-t-il, à une erreur de lecture d'un copiste. C'est le seul Patrocle mentionné dans l'Hiéronymien comme dans le Romain. Il existe un ermite du même nom, vénéré *in agro Biturícensi*. Voir V. Leroquais, *Les Bréviaires manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, t. 3, p. 370 (fête au 18 nov.), et t. 1[er], p. 343 ; t. 3, p. 111 (fête au 20 nov.). Cf. Cl. Chastelain, *Martyrologe universel* (Paris, 1709), p. 589 : « A Colmier en Berry, S. Patrocle, confesseur, honoré à Clermont-[Ferrand] le vingt-quatrième de ce mois. »

tombeau près de Troyes et que sur cette tombe un oratoire avait été élevé [1].

Tout ceci nous met donc en présence d'un culte fort ancien et nettement attesté. Mais que vaut la Passion de ce martyr? De quelle époque est-elle? C'est à cette question que nous nous proposons de répondre par l'examen de ses sources.

Et, tout d'abord, il apparaît que Grégoire de Tours a connu la Passion que nous lisons de nos jours. Il raconte, en effet, comment elle fut découverte [2].

S. Patrocle montrait par une foule de miracles qu'il était l'ami de Dieu, mais les habitants du lieu lui rendaient peu d'honneurs. C'est parce qu'ils ignoraient son histoire, explique l'évêque historien ; ils avaient l'habitude des gens de la campagne, qui est d'honorer plus particulièrement les saints dont on peut lire les combats. Un jour, un voyageur, venu d'un pays lointain, apporta ce *libellus certaminis*. Il le montra au clerc qui desservait le petit oratoire de S. Patrocle. Celui-ci s'empressa de le transcrire et de le porter à son évêque, espérant recevoir de lui des marques de sa reconnaissance. Mais l'évêque, loin de se réjouir à la lecture du récit, prétendit que c'était un faux. Il rudoya le pauvre homme en disant : « C'est là une pure invention de ta part. Jamais tu n'as pu apprendre ces choses d'aucun homme. » Longtemps après, à la suite d'une expédition en Italie, une histoire toute semblable fut ramenée de là-bas. Devant cette coïncidence, l'évêque reconnut avec confusion que le clerc avait dit vrai. Quant aux paysans de la région, ils commencèrent à mieux honorer le martyr.

La Passion de S. Bénigne de Dijon avait été « découverte » dans des circonstances analogues [3]. Voilà, dès l'abord, qui est peu rassurant. Et qui donc était cet évêque d'abord si défiant, puis si crédule? Quelle était cette contrée étrangère d'où était arrivé le premier visiteur et où l'on en savait plus sur la vie d'un martyr troyen qu'à Troyes même? Mais il est vain de s'attarder au récit

[1] *Patroclus quoque martyr, qui apud urbem Tricassinorum sepultus habetur, saepius se amicum Dei virtutibus multis ostendit. Erat enim super eum parvolum oratorium...* (*In gloria martyrum*, 63). [2] Ibid.

[3] Résumé chez L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. 1er, 2e éd. (1907), p. 55-56 ; P. Lejay, *Saint Bénigne de Dijon*, dans *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. 7 (1902), p. 71-72 ; H. Grégoire, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1952, p. 205. Cf. H. Delehaye, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 182.

de Grégoire de Tours pour tâcher d'y voir clair en répondant à des questions de ce genre [1]. « Il n'y a pas lieu de douter, écrit un auteur [2], que cette Passion de S. Patrocle, dont Grégoire de Tours nous raconte l'invention infiniment curieuse, ne soit celle qui nous est parvenue dans une vingtaine de manuscrits [3], dont l'un remonte au VIIIe siècle [4]. »

Fort peu de critiques se sont occupés de la Passion de Patrocle. Mgr Duchesne, dans ses *Fastes épiscopaux*, s'est contenté d'y faire allusion dans une note [5]. A propos du chapitre de Grégoire de Tours, il parle de supercherie du même genre et du même goût que celle dont fut victime Grégoire de Langres dans le cas de S. Bénigne. « Il y a du reste, ajoute-t-il [6], bien des raisons de croire que la Passion de S. Patrocle est de la même main que celle de S. Bénigne. » Quelles sont ces raisons? Mgr Duchesne ne les énumère pas, mais on peut deviner, grâce au contexte, qu'il pense à des arguments de critique interne.

En 1924, G. Verdin soumit à une critique sévère les Passions de cinq martyrs troyens, prétendues victimes d'Aurélien [7]. Le premier paragraphe de son article est précisément consacré à la *Passio Patrocli*. Citant la phrase de Duchesne mentionnée ci-dessus, il poursuit : « Une étude comparative me fait souscrire à cette opinion [8]. » En réalité, sa comparaison, dont il ne fait connaître aucun élément à ses lecteurs, s'était limitée, tout porte à le faire croire, aux procédés d'élaboration. Quant au fond même de la Passion, Verdin écrivait : « A mon avis, la Passion de S. Patrocle est

[1] Car, on s'en doute, il se pose plus d'un problème à propos de ce chapitre. Nous n'avons pas à nous en occuper ici.

[2] G. Verdin. Voir ci-dessous, note 7.

[3] Le P. Cambell (voir p. 148) en énumère 26.

[4] Le manuscrit 55 de l'École de Médecine à Montpellier (provenant de Saint-Étienne d'Autun). Voir H. Moretus, *Catalogus cod. hagiogr. lat. bibliothecae Scholae medicinae in Univ. Montepessulanensi*, dans *Anal. Boll.*, t. 34-35 (1915-1916), p. 253[39]. Dans le cas de S. Bénigne de Dijon, Mgr Duchesne n'avait pas non plus mis en doute que c'était bien la Passion actuellement connue du martyr dijonnais dont Grégoire de Tours racontait la prétendue origine.

[5] T. 1er, p. 56, note 2.

[6] Ibid.

[7] *Légendes hagiographiques troyennes. Les pseudo-martyrs de la persécution d'Aurélien*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. 89 (1924), p. 175-192. L'auteur étudie, assez rapidement, les Passions des SS. Patrocle, Savinien (*BHL.* 7438), Sidroine (*BHL.* 7702), Jule (*BHL.* 4518) et Vénérand (*BHL.*, p. 1232).

[8] T. c., p. 178.

l'adaptation hardie d'une légende orientale que des recherches ultérieures permettront sans doute d'identifier [1]. » La suite de notre exposé montrera ce qu'il faut en penser.

Peu après Verdin, mais sans le connaître, le chanoine Bardy publia dans les *Annales de Bourgogne* deux articles sur les Passions des martyrs d'Aurélien [2]. Il devait donc également rencontrer le cas de S. Patrocle. Nous n'avons pas à nous arrêter à sa contribution car, bien qu'il y résume la *Passio Patrocli*, il ne s'intéresse, en somme, qu'au culte du martyr.

C'est un franciscain, le P. Jacques Cambell, actuellement attaché au collège international Saint-Antoine, à Rome, qui, tout récemment, en vue d'une thèse, fit une longue enquête sur S. Patrocle. Grâce à son obligeance, nous avons pu parcourir son mémoire, encore inédit [3]. En attendant que l'auteur ait un jour le loisir de publier le résultat de ses patientes recherches [4] sur la tradition manuscrite et les formes dérivées de la Passion, ainsi que sur le culte de S. Patrocle en France, en Allemagne, particulièrement à Soest, nous aimons à croire que nous ne le priverons pas du fruit de son travail en précisant ici un point de cette vaste matière : la question des sources de la Passion, qui nous permettra d'être mieux fixé sur sa date.

Dès la première lecture du texte un trait ressort : la place prise par les citations de l'Écriture Sainte, qui occupent un bon tiers de l'ensemble [5]. Premier indice de la pauvreté d'inspiration de notre hagiographe.

Cette impression d'indigence se confirme lorsqu'on constate l'étendue de l'emprunt fait par le rédacteur à la Passion de S.

[1] Ibid., p. 179.

[2] G. Bardy, *Les Actes des martyrs bourguignons et leur valeur historique*, dans *Annales de Bourgogne*, t. 2 (1930), p. 235-253 ; id., *Les martyrs bourguignons de la persécution d'Aurélien*, ibid., t. 8 (1936), p. 321-348.

[3] Nous le remercions bien vivement de nous en avoir procuré l'occasion.

[4] Interrompues par la seconde guerre mondiale, elles s'étendent sur une bonne vingtaine d'années.

[5] Le P. Cambell a consacré un chapitre de son travail aux emprunts scripturaires et liturgiques, examinant les citations explicites et implicites. L'hagiographe, se demande-t-il notamment, a-t-il utilisé le psautier romain ou le psautier dit gallican ? Il est difficile d'arriver à une réponse nette. On ne pourra donc pas faire état de cette source pour dater la Passion.

Symphorien d'Autun [1]. Celle-ci est sans conteste la source principale. Des expressions entières ont été transcrites sans grand changement. Qu'on en juge.

Symphorien	Patrocle
§ 1. Sub Aureliano principe, cum adversus christianum nomen persecutionis dirae procella detonaret,	§ 1. Tempore illo, *sub Aureliano* praeside facta est *christianis* tam *valida tempestas persecutionis*...
et ad delendam religionem catholicae legis...	facta est inquisitio hominum qui *legem catholicam* diligebant.
§ 4. Deum verum adoro, qui regnat in caelis.	§ 3. *Adoro Deum* vivum et *verum qui in caelis* habitat.
§ 7. iussit eum a lictoribus caedi et carceri mancipari, quem cum post comperendinatis [= 3] diebus...	§ 4. perstringite fustes in dorso eius et includite eum in cellam secretius... Sic... traditur Elegio... qui eum custodiret *usque in diem tertium.*
§ 10. Nisi matri deae sacrificaveris, hodie te dilaniatum omnibus poenis, capitalis sententiae damnatione prosternam.	§ 7. *Nisi* Apollinem et Iovem et *matrem deorum* adoraveris, *hodie te* diversis *pœnis capitaliter* interficiam.
§ 10. Tu vero corpus meum ad tempus in potestate habes ; animam vero meam non habes.	§ 6. *Habes corpus meum in potestate* cruciandi, tamen *animam meam* lacerare *non* poteris, quia eam in potestate non habet nisi solus Deus.
§ 10. Apollinem vero istum quis nesciat... Admeti regis fuisse pastorem?... dicitur aliquoties vera cecinisse. Dianam quoque daemonium esse meridianum... quae... incredulis hominum mentibus [2]...	§ 6. An habent potestatem dii nostri qui *vera canunt*... *Apollo*... audivimus... quod *Admeti regis* pecora *pascebat*... Et *Dianam*... *quis nesciat esse daemonium meridianum?* O *incredulitas hominum* qui...
§ 11. Haec S. Symphoriano loquente, iudex furore succensus dixit : Symph. qui diis nostris...	§ 7. Et cum haec beatus P. *locutus* fuisset, Aurelianus *furore commotus dixit* : P. ... *qui*...

[1] Le P. Cambell a aussi relevé cette dépendance.

[2] Le passage auquel ces lignes ont été empruntées figure entre crochets droits dans l'édition des *Acta*. Le commentateur, Guillaume Cuperus, y joint la remarque suivante : « haec uncis inclusa in aliis quibusdam manuscriptis codicibus desunt. Enimvero illa et alia huiusmodi postmodum Actis ab amplificatore quodam superaddita fuisse suspicamur » (*Act. SS.*, Aug. t. 4, p. 498, note *i*).

maiestatis sacrilegium perpetravit... gladio ultore feriatur.

§ 12. ...a percussore prostratus est : Purpurei sanguinis sui unda perfusus, a religiosis... sublatus est.

Sic martyr delatus est ad fontem... ibi in parva cellula sepultus.

deos nostros contumeliavit, *gladio feriatur.*

§ 10. Sic S. P. ... *prostratus est a percussore...* Sic gladio percussus atque decollatus caput eius proiecerunt ab eo *sanguine perfusum.*

§ 12. Eusebius... aedificavit super corpus eius *parvam cellulam...*

La recension de la Passion de S. Symphorien que l'hagiographe a eue sous les yeux est celle que l'on désigne comme la plus ancienne (*BHL.* 7967-68) ou comme la recension non interpolée, par opposition à celle qui fut « adaptée » à la légende du cycle bénignien [1]. De l'accord unanime des critiques, la Passion primitive date des débuts du v^e^ siècle [2].

[1] La distinction des Passions de Symphorien en un groupe interpolé et un groupe non-interpolé est à comprendre en tenant compte du cycle bénignien. Dans les Passions dites interpolées, S. Symphorien n'est plus qu'un simple catéchumène, baptisé à Autun par S. Bénigne, qui est envoyé d'Orient par S. Polycarpe. Toutefois, comme le faisait déjà remarquer P. Lejay (t. c., p. 76), « il serait bon d'étudier de près les diverses passions de Symphorien ». En effet, les Passions, même dites non-interpolées, ne présentent pas un texte uniforme. Pour les comparaisons faites ci-dessus, nous avons pris les Passions telles qu'elles ont été publiées dans les *Acta.* Ces comparaisons ne peuvent être considérées comme définitives ; une édition critique des deux Passions permettrait vraisemblablement de les développer encore.

[2] A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e^ siècle* (Paris, 1878), p. 204 ; H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs*, 2^e^ éd. (Bruxelles, 1933), p. 353. W. Meyer, qui étudia cette intéressante Passion, y a découvert des traces d'une tradition orale qui, à son avis, pourrait bien remonter jusqu'au III^e^ siècle. Quelques manuscrits en ont gardé le témoignage, par exemple, le Taurin. D. V. 3 (IX^e^ siècle) et le Clm 4585 (IX^e^ siècle). Voici la leçon de ce dernier : *Venerabilis mater sua de muro sedula et notam illum voce gallica monuit dicens : « Nate, nate Synforiane, memento betoto diuo », hoc est memorare dei tui.* L'auteur conclut : « Wenn wir die Abfassung der Acta des Symphorian ins 5. Jahrhundert setzen, so gehen wir schon weit herab. Diesen berühmten rührenden Zuruf der Mutter in der Sprache, in der sie einst ihr Kind erzogen hatte, müssen wir der Tradition des Volksmundes zuschreiben, die doch in das 3. Jahrhundert hinaufgeht und aus welcher der Verfasser des lateinischen Martyriums ihn geschöpft hat » (*Fragmenta Burana*, dans *Festschrift zur Feier des 150jährigen Bestehens der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Berlin, 1901, p. 163).

Les relations de la *Passio Patrocli* avec une autre source, la Passion de S. Alban de Verulam [1], sont de nature fort différente. Il est moins question ici d'emprunts littéraux — bien qu'on puisse se demander si certaines ressemblances ne s'expliquent point par-là [2] — que de démarquage. Celui-ci apparaît dans un parallélisme de questions suivies de part et d'autre d'attitudes similaires (par exemple, le silence du martyr), ou dans une suite de circonstances dont telle ou telle pourra se retrouver ailleurs [3], mais isolément et hors de son contexte primitif [4].

[1] Les différentes recensions de la Passion de S. Alban de Verulam ont été étudiées par W. Meyer, *Die Legende des h. Albanus des Protomartyr Angliae*, Berlin, 1904 (= *Abhandlungen der königl. Gesellsch. der Wissenschaften zu Göttingen*, philol.-histor. Kl., N. F., t. 8, n° 1). La rédaction que nous mettons en regard de la *Passio Patrocli* est celle que le savant professeur nomme la « Türiner Fassung ». C'est la plus ancienne. Elle fut composée vraisemblablement à Auxerre, entre 515 et 540, et dépend étroitement du cycle de Bourgogne qui, notons-le en passant, est compris dans le cycle d'Aurélien, comme la *Passio Patrocli*. Les conclusions de W. Meyer ont été entérinées par W. Levison, *St Alban and St. Albans*, dans *Antiquity*, t. 15 (1941), p. 337-359.

[2] Par exemple de ce genre-ci :

Alban	Patrocle
§ 10. nam... te durissimis sermonibus sustento quia... non solum... nobis sed et deorum iniurias infers.	§ 5. multas mihi iam *iniurias infers* ita ut tibi non amplius miserear.

[3] Notamment, le passage miraculeux d'un cours d'eau. On rencontre ce détail dans les Passions des SS. Ferréol de Vienne (*BHL.* 2911), Sidroine (*BHL.* 7702) et Savinien de Troyes (*BHL.* 7438), pour ne citer que celles-là, mais il est amené dans un cadre bien différent.

[4] Voici comment se présentent ces parallélismes.

Alban	Patrocle
§ 7. Cur tu... Christianos... qui... colunt Deum qui ab hominibus est crucifixus... defensare procuras... et tradere te vis insanissimae religioni ?	§ 3. Audivi de te quia... vana religione colis ac adoras eum qui ab hominibus alapis caesus est.
Albanus vero modicum silentium studens astabat.	Patroclus vero insipienti sermoni eius non dedit responsum ullum (cf. *Matth.* 27, 14).
§ 20. Tunc impiissimus Caesar... iubet de persecutione cessare.	§ 12. Post tempus vero non multum quievit persecutio ecclesiae.
§ 14 [scène du martyre]	§ 8-9 [scène du martyre]
1. Alban est conduit hors de la ville (suivi d'une foule nombreuse).	1. Patrocle est conduit hors de la ville (suivi de nombreux ennemis, dont un groupe se convertira).

Dans la Passion de Patrocle tout ne provient pas des sources mentionnées jusqu'ici. Si l'on veut compléter l'inventaire, il faudra encore faire la part, d'abord, de ce que l'auteur aura puisé dans le fonds commun du genre [1] et, ensuite, de ce qu'il ne doit qu'à lui même, à son tempérament ou à ses goûts (par exemple, la mention des vertus toutes monacales de S. Patrocle [2]), à sa connaissance des lieux [3] et de la tradition orale [4].

En effet, il est hors de doute que la Passion est de la plume d'un clerc ou plutôt d'un moine ayant appris par lui-même les quelques détails géographiques qu'il décrit. Le but de sa rédaction, tel qu'il ressort du contexte, est d'expliquer la présence de reliques dans la banlieue de Troyes et du culte dont elles sont l'objet. Au point où nous en sommes, nous pouvons faire un rapprochement avec certains éléments du récit de Grégoire de Tours [5].

2. Il passe miraculeusement la rivière.	2. Traversée miraculeuse de la Seine.
3. Arrivée à un monticule (dialogue avec les bourreaux, prières).	3. Arrivée à un monticule (*Mons idolorum*). Discours, prières.
4. Miracle de la fontaine.	
5. Mise à mort (non racontée, supposée).	4. Mise à mort.
Ensevelissement.	Ensevelissement par deux vieillards.
(Meyer, t. c., p. 50, 54 et 58. Le texte du paragraphe 14 est corrompu).	

[1] Par exemple, des amplifications dans les dialogues, la description des supplices.

[2] Le second paragraphe de la *Passio* (commençant par les mots *Erat tunc in Trecassina urbe*) est la description de l'idéal du moine, tel que notre hagiographe se le figure (ou peut-être encore tel qu'il l'aura lu ou entendu lire).

[3] Il sait, par exemple, que la ville de Sens n'est pas loin de la Seine (*ductus est ad ripam Sequanae*), que le fleuve se répand l'hiver sur les prairies des alentours (*aqua irrigaverat multum eodem tempore*), qu'une colline surplombe la Seine (*pergebat ad aridum locum, qui est Montis idolorum*).

[4] Celle-ci se rapporte quasi uniquement au lieu de sépulture et au petit oratoire édifié sur la tombe, dont il n'est question que dans les trois ou quatre derniers paragraphes de la Passion. On y voit aussi apparaître un *archipresbyter Eusebius*. Il y joue son rôle normal : remplacer l'évêque dans des solennités liturgiques. L'archiprêtre épiscopal ou urbain se rencontre en Gaule (le terme et la fonction), à partir du VI^e^ siècle. Voir R. Naz, *Dictionnaire de droit canonique*, t. 1^er^ (Paris, 1935), col. 1004-1005.

[5] Citons, parmi ces éléments : la présence d'un oratoire à Troyes, en l'honneur de S. Patrocle ; les efforts du clerc chargé de ce lieu de culte pour mieux faire connaître celui qu'on y vénérait, ce qui l'amena à rédiger

Dès lors, il devient difficile sinon impossible d'attribuer au même auteur la Passion de Patrocle et celle de S. Bénigne de Dijon. Il suffit de se rappeler les fins par trop intéressées de l'hagiographe dijonnais pour voir à quel point la perspective, ici, diffère [1]. Il n'y a pas place non plus pour l'adaptation d'une légende orientale à laquelle pensait M. Verdin [2]. Quels éléments de la Passion reste-t-il qui pourraient en dériver?

Concluons. La *Passio Patrocli* est à placer entre deux points extrêmes : la Passion de S. Symphorien d'Autun, *terminus post quem*, au v^e^ siècle ; le chapitre de Grégoire de Tours, *terminus ante quem*, vers la fin du vi^e^. L'influence de la Passion d'Alban de Verulam, que nous avons mise en évidence, raccourcit notablement l'espace entre les deux termes, puisqu'elle a été composée entre 515 et 540 [3]. Cela signifie, en dernière analyse, que l'auteur de la *Passio Patrocli* était le contemporain de Grégoire de Tours et qu'il rédigea son *libellus certaminis* vers le milieu du vi^e^ siècle.

Joseph van der Straeten.

« l'histoire du combat » du martyr. Dans un pouillé de 1407, l'oratoire est dénommé *Sanctus Patroclus in Colle* (Saint-Parre-aux-Tertres) ; l'église actuelle est du xvi^e^ siècle. Voir H. d'Arbois de Jubainville, *Pouillé du diocèse de Troyes rédigé en 1407* (Paris, 1853), p. 220 ; A. Roserot, *Dictionnaire historique de la Champagne méridionale (Aube) des origines à 1790*, t. 3 (Troyes, 1945-1948), p. 1401.

[1] Nous comptons revenir sur la Passion de Bénigne et le cycle bénignien. En attendant, on trouvera un bon exposé sur les modèles de l'hagiographe chez Lejay, t. c., p. 76. Cf. H. Grégoire, *Saint Bénigne de Dijon et son prototype byzantin*, dans *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1952, p. 205.

[2] Trois des cinq Passions étudiées par Verdin étaient en effet l'adaptation ou même la simple annexion d'une légende étrangère. M. Verdin supposait qu'il devait en être de même pour la Passion de S. Patrocle.

[3] Voir ci-dessus, p. 151. On peut naturellement se demander si l'inverse n'est pas possible : la Passion de S. Parre serait antérieure à celle de S. Alban et celle-ci aurait démarqué celle-là. Cette hypothèse est à rejeter parce que la *Passio Patrocli* a utilisé une recension déjà interpolée, donc plus tardive, de la Passion de S. Symphorien d'Autun (voir ci-dessus, p. 149, note 2) et également parce que la présence d'un archiprêtre à Troyes est moins probable avant le vi^e^ siècle.

UN RÉCIT DES MIRACLES DE S. MÉNAS
EN COPTE ET EN ÉTHIOPIEN

On trouvera ci-après l'autre partie d'un texte, dont la première moitié a paru dans le fascicule précédent de la revue [1]. Il s'agit du Miracle des trois frères qui s'en vont porter, chacun, leur cochon en offrande à S. Ménas et qu'un crocodile vient déranger dans cette opération : c'est le 10e de la série copte des Miracles, le 9e de la série éthiopienne, le 7e de la série grecque [2]. Le bref énoncé qui vient d'en être fait dit assez que ce naïf récit a moins de prétention encore, s'il se peut, que ceux qui l'avoisinent dans le recueil.

Mais nous avions trouvé que, dans cette première partie [3], il se prêtait particulièrement à illustrer la fidélité de la traduction éthiopienne par rapport à l'original d'où il dérive, par voie directe ou indirecte, à savoir le texte copte. Cette fidélité éprouvée l'autorise à servir de fil conducteur, dans les passages où le codex Pierpont Morgan — seul manuscrit qui nous ait conservé la suite entière des Miracles coptes — apparaît trop gravement endommagé [4].

C'est le cas pour le folio 36, ro et vo, sur lequel se poursuit notre texte [5], à raison de deux colonnes par page, et pour le folio 37, au recto duquel il s'achève, après le 2e tiers de la 1e colonne.

Il est sans grand intérêt de décrire en détail l'état presque désespéré de ces feuillets, entre beaucoup d'autres. Au travers de leur mince support de parchemin, détrempé, les écritures des deux faces se sont compénétrées, dans un enchevêtrement presque inextricable, et offrent par endroits l'aspect, peu appétissant pour le regard — c'est le moins qu'on puisse dire —, d'une sorte de bouillie informe. Il est même parfois malaisé de compter le nombre exact de lignes. D'autres accidents se sont ajoutés à cette disgrâce :

[1] T. 77 (1959), p. 454-463.

[2] Ibid., p. 451.

[3] C'est moins vrai dans la seconde partie.

[4] Ibid.

[5] Il commence presque au sommet de la seconde colonne du fol. 34v, p. 72 de l'édition photographique du manuscrit M 590, et nous l'avions abandonné au terme du fol. 35v, moins les deux lettres qui seront reproduites ci-après.

lettres effacées, crevasses apparues dans le parchemin, notamment vers le sommet de la colonne placée du côté de la reliure, etc.

Parallèlement à la suite et fin du texte éthiopien, que nous donnons d'après un des deux bons manuscrits qui le contiennent [1], nous avions espéré pouvoir publier ici tout le restant du texte copte. Force nous a été de nous en tenir à trois colonnes, les trois premières que comporte le folio 36 ; la quatrième manquait trop de ces points de repère, modestes, mais indispensables, que sont les lettres, du moins assez significatives. des début et fin de ligne [2].

Le texte copte n'est édité, on l'aura compris, qu'à titre d'essai. C'est la raison pour laquelle les lettres douteuses, qui l'emportent largement en nombre, ne sont pas pointées. La raison, aussi, du choix de la présentation en colonnes, comme dans le manuscrit, sauf l'espacement ménagé entre les mots ou groupes de mots. Le texte est continu, dans toute la mesure du possible, sans même qu'il soit tenu compte des quelques lacunes du parchemin.

Le but visé était de montrer l'utilité de la traduction éthiopienne, guidant le travail de reconstitution du texte copte. En l'occurrence, le texte grec n'était pour ainsi dire d'aucun secours : nous avons dit ailleurs que, vers leur milieu, les récits copte et grec du Miracle du pèlerin et de son cochon divergent assez notablement [3].

Paul Devos.

Par manière de préambule, répétons ici le dernier paragraphe où apparaissent des personnages dont il sera aussitôt question [4] :

« Lorsque la lumière (du jour) se répandit, voici qu'un jeune lecteur, du nom de Mèna, ayant en mains les clés de la crypte, s'en vint ouvrir les portes de la crypte, les portiers le suivant pour inspecter toute l'église, selon leur coutume — ils avaient en effet l'habitude d'inspecter l'église quotidiennement —. »

[1] C'est le codex d'Abbadie, n° 179. Nous n'avons utilisé le manuscrit de la Bibliothèque nationale, éth. 135, fol. 47-49, que dans le cas de quelques variantes intéressantes pour notre propos. Nous respectons la graphie de notre codex, dont nous avons dit que le scribe avait l'habitude de faire permuter certaines sifflantes et aspirées et d'allonger la voyelle *a*, notamment dans ces dernières ; ailleurs, cet allongement fait défaut.

[2] La courte colonne du fol. 37, déparée par une lacune initiale de 4 lignes, ne sera pas reproduite non plus.

[3] Art. c., p. 458, note 1.

[4] Dans l'article précédent, p. 460, ligne 9, ⲉⲩⲉⲓⲣⲉ est à corriger en ⲁⲩⲉⲓⲣⲉ et, p. 461, note 3, ⲫⲁⲣⲙⲟ : en ⲫⲁⲣⲙⲟ :.

MIRACULUM S. MENAE DECIMUM, COPTICE, CONTINUATUR

e codice Neo-Eboracensi Pierpont Morgan 590, fol. 35ᵛ-36ᵛ.

(f. 35ᵛ) ⲁⲡ

(f. 36)[1] ⲕⲟⲩⲓ ⲛⲁⲛⲁⲅⲛⲱⲥ ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲥ ⲛⲧⲉⲩ
ⲧⲏⲥ ⲟⲩⲱⲛ ⲛⲛⲉ ⲛⲟⲩ ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲙⲙⲟⲩ
ⲣⲟ ⲛⲧⲕⲁⲧⲁⲃⲁⲥⲓⲥ ⲉⲃⲣⲁⲓ ⲃⲛⲧⲕⲁⲧⲁ
ⲁⲩⲛⲁⲩ ⲉⲃⲟⲩⲛ ⲉⲡ ⲃⲁⲥⲓⲥ ⲁⲩⲭⲓⲧⲩ
ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲩⲁⲃⲉⲣⲁ ⲁⲩⲕⲁⲁⲩ ⲃⲓⲑⲏ ⲙ
ⲧⲩ ⲁⲡⲱⲏⲣⲉ ⲡⲑⲩⲥⲓⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ
ⲁⲉ ⲱⲛⲱ ⲁⲩⲣⲃⲟⲧⲉ ⲁⲩⲱ
ⲁⲩⲱⲱ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲙ ⲉⲩⲛⲁ
ⲛⲟⲩⲧ ⲁⲉ ⲁⲩⲡⲱⲧ ⲉⲓⲙⲉ ⲭⲉⲃⲉⲛⲙⲉ
ⲉⲃⲣⲁⲓ ⲉⲭⲱⲩ ⲁⲩ ⲛⲉ ⲛⲉⲱⲁⲭⲉ ⲛⲧⲁⲩ
ⲭⲛⲟⲩⲩ ⲭⲉⲛⲧⲁⲕ ⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ ⲁⲩⲱ
ⲉⲓ ⲉⲡⲓⲙⲁ ⲛⲁⲱ ⲁⲡⲙⲙⲏⲏⲱⲉ ⲧⲏⲣⲩ
ⲛⲃⲉ ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉⲧⲃⲙⲡⲧⲟⲡⲟⲥ
ⲁⲉ ⲡⲉⲭⲁⲩ ⲭⲉⲛⲧ ⲥⲱⲟⲩⲃ ⲉⲡⲣⲱⲙⲉ
ⲥⲟⲟⲩⲛ ⲁⲛ ⲛⲧⲟⲟⲩ ⲉⲧⲣⲉⲩⲛⲁⲩ ⲉⲡⲉⲱ
ⲁⲉ ⲡⲉⲭⲁⲩ ⲛⲁⲩ ⲭⲉ ⲡⲏⲣⲉ ⲛⲧⲁⲩⲱⲱ
ⲥⲩⲗⲁ ⲡⲉ ⲁⲡⲣⲱⲙⲉ
ⲛⲛⲉⲭⲣⲏⲙⲁ ⲭⲱ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲛⲛⲉⲛ
ⲙⲡⲧⲟⲡⲟⲥ ⲧⲁⲩⲱⲱⲡⲉ ⲉ
ⲗⲟⲓⲡⲟⲛ ⲁⲩⲱⲣⲕ ⲣⲟⲟⲩ ⲉⲩⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ
ⲙⲡⲣⲁⲛ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲭⲉ
ⲙⲡⲃⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲙⲏ ⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ
ⲛⲁ ⲭⲉ
ⲥⲩⲗⲁ ⲧⲁⲓⲙⲛⲏ ⲉⲧⲉⲧⲛ
ⲭⲓⲟⲩⲉ ⲛⲁⲩ
ⲉⲛⲉⲃ ⲥⲟⲛ ⲥⲛⲁⲩ ⲙⲛⲕⲉ
ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲱⲭⲉⲧⲉ ⲱⲟⲙⲛⲧ ⲛⲣⲓⲣ
ⲧⲛⲟⲩⲉⲱ ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲧⲟⲩⲭⲟⲓ
ⲭⲓⲧ ⲉⲃⲣⲁⲓ ⲅⲁⲣ ⲉⲃⲟⲗⲃⲛⲧⲧⲁ
ⲡⲣⲟ ⲙⲡⲉⲙⲥⲁⲃ
ⲡⲉⲛⲧⲁⲩ
ⲧ
ⲛ

[1] La première colonne comporte 33 lignes de texte, la seconde 31.

1(f. 36v)[1] ⲭⲟⲟⲥ ⲛⲁⲓ ⲭⲉⲁⲡ
2 ⲙⲛⲥⲁⲍ ⲙⲟⲩ ⲍⲱⲡⲣⲱ
3 ⲉⲩⲧⲱⲧ ⲙⲡⲍⲏⲧ
4 ⲡⲉⲭⲁⲩ ⲛⲁⲩ ⲭⲉ
5 ⲙⲡⲉⲣⲕⲧⲉⲧⲏⲩⲧⲛ
6 ⲉⲡⲁⲍⲟⲩ ⲁⲗⲗⲁ ⲧⲱ
7 ⲟⲩⲛ ⲛⲧⲉⲧⲛⲃⲱⲕ
8 ⲉⲡⲁⲧⲟⲡⲟⲥ ⲁⲩⲱ
9
10 ⲡⲉⲟⲟⲩ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ
11 ⲉⲧⲛⲁⲟⲩⲱⲛⲍ ⲉⲃⲟⲗ
12 ⲛⲧⲉⲣⲉⲩⲥⲱⲧⲙ ⲁⲉ
13 ⲉⲛⲁⲓ ⲛ̀ⲓⲡⲁⲛⲁⲅ
14 ⲛⲱⲥⲧⲏⲥ ⲁⲩⲭⲟⲟⲩ
15 ⲙⲡⲉⲩⲍⲩⲡⲉⲣⲉ
16 ⲧⲏⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲭⲛⲧ
17 ⲗⲓⲙⲛⲏ ⲁⲉⲕⲁⲥ
18 ⲉⲩⲛⲁⲉⲓⲙⲉ ⲭⲉⲍⲛ
19 ⲙⲉⲛⲉ ⲛⲉⲩⲯⲁⲭⲉ
20 ⲁⲩⲱ
21 ⲁⲩⲍⲉ ⲛ̀ⲟⲓ
22 ⲡⲍⲩⲡⲉⲣⲉⲧⲏⲥ
23 ⲯⲟⲙⲧ
24 ⲛⲕⲉⲣⲓⲣ ⲡⲉⲭⲉⲡ
25 ⲍⲩⲡⲉⲣⲉⲧⲏⲥ ⲛⲁⲩ ⲭⲉ
26 ⲛⲁⲥⲛⲏⲩ ⲧⲉⲧⲛ
27 ⲡⲏⲧ ⲉⲧⲱⲛ ⲏ ⲛ
28 ⲧⲱⲧⲛ ⲍⲉⲛⲉⲃⲟⲗ
29 ⲧⲱⲛ
30 ⲡⲍⲓ
31 ⲙⲛⲛⲉⲣⲓⲣ ⲛⲧⲟⲟⲩ
32 ⲁⲉ

TRADUCTION DU COPTE

Le jeune lecteur ouvrit les portes de la crypte, vit à l'intérieur l'homme, debout. Le jeune homme fut stupéfait, il eut peur, il cria ; de leur côté, les portiers lui coururent sus (à l'homme) ; ils lui demandèrent : « De quelle façon es-tu venu ici ? » L'homme dit : « Je ne sais pas. » Mais eux lui dirent : « dérober les biens de l'église. » Pour le reste, il jura par le nom du Dieu de saint apa Mèna : « dérober voler jamais ; mais, si vous voulez emmenez-moi en haut,

Sur l'heure, ils le remontèrent de la crypte, l'emmenèrent et le déposèrent devant l'autel. Et pour savoir si les propos qu'il avait tenus étaient la vérité. Toute la foule qui était dans l'église se rassembla autour de l'homme, pour voir la merveille qui était arrivée. L'homme leur dit ce qui leur était arrivé, disant : « croyez lac ; vous y verrez deux frères avec les trois cochons. Car celui qui m'a sauvé de la gueule du crocodile , celui qui m'a dit : « Le crocodile est mort dans le sable », réconfortant mon cœur, leur a dit : « Ne retournez pas en arrière, mais levez-vous, allez à mon église, se manifester la gloire de Dieu. » Quand le lecteur entendit cela, il envoya son serviteur au lac pour savoir si ses propos étaient vrais. Le serviteur les trouva, les trois cochons. Le serviteur leur dit : « Mes frères, où allez-vous et d'où venez-vous avec les cochons ? » Quant à eux,

[1] Nous disposons la colonne de gauche du fol. 36v en deux demi-colonnes.

IDEM MIRACULUM AETHIOPICE

e codice Parisino d'Abbadie 179, fol. 145-145ᵛ.

ወነጸሩ ፡ ኀበ ፡ ውስጥ ፡ ወርእዩ ፡ ብእሴ ፡ ወውእቱ ፡ ቀዊሞ ። ወሶበ ፡ ርእዮ ፡ ላእክ ፡ ደንገፀ ፡ ወከልሐ ፡ በልውል ፡ ቃ<ል ፡> ወውእቱ ፡ እንዘ ፡ ይፈርሀ ፡ ወተባደሩ ፡ ኃቤሁ ፡ ሰብእ ፡ ጕጉአ ኂሦመ ፡ ወአኀዝዎ ፡ ወይቤልዎ ፤ መኑ ፡ አንተ ፡ ወእምአይቴ ፡ መጻእከ ፡ ኀበ ፡ ዝየ ። ወይቤሎ<ሙ>፤ አ፡ያአምር ፡ ዘትብሉ ። ወይቤልዎ ፡ አ፡መጻእከሰ ፡ ኃበ ፡ ዝየ ፡ አላ ፡ ከመ ፡ ትሥርቅ ፡ ንዋየ ፡ ፡ም፡ሥዋዕ ። ወመሐለ ፡ ሎሙ ፡ ስመ ፡ እግዚአብሔር ፡ ል ውል ፡ ወሰማዕቶ ፡ አንሰ ፡ አ፡መጻእኩ ፡ እሥርቅ ፡ ወአ፡ገበርኩ ፡ ዘንተ ፡ ግሙ፡ራ ፡ ወለእመሰ ፡ ፈቀድክሙ ፡ ታእምሩ ፡ ጽድቀ ፡ አውርዱኒ ፡ እንከ ፡ ኪ፡ያየ ፡ ኃበ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያን ፡ ወእነ ፡ እነግረክሙ ፡ ኵሉ ፡ ኃይለ ፡ እንተ ፡ ኮነት ፡ ልየ ።

ወሶበ ፡ ይቤሎሙ ፡ ዘንተ ፡ አውርድዎ ፡ እመዝገብ ፡ ወአምጽእዎ ፡ ሎቱ ፡ ቅድመ ፡ ምሥዋዕ ፡ ወቅድመ ፡ ሕዝብ ። ወጸውዑ ፡ ላእክ ፡ ከመ ፡ ያእምር ፡ ለእመ ፡ ኮነ ፡ ነጋሬ ፡ ጽድቅ ፡ አው ፡ አልቦ ፡ ወኮኑ ፡ ሕዝብ ፡ እለ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያን ፡ መንክራን ፡ ኵሎሙ ፡ እምዘ ፡ ኮነ ፡ ይነግሮሙ ፡ ብእሲ ፡ ወይዜክር ፡ ዘበጽሐ ፡ ሎቱ ፡ ወይቤሎ ሙ ፤ ለእመሰ ፡ ኮንክሙ ፡ ዘአ፡ኮአምኑ ፡ ነገርየ ፡ ሐሩ ፡ ኀበ ፡ ባሕር ፡ እስመ ፡ ትረክቡ ፡ አኃውየ ፡ እንዘ ፡ ያመጽኡ ፡ ፫አኅ ርው ። ወእድኅኒ ፡ እምአፈ ፡ ሐርገጽ ፡ እኩይ ፡ ውእቱ ፡ ዘይቤ ለኒ ፡ እስመ ፡ ተሐ፲ለ ፡ ሐርገጽ ፡ ወአሐረወ ፡ ልብየ ፡ ወአኃው የሰ ፡ ፈቀዱ ፡ ይግብኡ ፡ ወአ፡ኀደጎሙ ፡ ወይቤሎሙ ፤ ሐሩ ፡ አን ትሙ ፡ ኀበ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያንየ ፡ እስመ ፡ ትፈእዩ ፡ እንትሙ ፡ ስብሓተ ፡ እግዚአብሔር ፡ ዘአስተርአየ ።

ወሶበ ፡ ሰምዐ ፡ ሊቅ ፡ ዘንተ ፡ ፈነወ ፡ ክልኤተ ፡ ዲያቆናተ ፡ ላእካ ፡ ወአስተጽግኖሙ ፡ ወለአከሙ ፡ ኀበ ፡ መርስ ፡ ከመ ፡ ያእ ምር ፡ ለእመ ፡ ኮነ ፡ ጥዩቀ ፡ ዝንቱ ፡ ነገር ፡ ዘዘከሮ ፡ አው ፡ አልቦ ። ወሶበ ፡ ሐሩ ፡ ረከብዎ ፡ ፪፩ደው ፡ ወምስሌሆሙ ፡ ፫አሐርው ፡ ወይ ቤልዎሙ ፡ አኃው ፡ ላእካን ፤ አአኃዊነ ፡ እምአይቴ ፡ አንትሙ ፡ ምስለ ፡ አሐርው ። ወአጠየቅዎሙ ፡ ኵሎ ፡ ዘኮነ ፡ ዘበጽሐ ፡ ሎሙ ፡ ወገብረ ፡ እኁሆሙ ፡ ዘመሠጥዎ ። ወላእካንሰ ፡ ሶበ ፡ አእመሩ ፡ ጥያቄ ፡ ቃሎሙ ፡ ወከመ ፡ እሙን ፡ ኵሉ ፡ ዘዘከርዎ ፡ አእመሩ ፡

ከመ ፡ ነገረ ፡ ብእሲ ፡ ጥዩቅ ፡ ውእቱ ፡ ወአንከሩ ፡ እንከ ፡ ኃይለ ፡ እንተ ፡ ኮነት ።

ወአፍጠኑ ፡ ወአቶሙ ፡ ሰብ(f. 145v)እ ፡ እስከ ፡ በጽሑ ፡ ኀበ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ለቅዱስ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ። ወጊዜ ፡ ብጽሐቶሙ ፡ ርእዩ ፡ ቢጸመ ፡ ወኵሉ ፡ ሕዝብ ፡ ይሬእዩ ፡ ኃቤሁ ፡ ወይሰምዕዎ ፡ ወወድቁ ፡ እንዘ ፡ ይሰግዱ ፡ ቅድመ ፡ ምስዋዕ ፡ ወጸርኑ ፡ በቃል ፡ ዓቢይ ፡ ወይቤሉ ፡ እእመርነ ፡ ዮም ፡ ከመ ፡ አልቦ ፡ ዘይመስሎ ፡ መኑሂ ፡ ለእግዚእነ ፡ ኃይል ፡ ወለአቡ ፡ ሚናስ ፡ ሰማዕት ፡ ወመን ክራት ፡ እንተ ፡ ርኢናሃ ፡ በአዕይንቲነ ። ወእምድኅረ ፡ ውእቱ ፡ ወሀቡ ፡ ብፅዓቶሙ ፡ ለቤተ ፡ ክርስቲያነ ፡ ቅዱስ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ ወሖሩ ፡ ኀበ ፡ አብያቲሆሙ ፡ እንዘ ፡ ውእቶሙ ፡ ይሴብሕዎ ፡ ለእግዚአብሔር ። ወብእሲ ፡ ዘድኅነ ፡ እምሐርገጽ ፡ ወሀበ ፡ እንከ ፡ ዘሎቱ ፡ ለቤተ ፡ ክርስቲያነ ፡ ሰማዕቱ ፡ ለእግዚእነ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ። ወነበረ ፡ ውስቴታ ፡ እንዘ ፡ ይትለአክ ፡ ለቤተ ፡ ክርስቲያን ፡ እስከ ፡ ጊዜ ፡ ፍልሰቱ ፡ ወውእቱ <፡> እንዘ ፡ ይሴብሕ ፡ ለአብ ፡ ወወልድ ፡ ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ እስከ ፡ ላዓለመ ፡ ዓለም ፡ አሜን ።

TRADUCTION DE L'ÉTHIOPIEN

Et ils regardèrent à l'intérieur et virent l'homme, debout. Lorsque le serviteur le vit, il fut stupéfait et il cria à voix haute, car il avait peur. Au plus vite, les hommes accoururent à lui, en se hâtant. Ils le saisirent et lui dirent : « Qui es-tu et d'où es-tu venu ici ? » Il leur dit : « Je ne sais pas ce que vous dites. » Ils lui dirent : « Tu n'es venu ici que pour voler les biens de l'autel. » Et il leur jura (par) le nom du Dieu haut et de son martyr : « Je ne suis pas venu voler et je n'ai jamais fait [1] cela. Et si vous voulez savoir le vrai, faites-moi donc descendre à l'église et je vous raconterai le prodige entier qui s'est fait pour moi. »

Lorsqu'il leur eut dit cela, ils le firent descendre de la cachette et le conduisirent devant l'autel et devant la foule [2]. Ils exhortèrent [3] le serviteur pour qu'il sût si le discours était vrai ou non. Et la

[1] Par une erreur bénigne, le manuscrit porte ወአገበርኩ ; le codex de Paris éth. 135 a la bonne leçon.

[2] Comme le codex éth. 135, le copte n'a que « devant l'autel ».

[3] Dans notre manuscrit comme dans l'éth. 135, c'est bien ጸውዑ qu'on lit, alors qu'on s'attendrait plutôt à voir l'exhortation adressée à l'homme par le serviteur. Le copte est illisible.

foule de l'église était toute dans l'émerveillement de ce que l'homme leur avait raconté et il rapportait ce qui lui était advenu. Et il leur dit : « Si vous ne croyez pas à mon discours, allez au lac ; vous trouverez mes frères qui mènent les trois cochons. Et il m'a sauvé de la gueule du crocodile cruel, celui qui m'a dit que « le crocodile a péri » et il a réconforté [1] mon cœur. Quant à mes frères, ils voulurent s'en retourner, mais il ne le leur permit pas, et leur dit : « Allez, vous autres, à mon église ; vous verrez se manifester la gloire de Dieu. »

Lorsque l'inspecteur entendit cela, il envoya deux diacres serviteurs, les fit monter (en bateau) et les dépêcha au port, pour qu'il sût si ce discours qu'il rapportait était exact ou non. Et lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent les 2 hommes et, avec eux, les 3 cochons. Les frères serviteurs leur dirent : « O nos frères, d'où êtes-vous, avec les cochons ? » Et ceux-ci leur apprirent tout ce qui leur était advenu et l'affaire de leur frère qui avait été ravi. Les serviteurs, quand ils surent l'exactitude de leur discours et qu'était certain tout ce qu'ils rapportaient, surent que le discours de l'homme était exact lui aussi, et ils s'émerveillèrent du prodige qui s'était fait.

Ces hommes firent diligence jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à l'église de saint abū Mīnās. Et au moment de leur arrivée, ils virent leur compagnon, et toute la foule regardait vers lui et l'écoutait. Ils se prosternèrent, tandis qu'ils adoraient, devant l'autel. Ils s'exclamèrent d'une voix forte et dirent : « Aujourd'hui nous avons su que personne ne ressemble à notre Seigneur puissant, à abū Mīnās le martyr [2], et aux miracles que nous avons vus de nos yeux. Après cela, ils donnèrent leurs offrandes à l'église de saint abū Mīnās et s'en allèrent à leur maison en glorifiant Dieu. L'homme qui fut sauvé du crocodile donna ce qu'il possédait à l'église du martyr de notre Seigneur Jésus-Christ ; et il y demeura, servant l'église, jusqu'au moment de son passage, et glorifiant le Père, le Fils et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Amen.

[1] Le copiste a eu ici des défaillances : ወአድኅንኒ : est pour ወአድኀንኒ :, et አሐረወ : (ሐረወ : dans le codex éth. 135), sans doute pour አሐየወ :.

[2] Mieux dans le codex éth. 135 : « au Dieu d'abū Mīnās, le martyr puissant ».

NOTES SUR LE CULTE DE SAINTE MARIE-MADELEINE

A propos d'un livre récent [1].

Dans son « avertissement », M. l'abbé V. Saxer explique comment il a été amené à entreprendre une vaste enquête sur S^te^ Marie-Madeleine. Appartenant au diocèse de Fréjus, dont cette sainte est la patronne, il fut invité par son évêque à étudier le sujet. Dès 1947, à l'université de Strasbourg, sous la direction de Mgr É. Amann († 1948), et ensuite de Mgr M. Andrieu († 1956), il se consacra presque exclusivement à ce travail. Dix ans plus tôt, M. H. Hansel avait publié une thèse remarquée : *Die Maria-Magdalena-Legende. Eine Quellen-Untersuchung* (cf. *Anal. Boll.*, t. 56, 1938, p. 440), dont la seconde partie n'a pas encore paru, car, au cours de la guerre, le savant historien perdit sa bibliothèque et toutes les notes qu'il avait rassemblées. Nous ignorons s'il a pu reprendre ses recherches. Quoi qu'il en soit, M. S., tout en reconnaissant les mérites de son devancier, jugea qu'il y avait lieu d'examiner l'ensemble du sujet. L'analyse des *Vitae et Miracula S. Mariae Magdalenae* (*BHL.* 5439-5513) ne tarda pas à lui révéler la complexité des multiples questions que posait ce dossier : « Les textes hagiographiques de la Madeleine... ont soulevé des contestations trop passionnées, soulèvent encore trop de problèmes compliqués et non résolus pour la plupart, pour qu'il soit prudent, ou simplement possible, de les utiliser habituellement » (p. 29) [2]. Il concentra donc son effort sur

[1] Victor Saxer, *Le culte de Marie Madeleine en Occident des origines à la fin du moyen âge.* Préface d'Henri-Irénée Marrou. Auxerre, Publications de la Société des fouilles archéologiques et des monuments historiques de l'Yonne, 1959, 465 pp. en deux volumes (= *Cahiers d'archéologie et d'histoire* publiés sous la direction de René Louis, n° 3).

[2] M. S. a toutefois étudié naguère quelques pièces du dossier : *La « Vie de sainte Marie Madeleine » attribuée au pseudo-Raban Maur, œuvre claravallienne du XII^e^ siècle*, dans *Mélanges Saint Bernard* (Dijon, 1954), p. 408-421. L'auteur en a retrouvé le texte (*BHL.* 5508), dans sept manuscrits, qui s'échelonnent du XII^e^ au XV^e^ siècle. Ensuite un *Sermo in sollemnitate sancte Marie Magdalene. Introduction à l'étude et édition d'un texte inédit et anonyme du XI^e^ siècle,*

les origines et les développements du culte. C'est le résultat de son long et persévérant labeur qu'il présente dans ce gros ouvrage en deux volumes. Il ne peut être question de résumer cet exposé dense et surchargé de notes ; nous nous contenterons d'examiner quelques problèmes et d'indiquer les solutions proposées par M. S.

Depuis le haut moyen âge jusqu'au XVI^e siècle l'auteur retrace le cheminement de la vénération de la sainte dans l'Église d'Occident [1]. On sait qu'à la suite de S. Grégoire le Grand, la piété latine a uni en une seule personne Marie de Magdala, Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, et la pécheresse anonyme dont parle l'évangile.

Dates de culte. Le 19 janvier, l'hiéronymien annonce : *Hierosolima Marthae et Mariae sororum Lazari.* Cette commémoraison n'a malheureusement aucune valeur, car elle provient d'une malencontreuse confusion. Les saints persans Marius, Marthe, Audifax et Abacuc étant mentionnés, d'une manière très confuse, les 15, 16, 20 janvier, un copiste a transcrit au 19 *Maria et Martha* [2] et cru bon d'ajouter *Hierosolima, ... sororum Lazari.*

Peu à peu cette notice sera évincée par celle du 22 juillet, qui apparaît la première fois dans le martyrologe de Bède : *Natale sanctae Mariae Magdalenae.* Où Bède l'a-t-il puisée ? Quentin était porté à croire qu'elle faisait partie d'un petit groupe de notices que l'écrivain anglo-saxon avait empruntées à l'Orient. C'est vraisemblable ; nous ajouterons encore un indice. On sait que l'Espagne, grâce à ses contacts avec l'Afrique et Byzance, introduisit dans ses calendriers des fêtes orientales [3]. Or le calendrier de Cordoue, qui est du X^e siècle, mais consigne des données beaucoup plus anciennes, inscrit au

dans *Mélanges en l'honneur de Monseigneur Michel Andrieu* (Strasbourg, 1956), p. 385-401. Ce sermon qui commente la visite de Madeleine au tombeau (*Ioh.* 20, 11-18), s'il a été signalé dans quelques catalogues hagiographiques dressés par les Bollandistes, a été écarté de la *BHL.*

[1] L'ouvrage est divisé en trois parties : I. Le haut moyen âge ; II. L'essor et l'apogée aux XI^e et XII^e siècles ; III. Le déclin, du XIII^e au XVI^e siècle.

[2] Duchesne, à propos de la mention du 19 janvier dans l'hiéronymien, écrivait : « Ce n'est autre chose qu'une conjecture ou plutôt qu'une fantaisie de compilateur » (*Fastes épiscopaux*, t. I^2, 1907, p. 324-325). « Je ne serais pas aussi affirmatif », dit M. S. (p. 38) ; ce serait « tout simplement une erreur involontaire, peut-être inconsciente, de lecture ». Cependant si *Marius* a pu involontairement être transformé en *Maria*, il n'en va pas de même des mots : *Hierosolima* et *sororum Lazari.* Le P. Delehaye a donc raison d'écrire : « Interpolatori debetur » (*Comm. martyr. hieron.*, p. 49). Cette interpolation n'a-t-elle été ajoutée qu'après l'arrivée de l'hiéronymien en Gaule ? Il est bien difficile de se prononcer.

[3] A. Baumstark, *Orientalisches in altspanischer Liturgie*, dans *Oriens christianus*, 3^e série, t. 10 (1935), p. 1-37 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 69 (1951), p. 286.

22 juillet : *In ipso est christianis festum sancte Marie Magdalene* [1]. Cette notice mérite d'autant plus d'être signalée que les calendriers mozarabes ne contiennent aucune mention de Marie-Madeleine.

Sur cette question des dates, on peut dire que M. S. entérine les conclusions de Duchesne, Delehaye et Quentin. « Si la fête du 19 janvier est une création qui reste anonyme, celle du 22 juillet est signée de Bède le Vénérable ... Cette création savante de cabinet deviendra une des fêtes religieuses les plus populaires du moyen âge latin » (p. 45). L'expression « création savante » n'est pas très heureuse, puisque Bède semble dépendre tout simplement d'une tradition orientale [2].

A la fin de son ouvrage, l'auteur a placé un paragraphe intitulé : *Les autres fêtes liturgiques en l'honneur de Sainte Marie Madeleine* (p. 324-326). Si nous laissons de côté les dates relatives aux translations, une fête, qui semble avoir été particulière aux pays germaniques, à savoir celle de la conversion, a retenu notre attention. Elle est fixée au 1er avril ou à un jour avoisinant. M. S. aurait pu trouver dans H. Grotefend (*Zeitrechnung des deutschen Mittelalters*) quelques indications complémentaires. Mais au sujet de cette date, il y a lieu, croyons-nous, de faire deux remarques. C'est aux environs de Pâques que se lisaient les péricopes relatives et à la pécheresse et à Marie de Béthanie. N'est-ce pas la lecture de ces textes qui a entraîné une célébration de la *Conversio?* En outre, la légende de la Madeleine, à une époque assez haute, s'est enrichie de certains épisodes de la Vie de Marie l'Égyptienne. Or, celle-ci est fêtée le 1er avril chez les Grecs, ou le 2 avril chez les Latins, parce que dans la Vie *BHG*[3] 1042 on lit qu'elle est morte *μηνὶ φαρμουθὶ* (avril) *ἐν αὐτῇ δὲ τῇ νυκτὶ τοῦ πάθους τοῦ σωτηρίου* [3]. Plus peut-être que les péricopes évangéliques, l'interférence de la Vie de Marie l'Égyptienne

[1] M. Férotin, *Le Liber Ordinum* (Paris, 1904), p. 473.

[2] M. S. a publié un article sur le culte des saintes Marie en Orient : *Les saintes Marie Madeleine et Marie de Béthanie dans la tradition liturgique et homilétique orientale*, dans *Revue des sciences religieuses*, t. 32 (1958), p. 1-37.

[3] *P.G.*, t. 87, col. 3724. Dans le *Μέγας συναξαριστής* de C. Doukakis (Avril, p. 22), on trouve : *τελειωθείσης μηνὶ Φαρμουθι (κατὰ Αἰγυπτίοις, ὅς ἐστι κατὰ Ρωμαίους Ἀπρίλιος) πρώτη* (sic). Dans les recensions latines, le passage relatif à la mort est rendu de la manière suivante : *Cuius* (Domini) *praecepto sum kalendis aprelis de hoc assumpta saeculo* (*BHL.* 5417 ; *Bibliotheca Casinensis*, Floril., t. 3, p. 234) ; *transeunte mense Parmothi secundum Aegyptios, qui est secundum Romanos aprilis, die nona, id est V idus aprilis* (*BHL.* 5415). Comme on le voit, Paul, diacre de Naples, auteur de cette dernière recension (IXe siècle), paraphrase maladroitement le texte grec. Si le calendrier de Naples place la fête de Marie l'Égyptienne le 9 avril, ce n'est pas une simple coïncidence (cf. *Anal. Boll.*, t. 57, 1939, p. 18-19 ; D. Mallardo, *Il calendario marmoreo di Napoli*, 1947, p. 150).

dans la légende de Marie-Madeleine aura suggéré le choix du mois d'avril [1].

Signalons aussi que quelques martyrologes tardifs annoncent encore une autre commémoraison de la conversion de Marie-Madeleine. H. Greven mentionne le 12 décembre : *Hic Marie Magdalene dimissa sunt peccata. Luce septimo.* Ce texte, comme d'habitude, a été reproduit par les éditions d'Usuard publiées à Cologne en 1515 et en 1521 [2]. Nous n'avons pu découvrir au cours de notre brève enquête l'origine de cette notice.

Les sanctuaires et les reliques. Il suffit de prononcer les mots de Vézelay et de Provence pour évoquer la controverse, non encore apaisée, relative aux reliques de Marie-Madeleine. La thèse de M. R. Louis sur Girart de Vienne avait apporté de précieux éclaircissements [3]. M. S. n'a pas hésité à reprendre toute la question. Voici, en peu de mots, ses conclusions. A Vézelay, c'est sous l'abbé Geoffroi (1037-1052), zélé restaurateur de l'abbaye, que le culte de Marie-Madeleine apparaît. « L'absence de documents hagiographiques antérieurs au XI^e^ siècle et le silence des chartes du X^e^, le patronage marial primitif et la brusque irruption de la Madeleine dans la titulature vézelienne, le caractère effacé des abbés d'autrefois et la personnalité puissante de Geoffroi, toutes ces considérations nous invitent à voir en lui l'initiateur du culte magdalénien à Vézelay et le créateur du pèlerinage » (p. 72-73).

Pour le midi, voici les conclusions de M. S. : « On peut donc penser qu'entre 1195 et 1205 l'archevêque et les chanoines d'Aix, en réponse aux prétentions vézeliennes, ont revendiqué pour leur ville, à la fois l'honneur d'avoir été évangélisée au 1^er^ siècle par Marie Made-

[1] Cette interférence de la Vie de Marie l'Égyptienne dans la légende de Marie Madeleine est plus ancienne que ne le pensait M. Hansel. Celui-ci en avait trouvé des indices dès le X^e^ siècle (op. c., pp. 18, 99). Or dans l'*Old English Martyrology*, publié par G. Herzfeld (Londres, 1900) et dont nous possédons des manuscrits du IX^e^ siècle (cf. N. R. Ker, *Catalogue of Manuscripts containing Anglo-Saxon*, Oxford, 1957, p. 160), figure une notice qui contient plusieurs traits empruntés à la Vie de Marie l'Égyptienne.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. 54 (1936), p. 319-327. Au 19 mars, Greven a transcrit : *Hic Deus fecit firmamentum et Magdalena unxit Iesum in Bethania. Ioh. 12* (fol. 181). Au-dessus de la ligne, Greven insère : *Hec* (Magdalena) *translata ab Aquitania* (sic) *ad monasterium Vercelleacum in die sequenti.* Et en effet, au 20 mars, figure la mention : *Translatio Marie Magdalene.* En réalité, Vézelay commémorait la translation le 19 mars, et ce n'est que très rarement qu'on trouve cette fête le 20 mars. L'édition de Cologne de 1515 a remarqué cette différence ; le 19, elle note : « Translatio Marie Magdalene ab Aquitania ad Vercelliacense monasterium », et le 20 : « Item secundum aliquos hic translatio est beate Marie Magdalene. »

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. 69 (1951), p. 131-147.

leine et Maximin, et le privilège de posséder leurs tombeaux » (p. 108) [1]. Après avoir ainsi fixé, tant pour le nord que pour le sud, le point de départ de la légende, l'auteur suit les vicissitudes de la dévotion dans les deux sanctuaires jusqu'au XVI[e] siècle.

Mais M. S. ne s'est pas limité à ces deux centres de rayonnement. C'est l'histoire du culte à travers l'Europe qu'il a voulu aussi retracer. Avec un courage intrépide, il a interrogé les livres liturgiques, manuscrits et imprimés, les pouillés, les cartulaires, les catalogues de reliques, bref tous les ouvrages où il espérait découvrir des traces de culte [2]. Il a relevé les indices qui lui permettaient de suivre l'enrichissement progressif des textes de la messe et de l'office et les accroissements de la solennité de la fête. Chaque fois, il a pris soin de noter si la commémoraison se trouvait primitivement dans le manuscrit ou si elle a été ajoutée.

On a rarement poussé aussi loin une enquête liturgique à propos du culte d'un saint [3], et malgré l'abondance de l'information, M. S. a réussi à marquer clairement la courbe de l'évolution dans le temps et dans l'espace. Mais a-t-il eu toujours la possibilité de contrôler les faits avec l'attention voulue et de les présenter avec toute la précision souhaitable? Donnons quelques exemples.

A Liège, écrit M. S., « la fête de sainte Marie Madeleine avait été instituée par l'évêque Albéron, mort en 1128 » (p. 119). Cette phrase est empruntée au célèbre recueil de Faillon, qui fournit cette référence très imprécise : *Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio* [4]. Au lecteur de retrouver le texte visé.

[1] M. R. Louis avait qualifié la *Vita apostolica beatae Mariae Magdalenae* (*BHL.* 5443) de « manifeste provençal ». A ce propos, M. S. tient à remarquer : « Je montrerai ailleurs, je l'espère, que la *Vita apostolica*..., bien loin d'être un manifeste provençal en réponse aux prétentions vézeliennes ..., vient au contraire de Vézelay, comme toute la production hagiographique du XI[e] siècle concernant sainte Marie Madeleine » (p. 105). Nous écrivions en 1951 : « On a plutôt l'impression que tous ces documents ont été mis en circulation au nord de la Loire et donc à Vézelay » (*Anal. Boll.*, t. c., p. 136).

[2] M. S. ne semble pas s'être intéressé aux litanies. Des études de notre collègue le P. M. Coens, publiées ici même depuis 1936, il appert qu'il faut attendre le XI[e] siècle pour rencontrer dans ces documents l'invocation à Marie-Madeleine. Il y aurait lieu également de tenir compte de formules de bénédiction, par exemple de la *Benedictio unguenti*, ou d'exorcismes (cf. A. Franz, *Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter*, t. 2, Fribourg-en-Brisgau, 1909, pp. 84, 93, 513, 607, 604).

[3] On peut redire à propos du travail de M. S. ce que le P. Delehaye disait du livre de K. Meisen sur S. Nicolas : « On se rend compte de l'effort qu'exige de nos jours une monographie absolument complète d'un saint populaire » (*Anal. Boll.*, t. 50, 1932, p. 181).

[4] *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence*, t. 1, col. 669.

Or, sur le rôle d'Albéron Ier de Liège dans la diffusion du culte de Ste Marie-Madeleine nous possédons des documents très intéressants. Dans une charte de 1126, qui confirme la fondation de l'église de Sainte-Marie-Madeleine à Caster, près de Maestricht, l'évêque souligne sa dévotion envers la sainte : *Ego Albero, sancte Leodiensis ecclesie Dei gratia dictus episcopus, pie devotionis affectu beatissime Marie Magdalene memoriam amplexatus, quanto potui decore venerationis eam adornare studui, statuens videlicet in generali synodo sollempnitatem ipsius tam a clero quam a populo per totum episcopatum nostrum festiva celebritate deinceps observari, auctoritate ipsius Domini qui ubicumque predicatum est evangelium et quod ipsa fecit in memoriam sui voluit annuntiari* [1].

Parmi les évêques du XIe et du XIIe siècles, dont M. S. signale le zèle en faveur de l'expansion du culte de Marie-Madeleine, il n'y en a pas, je pense, qui aient manifesté en termes aussi précis leur intention. Ce texte, qui rappelle le passage de l'évangile (*Matth.* 26, 13), nous invite à poser un petit problème, qui n'a pas été examiné : dans quelle mesure les paroles prophétiques du Christ ont-elles suggéré aux fidèles de commémorer la pieuse femme en établissant une fête en son honneur? Ce faisant, ils suivaient une prescription du Seigneur.

M. S., après avoir parlé d'Albéron de Liège, ajoute : « Dans le même diocèse un sanctuaire, consacré à la sainte, est signalé par Gilles d'Orval près du *Mons Castris iuxta Traiectum* [2]. C'était à l'occasion d'un synode qui, selon Gilles, se serait tenu vers 1128 » (p. 119). Or, 1° c'est précisément dans la charte d'Albéron citée plus haut que celui-ci confirme la fondation de l'église Sainte-Marie-Madeleine à Caster près de Maestricht ; 2° le renseignement de Gilles d'Orval n'est qu'un écho de l'acte de fondation ; 3° le *Mons Castra*, que l'auteur n'a pu identifier, est Caster, dépendance de Lanaye, canton de Sichen, province de Limbourg, en Belgique ; 4° Le synode dans lequel Albéron promut le culte de Marie-Madeleine et confirma la fondation de Caster eut lieu non en 1128, ni en 1131, mais en 1126.

Plus loin, p. 133, nouvelle mention relative au diocèse de Liège : « A Liège existe, dès le milieu du XIIe siècle, le prieuré Sainte-Marie-

[1] J. Halkin, *Albéron Ier, évêque de Liège (1123-1128)*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 8 (1894), p. 351 ; cf. pp. 326, 339. Citons encore le passage suivant de cette charte : *Non multo post, eodem fere anno, frater quidam, Bovo nomine, eiusdem Dei amatricis et converse devotus et humilis imitator et servus cupiens existere, ad nos venit locumque sibi dari petiit ubi sancte ipsius posset oratorium construere quo cum aliis, si quos sibi vellet Deus adiungere, pro peccatis suis et nostris, sancte penitentis exemplo, pedes Domini lacrimis rigare, capillis mereretur extergere et deosculari cotidie...*

[2] « Quant à *Traiectum*, il faut certainement y voir Maestricht et non Utrecht, puisque le chroniqueur le place dans le diocèse de Liège » (p. 119, n. 145).

Madeleine-au-Treit ou dans l'Ile. » Or, c'est également Albéron qui favorisa la fondation d'un de ses *ministeriales*, Anelin. Celui-ci construisit, non loin de l'abbaye de Saint-Jacques, l'église Sainte-Marie-au-Treit. Plus tard, Sainte-Marie devint un prieuré dont une dépendance fut le siège de la paroisse appelée Saint-Nicolas-au-Treit [1].

Cent pages plus loin figure une autre mention concernant la ville de Liège : « A Liège même une église paroissiale Sainte-Marie-Madeleine apparaît dans les textes à partir de 1350 » (p. 257). Il s'agit de Sainte-Marie-Madeleine-sur-Merchoul, qui apparaît en réalité beaucoup plus tôt. Elle est citée dans un acte de 1215 [2], et Léon Lahaye était enclin à y voir aussi une création d'Albéron Ier [3].

Quant à la recluse Gertrude, qui vivait *in reclusione sancte Marie Magdalene*, il semble bien qu'il faille placer son ermitage près de Sainte-Marie-au-Treit [4]. A Grand-Leez (diocèse de Liège), ainsi que le dit expressément le P. de Moreau [5], il n'y avait pas d'église consacrée à la Madeleine ; seule, la localité de Petit-Leez, province de Namur, en possédait une.

Au sujet de la communauté de Sainte-Marie-Madeleine à Huy (p. 257), M. F. Discry a publié un travail bien documenté : *La règle des Pénitentes de Sainte-Marie-Madeleine d'après le manuscrit de Saint-Quirin de Huy* (dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. 121, 1956, p. 85-145) ; les religieuses seraient arrivées dans la cité mosane non en 1287, mais l'année suivante [6].

[1] L. Lahaye, *Les paroisses de Liège*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 46 (1921), p. 45 ; cf. p. 19 : « Sainte-Marie-Madeleine-au-Treit, remplacée plus tard par Saint-Nicolas-au-Treit, fut fondée par un laïque, Anelinus, qui dut en avoir le patronage avant que cette église ne fût à la collation de l'abbé de Saint-Jacques ». M. S. aurait trouvé dans le livre de M. L.-E. Halkin, *Introduction à l'histoire paroissiale de l'ancien diocèse de Liège* (Bruxelles, 1935), un excellent guide bibliographique. Voir aussi U. Berlière, *Monasticon belge*, t. 2 (1928), p. 118-119.

[2] G. Simenon, *Les brasseurs de Liège et l'hôpital de Saint-Mathieu*, dans *Leodium*, t. 7 (1908), p. 90.

[3] Op. c., p. 45.

[4] Lahaye, op. c., p. 159.

[5] *Histoire de l'Église en Belgique, tome complémentaire*, 1, texte (Bruxelles, 1948), p. 217.

[6] Nous avons réuni ces quelques observations relatives au diocèse de Liège, pour montrer qu'il y avait intérêt à grouper les informations transmises par le passé, informations qui ne s'éclairent l'une l'autre que dans la mesure où on les étudie conjointement. Puisque l'occasion s'en présente, nous signalons une curieuse bévue commise par un historien anglais relativement au culte de Marie-Madeleine. R. Hospinianus, dans son traité *De origine festorum christianorum* (Genève, 1674), p. 129, écrit : « Festivitatis autem Mariae Magdalenae, hac die celebrandae, Alberonem ... Laodiensium episc. inventorem fuisse narrat catalogus eiusdem sedis antistitum, circa annum

M. S. a cru découvrir un témoignage intéressant du culte de Ste Marie Madeleine dans un vers du calendrier de Passau, écrit en 1246 :

Occurunt prax. mag. ap. christ. iacobique sym. abdon [1] (p. 286).

Il réduit les abréviations de la manière que voici : *Praxedis, Magdalena apostola Christi, Iacobus, Symplicius, Abdon.* Ceci n'est pas exact ; il faut lire : *Praxedis, Magdalena, Apollinaris, Christophorus, Iacobus, Symplicius, Abdon.*

Mais ce serait une injustice notoire de laisser le lecteur sous l'impression de ces critiques de détail. On comprend que l'auteur n'ait pu soumettre à une étude minutieuse chacun des témoignages qu'il avait recueillis. Les lignes de faîte du culte de la Madeleine qu'il a fort bien décrites ne pouvaient être découvertes qu'en interrogeant des documents d'origine multiple et diverse ; d'autres chercheurs, limitant leur champ d'investigation, pourront désormais préciser les conclusions générales.

Parmi les mérites du travail de M. S. nous devons, en terminant, signaler encore les points suivants. Il a dressé dix cartes qui permettent de suivre l'expansion de la dévotion à Marie Madeleine en Europe occidentale et particulièrement en France depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVIe. En outre, il a publié en appendice divers textes liturgiques qu'il a rencontrés en inventoriant les manuscrits ; de ces derniers, il énumère plus de 300 qui lui ont servi à établir les étapes principales du culte au cours des siècles. Enfin, il a fourni des tables détaillées grâce auxquelles il est aisé de retrouver les informations généreusement mises à la disposition du lecteur.

Espérons que l'auteur pourra un jour nous donner la suite de son travail : l'étude des légendes latines [2].

B. DE GAIFFIER.

1125. » R. T. Hampson, s'inspirant de ce passage, place Adalbéron sur le siège de Laodicée ! « The catalogue of the bishops of Laodicea relates that the founder of this feast was Albero » (*Medii Aevi Kalendarium*, t. 2, Londres, s. a., p. 262).

[1] Il est édité par A. LECHNER, *Mittelalterliche Kirchenfeste und Kalendarien* (Fribourg-en-Br., 1891), p. 164. Par erreur M. S. écrit *christi*.

[2] M. S. nous fait savoir qu'il a encore enrichi considérablement sa documentation sur le culte de Marie-Madeleine et qu'il dispose des matériaux réunis sur ce sujet par M. Christopher Hohler.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Vies des saints et des bienheureux par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tome XIII : *Supplément. Table générale.* Paris, Letouzey et Ané, 1959, 596 pp.

« En guise de conclusion », dom Jacques Dubois, devenu depuis une douzaine d'années la cheville ouvrière de l'entreprise, retrace en quelques pages l'élaboration du vaste recueil de Vies des saints qui s'achève aujourd'hui par un Supplément et par l'indispensable index onomastique général. Ayant, à maintes reprises, présenté à nos lecteurs les volumes de la collection, nous n'avons pas à renouveler ici les éloges qu'ils méritent, surtout les tomes VI (juin) - XII (décembre). C'est grâce au labeur allègre autant qu'inlassable des PP. Dubois et Antin que ces sept volumes marquèrent une progression d'intérêt constante.

Le Supplément (p. 21-241) apporte une quarantaine de notices nouvelles, où il s'agit surtout de personnages canonisés ou béatifiés récemment et qui ne figuraient pas à leur jour dans les tomes précédents. Si certains d'entre eux, tels un Innocent XI, un Pie X, un Claude de la Colombière, une Anne-Marie Javouhey, sont partout connus, nombre d'autres, moins célèbres en dehors d'une sphère régionale ou locale, sont opportunément évoqués devant un large public.

Un cas particulier, qui n'est guère conforme, est-il dit, aux exigences actuelles de la S. Congrégation des Rites : S. Charlemagne († 814), traité d'après les excellents mémoires de M. R. Folz. Le grand empereur, dont « la couronne s'auréola de sainteté en 1165 », ouvre la galerie (p. 21-36) ; car, remarquons-le, les notices se suivent dans ce volume selon l'ordre chronologique, non d'après celui du calendrier des fêtes (que récapitule, en tête, un tableau spécial). Un portrait captivant est celui du B. Jean d'Avila (p. 37-45), qui eut, par son action spirituelle en Espagne, de mieux en mieux connue, et par son disciple Louis de Grenade, « une influence profonde, une des premières, dans la réforme catholique européenne ». Béatifiée par Pie IX (1850), canonisée par Pie XII (1950), S^te^ Marie-Anne de Jésus de Paredès y Florès (p. 53-56), appelée le « lis de Quito », a été proclamée héroïne nationale par la République de l'Équateur. Une longue notice (p. 65-75) révélera à plus d'un lecteur la carrière apostolique si originale du B. Julien Maunoir, S. J., missionnaire de la

Bretagne. La vie d'une contemporaine de Maunoir, Marguerite Bourgeoys, née à Troyes, fondatrice de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame au Canada, fut une héroïque aventure, après que, coquette et enjouée dans sa jeunesse, elle eut, comme elle dit, « quitté tous ses petits ajustements, pour se retirer du monde et se donner toute à Dieu » (p. 85-91). L'Allemagne est représentée par S. Conrad de Parzham, frère mineur capucin, portier du couvent d'Altötting (p. 193-196). Il y a aussi des groupes de martyrs, ceux de Laval en 1794 (p. 105-114), ceux du Tonkin en 1857-1862 (p. 170-174), ceux de Chine, le B. Ignace Mangin, S. J., et ses compagnons en 1900 (p. 198-204). Les fondateurs et les fondatrices de congrégations religieuses prédominent. La B^se^ Raphaëlle-Marie du Sacré-Cœur de Jésus, Espagnole, qui groupa les Ancelles du Sacré-Cœur, est morte en 1925, date de décès la plus récente dont il soit fait mention dans le présent supplément.

La Table générale, qui couvre 350 pages, n'appelle pas d'observations ; d'un usage commode, elle ne présente aucune de ces complications qui trop souvent nuisent à la clarté d'un index.

Il nous reste à former le souhait que les auteurs actuellement responsables de la collection et qui ont si bien « acquis le métier », ainsi qu'ils s'expriment, conservent assez de vigueur physique et morale pour tenter, quand le moment sera venu, non une simple réimpression, mais la refonte intégrale de l'ensemble. M. Coens.

Jakob Torsy. *Lexikon der deutschen Heiligen, Seligen, Ehrwürdigen und Gottseligen.* Unter Mitarbeit von Rudolf Lill und Placidus Mittler. Cologne, Bachem, 1959, gr. in-8°, [24] pp., 580 col., une carte.

Il s'agit ici, au sens propre du terme, d'une nouvelle naissance. En 1941 avait paru, chez le même éditeur, un *Handbuch der deutschen Heiligen*, qui portait la signature de Mgr Albert Schütte. Ce répertoire a été analysé dans ce Bulletin (t. 61, p. 293-295) ; tout en lui décernant des éloges mérités, nous avions marqué quelques réserves tant au point de vue de la conception de son programme que de l'exactitude de certaines notices. L'ouvrage est épuisé en librairie et l'auteur décédé. Sous un titre légèrement modifié, c'est une totale refonte du livre de Mgr Schütte que M. J. Torsy nous présente aujourd'hui. Son bon renom d'érudit et son sens critique constituent une garantie pour la qualité de l'information et pour le discernement judicieux qui s'impose en matière d'hagiologie. Le public, on ne saurait trop le répéter, a le droit de se montrer exigeant à l'égard des manuels de ce genre, où trop souvent l'intérêt commercial et le désir d'édifier remplacent le souci de la rigueur scientifique.

Tout comme, avant lui, Mgr Schütte, M. T. a voulu établir, en se plaçant au point de vue allemand, un lexique de la sainteté. A côté des *saints* proprement dits, c'est-à-dire de ceux dont les instances autorisées ont admis le culte officiel soit dans une Église particulière

soit dans l'Église universelle — ils sont loin d'être une majorité dans la galerie qu'on nous présente —, l'auteur a fait place aux *bienheureux* — il y aurait beaucoup à dire sur la distinction *sanctus-beatus*, au moyen âge —, aux *vénérables* serviteurs ou servantes de Dieu et enfin à des chrétiens, décédés en particulier renom de vertu et d'édification. Cette dernière catégorie, à elle seule, pourrait remplir des volumes ; dans la refonte du *Handbuch* de Schütte, M. T. a introduit un certain nombre de héros qui se sont distingués dans la résistance au régime national-socialiste et ont souffert pour leur foi dans les camps de concentration.

Dans son avant-propos, M. T. remercie ses deux collaborateurs ainsi que les correspondants qui ont bien voulu répondre à ses questionnaires. Il fait appel ensuite à ceux qui auraient à lui communiquer leurs suggestions ou à lui proposer d'éventuels suppléments. Nous nous permettrons de répondre à cette invite par les remarques suivantes.

En 1943, nous eûmes quelque peine à nous rallier au programme de Mgr Schütte, comprenant, au titre de « saints allemands », tous les personnages qui par leur origine, leurs activités, leur mort ou leur gloire posthume appartiennent au peuple germanique ou à son « espace » (Raum). L'exécution de ce programme montrait, en effet, que les limites de cet espace, à travers les siècles, étaient d'une élasticité extrême, notamment en ce qui concerne les territoires, même les plus méridionaux, où s'étendit autrefois l'hégémonie des rois francs. Autant dire, ajoutions-nous, que pour une part très notable le *Handbuch der deutschen Heiligen* coïnciderait avec un dictionnaire des saints français. Et nous donnions comme exemples quelques évêques de l'ancienne Gaule. Dans cette voie n'aurait-on, d'ailleurs, pas pu aller encore plus loin ? M. T., qui a maintenu le point de vue de Mgr Schütte, n'y voit, pour sa part, aucun paradoxe. Après avoir concédé que çà et là (« hier und da », un euphémisme, assurément) les frontières du « deutscher Sprachraum » ont été dépassées, il écrit : « Wir sind uns bewusst, dass eine grosse Zahl der in unserem Verzeichnis aufgeführten Heiligen mit gleichem oder noch grösserem Recht auch von anderen Nationen, Völkern und Sprachgruppen für sich in Anspruch genommen werden kann. » Il ne nous reste qu'à prendre acte de cette déclaration et à interpréter d'après elle, avec un gros grain de sel, le titre de l'ouvrage.

Malgré tout, on se demande pourquoi une *Aemiliana*, tante de S. Grégoire le Grand, un *Arialdus*, diacre de Milan, une *Asteria*, martyre sous Dioclétien, honorée à Bergame, un *Asterius*, martyr à Ostie au IVe siècle, pour nous borner à la lettre *A*, figurent dans le recueil ; l'auteur ne signale, à leur propos, aucune translation de reliques en Allemagne, comme c'est le cas pour de nombreux saints étrangers admis dans le *Lexikon*.

Ne peut-on pas considérer comme un « poids mort », dans des listes déjà si chargées, les noms de plusieurs compagnes de Ste Ursule ? Si on estime qu'il convient de les insérer, la logique exigerait que l'on y verse aussi, sans faire d'exception, les centaines de noms hétéroclites de ces martyres, recueillis par le P. V. De Buck dans divers trésors de reliques. Pour les saints dits « catacombaires », dont les corps sont honorés, en grand nombre, dans les pays occidentaux, M. T. s'est montré, par bonheur, fort peu accueillant.

Autre point, qui a son importance. Lorsque l'auteur a, prudemment, indiqué entre parenthèses (hl.) ou (sel.) pour marquer un doute sur la légitimité ou le degré du culte, il peut être assuré, et le lecteur avec lui, que dans la plupart des cas on peut trancher résolument la question par la négative. Les chroniqueurs médiévaux et les compilateurs de ménologes religieux usaient largement du terme *beatus*, qui n'avait pas chez eux le sens technique d'aujourd'hui. Le grand danger des répertoires hagiologiques est précisément d'énumérer comme « saints », avec une acception univoque, les personnages les plus disparates, historiques ou légendaires, honorés, ou non, d'un culte public dans l'Église.

M. T. a multiplié les renvois, chaque fois, par exemple, qu'un même nom présente des formes différentes. C'est fort utile ; il ne faudrait pas, cependant, verser dans l'excès. Une sainte de chez nous, Alène (*Alena*) de Forest, a été désignée parfois sous le nom d'*Halena* ou d'*Helena* (col. 26) par ses biographes, mais jamais nous ne l'avons entendu appeler *Alind* (col. 28) ; ni Liévin de Gand, *Lewin* (col. 352) ; ni Libert de Malines, *Lutbertus ;* ni Théodard, évêque de Maastricht, *Diethard*, etc. A Geel (prov. d'Anvers), on connaît S. Gerebernus (le *Gerbern* de la col. 184 ou le *Gerebern* de la col. 185, pour lequel on renvoie fort justement à *Dympna*), mais non *Gerbert*, ni *Gerbrecht*.

En de rares cas, des hypocoristiques ont été notés (ainsi *Lotte*, col. 353, avec renvoi à *Charlotte*, *Karoline*, *Karl*) ; mais qu'est-ce qui a guidé le choix, très restreint, nous le répétons, de ces formes ? De même, on s'arrête, un peu surpris, devant le nom *Ruthild* (col. 484), suivi de ces mots : « Kein Heiligenname ; als Patronin kann gewählt werden eine Heilige deren Namen mit *rot-*, *hild-* oder *-hild* zusammengesetzt ist. » Ici encore, pourquoi ce cas particulier ? Ne pourrait-il être multiplié à l'infini ?

A propos des prénoms chrétiens, l'auteur croit pouvoir affirmer qu'au cours du IVe siècle, l'usage habituel (« allgemein üblich », p. [19]) s'établit de donner aux enfants le nom d'un saint. Voilà qui ne s'applique certainement pas à l'Occident, où il faudra attendre de longs siècles avant que pareille pratique se généralise (voir nos observations, à l'occasion du compte rendu du *Handbuch der Namen* d'O. Wimmer, dans *Anal. Boll.*, t. 75, 1957, p. 231).

La bibliographie, après chaque notice, est succincte et ne vise nullement à l'érudition. Elle renvoie surtout à d'autres répertoires, tels que ceux de Stadler, Wimmer, Schütte et même à celui de Bader, qui n'accorde qu'une ligne à chaque saint. On peut se demander en quoi ces compilations de seconde main peuvent éclairer des figures comme celles d'un S. Étienne, premier martyr, d'un S. Barthélemy, apôtre, d'un S. Augustin, d'un S. Basile, d'un S. Athanase et de tant d'autres. N'est-ce pas de la place perdue qu'auraient pu remplir des références plus profitables ? Par ailleurs, le *Literaturverzeichnis* qui se trouve en tête de l'ouvrage est supérieur à celui de Mgr Schütte et peut rendre de bons services.

Pour finir, voici quelques erreurs matérielles qu'il sera facile de corriger dans une prochaine édition. Il s'agit surtout de toponymes : col. 8, sous *Adelheid*, Meessen (non *Meesene*), ou Messines, s'écrit aujourd'hui *Mesen ;* col. 26, sous *Alena*, lire Vorst (Forest), non *Voorst ;* col. 36, sous *Anastasia*, lire *La Ramée* au lieu de *Rameige ;* col. 76, sous *Benedikta*, la mention *Arigny* (Isère) doit pro-

venir d'une confusion ; il s'agit d'*Origny-Sainte-Benoîte* (Aisne) ; col. 102, sous *Daniel*, abbé, *Cambon* est une coquille pour *Cambron ;* col. 143, sous *Ermelind*, *Meldaert* est imprimé deux fois au lieu de *Meldert ;* col. 158, sous *Ferreolus*, le siège épiscopal d'*Uzès* est désigné par la forme fautive *Usèz ;* col. 421, sous *Odrada*, au lieu de *Bael*, lire *Balen* (prov. d'Anvers) ; sous *Odwin*, lire *Hoegaarde*, non *Hugarde ;* col. 527, lire *Thomas de Cantimpré*, non *de Camtipré*. Signalons encore, col. 21, sous *Alanus ab Insulis*, que « Ryssel in Flandern » n'indiquera pas bien clairement à nombre de lecteurs qu'il s'agit de Lille, le chef-lieu actuel du département français du Nord ; col. 299, sous *Cälestin*, on cherchera en vain *Rodnach* sur une carte, au lieu de *Ronse* ou *Renaix ;* de même, à plusieurs reprises, le latin *Jotrus* aurait dû faire place à *Jouarre*. Col. 419, sous *Oda*, veuve, la localité d'Amay a été placée près de Dinant ; elle est située entre Huy et Liège. M. Coens.

Walter C. Till. *Johannes der Täufer in der koptischen Literatur.* Extrait de *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, t. 16 (1958 = *Festschrift zum 80. Geburtstag von Professor Dr. Hermann Junker*, II. Teil), p. 310-332.

On trouve trois choses dans cet article : 1° un catalogue de textes ; 2° une édition de textes, avec leur traduction ; 3° une nouvelle traduction d'un texte déjà édité et déjà traduit.

On ne pourrait plus exactement définir le catalogue (p. 311-316) qu'en l'appelant une *Bibliotheca hagiographica coptica* relative à S. Jean-Baptiste. Il procède par ordre chronologique des éditions ou des mentions des textes coptes, depuis Zoega (1810) jusqu'à la *Revue d'Égyptologie*, t. 8 (1951), et comporte 26 numéros. Nous n'y avons guère remarqué d'omission, sinon la référence à J. Leipoldt que M. Till aurait pu trouver dans la *Bibliotheca hagiographica orientalis*, où elle figure en appendice au n° *BHO.* 485 (= le n° 4 de la liste de M. T.) : « *Ägyptische Urkunden aus den königlichen Museen zu Berlin*, Koptische Urkunden, I, 6 (Berlin, 1904), p. 184-185 », avec l'indication : « inc. et des. mutil. ».

Un tel relevé a l'avantage de faire ressortir des rapprochements instructifs. Ainsi, le fragment copte publié par le chanoine van Lantschoot dans *Le Muséon*, t. 44 (1931), p. 247-248 (traduction, p. 252-253), d'après le feuillet palimpseste 3 du manuscrit copte de Naples, I B 16, parmi un ensemble de « Fragments coptes d'un panégyrique de S. Jean-Baptiste », gagne à être mis en présence d'un autre fragment, édité par Winstedt en 1907, dans un article dont nous reparlerons plus loin, d'après le feuillet 120 du Parisinus copte 129[18] : il s'agit du même texte, en deux recensions légèrement différentes, dont les difficultés s'éclaircissent mutuellement.

Les trois petits textes inédits que publie M. T. (p. 316-322) sont tirés des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Vienne K 9403, K 9402, K 9517 ; ils représentent autant de feuillets, écrits sur parchemin, chaque fois par une main différente. Le premier est un

dialogue entre l'archange Gabriel et Zacharie, qui se voit signifier le châtiment de son incrédulité ; le second roule sur le même sujet, et M. T. souligne avec raison que la stérilité d'Élisabeth, invoquée par les évangiles canoniques, se voit interprétée ici en termes d'encratisme ; le troisième texte montre la montagne s'entr'ouvrant pour livrer passage à la mère et à son fils Jean, les soustrayant aux recherches d'Hérode, qui craint que cet enfant ne soit le futur roi d'Israël ; Zacharie, de son côté, se prépare au martyre.

Ce thème du rocher qui offre un refuge durable et comme un « monastère » à Élisabeth et à Jean, depuis qu'ils ont été poursuivis par les sbires d'Hérode, est un de ceux qui sont traités dans le texte, beaucoup plus long, que M. T. traduit, en dernier lieu (p. 322-332), après qu'en 1913 Budge, dans ses *Coptic Apocrypha in the Dialect of Upper Egypt*, l'eut déjà édité, p. 128-145, sous le titre : « An Encomium on Saint John the Baptist, by Saint John Chrysostom », d'après le manuscrit Oriental 7024 du British Museum, et fait suivre, p. 335-351, d'une traduction qui a tous les défauts, ordinaires en la matière, de l'impavide Wallis Budge.

Une autre partie de ce sermon avait été publiée dès 1906 — sans que Budge songeât plus tard à s'y référer — par Winstedt, déjà nommé, dans le tome 8 du *Journal of Theological Studies*, d'après les feuillets 116-119 du manuscrit copte 129[18] de la Bibliothèque nationale de Paris, et intitulée : « A Coptic Fragment attributed to James the Brother of the Lord ». C'est en effet dans ce même panégyrique, attribué à S. Jean Chrysostome, qu'on trouve des extraits du curieux opuscule qu'est censée cautionner l'autorité de Jacques « frère du Seigneur » !

Il ne sera pas inutile d'en citer ici quelques-uns, et de noter la façon dont ils sont introduits, d'après la nouvelle traduction de M. T. : « Aber lasst uns zurückkehren und (wenigstens) von Teilen der Ehrungen sprechen, die Gott seinem geliebten Johannes zuteil werden liess, wie wir sie in den alten Büchern gefunden haben, die unsere Väter, die Apostel, geschrieben und in der Bibliothek der heiligen Stadt Jerusalem hinterlegt haben. Ich war einst in Jerusalem und wohnte in einer Kirche, in der ein frommer, greiser Priester war, der sie verwaltete. Ich war dort, bis ich das Fest der Auferstehung unseres Herrn Jesus Christus und das Fest des heiligen Kreuzes feierte. Ich sah die Bücher durch und fand zu meiner Freude ein kleines, altes Buch, das die Apostel geschrieben hatten.

Dort hiess es : Es geschah uns, als wir, die Apostel, mit unserem Erlöser nach der Auferstehung von den Toten auf dem Ölberg versammelt waren, da sprach er mit uns... über Johannes den Täufer und die Ehrungen, die er ihm in den Himmeln zuteil werden liess. Wir aber sagten zu ihm : 'Es geziemt uns, uns wohl zu informieren über deinen Geliebten und deinen Verwandten, Johannes, weil du uns bezeugt hast : Ich werde ihm den dritten Himmel als Geschenk verleihen...' Sogleich gab unser Erlöser Befehl. Er brachte ein Lichtwolke herab, stieg hinauf und befahl uns, den Aposteln, wir steigen mit ihm auf die Wolke. Er brachte uns hinauf zum ersten Himmel, dann zum

zweiten. Dann erreichte er den dritten Himmel. Er liess uns nicht hinein gehn, sondern brachte uns zum vierten Himmel, zum fünften, sechsten und siebenten und liess uns nicht hinein gehn. Nachdem er uns das alles gezeigt hatte, brachte er uns wieder in den dritten Himmel... Wir sahen Johannes den Täufer, seinen Vater Zacharias und seine Mutter Elisabet... Ich, Jakobus, der Bruder des Herrn, der ich das erzähle, schwöre euch, das ich euch nichts verheimlichen werde von den guten Dingen, die ich sah. »

Ailleurs, il est encore question des apôtres, depuis Pierre jusqu'à Matthias, que M. T. croit, à tort, semble-t-il, devoir prendre pour Matthieu (cf. *Act. Ap.* 1, 26), des sept archanges, depuis Michel jusqu'à Sedekiel, de la barque d'or qui permettra à Jean-Baptiste de faire franchir sans danger à ses dévots le fleuve de feu « que chacun doit traverser, qu'il soit juste ou pécheur ».

Ce sont là quelques exemples de l'attrait d'un texte que M. T. a été bien inspiré de rendre plus accessible, sous une forme mieux accordée à son originalité. Il serait intéressant de chercher le modèle grec de ce discours, et notamment de vérifier certains indices sur la foi desquels on pourrait être tenté de le rapprocher, à première vue du moins, de *BHG*³ 843v, texte encore inédit. P. Devos.

C. Detlef G. Müller. *Die Engellehre der koptischen Kirche.* Untersuchungen zur Geschichte der christlichen Frömmigkeit in Ägypten. Wiesbaden, Harrassowitz, 1959, xii-324 pp.

Que l'Égypte chrétienne soit une terre d'élection de l'angélologie — et de sa contre-partie, la démonologie —, c'est ce que prouveraient à eux seuls les 500 et quelques noms d'anges, et de démons, qui figurent dans les tables de l'ouvrage de M. M. Celui-ci vaut surtout par son effort de systématisation, tel qu'il n'en avait pas encore été entrepris jusqu'à présent sur ce sujet.

Aussi la partie la plus importante à nos yeux, comme d'ailleurs à ceux de l'auteur, est-elle le « Quellenteil », qui couvre les pages 133-317. On y trouve l'énumération, une brève description et, quand il y a lieu, l'analyse de 220 textes coptes, certains très courts, d'autres plus longs, qui se rapportent aux anges en général ou à un ange déterminé et relèvent, soit de la liturgie, soit de l'homilétique (particulièrement familière à M. M., auteur d'une dissertation intitulée : *Die alte koptische Predigt* [1954]), de la théologie, de l'hagiographie, soit encore de la magie.

C'est sur la base de cette large documentation qu'est édifiée la première partie, nommée « Systematischer Teil », et qu'il faudrait lire, en quelque sorte, la dernière. On y passe en revue Michel, Gabriel, Raphaël, le nom et le nombre des autres archanges, les anges, les chérubins et séraphins, les 24 vieillards, enfin les influences, tantôt subies, tantôt exercées, par les conceptions angélologiques des Coptes, en rapport, à des époques différentes, mais sur un même sol, avec l'Égypte ancienne, le Judaïsme de basse époque, l'Église grecque ou encore l'Islam.

Le grand mérite de l'auteur est de n'avoir jamais reculé devant l'austérité de la recherche personnelle. Cela n'a pas manqué de l'amener à faire, pour son compte, des découvertes. Ainsi insiste-t-il, avec raison, sur la connaissance que les Coptes avaient de l'Écriture et la marque prépondérante que celle-ci a imprimée à leur angélologie ; sur le côté quelque peu anthropocentrique de cette angélologie, par opposition au caractère spéculatif de toute la théologie grecque. C'est avec plaisir également qu'on le voit tourner le dos aux méthodes comparatives de G. Klameth et de S. Morenz, dont il a perçu toute l'outrance (cf. *Anal. Boll.*, t. 70 [1952], p. 382-385).

Il est de ces découvertes qui, pour d'autres, seront des redécouvertes ou n'auront jamais cessé d'être des évidences. A ce point de vue, peut-être l'enquête de M. M. eût-elle gagné à partir d'une information bibliographique moins circonscrite, qu'il s'agisse de la tradition ecclésiastique générale sur les Anges (le livre de Jean Daniélou sur *Les Anges et leur mission*, paru en 1952 aux Éditions de Chevetogne, n'est pas mentionné), de telle tradition en particulier (celle de l'Église grecque, par exemple, pour laquelle on peut dire que M. M. en fait à la fois trop et trop peu, semblant tout ignorer, notamment, des recherches récentes consacrées à la personne et à l'œuvre du pseudo-Denys l'Aréopagite), enfin de tel ou tel aspect ou détail de son exposé (Franz Cumont a étudié *Les anges du paganisme*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. 72 [1915], p. 159-182 ; Paul Perdrizet, *L'archange Ouriel*, dans le recueil *Seminarium Kondakovianum*, t. 2 [1928], p. 241-276 ; le P. Paul Grosjean, *Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*, dans les *Analecta Bollandiana*, t. 72 [1954], p. 192-212).

De même, dans le « Quellenteil », M. M. qui, d'une part, est préoccupé de demander aux bibliothèques des photographies de leurs manuscrits coptes, pour s'abreuver aux sources, ne cite-t-il pas, d'autre part, des éditions de textes existantes, comme la *Vie de S. Macaire* de Scété et celle de *S. Manassé*, par Amélineau (*BHO.* 573, 593), ou le *Martyre d'Apa Epima*, par Togo Mina.

Il reste à remercier l'auteur pour l'apport documentaire précieux que constitue son travail et à le féliciter de son souci, non de construire prématurément une synthèse ambitieuse, mais d'interpréter objectivement ses textes en fonction de tous les courants, sans exception et sans excès, qui y confluent. P. Devos.

A. Guillaumont, H.-Ch. Puech, G. Quispel, W. Till, † Yassah ʿAbd al Masīḥ. *L'Évangile selon Thomas.* Texte copte établi et traduit. Paris, Presses universitaires de France, 1959, VII-62 pp.

Les cinq auteurs qui signent ce volume ont eu la bonne idée de ne pas attendre que fût livré à l'impression leur commentaire, actuellement en préparation, de l'*Évangile selon Thomas*, pour donner une édition critique — la première à ce jour — du texte déjà fameux

et sa traduction française. Seuls un avant-propos et un index de parallèles scripturaires, très brefs l'un et l'autre, accompagnent ces pages.

Le nom des éditeurs est une garantie du soin et de la prudence avec lesquels le texte a été établi, d'après le codex, n° III dans leur classification, de Nag Hamâdi.

La traduction a l'ambition d'être « aussi littérale que possible ». Cela ne va pas sans quelque obscurité, parfois. Ainsi, dans le logion n° 21 : « (Les disciples de Jésus) ressemblent à des petits enfants qui se sont installés dans un champ qui n'est pas à eux. Quand viendront les maîtres du champ, ils diront : Laissez-nous notre champ. Eux, ils sont tout nus en leur présence, si bien qu'ils le leur laissent et leur donnent leur champ. » Le lecteur risque de ne pas voir à quelles personnes se rapportent les différents « ils » et « leur ».

Ailleurs, on admet des inconséquences. Par exemple dans le logion n° 9, où la même expression, avec la même acception, est traduite tantôt « vers le ciel », tantôt « en haut » ; dans le logion n° 16, où il est dit : « Peut-être les hommes pensent-ils que je suis venu pour jeter la paix sur le monde, et ils ne savent pas que je suis venu pour jeter des divisions sur la terre, un feu, un glaive, une guerre » ; pourquoi pas : « le feu, le glaive, la guerre », puisque, si on lit ⲟⲩⲕⲱϩⲧ, ⲟⲩⲥⲛⲏⲉ, ⲟⲩⲡⲟⲗⲉⲙⲟⲥ, on lit tout aussi bien ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ? Ou encore, au mot ⲟⲩⲱⲛϩ ⲉⲃⲟⲗ aurait pu être réservée la traduction « se manifester », qui lui est donnée, par exemple, dans les logia 5, 6, 83, et lui conviendrait aussi bien dans les logia 28, 37, 50, 108, au lieu de « révéler », « dévoiler », traduction adéquate de ϭⲱⲗⲡ (par exemple dans les mêmes logia 5, 6, 83). Dans ce dernier logion, 83, on peut se demander s'il ne faudrait pas traduire plutôt : « Elle se révélera » (à savoir, la lumière ; cf le logion 50).

Dans le logion 22, on lit : « Lorsque vous ferez, le mâle avec la femme, une seule chose, en sorte que le mâle ne soit pas mâle et que la femme ne soit pas femme » ; cette traduction a, au moins, des apparences trompeuses, à cause des deux premières virgules, qui font croire que « le mâle avec la femme » spécifient « vous », alors qu'ils sont le complément direct de « ferez », comme l'indiquent la construction copte et tout le contexte.

La ressemblance, significative, des deux phrases : ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁⲱϣⲉ ⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲉⲩⲟ ⲙⲙⲟⲛⲁϫⲟⲥ (logion 16) et ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁⲱϣⲉ ⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲉⲩⲟ ⲟⲩⲁ ⲟⲩⲱⲧ (logion 23) aurait pu ressortir mieux que dans leur traduction : « et ils se tiendront seuls », « et ils se tiendront étant un seul ». On corrigera aussi « pécheur avisé » (pp. 5, 7), « le vers » (p. 43), « mourriez » (p. 33) ; au logion 61, toute la phrase mise dans la bouche de Salomé forme sans doute une seule question.

Pour ce qui est de la numérotation des « dits », un certain arbitraire sera toujours inévitable, étant donné l'agencement peu logique dans lequel la collection les fait se suivre. Nous croyons cependant qu'on aurait pu attribuer un numéro d'ordre à ce logion-ci :

« Jésus dit : Ne mentez pas, et, ce que vous haïssez, ne le faites pas, car tout est dévoilé devant le Ciel », etc. (p. 4-5). Il ne peut en effet s'agir là d'une réplique de Jésus à la question de ses disciples (logion 6) : « Veux-tu que nous jeûnions, (et) comment prierons-nous, ferons-nous l'aumône, et qu'observerons-nous en matière de nourriture ? » S'il y avait une réponse à cette interrogation, on la trouverait plutôt dans le logion 14 : « Jésus leur a dit : Si vous jeûnez, vous vous attribuerez un péché, et si vous priez, vous serez condamnés, et si vous donnez l'aumône, vous ferez du mal à vos esprits. Et si vous entrez dans quelque pays et que vous alliez dans les campagnes, si l'on vous reçoit, mangez ce qu'on mettra devant vous, soignez ceux qui parmi eux sont malades. » Il reste cependant que le papyrus 654 d'Oxyrhynchus place la question des disciples et la recommandation de Jésus à la suite l'une de l'autre, comme dans le texte copte.

Mais n'anticipons pas sur les conclusions du commentaire, que précédera sans doute la réédition, encore améliorée, de cette traduction, qui s'attache méritoirement à reproduire un modèle énigmatique à souhait. P. Devos.

Maria Cramer. *Das Christlich-Koptische Ägypten einst und heute.* Wiesbaden, Harrassowitz, 1959, viii-142 pp., 68 planches.

Non sans quelque malice, peut-être, M^me^ C. a donné à son ouvrage le sous-titre : « Eine Orientierung ». Le lecteur sera plutôt porté à y voir un pêle-mêle, auquel il ne manquerait, pour se retrouver parmi les richesses qu'il offre, qu'une bonne table d'orientation.

Voici en effet l'ordre dans lequel se présentent les premiers paragraphes : « Die Anfänge », « Nationalisierung », « Die römische 'Festung' in Alt-Kairo », « Die koptischen Kirchen im Römischen Kastell », « Die Umgebung des Qaṣr-asch-Schama », « Zwei koptische Kirchen im arabischen Viertel von Kairo », « Einige Zentren ägyptischen monastischen Lebens », « Mönchtum und Patriarchat », « Riten und Kultus », « Arten der Gesangsstücke und ihre Rezitationsweisen ».

Arrivés là, nous avons déjà dépassé la moitié des pages consacrées à l'exposé proprement dit, les suivantes, de 97 à 122, étant réservées à un choix de textes, en traduction. L'idée en est certes heureuse, mais ici aussi il règne la même aimable fantaisie (qu'on retrouve encore dans les titres d'ouvrages cités, particulièrement en français). Pourquoi, par exemple, alors que les œuvres sont censées se suivre méthodiquement, voit-on reparaître, p. 106, les *Kephalaia*, qu'on avait quittés plus haut, et se répéter l'indication : « vielleicht aus dem Syrischen in das Koptische übertragen, um 400 » ?

Dans le chapitre intitulé « Koptische Literatur » (p. 50-62), auquel se réfère le choix de textes dont nous venons de parler, un certain arbitraire joue également, en ce qui concerne tant la façon dont les pièces sont énumérées (ainsi le Roman d'Alexandre est traité deux

fois en quelques pages) que le motif qui les a fait retenir, de préférence à d'autres. On entre d'ailleurs sans préambule dans le vif du sujet : « Im Jahre 1956 erschien im Akademie-Verlag, Berlin, die Studie : « Alexander... », etc. Plus loin on lit : « Obschon die Bibel, die Apokryphen, Homelien und Predigten nicht zur « Literatur » im eigentlichen Sinne gehören... ». Voilà qui est pour le moins cavalier. Est-ce pour cela qu'on n'y trouve pas mentionnée une seule œuvre hagiographique, sauf telle ou telle pièce en vers, comme cette histoire d'Archellite et de sa mère, à propos de laquelle l'auteur écrit : « Die Quelle ist das koptisch-arabische Synaxarium, eine Sammlung von « Heiligen-Leben », sehr legendenhaften Charakters » ? Or, tandis que l'éditeur H. Junker a rangé cette pièce de vers parmi la *Koptische Poesie des 10. Jahrhunderts*, on sait que le synaxaire copte-arabe ne date pas d'avant le XIII^e^ siècle.

A moins qu'il ne faille écarter cette littérature hagiographique du domaine proprement copte, au même titre qu'on en a, par exemple, exclu le sanctuaire de S. Ménas. On lit, en effet, dans le « Nachtrag » de la p. 122 : « Während der Drucklegung dieser Arbeit wurde die Verf. gefragt, warum sie das Menasheiligtum in der Mareotiswüste bei Alexandrien nicht mit einbezogen habe... Die Ruinenstätte des Wallfahrtsortes in der Mareotiswüste wurde ausgeschlossen, weil die Heiligtümer dem griechisch-römischen Kulturkreis angehören. Man kann darüber lesen in dem Werk von B. Kötting, Peregrinatio Religiosa... Bewusst wurden auch die Grabdenkmäler von El-Bagawāt, in der Oase Chargeh (Libysche Wüste), nicht weiter erwähnt. Nach Auffassung der Verf. dieser Arbeit gehören die Denkmäler, ebenso wie die der Mareotiswüste, dem Griech.-röm. (hellenistischen) Kulturkreis an, und diese Arbeit bezieht sich auf das Christlich-Koptische Ägypten. » Mais comment le sanctuaire de S. Ménas peut-il être coupé de la littérature qui le célèbre, et comment pourrait-on dire que cette littérature ne plonge pas ses racines en plein terroir copte ?

Plutôt qu'une vue complète de l'Égypte copte-chrétienne d'autrefois et d'aujourd'hui, même si elle ne voulait qu'orienter le profane, on retiendra qu'en sont présentés ici des aspects partiels, intéressants et instructifs, qu'on saura gré à M^me^ C. d'avoir illustrés, dans les nombreuses planches finales, des témoignages les plus variés de l'art et de la culture coptes. P. Devos.

Louis Jalabert, René Mouterde et Claude Mondésert. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie.* T. 5 : *Émésène.* Paris, Geuthner, 1959, in-4°, 341 pp. (= *Bibliothèque archéologique et historique*, 66).

Les volumes précédents de cet indispensable recueil épigraphique ont été présentés régulièrement à nos lecteurs ; voir, en dernier lieu, *Anal. Boll.*, t. 76 (1958), p. 234-235. Il est donc superflu d'insister encore sur les mérites de l'entreprise et sur les services qu'elle peut

rendre à nos études. On se réjouira plutôt de voir un nouveau volume déjà sorti de presse et d'apprendre que la rédaction du suivant est achevée (p. 2). Parmi les 713 inscriptions réunies ici, environ 200 proviennent d'Épiphanie (Hama), qui appartenait à la Syrie Seconde ; le restant a été fourni par Émèse (Homs), qui faisait partie de la Phénicie. Quelque 200 textes sont inédits, notamment les nos 2227 et 2477, qui mentionnent S. Georges, 2478 et 2491, où sont nommés les archanges Michel et Gabriel, et 2648, où on lit les mots *ὁ ἅγιος Στέφανος* avec la date 885 (de l'ère des Séleucides, soit 573 de la nôtre).

Dans le n° 2468, inscription en quatre lignes verticales sur une petite cruche élancée en verre bleu translucide, les éditeurs croient lire une invocation à S. Sabas, tandis que le P. Lammens voulait reconnaître, sur un linteau fort abîmé (n° 2627), les noms des trois martyrs Phocas, Bassus et Artémius. Mais l'interprétation de ces deux textes présente trop d'incertitudes pour qu'on puisse en faire état comme d'attestations de culte ; de plus, le commentaire (p. 270) prête au P. Delehaye une opinion téméraire sur l'identité du S. Phocas d'Orthosias avec son célèbre homonyme honoré à Sidon du temps de Ste Mélanie ; la table des noms de saints, au bout des *Origines du culte des martyrs*, 2e éd. (Bruxelles, 1933), p. 430, distingue correctement les références se rapportant aux deux Phocas. A propos du « sarcophage de S. Thomas d'Émèse » (n° 2143), on cite évidemment l'article du P. Peeters, *Anal. Boll.*, t. 45 (1927), p. 288-292 ; il y avait peut-être lieu d'ajouter à la bibliographie la notice plus récente (1940) du *Comm. martyr. rom.*, au 18 novembre, p. 532.

D'autres inscriptions déjà connues concernent les saints Cirycus (2513), Cosme et Damien (2002), Georges (2068, 2174, 2479), Longin, Théodore et Georges (2155), Serge et Bacchus (2004, 2029, 2031, 2033-34, 2039, 2045, 2524, 2530) et la Vierge, appelée tantôt *ἁγία Μαρία*, tantôt *θεοτόκος*. F. Halkin.

Bibliographia patristica herausgegeben von W. Schneemelcher. T. 2 : *Die Erscheinungen des Jahres 1957*. Berlin, de Gruyter, 1959, xxx-115 pp.

Il y a à peine quelques mois que le t. 1er de la *Bibliographia patristica* a été distribué. Voici déjà le t. 2, comprenant les publications de 1957. On ne répétera pas ici les éloges décernés naguère au très utile répertoire dirigé par le professeur Schneemelcher (*Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 470-472). Mais puisque les éditeurs sollicitent avec modestie les remarques et suggestions des usagers, on attirera leur attention sur ce principe, qui paraît élémentaire : la patristique s'intéressant avant tout aux écrivains ecclésiastiques et à leurs ouvrages, c'est la section *Auctores* qui sera la plus consultée ; c'est donc là qu'il faut ranger le plus possible de renseignements bibliographiques, quitte à ajouter des renvois dans les autres sections.

Ne serait-il pas opportun, en s'inspirant de l'exemple de l'*Année philologique*, de classer à leur place dans l'ordre alphabétique des auteurs la plupart des anonymes qui sont dispersés de-ci de-là ? Je pense notamment aux apocryphes (*Evangelium Thomae, Odae Salomonis, Protevangelium Iacobi, Testamentum Salomonis*), au *Martyrologium Hieronymianum*, aux *Concilia* (ou *Acta conciliorum*) et même — pourquoi pas ? — aux *Vitae sanctorum* anonymes. Multiplier les divisions, c'est fatalement compliquer la recherche, tandis que toute simplification épargne automatiquement le temps des travailleurs. D'autres anonymes, comme les *Apophthegmata Patrum*, les *Constitutiones apostolicae*, les *Epistulae Austrasicae*, la *Regula Magistri*, ont d'ailleurs déjà reçu ce traitement qu'on souhaite voir étendre à tous. Par contre, la rubrique *Anonyma* (p. 27) ne peut rendre service à personne.

Une autre question de principe concerne les comptes rendus. Ils sont groupés à part, en queue du volume. L'idéal serait de les répartir entre les sections auxquelles ils se rapportent. Pourquoi obliger le lecteur à chercher à deux endroits différents le titre exact d'un ouvrage et la référence aux recensions de ce même ouvrage ? Et s'il ne désire qu'un compte rendu, par exemple, des *Confessioni di S. Agostino* de Mgr M. Pellegrino, pourquoi le forcer à retrouver d'abord, dans le tome précédent de la *Bibliographia patristica*, le n° d'ordre de ce « studio introduttivo » ? Faute de ce n°, en effet, il ne pourra choisir entre les multiples recensions de livres du même auteur énumérées p. 98 sous les n^{os} R 112, 113, 114, 115, et risque fort de perdre patience ou de se décourager.

Claeys (n° 795) et Atenolfi (835) ne sont pas des prénoms. Lavriotes (188) et Dionysiates (178) ne peuvent être considérés comme des noms propres, vu qu'ils désignent tous les moines de Lavra ou de Dionysiou, au mont Athos. Plusieurs lemmes devraient être précisés ou corrigés : *Acacius Melitenensis* (et non *Melitanus*), *Alexander <ep. CP.>* (p. 65), *Symeon stylita senior et iunior* (plutôt que *stylites major et minor*). L'abréviation *An*, qui convient pour *Analecta, Anales, Anuario*, ne devrait pas être employée pour *Ann* (*Annales, Annali, Annuario*). Le *Reallexikon für Antike und Christentum* de Th. Klauser est mentionné sous le n° 50 parmi les « Subsidia encyclopaedica » ; mais un bon nombre de ses articles, tels que *Diakonie* et *Diakonisse* par A. Kalsbach ou *Dionysius Areopagita* par R. Roques, ne mériteraient-ils pas d'être signalés dans la *Bibliographia patristica* au même titre ou à meilleur titre que certaines contributions sans valeur parues dans des revuettes éphémères ou pratiquement inaccessibles ? Le n° 818 (bibliographie espagnole de S^{te} Barbe) est présenté comme un livre de Luis Pérez de Guzmán ; en réalité, c'est d'abord un extrait du *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. 140, p. 177-282, où l'auteur signe simplement « El Marqués de Lede », sans indiquer ses nom et prénom.

F. Halkin.

A.-J. Festugière. *Antioche païenne et chrétienne.* Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie. Paris, E. de Boccard, 1959, 540 pp., ill. (= *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 194).

Glanville Downey. *Libanius' Oration in praise of Antioch* translated with Introduction and Commentary. Extr. des *Proceedings of the American Philosophical Society*, t. 103 (1959), p. 652-686.

A lire le titre et le sous-titre de l'important ouvrage du P. Festugière, on ne peut que deviner les trésors qu'il renferme aussi bien pour le philologue classique, l'historien du Bas-Empire et le spécialiste des études patristiques que pour l'historien de la pédagogie, l'historien de l'Église et l'hagiographe. Les archéologues eux-mêmes y sont largement servis, d'abord par le commentaire archéologique du professeur Roland Martin, de l'université de Dijon, sur l'*Antiochikos* de Libanius, ensuite par tout un chapitre consacré aux monastères de la Syrie du nord et aux vestiges qui en restent ; la destination des grandes salles qu'on prenait naguère encore pour des dortoirs, mais qui devaient servir en réalité de réfectoires et de chapitres, y est discutée avec pertinence par un homme qui a vu les ruines et sait interroger les textes. C'est en effet la caractéristique du livre et la force de l'auteur que de faire constamment parler les anciens, en s'imposant la peine de traduire des quantités de passages de leurs écrits, voire des opuscules tout entiers. On trouvera ainsi réunis et mis en un français aussi proche que possible du grec original 1° une série de lettres et de discours de Libanius, avec sa description d'Antioche et presque tout son *περὶ κλήσεων ;* 2° de larges extraits de Chrysostome, *Contre les détracteurs de la vie monastique ;* 3° l'essentiel de la *Philotheos Historia* de Théodoret et notamment sa longue notice de Syméon stylite ; enfin 4° la Vie du même Syméon par Antoine. Tous ces textes sont présentés et rapprochés avec art, de manière à reconstituer, sans les déformer par une optique trop moderne, les milieux païens et chrétiens d'Antioche dans la seconde moitié du IVe siècle. Appliqué à comprendre, non à juger, le P. F. introduit successivement son lecteur dans la psychologie d'un Libanius, qui ne voit aux maux de la vie d'autre remède que l'étude des classiques, poètes et philosophes, et dans celle d'un Chrysostome, aux yeux de qui le danger de perdre son âme est une menace constante et terrible pour tout croyant. Il explique par cette préoccupation de fuir et d'expier le péché la vocation monastique de tant de jeunes chrétiens, pauvres ou riches, campagnards ou citadins, comme aussi leurs extraordinaires pénitences : vie solitaire, réclusion, chaînes de fer, exposition perpétuelle aux intempéries (les *ἄστεγοι* ou *ὕπαιθροι*), stylitisme enfin. Ce dernier genre d'ascèse, originaire de Syrie et rendu célèbre dans le monde entier par son héroïque inventeur, retient longuement l'attention du P. F. Reprenant, après Lietzmann, Delehaye et Peeters, l'examen com-

paré de la Vie syriaque et de la Vie grecque du premier stylite, il en arrive à réhabiliter le disciple et biographe Antoine et réussit à le laver des accusations portées contre lui par un censeur prodigieusement ingénieux, mais inconsciemment prévenu.

Théodoret semble bien avoir vécu jusqu'en 466, soit dix ans de plus qu'il n'est dit p. 348, note 2, et p. 401 (voir l'article d'E. Honigmann résumé dans *Anal. Boll.*, t. 72, 1954, p. 266). La stèle de Djibrin (voir la planche avant la p. 245) n'est pas de 492 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 334, note 2. Sur la date du fameux tremblement de terre qui ruina Antioche, le 14 septembre 458, voir la *Chronologie* du P. Grumel, p. 194 et 477 (ici corriger la référence : *Revue des études byz.*, t. 12, p. 129-130 et non p. 5 s.). Les libertés que prennent les copistes de textes hagiographiques sont assurément très grandes ; mais il est peut-être exagéré de dire qu'ils ne respectent « la lettre même que dans le cas des citations scripturaires » (p. 378). Ils épargnaient aussi les textes qui leur paraissaient littérairement parfaits, comme, par exemple, les métaphrases de Syméon Logothète, dont les innombrables manuscrits ne diffèrent entre eux que par quelques variantes insignifiantes et ordinairement involontaires. Est-il croyable qu' *ἐν ἐκείνῳ τῷ αἰῶνι* (p. 497, note 6) puisse signifier autre chose que « dans l'autre monde » ? Quelques fautes, surtout des fautes d'accent, ont échappé à l'acribie du correcteur : *ἐζηλωκάσι* et *ἐμοῖ* (p. 246, n. 1-2), *κέλλιον* et *κέλλια* (p. 324), *ἀποτεγμαμένον* (p. 326), *ληθῆς* (p. 354, n. 3), *χάμαι* (p. 497, n. 5), *προσεκαρτερεῖ* (p. 501, n. 7), *μέρις*, *ἀρχών* et *στρατιωτής* (p. 529) : vétilles qu'on est confus de relever dans ce maître livre d'un philologue en renom, venu tardivement (comme les Reitzenstein et les Schwartz) des classiques païens à l'histoire des moines et à la critique hagiographique.

Il est assez surprenant de voir paraître en même temps deux traductions, l'une en français, l'autre en anglais, du même discours de Libanius. A vrai dire, le point de vue des deux traducteurs est différent. M. Downey, à qui nous sommes déjà redevables de tant d'utiles contributions à l'histoire et à la littérature byzantines (voir, entre autres, les travaux signalés dans *Anal. Boll.*, t. 70, 1952, p. 349-350 ; t. 73, p. 537 ; t. 76, p. 237-238 et 478 ; t. 77, p. 242 et 510), prépare de longue date une grande histoire d'Antioche. C'est en vue de ce *magnum opus* qu'il a étudié, traduit et brièvement commenté l'*Antiochikos*. Les spécialistes auront tout intérêt à comparer les deux traductions et les deux commentaires de ce texte précieux, mais souvent difficile à interpréter. On notera que la version anglaise est complète, tandis que celle du P. Festugière ne commence qu'au § 196. F. Halkin.

Agostino Favale. *Teofilo d'Alessandria* (*345 c.-412*). Scritti, Vita e Dottrina. Torino, Società editrice internazionale, 1958, 235 pp. (= *Biblioteca del « Salesianum »*, 41).

Bien qu'il ait sa fête marquée au martyrologe de Rabban Sliba (*Anal. Boll.*, t. 27, p. 165) et au synaxaire copte-arabe, le peu scru-

puleux adversaire de Jean Chrysostome ne passe pas pour un saint. Il intéresse cependant nos études à double titre : d'abord en raison du rôle de premier plan qu'il a joué dans l'histoire religieuse aux confins du IVe et du Ve siècle, ensuite à cause des écrits hagiographiques qui lui ont été attribués. La monographie développée que lui consacre M. Favale, Salésien de Don Bosco, est constituée par la réunion de plusieurs articles parus dans la revue *Salesianum*. Elle est destinée à mettre au point celles du vieux Tillemont, de Lazzati, d'Opitz et de Richard, non pas en renouvelant le sujet par l'apport de documents inédits, mais en y intégrant les résultats des recherches récentes. Des renseignements très variés ont été recueillis un peu partout, avec plus d'application peut-être que d'esprit critique. Ils ont été mis en œuvre avec un louable souci de la clarté didactique, mais non sans détriment de la concision.

Parmi les œuvres supposées de Théophile d'Alexandrie, M. F. semble ignorer un long récit (ou parabole) sur la vie humaine publié sous son nom dès 1608 et reproduit au tome 100 de la Patrologie grecque de Migne (cf. *BHG*³ 1322q). La légende copte qui fait construire par Théophile l'église alexandrine des Trois-Enfants ne doit pas être prise au sérieux (p. 70 ; voir maintenant G. Garitte, dans *Le Muséon*, t. 72, 1959, p. 70, note 3). La Vie des SS. Cyr et Jean alléguée dans la traduction latine des *Acta SS.* de 1643 (p. 60, note 34) est la même dont le texte grec, édité par Mai, puis par Migne, est mentionné ailleurs (cf. *BHG*³ 469). Il ne faut plus citer l'historien Zosime dans l'édition d'I. Bekker (p. 27), ni les chroniques du patriarche Nicéphore et de Georges le moine d'après Migne (p. 29). Le Métaphraste ne s'appelait pas Simon, mais Syméon. L'éloge arabe des SS. Pierre et Paul, rangé au nombre des inédits (p. 17), a été publié par le P. Fleisch, en 1946, dans la *Revue de l'Orient chrétien*. Enfin, la paternité théophilienne du court billet *BHG*³ 1398 qui figure dans le dossier de S. Pachôme n'est défendue ici (p. 11) que par des arguments insuffisants, et l'identification de l'évêque Ammon, disciple de S. Théodore de Tabennisi, avec l'évêque homonyme d'Andrinople paraît fort douteuse : le nom d'Ammonios était des plus communs en Égypte, un coup d'œil sur le *Namenbuch* de Preisigke suffit pour s'en assurer. F. Halkin.

Rodolphe Guilland. *Études byzantines*. Paris, Presses universitaires, 1959, VIII-325 pp. (= *Publications de la Faculté des Lettres de Paris*, 7).

Déchargé depuis peu de son enseignement à la Sorbonne, le professeur Guilland réunit en un volume douze articles publiés de 1926 à 1955 dans divers périodiques ou recueils de *Mélanges*. Ils concernent tous l'histoire ou la littérature byzantines : attrait des empereurs pour la vie monastique, leur mort naturelle ou violente, traité de Cabasilas sur l'usure, disparition des courses de l'hippodrome, théocratie impériale, troisièmes et quatrièmes noces, derniers appels à l'Occident avant la chute de Constantinople, etc.

Trois au moins des impératrices qui finirent leurs jours dans un couvent (p. 38) sont honorées comme des saintes : Irène, la mère dénaturée de Constantin VI (cf. *BHG*³ 2205), Théodora, la veuve de Théophile, restauratrice de l'orthodoxie (*ibid.* 1731-35), et Théophano, la première femme de Léon VI (*ibid.* 1794-95e). A propos du siège de la capitale par les armées de Maslama, en 717-718 (p. 109-133), je signalerai que le nom du fameux général arabe, déformé en Malsama ou Masalba, a été reconnu par le professeur H. Grégoire dans une notice du synaxaire au 6 juillet (*Synax. Eccl. CP.*, col. 802-803) : il s'agit d'un miracle de S. Phocas libérant de ses chaînes Sisinnakis (*alias* Sisinnios ou Sisinnakios), prisonnier des Sarrasins, et le récit est attribué à un Léon du Pont (*Λέων ὁ Ποντιανός* ou *ὁ Ποντικός*) qu'on serait tenté d'identifier avec l'adversaire de Maslama, le stratège des Anatoliques, Léon III.

L'article consacré à *La correspondance inédite d'Athanase patriarche de Constantinople* (p. 53-79) intéresse plus directement nos études. Il n'a malheureusement pas été mis à jour, en dépit de l'affirmation formelle qu'on lit en tête de l'avant-propos (p. VII). L'auteur reproduit sans modification telle note (p. 56, n. 1) qui était vraie il y a 30 ans ; il ne mentionne même pas les travaux de N. Bănescu (1942) et de Mgr Gennadios (1952-53), qui ont étudié ou édité des lettres de son héros ; il ne tient pas compte (p. 71) d'une correction que le P. V. Laurent lui a suggérée dans les Mélanges Paul Peeters (*Anal. Boll.*, 1950, p. 315, n. 1), ni de la chronologie du second patriarcat d'Athanase précisée par le même P. Laurent dans la *Revue des études byzantines*, t. 7 (1949-50), p. 148-149. Il ne semble pas avoir remarqué l'intérêt que présentent, pour la biographie de l'austère prélat, le chrysobulle de 1294 publié par M. P. Lemerle (*Bull. de corresp. hellénique*, t. 60, 1936, p. 431-433) et la deuxième Vie de S. Maxime le Causocalybe (*Anal. Boll.*, t. 54, 1936, p. 71-72). Il continue à considérer comme anonymes la Vie et l'éloge d'Athanase, alors qu'un manuscrit du XIVe siècle les attribue, ainsi qu'une Translation (*BHG*³ 194f), à Théoctiste, moine studite (cf. A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand...*, t. 3, II [1952], p. 991 avec la note 2). D'une autre Vie d'Athanase, écrite par Joseph Calothétos (*BHG*³ 194c), il ne connaît que la version en grec moderne rééditée par Doukakis dans son *Μέγας συναξαριστής*, bien que le texte original ait paru dès 1940 (cf. *Anal. Boll.*, t. 59, 1941, p. 300).

Parmi les *Poésies inédites de Théodore Métochite* (p. 177-205), on relève un éloge du grand Athanase, archevêque d'Alexandrie au IVe siècle, et un poème de 682 vers en l'honneur des trois hiérarques (*BHG*³ 186b et 748v). Ses œuvres en prose ne comprennent pas moins de sept compositions hagiographiques ; voir l'*Index auctorum*, à la fin du t. 3 de la nouvelle *BHG*³ (1957), p. 264. Deux d'entre elles, la Vie du moine Jean le jeune et la Passion du néomartyr Michel (*BHG*³ 2192 et 2273), ont été publiées par le P. Delehaye en appendice aux *Acta SS.*, Nov. t. 4 (1925). F. Halkin.

Dumbarton Oaks Papers, t. 13. Washington, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1959, in-4°, IX-273 pp., nombreuses planches.

Josef DEÉR. *The Dynastic Porphyry Tombs of the Norman Period in Sicily*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1959, in-4°, XVIII-188 pp., 220 fig. (= *Dumbarton Oaks Studies*, 5).

Le centre d'études médiévales et byzantines de Dumbarton Oaks continue la double série de ses publications. Voici, parus en 1959, un volume de *Papers* et un de *Studies*.

Une grande partie du n° 13 des *Papers* est constituée par des communications faites au « symposium » de 1957 sur le VII^e^ siècle byzantin. La période qui s'étend de la mort de Justinien en 565 à l'avènement du premier empereur iconoclaste en 717 fut marquée par des catastrophes politiques dont les répercussions modifièrent sensiblement la vie économique et sociale et jusqu'à la mentalité religieuse des « Romains ». Ce n'est pas l'endroit ici d'analyser en détail les deux mémoires du professeur G. Ostrogorsky (*The Byzantine Empire in the World of the Seventh Century* et *Byzantine Cities in the Early Middle Ages*) ou ceux des professeurs Peter Charanis (*Ethnic Changes in the Byz. Empire in the Seventh Century*) et Robert S. Lopez (*The Role of Trade in the Economic Readjustment of Byzantium in the Seventh Century*), non plus que la longue étude de John L. Teall, *The Grain Supply of the Byz. Empire, 330-1025* (p. 87-139). Mais c'est un plaisir pour un Bollandiste de souligner dans tous ces articles le recours fréquent aux documents hagiographiques : *Miracula Demetrii*, *Pré spirituel*, Vies des SS. Spyridon, Jean l'Aumônier, Grégoire le Décapolite, Étienne de Surož, Luc le stylite et Luc le jeune, Athanase de Lavra et Nicon le *Μετανοεῖτε*, André Salos et Basile le jeune, Étienne le jeune et Philarète le miséricordieux, Théodore Studite, Théophane le chronographe, Théodore Graptos, Irène l'abbesse de Chrysobalante, Michel le syncelle, Eustrate moine de l'Olympe, Michel Maléïnos, Euthyme le patriarche, Joannice de Bithynie, Georges d'Amastris, David, Syméon et Georges de Mytilène, Lazare le Galésiote, Pierre d'Argos, Constantin le juif, Paul de Latros, Athanasie d'Égine, Athanase de Méthone, Jean Psichaïte, Philothée de l'Opsikion, Dorothée le jeune, Hypace abbé de Rufinianes, Léon de Catane et Zosime de Syracuse.

De son côté, le prof. Paul A. Underwood publie un 4^e^ rapport préliminaire sur la restauration des fresques dans la chapelle latérale ou « parecclesion » de Kariye Camii à Istanbul, en 1957-58 (p. 185-212 et 31 pl.). On y relève notamment des images en pied de plusieurs saints militaires, y compris S. Sabas le stratélate, une autre de S. David de Salonique dans son arbre, deux médaillons des martyrs Florus et Laurus, etc.

La note de George P. Galavaris, *The Mother of God « Stabbed with a Knife »* (p. 229-233), étudie quatre sceaux de plomb inédits qui

représentent la Vierge et la désignent par l'épithète nouvelle ἡ μαχαιρωθεῖσα, « percée par le glaive ». S'agirait-il d'une madone miraculeuse, victime d'un attentat sacrilège comme le fameux Christ de Beyrouth ? C'est l'hypothèse que retient l'auteur. Une simple réminiscence de *Luc.* 2, 35 ne paraît pas exclue a priori.

L'ouvrage de M. Deér, anciennement professeur à Budapest, maintenant à l'université de Berne, a été traduit de l'allemand par G. A. Gillhoff. Il tend à prouver que si Roger II, premier roi de Sicile, et ses successeurs normands et souabes se sont fait enterrer dans de splendides sarcophages de porphyre, ce n'est pas seulement à cause du symbolisme impérial de ce matériau précieux, mais par réaction contre les prétentions des papes à la domination universelle et particulièrement contre l'« usurpation » par Innocent II († 1143) de la *concha porphyretica* qui avait servi de sépulture à l'empereur Hadrien. F. Halkin.

Eduard Stakemeier. *Liborius und die Bekennerbischöfe von Le Mans.* Paderborn, Verlag Bonifacius-Druckerei, 1959, 376 pp., illustrations (= *Konfessionskundliche und kontroverstheologische Studien*, 2).

Après J. Bolland, en 1648, et ses successeurs G. Cuperus (1727) et A. Poncelet (1903), après M. Strunck (1736), C. Mertens (1873) et P. Simon (1936), le professeur E. Stakemeier a bien mérité de S. Liboire, dont la vie et le culte auront vraiment bénéficié, tout au long des siècles, de travaux sérieux et approfondis.

Rappelons qu'en 1952, une première publication de M. S. avait paru, sous le titre *Liborius. Geschichte und Legende* (cf. *Anal. Boll.*, 71, 480-481). Le nouveau livre que nous annonçons l'emporte de beaucoup sur le précédent, tant par l'abondance des matières traitées que par la diversité des points de vue où l'auteur se place. A S. Liboire il associe, cette fois, tous les anciens évêques du Mans, de S. Julien à S. Aldric ; et une description archéologique de la vieille cité encadre chacun des épisodes de cette histoire. En outre, l'étroite solidarité religieuse qui n'a cessé d'unir les fidèles manceaux à ceux de Paderborn depuis la translation du corps de S. Liboire en Westphalie retient souvent l'attention de M. S., qui a dédié son ouvrage simultanément à Mgr Jaeger, son archevêque, et à Mgr Chevalier, évêque du Mans. De nombreuses pages ont été consacrées aussi au développement du culte des saints, de leurs reliques et de leurs images, étudié notamment sous l'angle des controverses que cet objet a suscitées entre catholiques et protestants. N'omettons pas, à ce propos, de signaler le sous-titre du volume : *Hagiographie und Kult in konfessionskundlicher Darstellung*, et rappelons que M. S. dirige, à Paderborn, le « Johann-Adam-Möhler Institut ».

Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur l'ordonnance assez compliquée de son plan, qui a entraîné pas mal de redites. De plus,

n'a-t-il pas encombré quelque peu la trame essentielle de son livre par divers hors-d'œuvre ? Un *excursus* de seize pages, d'ailleurs très intéressant, traite du duc Christian de Brunswick et des guerres de religion où il fut mêlé.

Grâce à de longues années de recherches, M. S. se meut à l'aise — mérite qu'il convient de souligner — parmi les ouvrages, fort disparates, des auteurs français, depuis les Piolin, les Busson, les Froger jusqu'aux Duchesne, aux Havet, aux Ledru, qui nous renseignent sur les origines et les premiers temps de l'Église du Mans. Il n'a pas ignoré les articles de M. Ch. Girault sur S. Julien, parus en 1953 et en 1954 dans la *Province du Maine*. Les volumes d'E. Griffe sur la Gaule chrétienne ont été mis à profit. Personnellement, j'ai constaté avec quelque satisfaction que l'édition de la Vie de S. Hilaire d'Oizé, filleul prétendu du grand S. Hilaire (*Anal. Boll.* 39, 89-112), n'a pas été inutile.

L'étude de l'orientation nouvelle prise peu à peu dans l'Église par la critique des légendes hagiographiques, depuis la Réforme (ch. 15), nous vaut quelques pages sur Héribert Rosweyde et la naissance de l'œuvre des Bollandistes, d'après H. Delehaye et R. Aigrain. Le manuel de ce dernier (*L'Hagiographie*, Paris, 1953) est d'ailleurs cité maintes fois au cours de l'ouvrage. Parmi les écrivains protestants récents dont M. S. analyse avec beaucoup de compréhension les idées, mentionnons, par exemple, M. Lackmann (*Verehrung der Heiligen. Versuch einer lutherischen Lehre von den Heiligen*, Stuttgart, 1958), et M. Lods (*Confesseurs et martyrs*, Neuchâtel, 1958). Du côté catholique, M. S. a remarqué notamment une étude du professeur liégeois L.-E. Halkin, parue ici même (t. 68, 1950, p. 458-463 : *L'hagiographie protestante*).

Il nous plaît de reconnaître que l'auteur a particulièrement mis en honneur (ch. 16, et passim) la *Vita S. Liborii episcopi, calculo laborantium patroni*, ouvrage de petit format publié en 1648 à Anvers par Bollandus et dont le texte sera repris, avec quelques additions, par Cuperus en 1727 dans les *Acta Sanctorum*, à la date du 23 juillet. M. S. montre que cet opuscule influa non seulement sur une meilleure connaissance de la vie et de la gloire posthume de S. Liboire, mais encore sur la diffusion de son culte en Europe. Sollicité par plusieurs personnalités d'appliquer ses méthodes d'édition et de critique à l'histoire du patron de Paderborn, Bollandus dédia le résultat de ses recherches au nonce Fabio Chigi, le futur Alexandre VII. Celui-ci séjournait alors à Munster comme légat pontifical auprès des négociateurs du congrès de la paix (voir, en dernier lieu, le copieux mémoire de M. H. Bücker, *Der Nuntius Fabio Chigi in Münster, 1644-1649*, dans la *Westfälische Zeitschrift*, t. 108, 1958, p. 1-90). A peine arrivé en Allemagne, le légat avait subi une cruelle atteinte de la maladie de la pierre et s'était fait opérer, tout en recourant à la protection de S. Liboire. Ce saint était devenu, nous l'avons dit, un trait d'union entre la France et la Germanie. Ses reliques avaient été données aux Westphaliens, déclare Bolland, comme un gage de concorde, « pignus firmae cum gente Francorum amicitiae » ; en elles résidait un espoir d'assurer la paix, « ad pacis cum Gallia securitatem ».

Dans sa préface, l'auteur met sur les lèvres de S. Aldric, haranguant les fidèles en 836, une déclaration qui leur certifiait que Liboire ne cesserait pas, tout en quittant Le Mans, d'être « ein französischer Heiliger » (p. 12). A l'endroit auquel se réfère M. S., ce n'est pas tout à fait cela qu'on lit ; par quel terme, au reste, aurait-on rendu, dans la langue du IXe siècle, un « saint français » ? Il y est dit que l'intercession d'un saint ne s'exerce pas sur les seuls dévots qui l'invoquent au lieu où repose son corps ; on peut croire, dit Aldric, qu'un évêque ne manquera jamais d'accorder son appui à la cité où il a vécu et où il est mort.

Malgré les soins apportés à la bonne typographie de l'ouvrage, quelques coquilles se sont glissées dans les noms français : p. 116, lire *Vendômois* (non *Vandômois*), *Château-Gontier* (non *Château-Gondier*) ; p. 146, *Gévaudan* (non *Gevaudon*) ; p. 235, *Neuveforge* (non *Neureforge*). M. COENS.

Gabriel VANNEREAU. *Saint Pèlerin d'Auxerre.* S. l., 1958, 230 pp., ill.

L'auteur a divisé son travail en trois parties : il consacre la première à la critique des sources, la seconde à un récit où il se donne pour tâche de les exploiter, et la troisième à la gloire posthume : translation, reliques, culte.

S. Pèlerin passe pour un martyr du IIIe siècle. Les sources qui nous renseignent sur lui sont assez hétérogènes. On a, d'une part, trois documents écrits : la *Revelatio Corcodomi*, la *Passio Peregrini* et les premiers chapitres des *Gesta Pontificum Autissiodorensium.* En face de cette tradition écrite, se rangent, d'abord, une tradition orale existant à Bouhy, près d'Auxerre, d'allure folklorique — c'est à cause d'elle que S. Pèlerin acquit l'appellation de « saint au serpent » — , puis, la légende que M. l'abbé Vannereau qualifie de monacale, parce qu'elle a pris forme à l'abbaye de Saint-Denis, où des reliques du saint furent transférées.

La *Revelatio Corcodomi* est en général considérée comme postérieure à la *Passio Peregrini ;* aussi s'étonne-t-on de voir l'abbé V. l'examiner avant celle-ci. Il ne semble cependant pas la tenir pour plus ancienne. Au reste, le dernier mot sur la date de cette *Revelatio* a-t-il été dit ? En effet, elle est antérieure à la translation du corps de S. Pèlerin à Saint-Denis. Or si, comme le remarque M. V., « le fait du transfert à Saint-Denis est certain, la date est moins sûre » (p. 159 ; à la p. 30, il parle avec plus d'assurance). Pour fixer cette translation dans le temps, on s'est basé jusqu'ici sur une phrase de Lebeuf qui, écrit M. V., « considère comme sérieusement fondée l'opinion selon laquelle ce fut Dagobert Ier qui obtint le corps de S. Pèlerin » (p. 159). Vérification faite, l'historien auxerrois du XVIIe siècle est moins affirmatif. « On croit, écrit-il, que ce fut le roi Dagobert qui obtint le corps... » et, dans une note : « Si c'est Dagobert qui l'obtint, ce ne peut être que de l'évêque Pallade » (*Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre et de son ancien diocèse*, t. 1er, Auxerre, 1848, p. 6). Sa croyance, Lebeuf la fondait sur le « calendrier d'un sacramentaire de l'Église de Senlis ». A propos de quoi, M. René Louis remarquait : « Malheureusement Lebeuf n'ayant pas cité le texte du sacra-

mentaire de Senlis, il faudrait faire des recherches spéciales pour retrouver le manuscrit, en apprécier la date et vérifier la portée du passage allégué » (dans *S. Germain d'Auxerre et son temps*, Auxerre, 1950, p. 75). Nous pouvons contrôler l'assertion de Lebeuf. Le manuscrit en question est, en effet, le n° 111 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris ; il a été décrit par L. Delisle (*Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, Paris, 1886, p. 143) et par V. Leroquais (*Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. 1er, Paris, 1924, p. 32). Delisle, en outre, a publié intégralement le calendrier lu par Lebeuf. Voici le texte qui nous intéresse (et que Lebeuf cite, en réalité, mais sans indiquer clairement d'où il provient) : « *XI kl.* [*sept.*]. *Rome..., Et in Galliis, Augustiduno, passio sancti Simphoriani. Et translatio corporum sanctorum in cenobio sancti Dionysii, id est Hilarii, episcopi et confessoris, et sancti Innocentii martyris, atque sancti Peregrini, episcopi et martyris. Pl*(*enum*) *of*(*ficium*) » (ibid., p. 320). Il n'y est pas question du roi Dagobert. Lebeuf aurait-il conclu à partir de la date de translation de S. Hilaire ou de S. Innocent ? Ou serait-ce une addition postérieure à laquelle il aurait fait allusion ? Un nouvel examen du manuscrit de Senlis s'impose.

L'abbé V. apporte des arguments de critique interne pour maintenir la date traditionnelle de la *Revelatio Corcodomi* (début du VIIe siècle) et même pour la vieillir encore : il propose de l'attribuer à Étienne l'Africain (dernier quart du VIe siècle). Il y a certainement des ressemblances de style entre la *Vita Amatoris* et la *Revelatio*. Faut-il conclure à un plagiat ou à l'identité d'auteur ? En vue de sa communication au Congrès d'Auxerre en 1950, notre collègue, le P. de Gaiffier, avait étudié les interpolations dans la Vie de S. Germain et parmi celles-ci la *Revelatio Corcodomi*. Il compte publier un jour le résultat de ses observations.

Quant à la *Passio Peregrini*, M. V. la place au temps de l'évêque Aunaire (561-605). Certains indices le poussent même à se demander si l'évêque en personne n'en serait pas l'auteur. Question qui reste ouverte. La réponse ne changerait d'ailleurs pas grand-chose au problème de la valeur historique de la *Passio*, problème auquel M. V. s'attache particulièrement. Certains, remarque-t-il, sont d'une sévérité excessive, « font de l'hypercritique ». M. V., lui, a nettement confiance en la Passion telle quelle. S'il l'avait étudiée en tâchant de scruter de plus près ses sources et d'analyser plus strictement le genre littéraire auquel elle appartient, son jugement n'aurait-il pas été plus nuancé ?

Mgr Duchesne écrivait jadis : « L'auteur de la *Passio Peregrini* semble s'inspirer de la Passion des SS. Andoche et Thyrse, du diocèse d'Autun. Elle n'offre aucun détail qui ne puisse avoir été écrit au temps où remonte celle-ci » (*Fastes épiscopaux*, t. 2, Paris, 1910, p. 431). Les ressemblances de fond, somme toute assez vagues, proviendraient plutôt du genre auquel appartient la Passion de S. Pèlerin, c'est-à-dire l'hagiographie épique. Pareille appartenance explique précisément les exagérations dont faisait état, à bon droit, M. R. Louis (op. c., p. 63-64) et que M. V. a tendance à minimiser. Par ailleurs, une comparaison entre les Passions de S. Symphorien d'Autun et de S. Pèlerin montrera, que c'est, à notre avis, plutôt dans cette Passion-ci qu'il faut cher-

cher un des modèles suivis par le clerc auxerrois (voir M. Corti, *Studi sulla latinità merovingica in testi agiografici minori*, Messine-Milan, 1939, spécialement le chap. 3 de la seconde partie : *Gli atti dei martiri Sinforiano e Peregrino*, p. 188-200). On verra à la lecture de ce chapitre que « la bonne simplicité des actes originaux », sur laquelle M. V. insiste et d'où il tire argument en faveur de l'historicité de la Passion, peut être l'indication d'une ancienneté relative, mais pas nécessairement un garant de sa valeur historique, puisque cette simplicité résulterait d'un pastiche. La supposition que l'hagiographe auxerrois s'est servi d'un texte ancien rédigé en un latin encore élégant ne s'impose pas non plus, s'il appert que ce latin a été recherché intentionnellement. De tout ceci il ressort que la valeur de la Passion de S. Pèlerin, que nous ne prétendons pas nier absolument, doit toutefois se réduire aux éléments d'une tradition locale (plutôt orale qu'écrite), que le rédacteur encastre dans son élaboration littéraire.

Au IXe siècle, les rédacteurs des *Gesta Pontificum Autissiodorensium* résument la Passion en y empruntant de nombreux bouts de phrases. Ils ajoutent cependant une précision sur l'époque du martyre : *martyrium suum capitis abscissione complevit, sub die decimo septimo kalendarum iuniarum, imperantibus Galieno et Valeriano, Emiliano et Basso consulibus*. M. V. admet sans discussion cette tardive indication. D'où les auteurs des *Gesta* l'ont-ils tirée ? De « l'antique tradition de l'Église d'Auxerre », répond M. V. (p. 148). L'hagiographe auxerrois qui composa la Passion la connut-il ? Si oui, pourquoi ne la mentionna-t-il pas ? Si non, la question reste entière : quand se forma cette antique tradition ? On se rappellera que Mgr Duchesne a montré comment les compilateurs des *Gesta*, ayant pris le *Liber Pontificalis* pour modèle, s'efforcèrent de donner, eux aussi, une chronologie détaillée. « Jusqu'au VIe siècle, conclut-il, les chiffres, sauf ceux de saint Germain, sont faux ou tout au moins suspects » (t. c., p. 440). Quand donc ils prétendent déterminer la date de mort d'un évêque du IIIe siècle, il faudra nécessairement s'interroger sur la source et la valeur de leur renseignement.

Traitant du culte de son héros, M. V. note que « S. Pèlerin est un saint local, connu et vénéré uniquement dans les régions où il a vécu », qu'il ne réussit pas « à obtenir la célébrité et le rayonnement d'un saint national » (p. 195). Le témoignage des missels et des bréviaires montre que le culte de S. Pèlerin a cependant dépassé les limites du diocèse. Ainsi rencontre-t-on son nom aux litanies d'un missel de Jumièges, près de Rouen (début du XIIIe siècle) ; à Chartres, on faisait sa mémoire à la cathédrale (missel du XIVe, bréviaires des XIIe et XIVe siècles) et à Saint-Père-en-Vallée (bréviaire du XIIIe-XIVe s.) ; sa fête était célébrée dans les abbayes de Saint-Laurent de Longoret (missel du XIVe s.), de Saint-Pierre-le-Vif (bréviaire du XIIIe-XIVe s.) et de Notre-Dame de Cluny (bréviaire de la fin du XVe s.) ; on la rencontre également dans des bréviaires de Lisieux (XIVe et XVe s.). Voir les catalogues des missels et des bréviaires manuscrits de V. Leroquais.

Mû par un compréhensible attachement à un saint de son terroir, M. V. s'est peut-être montré trop désireux de sauvegarder d'an-

ciennes traditions. Son ouvrage a toutefois le mérite de rassembler les principales données du dossier de S. Pèlerin.

J. VAN DER STRAETEN.

J. MARILIER. *Saint Urbain de Langres, véritable patron des vignerons.* Extrait du *Bulletin trimestriel du Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Dijon et de la Côte-d'Or*, 9e série, n° 37, avril 1955, p. 18-22.

Dans la plupart des répertoires qui renseignent sur les attributs des saints, on cite, parmi les nombreux patrons des vignerons, S. Urbain de Langres (23 janvier, parfois 2 avril) et S. Urbain Ier, pape (25 mai). De l'évêque de Langres, il n'existe qu'une Vie fort brève, suivie de nombreux miracles ; Bollandus en a publié le texte dans les *Acta* (Ian. t. 2, p. 492-494), copié jadis par Nicolas Belfortius, chanoine de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons. Ces quelques chapitres établissent aisément la raison d'être du patronage de l'évêque champenois. Il est plus difficile, sinon impossible, de justifier, à partir des données de sa Vie, celui du pontife romain.

Molanus a imaginé plusieurs hypothèses (*De historia SS. imaginum et picturarum*, lib. III, chap. 19, éd. J.-N. PAQUOT, Louvain, 1771, p. 289). Le fondement que, plus récemment, proposait K. Künstle (*Ikonographie der Heiligen*, Fribourg-en-Brisgau, 1926, p. 566) ne manque pas d'originalité. Le *Liber Pontificalis* rapporte, dit-il, qu'Urbain décréta que, dorénavant, les vases sacrés seraient en or ou en argent. A cause de cela Urbain a dû être figuré parfois avec un calice, ce qui amena les vignerons à le prendre pour protecteur. Remarquons tout de suite que les statues qui représentent S. Urbain avec une grappe de raisins sur les bras ou en main, sont toutes d'époque récente ; les plus anciennes images du pontife, dont une daterait du xe siècle (cf. KÜNSTLE, l. c.), ne montrent rien de pareil.

C'est ici qu'intervient fort à propos la thèse de M. l'abbé Marilier, présentée dans une trop brève mais substantielle communication faite à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, le 22 février 1950. M. M. expose comment le patronage de S. Urbain de Langres, beaucoup plus ancien, a donné naissance, par contamination et mutation, à celui de S. Urbain, pape.

L'antiquité du patronage de S. Urbain de Langres est facile à prouver. Un des miracles de protection, qu'on raconte à son sujet, nous ramène au xe siècle. Par contre, « le patronage de S. Urbain [pape], continue l'abbé M., est complètement inconnu en Italie à une époque ancienne ; aucune statue ou peinture romaine de ce pape ne le représente, comme le font des statues ou des bas-reliefs alsaciens, avec des grappes, des ceps de vigne ou des instruments vinicoles. Bien mieux, Ambrosius Novidius Fraccus de Ferentino, donnant dans ses *Fastes Sacrés*, dédiés au pape Paul III, la liste des métiers et corporations, ne cite pas le Pape Urbain ; il assigne saint Martin pour patron des choses et des gens du vin, et saint Mathieu pour patron des vendangeurs » (p. 19). M. M. suppose que la confusion des deux saints aurait pris naissance dans nos régions au cours du xvie siècle (en fait, elle existait déjà

au XVe ; voir J. Braun, *Tracht und Attribute der Heiligen in der deutschen Kunst*, Stuttgart, 1943, col. 704-705). Comment fut-elle possible ? D'abord, répond M. M., parce que S. Urbain pape, mieux connu dans la chrétienté, aura supplanté (par exemple, en Rhénanie) un saint au culte purement local ; ensuite, parce que la fête de S. Urbain Ier tombait le 25 mai, à une date cruciale pour la réussite des vendanges. Or, puisqu'un saint du nom d'Urbain était protecteur des vignerons, il était à prévoir que les viticulteurs prendraient comme patron celui qu'on célébrait à cette date propice.

L'exposé de M. M. renverse une opinion assez courante, mais récente, ainsi formulée par Cahier : « L'évêque champenois semble avoir dérobé en certains lieux le patronage de la vigne, primitivement attribué au pape... Il paraît bien que cette caractéristique [d'être représenté avec une grappe de raisins] appartient à bon droit au pape seul » (*Caractéristiques des saints*, t. 2, Paris, 1867, p. 722). En réalité, M. M. rejoint la position de Molanus, qui, tout en reconnaissant le fait du patronage du pape S. Urbain, fort répandu à son époque, croyait cependant antérieure l'attribution en faveur de l'évêque de Langres (op. c., p. 289). Bollandus était du même avis. Il vaut la peine de transcrire ici une petite note des *Acta*, qui risquerait de passer inaperçue, mais que M. M. a fort opportunément traduite : « Dans ma prime jeunesse, raconte Bollandus, j'entendais dire qu'il fallait invoquer saint Urbain contre la foudre et le tonnerre. Au début de mes études littéraires, j'ai appris que ce saint Urbain était pape, mais je n'ai pu trouver dans les Actes de ce pape, que j'ai maintes fois maniés dans ce but, un argument qui m'eût permis de déduire le début et la raison de ce culte, jusqu'au jour où j'ai découvert enfin Urbain, évêque de Langres » (p. 22 ; *Act. SS.*, t. c., p. 492, note *d*).

Dans la même communication, M. M. montre, en outre, que le patronage de S. Vincent (22 janvier), relatif aux viticulteurs, doit son origine à une mutation analogue. La preuve n'en étant qu'esquissée, ce point serait à creuser. J. van der Straeten.

Jacques Fontaine. *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*. Paris, Études augustiniennes, 1959, 2 vol., XIX-1014 pp.

En composant cet ouvrage monumental, M. Fontaine a été à la fois inspiré et stimulé par la thèse que M. H.-I. Marrou consacra en 1938 à *Saint Augustin et la culture antique*. Certes, les deux sujets d'étude n'ont ni le même attrait ni la même ampleur, car Isidore ne s'est guère livré dans ses écrits et nous ne disposons pas pour le VIe et le VIIe siècle en Espagne d'une documentation aussi abondante que pour l'histoire du christianisme des IVe et Ve siècles.

L'auteur a pris comme centre de perspective les trois premiers livres des *Origines* ou *Étymologies :* I. Grammatica ; II. Rhetorica et Dialectica ; III. Mathematica, c'est-à-dire les arts libéraux. Grâce à une enquête menée de main de maître, il a reconstitué l'ensemble

de la « culture isidorienne » et, par le fait même, ainsi que le souligne le titre, les caractéristiques de la culture classique dans l'Espagne wisigothique. Avec une admirable patience, il s'est astreint non seulement à découvrir les sources immédiates du docteur sévillan, mais aussi à retracer par quelle voie l'héritage de l'antiquité était arrivé jusqu'à lui.

En dépit de l'extrême abondance des questions étudiées et des innombrables témoignages invoqués, jamais l'exposé n'est obscur ou alourdi, mais il retient l'attention par un je ne sais quoi d'alerte et de dégagé. On peut affirmer que désormais l'histoire littéraire de l'Espagne wisigothique sera tributaire de cette véritable somme, où analyse et synthèse sont si harmonieusement combinées.

De l'exposé de M. F., il ressort clairement qu'Isidore se rendait parfaitement compte des buts qu'il poursuivait. Conscient des dangers que les invasions et les querelles religieuses avaient fait courir à la civilisation et à l'Église, il mit tout en œuvre pour sauvegarder le patrimoine des ancêtres et le transmettre. Avec une véritable passion il a lutté, selon ses moyens, contre le rétrécissement et l'amenuisement des connaissances humaines. Esprit pratique, très au fait des circonstances dans lesquelles il vit, c'est mû par un souci à la fois national et religieux qu'il s'efforce de sauver tout ce qu'il peut du passé. National d'abord, car l'Espagne, qui vient de reconquérir son unité religieuse, veut renforcer son unité politique en face des Byzantins et des Francs. Dans les *Laudes Hispaniae* d'Isidore vibre déjà une fierté nationale qui marquera l'âme espagnole. Religieuse et pastorale s'avère aussi la préoccupation d'Isidore, car il sait que le christianisme a besoin de culture et qu'il ne se maintiendra qu'en gardant contact avec le passé. Il ne recueille, parfois hâtivement, le legs des ancêtres que parce qu'il est convaincu que celui-ci contient le présent et assure l'avenir.

La figure du docteur sévillan, très admiré durant le moyen âge, dénigré dans la suite, apparaît en beaucoup meilleure lumière, avec ses qualités et aussi ses faiblesses. Malgré son incontestable érudition, il faut reconnaître qu'Isidore souvent ne cite que de deuxième ou troisième main ; de ce chef son horizon n'est pas aussi vaste qu'il pourrait paraître à première vue. L'analyse des *Étymologies*, qui, comme on sait, ont été envoyées à Braulio, avant que l'auteur ait pu les terminer, semble révéler qu'Isidore ne fut pas seul à tenir la plume ; on dirait plutôt qu'il dirigeait une équipe, chargée de réunir des matériaux. Le temps lui a manqué pour les présenter avec le soin voulu. Cela n'enlève rien à son mérite et M. F. a parfaitement réussi à prouver qu'Isidore n'a nullement, comme S. Grégoire le Grand, méprisé les lettres profanes. (P. 806 ; au sujet de l'attitude du pape S. Grégoire à l'égard des lettres profanes, voir H. DE LUBAC, *Saint Grégoire et la grammaire*, dans *Recherches de science religieuse*, t. 48, 1960, p. 185-226.)

S'il y a profit à suivre les grandes lignes de l'exposé, il est aussi fort utile de prendre connaissance des nombreuses et longues notes,

car elles ne donnent pas seulement de précieuses références, mais contiennent souvent des mises au point très éclairantes.

La lecture de ce bel ouvrage nous a suggéré bien des réflexions ; nous en livrons quelques-unes.

Le but de l'auteur, comme nous venons de le montrer, n'était pas d'écrire une biographie de S. Isidore. Dans l'introduction, il rappelle brièvement les principales étapes de cette vie si remplie. A juste titre, il souligne que les *Vitae* de S. Isidore (*BHL.* 4485-4487) sont tardives et encombrées d'éléments légendaires. Des trois documents narratifs qui ont été composés peu après la mort du saint (récit des derniers instants par Redemptus [*BHL.* 4482], notices rédigées par S. Braulio [*BHL.* 4483] et par S. Ildephonse [*BHL.* 4484]), c'est la seconde qui est la plus précieuse. Elle fournit non seulement une liste des œuvres du saint, mais une appréciation très exacte du rôle qu'il a rempli : *Quem* (Isidore) *Deus post tot defectus Hispaniae novissimis temporibus suscitans, credo ad restauranda monumenta, ne usquequaque rusticitate veterasceremus, quasi quandam apposuit destinam.* Tout le livre de M. F. confirme ce jugement. Désormais cette notice de Braulio doit être désignée par le mot *renotatio* et non *praenotatio*, ainsi que le signale l'auteur à la suite de M. P. Galindo (C. H. Lynch y P. Galindo, *San Braulio obispo de Zaragoza [631-651]. Su Vida y sus obras*, Madrid, 1950, p. 356).

Au sujet de la mort de S. Herménégilde, après avoir donné une série de textes, M. F. affirme : « Pour lui (Isidore), Herménégilde n'est qu'un traître à son roi et, comme l'agitateur Athanagilde, coupable d'avoir appelé les Byzantins en Espagne ; c'est un *tyrannus* » (p. 835). Ce jugement n'est-il pas trop catégorique ? Les *Vitas Patrum Emeritensium* (*BHL.* 2530), ainsi que le dit l'auteur, ne parlent pas d'Herménégilde, mais ce silence est d'autant plus voulu que l'hagiographe, transcrivant un texte de S. Grégoire, y a supprimé l'allusion au martyre du fils de Léovigilde (cf. *Anal. Boll.*, t. 60, 1942, p. 7-8 ; t. 61, 1943, p. 125).

Comme M. M. Díaz y Díaz, M. F. estime qu'Isidore n'avait qu'une connaissance très superficielle du grec. En outre, remarque l'auteur, le saint docteur, animé peut-être d'un certain chauvinisme, n'a jamais été très enclin à apprendre la langue des armées occupant la Bétique (p. 851). Sur ce point, il est en opposition marquée avec l'ouvrage du professeur S. Cirac Estopañan (cf. *Anal. Boll.*, t. 64, 1946, p. 326).

Pour les Francs, Isidore n'avait qu'une médiocre sympathie : « Isidore a... ignoré, et sans doute délibérément, la Gaule franque et sa culture appauvrie » (p. 841). Ce que M. F. écrit à propos de l'esprit dans lequel le roi Sisebut a composé la Passion de S. Didier de Vienne (*BHL.* 2148) mérite de retenir l'attention. Ce serait « une œuvre d'actualité politique », « un libelle destiné au rayonnement de la propagande wisigothique parmi les populations gallo-romaines » (p. 841). Ces vues ingénieuses mériteraient d'être reprises dans une étude plus approfondie. P. 856, nous trouvons une allusion aux textes hagiographiques africains « dont la tradition manuscrite passe par l'Espagne. » Aux exemples cités, il serait facile d'en ajouter d'autres (cf. *Anal. Boll.*, t. 60, 1942, p. 7-8 ; t. 61, 1943, p. 125).

Parlant des rapports de la Galice et du nord du Portugal avec la Gaule, l'auteur mentionne Martin de Braga (p. 836) et « le voyage d'un religieux de

Coïmbre à St Rufe (sic). » Ce voyage eut lieu à la fin du XI^e siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 210-213) et n'a donc aucun intérêt pour l'histoire du VI^e ou du VII^e siècle.

B. DE GAIFFIER.

Josef CIBULKA. *Velkomoravský kostel v Modré u Velehradu a začátky křesťanství na Moravě.* (L'église grand-morave de Modrá près de Velehrad et les débuts du christianisme en Moravie). Prague, Académie des Sciences, 1958, in-4°, 365 pp., nombreuses planches et illustrations (= *Monumenta archaeologica*, t. 7 ; avec un long résumé allemand).

La Moravie aurait été évangélisée dès avant la fin du VIII^e siècle ou le début du IX^e, plus de 70 ans avant l'arrivée des saints frères Cyrille et Méthode : telle est, en gros, la thèse, quelque peu révolutionnaire, que défend le professeur Cibulka dans ce volume, magnifiquement édité.

M. C. part de l'étude des caractéristiques d'une église, aujourd'hui ruinée, dont les restes furent l'objet de deux campagnes de fouilles, l'une en 1911, l'autre, plus approfondie, en 1953-1954 ; elle est sise à Modrá, près de Velehrad. Aux yeux de M. C., ces caractéristiques, sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici, relèvent du type des églises bâties par les moines irlandais, chez eux et sur le continent, par exemple à Brétigny, près de Soissons. L'église de Modrá daterait des environs de 800 et serait un témoin de l'effort de christianisation des Slaves, entrepris après le milieu du VIII^e siècle par les évêques irlandais Sidoine de Passau (vers 752-754) et Virgile de Salzbourg (745[755]-784), les deux sièges situés le plus à l'est de la Bavière d'alors.

Il appartient à d'autres disciplines que la nôtre, et en partie au temps, croyons-nous, de contribuer à trancher un pareil débat. Dans son propre pays, des fins de non-recevoir ont déjà été opposées à cette thèse : par exemple, par M. František Graus, dans le *Československý Časopis historický*, t. 7 (1959), p. 478-483, et par M. Vladimir Vavřínek, dans *Listy filologické*, t. 7 (1959), p. 217-224 ; mais, faisant à l'auteur un procès de tendances, elles nous ont paru notablement viciées par les obscurs a priori auxquelles elles obéissent.

D'autre part, un autre compatriote, et non des moindres, Mgr Vašica, lui apporte son appui et un argument supplémentaire dans *Byzantinoslavica*, t. 20 (1959), p. 98 ; rendant compte de l'explication proposée par M. Dujčev d'une phrase mystérieuse de la Vie de S. Cyrille, touchant la croyance des prêtres en Moravie qu'« au-dessous de la terre vivent des gens à grosse tête », Mgr Vašica écrit : « La doctrine sur les antipodes pouvait passer en Moravie par l'intermédiaire des missionnaires irlandais ou écossais-irlandais dans le milieu desquels cette doctrine pouvait <s'> être maintenue, même après la mort de Virgile. L'information conservée dans la *Vie de Constantin* est donc un témoignage littéraire sûr et jusqu'ici unique

des traces de la mission irlandaise en Moravie aux temps d'avant l'époque cyrillométhodienne. Par cette information est prouvée en même temps la thèse à laquelle est parvenu J. Cibulka. »

A notre point de vue, ce que nous pouvons dire est que ni la lettre ni l'esprit de cette Vie de Cyrille non plus que de celle de Méthode ne s'opposent à ce qu'une certaine christianisation de la Moravie ait précédé leur apostolat en ce pays, bien au contraire. « Notre peuple a renié le paganisme et observé la loi chrétienne, mais nous n'avons pas de maître... » : c'est en ces termes que, s'adressant à l'empereur Michel III, Rastislav s'exprime, dans la Vie de Cyrille (trad. Dvornik). *Insinuans hoc quod populus suus ab idolorum quidem cultura recesserat et christianam legem observare desiderabat, verum doctorem non talem habent...*, dit en écho la « Légende italique ». « Chez nous sont venus pour enseigner de nombreux chrétiens, des Italiens, des Grecs, des Germains, qui nous ont instruits de différentes façons ; mais nous, Slaves, sommes des gens simples et n'avons personne pour nous enseigner... » : telle est la version de la Vie de Méthode. Tous documents qui, observe M. C., auraient plutôt été portés, par leur nature même, à ne pas majorer le travail accompli dès avant la mission de leurs héros. Et qui, souligne-t-il encore, ne font pas état de baptêmes administrés alors, comme ç'avait été le cas précédemment, chez les Khazars.

De là à déclarer, comme le fait encore M. C., que Cyrille n'a pas contribué à l'expansion du christianisme en Moravie, il y a une marge, à ne pas franchir. Et la question reste de savoir si cette pénétration chrétienne remonte aussi haut qu'il le dit et s'est faite par les voies qu'il décrit. Nous avouons que la base qu'il a aménagée nous semble encore trop fragile, trop étayée d'hypothèses, pour soutenir l'édifice hardi qu'il y superpose. Mais il faut reconnaître que l'érudition qu'il déploie est aussi variée que bien équilibrée, et que c'est un plaisir de le lire, dans les deux langues dans lesquelles il écrit. La présentation du volume par les soins de l'Académie tchécoslovaque — nous l'avons déjà dit, mais tenons à le répéter — ajoute encore singulièrement à ce plaisir. P. Devos.

C. H. Talbot. *The Life of Christina of Markyate, a Twelfth Century Recluse*, edited and translated. Oxford, Clarendon Press, 1959, x-193 pp., avec une planche et une carte.

Id. *The Life of Saint Wulsin of Sherborne by Goscelin.* Dans la *Revue Bénédictine*, t. 69 (1959), p. 68-85.

La *Vita* de la première prieure de Markyate, Christine, autrement dite Theodora (ce second nom disparut vite de l'usage), ne pouvait échapper à l'infatigable collectionneur de biographies édifiantes des Iles Britanniques au XIVe siècle, Jean de Tynemouth. Markyate, comme Tynemouth, dépendait de la grande abbaye de St. Albans. A mi-chemin entre cette dernière et Markyate, qui ne sont séparées

que par trois bonnes lieues sur la grand-route de Londres vers Dunstable et le nord-ouest, un autre petit prieuré (ou plus exactement une « celle ») de la même obédience, à Redbourn, reçut une colonie de seize moines de St. Albans pendant les années terribles de la peste noire, au milieu du XIVe siècle. A cette occasion, vraisemblablement, et pour leur servir de lecture, l'abbé de St. Albans, Thomas de la Mare, fit don à la « celle » de Redbourn d'un exemplaire en deux volumes du *Sanctilogium Anglie* de Jean de Tynemouth, copié peu de temps auparavant à l'abbaye-mère, aujourd'hui le *Cottonianus* Tiberius E. 1, au Musée Britannique. Le manuscrit porte encore une inscription à cet effet (au t. 1, fol. 6, avec un *ut... per eius lecturam poterint* dont la conjugaison se ressent de la peste, si du moins la forme est bien transcrite). Il a été utilisé comme le meilleur témoin par Carl Horstman, voici un demi-siècle, dans son édition de la *Nova Legenda Anglie*, où se lisent, rangés en un ordre différent, les textes recueillis par Jean de Tynemouth pour ce *Sanctilogium*.

Nous ajouterions même que le *Cottonianus* paraît copié tout exprès pour Redbourn : c'est de la première main, en effet, que la *Vita Christinae* y a été jointe — tout à la fin, semble-t-il, mais, le codex ayant été mutilé d'un cahier entier peut-être, on ne saurait affirmer que rien d'autre ne venait encore à la suite. Des indices assez faibles donnent à penser que la *Vita* avait été abrégée. Telle est l'habitude invétérée de Jean de Tynemouth. Cette fois-ci, pourtant, il se serait montré peu sévère dans l'usage de son féroce sécateur : ainsi les noms propres subsistent-ils ; assurément, les moines qui vivraient à Redbourn feraient un cas particulier de ce qui concernait la fondatrice du prieuré voisin de Bénédictines, dont ils auraient à assumer occasionnellement la charge spirituelle.

La perte de quelques feuillets, au cours des âges, et précisément de ceux qui terminaient la *Vita Christinae*, n'est pas le seul malheur qui devait survenir à ce beau manuscrit, confectionné avec soin pour la lecture publique : dans l'incendie d'Ashburnham House, où la collection Cottonienne était conservée, en 1731, la fin du second volume pâtit à telle enseigne que Carl Horstman renonça à la déchiffrer. Soucieux, cependant, de donner bonne mesure, il imprima, en lieu et place du texte latin, le résumé anglais, assez étendu, de Nicolas Roscarrock (Cambridge, Bibliothèque de l'Université, Add. 3041 ; *Nova Legenda Anglie*[2], t. 2, p. 532-537). Force avait été jusqu'à présent de tirer le meilleur parti possible de cette version abrégée, ainsi que de quelques extraits que Thomas Walsingham, moine de St. Albans, (ou un copiste) avait insérés dans un exemplaire de ses *Gesta Abbatum* (éd. H. T. Riley, t. 1, p. 97-105). Pour références, on y lisait : *prout patet in Vita Sanctae Cristinae quae plenius habetur apud Markyate* (p. 104), *invenire poterit apud cellam monialium de Markyate in libro de Vita sua plenius exarata* (p. 105). Ces mots ne donnent pas l'impression d'une biographie mutilée ou incomplète. Les *Collectanea* de nos prédécesseurs, qui se sont intéressés dès avant l'incendie de 1731 aux Vies de saints de la bibliothèque Cottonienne, ne renferment aucune note concernant Christine de Markyate, ni aucune copie qui permettrait de compléter la *Vita :* celle-ci, du reste, était privée de sa conclusion, au tome 2 du manuscrit Tiberius E. 1, dès l'époque de Nicolas Roscarrock, qui signale expressément la mutilation.

M. Talbot s'est donné énormément de peine pour déchiffrer les passages abîmés, un peu moins peut-être pour le reste, qui semblait facile. Voici quelques notes de lecture. Page 36, dernière ligne du § 2, lire *eum morem* pour *eam morem*. P. 42, l. 4, pour *in quo*, lire *in qua*. A la fin du § 5, couper autrement la phrase : *Clamaretne? Parentes iam dormitum abierant*. Un peu plus bas, ligne 5 du § 6, lire *operi* au lieu d'*opere*. Le nom de la compagne de Christine, imprimé deux fois *Helisentem* (accusatif, au bas de la p. 44) et rendu en anglais *Helisen* (pp. 8, 45), est évidemment à lire par une *M* majuscule. Il n'existe pas de nom féminin qui ressemble à *Helisen* dans l'Angleterre du moyen âge, tandis que les formes avec apocope de l'ancien germanique *Amalasuintha* sont fréquentes depuis Melisenda, fille de Charlemagne : Melisent en 1201, Melisant en 1203, Milicenta et Millesenta en 1273, Mylisant en 1379. Ce nom semble être venu de France en Angleterre à l'époque de Christine de Markyate, dont la *Vita* contiendrait ainsi un des plus anciens exemples. P. 46, fin du chap. 7, lire *impingentibus* au lieu d'*impinguentibus*. P. 144, à la fin du § 61, pour *interque loquendo*, lire *interque loquendum*. P. 146, § 63, pour *reverteris*, lire *revertere* ou *revertaris*. Ici et ailleurs (au bas de la p. 160), la graphie *quam tocius*, pour *quantocius*, est une affectation du scribe, qui ne fait qu'embarrasser le lecteur. P. 152, cette *herba camilla* est-elle bien, comme l'explique en note M. T., la *camelina sativa*, et non la camomille, bien plus connue et dont le nom se présente, en latin comme en anglais, sous des aspects divers, parfois proches de cet unique *camilla*? P. 158, à 8 lignes de la fin, au lieu de *sollicitaveris*, lire *sollicitareris*. P. 162, ligne 12, pour *illum est*, lire *illum esse*. P. 172, § 76, l. 8, pour *franganciam*, lire *fragranciam* (ou *fraglanciam*).

Ce sont des exemples. Un lecteur qui connaît certains textes publiés par M. T. ne peut se défendre de quelque appréhension quand celui-ci, dans sa préface (p. VIII), déclare qu'il n'indiquera par des signes typographiques spéciaux que les corrections et additions tenues par lui pour assurées : son volume contient encore de telles erreurs qu'il convient de se demander si la transcription première a été assez soignée et ce que cachent des corrections ou des leçons supposées évidentes.

M. T. n'a presque rien fait pour faciliter l'intelligence du texte, sinon d'en fournir une traduction anglaise très courante et qui saute gaiement par-dessus les obstacles. Il garde la ponctuation du copiste, qui est exécrable et souvent à contre-sens. Les noms propres, heureusement, sont distingués à l'aide d'une capitale, mais comment retrouver un passage, même de ceux dont traite l'introduction? M. T. n'y donne qu'un seul renvoi, si nous comptons bien, et le récit, dépourvu de sous-titres, bourré de noms de personne et de lieu, couvre 80 pages, sans l'ombre d'un index.

Cette introduction (p. 1-33) se présente comme une conférence aimable et érudite, où l'éditeur parle, sans beaucoup d'ordre, de ce qui l'a principalement intéressé : une foule de notations utiles, quoique assez dispersées et pratiquement invérifiables. Successivement défilent l'histoire du manuscrit, la personnalité de l'auteur de la *Vita* (un moine anonyme de St. Albans), celle de son inspirateur, l'abbé Geoffroi, ami de Christine, laquelle exerça sur lui une grande influence ; puis la chronologie des événements, les détails de la fondation du prieuré de Markyate, le jugement à porter sur les dons spirituels de Christine, et quelques sujets connexes. Signalons en particulier les renseignements accu-

mulés à propos des ermitages voisins et de leurs occupants, spécialement de Roger, moine et ermite, dont nous dirons un mot à propos du culte. Relevons surtout ce que M. T. a su tirer du Psautier de St. Albans, maintenant conservé à Saint-Godehard de Hildesheim. Ce volume, presque certainement, appartint à Christine de Markyate. Bon nombre des obits inscrits au calendrier sont ceux de personnes avec qui sa Vie la met en rapport. Ici encore, pourtant, dans un sujet où ces renseignements revêtent bien quelque importance, M. T. omet d'indiquer les jours où figurent ces divers obits, soit dans le Psautier en question, soit dans d'autres documents auxquels il le compare, comme le Psautier d'or de St. Albans, naguère à Kew, dans la collection Cockerell.

M. T. ne s'est nullement intéressé au culte de Christine de Markyate. Si quelques traces pouvaient en être décelées dans des livres liturgiques de St. Albans, elles n'auraient pas échappé, cependant, à l'attention de M. F. Wormald (*English Benedictine Kalendars after A.D. 1100*, t. 1, Londres, 1939, p. 31-45), ni à celle de M. C. Hohler, excellent connaisseur, à qui M. T. a souvent recouru. La perte de la fin du texte nous prive du récit des derniers moments de Christine. Nous ignorons ainsi le jour de sa mort. Serait-ce le 5 décembre? Nos prédécesseurs, en inventoriant les calendriers des manuscrits latins de Paris, ont signalé sept fois une *Christina*, vierge, abbesse en Angleterre, toujours au 5 décembre (*Catal. Lat. Paris.*, t. 3, p. 727) : la plupart de ces témoins proviennent de Saint-Corneille de Compiègne et, sauf un bréviaire, ce sont des missels, qui n'apprendront pas grand-chose. Ils remontent au XIII^e^ siècle et au XIV^e^. Les pages du chanoine Leroquais ne mentionnent cette Christine du 5 décembre ni dans la description de ces sept manuscrits, ni ailleurs, ce qui ne laisse pas d'étonner. Le P. A. Zimmermann, dans son *Kalendarium Benedictinum* (t. 3, 1937, p. 483), a-t-il raison de voir en elle la prieure de Markyate? Un examen détaillé des livres liturgiques de la région parisienne permettrait peut-être de trancher. Serait-ce une dédicace d'église ou de chapelle?

La plus ancienne source imprimée que nous connaissions est le *Catalogus generalis sanctorum qui in Martyrologio Romano non sunt* (Venise, 1625) de Philippe Ferrarius, érudit souvent bien informé, mais combien fantasque ; au 5 décembre : « In Anglia, Sanctae Christinae Virginis, et Abbatissae ». Il aligne trois références : « Ex Martyrol. Angl. Vixit circa ann. 1080. De qua Polydor. Virg. lib. 9 Histor. Anglic. et Matth. Vuestmonst. ad an. praedictum. » Polydore Virgile et le recueil de *Flores Historiarum* attribué au XVII^e^ siècle à Matthieu de Westminster traitent, aux endroits indiqués (c'est-à-dire au début du livre 9 et sous l'année 1067), non de Christine de Markyate, mais de Christine, sœur de S^te^ Marguerite d'Écosse, qui se fit moniale à Romsey, dans le sud de l'Angleterre, à mi-distance de Salisbury et de Winchester. Celle-ci, pourtant, quoique qualifiée d'abbesse par des écrivains postérieurs, ne gouverna presque certainement pas ce monastère ; on peut voir sur elle la notice de T. F. Tout, dans le *Dictionary of National Biography*, t. 10, p. 289-290. Elle ne semble avoir été honorée d'aucun culte. Quant au *Martyrologium Anglicanum*, il n'est pas aisé de déterminer quel ouvrage Ferrarius avait en vue sous ce titre : la critique des sources de sa compilation n'est guère avancée. Ce n'est pas, en tout cas, le martyrologe en anglais à l'usage des Brigittines de Syon, imprimé un siècle plus tôt par Richard Whytford, mais bien plutôt *The English Martyrologe...*

by a Catholicke Priest, J. W., imprimé en 1608. Ou faut-il songer à quelque liste manuscrite tirée des calendriers auxquels Ferrarius avait accès? A l'époque, les auteurs de martyrologes, oublieux des bons exemples de Molanus, n'étaient pas fort regardants et inscrivaient presque d'office parmi leurs sources, soit un « martyrologe » national, comme ici, soit les *Tabulae* de l'église ou du monastère.

Cependant, à part cette Christine de Romsey, aucune candidate ne semble pouvoir entrer en compétition avec Christine de Markyate. L'erreur de qualification, abbesse au lieu de prieure, serait excusable. Ce serait donc elle que viseraient ces quelques manuscrits parisiens. N'oublions point pourtant que le 5 décembre est le jour de S^te^ Crispine, célèbre martyre africaine de Théveste, et qu'une ressemblance verbale a pu jouer. La question se complique du fait que le même jour, 5 décembre, est aussi, selon Zimmermann (t.c., p. 481-483), celui que St. Albans réservait à la commémoration annuelle des deux ermites Roger et Sigar, contemporains de Christine de Markyate et dont le premier fut intimement mêlé aux débuts de sa carrière. Or, Roger mourut un 12 septembre (Talbot, p. 22). Le 5 décembre serait-il, non un anniversaire, mais une sorte de fête du groupe formé par les ermites Roger, Sigar et Christine?

Goscelin, moine de Saint-Bertin, passé en Angleterre comme secrétaire de l'évêque Hereman de Sherborne, s'occupa principalement, surtout après la mort de son protecteur (20, et non 26, février 1078), à mettre en meilleur latin un certain nombre de Vies et Passions de saints anglais. M. T. place la *Vita Vulsini* au début de cette carrière (p. 68). Il renvoie pour la preuve aux pages qu'il a consacrées naguère à Goscelin en préface à son édition du *Liber confortatorius* (dans la troisième série des *Analecta monastica*, qui forme le fascicule 37 des *Studia Anselmiana*, 1955, p. 5-22 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 75, p. 263-264). C'est un sujet difficile, où Dom André Wilmart ne s'est avancé qu'avec d'extrêmes précautions quand il publiait, avec grand soin, une autre œuvre de Goscelin, la *Vita Edithae* (*BHL.* 2388 ; *Anal. Boll.*, t. 56, 1938, p. 5-101 et 266-307 ; voir p. 6-8) ; de même M. Mario Esposito, en imprimant la Vie de S^te^ Vulfhilde (*Anal. Boll.*, t. 32, 1913, p. 10-26). Ces deux critiques avaient senti la nécessité préalable de cataloguer exactement, sinon de publier, tous les écrits de Goscelin. Nous n'entrerons pas ici dans les détails, dont chacun serait à vérifier, mais, pour la *Vita Vulsini*, s'il est un point qui frappe dès l'abord, c'est qu'elle ne saurait être rangée parmi les premiers essais hagiographiques de son auteur. Elle appartient plutôt à la fin de sa carrière, si le seul manuscrit qui nous l'ait conservée, le *Gothanus* (cf. *Anal. Boll.*, t. 58, 1940, p. 99), est bien sans interpolation. En effet, le prologue est adressé par Goscelin à un successeur de Hereman. M. T. suggérait, en 1955, que celui-ci était Roger de Caen, évêque de 1107 à 1139, mais sans en donner de raison (*Studia Anselmiana*, t.c., p. 10). Goscelin ne se réfère pas à un écrit antérieur qui lui aurait servi de modèle, mais aux souvenirs recueillis chez ses confrères, du temps qu'il était à Sherborne, en particulier auprès du moine Ælmar, « nourrisson » (*nutricius*) du saint et témoin de sa vie

et de sa mort. Cette dédicace conserve le nom d'un prévôt de l'endroit, Wulfric, qui, du temps de l'évêque Hereman, avait exhorté Goscelin à écrire ; mais l'œuvre, destinée d'abord à Hereman, n'était guère avancée quand il mourut. L'auteur l'offre donc à un de ses successeurs.

Dans ce prologue, Goscelin semble joindre à la *Vita* proprement dite des *Miracula post mortem*. Est-ce tout l'ensemble formé par les § 9-24 ou une partie seulement de ceux-ci (par exemple jusqu'au début du § 13, où s'arrête l'abrégé *BHL.* 8753)? Il faudra y regarder de plus près que ne l'a fait M. T., notamment pour les Miracles du groupe commun à S^te^ Iuthwara et à S. Wulfsige. Nous en dirons un mot. Quant à la date où la Vie fut achevée, M. T. se fonde sur une mention d'Osmund, évêque de Salisbury (de 1078 au 3 décembre 1099), en donnant pour référence le feuillet 162^v^ du *Gothanus*. On est bien en peine de le trouver dans son édition, car la foliotation n'y est pas indiquée et, en outre, le numéro est faux : lire § 21 ou fol. 165^v^. Mais ce passage ne paraît pas nécessairement insinuer qu'Osmund fût mort au moment de sa rédaction. En fait, Goscelin semble avoir survécu jusqu'à l'époque où Richard I^er^ de Beaumes gouvernait le diocèse de Londres (du 26 juillet 1108 au 11 janvier 1127) ; ceci, pourtant, dépend du point de savoir si la *Vita Osgithae* (*BHL.* 6352) est à ranger parmi les écrits authentiques de Goscelin, ce que nous tenterons de fixer en l'éditant prochainement.

Il n'aurait pas été superflu d'identifier tout d'abord le héros de cette biographie et de bien déterminer quelques dates. Pour ne rien dire des autres sièges anglo-saxons, celui du Dorset fut occupé, dans l'espace d'un siècle environ, par trois homonymes. *Vulsinus* (*Wlsinus*), seule forme qu'emploie Goscelin, est une latinisation de *Wulfsige* (parfois *Wulsy* chez les modernes), et il s'agit de Wulfsige III, évêque de Sherborne, qui succéda à Æthelsige, premier du nom, presque certainement en 992. On hésite, pour sa mort, entre 1001 et 1002. Deux chartes de cette dernière année seraient l'une de lui, l'autre de son successeur Æthelric. Le jour étant assuré et proche du début de l'année civile (8 janvier, selon la *Vita* de Goscelin et l'abrégé *BHL.* 8754 ; la *Bibliotheca* imprime par erreur : « Iun. 8 »), il sera loisible, si ces documents sont authentiques, de s'y appuyer pour dater avec certitude la dernière charte où il figure et la première où paraît Æthelric, toutes deux en l'an 1002.

Y a-t-il lieu de reprocher au vieil historien de Westminster, Jean Flete (1421-1465), d'avoir admis que Wulfsige fut mis à la tête de cette abbaye par Edgar en 958? Edgar, il est vrai, ne devint roi d'Angleterre qu'en 959 (p. 69) ; mais il était dès 957 *rex et primicerius Merciorum*, et Jean Flete, prieur de Westminster, connaît et utilise des chartes aujourd'hui perdues. La question reste délicate : Londres est l'extrême limite du territoire où Edgar aurait pu exercer sa juridiction avant 959.

Une autre difficulté est la longueur du pontificat : 25 ans, selon Goscelin et selon Jean Flete (lequel est peut-être ici à la remorque de Goscelin), alors qu'il semble bien, nous l'avons noté, que Wulfsige n'a gouverné Sherborne qu'une dizaine d'années. M. T. signale deux passages où le *Gothanus* porte xxv en chiffres. Il en néglige un troisième, qui donne probablement la clé de l'erreur : dans les *capitula*, Goscelin compte en lustres, *quinque quinquenniis*,

en toutes lettres dans le *Gothanus*. L'expression rend plausible l'hypothèse d'une confusion entre II et U dans l'écriture de son temps. C'est une des explications qui se présentent à l'esprit ; il se peut aussi que Goscelin ait eu en tête la période de 25 ans pendant laquelle Wulfsige gouverna la seule abbaye de Westminster ou qu'il ait tenté, non sans maladresse, d'accommoder avec sa chronologie la mention, rencontrée ailleurs, d'une intervention personnelle de S. Dunstan lors de la promotion de Wulfsige à Sherborne. L'erreur ne serait pas nécessairement imputable à Goscelin, dont se plaint M. T. (« There is a grave error somewhere, and no matter how one juggles with the figures it does not seem possible to make them fit. The Vita... complicates matters by being so insistent on the assertion that Wulsin exercised his episcopal powers for so long », p. 70). Tout au plus devrait-elle être mise au compte d'une manie de dire en termes compliqués les choses simples. M. T. étudie ce que rapporte le texte concernant d'autres évêques de Sherborne et les prévôts (*praepositi*) du monastère épiscopal. Il découvre ainsi les noms de trois de ceux-ci avant Thurstan, le dernier, déjà connu, qui devint, en 1122, le premier abbé. Les chanoines séculiers de la cathédrale avaient été remplacés par des moines bénédictins vers 993, sous Wulfsige III précisément, les évêques du diocèse restant les chefs titulaires de la communauté jusqu'à ce que celle-ci fût constituée en abbaye régulière.

Il serait vain de s'ingénier à défendre Goscelin dans le détail. Non seulement il laisse passer des disparates de chronologie, mais encore il sait fort peu de chose de la carrière même de son héros et n'a guère cherché à s'en informer. Wulfsige ne fut pas un des moindres artisans de la réforme monastique. Longtemps abbé de Westminster, il devint, sans abandonner cette charge, évêque de Sherborne et en même temps, nous l'avons dit, abbé des moines qu'il introduisit dans sa cathédrale au lieu des clercs séculiers. Présenté par Guillaume de Malmesbury comme moine d'abord à Glastonbury sous S. Dunstan, il aurait été, selon Goscelin, attaché dès l'enfance à Westminster. Des privilèges en faveur de cette dernière abbaye et de l'Église de Sherborne sont allégués en témoignage de sa sollicitude pour les intérêts qui lui étaient confiés (§ 4). Mais que savait exactement Goscelin de la vie de Wulfsige ? Il supplée tant bien que mal à son ignorance par des inventions plausibles et des lieux communs, et ne semble guère avoir utilisé les chartes dont il parle. Comment, s'il s'était quelque peu documenté, aurait-il pu passer sous silence qu'en 998 Wulfsige avait obtenu du célèbre Ælfric, alors abbé de Cerne et ensuite d'Eynsham, de rédiger pour lui, en anglais, une série de canons pour l'instruction de ses prêtres ? On les possède, précédés d'une lettre latine d'Ælfric à Wulfsige (éd. B. Fehr, *Die Hirtenbriefe Ælfrics*, Hambourg, 1914, n° 1). On conçoit que Goscelin n'ait pas eu accès aux quelques bribes de correspondance que renferme le Pontifical de Sherborne, car ce beau manuscrit (aujourd'hui le *lat.* 943 de la Bibliothèque nationale, à Paris), qui avait été à l'usage de Wulfsige III et de son successeur Æthelric, appartenait déjà, dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, à Notre-Dame de Paris ; le texte des lettres se lit chez Stubbs, *Memorials of Saint Dunstan*, p. 406-409.

La *Vita Vulsini* de Goscelin se présente comme suit : le prologue, dont nous avons dit un mot, est suivi d'une liste des *capitula*, rédigés, sauf les deux derniers, en prose rimée et ornée. Ils sont apparemment de la même plume

que le reste, quoique les numéros ne coïncident pas exactement (au § 11 ou 12) avec ceux que porte la marge à cet endroit. Puis vient la *Vita* proprement dite (§ 1-5), la maladie, la mort et la sépulture (§ 6-9), quelques Miracles, survenus peu après (§ 10 et 11), et la translation de S. Wulfsige, toujours pourtant dans l'enceinte de son ancienne cathédrale (§ 12-13).

Ici s'arrête l'abrégé inédit du manuscrit Lansdowne 436 (*BHL.* 8753), signalé dans notre description du *Gothanus* (*Anal. Boll.*, t. 58, 1940, p. 99 ; cf. t. 56, 1938, p. 336). Celui de Jean de Tynemouth (*BHL.* 9754) n'allait pas au-delà de la mort du saint. Il n'eût pas été inutile, assurément, à en juger par les quelques variantes de *BHL.* 8753 fournies par Horstman dans son édition de *BHL.* 8754, de recourir à ce témoignage pour débrouiller des passages difficiles. Tout ce qui suit dans le *Gothanus* est entièrement nouveau.

D'abord (§ 14), *succedenti tempore*, un trait de l'intérêt porté au saint par le roi Canut et son épouse Emma (entre 1017 et 1035). Jusqu'au § 20 inclusivement, quelques Miracles encore, mêlés à de l'histoire locale. Alors débute une série de Miracles que Goscelin présente comme *communia... beatissimi confessoris ipsius Wlsini sanctissimeque virginis ac martiris Iuderuuare miracula* (§ 21) et qui nous mène jusqu'au § 23. Le suivant est un Miracle de la sainte martyre seule, précédé de la mention : *Proprium autem sacratissime Iuderuuare miraculum, quia simile habetur, hiis breviter annectitur, quamquam proprio libello suo competenter referatur.* Ces mots invitent à penser que Goscelin a connu, sinon composé ou arrangé lui-même, un texte sur celle-ci, dont l'abrégé de la *Nova Legenda Anglie* (*BHL.* 4613) donnerait encore une idée. Le § 25 et dernier célèbre l'union de la martyre et de l'évêque pour la gloire de Sherborne. Il semble bien sortir de la plume de Goscelin, quoique le titre qui y correspond, parmi les *capitula*, soit d'un autre style que le reste.

Quelle était cette sainte, dont l'introduction de M. T. ne dit mot ? D'origine britannique, du Cornwall peut-être, son corps fut transporté et vénéré à Sherborne. Goscelin l'appelle *Iudwara* (deux fois dans les *capitula*) et *Iuderuuara* (six fois, aux § 21-25, toujours par une seule *r* à la syllabe finale, en dépit des graphies de M. T.). C'est là un composé latinisé de son vrai nom, qui semble avoir été Aid, avec le mot celtique *wyry*, « vierge ». En Bretagne, on l'appelle indifféremment Aude ou Haude. Les hagiographes ont fait d'elle une sœur de S. Paul Aurélien, évêque de Léon, et de S^te^ Sidwell (*Sativola*), vénérée à Exeter (cf. *Anal. Boll.*, t. 53, p. 359). Jean de Tynemouth a connu une Passion, qu'il résume (*BHL.* 4613, sous *Iuthwara*) et dont Goscelin n'ignore pas les traits principaux, mais le dossier devra être complété un jour par la notice inédite de Nicolas Roscarrock. Contentons-nous d'observer que cette martyre ne figure pas au calendrier de Sherborne du manuscrit 422 de Corpus Christi, à Cambridge, daté par M. Wormald de 1061 environ (*English Kalendars before A.D. 1100*, t. 1, p. 183-195) ; S. Wulfsige, par contre, y est commémoré au 8 janvier (*Sancti Wulfsini Scirburnensis episcopi*). L'absence de toute mention de la vierge martyre, ainsi que de la translation ou élévation à Sherborne de S. Wulfsige, n'indique-t-elle pas que le calendrier en question pourrait être un peu plus ancien ? D'après la *Vita Vulsini* de Goscelin, que l'on peut croire bien informé en cette matière, l'évêque de Sherborne Ælfweald II (1045-1058) aurait déjà transféré les reliques de S^te^ Iuthwara à Sherborne, quoique l'honneur de la doter, en même temps que S. Wulfsige, d'un monument funéraire

plus digne fût réservé à l'évêque Osmund, successeur de Hereman (de 1078 au 3 décembre 1099). Osmund, on le sait, transporta le siège du diocèse de Sherborne à Salisbury. En attendant que ces détails soient mieux éclaircis, on consultera la notice de S. Baring-Gould, au 13 juillet, dans le précieux *Celtic and English Kalendar* qui conclut sa série de *Lives of the Saints*, et celle que le même auteur a donnée, avec J. Fisher, aux *Lives of the British Saints* (t. I, p. 185-188, au mot *Aude*). Ces recueils n'ont pu connaître les Miracles mis en meilleur latin par Goscelin ou composés par lui.

Le texte de la *Vita Vulsini* imprimé par M. T. appellerait bien des remarques. Voici, par manière d'exemple, quelques bévues où le manuscrit pourtant présente clairement la leçon correcte et attendue : page 73, ligne 5 du prologue, pour *ipso*, lire *ipsi ;* vers la fin, lire *restituit ;* dans les *capitula*, au n° 1, pour *modo sub urbano*, lire *in suburbano ;* p. 75, § 1, l. 10, lire *famulum ;* § 3, l. 6, lire *ecclesiasticam ;* p. 76, dernier mot du § 3, pour *promeruit*, lire *promovit ;* dernière phrase du § 4, pour *tamen*, lire *tantum ;* p. 78, § 8, l. 4, lire *reconditorium ;* p. 79, tout en haut, pour *mouerit* et *attraxerit*, lire *movit* et *attraxit ;* p. 80, fin du § 11, pour *tribuit*, lire *tribuat ;* § 12, vers le milieu, pour *assertorem*, lire *assertionem ;* p. 81, fin du § 14, pour *libra*, lire *libras ;* p. 82, l. 10, pour *collum*, lire *colum ;* dernier mot de la page, pour *prelustrissimi*, lire *perlustrissimi ;* p. 83, § 18, l. 4, pour *complentur*, lire *complerentur ;* l. 6, pour *qui*, lire *que ;* § 20, l. 2, pour *iuris indicationi*, lire *iuris in dictionem ;* p. 84, 3 lignes avant la fin du § 20, pour *dominionem*, lire *dicionem ;* § 22, l. 10, pour *estas*, lire *escas*.

Dans d'autres cas, plus nombreux, des corrections s'imposent manifestement, soit pour le sens, soit à cause de passages parallèles, soit parce qu'il s'agit de fantaisies graphiques propres au scribe et déjà relevées dans l'édition d'autres feuillets du *Gothanus*. Ainsi, par manière d'exemple, p. 74, dans les *capitula*, au n° 8, il faut corriger *Dum ungitur ;* au n° 10, corriger *Euerctiorum* en *Wicciorum ;* au n° 15, *colle* en *selle ;* au n° 17, *sub qua* en *sub una ;* p. 75, au n° 24, lire sans doute *cito* pour *cibo ;* au n° 25, pour *quo habitacionis*, corriger *cohabitacionis ;* p. 75, § 2, l. 4, la phrase est mal coupée, il faut placer la virgule après *contra ;* § 3, l. 4, corriger *paternisque* en *patruisque :* le *Gothanus* porte *Aekestano* pour *Aethelstano*, mais le contexte montre à l'évidence, par la mention d'Edred, qu'il s'agit bien des oncles paternels d'Edwin, qui avaient régné avant lui ; p. 76, l. 1, corriger *preconia* en *preconio ;* un peu plus bas, deux fois, *quantus* en *quantum* et, à l'avant-dernière ligne de la page, corriger *ierarchia* en *ierarcha ;* p. 78, le premier mot du § 8, *regente*, doit être corrigé en *urgente* ou en *vergente ;* p. 79, l. 11, *uiuica* (où le manuscrit porte en fait *vmca*) doit se lire presque certainement *miracula ;* p. 79, au milieu du § 10, lire *differ<r>etur* (l'*r* au lieu de *rr* est une fantaisie habituelle au *Gothanus*) ; p. 83, l. 3, corriger *et quid* en *ecquid ;* p. 18, l. 8, pour *editula*, mot inexistant (faute répétée à la p. 72), lire *edicula ;* l. 12, corriger *dilapsum* en *dilapso ;* p. 84, l. 1, corriger sans doute *velut se* en *velut si ;* § 21, vers la fin, pour *domine facie*, lire *Domini facie ;* § 22, l. 1, corriger *post* en *prius ;* § 23, l. 1, corriger sans doute *si* en *sed*, et certainement *pinarii* en *primarii*.

Quelques phrases sont incompréhensibles et manquent de verbe principal : par exemple, p. 78 § 8, celle qui commence par les mots *O quam beatos ;* p. 80, § 12, celle qui débute par *Sic venerabilis ;* et, à la p. 83, la dernière phrase du

§ 18, que l'éditeur marque d'un *sic*, mais ne tente pas de corriger ; elle est certainement mal coupée.

Outre les fautes de lecture et l'absence d'un premier nettoyage des erreurs les plus visibles, le lecteur est embarrassé par une ponctuation défectueuse, fantaisiste ou inconséquente. Le *Gothanus* est des plus arbitraires, on le sait. Ce n'est pas un motif de présenter ainsi les leçons en vrac et inintelligibles. Pour bien faire, l'édition devrait être reprise sur nouveaux frais et accompagnée au moins d'un petit commentaire explicatif : elle le mérite, car cette *Vita* et les Miracles qui l'accompagnent renferment pas mal de renseignements utiles ou de détails intéressants à divers points de vue.

P. Grosjean.

Marie-Louise Portmann. *Die Darstellung der Frau in der Geschichtschreibung des früheren Mittelalters*. Bâle et Stuttgart, Helbing et Lichtenhahn, 147 pp. (= *Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft*, t. 69).

Cet ouvrage n'est certes pas le premier à décrire la conception que le moyen âge se faisait de la femme, mais, à la différence de plusieurs autres, tel celui d'Heinrich Finke, *Die Frau im Mittelalter* (1913), il n'embrasse qu'une partie de cette période : le haut moyen âge (jusqu'au XI^e^ siècle inclusivement).

Un premier chapitre résume, en guise d'introduction, l'idéal de la femme dans l'antiquité (la ménagère soumise, la matrone féconde, la virago aux vertus masculines), puis, en opposition, le nouvel idéal chrétien, rappelant notamment les louanges de la virginité, à l'instar de la Vierge Marie, chez S. Jérôme et S. Ambroise ; l'auteur montre enfin comment le thème de la virago se retrouve dans certaines *Vitae* du début du moyen âge (le courage devant le martyre ou la constance dans l'ascèse). Le chapitre 2, intitulé « Die Frauendarstellung des frühen Mittelalters », contient, en réalité, la description de quelques types de femmes en Gaule du VI^e^ au XI^e^ siècle (Venance Fortunat y est largement mis à contribution). Dans le troisième chapitre, le plus développé, M^lle^ P. évoque, avec une prédilection évidente, un choix restreint de personnalités remarquables au point de vue de la sainteté (S^te^ Adélaïde, S^te^ Mathilde) ou de l'intelligence (Hroswita), toutes issues de la famille royale saxonne, qui fonda le Saint Empire germanique, ou en rapport avec elle. Le chapitre 4 nous emmène dans le Vermandois avec Flodoard de Reims et, plus longuement, en Italie avec Liutprand de Crémone. L'œuvre de cet évêque, sombre et souvent tendancieuse, dépeint surtout des épouses de guerriers, rivalisant d'ambition et de luxure. Le cinquième et dernier chapitre — on aura remarqué qu'il sont répartis géographiquement — nous ramène dans les régions de langue allemande. M^lle^ P. interroge, au cours de ces pages, quelques sources du XI^e^ siècle (Annales de Quedlinbourg, Chronique de Thietmar de Merseburg, *Casus Sancti-Galli* d'Ekkehard IV, Vies de recluses), ce qui lui donne l'occasion de retoucher des portraits antérieurs et d'en ajouter de nouveaux.

Comme l'ouvrage ne comporte aucun index, voici, dans l'ordre de leur entrée en scène, les principales saintes dont il y est question :

Radegonde (p. 25-44) et sa fille spirituelle, Agnès, à Poitiers (29-31), Monégonde (44-45), Bathilde (46-50), Gertrude de Nivelles et Itte (50-52), Lioba (60-62), Hathumod (62-66), Adélaïde, impératrice (73-77, 93-100, 118-119, 125-126), Mathilde, reine (77-93, 123-125), Mathilde, abbesse (118-119), Liutbirg (131-134), Wiborade (134-140). Que le lecteur compare cette liste avec les tables de travaux tels que ceux de Ludwig Zoepf (*Das Heiligen-Leben im 10. Jahrhundert*, cité par l'auteur) ou de L. van der Essen (*Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens*, non cité) ; il se rendra compte que le titre de l'ouvrage est à interpréter dans un sens limitatif. Cela ressort également de l'examen de la bibliographie, peu étendue.

Mais M^lle^ P. a tenu à faire du travail de première main. Son interprétation des sources est avisée ; tout son effort porte sur l'analyse des textes, la description des personnages. Le soin qu'elle a mis à noter les influences littéraires qu'on décèle chez les chroniqueurs, les hagiographes, etc. sera particulièrement apprécié.

Nous nous demandons pourtant si le livre de M^lle^ P. ne laissera pas un peu le lecteur sur sa faim. L'abondance des portraits de tout genre, se succédant page après page, n'est pas compensée par des vues synthétiques suffisamment nettes. Des digressions ou des redites empêchent les lignes maîtresses d'apparaître. L'auteur résume, il est vrai, en un « Schlusswort » fort concis les éléments essentiels de son exposé, mais on a l'impression de s'y trouver au milieu d'une forêt, sans chemin ni sentier clairement tracés. Comme on est loin des pages où, en quelques traits énergiques, G. Schnürer décrit l'évolution dans la conception de la femme au temps de S. Ambroise à la suite de la pénétration du christianisme (*Kirche und Kultur im Mittelalter*, t. 1^er^, Paderborn, 1924, p. 34-38). L'ouvrage n'a pas d'introduction ; quels principes ont guidé le choix de M^lle^ P. ? Et ce choix a-t-il toujours été heureux ? Ainsi l'œuvre de Liutprand — qui fut mêlé, on le sait, à tant d'événements, mais qui n'en est pas moins un grand passionné — reflète-t-elle la mentalité d'une époque, d'une région ? Enfin, puisque de nombreuses femmes dont les silhouettes défilent devant nos yeux sont l'objet d'un culte, une note sur la nature de ce culte eût été bienvenue : est-il local ou universel, immémorial ou récent ? et ainsi de suite. L'interprétation de telle ou telle *Vita* est inévitablement en relation avec cette donnée.

J. van der Straeten.

Georg Schreiber. *Die Wochentage im Erlebnis der Ostkirche und des christlichen Abendlandes.* Cologne, Westdeutscher Verlag, 1959, 284 pp. (= *Wissenschaftliche Abhandlungen der Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen*, 11).

Au cours d'une carrière déjà longue, Mgr Schreiber, auteur fécond autant qu'estimé, s'est intéressé successivement à toutes les formes, officielles et folkloriques, de la dévotion. Il vient d'ajouter un chapitre à cette histoire, en nous donnant le résultat de ses recherches

sur le rôle et le symbolisme des sept jours de la semaine dans la pratique religieuse : « die kultisch gepflegte Woche ».

On n'attendrait pas que pareille matière, qui, de prime abord, semble assez limitée, présentât tant d'aspects variés, d'Alcuin à nos jours. Que l'observation du dimanche, dédié à la S^te^ Trinité, donnât lieu à d'amples développements, on s'en doutait bien. On savait aussi que le jeudi est plus particulièrement consacré à l'Eucharistie, le vendredi à la Passion et au Sacré-Cœur, le samedi à la Vierge Marie. Ce sont là des usages chrétiens, illustrés notamment par une série de messes votives et par d'innombrables témoignages, tirés parfois, notamment en ce qui concerne le repos dominical, de la littérature des Miracles et des *Exempla*.

Mais les saints, qui retiennent spécialement notre attention dans ce Bulletin, en quoi leur culte est-il engagé, lui aussi, dans la « sakrale Septimana » ? Outre des mentions fréquentes distribuées dans tout l'ouvrage, une section leur est réservée, au ch. 14 : *Heilige in den Wochenmessen*. Il y est question de jours dédiés à Tous les Saints, aux Apôtres, à S. Pierre, à S. Étienne, à S. Jean-Baptiste, au patron local, d'après les églises et les époques. Au ch. 9, qui traite du mardi, nous trouvons plus en détail l'histoire de l'« Anna-Dienstag », du « St. Josephs-Dienstag » de l'« Antonius-Dienstag ». Ailleurs, il est fait mention de la pratique des « dix vendredis ou des dix dimanches en l'honneur de S. François Xavier », etc. Des exercices semblables ont pour objet S. Ignace et S. Louis de Gonzague.

Pour les amateurs d'anecdotes curieuses : p. 91, Mgr S. rappelle qu'à en croire l'auteur de la *Navigatio S. Brendani*, Judas l'Iscariote, plongé dans les flammes de l'enfer, bénéficiait, les dimanches, d'un jour de répit, qu'il passait sur un rocher dans la mer ; p. 202, c'est S. Ulric d'Augsbourg qui, d'après sa légende, changea en un beau poisson le rôti de viande qu'on lui présentait à table, un vendredi, jour d'abstinence ; dans une circonstance pareille, un aigle avait laissé choir un poisson devant S. Corbinien, évêque de Freising, et ses compagnons de voyage.

N'omettons pas, en terminant, de noter que Mgr S. a décrit aussi l'influence du cycle hebdomadaire sur la vie sociale, au moyen âge, sur les communautés et les confréries, sur les agriculteurs, les mineurs, etc. Auteur du livre *Gemeinschaften des Mittelalters* et de tant d'autres, il doit disposer d'un fichier bien fourni, dont il se sert en virtuose. M. Coens.

Hans Walther. *Initia carminum ac versuum medii aevi posterioris latinorum*. Alphabetisches Verzeichnis der Versanfänge mittellateinischer Dichtungen. Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1959, xiv-1186 pp. (= *Carmina medii aevi posterioris latina*).

Les érudits qui se dévouent à composer des répertoires méritent la reconnaissance du monde savant ; bien des recherches ne sont

possibles que grâce à ces utiles instruments de travail. Celui qu'a élaboré M. H. Walther devra désormais être entre les mains de ceux qui s'intéressent à la poésie latine du moyen âge et plus spécialement de ceux qui font l'inventaire des innombrables manuscrits légués par cette époque.

C'est en 1931 que, sur la proposition du célèbre médiéviste A. Hilka, l'Académie de Gœttingue approuva le projet d'une édition des *Carmina medii aevi posterioris*, c'est-à-dire depuis le XI^e^ siècle jusqu'au début du XVI^e^. Comme travail préliminaire on mit en chantier un recueil qui devait comprendre les *incipit* des œuvres en vers. La mort de Hilka, survenue en 1938, ensuite les événements politiques retardèrent l'exécution.

En 1950, M. H. Walther reprit le projet et fixa d'une manière précise les limites de l'entreprise. Il fut décidé que toutes les œuvres qui figuraient dans le *Repertorium hymnologicum* d'U. Chevalier seraient exclues (plus de 40.000 numéros) [1]. On n'en tiendrait compte que dans la mesure où il serait possible d'apporter un complément d'information. M. P. Lehmann insista pour que les *incipit* des pièces publiées dans la Patrologie latine et dont les *initia* sont enregistrés dans le répertoire de M. Vattasso (Rome, 1906-1908 ; = *Studi e testi*, n^os^ 16-17) fussent repris par la nouvelle compilation, afin de ne pas astreindre le chercheur à consulter un troisième ouvrage. La littérature proverbiale en vers a été écartée, car elle fera l'objet d'un volume spécial. Les *incipit* d'œuvres perdues sont aussi mentionnés. Enfin, il a été tenu compte non seulement des pièces éditées mais également de celles qui sont signalées dans les catalogues de manuscrits ou dont M. W. a découvert lui-même le texte en analysant des manuscrits.

La moisson a été plus abondante qu'il n'avait été prévu ; le recueil comprend plus de 20.000 *incipit*. Modestement, M. W. s'excuse des lacunes et il fait remarquer que, durant l'impression du volume, il a trouvé plus de 300 pièces.

L'usager de ce précieux recueil fera bien de lire attentivement la préface, car elle fournit des indications indispensables sur le contenu de chaque notice, sur ce qui s'y trouve ou ne s'y trouve pas. Les *incipit* sont imprimés d'après l'orthographe non médiévale, mais classique ; il y a toutefois une exception : *ae, oe* est partout rendu par *e*.

Ayant consulté à plusieurs reprises ce compagnon de travail, nous n'avons eu qu'à nous en louer.

Voici quelques remarques recueillies au cours de ces consultations. Le n° 14.819 : *Prologus explanat populus quod laude frequentat* est mentionné dans la *BHL.* sous le n° 5441. Un quatrain (*BHL.* 6523d), ajouté à la *Vita*

[1] Plusieurs volumes de cet indispensable répertoire étaient épuisés depuis longtemps. Ils ont été reproduits par le procédé anastatique, et il est possible à nouveau de se procurer la collection complète.

Patrocli, *BHL.* 6523, a été omis ; notons que dans la *BHL.* il faut lire : *Haec vitam sancti monstrat Patrocli* et non *Hanc*. Les sept vers qui célèbrent le *Trinubium Annae* sont cités deux fois dans Chevalier, nos 1113 et 28010. Ils ont été publiés par M. Förster dans *Probleme der englischen Sprache und Kultur. Festschrift Iohannes Hoops* (Heidelberg, 1925), p. 106. Le numéro 5713a est signalé dans la *BHL.* sous le n° 4162 ; il a été publié dans les *Anecdota ex codicibus Iohannis Gielemans* (Bruxelles, 1895), p. 343-344, et republié comme inédit dans *Hispania sacra*, t. 6 (1953), p. 129-130. Le n° 2949 : *Codicis est huius Rodulfus presbiter auctor*, a été publié par P. Lehmann, dans *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, t. 1 (Munich, 1918), p. 280. La petite pièce : *Septem milleno centum simul addere scito* (n° 17532a), a été également reproduite dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 40 (1879), p. 263. Dans son article sur les *Livres d'images destinés à l'instruction religieuse et aux exercices de piété des laïques* (*Histoire littéraire de la France*, t. 31, 1893, p. 217), L. Delisle reproduit, à titre d'exemple, une des inscriptions en vers léonins qui expliquent le sujet de la miniature (ms. 69 de la Bibliothèque royale de La Haye) : *Hic narrat patri Ioseph, hic sua sompnia matri.*

Sans doute l'impression de l'ouvrage était-elle trop avancée quand parut le recueil de H. Kusch, *Einführung in das lateinische Mittelalter*, t. 1 (Berlin, 1957) ; il n'en a pas été tenu compte.

B. de Gaiffier.

Gerard Achten et Hermann Knaus. *Deutsche und niederländische Gebetbuchhandschriften der hessischen Landes- und Hochschulbibliothek Darmstadt.* Darmstadt, E. Roether, 1959, 405 pp., ill.

Cet inventaire des 124 manuscrits qui proviennent de la collection du baron de Hüpsch (décédé à Cologne en 1805) donne une parfaite idée de l'extrême variété que présentent les livrets de dévotion désignés sous le nom de livres d'heures. Voici, en effet, les titres les plus fréquemment répétés dans ce catalogue : « Tagzeiten, Tagzeiten und Gebete, Psalterium und Andachten, Gebete und Andachten, Mariengebete, Gebete für das Kirchenjahr, für die Heiligenfeste, Kommuniongebete, Sterbegebete, Passionsandachten. »

Les principaux bénéficiaires de cet ouvrage seront les historiens de la spiritualité. Un soin particulier a été accordé aux prières, à leur identification, à leur comparaison avec des textes parallèles, à leur mise en ordre dans un long et excellent *Initienregister*. Quant aux hagiographes, ils ne s'attendent certes pas à des révélations sensationnelles de la part de ces *Libelli precum ;* ils n'ignorent pas non plus, cependant, qu'il leur est possible d'y trouver soit des indications, soit des confirmations précieuses de culte. Les plus riches en renseignements sont, à ce point de vue, les manuscrits 16, 17, 18, 55, 56 et 94, intitulés « Gebete für die Heiligenfeste ». Malheureusement, il sera fort laborieux de récolter les richesses qu'ils contiennent, ainsi que celles qui sont parsemées dans les autres manuscrits. Les noms de saints n'ont pas été repris systématiquement dans les Tables, bien qu'on ait multiplié celles-ci : « Provenienzregister (au

début du volume), Register der Schreiber- und Besitzernamen, Sachregister ». Il ressort du « Provenienzregister » que les manuscrits sont originaires des diocèses suivants : Cologne, Trèves, Liège, Utrecht. Il aurait été d'autant plus intéressant pour l'hagiographie de noter, de façon détaillée, les indications de provenance tirées des calendriers, litanies, etc. J. VAN DER STRAETEN.

Hans AURENHAMMER. *Lexikon der christlichen Ikonographie.* Erste Lieferung : *Alpha und Omega bis Albert von Trapani.* Vienne, Hollinek, 1959, 80 pp.

Notre revue a eu l'occasion de signaler le beau travail de M. Aurenhammer sur les images de la Vierge en Autriche (*Anal. Boll.*, t. 76, 1958, p. 281). Constatant l'intérêt sans cesse croissant porté aux études iconographiques, M. A. a commencé la publication d'un dictionnaire d'iconographie chrétienne. Une place considérable est réservée aux personnages de l'Ancien Testament. Les notices très développées d'Aaron, Abel, Abraham, Abigaïl, Adam et Ève occupent presque la moitié du fascicule. Il est tenu compte aussi de sujets tels que la dernière cène, les adieux de Jésus à sa mère, la séparation de Pierre et de Paul, ou de l'emblématique chrétienne : aigle, singe, épi. Chaque notice comporte une double bibliographie ; la première, *Quellen*, groupe les ouvrages qui ont trait à l'histoire ou à la légende, aux sources littéraires ; la seconde, *Literatur*, réunit les ouvrages qui concernent l'iconographie proprement dite. Cette méthode ne présente qu'un inconvénient ; dans certains cas, il faut mentionner deux fois le même travail.

Nous faisons les vœux les plus sincères pour que M. A. puisse mener à bonne fin son entreprise, qui comprendra une dizaine de fascicules. Le premier fait bien augurer de la suite. Le second paraîtra au début de l'automne prochain. B. DE GAIFFIER.

Louis RÉAU. *Iconographie des saints.* Paris, Presses universitaires, 1958-1959, 3 vol., VIII-1530 pp., illustrations. (= *Iconographie de l'art chrétien*, t. III).

En 1958, nous avions présenté à nos lecteurs les premiers volumes du monumental répertoire de M. Réau (*Anal. Boll.*, t. 76, p. 278). Le troisième tome est tout entier consacré à l'iconographie des saints et comprend plus de 1500 pages. Avec raison, l'auteur a réparti la matière de cette dernière section d'après l'ordre alphabétique des saints. Comme parfois la forme française du nom est assez différente du modèle latin, une liste spéciale, dans laquelle le nom français est accompagné de son équivalent en latin et dans les principales langues étrangères, a été publiée à la fin (p. 1385-1410).

Disons d'abord un mot sur la méthode qui a présidé à la rédaction de chaque notice. Certes, il n'est pas toujours possible d'adopter

uniformément un plan unique et rigide, car la matière est tantôt abondante, tantôt réduite à une simple mention. En général, voici comment se présentent les notices : nom du saint avec ses différentes variantes, brève biographie, indications sur le culte et les attributs, bibliographie.

Peut-être nous trompons-nous, mais notre impression est que M. R. a amassé au cours de sa longue et active carrière une information considérable, qu'il a classé ce vaste dossier et l'a jugé prêt à être livré tel quel au public savant. Une dernière revision systématique, entreprise surtout pour vérifier des affirmations hâtivement enregistrées ou pour combler certaines lacunes, aurait conféré à cette œuvre imposante un je ne sais quoi d'achevé qui malheureusement fait défaut.

Quelques remarques, recueillies au cours de sondages faits un peu au hasard, préciseront la portée de la critique que nous venons de formuler.

Voici d'abord quelques affirmations erronées. A propos des SS. Abdon et Sennen on lit : « Saints jumelés, nés en Perse, mais adoptés par l'Église d'Occident à cause de leur prétendu apostolat en Espagne... Ils habitaient Cordoue où ils venaient de se convertir au christianisme » (p. 10). Ces deux martyrs n'ont aucune attache avec l'Espagne ; mais dans la Passion de S. Polychronius, l'hagiographe mentionne la ville de *Cordula* (cf. *Anal. Boll.*, t. 51, 1933, p. 36 et 74 ; la forme *Cordula* a été probablement suggérée par le nom de la Cordyène). C'est sans doute *Cordula* confondu avec *Corduba* qui a entraîné l'attribution à l'Espagne de ces deux martyrs, qui n'y devinrent populaires dans le nord de la péninsule qu'après le transfert de leurs reliques à Arles-sur-Tech au x^e^ siècle (cf. *BHL.* 8).

Au sujet de S. Pacôme, M. R. imprime : « originaire de Memphis, qui porte le nom d'un dieu égyptien ithyphallique. D'après la *Vita*, il était *spartarius vestium* » (p. 1021). Ces renseignements se réfèrent à l'énigmatique *Pachomius iunior* (*BHL.* 6411, 6412) et non au fondateur du cénobitisme. Celui-ci n'a jamais été appelé *Pasthumius* ou *Posthumius*.

S. Patrocle de Troyes (*Patroclus* et non *Patrocius*), d'après la Passion *BHL.* 6520, n'est pas un saint militaire ; il aurait subi le martyre sous Aurélien, non sous Valérien.

C'est à la suite d'une série de confusions que Basilisse, femme de Julien, martyr sous Dioclétien (*BHL.* 4529), a été considérée comme l'épouse de Julien l'hospitalier (cf. *Anal. Boll.*, t. 63, 1945, p. 184-185).

Comme source de l'épisode légendaire du rassemblement des apôtres autour de la Vierge mourante, M. R. signale la Légende dorée. En fait, cet épisode figure dans un texte beaucoup plus ancien, à savoir le *Transitus* de la Vierge (cf. *Anal. Boll.*, t. 67, 1949, p. 21-48).

Au nom Calétric, on est renvoyé à S. Calais. *Caletricus*, évêque de Chartres, est pourtant bien distinct de S. Calais (*Carileffus*).

A propos de S. Ascicle (sic) de Cordoue (*Acisclus*), nous lisons : « Saint d'origine espagnole qui faisait partie, avec sa sœur sainte Victoire, d'une famille de douze enfants, tous martyrs » (p. 144). Les Passions *BHL.* 26, 27 parlent uniquement du célèbre martyr, chanté par Prudence, et de sa sœur ; il n'est

pas question de douze enfants. Ce n'est que très tardivement, et encore d'une manière hésitante, que les deux martyrs de Cordoue ont été considérés comme les fils de S. Marcel le centurion (cf. *Anal. Boll.*, t. 61, 1943, p. 137).

Après avoir décrit le célèbre triptyque de la descente de croix de Rubens et constaté que S. Christophe n'occupe qu'une place secondaire, M. R. fait la réflexion suivante : « C'est l'indice du déclin de la dévotion à saint Christophe après la Réforme et la Contre-Réforme » (p. 312). Pour qui connaît la genèse de cette œuvre, cette interprétation ne peut être retenue.

Plus haut, nous notions que diverses lacunes auraient pu être facilement comblées. Donnons quelques exemples. Jacques l'Intercis a été honoré en Italie, ainsi que le prouvent non seulement les passionnaires de ce pays, mais aussi des peintures (cf. G. Kaftal, *Iconography of the Saints in Tuscan Painting*, Florence, 1952, col. 520-521).

La bibliographie de S. Albert de Louvain et la liste des œuvres d'art qui lui sont consacrées sont par trop réduites. La première ne contient que la mention d'un ouvrage imprimé en 1848. A titre de renseignement, citons un article paru dans un périodique local : L. Deward, *L'iconographie de saint Albert de Louvain au XVII^e siècle* (*Revue de Saint-Albert*. Institut Saint-Albert, Jodoigne, t. 3, 1958, p. 10-16). Le lecteur qui s'intéresse à S^te Avoie aurait été heureux de savoir que la miniature des Heures d'Henri IV qui la représente est reproduite dans V. Leroquais, *Les Livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, pl. 121 (cf. *Anal. Boll.*, t. 46, 1928, p. 218). De même, la flagellation de S. Jérôme dans les Heures de Louis de Laval figure au même répertoire, pl. 82. Dans les notices relatives aux SS. Étienne, Laurent, Barthélemy, Onuphre, nous ne voyons pas citée l'étude que G. de Tervarent et nous-même avons publiée sur le thème du *Diable voleur d'enfants* (cf. *Anal. Boll.*, t. 57, 1939, p. 204-205).

Les œuvres d'art consacrées à S. Aré, évêque de Nevers († vers 558) sont très rares ; M. R. n'en mentionne qu'une. Le Musée national bavarois de Munich possède une belle sculpture du XV^e siècle provenant de la région nivernaise. Le saint, revêtu des ornements épiscopaux, est étendu seul dans une nacelle. Suivant la tradition, le corps de S. Aré, déposé dans une barque, remonta à contre-courant la Loire jusqu'à Décise (cf. *Gazette des Beaux-Arts*, t. 55, 1960, p. 189).

Parfois des indications bibliographiques trop sommaires mettront la patience des chercheurs à l'épreuve ; par exemple, M. Förster, *Die Legende vom Trinubium der hl. Anna*, Heidelberg, 1925. Il aurait fallu ajouter : publié dans *Probleme der englischen Sprache und Kultur. Festschrift Johannes Hoops*. De même W. Loeschke, *Sanctus Christophorus canineus*, 1955, reste une énigme si on ignore que ce travail a paru dans un recueil de mélanges *Edwin Redslob zum 70. Geburtstag* (cf. *Anal. Boll.*, t. 76, 1958, p. 250) ; id., *Neue Beiträge zur Darstellung des kynokephalen Christophorus in Osteuropa* doit être complété ainsi : dans *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*, t. 5 (1957), p. 38-59.

Telles courtes notices poseront au lecteur plus de points d'interrogation qu'elles ne lui apporteront de lumière. Voici un exemple, choisi au hasard : « Marie de Cordoue. XVII^e siècle. Jan van Hoeck. Martyre de sainte Marie de Cordoue. Musée de Dijon » (p. 889). N'y avait-il pas lieu de donner quelques renseignements sur cette sainte ? Au IX^e siècle, durant la persécution arabe,

les deux chrétiennes Flora et Maria furent mises à mort à Cordoue ; elles sont commémorées le 24 novembre (*Comm. martyr. rom.*, p. 542). Il y a longtemps que le tableau de Dijon est censé représenter Marie de Cordoue (voir, par exemple, A. Michiels, *Histoire de la peinture flamande depuis ses débuts jusqu'en 1864*, t. 8 [Paris, 1869], p. 111-112). Ne s'agit-il pas de S^te^ Barbe ? La tour aux trois fenêtres, le riche costume du bourreau semblent favorables à cette interprétation.

Critiques de détail, dira-t-on peut-être ; mais un répertoire de ce genre ne vaut-il pas précisément par la sûreté et la précision de l'information ?

Si nous nous sommes permis de les formuler, c'est que certaines notices, auxquelles M. R. semble s'être intéressé d'une manière spéciale, montrent ce qu'aurait été l'ensemble du travail, s'il les avait traitées toutes avec la même sollicitude. Parlant de ses devanciers, l'auteur écrit : « Ils sont fort incomplets, d'une confusion souvent inextricable et insuffisamment explicatifs » (p. 1371). Ce jugement n'est-il pas trop sévère et ne pourrait-il être retourné contre l'auteur ? N'aurait-il pas été possible de faire bénéficier les lecteurs de toutes les richesses que ces ouvrages contiennent, quitte à les compléter et au besoin à les clarifier ?

B. de Gaiffier.

Alexandre Masseron. *Saint Jean Baptiste dans l'art.* Paris-Grenoble, Arthaud, 1957, 188 pp., 152 illustrations.

Avocat au barreau de Brest, A. Masseron est décédé en 1959. Il avait consacré ses loisirs à l'étude de la Divine Comédie et des Vies de saints, plus spécialement à celles de l'épopée franciscaine. Le moyen âge italien attirait sa curiosité toujours en éveil. Au cours de ses voyages, il prenait des notes, qui peu à peu lui fournissaient la matière de livres lentement mûris. Depuis des années, M. M. s'intéressait à la représentation de S. Jean Baptiste dans l'art. Soucieux d'offrir aux lecteurs non seulement un beau livre, orné de magnifiques planches, mais aussi une information puisée aux meilleures sources, l'auteur a disposé harmonieusement en 14 chapitres tout ce qui caractérise les principaux épisodes historiques ou légendaires de la vie du précurseur vus par les artistes.

La bibliographie a été disséminée, assez parcimonieusement du reste, dans le cours de l'exposé. Les spécialistes regretteront de ne pas trouver une référence précise à côté de telle ou telle affirmation.

Pour l'iconographie orientale, M. M. s'est inspiré surtout du livre de M. E. D. Sdrakas, *Johannes der Täufer in der Kunst des christlichen Ostens* (cf. *Anal. Boll.*, t. 62, 1944, p. 274), et c'est à travers cet auteur qu'il connaît l'article de W. Haring, *The Winged John the Baptist*, paru dans *The Art Bulletin*, t. 5 (et non 2, comme l'imprime M. M. après M. Sdrakas, p. 9 ; cf. p. 29). Après avoir signalé, à la suite de M. Sdrakas, la plus ancienne représentation de S. Jean avec des ailes (fin du XIII^e^ siècle), l'auteur ajoute : « Mais ce type avait été publié dès 1707, par les Bollandistes, dans le tome IV de juin des *Acta Sanctorum*, d'après un reliquaire à peu près contemporain » (p. 30). Les deux historiens Haring et Sdrakas ne l'ignoraient point.

Une œuvre dont M. M. ne parle pas mérite d'être mentionée, à savoir le *Flabellum* d'Hohenburg (British Museum, Add. 42497 ; cf. R. B. Green, *The Flabellum of Hohenburg*, dans *The Art Bulletin*, t. 33, 1941, p. 153-155). La série des scènes, malheureusement incomplète au début et à la fin, y est traitée d'une manière très personnelle. On ne voit pas pour quelle raison l'auteur cite sous un titre allemand la monographie du P. R. Plus, parue en 1938. Il est regrettable que M. M. n'ait pas eu l'occasion de consulter le remarquable article de Mlle M. Aronberg Lavin, *Giovannino Battista. A Study in Renaissance Religious Symbolism* (*The Art Bulletin*, t. 37, 1955, p. 85-101). Il y aurait trouvé de nombreux renseignements pour son chapitre V : L'enfance du Précurseur... San Giovannino (p. 57-75). La pl. 68, tirée d'un manuscrit grec, est expliquée par cette manchette : « Un Ange conduit saint Jean Baptiste enfant dans la montagne ». D'après la tradition, cet ange est Uriel.

La maison d'édition Arthaud a tout mis en œuvre pour assurer au texte et aux planches une présentation somptueuse.

Signalons en terminant que le livre posthume d'É. Male, *Les saints compagnons du Christ* (Paris, 1958), s'ouvre par un long chapitre (p. 7-56) sur l'iconographie du précurseur.

B. de Gaiffier.

Marie-Louise David-Danel. *Iconographie des saints médecins Côme et Damien*. Lille, 1958, xiv-260 pp., 59 illustrations.

Mme David-Danel s'intéresse depuis de nombreuses années à l'iconographie des SS. Côme et Damien. Après avoir réuni patiemment une documentation considérable, elle a eu l'heureuse idée de l'ordonner et de la classer afin de dégager les traits essentiels de la dévotion des fidèles à l'égard des deux saints et des œuvres d'art que celle-ci a fait naître. Tel est l'objet de son travail, qui fut présenté à la Faculté des Lettres de Lille, comme thèse complémentaire.

L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont voici les titres : I. L'histoire de saint Côme et de saint Damien et sa représentation ; II. Œuvres dues à la piété des fidèles ; III. Œuvres qui ont une origine nettement professionnelle ; IV. Comment a été réalisée la figuration.

Dans la première partie, l'auteur a tâché de discerner l'élément historique qui est noyé dans un ensemble légendaire particulièrement touffu. Pour ce faire, elle a résumé le commentaire du P. Stilting imprimé dans les *Acta Sanctorum* en 1760. Comme le remarquait le P. Delehaye, ce commentaire très méritoire a paru « à une époque où l'on était mal outillé pour résoudre les questions compliquées que soulève non seulement l'histoire des célèbres martyrs, mais celle de leur culte » (*Anal. Boll.*, t. 27, 1908, p. 223).

Mme D. est trop optimiste quand elle condense ce qui peut être reconnu « comme très vraisemblable, sinon sûr » en ces quelques lignes : « Les frères Côme et Damien, d'origine arabe, de famille noble et chrétienne, sont nés en Cilicie (Asie mineure), à Égée, au IIIe siècle. Ils pratiquaient la médecine dans leur province, sous le qualificatif d'anargyres. Arrêtés et torturés par le juge Lysias, ils

subirent le martyre à Égée, en 287 sous Dioclétien. » (p. 19). De ces diverses affirmations, la critique hagiographique ne peut, pour ainsi dire, rien retenir, mais inutile d'insister sur ces premières pages ; disons seulement qu'il eût été plus simple, vu le but de la thèse, de rappeler sommairement l'immense dossier grec, oriental, latin, inventorié dans les trois *Bibliothecae hagiographicae*, et ensuite de noter que le culte en Orient et en Occident est attesté par des témoignages anciens et du meilleur aloi. Quant au lieu du martyre, il semble bien qu'il faille donner la préférence à la ville de Cyr, où, d'après Théodoret, s'élevait au début du v^e^ siècle une basilique consacrée aux deux saints (H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* ², p. 190).

Une fois franchis ces prolégomènes, l'exposé de l'auteur est d'une tout autre qualité. L'énumération des sanctuaires qui ont gardé des œuvres iconographiques relatives aux deux martyrs nous conduit à Rome, en France, en Allemagne, en Espagne et en Italie. Un paragraphe spécial a été réservé à « ce que l'iconographie des saints Côme et Damien doit à la dévotion des Médicis » (p. 74-101). A ce propos, M^me^ D. décrit avec une prédilection particulière les nombreuses peintures où le B. Angelico a glorifié les deux médecins.

Malgré l'attrait de ce chapitre, nous serions tenté de lui préférer ceux où l'auteur étudie l'apport des corporations et des confréries tant en France qu'à l'étranger, car le sujet n'avait jamais fait l'objet d'une enquête aussi détaillée. M^me^ D. a compulsé de nombreuses revues, surtout des revues médicales, qui contiennent parfois de très bonnes contributions historiques sur le culte des anargyres.

La dernière partie, où sont décrits les attributs des deux martyrs, réjouira et instruira les iconographes. Ils y trouveront la description des instruments professionnels que les artistes ont aimé à placer dans les mains des deux saints : baguette à saigner, lancette, pince et boîte à médicaments, pot à onguent, spatule, mortier, pilon, trousse, bourse, étui, billette d'écrivain, urinal, plantes médicinales. Un répertoire général des œuvres par pays et par lieux (p. 211-234), suivi de 53 reproductions, clôt cet intéressant ouvrage.

Dans la bibliographie, on est surpris de constater l'absence de trois répertoires iconographiques, ceux de K. Künstle, de J. Braun, de G. Kaftal (sur ce dernier, voir *Anal. Boll.*, t. 74, 1956, p. 287) ; ils auraient singulièrement aidé l'auteur dans sa recherche et on y trouve des œuvres d'art qui ont échappé à M^me^ D.

Peut-être aurait-il été opportun de relever, même très brièvement, les mentions des SS. Côme et Damien dans les anciens livres liturgiques, car ceux-ci constituent un des témoins les plus importants de la diffusion du culte. Signalons deux oraisons du *Libellus orationum* (cf. *Anal. Boll.*, t. 66, 1948, p. 300), qui est, comme on sait, un des plus vénérables témoins de la liturgie wisigothique. Elles mettent dans un étonnant relief le rôle bienfaisant des deux médecins. Ajoutons que l'Espagne wisigothique fêtait nos deux martyrs à une date particulière, le 22 octobre.

Ni dans la bibliographie, ni au paragraphe intitulé : *Groupement avec des saints ayant exercé la même profession* (p. 166-168), nous ne voyons cité l'opuscule de J. Molanus, *Medicorum ecclesiasticum diarium* (Louvain, 1595), publié par H. Cuyck, après la mort de l'auteur. Le docte louvaniste, qui a grossi singulièrement le groupe des saints médecins, fournit de curieux détails sur la pratique d'un art dont il se plaît à célébrer la bienfaisance et la noblesse.

M. G. Marro a attiré l'attention sur une très curieuse sculpture du XIV^e^ siècle, provenant de San Damiano Macra en Piémont ; elle servait, semble-t-il, d'enseigne à une épicerie (*Sulla iconografia piemontese dei santi medici Cosma e Damiano*, dans *Bollettino della Società per gli studi storici, archeologici ed artistici nella provincia di Cuneo*, N. S., n° 27, 1950, p. 38-53).

La fresque qui se trouve dans la crypte de l'église Saints-Côme-et-Damien au Forum et que M^me^ D. n'a pu reproduire figure, par exemple, dans le petit livre de B. Macchiarola, *Vita dei Santi Cosma e Damiano* (Rome, 1932), p. 63.

Le docteur E. J. Rosel Sáez a imprimé le texte d'une conférence intitulée : *Iconografía de los santos mártires Cosme y Damián, patronos de la clase médico-farmacéutica*, dans *Clinica y laboratorio*, t. 68 (1959), p. 64-80. L'intérêt de ces pages réside surtout dans la reproduction de quelques œuvres d'art moins connues.

La thèse de M^me^ D. était à l'impression quand parut l'article bien informé de M^lle^ A. Wittmann, *Kosmas und Damian im Jesuitendrama des deutschen Sprachraumes*, dans *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, t. 41 (1957), p. 223-243.

B. de Gaiffier.

Chandler Rathfon Post. *A History of Spanish Painting*, t. XII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1958, 2 vol., xv-792 pp., nombreuses illustrations.

En 1956 nous avions présenté à nos lecteurs les t. X et XI de l'histoire de la peinture en Espagne par M. C. R. Post (*Anal. Boll.*, t. 74, p. 289). Deux ans plus tard paraissait le t. XII, divisé en deux volumes. Il porte en sous-titre : *The Catalan School in the Early Renaissance*. Outre les œuvres de la Catalogne proprement dite, il passe en revue celles de la Cerdagne, du Roussillon, des Baléares et de la Sardaigne. Pour les deux premières provinces, M. P. a été aidé dans ses recherches par le meilleur connaisseur de l'art de cette région, M. Durliat. Plus M. Post se familiarisait avec l'histoire de la peinture espagnole, plus il s'intéressait, non seulement aux problèmes d'attribution, de style, d'écoles, mais à l'iconographie. Et de fait il s'est attaché dans ses descriptions à identifier les sujets représentés. Ce n'est que rarement qu'il a échoué dans ses efforts. Dans la dernière lettre qu'il nous adressait en 1958, le savant professeur, répondant à une suggestion que nous lui avions faite, dé-

clarait qu'il avait l'intention de terminer son Histoire de la peinture espagnole par un index iconographique. Il ne lui sera pas donné, hélas ! de réaliser ce projet, car nous venons d'apprendre sa mort, survenue vers la fin de 1959.

Quelques exemples, empruntés au tome XII, montreront que le travail de M. P. mérite d'être consulté par tous ceux qui s'intéressent au culte des saints. Parmi les martyrs de Sardaigne, le martyrologe hiéronymien signale au 30 mai et au 25 octobre S. Gabinus ou Gavinus (*Comm. martyr. hieron.*, pp. 282, 571). Ce saint, très populaire, a été peint sur un retable de l'église d'Ardara (p. 479) et sur un autre de l'église d'Oliena (p. 486). Après avoir remarqué que Gabinus est fêté le 25 octobre, M. P. fait la réflexion suivante : « It is a question how far he has been confused with St. Gabinus who... is commemorated on May 30 » (p. 480). Le P. Delehaye avait répondu à cette question : « Unum eundem esse nunc non ambigitur amplius » (*Comm. martyr. rom.*, p. 283). Ajoutons que dans cette notice le P. Delehaye n'a pas rappelé que nous possédons une Passion de S. Gabinus, conservée dans un manuscrit du XII^e^ siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. 34-35, 1915-16, p. 229). Nous nous proposons de la faire connaître prochainement.

Au musée de Tarragone, un tableau de Maître Oliva représente S^te^ Eurosie. Cette sainte, honorée surtout à Jaca, en Espagne (cf. V. Dubarat, *Les fêtes de S^te^ Eurosie à Jaca*, dans *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, t. 4, 1895, p. 387-394), posa à nos prédécesseurs un de ces problèmes complexes si fréquents en hagiographie (*Act. SS.*, Iun. t. 5, p. 88-91). Quoi qu'il en soit de ses origines, Eurosie fut vénérée aussi en Italie, surtout dans les provinces qui relevaient de la couronne d'Espagne (cf. *Anal. Boll.*, t. 33, 1914, p. 368 ; t. 43, 1925, p. 194-195).

La *Divisio apostolorum*, représentée sur un des tableaux de la collection Casella à Barcelone, mérite de retenir l'attention. Au centre, assise sur un trône, la Vierge dit adieu aux apôtres. Un petit cartouche, placé à côté de chaque apôtre, indique son nom et le champ de son apostolat. Il serait sans doute possible d'identifier l'écrit latin d'où proviennent ces inscriptions s'il était possible de les déchiffrer toutes. Sur cette fête, célébrée dès le IX^e^ siècle, voir *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 416.

Nous avons jadis dressé une liste de quelques œuvres consacrées à S. Julien l'hospitalier (*Anal. Boll.*, t. 63, 1945, p. 193). Le t. XII nous en révèle deux qui nous étaient inconnues (pp. 22, 288). Un retable, qui retrace la Passion de S^te^ Barbe, présente un épisode assez rare, la lapidation (p. 579).

Enfin, il est une scène que les artistes de la péninsule ont particulièrement affectionnée : le Christ apparaissant à sa mère après sa résurrection. Sur ce sujet, on lira maintenant l'excellent article de M. J. D. Breckenridge, « *Et prima vidit.* » *The Iconography of the Appearance of Christ to his Mother*, dans *The Art Bulletin*, t. 39 (1957), p. 9-32, dont on trouvera un bon résumé au mot *Auferstehung Jesu*, dans *Lexikon der Marienkunde*, t. I, col. 403-411.

B. de Gaiffier.

Enrico Cerulli. *Scritti teologici etiopici dei secoli XVI-XVII.* II. *La Storia dei Quattro Concili ed altri opuscoli monofisiti.* Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1960, XIX-246 pp. (= *Studi e testi,* 204).

Présentant il y a deux ans aux lecteurs des *Analecta* (t. 76, p. 455-457) le premier volume de cette collection de *Scritti,* nous disions que M. Cerulli se proposait d'y donner la parole aux défenseurs de la théologie de l'Église d'Abyssinie, engagés dans la controverse avec les missionnaires venus d'Occident. Ce premier volume contenait trois opuscules émanant de milieux hérétiques au sein même de l'Église monophysite, les Mikaélites, secte qu'on ne savait pas, jusqu'alors, s'être si longtemps maintenue. Dans le présent volume, ce sont des représentants autorisés de l'orthodoxie officielle qui s'expriment. Ils sont quatre ; leurs traités s'appellent : « Le Trésor de la foi », « La Consolation de l'âme », « Le Miroir de l'intelligence », « Les Dix questions ». M. C. en donne l'édition, suivie d'une traduction et accompagnée de quelques notes, le premier d'après cinq manuscrits, les trois autres d'après, chaque fois, un manuscrit unique, de Paris.

C'est dans l'ordre chronologique qu'ils se suivent. « Le Trésor de la foi » est à placer avant la mort du négus Claude (22 mars 1559) et après l'arrivée en Éthiopie du P. Gonzalve Rodriguez (1555), peut-être même après celle du P. André d'Oviedo (1557). On y trouve d'abord un aperçu, vu sous l'angle monophysite, des quatre premiers conciles ; l'auteur se plaît à rappeler le rôle insigne qu'y jouèrent quatre grands patriarches alexandrins : Alexandre, Timothée et Cyrille en qualité de présidents, à Nicée, Constantinople, Éphèse, Dioscure en qualité de champion de la vérité, qui tint tête à tous les autres, à Chalcédoine. Vient ensuite une réponse — la première du genre — à cinq difficultés formulées par les « Européens ».

« La Consolation de l'âme » se présente sous forme d'une lettre ouverte au négus régnant (Za-Dengel), écrite en 1603-1604 par un ecclésiastique exilé en Égypte, qui se nomme Newāya Masqal (Vase de la croix), pour mettre son souverain en garde contre les objections fallacieuses des missionnaires — elles sont cinq, ici aussi. Ce discours, qui dans le manuscrit de Paris éth. 119 prend la suite des trois opuscules mikaélites mentionnés ci-dessus, ne semble pas refléter les idées de la secte.

A plusieurs titres, que nous n'avons pas à énumérer ici, « Le Miroir de l'intelligence », qui date de 1621-1622, c'est-à-dire d'une époque où l'union régnait, précaire, entre l'Éthiopie et l'Église catholique, est le plus intéressant de ces divers écrits, tandis que « Les Dix questions », conservées dans un manuscrit du XVIII^e^ siècle, mais remontant au XVII^e^, sont d'un type plus populaire.

De ces textes, un seul était publié jusqu'à présent, le deuxième. Ludolf, l'éditeur, n'avait examiné qu'en surface « La Consolation de l'âme », lorsqu'il la jugeait « incondita satis, multisque locis in-

sulsa, qualem philosophandi imperitus dare potest. Nullum enim quaestionis statum format. Adversariorum mentem non clare proponit, responsiones plerumque ironice reddit, in tanta causa. Evagatur etiam quoties lubet et digressiones facit inamoenas multoties extra, oleas. » M. C., au contraire, s'entend à redonner à ces textes toute leur résonance, parce que, au-delà du travail philologique auquel il s'astreint exemplairement, il sait les replonger dans le courant de leur histoire vivante. P. Devos.

Le R^mc^ Père Abbé Pierre Salmon, O.S.B., a réuni dans un volume intitulé *L'Office divin* (Paris, Éditions du Cerf, 1959, 253 pp. = *Lex orandi*, t. 27), une série d'articles, parus dans diverses revues. Ils ont tous pour but de décrire l'évolution de l'office et plus spécialement de montrer comment s'est accompli le passage de la célébration solennelle à la récitation privée et solitaire. Deux chapitres nouveaux ont été ajoutés, ch. IV, *Les lectures de l'Office* (p. 135-204) : lectures scripturaires, patristiques, hagiographiques. Sur ces dernières, le savant bénédictin marque son accord avec ce que nous avons écrit ici même (t. 72, 1954, p. 134-166) ; ch. V, *Comment s'est formé l'office actuel?* (p. 205-240). L'auteur résume ce qui a été dit dans les pages précédentes. Quiconque désire apprendre où, comment et par qui se faisait la prière officielle dans les villes d'Occident avant Charlemagne, lira avec grand profit le ch. II : *De la répartition de l'office entre les diverses églises urbaines du V^e^ au VIII^e^ siècle* (p. 69-98). Modestement, le R. P. S. remarque qu'il n'a pas eu l'intention de remplacer l'*Histoire du Bréviaire* de Bäumer et de Batiffol. Il serait cependant souhaitable de le faire et le Révérendissime abbé de Saint-Jérôme est tout désigné pour entreprendre ce travail. B. G.

M. L. Kretzenbacher, bien connu pour ses travaux folkloriques, a remarqué en Carinthie de nombreuses représentations de S. Michel, peseur d'âmes. Désireux de montrer les origines et le développement de ce thème, il évoque les traditions relatives au jugement dans la littérature et l'art en Orient et en Occident : *Die Seelenwaage. Zur* religiösen Idee vom Jenseitsgericht auf der Schicksalswaage in Hochreligion, Bildkunst und Volksglaube. Klagenfurt, 1958, 243 pp., 65 illustrations (= *Buchreihe des Landesmuseums für Kärnten*, n° 4). Cet exposé, qui repose sur une documentation sérieuse, n'a pas toutefois la prétention d'apporter des éléments nouveaux. A propos du Testament d'Abraham, dont les éditions sont signalées dans la *BHG*[3] sous les n^os^ 2001 et 2002, voir aussi N. Turner, *The « Testament of Abraham » : Problems in Biblical Greek*, dans *New Testament Studies*, t. 1 (1954-1955), p. 219-223. Un texte relatant le jugement de l'empereur Henri II, publié par nous dans les *Recherches de science religieuse*, t. 40 (1951-1952), p. 222-230, ainsi que quelques indications réunies dans cet article, ont échappé à l'auteur. Presque en même temps que le livre de M. K., paraissait dans le t. 23, II (1959) de la

Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft un article « Psychostasie » signé par E. Wüst (col. 1439-1458). B. G.

Invitée à écrire un *Saint Nicolas* pour inaugurer la collection *Votre nom — Votre saint,* destinée au grand public, Mme Jeanne Ancelet-Hustache a répondu par un charmant petit livre (Tours, Mame, 1959, in-12, 100 pp., ill.). Soucieuse de bonne critique (elle a lu Anrich, Delehaye et Meisen) autant que de bonne édification (celle qui, en pareille matière, sait demeurer souriante) et de bonne tenue littéraire (on connaît son talent), Mme A.-H. a tenté, sans trop appuyer, le dosage, assez inégal, elle en convient, de la fiction et du réel. Son exposé, par une habile astuce, se mue souvent en un dialogue entre le lecteur et l'auteur. C'est ainsi que, p. 25, elle se fait poser la question : « S'il est faux que tout soit vrai, est-il vrai que tout soit faux ? » La formule est piquante.

Dans la Note bibliographique qui termine l'opuscule, lire, p. 93, abbé Marin (au lieu de Morin) et H. Delehaye (au lieu de Delahaye), deux coquilles du typographe. M. C.

Destinée au « general reader », la nouvelle biographie du patron des orateurs sacrés (*St. John Chrysostom, Pastor and Preacher,* by Donald Attwater. Londres, Harvill Press, 1959, 192 pp., frontispice, carte) est empreinte d'une grande sympathie pour son héros. Rédigée sans prétention, elle s'inspire des meilleurs travaux contemporains. La principale source ancienne, comme l'écrit l'auteur (p. 190), reste le *Dialogue* de Pallade, *BHG*[3] 870. De ce document, partial mais indispensable, une nouvelle édition vient de paraître en grec avec traduction espagnole par les soins de D. Ruiz Bueno au tome 169 de la *Biblioteca de autores cristianos* (Madrid, 1958), p. 125-296. F. H.

Américain d'origine hellénique, le professeur Constantin Cavarnos a fait de 1952 à 1958 trois voyages à l'Athos. Il en a rapporté un petit volume de souvenirs et d'impressions sur la « sainte montagne », ses sites, ses monuments d'art et principalement ses moines, aussi bien les ermites que les cénobites et les membres des communautés idiorrythmiques : *Anchored in God.* Life, Art and Thought on the Holy Mountain of Athos (Athènes, éd. Astir, 1959, 230 pp., ill.). C'est l'état actuel du monachisme athonite qu'il présente avec sympathie à un large public, sans aborder — ni peut-être même soupçonner — les problèmes que ses origines et son évolution posent à la critique historique. F. H.

C'est à plus d'un titre que l'étude sereine et bien documentée de l'historien Viktor Burr, bibliothécaire à l'Université de Bonn, étude consacrée à *Ermenrich von Ellwangen* et parue dans l'*Ellwanger Jahrbuch 1954-1955* (t. 16, p. 19-31), mérite d'être signalée dans un bulle-

tin des publications hagiographiques. En effet, Ermenrich, né vers 814, entré au monastère bénédictin d'Ellwangen, formé, à Ratisbonne, par l'abbé Gauzbald de Niederaltaich, à Fulda — où il s'initie au grec — par un élève de Hraban Maur, à Reichenau par Walahfrid Strabo, et enfin à Saint-Gall, est l'auteur de deux Vies, celle d'Hariolfe (*BHL.* 3754), fondateur d'Ellwangen (le tome précédent du même *Jahrbuch* commémorait le 1200e anniversaire de cette fondation), et celle de Sualo (*BHL.* 7925-7926), à propos desquelles M. B. fait remarquer : « Das Wesentliche ist für ihn nicht die historische Erforschung der Worte und Taten der Missionare in Deutschland, sondern entsprechend dem Wunderglauben dieser Epoche der Nachweiss, dass sie durch Wunder ausgewiesene Diener Gottes waren. Es handelt sich nicht um Biographien, sondern um Hagiographien. » De plus, la nomination d'Ermenrich à l'évêché de Passau, en 866, fut l'occasion pour lui de s'affronter avec S. Méthode, l'apôtre de la Moravie. Un affrontement, qui alla jusqu'au fouet brandi par l'Allemand sur la tête de son collègue dans l'épiscopat, comme on le sait par le cinglant reproche que lui en fit plus tard Jean VIII, dans sa célèbre lettre de mai 873 : *Cuius enim, ut non dicamus episcopi, secularis cuiusquam, immo tyranni seviciam temeritas tua non excessit vel bestialem feritatem non transcendit, fratrem et coepiscopum nostrum Methodium carceralibus penis afficiens et sub divo diutius acerrima hiemis et nimborum immanitate castigans atque ab ecclesie sibi commisse regimine subtrahens et adeo in insaniam veniens, ut in episcoporum concilium tractum equino flagello percuteres, nisi prohiberetur ab aliis?* Tout naturellement, M. B. se rallie à la thèse proposée en premier lieu par M. A. W. Ziegler, selon laquelle c'est tout juste au monastère d'Ellwangen, en Souabe — comme le précise la *Vie* de Méthode —, que ce dernier aurait été emprisonné, durant près de trois ans. Dans cette présentation d'ensemble, cette même thèse acquiert une si haute vraisemblance qu'elle a séduit également Mgr F. Grivec, qui s'en explique dans *Zgodovinski Časopis*, t. X-XI (1956-1957, paru à Ljubljana en 1959), p. 282-284, sous le titre *Metodova ječa - Ellwangen* (La prison de Méthode, Ellwangen) ; il se sépare cependant de l'auteur sur d'autres points mineurs, relatifs à cette phase de la carrière de S. Méthode. P. D.

Il nous manquait, chose assez surprenante, une bonne étude sur le culte de S. Bennon, évêque de Meissen († 1106), canonisé par le pape Adrien VI en pleine effervescence de la réforme luthérienne. C'est après le transfert de ses reliques, de la Saxe, où elles étaient en péril, à Munich, que S. Bennon devint le patron de cette cité, demeurée catholique. A l'occasion du huitième centenaire de la fondation de la ville, M. Robert Böck a recueilli consciencieusement les témoignages de la vénération dont le saint a été l'objet, notamment de la part des pèlerins venus de nombreuses localités de la Bavière, de l'Autriche et d'ailleurs : *Die Verehrung des hl. Benno in München* (dans le *Bayerisches Jahrbuch für Volkskunde*, 1958, p. 54-

73, ill.). Comme sous-titre, l'article porte : *Wallfahrtsgeschichte und Mirakelbücher.* Par centaines, les faveurs obtenues dans les maladies les plus diverses ont été actées et imprimées, en des opuscules successifs, au XVII^e siècle. Ce genre de littérature prête, de nos jours, à des analyses qui, bien conduites, comme c'est le cas de celle-ci, deviennent une mine de renseignements précis sur le culte des reliques et les pratiques variées du folklore religieux. M. C.

Dans la collection *Fontes minores medii aevi*, publiée par l'Université d'Utrecht (cf. *Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 240), le 8^e fascicule porte comme titre *Consuetudines Fratrum Vitae communis* (édité par W. J. ALBERTS, Groningue, Wolters, 1959, 37 p.). Il contient deux textes assez courts, publiés pour la première fois d'après les manuscrits 70 H 79 et 129 E 4 de la Bibliothèque royale à la Haye. « Stark persönlich gehaltene Lebensregel », dit fort bien l'éditeur à propos du premier, paroles valables également pour le second. Ces règles de vie relèvent plutôt de l'histoire de la spiritualité. Comparées avec des *consuetudines* analogues déjà publiées, elles contribueront à mettre en valeur la riche physionomie de la « Devotio moderna ».

V. D. S.

Dans la série des *Textes pour l'histoire sacrée*, choisis et présentés par Daniel-Rops, l'abbé Francis HERMANS a publié un *Ruysbroeck l'Admirable et son école* (Paris, Arthème Fayard, 1958, XIV-240 pp.). Une éloquente préface du directeur de la collection introduit « l'extraordinaire aventure spirituelle » du maître mystique de Groenendaal. M. H. brosse d'abord, en raccourci et avec des couleurs violemment contrastées, « le décor du siècle » ; il retrace ensuite la Vie du B. Jean de Ruysbroeck et analyse « l'argument » de chacune de ses œuvres, dont il établit contre Gerson « la totale orthodoxie ». Passant alors à l'étude du « génie de l'école de Groenendaal au XIV^e siècle », M. H. essaie, d'après les textes ruysbroeckiens, de situer « l'ascèse et la mystique dans une vie surnaturelle ». Il termine par une galerie d'épigones : Jean van Leeuwen dit le bon Coq († 1379), Godefroid van Wevel († 1396), Jean de Schoonhoven († 1432), Denys le Chartreux († 1471) et Henri Herp ou Harphius († 1477).

Lorsqu'il traite des sources de la biographie de Ruysbroeck (p. 52-54), M. H. place en tête la vie rédigée par Pomerius comme étant « la meilleure, la plus limpide, la plus ancienne, la plus sûre ». Voilà, certes, un bon certificat. Il ne signale pas le problème critique que pose le récit antérieur, aujourd'hui perdu, de Jean de Schoonhoven (voir, notamment, la lettre d'A. Miraeus à H. Rosweyde, que nous avons publiée ci-dessus, p. 74-77) et passe sous silence la controverse qui a opposé plusieurs érudits à propos de la valeur du témoignage de Pomerius.

Un détail : M. H. mentionne quelque part « le bollandiste Rosweyde », ce qui, en rigueur des termes, a de quoi surprendre. Il est vrai que la fréquentation de Ruysbroeck, « poète des choses de l'âme », nous transporte hors du temps !

M. C.

Pour apprécier à sa juste valeur le remarquable ouvrage de M. l'abbé A. Friedmann, *Paris, ses rues, ses paroisses, du moyen âge à la Révolution* (Paris, Plon, xxxii-432 pp., 24 pl. in-texte et 4 plans), il faut mettre en évidence le sous-titre : *Origine et évolution des circonscriptions paroissiales.* Depuis le haut moyen âge jusqu'à la fin du xviii[e] siècle, l'auteur décrit la naissance et la croissance des diverses institutions qui contribuèrent à la fondation d'églises et de paroisses. Comme le remarque M. G. Le Bras dans la préface, l'empreinte féodale restait profondément marquée sur le sol parisien, même à la veille de 1789, et c'est elle qui explique bien des anomalies : les édifices religieux sont très nombreux aux environs de Notre-Dame, ils sont trop rares sur les bords de la Seine, dans les vastes possessions des monastères. Un travail de ce genre n'était possible que grâce à un inventaire méthodique des sources manuscrites. On en trouvera l'énumération en tête du volume. Les notes, les pièces annexes et les pièces justificatives publiées à la fin du volume (p. 337-423) témoignent aussi du sérieux avec lequel M. Fr. a mené son enquête. Vu le but poursuivi par l'auteur, on comprend qu'il ne se soit pas attardé à parler des patrons des églises ou chapelles ; il aurait été toutefois intéressant pour le lecteur de connaître l'identité du saint auquel est consacré l'édifice et, dans la mesure du possible, d'expliquer les raisons de ce choix. Ce second point est du reste parfois effleuré, par exemple, à propos de Sainte-Opportune (p. 95).

B. G.

S. Joseph Calasanz, mort à Rome en 1648, fut béatifié par Benoît XIV en 1748 et canonisé par Clément XIII en 1767. Après avoir fêté en 1948 le troisième centenaire de la mort de leur saint fondateur, ses fils ont tenu à commémorer le quatrième centenaire de sa naissance. Parmi les publications parues à cette occasion, il convient de signaler l'important numéro extraordinaire de la *Revista Calasancia* (Madrid, t. 3, 1957, fasc. 4, xix-739 pp., illustrations), qui constitue une véritable somme relative à la vie et à l'œuvre du saint. L'ouvrage, composé par de nombreux collaborateurs, comprend quatre parties : histoire, spiritualité, pédagogie, bibliographie. Dans la première, l'article du P. Bau, *La data natalicia de san José de Calasanz* (p. 25-38), explique pour quelles raisons l'auteur abandonne la date qu'il avait proposée dans sa volumineuse biographie (*Biografía crítica de San José de Calasanz,* Madrid, 1949, p. 42-68), à savoir le 9 décembre 1556, et lui préfère celle du 31 juillet 1558. Le même historien a aussi revisé attentivement la généalogie des Calasanz (p. 39-72). Une contribution des plus utiles est la *Sección bibliográfica* du P. R. Pérez (p. 695-724). Elle est d'autant plus utile que le P. C. Bau, dans l'ouvrage cité plus haut, n'avait indiqué que les sources manuscrites. Si nous ne nous trompons pas, deux anciennes Vies ont échappé au P. Pérez : Alessio della Concezione, *Vita del ven. servo di Cristo P. Giuseppe della Madre di Dio* (Rome, 1710), et Innocenzio di S. Giuseppe, *Della*

storia della vita, virtù e fatti del venerabile P. Giuseppe della Madre di Dio (Rome, 1734). Vers 1940 a paru une Vie en hongrois, J. Frideczky, *A barokk Róma szentje* (Budapest). On trouvera ici (p. 711-712) la liste des travaux que le P. L. Picanyol, spécialiste des études sur S. Joseph Calasanz et archiviste général de la Congrégation, a publiés dans diverses revues dirigées par les Pères des Écoles pies. Nous lui devons notamment l'édition en 9 volumes de la correspondance du saint (Rome, 1950-1956). B. G.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Abercrombie, N. *The Life and Work of Edmund Bishop.* London, Longmans Green, 1959, xv-539 pp., 1 pl.

Acocella, N. *La figura e l'opera di Alfano I di Salerno (sec. XI).* Parte I : *Profilo biografico.* Extr. de *Rassegna storica salernitana*, t. 19 (1958), 75 pp.

Alzin, J. *Bienheureux Marcellin Champagnat. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant ; Genval, Éd. Marie-Médiatrice, 1959, 191 pp. (= *Les Écrits des Saints*).

Anglo-Saxons (The). Studies in some Aspects of their History and Culture presented to Bruce Dickins. London, Bowes and Bowes, 1959, 322 pp., portr.

Balthasar, H. U. von. *Origène. Esprit et Feu*, t. I : *L'âme.* Textes choisis. Paris, Éd. du Cerf, 1959, 167 pp.

Barré, H. *Les premières prières mariales de l'Occident.* Extr. de *Marianum*, t. 21 (Roma, 1959), p. 128-173.

Bellemare, R. *Le sens de la créature dans la doctrine de Bérulle.* Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1959, 189 pp.

Bernhart, J. *Heilige u. Tiere.* München, Ars Sacra (J. Müller), 1937 [réimpr. 1959], 238 pp.

Beumann, H. *Nomen imperatoris. Studien zur Kaiseridee Karls d. Gr.* Extr. de *Historische Zeitschrift*, t. 185 (1958), p. 515-549.

— *Der Schriftsteller und seine Kritiker im frühen Mittelalter.* Extr. de *Studium generale*, t. 12 (1959), p. 497-511.

Billanovich, G. *Dall' antica Ravenna alle biblioteche umanistiche.* Extr. de *Annuario dell' Università cattolica del S. Cuore*, 1955-57, p. 73-107.

Boulangé, J. ; La Croix-Maval, A. de. *S. Pierre Canisius. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1960, 187 pp. (= *Les Écrits des Saints*).

Bouvet, J. *Adam de Perseigne. Lettres*, t. I. Paris, Éd. du Cerf, 1960, 251 pp. (= *Sources chrétiennes*, 66).

Bouyer, L. *La spiritualité du Nouveau Testament et des Pères.* Paris, Aubier, 1960, 635 pp. (= *Histoire de la spiritualité chrétienne*, 1).

Bredero, A. H. *Un brouillon du XII^e siècle : l'autographe de Geoffroy d'Auxerre.* Extr. de *Scriptorium*, t. 13 (1959), p. 27-60, pl. 8-10.

Brou, L. ; Vives, J. *Antifonario visigótico mozarabe de la catedral de León*, t. I : Edición del texto, notas y índices. Barcelone et Madrid, Instituto P. Enrique Flórez, 1959, xx-636 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, serie liturgica, t. V, 1).

Brusa, L. *Gli Atti del martirio di S. Agata*. Extr. de *Rivista di cultura classica e medioevale*, t. 1 (1959), p. 342-367.

Bühler, C. F. *The University and the Press in Fifteenth-Century Bologna*. Notre Dame (Indiana), Mediaeval Institute, 1958, 109 pp. (= *Texts and Studies in the History of Mediaeval Education*, 7).

Campos, J. *El autor de la « Passio SS. Perpetuae et Felicitatis »*. Extr. de *Helmantica*, t. 10 (Salamanca, 1959), p. 357-381.

Cary-Elwes, C. *La Chine et la Croix*. Trad. par C. S. G. Tunmer. Paris, Éd. du Cerf, 1959, 422 pp.

Certeau, M. de. *Bienheureux Pierre Favre. Mémorial*. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1960, 457 pp. (= *Collection « Christus »*, 4).

Cerulli, E. *Tre nuovi documenti sugli Etiopi in Palestina nel secolo XV*. Extr. de *Analecta biblica*, t. 12 (Roma, 1959), p. 33-47.

Chadwick, H. *Saint Ambrose : On the Sacraments*. London, A. R. Mowbray, 1960, 54 pp. (= *Studies in Eucharistic Faith and Practice*).

Chevallier, Ph. *S. Jean de la Croix docteur des âmes*. Paris, Aubier, 1959, 221 pp. (= *Collection « La Légion de Dieu »*).

Combaluzier, F. *Un gélasien de Saint-Martial de Limoges (IX^e siècle)*. Extr. des *Ephemerides liturgicae*, t. 73 (1959), p. 425-430.

Courel, Fr. *La Vie et la doctrine spirituelle du Père Louis Lallemant, de la Compagnie de Jésus*. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1959, 411 pp. (= *Collection « Christus »*, 3).

Darrouzès, J. *Deux sigillia du patriarche Antoine pour le Prote de l'Athos*. Extr. de *Ἑλληνικά*, t. 16 (1958-1959), p. 137-148.

De Angelis, P. *L'Ospedale di Santo Spirito in Saxia e le sue filiali nel mondo*. Roma, chez l'auteur, 1958, 270 pp., 100 ill.

Debongnie, P. *La grande dame du pur amour. Sainte Catherine de Gênes*. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1960, xxiii-223 pp., 3 pl. (= *Études Carmélitaines*).

Dekkers, E. *Autour de l'œuvre liturgique de S. Léon le Grand*. Extr. de *Sacris erudiri*, t. 10 (1958), p. 363-398.

del Estal, J. M. *S. Lorenzo y el Real Monasterio de el Escorial*. Extr. de *La Ciudad de Dios*, t. 171 (1958), p. 470-484.

Dereine, Ch. *La fondation de Cîteaux d'après l'« Exordium Cistercii » et l'« Exordium Parvum »*. Extr. de *Cîteaux*, t. 10 (1959), p. 125-139.

— *La spiritualité « apostolique » des premiers fondateurs d'Affligem (1083-1100)*. Extr. de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 54 (1959), p. 41-65.

D'Haenens, A. *Gérard de Brogne à l'abbaye de Saint-Ghislain*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. 70 (1960), p. 101-118.

— *Gilles Li Muisis historien*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. 69 (1959), p. 258-286.

Diaz y Diaz, M. C. *Index scriptorum latinorum medii aevi hispanorum*. Salamanca, Universidad, 1958-1959, 2 vol., xix-582 pp. (= *Acta Salmanticensia*, Filosofía y letras, t. 13, fasc. 1-2).

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 80-81 : *Dioscore-Dumno*. Paris, Letouzey et Ané, 1958-1959, col. 513-1024.

Discry, F. *L'ancien archidiaconé de Huy*. Extr. du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 41 (1959), p. 1-72.

Downey, Gl. *The Tombs of the Byzantine Emperors at the Church of the Holy Apostles in Constantinople*. Extr. de *The Journal of Hellenic Studies*, t. 79 (1959), p. 27-51.

Drögereit, R. *Die « Vita Bernwardi » und Thangmar*. Extr. de *Unsere Diözese in Vergangenheit und Gegenwart*, t. 28 (Hildesheim, 1959), p. 2-46.

Dubois, J. *S. Eugène de Deuil. Sa personnalité et son culte*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. 70 (1960), p. 83-100.

Duhamelet, G. *Élisabeth Leseur (1866-1914)*. Paris, Lethielleux, 1959, 167 pp., 2 pl. (= *Collection « Apôtres d'aujourd'hui »*, 15).

Dyggve, E. *La SS. cattedra di S. Pietro ed il suo ambiente storico primordiale*. Extr. de *Analecta romana Instituti Danici*, t. 1 (1959), p. 14-42.

Empain, L. *Les Saints nous parlent*, 3e série. Namur, Éd. du Soleil Levant, 1959, 235 pp.

English, M. *De donderheilige Sint Donatus en zijn verering in West Vlaanderen*. Extr. de *Biekorf*, t. 60 (1959), p. 65-73, 103-110, 141-150.

Fernandes Mascarenhas, J. *S. Gonçalo de Lagos*. Lisboa, Casa do Algarve, 1957, 39 pp. (= *Estudos Algarvios*, 4).

Ferreira Neves, Fr. *O primeiro Processo para a beatificação e canonização da Princesa Joana filha do rei D. Afonso V*. Aveiro, 1958, 90 pp. Extr. de *Arquivo do Distrito de Aveiro*, t. 24.

Foreville, R. *L'ultime « ratio » de la morale politique de S. Anselme*. Extr. de *Spicilegium Beccense*, t. 1 (1959), p. 423-438.

Foundoulis, I. M. *Λειτουργικὰ σημειώματα*. Extr. de *Θεολογία*, t. 30 (1959), p. 685-697.

Frend, W. H. C. *The Failure of the Persecution in the Roman Empire*. Extr. de *Past and Present*, nº 16 (1959), p. 10-30.

Garitte, G. *La collection « Monuments de l'ancienne langue géorgienne »*. Extr. du *Muséon*, t. 72 (1959), p. 443-461.

— *Un petit florilège diphysite grec traduit de l'arménien*. Extr. de *Analecta biblica*, 12 (1959), p. 102-112.

Gérard de Brogne et son œuvre réformatrice. Études publiées à l'occasion du millénaire de sa mort (959-1959). Extr. de la *Revue bénédictine*, t. 70 (1960), p. 1-240.

Gieysztor, A. *La porte de bronze à Gniezno*. Roma, Accademia Polacca, 1959, 18 pp., 6 pl.

Glorieux, P. *Les origines du Collège de Sorbonne*. Notre Dame (Indiana), University Press, 1959, 24 pp. (= *Texts and Studies in the History of Mediaeval Education*, 8).

Glykatzi-Ahrweiler, H. *La politique agraire des empereurs de Nicée*. Extr. de *Byzantion*, t. 28 (1958), p. 51-66, 135-136.

Gollob, H. *Götter in Karnuntum*. Wien, Gerold, 1957, 19 pp., 35 pl.

Guennou, J. *La couturière mystique de Paris* [*Claudine Moine*]. Paris, Éd. du Cerf, 1959, 310 pp.

HALKIN, L.-E. *Adrien VI et la Réforme de l'Église* Extr. des *Ephemerides theologicae Lovanienses*, t. 35 (1959), p. 534-542.

— *L'édit liégeois de 1526*. Extr. du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. 125 (1960), p. 405-430.

— *Godefroid Kurth. Documents sur les débuts de sa carrière universitaire*. Extr. du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 41 (1959), p. 195-231, 1 pl.

HEINSTADT, A. *Der Codex Casselanus 4° Theol. 25. Seine Heimat, sein Schicksal*. Extr. de *Charisteria* (Giessen, 1955), p. 99-123.

HERBILLON, J. *Le nom de S. Syr, à Nivelles*. Extr. de *Dialectes belgo-romans*, t. 16 (1959), p. 45-51.

HØEG, C. ; ZUNTZ, G. *Prophetologium*, fasc. 4. Copenhague, E. Munksgaard, 1960, p. 269-410 (= *Monumenta musicae byzantinae, Lectionaria*, t. 1, fasc. 4).

HUBERT, J. *Saint-Riquier et le monachisme bénédictin en Gaule à l'époque carolingienne*. Saint-Riquier, Abbaye, 1959, 24 pp.

HUYGHEBAERT, N. *Du nouveau sur la « Vita Audomari »*. Extr. du *Bulletin trimestriel de la Société académique des Antiquaires de la Morinie*, t. 19 (1959), p. 241-252.

JOANNOU, P.-P. *Le sort des évêques hérétiques réconciliés. Un discours inédit de Nicétas de Serrès contre Eustrate de Nicée*. Extr. de *Byzantion*, t. 28 (1958), p. 1-30.

KEYSER, E. *Die Verehrung der Heiligen in den Hamburger Kirchen im späten Mittelalter*. Extr. de *Hamburgische Geschichts- und Heimatblätter*, 17 (1958), p. 107-115.

KNOWLES, D. *The Religious Orders in England*, t. III : *The Tudor Age*. Cambridge, University Press, 1959, XIV-522 pp., 1 pl.

KÖSTER, K. *Neue Studien zu Meister Tilman von Hachenburg und seinen Glocken*. Extr. de *Jahrbuch der Hessischen Kirchengeschichtlichen Vereinigung*, t. 10 (1959), p. 77-91.

KRAMERT, K. ; WINTER, E. K. *St. Severin, der Heilige zwischen Ost und West*. Klosterneuburg, Bernina-Verlag, 1958-1959, 2 vol., 233, 456 pp., 16 pl., 2 cartes.

KURVINEN, A. *Caxton's « Golden Legend » and the Manuscripts of the « Gilte Legende »*. Extr. de *Neuphilologische Mitteilungen*, t. 60 (1959), p. 353-375.

LAFONTAINE, J. *Peintures médiévales dans le Temple dit de la Fortune virile à Rome*. Rome, Institut historique belge, 1959, in-4°, 83 pp., 22 pl. (= *Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes*, 6).

LAISNEY, M.-Cl. *S. Thomas More. Dialogue du réconfort dans les tribulations*. Namur, Éd. du Soleil Levant, 1959, 304 pp. (= *Les Écrits des Saints*).

LAMPEN, W. *Barrevoets*. Extr. de *Sint Franciscus*, t. 5 (1959), p. 131-145.

LAUREILHE, M.-Th. *Jourdain de Giano, Thomas d'Eccleston et Salimbene d'Adam. Sur les routes d'Europe au XIII^e siècle*. Chroniques traduites et commentées. Paris, Éd. Franciscaines, 1959, 232 pp., 3 cartes.

LAWRENCE, C. H. *St. Edmund of Abingdon*. London, Oxford University Press, 1960, X-339 pp., 1 pl.

LECOTTÉ, R. *Ex-voto en fer forgé du pèlerinage à Saint-Genest* (*Vosges*). Extr. de *Arts et traditions populaires*, 1958, p. 269-271, planche E.

Lubac, H. de. *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, Ire partie, t. 1-2. Paris, Aubier, 1959, 2 vol., 712 pp., 1 pl. (= *Théologie*, 41).

Masai, F. *Miniature mosane ou miniature saxonne? A propos du Sacramentaire de Wibald de Stavelot* (*Bruxelles, B. R. 2034-35*). Extr. de *Scriptorium*, t. 13 (1959), p. 22-26, pl. 5-7.

Meslin, M. *S. Vincent de Lérins. Le Commonitorium*. Namur, Éd. du Soleil Levant, 1959, 140 pp. (= *Les Écrits des Saints*).

Meylan, H. « *Martyrs du diable* ». Extr. de la *Revue de théologie et de philosophie* (Lausanne), 1959, p. 114-130.

Monastica, t. 1. Montserrat, Abadía, 1960, x-200 pp. (= *Scripta et documenta*, 12).

Monseigneur Louis-Théophile Lefort, directeur du Muséon (*1921-1959*). Extr. du *Muséon*, t. 72 (1959), p. 247-276.

Müller, I. *Die Florinusvita des 12. Jh.* Extr. de *Jahresbericht der historisch-antiquarischen Gesellschaft Graubünden*, t. 88 (1958), p. 1-58.

Mulchrone, K. ; Fitzpatrick, E. ; Pearson, A. I. *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*, Index II. Dublin, Royal Irish Academy, 1958, p. 587-1331.

Notermans, J. *De mosaanse held en heilige bisschop Sint Lambertus*. Kerkrade, De Zuid-Limburger, 1959, 46 pp., 1 carte.

Pagnani, G. *Frammenti della Cronaca del B. Francesco Venimbeni da Fabriano* († *1322*). Extr. de *Archivum franciscanum historicum*, t. 52 (1959), p. 153-177.

Pagnoux, J. *Le plus imitable des prêtres. S. Jean-Marie Vianney, patron de tous les curés*. Paris, Éd. Saint-Paul, 1959, 175 pp.

Paredi, A. *Messali ambrosiani antichi*. Suppl. à *Ambrosius*, t. 35, fasc. 4 (1959), 25 pp.

Paulin, A. *S. Cyrille de Jérusalem catéchète*. Paris, Éd. du Cerf, 1959, 250 pp. (= *Lex orandi*, 29).

Peri (Pflaum), H. *Der Religionsdisput der Barlaam-Legende, ein Motiv abendländischer Dichtung*. Salamanca, Universidad, 1959, 274 pp., 15 pl. (= *Acta Salmanticensia*, Filosofía y letras, t. 14, fasc. 3).

Pericoli, M. *Lauda drammatica e dramma sacro a Todi*. Todi, Accademia Tudertina, 1959, p. 133-141.

Pertusi, A. *Contributi alla storia dei temi bizantini dell' Italia meridionale*. Extr. des *Atti del 3° Congresso internazionale di studi sull' alto medioevo, 1956* (Spoleto, 1958), 23 pp.

Pomarès, G. *Gélase Ier, Lettre contre les Lupercales et dix-huit messes du sacramentaire léonien*. Introduction, texte, traduction et notes. Paris, Éd. du Cerf, 1959, 273 pp. (= *Sources chrétiennes*, 65).

Quellen (*Ausgewählte*) *zur Kirchengeschichte Ostmitteleuropas*. Hannover, Ostkirchenausschuss, 1959, IX-130 pp., 44 pl.

Quispel, G. ; Zandee, J. *A Coptic Fragment from the Life of Eupraxia*. Extr. de *Vigiliae christianae*, t. 13 (1959), p. 193-203.

Rodrigues, L. *O selo de São Teotónio*. Coimbra, chez l'auteur, 1958, 90 pp., 8 pl.

Ρωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι, t. IV, 1. Athènes, 1959, 183 pp.

SAMBIN, P. *Ricerche di storia medioevale.* Padova, Antenore, 1959, 197 pp. (= *Miscellanea erudita*, 9).

SAXER, V. *Légende épique et légende hagiographique.* Extr. de la *Revue des sciences religieuses*, t. 33 (1959), p. 372-395.

SCHERER, J. *Entretien d'Origène avec Héraclide.* Paris, Éd. du Cerf, 1960, 127 pp. (= *Sources chrétiennes*, 67).

SCHIRO, G. *Ὁ Βαρλαὰμ καὶ ἡ φιλοσοφία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην κατὰ τὸν δέκατον τέταρτον αἰῶνα.* Thessaloniki, Société d'études macédoniennes, 1959, 19 pp.

SEPPELT, F. X. *Geschichte der Päpste*, t. V, 2e éd. par G. SCHREIBER. München, Kösel, 1959, 573 pp.

SIMON, G. *Untersuchungen zur Topik der Widmungsbriefe mittelalterlicher Geschichtsschreiber bis zum Ende des 12. Jahrhunderts.* Extr. de *Archiv für Diplomatik*, t. 4 (1958), p. 52-119.

SOLAGES, B. DE. *Synopse grecque des Évangiles.* Leyden, Brill, 1959, III-1128 pp.

SOTIRIOU, G. A. *Ἡ ζωγραφικὴ τῆς σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως.* Extr. de *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, 4e sér., t. 1 (1959), p. 11-25, 6 pl.

SOTIRIOU, M. G. *Παλαιολόγειος εἰκὼν τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαήλ.* Extr. de *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, 4e sér., t. 1 (1959), p. 81-86, 2 pl.

STEIDLE, B. *Regula Magistri - Regula S. Benedicti. Studia monastica.* Roma, Orbis catholicus, 1959, VIII-144 pp. (= *Studia Anselmiana*, 44).

STIERNON, D. *Bulletin de théologie mariale byzantine.* Extr. de la *Revue des études byzantines*, t. 17 (1959), p. 201-250.

STIERNON, L. *Les origines du despotat d'Épire.* Extr. de la *Revue des études byzantines*, t. 17 (1959), p. 90-126.

SZENTIVÁNYI, R. *Catalogus concinnus librorum manuscriptorum Bibliothecae Batthyanyanae*, 4e éd. Szeged, Université, 1958, 366 pp., 5 pl.

TOMADAKES, N. B. *Μελετήματα περὶ Ἰωσὴφ Βρυεννίου.* Extr. de *Ἐπετηρὶς τῆς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. 29 (1959), 33 pp.

— *Οἱ ὀρθόδοξοι παπᾶδες ἐπὶ Ἐνετοκρατίας καὶ ἡ χειροτονία αὐτῶν.* Extr. de *Κρητικὰ Χρονικά*, t. 13 (1959), p. 39-72.

— *Σύντομον διάγραμμα τῆς ἱστορίας τῆς Ἐκκλησίας Κρήτης ἐπὶ Τουρκοκρατίας*, I-II. Extr. de *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, t. 14 (1960), p. 3-32, 156-163.

VANDENBERGHE, B. H. *Onze vaders in het geloof.* Antwerpen, 't Groeit, [1956], 172 pp.

VENDITTI, V. *La leggenda medioevale di Lidano d'Antena O.S.B.* Torino, Marietti, 1959, VIII-125 pp., 5 pl.

— *S. Carlo da Sezze.* Torino, Marietti, 1958, 477 pp., 35 pl.

— *Il setino cardinale Pietro Marcellino Corradini fu vero fondatore di congregazione religiosa.* Roma, « Pax et Bonum », 1959, 80 pp.

VIÑAS, J. M. *S. Antonio Maria Claret. Escritos autobiograficos y espirituales.* Editorial catolica, Madrid, 1959, XVI-961 pp. (= *Biblioteca de autores cristianos*, 188).

WALLACE-HADRILL, J. M. *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar.* Edinburgh, Nelson, 1960, LXVII-137 + 121 pp. (= *Medieval Classics*).

Warszawski, J. *Inquisitiones super autographum S. Stanislai Kostka.* Roma, Collegio S. Roberto Bellarmino, 1959, 39 pp., 2 pl. Extr. de *Antemurale*, t. 4 (Roma, 1959), p. 77-89, et de *Duszpaterz Polski Zagranicą*, 1959, p. 273-296.

Weitzmann, K. *Ein kaiserliches Lektionar einer byzantinischen Hofschule.* Extr. de *Festschrift Karl M. Swoboda zum 28. Januar 1959*, p. 309-319, 1 pl.

Weyergans, F. *S. François d'Assise. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1960, 186 pp. (= *Les Écrits des Saints*).

Widding, O. *Alkuin i norsk-islandsk overlevering.* København, E. Munksgaard, 1960, 154 pp. (= *Editiones Arnamagnaeanae*, sér. A, t. 4).

Widding, O. ; Bekker-Nielsen, H. *A Debate of the Body and the Soul in Old Norse Literature.* Extr. de *Mediaeval Studies*, t. 21 (1959), p. 272-289.

Xavier Monteiro, A. de Castro. *Santa Senhorina de Basto.* Braga, Ed. Cenaculo, 1950, 44 pp., ill.

Zandee, J. *Het patroon der Martyria.* Extr. de *Nederlands theologisch tijdschrift*, t. 14 (1959-1960), p. 1-28.

LA DATE DU COLLOQUE DE WHITBY

Devant les rois Oswiu et Ealhfrith (Alchfrid) et tout le clergé de Northombrie, au monastère de Streaneshalh (aujourd'hui Whitby), des représentants de l'usage celtique et de l'usage continental discutèrent de la question pascale et de quelques autres, alors brûlantes [1]. Oswiu s'étant déclaré en faveur de la position défendue par Wilfrid, abbé de Ripon, l'assemblée adopta ses vues. Il ne resta aux tenants des rites irlandais qu'à s'incliner ou à quitter l'Angleterre. Ce fut bientôt la fin de l'Église celtique en Northombrie, après trente ans de labeur et de succès [2].

[1] C'est une erreur de s'imaginer les Églises celtiques, à ce moment, en face d'une alternative : ou bien la soumission à Rome ou bien une existence totalement indépendante du reste de la chrétienté occidentale. Les termes de dénigrement prodigués au cours de la controverse, par Wilfrid et ses amis surtout, ont laissé derrière eux une trop vive impression. Il ne s'agissait ni de schisme ni d'hérésie, ni même d'une rupture de fait. Les Celtes étaient fortement attachés à des usages traditionnels bien légitimes et qu'ils ne voyaient point de raison d'abandonner. Depuis quelques années, du reste, de bons esprits estiment même que les Irlandais étaient dans le droit fil d'une évolution amorcée dès le IV^e^ et le V^e^ siècle, en Gaule, par exemple, la Gaule de S. Martin, de S. Victrice, de S. Germain d'Auxerre. Dans l'intervalle, les grandes invasions et leurs séquelles avaient imprimé aux institutions et à l'administration civile et religieuse de ce qui avait été l'Empire romain, une direction bien imprévue. Ce n'étaient pas les Celtes qui avaient le plus changé et chez qui la croissance avait été le moins naturelle. Rome exerçait sur eux un attrait indéniable, mais une Rome qui avait été balayée tandis qu'ils en adoptaient la religion, que leurs écoles en étudiaient la langue, la littérature et l'histoire. Devant eux, en Northombrie, ils ont rencontré une organisation devenue anglo-saxonne, un bras séculier qui avait à son actif des conquêtes plus militaires que spirituelles, des chefs convaincus que la discipline est la force des armées. Encore ne faisait-on qu'entrevoir l'avenir : Théodore entrerait à Cantorbéry dans cinq ans.

[2] Les renvois à l'Histoire ecclésiastique de Bède se font à l'édition de Charles Plummer (Oxford, 1896) par le sigle *H.E.*, suivi de l'indication du livre, du chapitre et éventuellement de la page ; le même sigle sert pour le tome 2, qui renferme le commentaire.

En quelle année de notre style se tint cette mémorable réunion [1] ? Dans l'appendice du chapitre IV de son *Anglo-Saxon England* [2], Sir Frank Stenton, adoptant la variante de certains manuscrits de Bède qui portent *menses uii* au lieu de *menses iiii* dans l'indication de la durée du pontificat de Deusdedit de Cantorbéry [3], défend la date du 28 octobre 663 pour la mort du sixième archevêque. Il en déduit que le colloque de Whitby se réunit, non en 664, mais à la fin de septembre ou au début d'octobre 663 [4]. Nous

[1] Bien que l'on trouve chez Bède les mots *synodus* et *concilium* (*H.E.* III, 25, p. 183), Levison a raison d'abandonner l'un et l'autre nom (« the synod or rather debate of Whitby », *England and the Continent in the Eighth Century* [Oxford, 1946], p. 3). Il se souvient évidemment d'un autre mot de Bède : *finitoque conflictu ac soluta contione* (*H.E.* III, 26, p. 189), qui écrit aussi ***quaestio*** (ibid.). Nous préférons dire : le Colloque de Whitby.

[2] C'est, dans le second volume de *The Oxford History of England* (2e édition, Oxford, 1947), la *Note on the Date of the Synod of Streaneshalh*, p. 109.

[3] *H.E.* III, 20, passage cité ci-dessous, p. 235. Plummer, dans son édition, indique pour cette variante le manuscrit M (Cambridge, Bibliothèque de l'Université, Kk. v. 16, connu sous le nom de John Moore, son propriétaire au début du XVIIIe siècle) et le manuscrit H^1 (*Harleianus* 4978). M, écrit peu après l'achèvement de l'Histoire ecclésiastique, est un témoin de valeur inférieure à celle que l'on accorde au *Petroburgensis* Q. v. 1, que Plummer n'a pas utilisé et qui non seulement paraît contemporain de Bède et plus soigné que M, mais encore exécuté dans le scriptorium même de Jarrow et sous les yeux de l'auteur. H^1 est une copie tirée indirectement de M, en France, au Xe siècle ; M appartint, en effet, à une église ou à un monastère français de Saint-Julien, très probablement Saint-Julien du Mans. Dans M, une main postérieure de deux siècles au moins a corrigé .VII. en .III. Le manuscrit H^1 porte *septem* en toutes lettres. Sans doute, quand le copiste de H^1 eut sous les yeux son modèle, M n'avait-il pas encore été amendé à cet endroit. Sir Frank Stenton fait allusion à un troisième manuscrit « of good authority » qui porterait également 7 au lieu de 4, mais sans plus de détail. Il existe assurément d'autres témoins de cette leçon parmi la nombreuse descendance de M, mais la chose n'a guère d'importance, car, nous allons le montrer, Bède n'a pu écrire que 4 et non 7. Le *Petroburgensis* est exactement identique, pour les dates, au texte de Plummer (sauf que *septimo* y est en toutes lettres).

[4] Normalement, Bède commence l'année à Noël, non à l'indiction de septembre. Telle est, au terme d'une patiente mise au point, la conclusion de Levison (op. c., p. 277). M. C. W. Jones exprime une restriction importante, qui du reste n'avait pas échappé à Levison : quand Bède établit lui-même un calcul, il lui arrive occasionnellement de prendre pour début d'année l'indiction du 1er septembre (en dépit de la théorie, qui lui est particulière, d'une indiction au 24 septembre) ; cependant, il se contente, le plus souvent, de

nous proposons d'abord de démontrer, dans les pages qui vont suivre, que la leçon *menses uii* est inacceptable ainsi que la date du 28 octobre 663 pour la mort de Deusdedit ; que la chronologie de ce dernier, inexpliquée jusqu'ici, se débrouille, de manière fort simple, à cause d'une dittographie chez Bède ; et, en conséquence, que la conclusion de Sir Frank Stenton est à rejeter. Nous tenterons ensuite de resserrer les limites dans lesquelles peut se placer, en 664, le Colloque de Whitby.

***

Ce que l'on sait du sixième archevêque de Cantorbéry, à part son nom, se réduit à quelques dates, et l'intelligence de celles-ci est viciée par une erreur de transcription dont on s'étonne que dès longtemps elle n'ait pas sauté aux yeux des critiques.

Les deux passages de Bède qui le concernent sont incompatibles à première vue. Les voici :

> Et ipse quoque Honorius, postquam metas sui cursus implevit, ex hac luce migravit anno ab Incarnatione Domini DCLIII, pridie kalendarum octobrium ; et cessante episcopatu per annum et sex menses, electus est archiepiscopus cathedrae Doruuernensis sextus Deusdedit de gente Occidentalium Saxonum ; quem ordinaturus venit illuc Ithamar, antistes Ecclesiae Hrofensis. Ordinatus est autem die VII^mo^ kalendarum aprilium, et rexit Ecclesiam annos VIIII, menses IIII et duos dies [1].

> Anno memorato praefatae eclypsis et mox sequentis pestilentiae, quo et Colman episcopus unanima catholicorum intentione superatus ad suos reversus est, Deusdedit VI^us^ Ecclesiae Doruuernensis episcopus obiit pridie iduum iuliarum ; sed et Erconberct, rex Cantuariorum, eodem mense ac die defunctus, Ecgbercto filio sedem regni reliquit, quam ille susceptam per VIIII annos tenuit [2].

Partons des calendriers de Cantorbéry, de Christ Church (depuis l'an 1000 environ) aussi bien que de Saint-Augustin. Sans aucune divergence, ils inscrivent Honorius au 30 septembre et Deusdedit au 15 juillet [3]. Deusdedit est donc commémoré, non à l'anniversaire

transformer en années de l'Incarnation les indictions rencontrées dans ses sources, d'où pas mal de disparates.

[1] *H.E.* III, 20, p. 169.

[2] *H.E.* IV, 1, p. 201. Le *Petroburgensis* n'offre de variantes que dans la graphie des noms propres : *Erconbricht* et *Egbricto;* il met *sextus* en toutes lettres.

[3] A. GASQUET et E. BISHOP, *The Bosworth Psalter* (Londres, 1908) ; F. WORMALD, *English Kalendars before A.D. 1100*, t. I (Londres, 1934) ; ID., *English Benedictine Kalendars after A.D. 1100*, t. I (Londres, 1939).

de sa mort, mais au lendemain, 15 juillet, assurément le jour de sa *depositio*. Il faut supposer que son décès survint le 14, tard dans l'après-midi, mais avant le coucher du soleil : en effet, si l'archevêque avait rendu le dernier soupir à une heure plus avancée, sa mort, selon le compte normal au moyen âge, aurait été indiquée au lendemain. Les deux dates, 14 et 15 juillet, ne s'excluent donc pas mutuellement [1]. Au reste, cette différence d'un jour ne saurait fausser nos calculs : elle a son importance, car elle montre que Bède transcrit ici la liste obituaire des archevêques de Cantorbéry, non le calendrier [2]. A la tradition liturgique, locale et constante, il est inutile de joindre des témoignages venus d'ailleurs pour confirmer celui de Bède, évidemment le plus ancien [3].

[1] Levison n'a pas pris garde à ce détail (op. c., p. 274, note 2). Le mot *depositus*, pour le roi Earconberht (qui, selon Bède, mourut le même jour que Deusdedit), aurait dû éveiller pourtant son attention : *Erconbrech filius Eodbaldi depositus idus iulii, feria II*, dans le manuscrit de Paris, *Nouv. acq. lat.* 1615 (*Libri* 90), du IX^e^ siècle, provenant d'Auxerre et de Fleury ; sur ce témoin, on verra l'appendice I, ci-dessous, p. 257-258.

[2] Relevons ce cas, inaperçu jusqu'ici, où la Chronique anglo-saxonne dépend directement de Bède. La recension E, la seule qui date la consécration de Deusdedit, place celle-ci au 26 mars, date de Bède, date fausse. Il n'est pas imaginable que la méprise qui a échappé à Bède (lequel, nous allons le voir, confond avec la consécration du successeur de Deusdedit) ait été commise à nouveau par le compilateur de la recension E. Qu'on ne suppose pas non plus que tous deux utilisent une même liste épiscopale de Cantorbéry, où le jour et le mois de consécration auraient été identiques pour Deusdedit et pour Théodore : cette coïncidence, trop remarquable pour être admissible, aurait au moins alerté Bède, qui, disposant d'un second critère, la durée exacte de l'épiscopat, aurait recalculé la chronologie de Deusdedit.

[3] La Vie de Deusdedit composée vers 1100 par Goscelin de Cantorbéry (*BHL.* 2153), encore inédite, se lit dans deux manuscrits du Musée Britannique, que M^lle^ M. Deanesly a bien voulu examiner pour nous : le Cotton Vespasian B. xx (du début du XII^e^ siècle), fol. 221-223, et le Harley 105 (milieu du même siècle), fol. 249-250^v^ ; sur le premier, voir *New Palaeographical Society*, planche 85 (fac-similé des fol. 95^v^ et 167^v^), et D. Talbot Rice, *English Art, 871-1100* (Londres, 1952), p. 197. La *Nova Legenda Anglie* en donne un résumé (*BHL.* 2154) et T. Duffus Hardy, dans son *Descriptive Catalogue* (t. 1, I, p. 262, n° 683), n'en fait pas un rapport bien favorable : « Goscelin is the author of the piece, and what he has not taken immediately from Bede (Hist. Eccl. iii. 20) is almost wholly declamation or inference. » Voici le passage. On y observera l'absence de toute allusion à la peste qui régnait. Le texte est pris au manuscrit Vespasian B. xx, fol. 222^v^, et les quelques variantes au manuscrit Harley 105, fol. 248 : *Anno sexcentissimo sexagesimo* (*quarto* add. Harl.) *dominicae Incarnationis, facto est eclipsis solis die tertio mensis mai, hora circiter decima diei. Quo etiam anno beatae recordationis antistes Deusdedit, ordinationis suae ministerio gloriosissime adimpleto, postquam cuncta in tran-*

Selon notre manière de compter, Honorius est mort le 30 septembre 653, et la vacance du siège pendant un an et six mois conduit à mars 655. Mais le jour assigné par Bède à la consécration de Deusdedit ne convient pas, pour deux motifs. Premièrement, du 26 mars 655 au 14 juillet 664, il y a plus de 9 ans, 4 mois et 2 jours : cette durée d'épiscopat conduirait non au 14, mais au 28 juillet 664. Secondement, le 26 mars 655 est à rejeter pour la consécration épiscopale de Deusdedit : c'était le jeudi saint, selon tous les computs qui peuvent avoir été en usage [1]. Il serait inconcevable qu'un jeudi saint, Ithamar n'ait pas officié dans sa propre cathédrale, où il lui incombait notamment de procéder à la réconciliation des pénitents et à la bénédiction des saintes huiles. Il n'est pas possible non plus que l'on ait retardé la consécration du nouvel archevêque au point de la mettre si près de Pâques. Elle a dû se placer au moins un peu auparavant, pour ne pas l'empêcher d'accomplir lui-même les cérémonies de ces jours solennels. Une consécration épiscopale n'était en principe permise qu'un dimanche. Les exceptions sont rares et se justifient quasi toutes par la coïncidence d'une fête majeure [2].

Procédons en sens inverse, à partir de la mort de Deusdedit, 14 juillet 664, date bien assurée. Supposant exacte la durée assignée par Bède à son pontificat et revenant en arrière de 9 ans, 4 mois et 2 jours, nous atteignons [3] le 12 mars 655, un jeudi, mais fête majeure

quilla pace bene (om. Harl.) *disposuerat, his mediis excedens, migravit in* (*ad* Harl.) *caelos*. Jean de Tynemouth (*BHL.* 2154) a résumé un exemplaire qui portait correctement la date d'année 664 (et non 660). Signalons aussi pour mémoire la Vie métrique inédite du manuscrit 159 de Lambeth Palace (du XV^e^ siècle), fol. 226^v^-227 (Hardy, ibid., n° 684). On n'y trouve aucune allusion à la peste, ni la date de mort de Deusdedit, mais bien la durée de son épiscopat (avec moins de précision que chez Bède) : *Annis hic novem sedit, per quatuor atque | Menses.* L'épitaphe de Deusdedit est conservée dans l'*Historia Monasterii Sancti Augustini Cantuariensis* de Thomas d'Elmham (éd. C. Hardwick, Londres, 1858, p. 193, ou *Act. SS.*, Iulii t. 4, p. 50D) ; elle n'indique aucune date.

[1] D. O'Connell, *Easter Cycles in the Early Irish Church*, dans le *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. 66 (1936), p. 104 ; B. Krusch, *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie, Die Entstehung unserer heutigen Zeitrechnung*, dans les *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1937, n° 8, p. 31 (pour le comput de Victorius) ; C. R. Cheney, *Handbook of Dates* (Londres, 1945), pp. 98 et 156.

[2] Voir l'appendice II, ci-dessous, p. 260-264.

[3] On peut hésiter, chez les auteurs du haut moyen âge, entre le système qui inclut les deux jours extrêmes dans le total et celui qui ne tient pas compte de l'un ou de l'autre, sinon de l'un et de l'autre (Levison, op. c., p. 275, note 2). Pour Bède, un exemple des plus nets montre qu'il comprend dans son calcul les deux jours de départ et d'arrivée. C'est celui de S. Paulin, archevêque ou évêque d'York. Sa consécration (21 juillet 625, *H.E.* II, 9, p. 98) et sa mort

à Cantorbéry, où Grégoire le Grand, apôtre de l'Angleterre par la mission donnée à S. Augustin et à ses compagnons, comptait parmi les saints les plus vénérés, spécialement des archevêques [1]. En outre, l'intervalle de seize jours avant Pâques, en cette année-là, permettait au nouveau pontife d'assurer lui-même toutes les cérémonies.

En raisonnant de même à partir de la variante que fournit le manuscrit Moore, on parviendrait au 12 décembre 654, un vendredi et qui n'est pas jour de fête, petite ou grande. C'est une solution à exclure. La leçon .vii. au lieu de .iiii., quelque ancienne qu'elle soit, est donc à rejeter, comme une bévue de copiste, d'un type d'ailleurs fréquent.

La conclusion inéluctable, c'est que cette date du 12 mars 655 est celle de la consécration de Deusdedit. Il faut lire : *Ordinatus est iv idus martias*. Mais comment cette erreur s'est-elle glissée sous la plume de Bède ? De la manière la plus simple : une faute de transcription, par erreur d'une ligne, a introduit, au lieu du jour de consécration de Deusdedit, celui de Théodore, son successeur immédiat dans la même liste archiépiscopale : *Qui ordinatus est a Vitaliano papa anno dominicae Incarnationis dclxviii, sub die vii kalendarum aprilium, dominica die* [2]. Le 26 mars 668 était bien un dimanche, Pâques tombant, cette année-là, le 9 avril selon le comput romain [3].

Bède, qui n'est pas infaillible, reste scrupuleusement honnête. La transcription diligente de données incompatibles permet ainsi parfois de redresser chez lui une erreur accidentelle. Pour atteindre l'idéal du chartiste, Bède aurait dû recalculer en arrière à partir de la mort de Deusdedit, ainsi que nous venons de le faire ; mais il reproduit généralement telles quelles les diverses dates que lui offrent ses sources, sauf à établir la concordance entre l'indiction et l'année de l'Incarnation, auquel cas il substitue celle-ci à celle-là. Dans le cas qui nous occupe, le début de son livre iv [4], réunissant en faisceau

(10 octobre 644, *H.E.* iii, 14, p. 154) donnent une durée de 19 ans, 2 mois et 21 jours, celle que marque Bède (ibid.).

[1] C'est l'autel de S. Grégoire qui, dès les tout premiers temps, se dressait dans la chapelle funéraire des archevêques, au monastère des Saints-Pierre-et-Paul, à Cantorbéry, *in porticu illius aquilonali* (Bède, *H.E.* ii, 3, p. 86). Au milieu du siècle suivant, peu après la mort de S. Boniface de Mayence (5 juin 754), l'archevêque Cuthbeorht de Cantorbéry cite S. Grégoire comme l'un des deux patrons principaux. Un synode, dont on ne sait rien de plus, venait de joindre à leurs noms celui du nouveau martyr : *utpote quem specialiter nobis, cum beato Gregorio et Augustino, et patronum habere quaerimus et habere indubitanter credimus coram Christo Domino* (lettre à S. Lull, éd. M. Tangl, *Die Briefe des heiligen Bonifatius und Lullus* [Berlin, 1916], p. 240).

[2] *H.E.* iv, 1, p. 203.

[3] Krusch, op. c., p. 32 ; Cheney, op. c., pp. 120 et 156. Les Celtes ont célébré Pâques en 668 le 2 avril, d'après O'Connell, t. c., p. 104.

[4] Cité ci-dessus, p. 235.

plusieurs événements, dissipe au moins quelques doutes. L'éclipse, repère certain, est celle du 1er mai 664, visible comme quasi totale en Northombrie [1]. Bède la place le 3 mai, et non le 1er, dans son Histoire ecclésiastique, immédiatement après avoir rapporté les suites directes de la décision intervenue au Colloque de Whitby et prononcé l'éloge de S. Colmán [2]. Dans l'une et l'autre édition de sa Chronique, il avait marqué également le 3 mai [3].

[1] C'est l'éclipse n° 4472 du canon d'Oppolzer. On trouvera des suppléments et des corrections chez J. F. Schroeter, *Spezieller Kanon der zentralen Sonnen- und Mondfinsternisse, welche innerhalb des Zeitraums von 600 bis 1800 n. Chr. in Europa sichtbar waren* (Christiania, 1923), pp. 2, 19 et 79, avec la carte 9b. M. P. Bourgeois, directeur de l'Observatoire royal, a bien voulu nous communiquer les calculs de l'heure de la plus grande phase, obligeamment établis par M. G. Becq : à Armagh, 15 heures 26 minutes (grandeur 0,98) ; à Iona, 15 h 32 m (grandeur 1,007) ; à Ripon, 15 h 52 m (grandeur 0,97) ; à Jarrow, 15 h 54 m (grandeur 0,99). A Whitby, il devait être presque 16 heures. En tenant compte de l'erreur du calendrier julien, le jour durait environ 15 heures et demie sous ces latitudes, le 1er mai 664. Le début de l'office de none, si la cloche fut sonnée exactement, au milieu de l'après-midi, coïncida donc à peu près, pour les moines de Ripon, de Wearmouth, de Jarrow et de Whitby, avec le maximum de l'éclipse, tandis que pour ceux d'Iona le moment de la totalité était passé depuis plus de 45 minutes, pour ceux de la région d'Armagh depuis près d'une heure. Mais on ne saurait demander beaucoup de précision à des observateurs qui ne disposaient que de garde-temps primitifs, et il s'agit d'un phénomène qui reste remarquable pendant une heure au moins. A condition de comprendre que, dans les Annales d'Ulster, *hora nona* signifie de 15 h à 16 h 15 m, et que les expressions de Bède (*quasi decima hora diei, hora circiter decima diei*) marquent le commencement de la dixième heure (qui allait de 16 h 15 m à 17 h 30 m), la notation n'est pas mauvaise pour Iona ou Armagh d'une part, pour Ripon, Wearmouth, Jarrow ou Whitby d'autre part. Les moments indiqués par les deux annalistes coïncidaient, pour chacun d'eux, avec une portion notable du phénomène, et la différence qui les sépare s'explique par le fait que la phase maximum fut visible à Armagh près d'une demi-heure avant de l'être à Whitby.

[2] *Eodem autem anno dominicae Incarnationis* DCLXIIIIo *facta erat eclipsis solis die tertio mensis maii, hora circiter* Xa *diei ; quo etiam anno subita pestilentiae lues, depopulatis prius australibus Brittaniae plagis, Nordanhumbrorum quoque provinciam corripiens atque acerba clade diutius longe lateque desaeviens, magnam hominum multitudinem stravit. Qua plaga praefatus Domini sacerdos Tuda raptus est de mundo, et in monasterio quod vocatur Pægnalaech honorifice sepultus. Haec autem plaga Hiberniam quoque insulam pari clade premebat. Erant ibidem eo tempore multi nobilium simul et mediocrium de gente Anglorum, qui tempore Finani et Colmani episcoporum, relicta insula patria, vel divinae lectionis vel continentioris vitae gratia illo secesserant* (*H.E.* III, 27, p. 191-192).

[3] *Chronica minora* (œuvre écrite en 703), n° 284 : *Eclipsis solis facta est ind. VII, V. nonas maias* (indiction correcte, en toute hypothèse de comput, pour

De cette erreur systématique, deux explications sont possibles. Premièrement, Bède lui-même aurait cru devoir corriger sa source, sur l autorité de sa table pascale [1]. La seconde hypothèse est celle que défend M. C. W. Jones : Bède n'aurait fait ici que copier l'indication portée en marge d'une table pascale dionysienne où, volontairement et contrairement à l'observation, l'annaliste l'avait retardée de deux jours parce qu'il lui paraissait trop vexant d'inscrire à sa date réelle un phénomène céleste qui rendait aussi palpable l'erreur de deux jours dans les tables sur lesquelles précisément on discutait cette année-là [2]. Et pourtant, ici également, ne paraît-il pas plus naturel, et plus charitable aussi, de ne pas charger l'annaliste qui portait ces mémorandums en marge d'une table dionysienne ? Réfléchissant que le 1er mai était exclu par le document même qu'il avait sous les yeux, il aurait transféré l'éclipse au surlendemain, seul jour possible. On notera que les annales de Corvey et de Fulda portent la même date fausse du 3 mai [3], preuve qui vient s'ajouter

mai 664) ; *Chronica maiora* (œuvre écrite en 725), n° 552 : *Sequente anno, facta est eclypsis solis quam nostra aetas meminit, quasi decima hora diei, V nonas maias* (éd. Mommsen, *M.G.*, Auct. ant., t. 13, p. 313).

[1] A la dernière année du second cycle décemnovennal, Denys le Petit place la *luna XIV*^{a} au 17 avril et Pâques au 21, 18e jour de la lune. Cette lunaison se terminait donc le 2 mai, et la nouvelle lune, phase nécessaire pour une éclipse de soleil, tombait, selon lui, le 3 (en fait, le 1er mai, à 6 heures 9 minutes, temps universel). La table de Victorius (Krusch, op. c., p. 32) indiquait, cette année-là, au jour de Pâques, *luna XIX*^{a}, et mettait donc la nouvelle lune au 2 mai.

[2] Jones, op. c., p. 37-38. Cet auteur va jusqu'à suggérer que l'annaliste responsable de cette erreur délibérée a dû être « someone like Wilfrid or James the Deacon », deux des trois computistes acharnés qui avaient soutenu à Whitby le cycle pascal dionysien. Eddi Stephanus (*BHL.* 8889, chap. 10, éd. B. Colgrave [Cambridge, 1927], p. 20-22) ne mentionne, naturellement, que son héros, Wilfrid, mais Bède signale la présence de deux autres : Jacques le Diacre (*H.E.* III, 25, p. 183), dont il vient de dire, deux pages plus haut, combien il était féru de comput : *Observabat autem Iacob diaconus... verum et catholicum pascha cum omnibus quos ad correctiorem viam erudire poterat.* Quant au troisième expert, dont M. Jones ne dit mot, c'est Ronan, dont les mérites ont été rappelés en ces termes : *Erat in his acerrimus veri paschae defensor nomine Ronan, natione quidem Scottus, sed in Galliae vel Italiae partibus regulam ecclesiasticae veritatis edoctus* (l.c., p. 181). Si, comme on l'a supposé, une table pascale dionysienne avait été apportée en Northombrie par Wilfrid, il est vraisemblable qu'après sa mort elle resta à Ripon, dont il avait été abbé au moment du Colloque de Whitby et qui gardait ses reliques (Eddi Stephanus, chap. 66). C'est là que Bède a pu les voir ou les faire copier. Mais ces tables ont dû exister en plus d'un exemplaire, en Northombrie, dès avant que Bède ne publiât son grand cycle dionysien en annexe à son *De Temporibus.*

[3] Dans la Chronique anglo-saxonne, qui mentionne l'éclipse, une seule recension en indique le jour, et c'est aussi la date fausse du 3 mai.

à toutes celles que les critiques ont alignées de leur origine northombrienne et de leur dépendance, pour le fond primitif, de la table pascale dionysienne avec additions marginales connue de Bède et utilisée par lui [1].

Les annales d'Ulster n'ont cure d'accorder leurs observations avec les tables pascales continentales introduites en Irlande depuis deux ou trois générations. Elles portent, à l'année correspondante (663, *recte* 664) : *Te<ne>brae in kalendis maii in nona hora et in eadem aestate coelum ardere visum est. Mortalitas in Hiberniam pervenit in kalendis augusti* (...) *In campo Itho Fotart exarsit mortalitas primo in Hibernia, a morte Patricii* CC°.III. *Prima mortalitas* .CXII [2].

Quel que soit le début de l'année que l'on suppose (1er septembre, 24 septembre, 25 décembre ou 1er janvier), les mois de mai et de juillet doivent porter le même chiffre. L'éclipse se place sans ambiguïté au 1er mai 664. Il s'ensuit que la mort de Deusdedit ne peut être assignée qu'au 14 juillet suivant. Sa consécration, 9 ans, 4 mois et 2 jours auparavant, est donc placée sans erreur de calcul au 12 mars 655.

La vacance du siège entre la mort d'Honorius et la consécration de Deusdedit est estimée par Bède à un an et six mois. L'historien ne paraît pas avoir trouvé cette indication imprécise dans la liste archiépiscopale de Cantorbéry. Il l'a calculée lui-même, à quatre jours près, d'après les données qu'il introduisait dans ce chapitre 20 de son troisième livre, du 30 septembre 653 au 26 mars 655, sans s'apercevoir que la seconde date était fausse.

Il semble impossible de déterminer en quels termes et en quel style cette date était exprimée dans le document auquel Bède a recouru, soit directement, soit qu'il l'ait reçu de l'abbé Albinus, du monastère des Saints-Pierre-et-Paul (plus tard Saint-Augustin) de Cantorbéry, par l'intermédiaire de Nothhelm, alors prêtre de Londres [3]. Quasi certainement, le document consistait en annotations margi-

[1] Voir ci-dessous l'appendice I, p. 255-258. Ces annales, elles aussi, parlent du départ de Colmán, sans aucune allusion au Colloque qui l'a précédé et qui en fut la cause directe ; il en est de même dans la *Recapitulatio chronica* de Bède, sur laquelle on verra ci-dessous, p. 268-269 l'appendice V.

[2] Les annales dites de Tigernach et le *Chronicon Scottorum* fournissent une note identique pour le fond. *Tenebrae i callaind mai in hora nona, et in eadem estate celum ardere visum est. Mortalitas magna in Hiberniam pervenit hi calaind Auguist .i. i Muigh Itha i lLaignib* (...) *In campo Fothairt exarsit mortalitas primo in Hibernia, a morte Patricii .CC.III. prima mortalitas C.XII.* (*sic leg.*, Annales de Tigernach, éd. Stokes, *Revue celtique*, t. 17, 1896, p. 198). *Tenebrae a kl. mai in hora nona et in eadem estate coelum ardere visum est. Mortalitas in Hiberniam pervenit a kl. August* (...) *A Maigh Iotha Fothairt exarsit mortalitas primo in Hibernia ; a morte Patricii .CC.III.; post mortalitatem .C.XII* (*Chronicon Scottorum*, éd. W. M. Hennessy [Londres, 1866], p. 98).

[3] *H.E.*, préface, p. 6.

nales sur une table pascale et ne doit pas être sans rapport avec les fragments d'annales du Kent qui se retrouvent en manuscrit, accompagnant une telle table [1]. Un computiste aussi attentif que l'était Bède se sera gardé de faire une erreur de compte. C'est donc à tort que Sir Frank Stenton croit devoir changer l'année et lire 652 au lieu de 653 : le début de l'année chez Bède est normalement le jour de Noël qui, dans notre style, précède immédiatement [2] et, pour modifier de la sorte le chiffre d'un 30 septembre, on exigera une raison plus sérieuse qu'un calcul qui place la consécration de Deusdedit après dix-huit mois d'intervalle. Ce calcul, en effet, pour être presque juste, suppose admise la date du 26 mars, qui est fausse. Le 26 mars 654, un mercredi, n'était pas, du reste, un jour de fête majeure.

***

L'année 664, avec son éclipse totale de soleil au début de mai, est donc bien aussi celle qui vit la peste à Cantorbéry et la mort de l'archevêque et du roi, le même jour, à la mi-juillet. Bède note expressément que l'épidémie suivit l'éclipse [3] et qu'elle n'atteignit le nord de l'Angleterre qu'après en avoir ravagé le sud [4]. Il n'indique pas plus exactement l'époque à laquelle elle parvint en Northombrie, mais seulement que Tuda, évêque de Lindisfarne, désigné après le Colloque de Whitby pour remplacer Colmán lorsque celui-ci eut fait savoir qu'il se retirait de Northombrie, y avait succombé [5], ainsi que Cedd.

Le jour de la mort de Tuda est incertain, car ce nom ne figure, à notre connaissance, dans aucun calendrier [6]. Ealhfrith, roi de Deira, semble devoir être compté aussi parmi les victimes : après son intervention dans le choix de Wilfrid comme successeur de Tuda [7], il n'est plus cité nulle part [8]. Il devait être jeune encore, puisque sa sœur Ælfflaed, la future abbesse de Whitby, naquit en 664.

[1] Notamment dans le manuscrit de Paris, *Nouv. acq. lat.* 1615, sur lequel on verra ci-dessous l'appendice I, p. 257-260.

[2] Ci-dessus, p. 234, note 4.

[3] *Anno memorato praefatae eclypsis et mox sequentis pestilentiae* (*H.E.* IV, 1).

[4] *Subita pestilentiae lues, depopulatis prius australibus Brittaniae plagis, Nordanhumbrorum quoque provinciam corripiens* etc. (*ibid.*).

[5] *H.E.* III, 26 et 27.

[6] Les dates prétendues de son culte sont sans aucune valeur historique ; voir sur ce point l'excellente note des *Acta Sanctorum*, parmi les *Praetermissi* du 21 octobre (Oct. t. 9, p. 5), aux références desquels on peut ajouter l'illustre Thomas Dempster, baron de Muresk, *Scottorum mendacissimus*, en son *Menologium Scottorum* (Bologne, 1622), au 21 octobre.

[7] *H.E.* III, 28, p. 194.

[8] Cependant, ne sachant où placer dans le début de sa carrière sa rébellion

Cedd, abbé de Lastingham et évêque des Saxons Orientaux (ou, si l'on veut, de Londres), servit d'interprète au Colloque de Whitby et mourut à Lastingham pendant l'épidémie [1], le 26 octobre 664 [2]. A prendre strictement les termes de Bède, ce serait presque au moment de son retour à son abbaye [3]. Il semble bien qu'il y soit rentré de Whitby directement et toute affaire cessante, pour y assurer la soumission de ses moines à la décision prise [4].

La peste apparaît donc en Angleterre après l'éclipse du 1er mai 664 et emporte à Cantorbéry, le 14 juillet, l'archevêque Deusdedit et le roi Earconberht ; le nord de l'Angleterre est ravagé un temps appréciable après le sud et Cedd meurt à Lastingham le 26 octobre [5]. C'est la seule donnée un peu ferme qu'il soit permis d'ajouter à ce que l'on tire de l'Histoire ecclésiastique. Tuda mourut donc vraisemblablement sur la fin de l'été ou au début de l'automne.

Quelle raison a pu porter la plupart des critiques, sinon tous, à resserrer dans un petit espace, avant la mi-juillet, le Colloque de Whitby, le départ de Colmán, le choix, le bref épiscopat et la mort de Tuda, la désignation de son successeur en Deira, Wilfrid, l'embarquement de celui-ci pour la Gaule afin d'y être consacré, le

contre son père, le roi Oswiu (*H.E.* III, 14, p. 154), on suggère parfois que cette querelle doit être mise après l'été de 664 et qu'Ealhfrith fut alors tué ou exilé. En tout cas, il disparaît alors définitivement de la scène.

[1] *H.E.* III, 25, p. 183, et III, 23, p. 176.

[2] On souhaiterait confirmation de cette date, qui ne se rencontre que chez Florent de Worcester (*Chronicon ex Chronicis*, éd. B. THORPE [Londres, 1848], t. I, p. 27), mais aucun calendrier médiéval, à notre connaissance, ne commémore le fondateur de Lastingham. Ce n'est pas une raison suffisante pour rejeter le témoignage de Florent : *monasterium suum Leastingaig adiit, ibidemque, corporis infirmitate tactus, VII° kalendarum novembrium die obiit.*

[3] *Casu contigit ut ad ipsum monasterium tempore mortalitatis adveniens, tactus ibidem infirmitate corporis obiret* (*H.E.* III, 23, p. 176). On notera la ressemblance de l'expression chez Florent, qui n'ajoute vraiment que le jour.

[4] *Cedd, relictis Scottorum vestigiis, ad suam sedem rediit, utpote agnita observatione catholici paschae.* Ainsi s'exprime Bède (*H.E.* III, 26, p. 189) dans le paragraphe qui raconte le retour dans leur patrie d'Agilbert et de Colmán, sitôt après le Colloque et avant l'énoncé de sa date en termes formels et quasi officiels (année de l'Incarnation et année de règne d'Oswiu). Si nous n'avions ici qu'une traduction de l'indiction en année de l'Incarnation, des doutes s'imposeraient : la saison est bien proche du mois de septembre et, puisque Bède n'affirme pas expressément que Cedd mourut immédiatement après le Colloque de Whitby, il serait permis d'imaginer que, celui-ci ayant eu lieu en septembre ou octobre 663, Cedd aurait vécu encore douze ou treize mois avant d'être emporté par la peste. Le doute est levé par l'indication de l'année de règne d'Oswiu ; voir ci-dessous, p. 252-253.

[5] Sur ce que permettent d'apprendre les progrès de l'épidémie en Irlande, voir ci-dessous, dans l'appendice, p. 264-265.

choix de Ceadda comme évêque du reste de la Northombrie et son départ pour le Kent en quête d'un consécrateur? Encore ne faisons-nous pas intervenir le long espace de temps que certains ont cru devoir ménager entre la désignation de Wilfrid et celle de Ceadda [1].

L'erreur où sont tombés les interprètes de Bède s'explique fort simplement. Au mépris des principes élémentaires de la logique mineure, ils ont pris une phrase de Bède dans le sens composé au lieu du sens divisé. Lorsque Ceadda et son compagnon de voyage Eadhaeth atteignirent le Kent, *invenerunt archiepiscopum Deusdedit iam migrasse de saeculo et necdum alium pro eo constitutum esse pontificem* [2]. Cela implique-t-il qu'ils ignoraient la mort de Deusdedit, si récente qu'au moment de leur départ on n'en aurait rien su encore en Northombrie? Pas le moins du monde. Une autre interprétation est à tout le moins plausible, et nous allons voir qu'elle est imposée par les circonstances : Ceadda et son compagnon, comme ceux qui les envoyaient, avaient supposé que l'archevêque défunt aurait été pourvu d'un successeur ou provisoirement remplacé par quelque évêque disponible (comme le fera Wilfrid, en Mercie et dans le Kent, pendant la même vacance du siège de Cantorbéry qui précéda l'arrivée de Théodore, de 666 à 669, et de nouveau après la mort de Théodore). En fait, Ceadda se vit contraint de poursuivre sa route jusqu'en Wessex, à la recherche de Wini, qui le consacra [3].

On ne souscrirait pas à cette interprétation particulière si l'autre, plus naturelle, n'était à exclure pour une raison décisive : nous tenons la preuve que la mort de Deusdedit était parfaitement connue en Northombrie dès avant l'embarquement de Wilfrid pour la Gaule. Le discours qu'Eddi Stephanus met dans la bouche du nouvel élu pour justifier cette démarche insolite est visiblement un morceau oratoire rédigé à tête reposée, mais la situation qu'il évoque n'a pas été imaginée à plaisir.

Wilfrid ne pouvait se contenter d'une consécration quelconque : sa ligne de conduite lui imposait d'en chercher une qui ne donnât prise à aucune objection. Voici comment il se serait exprimé :

> Locutus est autem sanctus Wilfrithus electus, dicens : « O domini venerabiles reges, omnibus modis necessarium est provide considerare quomodo cum electione vestra sine accusatione catholicorum virorum ad gradum episcopalem cum Dei adiutorio venire valeam. Sunt enim hic in Britannia multi episcopi quorum nullum meum est accusare, quamvis veraciter sciam quod Quattuordecimani sunt ut Brittones et Scotti ; ab illis sunt ordinati, quos nec apostolica sedes in communio-

[1] Il suffit de renvoyer, pour ce dernier point, aux remarques très pertinentes de R. L. Poole sur le peu de crédit que mérite ici Eddi Stephanus (*St. Wilfrid and the See of Ripon*, dans *The English Historical Review*, t. 34, 1919, p. 7-9 ; réimprimé dans *Studies in Chronology and History* [Oxford, 1934], p. 63-65).

[2] *H.E.* III, 28, p. 195.

[3] Ibid.

nem recipit, neque eos qui scismaticis consentiunt ; et ideo in mea humilitate a vobis posco ut me mittatis cum vestro praesidio trans mare ad Galliarum regionem, ubi catholici episcopi multi habentur, ut sine controversia apostolicae sedis, licet indignus, gradum episcopalem merear accipere [1]. »

Les ordres de Deusdedit étaient au-dessus de tout soupçon : il les avait reçus d'Ithamar de Rochester, consacré après la mort de Paulin († 10 octobre 644) par Honorius de Cantorbéry [2], dans une ligne qui devait être irréprochable aux yeux mêmes d'un Wilfrid et à laquelle se rattachait également Damien de Rochester, que Deusdedit avait consacré lui-même après la mort d'Ithamar [3].

Il n'en était pas de même pour Cedd, à supposer qu'il n'eût pas encore été emporté par la peste à laquelle venait de succomber Tuda [4], ni pour Jaruman de Mercie [5]. Le discours composé par Eddi Stephanus fait semblant d'oublier Wini, alors évêque du Wessex, pourtant consacré en Gaule, mais en communion avec les « Quartodécimans » [6]. Il ne pouvait être question, à cette date, de lui reprocher sa simonie [7]. Ami d'Agilbert, avec qui il venait de travailler la main dans la main et qui le proclamait publiquement son disciple [8], Wilfrid ne songeait même pas à se faire consacrer par l'homme qui, supplantant Agilbert dans le Wessex, avait contraint celui-ci à se réfugier en Northombrie, deux ou trois ans auparavant. Au reste, le mauvais caractère du roi Coenwalh, protecteur de Wini et brouillé avec Agilbert, était à lui seul un motif plus que suffisant d'éviter ces régions inhospitalières.

[1] *Vita Wilfridi*, chap. 12, éd. Colgrave, p. 24-26.

[2] *H.E.* III, 14, p. 154. [3] *H.E.* III, 20.

[4] Cedd avait été consacré par Finán de Lindisfarne, assisté de deux évêques (*H.E.* III, 22, p. 172-173), qui plus que probablement suivaient comme lui les rites celtiques.

[5] Le roi Wulfhere, son protecteur, était en si bons termes avec le clergé d'observance irlandaise qu'il avait pris pour évêque, avant Jaruman, le moine anglais Trumhere, consacré par des *Scotti* (*H.E.* III, 21, p. 171). Après Jaruman, Wulfhere installerait chez lui Ceadda (*H.E.* III, 24, p. 180), le type même, aux yeux de Wilfrid, d'un prélat qui avait reçu ses ordres de « Quartodécimans ».

[6] Wini le montrera bien, dans quelques semaines ou dans quelques mois au plus, en prenant pour assistants deux Bretons à la consécration de Ceadda (*adsumtis in societatem ordinationis duobus de Brettonum gente episcopis qui dominicum paschae diem, ut saepius dictum est, secus morem canonicum a XIII^a^ usque ad XX^am^ lunam celebrabant*, *H.E.* III, 28, p. 195).

[7] C'est un peu plus tard seulement qu'il obtiendra à prix d'argent son transfert à Londres. M. B. Colgrave semble oublier ce détail de chronologie quand il écrit que Wilfrid récusa Wini « who was open to objection on moral grounds » (*The Life of Bishop Wilfrid*, p. 159).

[8] Ci-dessous, p. 250.

Restait, chez les Est-Angles, Beorhtgils (qui se faisait appeler en latin Bonifatius). Son ordination ne prêtait à aucun reproche : originaire du Kent, il avait été fait évêque par Honorius de Cantorbéry et ne mourrait qu'en 669 ou 670 [1]. Wilfrid, cependant, devait le tenir pour suspect de communion avec les schismatiques [2] : non seulement les évêques d'Est-Anglie s'étaient montrés fort amis des Irlandais établis à Cnobheresburg, Fursy, Feuillen, Ultain et leurs compagnons [3], ainsi que de S. Aidan de Lindisfarne [4], mais le roi d'Essex, Swithhelm, avait pu se faire baptiser par l'évêque Cedd, d'observance celtique, à Rendlesham, résidence royale d'Est-Anglie, en Suffolk, dans le diocèse même de Beorhtgils, trois ou quatre ans auparavant [5].

Le discours de Wilfrid après son élection suppose donc bien que dès ce moment on n'ignorait pas en Northombrie la mort de Deusdedit de Cantorbéry et vraisemblablement celle de Damien de Rochester [6], celui-ci, comme son archevêque, victime sans doute de la peste qui avait atteint plus tard la Northombrie et déjà emporté Tuda.

[1] *H.E.* III, 20, et IV, 5, p. 217.

[2] Si l'influence de Cantorbéry n'était pas effacée dans le diocèse de Beorhtgils, celle des Celtes du nord s'y faisait aussi notablement sentir : c'est Aidán de Lindisfarne, par exemple, qui persuada Hilda, alors chez le roi d'Est-Anglie, son parent, de renoncer à ses projets d'établissement dans un monastère continental et de revenir en Northombrie (*H.E.* IV, 23, p. 252). Il n'est pas exclu que Colmán de Lindisfarne ait appartenu à la communauté de Cnobheresburg et qu'il soit resté en arrière, comme *abbas Scottorum*, en Mercie, après le départ de Feuillen et d'Ultain pour Péronne, antérieurement à son épiscopat à Lindisfarne (donc entre 650 et 661), mais ce n'est guère croyable. Ses amis ne devaient pas voir d'un fort bon œil que Colmán eût été expulsé de Northombrie par la victoire de Wilfrid à Whitby, et Beorhtgils sans doute était de ces amis. Voir ci-dessous, l'appendice VII, p. 271-274, à propos de Colmán, abbé en Mercie.

[3] On ne voit nulle part que Fursy, Feuillen et Ultain aient rencontré les difficultés qui assaillaient d'ordinaire, en Angleterre méridionale et sur le continent, les tenants des observances celtiques. Originaires, à ce qu'il semble, du sud de l'Irlande, il est raisonnable de supposer qu'ils avaient adopté l'usage continental dès avant de quitter leur patrie, mais ce n'est pas absolument certain. Il n'y a rien à tirer, pour la détermination de l'observance d'Ultain, du fait qu'il vaquait à sa retraite quadragésimale, à Fosse, le 16 mars 659 (*Anal. Boll.*, t. 75, 1957, p. 397, note 3) : ce jour tombe toujours en carême, selon tous les computs.

[4] *H.E.* III, 25, p. 182.

[5] *H.E.* III, 22, p. 174.

[6] Plummer note, pour ce dernier, qu'il disparut même probablement avant Deusdedit, qui sans cela aurait pourvu à sa succession, et presque certainement avant que Ceadda n'arrivât dans le Kent, sans quoi Ceadda se serait fait consacrer par lui et non par Wini ; il suggère que Damien a pu être, lui aussi, enlevé par la peste (*H.E.*, t. 2, p. 207).

Faut-il croire qu'en vue d'une consécration absolument régulière, Wilfrid ait tenu à s'assurer la présence d'au moins trois prélats au-dessus de tout soupçon ? Eddi Stephanus, dans le discours que nous avons cité, ne fait aucune allusion à cette question de nombre [1].

Wilfrid, en fait, serait bien servi : douze évêques officiants, dont son ami Agilbert, le porteraient à l'autel sur un trône d'or [2]. Il est presque certain, cependant, que lui-même ne s'embarrassa pas de requérir l'assistance de collègues dans les deux consécrations qu'il célébra, quelque vingt ans plus tard, celle d'Oftfor pour les Hwicciens et celle de Suitbeorht pour la mission de Frise [3], ce qui enlève beaucoup de son poids à l'hypothèse d'un scrupule sur ce point précis.

***

Tentons une autre voie. Une considération nouvelle peut s'ajouter à celles que les critiques ont examinées jusqu'ici. Bien qu'à Whitby la discussion n'ait pas porté sur la correction mathématique des tables pascales [4], il est assez croyable que, si le colloque avait eu lieu peu de jours ou même de semaines après l'éclipse du 1er mai, qui

[1] C'est M. B. Colgrave qui la soulève, dans son commentaire, op. c., p. 159.

[2] Eddi Stephanus, ch. 12, éd. Colgrave, p. 26.

[3] *H.E.* iv, 23, p. 255, et v, 11, p. 202. Voici les termes de Bède. Pour Oftfor : *omnium iudicio praefatus vir in episcopatum... electus ac iubente Aedilredo rege per Uilfridum beatae memoriae antistitem, qui tunc temporis Mediterraneorum Anglorum episcopatum gerebat, ordinatus est, pro eo quod archiepiscopus Theodorus iam defunctus erat et necdum alius pro eo ordinatus episcopus.* Pour Suithbeorht : *Suidberctum... ad petitionem eorum ordinavit reverentissimus Uilfrid episcopus, qui tum forte patria pulsus in Merciorum regionibus exulabat ; non enim eo tempore habebat episcopum Cantia, defuncto quidem Theodoro, sed necdum Berctualdo successore eius, qui trans mare ordinandus ierat, ad sedem episcopatus sui reverso.* On notera, dans cette situation exactement semblable à celle qu'avait connue (ou prétendu connaître) Wilfrid en 664, avec quelle hardiesse il interprète le cas de nécessité pour donner un évêque aux Hwicciens, puis aux Frisons.

[4] Aussi bien chez Eddi Stephanus (chap. 10, éd. Colgrave, p. 20) que dans sa réplique à Colmán chez Bède (*H.E.* iii, 25, p. 187), Wilfrid aurait mentionné expressément le cycle décemnovennal. Il ne s'ensuit pas que les règles mathématiques qui gouvernent l'établissement d'un cycle aient été discutées. Les discours, du reste, dans ce chapitre, sont des morceaux polis et repolis à loisir. Bède, le plus savant computiste de son temps, y développe, à tête reposée, les arguments que Wilfrid aurait pu et dû invoquer. Eddi, la seule source documentaire de Bède et qui lui a fourni son canevas, est plus simple : on discerne chez lui que le débat porta principalement sur le symbolisme scripturaire de Pâques et sur l'autorité, vraie ou supposée, dont se couvraient les deux théories en présence. L'assemblée se prononça, sous cet aspect, en faveur de S. Pierre contre S. Colum Cille (voir ci-dessous, p. 250).

donnait tort à la table pascale de Wilfrid [1], quelqu'un dans le parti des Celtes l'aurait bien remarqué et que le compte rendu de la séance en aurait porté quelque trace [2]. Donc le Colloque de Whitby semblerait antérieur à l'après-midi du 1er mai 664 ; mais on ne saurait attacher grand poids à cet argument sans supposer, chez les Celtes qui y prirent part, une compétence qui leur manquait presque certainement [3].

***

Le Colloque ne rassembla que peu de monde, et de la seule Northombrie. Il n'a pas fallu le préparer de longue main comme un synode national, convoqué, cela va de soi, plusieurs mois à l'avance pour se tenir entre l'achèvement de la moisson et le début de la mauvaise saison [4]. On ne saurait donc tirer de là un argument pour placer le colloque de Whitby en septembre, époque assez peu vrai-

[1] Celle-ci, presque certainement, était la table de Denys le Petit (voir ci-dessous, p. 249), mais seuls des computistes réellement exercés la distinguaient avec netteté de celle de Victorius, décemnovennale comme elle. L'une et l'autre étaient en faute sur la nouvelle lune au début de mai 664, Denys de deux jours, Victorius d'un jour. Les Celtes, au reste, n'avaient pas à se vanter : J. K. Fotheringham estime que leur épacte était, en 664, de 5 jours en avance sur celle de Victorius et de 6 sur celle des Alexandrins ; son avis est rapporté par R. L. Poole (*Studies in Chronology and History*, p. 32, note 4) ; le P. D. O'Connell leur laisse le bénéfice de quelque doute (op. c., p. 104) et nous serions encore plus indulgent (ci-dessous, p. 249, note 2).

[2] Il n'est pas sûr, pourtant, que parmi les Celtes présents se soit rencontré un mathématicien exercé, ni à plus forte raison un astronome. Notons, au point de vue pratique, qu'en 664, si le terme pascal (mercredi 17 avril) avait été retardé d'un ou deux jours, il n'en serait pas résulté une date différente pour Pâques, le prochain dimanche restant le 21 avril ; de même, en 665, l'erreur constatée par l'observation au jour de l'éclipse n'aurait pas entraîné non plus un changement de la date pascale selon les cycles continentaux : le terme pascal (samedi 5 avril selon Victorius et Denys le Petit, alors que la *luna* XIV^{a} aurait été en réalité le jeudi 3) laissait Pâques au 6 avril.

[3] M. C. W. Jones exagère fortement quand il écrit que le dernier enfant de chœur, à l'époque anglo-saxonne et notamment en 664, n'ignorait pas qu'une éclipse totale de soleil ne pouvait se produire qu'à la nouvelle lune exactement. L'auteur de la Chronique, recension F, montre cependant l'intérêt intelligent qu'il porte à cette question en marquant expressément l'éclipse du 16 juillet 809 au 29e jour de la lune ; en réalité, la lune fut nouvelle, ce jour-là, à 4 heures 45, temps universel. Cette éclipse ne fut pas visible comme totale en Angleterre et en Irlande, mais seulement dans les Féroés et en Scandinavie (Schroeter, op. c., carte 25b).

[4] Ainsi les deux synodes nationaux réunis par Théodore, celui de Hertford, le 24 septembre 672, et celui de Hatfield, le 17 septembre 679.

semblable en 664, la seule année à considérer, à cause de l'épidémie qui régnait à cette époque dans le nord de l'Angleterre. Rigoureusement, pourtant, septembre ou le début d'octobre 664 ne peuvent être exclus. Serait-ce l'imminence de la peste ou sa première apparition qui aurait décidé Agilbert à regagner sa patrie [1] ? Il serait tout juste permis à Cedd de rentrer à Lastingham pour y mourir le 26 octobre, et c'est la seule date un peu ferme dont on dispose. D'autre part, le Colloque ne se tint certainement pas aux fêtes mêmes de Noël (25 décembre 663) ni surtout de Pâques (14 ou 21 avril 664), quand évêques, abbés et clergé inférieur étaient retenus chez eux par les devoirs de leur charge d'âmes.

***

Mais peut-être existait-il une raison spéciale de provoquer la réunion avant Pâques. Ne fallait-il pas régler la question en vue de sa célébration imminente en 664 ? On doit se résigner à quelque incertitude sur ce point, car il n'est pas absolument sûr que, cette année-là, les Celtes aient différé des « Romains » [2]. Une divergence apparaît pourtant assez probable.

En 665, les computs conduisaient tous à la même date, 6 avril [3], mais une autre difficulté allait surgir, celle que présenterait la mention, chez Victorius, de l'alternative entre deux dates, la grecque (6 avril), et la latine (13 avril), entre lesquelles il laissait le choix (et qu'il avait du reste, mal calculées et mal qualifiées) [4].

[1] Voir ci-dessous, p. 251-252.

[2] O'Connell, t.c., p. 104. Tous les computs, sauf le celtique, donnent le 21 avril. Les Celtes ont célébré Pâques le même jour si leur épacte était 27 ou 28, mais le 14 avril si elle était 1, 2, 3 ou 29, et aucun élément ne permet de resserrer ces limites. Nous avons observé ailleurs que l'épacte correspondant à l'écart maximum (donc, en 664, l'épacte 27) était à rejeter (*Recherches sur les débuts de la controverse pascale chez les Celtes*, dans *Anal. Boll.*, t. 64, 1946, p. 201-202).

[3] O'Connell, ibid.

[4] O'Connell, ibid. ; Krusch, op. c., p. 32 ; C. W. Jones, *The Victorian and Dionysiac Paschal Tables in the West*, dans *Speculum*, t. 9 (1934), p. 413. Ce détail montre que la table victorienne était en usage chez les « Romains » en Northombrie, au moins à certains endroits, non à l'exclusion de celle de Denys le Petit, mais concurremment avec elle. Il faudrait attendre Bède, qui ne naîtrait qu'une dizaine d'années plus tard, pour familiariser le commun des clercs avec les différences qui séparent ces computs, tous deux décemnovennaux. Wilfrid, lui, était bien au courant. Que le premier exemplaire de Denys le Petit connu en Northombrie y ait été apporté d'Italie par Wilfrid lui-même, c'est une hypothèse assez plausible de M. Jones. Il n'est peut-être pas trop tôt, cependant, en 664, pour songer à S. Benoît Biscop, qui, encore laïc, avait fait le voyage de Rome en 653 et collectionnait activement les manuscrits.

Ces circonstances, on le voit, sont loin de contraindre à conclure que Wilfrid et ses amis aient senti l'urgence d'un règlement définitif précisément au cours de l'année 664 [1].

***

N'est-il pas bien clair que Wilfrid a cru devoir mettre à profit la présence en Northombrie de l'évêque Agilbert, qu'il savait de son avis? Ce curieux personnage [2] avait quitté le Wessex, trois ou quatre ans auparavant, fort mécontent, et se disposait à regagner la France [3]. Le calcul de Wilfrid était bon : l'évêque franc lui remit la direction des débats.

Le colloque avait débuté par un exposé de S. Colmán, défenseur de la cause celtique. Il fallait bien lui laisser la priorité à cause de sa dignité et de ses mérites : il était dans son diocèse, c'était l'évêque d'Oswiu. Agilbert fut invité par le roi à répondre à Colmán. N'était-il pas séant qu'un évêque donnât la réplique à un évêque et que la discussion se maintînt au niveau supérieur? Cedd, irlandais, abbé de Lastingham et évêque des Saxons Orientaux (ou, si l'on veut, de Londres), siégeait parmi les Celtes, mais n'intervint pas : fort habilement, Wilfrid l'avait réduit aux fonctions d'interprète [4]. Mais Agilbert, quand vint son tour de parole, après Colmán, s'effaça devant Wilfrid, simple abbé, qu'il avait tout récemment ordonné prêtre et qu'il présenta comme son disciple, ce qui était une forte exagération [5].

[1] M. Jones s'avance un peu trop quand il écrit : « I have indicated (Speculum IX [1934], 413) that the Paschal criteria call for the Council within the year preceding the Easter of A.D. 665 and the *Annales Cambriae* say 664. » L'argument tiré de la double date de Victorius, pour être décisif, postule l'impossibilité de traiter de ces questions sinon dans l'année même qui précède immédiatement la date controversée — ce qui est logiquement indémontrable. Quant aux *Annales Cambriae*, leur témoignage est des plus ambigus ; voir ci-dessous, dans l'appendice, p. 265-268.

[2] Sur Agilbert, voir dans l'appendice, ci-dessous, p. 269-271.

[3] Bède place son départ presque en termes exprès immédiatement après le Colloque de Whitby : *Finitoque conflictu ac soluta contione, Agilberctus domum rediit* (*H.E.* III, 26, p. 189).

[4] *Hild abbatissa cum suis in parte Scottorum, in qua erat etiam venerabilis episcopus Cedd, iamdudum ordinatus a Scottis, ut supra docuimus, qui et interpres in eo concilio vigilantissimus utriusque partis extitit* (*H.E.* III, 25, p. 183).

[5] *Loquatur, obsecro, vice mea discipulus meus Uilfrid presbyter, quia unum ambo sapimus cum ceteris, qui hic adsident, ecclesiasticae traditionis cultoribus ; et ille melius ac manifestius ipsa lingua Anglorum, quam ego per interpretem, potest explanare quae sentimus* (*H.E.* III, 25, p. 184). Eddi Stephanus n'avait pas mis cela en discours direct : *Imperatum est ab Aegilberchto episcopo transmarino et Agathone presbitero suo, sancto Wilfritho presbitero et abbati suaviloqua eloquentia in sua lingua Romanae Ecclesiae et apostolicae sedis dare rationem*

Le scénario, c'est visible chez Eddi non moins que chez Bède, était arrangé d'avance par Wilfrid et ses amis, d'accord, au reste, avec Oswiu, qui n'attendait que le mot pour placer sa tirade et demander aux deux partis quelle était leur autorité. Le roi le fit, du reste, en souriant [1]. Or, pour permettre le déroulement prévu, discours et répliques, avec le dénouement convenu, il était nécessaire de disposer d'un évêque qui acceptât de tenir exactement le rôle requis. Agilbert était l'homme de la situation : neuf ans plus tard, à Laon, il jouerait dans une autre comédie et aiderait à faire prendre et tuer le duc Martin [2], de même qu'à Whitby il avait contribué directement à étrangler l'Église celtique de Northombrie. La présence d'un homme prêt à tous les services pour plaire aux grands était, entre les mains de Wilfrid, l'occasion unique à saisir. Il ne la laissa pas échapper.

Pour fixer avec plus de précision la date du Colloque de Whitby, il serait donc fort utile de connaître les mouvements d'Agilbert en 663 et en 664 : c'est le point essentiel. Hélas ! l'information, bien maigre, se réduit à un seul point : dans les derniers mois de 664, Wilfrid, muni de la recommandation d'Oswiu pour le roi Clotaire III de Neustrie, s'en fut chercher la consécration épiscopale auprès d'Agilbert. Celui-ci était apparemment fort bien en cour [3] : c'est lui qui organisa la cérémonie, en grande pompe, avec onze prélats assistants, dans l'oratoire de la villa royale de Compiègne.

Si rien ne pressait Agilbert que le désir de rentrer chez lui [4], il

(chap. 10, éd. Colgrave, p. 20). Le prêtre *Agatho*, vraisemblablement *transmarinus* comme son évêque, est un inconnu. Il ne s'agit évidemment pas du futur pape, Sicilien d'origine et trésorier de l'Église romaine. Peut-être le compagnon d'Agilbert se retrouve-t-il dans la liste épiscopale de Chartres sous le nom d'*Agatheus*, entre *Haigradus*, signalé pour la dernière fois en 696 ou 697, et *Leobertus* ou *Leudisbertus*, consacré vers 718 (Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. 2², p. 428-429) ; mais cet évêque mérovingien appartiendrait déjà plutôt à la génération suivante. On ne sait rien de lui. La confusion de noms (*Agatho* pour *Agatheus*) s'expliquerait chez Eddi Stephanus par les nombreux rapports qui existèrent entre son héros Wilfrid et le pape Agathon.

[1] Bède omet ce détail incongru et quelque peu gênant. Voici la phrase d'Eddi Stephanus : *Tunc Oswiu rex, tacente sancto Wilfritho presbitero, subridens interrogavit omnes* (ibid., p. 22).

[2] Voir dans l'appendice, ci-dessous, p. 270.

[3] Mais non encore pourvu d'un évêché, à ce qu'il semble. C'est par erreur que Bède le fait monter dès 664 sur le siège de Paris (Plummer, *H.E.*, t. 2, pp. 146 et 198).

[4] A Jouarre, semble-t-il, où sa sœur fut la première abbesse ; de là à Compiègne, on compte douze bonnes lieues de chemin. Agilbert fut enterré dans la crypte de Saint-Paul de Jouarre, avec les fondateurs de l'abbaye. Il en avait été peut-être le constructeur, et son sarcophage, de la fin du VII^e siècle, s'y voit encore (*Vies des Saints et des Bienheureux...* par les Bénédictins de Paris, t. 10 [Paris, 1952], p. 363, pour la bibliographie archéologique).

évita, pour son voyage de retour, la mauvaise saison. Peut-être, cependant, fuyait-il la peste, dont l'approche l'invitait à se hâter. C'est tout ce que l'on peut dire [1].

Succédant comme évêque de Paris à Importunus, mort en 668 ou 669, il accueillera fort bien dans sa cité Théodore de Cantorbéry, lequel prolongera chez lui son séjour, dans l'automne et l'hiver de 668-669, plutôt que de risquer la traversée de la Manche à cette époque de l'année [2].

***

Nous avons tenté de fixer quelques repères de temps grâce aux circonstances du Colloque de Whitby, de ses conséquences et de certains points dans la carrière de ceux qui y prirent part. Venons-en au passage où Bède fournit la date d'année la plus complète, en recourant à plusieurs critères :

> Facta est autem haec quaestio anno dominicae Incarnationis DCLXIIII°, qui fuit annus Osuiu regis XXII^us^, episcopatus autem Scottorum, quem gesserunt in provincia Anglorum, annus XXX^us^ : siquidem Aidan X et VII annis, Finan decem, Colman tribus episcopatum tenuere [3].

Que ces termes soient pris à un compte rendu officiel du Colloque [4], l'hypothèse est à peine soutenable [5] : le mois et le jour y auraient

[1] Sur les deux mots de Bède, *domum rediit*, Plummer écrit : « It is clear therefore that Bede regards Agilbert as having come from Gaul to Northumbria on this occasion. » En fait, Bède ne dit ni n'insinue rien de tel. Plummer, pour une fois, s'est laissé emporter par son imagination : ce retour d'Agilbert dans sa patrie s'explique parfaitement comme la fin des longs voyages qui l'ont conduit en Irlande, puis en Wessex, enfin en Northombrie.

[2] *Coegerat enim eos inminens hiems ut, ubicumque potuissent, quieti manerent* (*H.E.* IV, 1, p. 203). Théodore avait quitté Rome le 27 mai 668. Il n'atteindrait Cantorbéry qu'un an plus tard, jour pour jour, le dimanche 27 mai 669 (*H.E.* IV, 2, p. 204). La lenteur du déplacement, chez un personnage aussi actif, montre comme on était peu pressé, de ce temps-là, et quelle crainte inspirait, en hiver, une traversée de quelques heures ; peut-être aussi le nouvel archevêque tenait-il à se documenter auprès d'Agilbert sur l'Angleterre, dont, à son départ de Rome, il ne devait savoir que fort peu de chose.

[3] *H.E.* III, 27, p. 189.

[4] Ce qui suppose transformation de l'indiction en année de l'Incarnation, car l'emploi de ce dernier style serait fort inattendu en 664.

[5] M. C. W. Jones donne à ce compte rendu hypothétique le titre d'*Acta Synodi Strenaeshalc* (*sic ; Saints' Lives and Chronicles*, p. 181). Il semble persuadé, en outre, que Bède n'a pas connu le récit d'Eddi Stephanus, mais que tous deux utilisent librement et indépendamment ces *Acta Synodi*. L'une et l'autre assertion nous paraît également invraisemblable. Bède, qui avait con-

certainement figuré, et Bède n'aurait pas manqué de les transmettre. Les références données à l'épiscopat des trois chefs successifs de l'Église en Northombrie sont de peu de secours : c'est sur ce passage, en effet, que s'établit principalement leur chronologie. Retenons seulement que, la mort d'Aidán se plaçant avec certitude au 31 août 651, en ajoutant aux dix années de Finán les trois années de Colmán on serait amené au mois d'août 664, résultat très acceptable. Rien ne garantit, toutefois, que la dernière année d'épiscopat de Colmán ait été complète quand il se retira de Northombrie, et à plus forte raison qu'elle ait été révolue dès avant l'assemblée dont la décision le contraignit à ce départ.

Quant à la vingt-deuxième année du roi Oswiu, elle s'étend, en rigueur de termes, du 6 août 663 au 5 août 664, selon le calcul de Plummer[1], exactement conforme à la réalité historique ; mais Bède suit un autre système dans le compte des années de règne : Levison a montré par nombre d'exemples, dont quatre concernent Oswiu lui-même, que les années de ce roi sont prises pour identiques aux années de l'Incarnation (du 25 décembre au 24 décembre), l'année où mourut ce roi étant fictivement tenue pour complète[2]. La vingt-deuxième année d'Oswiu va donc, sans la moindre ambiguïté de principe, du 25 décembre 663 au 24 décembre 664. Ces deux chiffres, celui de l'année du règne et celui de l'année de l'Incarnation, ne font que se garantir mutuellement contre des erreurs de copie : leur dualité ne signifie pas qu'ils aient été puisés à des sources différentes.

Si, comme nous l'avons suggéré[3], la principale autorité de Bède consistait ici en rapports verbaux, telle sa conversation avec Wilfrid, joints au texte d'Eddi Stephanus, qui ne porte aucune date, l'année a dû lui être indiquée de façon familière comme « celle de la peste », « celle du départ de Colmán » ou « celle de l'éclipse ». Fidèle à ses principes comme à ses habitudes, il traduisit ces expressions à la fois en année 664 de l'Incarnation et en vingt-deuxième année d'Oswiu. Il ne disposait donc pas d'un document daté par indiction et indiquant le jour et le mois de l'assemblée[4]. Heureusement pour nous, il n'a

versé avec Wilfrid sur d'autres sujets (*H.E.* v, 19, p. 243), n'avait pu manquer de l'interroger sur les détails d'une assemblée que tous deux tenaient pour le principal tournant de l'histoire de l'Église dans leur pays et où Wilfrid avait tenu incontestablement le premier rôle, auteur et acteur à la fois.

[1] Dans son commentaire, *H.E.*, t. 2, p. 192, qui ne pousse pas plus loin.

[2] Levison, op. c., p. 271-272.

[3] Ci-dessus, p. 252, note 5.

[4] Tel est, par exemple, le cas du concile de Hertford (transcrit par Bède, *H.E.* iv, 5, p. 215, d'après la rédaction du notaire de Théodore, Titivillus, ibid., p. 217) et du concile de Hatfield (*H.E.* iv, 18, p. 239). Bède, visiblement, se souvenait de ce beau modèle de prose romaine quand il choisit la formule *Facta est autem haec quaestio* (*H.E.* iii, 26, p. 189), strictement parallèle à *Facta est autem haec synodus* (iv, 5, p. 217).

pas eu à transformer en année de l'Incarnation une date rédigée d'après l'indiction, opération qui, par deux fois, l'a induit en erreur d'un an [1].

Le témoignage que nous venons d'analyser, réduit en notre style, place donc le Colloque de Whitby entre le 25 décembre 663 et le 24 décembre 664.

***

Charles Plummer mettait le Colloque de Whitby au début de 664 [2]. Au terme d'une exploration qui a permis au lecteur patient d'envisager des aspects parfois nouveaux, nous ne nous joindrons pas à ceux qui, contestant le jugement de notre vieux maître, ont préféré l'année 663. Il est indiqué, pourtant, d'élargir assez notablement les possibilités : les premiers mois de 664 demeurent l'époque la plus vraisemblable [3], sans qu'à parler rigoureusement le printemps soit exclu, à l'exception des jours de Pâques (autour du 21 avril pour les « Romains », mais du 14 avril pour les Celtes, peut-être), ni même l'été jusqu'en septembre, sans doute [4].

Rien de solide ne se tire de la différence constatée entre les tables pascales et l'observation lors de l'éclipse du 1er mai ; et que, pour le jour de Pâques 664, les Celtes aient été en avance d'une semaine sur le reste du monde, comme ils le furent peut-être, l'argument vaudrait dans l'un ou l'autre sens : ou bien cette divergence, prévue, aurait rendu souhaitable de prendre une décision avant Pâques, ou bien les désagréments de la double célébration, une nouvelle fois ressentis, auraient fait perdre patience, et l'on se serait résolu enfin à y mettre un terme.

L'année 664 est bien celle où conduit le témoignage de Bède. En plus d'un endroit et par plus d'un critère, il la marque sans

[1] Levison, op. c., p. 267.

[2] « Early in 664 », *H.E.*, t. 2, pp. 146 et 317 ; « somewhat early in 664 », p. 189.

[3] Les derniers jours de décembre 663 sont compris par Bède dans l'année 664, mais l'hiver se prêtait vraiment très mal à une assemblée générale du clergé.

[4] Les événements qui suivirent le Colloque n'exigent guère de temps. Tuda, installé comme successeur de Colmán, entrait en fonctions sur-le-champ : il était déjà évêque, et très régulièrement consacré. Sa mort survint tôt après, et la désignation, coup sur coup, de ses deux successeurs, Wilfrid et Ceadda, n'aura point tardé si l'on était au déclin de l'année, car il leur fallait entreprendre un grand voyage, chacun de son côté, avant la mauvaise saison. La limite extrême est donnée par le temps nécessaire à Cedd pour rentrer de Whitby à Lastingham, y prendre la peste et y mourir (26 octobre).

hésiter et sans jamais varier. S'est-il trompé et, dans ce cas comme dans d'autres [1], a-t-il mal interprété des données rédigées dans un style différent? Cela supposerait que le Colloque de Whitby ait eu lieu dans les quatre derniers mois de 663, et certainement avant l'arrivée du mauvais temps ; mais, l'erreur, toujours possible, n'est pas probable et ne peut être présumée sans motif. Or, le témoignage de Bède est unique et aucune autre autorité ne vient à l'encontre : ni la Chronique anglo-saxonne, ni les annales galloises ou irlandaises, ni celles que l'on trouve jointes à des tables pascales [2], à supposer ces quatre sources indépendantes de l'Histoire ecclésiastique, ne permettent d'opter : elles ne font mention que du départ de S. Colmán pour Iona ou pour l'ouest de l'Irlande, événements postérieurs au Colloque de Whitby, et s'accommodent de n'importe quelle époque entre septembre 663 et septembre 664.

La première moitié de 664 reste la date la plus probable.

Paul Grosjean.

APPENDICES

I. Sur les annales anglaises du VII^e siècle jointes à des tables pascales.

Une demi-douzaine de manuscrits, la plupart continentaux, renferment, presque toujours en marge d'un grand cycle pascal établi, selon les indications de Denys le Petit, de 532 à 1063, quelque huit ou dix mentions d'événements survenus en Northombrie et dans le Kent au VII^e siècle. Parfois, des additions conduisent jusqu'au siècle suivant. Ces annales anglaises ont été imprimées de-ci de-là, au hasard de leur découverte, et parfois reprises ailleurs, plus correctement ou plus complètement. Elles se caractérisent par de nombreuses erreurs. Les copistes, ignorants, le plus souvent, des faits qu'elles rapportent, déplacent une notice d'un an vers l'avant ou vers l'arrière, selon qu'ils croient devoir interpréter un modèle où des suppléments fort divers se joignent au fond original : liste des empereurs romains, déplacée d'un cycle entier de 532 ans, avec d'autres erreurs

[1] Cette mésaventure lui est arrivée pour les conciles de Hertford et de Hatfield, ainsi que pour la consécration de S. Willibrord, où il marque 673, 680 et 696 respectivement, quand il aurait dû, en notre style, inscrire 672, 679 et 695 (ci-dessous, p. 263, note 1).

[2] Ci-dessous, pp. 258, 265-268.

résultant de la confusion de cycles décemnovennaux [1], liste des endroits où Charlemagne célébra la fête de Pâques [2], additions locales diverses, compléments tirés des deux Chroniques de Bède et de son Histoire ecclésiastique (comme l'indication des féries à côté de certaines dates) [3].

Les critiques distingués qui ont étudié ces annales se sont trouvés chaque fois empêchés par les circonstances d'en revoir d'abord le texte dans tous les manuscrits et de les republier. Celui qui reprendrait d'ensemble cette matière rendrait un appréciable service, permettant sans doute, malgré la brièveté des mentions et leur caractère dépouillé, d'en déterminer les rapports avec les deux états des Chroniques de Bède, avec son Histoire ecclésiastique, texte et *Recapitulatio chronica* [4], avec les listes royales de la Northombrie et du Kent, et surtout avec la Chronique anglo-saxonne, où le désordre des indications d'années, qui varie même selon les diverses recensions, se réduirait peut-être à une règle intelligible.

Quant à savoir si ces annales dérivent de Bède, avec des compléments, ou si elles ont constitué une de ses sources, à moins qu'il ne s'agît d'une autorité parallèle, donnant une idée du fond premier sur lequel il aurait travaillé, ou même d'un premier essai de sa main, M. Lehmann estimait le problème insoluble dans son état actuel [5]. Charles Plummer et M. C. W. Jones, qui y ont recouru occasionnelle-

[1] Ceci a été fort diligemment débrouillé par M. Paul Lehmann (*Fuldaer Studien*, dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Klasse der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* de l'année 1925, n° 3, p. 32-44, avec des corrections dans ses *Fuldaer Studien, Neue Folge*, dans l'année 1927 du même recueil, n° 2, p. 50-52) ; le seul témoin découvert depuis lors semble être le manuscrit Phillipps 1830 (aujourd'hui le *Berolinensis Lat.* 129), qui était encore à Cheltenham quand Mommsen en transcrivit les annotations marginales (publiées par Krusch, *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie, Die Entstehung unserer heutigen Zeitrechnung*, p. 61). Sur cet ensemble d'annales jointes à des tables pascales, on peut voir, en outre, les réflexions de H. Bresslau (*Die ältere Salzburger Annalistik*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, année 1923, n° 2, p. 13-14) et celles de Levison (*England and the Continent in the Eighth Century*, en note aux pages 270, 272 et 274), qui fournit une bibliographie.

[2] Ces suppléments très particuliers ont fait croire que l'original des témoins continentaux aurait été apporté de Northombrie par Alcuin. H. Bresslau juge de la sorte cette hypothèse : « nicht unmöglich, aber unbeweisbar » (t.c., p. 14).

[3] Le calcul de ces féries était aisé pour n'importe quel computiste un peu exercé, à partir des données que lui fournissait la ligne correspondante du grand cycle de 532 ans, sans qu'il faille imaginer le recours à une source historique ou annalistique qui eût renfermé, dès l'origine, l'indication du jour de la semaine.

[4] *H.E.* v, 24. Ajouter le continuateur de Bède, *H.E.*, p. 361-363.

[5] *Fuldaer Studien*, première série, p. 40.

ment, n'ont pas envisagé la critique du document sous-jacent aux témoins qui leur étaient accessibles. Il s'imposera, pourtant, de vider cette question quand on remettra en chantier le *Handbook of British Chronology* [1], sans espoir, du reste, de changements importants.

Dans les conditions de transmission manuscrite qu'il est permis d'esquisser ou d'imaginer, on conçoit que la seule autorité ancienne qui assigne sans ambiguïté à l'année 663 le départ de Colmán pour Iona, après le colloque de Whitby, reste loin au-dessous de celle de Bède. Celui-ci affirme nettement que ces débats eurent lieu l'année même de l'éclipse, de la peste et de la mort de Deusdedit et d'Earconberht, c'est-à-dire en 664. Malgré toute l'importance qu'il revêt à nos yeux, comme à ceux d'Eddi Stephanus et de Bède, le colloque de Whitby n'est mentionné expressément dans aucune de ces séries d'annotations marginales ni dans les annales qui en dérivent [2].

Le manuscrit de Paris, *Nouv. acq. lat.* 1615 [3], passa par Auxerre,

[1] Publié à Londres en 1939 par la Royal Historical Society (*Guides and Handbooks*, n° 2), sous la direction de F. M. Powicke, pp. 7-8, 134, 185. Levison exprimait le même souhait (op. c., p. 274, note 2) et aurait pu rappeler que Bresslau (t.c., p. 14, note 5) avait tracé le plan de l'édition en regrettant de ne pouvoir l'établir lui-même en annexe à son essai de 1923. Il est dès à présent certain que, contrairement à ce que l'on avait supposé, Bède ne fut pas le premier après Victorius d'Aquitaine à calculer le grand cycle de 532 ans sur les principes défendus par Denys le Petit (Levison, op. c., p. 270, note 3). Le grand cycle de 532 à 1063, arrivé sur le continent au VIII[e] siècle et accompagné dès lors des annotations marginales en question, était nécessairement dionysien. On n'oubliera pas, pourtant, que, si elles sont contemporaines, les premières annotations marginales (jusque vers 660 environ) ont plus que probablement couvert d'abord les marges d'un grand cycle victorien, et non dionysien ; ce qui aurait occasionné déjà quelques erreurs de transcription, quand, au temps de la jeunesse de Bède, elles ont été transférées, par lui ou sous son inspiration, d'un grand cycle victorien à un grand cycle dionysien.

[2] La seule exception semble être formée par le manuscrit de la Hunter Library, à Glasgow, où des interpolations prises directement à Bède recouvrent le texte primitif, parfois bien difficile à discerner de ces additions. Sous le titre assez fantaisiste d'*Annales Lindisfarnenses et Dunelmenses*, elles ont été publiées par Pertz (*M.G.*, Script., t. 19, p. 503-505). Dans les Annales de Corvey (alors conservées aux archives de l'État, à Munster), M. P. Lehmann lisait, en 1923, *Colmán abiit*, en face de l'année 664, mais *Eclipsis quasi X. hora diei V. nonas maias* en face de l'année 663, avec une marque de renvoi à l'année suivante (*Fuldaer Studien*, première série, p. 38). Un correcteur avait donc remarqué que le copiste n'avait pas vu qu'en 663 la date du 3 mai, pour une éclipse totale, était plus éloignée encore de la réalité qu'en l'année suivante (la vraie date est le 1[er] mai 664) : on était, en effet, en 663, au 18[e] jour de la lunaison qui suivait celle de Pâques (2 avril, avec le terme pascal, *luna XIV[a]*, au 29 mars).

[3] Anciennement Libri 90 ; décrit par L. Delisle, *Catalogue des manuscrits*

vers 840, et ensuite par Fleury-sur-Loire[1], puis par Orléans. Nous en reproduisons les annotations marginales concernant l'Angleterre[2] avec quelques remarques qui en feront toucher du doigt le peu de crédibilité.

650 Aidan episcopus obiit.
657 Finan mortuus est.
662 abiit
663 Eclipsis. Colman [1]
664 Erconbrech [2] filius Eodbaldi depositus [3] idus iulii feria II.
673 Ecbrect Cantii [4] rex depositus IIII nonas iulii feria II.
686 Hlother Cant. depositus VII idus februarii feria III.
687 Edric Cant. rex depositus II. kal. feb. [5] feria VI.
691 Theodorus episcopus depositus XIII kal. octobris feria II.

[1] Delisle a omis *eclipsis* et placé à l'an 664 *Colman abiit* — [2] quelques lettres grattées avant *Erconbrech* — [3] peut-être une ou deux lettres grattées avant *idus* — [4] les lettres *ii* sont douteuses — [5] *fgb* dans le manuscrit.

La date d'obit de S. Aidán de Lindisfarne est connue avec certitude : 31 août 651 [3]. Le manuscrit de Paris l'avance donc d'un an.

La mort de S. Finán de Lindisfarne, en 657, est certainement avancée de plusieurs années. De ce que S. Colmán fut évêque de Lindisfarne pendant trois ans avant de se retirer en 664, Plummer tire avec la plus grande vraisemblance que Finán mourut en 661 [4]. Les annales jointes aux tables pascales fournissent pour cet événement des dates diverses, parfois incompatibles avec la durée d'épiscopat qu'elles inscrivent elles-mêmes [5].

L'indication de l'année 663 pour le départ de S. Colmán vient un an trop tôt, ou du moins un an plus tôt que dans toutes les sources qui le datent par année de l'Incarnation (sauf erreurs systématiques, comme celles que présentent parfois les Annales d'Ulster). Très vraisemblablement, la mention du départ de Colmán était jointe à la note suivante, celle de 664, et ne faisait qu'un avec elle. Ce texte, le plus long et le plus touffu, encombrait à tel point la marge du grand cycle, dans l'original, que les premiers mots, *Eclipsis. Colman abiit,* semblaient devoir s'en détacher. Le copiste les a placés en

des fonds Libri et Barrois (Paris, 1888), p. 70, avec en note le texte des additions marginales.

[1] B. de Gaiffier, *Le Calendrier d'Héric d'Auxerre du manuscrit de Melk 412*, dans *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 399.

[2] Aux fol. 13v-14r, obligeamment collationnés pour nous par le P. Halkin.

[3] *H.E.* III, 14, p. 155 ; III, 15, p. 157 ; et dans la *Recapitulatio chronica*, *H.E.* V, 24, p. 354 ; on verra les notes de Plummer à ces trois passages.

[4] *H.E.* III, 26, p. 189, avec les notes de Plummer au t. 2, p. 188.

[5] La Chronique anglo-saxonne ne mentionne pas Finán.

face des deux lignes précédentes, 662 et 663, et a laissé le reste en face de 664 [1]. Selon Eddi Stephanus comme selon Bède, le départ de Colmán fut la conséquence directe de la décision prise au Colloque de Whitby, lequel se place la même année que l'éclipse. Celle-ci constitue un repère assuré, le 1er mai 664.

Le décès d'Earconbeorht est inscrit par Bède au 14 juillet 664, ce qui est parfaitement compatible avec sa *depositio*, le lendemain 15, qui était en effet un lundi. Il est curieux que la mort de l'archevêque Deusdedit, survenue le même jour et dans la même ville, n'ait pas été retenue par notre annaliste. Celui-ci n'aurait-il disposé, pour le Kent, que d'une liste royale, au moins jusqu'à la mort de Théodore de Cantorbéry ?

Pour le roi Ecgbeorht, les autorités s'accordent sur l'année, 673 [2]. Bède indique le mois de juillet, mais non le jour. Le 4 juillet 673 fut bien un lundi.

Le roi Hlothere mourut, en 685 [3], le 6 février [4], un lundi. Le manuscrit de Paris, qui marque le 7 février 686, un mardi, est en avance d'un an et en faute sur la férie. Celle-ci serait correcte pour le 6 février 686, qui, sans aucun doute, était la date d'année, déjà fausse, sur laquelle un computiste a calculé la férie.

La mort d'Edric n'est pas inscrite dans la Chronique anglo-saxonne. Bède indique que ce roi régna pendant un an et demi après son frère Hlothere, ce qui conduit au mois d'août 686 [5]. D'autres exemplaires du grand cycle pascal joint aux annales anglaises placent la mort d'Edric au 31 août 687, en retard d'un an, mais à un jour acceptable. Le 31 août 686 était bien un vendredi. Il faut donc corriger, dans le manuscrit de Paris, à la fois l'année (qui deviendra 686 au lieu de 687) et le mois (*II kal. sept.* au lieu de *II kal. feb.*).

L'épitaphe métrique de S. Théodore de Cantorbéry indique le jour de sa mort, 19 septembre [6], et sa fête figure régulièrement au même jour dans les calendriers de Cantorbéry, depuis le plus ancien que l'on puisse atteindre, celui du *Bosworth Psalter*. C'était un mardi et non un lundi en 691, l'année qu'assigne notre manuscrit de Paris à la mort de l'archevêque, mais ce chiffre est faux ; Bède, comme la Chronique anglo-saxonne, marque l'année 690 [7], où le 19 septembre fut bien un lundi.

[1] Pour les annales de Corvey, voir ci-dessus, p. 257, note 2.

[2] *H.E.* IV, 5, p. 217 ; *Recapitulatio chronica*, *H.E.* V, 24, p. 354 ; Chronique anglo-saxonne, recensions A et E.

[3] *H.E.* IV, 26, p. 268 ; Chronique anglo-saxonne, recensions A et E.

[4] Chez Bède seulement.

[5] Dans les notes de Plummer, *H.E.*, t. 2, p. 264.

[6] *H.E.* V, 9, p. 295.

[7] *H.E.* V, 8, p. 294 ; *Recapitulatio chronica*, *H.E.* V, 24, p. 355 ; Chronique anglo-saxonne, recensions A et E.

Le manuscrit de Paris, *Nouv. acq. lat.* 1615, accumule ainsi dans ces huit brèves notices marginales presque tous les genres d'erreur que l'on peut rêver. C'est à tort que l'on se fonderait sur son témoignage, inexactement représenté, du reste, dans l'édition de Delisle, pour avancer d'un an le Colloque de Whitby, placé nettement par Bède en 664, et d'autant plus que cette bévue en particulier s'explique, on l'a vu, par l'encombrement de la marge en face de l'année correcte.

II. Consécrations épiscopales en Angleterre en dehors du dimanche jusqu'au milieu du IXe siècle.

Les exceptions à la règle qui réserve au dimanche une consécration épiscopale sont rares en Angleterre jusqu'à l'époque moderne. Telle est la conclusion de Dom Thomas Michels [1] sur des relevés fort incomplets. Négligeant les dates apparemment bien établies et tombant incontestablement un dimanche, nous rassemblons ci-dessous, en ordre chronologique, les exceptions certaines et les cas douteux ou discutables, du début du VIIe siècle au milieu du IXe.

1. Jeudi 12 mars 655, consécration de Deusdedit de Cantorbéry, placée par erreur chez Bède au 26 mars [2].

2. Le dimanche 25 août 687, Jean de Beverley fut consacré comme évêque de Hexham [3]. Sa mort est inscrite par Bède [4] ainsi que par la Chronique anglo-saxonne, recension E, à l'année 721, que nul ne conteste, non plus que la date de sa fête (7 mai), assurée par les calendriers. Bède n'indique la durée totale de son épiscopat qu'assez vaguement, *annis .xxxiii.*, mais la Chronique précise : 33 ans, 8 mois et 13 jours. En incluant le jour de sa consécration et celui de sa mort, nous arrivons au 25 août 687, un dimanche [5]. Plummer se contente de situer cette consécration au mois d'août et observe que l'année 685, expressément indiquée par la Chronique, recension E, couvre plusieurs événements qui sont certainement hors de leur place [6]. Rien n'empêche donc d'admettre notre décompte, qui conduit exactement à un dimanche.

3. Dimanche 29 juin 693, consécration de Beorhtwald (*Brithwaldus*, *Britwaldus*) de Cantorbéry par Goduin de Lyon [7]. Bède note que

[1] *Beiträge zur Geschichte des Bischofsweihetags im christlichen Altertum und im Mittelalter* (= *Liturgiegeschichtliche Forschungen*, t. 10, Munster, 1927), p. 64-65.

[2] Voir ci-dessus, p. 235-239.

[3] Il devait être plus tard transféré à York.

[4] *H.E.* v, 6.

[5] C'est aussi la date à laquelle s'arrête W. G. Searle, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles* (Cambridge, 1899), p. 176.

[6] Dans ses notes, *H.E.*, t. 2, p. 273.

[7] Aucune date précise ne saurait se tirer de la carrière de Goduin de Lyon, qui s'étend largement avant et après 693 (Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. 2², pp. 38 et 71).

c'était un dimanche [1]. La Chronique, recension E, à l'année 693, indique le 3 juillet, un jeudi, mais la date inscrite par nous en tête de ce paragraphe s'établit grâce aux critères supplémentaires fournis par Bède : l'élection (1er juillet 692), la durée de l'épiscopat (37 ans, 6 mois et 13 jours) et la mort (13 janvier 731). Quelques témoins de l'Histoire ecclésiastique remplacent cette dernière date par celle du 9 janvier. Leur méprise est visible, car le décompte (à établir depuis l'élection et non, comme c'est l'habitude, depuis la consécration) mène au 13 plutôt qu'au 9 janvier — très exactement, en incluant les deux jours extrêmes, au 14 janvier 731. Bède, si attentif d'ordinaire, aurait commis une erreur dans un calcul très simple [2]. Il est quasi certain que celle-ci ne provient pas de lui, mais du copiste, et que l'historien avait écrit XIII et non XIIII. En tout cas, la bonne leçon est *die iduum ianuariarum*, non *die .v. iduum ianuariarum* [3].

4. Le dimanche 15 août 734, Frithuwald fut consacré évêque de Whithorn. Sous l'année 762, la Chronique, recension E, marque que la cérémonie eut lieu le 15 août, à York, dans la sixième année du règne de Ceolwulf, et que Frithuwald fut évêque pendant 29 ans, mais Plummer est d'avis de placer cette notice, comme la suivante, en 763. Ceci conduit par décompte au 15 août 734, un dimanche [4]. Searle opte pour le 15 août 735, un lundi, estimant que l'Assomption autorisait cette exception [5].

5. Le mercredi 8 septembre 734, selon Syméon de Durham, fut consacré Frithubeorht de Hexham. Il se peut pourtant qu'ici encore l'année doive être corrigée en 735, où le 8 septembre tomba un jeudi. En 734 comme en 735, l'incidence de la Nativité de la Vierge excuserait une dérogation [6].

6. Le samedi 29 septembre 761, consécration de Bregwine, douzième archevêque de Cantorbéry, selon la Chronique, à l'année 759 :

[1] *H.E.* v, 8, p. 295. [2] *H.E.* v, 23, p. 349-350.

[3] Que les calendriers de Saint-Augustin de Cantorbéry placent Beorhtwald au 9 janvier montre simplement qu'ils suivent ici, sans l'avoir confronté avec le chapitre 8, un manuscrit de Bède qui, au chapitre 23, lisait : *die .v. iduum.* On serait mal fondé à invoquer une tradition de culte local constante et ancienne : Beorhtwald n'a commencé d'être vénéré que bien des siècles après sa mort, il n'appartient pas au groupe primitif des saints de Cantorbéry. Son culte, du reste, est propre à Saint-Augustin, où repose son corps. Les calendriers de Christ Church ne le connaissent pas : Gasquet et Bishop, en élucidant les listes du *Bosworth Psalter*, ne l'ont rencontré nulle part. Sur les calendriers de Saint-Augustin, voir F. Wormald, *English Benedictine Kalendars after A.D. 1100*, t. 1 (1939), p. 48. L'explication que l'on offre de cette absence de culte local, prolongée pendant un demi-millénaire, est l'opposition de Beorhtwald à Wilfrid. Elle ne semble nullement s'imposer.

[4] Earle et Plummer, *Two of the Saxon Chronicles Parallel* (Oxford, 1899), t. 2, p. 50 ; Plummer, *H.E.*, t. 2, p. 52. [5] Op. c., p. 194.

[6] Plummer, dans Earle et Plummer, t.c., p. 51.

to Sce Michaeles tide, dans la recension A, avec la seule variante graphique *tyde* dans la recension E. Plummer, qui laisse passer cela sans observation, a pensé sans doute que la Saint-Michel fournissait une raison suffisante de cet accroc à la règle commune. On peut se demander, pourtant, si l'indication « à la Saint-Michel » n'est pas une manière vague de signifier le lendemain, dimanche 30 septembre 761. L'année, en tout cas, semble assurée [1].

7. Le samedi 2 février 765, consécration de Jænbeorht, treizième archevêque de Cantorbéry. Elle est inscrite par la Chronique, recension E, sous l'année 762, dans un paragraphe qui recouvre aussi quelques événements de 763 [2]. La fête de la Purification a été tenue pour suffisante.

8. Le vendredi 24 avril 767, trois consécrations eurent lieu à York. D'après la Chronique, recension E, S. Æthelbeorht d'York et S. Ealhmund de Hexham auraient été consacrés en 766. Il faut leur joindre Ceolwulf de Lindsey, consacré le même jour, qui était, selon Syméon de Durham, le 24 avril [3]. L'année 766 est inadmissible si vraiment Frithubeorht de Hexham, prédécesseur immédiat de S. Ealhmund, mourut le 23 décembre 766 (toujours chez Syméon), mais cette année 766 s'accorde mieux avec le témoignage d'Alcuin, élève d'Æthelbeorht, qui fait mourir ce dernier à midi, le 8 novembre, dans la quatorzième année de sa consécration, en 780. Le 24 avril 768, un dimanche, ne semble pas exclu inexorablement par Plummer [4]. Cette triple consécration demeure un cas douteux.

9. Le dimanche 15 juin 777 est le jour de la consécration d'Æthelbeorht de Whithorn, selon la Chronique, recensions D, E et F. On peut donc exclure l'année suivante, 778, où Florent de Worcester inscrit les événements rappelés par la Chronique en 777 [5] : le 15 juin 778 fut, en effet, un lundi.

10. Le lundi 2 octobre 780, consécration de Tilbeorht de Hexham, selon la Chronique, recension E, à l'année 780 (*VI. nº. octob.*). Searle l'inscrit au 2 octobre 781 [6], un mardi. On ne rencontre pas de dimanche 2 octobre après 774 ni avant 785, années qui paraissent inacceptables. Observons cependant que le 2 septembre 780 fut un dimanche, mais la rédaction de la date dans la Chronique, sous sa forme latine, si elle est originale, exclurait une erreur possible dans d'autres hypothèses. Le cas reste douteux, avec une forte probabilité en faveur d'un lundi ou d'un mardi qui n'étaient ni l'un ni l'autre jours de fête.

[1] Id., t. c., p. 48.

[2] Pour l'année, voir les remarques de Plummer, t.c., pp. 48 et 50. Il conclut que ce doit bien être 765, en dépit de l'avis de ceux qui ont préféré 766, où le 2 février tomba un dimanche.

[3] Searle, op. c., pp. 154, 164 et 176.

[4] Earle et Plummer, t. c., p. 52.

[5] Searle, op. c., p. 196 ; Earle et Plummer, t. c., p. 53-54.

[6] Op. c., p. 176.

11. Le dimanche 17 juillet 791, consécration de Beaduwulf de Whithorn. La Chronique, recension E (qui l'appelle Baldwulf), marque bien le 17 juillet 791, lequel est acceptable et admis par Searle [1]. Ce serait donc à tort que M. G. N. Garmonsway, préférant l'autorité de Syméon de Durham, aurait changé l'année en 790 [2]. Plummer n'a élevé aucune objection contre le 17 juillet 791.

12. Le lundi 30 octobre 797, consécration de Heardred de Hexham. Selon la Chronique, recensions D et E, Æthelbeorht de Hexham mourut le 16 octobre 797 et, d'après Syméon de Durham, Heardred fut consacré le 30 du même mois. Stubbs propose de corriger le chiffre du jour (*.iiii. kal.* au lieu de *.iii. kal.*), afin d'arriver au dimanche 29 octobre [3], mais parmi les événements placés par la Chronique sous l'année 797, il en est un au moins qui ne se rapporte pas à cette année-là. Il reste donc permis de se demander si, renonçant à la chronologie parfois peu sûre de Syméon, on ne ferait pas mieux de placer la mort d'Æthelbeorht en 796, où le 30 octobre fut un dimanche. Ce cas reste donc au moins assez douteux.

13. Le dimanche 11 juin 803, date indiquée par la Chronique, recensions D et F, pour la consécration d'Ecgbeorht de Lindisfarne, est acceptable, au jugement de Plummer [4]. On ne voit pas pourquoi Searle préfère suivre ici Florent de Worcester en marquant le 11 juin 802, un samedi [5].

14. Le dimanche 9 juin 832, consécration de Feologils de Cantorbéry. Selon la Chronique, recension F, à l'année 829, cet archevêque, élu le 25 avril et consacré le 9 juin (expressément indiqué comme étant un dimanche), mourut dès le 30 août suivant. Le 9 juin était un mercredi en 829 et, la Chronique présentant à cet endroit un décalage de trois ans, on peut tenir pour assuré que la véritable date est le dimanche 9 juin 832 [6].

15. Le mercredi 27 août 833, Ceolnoth de Cantorbéry. La date de consécration n'est fournie que par la Chronique, dans la recension F sous sa forme latine, à l'année 830. Ce dernier chiffre est certainement erroné, puisque Feologils ne mourut que le 30 août 832 ; en outre, le 27 août 830 était un samedi. Plummer croit devoir opter pour 833, bien que le 27 août ait été un mercredi [7]. N'était une charte qui semble appartenir à l'année 833, mais dont l'authenticité et la date seraient à examiner [8], nous songerions à la confusion très naturelle d'un *.vi. kal.* lu par mégarde *.iii. kal.* et nous suggérerions le dimanche 30 août 834. Cette consécration, un mercredi, resterait donc douteuse [9].

[1] Op. c., p. 196.
[2] *The Anglo-Saxon Chronicle* (Londres, 1953), p. 55.
[3] *Registrum Sacrum Anglicanum*[2] (Oxford, 1897), p. 16.
[4] Earle et Plummer, t. c., p. 67.
[5] Op. c., p. 184.
[6] Earle et Plummer, t. c., p. 73-74.
[7] Ibid., p. 74.
[8] Searle, op. c., p. 7.
[9] Il y a lieu de signaler encore, pour être complet, S. Willibrord et S. Boniface,

Au total, huit divergences. Ce sont d'abord quatre cas certains où le jour de la consécration, sans tomber un dimanche, était au moins une fête : la Saint-Grégoire en 655 (n° 1), la Nativité de la Vierge en 734 (n° 5), la Saint-Michel en 761 (n° 6) et la Purification en 767 (n° 7).

Les quatre vraies exceptions (jours de semaine sans être des jours de fête) comportent chacune soit un élément de doute, soit quelque hésitation sur la date : ce sont le 24 avril 767 (n° 8), le 2 octobre 780 (n° 10), le 30 octobre 797 (n° 12) et le 27 août 833 (n° 15). Sauf la dernière, que nous croyons pouvoir faire rentrer dans la règle générale, elles se placent toutes en Northombrie et dans le dernier tiers du VIII^e siècle, sans que l'on ose établir, sur une base aussi peu sûre et aussi étroite, que la règle commune en Occident y ait été délibérément violée. Le cas le plus difficile est peut-être celui de Tilbeorht de Hexham (n° 10).

III. La peste de 664 en Irlande.

L'époque du début de la maladie en Irlande, 1^er août 664, ne fait guère que confirmer ce que l'on apprend par Bède : l'épidémie se

consacrés à Rome, le premier par le pape Serge I^er, le dimanche 21 ou le lundi 22 novembre 695 ; le second par Grégoire II, le 30 novembre 722, un lundi, fête de S. André. Pour Willibrord, les auteurs hésitent entre l'année 695, indiquée par lui-même en marge de son calendrier (avec une addition, d'une main contemporaine, en face du 21 novembre), et le témoignage de Bède : *Quod ita, ut petierat, impletum est, anno ab Incarnatione Domini* DCXCVI. *Ordinatus est autem in ecclesia sanctae martyris Ceciliae, die natalis eius, imposito sibi a papa memorato nomine Clementis* (*H.E.* v, 12, p. 303). Ces discussions, résumées par le P. Coens (*Anal. Boll.*, t. 60, 1942), p. 254-255, ont été reprises récemment par le professeur C. Wampach (*Sankt Willibrord, sein Leben und Lebenswerk* [Luxembourg, 1953], p. 236-239). On a remarqué que, dans cette note autobiographique, Willibrord inscrit les années en style de l'Incarnation trois ans avant la publication de l'Histoire ecclésiastique de Bède (731), le premier ouvrage de quelque importance qui ait systématiquement utilisé cette ère. D'où provient la divergence, 695 chez Willibrord, 696 chez Bède ? Elle n'est qu'apparente. Bède a suivi sa règle habituelle, mise en lumière par Levison en 1946 (ci-dessus, p. 234, note 4), d'identifier l'année de l'indiction à celle de l'Incarnation qui en recouvre la plus grande partie. Il écrit 696 (alors que nous mettrions 695) pour la période écoulée entre le 1^er (ou le 24) septembre et le 31 décembre suivant inclus. Le cas, parallèle à celui des conciles de Hertford (672) et de Hatfield (679), placés par Bède en 673 et 680 respectivement, était resté inexpliqué jusqu'ici. Les deux assertions, apparemment contradictoires, ne le sont donc pas sur le chiffre de l'année : Bède, qui écrit 696, utilise un renseignement qui vise exactement la même année que Willibrord numérote 695. Si l'on s'en tient au témoignage de Bède, le pape célébrait, le 22 novembre 695, un lundi, à Sainte-Cécile du Transtévère, où c'était fête majeure ; si l'on croit devoir préférer le 21 novembre 695, c'était un dimanche. L'année 696 est exclue.

propage du sud au nord [1]. On en fixerait la progression à partir des anniversaires des saints personnages qu'elle emporta et qu'énumèrent les annales irlandaises.

Un éminent professeur de médecine, Sir William P. MacArthur, a cru pouvoir déterminer la peste bubonique [2] en se fondant sur un symptôme caractéristique, l'abcès fémoral de S. Cuthbert [3], mais sans prendre garde que la maladie de S. Cuthbert se situe certainement plusieurs années avant 664 [4].

Il n'a pas tenté de préciser par quel port la contagion avait pénétré en Irlande. Mag Itho de Fothart ou des Fotharta [5] n'est pas aisé à fixer sur la carte. Ce qu'en rapporte Hogan [6] suggère avec plus de probabilité Wexford que Limerick, mais ni l'un ni l'autre de ces deux ports n'était guère en relations directes avec la Northombrie : ils commerçaient avec l'Angleterre du sud et du sud-ouest, comme avec les côtes de l'Atlantique.

A quel collaborateur négligent ce médecin a-t-il pu se remettre du soin de préparer sa documentation ? Il écrit : « One suggestive detail has survived in the Annals of Clonmacnoise, alone among the chronicles, that in Ireland the pestilence broke out in August, in a summer of extreme heat » (p. 176). C'est donc qu'il n'a pas connu les notices, parallèles et concordantes, des Annales d'Ulster, de celles que l'on attribue à Tigernach et du *Chronicon Scottorum* [7], que les Annales de Clonmacnoise reflètent, en y ajoutant une erreur de traduction : « the firmament seemed to burn this summer with extream heat [8] ». L'expression latine : *caelum ardere visum est*, ne semble pouvoir se référer qu'à une aurore boréale remarquable, non à un été très chaud.

IV. Le témoignage des *Annales Cambriae*.

Telles qu'elles se lisent, débarrassées des additions d'Ab Ithel, dans l'édition de Phillimore ou dans la traduction annotée de Wade-Evans [9], les *Annales Cambriae* marquent comme premier événement de l'année CCXXI du cycle (= 665 de l'Incarnation) : *Primum Pascha*

[1] Ci-dessus, p. 239, note 2.

[2] *The Identification of some Pestilences recorded in Irish Annals*, dans *Irish Historical Studies*, t. 6 (1949), p. 176-177.

[3] *Vita Cuthberti* en prose (*BHL.* 2021), chap. 8, éd. B. Colgrave, p. 180.

[4] Plummer, *H.E.*, t. 2, p. 195. [5] Ci-dessus, p. 241.

[6] *Onomasticon Goedelicum* (Dublin, 1910), pp. 422 et 430-431.

[7] Ci-dessus, p. 241, note 2.

[8] *The Annals of Clonmacnoise*, translated into English A.D. 1627 by Conell Mageogeghan, éd. D. Murphy (Dublin, 1896), p. 106-107.

[9] *Nennius's History of the Britons* (Londres, 1938), p. 91 ; texte dans *Y Cymmrodor*, t. 9, p. 158-159, à l'année [665].

apud Saxones celebratur. Tout naturellement, cette phrase a été mise en rapport avec le colloque de Whitby. Il semblerait plutôt que ce qui avait intéressé l'annaliste, c'était la célébration de Pâques qui avait suivi ces débats.

Mais que veut-il dire exactement ? Songeait-il à la table pascale victorienne [1], où la date de Pâques « chez les Saxons » en 665 (6 avril) précédait, en effet, d'une semaine celle que Victorius croyait devoir proposer comme celle des « Latins » (13 avril), et se lisait aussi, dans son tableau, la première en commençant par la gauche ? Il aurait dû alors écrire *prius* au lieu de *primum*, mais il n'en était pas à un degré de comparaison près.

L'équation entre l'année CCXXI du cycle des *Annales Cambriae* et l'année 665 de l'Incarnation se tire de la chronologie générale de cette composition. Il ne s'ensuit pas que les notices, très clairsemées au Ve, au VIe et au VIIe siècle, aient toujours été maintenues exactement en face du chiffre qui leur correspondait, à l'autre bout de la ligne, dans la table pascale originale.

Les deux notices qui offrent un point de comparaison, parce qu'elles encadrent cette mention *Primum Pascha apud Saxones celebratur*, laissent soupçonner pas mal de confusion dans la copie qui nous est parvenue [2]. C'est d'abord *Commene Fota*, à l'année CCXVII, qui correspondrait à 661 de l'Incarnation. L'obit de Cummíne Fota, abbé de Clonfert, se rencontre dans les diverses annales irlandaises deux ans avant l'éclipse de 664, donc en 662, ce qui donne une erreur d'un an d'avance aux *Annales Cambriae*. L'autre notice que nous avons en vue, *Osguid rex Saxonum moritur*, à l'année CCXXV, répond à l'année 669 de l'Incarnation : erreur donc d'un an d'avance également, car la mort d'Oswiu se place au 15 février 670 [3].

Ne nous enfonçons pas plus loin dans ces sables mouvants. L'annaliste gallois, à cet endroit, est d'un an en avance et, quand il met en l'an CCXXI de son cycle : *Primum Pascha apud Saxones celebratur*, il doit utiliser un document plaçant l'événement rapporté, quel qu'il soit, en 666, non en 664.

C'est l'ensemble des sources des *Annales Cambriae* que, pour bien faire, il faudrait tenter de retrouver, et surtout le modèle utilisé par leur auteur pour établir la correspondance des événements particuliers avec les années de son cycle. Ce modèle, formant le fond primitif, était, fort vraisemblablement, irlandais.

Quand il allègue sans restriction l'autorité des *Annales Cambriae* en faveur de la date de 664 pour le colloque de Whitby, M. Jones,

[1] Son cycle, de 532 ans, autorise à le suggérer, mais s'il s'est mis à l'œuvre après 730 environ, il a pu prendre également pour canevas le grand cycle dionysien annexé par Bède à son *De Temporibus*.

[2] Dans le manuscrit Harley 3859, du Musée Britannique, de l'an 1100 environ. La composition même de l'ensemble de ces Annales paraît remonter à la seconde moitié du Xe siècle.

[3] Voir ci-dessus, p. 253.

semble-t-il, a supposé d'abord que les mots *Primum Pascha apud Saxones celebratur* se rapportaient aux débats mêmes de Whitby, alors qu'ils peuvent également bien s'appliquer à l'année suivante ; et secondement, il tient pour assuré que l'avance d'un an, remarquée à propos de la mort de Cummíne Fota et de celle d'Oswiu, n'interdit pas d'égaler l'an 664 de l'Incarnation à l'an CCXXI du cycle. On aurait aimé entendre ses raisons de placer un fait incertain en une année douteuse [1].

La réalité est bien différente, et la petite analyse qui précède ouvre des perspectives inattendues sur les annales irlandaises qui ont servi de canevas à la compilation galloise. Cette note, en effet, permet d'atteindre un original mis par écrit en un territoire assez limité et au cours de peu d'années. Les mots *Primum Pascha apud Saxones celebratur* ne peuvent, vers cette époque-là, se rapporter qu'à la première célébration de Pâques chez certains Saxons bien déterminés, le groupe formé autour de S. Colmán par les moines fidèles de Lindisfarne qui refusèrent de l'abandonner et l'accompagnèrent, d'abord à Iona, ensuite *ad insulam quandam parvam, quae, ad occidentalem plagam ab Hibernia procul secreta, sermone scottico Inisboufinde, id est Insula Vitulae Albae, nuncupatur* [2]. Les moines anglais de cette petite troupe, au nombre de trente, s'établirent séparément, peu de temps après, à *Mag Eó*, écrit Bède, sur la grande île, à quelque 40 milles vers le nord-est [3].

Cette seconde fondation se fit encore du vivant de S. Colmán, qui mourut en 674, selon les annales irlandaises [4]. Elle s'appelle couramment, à travers tout le moyen âge, *Mag Eo na Sacsan*, « Mag Eo des Saxons » et c'est, dans les Iles Britanniques, le seul établissement monastique qui se distingue par cette adjonction ethnique. Les *Saxones* des *Annales Cambriae* sont donc les exilés de Lindisfarne dans leur première résidence encore, à Inis Bó Finde, ou déjà à Mag Eo.

Pour l'avoir citée sous cette forme particulière, *apud Saxones*, et pour s'intéresser à la première fête de Pâques qui y fut célébrée, il a fallu que celui qui inscrivit cette note dans la marge d'une table

[1] Il s'est peut-être un peu trop fié à la note rapide de M. A. O. Anderson, *Early Sources of Scottish History* (Édimbourg, 1922), t. 1, p. 178.

[2] *H.E.* IV, 4, p. 213. C'est aujourd'hui Inishboffin, dans l'Atlantique, à 3 milles de la côte du comté de Mayo.

[3] *H.E.*, l.c. Aujourd'hui Mayo, paroisse de la baronnie de Clanmorris, au comté de Mayo.

[4] Annales d'Ulster, à l'année 675 *bis* (recte 676) : *Columban aepiscopus Insolae Vaccae Albae et Finan filius Airennani pausant;* le même texte se lit au *Chronicon Scottorum* et dans les annales dites de Tigernach (avec ici la variante *quieverunt* au lieu de *pausant*), à l'année correspondante. Sa fête est marquée au 8 août dans le *Félire* d'Óengus et dans celui de Máel Muire Úa Gormáin, ainsi que dans le martyrologe de Tallaght.

pascale fût un bien proche voisin, dans le temps comme dans l'espace, des fondations de S. Colmán de Lindisfarne à l'ouest de l'Irlande [1]. Il faut aussi l'imaginer en rapport assez étroit avec cette communauté étrangère, et cela explique que les *Annales Cambriae* contiennent un nombre relativement élevé d'événements survenus en Northombrie, de tous les royaumes anglo-saxons du VII[e] siècle le moins important pour les Gallois, parce que le plus éloigné de leurs frontières.

Ainsi peut-on espérer recouvrer, sous-jacentes aux *Annales Cambriae*, des annales irlandaises de l'ouest antérieures à l'an 670, ce qui est assez remarquable [2].

V. Le témoignage de Bède dans sa *Recapitulatio chronica*.

Nous serions porté à admettre que Bède a rédigé en ordre chronologique la notice de l'année 664 de sa *Recapitulatio chronica* [3] : *Anno* DCLXIIII, *eclypsis facta* (1[er] mai) ; *Earconberct rex Cantuariorum defunctus* (14 juillet) *et Colman cum Scottis ad suos reversus est* (époque inconnue de nous) ; *et pestilentia venit* (c'est-à-dire qu'elle atteignit la Northombrie ; au plus tard en octobre) ; *et Ceadda ac Uilfrid Nordanhymbrorum ordinantur episcopi.*

[1] On examinera aussi la possibilité d'un canevas annalistique provenant d'Iona, où les réfugiés de Lindisfarne avaient reçu l'hospitalité pendant un an ou deux avant leur départ définitif vers l'extrême ouest. Là aussi, à la rigueur, la lointaine fondation pouvait être appelée *apud Saxones*. L'expression paraît pourtant plus naturelle chez l'annaliste de quelque abbaye irlandaise peu éloignée d'Inis Bó Finde ou de Mag nEo : Clonfert, peut-être, que semblerait suggérer l'obit de son abbé Cummíne Fota, qui précède immédiatement dans les *Annales Cambriae*. Il n'est pas exclu que l'annaliste ait été celui d'Inis Bó Finde, se référant aux *Saxones* de Mag nEo : les Annales d'Ulster portent en 735 (*recte* 736) l'obit de *vir sapiens et anchorita Insole Vaccae Albae, Dublittir.*

[2] Les annales irlandaises rapportent en de tout autres termes le passage de Colmán en Irlande : *Navigatio Columbani episcopi cum reliqui<i>s sanctorum ad Insolam Vaccae Albae, in qua fundavit aecclesiam* (Annales d'Ulster, à l'année 667 *bis*, recte 668). A l'année correspondante, même notice dans les Annales dites de Tigernach, tandis que le *Chronicon Scottorum* écrit : *Navigatio Colmain episcopi cum reliquis Scottorum ad Insolam V. A., in qua fundabat ecclesiam*, et les extraits d'annales intitulés *Do Flaithesaib ocus Aimseraib Herend iar cretim : Navigatio Columbani episcopi cum reliquiis sanctorum co hInis Bó Finne* (Livre de Leinster, fol. 25, col. 1, éd. R. I. Best, O. Bergin et M. A. O'Brien, t. 1 [Dublin, 1954], p. 96, lignes 24-25). Les reliques dont il s'agit dans le texte le plus authentique sont, entre autres, celles de S. Aidán, que mentionne Bède : *Abiens autem domum Colman adsumsit secum partem ossuum reverentissimi patris Aidani* (*H.E.* III, 26, p. 190).

[3] *H.E.* V, 24, p. 354.

Le Colloque de Whitby ne figure pas dans ce schème : Bède, apparemment, en ignorait le mois et le jour, ce qui l'empêchait de l'y placer. Mais surtout on notera que la consécration de Ceadda précède celle de Wilfrid. Bède semble avoir estimé que le premier atteignit le Wessex avant que le second ne fût à Compiègne, ce qui suppose, puisque leur départ de Northombrie eut lieu dans l'ordre inverse, que bien peu de temps s'écoula, selon lui, entre l'élection de Wilfrid et celle de Ceadda [1].

Ce ne fut pas en haine de Wilfrid que le roi Oswiu choisit Ceadda comme évêque du territoire où il exerçait son autorité, de même que son fils, le roi Ealhfrith, avait pris Wilfrid pour évêque *sibi suisque* [2]. Ce n'est pas non plus, comme certains l'avaient imaginé, parce que le séjour de Wilfrid à l'étranger se prolongeait au-delà de toute mesure raisonnable. Oswiu agissait normalement et louablement, *imitatus industriam filii* [3], et rien ne suggère que ce ne fut pas presque aussitôt après l'embarquement de Wilfrid. C'est l'interprétation tendancieuse d'Eddi Stephanus qui fait tirer d'un seul mot de Bède, *quo* (Uilfrido) *adhuc in transmarinis partibus propter ordinationem demorante*, l'idée que cette absence de Wilfrid, laquelle, en fait, se prolongerait jusqu'en 666 [4], avait déjà duré un temps très appréciable quand Oswiu se décida à nommer Ceadda. Tout le monde savait d'expérience que Wilfrid, une fois sur le continent, n'était jamais pressé de rentrer, et le nord de l'Angleterre ne pouvait rester sans évêque jusqu'à ce qu'il lui plût de revenir.

VI. L'évêque Agilbert.

On s'accorde à placer en France la consécration d'Agilbert, dès avant son séjour en Irlande, en se fondant sur l'expression de Bède, dans le chapitre même où il parle d'Agilbert et presque immédiatement après avoir mentionné celui-ci, mais à propos de l'évêque Wini : *et ipsum in Gallia ordinatum* [5]. Duchesne est conscient de la difficulté. Il note : « probablement sans évêché spécial » [6]. Mais, au milieu du VII^e^ siècle, un évêque sans diocèse est aussi commun en Irlande que rare sur le continent [7], à l'exception peut-être de la Bre-

[1] Pour le noter ici en passant, le passage de Haddan et Stubbs sur les événements de 664 (*Councils*, t. 3, 1871, p. 106), s'il est d'une clarté limpide, renferme, ainsi que l'a observé Plummer, « more inaccuracies than one » (Earle et Plummer, op. c., t. 2, p. 27). Entre autres, sous le n° 2, Wilfrid ne se rendit pas à Cantorbéry en vue de se faire consacrer, mais directement en France.

[2] *H.E.* III, 28, au début.

[3] Bède, ibid.

[4] Voir la note de Plummer, *H.E.*, t. 2, p. 317.

[5] *H.E.* III, 17, p. 140.

[6] *Fastes épiscopaux*, t. 2^2^, p. 472.

[7] S. Amand est le cas particulier d'un évêque missionnaire.

tagne armoricaine, dont il n'est pas ici question, car Agilbert est originaire de la région parisienne [1].

Un Franc, revêtu de l'épiscopat, qui gagne l'Irlande et s'y adonne à de longues études [2], cela n'est pas moins inattendu. N'est-il pas plus croyable qu'Agilbert fut consacré en Irlande, exactement comme Tuda, son contemporain, et certainement aussi dans le sud ? Cette partie de l'île s'était conformée à l'observance pascale romaine depuis une trentaine d'années déjà. Bède écrit : *Famulus Christi Tuda, qui erat apud Scottos australes eruditus atque ordinatus episcopus* [3]. L'école d'exégèse autour de Lismore était alors à son apogée [4].

Duchesne incline à croire que ce fut bien lui qui, en 673, accepta d'Ébroïn, en même temps que son collègue Reolus de Reims, « une mission assez singulière [5] », celle de se rendre à Laon pour tromper le duc Martin par un faux serment prêté sur des reliquaires vides : *Ebroinus... nuncios dirigit Aglibertum ac Reolum Remensis urbis episcopum ut fides promissa in incertum super vacuas capsas sacramenta falsa dederunt* [6]. Le malheureux duc, ainsi attiré avec ses gens dans un guet-apens, périt assassiné, selon le plan d'Ébroïn.

La même histoire se retrouve dans le *Liber historiae Francorum* [7], composé à Saint-Denis ou à Rouen en 727, mais ici les envoyés d'Ébroïn restent anonymes. Le premier continuateur, un Neustrien, travaillant une dizaine d'années plus tard, a parfaitement pu connaître par des témoins les noms d'Agilbert et de Rieul. Il est un peu expéditif de les rejeter comme une addition légendaire.

Agilbert n'a jamais été mis au nombre des saints [8], bien que les Bénédictins de Paris lui aient ménagé une petite niche, au 11 octobre, à l'exemple du P. Alphonse Zimmermann [9]. On n'a relevé aucune commémoration d'Agilbert dans les livres liturgiques de la région parisienne, ni même chez les anciens auteurs de martyrologes de son Ordre, mais il a été l'objet d'une double distinction fort rare.

Tout d'abord, André du Saussay, qui lui consacre une notice dans son *Martyrologium Gallicanum*, au 11 octobre, p. 727-729, « composa un Office double avec Octave pour la Fête du saint Évêque,

[1] Ci-dessus, p. 251, note 4.

[2] *Legendarum gratia scripturarum in Hibernia non parvo tempore demoratus* (*H.E.*, l.c.).

[3] *H.E.* III, 26, p. 189.

[4] P. Grosjean, *Sur quelques exégètes irlandais du VII^e siècle*, dans *Sacris Erudiri*, t. 7 (1955), p. 67-98.

[5] T.c., p. 473.

[6] Continuateur de Frédégaire, chap. 3, éd. Krusch, *M.G.*, Scr. rer. merov., t. 2, p. 170, lignes 12-14 ; éd. J. M. Wallace-Hadrill, *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar* (Édimbourg, 1960), p. 82.

[7] Éd. Krusch, t.c., p. 320, lignes 22-24.

[8] *Act. SS.*, Oct. t. 5, p. 492 A, parmi les *Praetermissi*.

[9] *Kalendarium Benedictinum*, t. 3 (1937), p. 164-166.

dont il fixa le jour au lendemain de celle de sainte Telchilde[1] ». L'occasion de cette composition, destinée à l'église de Jouarre, était la découverte du sarcophage dans la crypte, le 7 avril 1632. On l'imprima à Paris, la même année. « Mais, poursuit Dom du Plessis, la fête n'a point eû de lieu : l'Abbesse et les religieuses de Jouarre ont jugé à propos de ne rien faire sur ce sujet sans l'autorité du Saint Siege ou des Eveques ; et l'Eglise de Paris ne fait non plus aucune mention de S. Agilbert dans ses Offices. »

Non moins remarquable est le fait qu'Agilbert fut canonisé, en quelque sorte, comme saint catholique, par autorité de Jacques II, roi d'Angleterre et Protecteur de la Foi. Son nom figure, en effet, au 1er avril, dans la seconde colonne du très curieux calendrier imprimé à l'usage des catholiques anglais en 1686 pour l'année suivante[2]. La date du 1er avril semble avoir été choisie arbitrairement.

VII. Colmán, abbé en Mercie.

Le manuscrit Vitellius C IX de la collection Cottonienne, au Musée Britannique, renferme une série de notes prises vers 1622 par Patrick Young (Patricius Junius) au trésor des chartes de la cathédrale de Worcester[3]. Elles ont été imprimées par Hearne, en appendice à son Cartulaire de Hemming[4]. On y lit, au fol. 131 (an-

[1] Toussaint du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*, t. 1 [Paris, 1731], p. 44. Les diligentes recherches de M. P. Hélyot sur *Le Trésor et les Reliques de l'ancienne Abbaye de Jouarre d'après les inventaires* (dans la *Revue Mabillon*, t. 47 [1957], p. 258-277), permettent de signaler, aux archives de cette maison, deux relations contemporaines de la découverte des ossements d'Agilbert, ainsi qu'une copie d'un document intitulé *Enquête-information pour raison des ossements de saint Agilbert ;* de celui-ci, on trouve également une copie manuscrite aux archives de l'évêché de Meaux, dossier des reliques de Jouarre (Hélyot, t. c., p. 267, note 58).

[2] *The Catholick Almanack for the year 1687*, containing both the Roman and English Calendar, etc. Cet ouvrage anonyme et dont les sources sont mal connues est accessible dans *A Collection of Scarce and Valuable Tracts on the most interesting and entertaining Subjects*, de Somers, dans la seconde édition, par Walter Scott, t. 9 (Londres, 1813), p. 90.

[3] *A Catalogue of the Manuscripts in the Cottonian Library deposited in the British Museum* (Londres, 1802), p. 425, col. 1. C'est peut-être à cause de sa date moderne qu'on n'en trouve pas mention chez G. R. C. Davis, *Mediaeval Cartularies of Great Britain* (Londres, 1958), p. 123-124 et p. 160, col. 2. Sur la mission de recherche confiée à Patrick Young, son bibliothécaire, par le roi Jacques Ier en 1622, voir I. Atkins et N. R. Ker, *Catalogus Librorum Manuscriptorum Bibliothecae Wigorniensis* (Cambridge, 1944), p. 2.

[4] *Hemingi Chartularium Ecclesiae Wigorniensis* (Oxford, 1723), t. 2, p. 552-568. Le titre donné par Hearne à cette section de son appendice (t. 1, p.

cien 128) : « Charta Wulfarii, Merciorum regis, qua terram .50. manentium de Heanburg Colmanno Abbati, cum omnibus pratis, sylvis, puteis salis ad eam pertinentibus, ut habeat, possideat et cuicunque voluerit derelinquat [1]. »

Pour le nom de lieu, on peut hésiter entre deux déterminations : Henbury *in salso marisco*, dans les marais salants au nord-ouest de Bristol (Gloucestershire), ou Hanbury (Worcestershire), à 4 milles au nord-est de Droitwich, en une région où les Romains déjà exploitaient des sources salines. L'un et l'autre, plus tard, appartinrent au domaine épiscopal de Worcester. Une charte de 831, où reparaît l'expression *cum puteis salis*, tranche le doute en faveur de Hanbury (Worcestershire) [2]. Les mots *illut monasterium in Heanbyrg* (variantes, au dos de l'original : *Heanbyrig*, *Heanbirige*) indiquent là, soit en 831, soit antérieurement, un *minster*. Celui-ci n'est pas nécessairement un établissement monastique de plein exercice. Le mot s'applique souvent à une communauté de clergé paroissial.

XLVII-XLVIII) est celui même du manuscrit Cottonien au fol. 126[r] : « Chartae R. Offae, Æthelbaldi, aliorumque Regum et Episcoporum de libertatibus et privilegiis Ecclesiae Wigorniensis. » Nous remercions M. H. P. R. Finberg de nous avoir signalé ce débris intéressant, qui paraît avoir échappé à l'attention des directeurs de l'*English Place-Name Society* quand ils ont publié leur volume sur le comté de Worcester (A. MAWER et F. M. STENTON, *Worcestershire* [Cambridge, 1927], p. 321).

[1] Selon toute apparence, il ne subsiste de cette charte que ce bref résumé : ni l'original ni une copie n'en sont conservés, à notre connaissance. Dugdale a trouvé encore le document à sa place, aux archives capitulaires de Worcester, le 4 août 1643 (« Carta Wlfari regis de terra L manentium quod Hamburg dicitur », manuscrit Dugdale 12, à la Bibliothèque Bodléienne ; cette note, de la main de Dugdale, est parfaitement lisible et porte bien *quod* où l'on attend *quae*). Ceci permet la conjecture, un peu audacieuse, que le document original portait quelque part *monasterium*, détail intéressant que semble confirmer le document de 831, cité ci-dessous. Quant à la phrase imprimée par Hearne, il y manque un verbe principal (*concedit* ou quelque chose de pareil). Le manuscrit a beaucoup souffert depuis que Hearne transcrivit la note de Patrick Young : ce que l'incendie a laissé de lisible à cet endroit ne fournit aucune indication utile sur ce point.

[2] W. de G. BIRCH, *Cartularium Saxonicum*, t. 1 (Londres, 1885), p. 581, n° 416. Pour la localisation et la date de cette pièce, voir MAWER et STENTON, l. c. La charte de 831 n'est assurément pas le modèle dont un faussaire se serait inspiré pour établir la donation de Wulfhere à l'abbé Colmannus : en effet, celle-ci, d'après le résumé qu'en fournit Patrick Young, ne mentionne pas les exploitations de plomb qui figurent dans la charte de 831 ; or, un faussaire n'aurait pas manqué d'ajouter ces plombières aux salines, s'il avait créé, à partir de la charte de 831, une donation supposée du même domaine de Hanbury.

Qui était ce *Colmannus abbas*? La grande diffusion du nom de Colmán (*Columbanus* ou *Columba*), le plus répandu de tous chez les moines irlandais, laisse peu d'espoir d'une identification certaine. Néanmoins, parmi les quelques centaines de Colmán que nous avons repérés, il ne se rencontre qu'un homme d'église assez éminent dont l'activité ait pu s'exercer en Mercie et le recommander à la générosité du roi Wulfhere (657-675) : Colmán, qui fut trois ans évêque de Lindisfarne et se retira en 664, après le Colloque de Whitby, a pu être le *Colmannus abbas* auquel se réfère la charte vue par Patrick Young. Celle-ci alors appartiendrait au début du règne de Wulfhere [1].

En 664, avant de gagner l'Irlande de l'ouest, Colmán de Lindisfarne se rendit à Iona [2]. Il y avait là des autorités à consulter sur la conduite à tenir [3]. Où avait-il exercé son apostolat avant d'être évêque? Fut-ce dans le nord de l'Angleterre exclusivement? Et de quelle partie de l'Irlande était-il originaire? Rien ne l'indique, sauf cette appartenance à la communauté d'Iona, qui, au premier siècle de son histoire, se recrutait plutôt dans le nord et le nord-ouest. Proviendrait-il de la région où finalement il s'établit, à la jonction des comtés actuels de Mayo et de Galway, sur la côte atlantique? Certains l'ont pensé : il trouverait plus d'aide pour ces fondations dans son canton natal. En sens contraire, on ferait ressortir que le souci du « pèlerinage pour le Christ » l'aurait entraîné loin de sa petite patrie.

Les moines de Cnobheresburg, pour autant que l'on entrevoie l'origine de quelques-uns d'entre eux, seraient plutôt des Irlandais du sud ou du sud-est. Il reste cependant concevable, à l'extrême rigueur, que Colmán, ainsi que nous l'avons noté [4], ait été rattaché à ce monastère celtique d'Est-Anglie avant qu'il ne fût dispersé pendant la seconde campagne de Penda contre Anna, en 650 ou 651. Le fait que l'abbé Colmán ait reçu du roi Wulfhere le riche domaine de Hanbury suggérerait alors que ce fils et successeur de Penda ait entendu réparer de cette façon le tort causé par son père.

[1] Le prédécesseur de Colmán à Lindisfarne, Finán, moine irlandais d'Iona, avait baptisé Peada, frère du roi Wulfhere, en un lieu appelé *Ad Murum* (Bède, *H. E.* III, 21, p. 170), près de Newcastle, et consacré l'Irlandais Diuma comme évêque des Merciens (ibid., p. 171), vraisemblablement aussi en Northombrie. On constate l'intérêt porté par lui à la Mercie, sans pouvoir conclure qu'il s'y soit jamais rendu en personne.

[2] *Primo venit ad insulam Hii, unde erat ad praedicandum verbum Anglorum genti destinatus* (*H. E.* IV, 4, p. 213).

[3] *Scottiam regressus est, tractaturus cum suis quid de his facere deberet* (*H. E.* III, 26, p. 189).

[4] Ci-dessus, p. 246, note 2.

Quelque vingt ans plus tard, du reste, la *Vita Mildburgae* de Goscelin [1] nous fait assister à la fondation de Wenlock (Shropshire, en Mercie) comme dépendance du monastère de S. Botulf à Icanho en Est-Anglie. Des terres sont échangées entre S^te^ Mildburga et l'abbé d'Icanho pour doter Wenlock.

En toute hypothèse, il est interdit d'insérer un Colmán, comme évêque-abbé, au catalogue de Mercie du VII^e^ siècle : après l'Irlandais Diuma et son compatriote Ceollach, qui exerçait les fonctions épiscopales dans la région tout juste avant que Wulfhere ne montât sur le trône [2], Bède dresse avec soin la liste des occupants de ce siège : ce sont successivement Trumhere, Jaruman, Chad et Wynfrith [3]. Il n'y a pas place pour un évêque irlandais du nom de Colmán, mais ce que l'on sait de ces quatre prélats montre que Wulfhere accordait sa confiance au clergé de rite celtique plutôt que de rite romain. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'il eût favorisé un abbé irlandais provenant soit d'Iona, comme c'est très probable, soit peut-être de la communauté dispersée de Cnobheresburg, et que le petit monastère de Hanbury eût été englobé bientôt dans les possessions de l'évêché de Worcester, constitué avant 680 par Æthelred, successeur immédiat de Wulfhere [4].

[1] Texte original, encore inédit, dont l'abrégé est dans la *Nova Legenda Anglie* (*BHL.* 5959) ; voir Eric John, *Land Tenure in Early England* (Leicester, 1960), p. 5-6.

[2] Ci-dessus, p. 120.

[3] *Omnes hi per ordinem sibi succedentes sub rege Uulfhere gentis Merciorum episcopatu sunt functi* (*H. E.* III, 23, p. 180).

[4] Dans le même diocèse, deux autres petits monastères, abandonnés par leurs habitants, étaient devenus propriété épiscopale dès avant le troisième quart du VIII^e^ siècle (Birch, t. c., n° 309, de l'année 803).

LE JUIF ET LE CHRÉTIEN
UN MIRACLE DE SAINT MÉNAS

1

C'est une fort jolie petite histoire que celle du Juif et du chrétien, le quatrième des Miracles de S. Ménas dans la série en langue grecque [1], le huitième dans la série, en langue copte, du manuscrit Pierpont Morgan 590 (M 590), le cinquième dans la série en langue éthiopienne [2] : les trois langues dans lesquelles il sera édité ci-dessous.

Un peu à la manière de la parabole du bon Samaritain, les rôles y apparaissent renversés. Le chrétien a une conduite déplorable : il est cupide, fourbe, parjure même ; Satan « remplit son cœur » au point de le persuader qu'on peut se jouer de S. Ménas comme on se joue des hommes. Le Juif est, au contraire, un modèle d'humilité, d'esprit de conciliation, de foi même, du moins en S. Ménas ; et l'exercice de ces vertus ne va pas sans héroïsme.

Tout finira, d'ailleurs, « dans l'ordre » : l'intervention de Ménas, qui revêt une forme pittoresque, convertira le chrétien et le Juif, chacun à sa façon. Et pour le lecteur — pour l'auditeur, plutôt [3] — la leçon, venant s'ajouter à d'autres de même résonance, sera claire : que personne ne s'avise de traiter à la légère un engagement pris envers le grand S. Ménas, gardien de la foi jurée [4] !

2

Ce qui nous intéresse aussi dans ce Miracle, c'est que la comparaison entre le texte grec et le texte copte fournit un argument

[1] *BHG*[3] 1260.

[2] Voir à propos de ces séries notre article précédent : *Un récit des Miracles de S. Ménas en copte et en éthiopien*, dans *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 454-463 ; t. 78 (1960), p. 154-160.

[3] Car on n'oubliera pas qu'en copte du moins c'est le mot ⲥⲱⲧⲙ, « écoutez », qui introduit la suite des Miracles.

[4] Ce Miracle explique aussi que S. Ménas soit invoqué pour retrouver les objets perdus.

pour la priorité de la rédaction copte par rapport à la rédaction grecque [1].

Il est, en effet, une différence saillante entre les deux textes. Dans le grec, c'est une petite clé — la clé de sa cassette, *τὸ δακτυλοκλείδιον* [2] *τοῦ σκεβρίου* [3] *αὐτοῦ* —, tombée hors de son « sein » — *ἔπεσεν ἐκ τοῦ κόλπου αὐτοῦ* —, que perd le chrétien lorsque, sur le chemin de retour du sanctuaire, son cheval [4] le renverse et se met à le piétiner ; cette clé, remise ensuite à la femme du chrétien par un visiteur mystérieux — S. Ménas —, est enfin rapportée à son propriétaire par un domestique. Dans le copte, au contraire, l'objet perdu est un anneau d'or — ⲡⲉϫⲟⲩⲣ ⲛ̄ⲛⲟⲩϐ [5] — tombé du doigt du chrétien — ⲁϥⲉⲓ ⲉϐⲟⲗϩⲓ̈ⲙ̄ ⲡⲉϥⲧⲏⲏϐⲉ ⲁϥϩⲉ ⲉϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ [6].

Or, tandis qu'il est difficile d'expliquer la transformation du *δακτυλοκλείδιον τοῦ σκεβρίου* en anneau du texte copte, le passage du ϫⲟⲩⲣ copte à la clé du texte grec se comprend à merveille : ϫⲟⲩⲣ signifiant aussi bien anneau que clé, c'est la seconde de ces acceptions [7] qu'a retenue le rédacteur grec, quitte à introduire en conséquence quelques modifications dans son récit, notamment la mention de cette cassette, qui appartiendrait paradoxalement au chrétien et ne joue pas d'autre rôle dans le texte grec ; le texte copte l'ignore.

[1] Ce problème a été touché dans notre article, paru dans les *Atti del Convegno internazionale di Studi etiopici* (= *Problemi attuali di Scienza e di Cultura*, n° 48, Rome, 1960), p. 338-343.

[2] Le *Glossarium* de Ducange ne connaît pas le mot ; on consultera à son sujet D. S. Crawford, *Fuad I University Papyri* (= *Publications de la Société Fouad I de Papyrologie. Textes et Documents*, VIII [1949]), p. 11-15, référence que nous devons à l'amabilité de M. James Drescher.

[3] Ducange, op. c., traduit : *cista, arca.* Il cite notamment un texte de S. Maxime où le mot est proche voisin de *βαλλάντιον* (cf. ci-dessous, p. 282). Dans certains manuscrits où figure ce texte, Ducange note qu'on lit *σκεύριον*. C'est le cas aussi pour les manuscrits contenant le Miracle de S. Ménas : ils présentent les deux graphies. *Σκέβριον* est d'ailleurs un diminutif de *σκεῦος*, comme encore *σκευάριον*.

[4] Ce qui est un cheval dans le grec est un âne dans le copte ; et on peut se demander s'il n'y a pas plus de vérité « locale » dans cette dernière notation.

[5] Un des deux textes coptes dont il sera parlé ci-après dit simplement : « un anneau ». La traduction éthiopienne, bon témoin en général, a partout : « anneau d'or ». L'or ne change d'ailleurs rien à l'affaire.

[6] P. 296.

[7] Lorsqu'il en vient à ce second sens, dont il donne différents exemples dans son dictionnaire, Crum commence par relever le *δακτυλοκλείδιον* de notre Miracle, qu'il connaissait grâce à l'édition de Pomjalovskij (cf. p. 277, note 2).

Celui-ci ne connaît que des parallèles à la bourse scellée, *βαλλάντιον βεβουλλωμένον*, du Juif : à savoir ⲡⲉϥⲍⲓⲥⲉ ⲧⲏⲣϥ̄, « tout son avoir » (littéralement : « tout son travail »), ⲧⲡⲁⲣⲁⲑⲏⲕⲏ, « le dépôt », et, une fois, ⲡⲥⲟⲟⲕ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲣⲁⲑⲏⲕⲏ, « le sac du dépôt [1] ».

3

Comme il y a intérêt à étendre cette comparaison à d'autres passages et que l'ouvrage dans lequel J. Pomjalovskij a publié la série des 13 Miracles grecs de S. Ménas [2] est pratiquement introuvable, nous éditerons le Miracle nº 4 de cette série, d'après un des nombreux manuscrits qui le contiennent, le Laurentianus grec XI, 9, daté de 1020-21 et dont le texte est particulièrement complet [3]. On aura une idée des variantes relativement peu importantes que présentent entre eux ces nombreux manuscrits par celles que nous reproduisons d'après un autre bon témoin, le codex *Δ* 50 de Lavra, daté de 1039 [4]. On goûtera la saveur populaire de cette langue, riche de tel vocable, *δακτυλοκλείδιον*, dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'une seule attestation, ou d'autres termes rares, comme *φωταψία* (pour *φωθαψία*, l'allumage des lampes du sanctuaire) [5].

[1] P. 297.

[2] *Žitie prepodobnago Paisija Velikago i Timofeja Patriarha Aleksandrijskago pověstvovanie o čudesah sv. velikomučenika Miny* (Saint-Pétersbourg, 1900). Notre Miracle, tiré comme les 12 autres du manuscrit 379 de la Bibliothèque synodale de Moscou, se lit p. 70, 23 - 73, 25.

[3] Il comporte les 13 Miracles.

[4] Il comporte 5 Miracles.

[5] Disons ici un mot de *λογάριον*, qu'on trouve dans cette phrase : *ὁ δοῦλος... βαστάζων τὸ βαλλάντιον μετὰ τοῦ λογαρίου* (cf. p. 284). On lisait déjà, dans le premier Miracle de la série grecque, que certain voleur *ἔλαβε τὸ βαλλάντιον ὡς ἦν μετὰ τοῦ λογαρίου* (Pomjalovskij, éd. c., p. 64, 1). A propos de ce terme, Ducange cite d'abord Ulpien : *Sed et chartas ad ratiunculam, vel ad λογάριον paratas, contineri appellatione penoris*, et l'interprétation de ce passage par Alciatus : « hic significari existimat chartas seu adversaria, quae fiunt causa describendi quod quotidie in victualibus expenditur, quale est quod *Diurnum* veteres vocarunt » ; Ducange ajoute : « Certe recentioribus *Λογάριον* et *Λογάριν* est *Summa pecuniae, certa quantitas nummorum.* » Cette dualité de sens se retrouve en quelque sorte quand on compare le *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden* de Preisigke : « Abrechnung, Rechnung » au *Greek Lexicon* de Sophocles : « Ready money, cash ». Presque parallèlement au grec, transcrit ci-dessus, on lit en copte (p. 297) : ⲡⲍⲱⲍⲁⲗ ... ⲉϥⲧⲱⲟⲩⲛ ⲍⲁⲡⲥⲟⲟⲕ ⲛ̄ⲧⲡⲁⲣⲁⲑⲏⲕⲏ ⲱⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲉⲣⲉⲡⲉϥϫⲓ ⲱⲛ̄ⲛⲉϥ† ⲛ̄ⲍⲏⲧϥ̄ : « le serviteur... portant le sac du dépôt du Juif, avec,

On observera aussi comment les textes grec et copte tantôt se rapprochent et tantôt s'éloignent l'un de l'autre. Nous avons déjà insisté ailleurs [1] sur les contacts d'ordre strictement littéraire qu'ils manifestent. Ne citons qu'un des nombreux exemples qu'on pourrait alléguer ici : ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥϫⲓⲧⲟⲩ ⲁⲩⲥⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲥⲁⲡϫⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ϩⲙ̄ⲡⲉϥϩⲏⲧ ϫⲉⲧⲛⲁϫⲓ ⲛ̄ⲛⲉϥⲕⲉⲧⲁⲓⲟ (texte du manuscrit du Caire) : « Lorsque le (chrétien) reçut les (présents), il sourit du Juif dans son cœur, (disant) que : 'j'accepterai aussi ses présents' » ; en grec : *ὅτε δὲ ἔλαβεν ὁ χριστιανὸς ἐξ αὐτοῦ τὰ δῶρα, ἐμπαίζων αὐτὸν ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ εἶπεν· « Ὄντως καὶ τὰ δῶρα λαμβάνομεν... »* Il est hors de question également que le hasard ait produit la rencontre de mots tels que ⲁⲣⲛⲁ - *ἠρνήσατο*, ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ - *κατεφρόνησεν*, ⲙⲟⲛⲟⲛ - *μόνον*, ⲡⲁⲛⲧⲱⲥ - *πάντως*, etc. La liste des mots coptes d'origine grecque [2], dont notre texte est truffé, ne contient à côté de termes techniques que des vocables d'ancienne implantation copte.

4

Le texte copte sera édité ici pour la première fois. Et il le sera en deux recensions légèrement différentes, car le récit copte du Juif et du chrétien est un des quelques Miracles de S. Ménas représentés par deux manuscrits.

Le premier de ceux-ci est le Pierpont Morgan n° 590, connu de nos lecteurs [3]. Le huitième Miracle y court du milieu de la 2e colonne du fol. 30v au premier tiers de la 2e colonne du fol. 33v. De sa lisibilité, on peut dire, en gros, qu'elle progresse avec les pages : presque nulle au fol. 30v, elle est franchement mauvaise au fol. 31, meilleure au fol. 32, assez bonne au fol. 33, sans jamais pouvoir être dite simplement bonne. Au fol. 33 commence le quaternion ϵ. La succession chair-poil, poil-chair, est régulière.

dedans (le sac), son « prendre » et son « donner », c'est-à-dire, à peine moins littéralement, son « acheter » et son « vendre », selon un des sens de ϫⲓ et de ϯ, notamment lorsqu'ils forment couple. Le serviteur portait donc « le sac avec, dedans, l'argent », produit de l'activité commerciale du Juif. Ainsi également, dans un texte aux formes dialectales difficiles, publié par Crum dans son *Catalogue* des manuscrits coptes du British Museum (n° 1117), il est reproché à un mari de ne pas avoir envoyé à sa femme ⲡⲉⲕϫⲓ ⲡⲉⲕϯ « ton acheter, ton vendre », ce que Crum traduit par « earnings », en y ajoutant un point d'interrogation.

[1] Article cité dans la première note, p. 276.

[2] P. 301.

[3] Article cité dans la deuxième note, p. 275.

L'autre manuscrit, également sur parchemin, est le codex nº 13 de l'Institut d'archéologie orientale, au Caire. Y figurent, fol. 1-8^{v}, les seize pages, numérotées de ΙΖ à ΛΒ, formant le quaternion Β, ou second, seul survivant d'un recueil sans doute consacré, comme le Pierpont Morgan 590, à S. Ménas ; on peut dater son écriture du XI^{e} siècle. Notre Miracle, qui est ici le 6^{me} de la série (ϛ), occupe les huit dernières lignes de la 2^{e} colonne du fol. ΚΗ et les deux feuillets suivants [1]. Le dernier quart, environ, de ce texte se poursuivait sur le quaternion, Γ, perdu, nous l'avons dit.

Nos deux manuscrits se prêtent ainsi un mutuel secours : le texte, presque parfaitement conservé, du parchemin du Caire permet de suppléer, en partie, les lacunes de M 590 ; celui-ci, en revanche, fournit au premier l'épilogue du Miracle.

Pour le reste, le texte le plus complet est celui du manuscrit du Caire [2], comme on s'en aperçoit par comparaison, d'une part avec le texte éthiopien, d'autre part avec le texte grec. Mais la même comparaison montre aussi que M 590 est parfois seul à avoir gardé telle ou telle notation originale [3]. Si d'ailleurs nous avons parlé plus haut de deux recensions différentes, et qui toutes deux méritent d'être connues dans leur continuité, c'est moins en raison d'importantes divergences de fond ou même de forme qui les caractériseraient, que pour cette diversité des états du texte, qu'ont amenée les accidents de la tradition manuscrite, avec les multiples variantes d'expression qui s'y sont greffées, menues, mais non dépourvues d'intérêt [4].

[1] Ces deux derniers feuillets (ΚΘ-Λ et ΛΔ-ΛΒ) se trouvent déparés par une déchirure dans le parchemin qui, vers le milieu de la page, en bas, mord légèrement sur le bord du texte, de part et d'autre ; il est cependant facile de combler les lacunes.

[2] En général, M 590 élague le texte représenté par le manuscrit du Caire. Un exemple : là où ce dernier observe, sans se presser, qu'étant arrivés au marché de Philoxenita, « le Juif acheta ce qu'il avait l'habitude de manger, le chrétien acheta ce qu'il avait l'habitude de manger », M 590 prend un raccourci : « chacun s'acheta de quoi manger » ; mais peut-être a-t-il laissé échapper une intention du premier auteur.

[3] Par exemple cette description assez réaliste du chrétien, devenu quelque peu morose à la suite de sa mésaventure, mais trouvant « un peu de consolation » à l'idée des richesses qu'il s'est frauduleusement appropriées, tandis que le Juif n'avait, lui, « pas de consolation du tout ».

[4] Ne relevons ici qu'une de ces variantes. Il s'agit du passage où les deux hommes sont décrits, se disposant à rentrer du sanctuaire de S. Ménas. Le

5

Disons, pour finir, un mot de la traduction éthiopienne de ce Miracle, dont le texte sera ici édité également pour la première fois. Nous savons déjà tout le bien qu'il faut penser de la fidélité de cette traduction par rapport à son original copte [1]. Si on n'avait eu pour en juger que le texte de M 590, peut-être aurait-on estimé que l'interprète avait pris des libertés vis-à-vis de son modèle. Mais cette impression est corrigée par la confrontation avec le texte copte du manuscrit du Caire.

Quand on considère, d'ailleurs, l'accord de l'éthiopien tantôt avec le premier de ces textes, tantôt avec le second, tantôt encore avec le grec, en des passages où deux de ces trois témoins se taisent, on doit accorder que le traducteur avait à sa disposition un excellent exemplaire des Miracles coptes, et qu'il s'est acquitté avec

manuscrit du Caire écrit : ⲛ̀ⲧⲉⲣⲟⲩⲟⲩⲉ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̀ⲡⲕⲩⲙⲏⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ϩⲙ̀ⲡϫⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲛⲁϣⲟⲙⲛ̀ⲧ ϩⲙⲙⲓⲗⲓⲟⲛ : « lorsqu'ils se furent éloignés du tombeau de saint apa Mèna, à environ trois milles » ; le manuscrit M 590 note, de son côté : ⲛ̀ⲧⲉⲣⲟⲩⲣ̀ⲡⲃⲟⲗ ⲇⲉ ϩⲙ̀ⲡⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲟⲛ ⲛⲁ ⲅ ⲙⲓⲗⲓⲟⲛ : « lorsqu'ils eurent quitté le martyrion, à environ 3 milles » (p. 289, 296). Le mot ⲕⲩⲙⲏⲧⲏⲣⲓⲟⲛ du premier passage est d'abord à rapprocher de cette phrase de la Passion copte de Ménas : ⲁⲛⲉⲣⲱⲙⲉ ⲇⲉ ϩⲙ̀ⲡⲙⲁ ⲉⲧϩⲙ̀ⲙⲁⲩ ⲁⲩⲟⲩⲉϫⲡⲥⲱⲙⲁ ϩⲙ̀ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲉⲡⲉⲥϩⲧ ϩⲙ̀ⲡⲥⲁⲙⲟⲩⲁ ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲥⲱⲣ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̀ⲧⲥⲛ̀ⲧⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲩⲙⲓⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲁⲩⲕⲟⲧϥ̄ ⲕⲁⲧⲁⲡⲉⲩⲙⲡϣⲁ ⲁⲩⲕⲱ ϩⲙ̀ⲡⲉⲩⲥⲱⲙⲁ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ (cf. J. Drescher, *Apa Mena. A Selection of Coptic Texts relating to St. Menas* [Le Caire, 1946], pp. 5, 103) : « Les gens de cette place tirèrent le corps du bienheureux apa Mèna en bas du chameau ; ils établirent les fondations d'un tombeau ; ils le bâtirent de façon convenable ; ils y déposèrent son saint corps » ; on relira aussi (Pomjalovskij, éd. c., p. 86) la fin du Miracle n° 9 de la série grecque, où il est dit d'un dévot de S. Ménas : *ἐπορεύθη ἐν εἰρήνῃ πρὸς Κύριον οὕτως ὥστε διατάξασθαι τὸν ἅγιον τῷ οἰκονόμῳ κατ' ὄναρ, ἵνα ταφῇ εἰς τὸν κίονα πλησίον τοῦ κοιμητηρίου :* S. Ménas, en un songe, ordonne à l'économe de son sanctuaire que le défunt soit enseveli à proximité de son tombeau.

[1] Art. c. La question d'un intermédiaire arabe entre l'original copte et la traduction éthiopienne reste posée. Si vraiment cet intermédiaire a existé, il y a une double fidélité surprenante à louer : celle de l'interprète arabe d'abord, celle de l'interprète éthiopien ensuite. Cela paraît à peine croyable quand on voit avec quelle littéralité l'éthiopien reproduit parfois jusqu'à la physionomie extérieure du copte (prolepses, etc.) ; souvent aussi, l'extension des vocables éthiopiens est exactement celle des vocables coptes, de façon beaucoup plus frappante qu'il n'y paraît dans la traduction en français.

zèle de sa tâche [1]. A elle seule, la comparaison avec le texte éthiopien, plutôt qu'avec le texte grec, eût permis de combler diverses lacunes ou de faciliter le déchiffrement des feuillets de M 590, à supposer que le manuscrit du Caire ne se fût pas offert opportunément pour contribuer à ce travail de reconstitution.

Encore qu'il existe deux manuscrits éthiopiens qui comportent, parmi leur série de 19 Miracles, cette histoire du Juif et du chrétien — le codex d'Abbadie 179 (fol. 141r-142r) et le *Parisinus aethiopicus* 135 (fol. 29v-35r) —, nous nous bornerons ici à reproduire le texte du premier, en général un peu meilleur [2] et par rapport auquel l'autre ne présente guère [3] que d'insignifiantes variantes de langue ou d'écriture.

Les traductions jointes à ces pièces s'attachent dans la mesure du possible à en respecter la lettre.

Paul Devos.

[1] Relevons ici deux curiosités de sa traduction. La première regarde le nom de ⲫⲓⲗⲟⲝⲉⲛⲓⲧⲁ (ⲫⲓⲗⲟⲝⲁⲛⲓⲧⲏ), le port, sur le lac de Maréote, où l'on débarquait, venant d'Alexandrie, où l'on embarquait, rentrant du sanctuaire. Le traducteur s'est-il rendu compte qu'il s'agissait d'un nom propre? Il l'a rendu par ግነደረ ፡ እንግዳ ፡, qui est très exactement le *diversorium* des voyageurs, des étrangers. C'est le mot *ξένος* que mettait ainsi en évidence le traducteur, ne se doutant pas que d'après l'*encomium* copte de S. Ménas, attribué à Jean d'Alexandrie, c'est un préfet Philoxenos, le bien nommé, qui aurait fondé cette étape, pour venir en aide aux pèlerins (cf. J. Drescher, op. c., pp. 70-71, 147-148). L'autre curiosité retient notre attention dans un des premiers paragraphes. Là où le copte (manuscrit du Caire) dit que le voyageur « Juif avait agi de la sorte six ou sept fois » (ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲉⲣⲥⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲡ ⲏ ⲥⲁⲱⲧ̄), l'éthiopien écrit : « Et il resta ainsi s'attardant longtemps jusqu'à l'achèvement de sept années. » L'explication tient sans doute dans le fait que, d'une part, le verbe ⲉⲓⲣⲉ, qui signifie « faire », « agir », prend à l'occasion le sens de « passer » (un certain temps), et que, d'autre part, le mot ⲥⲟⲡ, « fois », est très proche de ⲥⲡ, « année » de datation d'un fait, d'un document (Crum). Le texte du manuscrit du Caire, peu lisible en ce passage, semble être cependant, avec assez de certitude : ⲁⲩⲱⲥⲕ ⲁⲉ ⲛ̄ⲑⲓⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲉⲩⲉⲓⲣⲉ ⲍⲓⲛⲁⲓ ⲱⲁⲥⲟⲟⲩ ⲏ ⲥⲁⲱⲧ̄ ⲛ̄ⲥⲟⲡ : « le Juif continua de (= s'attarda à) agir ainsi jusqu'à six ou sept fois » ; on voit comment, à partir d'un texte de ce genre, le glissement de sens s'est produit en éthiopien.

[2] On connaît les caractéristiques de son orthographe (cf. *Anal. Boll.*, t. 77, p. 453, note 3 ; t. 78, p. 155, note 1) ; il semble qu'à partir des dernières lignes de la troisième colonne du fol. 141v, un nouveau scribe ait pris la relève du précédent : l'orthographe aussi s'en trouve quelque peu changée.

[3] Sauf quelques exceptions intéressant la tradition du texte.

MIRACULUM S. MENAE DE IUDAEO ET DE CHRISTIANO GRAECE (*BHG*³ *1260*)

ex codice Florentino Laurentiano XI, 9, fol. 84-84ᵛ (= **L**), *collato codice Athonensi Lavrensi Δ 50, fol. 275-276ᵛ* (= **A**).

Περὶ τοῦ Ἑβραίου τοῦ πραγματευτοῦ [1].

1. *Ἑβραῖός τις ἦν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ πραγματευτὴς κατοικῶν πλησίον χριστιανοῦ τινος· εἶχεν δὲ ἀγάπην ὁ Ἑβραῖος μετὰ τοῦ χριστιανοῦ* [1]. *Ἐν μιᾷ οὖν τῶν ἡμερῶν ἀναχωρῶν ὁ Ἑβραῖος ἐπὶ πραγματείαν* [2] *ἔασεν εἰς τὸν οἶκον τοῦ χριστιανοῦ βαλλάντιον βεβουλλωμένον. Ὅτε δὲ ὑπέστρεψεν ὁ Ἑβραῖος ἐκ τοῦ ταξειδίου, ἀπέστειλεν πρὸς τὸν χριστιανὸν δῶρα ὑπὲρ τῆς χάριτος τῆς παραφυλακῆς. Ὅτε δὲ ἔλαβεν ὁ χριστιανὸς ἐξ αὐτοῦ τὰ δῶρα ἐμπαίζων αὐτὸν ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ εἶπεν· « Ὄντως, καὶ τὰ δῶρα λαμβάνομεν, καὶ ἐὰν ζητήσῃς τὰ ἴδιά σου, ἔχεις οὐδέν. » Ἐλάλησεν δὲ ὁ χριστιανὸς τῇ γυναικὶ αὐτοῦ οὕτως· « Ὦ γύναι, ἐὰν ἐνδέχεται, ἀρνησώμεθα τῷ Ἑβραίῳ τούτῳ, καὶ ἐὰν ἐπιμένει* [3] *κρατῶν ἡμᾶς* [4]*, ὀμνύωμεν αὐτῷ καὶ ἀναχωρεῖ· ἡμᾶς γὰρ ὁ ὅρκος οὐδὲν βλάπτει, διότι Ἑβραίῳ* [5] *ὀμνύομεν καὶ οὐ χριστιανῷ* [6]*. »*

2. *Τῇ δὲ ἐπαύριον ἀνέστη ὁ Ἑβραῖος καὶ ἀπῆλθεν πρὸς τὸν χριστιανὸν πρὸς τὸ λαβεῖν αὐτὸν* [1] *τὸ βαλλάντιον αὐτοῦ. Ὁ δὲ χριστιανὸς τῇ ἐπιβουλῇ τοῦ διαβόλου ἠρνήσατο λέγων ὅτι· « Οὐκ ἔδωκας ἡμῖν τί ποτε. » Ἐδικάζοντο δὲ πρὸς ἀλλήλους, ὥστε συναχθῆναι τὴν πόλιν πᾶσαν* [2] *ἐκεῖσε. Ἔσχατον δὲ ἔλαβεν κατὰ νοῦν ὁ Ἑβραῖος καὶ εἶπεν τῷ χριστιανῷ· « Ἤκουσα, ἀδελφέ, περὶ τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος Μηνᾶ, ὅτι μεγάλη ἐστὶν* [3] *ἡ δόξα αὐτοῦ καὶ καταισχύνει τοὺς ἀδίκως ὀμνύοντας· ἐγερθεὶς ἄγωμεν ἐκεῖσε καὶ ὄμοσόν μοι ὅτι "Οὐκ ἀφῆκα ἐγγύς σου τί ποτε", καὶ πορεύου ἐν εἰρήνῃ. » Λέγει ὁ χριστιανὸς τῷ Ἑβραίῳ· « Ἀλλ' οὐκ εἰσέρχεται Ἑβραῖος εἰς τὸν ναὸν τῶν χριστιανῶν. » Λέγει ὁ Ἑβραῖος* [4]*· « Κἂν οὐ δύναμαι εἰσελθεῖν,*

Lemma. — (τ. π.) *καὶ τοῦ χριστιανοῦ* A.

1. — [1] *πάνυ add.* A. — [2] *πραγματείας* A. — [3] *ἐπιμείνῃ* A. — [4] *om.* A. — [5] *Ἑβραῖον* A. — [6] *χριστιανόν* A.

2. — [1] *om.* A. — [2] *ἅπασαν* A. — [3] *om.* A. — [4] *ὅτι add.* A.

στήκω εἰς τὸν νάρθηκα ἔξωθεν[5]. » Ὁ δὲ χριστιανὸς κατεφρόνησεν εἰς τὸν ὅρκον λέγων · « Ὁ ἅγιος Μηνᾶς συμπαθῆσαι ἡμῖν ἔχει. »

3. Ἐν μιᾷ οὖν τῶν ἡμερῶν ἀπῆλθον οἱ δύο εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Μηνᾶ πρὸς τὸ τελέσαι τὸν ὅρκον. Εἶπεν δὲ ὁ Ἑβραῖος τῷ χριστιανῷ · « Ἑταῖρε, φοβήθητι τὸν Θεὸν καὶ ἐλέησον τὴν ψυχήν σου · καὶ [1] ὅσα θέλῃς χρήματα [2] λάβε καὶ τὰ λοιπά δός μοι καὶ μόνον μὴ ὀμόσῃς. » Ὁ δὲ χριστιανὸς οὐκ ἠθέλησεν αὐτοῦ ἀκοῦσαι [3] ὅλως. Ὁ δὲ Ἑβραῖος κλίνας τὰ γόνατα μετὰ δακρύων εἶπεν · « Ὁ Θεός, ὁ καταξιώσας με εἰσελθεῖν εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου [4] μάρτυρος Μηνᾶ, αὐτὸς γενοῦ μεσίτης ἀνάμεσον ἐμοῦ καὶ τοῦ χριστιανοῦ τῇ ὥρᾳ ταύτῃ [5]. » Καὶ κράξας μέγα εἶπεν · « Ἅγιε Μηνᾶ, εἰ καὶ ἀνάξιός εἰμι ὀνομάσαι σε, δεῖξον τὰ σημεῖά σου σήμερον ὅπως δοξάσω σε. » Εἰσελθὼν δὲ ὁ χριστιανὸς μὴ ἔχων τὸν τοῦ Θεοῦ φόβον [6] ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ ὤμοσεν. Ἐθεώρει δὲ ὁ Ἑβραῖος ὅτι πάντως γενήσεται εἰς αὐτόν τι σημεῖον, ἀλλ' ἐμακροθύμησεν ὁ ἅγιος εἰς [7] αὐτόν.

4. Ὅτε δὲ ἐτελέσθη ὁ ὅρκος, ἀνεχώρησαν οἱ δύο εἰς τὰ ἴδια αὐτῶν. Καὶ ὅτε [1] ἐξῆλθον ἀμφότεροι ἐκ τοῦ τόπου [2] ὡς ἀπὸ μιλίων τριῶν, ἐταράχθη [3] ὁ τοῦ χριστιανοῦ ἵππος καὶ ἔρριψεν [4] αὐτὸν εἰς τὴν γῆν · καὶ ἔπεσεν τὸ δακτυλοκλείδιν τοῦ σκεβρίου αὐτοῦ ἐκ τοῦ κόλπου αὐτοῦ. Ἐζήτησεν δὲ καὶ οὐχ εὗρεν αὐτό. Ἔχαιρεν δὲ ὁ χριστιανὸς διότι ἔπεσεν ἐκ τοῦ ἵππου, δοκήσας ὅτι αὕτη ἐστὶν ἡ ἀνταπόδοσις [5] τοῦ ὅρκου.

5. Εἶτα ἀναστὰς ἐκαβαλλίκευσεν καὶ ἐπορεύοντο ὁμοῦ. Φθάσαντες δὲ τὸν τόπον τὸν λεγόμενον Λοξονίτα, εἰσῆλθον εἰς τὴν ἀγορὰν ὁμοῦ καὶ ἠγόρασαν τροφὰς καὶ καθίσαντες ἤσθιον. Μετεμελήθη [1] δὲ ὁ Ἑβραῖος καὶ εἶπεν · « Διὰ τί ἐγὼ ἵνα [2] πιστεύσω εἰς τὸν ἅγιον Μηνᾶν ὅτι ἐκ τὰ (fol. 84[v]) θαυμάσια ἃ ἐποίει οὐδὲν [3] ἐθεώρησα · εἴθε μὴ ὤρκησα αὐτόν, πάντως μετ' ὀλίγον χρόνον μεταμεληθῆναι εἶχεν καὶ δοῦναί μοι [4] ἐκ τὰ ἐμά. » Κράξας δὲ [5] μετὰ

[5] (εἰς τ. ν. ἔ.) ἔ. εἰς τ. ν. A.

3. — [1] *om.* A. — [2] (θ. χ.) χ. θ. A. — [3] (αὐ. ἀ.) ἀ. αὐ. A. — [4] *καὶ ἐνδόξου σου add.* A. — [5] (τ. ὥ. τ.) τὴν ὥραν ταύτην A. — [6] (τ. Θ. φ.) φ. τ. Θ. A. — [7] ἐπ' A.

4. — [1] (Κ. ὅ.) ὅ. δὲ A. — [2] (ἀ. ἐκ τ. τ.) ἐκ τ. τ. ἀ. A. — [3] ἐτάραξεν A. — — [4] ἔρριξεν (= ἔρρηξεν) A. — [5] ἀπόδοσις A.

5. — [1] ἐμετεμελήθη A. — [2] (ἐ. ἵ.) ἵ. ἐ. A. — [3] (ἐ. οὐ.) ποιεῖ οὐδένα A. — [4] (μ. εἶ. κ. δ. μοί) δ. μοι εἶ. τί ποτε A. — [5] *sup. lin.* L.

δακρύων εἶπεν · « Οἴμοι οἴμοι ὅτι αὐτὸς [6] κατέπιεν πάντα τὰ ἐμά · καὶ [7] τί ποιήσω οὐκ οἶδα. » Εὐχαριστήσας δὲ εἶπεν · « Ἀποδώσω τὴν εὐχήν μου τῷ Κυρίῳ καὶ τὴν μέριμναν [8] καὶ εἰς τὸν ἅγιον [9] Μηνᾶν · καὶ ὡς κελεύει ὁ Θεὸς γίνεται. »

6. Ὡς δὲ ἐκάθηντο οἱ δύο, ἰδοὺ ὁ δοῦλος τοῦ χριστιανοῦ ἐρχόμενος βαστάζων τὸ βαλλάντιον μετὰ τοῦ λογαρίου. Καὶ ἰδόντες αὐτὸν ἐθαύμασαν ἀμφότεροι. Ὁ δὲ κύριος τοῦ δούλου ἐφοβήθη λίαν καὶ ἠρώτησεν τὸν δοῦλον αὐτοῦ λέγων · « Πόθεν ἦλθες καὶ τί βαστάζεις ; » Ἀπεκρίθη [1] λέγων · « Ἦλθα [2] πρὸς σὲ ἀποσταλεὶς παρὰ [3] τῆς κυρίας μου πληρῶσαι τὴν κέλευσίν σου. » Εἶπεν δὲ ὁ κύριος αὐτοῦ · « Ποίαν κέλευσιν ; » Λέγει ὁ δοῦλος [4] · « Κύριέ μου, σήμερον ἦλθεν στρατιώτης μέγας καβαλλάριος πρὸς τὴν κυρίαν μου, ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ τὸ δακτυλοκλείδιον [5] τοῦ σκεβρίου σου καὶ εἶπεν αὐτῇ · "Δέξαι, γύναι, τὸ δακτυλοκλείδιον [5] τοῦτο · γνωρίζεις αὐτό ;" Ἡ δὲ εἶπεν · "Ναί, κύριε." Λέγει αὐτῇ [6] · "Ὁ ἀνήρ σου παρακαλῶν ἀπέστειλέν με [7] πρὸς σὲ λέγων · "Απόστειλόν μοι τὸ βαλλάντιον τοῦ Ἑβραίου διὰ [8] τοῦ δούλου μου, ὅτι βασανίζομαι δεινῶς [9] εἰς τὸν ἅγιον Μηνᾶν." Καὶ ἀπέστειλέν με ἡ κυρία μου · καὶ ἰδοὺ [10] ἤνεγκά σοι τὴν παρακαταθήκην [11] ὧδε [12] · ἴδε [13] τὸ δακτυλοκλείδιον [5] τοῦ σκεβρίου σου, ὃ ἔδωκεν ἐκεῖνος ὁ στρατιώτης τῇ κυρίᾳ [14] μου. »

7. Ὁ δὲ Ἑβραῖος ἀναστὰς ἔλαβεν τὸ βαλλάντιον αὐτοῦ βεβουλλωμένον καὶ ἀνέστη [1] μετὰ χαρᾶς κράζων καὶ λέγων · « Μέγας ὁ Θεὸς καὶ ὁ ἅγιος αὐτοῦ μάρτυς Μηνᾶς · θαυμαστὴ ἡ πίστις τῶν χριστιανῶν · οὐδεὶς ὃ [2] ἐλπίζων ἐπὶ σοί, Κύριε, καὶ ἐπὶ τὴν βοήθειαν καὶ δύναμιν τῶν ἁγίων [3] σου καταισχύνεταί ποτε · ἰδού, Δέσποτα, γίνομαι κἀγὼ χριστιανὸς διὰ τῶν [4] πρεσβειῶν τοῦ ἁγίου [5] μάρτυρος Μηνᾶ. » Εἶτα λαβὼν τὸ βαλλάντιον ὑπέστρεψεν μετὰ χαρᾶς μεγάλης εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου μάρτυρος [6] Μηνᾶ · καὶ ἐχαρίσατο ἐκεῖ τὸ τρίτον τοῦ βαλλαντίου, νομίσματα χίλια, λέγων · « Ἰδού, ἅγιε τοῦ Θεοῦ, ἐνώπιόν σου

[6] (οἴ. ὅ. αὐ.) ὅ. οὕτως A. — [7] *om.* A. — [8] (τῷ Κ. κ. τὴν μ.) κ. τὴν μ. μου τῷ Κ. A. — [9] *μάρτυρα add.* A.

6. — [1] *ὁ δοῦλος add.* A. — [2] ἦλθον A. — [3] ἐκ A. — [4] ὦ *add.* A. — [5] δακτυλοκλίδην (= δακτυλοκλείδιν) A. — [6] (κ. Λ. αὐ.) ὁ δὲ ἔφη A. — [7] (ἀ. μέ) με ἀ. A. — [8] παρὰ A. — [9] κακῶς A. — [10] (ἀπέστ. - ἰδοὺ) διὰ τοῦτο A. — [11] παραθήκην A. — [12] καὶ ἐὰν οὐ πιστεύεις *add.* A. — [13] καὶ *add.* A. — [14] (ὃ - κ.) ἐκ. ὁ στρ. ἐδ. αὐτὸ τὴν κυρίαν A.

7. — [1] ἐβόα A. — [2] *om.* A. — [3] (τ. ἁ.) τοῦ ἁγίου A. — [4] *supra lin.* A. — [5] σου *add.* A. — [6] *om.* A.

ἔλεγον αὐτῷ ὅτι· "Ὅσα ἂν θέλῃς λάβε καὶ τὰ λοιπά δός μοι", καὶ οὐκ ἠνέσχετο· λάβῃ ταῦτα ὁ ἅγιός σου ναὸς ὑπὲρ φωταψίας[7]*.» Φυγὼν δὲ τὴν ἰουδαϊκὴν*[8] *θρησκείαν καὶ κατηχηθεὶς μετὰ παντὸς τοῦ οἴκου αὐτοῦ ἐβαπτίσθη, καὶ συγκατηριθμήθη*[9] *ὁ οἶκος αὐτοῦ μετὰ πάντων τῶν χριστιανῶν, μετ' εὐσεβείας καὶ ἀληθείας δοξάζοντες τὸν Θεὸν καὶ τὸν ἅγιον αὐτοῦ μάρτυρα Μηνᾶν, τὸ πῶς τὸν ἀδίκως παραβαίνοντα*[10] *τὸ ὄνομα τοῦ Θεοῦ καὶ τὸ ὄνομα*[11] *τοῦ ἁγίου αὐτοῦ*[12] *καταισχύνει. Ἐκ δὲ τῆς τότε*[13] *ἡμέρας κἄν τε δικαίως κἄν τε ἀδίκως οὐδεὶς εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου ἐτόλμησεν ὀμόσαι.*

8. *Ὁ δὲ χριστιανὸς ἀπῆλθεν στένων καὶ τρέμων εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ, καὶ λαβὼν τὸ ἥμισυ τῆς οὐσίας αὐτοῦ προσήνεγκεν τῷ ἁγίῳ· κἀκεῖσε μετενόησεν κλαίων τὰς ἁμαρτίας αὐτοῦ· καὶ οὐ κατέλιπεν τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου ἕως οὗ ἐτελεύτησεν, πορευθεὶς ἐν μετανοίᾳ πρὸς Κύριον, τυχὼν καὶ*[1] *συγχωρήσεως παρὰ τοῦ ἁγίου*[2] *μάρτυρος*[3] *Μηνᾶ.*

[7] *φωτανσίας* L. — [8] *ἰουδαίων* A. — [9] *συγκατεριθμήθη* L. — [10] (*τ. ἀ. π.*) *τοὺς ἀ. παραμένοντας* A. — [11] (*τὸ ὄ.*) *om.* A. — [12] *om.* A. — [13] (*δὲ τ. τ.*) *τ. τ. δὲ* A.

8. — [1] *om.* A. — [2] *καὶ ἀθλοφόρου add.* A. — [3] *τοῦ Χριστοῦ add.* A.

IDEM MIRACULUM COPTICE[1]

e codice 13 τοῦ Institut français d'archéol. or. au Caire, fol. 6ᵛ-8ᵛ.

ⲕⲏ (fol. 6ᵛ)

26 ⲛⲉⲩⲛ ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲟⲛ
27 ⲛⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲍⲛⲧⲡⲟ
28 ⲗⲓⲥ ⲣⲁⲕⲟⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲇⲉ
29 ⲛⲉⲙⲟⲩⲛⲍ ⲍⲓⲧⲟⲩⲱϥ
30 ⲙⲡⲏⲓ ⲛⲟⲩⲭⲣⲏⲥ
31 ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓ
32 ⲟⲥ ⲇⲉ ⲛⲉⲟⲩⲡⲣⲁⲕⲙⲁ
33 ⲧⲉⲩⲧⲏⲥⲡⲉ ⲉϥⲟⲩ
34 ⲏⲍ ⲍⲓⲧⲟⲩⲱϥ ⲙⲡⲉ
35 ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲩⲱ

[1] Signes du texte copte :

[ ] texte emporté par une lacune dans le manuscrit ;

⌊ ⌋ texte partiellement emporté par une telle lacune ;

( ) texte de lecture plus ou moins difficile.

La barre horizontale sur certaines lettres n'est mise que lorsqu'elle a une réelle importance.

[Kθ] (fol. 7)

ⲉⲩⲟ ⲛⲱⲃⲏⲣ ⲉⲣⲟⲩ	1	ⲑⲩⲕⲏ ⲛⲧⲁⲩⲇⲁⲗⲱ
Ⲥⲟⲡ ⲇⲉ ⲛⲓⲙ ⲛⲱⲁⲣⲉ	2	ⲱⲥ ⲉⲣⲟⲛ ⲕⲁⲓⲡⲉⲣ
ⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲃⲱⲕ ⲉⲡ	3	ⲟⲩⲭⲁⲭⲉ ⲛ² ⲧⲉⲡⲛⲟⲩ
ⲱⲙⲙⲟ ⲉⲧⲣⲉⲩⲡⲣⲁⲕ	4	ⲧⲉⲡⲉ ⲡⲁⲓ ⲁⲛⲟⲛ
ⲙⲁⲧⲉⲩⲉ ⲍⲛⲧⲉⲭⲱⲣⲁ	5	ⲇⲉ ⲍⲱⲱⲛ ⲁⲛⲟⲛ
ⲛⲃⲟⲗ ⲱⲁⲩⲣ̄ⲍⲟⲧⲉ	6	ⲍⲛⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ
ⲭⲉⲛⲛⲉⲛⲗⲩⲥⲧⲏⲥ	7	ⲉⲱⲱⲡⲉ ⲟⲛ ⲧⲉⲛⲁ
ⲥⲩⲗⲗⲁ ⲙⲙⲟⲩ ⲗⲟⲓⲡⲟ̄	8	ⲫⲓ ⲛⲙⲙⲁⲓ ⲱ ⲧⲁⲥⲱ
ⲱⲁⲩⲫⲓⲡⲉⲩⲍⲓⲥⲉ	9	ⲛⲉ ⲙⲡⲉⲓⲥⲟⲡ ⲧⲉⲥⲱ
ⲧⲏⲣⲫ ⲛⲫⲇⲁⲗⲱⲱⲫ	10	ⲧⲙ ⲛⲥⲱⲓ ⲉⲡⲍⲟⲥⲟⲛ
ⲉⲡⲣⲱⲙⲉ ⲛⲭⲣⲏⲥⲧⲓ	11	ⲙⲛⲣⲱⲙⲉ ⲥⲟⲟⲩⲛ
ⲁⲛⲟⲥ ⲱⲁⲛⲧⲉⲫⲉⲓ ⲍⲙ	12	ⲭⲉⲉⲛⲥⲙⲛⲟⲩ ⲛⲙ
ⲡⲱⲙⲙⲟ ⲉⲫⲱⲁⲛⲉⲓ	13	ⲙⲁⲫ ⲉⲫⲱⲁⲛⲉⲓ ⲍⲙ
ⲇⲉ ⲍⲙ[1] ⲡⲱⲙⲙⲟ ⲱⲁⲫ	14	ⲡⲱⲙⲙⲟ ⲙⲡⲉⲓⲥⲟⲡ
ⲭⲟⲟⲩ ⲛⲍⲛⲛⲟⲇ ⲛⲧⲁⲓⲟ	15	ⲛⲫⲱⲓⲛⲉ ⲛⲥⲁⲧⲉⲫ
ⲉⲡⲏⲓ ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ	16	ⲡⲁⲣⲁⲑⲩⲕⲏ ⲙⲁⲣⲉⲛ
ⲁⲛⲟⲥ ⲛⲫⲭⲓ ⲙⲡⲉⲛ	17	ⲭⲟⲟⲥ ⲛⲁⲫ ⲭⲉⲙⲛⲧⲁⲕ
ⲧⲁⲫⲇⲁⲗⲱⲱⲫ ⲉⲣⲟⲩ	18	ⲗⲁⲁⲩ ⲙⲙⲁⲩ ⲉⲫⲇⲁⲗⲱ
ⲉⲫⲟⲩⲟⲭ ⲛⲧⲉⲫⲍⲉ	19	ⲟⲩ ⲉⲣⲟⲛ ⲭⲉⲕⲁⲥⲉⲣⲉ
ⲍⲁⲡⲗⲱⲥ ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ	20	ⲧⲉⲫⲙⲛⲧⲣⲙⲙⲁⲟ
ⲉⲣⲥⲟⲟⲩ ⲛⲥⲟⲡ ⲏ ⲥⲁⲱⲫ	21	ⲱⲱⲡⲉ ⲛⲁⲛ ⲙⲛ
ⲉⲫⲉⲓⲣⲉ ⲍⲓⲛⲁⲓ ⲙⲛ	22	ⲛⲉⲛⲱⲏⲣⲉ ⲡⲛⲟⲩ
ⲛⲥⲁⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲁⲡ	23	ⲧⲉ ⲅⲁⲣ ⲙⲉ ⲙⲙⲟⲛ ⲙⲛ
ⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲡⲙⲁⲥⲧⲉ	24	ⲛⲉⲛⲱⲏⲣⲉ ⲡⲁⲣⲁⲡⲉⲓ
ⲡⲉⲧⲛⲁⲛⲟⲩⲫ ⲙⲉⲍ	25	ⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲛⲁⲧⲛⲟⲩⲧⲉ
ⲡⲍⲏⲧ ⲙⲡⲣⲱⲙⲉ	26	ⲁⲛⲟⲛ ⲍⲱⲱⲛ ⲁⲛⲟⲛ
ⲛⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ	27	ⲍⲛⲭ[ⲣ]ⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟ|ⲥ|
ⲁⲫⲱⲁⲭⲉ ⲙⲛⲧⲉⲫⲥⲍⲓ	28	|ⲙ|[ⲟⲛ]ⲟⲛ ⲧⲁⲥⲱⲛⲉ
ⲙⲉ ⲉⲫⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ ⲛⲧⲉⲓ	29	[ⲫⲓ] ⲟⲩⲛ ⲛⲙⲙⲁⲓ
ⲍⲉ ⲭⲉⲱⲁⲧⲛⲁⲩ ⲧⲁ	30	[ⲁⲩ]ⲱ ⲙⲡⲉⲣⲫⲓⲡⲁ
ⲥⲱⲛⲉ ⲉⲛⲣⲟⲉⲓⲥ ⲉⲡ|ⲁ|[ⲗ]	31	|ⲱ|ⲟⲭⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ
ⲗⲟⲧⲣⲓⲟⲛ ⲙⲡⲉⲓⲣⲱ	32	|Ⲧ|[ⲉⲥ]ⲍⲓⲙⲉ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲁⲥⲍⲟ
ⲙⲉ ⲛⲉⲓⲟⲩⲁⲁⲓ ⲛⲁⲫ	33	[ⲙ]|ⲟ|ⲗⲟⲅⲉⲓ ⲛⲁⲫ ⲁⲩⲱ
ⲉⲱⲁⲫⲉⲓ ⲕⲁⲧⲁⲥⲟⲡ [ⲛ]	34	[ⲟⲛ] ⲁⲥⲧⲱⲧ ⲛⲍⲏⲧ
ⲧⲉⲛ† ⲛⲁⲫ ⲛⲧⲡⲁ[ⲣⲁ]	35	[ⲛ]|ⲙ|ⲙⲁⲫ ⲉⲭⲙⲡⲉⲛ

[1] *prius* ⲉ — [2] *prius* ⲡ

⌊ⲁ⌋ (fol. 7ᵛ)

ⲧⲁϥϫⲟⲟϥ ⲛⲁⲥ
ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲙⲛⲛⲥⲁ
ϩⲛⲕⲟⲩⲓ ⲛϩⲟⲟⲩ ⲁⲡ
ϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲉⲓ ϩⲙⲡϣⲙ
ⲙⲟ ⲕⲁⲧⲁⲧⲉϥⲥⲩⲛⲏ
ⲑⲓⲁ ⲁϥϫⲟⲟⲩ ⲙⲡⲕⲟⲩⲓ
ⲛⲧⲁⲓⲟ ⲉⲡⲏⲓ ⲙⲡⲉϫ
ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲩⲱ
ⲛⲧⲉⲣⲉϥϫⲓⲧⲟⲩ ⲁϥ
ⲥⲱⲃⲉ ⲛⲥⲁⲡϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ
ϩⲙⲡⲉϥϩⲏⲧ ϫⲉⲧⲛⲁ
ϫⲓ ⲛⲛⲉϥⲕⲉⲧⲁⲓⲟ ⲛ
ⲧⲁϥⲧⲉⲛⲛⲟⲟⲩⲥⲟⲩ
ⲛⲁⲓ ⲧⲁⲟⲩⲟⲙⲟⲩ ⲁⲩⲱ
ⲟⲛ ⲉϥϣⲁⲛϣⲓⲛⲉ
ⲛⲥⲁⲡⲉⲧⲉⲡⲱϥⲡⲉ
ⲛⲧⲛⲁⲧⲗⲁⲁⲩ ⲛⲁϥ ⲁ̄
Πρⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲛϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ
ⲁϥϣⲟⲣⲡϥ ⲛϩⲧⲟⲟⲩⲉ
ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉⲡⲏⲓ ⲙⲡⲉ
ϫⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁϥⲧ
ϫⲁⲓⲣⲉ ⲛⲁϥ ⲁⲩⲱ ⲁϥ
ⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ ⲙⲙⲟϥ
ⲉϥϫⲱ ⲙⲙⲟⲥ ϫⲉⲁⲣⲓ
ⲧⲁⲅⲁⲡⲏ ⲛⲓⲧ ⲛⲁⲓ
ⲛⲧⲁⲕⲟⲩⲓ ⌊ⲙ⌋ⲡⲁⲣⲁⲑⲩ
ⲕⲏ ⲛⲧⲁⲓⲥⲁ[ⲗ]ⲱⲱⲥ
ⲉⲣⲟⲕ ⲡⲁⲥⲟⲛ[
Πρⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲛϫⲣ[ⲏⲥ]
ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁϥⲥⲓⲧ⌊ⲟⲟⲧϥ⌋
ⲉⲁⲣⲛⲁ ⲉϥϫⲱ ⲙ[ⲙⲟ]ⲥ
ϫⲉⲙⲡⲉⲕⲧⲗⲁⲁ[ⲩ ⲛⲁ]ⲓ
ⲟⲩⲇⲉ ⲛⲧⲥⲟⲟⲩ⌊ⲛ⌋ [ⲁⲛ]
ϩⲟⲗⲱⲥ ϫⲉⲉⲕ⌊ⲭ⌋[ⲉⲟⲩ]
Ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲱⲥⲕ ⲇ⌊ⲉ⌋ [ⲉⲩⲧ]

ⲧⲱⲛ ⲙⲛⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ
ϩⲱⲥⲧⲉ ⲛⲧⲉⲟⲩⲛⲟⲟ̀
ⲙⲙⲁⲏⲏⲱⲉ ⲥⲱⲟⲩϩ
ⲉⲣⲟⲟⲩ ϩⲛⲧⲡⲟⲗⲓⲥ
ⲁⲡϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲟⲩⲛ
ⲁⲣⲭⲉⲓ ⲛⲭⲓ ⲛϩⲛⲛⲟ̀
ⲛϩⲃ̄ⲣⲏⲥⲓⲥ ⲙⲛϩⲛ
ⲛⲟ̀ ⲛⲥⲱⲱ ⲉⲃⲟⲗ
ϩⲓⲧⲟⲟⲧⲕ ⲙⲡⲉϫ
ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ
Πϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲭⲓ
ⲛⲁϥ ⲛⲟⲩⲡⲓⲥⲧⲓⲥ
ⲉⲥⲧⲁϫⲣⲏⲩ ⲡⲉϫⲁϥ
ϫⲉⲁⲓⲥⲱⲧⲙ ⲉⲡⲥⲟ
ⲉⲓⲧ ⲛⲁⲡⲁ ⲙⲙⲏⲛⲁ
ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲉⲧⲛⲃⲏⲕ
ⲉⲡⲉϥⲧⲟⲡⲟⲥ ⲉⲧⲉ
ⲧⲛⲟⲩⲱⲱⲧ ⲱ ⲛⲉ
ϫⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲓ
ⲥⲱⲧⲙ ⲅⲁⲣ ϫⲉⲟⲩ
ϫⲱⲱⲣⲉⲡⲉ ⲁⲩⲱ
ⲱⲁϥⲧⲱⲱⲃⲉ ⲛ
ⲛⲉⲧⲱⲣⲕ ⲛⲛⲟⲩϫ
ϩⲙⲡⲉϥⲧⲟⲡⲟⲥ
ⲱⲣⲕ ⲛⲁⲓ ϫⲉⲙⲡⲉⲓ
ⲇⲁⲗⲉⲗⲁⲁⲩ ⲛⲧⲁⲓ
ⲉⲣⲟⲕ ϩⲟⲗⲱⲥ
ⲁⲩⲱ ⲁⲛⲟⲕ ϩⲱ †
ⲃⲏⲗ ⲛⲙⲙⲁⲕ
Πρⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲛϫⲣⲏⲥ
ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲛⲉϫⲁϥ
ⲛⲁϥ ϫⲉϩⲟⲗⲟⲥ ⲣⲱ
ⲙⲟⲩⲕⲁⲣⲱⲙⲉ ⲛ

[ⲗⲁ] (fol. 8)

ϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲛⲧⲉⲕϩⲉ
ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲧⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ
ⲛⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ
Ⲡϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲭⲓ ⲛⲁϥ
ⲛⲟⲩⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲉⲥⲧⲁϫ
ⲣⲏⲩ ⲙⲛⲟⲩⲧⲱⲕ ⲛ
ϩⲏⲧ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ ⲉϥⲭⲱ
ⲙⲙⲟⲥ ⲭⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ⲭⲉ
ⲙⲟⲩⲕⲁⲁⲧ ⲉϩⲟⲩⲛ
ⲁⲗⲗⲁ ⲯⲁⲓϩϩⲉⲣⲁⲧ ⲙ
ⲡⲟⲩⲉ ⲁⲗⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛ
ⲧⲛⲏⲥⲉ ⲙⲡⲉⲕⲧⲟ
ⲡⲟⲥ ⲱⲣⲕ ⲛⲁⲓ ⲛ
ⲧⲥⲟⲙ ⲙⲡⲉⲕⲙⲁⲣ
ⲧⲩⲣⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ
ⲁⲩⲱ ⲧⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲭⲉ
ⲧⲉϥⲥⲟⲙ ⲙⲟⲩϩ ⲙⲙⲁ
ⲛⲓⲙ ⲁⲩⲱ ⲧⲃⲏⲗ
ⲛⲙⲙⲁⲕ ϩⲱ
Ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲛⲭⲣⲏⲥⲧⲓ
ⲁⲛⲟⲥ ⲁⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ
ⲙⲉϩⲡⲉϥϩⲏⲧ ⲁϥ
ⲧⲣⲉϥⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ
ⲛⲧⲥⲟⲙ ⲙⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ
ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲉⲧⲃⲉ
ϩⲛⲭⲣⲏⲙⲁ ⲉⲯⲁⲩⲧⲁⲕⲟ
Ϩⲛⲟⲩϩⲟⲟⲩ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲗ
ϩⲛⲟⲩϩⲟⲟⲩ ⲁⲩⲧⲱⲟⲩ
ⲙⲡⲉⲥⲛⲁⲩ ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲡ
ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉⲡⲧⲟⲡⲟⲥ
ⲛⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ
Ⲁⲡϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲟⲩ ⲉϥⲡⲁϩⲧ
ⲉⲭⲛⲛⲉⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ
ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧ|ⲓⲁⲛ|ⲟ|ⲥ|
ⲉϥⲕⲱⲣ|ⲱ|[ⲙⲙⲟϥ ⲉϥ]

1 ⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ ⲛⲁϥ ⲭⲉ
2 ⲡⲁⲥⲟⲛ ⲡⲉⲧⲉⲕⲟⲩⲁ
3 ⲯϥ ⲛϩⲏⲧⲟⲩ ϥⲓⲧϥ
4 ⲛⲁⲕ ⲙⲁ ⲛⲁⲓ ⲙⲡⲥⲉ
5 ⲉⲡⲉ ⲙⲟⲛⲟⲛ ⲙⲡ̄
6 ⲱⲣⲕ ⲛⲁⲓ ⲛⲧⲟⲟⲙ
7 ⲙⲡⲉⲕⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ
8 ⲭⲉⲛⲛⲉⲟⲩⲡⲉⲑⲟ
9 ⲟⲩ ⲧⲁϩⲟⲕ
10 Ⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲇⲉ
11 ⲙⲡⲉϥⲥⲱⲧⲙ ⲛ
12 ⲥⲱϥ ⲁⲗⲗⲁ ϩⲓⲧⲛ
13 ⲧⲉϥⲙⲛⲧⲁⲩⲑⲁⲧⲏⲥ
14 ⲙⲛⲧⲉϥⲙⲛⲧⲁⲧϩⲟⲧⲉ
15 ⲁϥⲧⲟⲗⲙⲁ ⲁϥⲁⲗⲉ
16 ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛⲛⲧⲱⲣ
17 ⲧⲣ ⲙⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ
18 ⲙⲏⲛⲁ ⲉⲛⲉⲣⲉⲡϩⲉⲃ
19 ⲣⲁⲓⲟⲥ ⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ⲙⲡⲟⲩⲉ
20 ϩⲁⲧⲉⲥⲧⲟⲁ ⲙⲡⲧⲟⲡ
21 ⲟⲥ ⲉⲧϩⲓⲃⲟⲗ ⲁϥⲱⲣⲕ
22 ⲭⲉⲯⲉⲧⲥⲟⲙ ⲙⲡϩⲁ
23 ⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ
24 ⲙⲛⲛⲉϩⲓⲥⲉ ⲛⲧⲁϥ
25 ⲯⲟⲡⲟⲩ ⲙⲛⲛⲉⲯ
26 ⲡⲏⲣⲉ ⲛⲧⲁϥⲟⲩⲟⲛ
27 ϩⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲡⲉⲕ
28 ⲇⲁⲗⲉⲗⲁⲁⲩ ⲛⲧⲁⲕ
29 ⲉⲣⲟⲓ ⲉⲛⲉϩ
30 Ⲛⲉⲣⲉⲡϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲇⲉ
31 ⲙⲉⲉⲩⲉ ϩⲙⲡⲉϥϩⲏⲧ
32 ⲭⲉⲯⲁⲣⲉⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ
33 |ⲁⲡ|ⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲧⲱⲱ
34 [ⲃⲉ] ⲛⲁϥ ⲛⲧⲉⲩⲛⲟⲩ
35 [ⲉ]|ⲧ|ⲙⲙⲁⲩ ⲉⲩⲟ ⲛⲁⲧ

ⲗⲃ (fol. 8ᵛ)

ⲥⲟⲟⲩⲛ ⲛⲧⲙⲛⲧⲍⲁⲣⲱ
ⲍⲏⲧ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲛⲉ
ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲉ
ⲱⲁϥⲍⲣⲟⲱ ⲛⲍⲏⲧ ⲉⲭⲙ
ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲧⲟⲛⲟⲩ ⲱⲁⲛ
ⲧⲉϥⲧⲱⲱⲃⲉ ⲛⲁϥ
Ⲛⲧⲉⲣⲉⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ
ⲁⲉ ⲱⲣⲕ ⲛⲁϥ ⲁⲩⲑⲛⲟ
ⲛⲟⲩⲓⲱ ⲍⲁⲧⲉϥⲍⲏⲙⲉ
ⲉⲧⲣⲉϥⲁⲗⲉ ⲉⲣⲟϥ
Ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲍⲱⲱϥ
ⲑⲛⲟ ⲛⲕⲉⲟⲩⲁ ⲁϥⲁⲗⲉ
ⲉⲣⲟϥ ⲁⲩⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲙⲛ
ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ
Ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲟⲩⲉ ⲁⲉ ⲉⲃⲟⲗ
ⲙⲡⲕⲩⲙⲏⲧⲏⲣⲓⲟ̄
ⲙⲡⲍⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲙⲙⲏ
ⲛⲁ ⲛⲁⲱⲟⲙⲛⲧ ⲙⲙⲓ
ⲗⲓⲟⲛ ⲁϥⲛⲟⲩⲱⲡ
ⲛⲟ́ⲓⲡⲓⲱ ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥ
ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁϥⲛⲟⲭϥ
ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲭⲱϥ ⲁϥⲕⲁ
ⲧⲁⲡⲁⲧⲉⲓ ⲙⲙⲟϥ ⲉ
ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲭⲙⲡⲕⲁⲍ
ⲁⲡⲉⲍⲟⲩⲣ ⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗⲍⲙ
ⲡⲉϥⲧⲏⲏⲃⲉ ⲁϥⲍⲉ
ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲭⲙⲡⲕⲁⲍ
ⲁϥⲍⲓⲥⲉ ⲉϥⲕⲱⲧⲉ ⲛ
ⲥⲱϥ ⲙⲡⲉϥⲍⲉ ⲉⲣⲟϥ
ⲉⲛⲉϥⲙⲉⲉⲩⲉ ⲅⲁⲣ ⲡⲉ
ⲭⲉⲡⲁⲓⲡⲉ ⲡⲭⲓⲕⲃⲁ
ⲙⲡⲁⲛⲁⲱ ⲉⲱⲁⲣⲉ
ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲧ[ⲱⲱⲃⲉ]
ⲛⲁϥ ⲗⲟⲓⲡⲟ⟦ⲛ⟧ [ⲁϥⲁ]
ⲗⲉ ⲉⲡⲓⲱ ⲛⲕⲉ[ⲥⲟⲡ]

ⲁϥⲭⲱⲣⲙ ⲉϥⲙⲉⲉⲩⲉ
ⲭⲉⲁϥⲣ̄ⲃⲟⲗ ⲉⲡⲁⲛⲁⲱ
ⲛⲛⲟⲩⲭ
Ⲉⲓⲧⲁ ⲁϥⲭⲱⲣⲙ ⲙⲛ
ⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲁⲩⲉⲓ ⲉ
ⲫⲓⲗⲟⲍⲉⲛⲓⲧⲁ ⲁⲩ
ⲃⲱⲕ ⲉⲧⲁⲅⲟⲣⲁ
ⲗⲟⲓⲡⲟⲛ ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓ
ⲟⲥ ⲱⲱⲡ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲛ̄
ⲛⲉⲧⲉⲱⲁϥⲟⲩⲟⲙⲟⲩ
ⲁⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ
ⲱⲱⲡ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲛ̄ⲛⲉ
ⲧⲉⲱⲁϥⲟⲩⲟⲙⲟⲩ
ⲙⲙⲛⲛⲥⲱⲥ ⲁϥⲥⲟⲓⲗⲉ
ⲛⲙⲙⲁϥ ⲉⲩⲙⲁ ⲛⲟⲩ
ⲱⲧ ⲛⲉⲣⲉⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓ
ⲟⲥ ⲗⲩⲡⲏⲡⲉ ⲭⲉⲱ ⲉⲧ
ⲃⲉⲟⲩ ⲁⲓⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲛⲁ
ⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲉⲱⲭⲉ
ⲙⲉⲉϥⲟⲩⲱⲛⲍ ⲉⲃⲟⲗ
ⲛⲧⲉϥⲥⲟⲙ ⲉⲛⲉⲙ
ⲡⲉⲓⲧⲁⲣⲕⲟϥ ⲅⲁⲣ ⲡⲉ
ⲙⲛⲛⲥⲁⲛⲁⲩ ⲛⲓⲙ
ⲧⲛⲁ(ⲉ)ⲛⲉⲉ(.)ⲉ ⲛⲁϥ
ⲁⲩⲱ ⲧⲛⲁⲭⲓⲟⲩⲕⲟⲩⲓ
ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲱ ⲛⲃⲓⲁ ⲭⲉ
ⲁⲡⲁⲓ ⲫⲓⲡⲁⲍⲓⲥⲉ ⲧⲏⲣϥ
Ⲉⲧⲓ ⲟⲩⲛ ⲉⲩⲍⲙⲟⲟⲥ ⲉⲩ
ⲟⲕⲙ ⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁ
ⲛⲟⲥ ⲙⲛ̄ ⲛⲉϥⲗⲩⲡⲉⲓ̈
ⲭⲉⲁϥⲱⲣⲕ ⲛⲛⲟⲩⲭ
ⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲍⲱⲱϥ
ⲛⲉⲙⲛⲗⲁⲁⲩ ⲛⲥⲟⲗ
ⲥ[ⲗ] ⲱⲟⲡ ⲛⲁϥ (ⲉϥ)
[ⲭⲱ ⲙⲙ]ⲟⲥ ⲭⲉⲛⲧⲁⲓ

TRADUCTION DU COPTE

(manuscrit n° 13, Institut français du Caire)

1. Il y avait une fois un homme Juif, dans la ville d'Alexandrie. Il habitait dans le voisinage de la maison d'un chrétien. Le Juif était un commerçant, habitant dans le voisinage du chrétien et lui étant ami. Chaque fois que le Juif se rendait à l'étranger, pour commercer dans le pays au-dehors, il craignait que les voleurs ne le pillent. Aussi avait-il l'habitude de prendre tout son avoir et de le confier à l'homme chrétien, jusqu'à ce qu'il fût revenu de l'étranger. Lorsqu'il revenait de l'étranger, il avait l'habitude d'adresser de grands présents à la maison du chrétien, avant de reprendre, en parfait état de conservation, ce qu'il lui avait confié. Le Juif agit simplement, à sa façon, six fois ou sept, agissant ainsi. Après cela, un jour, le diable, celui qui hait le bien, remplit le cœur de l'homme chrétien. Il conversa avec sa femme, disant de la sorte : « Jusqu'à quand, ma sœur, gardons-nous pour lui la propriété [1] de cet homme juif [2] et, lorsqu'il revient, chaque fois, lui donnons-nous le dépôt qu'il nous a confié, bien qu'il soit, lui, un ennemi de Dieu, tandis que, nous autres, nous sommes des chrétiens? Si maintenant tu es d'accord avec moi, ô ma sœur, cette fois-ci, et m'écoutes, d'autant qu'homme ne sait ce que nous avons arrangé avec lui, lorsqu'il reviendra de l'étranger, cette fois-ci, pour chercher son dépôt, disons-lui : "Il n'y a rien à toi qui nous ait été confié", de façon que sa fortune soit à nous et à nos enfants. Car Dieu nous aime, nous et nos enfants, plus que ce Juif athée ; nous sommes, nous autres, des chrétiens. Seulement, ma sœur, sois bien d'accord avec moi et ne ruine pas mon plan. » La femme abonda dans son sens et fut consentante sur ce qu'il lui avait dit.

2. Il arriva, après quelques jours, que le Juif revint de l'étranger ; selon son habitude, il adressa les quelques présents à la maison du chrétien. Et lorsqu'il les reçut, il (le chrétien) sourit du Juif dans son cœur : « J'accepterai aussi ses présents qu'il m'a envoyés, je les mangerai ; et puis, quand il viendra chercher ce qui lui appartient, je ne lui donnerai rien. » L'homme Juif fut matinal, il se rendit à la maison du chrétien, lui donna le bonjour et le pria, disant : « Fais-moi la charité de me donner mon petit dépôt que je t'ai confié, mon frère. » Mais l'homme chrétien tenta de nier, disant : « Tu ne m'as rien donné et je ne sais absolument pas ce que tu dis. » Tandis qu'ils s'attardaient à discuter entre eux, si bien qu'une grande

[1] Traduit le mot ⲁⲗⲗⲟⲧⲣⲓⲟⲛ.

[2] Le mot ⲓⲟⲩⲇⲁⲓ (*ἰουδαῖος*) est employé une fois dans ce texte, trois fois dans le texte suivant (fol. 31r, lignes 5, 8, 31), avec, par rapport à ϩⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ, une nuance péjorative, que nous rendons en mettant une minuscule à Juif.

foule s'attroupa autour d'eux, (venant) de la ville, le Juif commença à recevoir de grands outrages et de grandes injures de la part du chrétien. Mais le Juif conçut une foi assurée et dit : « J'ai entendu (parler de) la réputation d'apa Mèna, celui au sanctuaire duquel vous, ô chrétiens, vous rendez pour vous (y) prosterner ; j'ai, en effet, entendu (dire) qu'il est puissant et qu'il a l'habitude de châtier ceux qui jurent faussement dans son sanctuaire. Lève-toi, allons jusqu'à son sanctuaire, jure-moi que je ne t'ai absolument rien confié qui fût à moi et, de mon côté, je te tiendrai quitte envers moi. » L'homme chrétien, cependant, lui dit : « Mais on n'a absolument pas l'habitude de laisser pénétrer un Juif de ton espèce dans l'église des chrétiens. » Le Juif, cependant, conçut une foi assurée et un bon courage, disant : « Je sais qu'on n'a pas l'habitude de m'(y) laisser pénétrer, mais je me tiendrai à distance ; (toi,) monte jusque dessus le vestibule [1] de ton sanctuaire, jure-moi par la puissance de ton saint martyr ; je crois d'ailleurs que sa puissance remplit tout lieu ; et je te tiendrai quitte envers moi, de mon côté. » L'homme chrétien, toutefois, le diable remplit son cœur, il lui fit mépriser la puissance de saint apa Mèna, à cause de richesses périssables.

3. Jour après jour [2], ils se levèrent, tous deux, ensemble, et se rendirent au sanctuaire d'apa Mèna. Le Juif se tint prosterné sur les pieds du chrétien, le suppliant et lui disant : « Mon frère, ce que tu veux de ces choses, prends-le pour toi, donne-moi le reste ; seulement, ne me jure pas par la puissance de ton martyr, de peur qu'il ne t'arrive malheur. » Le chrétien, cependant, ne l'écouta pas ; au contraire, dans sa témérité et son absence de crainte, il eut l'audace de monter jusque dessus les degrés de saint apa Mèna, alors que le Juif se tenait à distance, au-dessous de la *stoa* extérieure du sanctuaire. Il (le chrétien) jura par la puissance de saint apa Mèna et par les souffrances qu'il endura et par les miracles qu'il manifesta : « Jamais tu ne m'as rien confié qui fût à toi. » Le Juif pensait dans son cœur que saint apa Mèna allait le châtier sur l'heure, sur place, étant ignorant de la longanimité du Dieu des chrétiens, parce qu'il a l'habitude d'être très longanime envers l'homme, jusqu'à ce qu'il le châtie.

4. Lorsque le chrétien lui eut juré, il loua un âne, contre paiement, pour le monter. Le Juif, de son côté, en loua un autre, le monta,

[1] ⲛⲏⲥⲉ est traduit, dans le *Dictionary* de Crum : « *bench, seat* (?) ». Dane notre texte, selon les deux recensions, on remarquera, d'une part, le parallélisms du mot avec ⲛⲉⲧⲱⲟⲣⲧⲡ̄ « les degrés, les escaliers » (p. 288, ligne 16 ; p. 295, ligne 31), et, d'autre part, la traduction éthiopienne : « le seuil de la porte ». Le texte grec n'a pas l'équivalent.

[2] L'expression copte correspond littéralement à la formule grecque *ἡμέραν ἐξ ἡμέρας* ; elle est moins en place que : « un jour déterminé », de l'autre recension.

et ils sortirent, de compagnie. Lorsqu'ils furent éloignés du tombeau de saint apa Mèna d'environ trois milles, l'âne du chrétien chopa, le jeta de dessus lui, le piétina, en bas, à terre ; l'anneau sortit de son doigt et tomba par terre. Il se fatigua à le chercher, et ne le trouva pas, si bien qu'il pensait, en effet, que c'était là la rétribution du serment, par quoi apa Mèna le châtiait.

5. Aussi il remonta sur l'âne et se mit en route, pensant qu'il avait échappé au faux serment. Ensuite il se mit en route, avec le Juif, ils arrivèrent à Philoxenita, il se rendirent au marché ; finalement le Juif acheta ce qu'il avait l'habitude de manger, le chrétien acheta ce qu'il avait l'habitude de manger ; après cela, il s'installa avec lui en un même lieu. Le Juif était attristé : « Oh ! pourquoi ai-je cru en apa Mèna, puisqu'il ne manifeste pas sa puissance ? Si je ne l'avais pas fait jurer, en effet, après un certain temps, je et j'aurais reçu un peu au moins ; oh violence, celui-là a pris tout mon avoir ! » Ils étaient donc encore assis, sombres : le chrétien, d'une part, était attristé, parce qu'il avait juré faussement ; le Juif, de son côté, n'avait aucune consolation, disant que...

IDEM MIRACULUM COPTICE

ex codice Neo-Eboracensi Pierpont Morgan 590, fol. 30ᵛ-33ᵛ.

ⲍ (fol. 30ᵛ)
ⲛ(ⲉⲩⲉⲛ ⲟⲩⲣ)ⲱ
(ⲙⲉ ⲇⲉ ⲟⲛ)
(ⲛⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ)
(ⲍⲛⲧⲡ)ⲓⲟⲩⲗ(ⲓⲥ)
(ⲣⲁⲕⲟⲧⲉ)
(ⲟⲩⲡⲣⲁⲅⲙⲁ)
(ⲧⲉⲩⲧⲏⲥⲡⲉ ⲁⲩ)ⲱ
(ⲛⲉⲩⲟⲩⲏⲍ ⲍⲓ)
(ⲧⲟⲩ)ⲱ(ⲩ) ⲛ(ⲟⲩ)
(ⲣⲱ)ⲙⲉ ⲛⲭⲓⲣⲏⲥ
(ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲥ)ⲓⲟⲡ
(ⲇⲉ) ⲛ(ⲓⲙ) ⲓⲛⲱⲁⲣⲉ
(ⲡ)ⲍⲉⲃ(ⲣⲁⲓⲟⲥ ⲃⲱ)ⲕ

ⲍⲁ (fol. 31)

(ϵ)ⲓⲡⲯⲯⲙⲙⲟ ⲯⲁⲓⲩ
(ⲡ̄)ⲓⲍⲓ(ⲟⲧⲉ ⲭⲉⲛⲛ)ⲉⲩ
(ⲥⲩⲗⲁ ⲙⲡⲉⲩⲏⲓ)
ⲁ(ⲟⲓⲡⲟⲛ ⲯⲁ)ⲩⲩⲓ
(ⲙⲡⲉ)ⲩⲍⲓⲥⲉ ⲧⲏⲣⲩ
ⲓⲯⲁⲩⲓⲇⲁ)ⲗⲱⲱⲩ
ⲓⲉⲡⲣⲱⲓⲙⲉ ⲛⲭⲣⲏⲥ
ⲓⲧⲓⲁⲓⲛⲟⲥ ⲯⲓⲁⲛⲓ
[ⲧⲉⲩⲉⲓ] ⲍⲙⲡⲯⲯ̄
ⲓⲙⲟ] (ⲁⲩ)ⲱⲥⲕ ⲁⲉ
ⲛⲑ́(ⲓⲡ)ⲍⲉⲃⲣⲓⲁⲓ](ⲟⲥ)
(ⲉⲩⲉⲓⲣⲉ ⲍⲓ)ⲓⲛⲁⲓ] ⲯⲁ
(ⲥⲟⲟⲩ ⲏ ⲥ)ⲁⲯⲩ ⲛ
(ⲥⲟⲡ ⲉⲩ)ⲯⲁⲛ
Ⲉ[ⲓ ⲁ]ⲉ ⲕⲁⲧⲁ(ⲥⲟ)ⲡ
ⲯⲁⲩⲧⲛⲛⲓⲟⲟ]ⲩ
ⲙⲡⲕⲓⲟⲩⲓ] ⲛⲧⲁⲓⲟ
ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁ
ⲛⲟⲥ ⲛⲩ(ⲭⲓ ⲙ)
(ⲡⲉⲛ)ⲧⲁⲩⲑ́ⲓⲁ]ⲗⲱ
(ⲱⲩ ⲉ)ⲣⲟⲩ —
Ⲉ(ⲡⲍⲁⲉ) [ⲁⲉ] (ⲁ)ⲡⲁⲓⲁ
(ⲃⲟⲗ)ⲟⲥ (ⲡⲣⲉ)ⲩⲙⲉⲥ
(ⲧⲉ)ⲡⲡⲉⲧⲛⲁ
(ⲛⲟ)ⲩⲩ ⲙ(ⲉⲍⲡ)ⲍⲏⲧ
ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲓⲧⲓⲁ
(ⲛⲟⲥ) ⲁⲩⲯⲁⲭⲉ
(ⲙⲛⲧⲉⲩ)ⲥⲍⲓⲙⲉ
( )ⲉⲣⲉ(ⲡ)ⲍⲉⲃⲣⲁⲓ
ⲟⲥ ⲍⲛⲧⲉⲭⲱⲣⲁ
ⲛⲃⲟⲗ ⲉⲩⲡⲣⲁⲣ

1 ⲙⲁⲧⲉⲩⲉ̄ ⲭ(ⲉⲯ)ⲁⲧ
2 Ⲛⲁⲩ ⲧ(ⲁⲥⲱ)ⲛⲉ ⲧⲛ
3 (ⲣⲟⲉⲓⲥ) [ⲉⲡⲁ]ⲗⲗⲟⲧ
4 (ⲣⲓⲟⲛ ⲙⲡⲉⲓⲣⲱ)
5 ⲙ(ⲉ ⲛⲓⲟⲩ)ⲁⲁ(ⲓ ⲛⲁ)ⲩ
6 ⲕ[ⲁⲓⲡ](ⲉⲣ) ⲟ(ⲩⲭⲁⲭ)ⲉ
7 ⲛ|ⲧⲉ|ⲡⲛⲟ(ⲩⲧⲉⲡⲉ)
8 ⲟⲩ(ⲓⲟⲩ)ⲁ(ⲁⲓ ⲅⲁ)ⲣ ⲡⲉ
9 [ⲁⲛ]|ⲟ|ⲛ ⲁ(ⲉ ⲁⲛⲟⲛ ⲍ)ⲛ̄
10 [ⲭ](ⲣⲏ)ⲥⲧ|ⲓⲁⲛⲟⲥ] —
11 Ⲉ|ⲯ|ⲱⲡ(ⲉ) |ⲧⲉ|(ⲛⲁ)
12 (ⲥⲱⲧ)ⲙ ⲛ(ⲥⲱ)ⲓ
13 (ⲧⲁⲥⲱⲛⲉ ⲙⲡⲉ)ⲓ
14 (ⲥ)ⲟⲡ ⲉⲛⲍⲟⲥⲟⲛ ⲙⲛ̄
15 ⲗⲁⲁⲩ ⲥⲟⲟⲩⲛ ⲭⲉ
16 (ⲉ)ⲛ|ⲥ|ⲙⲙⲛ̄(ⲟⲩ) ⲛ)ⲙ
17 ⲙ(ⲁ)ⲩ (ⲙⲁⲣⲉ)ⲛ
18 ⲭⲟⲟⲥ ⲛⲁⲩ |](ⲁⲛ)
19 (ⲭⲉⲙⲛ̄)[ⲗⲁ]ⲁⲩ
20 (ⲛⲧⲁⲕ) ⲛ(ⲧⲟⲟ)ⲧⲛ
21 (ⲭ)ⲉⲕ(ⲁⲥⲉⲣⲉⲧⲉⲩ)
22 ⲙⲛⲧⲣⲙ(ⲙⲁⲟ ⲯ)ⲱ
23 ⲡⲉ ⲛⲁⲛ (ⲙⲛⲛⲉ)ⲛ
24 ⲯⲏⲣⲉ
25 Ⲉ(ⲣ)ⲯⲁⲛ (ⲧⲉⲭⲏ) ⲁ
26 (ⲥⲯ)ⲱⲡ (ⲉ ⲩⲧⲁ)ⲣ
27 (ⲕⲟⲛ ⲙⲁⲣⲉⲛ)ⲱ
28 (ⲣ)ⲕ (ⲛⲁⲩ ⲙⲛⲛⲉ)ⲛ
29 (ⲯⲁⲩⲡ)ⲓⲥ
30 ⲧ(ⲉⲩⲉ ⲉⲣⲟⲛ ⲙⲡ)ⲁ
31 ⲣ(ⲁⲡⲉⲓⲓⲟⲩⲁ)ⲁⲓ
32 (ⲁⲛⲟⲛ ⲍ)ⲛ̄
33 ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ

ⲍⲃ (fol. 31ᵛ)

(ⲙ)ⲟⲛⲟⲛ ⲫⲓ ⲛⲙ̄
ⲙⲁⲓ ⲓⲙⲡⲉ⸗(ⲣⲟ)ⲩⲉ
(ⲛ)ⲉⲍⲓⲡⲁⲱⲟⲭⲛ⸗ⲓⲉ ⲉⲃⲟⲗ
ⲛⲧⲟⲥ ⲇⲉ ⲁⲥⲍⲟⲙ(ⲟ)
(ⲗⲟⲅⲉⲓ ⲛⲁⲩ ⲁⲥⲫⲓ) ⲛⲙ
ⲙ(ⲁⲩ) ⲓⲁⲥⲱ⸗ⲱ
Ⲡ(ⲉ ⲇⲉ ⲙⲛⲛⲥ)ⲁⲍⲛ̄
ⲕ⸗ⲟⲩ⸗ⲓ ⲛ(ⲍⲟⲟⲩ ⲁ)ⲡ
ⲓⲍⲉⲃⲣ⸗(ⲁⲓⲟⲥ ⲉⲓ ⲍ)⸗ⲙⲡ⸗
ⲓⲱ⸗ⲙⲙⲟ
(ⲕⲁⲧⲁⲧⲥⲩⲛⲏⲑⲓ)ⲁ
ⲓⲁ⸗(ⲫⲧⲛ)ⲛⲟⲟⲩ ⲙⲡ
ⲕⲟⲩⲓ ⲛ(ⲧⲁⲓⲟ) ⲙⲡⲉ
ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲛⲫ
ⲭⲓ ⲙⲡⲉⲛⲧ(ⲁⲫ)ⲟⲁ
ⲗⲱⲱⲫ ⲉⲣ(ⲟⲫ ⲁ)ⲫ
Ⲥⲱ⸗ⲃⲉ⸗ ⲛ(ⲟⲓⲡ)ⲉⲭⲣⲏⲥ
(ⲧ)⸗ⲓⲁⲛ⸗(ⲟⲥ) ⲓⲭⲉ⸗(ⲱⲁⲛ)
(ⲭⲓ ⲛⲛⲉⲫⲕⲉⲧⲁⲓⲟ)
ⲛ(ⲧⲁⲫⲧ)ⲛⲛ(ⲟⲟⲩ)
(ⲥⲟⲩ)
Ⲡ(ⲍⲉⲃⲣ)ⲁⲓⲟⲥ ⲇⲉ (ⲁⲫ)
ⲓⲱ⸗ⲡ̄ⲫ ⲉⲍ(ⲧⲟ)ⲟⲩⲉ
(ⲁⲫⲡ)ⲱⲧ ⲉ(ⲡⲏⲓ) ⲙ
(ⲡⲉⲭⲣ)ⲏⲥⲧ(ⲓⲁⲛⲟⲥ)
(ⲁⲫⲧⲭⲁ)⸗ⲓⲣⲉ ⲙ(ⲙⲟⲫ)
(ⲁⲫⲡ)⸗ⲁⲣⲁⲕ(ⲁⲗⲉⲓ) ⲙ
(ⲙⲟⲫ ⲉⲫ)⸗ⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ
(ⲭⲉⲁⲣⲓⲧ)⸗ⲁⲅⲁ⸗ⲡⲏ
(ⲛⲅⲧ ⲛⲁⲓ ⲛ)ⲧⲕⲟⲩⲓ
(ⲙⲡⲁ)⸗ⲣⲁ⸗ⲑⲩ⸗ⲕⲏ
ⲛⲧⲁⲓⲇⲁⲗⲱ⸗ⲱ⸗ⲥ ⲉⲣⲟⲕ

1 Ⲡ[ⲣ]⸗ⲓⲱ⸗[ⲙⲉ] ⲇ[ⲉ ⲛ]ⲭ
2 ⸗ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ] ⲁⲫ
3 ⲍⲓⲧⲟⲟ⸗ⲧⲫ ⲉⲁⲣ⸗
4 ⲛ(ⲁ) ⲭⲉⲙ⸗ⲡⲉⲕⲧ⸗]
5 ⲗⲁⲁⲩ ⲛⲁⲓ (ⲟⲩⲇⲉ)
6 ⲛⲧ⸗ⲥⲟⲟⲩⲛ ⸗ⲁⲛ ⲉⲡ⸗]
7 ⲧⲏⲣⲫ ⲭⲉ⸗ⲉⲕⲭⲉ⸗ⲟⲩ
8 Ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲱ⸗[ⲥⲕ] ⸗ⲇ⸗ⲉ ⲉⲩⲧ [1]
9 ⲧⲱ(ⲛ) [1] ⲙⲛⲛⲉⲩ(ⲉⲣⲏ)ⲩ
10 ⲍⲱ(ⲥ)ⲧⲉ ⲛⲧⲉⲟⲩ
11 ⲛ⸗ⲟⲇ⸗] ⲙⲙⲏⲏⲱⲉ
12 ⲥⲱⲟⲩⲍ ⲉⲣⲟⲟⲩ
13 ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ (ⲕⲓⲛⲇⲩ)
14 ⲛⲉⲩⲉ (ⲍ)⸗ⲱⲥ⸗(ⲧⲉ ⲛ)ⲫ
15 (ⲭⲓ) ⲛⲍⲉⲛⲕⲉ⸗ⲛⲟⲇ⸗]
16 ⲛ(ⲥ)⸗ⲱⲱ ⲛⲧ⸗(ⲟⲟⲧⲫ)
17 ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁ
18 ⲛⲟⲥ ⲉⲡⲍⲁⲉ ⲇⲉ
19 ⲁⲡ(ⲍⲉ)⸗ⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲭⲓ ⲛⲁⲫ
20 ⲛ⸗ⲟⲩ⸗ⲗⲟⲅⲓⲥⲙ(ⲟⲥ ⲉ)
21 ⲛⲁⲛ⸗ⲟⲩ⸗ⲫ ⲙⲙ(ⲛ)ⲧ
22 ⲉⲩⲥ(ⲉ)⸗ⲃⲏ⸗](ⲥ ⲡⲉ)
23 Ⲇⲁⲫ ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥ
24 ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ (ⲭⲉⲁⲓ)
25 ⸗ⲥⲱ⸗](ⲧ)ⲙ ⲉⲛⲉ(ⲇⲟⲙ)
28 ⸗ⲛⲁⲡ⸗ⲁ ⲙⲏⲛⲁ
27 ⸗ⲡ⸗ⲁⲓ ⲉⲧⲉⲧⲛ(ⲡⲏ)ⲧ
28 ⲉⲡⲉⲫⲧⲟⲡⲟⲥ
29 ⲭⲉⲫ(ⲉⲓ)ⲣⲉ ⲛ(ⲍ)ⲛ̄
30 ⲛⲟⲇ⸗ ⲛⲱⲡⲏⲣⲉ
31 (ⲁⲩ)ⲱ ⲭⲉⲱⲁⲫ
32

[1] *Add. iuxta columnam.*

ⲧ(ⲱⲱⲃⲉ ⲛ)ⲛⲉⲧ
(ⲱⲣⲕ ⲛⲛⲟ)ⲩⲭ
(ⲍⲙⲡⲉⲕ)ⲧⲟⲡⲟⲥ
Ⲧ(ⲱⲟⲩⲛ ⲛⲅ)ⲃⲱⲕ
(ⲉⲡⲉ)ⲕⲧⲟⲡⲟⲥ ⲛⲅ
(ⲱⲣ)ⲕ ⲛⲁⲓ ⲭⲉⲙ
(ⲡⲓ)ⲇⲁⲗⲱⲗⲁⲁⲩ ⲉ
ⲣⲟⲕ ⲉⲡⲱⲓⲡⲉ
ⲁⲛⲟⲕ ⲍⲱ ϯⲛⲁ
ⲃⲱⲗ ⲛⲙⲙⲁⲕ
Ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲛⲭ
ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲉ
ⲭⲁⲕ ⲭⲉⲡⲁⲑⲏⲧ
[ⲍⲟ]ⲗⲱⲥ ⲣⲱ ⲙⲉⲩ
[ⲕⲁ]ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲍⲉⲃ
ⲣ|ⲁⲓ|ⲟⲥ ⲛⲧⲉⲕⲍⲉ
|ⲉⲃ|ⲱⲕ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲡ
ⲧⲟⲡⲟⲥ ⲛⲛⲉⲭⲣⲏⲥ
ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ — —
Ⲡⲉⲭⲉⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ
ⲛⲁⲕ ⲭⲉⲱⲁⲓⲁ
ⲍⲉⲣⲁⲧ ⲁⲛⲟⲕ ⲍⲓ
ⲡⲟⲩⲉ ⲁⲗⲉ ⲛⲧⲟⲕ
ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛⲧⲛⲏ
ⲥⲉ ⲙⲡⲧⲟⲡⲟⲥ ⲛⲅ
ⲱⲣⲕ ⲛⲁⲓ ⲍⲙⲡⲣⲁⲛ
ⲙⲡⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲉ
ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲡⲁ ⲙⲏ
ⲛⲁ ⲁⲩⲱ ϯⲡⲓⲥ
(ⲧⲉⲩⲉ) ⲭⲉⲛⲉⲕⲇⲟⲙ
(ⲙⲟⲩ)ⲍ ⲙⲙⲁ ⲛⲓⲙ —
Ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲇⲉ ⲛⲭ

ⳇⲅ (fol. 32)

1 ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲡⲁⲓ
2 ⲁ(ⲃⲟⲗⲟ)ⲥ ⲙⲉⲍⲡⲉⲕ
3 ⲍⲏⲧ (ⲁ)ⲕⲁⲧⲁⲫ
4 ⲣⲟⲛⲉⲓ ⲛⲛⲇⲟⲙ
5 ⲛⲁⲡⲁ ⲙ(ⲏⲛⲁ ⲉ)ⲧ
6 ⲃⲉⲍⲛⲭⲣⲏⲙⲁ ⲛ
7 ⲱⲁⲩⲧⲁⲕⲟ — —
8 ⲍⲛⲟⲩⲍⲟⲟⲩ ⲇⲉ ⲉⲕⲧⲏⲱ
9 ⲁⲩⲧⲱⲟⲩⲛ |ⲁⲩⲁ|
10 ⲗⲉ ⲙⲛⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ
11 ⲁⲩⲡⲱⲧ |ⲉⲡ|ⲧⲟ
12 ⲡⲟⲥ ⲛⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ
13 Ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲇ|ⲱ ⲉⲕ|
14 ⲡⲁⲍⲧ ⲍⲁⲛⲉⲟⲩⲉⲣⲏ
15 ⲧⲉ ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ
16 ⲁⲛⲟⲥ ⲉⲕⲡⲁⲣⲁⲕⲁ
17 ⲗⲉⲓ ⲙⲙⲟⲕ ⲭⲉⲡⲉ
18 ⲧⲉⲕⲟⲩⲁⲱⲕ ⲛⲍⲏ
19 ⲧⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲃⲓⲧⲕ
20 ⲛⲁⲕ ⲡⲁⲥⲟⲛ ⲛⲅ
21 ϯ ⲛⲁⲓ ⲙⲡⲥⲉⲉⲡⲉ
22 ⲙⲟⲛⲟⲛ ⲡⲁⲥⲟⲛ
23 ⲙⲡⲉⲣⲱⲣⲕ ⲛⲧ
24 ⲇⲟⲙ ⲙⲡⲙⲁⲣⲧⲩ
25 ⲣⲟⲥ ⲛⲭⲱⲱⲣⲉ ⲛ
26 ⲧⲉⲟⲩⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲧⲁ
27 ⲍⲟⲕ ⲛⲧⲟⲕ ⲇⲉ
28 Ⲙⲡⲉⲕⲥⲱⲧⲙ ⲛ
29 ⲥⲱⲕ ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲕ
30 ⲧⲟⲗ(ⲙ)ⲁ ⲁⲕⲁⲗⲉ
31 ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲭⲛⲛⲉⲧⲱⲣ
32 ⲧⲣ ⲙⲡⲧⲟⲡⲟⲥ
33 ⲍⲛⲟⲩⲙⲛⲧⲁⲑⲟⲧⲉ

ⲍⲁ (fol. 32ᵛ)

ⲁⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲍⲱⲱⲕ	1	ⲛ(ⲥⲱⲕ ⲙ)ⲡⲉⲕ
ⲁⲍⲉⲣⲁⲧⲕ ⲍ(ⲓⲡⲟ)ⲩⲉ	2	(ⲍⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲉⲛⲉⲕ)
ⲉⲕⲥⲱⲱⲧ ⲉⲣⲟⲕ	3	ⲙ(ⲉⲉⲩⲉ ⲡⲉ ⲭⲉⲡ)ⲁⲓ
ⲁ(ⲕⲱ)ⲣⲕ ⲉⲕⲭⲱ ⲙ	4	ⲙ(ⲡⲭⲓ)ⲕ
ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲱⲉⲧ	5	ⲃⲁ (ⲉⲣⲉⲁⲡⲁ ⲙ)ⲏ
ⲥⲟⲙ ⲙⲡⲙⲁⲣⲧⲩ	6	ⲛⲁ ⲛ(ⲁⲁⲁⲕ ⲛⲁⲕ)
ⲣⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲡⲁ	7	ⲁⲩⲁⲗⲉ ⲟⲛ ⲁⲩⲭ(ⲱ)
ⲓⲙⲏⲓⲛⲁ ⲭⲉⲙⲡⲉⲕ	8	ⲣⲙ ⲛⲉⲕⲙⲉⲉⲩⲉ
(ⲥⲁⲗ)ⲱ(ⲗⲁⲁⲩ ⲉ)ⲡⲱⲕ	9	ⲡⲉ ⲭⲉⲕⲛⲁⲛⲟⲩ
(ⲡⲉ ⲉⲣⲟⲓ) ⲉⲛⲉⲍ ⲁⲩ	10	ⲍⲙ ⲉⲃⲟⲗⲍⲙ(ⲡ)ⲁ
(ⲱ ⲙ)ⲡ(ⲓⲕⲓ)ⲗⲁⲁⲩ ⲉ	11	ⲛⲁⲱ ⲛⲛⲟⲩⲭ
ⲓⲡⲱⲓⲕⲡ(ⲉ) ⲛⲉⲣⲉ	12	ⲉⲓⲧⲁ ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲉⲓ ⲉ
ⲡⲍⲉⲃⲣⲁ(ⲓⲟⲥ ⲙ)ⲉⲉⲩⲉ	13	ⲫ(ⲓⲗⲟⲯⲁⲛⲓⲧ)ⲏ
(ⲭ)ⲉⲱⲁⲣⲉⲁⲡⲁ ⲙⲏ	14	(ⲁⲩⲃⲱ)ⲕ (ⲉⲧ)ⲁ
ⲛⲁ ⲧⲱⲱⲃⲉ ⲛⲁⲕ	15	ⲅⲟⲣⲁ ⲁ(ⲡⲟⲩⲁⲡⲟ)ⲩⲁ
ⲛⲧⲉⲩⲛⲟⲩ —	16	ⲱⲱⲡ ⲛⲁⲕ ⲓⲙⲓ
ⲛⲧⲉⲣⲉⲕⲟⲩⲱ ⲁⲉ ⲉⲕ	17	ⲡⲉⲧⲉⲕⲛⲁⲟⲓⲩⲟⲓⲙⲕ
ⲱⲣⲕ ⲁⲩⲁⲗⲉ ⲁⲩⲭⲱ	18	ⲙⲛⲛⲥⲱⲥ (ⲁⲩⲡ)ⲱⲧ
ⲣⲙ ⲙⲛⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ	19	ⲉⲩⲙⲁ ⲛ(ⲟⲩⲱⲧ)
ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲣ̄ⲡⲃⲟⲗ ⲁⲉ	20	ⲁⲩⲍⲙⲟⲟⲥ ⲙⲡⲉⲥ
ⲙⲡⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲟⲛ	21	ⲛⲁⲩ (ⲛⲉⲣⲉ)ⲡ
ⲛⲁ (ⲅ) ⲙⲓⲗⲓⲟⲛ	22	ⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ ⲙⲟⲕⲙⲉⲕ
ⲁⲕⲛⲟⲩⲱⲡ ⲛⲟⲓ	23	ⲙⲙⲟⲕ ⲍⲙⲡⲉⲕ
ⲡⲓⲱ ⲙⲡⲉⲭⲣⲏⲥ	24	ⲍⲏⲧ ⲭⲉⲉⲧⲃⲉⲟⲩ
ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲕⲛⲟⲭⲕ	25	ⲣⲱ (ⲁⲓⲡ)ⲓⲥⲧⲉⲩⲉ
ⲉⲭⲙⲡⲕⲁⲍ ⲁⲕ	26	ⲉⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ (ⲉ)ⲱ
ⲕⲁⲧⲁⲡⲉⲧⲉⲓ ⲙ	27	ⲭⲉ ⲛⲕⲛⲁⲟⲩ(ⲉⲛ)ⲉⲍ
ⲙⲟⲕ ⲁⲕⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ	28	ⲧⲉⲕⲥⲟⲙ (ⲉⲃⲟ)ⲗ
ⲍⲙⲡⲉⲕⲧⲏⲏⲃⲉ	29	ⲁⲛ (ⲉⲛⲉⲙⲡⲓ)
ⲛⲥⲓⲡⲉⲍⲟⲩⲣ ⲛⲛⲟⲩⲃ	30	ⲧⲁⲣⲕⲟⲕ (ⲡⲉ ⲡ)ⲁⲛ
ⲁⲕⲍⲉ ⲉⲭⲙⲡⲕⲁⲍ	31	ⲧⲱⲥ (ⲛⲧ... ⲍⲁ)ⲉ
ⲁⲕⲍⲓⲥⲉ ⲉⲕⲕⲱⲧⲉ	32	ⲉⲣⲟⲕ (ⲙⲛⲛⲥ)ⲁ

ⲝⲉ (fol. 33)

ⲛ[ⲁⲩ]|ⲛ|[ⲓⲙ ⲧⲛ]|ⲁ|
ⲭ[ⲓ ⲛ]ⲟⲩⲕⲟ|ⲩⲓ|
Ⲙ (ⲃⲓ)|ⲁ| ⲡⲁⲓ ⲫⲓ ⲙ
|ⲡ|ⲁⲍⲓⲥⲉ ⲛⲧⲟⲟⲧ
ⲍⲛⲟⲩⲭⲓ ⲛⲟ́ⲟⲛⲥ
Ⲉⲧⲓ ⲇⲉ ⲉⲩⲍⲙⲟⲟⲥ ⲉⲩ
ⲙⲟⲕⲙⲉⲕ ⲙⲡⲉ
ⲥⲛⲁⲩ ⲡⲉⲭⲣⲏⲥ
ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲙⲉⲛ ⲭⲉ
ⲁⲫⲱⲣⲕ ⲛⲛⲟⲩⲭ
ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉⲣⲉⲟⲩⲕⲟⲩⲓ
ⲛⲥⲟⲗⲥⲉⲗ ⲍⲙⲡⲉⲫ
ⲍⲏⲧ ⲉⲧⲃⲉⲛⲉⲭ
ⲣⲏⲙⲁ ⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓ
Ⲟⲥ ⲇⲉ ⲙⲛⲗⲁⲁⲩ ⲛ
ⲥⲟⲗⲥⲉⲗ ⲍⲙⲡⲉⲫ
ⲍⲏⲧ ⲉⲡⲧⲏⲣ(ⲫ)
Ⲛⲍⲟⲥⲟⲛ ⲇⲉ ⲉⲩⲍⲙⲟ
ⲟⲥ ⲙⲛⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ
|ⲙ|(ⲡⲉⲥ)ⲛⲁⲩ ⲉⲓⲥ
ⲡⲍⲙⲍⲁⲗ ⲙⲡⲉⲭ
ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲫⲓ
ⲛⲁⲫ ⲍⲛⲣⲁⲕⲟⲧⲉ
ⲁⲫⲃⲟⲇⲫ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲩ
ⲍⲙⲟⲟⲥ ⲙⲛⲛⲉⲩⲉ
ⲣⲏⲩ ⲙⲡⲉⲥⲛⲁⲩ
ⲉⲫⲧⲱⲟⲩⲛ ⲍⲁⲡ
(ⲥⲟ)ⲟⲕ ⲛⲧⲡⲁⲣⲁⲑⲩ
ⲕⲏ ⲙⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ
ⲉⲣⲉⲡⲉⲫⲭⲓ ⲙⲛ
ⲡⲉⲫⲧ ⲛⲍⲏⲧⲫ
Ⲛⲧⲉⲣⲟⲩⲛⲁⲩ ⲇⲉ ⲉⲣⲟⲫ

1 |ⲁⲩⲉⲣⲱ|ⲡⲏⲣⲉ ⲉⲙⲁ
2 ⲧ|ⲉ| ⲗⲟⲓⲡⲟⲛ ⲁⲫ
3 |ⲭ|ⲛⲟⲩⲡⲍⲙⲍⲁⲗ
4 ⲭⲉⲛⲧⲁⲕⲉⲓ ⲛⲧⲱ̅
5 ⲏ ⲟⲩⲛⲉ ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲧⲁ
6 |ⲗⲏⲩ ⲉ|ⲣⲟⲕ ⲁⲫⲟⲩ
7 Ⲱⲱⲃ ⲛⲟ́ⲓⲡⲍⲙ
8 ⲍⲁⲗ ⲉⲫⲭⲱ ⲙ
9 ⲙⲟⲥ ⲭⲉⲟⲩⲛⲟⲟ́ ⲛ
10 ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲓ ⲛ(ⲁⲍⲣⲛ)
11 ⲧⲁⲭⲟⲉⲓⲥ (ⲁⲫⲉⲓⲛ)ⲉ
12 ⲛⲁⲛ ⲙⲡⲉⲍⲟ|ⲩⲣ| ⲛ
13 ⲛⲟⲩⲃ ⲉⲧⲍⲙⲡⲉⲕ
14 ⲧⲏⲏⲃⲉ ⲉⲫⲭⲱ
15 ⲙⲙⲟⲥ ⲭⲉⲡⲉⲭⲉ
16 ⲡⲟⲩⲍⲁⲓ ⲭⲉⲧⲛⲛⲟⲟⲩ
17 ⲛⲁⲓ ⲛⲧⲡⲁⲣⲁⲑⲩ
18 ⲕⲏ ⲙⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ
19 ⲛⲥⲟⲟⲩⲧⲛ (ⲙⲛ)
20 ⲡⲁⲍⲙⲍⲁⲗ ⲉ( )ⲟⲛ
21 ⲁⲓⲃⲱⲗ ⲛⲙⲙⲁⲫ
22 ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲉⲛⲱⲭⲗⲉⲓ
23 ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲫ
24 ⲁⲩⲱ ⲧⲁⲣⲉⲧⲉⲧⲛⲉⲓ
25 ⲙⲉ ⲉⲧⲙⲉ ⲭⲉⲛⲧⲟⲫ
26 ⲡⲉⲛⲧⲁⲫⲧⲛⲛⲟ
27 ⲟⲩⲧ ⲉⲓⲥⲡⲉⲫⲍⲟⲩⲣ
28 ⲁⲓⲉⲛⲧⲫ ⲛⲏⲧⲛ
29 ⲁⲛⲭⲓⲧⲫ ⲛⲧⲟⲟⲧⲫ
30 ⲁⲛⲥⲟⲩⲉⲛⲧⲉⲫⲥⲫ
31 ⲣⲁⲅⲓⲥ ⲁⲛⲉⲓⲙⲉ ⲭⲉ
32 ⲡⲱⲕⲡⲉ ⲡⲉⲍⲟⲩⲣ

ⲍⲥ (fol. 33v)

ⲉⲓⲥⲧⲡⲁⲣⲁⲑⲏⲕⲏ	1	ⲁ⸌ⲩⲱⲡ ⲉ⸌ⲧⲏⲡⲉ
ⲙⲡⲍⲉⲃⲣ⸌ⲁⲓⲟⲥ ⲁ⸌ⲓ⸍	2	ⲛ⸌ⲛⲉ⸌ⲭⲣⲏⲥ⸌ⲧⲓ⸍ⲁ
ⲉⲛⲧⲥ ⲛⲁⲕ ⲉⲡⲉ⸌ⲓ⸍	3	ⲛⲟⲥ ⲙⲛ⸌ⲡⲉ⸍ⲫⲏⲓ
⸌ⲙⲁ⸍ ⲉⲥⲟⲩⲟⲝ ⸌ⲡⲉ⸍	4	ⲧⲏⲣⲩ ⲁⲩⲱ
Χⲣⲏⲥⲁⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁⲉ	5	ⲛⲉⲩⲡⲏⲧ ⲉⲡⲧⲟ
ⲁⲩⲭⲓ ⲙⲡⲉⲍⲟⲩⲣ	6	ⲡⲟⲥ ⲛⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ
ⲁⲩⲥⲟⲩⲱⲛⲩ ⲝⲉ	7	ⲛⲍⲁⲍ ⲛⲥⲟⲡ ⲉⲩ
ⲡⲱⲩⲡⲉ ⲁⲩⲣ̄ⲯ	8	† ⲛⲛⲉⲩⲡⲣⲟⲥⲫⲟ
ⲡⲏⲣⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲙⲡⲉ̄	9	ⲣⲁ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟⲩ
ⲧⲁⲩⲯⲱⲡⲉ ⲁⲩⲱ	10	ⲯⲁⲡⲉⲍⲟⲟⲩ ⲙⲡⲉⲩ
ⲁⲩⲭⲓⲯⲓⲡⲉ ⲝⲉ	11	ⲙⲟⲩ
ⲁⲩⲱⲣⲕ ⲛⲛⲟⲩⲝ	12	
ⲙ⸌ⲡ⸍ⲉⲩ†ⲍⲏⲩ[1] ⲛ	13	
ⲗⲁⲁⲩ ⲡⲍⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ	14	
Δⲉ ⲍⲱⲱⲩ ⲛⲧⲉⲣⲉⲩ	15	
ⲛⲁⲩ ⲉⲡⲉⲧⲉⲡⲱⲩ	16	
ⲡⲉ ⲁⲩⲱⲯ ⲉⲃⲟⲗ	17	
ⲍⲛⲟⲩⲛⲟⲟ́ ⲛⲥⲙⲏ	18	
ⲉⲩ†ⲉⲟⲟⲩ ⲙⲡⲛⲟⲩ	19	
ⲧⲉ ⲙⲛⲡⲍⲁⲅⲓⲟⲥ	20	
ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲁⲩ	21	
Ⲇⲓ ⲛⲧⲉⲩⲡⲁⲣⲁⲑⲩ	22	
ⲕⲏ ⲉⲩⲣⲁⲯⲉ ⲉⲩ†	23	
ⲉⲟⲟⲩ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ	24	
ⲙⲡⲍⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ	25	
ⲙⲏⲛⲁ ⲁⲩ†	26	
Νⲟⲩⲙⲉⲣⲟⲥ ⲍⲛⲧⲉⲩ	27	
ⲡⲁⲣⲁⲑⲩⲕⲏ ⲉⲍⲟⲩ̄	28	
ⲉⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲁⲩⲱ	29	
ⲁⲩⲭⲓⲃⲁⲡⲧⲓⲥⲙⲁ	30	
ⲍⲙⲡⲧⲟⲡⲟⲥ ⲙⲡ	31	
ⲍⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ	32	

[1] On pourra voir ici un exemple du parfait I négatif participe, dont il a été question récemment dans *Le Muséon*, t. 73 (1960), p. 170, note 77.

TRADUCTION DU COPTE

(Manuscrit Pierpont Morgan 590).

1. Il y avait un homme Juif, dans la ville d'Alexandrie. marchand et il habitait dans le voisinage d'un homme chrétien. Chaque fois que le Juif se rendait à l'étranger, il craignait qu'on ne pillât sa maison. Aussi avait-il l'habitude de prendre tout son avoir et de le confier à l'homme chrétien, jusqu'à ce qu'il fût revenu de l'étranger. Le Juif continua d'agir ainsi jusqu'à six ou sept fois. Lorsqu'il revenait, chaque fois, il avait l'habitude d'envoyer les quelques présents au chrétien, avant de reprendre ce qu'il lui avait confié. A la fin, cependant, le diable, le haïsseur[1] du bien, remplit le cœur du chrétien. Il conversa avec sa femme, alors que le Juif était dans le pays au-dehors, à commercer : « Jusqu'à quand, ma sœur, gardons-nous pour lui la propriété de cet homme juif, bien qu'il soit un ennemi de Dieu, car il est un juif, tandis que nous sommes des chrétiens? Si tu m'écoutes, ma sœur, cette fois-ci, d'autant que personne ne sait ce que nous avons arrangé avec lui, disons-lui : "

il n'est rien à toi dans nos mains", de façon que sa fortune soit à nous et à nos enfants. Si, d'aventure, il nous fait jurer, jurons-lui nous croient plutôt que ce juif : nous sommes des chrétiens. Seulement, sois d'accord avec moi, ne manifeste pas mon plan. » Elle abonda dans son sens et fut d'accord avec lui.

2. Il arriva, après quelques jours, que le Juif revint de l'étranger, selon l'habitude ; il envoya les quelques présents au chrétien, avant de reprendre ce qu'il lui avait confié. Le chrétien sourit : « Nous accepterons aussi ses présents qu'il a envoyés. » Le Juif fut matinal, il alla à la maison du chrétien, lui donna le bonjour et le pria, disant : « Fais-moi la charité de me donner le petit dépôt que je t'ai confié. » Mais l'homme chrétien tenta de nier : « Tu ne m'as rien donné et je ne sais pas du tout ce que tu dis. » Tandis qu'ils s'attardaient à discuter entre eux, si bien qu'une grande foule s'attroupa autour d'eux, le Juif fut en danger, si bien qu'il reçut aussi de grandes injures de la part du chrétien. A la fin, cependant, le Juif conçut une bonne pensée de piété et dit au chrétien : « J'ai entendu (parler) des miracles d'apa Mèna, celui au sanctuaire duquel vous allez : qu'il fait de grands prodiges et qu'il a l'habitude de châtier ceux qui jurent faussement dans son sanctuaire. Lève-toi, rends-toi à son sanctuaire, pour m'y jurer que je ne t'ai rien confié qui m'appartînt ; moi, de mon côté, je te tiendrai quitte. » L'homme chrétien, cependant, dit : « Insensé ! Mais on n'a absolument pas l'habitude de laisser entrer un Juif de ton espèce dans le sanctuaire des chrétiens. » Le Juif lui dit : « Je me tiendrai à distance, moi ; toi, monte jusque dessus le vestibule du sanctuaire,

[1] ⲣⲉⲙⲙⲉⲥⲧⲉ est-il une erreur, ou aurait-il aussi ce sens?

pour m'y jurer au nom du saint martyr apa Mèna ; je crois d'ailleurs que ses miracles remplissent tout lieu. » L'homme chrétien, toutefois, le diable remplit son cœur ; il méprisa les miracles d'apa Mèna, à cause de richesses périssables.

3. Un jour déterminé, il se levèrent, montèrent, de compagnie, et allèrent au sanctuaire d'apa Mèna. Le Juif se tint prosterné aux pieds du chrétien, le priant : « Ce que tu veux de toutes ces choses, prends-le pour toi, mon frère, et donne-moi le reste ; seulement, mon frère, ne jure pas par la puissance du martyr fort, qu'il ne t'arrive malheur. » Lui, cependant, ne l'écouta pas ; au contraire, il eut l'audace de monter jusque dessus les degrés du sanctuaire, dans l'absence de crainte. Le Juif, de son côté, se tenait à distance, regardant vers lui. Il (le chrétien) jura, disant : « Par la puissance du saint martyr apa Mèna, jamais tu ne m'as rien confié qui t'appartînt, et je n'ai rien reçu qui t'appartînt. » Le Juif pensait qu'apa Mèna allait le châtier sur l'heure.

4. Lorsqu'il (le chrétien) eut fini de jurer, ils montèrent et se mirent en route, de compagnie. Lorsqu'ils eurent quitté le *martyrion*, à environ 3 milles, l'âne du chrétien chopa, le jeta à terre, le piétina ; l'anneau d'or sortit de son doigt et tomba par terre. Il se fatigua à le chercher et ne le trouva pas, si bien qu'il pensait
rétribution qu'apa Mèna lui faisait.

5. Ils montèrent de nouveau et se mirent en route ; il pensait qu'il échapperait au faux serment. Ensuite, lorsqu'ils arrivèrent à Philoxanitè, ils se rendirent au marché ; chacun s'acheta de quoi manger ; après cela, ils allèrent en un même lieu et s'assirent tous deux. Le Juif réfléchissait dans son cœur : « Pourquoi donc ai-je cru en apa Mèna, puisqu'il n'allait pas manifester sa puissance ? Si je ne l'avais fait jurer, certes après un certain temps, j'aurais reçu un peu. Oh violence ! celui-là prend injustement tout le travail de mes mains. » Ils étaient encore assis, réfléchissant, tous deux : le chrétien, d'une part, parce qu'il avait juré faussement, mais il avait un peu de consolation dans son cœur à cause des richesses ; le Juif, au contraire, n'avait aucune consolation du tout dans son cœur.

6. Tandis qu'ils étaient assis de compagnie, tous deux, voici que, venant d'Alexandrie, arriva à lui le serviteur du chrétien. Il fit irruption, alors qu'ils étaient assis de compagnie, tous deux, portant le sac du dépôt du Juif avec, dedans (le sac), son argent [1]. Lorsqu'ils le virent, il furent fort étonnés. Aussi, il (le chrétien) interrogea le serviteur : « D'où viens-tu, et qu'est-ce que tu transportes ? » Le serviteur répondit, disant : « Un homme considérable est arrivé chez ma maîtresse ; il nous a apporté l'anneau d'or qui est à ton doigt, disant : « Ton mari dit : " Envoie-moi aussitôt le dépôt du Juif avec mon serviteur ; j'ai convenu avec lui et j'ai des ennuis à cause de lui ". Et afin que vous sachiez la vérité que c'est bien lui qui m'a envoyé, voici son anneau, je vous l'ai apporté. » Nous l'avons

[1] Cf. p. 277.

pris de ses mains, nous avons reconnu son sceau, nous avons su que l'anneau était le tien. Voici le dépôt du Juif, je te l'ai apporté ici, en parfait état de conservation. »

7. Le chrétien prit l'anneau, reconnut que c'était le sien. Il fut fort étonné de ce qui était arrivé ; et eut honte d'avoir juré faussement, sans en avoir tiré aucun profit.

8. Le Juif, de son côté, lorsqu'il vit ce qui lui appartenait, s'exclama d'une voix forte, glorifiant Dieu et saint apa Mèna. Il prit son dépôt, joyeux, glorifiant le Dieu de saint apa Mèna. Il offrit une partie de son dépôt à apa Mèna et reçut le baptême dans le sanctuaire de saint apa Mèna. Il fut compté au nombre des chrétiens, avec toute sa maison. Et il allait souvent au sanctuaire d'apa Mèna, lui offrant ses oblations, jusqu'au jour de sa mort.

Liste des mots coptes d'origine grecque (autres que ⲁⲗⲗⲁ, ⲅⲁⲣ, ⲇⲉ, ⲉⲓⲥ, ⲏ, ⲕⲁⲧⲁ, ⲙⲉⲛ, ⲟⲩⲇⲉ, ⲟⲩⲛ, ⲡⲁⲣⲁ, ⲱ).

ⲁⲅⲁⲡⲏ *ἀγάπη*
ⲁⲅⲓⲟⲥ *ἅγιος*
ⲁⲅⲟⲣⲁ *ἀγορά*
ⲁⲗⲗⲟⲧⲣⲓⲟⲛ *ἀλλότριον*
ⲁⲙⲡⲗⲱⲥ *ἁπλῶς*
ⲁⲣⲛⲁ *ἀρνέομαι*
ⲁⲣⲭⲉⲓ *ἄρχω*
ⲙⲛ̄ⲧⲁⲩⲑⲁⲧⲏⲥ *αὐθάδης*
ⲃⲁⲡⲧⲓⲥⲙⲁ *βάπτισμα*
ⲃⲓⲁ *βία*
ⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ *διάβολος*
ⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ *ἑβραῖος*
ⲉⲓⲧⲁ *εἶτα*
ⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ *ἐκκλησία*
ⲉⲧⲓ *ἔτι*
ⲉⲛⲱⲭⲗⲉⲓ *ἐνοχλέω*
ⲙⲛ̄ⲧⲉⲩⲥⲉⲃⲏⲥ *εὐσεβής*
ⲓⲟⲩⲇⲁⲓ (ⲉⲓⲟⲩⲇⲁⲓ) *Ἰουδαῖος*
ⲕⲁⲓⲡⲉⲣ *καίπερ*
ⲕⲁⲧⲁⲡⲁⲧⲉⲓ, ⲕⲁⲧⲁⲡⲉⲧⲉⲓ *καταπατέω*
ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ *καταφρονέω*
ⲕⲓⲛⲇⲩⲛⲉⲩⲉ *κινδυνεύω*
ⲕⲩⲙⲏⲧⲏⲣⲓⲟⲛ *κοιμητήριον*
ⲗⲟⲅⲓⲥⲙⲟⲥ *λογισμός*
ⲗⲟⲓⲡⲟⲛ *λοιπόν*
ⲗⲩⲡⲉⲓ, ⲗⲩⲡⲏ *λυπέω*
ⲗⲩⲥⲧⲏⲥ *λῃστής*
ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲟⲛ, ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ *μαρτύριον, μάρτυς*
ⲙⲉⲣⲟⲥ *μέρος*
ⲙⲓⲗⲓⲟⲛ *μίλιον*
ⲙⲟⲛⲟⲛ *μόνον*
ⲛⲁⲟⲥ *ναός*
ⲟⲗⲱⲥ, ⲟⲗⲟⲥ *ὅλως*
ⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲉⲓ *ὁμολογέω*
ⲱⲣⲕ̄ (*ὅρκος*)
ⲛ̄ⲟⲥⲟⲛ, ⲉⲡⲟⲥⲟⲛ *ὅσον*
ⲡⲁⲛⲧⲱⲥ *πάντως*
ⲡⲁⲣⲁⲑⲩⲕⲏ *παραθήκη*
ⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ *παρακαλέω*
ⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ, ⲡⲓⲥⲧⲓⲥ *πιστεύω, πίστις*
ⲡⲟⲗⲓⲥ *πόλις*
ⲡⲣⲁⲅⲙⲁⲧⲉⲩⲉ, ⲡⲣⲁⲅⲙⲁⲧⲉⲩⲧⲏⲥ (ⲡⲣⲁⲕⲙⲁⲧⲉⲩⲧⲏⲥ) *πραγματεύομαι* (*-τής*)
ⲡⲣⲟⲥⲫⲟⲣⲁ *προσφορά*
ⲥⲧⲟⲁ *στοά*
ⲥⲩⲗⲗⲁ *συλάω*
ⲥⲩⲛⲏⲑⲓⲁ *συνήθεια*
ⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ *σφραγίς*
ⲧⲟⲗⲙⲁ *τολμάω*
ⲧⲟⲡⲟⲥ *τόπος*
ⲩ̄ⲃⲣⲓⲥ *ὕβρις*
ⲭⲁⲓⲣⲉ *χαίρω*
ⲭⲣⲏⲙⲁ *χρῆμα*
ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ *χριστιανός*
ⲭⲱⲣⲁ *χώρα*
ⲱⲥⲧⲉ *ὥστε*

IDEM MIRACULUM AETHIOPICE

ex codice Parisino d'Abbadie 179, fol. 141-142.

፩ ፡ መንክርት ።

1. ሀሎ ፡ ብእሲ ፡ አይሁዳዊ ፡ ነጋዲ ፡ ልሂቅ ፡ ዘየኀድር ፡ በሀገረ ፡ እለ ፡ ስክንድርያ ፡ ወሀሎ ፡ በጎሩ ፡ ብእሲ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ ወኮነ ፡ አይሁዳዊ ፡ ዘይነግድ ፡ ለለ ፡ኩሉ ፡ ምዕረ ፡ ኅበ ፡ ነገዱ ፡ ወይፈ ር<ሀ>፡ ላዕለ ፡ ቤቱ ፡ ከመ ፡ ኢይስርቅዎ ፡ ወይነሥእ ፡ እንከ ፡ ኩሉ ፡ ንዋዮ ፡ ወያማኅፅኖ ፡ ኅበ ፡ ጎሩ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ እስከ ፡ ይገ ብእ ፡ እምንግደቱ ። ወነበረ ፡ ከመዝ ፡ ጕንዱየ ፡ ነዋኅ ፡ አዝማነ ፡ ላዕለ ፡ ውእቱ ፡ እስከ ፡ ፍጻሜ ፡ ፯ዓመታት ፡ ወጊዜ ፡ ብጽሐቱ ፡ አይሁዳዊ ፡ ይሁብ ፡ ለክርስቲያናዊ ፡ አምኃ ፡ ወይነሥእ ፡ ማኅፀ ንቶ ። ወበሳኒታ ፡ ዕለት ፡ ብጽሐቱ ፡ ወሶበ ፡ ኮነ ፡ እምድኅረ ፡ ውእቱ ፡ ቦአ ፡ ሰይጣን ፡ ጸላኤ ፡ ሰናያት ፡ ውስተ ፡ ልበ ፡ ክርስቲ ያናዊ ፡ ወአይሁዳዊ ፡ እንዘ ፡ ኢሀሎ ፡ ወእንዘ ፡ ሀሎ ፡ ይነግድ ፡ ውስተ ፡ ርሑቅ ፡ ብሔር ፡ ወተናገረ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ ምስለ ፡ ብእ ሲቱ ፡ ወይቤላ ፡ አእኅትየ ፡ እስከ ፡ ማእዜኑ ፡ እትዔገሥ ፡ ላዕለ ፡ ዝንቱ ፡ አይሁዳዊ ፡ ወነዓቅብ ፡ ማኅፀንቶ ፡ ወወኢቱሰ ፡ ፀረ ፡ እግ ዚአብሔር ፡ ወንሕነሰ ፡ ሰብእ ፡ ክርስቲያን ፡ ለእመ ፡ ኮንኪ ፡ ትሰ ምሚ ፡ እምኔየ ፡ አብእሲቶ ፡ ሰበ ፡ በጽሐ ፡ አይሁዳዊ ፡ ዘንተ ፡ ምዕረ ፡ ንክሐዶ ፡ እስመ ፡ አልቦ ፡ ላዕሌነ ፡ ሰማዕተ ፡ ወንብሎ ፡ ኢያማኅፀንከነ ፡ ምንተኒ ፡ ከመ ፡ ይኩን ፡ ማኅፀንቱ ፡ ለነ ፡ ወለውሉ ድነ ፡ እስመ ፡ ንሕነሰ ፡ ክርስቲያን ፡ ወሶበ ፡ ተኃሠሠነ ፡ በበይነ ፡ ማሕለሂ ፡ በእንተ ፡ ምክንያተ ፡ ማኅፀንቱ ፡ ንምሕል ፡ ሎቱ ፡ ወን ኩን ፡ አነ ፡ ወአንቲ ፡ አሐዱ ፡ ልበ ፡ እስመ ፡ ይትአመኑ ፡ ሰብእ ፡ በእንቲአነ ፡ ከመ ፡ ንጹሐነ ፡ ንሕነ ፡ እስመ ፡ ውእቱ ፡ ብእሲ ፡ አይ ሁዳዊ ፡ ወንሕነ ፡ ክርስቲያን ፡ ወኩኒ ፡ እንከ ፡ ምስሌየ ፡ በ፩ግዕዝ ፡ ወኢትሚጥ ፡ ምክረ ፡ ዚአየ ። ወብእሲትኒ ፡ ኃብረት ፡ ምስለ ፡ ምታ ፡ ላዕለ ፡ ዛቲ ፡ ምክር ፡ ወግዕዘመ ፡ ፬ ። ወሶበ ፡ ኮነ ፡ እምድ ኅረ ፡ ኅዳጥ ፡ መዋዕል ፡ በጽሐ ፡ ብእሲ ፡ አይሁዳዊ ፡ እምንግደቱ ፡ ላዕለ ፡ ልማዱ ፡ ወፈነወ ፡ አምኃ ፡ ለክርስቲያናዊ ፡ ወሰሐቀ ፡ ወ ይቤ ፡ በልቡ ፡ አንሰ ፡ እነሥእ ፡ ለዛቲኒ ፡ አምኃ ፡ ዘፈነዋ ፡ ኃቤየ ።

2. ወብእሲሰ ፡ (fol. 141ᵛ) አይሁዳዊ ፡ ጌሠ ፡ በሳኒታ ፡ ዕለት ፡ ወ መጽአ ፡ ኀበ ፡ ዓጸደ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ ወአምኖ ፡ ወሰአሎ ፡ ተአመን ፡ ላዕሌየ ፡ ማኅፀንተ ፡ እንተ ፡ አዕቀብክዋ ፡ ኃቤከ ፡ ወክርስቲያናዊሰ ፡ ክሕዶ ፡ ወይቤሎ ፡ ኢ.ወሀብከኒ ፡ ሊተ ፡ ወኢ.ያአምር ፡ ዘትብሎ ፡ ወተ ጋአዙ ፡ በበይናቲሆሙ ፡ ወተጋብኡ ፡ ኃቤሆሙ ፡ ጉባኤ ፡ ብዙኅ ፡ ይርአዩ ፡ ዘይከውን ፡ ማእከሌሆሙ ፡ ወፀበበ ፡ እንግድዓሁ ፡ ለአይ ሁዳዊ ፡ ሶበ ፡ ሰምዐ ፡ ዘርከየ[1] ፡ ዓቢያ ፡ እምብእሲ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ ወዘርከዮሙ ፡ ለዕብራዊያን ፡ ዘየሐውር ፡ በግብሮሙ ፡ በህላዌ ፡ ጉባኤ ፡ ብዙኅ ። ወእምድኅረ ፡ ዝንቱ ፡ ኀለየ ፡ አይሁዳዊ ፡ ሕሊና ፡ ሠናየ ፡ በውስተ ፡ ልቡ ፡ ወይቤ ፡ <ለ>ክርስቲያናዊ ፡ ናሁ ፡ ሰማዕኩ ፡ በእንተ ፡ ሰማዕት ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ እምእለ ፡ የሐውሩ ፡ ኀበ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ወይሰግዱ ፡ ከመ ፡ ኃያል ፡ ውእቱ ፡ ወይገብር ፡ ኃይላተ ፡ ዓበይተ ፡ ው[ው]እቱ ፡ ይፈዲ ፡ በዘ ፡ ይምሕል ፡ በሐሰት ፡ በውስተ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ንትነሣእ ፡ እንከ ፡ ንሖር ፡ ኀበ ፡ ቤተ ፡ ክርስ ቲያኑ ፡ ወመሐል ፡ ሊተ ፡ ወበል ፡ ሊተ ፡ ኢ.ያዕቀብከኒ[2] ፡ ምንተኒ ፡ ወእነ ፡ አሐውር ፡ እምኔከ ። አውሥአ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ ወይቤ ፡ ኢ.የሐድጉ ፡ ብእሴ ፡ አይሁዳዌ ፡ ይባእ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያነ ፡ እንተ ፡ ለክርስቲያናዊ ፡ ወይቤሎ ፡ አይሁዳዌ ፡ አነኒ ፡ ካዕበ ፡ አአምር ፡ ከመ ፡ ኢ.የኀድጉኒ[3] ፡ እበእ ፡ ባሕቱ ፡ ባእ ፡ አንተ ፡ ወእነ ፡ እቀ ውም ፡ እምርኁቅ ፡ ወትቀውም ፡ አንተ ፡ ወትምሕል ፡ ላዕለ ፡ መ ድረከ ፡ ኖኅተ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያን ፡ ወትምሕል ፡ ሊተ ፡ በስመ ፡ እግዚእ ፡ ወሰማዕቱ ፡ ቅዱስ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ ወአንሰ ፡ አአምን ፡ ከመ ፡ ሀሎ ፡ ኃይሉ ፡ ውስተ ፡ ኩሉ ፡ መካን ፡ ወአነሂ ፡ ካዕበ ፡ አሐ ውር ፡ እምኔከ ። ወለብእሲሰ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ መልአ ፡ ሰይጣን ፡ ልቦ ፡ ወክሕዶ ፡ ኃይሎ ፡ ለቅዱስ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ በእንተ ፡ ምኑን ፡ ዘዝ ፡ ዓለሞ ፡ ማሳኒ ።

3. ወሶበ ፡ ኮነ ፡ እምድኅረ ፡ ዝንቱ ፡ አመሳኒታ ፡ ተጽዕኑ ፡ እን ስሳቲሆሙ ፡ ወሖሩ ፡ ኀበ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ለቅዱስ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ ወአይሁዳዊሰ ፡ ሰገደ ፡ ላዕለ ፡ እገሪሁ ፡ ለክርስቲያናዊ ፡ ወይቤሎ ፡ ዘታፈቅር ፡ እምዝንቱ ፡ ዘሀለወ ፡ ኃቤከ ፡ ንሥአ ፡ ወዘ ተረፈ ፡ ሀብ ፡ ሊተ ፡ ወኢ.ትምሐል ፡ እስመ ፡ ዓቢይ ፡ ኃይሉ ፡ ለሰ ማዕቱ ፡ ከመ ፡ ኢ.ይርከብከ[ብከ] ፡ ምንዳቤ ፡ በምክንያትየ ፡ ወኢ.ሰምዐ ፡

2. — [1] ዘርእየ ፡ *cod.* (ዘርእዮ ፡ *cod. B. N. 135*), *sed cf. sequentia.* — [2] ኢ.ዓቀ ብከኒ ፡ *cod.* — [3] ኢ.የኀድገኒ ፡ *cod.*

እምኔሁ ፡ ወተረሰየ ፡ በፍሥሓ ፡ ወበጎፀተ ፡ ፍርሀት ፡ እምእግዚ አብሔር ፡ ወኀርገ ፡ ዲበ ፡ መኀርገ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያን ፡ ዲበ ፡ ሰዋስወ ፡ አንቀጽ ፡ ወኮነ ፡ አይሁዳዊ ፡ ርሑቅ ፡ እምኔሆሙ ፡[1] ፡ ወውእቱ ፡ ይሬኢ ፡ ኃቤሁ ፡ ወውእቱ ፡ ይምሕል ፡ ወይብል ፡ ትኩን ፡ ላዕሌየ ፡ ሰምዐ ፡ ኃይሉ ፡ ለሰማዕቱ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ ከመ ፡ አንተ ፡ ኢያማኅፀንከኒ ፡ ምንተኒ ፡ ፍጹመ ፡ ወአልብከ ፡ ኃቤየ ፡ ንዋየ ። ወኮነ ፡ አይሁዳዊ ፡ ይኄሊ ፡ ከመ ፡ ያሕጕሎ ፡ ሰማዕት ፡ በይእቲ ፡ ሰዓት ፡ ዘመሐለ ፡ በቲ ፡ ሐሰተ ።

4. ወሶበ ፡ መሐለ ፡ ነሥአ ፡ ለለ ፡ ኵሉ ፡ እምኔሆሙ ፡ እንስሳሁ ፡ ተጽዕነ ፡ ወመልኡ ፡ ኅቡረ ፡ ወሶበ ፡ ርሕቁ ፡ እምቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ለቅዱስ ፡ መጠነ ፡ ፫ምዕራፍ ፡ ተዓቅፈ ፡ አድግ ፡ ዘተሐተ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ ወነጽሖ ፡ ዲበ ፡ ምድር ፡ ወኬደቶ ፡ እንስሳ ፡ ወወድቀ ፡ ኅልቀተ ፡ ወርቅ ፡ ዘውስተ ፡ አጽባዕቱ ፡ ወጸመወ ፡ በኃጢአ ፡ ላዕሌሁ ፡ ወኢረከበ[1] ፡ ወኮነ ፡ ይብል[2] ፡ ከመ ፡ ዘንቱ ፡ ዘረከበ ፡ በምክንያተ ፡ ማሐለ ፡ አኮ ፡ በበይነ ፡ ካልኡ ፡ ዘእንበሌሁ ።

5. ወተጽዕነ ፡ ካዕበ ፡ አድጎ ፡ ወሐለየ ፡ ከመ ፡ አምሠጠ ፡ ውእቱ ፡ እምሐለ ፡ ሐሰተ ፡ ወሶበ ፡ በጽሐ ፡ ኃበ ፡ ማኅደረ ፡ (f. 142) እንግዳ ፡ ሐረ ፡ ኀበ ፡ ምሥያጥ ፡ ከመ ፡ ይሣየጡ ፡ ዘይበልዑ ፡ ወእምድኅረ ፡ ውእቱ ፡ ተጋብኡ ፡ ውስተ ፡ መካን ፡ ወኮነ ፡ አይሁዳዊ ፡ ይሐሊ ፡ በልቡ ፡ ወይብል ፡ እምሐየሰኒ[1] ፡ ሶበ ፡ ኢአመንኩ ፡ በአቡ ፡ ሚናስ ፡ እስመ ፡ ውእቱ ፡ ኢከሠተ ፡ ሊተኒ ፡ እምኃይሉ ፡ ወእምሐየሰኒ ፡ ካዕበ ፡ ሶበ ፡ ኢያምሐልክዎ ፡ ወእምሐየሰኒ ፡ ሶበ ፡ ኮንኩ ፡ ሰአልክዎ ፡ ለእመ ፡ ኮነ ፡ እንጋ ፡ ይሁበኒ ፡ ንስቲተ ፡ እምዘ ፡ ሀሎ ፡ ኀቤሁ ፡ እስመ ፡ ነሥአ ፡ ውእቱ ፡ ኵሉ ፡ ዘጸመ ውኩ ፡ በእንቲአሁ ። ወኮኑ ፡ ክልኤሆሙ ፡ ድመ-ማነ ፡ ወክርስቲ ያናዊሰ ፡ ውእቱ ፡ በእንተ ፡ ዘመሐለ ፡ በስመ ፡ ሰማዕት ፡ ወኮነ ፡ ይትናዘዝ ፡ በልቡ ፡ በእንተ ፡ ማኅፀንት ፡ እንተ ፡ መሐለ ፡ ላዕሌሃ ፡ ሐሠተ ፡ ወአይሁዳዊሰ ፡ ኢተናዘዘ ፡ ፍጹመ ።

6. ወእንዘ ፡ ሀለዉ ፡ ውእቶሙ ፡ ኅቡራኒሆሙ ፡ መጽአ ፡ ገብረ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ እምአለ ፡ ስካንድር[1] ፡ ወአፍጠኑ ፡ ክልኤሆሙ ፡

3. — [1] *Prius* እምኔሁ ፡ *cod.*

4. — [1] አረከበ ፡ *cod.* — [2] *forte legendum* ይሐሊ ፡ « il pensait ».

5. — [1] እምሐየሰን ፡ *cod., sed cf. sequentia.*

6. — [1] *Sic cod.*

ለተራክቦቱ ፡ ወከነት ፡ ማኅፀንት<፡>ላዕለ ፡ መትከፍቱ ፡ ለገብር ፡ ወይእቲ ፡ ኩ[ሉ]ሉ ፡ ንዋዩ ፡ ለአይሁዳዊ ፡ ወሶበ ፡ ርእይዎ ፡ አን ከሩ ፡ እሙንቱ ፡ ወይቤሎ ፡ እግዚኡ ፡ ለገብር ፡ እምአይቴ ፡ መ ጻእከ ፡ ወአይቴ ፡ ተሐውር ፡ አንተ ፡ ወምንትኑ ፡ ውእቱ ፡ ዝንቱ ፡ ወአውሥአ ፡ ገብር ፡ ወይቤሎ ፡ አንሰ ፡ መጻእኩ ፡ ኀቤከ ፡ እስመ ፡ ብእሲ ፡ መኰንን ፡ መጽአ ፡ ኀበ ፡ እግዝእትየ ፡ ብእሲትከ ፡ ወም ስሌሁ ፡ ሕልቃተ ፡ ወርቅ ፡ ዘለከ ፡ ወይቤላ ፡ ዝንቱ ፡ ትእምርት ፡ እምኀበ ፡ ምትኪ ፡ ትፈንዊ ፡ ገብርኪ ፡ <ወ>ማኅፀንተ ፡ አይሁዳዊ ፡ ዘአነ ፡ እዙዝ ፡ በእንቲአሃ ፡ እስመ ፡ አነ ፡ ውስተ ፡ ዓቢይ ፡ ምን ዳቤ ፡ ሀሎኩ ፡ ወላዕሌየ ፡ ምንዳቤ ፡ ዕፅብት ፡ ሀለወት ፡ ባሕቱ ፡ ተንሥኢ ፡ ወፈንዊ ፡ ኵሎ ፡ ንዋዮ ፡ ወለእመኒ ፡ ከንኪ ፡ ትፈ ቅዲ ፡ ታእምሪ ፡ ከመ ፡ ኵሉ ፡ ዘእቤለኪ ፡ ጥዩቅ ፡ ዝውእቱ ፡ ሕልቃቱ ፡ አምጻእኩ ፡ ኪያሁ ፡ ኀቤኪ ፡ ወነሥአት ፡ እምኔሁ ፡ ሕልቀተ ፡ ወእእመርን ፡ ከመ ፡ ውእቱ ፡ ሕልቀተ ፡ ዘአከ ፡ ወነ ሣእኩ ፡ እንከ ፡ ማኅፀንተ ፡ እንተ ፡ ለአይሁዳዊ ፡ ወአምጻእኩ ፡ ኪያሁ ፡ ኀቤከ ።

7. ወክርስቲያናዊሰ ፡ ነሥአ ፡ ሕልቀተ ፡ ወአእመረ ፡ ከመ ፡ ውእቱ ፡ ሕልቀቱ ፡ ዘወደቀ ፡ እምአጽባዕቱ ፡ ወተመልአ ፡ እንከ ፡ ውእቱ ፡ ናርሃተ ፡ ወአእመረ ፡ ከመ ፡ ውእቱ ፡ መሐለ ፡ ሐሰተ ፡ ወአልቦ ፡ ዘረብሐ ፡ ምንተኒ ።

8. ወሶበ ፡ ርእየ ፡ አይሁዳዊ ፡ ኀበ ፡ ኵሉ ፡ ንዋዩ ፡ ቀነጸ ፡ ቅንጸተ ፡ ዓቢየ ፡ ወካልሐ ፡ እንዘ ፡ ይሴብሖ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ ወለሰማዕቱ ፡ ቅዱስ ፡ አቡ ፡ ሚናስ ፡ ወነሥአ ፡ እንከ ፡ ምዕቅብነ ፡ እምገብር ፡ ወተመይጠ ፡ ኀበ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ለቅዱስ ፡ ወ ወሀበ ፡ ለሌተ ፡ ክርስቲያኑ ፡ ክፍለ ፡ እምኔሃ ፡ ወተጠምቀ ፡ ው እቱ ፡ ወኵሉ ፡ ዘውስተ ፡ ቤቱ ፡ ወኮነ ፡ እምኖልቄ ፡ ክርስቲያን ፡ ወይኄውጽ ፡ ይእተ ፡ ቤተ ፡ ክርስቲያነ ፡ ዝክርተ ፡ እስከ ፡ ዕለተ ፡ ፍልሰቱ ፡ ወስብሓት ፡ ለእግዚእነ ፡ ኢየሱስ ፡ ክርስቶስ ፡ ሊቅነ ፡ ለዓለም ፡ አሜን ፡

TRADUCTION DE L'ÉTHIOPIEN

Cinquième Miracle

1. Il y avait un homme Juif, commerçant, âgé, qui habitait dans la ville d'Alexandrie, et il y avait, dans son voisinage, un homme chrétien. Le Juif avait l'habitude de voyager, chaque fois, pour son commerce. Il craignait pour sa maison qu'on ne la pillât ; il prenait donc tout son avoir et le remettait en dépôt chez son voisin, le chrétien, jusqu'à ce qu'il fût revenu de son voyage. Et il resta ainsi, s'attardant longtemps, jusqu'à l'achèvement de sept années. Et lors de son retour, le Juif donnait au chrétien un présent et reprenait son dépôt. Et le lendemain de son retour, et lorsque ce fut après cela, Satan, le haïsseur du bien, entra dans le cœur du chrétien, tandis que le Juif n'y était pas, tandis qu'il était à voyager dans une terre lointaine. Le chrétien conversa avec sa femme et lui dit : « O ma sœur, jusqu'à quand souffrirai-je ce Juif et garderons-nous son dépôt ? Et cependant il est, lui, un ennemi de Dieu, tandis que nous autres sommes des gens chrétiens. Si tu m'écoutes, ô femme, lorsque le Juif sera revenu, cette fois-ci, nions-le, puisqu'il n'est point contre nous de témoin, et disons-lui : « Tu ne nous as rien remis en dépôt du tout », de façon que son dépôt soit à nous et à nos enfants, parce que nous sommes des chrétiens. Et s'il nous oblige à un serment au sujet de son dépôt, jurons-lui ; mais soyons, toi et moi, un même cœur, car les gens croiront, à notre sujet, que nous sommes, nous, innocents, parce que lui est un homme Juif et que nous sommes chrétiens. Sois donc avec moi d'un même avis, et ne ruine pas mon plan. » Et la femme fut d'accord avec son mari au sujet de ce plan, et leur avis était un. Et lorsque ce fut après quelques jours, l'homme Juif revint de son voyage, selon son habitude. Et il envoya un présent au chrétien [1]. Et (celui-ci) sourit et dit dans son cœur : « Bien sûr, j'accepterai ce présent qu'il m'a envoyé. »

2. L'homme Juif fut matinal, le lendemain, il vint dans la cour du chrétien, le salua (d'un présent) et lui demanda : « Confie-moi le dépôt que j'ai mis à garder chez toi. » Mais le chrétien le nia et lui dit : « Tu ne m'as rien donné du tout et je ne sais ce que tu dis. » Et ils discutèrent au sujet de ces choses, et un nombreux attroupement s'attroupa autour d'eux, pour voir ce qui se passait entre eux. Et la poitrine du Juif se serra lorsqu'il entendit de grandes injures de la part de l'homme chrétien et les injures des Hébreux qui allaient à leurs affaires, en présence du nombreux attroupement. Et après cela, le Juif pensa une pensée bonne dans son cœur et dit au chrétien : « Voici, j'ai entendu (dire) au sujet du martyr abū Mīnās, de la part

[1] Le codex B.N. 135 ajoute ወነሥአ ፡ ክርስቲያናዊ ፡ « et le chrétien prit ».

de ceux qui vont à son église se prosterner, qu'il est puissant et qu'il fait de grands prodiges et qu'il châtie celui qui jure faussement dans son église. Levons-nous donc, allons à son église, et jure-moi et dis-moi : "Tu ne m'as rien remis à garder du tout", et moi, je te tiendrai quitte. » Le chrétien répondit et dit : « On ne laisse pas un homme Juif entrer dans l'église qui est au chrétien. » Le Juif lui dit : « Moi aussi, je sais qu'on ne me laisse pas entrer ; seulement entre, toi, et moi, je me tiendrai à distance ; toi, tu te tiendras et jureras sur le seuil de la porte de l'église ; et tu me jureras au nom du Seigneur et de son martyr saint abū Mīnās. Pour moi, je crois que sa puissance est en tout lieu. Et moi, de nouveau, je te tiendrai quitte. » Et à l'homme chrétien, Satan remplit son cœur, et il méprisa la puissance de saint abū Mīnās, à cause des vanités de ce monde périssable.

3. Et lorsque ce fut après cela, le lendemain, ils montèrent leurs bêtes et s'en allèrent à l'église de saint abū Mīnās. Le Juif, cependant, se prosterna aux pieds du chrétien et lui dit : « Ce que tu aimes de ce qui est chez toi, prends-le ; ce qui reste donne(-le)-moi, et ne jure pas, parce que grande est la puissance de son martyr, de peur qu'il ne t'arrive malheur à cause de moi. » Mais il ne l'écouta pas ; il s'équipa avec joie et absence de crainte de Dieu ; il gravit les degrés de l'église sur les marches du portail. Le Juif était à distance d'elles et il regardait vers lui. Et il (le chrétien) jurait et disait : « Me soit témoin la puissance de son martyr abū Mīnās que tu ne m'as absolument rien remis en dépôt du tout, et que rien de toi n'est chez moi en fait d'avoir. » Le Juif pensait que le martyr le perdrait dans l'heure où il jura faussement.

4. Lorsqu'il eut juré, chacun d'eux prit sa bête, (la) monta et ils avancèrent de compagnie. Et lorsqu'ils furent à une distance d'environ trois milles de l'église du saint, l'âne qui portait le chrétien chopa et le jeta par terre ; la bête le piétina, et l'anneau d'or qui était à son doigt tomba ; il se fatigua à le chercher et ne le trouva pas. Il (se) disait que ce qui lui était arrivé était à cause du serment et pour nulle autre cause que celle-là.

5. Et il monta à nouveau son âne et pensa qu'il avait échappé au faux serment. Lorsqu'il fut arrivé à l'auberge des étrangers, il alla au marché pour qu'ils y achètent à manger et après cela ils se réunirent en un lieu. Et le Juif pensait dans son cœur et disait : « Mieux eût valu pour moi de ne pas croire à abū Mīnās, car il ne m'a rien manifesté du tout de sa puissance. Mieux eût valu pour moi aussi de ne pas le faire jurer (le chrétien). Mieux eût valu pour moi de lui demander si peut-être il ne me donnerait pas un peu de ce qui est chez lui, parce que lui a pris tout ce que j'ai peiné pour acquérir. » Et ils gardaient le silence tous les deux, le chrétien, d'une part, parce qu'il avait juré au nom du martyr, et il se consolait dans son cœur à cause du dépôt au sujet duquel il avait juré faussement ; le Juif, de son côté, ne se consola pas du tout.

6. Et tandis qu'ils étaient ensemble, arriva d'Alexandrie le serviteur du chrétien. Ils se hâtèrent tous deux à sa rencontre. Le dépôt

était sur l'épaule du serviteur : c'était tout l'avoir du Juif. Lorsqu'ils le virent, ils furent fort étonnés. Et le maître du serviteur lui dit : « D'où viens-tu et où vas-tu, et qu'est-ce que cela ? » Et le serviteur répondit et lui dit : « Je viens auprès de toi, parce qu'un homme princier est venu auprès de ma maîtresse, ta femme, portant l'anneau d'or qui est à toi ; et il lui a dit : " Ceci est un signe de la part de ton mari : " Tu enverras ton serviteur (et) le dépôt du Juif, à cause duquel je souffre, car je suis dans un grand malheur et sur moi est un cruel malheur. Seulement, lève-toi et envoie(-moi) tout son avoir. " Et si, en vérité, tu désires savoir que tout ce que je te dis est exact, je t'ai apporté cet anneau qui est à lui. " Elle a reçu, de lui, l'anneau, et nous avons reconnu que cet anneau était le tien. J'ai donc pris le dépôt qui appartient au Juif et je te l'ai apporté, qui est à lui. »

7. Le chrétien, alors, prit l'anneau, et reconnut que c'était son anneau, qui était tombé de son doigt. Il fut, en conséquence, rempli de crainte et il reconnut qu'il avait juré faussement et que cela ne lui avait profité en rien.

8. Le Juif, lorsqu'il vit tout son avoir, bondit d'un grand bond et s'exclama, louant Dieu et son martyr saint abū Mīnās. Il reçut donc, du serviteur, ce qui avait été gardé, et retourna à l'église du saint. Il en donna la moitié à son église, et fut baptisé, lui et tous ceux de sa maison. Il fut du nombre des chrétiens, et il avait l'habitude de visiter cette église, en souvenir, jusqu'au jour de son passage. Gloire à Notre Seigneur Jésus-Christ, notre prêtre, à jamais. Amen.

LA PASSION DE SAINT GAVIN MARTYR DE SARDAIGNE

Lorsqu'en 1864, le bollandiste Benjamin Bossue eut à rédiger le commentaire des Actes des saints sardes Gavin, Prote et Janvier [1], il ne découvrit aucune Passion ancienne et se vit réduit à réimprimer une *Vita* rédigée au XVI^e^ siècle par un érudit de Sardaigne, Jean Arca [2]. Cinquante ans plus tard, Mgr Lanzoni, qui préparait son grand travail sur les origines des diocèses d'Italie, composa un article de synthèse sur les débuts du christianisme en Sardaigne : *La prima introduzione dell'episcopato e del cristianesimo nell'isola di Sardegna* [3]. A propos de S. Gavin et de ses compagnons, il ne put que constater la même pénurie. Dans une note, après avoir rappelé que le texte publié dans les *Acta Sanctorum* est du XVI^e^ siècle, il ajoute : « È pure dello stesso tempo un poema logudorese sulla vita e martirio dei tre... Ma il suo contenuto può risalire più alto, se non molto. Una seconda *Passio*, nella quale ai tre sono uniti e raggruppati i santi Saturnino e Simplicio, è più fresca della prima [4]. » Cette note était vraiment malheureuse. D'abord le poème auquel elle fait allusion, et qui est de Jérôme Araolla [5], n'est pas le plus ancien. Il en existe un autre, rédigé par l'archevêque de Sassari, Antonio Cano [6], qui est du milieu du XV^e^ siècle. Ensuite, il est tout à fait déroutant de désigner comme « seconde Passion » des SS. Gavin, Prote et Janvier, la *Passio S. Saturnini* [7],

[1] *Act.SS.*, Oct. t. 11, p. 560-569.

[2] Cet auteur sarde est surtout connu par son ouvrage *De Sanctis Sardiniae*, imprimé à Cagliari en 1598 ; cf. P. Tola, *Dizionario biografico degli uomini illustri di Sardegna*, t. 1 (Turin, 1837), p. 30. Déjà le P. Bossue, mais encore plus nettement le P. R. De Buck, faisaient des réserves sur la valeur de l'ouvrage d'Arca (voir *Act. SS.*, Oct. t. 13, p. 298).

[3] *Archivio storico sardo*, t. 11 (1915), p. 190-200.

[4] Ibid., p. 194.

[5] Tola, t. c., p. 84-88 ; voir plus loin, p. 322.

[6] Ibid., p. 166 ; voir plus bas, p. 321.

[7] *BHL.* 7490, 7491 ; il sera de nouveau question de cette Passion plus loin, p. 319.

martyr de Cagliari, parce qu'elle contient un bref résumé du martyre des trois saints. Enfin, il est inexact de placer ce texte après la *Vita* due à Jean Arca.

En 1923, dans la première édition de son livre : *Le Origini delle diocesi antiche d'Italia* [1], le savant auteur ne s'aperçut pas de ses erreurs et, par distraction, il en ajouta une nouvelle. Ne connaissant toujours que la Vie du XVI^e^ siècle et le poème de la même époque, il écrit : « In verità una *Passio ss. Gavini, Proti et Ianuarii*, collocando il Martirio di S. Gabino in Turris il 25 ottobre, gli dà per compagni Proto e Gennaro... La suddetta Passione non rimonta che al secolo XIV (*sic*), benchè il suo contenuto possa risalire un pò più alto. Il poema logudorese sulla vita e sul martirio di quei tre santi è pure dello stesso tempo [2]. »

Quatre ans plus tard, dans la seconde édition de son ouvrage sur les origines des diocèses d'Italie [3], il mentionne à nouveau la Passion du XVI^e^ siècle et signale en outre le poème de A. Cano : « Un poema logudorese sui santi Gabino, Proto e Giacinto (*sic*, pour Gennaro), attribuito all'arcivescovo Antonio Cano, che visse nella seconda metà del secolo XV... Un poema di Girolamo Araolla appartiene al secolo seguente. Un altro poema logudorese sul martirio di quei santi discende al medesimo tempo » [4]. Quel est ce troisième poème ? Il n'est pas possible de l'identifier.

Mgr Lanzoni eût évité toutes les hésitations dont nous venons de parler, s'il avait lu une dissertation de G. Calligaris, parue en 1896 [5]. Celle-ci, destinée à décrire les sources du poème de Jérôme Araolla, attirait l'attention sur un Office des SS. Gavin, Prote et Janvier, imprimé à Venise en 1497 [6]. De cet incunable, dont il ne reste que deux exemplaires, Calligaris se contentait de résumer le

[1] N° 35 des *Studi e testi*. [2] Ibid., p. 411.

[3] Le titre de la seconde édition a été modifié : *Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del secolo VII (604)*.

[4] Ibid., p. 674. Tant dans le commentaire du martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 573), que dans celui du martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 477), le P. Delehaye fit confiance à Mgr Lanzoni et se contenta de dire que la *Passio S. Gavini* était *recentissima*.

[5] *Di un poema sardo logudorese del secolo XVI*, dans *Atti e memorie della reale accademia di agricoltura, scienze e lettere di Verona*, t. 72 (1896), p. 3-106 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 16 (1897), p. 338. Si nous ne nous trompons pas, Mgr Lanzoni n'a connu cette dissertation que par ce bref compte rendu des *Analecta*.

[6] Voir ci-dessous, p. 320.

contenu ; ce n'est qu'en 1927 que M. B. R. Motzo, à qui l'hagiographie sarde doit de nombreuses études, republia intégralement le texte de l'Office [1]. Il proposait d'y voir une œuvre du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle [2]. En fait, elle est plus ancienne, ainsi que nous allons le montrer. En voici le résumé.

Après un long prologue, l'auteur des leçons rapporte que Prote, prêtre, et Janvier, diacre, originaires de Porto Torres [3] en Sardaigne, furent arrêtés à la suite d'une dénonciation au *praeses* Barbarus, qui se trouvait en Corse. Devant la fermeté des deux chrétiens, Barbarus décide de reléguer Prote dans l'île de *Cunicularia ;* quant à Janvier, il tâche par des promesses de le faire apostasier et l'emmène avec lui à Porto Torres. Constatant l'inefficacité de sa tactique, il convoque Prote. Un nouvel interrogatoire, suivi de divers supplices, manifeste encore plus nettement l'irrévocable fermeté des deux prisonniers. Barbarus, avant de porter la sentence, confie les prisonniers à un garde, appelé Gavin. Celui-ci, touché de la patience et de l'allégresse des condamnés, leur demande de l'instruire dans la religion chrétienne. Éclairé par la grâce, il se convertit et de sa propre initiative il libère les captifs. Barbarus, voulant soumettre Prote et son compagnon à un nouvel interrogatoire, apprend de la bouche de Gavin que celui-ci a délivré les deux chrétiens. Sur-le-champ il le condamne à mort. En chemin, Gavin rencontre une femme qui lui offre le foulard qu'elle portait, afin qu'il s'en bande les yeux avant de recevoir le coup fatal. Immédiatement après l'exécution, Gavin apparaît à Calpurnius, époux de la femme compatissante, et lui remet le voile taché de sang. Ensuite, il se présente à Prote et à Janvier et les exhorte au martyre. Incontinent, ceux-ci se rendent chez Barbarus qui ordonne de les décapiter. En terminant, l'hagiographe ne signale qu'une date, celle de la mort de Gavin, le 25 octobre. Une neuvième leçon, précédée du titre : *Inventio corporum sanctorum martyrum Gavini, Prothi et Ianuarii*, relate comment, alors que la tombe des martyrs était totalement délaissée, le juge de Torres, Comita [4], atteint de la lèpre, fut averti en songe par

[1] *La Passione dei ss. Gavino, Proto e Gianuario*, dans *Studi cagliaritani di storia e filologia*, t. 1 (Cagliari, 1927), p. 141.

[2] Ibid., p. 140. Au sujet de la date des huit premières leçons, c'est-à-dire de la Passion proprement dite, voir ci-dessous, p. 318.

[3] *Libisonis Turris*, au nord de la Sardaigne ; cf. Ziegler, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. 13, 1 (1926), col. 113 ; A. Taramelli, dans *Sardegna romana*, t. 1 (Rome, 1936), p. 16-17 ; P. Meloni, *Turris Libisonis romana alla luce delle iscrizioni*, dans *Epigraphica*, t. 11 (1949), p. 88-114.

[4] Au sujet de l'époque où vécut Comita, on a beaucoup discuté : voir Motzo, op. c., p. 144 ; D. Scano, *Serie cronologica dei Giudici sardi*, dans *Archivio storico sardo*, t. 21 (1939), p. 93-102 ; et surtout la note de R. Delogu, dans

Gavin, de procéder à l'élévation des trois corps, de les transporter *in salubriora loca* et de les placer *in monumento novo*. Docile à cette monition miraculeuse, Comita accomplit le transfert et élève une basilique. En récompense, il est totalement guéri.

Le grand légendier de Clairvaux [1], qui remonte au début du XIII[e] siècle, contient deux copies d'une *Passio sanctorum martyrum Gavini, Proti et Ianuarii*. Grâce à une photographie du texte, nous avons pu constater qu'il s'agit bien les deux fois du même récit et que celui-ci coïncide *ad litteram* avec les huit premières leçons de l'Office incunable. Le légendier de Clairvaux comportait six tomes [2] ; le premier, où étaient transcrites les Vies du mois de janvier, a disparu ; les tomes II (février, mars), IV (juillet, août) V (septembre, octobre), VI (novembre, décembre) sont conservés dans la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier [3] ; le tome III (avril, mai, juin) est à la bibliothèque municipale de Troyes [4]. La *Passio* de S. Gavin a été transcrite aux folios 232-234 du tome V (Montpellier, 1, 2), entre la Vie de S. Dunstan (19 mai) et celle de S. Martin de Vertou (24 octobre) [5], et aux folios 80-82 du tome VI (Montp., 1, 1), entre la Passion des onze mille vierges (21 octobre) et celle de S. Ménas d'Égypte (11 novembre).

son grand ouvrage illustré sur *L'architettura del medioevo in Sardegna* (Rome, 1953), p. 102-103.

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. 78 (1960), p. 218.

[2] W. Levison, *Conspectus codicum hagiographicorum*, dans *M.G.*, Script. rer. merov., t. 7, p. 548.

[3] Ces volumes ont été décrits sommairement par H. Moretus dans *Anal. Boll.*, t. 34-35 (1915-1916), pp. 229, 233. Le P. Moretus avait fait le projet de publier une étude d'ensemble sur le légendier de Clairvaux ; elle n'a pas paru. Il avait eu aussi l'intention d'éditer la Passion de S. Gavin : « Postea edenda », note-t-il dans les *Anal. Boll.*, t. c., p. 229.

[4] *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, t. 2 (Paris, 1855), p. 1-5 ; cf. A. Wilmart, *L'ancienne bibliothèque de Clairvaux*, dans *Mémoires de la Société académique... du département de l'Aube*, t. 81 (1917), p. 127-190. Cet article a été republié dans les *Collectanea Ord. Cist. Reform.*, t. 11 (1949), pp. 101-127 et 301-319.

[5] A propos du t. 5, Levison remarque : « Vitae nonnullae Octobris in calce demum huius mensis suppletae sunt (velut V. Martini Vertav.), cum in reliquis exemplaribus suo quaeque die iam inserta sit » (l. c.). En ajoutant ces quelques Vies, le scribe n'aurait-il pas remarqué que celle de S. Gavin se trouvait déjà ailleurs ? Seule une étude détaillée de la composition du légendier permettrait de résoudre ce petit problème.

Pour peu que l'on connaisse l'histoire de Cîteaux, il n'est pas surprenant que ce texte sarde ait été accueilli dans le légendier de Clairvaux. Les moines de S. Bernard sont arrivés en Sardaigne dès le milieu du XII^e^ siècle [1]. Gonnaire, juge de Torres, en revenant de Terre sainte (1147), avait fait le pèlerinage de Saint-Martin de Tours et s'était arrêté à Clairvaux, où il avait rencontré S. Bernard [2]. Au cours de cette visite, il pria le saint de fonder une abbaye en Sardaigne. Deux ans plus tard, en 1149, ce souhait était réalisé et au cœur de l'île, près de Sindia, s'élevait le monastère de *Caput Aquae* (Cabuabbas), qui s'appellera S. Maria de Corte [3]. Après la mort de Bernard (1153), Gonnaire se souvint avec remords de la parole que lui avait adressée le saint : « Sachez bien qu'un jour vous reviendrez ici de votre pays de Sardaigne » et se retira à Clairvaux, où il mourut après 1178 [4]. N'est-il pas naturel de penser que le seigneur de Porto Torres, dont les ancêtres avaient construit la belle basilique en l'honneur de S. Gavin dans leur petite capitale, eut à cœur de faire connaître à Clairvaux le martyr sarde?

I. Sources de la Passion.

Le résumé présenté ci-dessus suffit à montrer que la Passion ne contient guère que des lieux communs ; toutefois, il est possible de découvrir comment s'y est pris l'hagiographe pour composer son récit.

Le martyrologe hiéronymien. Il commémore S. Gavin à deux dates. D'abord, le 30 mai (*III kalendas iunii*)*: In Turribus Sardiniae*

[1] L. Janauschek, *Originum Cisterciensium* t. 1 (Vienne, 1887), p. 119 ; D. Filia, *La Sardegna cristiana. Storia della chiesa*, t. 2 (Sassari, 1913), p. 25-26.

[2] P. Tola, op. c., t. 2 (Turin, 1838), p. 144-148 ; E. Besta, *La Sardegna medioevale*, t. 1 (Palerme, 1908), p. 109-112.

[3] D. Scano, *Storia dell'arte in Sardegna dal XI al XIV secolo* (Cagliari-Sassari, 1907), p. 239 (= *Biblioteca storica Sarda*, 1) ; Delogu, op. c., p. 137-140.

[4] A. Dimier, *Mourir à Clairvaux !*, dans *Collectanea Ord. Cist. Ref.*, t. 17 (1955), p. 284. La tombe de Gonnaire (*Gunnarius, Gunnarus*) était entourée de vénération à Clairvaux ; cf. B. Griesser, *Probleme der Textüberlieferung des Exordium Magnum*, dans *Cistercienser-Chronik*, t. 53 (1941), p. 6 ; P. Cao, *Le bienheureux Gonnard*, dans *Mélanges saint Bernard* (Dijon, 1954), p. 295-296. Notre article était imprimé quand nous eûmes connaissance de celui de M^lle^ G. Zanetti, *I cistercensi in Sardegna*, dans *Rendiconti dell' Istituto lombardo*, t. 93 (1959), pp. 59, 76.

natale sanctorum Gabini, Crispoli [1]. Ce dernier nom, qui apparaît aussi au 29 mai et au 10 juin, a été indûment uni à celui de Gavin [2]. La seconde mention figure au 25 octobre, sous une formule correcte dans la première recension : *et in Sardinia in Turribus Gavini*, sous une formule estropiée dans la seconde : *In Sardinia Savini Saturi* [3]. L'étude des notices de l'hiéronymien où il est question de la Sardaigne révèle que neuf sur dix d'entre elles sont des doublets. Le tableau ci-dessous, mieux qu'une longue dissertation, fera apparaître comment se présentent ces répétitions, qui affectent tantôt le toponyme, tantôt le nom du saint, tantôt les deux à la fois.

27 mai (VI kalendas iunii) : *In Sardinia Salustiani.*
8 juin (VI idus iunii) : *In Sardinia natale Salustiani.*

27 mai (VI kalendas iunii) : *In Sardinia... Crescentiani.*
31 mai (II kalendas iunii) : *Turribus Sardiniae Criscentiani.*

21 août (XII kalendas septembris) : *In Sardinia Luxori* (1re recension) ; *In Sardinia natale sanctorum* (sic) *Luxuri* (2de recension).

26 septembre (VI kalendas octobris) : *In Sardinia natale sancti Luxuri.*

28 mai (V kalendas iunii) : *Proti... in Sardinia.*

27 octobre (VI kalendas novembris) : *Sardinia in Turribus Proti et Ianuari* (1re recension) ; *in Sardinia Proti Ianuarii* (2de recension).

Le toponyme est répété à des jours qui se suivent : 27, 28, 30, 31 mai ; 25, 27 octobre. Des divers martyrs qui sont rattachés par la compilation à la Sardaigne, deux seulement sont authentiquement sardes : Gavin et Luxurius [4]. Grâce à une lettre de S. Grégoire, datée de juillet 599, nous savons qu'il existait à Cagliari un *monasterium sanctorum Gavini atque Luxurii* [5]. Le culte de Gavin, honoré à Porto Torres, c'est-à-dire à l'extrême nord de l'île, rayonnait jusque dans le sud dès le VIe siècle.

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 283. Dissertant, dans sa préface à l'édition commentée de l'hiéronymien, sur la cause de ces doublets, le P. Delehaye signale le cas de *Crispolus* (p. XVIII).

[2] Ibid., pp. 280, 313.

[3] Ibid., p. 570-571.

[4] H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* [2] (Bruxelles, 1933), p. 312.

[5] Gregorii I *Registr.*, IX, 197 (éd. Hartmann, t. 2, p. 185-186). L'abbesse de ce monastère s'appelait *Gavinia*. Au point de vue de la toponymie, notons au nord de Cagliari la ville *San Gavino Monreale*. En Corse, plusieurs localités portent le nom de Saint Gavin ; cf. A. Amati, *Dizionario corografico dell'Italia*, t. 7, p. 1175-1176 ; O. F. Tencajoli, *Chiese di Corsica* (Rome, 1936), p. 256.

Gavin est donc bien attesté. Des deux dates, 30 mai, 25 octobre, quelle est celle qu'il faut choisir? La seconde, croyons-nous, car à Porto Torres il n'est pas question du 30 mai ; seul le 25 octobre a été retenu [1]. Dans la région du nord de l'île, cette fête est tellement solennelle que le mois d'octobre est appelé mois de S. Gavin [2].

Comme souvent en hagiographie, les éléments historiques d'une Passion se réduisent à peu de chose : un nom de lieu, un nom de saint et une date [3]. C'est autour de ces maigres données que va se développer le récit auquel le martyrologe hiéronymien fournira les premiers éléments. Dans la Passion, Gavin apparaît comme soldat. Au 30 mai, son nom voisine avec le mot *palatinus*, qui se rapporte à Hesychius, souvent présenté sous la forme Isicius [4]. Des manuscrits abrégés de l'hiéronymien offrent des libellés tels que celui-ci : *In Sardinia Gavini palatini* [5]. Il n'est pas téméraire de penser que cette notice a suggéré le titre de *miles*.

On a remarqué que la commémoraison de S. Gavin au 25 octobre est proche de celle des saints Prote et Janvier : *Sardinia in Turribus Proti et Ianuarii* (27 octobre). Comme il arrive fréquemment, l'hagiographe groupera dans un récit unique des martyrs annoncés sous le même toponyme [6]. Le nôtre a donc introduit Prote et Jan-

[1] A la fin de la Passion, on lit : *Decollatus est autem beatus Gavinus octavo kal. novembris* (Motzo, op. c., p. 156). Dans le légendier de Clairvaux, le texte a été placé au mois d'octobre. Pour expliquer la double commémoraison, on a émis l'hypothèse que la première était relative à la translation, la seconde au martyre (voir ci-dessous, p. 325) ; ou bien, on a cru qu'il s'agissait de deux personnages différents. Avec raison, le P. Delehaye écarte cette opinion (*Comm. martyr. rom.*, p. 216), qui s'étale encore dans le livre du P. G. Piras, *I santi venerati in Sardegna* (Cagliari, 1958), pp. 128, 179.

[2] D'après D. Filia, *La Sardegna cristiana*, t. 2 (Sassari 1913), p. 155, l'usage de désigner le mois d'octobre par le nom de S. Gavin est attesté dès le début du XIV^e^ siècle. Dans les anciens statuts de Sassari, on trouve l'expression dialectale : *Santu Aine* (octobre) ; cf. M. L. Wagner, *Gli elementi del lessico sardo*, dans *Archivio storico sardo*, t. 3 (1907), p. 381.

[3] H. Delehaye, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 23.

[4] Cf. notre étude : *Palatins et eunuques dans quelques documents hagiographiques*, dans *Anal. Boll.*, t. 75 (1957), p. 31.

[5] Par exemple, les abrégés de Reichenau (*Act. SS.*, Iun. t. 7 : *Martyrologia hieronymiana contracta*, p. 9), de Rheinau (ibid., p. 3) et de Fulda (*Anal. Boll.*, t. 1, 1882, p. 25).

[6] H. Delehaye, op. c., p. 34-35, et notre article : *Les sources de la Vie de S. Cassien d'Autun*, dans *Anal. Boll.*, t. 66 (1948), p. 38-41.

vier, qui ne sont pas sardes, dans une Passion où, avec Gavin, ils deviendront les héros principaux. Dans l'hiéronymien, il n'y a aucune indication sur les fonctions remplies par Prote et Janvier. C'est sans doute arbitrairement que l'auteur fait d'eux un prêtre et un diacre.

Le nom du *praeses Barbarus* n'a pas été choisi au hasard et montre que l'auteur a connu d'anciennes traditions qui rattachaient ce nom à la Sardaigne. A Torres même s'élèvent des ruines du temple de la Fortune, désignées depuis le moyen âge sous le nom de « Palais de Barbarus ». Mais nous n'insistons pas, car il faudrait prouver que cette appellation ne dérive pas elle-même de la Passion. Ce qui est certain, c'est qu'on a retrouvé à Cagliari une inscription qui célèbre G. Gabinius Barbarus, préfet de la Sardaigne au temps des empereurs Septime Sévère, Caracalla et Géta [1]. Le nom de Barbarus a été accueilli avec d'autant plus d'empressement qu'il permettait de faire de l'esprit à peu de frais sur la cruauté du *praeses barbarico vultu et ore crudeli* [2]. Le nom de l'île *Cunicularia*, où Prote

[1] A. Stein, *Prosopographia Imperii Romani*, t. 4, 1 (Berlin, 1952), p. 1. A propos de ce fonctionnaire, M. Motzo écrit : « Ma la sua famiglia è altrimenti nota e non vi sarebbe nulla di strano che un suo nipote fosse inviato preside di Sardegna al tempo di Diocleziano e di Massimiano » (op. c., p. 132) ; et il renvoie le lecteur à Pauly-Wissowa, s. v. *Barbarus ;* mais la *Real-Encyclopädie* ne signale pas d'autre personnage de ce nom ayant vécu en Sardaigne ; cf. P. Meloni, *L'amministrazione della Sardegna da Augusto all'invasione vandalica* (Rome, 1958), p. 207-208. Nous remercions M. M. Simonetti de nous avoir signalé ce travail, dont la seconde partie, qui comprend la prosopographie des magistrats romains en Sardaigne depuis Auguste jusqu'à l'invasion vandale, avait d'abord paru dans les *Studi Sardi*, t. 14-15, 2 (1958), p. 5-129.

[2] Le nom de *Barbarus*, comme *praeses* de Corse, apparaît aussi dans la Passion de S^te^ Dévote (*BHL.* 2156), qui est conservée dans un manuscrit du XII^e^ siècle (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 5248 ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. 1, p. 403). Seul l'examen méthodique de l'hagiographie de la Sardaigne et de la Corse permettrait de déterminer quelle est la première Passion qui a mentionné Barbarus ; celui-ci devint le persécuteur attitré des chrétiens dans les deux îles, comme Dacien en Espagne (cf. *Anal. Boll.*, t. 72, 1954, p. 378-396). Il faudra ensuite rechercher s'il s'agit d'un personnage historique. M. P. Meloni croit pouvoir affirmer : « In sostanza è pienamente accettabile l'opinione che Barbarus sia personnagio storico da includere nella prosopografia dei governatori sardi » (op. c., p. 239). Sur S^te^ Devota et Barbarus, il n'y a rien à glaner dans I. Rinieri, *I vescovi della Corsica* (Livourne, 1934), p. XIII-XIV.

a été exilé, dénote un auteur qui connaît bien la topographie du détroit entre la Corse et la Sardaigne. A l'époque romaine l'actuel archipel de la Maddalena s'appelait *Cunicullariae insulae* [1].

En dehors des interrogatoires et des dialogues, qui n'ont rien de particulier, le récit comprend deux épisodes plus marquants : la conversion du gardien et la remise du foulard. Le premier se rencontre dans plusieurs Passions. Qu'il suffise de rappeler S. Hippolyte dans la Passion de S. Laurent (*BHL.* 4753) ; Venustianus dans celle de S. Sabin de Spolète (*BHL.* 7451) et Herculanus dans celle de S. Alexandre de Baccano [2]. Cette dernière nous retiendra plus spécialement, car elle renferme également l'épisode du voile donné au condamné. Des diverses recensions de la Passion de S. Alexandre, seule celle que transcrit Adon contient le paragraphe relatif à la remise du foulard [3]. Ce paragraphe, s'il n'offre pas de similitudes verbales avec le passage correspondant de la Passion de S. Gavin, contient deux traits qui se retrouvent dans cette dernière. Quand Gavin a reçu le *faciolum*, les soldats se moquent de la pieuse chrétienne : *Milites autem irridebant mulierem quam sua sponte faciolum amisisse putabant* [4]. Dans la Passion d'Alexandre, les *officiales* font la même réflexion : *Officiales autem dixerunt mulieri : « Perdidisti orarium tuum* [5]. » D'une manière miraculeuse, le *faciolum* est remis à l'épouse de Calpurnius ; de même, c'est par une intervention céleste que l'*orarium* est rendu à sa propriétaire : *Orarium porro illud sibi praestitum... mulieri per quemdam puerulum, quem angelum fuisse non est dubium, reformatum est. Quod illa non sine grandi stupore recepit.*

[1] Les deux manuscrits de Clairvaux et l'Office de 1497 portent : *Cornicularius ;* le résumé de Florence, dont nous parlons plus loin, donne la forme correcte : *Cunicularia ;* cf. Hülsen dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. 4, 2 (1901), col. 1757. Notons que l'auteur de la Passion distingue le *Portus Turritanus* et la *Civitas Turris.* La région de Porto Torres désignée par *Mons Agellus* est celle qui entoure la belle basilique de Saint-Gavin. On trouvera un plan très détaillé de Porto Torres dans V. Mossa, *Rilievi e pensieri sul patrimonio monumentale di Porto Torres*, dans *Studi Sardi*, t. 14-15, 1 (1958), p. 388.

[2] *BHL.* 273. La bibliographie relative à cette Passion a été réunie par S. Prete, *I santi martiri Alessandro e Filippo nella chiesa Fermana* (Cité du Vatican, 1941), p. 67-69 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 61 (1943), p. 264.

[3] H. Quentin, *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), pp. 490, 660.

[4] Motzo, op. c., p. 154.

[5] *P.L.*, t. 123, col. 404-405.

Il est peu vraisemblable d'attribuer des coïncidences aussi précises à un pur hasard.

Notons que la recension transcrite par Adon est antérieure au IXe siècle [1].

Au terme de cette enquête sur les sources d'information dont disposait l'auteur de la Passion de S. Gavin, on peut conclure qu'il a amalgamé dans un récit des notices du martyrologe hiéronymien relatives à la Sardaigne. Il manifeste une certaine connaissance de la topographie du nord de la Sardaigne ; il a connu presque certainement la recension de la Passion de S. Alexandre transcrite par Adon.

II. Date de composition.

Elle est, comme nous l'avons vu, antérieure au début du XIIIe siècle et même au milieu du XIIe, époque où Gonnaire noua des relations suivies avec S. Bernard et Clairvaux. Il est possible de préciser davantage.

Ainsi que l'a rappelé M. Delogu, le XIe siècle est pour la Sardaigne une période de renouveau et de restauration [2]. Sous le règne de Barisone I, vers 1063, il est question de la nouvelle basilique érigée à Porto Torres en l'honneur de S. Gavin [3]. Cette église deviendra cathédrale et en 1135, sans doute même antérieurement, elle possède un chapitre [4]. C'est l'évêque Constantin di Castra qui à la fin du

[1] D'après M. S. Prete (op. c., p. 68), la Passion — recension *BHL.* 273 — serait du Ve ou du VIe siècle.

[2] Op. c., p. 71 : « Culla di questa fioritura è il giudicato di Torres dove nel 1063 il giudice Barisone, confessando che lo *studium monachicae religionis erat hactenus partibus illis incognitum*, chiama per tramite di Gaeta monaci da Montecassino. » Les rapports de la Sardaigne avec le Mont-Cassin ont été étudiés par A. Saba, *Montecassino e la Sardegna medievale* (= *Miscellanea Cassinese*, n° 4, Mont-Cassin, 1927). C'est aussi durant la seconde moitié du XIe siècle que les moines de Saint-Victor de Marseille s'installent en Sardaigne (cf. A. Boscolo, *L'abbazia di San Vittore, Pisa e la Sardegna*, Padoue, 1958).

[3] Delogu, op. c., p. 85-92 : « Si potrà allora concludere proponendo per la originaria basilica turritana una datazione, come consigliano anche ovvie considerazioni di storia generale e l'evoluta forma delle crociere rialzate delle navatelle, divise da sottarchi, non anteriore alla metà e non posteriore al nono decennio del secolo XI. »

[4] Ibid., p. 102.

XI^e siècle portera le titre de métropolitain [1]. Or, à deux reprises, l'hagiographe tient à rappeler que la *civitas Turritana* est une *metropolis : in civitate Turritana quae metropolis dicitur ; sanctum Protum ad civitatem metropolim iussit* (Barbarus) *redduci* [2].

Le clergé de la nouvelle basilique aura voulu posséder un texte pour commémorer le martyre de son saint patron. De son mieux, l'hagiographe a agglutiné quelques éléments qu'il trouvait dans le martyrologe hiéronymien, dans la tradition locale et dans une Passion venue d'Italie. Au XI^e siècle, la Sardaigne a des relations étroites non seulement avec le Mont-Cassin et Saint-Victor de Marseille, mais aussi avec Gênes et Pise. Ces villes lui envoient des marchands, des architectes et des maçons, aussi des moines, dans le bagage desquels il devait y avoir quelques manuscrits.

La Passion de S. Saturnin de Cagliari est probablement postérieure à celle de S. Gavin, à laquelle elle semble se référer. D'après M. Motzo, qui l'a rééditée [3], elle serait l'œuvre d'un moine de Saint-Victor de Marseille, dont les confrères desservaient la basilique du martyr, et aurait été écrite au XII^e ou au XIII^e siècle [4]. M. A. Boscolo présente des arguments qui permettent de préciser la date de composition. La phrase de la prière finale : *omnes hostes inimicos procul repelle* ferait allusion aux incursions arabes qui dévastaient encore parfois le pays « ai primi del secolo XII ». De plus, le souvenir de S. Simplicius indiquerait que les moines de Saint-Victor possédaient encore la région de la Gallura, où s'élevait l'église dédiée à ce martyr, c'est-à-dire avant 1133. Enfin,

[1] S. Pintus, *Vescovi e arcivescovi di Torres, oggi di Sassari*, dans *Archivio storico sardo*, t. 1 (1905), p. 66 ; Tola, op. c., t. 1, p. 203-204.

[2] Motzo, op. c., p. 148-149.

[3] *BHL.* 7490. *S. Saturno di Cagliari*, dans *Archivio storico sardo*, t. 16 (1926), p. 22-27. Il existe une seconde Passion de S. Saturnin de Cagliari (*BHL.* 7491). Au moment de donner le bon à tirer de cet article, nous venons de retrouver ce texte dans deux légendiers du début du XIII^e siècle provenant de l'abbaye cistercienne de Morimondo. Il y aura lieu de revenir sur cette Passion dans un autre article.

[4] Ibid., p. 13-14 : « Il redattore, un monaco benedettino di s. Vittore, riunì in un solo racconto ciò che si conosceva da documenti più antichi intorno a quei martiri (Gavin, Prote, Janvier et Simplicius de Fausania), e volle probabilmente fare una narrazione che potesse servire ai tre gruppi di case che i Vittorini possedevano nella Sardegna : uno principale nel giudicato di Cagliari, dov' era venerato S. Saturno, l'altro in Gallura, dov' era onorato S. Simplicio, il terzo nel giudicato di Torres a cui appartengono gli altri tre martiri. »

l'absence de S. Luxurius tendrait à montrer que les moines de Marseille n'avaient pas encore pris pied dans la province d'Arborea. Bref, le texte se placerait durant le premier quart du XII^e siècle [1]. Dès lors, la Passion de S. Gavin serait antérieure à cette époque.

III. Influence et dérivés de la Passion.

A. *Textes latins.* 1. La bibliothèque Laurentienne possède un manuscrit du XIII^e-XIV^e siècle, qui provient du couvent de Sainte-Croix de Florence [2], dans lequel a été transcrit un assez long résumé de la Passion de S. Gavin. Nous le publions ci-dessous en indiquant en italique les passages qui coïncident avec la Passion du légendier de Clairvaux. L'abréviateur a supprimé le prologue et ignore l'*Inventio.* Il a tenu à ajouter d'après l'hiéronymien la date de mort de Prote et Janvier, omise dans la recension longue de Clairvaux.

2. Ainsi qu'il a été dit plus haut, les leçons de l'Office imprimé en 1497 [3] reproduisent le texte de la Passion, mais y ajoutent l'*Inventio.* Celle-ci a dû être composée postérieurement à la *Passio,*

[1] A. Boscolo, op. c., p. 113-114. Les Victorins desservaient, dans la région de Torres, l'église de San Nicola di Guzule (cf. B. Guérard, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, Paris, 1857, n^os 844, 1011, 1131). Nous avons vu plus haut (p. 309) que Mgr Lanzoni avait placé la *Passio S. Saturnini* à la fin du XVI^e siècle. Tant dans l'article cité (p. 404) que dans la première édition de son livre sur les diocèses (p. 196), il traduisait cette affirmation par une formule plus vague : « relativamente molto recente ». Dans la seconde édition, il a précisé, sans donner de justification : « è relativamente molto recente, forse dell' XI o XII secolo. » Comment cette rectification ne lui a-t-elle pas fait modifier la date de la Passion de S. Gavin?

[2] A. M. Bandini, *Catalogus codicum latinorum Bibliothecae mediceae laurentianae*, t. 4 (Florence, 1777), col. 324, fol. 38. Au XVII^e siècle, les Bollandistes en firent prendre une copie, qui est conservée dans le ms. de la Bibliothèque royale de Bruxelles, n° 8921, fol. 313-313^v ; cf. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique*, t. 5, p. 509.

[3] Comme nous l'avons dit, on ne connaît que deux exemplaires de ce livret. L'un appartenait, au XIX^e siècle, à P. Tola et a été déposé dans la bibliothèque universitaire de Sassari. Le second est conservé au British Museum sous la cote IA 24170 ; cf. *Catalogue of Books printed in the XVth Century now in the British Museum*, t. 5 (Londres, 1924), p. 513. Nous remercions la direction du *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* de nous avoir communiqué ce dernier renseignement.

à laquelle elle se soude du reste maladroitement. A la fin, parlant de la sépulture des martyrs, l'auteur de la Passion écrit : *tulerunt venerabilia corpora sanctorum, et aromatibus condientes honorifice sepelierunt optimo loco, ubi mirabilia multa fiunt ad laudem et gloriam Domini nostri Iesu Christi.* L'*Inventio* commence par cette phrase : *Sepultis itaque sanctis martyribus Gavino, Protho et Ianuario in loco tam agresti, visui hominum horribili, ubi non fiebat alicuius hominis accessus.* Le contraste est frappant [1]. La copie de la Passion fournie à Clairvaux par le juge de Porto Torres, Gonnaire, aurait-elle omis le paragraphe de l'*Inventio* qui célèbre le rôle d'un de ses ancêtres dans la translation des reliques [2] ? Ce n'est guère probable. Quant au *Condaghe* [3], en dialecte logodurien, qui, avec des variantes et des compléments, relate aussi l'*Inventio*, contentons-nous de noter qu'il est certainement postérieur au texte latin. On peut donc conclure que la *Passio* primitive ne comprenait que l'histoire du martyre.

B. *Textes en langue vulgaire.* Un des buts principaux du travail de G. Calligaris était d'établir la dépendance des poèmes en dialecte sarde par rapport à l'Office de 1497 [4]. Les deux principaux ont pour auteurs Antoine Cano et Jérôme Araolla. Le premier, archevêque de Sassari, naquit à la fin du XIV^e^ siècle et mourut après 1463 [5]. Il composa un poème hagiographique sur les saints pa-

[1] « La Passione e l'Invenzione contenute nell'antico Ufficio non sono di uno stesso autore nè della stessa età » (Motzo, op. c., p. 140). Comme la Passion proprement dite ne fait pas allusion à la construction de la nouvelle basilique, M. Motzo croit pouvoir conclure : « La Passione è anteriore alla costruzione dell'attuale basilica » (ibid.). Reposant sur l'argument *e silentio*, cette conclusion n'est pas contraignante.

[2] Plusieurs chartes de la première moitié du XII^e^ siècle contiennent la formule suivante : *ed intercedente pro nobis veata a gloriosa semperque birgine Maria, ... e beato sancto Gabinius Protus et Ianuarius martires Christi sub cuius protezzionem e defensionem cubernatos nos credimus esse salbatos* (Saba, op. c., p. 147 et passim) ; cf. E. Besta, op. c., t. c., p. 169.

[3] On a beaucoup disserté sur l'origine de ce mot ; voir, par exemple, Calligaris, op. c., p. 49. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (Heidelberg, 1911), p. 173, le rattache au grec « contacion », Urkundensammlung. Le *condaghe* relatif à l'origine de la basilique de Torres a été publié par P. Tola dans le *Codex diplomaticus Sardiniae*, t. 1 (Turin, 1861), p. 150-152 (= *Historiae patriae monumenta*, t. 10).

[4] Cf. *Anal. Boll.*, t. 16 (1897), p. 338.

[5] P. Tola, op. c., t. 1, p. 167-168.

trons de Torres, qui ne fut imprimé qu'en 1557 [1]. Le second, Jérôme Araolla, né à Sassari au début du XVI^e siècle, devint chanoine de la cathédrale de Bosa. Il mourut après 1595 [2]. Il est surtout connu pour son poème : *Sa vida, su martirio et morte dessos gloriosos martires Gavinu, Brothu e Giannari*, qui contient 244 strophes [3]. G. Calligaris a dépensé beaucoup d'ingéniosité pour montrer que l'Office de 1497 pouvait être le modèle suivi par A. Cano, malgré la date d'impression, postérieure à la mort de l'archevêque. « Avrà il Cano adoperato come fonte l'*officium* che, se edito solo nel 1497, poteva benissimo essere stato composto assai prima? Se è difficile rispondere in modo categorico a questa domanda, mi è però lecito... esporre il dubbio anzi per me la convinzione che l'*officium* o nella sua redazione attuale, o in altra a questa vicinissima, sia anteriore la poemetto del Cano... L'*officium* presenterebbe la stessa leggenda in una redazione più antica [4]. » Calligaris avait bien vu, mais désormais son hypothèse devient une certitude. Nous pouvons présenter la filiation des textes de la manière que voici : Passion écrite au XI^e-XII^e siècle ; Poème d'A. Cano ; Édition de l'Office en 1497 ; Poème de Jérôme Araolla.

C. *Évolution de la légende après le XV^e siècle.* A partir du XV^e siècle, le récit de la Passion de S. Gavin recevra quelques accroissements légendaires. Il serait oiseux d'en suivre le développement d'une manière détaillée ; voici les principaux témoins de deux traits qui ne figuraient pas dans la Passion.

Afin de donner plus de relief à l'apostolat de Prote et de Janvier, ceux-ci sont ordonnés à Rome par le pape Gaius. On trouve pour la première fois cet épisode dans le poème d'A. Cano :

> In Roma sancta in hue fut ordinadu
> de sos sacros ordines et preydru sacradu
> cum su quale fuyt ordinadu umpare
> Jaganu de evangeliu sanctu Januare
> per manos de papa Cayo dalmateu
> sanctissimu homine et amigo de Deu [5] (149-154).

[1] *Sa vitta et sa morte et passione de sanctu Gavinu Prothu et Januariu.* Il a été republié par M. L. Wagner dans l'*Archivio storico sardo*, t. 8 (1912), p. 151-189 ; cf. R. Ciasca, *Bibliografia sarda*, t. 1 (Rome, 1931), p. 283.

[2] Tola, t. c., p. 84-88.

[3] Ciasca, t. c., p. 64. Il en existe 4 éditions.

[4] Op. c., p. 64.

[5] Éd. Wagner, p. 159. Par erreur, Wagner écrit *Layo* pour *Cayo*.

L'archevêché de Sassari, qui avait succédé au début du XIIIe siècle au siège primitif de Porto Torres, pouvait se glorifier de remonter à des apôtres envoyés par Rome. Puisque Prote et Janvier étaient des victimes de la persécution de Dioclétien, la chronologie invitait à placer le début de l'apostolat des deux martyrs sous l'épiscopat de Gaius (283-296). Cano a sûrement sous les yeux la notice du pape qui figure dans le *Liber pontificalis* et qui commence par ces mots : *Gaius, natione Dalmata, ex genere Diocletiani* [1]... Désormais, les historiens de la Sardaigne se feront l'écho de cette fable. J.-F. Fara [2], en 1580, affirme sans hésiter : « Anno circiter 290, Proptus et Ianuarius, christiani sardi Turritani Romam profecti a Beato Caio papa ordinantur, Proptus presbyter, et Ianuarius Diaconus [3]. » Jean Arca [4], en 1598, fait de même : « Prothus et Ianuarius in civitate Turritana nutriti Romam profecti a Caio papa ordinantur, praesbiter Prothus et Ianuarius diaconus [5]. »

Après avoir rehaussé la mission apostolique de Prote et Janvier, on se préoccupa de donner plus de lustre à S. Gavin. Cano paraphrase le mot *miles* de la Passion par ces vers :

> Et cussos (Prote et Janvier) acomandayt a unu cavaleri
> Clamadu Gavinu qui fuyt sou scuderi
> Su quale fuit citadinu romanu [6] (525-527).

Araolla, par flagornerie peut-être envers une grande famille, rattachera Gavin aux Savelli : « Gavino Savelli, cavalleri anteghissimu Romanu ». Dans des poèmes, c'étaient là d'innocentes supercheries ; mais elles furent acceptées par ceux qui passaient pour d'honnêtes historiens. J.-F. Fara, un peu timidement il est vrai, affirme : « in Turribus floruit Gavinus romanus miles ex praeclara Sabelliorum, ut fertur, familia [7]. » J. Arca, bien qu'en général assez crédule, a marqué sa défiance à l'égard de cette tradition,

[1] Éd. Duchesne, t. 1, p. 161. Dans cette notice s'est glissée une phrase qui se rattache à la Passion de Ste Suzanne (*BHL.* 7937) : *Qui post annos xi, cum Gavinio fratre suo, propter filiam Gavini presbiteri, nomine Susanna, martyrio coronatur.* Cet homonyme n'a eu, à notre connaissance, aucune influence sur l'évolution de la Passion de S. Gavin. [2] Tola, op. c., t. 2, p. 79-88.

[3] *De rebus sardois* (Cagliari, 1580), p. 74 ; cf. B. R. Motzo, *Su le opere e i manoscritti di G. Fr. Fara*, dans *Studi Sardi*, t. 1(1934), pp. 8, 18.

[4] Tola, op. c., t. 1, p. 30.

[5] *De Sanctis Sardiniae* (Cagliari, 1598), l. II, p. 11.

[6] Éd. Wagner, p. 171. [7] Op. c., p. 75.

qu'il jugeait sans doute récente : « sanctum hunc (Gavinum) beatissimum sardum dixerim natione, tum quia non pugnat contrarium, tum etiam quia Turrium incola, potuit tamen fieri ut a Romanis suam originem traxerit e Sabellorum, ut vulgo dictum, familia, non quia natus Romae sed quia Turrium civitas, in qua putatur ortus, Romanorum esset colonia. Sed in hoc parum est laborandum, cum non satis appareat [1]. » Ces niaiseries mériteraient à peine d'être relevées, mais elles seront répétées jusqu'au XIX^e siècle ; elles reflètent la mentalité de l'époque des « falsos cronicones », qui infestèrent, comme on sait, l'historiographie hispanique et sarde de la seconde moitié du XVI^e siècle [2].

D. *SS. Gavin, Prote et Janvier dans les martyrologes historiques.* Au IX^e siècle, Florus, Adon, Usuard ne retiennent que la commémoraison de Gavin au 30 mai et omettent totalement Prote et Janvier. Seul Raban Maur, mais il a été peu répandu, a mentionné au 27 octobre : *In Sardinia natale Proti et Ianuarii* [3]. Il faut attendre le XV^e siècle pour voir réapparaître les notices du 25 et du 27 octobre. L'édition d'Usuard parue à Florence en 1486 marque au 25 octobre : *Apud Sardiniam, in civitale Turritana sancti Gravini* (sic) *militis et martyris, qui passus est sub praeside Barbaro, sub persecutione Diocletiani et Maximiani imperatorum*, et au 27 octobre : *Apud Sardiniam, civitate Turritana, sanctorum martyrum et fratrum Proti presbyteri et Ianuarii diaconi, sub praeside Barbaro, tempore Diocletiani et Maximiani* [4]. L'auteur de cette édition, Georges Antoine Vespucci, prévôt de la cathédrale de Florence, a eu sûrement sous les yeux la Passion ; ne serait-ce pas l'abrégé du couvent de Santa Croce qui lui avait servi de modèle ? De son côté, à peu près à la même époque, Hermann Greven réintroduit la mention du 27 : *In Sardinia Proti et Ianuarii* [5].

[1] Op. c., l. II, p. 8.

[2] J. Godoy Alcántara, *Historia crítica de los falsos cronicones* (Madrid, 1868). A titre d'exemple, citons D. Bonfant, *Triumpho de los sanctos del reyno de Cerdeña* (Cagliari, 1635), dont les énormités inquiétèrent l'Inquisition ; voir E. Toda y Güell, *Bibliografía española de Cerdeña* (Madrid, 1890), p. 78-79. Bonfant consacre vingt pages à défendre la noblesse de Gavin (p. 329-350). Cf. H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques* [4] (Bruxelles, 1955), p. 78 ; D. Filia, *La Sardegna cristiana*, t. 2 (Sassari, 1913), p. 268-291.

[3] *P. L.*, t. 110, col. 1176.

[4] Éd. Du Sollier (Anvers, 1714, et dans les *Act. SS.*, Iun. t. 7), pp. 628, 632.

[5] Au sujet du martyrologe de Greven, voir *Anal. Boll.*, t. 54 (1936), p. 322.

Les compilateurs du martyrologe romain se laisseront influencer par les traditions les plus suspectes. Gavin sera commémoré uniquement au 30 mai selon la formule de l'hiéronymien [1]. Remarquant la notice du même saint au 25 octobre, ils suggéreront de voir dans celle-ci la date de mort, le 30 mai étant censé rappeler une translation [2]. Prote et Janvier seront annoncés le 25 octobre : « Turribus in Sardinia, sanctorum martyrum Proti presbyteri et Ianuarii diaconi, qui a sancto Caio papa ad eam insulam missi, tempore Diocletiani sub Barbaro praeside consummati sunt [3].» C'est sur la foi de J. F. Fara, dont le livre venait de paraître, que cette notice pénétrait dans la compilation officielle. Le changement de date est aussi imputable à Fara, qui écrit : « in eodem loco ubi beatus Gavinus, gladio occisi sunt (Protus et Ianuarius), octavo kal. novembris » (25 octobre) [4]. On arrivait à ce résultat paradoxal : la notice de l'hiéronymien, qui méritait d'être retenue : 25 octobre, *S. Gavini in Turribus Sardiniae*, était omise et une notice qui ne contenait que des éléments légendaires avait pris sa place.

Baudouin de Gaiffier.

PASSION ABRÉGÉE DE S. GAVIN

De sancto Gavino martyre

e cod. 9 plutei XXXV sin. bibliothecae Florentinae Laurentianae, fol. 38ᵛ-39 (1)

Tempore Dyocletiani et Maximiani erant in insula Sardineę, in civitate Turritana geniti, praedicantes verbum Dei, Prothus presbyter et Ianuarius dyaconus. Hii, accusati apud praesidem, qui Barbarus dicebatur et *potestatem acceperat* contra Christianos *in Corsica et Sardinea*, ducti sunt ad eum in Corsicam, quibus dixit

[1] *Comm. martyr. rom.*, p. 215.

[2] Éd. Baronius (Rome, 1586), p. 240.

[3] *Comm. martyr. rom.*, p. 476.

[4] Op. c., p. 75-76.

(1) Nous remercions le P. C. Piana, O.F.M., qui a bien voulu collationner notre copie sur le manuscrit de la Laurentienne. Nous avons indiqué en italique les passages qui sont communs à la recension des mss. de Clairvaux et au résumé de Florence.

Barbarus : « Unde estis et quem Deum colitis ? » Responderunt : « De civitate Turritana sumus ; Deum colimus christianorum, qui verus est Deus, qui fecit caelum et terram [1]. » *Iratus* Barbarus B. Protum misit *in exilium* in insulam Cunicularíam. Praedictum vero Ianuarium *secum* duxit in Turritanam civitatem, deinde misit pro praedicto Protho, et ambos simul iussit in *eculeo suspendi* et *ungulis ferreis* laniari ; dein iussit eos *tradi* uni militi, *nomine Gavino*. At illi gaudentes et cantantes : « *Levavi oculos meos, unde veniet auxilium mihi. Auxilium meum a Domino, qui fecit coelum et terram* [2] », ibant ad carcerem. Admirans Gavinus et lacrymans dixit : « *Obsecro vos* ut dicatis *mihi, quis sit ille Deus, pro quo* tam alacriter *tormenta* portatis ; et *quid ab eo* speratis pro hiis tormentis ?» Sancti responderunt : « *O gloriose miles, qui* nos de Deo vero *interrogas, cuius* gloriam atque potestatem *nec angelus nec homo*, nec tot milia linguarum, quot in herbis folia virent, et quot in aethere sydera lucent, enarrare sufficerent ! Talis est Deus pro quo patimur, qui nobis aeternae vitae gaudia repromisit. » Gavinus conversus ad verba eorum dixit : « Utinam et ego vobiscum patiar », et eos absolutos *abire permisit, pro se* orare rogans, ut cum ipsis pertingeret ad coronam. Illi autem abeuntes, in locis abditis, orationibus assiduis insistebant. Altera die dixit praeses Gavino : « Nequissimos illos christicolas repraesenta nobis. » Gavinus respondit : « *O praeses, pro salute* animae tuae, illos ne dixeris *nequissimos*, quia si nosses eos, iustos diceres et sanctissimos, nam servi sunt omnipotentis Dei ; ideo illos tenere non potui, imo ego ipsum Deum adoro et pro ipso et cum ipso fortis inveniar. » Iratus praeses et frendens *dentibus* in eum, dixit *carnificibus:* « *Tollite* amentem *a facie mea* et decollate eum ad loca maris saxosa et in mare praecipitate, *ne christiani* corpus eius colere possint. » Et *cum duceretur, occurrit ei quaedam mulier* christiana, quę eum noverat, et flens obtulit ei *faciolum* suum dicens : « Accipe, serve Dei, et vela faciem tuam in hora decollationis. » At ille *accipiens* pervenit *ad locum* ubi orans dixit : « *Gratias tibi ago, clementissime Deus, qui* per sanctos tuos Prothum et Ianuarium me ad cognitionem tuam venire fecisti, et *in numero tuorum* militum me *computasti ; non meis meritis, sed sola tua misericordia ; benedico,* laudo et

(1) *Gen.* 2, 4.
(2) *Ps.* 120, 1.

g lorifico nomen tuum, qui non mortem peccatorum, sed vitam semper inquiris et *deprecor* clementiam tuam ut illumines corda hominum peccatorum, ut cognoscant te creatorem suum et Iesum Christum filium tuum, cum quo et cum Spiritu sancto vivis et regnas *in secula seculorum.* Amen. » Deinde *faciolum posuit* super caput suum et inclinavit se dicens : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* »[1], et sic martyrium complevit. Post haec, Dei virtute idem martir gloriosus, per stadium remotus a loco decollationis, apparuit Calfurnio, viro illius sanctae mulieris, quae ei dederat faciale suum, et ceciderant ei animalia sub [h]onere et ire non poterant. Sanctus autem, erectis animalibus et roboratis, dedit ei faciale plicatum dicens : « Redde uxori tuae et multas ei refer gratias, quia paulo ante mihi necessarium praestitit. *Reddat* vobis Deus *mercedes dignas.* » *Reversus Calfurnius domum,* uxorem *flentem* reperit, *causam* quęrit. Illa respondit : « *Gavinum, dominum domus nostrę, Barbarus fecit occidi.* » Calfurnius dixit : « *Tace, mulier,* quia falsum est, nam modo eum in via reperi, et hunc cum gratiis tibi remittit. » Et cum *explicuissent* illum, *invenerunt* intus *guttas sanguinis* martyris et, cognoscentes miraculum Dei, glorificaverunt Deum. Deinde S. Gavinus apparuit sanctis qui latitabant *longe a civitate Turritana,* per *quatuor miliaria, in loco qui dicitur suburbanus,* et *exclamans* ait : « *O sacerdotes Christi, principes martyrii mei, quare* tantum *differtis vestrae aeternae gloriae coronam? Ecce ego sum Gavinus, frater vester, expectans vos, quia ad martyrium vos praecessi.* » Qui statim exiverunt cum gaudio magno, Protus scilicet et Ianuarius, praedicantes fidem Christi convenerunt in civitatem. *Audiens hec praeses* iussit eos in eodem loco, ubi Gavinus fuerat decollatus, capite truncari. Et cum ducerentur, dixerunt *psalmum:* « *Beati immaculati* [2] ». Quo completo, pervenerunt ad locum ubi, orantes et se invicem osculantes, ylari vultu in eodem loco, ubi S. Gavinus, sicut a carnificibus petierant, sunt decollati. Viri autem religiosi rapientes corpora sanctorum honorifice sepelierunt, ubi praestantur beneficia Dei et multa fiunt miracula. *Decollatus est autem B. Gavinus VIII kalend. novembr.;* Protus vero et Ianuarius VI calendas eiusdem mensis, regnante Domino nostro Iesu Christo, cui honor et gloria etc.

(1) *Ps.* 30, 6.
(2) *Ps.* 118, 1.

LA VITA ROLENDIS
DANS SA RECENSION GERPINNOISE

Il y a une douzaine d'années, nous avons édité dans cette revue la Vie de Ste Ode, veuve, dont la châsse est honorée en l'église Saint-Georges d'Amay, près de Huy [1]. Si l'authenticité du nom de la sainte n'est pas strictement garantie, du moins son identité véritable se trouve-t-elle attestée dans le testament d'Adalgisel-Grimon, établi en 634. Ce diacre de Verdun, lorsqu'il fait mention de la *basilica domni Jorgii in Amanio constructa*, déclare que sa tante y dort son dernier sommeil (*ubi amita mea requiescit*) [2]. Cette donnée sûre s'était depuis longtemps perdue, à l'époque où le travail de la légende assembla peu à peu ses éléments, aussi fantaisistes qu'anachroniques : pour les lecteurs de sa *Vita* [3], Ste Ode serait désormais l'épouse de Boggis, duc d'Aquitaine, et la tante de S. Hubert.

Il se rencontre, dans notre pays, plus d'un cas similaire, où la tombe d'une personne de marque dont le souvenir s'est estompé donna lieu, au cours des âges, à l'éclosion de récits romanesques. Par malheur, il est presque toujours difficile, faute d'un témoignage contemporain, si menu soit-il, de décider si un noyau historique, et lequel, se cache sous ces « traditions ». Ste Rolende, vierge, vénérée le 13 mai en l'église de Gerpinnes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, pose un problème de ce genre [4].

[1] *Anal. Boll.*, t. 65 (1947), p. 196-244.

[2] W. Levison, *Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634*, dans *Trierer Zeitschrift*, t. 7 (1932), p. 81 ; repris dans *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit* (Dusseldorf, 1947), p. 133.

[3] *BHL.* 6258 d.

[4] Sur Gerpinnes, sa situation géographique, son histoire, ses anciennes juridictions, sa paroisse, sa toponymie, on consultera la monographie publiée par M. J. Roland dans le *Dictionnaire historique et géographique du Hainaut*, sous la direction d'A. Louant, fasc. 1er (Mons, 1940) : *Gerpinnes*, paginé 1-48 (= *Le Hainaut. Encyclopédie provinciale*, publiée par L. Losseau). Sur Ste Rolende,

L'examen critique de la *Vita Rolendis* ne bénéficie pas, comme celui de la *Vita Odae*, d'un moyen de contrôle vraiment ancien et qui soit hors de conteste. Un sarcophage trapézoïdal en pierre blanche, du VIII^e^ siècle, a été mis au jour par MM. Brigode et Mertens, en 1951, vide et sans inscription, dans le bras méridional du transept de l'église Saint-Michel à Gerpinnes [1]. C'est assurément le témoin précieux, encore que muet, d'une sépulture particulièrement honorable, celle qui, sans doute, contint les restes mortels de la personne que le culte local évoque sous le nom de Rolende. Toutefois, sa découverte n'authentifie pas, pour autant, le narré traditionnel mis en latin, plus ou moins fidèlement, par l'auteur de la *Vita Rolendis* [2], ni, ajoutons-le, les conjectures assez différentes rattachées par quelques savants modernes au nom de *Desiderius*, qu'aurait porté, d'après la *Vita*, le père de la sainte.

Pour ce qui est de la consécration d'un autel et de l'élévation des reliques de S^te^ Rolende par un évêque Otbert (*metropolitano*

on trouvera cités plus loin plusieurs ouvrages et articles, tant anciens que modernes. Mentionnons déjà ici : *Act. SS.*, Maii t. 3, p. 242-245, et t. 7, p. 765-767 (append.) ; L. van der Essen, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 197-199 ; J. Roland, *Sainte Rolende, vierge royale* (Namur, 1933) ; id. *Charlemagne et le mariage lombard. A propos de sainte Rolende de Gerpinnes*, dans *Mélanges Félix Rousseau*, Études sur l'histoire du pays mosan au moyen âge (Bruxelles, 1958), p. 465-473. La *Sainte Rolende* du P. Lejeune, C.SS.R. (Roulers, 1900), sans valeur critique, peut être négligée.

[1] En attendant la publication du rapport de ces archéologues, voir S. Brigode, *L'église de Gerpinnes. Archéologie*, dans *Études d'histoire et d'archéologie namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy* (Namur, 1952), p. 211-218 ; cet article est précédé, dans le même recueil, p. 199-209, d'une étude de J. Roland, *L'église de Gerpinnes. Histoire.* Cf. J. Roland, *Charlemagne*, p. 471-472.

[2] Tout comme les résultats, fort intéressants, des fouilles de M. J. Mertens dans la chapelle Sainte-Croix de Leefdaal, entre Bruxelles et Louvain (voir *St. Verone's graf te Leefdaal*, dans *Eigen Schoon en de Brabander*, t. 35, 1952, p. 145-153 ; cf. *Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites*, t. 5, 1954, p. 143-175), ne confèrent pas un caractère historique à la *Vita* de S^te^ Vérone. Cette sainte, d'un renom strictement local, est présentée par sa légende comme une fille de Louis le Germanique et la sœur jumelle de S. Véron, patron de Lembeek-lez-Hal. A Leefdaal, comme à Gerpinnes, un sarcophage du VIII^e^ siècle subsiste encore aujourd'hui. La tradition y rattache le nom de S^te^ Vérone. Nous avons touché récemment, du point de vue de la méthode, à ce genre de problèmes dans une lecture faite à la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique : *Geneviève de Brabant, une sainte? Le terroir de sa légende* (à paraître dans le *Bulletin* de mai 1960).

pastore nostro Oberto) [1], en qui l'on voit Otbert de Liège († 1119), le fameux partisan d'Henri IV contre le pape, elles ne sont relatées, sans date précise, que par la Vie. Or, celle-ci, nous le verrons, est une composition artificielle et de bien piètre aloi. Elle ne doit pas remonter, croyons-nous, plus haut que le XIII^e^ siècle ; on n'en trouve aucun écho chez les chroniqueurs liégeois. Le renseignement qu'elle donne sur l'*elevatio* de Rolende par Otbert demeure donc sujet à caution. S'il ne convient pas, certes, de le rejeter sans plus [2], il faut éviter cependant de se fonder sur lui comme sur le rappel d'un fait historique certain et de dater de 1103, par pure conjecture, l'action pontificale susdite.

Notons encore que S^te^ Rolende n'a été inscrite dans aucun calendrier ancien et que l'ouverture de sa châsse, le 29 juillet 1959, n'a rien fait découvrir sur la première exaltation des reliques [3]. Cette châsse, œuvre d'un orfèvre namurois, Henri Libert, fut achevée en 1599 ; contrairement à ce que l'on affirme parfois, elle ne porte pas le moindre vestige, nous le montrerons plus loin [4], d'une tradition locale qui aurait mêlé au tragique destin de l'héroïne la figure de l'empereur Charlemagne [5]. C'est à tort qu'on a cru reconnaître celui-ci sur un des panneaux de la fierte.

[1] *Vita*, c. 9.

[2] Dans le cas de S^te^ Rolende, le transfert de ses restes mortels dans une châsse et l'institution d'une fête locale annuelle ont sans doute eu lieu, mais aucun document officiel ne nous éclaire sur les circonstances de cet événement.

[3] M. le curé de Gerpinnes a eu l'obligeance, dont nous le remercions, de confirmer ce point dans une lettre où il nous communique le texte, fort bref, du procès-verbal de la translation des ossements de S^te^ Rolende dans une nouvelle châsse, le 11 mai 1599, par l'évêque de Namur Jacques Blasé : « Iacobus Blazaeus, Dei et Sanctae Sedis gratia episcopus Namurcensis, extraxit ex vetere feretro reliquias beatae Rolendis virginis easque decenter reposuit in novum feretrum hac die undecima maii anni millesimi quingentesimi nonagesimi noni. Iacobus Fabri secret. » Ces ossements, enveloppés dans trois suaires d'époques différentes, ne sont plus complets, loin de là, diverses reliques ayant été prélevées, antérieurement, pour Gerpinnes, qui possède plusieurs reliquaires, pour l'évêché de Namur, pour les Bénédictines « sur Avroy », à Liège, etc.

[4] Le grand reliquaire de Gerpinnes a fait récemment l'objet d'une étude approfondie dans un mémoire qui paraîtra bientôt sous la signature de M. et M^me^ A. De Valkeneer : *Les châsses d'orfèvrerie en Belgique au XVII^e^ siècle. L'orfèvre Henri Libert.* Nous remercions les auteurs de nous avoir communiqué fort obligeamment le résultat de leurs investigations.

[5] Cf. J. Roland, *Charlemagne*, p. 470.

Un document qu'on a surestimé en le regardant comme la réplique d'une inscription qui remonterait au XII^e siècle se lit sur une pierre tombale en marbre noir, de la seconde moitié du XVI^e, conservée encore dans l'église de Gerpinnes [1]. Voici ce texte : *Diva Rollendis svmmi Desiderii Galliarum regis fillia. Mea hic ossa qvievervnt. Cvro strangvriam, Dei permissv, herniam, cecitatem, preter langvores ceteros. Me implorate, mea qvi opera egetis.* Pareille formulation reflète bien l'époque où l'inscription fut gravée dans la pierre, avec l'emploi de l'épithète *diva* et la nomenclature des maladies que Rolende guérissait au lieu où reposent ses ossements. Nous ne pensons pas qu'une réclame de pèlerinage aussi spécifiée se rencontrerait déjà dans le haut moyen âge. Et la première phrase du texte dérive de la *Vita*, laquelle est peu ancienne.

Enfin, on a fait état d'un *Mons Desiderii* pour situer, à une bonne lieue de Marchienne-au-Pont, la demeure où Didier, père de S^te Rolende, aurait séjourné [2]. Nous avons démontré ailleurs qu'il s'agit là d'un faux toponyme, né d'une particule mal comprise [3]. Dans le grand Atlas de Blaeu, en effet, l'auteur de la carte des Pays-Bas, ou son graveur, s'est trompé fort malencontreusement dans la transcription d'un vocable. A la place de *Mont desur Marchien* (en latin *Montes supra Marchenne* [4], aujourd'hui Mont-sur-Marchienne), on a écrit *Mondesir Marchien* [5], et ceci est devenu Mont-Désir, *Mons Desiderii*, la colline où habita Didier ! L'inconsistant toponyme effacé du sol de l'Entre-Sambre-et-Meuse, espérons qu'il cessera désormais de jouer son rôle dans les conjectures qui cherchent à fixer l'identité véritable du père de S^te Rolende.

[1] J. Roland, *Sainte Rolende*, p. 12-13 ; id., *Charlemagne*, p. 471, avec une bonne reproduction photographique.

[2] *Act. SS.*, t. c., p. 243A ; G. Morin, O.S.B., *Oger le Danois et le saint Oger honoré à Hanzinne*, dans *Société diocésaine d'art chrétien* (Namur), années 1897-1899, p. 40, note 1 ; J. Roland, *Sainte Rolende*, p. 20-21.

[3] M. Coens, *Paysages mosans dans l'hagiographie médiévale*, appendice, dans *Mélanges Félix Rousseau*, p. 179-180.

[4] Voir *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. 2 (1865), p. 381.

[5] *Toonneel des aerdrycx ofte Nieuwe Atlas*, 1, 2 (Amsterdam, 1650) : *Nederlandt*, fol. 19^v et 22^v ; ou *Quatrième volume de la Géographie Blaviane* (Amsterdam, 1667), fol. 177^v et 181^v.

Après ces préambules, destinés à éclairer déjà quelque peu le terrain, venons-en à l'étude de la transmission manuscrite du seul document narratif qu'ait inspiré, au moyen âge, le culte de Ste Rolende, à savoir la *Vita*, ou *Legenda* [1], qu'on récitait à Gerpinnes le jour de sa fête. C'est ce texte qui était sans doute distribué en leçons dans « l'office de Gerpinnes », dont se réclame Barthélemy Fisen (« ex horario muneris sacerdotalis penso Gerpiniae legi solito » [2]).

Henschenius a publié la *Vita Rolendis* dans les *Acta Sanctorum*, au tome 3 de mai [3], et son édition n'a pas été renouvelée depuis lors. Il se servit de deux copies : l'une, de la main de Jean Gielemans [4], chanoine de Rouge-Cloître, fait partie de l'*Hagiologium Brabantinorum*, compilé entre 1476 et 1484 ; l'autre, dépendant de la première, se lit dans un recueil de Korsendonck, terminé en 1498 [5]. Ces témoins nous ont été conservés, loin de leur pays d'origine, il est vrai, respectivement à Vienne et à Paris. Les sigles 2a et 2b, que nous leur attribuons dans notre apparat, indiquent que cette recension a été précédée d'une autre, plus proche de l'original ; son premier témoin, 1a, une copie provenant de l'abbaye de Gembloux et non utilisée jusqu'à ce jour, doit reproduire assez fidèlement le texte de la *Vita Rolendis* qui se trouvait à l'église de Gerpinnes et dont le curé Crespin Paradis [6] a publié

[1] *BHL.* 7293.

[2] B. Fisen, *Sancta Legia, Romanae Ecclesiae filia*, pars 1a (Liège, 1696), p. 212 ; cf. id., *Flores Ecclesiae Leodiensis* (Lille, 1647), p. 247-248.

[3] P. 243-245.

[4] Sur les recueils hagiographiques de Jean Gielemans, lire *Anal. Boll.*, t. 14 (1895), p. 5-88.

[5] Voir plus loin l'identification des manuscrits que nous mentionnons dans ce paragraphe.

[6] *La Vie de la noble vierge saincte Rolende, illustre en miracles, translatée hors d'un vieux manuscript en latin qui se conserve en Gerpinne, ou son corps virginal repose, et de Ian Molanus, docteur en théologie, traduite en françois, avecque aucuns miracles advenus par les intercessions et suffrages d'icelle Vierge, recueillis ès ans 1619 et 1620.* Par la diligence et solicitude de Sire Crespin Paradis, curé du lieu dict. Namur, 1620. Fisen, *Flores*, p. 247, mentionne aussi le « manuscript. Gerpiniensis » (*sic*). Notons ici que la version française de C. Paradis a été retraduite en latin par le P. H. Crombach pour être insérée dans sa *S. Ursula vindicata* (Cologne, 1647), p. 772-774. Il ne faudrait pas se tromper en considérant le texte du jésuite allemand comme un témoin proprement dit de la *Vita* originale et y chercher des *variae lectiones !*

une traduction française en 1620. Chose qui n'avait pas été remarquée par Henschenius, le même Jean Gielemans en avait inséré au tome 3 de son *Sanctilogium* un texte (1b) qui, sans être strictement conforme, ne présente pas encore la plupart des altérations qui caractériseront la copie 2a. Dans l'intention du compilateur de l'*Hagiologium Brabantinorum*, ces modifications devaient ôter à la rédaction primitive les traits d'une allocution réservée aux seuls fidèles de Gerpinnes. L'examen des variantes confirmera pleinement que, des quatre manuscrits mentionnés, la copie de Gembloux doit servir de base à la nouvelle édition.

1a = Bruxelles, Bibliothèque royale, manuscrit 5175-86, de l'extrême fin du XV^e^ siècle ou du début du XVI^e^, fol. 182^v^-184. On lit, au fol. 326 et dernier du codex : *Liber monasterii sancti Petri Gemblacensis* [1].

Sous une reliure en veau du XVII^e^ siècle, le manuscrit contient des éléments assez disparates : d'abord l'*Hieronymianus Iohannis Andreae* [2] dans l'édition incunable de 1482 (POLAIN, 187), puis des traités de S. Bernardin de Sienne, des prières de S. Augustin et, du fol. 184^v^ à 286^v^, une série de Passions de martyrs, précédées d'une table ; suivent encore un *Speculum prelatorum* et un *Speculum subditorum*. Dans cet ensemble, la *Legenda de beata Rolende* [3] *virgine que in Gerpinensi ecclesia requiescit* a trouvé une place à part, immédiatement avant la table, précitée, des Passions. Le texte, écrit d'une main différente des autres, est suivi d'une antienne, d'un verset et d'une oraison en l'honneur de S^te^ Rolende ; ces invocations se lisaient probablement dans le manuscrit de Gerpinnes qui, directement ou par intermédiaire, a servi de modèle. La transcription de la *Vita* et des prières nous fait croire qu'elle répond à un sentiment de dévotion envers une sainte particulièrement honorée dans un lieu de pèlerinage de la région. Gembloux, comme on sait, n'est pas bien éloigné de Gerpinnes.

1b - Vienne, Bibliothèque nationale, Ser. nov. 12813 (autrefois Bibliothèque privée de l'Empereur, 9397a) ou tome 3 du *Sancti-*

Voir la mise en garde d'Henschenius, qui avait été d'abord induit en erreur sur ce point (*Act. SS.*, Maii t. 7, p. 765E).

[1] J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. 3, p. 93-94.

[2] *BHL.* 3876.

[3] Et non *Rolinde*, comme il est imprimé dans le *Catalogue* de Van den Gheyn.

logium, compilé par Jean Gielemans à Rouge-Cloître et achevé en 1479, fol. 759v-761v : *Vita sancte Rolendis, que est tercio idus mensis maii.*

2a = Vienne, Bibliothèque nationale, manuscrit Ser. nov. 12706 (autrefois Bibl. privée de l'Empereur, 9363) ou tome 1er de l'*Hagiologium Brabantinorum*, compilé par Jean Gielemans entre 1476 et 1484, fol. 182v-184v : *Vita beate Rolendis virginis.*

Dans ce codex la Vie est précédée d'un court prologue, fort banal, qui ne se lit pas dans 1a. Gielemans ne paraît pas l'avoir trouvé dans son modèle, car sa copie 1b débute comme 1a. De quoi l'on peut conclure que cette préface n'appartient pas à l'original et que Gielemans, coutumier de ce genre d'additions, en est lui-même l'auteur. Nous nous contenterons donc d'imprimer ici ces quelques lignes, sans les joindre au texte de la *Vita.*

Incipit prologus in Vitam sancte Rolendis virginis de stirpe Karolidarum.

Pro admirationis speculo et imitationis incitamento proposita sunt nobis sanctarum virginum exempla, suggerente Domino ut qui potest capere capiat [1]. Ipse enim vario modo certaverunt viriliter contra mundum, carnem et diabolum in presentis exilii curriculo pro eterne retributionis bravio, preoptantes castitatis sigillum illibatum conservare potius quam illud temporalis vite iucunditate attaminare. De quarum numero extitit inclyta virgo Rolendis, que consummata in brevi explevit tempora multa ; placita enim erat Deo anima illius [2]. Huius ergo gesta compendiose subnectimus, ut in eius miraculis copiose spatiemur. **Explicit prologus.**

2b = Paris, Bibliothèque Mazarine, 1733, écrit en 1498 à Korsendonck en Campine, fol. 103-103v : *Vita beate Rolendis virginis*[3]. Prologue omis.

Cet ample recueil hagiographique, souvent mis à profit dans les *Acta Sanctorum*, contient de nombreuses Vies de saints de nos régions [4].

Justifions maintenant notre classement.

[1] *Matth.* 19, 12. [2] *Sap.* 4, 13-14.

[3] Décrit par A. Molinier dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. 2 (Paris, 1886), p. 204.

[4] Nous profitons de cette occasion pour corriger, sous le n° 3 du *Catalogue* (p. 203), « Vie de saint Gengoul » en V. d. s. Gérulphe (martyr honoré à Tronchiennes, près de Gand) et, sous le n° 4, *Miracula sancti Gengulphi* en *M. s. Gerulphi ;* sous le n° 54 (p. 206), lire Wivine (abbesse de Grand-Bigard près de Bruxelles), au lieu de « Winine ».

Dans la recension 1, l'auteur s'adresse à un auditoire gerpinnois ; la recension 2 s'abstrait de ce cadre local pour s'adresser à toute sorte de lecteurs :

c. 11 : *ab antiquorum veritate ea que a u d i s t i s accepimus,... que... vidimus... a u d i a t i s* 1ab ; *ab a. v. e. q. hic superius recitata sunt a., ... q... v... deinceps explanabimus* 2ab.
c. 13 : *Hec de beata Rolende breviter, f r a t r e s, perstrinximus* 1ab ; *Hec de beatissima virgine Christi Rolende breviter ad edificationem l e g e n t i u m perstrinximus* 2ab.
c. 6 : *presens vero ecclesia* 1ab ; *prenominata v. e.* 2ab.
ibid. : *in presenti ecclesia* 1ab ; *in prefata e.* 2ab.
c. 8 : *in presenti ecclesia* 1ab ; *in eadem e.* 2ab.
ibid. : *ad presens ipsius sepulchrum* 1ab ; *ad i. s.* 2ab.
c. 10 : *circa metas parrochie huius* 1ab ; *c. m. p. ipsius* 2ab.
ibid. : *Ergo antiqui patres nostri* 1ab ; *E. a. p. illius evi* 2ab.
Notons que, par inadvertance, la recension 2 a maintenu, comme dans 1, au c. 4 : *ville p r e s e n t i s situm.*

D'autres variantes montrent que Gielemans a chopé devant certaines expressions du texte, parfois raboteux, qu'il transcrivait.

c. 1 : (*rex*) *coniugem sibi honestissimam... sociavit. Istis siquidem nature studium... filiam unicam... studuit informare* 1a. Gielemans, dérouté sans doute par l'emploi du verbe *informare* (pour *formare*, l'hagiographe montrant à divers endroits une prédilection pour les composés), a cru devoir écrire : *iste s. n. studio... f. u... meruit procreare* 1b, 2ab. *Istis* pourtant était requis par le contexte, plutôt que *iste*.
c. 2 : *predicte virginis cum omni diligentia laudibus assistens* 1a ; *c. o. d. laudes eius percipiens* 1b ; *cum omni laudes e. p.* 2ab (le substantif *diligentia*, indispensable, ayant été malencontreusement omis dans ses deux manuscrits, Henschenius a corrigé comme suit : *communi <preconio> laudes eius percipiens*).
c. 4 : *ad acerem arduam tunc temporis arborem, cuius de nomine locus adhuc ita dictus est... pervenit* 1ab ; *ad arborem tunc temporis arduam, cuius* cet. 2ab. Dans 1b, *acerem* est transcrit d'une main hésitante ; Gielemans n'aura pas compris le sens du mot (l'érable) et l'a omis purement et simplement dans 2a.

Le manuscrit 1a présente seul certaines bonnes leçons.

c. 3 : *vigere* (*iungi* 1b, 2ab) *consortium.*
c. 4 : *pro nimio* (*invio* 1b, 2ab) *viarum spatio fatigata.*
c. 5 : *graviori torpore* (*tempore* 1b, 2ab) *afflicta.*
ibid. : *casa* (*causa* 1b, 2ab) *brevi contenta.*
c. 8 : *cum beata virgine immoratus* (*numeratus* 1b, 2ab).
c. 10 : *et gentium superflua mortalitas et pecorum* (*procerum* 1b, 2ab) *occasus.*

En pareil cas, la traduction française de Crespin Paradis, faite au presbytère même de Gerpinnes et dont nous citerons, en note, quelques passages, peut servir d'utile confirmation. Ainsi, dans le passage que nous venons de citer : « grande mortalité des gens, imprime-t-il, et perte des b e s t e s » (p. 11).

Mais le copiste de Gembloux a commis, lui aussi, quelques menues erreurs.

Par exemple, *tunc tempore* (contre 1b et contre lui-même, plus loin : *tunc temporis*) ; *fons puritatis*, pour *f. pietatis* (Paradis : « fontaine de toute piété ») ; *nimirum* pour *nimium*.

La numérotation des paragraphes a dû être modifiée.

VITA S. ROLENDIS

e codice Bruxell. 5175-86, collato cum tribus aliis, de quibus supra p. 333-334.

Legenda de beata Rolende virgine, que in Gerpinensi ecclesia requiescit [1]

1. Fuit vir genere preclarus, dignitate reverendus, nomine Desiderius. Hic [2], nobilium stirpe progenitus [3], regie maiestatis heres inclitus, Gallie [4] gentibus imperavit (1). Dum autem adhuc etatis tenere [5] tanto prefulgeret imperio, creande sobolis amore commotus, [6] tante celsitudinis [7] condignam, antiquorum [8] regum nobilitate exortam coniugem sibi honestissimam [9] legali copula [10]

Lemma. — [1] *Ita* 1a ; Incipit (*om.* 1b) Vita sancte (beate 2ab) Rolendis virginis (que est tercio idus mensis maii *add.* 1b) 1b, 2ab.

1. — clarus 2ab. — [2] Qui 1b, 2ab. — [3] ac *add.* 2ab. — [4] Gallicis 2ab. — [5] (D.-e.) D. a. e. ad. 1b ; Qui dum e. ad. 2ab. — [6] permotus 2ab. — [7] celsitudini 2ab. — [8] -que *add.* 1b, 2ab. — [9] (s. h.) h. s. 2ab. — [10] copia 2a.

(1) Qu'il se soit mépris ou non sur l'identité de ce roi qu'il nomme *Desiderius* — c'est là une question à traiter à part —, l'hagiographe a certainement voulu désigner, comme le contexte le prouve, un dynaste régnant en Gaule, au sens habituel de ce vocable. Il ne songeait nullement, pour sa part, à la Gaule cisalpine ou à la Lombardie, objet d'une conjecture émise, d'ailleurs sans insister, par Molanus. Celle-ci a été exploitée, non sans un réel intérêt, par quelques savants modernes (voir plus loin). Nous ne visons ici que le texte de la *Vita*, qu'il convient de prendre tel qu'il est.

sociavit. Istis [11] siquidem nature studium, [12] temperatissimo invigilans affectu, filiam unicam, Rolendem [13] nomine, studuit informare [14] (1). Pater autem predictus, huius nativitati precordiali [15] arridens favore, ipsam tanquam Gallorum imperio predestinatam [16], regalibus alimentis [17] instituit educari. Hec tandem adulta, claro lumine totam respersit provinciam ; ardebat enim ei [18] fides in pectore, religionis [19] dignitas coruscabat in facie. Quanto autem gradu altiori ceterarum virginum choris precellebat [20], tanto virtutum flore generosior et morum honestate lucidior apparebat.

2. Fama igitur [1] innovante, qua nihil velocius, nomen tante virginis viteque discretio admiranda non tantum latinorum principum, verum etiam nobilium regum finibus in remotis aures intentas cum omni laudum evigilantia [2] commovit. Regis ergo [3] Scothie [4] filius, miles probatissimus, predicte virginis [5] cum omni diligentia [6] laudibus assistens [7], in amorem [8] ipsius penitus [9] (2) exarsit, floremque militie apud [10] Gallicanas partes frequentiori usu exercens, ut dilecte Rolendis [11] frueretur alloquio, Desiderii [12] curiam honestissime aliquando subintravit [14] (3). Ab ipso ergo [15] rege [16] cum [17] hospitii gratia, tum [18] tanti viri reverentia comiter [19] susceptus, a predicta [20] virgine, que tota intentione totisque viribus quotidianum Creatori suo servitium impendebat pompisque regalibus abrenuntiare proposuerat, neglectus est. Iuvenis ergo [21] pre-

[11] Iste 1b, 2ab. — [12] studio 1b, 2ab. — [13] Rollendem *hic* 1a ; Rolendam 1b. — [14] (s. i.) meruit procreare 1b, 2ab. — [15] primordiali 1b, 2ab. — [16] destinatam 1b, 2ab. — [17] nutrimentis 1b, 2ab. — [18] *om.* 1b, 2ab. — [19] -que *add.* 2ab. — [20] preminebat 1b, 2ab.

2. — [1] ergo 1b, 2ab. — [2] vigilantia 1b, 2ab. — [3] igitur 1b ; denique 2ab. — [4] Scotie 1b, 2ab. — [5] (p. v.) *om.* 1b, 2ab. — [6] *om.* 2ab. — [7] (l. a.) laudes eius percipiens 1b, 2ab. — [8] amore 1b, 2ab. — [9] protinus 1b, 2ab. — [10] eius 1a. — [11] Rolende 1b. — [12] patris eius *add.* 2ab. — [13] *om.* 1b, 2ab. — [14] intravit 1b, 2ab. — [15] igitur 1b, 2ab. — [16] principe 2ab. — [17] tum 1b, 2ab. — [18] cum 1a. — [19] *om.* 1b, 2ab. — [20] beata 2ab. — [21] igitur 1b, 2ab.

(1) Paradis, p. 1 : « Dedier... fit alliance par mariage avec une femme très honneste ; a u s q u e l s l'estude de la nature pourueust d'une fille unicque appellée Rolende. » Le terme « ausquels » confirme ici la leçon *istis* de l'original, contre le *iste* de Gielemans.

(2) Paradis, p. 2 : « fut enflambé g r a n d e m e n t de son amour ».

(3) Paradis, p. 2-3 : « qui le poussa toute sa jeunesse de s'exercer aux armes és p a r t i e s G a l l i c a n e s ; afin de pouvoir fruir des deuises de la chérie Rolende, aucune fois il se fouroit en la Cour... ».

dictus [22] multo magis tede iugalis amore compulsus [23] ut virginitatis incorrupte lilia prelibaret, ipsam [24] virginem sibi uxorem habere [25] matrimonio postulavit [26]. Pater vero, super hac re consilio brevi inito, omni applaudente curia, dignum tanti honoris sibi adoptans generum, virorum nobilium fretus consortio, amantis voto consensit.

3. Virgo autem opus Deo perfectum exhibens, ut inter perfectos Christi sectatores adnumerari mereretur, nihil sibi proprii retentans, sed reges [1] et regum insignia tanquam transitoria [2] vituperans, simplici tantum indumento contenta paucisque, tribus videlicet, ancilla et duobus servis comitata, ut [3] terrene copule maculam [4] fugeret [5], iter Christi de nocte arripuit. In via ergo mandatorum Dei delectata incedere, obstacula mundi penitus a se [6] curavit abicere ; despiciensque [7] omnes seculi pompas et delectationes, celestibus studuit inherere mandatis, speciale ducens custodire mandatum Domini et ipsius pretiosum penetrare misterium, rogans toto corde Dominum ut vestigia mentis sue dirigeret, quo posset eius custodire iustificationes [9]. Audierat beata Rolendis [11] sanctarum [12] undecim millium [13] virginum Colonie vigere [14] consortium (1) ; quarum amore studio ardenti perculsa, peregre [15] proficiscens [16], ad orientalem se transtulit regionem, quoniam [17] summopere ad hoc nitebatur ut sponsa sponsum, Dominum videlicet, [18] quem quesierat [19], quem dilexerat, in quem crediderat, cum illis [20] amplexari mereretur (2).

[22] *om.* 2b. — [23] est *add.* 1b, 2ab. — [24] -que *add.* 1b, 2ab. — [25] dari 1b, 2a ; dari in 2b. — [26] postularet 1b, 2ab.

3. — [1] regnum 1b, 2ab. — [2] vilipendens et *add.* 2ab. — [3] *om.* 2b. — [4] (c. m.). m. c. 1b, 2ab. — [5] fugere 2b. — [6] (p. a se) a se p. 2ab. — [7] despiciens quod 2ab. — [8] ac 2ab. — [9] iustificationem 1b, 2ab. — [10] *om.* 1b ; autem 2ab. — [11] Rollenda 1b. — [12] *om.* 1b, 2ab. — [13] mille 1a. — [14] iungi 1b, 2ab. — [15] *om.* 1b. — [16] pergere desiderans 1b, 2ab. — [17] que 1b, 2ab. — [18] (D. v.) Deum v. 1b ; v. Deum 2ab. — [19] (q. q.) *om.* 2ab. — [20] ancillis 1a *ante corr.*

(1) Paradis, p. 4-5 : « La vierge Rolende avoit entendu la Société des onzes milles Vierges f l e u r i r à Cologne. »

(2) Paradis, p. 5 : « afin de mériter embrasser a v e c q u e i c e l l e s Jésus-Christ ». Le naïf auteur entendait-il vraiment désigner la compagnie des vierges ursuliennes elles-mêmes ? Aucun des termes dont il use ne fait croire qu'il s'agirait des moniales établies à Sainte-Ursule.

4. Dum autem ville presentis situm (1), calle tanquam [1] directo [2], incessu temperato, transmearet, sole in [3] meridionali plaga fere immorante, ab hiis tribus qui causa ipsius quibuscumque penis tolerandis destinati fuerant, ut sibi requiem pro nimio [4] viarum spatio fatigata in Gerpinensi [5] villa sumeret, dulci admonitione compulsa est. Ipsa vero in urbem Colonie toto nisu [6] aspirans, nullatenus voluit immorari. Sed ne casu aliquo investigata tardaretur, iter ceptum quam citius [7] aggrediens [8], ad acerem [9] arduam tunc tempore [10] arborem [11], cuius de nomine locus adhuc ita dictus est (2), nimio fatigata incessu et iam pene viribus corporis ab insolito labore consumptis, egrotans pervenit. Illic [12], infirmitatis concepte gravi cogente pressura, nulla admonitione coacta, resedit. Presens ergo [13] familia [14] dulci lacrimarum impensione et predulci [15] solamine [16] illi indulgens, ut vires corporis nocturnali sumpta requie reformaret, causa [17] querendi hospitii iterum submovit [18]. Quorum voto beata virgo [19], sanitati sue diffidens, amantissime [20] concessit [21].

4. — [1] (c. t.) t. c. 2ab. — [2] et *add.* 2ab. — [3] *om.* 1a. — [4] invio 1b, 2ab. — [5] Grepinensi 1b ; Gerpiniensi 2ab. — [6] annisu 2ab. — [7] (i. ce. q. ci.) i. inceptum q. ci. 1b ; ab itinere incepto quam tociens 2ab. — [8] (q. c. a) quantocius egrediens Henschenius. — [9] *om.* 2ab. — [10] tempore 1a. — [11] (ard. t. t. arb.) arb. t. t. ard. 2ab. — [12] -que *add.* 2ab. — [13] igitur 1b, 2ab. — [14] familiola 1b, 2ab. — [15] pre dulci 1a. — [16] (et p. s.) solamen 1b, 2ab. — [17] causam 1b, 2ab. — [18] *ita et* Hensch. ; submonuit 1b, 2ab. — [19] (b. v.) amantissima v. 1b ; v. amantissima 2ab. — [20] (sa. su. d. a.) d. sa. su. alacriter tamen et promptissime 2ab. — [21] consensit 1b, 2ab.

(1) Gerpinnes. L'auteur fait venir son héroïne de France et la dirige vers Cologne par l'Entre-Sambre-et-Meuse ; la fugitive peut donc passer par Gerpinnes. Inutile de mêler à l'interprétation obvie du récit — car c'est de celui-ci que nous traitons en ce moment — des suppositions qui n'ont aucun lien avec les conceptions de l'hagiographe et font partie d'un système qui lui était étranger, comme de conduire Rolende d'abord à Liège puis à Lobbes, pour retrouver ensuite le bourg de Gerpinnes et le chemin vers Cologne.

(2) Paradis (p. 5) ne semble pas avoir saisi la signification du mot *acerem arborem* (esrabre, erabre, érable), ou peut-être ne connaissait-on plus, à son époque, le lieudit auquel il est fait allusion. Il traduit : « à un haut arbre, du quel le lieu a print son nom ». Dans la région on se montre seulement le « chêne Sainte Rolende ». Quant aux localités d'Acoz et d'Aherée, que l'hagiographe aurait pu, bien qu'à tort, rapprocher d'*acer*, elles ne paraissent pas convenir assez exactement à l'itinéraire qu'il décrit.

5. Pago igitur viciniori [1] inito, qui romano ydiomate [2] Viliers [3] dicitur (1), hospitium sibi honestum, cum causa Dei, tum [4] quia necessitas egrotantis et noctis affinitas exigebat, alter clientum [5] ibidem impetravit. Illuc [6] tandem a [7] predictis sustentata clientibus fideliter deportata est [8]. Ubi secundum ruris possibilitatem a quodam villano benigne suscepta, noctis decedente [9] caligine, cum primum aurora resurgeret [10], a rure predicto tentans recedere, castelloque Fossensi (2) aspirans, ut saltem affinior quesitis esset virginibus [11] et ut tutiorem in eo requiem sumeret, abire non potuit; sed graviori torpore [12] afflicta, ibidem octo diebus permansit. Tandem virgo regia, que tot et tanta facultatum genera extraneis possidenda reliquerat, debitum humane carnis, casa [13] (3) brevi contenta, persolvit. Ab angelicis ergo choris solemniter suscepta, in sinum veri Sponsi, cui [14] virginitatis florem illibatum conservarat [15], collata [16] est. Hic est cuius oscula casta, sacer tactus, honestus amor est; ipse est [17]

Qui nulla niveum denigrat labe pudorem,
Sed castum casto servat amori [18] decus (4).

5. — [1] munitiori 1b, 2a; mutiori 2b. — [2] ydeomate 2b; nomine Hensch. — [3] Villari 1a. — [4] (D. t.) D. cum 1a; dicta 1b, 2ab. — [5] (a. c.) *om.* 1b, 2ab. — [6] Illic 1b, 2ab. — [7] *om.* 1b, 2ab. — [8] (d. e.) e. d. 2ab. — [9] discedente 1b, 2ab. — [10] consurgeret 2ab. — [11] (e. v.) v. e. 2ab. — [12] tempore 1b, 2ab. — [13] *ita et* Hensch.; causa 1b, 2ab. — [14] cuius 1b, 2a, 2b *ante corr.* — [15] conservaverat 1b, 2ab. — [16] collocata 1b, 2ab. — [17] (i. e.) denique iste utique celestis e. 2ab. — [18] amore 1b, 2ab.

(1) Paradis, p. 6: « Villers le Poterye ». Il s'agit de Villers-Poterie, actuellement commune de la province du Hainaut, arrondissement de Charleroi, sur la route de Châtelet à Philippeville.

(2) Fosse, aujourd'hui ville de la province de Namur; elle est traversée par la route de Namur à Châtelet. Son église a pour patron S. Feuillen, dont il sera fait mention plus loin, au ch. 8. L'intérêt que l'hagiographe semble porter à Fosse a incliné L. van der Essen à voir en lui un clerc de cette localité (*Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, p. 199); l'érudit critique ne connaissait pas, toutefois, la recension gerpinnoise du texte.

(3) Paradis, p. 6: « en une petite c a s e ».

(4) Nous n'avons pas retrouvé la provenance de ces deux vers, qui ont tout l'air d'être une citation.

6. Hic [1] verus Sponsus totiusque pietatis [2] (1) fons exuberans, ut dilecte [3] Rolendis [4] sanctitas tam presentibus quam [5] futuris innotesceret [6], virum quempiam orbatum lumine ad tante virginis corpus ire compulsum, spe luminis recuperandi concepta, ante ipsum flexo genu prostratum restituit claritati. Huius miraculi veritate percepta, hospes, tante congratulans hospite, eum qui cecus fuerat ad matrem ecclesiam, Gerpinensem [7] videlicet, cum multis eum intueri admirando gaudentibus, delegavit. Presens [8] vero ecclesia, cum signis in [9] huius miraculi novitate [10] resonantibus (2), filios eiusdem ecclesie tunc temporis militia et probitate insigni vigentes devotissime convocavit [11]. Ergo veritate prorsus discussa, cum omni reverentia, cum [12] lacrimarum devotione et [13] nudis pedibus, ad sanctissime virginis corpus venerabiliter deportandum, a clericis, a [14] militibus, ab [15] honestissimis viris quibus tunc hec villa [16] florebat, properatum est. Quod honorifice a maioribus et reverendis hominibus delatum (3), in presenti [17] ecclesia, parte templi dextera, venerabili mausoleo consecratum [18] est.

7. Ad cuius tumulum, multimodo [1] miraculorum genere coruscantem, gens infinita,eti am a remotis regionibus, tum pro [2] labe corporis, tum pro mentis cecitate purganda, avidissime cucurrit. Corpus autem virgineum stillabat [3] olei sancti transcendente copia, cuius leni tactu languentium curabantur vulnera. Contigit quendam importunum virum et dure cervicis, de tanta multitudine gentium pro temporis astrictione et hospitum immoratione [5] con-

6. — [1] Ipse 1b, 2ab. — [2] puritatis 1a. — [3] dilectissime 2ab ; sibi *add.* 1b, 2ab. — [4] Rollende 1b. — [5] absentibus et *add.* 2ab. — [6] innotescat 2ab. — [7] Gerpiniensem 2ab. — [8] Prenominata 2ab. — [9] *om.* 1b, 2ab. — [10] resultantibus et *add.* 2ab. — [11] (i. v. d. c.) insignes et admodum florentes convocavit devotissime et adunavit 2ab. — [12] et 2ab. — [13] atque 1b, 2ab. — [14] et 1b, 2ab. — [15] atque 1b, 2ab. — [16] (t. h. v.) h. v. t. 1b, 2ab. — [17] prefata 2ab.— [18] et conservatum *add.* 2ab.

7. — [1] multitudo 2b. — [2] *om.* 1 ab. — [3] *supplevi cum* Hensch. — [4] sacri 2ab. — [5] (et h. i.) *om.* 1b, 2ab.

(1) Paradis, p. 8 : « fontaine de toute p i é t é ».

(2) Paradis (p. 7-8) reconnaît ici un prodige provoqué, dit-il, « par la nouveauté du dict miracle » ; il écrit : « l'Église où miraculeusement les cloches furent entendues par leur harmonie et résonance ». C'est là un cliché de plus.

(3) L'auteur insiste beaucoup, dans ce chapitre, sur la présence des nombreux notables de l'endroit, clercs, chevaliers, gens de distinction, *quibus tunc hec villa florebat ;* voir aussi plus loin, au ch. 9.

questum, sacrum in terram [6] cum phiala effudisse [7] oleum. Cuius exactionis [8] pena in ipsum et in [9] posteros illius [10] originis, nodis [11] manibus eorum innatis, redundavit, oleumque ipsum nullatenus in virgine [12] comparuit. Christus tamen, pro fidei meritis digna dignis rependens premia, electe sue loculum miraculorum non privavit gratia [13].

8. Inter hec autem mater, unice filie destituta solamine, quam plurimas ad ipsam querendam investigari iusserat regiones. Que tandem a multis, ab ipsa quoque [1] famula (1) et ab altero clientum [2] predicte virginis (2), qui post decessum [3] ipsius [4], natalis soli capti dulcedine, ad patrium larem redierant, verius certificata est. Alter enim famulorum, beatam virginem tantis gaudens coruscare miraculis, ut ab ipsa [5] pro servili iugo tam corporis quam anime sanitatem impetraret, in diebus suis [6] eidem subministrare [7] voverat. Eapropter ergo [8] cum beata virgine immoratus [9], patrie [10] fines numquam amplius visurus [11], verum parentum desiderio et omnium amicorum solamine postposito, fiducialiter permansit [12]. Tandem vero morte preventus, in presenti [13] ecclesia honorifice sepultus est [14] (3). Mater vero in [15] sanctitate filie dolori suo conferens remedium, preparato itinere [16], filiali capta amore, ad presens [17] ipsius sepulcrum [18] honestissimo comitatu devenit (4) ; quod [19]

[6] terra 1b, 2ab. — [7] fudisse 1b, 2ab. — [8] effusionis 1b, 2ab. — [9] *om.* 1b, 2ab. — [10] ipsius HENSCH. — [11] in *add.* 1b 2ab. — [12] (n. in v.) in v. n. 1b, 2ab. — [13] gloria 2ab.

8. — [1] (i. q.) ipsius q. 1b, 2ab. ; i. vero 1a. — [2] cliente 1b, 2ab. — [3] discessum 1b. — [4] illius 1b, 2ab. — [5] ipso 2b. — [6] vite sue 2ab. — [7] ministrare HENSCH. — [8] (E. e) E. quod 1b, 2ab ; Eaque propter HENSCH. — [9] numeratus 1b, 2ab. — [10] sue *add.* 2ab. — [11] (a. v.) a. videre cupiebat 1b ; videre a. cupiebat 2ab. — [12] (f. p.) fideliter illic permanebat 1b, 2ab. — [13] eadem 2ab. — [14] (s. e.) e. s. 2ab. — [15] *om.* 2ab. — [16] itineris viatico 2ab. — [17] *om.* 2ab. — [18] cum *add.* 2ab. — [19] sed HENSCH.

(1) Il s'agit de la servante dont il a été fait mention plus haut, ch. 3 : *ancilla.*

(2) Un des deux serviteurs qui accompagnaient Rolende ; voir ch. 3 : *duobus servis comitata.*

(3) Le souvenir de ce serviteur fidèle et de sa tombe en l'église paroissiale ne semble pas avoir survécu à Gerpinnes. Voir cependant ci-dessous, p. 354, en note, une suggestion de F. Baix.

(4) Cette souveraine avait donc, d'après l'hagiographe, toute sa liberté de mouvements, sa suite royale et (voir plus bas) ses atours de pourpre, ainsi que la disposition de sa cassette personnelle. Rien d'une reine déposée et exilée.

quia recenter adhuc erat compositum, solius aeris tegumento functum [20] invenit (1). Videns ergo eam ventis et solibus expositam [21], tum pro miraculorum [22] sollemnitate, tum pro regie dignitatis [23] honore inobservato [24], nimium [25] indoluit ; nihilque preter vestis purpuree particulam, qua adornata fuerat, presenti [26] ecclesie reliquit [27]. Itaque ad [28] Fossense castellum preteriens, erarii sui partem in ecclesia beati Foillani distribuit. Veste autem tamquam memoriali eiusdem regine accepta, astantes viri casulam variis distinctam coloribus in ea [30] studiose composuerunt.

9. Huius [1] insuper ville honestissimi milites et alii maiores indignantis [2] domine questibus [3] commoti, negligentia insuper redacti [4], basilicam dextro lateri iunctam ecclesie in honore virginis (2), cuius adhuc ibidem sepultura cernitur [5], de collatis sibi beneficiis edificare studuerunt ; in qua in [6] honorem [7] Dei et eiusdem virginis ac beate Aldegundis (3), iuvante [8] metropolitano (4) pastore nostro Oberto, venerabili [8] abbatum sanctorumque [10] virorum conventu [11], altare [12] consecratum est ; feretroque perlucenti elimato (5), quod

[20] *ita* 1a ; circumdatum 1b, 2ab. — [21] ac pluvie et grandini subiectum 2ab. — [22] dignitate ac *add.* 2ab. — [23] sublimitatis 2ab. — [24] in obscurato 2b. — [25] *ita* Hensch. ; nimirum *codd.* — [26] prefate 2ab. — [27] dereliquit 2ab. — [28] ad *om.* 2b ; Ita quod Hensch. — [29] declinando *add.* 2ab. — [30] (in ea) *om.* 1b, 2ab.

9. — [1] His 1b, 2ab. — [2] indignantes 1b, indignati 2ab. — [3] et *add.* 2ab. — [4] (i. r.) in 1b, 2ab ; (c. n. i. r.) et commoniti negligentiae Hensch. — [5] (c. a. i. s. c.) *om.* 1b ; (v. c. a. i. s. c.) beatissime v. Rolendis 2ab. — [6] ad 2ab. — [7] honore 1b. — [8] *ita* 1b ; vivente 1a ; annuente pariter et iuvante 2ab. — [9] (p. n. O. v.) p. n. v. O. cum 1b ; pontifice v. domno O. cum 2ab. — [10] -que *om.* 2b. — [11] frequentia 2ab. — [12] rite *add.* 1b, 2ab.

(1) On peut s'étonner que le mausolée, dont il est question au ch. 6, soit, presque dans le même temps (*recenter adhuc compositum*), une tombe dépourvue d'ornements et, de plus, exposée aux intempéries. *Mausoleum*, il est vrai, ne désigne parfois que le sarcophage. Nous apprenons du moins par là que l'inhumation de Rolende s'était faite en dehors de l'église et en plein air.

(2) Une chapelle extérieure s'appuyant au flanc droit du sanctuaire.

(3) Notons ce double patronage de Rolende et d'Aldegonde, abbesse de Maubeuge. Le second s'est-il obscurci ?

(4) Ce terme ne doit évidemment pas être pris au sens propre, qui ne conviendrait pas à un évêque de Liège.

(5) Ces trois derniers mots n'ont pas toujours été bien compris. Rien ne permet d'écrire : « Lorsque, en 1103, Otbert procéda à l'élévation des reliques, le cercueil *retouché pour la circonstance* apparut brillant » (J. Roland, *L'église de Gerpinnes*, p. 206). C'est l'auteur qui souligne, et il se demande « si l'on

residuum erat sanctissimi corporis a [13] terris honorifice sublatum, ibidem (1) summa cum devotione [14] locatum est [15].

10. Contigit autem post multum temporis decursum (2) huic provincie maximam frugum sterilitatem incurrere terramque ipsam parum aut nihil cultoris sui respondere labori ; si vero messe adoptata agrum quemlibet [1] rara fecunditas investiebat [2], dira [3] tempestatum pernicies annuum [4] miseri agricole laborem in momento extirpabat. Aliudque [5] perniciosius accidebat [6], quia et [7] gentium superflua mortalitas et quam plurimus pecorum [8] occasus inundabat. Ergo antiqui patres nostri [9] (3), tante cladis improperio exterriti, in beate [10] Rolendis [11] patrocinio [12] confidentes, ante aram [13] ipsius miraculorum gratia [14] coruscantem unanimiter convenerunt [15] ; corpusque eius [16] sanctissimum cum summo honore [17], cum ieiuniis

[13] e Hensch. — [14] reverentia Hensch. — [15] (l. c.) e. collocatum 2ab.

10. — [1] (m. ad. ag. q.) ag. q. m. adaptata 1b, 2ab. — [2] investibat 1a. — [3] post hec *add.* 2ab. — [4] animam 1a *ante corr.* — [5] Aliud quoque 1b, 2ab. — [6] acciderat 1b, 2ab. — [7] plurimarum *add.* 2ab. — [8] procerum 1b, 2ab. — [9] illius evi 2ab. — [10] vero *add.* 1b, 2ab. — [11] Rolende 1b. — [12] equidem *add.* 1b, 2ab. — [13] tumbam 1b, 2ab. — [14] gloria 2ab. — [15] convenerant Hensch. ; (u. c.) c. u. 1b. — [16] illius 1b, 2ab. — [17] (s. h.) h. s. 2ab.

s'est contenté de nettoyer et de polir (le sarcophage) ou si l'on n'y a pas gravé une inscription quelconque ». Il ne s'agit pas de cela, mais du transfert des restes de S^te^ Rolende, enlevés de son ancien tombeau et placés dans une belle châsse (*feretrum*, fierte), nouvellement construite à cette fin. Paradis, p. 11 : « l'ayant placé (le corps) en une fietre (*sic*) bien accommodée ». *Elimare* a ici le sens de parfaire, exécuter avec soin ; l'objet est neuf. L'hagiographe, nous l'avons vu, aime les verbes composés.

(1) Il y a dans ce chapitre une erreur de perspective. Au début, on dit que les notables de Gerpinnes, émus par les plaintes de la mère de Rolende, se sont rendu compte que la tombe était trop négligée ; ils la font donc protéger en érigeant une chapelle par-dessus. Cela se passait, apparemment, assez tôt après la mort de la sainte et la visite de la reine. Cependant, l'hagiographe ajoute alors, sans distinguer les époques, l'élévation des reliques, laquelle, même dans son esprit, n'a pu s'accomplir que beaucoup plus tard, puisqu'il écrit : *quod residuum erat sanctissimi corporis.*

(2) Cette longue période qui s'écoula, d'après l'auteur, entre les événements du chap. 9 et la famine qu'il va décrire, nous interdit de fixer bien haut la date de composition du texte. Le XIII^e^ siècle plutôt que le XII^e^, assurément, peut-être même le XIV^e^ ?

(3) L'expression *antiqui patres nostri*, employée, au début de cette phrase, pour désigner les Gerpinnois qui instituèrent, dans un grand malheur public, le fameux « Tour Sainte-Rolende » (*corpus... circa metas parrochie huius singulis*

et [18] lacrimarum impensione, tante pestis incursum eius interventu cessari [19] non [20] desperantes, circa metas parrochie huius [21] singulis annis [22] deferri instituerunt. Cuius [23] rei pietas quanto devotius innovata est [24] tanto celerius a Deo et ab ipsa virgine [25], tempestate abolita, exaudita est [26]. His et [27] multis aliis hec [28] virgo invigilavit miraculorum studiis.

11. Sed quia [1] ab antiquorum veritate ea que audistis [2] accepimus, que de ipsa sub testimonio Dei et hominum vidimus (1) ad maiorem sanctitatis eius evidentiam audiatis [3]. Erat quedam muliercula Prelle [4] (2), que ex accidenti vel forte ex nimia vetustate oculorum cecitatem contraxerat. Spe ergo claritatis recuperande concepta [5], in presentem [6] ecclesiam pervenit [7]; in qua, beata [8] virgine [9] mediatrice, et visum oculorum recepit et feretrum ipsius circa situm ville huius [10] cum multis [11] honorifice reportavit. Fuit et quedam puellula infra ville huius [12] terminos que [13] curvatura [14] genuum inextricabili erat [15] oppressa, ita quod talorum [16] eiusdem

[18] piarum *add.* 2ab. — [19] cessare 1b, 2a ; cassare 2b. — [20] nec 1b, 2ab. — [21] (p. h.) h. p. 1b. — [22] (c. m. p. h. s. a.) s. a. c. m. p. ipsius 2ab. — [23] quidem *add.* 2ab. —[24] (i. e.) e. i. 2ab. — [25] sacratissima *add.* 2ab. — [26] (ex. e.) *om.* 2ab ; (t. a. ex. e.) tempestas est abolita Hensch. — [27] atque 2ab. — [28] beate *add.* 2ab.

11. — [1] quoniam nuper 1b, 2ab. — [2] hic superius recitata sunt 2ab. — [3] deinceps explanabimus 2ab. — [4] Praelle 1b, 2ab. — [5] (S. e. cl. r. co.) Sepe e. cl. r. concupiscentia 1b, 2ab (*cf. supra, c.* 6 : spe luminis recuperandi concepta). — [6] prenominatam 2ab. — [7] devenit 2ab. — [8] beatissima 2ab. — [9] Rolende *add.* 2ab. — [10] ipsius 2ab. — [11] aliis *add.* 2ab. — [12] *om.* 1b ; (v. h.) prefate v. 2ab. — [13] *om.* 2b. — [14] curvitate 1b, 2ab. — [15] *om.* 1b, 2ab. — [16] calcaneorum 1b, 2ab.

annis deferri), renforce encore l'opinion que nous avons émise dans la note précédente. J. Roland a traité de l'origine du « Tour », en rapport avec l'usage ancien de la procession dite des croix banales, mais difficile à dater, dans le chap. III de sa *Sainte Rolende, vierge royale.* Un *terminus ante quem* nous est du moins fourni par une lettre du pape Jean XXIII, datée du 27 octobre 1413 ; voir F. Baix, *Une lettre de Jean XXIII sur la procession de S^te^ Rolende,* dans *La Terre Wallonne,* t. 10 (1924), p. 90-92.

(1) Le narrateur, qui s'adresse à un auditoire (*audistis, audiatis*), mentionne ici, à nouveau, les témoins du lointain passé (*ab antiquorum veritate*), terme assez élastique ; puis il y ajoute ceux de son temps. Ses brefs récits ne comportent malheureusement pas d'éléments qui permettent de les dater.

(2) Aujourd'hui Presles, commune de la prov. du Hainaut, arrond. de Charleroi, sur la Biesme.

renibus [17] patebant vestigia. Hec [18], ante corpus sanctissimum [19] cum lacrimarum devotione locata [20], sanitatem corporis meruit recipere [21] et ab oraculo templi sospes, omni sustentatione postposita, propriisque iam confisa viribus [22] domum recedere [23]. Vidi et quamdam indigenam, que, vocis privata arteriis, verbum nullatenus [24] ad plenum formare [25] poterat. Hec, ante aram [26] sanctissime Rolendis [27] flexo genu cotidie assistens, iter vocis cum verborum reformatione ibidem meruit impetrare.

12. Quomodo autem et a quo sepultura eiusdem virginis manifestata fuerit, audiatis [1] (1). Erat [2] quidam Dei servus, nomine Engorandus [3], qui vite huius gloriam aut nullam aut frivolam esse oculo [4] discretionis et fide bone conversationis considerans, ab ea penitus tam corpore quam mente [5] recedere curabat. Muro ergo [6] basilice, in qua beate [7] virginis corpus [8] inventum est, a dextero altaris [9] latere inclusus, motus corporis [10] illicitos a mundi huius immunditiis refrenabat (2). Hic a beata [11] Rolende [12], prima et secunda citatione, ut eius [13] indicaret sepulchrum [14], leniter

[17] (e. in r.) in r. e. 2ab. — [18] *om.* 1a. — [19] sacratissimum beate Rolendis 2ab. — [20] collocata 2ab. — [21] accipere 2ab. — [22] (omni-viribus) *om.* 1b, 2ab. — [23] (d. r.) ad d. propriam repedare 2ab. — [24] explicare seu *add.* 2ab. — [25] (ad p. f.) f. ad p. 2ab. — [26] corpus 1ab, 2a. — [27] Rolende 1b ; virginis *add.* 2ab.

12. — [1] iustum est ut disseramus et notum omnibus faciamus 2ab. — [2] nempe *add.* 2ab. — [3] Engorrandus 1b, 2ab. — [4] circumspecte *add.* 2ab. — [5] (c. q. m.) m. q. c. 1b, 2ab. — [6] igitur 2ab. — [7] beatissime Rolendis 2ab. — [8] *om.* 2b. — [9] ipsius 2ab. — [10] *om.* 2ab. — [11] beatissima virgine 2ab. — [12] Rolenda 1b. — [13] ipsius 2ab. — [14] sepulturam 1b, 2ab.

(1) Un chapitre sur l'invention du tombeau de Ste Rolende, s'intercalant à cette place, a de quoi surprendre. Le lecteur, à qui on a présenté successivement un mausolée, une chapelle funéraire et une exaltation des reliques dans une châsse, se demande à quelle époque la sépulture d'une patronne aussi glorieuse a pu tomber en complet oubli, jusqu'à nécessiter une intervention surnaturelle pour en retrouver le site. Paradis, p. 13 : « Par laps de temps, le lieu de la sépulture d'icelle Vierge estant incogneu a esté manifesté. »

(2) La chapelle abritant la tombe de Ste Rolende était donc déjà construite. Partant, l'invention du tombeau par le reclus Enguerrand devrait être placée entre la construction de l'édicule, rapportée au ch. 9, et l'élévation des restes de Ste Rolende par Otbert, narrée au même chapitre. Cette invention, nouveau cliché exploité par l'hagiographe, est-elle censée avoir fourni aux Gerpinnois l'occasion de solliciter d'Otbert l'exaltation de leur patronne? Il paraît malaisé de sérier chronologiquement tous ces faits.

admonitus, tertia tandem gravi impulsione commotus [15] et, ut verum fatear, verbere nimio, tanquam negligens et adhuc hesitans, afflictus, exorata venia, virginis precibus [16] acquievit (1). Ergo [17], gravi [18] egritudinis imminente pressura, visionem quam viderat et causam infirmitatis [19], paucis tamen, ne super hoc gloriari videretur, edocuit. Eisdem vero [20] ut certior predictorum pateret notitia, reclusus [21] a carcere [22] sepulturam predictam, baculo subscribente, presignavit [23].

13. Hec de beata [1] Rolende breviter, fratres [2], perstrinximus (2) ; in quibus, Deo teste, vite ipsius memoriam potius studuimus innovare [3] (3) quam polito [4] sermone, cum nondum [5] facultas ad hoc suppetat, quomodocumque [6] scolaris [7] clerici ingenium declarare. Ideoque, predicte [9] virginis solennitatem [10] recolentes (4), eam exoremus [11] quatenus cum [12] ipsa [13] coram Deo, eiusdem [14] interventu, appareamus in [15] gloria, prestante Domino nostro Iesu Christo, cuius [16] honor et imperium permanet in secula seculorum. Amen [17].

[15] et commonitus *add.* 2ab. — [16] vel coactus *add.* 2ab. — [17] Igitur 2ab.— [18] gravius HENSCH. — [19] (c. i.) i. c. 2ab. — [20] (E. v.) Idem vero reclusus HENSCH. — [21] *om.* HENSCH. — [22] suo *add.* HENSCH. — [23] prenotavit 1b, 2ab.

13. — [1] beatissima virgine Christi 2ab. — [2] ad edificationem legentium 2ab. — [3] ac propalare *add.* 2ab. — [4] expolito 2ab. — [5] nusquam 2ab. — [6] quodcumque 1b, 2ab. — [7] et *add.* 1b ; vel *add.* 2ab. — [8] aliquatenus *add.* 2ab. — [9] supradicte 2ab. — [10] sanctitatem 2ab. — [11] (eam ex.) ex. eam instanter et humiliter 2ab. — [12] (cum... gloria) ipsius interventu sic transeamus per bona hec temporalia ut non amittamus eterna 2ab. — [13] (c. i.) *om.* 1b. — [14] eius 1b. — [15] cum 2ab — [16] cui 1b ; (cuius... seculorum) qui cum Deo patre ac Spiritu sancto vivit et regnat. Deus, trinus et unus in sec. sec. 2a ; qui ... regnat in secula 2b.

[17] Explicit Vita sanctissime Rolendis virginis de stirpe Karolidarum, cuius corpus requiescit apud Gerpiniam in dyocesi Leodiensi ad honorem Dei *add.* 2a ; Explicit Vita sancte Rolendis virginis *add.* 2b.

(1) La *trina monitio*, avec ou sans voies de fait, est un thème des plus usés, en hagiographie médiévale. Son origine lointaine remonte au triple appel adressé par le Seigneur au jeune Samuel (1 *Reg.* 3, 4-10).

(2) Le vocatif *fratres* de la recension gerpinnoise, évoquant une assemblée de fidèles, est évidemment antérieur à l'extension que lui a donnée Gielemans : *ad edificationem legentium.* PARADIS, p. 14 : « mes très-chers amys ».

(3) *Memoriam... innovare*, encore un composé préféré par l'auteur, pour signifier simplement : évoquer la mémoire. Ce serait une erreur de supposer qu'une autre Vie aurait précédé celle-ci.

(4) Le panégyrique de S^te^ Rolende se prononce à l'occasion de sa fête.

Dans le manuscrit 1a, originaire de Gembloux, on lit encore les prières suivantes :

Sustenta nos tuis precibus, qui peccando labimur, que choruscas in gloria, Rolendis, Christi famula.

Specie tua et pulchritudine tua, etc.

Oremus. Propiciare nobis, quesumus, Domine, per sancte Rolendis virginis tue merita gloriosa, ut eius pia intercessione ab omnibus muniamur adversis. Per Dominum nostrum.

En rééditant la *Vita Rolendis*, notre propos n'était pas de donner au problème de l'identification de S^te^ Rolende une solution définitive ; celle-ci, d'ailleurs, devra se réduire, nous le craignons fort, à un prudent *non liquet*. Nous avons surtout voulu verser au dossier de l'énigmatique sainte un texte qui se rapproche davantage de l'original, tout en y rattachant, sans aucun esprit de système, quelques observations. Outre les préambules qu'on a lus ci-dessus [1], voici donc une série de remarques dont il serait opportun, à notre avis, de tenir compte dans une discussion ultérieure du sujet.

1. Il conviendra, en traitant de la *Vita Rolendis* ou en la citant, de ne plus parler désormais de Jean Gielemans comme s'il en était l'auteur, ainsi qu'on le fait trop souvent, même si l'on admet qu'il s'est inspiré d'un texte préexistant [2]. A part les quelques variantes qu'il y a introduites en tant que compilateur d'un légendier qui s'adressait à un large public, le religieux de Rouge-Cloître n'a eu aucun rôle dans la composition du récit, qui est proprement gerpinnois. Laissons-le donc en dehors de toute argumentation sur le fond du problème, car, d'une part, il n'a pas de crédit personnel qui permette de l'y mêler et, d'autre part, le manuscrit de Gembloux est là pour démontrer qu'on aurait tort de supposer l'existence d'une Vie ancienne différente de celle que l'on connaissait grâce à Gielemans et qui serait perdue.

2. A l'analyse, la Vie s'est révélée comme un morceau artificiel, tardif, d'une tenue littéraire médiocre et sans liens contrôlables

[1] P. 329-331.

[2] Par exemple, le P. LEJEUNE, op. c., p. v et p. 68 ; J. ROLAND, *Sainte Rolende* p. 16 ; ID., *Charlemagne*, p. 465-466.

avec la réalité historique. Sa chronologie est inconsistante ; elle abonde en clichés hagiographiques qui sentent la fiction. Avant d'en retenir certains éléments parce qu'ils cadrent avec telle ou telle hypothèse qui aurait le mérite de la vraisemblance, on doit se convaincre d'abord qu'ils demeurent soumis, eux aussi, au doute méthodique qui affecte l'ensemble, aussi longtemps, bien sûr, qu'un document nouveau et indépendant ne viendra pas leur donner du poids.

3. L'intérêt principal de la *Vita* réside pour nous dans le fait qu'elle reflète apparemment la tradition locale telle qu'elle avait cours à Gerpinnes lors de la rédaction du texte, quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la véritable identité de S^te^ Rolende et de l'origine lointaine de son culte. Notons que la tradition qui s'exprime dans la *Vita* se maintenait au début du XVII^e^ siècle, puisque la *Vie de la noble vierge saincte Rolende* du curé Crespin Paradis, parue en 1620, n'y déroge en aucune façon.

Or, l'inventaire de cette tradition gerpinnoise, outre les données positives qu'elle contient, présente aussi, *a silentio*, un aspect négatif, lorsqu'on la confronte avec les hypothèses savantes des temps plus récents. Rolende, fille de Desiderius, roi de Gaule, a choisi de garder la virginité ; elle fuit le mariage, que ses parents lui destinent, avec un prince d'Irlande. Recrue de fatigue, elle meurt à Villers-Poterie sur le chemin qui devait la conduire à la communauté des Vierges de Cologne. A Gerpinnes, où elle est inhumée, sa tombe reçoit la visite de la reine, qui avait ordonné des recherches ; la mère de Rolende s'offusque de trouver exposée au soleil et aux vents la sépulture de sa fille, que des miracles ont déjà commencé d'illustrer. Sur le flanc droit de l'église, on construira une chapelle. Dans ce récit, comme il se présente, on ne saurait, sans le forcer, introduire le personnage de Didier, roi des Lombards exilé, ni surtout la figure d'une de ses filles répudiée, un an après ses noces, par Charlemagne. Entendre les expressions *Galliae gentes*, *Gallorum imperium*, *partes gallicanae* de la Gaule dite cisalpine serait, nous l'avons montré, une erreur. Quant au silence total sur l'infortune de Didier et sur l'union de sa fille avec le grand monarque d'Occident, comment le comprendrait-on de la part d'un auteur désireux d'exalter les mérites et la vaillance de son héroïne? En outre, n'insiste-t-il pas, dans tout son propos, sur la virginité, si jalousement professée, de Rolende? L'incompatibilité du scénario de l'hagiographe avec la

conjecture de ses origines lombardes et de son mariage royal est, au reste, admise par les érudits qui, de nos jours, inclinent à proposer ces vues nouvelles [1]. C'est ailleurs qu'entre les lignes de la *Vita* qu'il faudrait en chercher une plausible justification.

4. De cette justification, tentée naguère encore par M. J. Roland, il nous a fallu écarter déjà un argument de fait qui, par suite d'une confusion, manque totalement de support. Regardons-y de plus près.

Dans sa *Sainte Rolende, vierge royale*, M. Roland décrit ainsi certains éléments de la châsse d'Henri Libert : « ... Les bas-reliefs, en argent repoussé, forment autant de tableaux d'une originalité naïve et d'un fini surprenant représentant les diverses scènes principales qui se rapportent à l'histoire traditionnelle de sainte Rolende... » Il ajoute : « Sur l'un des versants, sont représentés : Charlemagne, saint François d'Assise, saint Étienne. Dans les pignons sont figurés saint Michel, patron de l'église, et sainte Hélène, patronne de l'abbesse de Moustier-sur-Sambre, dame de Gerpinnes... Deux statues la surmontent : celle du Sauveur du monde et celle de saint Crépin, patron du curé Crespin Paradis [2]. » Dans un article de date plus récente, le même auteur écrit : « Sur l'un des versants est représenté Charlemagne, assis à même le sol, tenant un livre ouvert de la main gauche et de la main droite un fanion, sur lequel sont dessinés trois fleurs de lys stylisées et un croissant [3]. » En note, cependant, M. Roland admet que son opinion a été contestée.

A priori déjà, on pourrait, en effet, s'étonner de voir la figure de Charlemagne mêlée, sur les panneaux d'un versant de la châsse, aux saints patrons des notables qui, sans doute, intervinrent dans les frais de l'exécution de celle-ci. De plus, il se fait que les caractéristiques du personnage représenté s'appliquent rigoureusement, non au puissant monarque franc, mais à S. Guillaume d'Aquitaine ou de Gellone [4]. Et la présence de ce saint n'a rien qui doive

[1] J. Roland, *Sainte Rolende*, p. 18 ; id., *Charlemagne*, p. 467-468. Sur les circonstances historiques du mariage de Charlemagne en 770, lire E. Delaruelle, *Charlemagne, Carloman, Didier et la politique du mariage franco-lombard*, dans *Revue historique*, t. 170, p. 213-224 ; cet article, imprimé en 1932, ne fait pas mention de S^te^ Rolende.

[2] P. 14-15.

[3] *Charlemagne*, p. 470.

[4] Voir, en dernier lieu, L. Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 3 : *Iconographie des saints* (Paris, 1958), p. 625-627.

surprendre ici : il était le patron de Guillaume de Bruges [1], alors maïeur de Gerpinnes. Le S. Guillaume de la châsse est auréolé, casqué d'un heaume à panache ; il tient une lance à gonfanon fleurdelisé et chargé d'un croissant qui doit rappeler des victoires remportées sur l'Islam. Le livre ouvert, dans sa main gauche, conviendrait mieux, il est vrai, à Guillaume de Maleval, fondateur des Guillemites, avec qui Guillaume de Gellone a été souvent confondu et qui débuta par le métier des armes. Pour confirmer qu'il s'agit bien du patron de Guillaume de Bruges, nous ajouterons que l'écusson de cette famille, la première de Gerpinnes, figure aussi sur les deux autres panneaux parallèles du même versant de la châsse (S. François et S. Étienne). Il ne reste donc aucune place au doute : Charlemagne n'apparaît nulle part sur la châsse [2]. Quant à l'écu aux lis de France qui orne l'un des pignons et que M. Roland rapporte à Charlemagne, considéré comme « le grand ancêtre de la famille royale française », il rappelle tout simplement que Rolende descendait du roi Desiderius, régnant en Gaule ou, équivalemment, en France (*Desiderius... Galliae gentibus imperavit*).

5. Si Charlemagne a joué un rôle dans l'histoire de S^te^ Rolende, le souvenir s'en était entièrement perdu à Gerpinnes ; on a pu le constater. A quel moment le nom du grand monarque a-t-il été évoqué par un auteur de l'époque moderne, à propos du récit qui nous occupe ? C'est Jean Molanus, croyons-nous, qui l'a imprimé pour la première fois dans ce contexte. Ses *Natales Sanctorum Belgii*, œuvre posthume, publiée à Louvain en 1595, contiennent, à la date du 13 mai, la notice *de sancta Rolende virgine Gerpiniensi* [3]. Elle a été tirée « ex historia manu-scripta, et rescripto domini Ioannis Brugii Gerpiniensis, Decani Namurcensis ». Nous connaissons l'*historia*, c'est-à-dire la Vie que nous rééditons ; quant au *rescriptum* du doyen de Namur Jean de Bruges, il doit s'entendre d'une lettre envoyée par cet ecclésiastique, originaire de Gerpinnes, en réponse à une demande d'information de Molanus [4].

[1] Mort en 1638, à l'âge de 70 ans.

[2] On trouvera une description détaillée de celle-ci dans le mémoire, cité plus haut, de M. et M^me^ A. De Valkeneer.

[3] F. 98-98^v^ ; dans l'édition de Douai (1616), f. 96-96^v^.

[4] Ce serait une erreur de supposer que Molanus indique ici une *Vie* écrite par Jean de Bruges, comme le prétend Lejeune, op. c., pp. 69 et 93 ; cf. J. Ro-

Le récit de ce dernier contenant un bref épisode étranger à la *Vita Rolendis*, il est permis de croire que Molanus le tenait de Jean de Bruges, se faisant l'écho d'une tradition locale qu'il connaissait bien [1]. Nous ignorons si les lignes suivantes, que nous extrayons des observations ajoutées par Molanus à sa notice, relèvent de sa propre inspiration — ce qui nous paraît assez probable — ou si elles ont leur source dans la réponse du doyen namurois : « Difficultas oritur de patre, qui nominatur Desiderius rex Galliae, cum is nusquam reperiatur in regum Galliae catalogo. Sed fortassis Desiderium regem vocat, quod filius fuerit regis, aut a rege originem traxerit. Talem enim loquendi modum quidam usurparunt. Aut parentem habuit Desiderium regem Longobardiae, quem Carolus magnus in Italia superavit et cum uxore et filia Leodium in exsilium relegavit. » C'est là, on le voit, une remarque d'érudit, présentée sous forme purement conjecturale.

Elle ne passera pas inaperçue. Citons seulement François Zutman, chanoine de Liège, qui en 1667 développera, dans une biographie de S^te^ Rolende [2], le double thème : Desiderius n'est autre que Didier, roi des Lombards, et Rolende est sa plus jeune fille, envoyée avec lui en exil à Liège. Zutman retient cependant de la *Vita* la fuite de l'héroïne devant l'union qui lui est proposée « avec un prince Écossois ». Quant à l'épouse répudiée par Charlemagne, écrit Zutman, c'était la fille aînée de Didier et elle s'appelait Hermingarde. Rolende, soucieuse uniquement de demeurer vierge et honorée plus tard comme telle, ne pouvait évidemment passer

LAND, *Sainte Rolende*, p. 25-26. Comme sources de ses notices, l'auteur des *Natales SS. Belgii* indique constamment l'*historia* ou *vita* (qui de son temps était demeurée souvent *manu-scripta*) et, ensuite, les informations complémentaires reçues par lettre (*ex rescripto*, *ex litteris*), ou oralement, de quelque personne autorisée, sollicitée par lui à cet effet. Au reste, une virgule sépare dûment l' « historia » du « rescriptum domini Ioannis Brugii ». — D'après la *Gallia christiana*, t. 3, col. 549, Jean de Bruges décéda le 24 octobre 1578.

[1] Cet épisode met en scène un serviteur de Rolende qui monte sur un arbre de la forêt afin de découvrir un lieu de refuge pour sa maîtresse exténuée. Les anciennes gravures sur bois représentant S^te^ Rolende ont conservé ce trait des récits populaires.

[2] *La princesse fugitive ou la Vie de sainte Rolende, vierge royale* (Liège, 1667), pp. 3-14, 25-26. A côté des « œuvres du Docteur Molanus », Zutman mentionne aussi, sans préciser, les « manuscrits de Mr. Jean Brugis » (dans l'avis, non paginé, au lecteur). Cela se borne, apparemment, à la notice des *Natales Sanctorum Belgii*, citée plus haut.

aux yeux de ce biographe, pour une femme renvoyée du trône sous prétexte de stérilité. Notons ici que l'opuscule de petit format paru anonymement à Namur, en 1750, sous le titre *La Vie de sainte Rolende vierge royale*, est tiré mot à mot de Zutman et défend par conséquent la même opinion.

Pour voir traiter à nouveau, grâce à un argument inattendu emprunté au folklore régional, l'hypothèse de l'origine lombarde de Ste Rolende, il faut attendre l'article publié en 1899 par dom Germain Morin dans l'organe, peu répandu, de la *Société diocésaine d'art chrétien* de Namur [1] : *Oger le Danois et le saint Oger honoré à Hanzinne au diocèse de Namur*. Absent de tout calendrier et de toute hagiographie officielle [2], ce S. Oger a été mis en relation avec Ste Rolende, au titre d'ami fidèle, par la tradition populaire. Son souvenir, s'est demandé dom Morin, ne dériverait-il pas du fameux paladin Oger (*Autcharius*, *Otgarius*), qui, avec le roi des Lombards, se retourna contre Charlemagne, puis fut vaincu et exilé ? Il aurait partagé la même infortune que Didier, la reine Ansa et une de leurs filles ; et « rien n'empêche que celle-ci se soit appelée Rolende », un nom qui a été porté par plus d'une femme de la lignée royale lombarde (*Rodelenda*) [3].

[1] P. 33-47.

[2] L'église d'Hanzinne (commune de la prov. de Namur, arr. de Philippeville, cant. de Walcourt) a pour patron S. Georges. On y conserve une châsse renfermant des ossements d'un « personnage des vieux temps que la tradition locale appelle saint Oger, en wallon saint Otgi » (Morin), ainsi qu'un « reliquaire en forme de bras, dinanderie de la fin du moyen âge », où le nom *Ogier* est gravé en lettres gothiques. Dom Morin ne signale aucun document écrit authentifiant ces restes, qu'il avait vus lui-même, au mois d'août 1892, lors d'une ouverture de la châsse. Les fidèles d'Hanzinne, assure-t-il, considèrent leur S. Oger comme un grand seigneur ; il n'a donc rien de commun avec S. Odger le diacre de Ruremonde, qui a, lui, un *dies natalis* (10 septembre).

[3] Il serait trop long d'analyser dans le détail les arguments proposés. On peut regretter notre manque d'information sur les origines et l'ancienneté du culte populaire de S. Oger à Hanzinne — ce qui permet trop aisément d'évoquer la nuit des temps —, ainsi que sur celles du rôle qu'on lui fait jouer dans le « Tour Sainte-Rolende ». Signalons qu'une partie notable de l'ouvrage de Mme R. Lejeune, *Recherches sur le thème : les chansons de geste et l'histoire* (Liège, 1948), est consacrée à la légende d'Ogier le Danois, au personnage historique du même nom, adversaire de Charlemagne dans la guerre lombarde, et aux « multiformes saints Ogier », en qui l'auteur, avec une hardiesse et une virtuosité parfois inquiétantes, reconnaît autant d'avatars de l'Ogier historique, se manifestant sous l'influence créatrice du folklore religieux : « Et

Enfin, trente ans après l'érudit bénédictin, M. J. Roland consacra au même sujet plusieurs études que nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer plus haut.

Observons que dom Morin, pas plus que Zutman, n'a vu dans la vierge Rolende, fille de Didier, une épouse de Charlemagne, tandis que M. Roland, lui, incline nettement vers cette dernière opinion, qui lui paraît résoudre au mieux l'énigme gerpinnoise [1]. Il reste, pourtant, qu'on a peine à s'expliquer le complet silence des anciens chroniqueurs liégeois sur cette épouse du grand monarque, si, vraiment, sa disgrâce l'avait conduite aux honneurs d'un culte dans l'Église [2]. Et que penser de la substitution ulté-

nous constatons, écrit Mme Lejeune, que du xe siècle au début du xiie, on voit fleurir dans des contrées aussi diverses que la Basse-Meuse, l'Entre-Sambre-et-Meuse, les Vosges, la Suisse, la Brie, le Bordelais et la Bavière, des cultes locaux de « saint Ogier » : soutiendra-t-on que ce n'est pas notre guerrier, transformé en un héros à la manière chrétienne, c'est-à-dire en un saint ? » (p. 191). Sur S. Oger d'Hanzinne, lire p. 105-111. On peut citer, à ce propos, l'avis, non moins péremptoire, d'un autre romaniste, L. Michel, dans une note de ses *Légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse* (Bruxelles, 1935), p. 127 : « Ajoutons qu'un saint Oger est honoré à Hanzinne ; ce personnage, qui, il n'y a pas à en douter, est l'Ogier des légendes épiques carolingiennes, est associé, dans la tradition populaire, à sainte Rolende, fille de Didier, roi des Lombards, vénérée à Gerpinnes, paroisse voisine d'Hanzinne. » Nous ferons observer que la « tradition populaire » n'a jamais vénéré Ste Rolende comme fille du roi des Lombards ; il s'agit là d'une conjecture érudite. Rappelons aussi que Jean d'Outremeuse, chantre d'Ogier le Danois, ignore Ste Rolende. Notons, enfin, que le regretté Fr. Baix, dont la compétence en matière d'hagiographie namuroise ne sera contestée par personne, mentionne, à propos de la procession de Gerpinnes, « la rencontre des reliques du bon serviteur Oger avec celles de Rolende ». Il paraît donc bien voir dans cet Oger l'*alter famulorum* du chap. 8 de la *Vita Rolendis*, qui par dévouement à la mémoire d'une maîtresse tendrement aimée demeura au pays de Gerpinnes, y mourut et y reçut une sépulture honorable. Cette opinion a le mérite de s'harmoniser avec une des données de la tradition locale, représentée par la Vie. Si elle a quelque fondement, on voudrait savoir à quelle époque et dans quelles circonstances Hanzinne reçut des « reliques » de ce personnage, devenu, pour le peuple, « saint Otgi ».

[1] F. Rousseau a réservé un accueil favorable à cette thèse, dans *Namurcum*, t. 10 (1933), p. 45-48. Le P. É. de Moreau y a fait écho dans son *Histoire de l'Église en Belgique*, t. 2 (Bruxelles, 1940), p. 276, ou t. 1, 2e éd. (1945), p. 319-320.

[2] Nous n'entendons nullement nier qu'un silence de commande a pu entourer, aux temps carolingiens et, par suite, dans les chroniques, le sort de la princesse lombarde après sa répudiation, ainsi que son nom véritable. Voir E. Dela-

rieure d'un thème en somme assez banal au souvenir d'une destinée aussi exceptionnelle ?

La *Vita Rolendis* doit être rangée parmi les textes qui intéressent les spécialistes de la littérature hagiographique comparée et les amateurs de folklore religieux ; elle laisse l'historien perplexe. Conservons, malgré tout, l'espoir qu'un élément positif, plus ancien que la *Vita*, se révélera quelque jour, ouvrant la voie à de nouvelles investigations et à une meilleure appréciation du cas de S^te^ Rolende. Nous serons alors des premiers à reprendre la plume.

Maurice Coens.

RUELLE, op. c., p. 217 ; cet auteur écarte en passant le nom de Désirée, emprunté par certains historiens à la *Vita Adalhardi*, c. 7, où il convient de lire *desideratam* (avec une minuscule) *Desiderii regis Italorum filiam*, et il ajoute : « Le mystère ne sera vraisemblablement jamais percé. »

LA VIE GRECQUE DE « SAINT » OSSIUS DE CORDOUE

Les historiens discutent encore sur la « chute » d'Ossius de Cordoue [1]. A-t-il signé un des formulaires ariens de Sirmium? Lequel? « Nous voudrions, écrivait Tillemont, qu'il nous fust permis de croire qu'il n'a rien souscrit contre la foy et que toute sa faute a esté de communiquer avec Ursace et Valens... Mais il faudrait démentir trop d'autoritez pour douter que ce grand Osius, qui avait défendu si longtemps et avec tant de vigueur la foy catholique, ne l'ait enfin condamnée par une signature qui, quelque forcée qu'elle fust, ne laissait pas d'estre criminelle, et qu'il n'ait donné les mains à l'impiété quoiqu'il n'y ait pas donné son cœur [2]. »

L'Église grecque s'est montrée indulgente pour l'évêque Ossius ; elle le compte au nombre des « saints confesseurs » [3] et lui consacre même une brève notice, sans aucune réserve, qu'on peut lire au synaxaire de Constantinople, à la date du 27 ou du 28 août [4]. Cette mention liturgique a embarrassé les Bollandistes

[1] Voir Victor C. De Clercq, *Ossius of Cordova* (Washington, 1954), p. 459-525 : bilan des diverses opinions chez les Anciens et les Modernes. Cf. *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 191-192 ; G. Bardy, dans Fliche et Martin, *Histoire de l'Église*, t. 3 : De la paix constantinienne à la mort de Théodose (1936), p. 153.

[2] M. Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire eccl.*, t. 7 (Paris, 1700), p. 317. Et le solitaire de Port-Royal de tirer la leçon : « C'est un triste et terrible exemple de la faiblesse humaine... Dieu a voulu montrer en lui que la persévérance est un pur don de sa miséricorde et qu'il ne la doit à personne » (p. 301).

[3] Il est qualifié d' *ὁμολογητής* dans les deux témoins les plus anciens du synaxaire grec : les mss. P (Patmos 266, éd. Dmitrievskij, *Τυπικά*, t. 1, p. 109) et H (Jérusalem, Stavrou 40, fol. 214^{v}).

[4] H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* (= Propylaeum ad *Acta SS.* Novembris), col. 929-930. Cf. *ibid.*, col. 575, l. 25 (au 31 mars). Les deux dates (27/28 août et 31 mars) sont aussi arbitraires que celles qui ont été assignées par le synaxariste aux « saints » moines tirés par lui de

du XVIIIe siècle qui, dans les *Acta Sanctorum* du mois d'Août, notent fort brièvement : « Sancti Patris nostri Hosii, episcopi Cordubensis, festum inscribitur Menoeis magnis Graecorum excusis... Magnus quidem ac celeberrimus hic vir fuit, nec non de fide orthodoxa immortalibus titulis meritus, sed *aliquid humani* in concilio Sirmiensi passus, dum Athanasii damnationi subscripsit, quamquam ante mortem resipuerit... Quia vero non scimus Latinos ullos martyrologos Fastis sacris nomen ejus intexuisse, nos eorum exemplum secuti operi nostro illum non inferimus [1]. »

Les Orientaux ont fait plus encore pour la mémoire d'Ossius : non seulement ils l'ont gratifié d'une notice dans le synaxaire, mais un dévot anonyme lui a composé une Vita. Le P. Fr. Halkin en signalait récemment l'existence dans le supplément de la *Bibl. Hag. Graeca* [2]. Grâce aux microfilms communiqués par M. l'abbé Richard, de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, j'ai pu collationner les deux manuscrits du XIe siècle contenant ce texte inédit :

Le cod. Vindobon. Hist. 45 (olim 14)[3], fol. 277v-278v ;

Le cod. Athen. Benaki, Éch. 141, fol. 227-227v : ce ms. ne donne que les cinq premiers huitièmes du texte. On a probablement arraché quelques feuillets, si bien que le texte s'interrompt brusquement en bas de page. Il n'existe entre ces deux mss. qu'un nombre infime de divergences : d'insignifiantes erreurs de graphie, imputables à l'iotacisme. La notice du ms. de Vienne pourrait avoir été copiée sur celle du ms. d'Athènes [4].

Une fois en possession de ce texte, l'éditeur devait s'efforcer de résoudre le classique problème des sources et de déterminer, dans la mesure du possible, la méthode de travail de l'hagiographe. Or cette *Vita Ossii* renferme deux longues citations d'Athanase, tirées de l'« Apologie pour sa fuite » :

la *Φιλόθεος ἱστορία* de Théodoret. Cf. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. 14 (1895), p. 420-421.

[1] *Acta SS.*, Aug. t. 6 (Anvers, 1743), p. 2F.

[2] *BHG*, 3e éd. (1957), t. 3, p. 33, n° 2182 : *Hosius.*

[3] A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand der hagiogr. und homilet. Liter.*, t. 1 (= *T. U.* 50, 1937), p. 686, n° 69. Ehrhard désigne ce ms. par le sigle W2.

[4] Il y a chez les Bollandistes un 3e ms., du XVIIe ou du XVIIIe siècle, le cod. 195, fol. 30-30v (C. Van de Vorst et H. Delehaye, *Catal. Graec. Germ.*, p. 240), sans doute copié sur celui de Vienne.

Τοῦτο δὲ πάλιν Ἀθανάσιος ὁ θαυμάσιος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἀπολογίᾳ συγγέγραφεν· « Τίς τοσοῦτον δύναται μνημονεῦσαι... — καθ' ἡμῶν ἐπιβουλαῖς. » Cf. *Sources Chrétiennes*, t. 56 (1958), texte critique et traduction de Jan-M. Szymusiak, *De fuga*, nº 4, l. 5, à 5, l. 13, p. 137-138 (= Migne, *P. G.*, t. 25, col. 649A9-C5).

Πάλιν ὁ μακάριος Ἀθανάσιος ἐν τῷδε διηγήσατο τῷ συγγράμματι· « Τίνα γάρ ποτε διώκοντες... — πεποιήκασιν οἱ δόλιοι. » *De fuga*, nº 3, l. 1-20 ; *S. C.*, p. 135-136 (= *P. G.* 25, 648B-C5).

Ces deux citations de saint Athanase occupent la moitié de la *Vita graeca* (79 lignes sur 160). Mais — détail très significatif — le citateur découpe fort habilement le texte de l'Apologie, omettant le passage où Athanase, après s'être répandu en éloges sur Ossius, formule de graves réserves sur ses derniers actes. Qu'on en juge : « Pourtant ils ont eu le front, écrivait Athanase, de s'attaquer à lui (Ossius), et cela parce que, tenu au courant des insinuations calomnieuses de leur impiété, il a refusé de souscrire à leurs complots contre nous. » La première citation s'arrête sur cette phrase louangeuse. Un coup de ciseaux heureux pour la mémoire d'Ossius a retranché la suite : « Il leur a bien, à la fin, sous les coups redoublés dont on l'accablait, à la vue des siens en butte à la persécution, cédé pour un moment. Que pouvait un vieillard au corps usé ? » (*De fuga*, 5 ; *S. C.*, p. 138). Et l'auteur d'enchaîner aussitôt par une seconde citation (*De fuga*, 3), où Athanase décrit la persécution dans toute son ampleur, s'exerçant contre les évêques fidèles.

Qui est responsable de ce découpage habile ? Non point l'auteur anonyme de la *Vita*, comme on pourrait le supposer, mais... Théodoret de Cyr ! Les éditeurs de son Histoire ecclésiastique, L. Parmentier, puis F. Scheidweiler [1], ont consciencieusement noté, au livre II, ch. 15, les deux emprunts au *De fuga ;* mais peut-être serait-il plus instructif encore de s'interroger sur les réticences du prélat historien. Pourquoi a-t-il dissimulé sciemment les griefs d'Athanase ? Repousserait-il comme fausses ces allégations ? Veut-il ensevelir dans l'oubli la défaillance finale d'un valeureux champion de l'orthodoxie ?

Ce premier noyau de documents sur Ossius, constitué par Théodoret à partir de fragments expurgés de l'« Apologia pro fuga », est inséré par lui dans un chapitre beaucoup plus vaste, qu'il consacre

[1] Theodoret, *Kirchengeschichte* (*GCS*, 1911 ; 2e éd., 1954), p. 129.

à l'histoire du synode de Milan (355). C'est ce chapitre (*Hist. eccl.* II, 15) qui passera, presque en entier, dans la « Vie de notre saint Père Ossius, évêque de Cordoue » : depuis *Αὐτὸς δὲ δὴ ὁ Κωνστάντιος, Μαγνεντίου* (éd. c., p. 128, 9) jusqu'à *ἐν Σαρδικῇ συνελεληλυθότων πρωτεύσας* (p. 131, 3). Pour composer sa notice, l'anonyme byzantin a recopié Théodoret avec une scrupuleuse fidélité, y compris les citations d'Athanase [1], s'accommodant à merveille d'un « montage » savant qui servait si bien la gloire de son héros.

A l'hagiographe que reste-t-il donc en propre? Un titre. Et encore est-il, plus vraisemblablement, l'œuvre d'un copiste ou de l'assembleur du ménologe : *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ὁσίου ἐπισκόπου Κουδρούβης τῆς Ἰσπανίας* selon le ms. de Vienne ; *Βίος ἐν συντόμῳ τοῦ ἐν ἁγίοις Ὁσίου ἐπισκόπου Κουδρούβης τοῦ ὁμολογητοῦ* selon le ms. d'Athènes.

L'hagiographe a composé une courte introduction, suivant les règles du genre : *Οὗτος ὁ Ὅσιος ἐπίσκοπος ἀνὴρ ἦν ἀσκητικώτατος, γνώσει θείᾳ καὶ ἀρεταῖς ἐνθέοις καταλαμπόμενος, ζηλωτής τε τῆς ὀρθῆς πίστεως καὶ διδακτικός, πραότητος ὁμοῦ καὶ πάσης κατανύξεως καὶ χάριτος πνευματικῆς πεπληρωμένος. Οὗτος οὖν καὶ ἐν τῇ μεγάλῃ διαπρέψας συνόδῳ, καὶ τῶν ἐν Σαρδικῇ συνελεληλυθότων πρωτεύσας, καὶ ἐν ἑτέραις πλείσταις συνόδοις καὶ ἕως βαθυτάτου γήρως καλῶς ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ ἀνατραφείς, ὕστερον ὑπὸ τῶν Ἀρειανῶν ἐξορίας τε καὶ θλίψεις πλείστας ὑπέμεινεν* [2].

Puis, en guise de conclusion, pour clore la notice de Théodoret [3],

[1] Il est évident que l'auteur de la *Vita graeca* n'utilise pas le texte d'Athanase directement : toutes les fois que Théodoret s'écarte d'Athanase — rarement d'ailleurs et pour des détails sans importance — la *Vita* s'accorde avec Théodoret contre Athanase. Voir, par exemple, Théodoret, p. 129, 12 *μάλιστα περιφανής* au lieu de *μάλιστα καὶ μᾶλλον ἐπιφανής* ; 129, 14 *ὀδυρόμενος* au lieu de *λυπούμενος* ; 130, 7 om. *κατὰ τῶν ἐπισκόπων αὐτῶν* ; 130, 9 om. *τὸν θαυμασιώτατον*. Toutefois la *Vita* introduit *δείλαιοι* 130, 14, au lieu de *δόλιοι* chez Théodoret et Athanase.

[2] Et encore les lignes : *οὗτος οὖν καὶ... πρωτεύσας* sont-elles aussi empruntées à Théodoret, p. 131, 1-3. Elles figurent donc deux fois dans la *Vita* d'Ossius : et dans l'introduction, et dans la citation de Théodoret.

[3] L'hagiographe a supprimé, comme absolument étrangères à son propos, les six dernières lignes de la seconde citation d'Athanase faite par Théodoret (p. 130, 14-20 : *Θεόδουλον... γράμματα* = Athanase, éd. c., p. 136). Le raccord de son introduction avec le texte de Théodoret cause quelque pertur-

l'hagiographe ajoute ces quelques lignes en forme de prière : *ἐν ἐξορίᾳ τὸν βίον κατέλυσεν, πολλὰ θαυματουργήσας καὶ μετὰ θάνατον. Ταῖς πρεσβείαις, Κύριε, τοῦ εὐγηροτάτου πατρὸς ἡμῶν Ὁσίου, τοῦ ἐν τῇ ἀρχιερατικῇ τάξει διαπρέψαντος, καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ὁμολογητῶν, ῥῦσαι ἡμᾶς ἐκ πάσης αἱρετικῆς βλάβης, ὅτι ἅγιον ὑπάρχει τὸ ὄνομά σου εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.*

Telle nous arrive par des manuscrits du XI^e^ siècle cette Vie d'Ossius. Ehrhard [1] pense que le ménologe auquel elle appartient

bation dans la syntaxe de la première phrase utilisée : *Κωνστάντιος γὰρ μετὰ τελευτὴν Κώνσταντος* (p. 128, 9). Au lieu de *πρῶτον μὲν* (p. 128, 15) on lit dans la *Vita* cette leçon curieuse : *ἤρετο μὲν*. N'empêche que l'hagiographe se montre dans l'ensemble exemplairement fidèle à sa source.

[1] EHRHARD, *l. c.*, p. 688 : « die verkürzten Texte von W2 sind die (unmittelbaren oder mittelbaren) Quellen der entsprechenden Synaxarnotizen ». Cf. note 2 et encore : « (Le ménologe de Vienne peut être considéré comme) der klassische Repräsentant des spätesten, unmittelbar vor dem Metaphrasten liegenden Entwicklungsstadiums der Monatsmenologien ». Citons la notice du synaxaire en soulignant les mots ou tournures apparentés à la *Vita :*

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ὁσίου ἐπισκόπου Κουδρούβης τῆς κατὰ τὴν Ἱσπανίαν. Οὗτος ὁ μακάριος ἐν ἀσκήσει τὸ πρότερον διαπρέψας καὶ παντοίαις ἀρεταῖς κοσμηθεὶς ἐπὶ τὸν θρόνον τῆς ἐπισκοπῆς Κουδρούβης προήχθη, ζῆλον θεῖον ὑπὲρ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως ἔχων, καὶ ἐν τῇ μεγάλῃ συνόδῳ παρῆν, τὴν ἀρειανικὴν λύσσαν διελέγχων καὶ ἀποκρουόμενος· καὶ τὴν γενομένην κατὰ τὴν Σαρδικὴν αὐτὸς συνεκρότει, καὶ τὰ πρῶτα ἐν τοῖς τότε συνελθοῦσιν ἐκέκτητο. Οὕτω πολλῶν καὶ ἄλλων ἐπισκόπων καὶ θεοφόρων πατέρων ὑπὸ Κωνσταντίου τῶν οἰκείων θρόνων ἀπελαυνομένων διὰ τὸ μὴ καταψηφίζεσθαι τοῦ μεγάλου Ἀθανασίου καθαίρεσιν, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν διὰ τὸ μὴ κοινωνεῖν τῆς Ἀρείου κακοδοξίας, ἐν ἐξορίᾳ παρεπέμφθη, καὶ πολλὰ δυσχερῆ καρτερήσας ἐν αὐτῇ τὸν βίον κατέλυσε (*Synax. Eccl. CP.*, l. c.).

Le rédacteur de la notice du synaxaire connaissait-il le texte de la *Vita?* On se défend difficilement de l'impression qu'il démarque l'introduction et la conclusion de l'hagiographe, glosant de façon originale sur *ἀσκητικώτατος*, faisant des allusions — tout en suivant rigoureusement l'ordre de la *Vita* — aux vertus (*ἀρεταῖς*), au zèle pour l'orthodoxie (*ζηλωτὴς τῆς ὀρθῆς πίστεως*), déplaçant le mot *διαπρέψας* cher à notre auteur, se référant au grand synode (Nicée), à celui de Sardique, laissant apparaître quelques vestiges de *συνεληλυθότων πρωτεύσας* et recopiant les premiers mots de la conclusion : *ἐν ἐξορίᾳ τὸν βίον κατέλυσεν.* On reste certes dans le domaine des hypothèses, mais ces rencontres ne sont peut-être pas fortuites et nous aurions, dans cette notice du synaxaire, le quatrième et dernier avatar de la Vie d'Ossius.

Notons que l'auteur du « Ménologe de Basile » ajoute un détail de son cru : transportant en Occident les usages de l'Église byzantine qui choisit ses évê-

est antérieur au synaxaire de Constantinople et aux remaniements du Métaphraste (deuxième moitié du x^e s.) : mince butin, s'il est vrai qu'elle n'apporte rien que nous ne sachions déjà par Théodoret ; mais son intérêt réside ailleurs, en ce qu'il nous a été possible de suivre les diverses étapes de sa genèse : éloges d'Athanase sur Ossius, nuancés de réserves ; silence volontaire de Théodoret sur la partie négative du dossier ; addition par un hagiographe byzantin d'une introduction et d'une conclusion au chapitre de l'Histoire ecclésiastique (II, 15) relatant le synode de Milan. La formation de la *Vita graeca* d'Ossius permet d'expérimenter *quasi in vivo* des phénomènes de mutation combien fréquents dans l'hagiographie byzantine.

Paris. Michel AUBINEAU, s.j.

ques dans les monastères, il a fait d'Ossius un moine promu à l'épiscopat : *καταλιπὼν τὸν κόσμον καὶ γεγονὼς μοναχός, καὶ ἐν ἀσκήσει πολλῇ πρότερον διαπρέψας καὶ παντοίαις ἀρεταῖς διαλάμψας καὶ θαύμασι πολλοῖς κοσμηθείς, ἐχειροτονήθη παρὰ τοῦ τῆς Ῥώμης ἀρχιεπισκόπου τῆς πόλεως Κορδούβης ἐπίσκοπος* (*P.G.*, t. 117, col. 608D).

FRAGMENT D'UN MÉNOLOGE A VENISE

(VEN. MARCIANUS GR. 177)

Le fragment dont il est question ici a échappé aux recherches du savant auteur du catalogue des manuscrits hagiographiques grecs de Venise [1], aussi bien qu'à celles de Mgr A. Ehrhard [2]. C'est le sort trop souvent réservé aux restes de manuscrits utilisés comme feuillets de garde.

Mon attention a été attirée, il y a désormais quelque trente ans, par les deux beaux feuillets provenant d'un manuscrit hagiographique qui servaient de garde à la fin du *Venetus* 177 (coll. nº 347), exemplaire de la *Synopsis Basilicorum*, du XII^e^ siècle. La qualité de l'écriture, légèrement penchée à gauche, le soin apporté à la copie, l'élégance de la mise en page avaient immédiatement évoqué à ma mémoire notre beau ménologe parisien, daté de 890 (*Parisinus gr.* 1470) [3]. A l'examen détaillé de l'écriture, il fallut en rabattre : notre morceau ne peut guère être daté que du deuxième quart du X^e^ siècle.

La double feuille conservée constitue dans le *Venetus* 177 les folios 177 et 178. Il y a deux colonnes de texte par page, comprenant chacune quarante-trois lignes. La marge extérieure est très large.

Le texte correspond à deux documents qui figuraient au début d'un ménologe prémétaphrastique de novembre [4]. On a d'abord un morceau des Miracles des SS. Côme et Damien, *BHG*[3] 390 : *Περὶ*

[1] H. Delehaye, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae D. Marci Venetiarum*, dans *Anal. Boll.*, t. 24 (1905), p. 169-256.

[2] *Überlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griech. Kirche*, t. 1-3 (1937-1952). Cet inventaire de l'hagiographie grecque forme les tomes 50 à 52 des *Texte und Untersuchungen*. Il reste malheureusement inachevé.

[3] *Catal. Graec. Paris.*, p. 147-151 ; Ehrhard, *op. c.*, t. 1, p. 258-266.

[4] A moins qu'ils ne proviennent d'un ménologe trimestriel ou bimestriel, comme ceux qu'Ehrhard décrit, *t. c.*, p. 372-375 et p. 410-413.

τοῦ μεμοριαλίου (miracle 33 de l'édition de L. Deubner, *Kosmas und Damian*, Teubner, 1907). Le passage va de πολλῇ καὶ ἀναισθησίᾳ (p. 181, l. 36 de l'édition) aux mots πατὴρ τοῦ μέλλοντος αἰῶνος (p. 182, l. 95). Il y a en cet endroit une fin de chapitre (milieu de la colonne de gauche du folio 177^{v}). Le miracle n'était donc pas transcrit en entier.

Suit immédiatement le texte de la Passion des saints martyrs Aphthonius, Pégasius, Acindynus, Elpidéphorus et Anempodistus (*BHG*^{3} 22), qui est le second des documents recueillis sur ces martyrs dans les *Acta Sanctorum Novembris* (t. I, 1887, p. 461). Le folio 178^{v} se termine *ex abrupto* par τῶν μαρτύρων οὕτως καρτερούντων (*ibid.*, p. 479, l. 13). Il n'y a pas continuité de texte entre le bas du folio 177^{v} et le haut du folio 178. Quatre pages manquent, la double feuille conservée étant la troisième d'un quaternion (folios 3 et 6 de ce cahier).

Il ne manque pas dans nos bibliothèques de fragments de ménologe ayant pareillement servi de feuillets de garde (ainsi dans le fameux *Parisinus gr.* 2712, collection d'Euripide, Sophocle et Aristophane, un beau fragment de la Vie de S. Sabas [1].

Vu la qualité de l'écriture et du texte des folios de garde du *Venetus* 177, on regrettera la perte du ménologe ancien dont ils faisaient partie. Je n'ai pas trouvé dans les collections hagiographiques d'exemplaire auquel pût manquer le morceau ainsi recueilli. Mais des recherches plus méthodiques donneraient peut-être de meilleurs résultats.

Paris. Alphonse Dain.

[1] Ce fragment, signalé par Omont dès 1888 (*Inventaire sommaire*, t. 3, p. 29), n'a été mentionné ni dans le *Catal. Graec. Paris.*, ni dans le grand ouvrage d'Ehrhard. Il s'agit de la Vie de S. Sabas par Syméon Métaphraste. Le fragment correspond, dans M. I. Gédéon, *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον* (1899), au passage allant de la p. 267, col. gauche, l. 29, à la p. 268, col. gauche, l. 28.

NOTES D'HAGIOGRAPHIE CELTIQUE

45. Le trésor mérovingien de Sutton Hoo, S. Feuillen et S. Éloi.

Le tumulus de Sutton Hoo, dans le Suffolk, à 9 milles au nord de Felixstowe, fut, en 1939, une des trouvailles archéologiques les plus remarquables depuis de longues années. C'est un mausolée élevé à la mémoire d'un chef dont le corps avait disparu ou avait été inhumé ailleurs, peut-être dans une église ou en terre bénite si, comme certains indices le suggèrent, il était chrétien. Selon les vieux rites germaniques, le mobilier sépulcral comprenait, avec les objets précieux chers au défunt, une grande barque funéraire.

Pour le dater, on dispose surtout d'un petit trésor de quarante pièces d'or mérovingiennes (dont trois martelées en vue d'être remises au creuset), accompagnées de deux petits lingots du même métal. M. John Allan, dans un rapport imprimé par M. R. L. S. Bruce-Mitford [1], a songé à S. Éloi : « There are no coins in the find bearing Eligius' name, but a number have types introduced by him or are later imitations of his types. » Il ajoute : « It does not represent the currency of England at the time nor is it money brought back from a trip on the continent. The presence of the ingots and defaced coins in it which would not get into ordinary currency suggests it was originally in a moneyer's or a tax collector's office (they were closely connected under the Merovingians) and looted from there and brought to England. » Mais, sans entrer dans des détails techniques, contentons-nous d'enregistrer l'avis d'un excellent numismate, M. Philip Grierson : « A provisional conclusion is that the hoard cannot be earlier than 650, since it contains a number of coins which any numismatist must ascribe to the 640's. On the other hand it is unlikely to have been buried at any date later than 660, both for the reason just given and

[1] Dans *Antiquity*, n° 102 (1952), p. 77-78.

because it contains no obviously late types or any specimens of the debased gold which became normal towards the end of the century [1]. »

On n'ignore pas les difficultés et les obscurités de l'histoire d'Est-Anglie au VII^e siècle. Sir Frank Stenton vient d'y répandre quelques rayons de lumière, dans le chapitre qu'il a donné à un volume récent en l'honneur du professeur Bruce Dickins [2]. Son attention se fixe particulièrement sur la figure énigmatique du roi Æthelhere, un chrétien, mais qui se fit l'allié, contre le roi Anna, son frère, de Penda de Mercie, païen militant. Il conclut en suggérant que le monument funéraire de Sutton Hoo pourrait avoir été érigé à la mémoire de ce roi, mais il n'a pu mettre la main sur un document qui l'établisse.

Or, il existe un texte rapportant les circonstances où un petit trésor mérovingien pourrait avoir été acheminé vers l'Est-Anglie, exactement à la date que postulent les numismates : c'est l'*Additamentum Nivialense de Foillano* (*BHL.* 3211), appendice à la Vie de S. Fursy (*BHL.* 3209-3210) dans quelques manuscrits [3]. La pièce est du meilleur aloi, rédigée à Nivelles par un clerc ou un moine de l'abbaye aux hommes, du vivant de S^te Gertrude, selon toute apparence, et peut-être dans les quelques mois qui suivirent l'assassinat de S. Feuillen et la découverte de son corps (un 31 octobre et le 16 janvier suivant, probablement en 655-656 [4], certainement avant 658-659).

Ce qu'il écrit, l'auteur nivellois ne saurait guère le tenir que des réfugiés de Cnobheresburg [5], accueillis dans le roman pays de Brabant au terme de leurs aventures. Celles-ci leur étaient arrivées

[1] *The Dating of the Sutton Hoo Coins*, ibid., p. 86. M. Grierson a bien voulu nous écrire, le 17 juin 1960 : « Nothing relevant to the dating of Sutton Hoo has been published since I wrote, and I still believe that this date is correct. »

[2] *The East Anglian Kings of the Seventh Century*, dans *The Anglo-Saxons*, Studies in some Aspects of their History and Culture, éd. par Peter CLEMOES (Londres, 1959), p. 43-52.

[3] Sur l'*Additamentum Nivialense*, voir, parmi nos *Notes d'hagiographie celtique*, le n° 38 (*Anal. Boll.*, t. 75, 1957, p. 379-382), indiquant tous les témoins que nous en connaissons.

[4] *Anal. Boll.*, t. c., p. 393.

[5] Ce nom n'y figure pas ; il se tire de Bède, *Hist. eccl.*, livre III, chap. 19. Le site de la fondation de S. Fursy serait bien le fort romain de Burgh Castle, dans le Suffolk, à deux milles et demi de Great Yarmouth, sur lequel Louis H. Dahl a fait tout un volume (*The Roman Camp and the Irish Saint at Burgh Castle* [Londres, 1913], avec cartes et plans).

quelques mois peut-être après la mort de S. Fursy, placée le 16 janvier 649 ou 650 par des motifs qui n'ont rien à voir avec le petit trésor mérovingien de Sutton Hoo [1]. Voici le début, qui seul nous intéresse :

> Post discessu vero beati viri Fursei, tempestas illa, quam ille in spiritu praeviderat, ultramarinis deseviebat in oris. Expulso namque christianissimo rege Anna, incursu gentilium monasterium, quod ibidem construxerat, monachis distractis rebusque omnibus spoliatus est. Ipse abbas Foilnanus, uterinus supradicti viri frater, sub custodia moriturus ductus esset, nisi illum divina dextera, nunciato adventu supradicti Annani regis perterritis gentilibus, propter multorum servasset profectum. Monachis enim de captivitate redemptis, sanctis quoque inventis reliquiis, sacro altaris ministerio et libris in navi oneratis, ipse postremum Francorum petivit terras atque in eodem loco quo beatus Furseus sepultus est, a supradicto Erchinoaldo patricio suscepti sunt [2].

On se représente la détresse anxieuse de cet abbé irlandais, qui vient d'échapper à la mort par miracle, grâce à un retour en force d'Anna, et se retrouve, dénué de tout, sur la terre d'exil ravagée par les guerres [3]. Il lui faut de l'or pour racheter ses moines

[1] *Anal. Boll.*, ibid.

[2] Éd. Krusch, *M.G.*, Scr. rer. merov., t. 4, p. 449, lignes 18-27 (qui porte bien *discessu* et *spoliatus est*).

[3] Le lecteur aura observé que, selon l'*Additamentum*, les moines ont été dispersés, faits prisonniers et rachetés, tandis que les reliques ont été simplement « trouvées », c'est-à-dire retrouvées là où sans doute on avait eu le temps de les cacher. Que les objets du culte et surtout les livres aient pu être mis en sûreté aussi, c'est non moins plausible : si Cnobheresburg est bien Burgh Castle, les murs et les décombres romains offraient toute facilité de les dissimuler. La petite troupe aurait-elle pu se mettre en route, ces précautions prises, et aurait-elle inopinément rencontré une bande ennemie en armes ? Les mains vides, quelques moines sont tout juste bons à être mis à la rançon ou à être vendus comme esclaves. Le prix exigé par tête pourrait se calculer, au moins approximativement, si nous avions une idée du nombre de ces exilés volontaires de l'Irlande, auxquels s'étaient joints vraisemblablement des Angles. Mais tenons-nous à Sutton Hoo la totalité de la rançon ou une partie seulement, le solde ayant pris la forme de vaisselle plate ou d'autres objets utilisables en métal précieux ? Rien ne permet d'en décider. Quelques raisons, du reste, donnent à penser que plusieurs moines réussirent à s'échapper. Le nord ou le nord-ouest serait la direction la plus probable de leur fuite. S. Colmán, le futur évêque de Lindisfarne, ensuite fondateur d'Inis Bó Finde et de Mag nEo dans l'ouest de l'Irlande, semble avoir laissé des traces d'un passage ou d'un séjour, à la tête d'un petit monastère, avant 661 (ci-dessus, p. 272-274). Et,

prisonniers, et d'urgence, avant qu'ils ne soient vendus au loin comme esclaves. L'Irlande, sa patrie, est inaccessible, toute la Mercie, avec une bonne partie de l'Est-Anglie, étant aux mains de Penda et de ses alliés. Quant à s'y rendre par mer, que de temps cela prendrait !

Vers qui se tourner dans cette extrémité ? Vers le pays des Francs et les amis riches de feu son frère Fursy, en particulier vers cet Erchinoald, maire du palais d'Austrasie, qui avait choisi Fursy pour le baptême de son propre fils [1]. Dans cette occasion précisément, lors du repas de fête qui avait suivi la cérémonie, Fursy avait obtenu d'Erchinoald la libération de six prisonniers, petite histoire qui devait être connue à Cnobheresburg, car elle se place au début du séjour de Fursy sur le continent, antérieurement à la fondation de Lagny. Feuillen n'ignorait pas non plus qu'après la mort de son frère et en dépit de grandes difficultés et d'intrigues, le maire du palais avait réussi à s'emparer des reliques pour leur donner d'abord une sépulture provisoire dans un *porticus* de son église de Péronne. Quatre ans plus tard, Erchinoald procéderait à leur translation solennelle. L'un des deux évêques qui y prêteraient leur concours serait S. Éloi, de Noyon-Tournai [2], le fameux orfèvre, avec qui Erchinoald entretenait d'excellents rapports et qui remplissait encore les fonctions de monétaire de Dagobert II.

Ces considérations invitent à penser que le petit trésor de pièces mérovingiennes exhumé en 1939 à Sutton Hoo pourrait être arrivé en Est-Anglie, en réponse à l'appel de S. Feuillen, afin de lui permettre de racheter ses moines prisonniers. Ceux-ci étaient tenus à rançon soit par Penda, soit par un de ses lieutenants ou alliés,

vers la même époque, faudrait-il rattacher au même exode les origines du culte de S. Patrice à Glastonbury ?

[1] *Vir Domini memoratus Erchinoaldus, audiens eius famam, obviam ei perrexit, orans et postulans ut veniret ad domum eius, ad palatium Perronensis vici, et in sacrum baptisma filium suum poneret et a fonte susciperet* (*Vita Fursei*, *BHL.* 3213, éd. Krusch, t.c., p. 443, *Virtutes*, § 10). Le rôle de ministre du sacrement et celui de parrain sont ici combinés de façon fort peu canonique. On se souviendra que les *Virtutes*, seul texte qui mentionne ce baptême et la libération des prisonniers qui s'ensuivit, le cèdent de beaucoup en valeur historique à la *Vita Fursei* elle-même, sous sa forme première, et surtout à l'*Additamentum*.

[2] L'autre évêque était S. Aubert de Cambrai : *Ibi post tot annos inmaculatum corpus reverentissimis subvectus* (sic) *episcopis Eligio et Audopertho transfertur* (*Vita Fursei*, éd. cit., p. 439, § 10).

parmi lesquels Æthelhere était le seul qui eût un intérêt personnel et direct à pousser à fond la campagne en Est-Anglie. Nous sommes ainsi conduit à suggérer qu'Æthelhere avait commandé les troupes qui conquirent la région de Yarmouth [1], qu'il toucha la rançon des moines ou du moins une part de leur rançon, et qu'il conserva cet or jusqu'à sa mort, sur le champ de bataille de Winwæd, en 655 [2]. Ces monnaies n'étaient pas coursables en Angleterre, presque toutes ne l'étaient même plus sur le continent, et les deux lingots ne pouvaient recevoir d'autre emploi [3].

Quant à l'atelier de monétaire mérovingien que postulent les numismates, n'est-il pas naturel de suggérer que ce ne fut pas une officine quelconque, pillée lors d'un raid imaginé pour les besoins de la cause, mais bien celle même de S. Éloi, contribuant par cette riche aumône à la libération des prisonniers? On tirerait même argument de ce que pas une seule de ces quarante pièces n'est à sa marque, alors qu'il s'en rencontrait partout de lui dans la Francie du nord. Homme discret et fidèle observateur du précepte évangélique, Éloi ne devait guère tenir à se mettre en vedette ; artisan

[1] Pour fixer les détails de cette campagne de Penda contre Anna dans le sud du Norfolk, l'*Additamentum* ne fournit que les repères suivants : après la mort de S. Fursy (16 janvier 649 ou 650) et assez de temps avant celle de Ste Iduberge ou Itte (8 mai 652) pour placer dans l'intervalle, outre les événements rapportés dans la citation ci-dessus (p. 366), un bref séjour des réfugiés à Péronne (*non multo post*, éd. cit., p. 449-450), leur accueil à Nivelles, la donation de Fosse et le premier établissement des Irlandais en ce lieu.

[2] *Aedilheri, frater Anna regis Orientalium Anglorum, qui post eum regnavit, auctor ipse belli, perditis militibus sive auxiliis, interemtus est* (Bède, *Hist. eccl.*, livre III, chap. 24).

[3] Feuillen, dans sa détresse, a peut-être eu le temps de faire intervenir aussi Hereswith, sœur de Ste Hilda et épouse, sinon veuve déjà, d'un frère d'Æthelhere et d'Anna, Æthelric. Elle était devenue, dès avant 647 (Stenton, op. c., p. 46), moniale à Chelles, à 8 kilomètres de Lagny, la fondation de S. Fursy. Chez Bède (op. c., livre IV, chap. 23), ce frère est remplacé par un neveu, Aldwulf : erreur ou répétition du même nom dans la famille. Complètement embrouillées par les malencontreux efforts de Florent de Worcester, à qui W. G. Searle et C. Plummer avaient accordé trop de confiance, ces généalogies ont été mises au clair par Sir Frank Stenton. Trois filles d'Anna se firent moniales : Ste Æthelburh (Aubierge) à Faremoutier-en-Brie (à 5 lieues de Lagny), Ste Æthelthryth (Audrey) à Ely, et Ste Wihtburh à Ely également ; mais il ne faut pas s'attendre que les trois filles d'Anna aient eu, dans les circonstances de cette année-là, beaucoup d'influence sur le cœur de leur oncle Æthelhere, en guerre contre leur père.

gallo-romain qui, de longue date, savait le prix du métier et du tour de main, et ce qu'il en coûte de soin pour parfaire le bel ouvrage, il aura sacrifié de grand cœur, à la cupidité de ce chef lointain et fort barbare, de l'or en lingots et des pièces vouées au creuset — mais de la monnaie neuve, sonnante et trébuchante, à son coin, que non pas ! Absence de nom, ici, vaut signature.

46. Les inscriptions métriques de l'église de Péronne.

L'occasion s'est présentée déjà de citer les vers de Cellanus, abbé de Péronne, concernant S. Patrice, dans le manuscrit de la Laurentienne *Plut.* LXVI, *cod.* 40 [1]. Ni Traube [2] ni Kenney [3] n'ont remarqué que l'attribution à Péronne des deux petits groupes d'hexamètres du fol. 61[v], l'un de 8, l'autre de 10 vers, se renforce par la comparaison des deux vers qui les précèdent presque immédiatement et que voici avec les émendations de Traube [4] :

Iustus apostolicos aequat Salvator amicos :
Clavibus hic Petrum, hic Paulum legibus ornat.

C'est bien une inscription destinée, comme le groupe de 8 hexamètres, à une église où l'on vénérait, à côté de S. Patrice, attesté d'autre part, les princes des apôtres. Or, tel était exactement le cas de Péronne, au témoignage de Jacques Desmay, chanoine du lieu : « Ceste Chappelle estoit dediée au nom de S. Pierre et de S. Paul, là S. Fursy auoit vne particuliere deuotion, et y fist apporter ces deux corps saincts qu'il auoit amené d'Hybernie, sçauoir de S. Beodanus et Meldanus, et là les fit ensepulturer honorablement. Mais le temps qui fait enseuelir toutes choses en oubly a priué la posterité de la cognoissance de ceste tant precieuse sepulture iusques à ce qu'il plaira à Dieu la reueler [5]. »

Le dernier des hexamètres qui forment le petit poème en l'honneur de S. Patrice ne présente aucun lien avec ce qui le précède immédiatement. Sa position dans le manuscrit n'invite pas à le

[1] *Anal. Boll.*, t. 63 (1945), p. 73.

[2] *Perrona Scottorum*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière, Phil.-hist. Klasse, 1900, p. 497.

[3] *The Sources for the Early History of Ireland*, t. 1 (New-York, 1929), p. 507.

[4] Le manuscrit porte *Iusta* et deux fois *hinc*, pour un *hic* hiberno-latin.

[5] *La Vie miraculeuse de S. Fursy*, 2[e] édition (Paris, 1623), p. 131.

joindre non plus aux deux vers sur les SS. Pierre et Paul, comme ce serait possible à la rigueur. Comme il y est question de deux saints, il semble qu'il faille le détacher du reste et y voir le début d'une troisième inscription, pour la même chapelle, commémorant les SS. Beoán et Meldán :

Ambo stelligeri capientes praemia caeli... [1]

Le passage de J. Desmay est intéressant surtout parce que la tradition locale qu'il rappelle, dérivant, à ce qu'il semble, des inscriptions en question et du patronage des autels, réduit au nombre acceptable de deux les apôtres, ou même les douze apôtres, des textes plus anciens. Péronne avait un autel de Saint-Pierre [2], dédicace qui n'a rien que d'ordinaire dans la Gaule du VII^e^ siècle, mais qu'il peut être utile de noter en passant à cause d'un lien imaginable avec les reliques du prince des apôtres signalées très tôt à Armagh et à Baslick, et que l'on se plaisait à faire remonter jusqu'à l'époque même de S. Patrice.

47. Atrium Cemani dans la Vie de S. Ibar.

Dans la *Vita Ibari* [3], nous avons laissé en suspens l'identification d'un nom de lieu qui eût exigé, dès la première phrase du texte, une place disproportionnée : *Quodam tempore Lugna cum uxore sua ad atrium Cemani in terra Crimtani, in qua Colmanus Nemani filius tunc rexisse perhibetur, venerat.*

Colmán mac Nemáin se retrouve dans les généalogies des saints, non comme honoré d'un culte, mais en qualité d'ascendant ou de collatéral [4]. Il faudrait tenter de déterminer son domicile, l'*atrium Cemani in terra Crimtani* [5]. Cet *atrium*, dont la suite du texte montre qu'il s'agit de l'habitation d'un dynaste local, peut représenter l'irlandais *dún*, *les*(*s*) ou *ráith* (« fort, ferme fortifiée, enclos

[1] Nous reviendrons ailleurs sur S. Beoán et S. Meldán.

[2] *Virtutes Fursei*, éd. cit., p. 448, ligne 7.

[3] Éditée par nous, *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 439-441.

[4] Ibid., p. 432, note 2, et p. 433, note 2.

[5] On se souviendra que l'*amanuensis* chargé par Rosweyde de copier cette série de Vies n'était ni fort attentif, ni même fort soucieux de comprendre ce qu'il écrivait. En matière de noms propres étrangers, fussent-ils latinisés, toutes les bévues sont chez lui possibles, sinon probables, et ses défauts ne permettent pas de déceler une méthode quelconque dans l'anarchie.

remparé »), peut-être aussi *tech* (« maison, demeure »), et d'autres mots encore [1]. Le substantif était suivi, le plus souvent, du nom d'un propriétaire ou ancien propriétaire, au génitif. Au latin *Cemanus* correspondrait, lettre pour lettre, un irlandais *Cemán*. Il ne semble pas que la toponymie ancienne de l'île ait gardé le nom de Cemán joint à *dún*, à *les*(*s*), à *ráith* ou à *tech* [2], et la liste des hameaux et paroisses d'Irlande, relevés lors du recensement de 1901, n'apporte rien non plus, dans la région qu'indiquent les mots *in terra Crimtani*. La généalogie paternelle et maternelle de S. Ibar [3], certains éléments de sa biographie aussi, circonscrivent les recherches à l'ancien royaume de Mide et particulièrement aux baronnies d'Upper Slane et de Lower Slane, d'Upper Kells et de Lower Kells, avec la baronnie de Morgallion, qui s'étend entre Slane et Kells, au comté actuel de Meath.

[1] *Atrium*, dans cette acception, semble particulier au latin d'Irlande. Par exemple, dans le récit de la fondation de Lismore (Less Mór, « Grand *Less* ») : *Postea benedicens sanctus pontifex* (Carthagus) *cum ceteris sanctis illum agrum, circulum civitatis assignaverunt... « In Dei voluntate paramus atrium modicum hic sepire circa sarcinas nostras. » ... « Non parvum atrium erit, sed magnum. » ... « Nam ex hoc nomine iste locus semper vocabitur Less Mor scotice, latine autem Atrium Magnum »* (*Vita Carthagi seu Mochudae*, *BHL.* 1624, § 65, éd. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. 1, p. 197). De même dans la Vie de S. Comgall de Bennchor (*BHL.* 1910, § 52, éd. Plummer, op. c., t. 2, p. 19) : *in castro quod dicitur latine Atrium Magnum, scotice autem Raith Mhor.* En latin du Pays de Galles, *atrium* paraît avoir eu le sens spécial, à Llancarfan, de lot de terrain assigné à chacun des membres de la communauté, où celui-ci avait son domicile personnel et vraisemblablement l'*officina* qui lui était confiée, s'il était *officialis* (*Atrium Coquine*, *Atrium Pistrine*) : *Sanctus Cadocus constituit XXXVI canonicos... et totidem atria, in quibus haberent canonici sua edificia* (*Vita Cadoci*, *BHL.* 1491, § 48, éd. A. W. Wade-Evans, *Vitae Sanctorum Britanniae et Genealogiae* [Cardiff, 1944], p. 120 ; la liste de 27 de ces *atria* est donnée au paragraphe suivant).

[2] Ceman, nom d'homme, se rencontre, selon Kuno Meyer (*Contributions to Irish Lexicography*, à ce mot), dans le Livre de Leinster, fac-similé, p. 213, col. 2, ligne 19. On lit à cet endroit le poème de *Dindshenchas* sur Nemthend, qui débute par les mots *Dreco ingen Chalcmaíl chrúaid*, avec la liste des fils de Fergus Lethderg. E. J. Gwynn, depuis la publication des *Contributions*, a donné de cette pièce une édition très soignée. Il ne signale pas de variante *Ceman* à la leçon *Caemán*, qui serait celle de tous les témoins, au nombre de huit (*The Metrical Dindshenchas*, t. 4 [Dublin, 1924], p. 14). *Ceman* serait donc une erreur de lecture sur le fac-similé lithographié. La même liste présente un *Cenán* pour lequel Gwynn n'indique non plus aucune variante.

[3] *Anal. Boll.*, t. c., p. 444-446.

Le texte irlandais du Livre de Leinster, qui rapporte les mêmes faits, les situe à *Ráith Cennaig* [1], et nous avons été conduit à admettre que son auteur avait en vue Rathkenny : c'est, dans la baronnie d'Upper Slane, un hameau et paroisse, tout proche des limites de Lower Slane et Morgallion.

Plus d'une région de l'Irlande pourrait se dire en latin *terra Crimtani*. L'ensemble des détails que nous venons de réunir invite à supposer que le terme celtique latinisé de la sorte et à quoi rien ne correspond dans le récit irlandais était *Cremthann*, territoire d'assez faible étendue qui se rattachait aux Airgialla et devrait se chercher dans les baronnies actuelles de Slane, Upper et Lower [2]. Dans la liste des victoires irlandaises sur les Scandinaves, au chapitre 23 du *Cogadh Gaedhel re Gallaibh* [3], la dernière qui soit localisée est celle de Rath Commair, remportée par le roi Mael Shechlainn (949-1022). Le site n'en est pas déterminé avec certitude. J. H. Todd a pensé [4] que ce fort (*ráith*) du confluent (*commar* [5]) devait être situé dans les terres de la famille même d'où était issu le vainqueur. Il a suggéré Cluain Iraird, où la Boyne reçoit quatre ou cinq petits tributaires. C'est qu'il se rappelle l'expression Comar Cluana Iraird (« le confluent de Cluain Iraird »), pour un site appelé ailleurs Comarchu [6] et qui serait représenté aujourd'hui par le hameau de Cummer, non loin de Clonard [7]. La forme la plus ex-

[1] Ibid., p. 442, § 5.

[2] Cremthann est généralement décrit, avec plus ou moins de précision, comme situé au comté de Louth, lequel, en effet, touche à l'est les deux baronnies en question. Les limites de comtés ne coïncident pas nécessairement avec celles des divisions politiques de l'île au v[e] ou au vi[e] siècle et, en outre, cette région frontière de Cremthann a été successivement dans la mouvance d'Oriel (vers l'est) et de Meath (vers le sud-ouest). La plus ancienne mention connue semble être celle des annales à l'année 480 (obit de Conall de Cremthann, fils de Niall Nóigiallach).

[3] Éd. J. H. Todd (Londres, 1867), p. 23 et p. 230.

[4] Op. c., p. lxix.

[5] Ce serait donc le mot *Cumbar* (ou *Cumber*), génitif *Cumbair* (ou *Cumbir*), qui ne se rencontre guère qu'en toponymie et dont le plus ancien exemple se lit dans les *Notulae* du Livre d'Armagh, n° 38 ; on verra à ce propos *Anal. Boll.*, t. 76 (1958), p. 405.

[6] Annales des Quatre Maîtres, à l'année 990 (*recte* 991) ; les autres annalistes ne désignent pas l'endroit.

[7] C'est-à-dire Old Clonard, hameau de la paroisse de Clonard, baronnie de Moyfenrath Upper, comté de Meath. Cummer, signalé par J. O'Donovan dans sa note aux Quatre Maîtres (t. 2, p. 727), ne reparaît pas dans la liste toponymique du recensement de 1901.

plicite, Comar Cluana Iraird, remonte à la liste des Aithechtuatha [1]. La discussion s'embarrasse du fait qu'une des rivières qui grossissent la Boyne à ce « confluent de Cluain Iraird » par la rive droite s'appelle en anglais Blackwater, tandis qu'à Dubchommar, près de Navan, dont nous allons parler, une autre Blackwater, plus importante, se jette dans la Boyne par la rive gauche. Dubchommar (« le confluent noir ») est, en effet, le point de jonction de la Boyne et de la Blackwater, à Navan [2]. Cependant, Dubchommar paraît bien déterminé dans la *Táin Bó Cúalnge* [3]. Il y aurait eu là, au confluent, un fort, appelé Dún Dubchommair (« le fort du confluent noir ») dans un poème qui reprend quelques épisodes de la Vie de S. Finnchú de Brí Goban [4], où le texte en prose porte simplement Dubchomar [5]. Mais faut-il faire confiance à ce Dún Dubchommair qui n'a peut-être d'autre origine que la licence poétique? Comar Chluana hIoraird (« Comar de Cluain Iraird ») est la forme adoptée par l'excellent généalogiste Dubhaltach Mac Firbisigh, au XVII[e] siècle [6].

Dún Comair a très bien pu être traduit en latin *Atrium Comari*, et ce dernier mot mal lu *Cemani*. Encore faudrait-il pouvoir démontrer que Colmán mac Nemáin pût avoir résidé là, trop au sud pour que le confluent des deux rivières fût situé proprement *in terra Crimtani* [7].

Un poème topographique, transcrit nombre de fois parce qu'incorporé à deux collections fameuses, fournit pourtant une indication

[1] Par exemple dans la recension qui accompagne le récit intitulé « Cairpre Tête-de-Chien et les Aithechtuatha » (éd. W. A. Craigie, dans la *Revue celtique*, t. 20 [1899], p. 337, § 4).

[2] Bourg et paroisse de la baronnie de Navan Lower, comté de Meath. Est-ce bien le même endroit que les Quatre Maîtres, à l'année 1150, appellent Commarmana? On lira la note de J. O'Donovan (t. 2, p. 1094) et les réflexions du P. Edmond Hogan (*Onomasticon Goedelicum*, p. 287, col. 1). Les difficultés augmentent à chaque tentative d'interprétation, à cause de ces deux rivières homonymes, les auteurs s'y référant parfois sans assez de précision.

[3] Éd. E. Windisch, *Irische Texte*, t. 5, p. 42, et index au mot *Dub*.

[4] Éd. W. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, ligne 3279.

[5] Ibid., l. 2969.

[6] Dans l'introduction à son Livre des Généalogies (1650); on trouvera ce texte chez T. Ó Raithbheartaig, *Genealogical Tracts, I.* (Dublin, 1932), p. 73, sous le n° A 113, avec les passages parallèles des sources utilisées par Dubhaltach (n[os] Ba 16, Bb 7 et Bc 9).

[7] Cluain Iraird n'est jamais situé en Cremthann, que nous sachions, chez un auteur ancien ou moderne.

complémentaire qui n'est pas à négliger. C'est celui qui débute par les mots *Finnaid in senchus diatá* [1] et dont le quatrième quatrain situe, l'un à côté de l'autre, Raith Cennaig [2] et Raith Commair [3]. Ce dernier fort, selon ce passage, était dans la plaine de Breg. C'est tout ce qu'il y a moyen d'en tirer [4]. Les autres lieux cités dans ce quatrain et dans le suivant ont été identifiés, à l'exception d'un seul, et sont compris dans les limites du comté de Meath, sauf Bri Dam, qui est en Offaly, mais si proche du précédent que plus d'un auteur le met carrément en Meath.

Une autre confusion est également possible avec un nom de lieu indéniablement situé à proximité de Cremthann, *in terra Crimtani*. Le *Félire* de Mael Muire Úa Gormáin, au 29 juin, commémore un S. Connán, que la glose déclare avoir été « évêque, de Tech Connáin, en Cremthann ». On ne sait rien de plus sur ce personnage, semble-t-il [5], mais l'appellation de son église présente une

[1] Éditions les plus récentes : celle d'Edward J. Gwynn, *The Metrical Dindshenchas*, t. 3 (Dublin, 1913), p. 440-449 et p. 558-559, et celle de R. A. S. Macalister, *Lebor Gabála Érenn*, 4e partie (*Irish Texts Society*, t. 41, 1939, publié en 1941), p. 62-73.

[2] Telle est la leçon du *Dindshenchas*. On y reconnaît Rathkenny, hameau et paroisse dans la baronnie d'Upper Slane, au comté de Meath (*Anal. Boll.*, t. 77 [1959], p. 448). Le *Lebor Gabála* écrit Rath Celtchair, qui est un autre nom de Dún Dá Lethglass, c'est-à-dire de Downpatrick : leçon fausse, car la plaine de Breg ne s'étend pas jusque-là.

[3] Ici, un témoin du *Lebor Gabála* présente la variante Ráith Chomain. Comme la *Vita Ibari* offre *Atrium Cemani*, et le passage correspondant du Livre de Leinster, Ráith Cennaig, pour indiquer le même endroit, ce rapprochement de Ráith Cennaig et de Ráith Commáin est curieux dans le poème ; mais nous aurions tort d'insister sur ce qui n'est peut-être qu'une erreur de copie, d'un côté ou de l'autre, sinon des deux. Que les noms de Ráith Cennaig et de Ráith Commáin se soient mutuellement attirés reste pourtant remarquable.

[4] Gwynn, dans son commentaire (t.c., p. 558), allègue l'*Onomasticon Goedelicum* du P. E. Hogan, sans fournir de références précises. On les trouvera dispersées aux mots *Dub Chomar* (p. 371, col. 1), *Dún Dubchomair* (p. 383, col. 1) et *Tailtiu* (p. 619, col. 2). Gwynn place donc Ráith Commair près de Navan (dans les paroisses de Donaghmore et de Navan, baronnie de Navan, au comté de Meath). Hogan avait accepté pratiquement la même localisation, au confluent des rivières Boyne et Blackwater, à Navan, tirant excellent parti de ce que Dubchomar est expressément situé au sud de Tailte (aujourd'hui Teltown, hameau et paroisse de la baronnie d'Upper Kells, au comté de Meath, sur la rivière Blackwater, à quelque 5 milles en amont de son confluent avec la Boyne).

[5] Un seul autre S. Connán figure au calendrier, le 1er juillet, chez Mael Muire

difficulté. Il serait normal, en pays celtique, qu'un S. Connán laissât son nom à sa fondation, qui fût ainsi devenue Tech Connáin : or, le martyrologe de Tallaght écrit que l'évêque Connán était de Tech Colláin, et telle est bien la forme que présentent les Annales des Quatre Maîtres, pour un de ses successeurs, l'évêque Cethernach, de Teach Colláin, qui mourut en pèlerin à Iona en 1047 [1]. J. O'Donovan, dans sa note aux Quatre Maîtres, il y a un siècle, confirme que les gens du voisinage appelaient encore l'endroit Teach Colláin (et non Teach Connáin), et la carte moderne porte en effet Stackallan [2], entre Navan et Slane, un peu au nord de la Boyne. Voilà donc un toponyme sis *in terra Crimtani*, ou du moins à proximité, quoique très au sud, et dont le nom, jouant dans la mémoire du rédacteur de la *Vita Ibari*, a pu l'amener à appeler *Atrium Cennani* le Ráith Cennaig, qui est Rathkenny. *Cemani* pour *Cennani* serait une erreur de copie, et des plus explicables.

48. Les noms d'Adomnán et de Bréndán.

Pour le premier de ces noms, la forme communément adoptée depuis le XI[e] siècle environ est *Adamnán*, latinisé *Adamnanus*. Il ne fait guère de doute qu'elle ait été influencée par l'étymologie, courante dès le haut moyen âge, qui en fait un diminutif d'Adam [3] ;

qui écrit *Connán* dans sa strophe et n'a aucune explication à fournir en glose. Ce pourrait n'être qu'un doublet, produit chez quelque prédécesseur de Mael Muire par une fausse lecture, du nom qui, au martyrologe de Tallaght, est écrit *Commai eps.* (langue et cas indéterminables, nominatif ou génitif, latin ou irlandais). Le nom correspondant chez Mael Muire est *Cummein*, avec glose : « évêque, de Noendruim ». Les annales ont inscrit l'obit d'un évêque de Noendruim portant ce nom, *Cummeni* (nominatif) aux Annales d'Ulster (en 658, *recte* 659), *Cumine* (nominatif) dans celles de « Tigernach », *Cuimine* (nominatif) au *Chronicon Scotorum* (en 655). C'est à bon droit, sans doute, que l'on identifie le saint du 1[er] juillet et l'évêque de Noendruim, dont, apparemment, on ne sait rien de plus.

[1] Le *Chronicon Scotorum*, à l'endroit correspondant, présente la graphie Tech Collainn.

[2] Hameau et paroisse, dans la baronnie d'Upper Slane, au comté de Meath.

[3] Cette équivalence est présentée pour la première fois dans le glossaire attribué à Cormac, fils de Cuilennán, tué en 908. L'ouvrage, s'il n'est pas de lui, remonterait bien à son époque. Il est peut-être même, sur certains points un peu plus ancien. Voici ce que nous y lisons : *Adamnān .i. homunculus .i.*

mais, dans cette hypothèse, ni la brièveté de l'initiale ni l'insertion d'*n* avant le suffixe *án* ne s'expliquent. En fait, le nom, assez rare, du neuvième abbé d'Iona se rattache au substantif gaélique *omun*, « peur, terreur », avec le préfixe augmentatif *ad* [1]. Il signifie donc « grande terreur ».

C'est *Adomnanus* qu'adopte partout le scribe Dorbéne, moine d'Iona, contemporain d'Adomnán et destiné à devenir un de ses premiers successeurs [2], dans la *Vita Columbae* (*BHL.* 1886). Ce manuscrit était déjà sur le continent au IXe siècle, quand il y fut corrigé d'une seconde main [3]. On le trouve plus tard à la biblio-

disbegad anma Ādaim, « diminutif du nom d'Adam » (éd. Kuno Meyer, dans *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. 4 [Halle, 1912], p. 1, n° 2).

[1] Voir la note de Kuno Meyer, *Zur keltischen Wortkunde*, n° 131, dans *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1917, 1, p. 624. Nous ne faisons ici qu'y ajouter quelques compléments.

[2] Adomnán mourut le 23 septembre 704, Dorbéne le 28 octobre 713, après cinq mois d'abbatiat (*Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 164). Le nombre des abbés qui gouvernèrent Iona dans l'intervalle, leurs noms et leurs dates ne sont pas aisément déterminables.

[3] E. A. Lowe, *Codices Latini Antiquiores*, t. 7 (1956), p. 45, n° 998. H. Zimmer a cru mettre le doigt sur l'occasion même du transfert de ce manuscrit d'Iona à Reichenau : la mise à mort, par des pirates scandinaves, de S. Blathmacc, fils de Flann, à Iona, le 19 janvier 827 (*Blaithmaic. Moengal*, dans *Neues Archiv*, t. 17 [1892], p. 209). En effet, la Vie métrique de S. Blathmacc (*BHL.* 1368) est l'œuvre de Walahfrid Strabon. Celui-ci, moine de Reichenau, émigra à Fulda en 827, âgé de vingt ans à peine, pour passer à la cour impériale en 829 et revenir à Reichenau, en qualité d'abbé, de 838 à sa mort, en 849. Zimmer imagine, comme intermédiaires, des moines réfugiés d'Iona après 827 et parvenant à Reichenau avec le manuscrit de la Vie de leur saint patron. C'est possible, on n'en disconviendra pas, mais ce n'est guère probable. Le poème de Walahfrid Strabon sur S. Blathmacc n'est pas de sa prime jeunesse : il doit se placer au cours de son abbatiat ou un peu avant, époque où l'on relève d'autres témoignages de ses rapports avec des Irlandais. L'année du martyre de S. Blathmacc (827 selon Zimmer, plus vraisemblablement 825) ne doit pas être discutée ici. Il n'est pas nécessaire d'établir que les moines réfugiés d'Iona parvinrent à Reichenau avant que Walahfrid partît pour Fulda. Zimmer, cependant, oublie quelques points essentiels de l'histoire d'Iona pendant ces années terribles où les Hébrides étaient exposées sans défense aux incursions scandinaves, signalées expressément à Iona en 795, 802 et 806. Dès 804, la communauté avait obtenu une cession de terrain en Irlande même, à Cenannas (aujourd'hui Kells, au comté de Meath). En 814, une église neuve y avait été édifiée pour servir au chef-monastère de l'Ordre colombien. Il est certain que la bibliothèque et le scriptorium y avaient été transportés aussi, et très vraisemblable qu'Iona resta déserte pendant quelques années. Blathmacc,

thèque de Reichenau. Il est aujourd'hui à celle de la ville de Schaffhouse, sous la cote *Gen. I.*

Adomnanus est également la leçon de la plupart des manuscrits du *De Locis sanctis* [1], ainsi que des meilleurs témoins de l'ouvrage de Bède, sous le même titre, qui est une adaptation de celui d'Adomnán [2].

Dans son Histoire ecclésiastique, publiée en 731, une trentaine d'années plus tard, où le nom d'Adomnán revient plusieurs fois [3], Bède aurait opté pour la forme *Adamnan* (*Adamnanus* quand il latinise), selon les témoins interrogés par Plummer pour son édition [4].

Les graphies du copiste moderne à qui nous devons la conservation du petit traité sur Tallaght [5] sont parfois des plus fantai-

qui ne reçoit jamais le titre d'abbé et qui ne l'était point en effet, y serait revenu avec quelques compagnons. On n'imagine pas des moines irlandais sans leurs *codices*. Même cette petite colonie, peut-être temporaire ou saisonnière (comme celles de Skellig Michael, en Kerry, et d'autres ermitages insulaires), aura tenu à posséder un exemplaire de la Vie de S. Colum Cille. Pourtant, on le voit, l'émigration sur le continent d'une importante communauté fuyant Iona, entre 825 et 830, avec sa bibliothèque, est quasi certainement à rejeter. Il faut donc se résigner à ignorer par quelle voie le manuscrit copié par Dorbéne à Iona au début du VIII^e^ siècle se trouvait soumis à correction, dans un scriptorium continental, dès le siècle suivant, et (si ce scriptorium n'est pas celui même de Reichenau) comment il arriva dans la bibliothèque de ce monastère rhénan. On n'ignore pas l'ancienneté des liens qui unissent Reichenau aux pèlerins irlandais. Bon nombre de manuscrits *scottice scripti* ont passé par cette abbaye, assurément des dons faits par quelques voyageurs à sa bibliothèque. Il semblerait audacieux, cependant, de faire remonter cette caractéristique des collections de la grande abbaye rhénane à la toute première génération qui suivit sa fondation par S. Pirmin, contemporain de Virgile de Salzbourg et probablement de peu son aîné ; plus audacieux encore, d'imaginer que Virgile ait déjà profité de l'hospitalité de Reichenau. Aucune preuve n'existe que le manuscrit de la *Vita Columbae* y ait reposé dès cette époque.

[1] Éd. Denis Meehan, *Adamnan's De Locis Sanctis* (Dublin, 1958), p. 36. L'orthographe de Dorbéne est tenue en général pour normative dans cette édition (Meehan, p. 34).

[2] Éd. P. Geyer, dans le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, t. 39 (1898), p. 323. Un seul manuscrit, sur les quatre qu'utilise Geyer, donne une forme en *a*, et c'est le plus récent. On trouvera une liste de témoins du *De Locis Sanctis* de Bède chez M. L. W. Laistner, *A Hand-List of Bede Manuscripts* (Ithaca, 1943), p. 82-86 ; il en dénombre 47.

[3] Au livre V, chap. 15 (3 fois) et 21 (2 fois) ; en outre, pour Adamnán, moine de Coldingham, mais d'origine irlandaise, au livre IV, chap. 25 (une fois).

[4] Le manuscrit de Pétrograde, signalé depuis et encore inédit, tenu pour le plus ancien et le meilleur, apportera peut-être du nouveau.

[5] Éd. E. J. Gwynn et W. J. Purton, *The Monastery of Tallaght*, dans *Pro-*

sistes. Le texte est une composition de peu antérieure à l'année 840, pour la plus grande partie, avec peut-être quelques additions à peine plus récentes. Les graphies hésitent entre *o* et *a* à la seconde syllabe. Il paraît bien que l'auteur du IXe siècle avait écrit partout un *o* et que le copiste a voulu se conformer à l'orthographe reçue de son temps.

Un des plus anciens exemples à peu près datés de l'*a* dans la seconde syllabe serait celui que signalait M. Mario Esposito [1], au feuillet 6v du manuscrit de la Laurentienne *Plut.* XLV, *cod.* 14, dans une citation : *ut Adamnanus* (ou *Adannanus*) *ait.* Il s'agit de l'abbé d'Iona. L'écriture, une minuscule caroline purement continentale, serait de la fin du IXe siècle d'après la plupart des paléographes ; M. Esposito, bon connaisseur, qui a examiné le volume avec attention, la mettrait plutôt en plein Xe siècle.

Si l'on se tourne vers les documents anciens en langue irlandaise, on constatera qu'ici aussi *Adomnán* semble la forme le plus abondamment représentée [2].

Il est donc permis de conclure que dans les litanies bavaroises du *Libellus precum* dit de Fleury, du début du IXe siècle, étudiées naguère par le P. Coens [3], la forme *Adomnane* (vocatif latin) est

ceedings of the Royal Irish Academy, t. 29, section C (1911-1912), p. 115-179. Il y est question d'Adomnán au § 85, p. 72, et le nom y revient une demi-douzaine de fois.

[1] *Notes on Latin Learning and Literature in Mediaeval Ireland*, 3e série, dans *Hermathena*, no 48 (1933), p. 237.

[2] Qu'il suffise de citer le *Félire* d'Óengus (au 23 septembre) et le martyrologe de Tallaght (au 23 septembre et au 21 octobre) ; la *Cáin Adamnáin*, qui est du IXe siècle, mais puisée à des sources écrites vers l'an 700 ; et surtout les Annales d'Ulster, chaque fois que le nom y figure (aux années 624, 687, 692, 697, 704, 727, 730, 832, 938, 1105 et 1204), *Adomnan* ou *Adomnanus*, pour autant que l'on puisse faire confiance au texte imprimé. Ce dernier témoignage est d'autant plus important que les Annales d'Ulster, rédigées par tranches successives, permettent de constater, entre des périodes déterminées, des différences notables de langue ou de graphie. T. Ó Máille les a utilisées avec fruit, de l'origine au milieu du XIe siècle, en un précieux volume, *The Language of the Annals of Ulster* (Manchester, 1910). On trouvera d'autres exemples chez K. Meyer, *Zur Keltischen Wortkunde*, no 131, l.c. — C'est *Adomnán* aussi que l'on rencontre dans un traité sur les Mères des saints irlandais, qui puise à des sources anciennes (Livre de Leinster, fac-similé, p. 372, col. 1) ; la mère du saint y est nommée : Ronnat ingen Sogini.

[3] *Anal. Boll.*, t. 77 (1959), p. 373-391.

parfaitement régulière et même plus irlandaise que n'eût été *Adamnane* [1].

M. Carl Selmer a consacré récemment quelques pages au nom de S. Brendán [2]. Il s'intéresse particulièrement aux deux graphies latinisées surtout en usage au moyen âge, *Brendanus* et *Brandanus*. La première, sans le moindre doute, est la plus correcte pour rendre l'irlandais *Bréndán* (plus tard *Brendán*, *Brennán*, *Breannán*), hypocoristique de *Brénaind*, qui n'a pas influencé les auteurs écrivant en latin [3].

Brandanus ne se rencontre pas avant le XI^e^ siècle [4]. C'est le résultat, dans le domaine du bas-allemand, d'un phénomène phonétique des plus simples. Sa popularité lui est venue, en langues vulgaires (*Brandan*), puis en latin, d'une pseudo-étymologie qui le rapprochait de *Brand*, « feu, incendie », et fit de lui un patron contre les conflagrations.

M. Selmer relève que *Brendanus* est plus ancien. Est-ce tout à fait vrai dans les textes insulaires et a-t-il raison d'y chercher une confirmation de l'antiquité relative de la *Vita* BHL. 1441 ? En Irlande comme en Écosse (et peut-être même dans le nord de l'Angleterre), où la forme gaélique était connue et vivante comme

[1] Le texte du martyrologe hiéronymien du plus ancien des deux témoins de Reichenau, antérieur au milieu du IX^e^ siècle, porte, au contraire, une forme nettement germanisée, à la date du 23 septembre : *Athamanani*. Un *th* marque le *d* irlandais intervocalique entre postérieures (non « palatalisé ») et une voyelle *a* épenthétique vient séparer l'*m* de l'*n*. Ce nom, dira-t-on, presque à coup sûr, a été noté par un Allemand de la bouche d'un Irlandais plutôt que transcrit d'un document, liste ou inscription. Le *Liber Confraternitatis Sancti Petri Salisburgensis* (avant 784), qui germanise non moins fortement les noms irlandais, garde sur ce point la graphie normale, *Adomnani* (ci-dessus p. 93-98) ; il en est de même, un peu plus tard, pour Alcuin, travaillant sur une liste qui provenait aussi de Salzbourg (ibid., p. 116-120).

[2] « *Brendanus* » *versus* « *Brandanus* », dans *Scriptorium*, t. 10 (1956), p. 256-259.

[3] On comparera, en vieux cornique, *Brenci* (de *bren*, « puant », et *ci*, « chien »), nom d'esclave, qui n'était pas un compliment, dans les manumissions de l'Évangéliaire de Bodmin (entre 959 et 993), fol. 141^r^ (K. JACKSON, *Brittonica*, dans *The Journal of Celtic Studies*, t. 1 [1949-1950], p. 76, n° 14).

[4] M. Selmer marque le XII^e^ siècle, mais il ignore le *Brandanus acolytha et monachus* de Fulda, mort en 1053, au nécrologe de cette abbaye (*M.G.*, Script., t. 13, p. 214, col. 2).

anthroponyme, la tentation était moindre de céder à la facilité phonétique.

Brindanus est fort rare : M. Selmer ne le signale que dans trois manuscrits de la Flandre et du Brabant, mais ses relevés sont incomplets et ses conclusions peu sûres [1]. L'antiquité de certaines variantes mérite d'être mise en valeur, comme *Brendinus* [2] ou *Brenden*, que l'on trouve dans la liste des disciples de S. Colum Cille [3]. Le vocatif irlandais *Brenæn* est une vraie curiosité, une fantaisie de scribe dans la marge d'un codex : *Bendacht fort anmain, a Brenæn ocus a Gill<a> Patraicc, ar certugud ind libuir beos* (« Bénédiction sur ton âme, ô Brendán, et (sur la tienne), ô Gilla Pátraic, pour la correction aussi du livre ») [4].

[1] Ainsi *Brandoinus* l'étonnerait moins, parmi les signataires de la confirmation des donations faites à l'abbaye de Gorze par S. Chrodegang, évêque de Metz (à Compiègne, 18 mai 756, à lire 757, dans une liste que l'on présente parfois comme celle des membres du concile de cette année-là ; voir A. D'HERBOMEZ, *Cartulaire de l'Abbaye de Gorze* [Paris, 1893], p. 13), s'il se souvenait de parallèles comme l'anglo-saxon *Brandwine*, ou de *Brannoinus* (Benjamin GUÉRARD, *Polyptyque de l'Abbaye de Saint-Remi de Reims* [Paris, 1853], p. 44, col. 1, n° 16, et p. 46, col. 2, n° 34), ou de cet *Amelius Branduinus* qui figure dans un acte de 1035 environ, dans le sud-est de la France (*Histoire générale de Languedoc* [par DE VIC et VAISSETE], t. 2 [Paris, 1733], Preuves, col. 195). Du *Brandoinus* présent à Compiègne en 757, M. Selmer fait un moine de Saint-Gall, ce qui pourrait inviter à voir en lui un Irlandais, mais c'est, plus que probablement, le moine de Gorze qui figure comme tel au *Liber Confraternitatis Augiensis*, col. 261, n° 10 (éd. P. PIPER, *M.G.*, Libri Confraternitatum, p. 233). Tous ces noms se rattachent au haut-allemand *Brand*, « glaive », et n'ont rien à voir avec l'Irlande et avec le saint irlandais.

[2] Par exemple, chez ADOMNÁN, *Vita Columbae*, *BHL.* 1886, *Brendinus*, au moins deux fois, à côté de *Brendenus*, deux fois aussi ; *Brendinus*, dans le calendrier de Reichenau, aujourd'hui à Carlsruhe, manuscrit *Augiensis* CLXVII, ainsi que dans le commentaire irlandais de l'hymne *Brigit bé bith-maith*, en l'honneur de S^te^ Brigide de Kildare, attribué le plus souvent à S. Ultán d'Ard mBrecáin, mais parfois à S. Brendán de Clonfert ; enfin surtout, car l'usage liturgique est très influent, *Brendinus*, jusqu'à trois fois dans le missel de Stowe et de nouveau dans l'*Ordo baptismi* du missel irlandais de Corpus Christi College, à Oxford, maintenant conservé à la Bibliothèque Bodléienne.

[3] Publiée d'après le manuscrit du Musée Britannique Royal 8. D. IX, par W. Reeves, en annexe à son édition de la *Vita Columbae* d'Adomnán, Additional Note A, éd. 1857, p. 245-247.

[4] Cette note se lit dans le manuscrit Laud Misc. 460 de la Bibliothèque Bodléienne, fol. 24, col. 2, marge inférieure, et a été imprimée par Whitley Stokes, dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. 31 (1889-1892), p. 254. Stokes en place l'écriture au XI^e^ ou au XII^e^ siècle, tandis qu'E. W. B. Nicholson,

Outre ces diverses formes, avec *Brendán*, abondamment attesté, l'irlandais moyen connaît encore naturellement *Brénaind* [1].

49. Pour la date de fondation d'Iona et celle de la mort de S. Colum Cille.

Le manuscrit de Chartres de l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius (Bibliothèque de la Ville, nº 98) renferme un passage, évidemment corrompu, qui lui est particulier. En voici le texte d'après l'édition de Ferdinand Lot [2] :

> Et in tempore Guorthigirni regis Britanie Saxones pervenerunt in Britanniam, id est in anno Incarnacionis Christi, sicut Libine abasiae inripum civitate invenit vel reperit ab Incarnatione Domini anni .D. usque a kl. ian. in .XII. luna ut a<i>unt alii intis .CCC. annis a quo tenuerunt Saxones Bretanniam usque ad annum supradictum.

Ce manuscrit de Chartres est détestable. On l'avait cru du IXe siècle, et son ancienneté supposée avait fait forte impression sur la critique. A la suite d'un examen minutieux, M. Charles Samaran [3] conclut qu'il est vraisemblablement la copie, exécutée dans la seconde moitié du Xe siècle, d'un modèle qui était lui-même de la seconde moitié du IXe [4].

après examen paléographique, l'assignait au XIIIe au plus tôt (*Summary Catalogue*, t. 2, 1, p. 44, nº 1024, *olim* 1872). C'est un des manuscrits de la collection Laud qui proviendraient de Herbert, comte de Pembroke, prédécesseur de l'archevêque de Cantorbéry dans les fonctions de chancelier de l'Université.

[1] Par exemple dans le commentaire de l'hymne *Brigit bé bith-maith* et dans deux poèmes, extraits du *Bóroma*, au Livre de Leinster (fac-similé, p. 297, col. 1, ligne 10 [deux fois], et p. 305, col. 2, ligne 10).

[2] *Nennius et l'Historia Brittonum* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 263 [Paris, 1934]), p. 228.

[3] Dans une consultation reprise par Lot (op. c., p. 31).

[4] C'est le manuscrit *Z* de Mommsen, *M.G.*, Auct. ant., t. 13 (t. 3 des *Chronica minora*), p. 119. L'édition princeps de *Z* est due à L. Duchesne (dans la *Revue celtique*, t. 15 [1894], p. 174-197). Outre les observations des éditeurs successifs, on lira avec intérêt les commentaires d'Alfred Anscombe (*The Identification of Libine Abbas Iae in the Historia Brittonum*, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. 1 [1897], p. 274-276), d'E. W. B. Nicholson (*Filius Urbagen*, ibid., t. 3 [1903], p. 104-111) et de J. F. Kenney (*The Sources for the Early History of Ireland*, t. 1 [New-York, 1929], p. 153, note 145). La traduction médiévale en irlandais de l'*Historia Brittonum* est fondée sur un original latin

Dans la note qui nous occupe, le copiste a certainement omis le chiffre de la date qui devait suivre les mots *in anno Incarnacionis Christi*. Nous allons y revenir. Pour ce qui vient immédiatement après, Alfred Anscombe [1], fort ingénieusement, a suggéré de lire : *sicut <S>libine ab<b>as Iae in Ripum civitate invenit vel reperit.* Il s'agit du quinzième abbé d'Iona (*Í* en irlandais, en latin *Ia*), Slébíne ou Slébéne, autrement dit Slébtíne et mieux Slébténe, qui succéda à Cilléne Droichet († 3 juillet 752) et mourut le 2 mars 767 [2]. Les mots *in Ripum civitate* désignent le monastère (en latin

ressemblant aux manuscrits de la quatrième famille (selon le compte de Lot). Il n'y avait donc aucune raison pour A. G. van Hamel de s'occuper de l'annotation qui nous intéresse dans son excellente introduction (*Lebor Bretnach, The Irish Version of the Historia Britonum ascribed to Nennius*, Dublin, s.d.). C'est cette quatrième famille que van Hamel baptise « Cantabrian » (« the so-called Cantabrian group of Latin MSS. », op. c., p. xvii), à cause du manuscrit 139 du Collège de Corpus Christi à Cambridge, qui en contient un témoin. Il suffit de s'entendre. Cette famille de manuscrits n'a rien à voir avec la Cantabrie. — Nous devons à l'obligeance de M. Jacques Breuer quelques notes sur un témoin resté inconnu à tous les éditeurs de l'*Historia Brittonum*, le manuscrit 737 (ancien 369) de la Bibliothèque de l'université de Liège, recueil de pièces historiques, d'une écriture très soignée du xii[e] siècle, incomplet de la fin et de provenance inconnue. Il ne paraît avoir été décrit que dans l'ouvrage intitulé *Bibliothèque de l' Université de Liége, Catalogue des Manuscrits* (Liège, 1875) ; la préface est signée M. Grandjean, mais celui-ci s'est beaucoup servi des notes rassemblées, un peu avant son époque, par M.-G.-J. Fiess. Ce dernier, qui a publié des remarques diverses concernant le fonds de Liège, ne semble pas y avoir traité du manuscrit 737. Seules, les dix premières feuilles de son catalogue (p. 1-160) ont été imprimées (Liège, 1844) ; elles couvrent les manuscrits 1-173 et n'ont jamais été publiées. Pour la troisième pièce du recueil, le titre du *Catalogue* (p. 358), reproduit l'indication du manuscrit (en tête, fol. 130[v]) : *Res gesta Brittonum a Gilda sapiente composita.* Inc. *A principio mundi usque ad diluvium* (éd. Mommsen, p. 144) ; des. *quamvis habitasset solus in extremis finibus cosmi* (éd. cit., p. 218, ligne 23). Manquent donc, au début, la préface *Ego Nennius Elvodugi discipulus*, l'acrostiche alphabétique et les autres petits poèmes ; à la fin, les Merveilles d'Anglesey, *Primum miraculum... Luch Ecgach* (éd. cit., p. 218, 24 - 219, 17). C'est un témoin de la recension vulgate et récente. A part de simples erreurs propres, les quelques sondages pratiqués par M. Breuer n'ont révélé aucune leçon qui ne figure parmi les variantes des manuscrits de ce type dans les *Monumenta*. L'attribution à Gildas, au lieu de Nennius, l'a fait jusqu'ici échapper aux recherches.

[1] T.c., p. 276.

[2] *Anal. Boll.*, t. 78 (1960), p. 95-96. E. W. B. Nicholson (t.c., p. 107) imagine que Slébténe avait fait le pèlerinage de Ripon pour y vénérer le bâton pastoral de S. Colum Cille. Cette relique y était conservée, au témoignage de

d'Irlande, *civitas*) de Ripon, dans le Yorkshire actuel. Bède appelle l'endroit *Inrhypum* [1].

Quelques détails peuvent être observés en complément de ce qui a été écrit déjà à ce propos.

1. Il n'est pas inouï qu'un voyageur irlandais, à cette lointaine époque, se soit montré soucieux d'un point de chronologie intéressant son saint patron. La note que voici, du Livre d'Armagh [2], doit être

Jocelin de Furness dans sa *Vita Kentigerni* (*BHL.* 4646), écrite vers 1180 (§ 39-40, éd. PINKERTON, p. 285 ; éd. METCALFE, p. 85). L'hagiographe relate en cet endroit une visite de S. Colum Cille à S. Kentigern, à la suite de laquelle, en signe d'union fraternelle, les deux saints auraient échangé leurs bâtons pastoraux. Kentigern, mort en 612 selon les *Annales Cambriae*, était bien contemporain du fondateur d'Iona, et des visites mutuelles sont fréquentes dans l'hagiographie irlandaise. L'échange des *baculi* ne serait pas non plus un fait unique : entre S. Muinis et S. Patrice, dans la Vie Tripartite de ce dernier (éd. STOKES, p. 82 ; éd. MULCHRONE, lignes 906-911), entre S. David et S. Senán (STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lignes 2057-2058), entre S. Colmán de Lann Elo et S. Colmán, fils de Lúachán (éd. Kuno MEYER, *Betha Colmáin maic Lúacháin* [Dublin, 1911], § 83, p. 85). Cependant, d'accord avec M. K. H. Jackson (dans N. K. CHADWICK, K. HUGHES, C. BROOKE et K. JACKSON, *Studies in the Early British Church* [Cambridge, 1958], p. 326-327), il faut tenir l'épisode pour légendaire. En outre, même à supposer que Colum Cille ait réellement rencontré Kentigern, le transfert à Ripon de son bâton pastoral ne semble guère pouvoir remonter au milieu du VIII[e] siècle : c'est trois cents ans plus tard seulement que Glasgow passa sous la dépendance de l'archevêque d'York et que Ripon, une des principales abbayes du Yorkshire, aurait pu prendre quelque intérêt à une relique de ce genre provenant du saint patron de Glasgow. L'hypothèse de Nicholson est d'autant moins fondée que l'activité de Slébténe ne demande aucune explication : il est tout naturel qu'un abbé d'Iona soucieux de rétablir la puissance et l'hégémonie antique de son monastère après le règlement de la querelle pascale et des difficultés intérieures et extérieures de sa communauté (cf. *Anal. Boll.*, t. 78, 1960, p. 95-96) ait voyagé non seulement en Irlande, mais encore en Northombrie.

[1] *Hist. eccl.*, III, 25 ; V, 1 ; V, 19. Pour ces trois passages, la version anglo-saxonne concorde exactement. On connaît l'habitude chez Bède de rendre par la préposition latine *in* ou *ad* l'anglo-saxon *in* ou *æt*. L'épithète dérivée est, chez Bède, *Hrypensis ecclesia* (III, 28, à la fin), et dans la traduction anglo-saxonne *Hrypsetna cirice*.

[2] Fol. 8[v], au bas de la col. 2. La seule discussion de ce passage chronologique, qui mériterait un examen plus approfondi, est celle de John Gwynn, dans l'introduction de son édition diplomatique (*Liber Ardmachanus, The Book of Armagh* [Dublin, 1913], pp. XLII, LXIV-LXV). Il se peut que *Constans* soit l'équivalent latin de quelque nom irlandais ; nous n'en connaissons pas d'autre, dans ce cas, que Cuanu, mais aucun personnage ainsi appelé ne semble avoir

presque contemporaine de Slébténe : *Patricius .VI. anno babtitzatus est, XX captus est, XV servivit, XL. legit, LXI docuit. Tota vero aetas eius .CXI. Haec Constans in Gallis invenit.* On ignore, du reste, qui était ce Constans et où il a pu découvrir en Gaule ces renseignements chronologiques concernant S. Patrice. Nous ne nous étonnerions pas que ce fût à Péronne, à Lagny, à Nivelles ou à Fosse, c'est-à-dire dans un des monastères de la *paruchia* de S. Fursy, auquel succéda son frère S. Feuillen, le centre de diffusion sur le continent du culte de S. Patrice, de ses écrits et de sa Vie. Il se pourrait aussi que certains souvenirs aient survécu à Auxerre, où S. Patrice avait vécu sous la direction de S. Germain, mais cette hypothèse, vers le milieu du VIII^e^ siècle, est moins plausible [1].

2. Il n'est guère probable qu'un scribe érudit ait cru devoir changer de style la date prise en note et rapportée de Ripon à Iona par Slébténe. Les copistes se sont assurément contentés de transcrire (et avec combien de maladresse) le document qu'ils avaient sous les yeux. Si un réviseur compétent était intervenu, il n'aurait pas laissé ce paragraphe aussi inintelligible. Concluons-en que le renseignement recueilli par Slébténe à Ripon portait bien sa date dans le style de l'Incarnation. Aucun critique ne semble avoir remarqué que ce n'était pas encore chose commune, dans le troisième quart du VIII^e^ siècle. A part la chronique de Victor de Tonnenna, où il n'était certes question ni de Vortigern ni des Saxons, un seul ouvrage historique présentait, de manière suivie, la chronologie de l'Incarnation : c'était l'Histoire ecclésiastique de Bède, publiée en 731 et dont assurément Ripon, monastère northombrien, possédait un exemplaire [2]. Bède, au chapitre 25 de son premier livre, où il raconte l'arrivée en Angleterre de S. Augustin et de ses compagnons, n'en indique pas la date. Son ouvrage la porte cependant ailleurs, dans la *Chronica recapitulatio totius operis* qui forme le chapitre 24 du livre V [3]. A notre connaissance, S. Boniface est le premier qui ait posé en ces termes une question de chronologie : « En quelle année de l'Incar-

pu être celui auquel se réfère le Livre d'Armagh. Serait-ce un des successeurs de Patrice à Armagh : Congus le scribe, Cú Dinisc ou Cummascach (H. J. Lawlor et R. I. Best, *The Ancient List of the Coarbs of Patrick*, dans les *Proceedings* de l'Académie Royale d'Irlande, t. 35, section C [1918-1920], p. 321-322) ?

[1] Sur S. Patrice à Auxerre, renvoyons à *Anal. Boll.*, t. 75 (1957), p. 158-174 ; pour les inscriptions de Cellanus en l'église de Péronne, voir ci-dessus, p. 369-370.

[2] C'est donc à tort que F. Lot (op. c., p. 28) tient pour assuré que le manuscrit de Chartres « fait état d'un comput trouvé ou laissé » (*sic*) « dans ce monastère de Ripon par l'abbé de Hy, Slebhine » et en tire argument pour suggérer que l'*Historia Brittonum* fut refaite et mise en un latin correct « peut-être à l'abbaye de Ripon ».

[3] *Anno DXCVII, venere Brittaniam praefati doctores, qui fuit annus plus minus CL adventus Anglorum in Brittaniam.*

nation se place tel événement ? » Et c'était précisément à ce propos [1].

L'œuvre de Bède, essentielle pour l'histoire de l'Église dans un pays auquel les abbés d'Iona portaient un si vif intérêt, puisqu'ils avaient commencé l'évangélisation de la Northombrie et de l'Angleterre actuelle presque tout entière, il est inimaginable que Slébténe n'en ait pas encore eu connaissance, un quart de siècle plus tard. Ce n'est pas là une pure supposition : le point même dont il s'enquiert montre avec quel soin il l'avait étudiée, car, au contraire de ce que l'on voit couramment affirmer, Bède n'indique nulle part [2] l'année exacte de l'arrivée des Saxons en Grande-Bretagne (quel que soit l'événement particulier auquel il convient d'attacher ce nom dans une longue série de raids et d'invasions) [3].

La note de Chartres montre que Slébténe reçut pourtant une réponse précise. Les deux paragraphes qui vont suivre la fournissent par soustraction : 753-300 = 453.

[1] Lettre à Nothhelm, récemment consacré archevêque de Cantorbéry, donc en 735 ou 736 : *Similiter rogo ut mihi studeatis indicare in quoto anno ab Incarnatione Christi praedicatores primi missi a sancto Gregorio ad gentem Anglorum venissent* (éd. Tangl, *Die Briefe des heiligen Bonifatius und Lullus*, p. 58, lignes 13-15).

[2] C'est une illusion, du reste, de se figurer que des dates précises aient pu être retenues : « It is well that the illiteracy of the invaders should be stressed, so that there may be the less danger of interpreting at their face value the scanty English records which profess to relate the progress of the invasions. Two hundred years were to pass before even a small number of the English learnt to read, and still longer before they began to write down the little that was remembered about their earliest days in Britain » (P. Hunter Blair, *The Foundations of England*, dans *The Heritage of England*, par M. P. Charlesworth et autres [Londres, 1952], p. 131).

[3] Les passages en cause sont les suivants : le règne de sept ans de Marcien comme empereur débuta, selon Bède, l'an de l'Incarnation 449 ; au cours de ce septennat, les Angles ou Saxons (livre I, chap. 15), ailleurs les Angles (livre V, chap. 23), entrèrent en Grande-Bretagne, mais l'année n'est pas marquée. En outre, les critères que voici sont indiqués : *Anno XIII eiusdem principis* (Mauricii), *adventus vero Anglorum in Britanniam anno circiter .CL.* (livre I, chap. 23 ; c'est l'année 596) ; *annus dominicae Incarnationis DCXXVIII, ab adventu vero Anglorum in Brittaniam annus circiter CLXXX^mus* (II, 15) ; *anno adventus Anglorum in Britanniam circiter ducentesimo octogesimo quinto, dominicae autem Incarnationis anno DCCXXXI* (V, 23, éd. Plummer, p. 351). Ces trois derniers passages conduisent à l'année 446-447, un peu antérieure, on l'observera, au règne conjoint de Marcien et de Valentinien. Bède, pas plus que personne, n'est arrivé à une détermination précise. — L. Duchesne (t.c., p. 182) a cru comprendre que le chiffre manquant était un D, lequel revient plus loin dans la même annotation, et il observe que l'année 801 de notre ère, qui suit immédiatement celle qu'il obtient en ajoutant D à CCC, avait précisé-

3. L'Histoire ecclésiastique de Bède n'est pas le seul ouvrage dont Slébténe ait parlé ou pris connaissance à Ripon. Il paraît clair que, sous les mots *intis* (à lire vraisemblablement *istis*) *.ccc. annis a quo tenuerunt Saxones Bretanniam*, se cache une allusion à la prophétie dont Gildas se fait l'écho [1]. Slébténe a donc compulsé aussi ce *Liber querulus* que l'on appelle aujourd'hui le *De Excidio et Conquestu Britanniae.*

4. Amateur de comput et de chronologie, comme il le montre suffisamment, Slébténe n'a pu manquer de faire observer à ses interlocuteurs de Ripon que, chez Bède, une date à laquelle il s'intéressait tout particulièrement était sujette à caution et devait être corrigée : celle de la fondation d'Iona par S. Colum Cille [2]. C'est presque cer-

ment pour critères, dans la table de Denys le Petit, *luna XII* au 1er janvier. Cependant, aucun texte que nous connaissions ne fixe en l'an 500 de l'Incarnation un événement particulier se rattachant aux incursions des Angles et Saxons. Alfred Anscombe a conjecturé que D remplaçait un ccccc écrit par erreur pour ccccl, et donc que l'année indiquée à Slébténe était celle de l'Incarnation qui couvrait la seconde partie de la première année du règne de Marcien (élu le 25 juillet 450) et de Valentinien III (empereur depuis 421). Ces solutions de l'énigme ne sont pas satisfaisantes.

[1] Au chap. 23 de son *Liber querulus*, où il est question de l'invitation adressée aux *nefandi nominis Saxones : Tunc erumpens grex catulorum de cubili leaenae barbarae, tribus, ut lingua eius exprimitur, cyulis, nostra longis navibus, secundis velis, omine auguriisque, quibus vaticinabatur, certo apud eum praesagio, quod ter centum annis patriam, cui proras librarat, insideret, centum vero quinquaginta, hoc est dimidio temporis, saepius vastaret, evectus, primum in orientali parte insulae, iubente infausto tyranno, terribiles infixit ungues, quasi pro patria pugnaturus, sed eam certius impugnaturus* (éd. Mommsen, p. 38, lignes 19-24). Bède n'a pas repris cette prophétie, au passage correspondant, et ne parle pas d'un intervalle de 300 ans, ni de sa moitié.

[2] M. A. O. Anderson, en vue de réconcilier les deux chronologies, admettrait qu'après avoir quitté l'Irlande en 563, Colum Cille ait passé assez de temps auprès du roi de Dalriada (Adomnán, *Vita Columbae*, *BHL.* 1886-1887, livre I, chap. 7) pour que la fondation d'Iona se plaçât en 565. Il semble, néanmoins, que tous les auteurs qui optent pour 565 dépendent de Bède, et celui-ci ne prétend pas fixer la date de fondation d'Iona, mais bien l'arrivée de Colum Cille *in Britanniam.* Dans ce même chapitre, Bède fournit encore quelques autres éléments de la chronologie de S. Colum Cille : *Venit autem Brittaniam Columba regnante Pictis Bridio, filio Meilochon, rege potentissimo, nono anno regni eius* (c'est le roi picte Bruide, fils de Melcon ou Mailcon, à moins qu'il ne faille rétablir un nominatif *Melcu* ou *Mailcu*) ; *et ipse sepultus est, cum esset annorum LXXVII, post annos circiter XXX et duos ex quo ipse Brittaniam praedicaturus adiit* (l.c., éd. Plummer, p. 133-134) ; *permansit autem huius modi observantia paschalis apud eos* (Hiienses) *tempore non pauco, hoc est usque*

tainement à quoi nous renvoie l'allusion à une année où le chiffre XII était l'âge de la lune aux calendes de janvier. Bède, en effet, avait écrit : *Anno Incarnationis dominicae D° LX° V°... venit de Hibernia presbyter et abbas habitu et vita monachi insignis, nomine Columba, Britanniam* [1]. Or, selon les sources irlandaises, la vraie date était, non 565, mais 563, année où Slébténe, dans la table pascale de Denys le Petit, en usage dans son monastère depuis près d'un demi-siècle, trouvait le chiffre XII dans le second cycle, à la 13e année de la seconde

ad annum dominicae Incarnationis DCCXV per annos CL (l.c., p. 134). Ces renseignements sembleraient puisés à une source documentaire. Il n'en est rien. Bède, quelque étrange que la chose puisse paraître, se réfère aux écrits concernant S. Colum Cille en termes tels qu'on peut affirmer qu'il ne les avait pas lus (*de cuius vita et verbis nonnulla a discipulis eius feruntur scripta haberi*, ibid.). Il avait sous les yeux un exemplaire de la Chronique picte (laquelle ne dépend pas de lui ; H. M. CHADWICK, *Early Scotland* [Cambridge, 1949], p. 14). Trois témoins de cette Chronique ajoutent au nom de ce roi Bruide, le premier pour lequel les indications chronologiques aient quelque fermeté, la phrase que voici : *In octavo anno regni eius baptizatus est sancto a Columba* (manuscrit de Paris, lat. 4126, éd. W. F. SKENE, *Chronicles of the Picts, Chronicles of the Scots and other Early Memorials of Scottish History* [Édimbourg, 1867], p. 7), manuscrit Laud 610 (ibid., p. 28) et manuscrit de Dublin, Collège de la Trinité, H. 3. 17 (ibid., p. 399) ; le manuscrit Phillipps 3119 porte seulement : *Hunc convertit sanctus Columba* (ibid., p. 286). Le texte utilisé par Bède portait VIIII pour VIII. Mais le début du règne ne peut s'établir avec précision et nous ignorons, d'autre part, à quel moment de sa carrière apostolique Colum Cille convertit et baptisa le roi des Pictes. Bède, il est vrai, paraît placer l'événement avant la fondation d'Iona. Quel crédit mérite cette suggestion ? A part l'année du règne de Bruide, il ne disposait d'aucun repère chronologique. Plummer l'a observé à propos des mots *post annos circiter XXX et duos :* « Note that Bede does not profess to give the date of Columba's death exactly » (*Baedae Opera historica*, t. 2, p. 132). On en vient à se demander si la date de 565, assignée par Bède à la venue de Colum Cille, n'a pas été obtenue en soustrayant 150 ans de 715 ou 716, l'année où les moines d'Iona se résolurent à adopter le style « romain » de Pâques ou celle qui vit la première célébration de Pâques à Iona selon ce nouveau style. La solution inverse est également plausible : Bède, tenant pour assurée la date de 565 comme étant celle de l'arrivée de S. Colum Cille en Grande-Bretagne, aurait calculé que c'était 150 ans avant le changement de rite à Iona. Un autre point curieux, c'est qu'au chapitre 4 du livre III, le nom d'Iona n'apparaît nulle part, ni au titre ni dans le texte. Dans la *Recapitulatio chronica*, morceau indépendant et qui semble avoir été mis par écrit d'emblée, comme un canevas, Bède avait pourtant dit : *Anno DLXV, Columba presbyter de Scottia venit Brittaniam ad docendos Pictos et in insula Hii monasterium fecit* (*Hist. eccl.*, livre V, chap. 24, éd. PLUMMER, p. 293).

[1] *Hist. eccl.*, livre III, chap. 4, éd. PLUMMER, p. 133.

colonne, intitulée *Epactae i.e. Adiectiones lunares,* associée au chiffre VII des *Concurrentes dies* [1]. Ces critères se répètent tous les 95 ans dans le calendrier julien, car la table de Denys le Petit est vraiment cyclique [2]. Slébténe ne pouvait manquer d'avoir noté que l'année 563 faisait donc exactement pendant à sa première année d'abbatiat à lui, 753 (année commune, avec l'épacte XII, le 1er janvier étant un lundi, ce qui met Pâques au 25 mars). La coïncidence devait le frapper. Concluons que, selon lui, l'année 563 était celle de la fondation d'Iona.

Slébténe, à une époque si proche encore des controverses et des discussions concernant la date de Pâques, ne s'imaginait pas qu'il suffisait de reculer de dix cycles dans la table de Denys le Petit pour construire avec certitude le calendrier des fêtes mobiles réellement célébrées à Iona 190 ans plus tôt. Il n'est nullement incroyable qu'un monastère aussi savant qu'Iona ait possédé des annales exactement tenues, où les années étaient distinguées par la férie et le quantième de la lune au 1er janvier. Que la fondation même du monastère y ait été inscrite, c'est plus que vraisemblable. Le recours à ces documents n'était pourtant pas requis : il suffisait d'avoir retenu que l'anniversaire de cette fondation était le 13 mai, dimanche de la Pentecôte. Cela fournissait une première approximation [3]. Un computiste averti n'ignorait pas que plus d'une épacte au 1er janvier donnait Pâques au 25 mars. C'était pour lui un jeu de déterminer laquelle se vérifiait en 563 et de constater le retour des mêmes critères en 753.

5. Par voie de déduction, se confirme la date de 597 pour la mort de Colum Cille [4]. Les Annales d'Inisfallen la marquent *nocte dominica* [5]

[1] B. KRUSCH, *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie, Die Entstehung unserer heutigen Zeitrechnung* (cité ci-dessus, p. 237), p. 71.

[2] L'épacte XII se retrouve, naturellement, tous les 19 ans, à la 14e année de chaque cycle, mais avec d'autres concurrents, ce qui lui enlève, à cause de sa fréquence, toute signification caractéristique.

[3] Les Annales d'Inisfallen inscrivent : *Colum Cille i nailithre* (« Colum Cille en exil »). *Prima nox eius i nAlbain* (« en Écosse ») *in Pentecosten.* Comme les deux computs, celui des Celtes et celui de Victorius, aboutissaient à la même date pascale en 563, il est malheureusement impossible de tirer de ces éléments une date de Pâques réellement célébrée par les Celtes en une année où ils divergeaient du comput victorien.

[4] Cette date a été révoquée en doute, notamment par Alfred Anscombe, qui préférait 580 (*The Date of the First Settlement of the Saxons in Britain, Computation in the Eras of the Passion and the Incarnation « secundum Evangelicam Veritatem »*, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie,* t. 6 [1908], p. 387-388). Toute la brillante ingéniosité de cet érudit ne suffit pas à compenser l'ignorance où il est des documents irlandais concernant l'événement dont il manipule les chiffres avec tant de dextérité.

[5] La coïncidence, cette nuit-là, d'une aurore boréale remarquable, observée

(c'est-à-dire, selon le compte habituel au moyen âge, nuit d'un samedi à un dimanche), le 9 juin, la 35e année de son exil et la 76e de son âge [1]. Le 9 juin 597 était bien dans le premier mois de la 35e année d'un exil qui avait débuté en mai 563. La précision inaccoutumée de ces diverses données sur la carrière de Colum Cille invite à penser que le fonds commun des annales irlandaises, pour le VIe siècle, contient des notices provenant d'Iona. Que celles-ci aient été à la disposition de Slébténe n'a rien d'étonnant. S'il s'intéresse aux années 563 et 753 comme se faisant exactement pendant, à 190 ans

simultanément dans le centre et le nord-ouest de l'Irlande (Adomnán, *Vita Columbae*, lib. III, c. 23, éd. Reeves [Dublin, 1857], p. 235-239), a été mise en valeur par M. D. Justin Schove (*Visions in North-West Europe, A.D. 400-600, and Dated Auroral Displays*, dans le *Journal of the British Archaeological Association*, troisième série, t. 13 [1950], p. 45-46). Du fait qu'un saint homme comme Ernéne moccu Fir Roide (c'est-à-dire de la race appelée Corcu Roide, qui a laissé son nom à la baronnie de Corcaree, au comté de Westmeath), de *Dorsum Tomme* (en irlandais Druim Tuama, aujourd'hui Drumhome, hameau et paroisse de la baronnie de Tirhugh, au comté de Donegal), se livrait à la pêche, avec de nombreux compagnons, dans la rivière Finn (qui sépare le comté de Donegal de celui de Tyrone), on ne saurait tirer une erreur de date. La rigueur de l'observance dominicale, interdisant la pêche comme un travail servile, est un trait plus tardif d'un siècle au moins en Irlande (J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. 1, pp. 476-477 et 782).

[1] Même note dans les Annales d'Ulster, à l'année 594 (chiffre marginal fautif, à corriger en 595), mais en supprimant les mots *in nocte dominica* et l'indication du nombre d'années passées par le saint en exil (deux points qui, en effet, seraient fautifs en 596). Les mêmes Annales d'Ulster ont une seconde date, celle de 600 (à corriger en 601), pour la mort de Colum Cille, cette fois-ci avec les mots *in nocte dominica* (alors qu'en 600, le 9 juin fut un jeudi, et en 601, un vendredi). Le *Chronicon Scotorum* et les Annales dites de Tigernach, à l'année correspondant à 594 (*recte* 595) des Annales d'Ulster, marquent la 77e année d'âge, chiffre confirmé par un quatrain en gaélique, et ajoutent un élément à ceux que fournissent les Annales d'Inisfallen : ce 9 juin était le dimanche de la Pentecôte (*Revue celtique*, t. 17, 1896, p. 160). Il serait extrêmement intéressant de posséder ainsi une date de Pâques selon l'observance celtique, réellement attestée, et cela dans une année où elle a dû différer de celle que prescrivait Victorius (voir ci-dessus, p. 388, note 3) ; mais hélas ! cette mention de la Pentecôte, qui manque aux Annales d'Ulster comme à celles d'Inisfallen, doit avoir été calculée par un computiste d'époque plus récente, qui a recouru simplement à la table de Denys le Petit, oubliant qu'elle était inconnue en Irlande au VIe siècle, et qui multiplie les erreurs et les confusions, comme nous l'avons montré ailleurs (*Anal. Boll.*, t. 63 [1945], p. 120-121). Quant au fait que la mort de Colum Cille soit survenue un dimanche, au son de la cloche qui appelait les moines à l'office de nuit (donc entre un samedi et un dimanche), il est abondamment et clairement attesté par Adomnán (*BHL.* 1886-1887), livre III, chap. 23.

de distance, il s'ensuit qu'il n'ignorait pas non plus ces détails chronologiques concernant S. Colum Cille. La mention d'une année où l'épacte du 1er janvier est XII vient donc confirmer la date de 597 pour la mort du fondateur d'Iona.

50. Doimine abbas Romae.

Dans le curieux traité sur les observances de Tallaght, écrit avant 840 par un observateur diligent, avec quelques additions de peu postérieures, nous lisons [1] : *Is sed file i rriagail Doimine abbatis Romae* [2] (« C'est ce qu'il y a dans la règle de Doimine, abbé de Rome »). E. J. Gwynn notait en guise de commentaire : « I know nothing of this man, nor have I met the name Doimine elsewhere. It is possible that we should read ir-riagaild Eimine (there is no division in the MS., and the spelling riagaild might be supported by figild, p. 128, line 31) [3]. There was an Emine who died at Rome : see LL 313 b 25. He can hardly be identified, however, with the author [4] of Cáin Emine Báin, who was buried at Ross mac Treoin (Plummer, VSH. i, 21 ; Ériu iv, 40, note 2). »

L'endroit du Livre de Leinster auquel renvoyait E. J. Gwynn conduit aux généalogies séculières de Dál Nia Corbb et à la liste des saints du clan : *Fiachra Goll Cluana F<erta>. In Fiachra sin ocus Emine uno die quieverunt in Roma* (« Fiachra l'Aveugle [ou le Borgne], de Clúain Ferta [5]. Ce Fiachra et Emíne moururent à

[1] E. J. Gwynn et W. J. Purton, *The Monastery of Tallaght*, dans les *Proceedings* de la Royal Irish Academy, t. 29, section C (1911-1912), p. 152, fin du § 63. Le nom de Doimine ne se retrouve dans aucun des documents parallèles.

[2] Il n'est pas rare, dans ce texte, que des mots latins ou des membres de phrase entiers soient insérés de la sorte dans une phrase irlandaise.

[3] On pourrait alléguer d'autres cas de cette graphie très singulière, non seulement dans l'irlandais, mais dans le latin de cette pièce.

[4] Il y a ici une légère erreur : la *Cáin* en question porte bien le nom d'Emíne, mais celui-ci n'en est pas donné pour l'auteur ; il est le héros de l'histoire.

[5] Le contexte montre qu'il s'agit de Clúain Ferta Molua, aujourd'hui Clonfertmulloe, ancien cimetière qui donne son nom à une paroisse dans la baronnie de Clandonagh, au comté de Leix. Les saints énumérés sont bien, pour la plupart, de la race de Nia Corbb, du territoire qu'elle occupait, ou du voisinage : Tigernach de Clúain Eois (4 avril) ; Fiach de Sliab Dromma Gabla (mentionné par les généalogistes, n'est pas reconnaissable dans les calendriers) ; Fiachra Goll (dont nous nous occupons ici) ; Mac Táil de Cell Cuilinn (évêque, 11 juin, mort en 548, appartient selon les généalogistes à une autre famille) ; Mac Cuill de l'île de Man (où il est appelé Maughold et fêté le 27 avril) ; Díarmait, fils de

Rome le même jour[1]. ») Quant à l'époque de S. Fiachra Goll, les généalogistes le font cousin germain de S. Tigernach de Clúain Eois, mort en 549 ou 550. Il aurait donc vécu au moins un siècle avant S. Emíne de Ros Glaisi, en admettant que ce dernier ait bien été contemporain du roi Bran, fils de Fáelán[2]. C'est sans doute tout ce que l'on peut espérer savoir de S. Fiachra Goll, car il ne figure pas de façon reconnaissable dans les martyrologes.

Pour l'identification du mystérieux *Doimine abbas Romae*, E. J. Gwynn, nous nous en persuadons, était dans la bonne voie. L'auteur des Coutumes de Tallaght est féru de comparer entre elles les diverses règles en vigueur, vers son époque, dans une série de communautés, toujours irlandaises[3]. C'est de ce côté qu'il fallait chercher, et avant tout parmi les fondateurs, tenus pour avoir promulgué ou prescrit une règle.

Tel est bien, apparemment, le cas d'Emíne Bán (« le Blanc »), dont l'église, Ros Glaisi, était sise sur la rivière Berba[4]. Quelques

Siabar, fils de Dallán, autrement dit Mo-Dimmóc, de Glenn Uissen (évêque, 8 juillet) ; Magister de Cell Magistir (connu par les généalogies, mais apparemment absent des calendriers, du moins sous ce nom) ; Mac Conchon (à lire peut-être Macc Onchon, « le fils d'Onchú », qui ne se retrouve pas ailleurs, à notre connaissance) ; et enfin Iustán (sans doute Iustán, moine, de Léne, au 29 juillet dans le martyrologe de Tallaght).

[1] Ce trait est confirmé par une mention qui, sans cela, resterait énigmatique, dans le manuscrit Rawlinson B. 502, p. 121, col. 1 : *Emine i Letha* (« Emíne au pays de Letha »). La désignation géographique désigne parfois le Latium ou l'Italie, d'autres fois la Bretagne armoricaine et même la Gaule en général. On est tenté de faire intervenir ici le nom de ce successeur immédiat de S. Fursy en qualité d'abbé de Lagny, qui se rencontre latinisé Emianus ou Emmianus (*Vita Fursei*, *BHL.* 3210, éd. Krusch, *M.G.*, Scr. rer. merov., t. 4, p. 439, dans les additions de deux manuscrits ; et au § 13 de la seconde partie, intitulée *Virtutes*, où il semble donné pour un membre du groupe des *ultramarini cognati atque amici* de S. Fursy, ainsi qu'au § 14, t.c., p. 445). Celui-ci, n'étant fondateur ni de *paruchia* ni de monastère, n'est pas candidat à l'attribution d'une règle monastique.

[2] Voir ci-dessous, p. 392.

[3] En y comptant celle d'Iona, naturellement.

[4] En anglais, la Barrow. Ros Glaisi a été identifié par Colgan au bourg de New Ross (dans la paroisse de St. Mary's, baronnie de Bantry, comté de Wexford), mais Charles Plummer, adoptant une suggestion de J. G. O'Keeffe, a montré, par de bonnes raisons, que Ros Glaisi serait plutôt l'ancien nom de Monasterevin (bourg et paroisse dans la baronnie d'Offaly West, au comté de Kildare). E. Hogan (*Onomasticon Goedelicum*, p. 534, col. 1), emboîtant le pas à Eugène O'Curry (*Lectures on the Manuscript Materials of Ancient Irish History* [Dublin, 1861], p. 132), le place par erreur au comté de Leix,

manuscrits, dont le plus ancien remonte au xv^e^ siècle, ont conservé une composition intitulée *Cáin Eimíne Báin* (« Règle d'Emíne Bán »), parfois présentée comme une Vie de ce saint [1]. Ce texte a été imprimé par J. G. O'Keeffe [2], et Charles Plummer en a fourni une traduction anglaise [3]. Il raconte comment Emíne Bán et quarante-neuf de ses moines sacrifièrent leur vie, jour après jour, par une mort volontaire, sur les détails de laquelle le texte est étrangement réticent, pour sauver de la peste Bran, fils de Fáelán, roi des Laigin (« le Leinster »), et quarante-neuf princes de la même province. L'auteur du récit qui nous est parvenu paraît songer à la grande peste des années 664-665, mais Bran, mort en 693 d'après

tout voisin. C'est Mainister Eimíne (« le monastère d'Emíne »), également sur la rivière Berba (PLUMMER, *Cáin Eimíne Báin*, dans *Ériu*, t. 4 [1910], p. 40-41 ; cf. ID., *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, p. 213 et p. 279).

[1] Voir PLUMMER, *Miscellanea*, *Catalogue*, n° 133, p. 213-214, et KENNEY, *Sources*, t. 1, p. 459-460, n° 245. Plummer omet de signaler que le récit en prose est toujours suivi d'un poème en 32 quatrains qui l'amplifie et le complète (inc. *In clocc sa na righ ruadh*, selon les graphies du manuscrit Additional 30512). La strophe 24 du poème a été transcrite séparément, dès le XII^e^ siècle, au Livre de Leinster, fac-similé, p. 354, col. 1-4 (inc. *A Iamnat ingen Sinill ;* cf. PLUMMER, dans *Ériu*, t.c., p. 40, note 2). Il y aurait lieu d'éditer ce poème qui, très probablement, ajoute plus d'un trait à la prose. Une note sur la généalogie d'Emíne, rappelant brièvement les circonstances de sa mort, figure au Livre de Leinster, fac-similé, p. 365, col. 3 (inc. *Emianus .i. Emin <B>án, natus est de patre Hiaman*) ; elle a été imprimée et traduite deux fois (par W. STOKES, dans sa seconde édition du *Félire* d'Óengus, p. 260, et par R. I. BEST et H. J. LAWLOR, *The Martyrology of Tallaght*, p. 126). Le récit de l'apparition du saint, longtemps après sa mort, à S. Cormac (fils de Cuilennán, évêque et roi de Munster, tué en 908) se lit dans le manuscrit H. 3. 17 du Collège de la Trinité, à Dublin, du xv^e^ ou du XVI^e^ siècle, col. 678 (inc. *Cormac mac Cuilennáin rainic co Ros nGlaise*) ; c'est le n° 134 du *Catalogue* de Plummer ; il a été imprimé par Kuno Meyer dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. 7 (1910), p. 299, et de nouveau, avec une traduction anglaise, par C. Plummer, dans *Ériu*, t.c., p. 40. Ce petit conte édifiant sert d'introduction à un quatrain, inc. *A Chormaic mic Cuilennáin.*

[2] *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. 1 (1907), p. 40-45, d'après les trois manuscrits connus de lui : Royal Irish Academy, 23 P 3, fol. 16^r^, copié en 1467 ; Musée Britannique, Additional 30512, fol. 27^r^, du même scribe que le précédent ; et Dublin, Collège de la Trinité, H. 1. 11, fol. 133^v^, copie du manuscrit de Londres. Reste inédit le seul témoin de Bruxelles (Bibliothèque royale, 2324-2340, fol. 99^r^), qui intitule le texte *Betha Eimhin.*

[3] *Cáin Eimíne Báin*, dans *Ériu*, t. 4 (1910), p. 41-46, avec un commentaire aux p. 39-41. Pour des corrections à quelques passages, voirM. M. A. O'BRIEN, dans *Ériu*, t. 11 (1932), p. 156-157.

les Annales d'Ulster [1], ne put succéder au trône qu'en 680 au plus tôt, c'est-à-dire à la mort de Fianamail [2]. Une violente épidémie est signalée, du reste, en 683 par les Annales d'Ulster (date corrigée), que confirment celles de « Tigernach », en 682 selon les Annales d'Inisfallen : *Initium tertiae mortalitatis.* Est-ce celle-ci que l'auteur de la *Cáin* a remplacée, dans son récit, par la peste jaune de Conall, *Buide Conaill*, plus célèbre dans la littérature et souvent confondue avec d'autres épidémies par des écrivains d'une époque qui, pour son bonheur, ne les avait connues que par ouï-dire ?

Ce serait, semble-t-il, Emíne, évêque et abbé de Ros Glaisi, que les Coutumes de Tallaght qualifieraient simplement d'abbé, quoiqu'il fût en effet revêtu également de la dignité épiscopale, ce qui n'est nullement incroyable, aussi bien au VII^e^ qu'au IX^e^ siècle, dans une chrétienté celtique. *Romae* ne serait que la bévue d'un copiste qui, ayant sous les yeux *Rosa* ou *Rossa*, génitif de *Ros* ou de *Ross*, aurait lu *Roma.*

Emíne de Ros Glaisi aurait été tenu pour l'auteur d'une règle monastique, qui ne nous est point parvenue, mais qui était alléguée sous son nom dans la première moitié du IX^e^ siècle. De là ce titre de *Cáin Eimíne Báin* (« Règle d'Emíne Bán »), donné au récit de sa mort volontaire, où sans cela le mot *Cáin* (« Règle ») ne se justifierait pas. A moins, pourtant, que, sous une forme différente de celle que nous lisons, le texte n'ait énuméré les redevances, le tribut que réclamaient comme leur dû les successeurs du saint à la tête du monastère fondé par Emíne en récompense de son sacrifice et de celui de ses moines. « Redevances, tribut » est une des significations de *cáin.* On ne pourrait soutenir que l'existence du récit, sous le titre de *Cáin*, ait été la raison de l'attribution à Emíne d'une règle monastique, dès le IX^e^ siècle : les Coutumes de Tallaght, en effet, citent, comme tirée de cette *riagail* (mot repris au latin *regula* et qui ne peut signifier qu'une règle monastique, en ce cas), une prescription fort semblable à celles que renferment d'autres anciennes règles irlandaises [3].

[1] Date corrigée. Il est curieux que les Annales d'Inisfallen omettent cet obit et le remplacent, en 692, par *Mors Conamla m rig Laigen*, alors que Conamail était roi d'Irlande. Deux mentions semblent s'être télescopées.

[2] En 679 aux Annales d'Ulster (date corrigée) ; rien aux Annales d'Inisfallen.

[3] Le manuscrit Additional 30512 du Musée Britannique (première partie, copiée au XV^e^ siècle et faite de compositions en vers antérieures, pour la plu-

Dans cette hypothèse, Emíne serait à placer en tout cas avant 840, date générale de la composition des Coutumes de Tallaght ; ceci permet largement d'en faire le contemporain du roi Bran, fils de Fáelán. Comme la généalogie d'Emíne manque aux anciennes collections, aucun contrôle chronologique n'est à espérer de ce côté-là.

L'ensemble de ces documents est malheureusement fort troublé par un texte narratif qui porte le n° 135 au *Catalogue* de Charles Plummer [1]. Il se lit dans deux manuscrits au moins de la fin du XIV^e^ ou du début du XV^e^ siècle [2] et a été imprimé par J. G. O'Keeffe [3]. Ce texte raconte les aventures, vraies ou prétendues, de quatre

part, au XII^e^), renferme (fol. 29^r^-30^r^) un poème en 41 quatrains, mis dans la bouche d'un maître à l'adresse de son disciple Mael Brígte, suite de bons conseils à son entrée dans la vie (inc. *Cindus atta do thinnramh*). Dans une copie de ce manuscrit de Londres, exécutée en 1752 (manuscrit H. 1. 11 du Collège de la Trinité, à Dublin, fol. 186^v^), la pièce reçoit le titre arbitraire : *Timna Eimin naemhtha* (« Testament de S. Emíne »). Il n'y a rien à tirer de ces platitudes pseudépigraphes. Quant à l'attribution à S. Emíne de la recension la plus moderne de la Vie irlandaise de S. Máedóc de Ferns (éd. PLUMMER, *Bethada Náem nÉrenn*, t. 1, p. 190-290 ; cf. p. XXXIII-XXXVII) dans le manuscrit H. 6. 3 de la même bibliothèque (du XVIII^e^ siècle), elle n'a pas plus de valeur que la fantaisie de Jocelin de Furness qui a fait tenir la Vie tripartite de S. Patrice pour une autre œuvre du même S. Emíne, à qui l'on a encore prêté, non moins gratuitement, une Vie de S. Comgall de Bennchor et même le *Codex Kilkenniensis* tout entier, recension des Vies latines des saints irlandais qui ne remonte pas plus haut que la fin du moyen âge.

[1] *Miscellanea*, p. 214.

[2] Le Livre de Lecan (fol. 51^r^, col. 2, ligne 12, à 52^v^, col. 2, ligne 10) et le Livre de Ballymote (fac-similé, p. 233, col. 1), où il est mutilé de la fin ; un témoin plus récent, le manuscrit H. 2. 4 du Collège de la Trinité, à Dublin, p. 391-394, quoique plein de fautes, reproduit le texte du Livre de Ballymote, encore complet en 1728.

[3] *Irish Texts*, t. 3 (1931), p. 1-8, texte de Lecan, variantes de Ballymote, sans traduction. On peut recourir à la paraphrase latine que donne Colgan, avec des coupures, sous le titre de *Vita S. Corbmaci ex vetusto MS. Hibernico Leccanensi*, dans ses *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 752-755. Une série de parallèles au § 8 (éd. O'KEEFFE, p. 4) a été alignée par M. M. A. O'Brien, dans *Ériu*, t. 16 (1952), p. 157-158 ; cf. R. I. BEST, *The Birth of Brandub, son of Eochaid, and of Aedan, son of Gabran*, dans les *Medieval Studies in Memory of Gertrude Schoepperle Loomis* (Paris, 1927), p. 381-385. La date du 26 mars, où Colgan a placé ce S. Cormac, est arbitraire : il s'agissait en fait d'un homonyme totalement indéterminé, de même que le Cormac du 13 décembre, que Colgan suggère comme également possible ; voir PLUMMER, *Miscellanea*, p. 187, n° 29 du *Catalogue*.

saints, Cormac, Beccán, Culán et Díarmait, tous fils d'un certain Eogan, fils de Murchad [1]. Tels sont bien les noms qui figurent en tête, dans la phrase qui tient lieu de titre. Au cours du récit, pourtant, le nom du second, Beccán, se trouve remplacé par celui d'Eimin, nettement présenté comme étant Emíne de Ros Glass, sur la rivière Berba. Nous nous trouvons évidemment devant une pièce plus ancienne dont quelque recenseur s'est permis, vers la fin du moyen âge, de modifier certains détails en vue de la glorification d'un saint déterminé. Une étude critique bien pénétrante serait nécessaire pour décider si c'était l'original ou la version arrangée et remaniée qui traitait de S. Emíne, ou si celui-ci reçoit une appellation destinée à le faire prendre pour le fameux S. Beccán mac Cula (5 avril). Peut-être aussi un des fils d'Eogan avait-il porté réellement le double nom de Beccán et d'Emíne. L'hagiographe, alors, s'efforce de nous le faire prendre pour le plus célèbre Emíne de Ros Glaisi (22 décembre). L'essentiel du récit, au reste, concerne S. Cormac et ses aventures parmi les habitants des deux rives de la Moy, à son embouchure, au nord, bien loin de Ros Glaisi. Une contrefaçon voulue semble avoir empêtré l'hagiographe dans une multitude de confusions, involontaires celles-ci, dont le lecteur ne se tire pas facilement. Il faudrait, pour l'expliquer, un long commentaire.

Paul Grosjean.

[1] Le texte en introduit encore un autre, qu'il appelle Báethán ou Báedán.

ERRATA

Ci-dessus, dans l'article *Virgile de Salzbourg en Irlande*, p. 92, au bas, pour les dates d'abbatiat de Slébténe, lire : 752-767 ; p. 94, n° 10, lire : 11 septembre 710 ; p. 95, n° 13, au lieu de 719, lire : 726.

LA VIE DE SAINT NICÉPHORE

FONDATEUR DE MÉDIKION EN BITHYNIE († 813)

Quand le bollandiste Henschenius publia, en 1680, une courte notice sur S. Nicéphore, higoumène de Médikion [1], il ne disposait que de deux sources, peu abondantes et inégalement sûres : la Vie de S. Nicétas, successeur de Nicéphore à la tête du monastère [2], et la brève légende de Nicéphore lui-même dans le « ménologe de Basile » et d'autres recueils de même espèce [3]. Il reconnut sans hésiter l'excellence des quelques renseignements fournis par Théostéricte, disciple et biographe de Nicétas [4], et montra comment ils étaient inconciliables avec certaines affirmations des synaxaires. Ceux-ci, en effet, prolongent la vie de Nicéphore jusque sous le règne de Léon l'Arménien, qui l'aurait maltraité pour le culte des images, chassé en exil et jeté en prison, où il serait mort. Léon V n'ayant déclaré la guerre aux icones que vers la Noël 814 et le patriarche Nicéphore de Constantinople ayant été déposé

[1] *Act. SS.*, Maii t. 1, p. 500-501.

[2] *BHG*[3] 1341. Cette première Vie de Nicétas est due au moine Théostéricte, qui la rédigea probablement avant 837 (reprise de l'iconoclasme sous Théophile) et certainement avant 840 (mort de l'ex-empereur Michel I[er]). Une seconde Vie, *BHG*[3] 1342, est attribuée à Jean, moine de Saint-Élie. Ce que j'ai mentionné comme troisième Vie sous le n° 1342b concerne en réalité un homonyme et contemporain, l'eunuque, patrice et confesseur Nicétas, fêté en octobre (le 5, le 6 ou le 13). Je dois cette correction au R. P. G. Nowack, Assomptionniste d'Athènes.

[3] *Act. SS.*, t. c., p. 721. Cf. *P. G.*, t. 117, col. 437 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 659-660 ; *Mélanges Henri Grégoire*, t. 2 (1950), p. 317. Dans les quelques synaxaires qui le mentionnent, S. Nicéphore est inscrit parfois au 5 mai, plus souvent au 4, qui est l'anniversaire de sa mort. Il ne figure pas dans le synaxaire-typicon de Patmos (sigle P dans l'éd. Delehaye) et n'a qu'une mention sans distique ni notice dans le synaxaire de Jérusalem, Sainte-Croix 40 (sigle H), au folio 152-152[v].

[4] Sur la « tendance studite » de la Vie de Nicétas, voir E. v. Dobschütz, dans *Byz. Zeitschrift*, t. 18 (1909), p. 81-83.

dès avant la mi-mars 815 [1], on ne voit guère le moyen de faire tenir en quelques semaines une série d'événements comme la résistance du saint au persécuteur, son séjour forcé loin de ses moines, sa mort en captivité, l'élection de son remplaçant et la bénédiction abbatiale conférée à ce dernier par le patriarche S. Nicéphore [2]. D'autre part, la Vie de Nicétas fait mourir le fondateur au milieu des siens et ne souffle mot des souffrances qu'il aurait endurées pour la bonne cause [3]. Henschenius concluait donc avec raison que les compilateurs du synaxaire ne méritaient en ce cas aucune confiance [4] et que, pour résoudre définitivement les problèmes que posait leur chronologie fantaisiste, il faudrait dénicher en quelque bibliothèque la Vie développée de S. Nicéphore le Médikiote.

Ces *maiora Acta*, désirés depuis près de trois siècles, seront enfin édités ci-après d'après les deux seuls manuscrits connus [5] :

M = Monacensis gr. 366, de la fin du IX^e^ siècle, fol. 228-235^v^ ; incomplet de la fin, plusieurs feuillets ayant disparu [6] ;

P = Vaticanus Palatinus gr. 27, du XI^e^ siècle [7], fol. 43-52^v^.

Le P. Charles Van de Vorst, avant 1914, et l'abbé Albert Vogt, entre les deux guerres mondiales, avaient fait photographier les deux manuscrits. C'est pour son ami, le byzantiniste suisse († 1942), que le P. Irénée Hausherr avait entrepris de transcrire le *Palatinus*, de collationner le *Monacensis*, de traduire le texte en latin et d'en préparer un commentaire. D'autres occupations l'ayant empêché de mener à bonne fin ce travail, il a eu l'extrême obligeance de nous céder généreusement tout son dossier. Je tiens à lui en redire ici ma vive gratitude.

[1] J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire... 802-867* (Londres, 1912), p. 63-73 ; V. Grumel, *Regestes des Actes du Patriarcat*, fasc. 2 (1936), p. 33 ; P. J. Alexander, *The Patriarch Nicephorus of Constantinople* (Oxford, 1958), p. 128-135.

[2] *Vita Nicetae*, § 24 (*Act. SS.*, April. t. 1, p. XXVII). [3] *Ibidem.*

[4] Dans son effort pour concilier des données inconciliables, il suggérait que le saint higoumène avait pu expirer en prison le 4 mai 814 et son successeur être établi par le patriarche Nicéphore avant sa déposition. Mais il semble bien que les sévices contre les iconodules n'ont commencé qu'après Pâques 815.

[5] Cf. *BHG*[3] 2297-2298.

[6] *Catal. Graec. Germ.*, p. 126, n° 25 ; A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur*, t. 1 (= *Texte und Untersuchungen*, t. 50, 1937), p. 621, n° 6, avec la note 3.

[7] *Catal. Graec. Vatic.*, p. 208, n° 7 ; Ehrhard, t. c., p. 624, n° 8.

Le biographe de S. Nicéphore ne se nomme pas, et aucun autre document ne révèle son nom. Mais il se présente comme un disciple du fondateur, un témoin qui a entendu ses discours et notamment sa dernière exhortation [1] ; s'il n'a pas assisté à sa mort dans l'île de Halki, il était présent du moins quand son corps, ramené à Médikion, fut retiré du cercueil et déposé dans le tombeau [2].

Lorsqu'il prend la plume, les faits qu'il raconte ne sont plus tout récents : le successeur de son héros, l'abbé Nicétas, est déjà mort à son tour (en 824) [3]. Mais la dernière flambée de l'iconoclasme, à la fin du règne de Théophile (de 837 à 842), n'a pas encore commencé [4].

Souvenirs personnels et traditions locales permettent à l'hagiographe de fournir quelques détails précis sur la famille de son héros (§ 5), sur ses débuts dans la carrière monastique (§ 6), sur l'arrivée de Nicétas et la fondation de Médikion (§ 9-10), sur la dernière maladie du saint, son transfert à Byzance en quête de médecins, son trépas et sa sépulture (§ 16-19). La visite au trésor impérial (§ 15), que l'auteur déclare tenir d'un témoin respectable, mais anonyme, et qu'il a failli oublier de rapporter, forme contraste par son invraisemblance et son imprécision avec le reste du récit.

Les chapitres narratifs qu'on vient de signaler sont précédés d'un interminable et amphigourique prologue (§ 1-4) et entrecoupés de longs développements où l'édification trouve mieux son compte que l'histoire : tableau fort peu circonstancié de la persécution iconoclaste (§ 7), exposé des vertus de Nicéphore (§ 8), exhortation du fondateur à ses moines (§ 11-12), ses principes et sa méthode dans la direction des consciences (§ 13-14), ses dernières recommandations à sa communauté (§ 17).

Tout l'ensemble, aussi bien les parties « historiques » que les autres, est rédigé en un style prétentieux et boursouflé, où abondent les mots rares [5], les composés insolites, les formes archaïques

[1] § 13, l. 2, et 17, l. 5-6. [2] § 19, l. 6-8. [3] § 9, dernière phrase.

[4] Le § 7 décrit la persécution comme un fléau du passé.

[5] Dans le manuscrit de Munich, un certain nombre de ces mots, incompréhensibles pour le lecteur moyen, ont été expliqués en marge par des équivalents plus connus (voir l'apparat critique). Mais beaucoup d'autres auraient mérité

ou dialectales [1], les constructions recherchées, les expressions alambiquées. Par endroits, les réminiscences scripturaires sont accumulées comme à plaisir, et plusieurs d'entre elles s'écartent tout à fait de la banalité [2]. On croirait avoir affaire à un pédant dont le principal souci serait d'étaler sa science et son talent littéraire, ou plutôt ce qu'il prend pour tel. L'*Index graecitatis* placé en queue de cet article permettra aux philologues de repérer dans le texte grec les « perles » qui peuvent les intéresser tant au point de vue du vocabulaire que de la grammaire.

Dans le manuscrit de la Vaticane, seul témoin complet, la Vie se termine selon l'habitude par une doxologie (§ 19). Viennent ensuite neuf vers (§ 20), qui servent de préface à trois Miracles (§ 21-23), puis une invocation finale (§ 24).

Cet appendice n'a pas été rendu nécessaire, comme il arrive souvent [3], par le nombre et l'éclat des miracles posthumes : il s'agit au contraire de prodiges opérés par le saint de son vivant et qui auraient dû normalement trouver place plus haut. Le premier (§ 21) n'est manifestement qu'un extrait ou un résumé d'un récit plus détaillé. Il semble donc qu'un recueil de *Miracula S. Nicephori* aura été composé fort tôt après sa mort et qu'il n'en subsiste ici que des vestiges.

Mis à part l'intérêt philologique *sui generis* qui a été relevé ci-dessus et les détails que les historiens du monachisme ou de la spiritualité sauront glaner dans le texte qu'on va lire, le mérite capital de la Vie de Nicéphore consiste, aux yeux de l'historien, dans les renseignements chronologiques qu'on y trouve et qui vont nous permettre de fixer, avec une probabilité voisine de la certitude, la date de la mort du saint.

le même traitement ; peut-être le scoliaste eût-il été bien embarrassé pour en fournir une interprétation.

[1] Par exemple, *ἰητρός* pour *ἰατρός* (§ 17-18), *γαῖα* pour *γῆ* (§ 11^{22}), *ἄλγεα* pour *ἄλγη* (§ 12^{39}). Sur les ionismes dans la *κοινή*, voir E. Schwyzer, *Griech. Grammatik* (1938 et 1953), p. 128-129 ; cf. H. Grégoire, dans *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. 44 (1901), p. 264-268.

[2] Voir notamment le § 12.

[3] Voir, entre autres, les Miracles posthumes de S. Pierre d'Atroa († 837), publiés naguère par V. Laurent ; cf. *Anal. Boll.*, t. 76 (1958), p. 245.

D'après le *Palatinus*, dont la mutilation du *Monacensis* ne permet pas de contrôler la teneur, S. Nicéphore serait décédé, à l'âge de 58 ans, après 33 ans de vie religieuse, le 4 mai, à la 6me heure, en la 6me indiction, l'an 6301 (§ 18).

Or, suivant le comput byzantin, l'an du monde 6301 (ou 792/793 de notre ère) ne correspondait pas à la 6me, mais à la 1re indiction. La date est donc fautive. Elle est d'ailleurs impossible à mettre d'accord avec l'affirmation formelle de la Vie de S. Nicétas, § 24, qui attribue au patriarche Nicéphore (806-815) la consécration abbatiale du successeur de notre saint. Imagine-t-on un higoumène qui aurait attendu treize ans, de 793 à 806, avant de recevoir la bénédiction canonique ?

Il suffit de supposer, dans le passage en question, une vulgaire faute d'haplographie, la chute du mot *εἰκοστοῦ* après *τριακοσιοστοῦ*, pour rendre parfaitement corrects tous les synchronismes du texte : l'an du monde 6321 (ou 812/813 de notre ère) correspond bien à la 6me indiction et s'est écoulé avant la déposition du patriarche Nicéphore. C'est donc le 4 mai 813, et non durant la persécution de Léon l'Arménien (entre 815 et 820), que mourut S. Nicéphore de Médikion.

Né 58 ans plus tôt, soit en 755, il devint moine à l'âge de 25 ans, donc en 780, c'est-à-dire l'année même où la mort de Léon IV mettait un terme à la première phase de la crise iconoclaste. Peu de temps après, il fondait Médikion, puisqu'il siégea, en 787, parmi les Pères du second concile de Nicée et apposa sa signature aux actes de cette assemblée œcuménique en qualité d'higoumène du nouveau monastère : *Νικηφόρος ἡγούμενος τοῦ ἁγίου Σεργίου τοῦ Μηδικιῶνος ὁμοίως (ὑπέγραψα)* [1].

François Halkin.

[1] Mansi, t. 13, col. 153a.

P.S. Monsieur H. Grégoire a eu l'obligeance de lire en épreuves le texte qui suit. Non content de m'aider à l'écheniller, il s'est acharné à restituer les passages corrompus. Grâce à son « Sprachgefühl » et à sa maîtrise du grec classique, byzantin et moderne, il y a réussi presque partout. Ses corrections et suggestions seront marquées de ses initiales *H.G.*

Le même savant souligne avec raison 1° l'intérêt des scholies du *Monacensis ;* 2° le nombre des *hapax legomena* fournis par notre hagiographe ; 3° les emprunts qu'il fait au vocabulaire médical et philosophique.

Βίος[1] *καὶ*[2] *πολιτεία καὶ ἀγῶνες*[3] *τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νικηφόρου ἡγουμένου γενομένου*[4] *τοῦ Μηδικίου*[5]

e codicibus Monacensi 366 (= M) et Vaticano Palatino 27 (P).

1. *Πολλοὶ πολλάκις* (1) *τὴν ἄμορφον ὕλην νηπίων δίκην ἀθύρμασι δρώντων*[1] *κομποστολοῦσιν* (2) · *ταὐτὸν δὲ καὶ ζωγράφοι καὶ λογογράφοι καὶ λιθοξόοι καὶ τέκτονες πηλίκα μεγέθη καὶ κάλλη καὶ περιδέραια, ἐνώτιά τε καὶ ὅσα νοῦς ἐξεῦρεν ἀνθρώπινος, ἐκ πολυχρόων μετάλλων προέθεσαν · ἀλλ' οἱ μὲν διαπαίζοντες τὴν ἀλήθειάν τισιν ἀνανδρίας ἔχουσι μορμολυττοῦσιν*[2] (3), *ἕτεροι δὲ ἐπὶ κακῷ τῷ ἑαυτῶν γέλοια διαπλάττουσι, ὧν τῇ ἀτερψίᾳ τέρπουσι λωβούμενοι*[3] (4) *τοὺς ἄφρονας · οἱ δέ γε χριστενσόφοις*[4] (5) *νοήμασιν εἰς τοὐμφανὲς ἀναστηλοῦντες, ὅσον ἐφικτόν, προσφυῶς τὰ εὐζήλωτα, ἀρίστως ἐπιθέλγουσιν, οὐ μὴν φενακίζουσι*[5], *τοὺς ἑψομένους*[6], *ὑπερκερδεστέρας*[7] *ἑαυτοῖς φιλοφρόνως προσστησάμενοι ἐν*[8] *φιλοθεάμοσι τά τε γέρα*[9] *καὶ τὰς ἀμοιβάς. Ὁ ἐν τριάδι παντεχνήμων* (6) *θεὸς δὲ*[10] *τῇ ὑπεραπειρο-*

Lemma. — [1] *μηνὶ ματΐῳ δ'* praemittit M, *τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ* (*ματΐῳ ε'*) praem. P — [2] *ἤτοι* M — [3] *κ. ἀ.* om. M — [4] *γεγονότος* M — [5] *μειδικίου* (*ει* in ras.) M.

1. — [1] *δρῶντες* M — [2] *μορμολύττουσιν* P ; cf. § 5, l. 43 — [3] *βλαπτόμενοι* schol. marg. M — [4] *οἱ δέ γε χρ.* om. P — [5] *φανακίζουσι* P, *χλευάζουσιν ἢ ἀπατοῦσιν* sch. M — [6] *ἀκολουθοῦντας* sch. M — [7] ita MP — [8] *προστησάμενοι ἐκ* M — [9] *τιμὰς* sch. M. — [10] om. P.

(1) Le prologue, particulièrement prétentieux et obscur, s'étend sur quatre paragraphes. Le lecteur pressé passera tout de suite au § 5.

(2) Mot inconnu aux dictionnaires, comme pas mal d'autres qu'on trouvera groupés dans l'*Index graecitatis* en queue de cet article.

(3) Plus loin, les deux manuscrits ont *μορμολυττούμενοι*, que le Monacensis glose en marge par *ἐκφοβούμενοι* (§ 5, note [23]). Le *Thesaurus* cite d'abord Hésychius, qui donne pour équivalent *φοβερίζειν*, puis deux autres exemples tardifs de l'actif *μορμολύττω*.

(4) Dans le manuscrit de Munich, ce mot est interprété par une scholie ou glose marginale. On relèvera ci-dessous, dans l'apparat critique, toutes les notes de ce genre ; elles sont marquées de l'abréviation *sch. M.*

(5) Ce néologisme revient encore deux fois sous la plume de notre auteur : § 11 et 24.

(6) S. Jean Damascène parle de même du *παντεχνήμων Λόγος* (*P. G.*, t. 96,

πλασίῳ[11] ἀγαθοπρεπῶς ἀνθορίσας (1) παντουργικῇ σοφίᾳ τὴν ἄπλε-
τον αὐτοῦ ποικίλως κατ' ἀρχὰς διωργάνωσεν οὐσιώσας κτίσιν, συν-
εκτικῇ νεουργήσας παλάμῃ, ὡς παρεκτικὴ τῶν ὅλων αἰτία καὶ
σύγκρασις, καὶ αὐτὸ τὸ εἶναι τοῖς οὖσι δωρούμενος· γῆθεν δὲ
πλαστουργήσας ζωαρχικῇ ἀκαταλήπτῳ χειρὶ τὸν ἄνθρωπον κατ'
εἰκόνα καὶ ὁμοίωσιν (2), τὸ τῆς ἀθανασίου (3) φημὶ ἀρετῆς θεο-
εἰκελον, ἐμόρφωσεν στίλψας ἐμφέρειαν, καὐτεξουσίῳ κατάρχειν
λόγῳ τῶν ἐπὶ τῆς γῆς, θείᾳ τε καὶ ζωηρᾷ ἐπιπνοίᾳ τιμήσας ἐπλή-
θυννεν· οὓς ἀπειροκάλως ἐξ ἀπροσεξίας ἀδοξήσαντας[12] πάλαι
σφαλερῶς τῇ θεώσει[13] μνώμενοι (4), θανάτῳ διὰ παρακοῆς ὑπ-
έπεσαν. Ἐπεμέμικτο γὰρ αὐτοῖς φθόνῳ δεινῷ καὶ ἀπάτῃ τοῦ
πολυμόρφου ὄφεως τὸ ἰδιογνωμόρρυθμον (5). Ὅθεν ὁ πανοικτίρ-
μων θεὸς δι' ἄκραν φιλανθρώπου ἀγαθότητος καμπτόμενος τὴν
τούτοις[14] ἀκοσμίαν πανσόφως μεταστοιχειώσας καὶ εὐκοσμίᾳ[15]
κοσμήσας ὡραιανθεῖ ἐφαίδρυνεν.

2. Καί γε ὁ μικρὸς ἐν τοῖς[1] τὰ ζωηρὰ διαχαράττουσιν ἐγὼ (6)
κατ' ἔννοιαν λαβὼν τῶν μὲν τὸ περίγελον, τῶν δὲ τὸ περίδοξον
κατά γε τὴν ἐμὴν κατάληψιν, οὓς μὲν ἠγάσθην, οὓς δὲ κατέγνων·
περιπαθῶς δ' ἔχων φράζειν, ἐφ' ᾧ μοι (7) ὁ πόθος ὤφελκει[2], κἂν
ἐξ ἀτέχνου συντέτακτο γνώμης, ἄπλαστον λόγον, οὐ μὴν ὕλης
νεκρᾶς ἀμορφίαν διαρθροῖν[3], δηλωτικὰ δ' ὅμως ἀναφανδὸν δια-
δεῖξαι, ἐφ' ᾧ διομαλισθήσεται (8) λόγος ἅπας, πρᾶξις καὶ δια-
νόημα, καὶ κρεῖττον τάχα γε ἢ[4] τοῦ λόγου σύμφρασις διαννυ-
σθείη, ὃν δὴ καὶ μικρὸν ὕστερον ὡς ἐν ἐπιλόγου τάξει τοῖς
φιλοθέοις ὑμῖν ἀγνοοῦσιν ὡς εὐγνώμοσιν εἰς προὔπτον[5] ἐκθή-

[11] δὲ add. P — [12] (οὓς - ἀδ.) lege οἳ... ἀδοξήσαντες — [13] τε al. man. in marg. add. P — [14] ita MP pro τούτων — [15] π. μ. καὶ εὐ. om. P.

2. — [1] ἐντὸς ante corr. P — [2] (ἐφ' ᾧ - ὑφ.) φέλκει sic P — [3] ita MP — [4] εἴη M — [5] βλεπόμενον ἢ φανερὸν sch. M.

col. 665A). C'est le seul exemple de ce mot qui soit signalé dans le *Thesaurus* et Sophocles. (1) Mot rare. (2) Cf. *Gen.* 1, 26.

(3) Adjectif inconnu. Mais on trouve *ἀθανάσιος* (exactement comme le nom propre) dans Néophyte le reclus de Chypre († vers 1215) ; cf. B. Mandilaras, dans *Ἀθηνᾶ*, t. 62 (1958), p. 338. (4) Cf. *Gen.* 3, 5.

(5) Cf. Jean Climaque, *Scala*, grad. 24 (*P. G.*, t. 88, col. 981c).

(6) L'auteur se range-t-il au nombre des artistes peintres ?

(7) Le datif pour l'accusatif. Cf. *Index graecitatis*, ci-dessous, p. 430.

(8) Le *Thesaurus* ne donne qu'un exemple de *διομαλίζω* employé au passif (dans Anne Comnène).

σομαι, καὶ μάλισθ' ὅταν ἀκίνδυνον καὶ ἐπωφελὲς εἰσοῖσαι[6] τὸ ἀποτέλεσμα. Οὐκ οἶομαι γὰρ κατὰ τοὺς ὡς[7] ἀρχῆθεν ἔφαμεν ἀψύχοις ἐμφιλοχωρεῖν, μυθευόμενος ἐθελοκάκως ἀμβλωθρίδια[8] (1) οἱονεὶ παρέμποδα σωτηρίας.

3. Δεῦρο δὴ οὖν εἴπωμεν ἀριδήλως ἐπιτροχάδην διεξιόντες, τὰ σποράδην ἠρανισμένοι, προσσημάναντες τἀληθές, οὐ γραώδους κομπομυθορρήμονος εἴτουν σαβακόφρονος ληρήματα, ἀλλ' ἢ τὰς τῶν ὁσίων πατέρων ἡμῶν ἐν μικρῷ λόγῳ μεγάλους[1] σταθμώμενοι ἀνδραγαθίας καὶ ἀσκήσεις, τῶν κατὰ διαφόρους τόπους καὶ τρόπους ἔργῳ καὶ λόγῳ καταφανῶς διαλαμψάντων, ἐπικαλεσάμενοι τὸν παντὸς ἀγαθοῦ δοτῆρα θεόν, ὃς δι' οἴκτον ἄφατον καθ' ἑκάστην γενεὰν ἀναστῆσαι ἄνδρας ὁσίους καὶ διδασκάλους παιδαγωγοῦ δίκην πρὸς ἐπικουρίαν[2] ἡμῶν οὐκ ἔληξε· τοὺς ἔκπαλαι πρὸ νόμου προπάτορας[3] καὶ πατριάρχας, οἷς ἐνεσημάνθη τὸ τῆς θεογνωσίας φάος ἀμυδρῶς, κἄπειτα[4] Μωσῆν καὶ τοὺς προφήτας τοὺς προκαταγγείλαντας τοῦ θεοῦ λόγου τὴν[5] συγκατάβασιν, οἵστισιν ὡς ἐν πυρὸς ἀτμίδι καὶ γνόφῳ καὶ λεπτοτάτης αὔρας θυέλλῃ ἐφαντάσθη κύριος ἀκροθιγῶς[6]· κἀπὶ τούτοις δ' οὖν τοὺς θείους ὄντως αὐτόπτας καὶ μαθητὰς αὐτοῦ, οὓς ἐνεφόρησεν δαψιλῶς τοῦ ἁγίου πνεύματος ἡ χάρις· καὶ αὖθις συλλήβδην τοὺς ἐφεξῆς ἱερεῖς καὶ μάρτυρας καὶ θεοφόρους πατέρας, ἐξ ὧν ἔνιοι μὲν τῆς ἀκραιφνοῦς καὶ ἀμωμήτου[7] πίστεως εἵνεκα[8] ἀδεῶς[9] βασάνων πεῖραν ἔλαβον, ἔνιοι δὲ <τοὺς> ταῖς[10] τῶν αἱρεσιωτῶν ἀκλεᾶ[11] κεκομψευμέναις[12] γλωσσαλγίαις ἀλισγηθέντας[13] ἢ καὶ κραδαινομένους[14] αὐτεπιβούλως προσεπὶ τούτῳ, ἔτι γε μὴν καὶ ὡς ἐν βαράθρῳ τῇ δολοφροσύνῃ δολοπλόκοις ἅμμασιν[15] συγκυβισθέντας (2), τοῖς τῆς ἀσεβείας γεννήτορσιν ἐφεδρευθέντας τούτους[16] κάλοις[17] ἕλξαντες διδασκαλικοῖς[18] ὡς ἐκ σκότους δίνης[19]

[6] ita MP — [7] an leg. *οὓς*? — [8] *σκοτεινὰ* sch. M.

3. — [1] sic MP pro *μεγάλας* — [2] *πρὸς βοήθειαν* sch. M — [3] *προπατέρας* MP — [4] *καὶ μετὰ ταῦτα* sch. M — [5] sup. lin. P — [6] *εἰς ἄκραν προσεγγίσας ὅ ἐστιν ὀλίγον* sch. M — [7] *καθαρᾶς ἢ ἀληθοῦς* sch. M — [8] *χάριν* sch. M — [9] *ἀφόβως* sch. M — [10] *τοῖς* MP — [11] *ἄδοξα* sch. M — [12] *καὶ κεκομψευμένοις* MP — [13] *τραυματισθέντας* sch. M — [14] *σειομένους* sch. M — [15] *δέμασι* sch. M — [16] *τούτοις* M — [17] *σχοινίοις* sch. M — [18] *διδασκαλίας* P — [19] *ῥυπαρίας ἢ σκότους* sch. M.

(1) « Avortons ». Voir l'article du *Thesaurus*.

(2) A rapprocher de *κυβιστάω*, « se précipiter la tête en avant, faire la culbute ou le saut périlleux ». (Comparer aussi *κυβητίζω*, H. G.).

πρὸς φῶς ἀνεσώσαντο, ἀκμαιόφρονας τῇ ὀρθοδοξίᾳ καὶ ἀρτίους ἀπεργασάμενοι. Τῇ γὰρ ἐχέτλῃ ὥσπερ τοῦ ἀρότρου τὴν χεῖρα ἐπιβαλόντες ἀνεπιστρόφως (1) κατ' εὐθὺ τοῖς αὔλαξι, καὶ νεώσαντες τὴν ἀδαῆ [20] τῶν νεηλύδων γνώμην, τοῦ θείου λόγου τὸν σπόρον κατέβαλον, καὶ πολύχουν ἐντεῦθεν τῆς πίστεως αὐξήσαντες [21] κατὰ τὴν ἀναλογίαν τῶν ἰδίων ἕκαστος πόνων τὸν τῆς ἀγαθοεργίας πολυτλήτοις [22] ἱδρῶσιν ἐβλάστησαν στάχυν. Τοῦτ' αὐτὸ πάντες οἱ ἅγιοι δρῶντες (χρὴ γὰρ συνελόντα φάναι [23]), ὥσπερ ἄριστοι γεωργοὶ τὰς οἰκείας προαρώσαντες ψυχὰς καὶ τῇ δωρεᾷ τοῦ ἁγίου πνεύματος σοφῶς ἐπάρδοντες [24], ὡς ἔφθην εἰπών, φωστῆρων δίκην τὴν θεογνωσίαν ὡς ἐν σκότει βαθεῖ τῆς ἀθεΐας τηλαυγέστερον ἡλίου ἔλαμψαν, ἐκ παραλλήλου ταῖς μαρμαρυγαῖς τῶν ὤνπερ ἕκαστος εἰλήφει πρὸς θεοῦ, οὐ δι' ἑαυτῶν, θείων χαρισμάτων τὸν περίγειον αὐγάζοντες κόσμον, τοὺς πέλας καὶ πόρρω συναγείραντες [25] πρὸς πίστιν ἀκηλίδωτον, κἀν τούτῳ πληροῦντες τὸ « Ἀγαπήσεις κύριον τὸν θεόν σου ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς σου καὶ τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν » καὶ τὰ ἑξῆς (2). Καὶ εἴ που ζιζάνιόν τι τῶν τοῦ πονηροῦ σπερμάτων ἤσθοντο ἐκφυέν (3), αὖθις δρεπάνην ὥσπερ τῶν λόγων [26] θήξαντες [27] πυρὶ προῤῥίζους, τῷ τῆς μετανοίας φημί, παρεδίδοσαν ἐκκόψαντες. Ἐξ ὧν ἁπάντων, ὧν τὰ ὀνόματα ἐν βίβλῳ ζώντων (4) καὶ αἱ ψυχαὶ ἐν χειρὶ κυρίου (5), εἷς ἦν καὶ ὁ ὅσιος πατὴρ ἡμῶν Νικηφόρος, περὶ οὗ καὶ δι' ὃν ὁ λόγος, ἐπιμορφάζων τοῖς οὕτω πολιτείᾳ προκόψασιν.

4. Τοίνυν ἦκεν [1] ἡμῖν τοῖς οὐκ εἰδόσιν ἡ ἐν χερσὶν ὑπόθεσις, ὦ ἱερὸν καὶ θεοφιλὲς συνάγυρμα· ᾧ πᾶς ὥρμητο πόθος, συντέτακτο ὁ λόγος ἤδη, εἰ καὶ παροδικῶς, ὡς εἴποι τις ἄν [2], ἐσχεδίασται. Τούτου [3] δὴν ἀνεῳγνύμην [4] τὴν βαλβίδα, οὐ τετρώρῳ ἅττων [4*] ἅρματι [5] καὶ ἱππεῖ (6) · οὐ μουσικῆς ὀργάνων ἠχὴν καὶ σει-

[20] *τὴν ἀμαθῆ ἀπείραστον* sch. M — [21] supple *τὸν καρπὸν*. — [22] *πολυκαρτερ(ή)τοις* sch. M — [23] *εἰπεῖν* sch. M — [24] *ἐπάρδοντας* P — [25] *τοὺς ἐγγὺς καὶ μακρὰν συναθροίσαντες* sch. M — [26] *δρεπάνῃ ὥσπερ τῷ λόγῳ* MP — [27] *ἀκονήσαντες* sch. M.

4. — [1] *παρεγένετο* sch. M — [2] *τις ἄν τις* P, *τι ἄν τις* M — [3] *τοῦ* MP, forsitan recte ; cf. § 10, l. 3 : *ἐκ τοῦ δὴν*, et § 19, l. 5 : *τοῦ γὰρ χάριν*. — [4] corr. H. G. ; *ἀνεφύγνοιμι* MP — [4*] *τετρούρῳ ᾄττοντι* MP — [5] *ἅρμα* M.

(1) Cf. *Luc.* 9, 62. (2) Cf. *Marc.* 12, 30-31.
(3) Cf. *Matth.* 13, 25-40. (4) Cf. *Phil.* 4, 3. (5) Cf. *Sap.* 3, 1.
(6) Réminiscence poétique ? Cf. *Dan.* Th. 11, 40 ?

ῥήνιον κελαδίαν ὀργῶσαν [6] μωκήσασθαι καὶ ἐκθηλῦναι ἀκροατάς, προαιρετικῆς δὲ ἐχέφροσιν ἐμμελείας τὸ ἔξαλμα τοῦ λόγου. Τοῖς ἱμᾶσιν γὰρ ὥσπερ ὁ ἔρως πρόσω με φέρεσθαι βιάζοιτ' ἄν, ἀγκτῆρος δίκην δὲ τὸ δέος [7] εἰς τοὐπίσω με ὡς ἡνίαις ἀνθέλκει. Τίνος δὲ χάριν λέξων ἔρχομαι, φαύσεις καὶ ἐπιτολὰς διαδήλους [8] ὧδέ που ἱστορικῶς διαζωγραφοῦντι [9] λόγῳ <τὴν> τῆς ἐν σαρκὶ ζωῆς θεάρεστον πολιτείαν τοῦ ἐν ἁγίοις ὡς ἀληθῶς Νικηφόρου, οὗτινος παραιτητέον οὐδαμῶς οὐδὲ σιωπητέον ἃ κηρύττεσθαι ὅσιον. Οὗτος γὰρ ὁ ὄντως εὐσεβείᾳ καὶ πόθῳ τῶν ἄνω, ὑπεροψίᾳ τε τῶν τῇδε οὐδαμῶς [ὥσπερ] τῶν πρώην πατέρων ὤφθη καταδεέστερος, εἰ καὶ μὴ κατὰ τὴν τοπικὴν ἐκείνοις, ὡς ἔπος [10] εἰπεῖν, φύντα παρομαρτοῦντα [11] (1) συμβιοτεύων, ἀλλά γε κατὰ τὴν κυκλοφορικὴν ἐτῶν ἀνέλιξιν [12] ὁμέστιος [13] ὢν καὶ συνέριθος [14] · συνείπετο [15] γὰρ αὐτοῖς κατὰ τὸ τῆς ἀρετῆς εἶδος, εἰ καί τις ἄλλος [16]. Οὐδὲ γὰρ χρόνων ἔλοιτό τις καὶ τόπων τὴν ζήτησιν, ἀλλὰ τρόπων χρηστῶν καὶ ἀγαθῶν [17] θαυμάσαι τὸ μέγεθος.

5. Καιρὸς δ' ἂν εἴη λοιπὸν τὸ χρέος ἀποτίσαι καὶ διαδεῖξαι ὄνομα τούτῳ (2) καὶ τύχην, ἀξίαν τε καὶ πατρίδα καὶ γένος καὶ ὅσα καὶ οἷα [1] τὴν ἀρίστην πολιτείαν [2] τἀνδρὶ παριστάνει [3], εὐγένειάν τε καὶ σέβας εἰπεῖν καὶ τὸ περὶ τὴν πίστιν εὐσταθές τε καὶ πάγιον. Τοίνυν ἀφέμενοι μακρηγορεῖν ἀκίχητα [4] φειδοῖ τῶν ἁψικόρων εἴτουν νωθροκαρδίων, φέρε προὔργου [5] εἰς τὴν ἀρχῆθεν ἐπαναζεύξαιμεν [6] βραχέα διαλαβόντες ἀναγωγὴν τοῦ ἀνδρός, τίς τε ὢν καὶ ὅθεν καὶ ἐκ τίνων προελθὼν ἔφυ γονέων καὶ προηγουμένως μέντοι ποίου [7] γένους ὑπῆρχεν ἔκπαλαι περιβλέπτου, ἔν τε ἀξιώμασιν διαφόροις σχεδὸν πάντων καὶ πλούτῳ οὐ μετρίῳ κομώντων, οὐκ ἀσήμου δέ, ἀλλὰ τῆς προὔπτου καὶ πανευδαίμονος Κωνσταντινουπόλεως αὐτόχθων πολίτης, γονέων δὲ εὐσεβῶν καὶ φιλοχρίστων καὶ αὐτῶν ὡσαύτως ἐν περιουσίᾳ βριθόντων,

[6] ita MP ; an leg. *ὀργάνων ἠχῇ καὶ σειρηνίῳ κελαδίᾳ ὀργώσης?* — [7] *φόβος* sch. M — [8] ita MP ; an leg. *διαδηλῶν?* — [9] an leg. *καὶ διαζωγραφῶν τῷ?* — [10] *λόγος* sch. M — [11] *παρομαρτοῦν* ante corr. M ; *παρακολουθοῦντα* sch. M — [12] *ἀνελίξεσιν* MP — [13] *ὁμέσιων* P — [14] *συνέριθρος* P ; *συνεργὸς* sch. M — [15] *συννηκολούθει* sch. M — [16] *ὡς οὐδεὶς ἄλλος* sch. M — [17] *ἀγωγὸν* M.

5. — [1] *οἷον* M, *οἷαν* P — [2] om. M — [3] *παριστάνειν* M — [4] *μὴ καταλαμβανόμενα* sch. M — [5] *προῦργον* M, *ποῦργον* P — [6] *ἐπαζεύξαιμεν* P — [7] om. M.

(1) Sans doute une locution proverbiale.

(2) Le datif pour le génitif, comme *τἀνδρὶ* pour *τἀνδρὸς*, à la ligne suivante.

ὧν τὰ ὀνόματα Ἀνδρέας καὶ Φωτοῦ [8], ἥτις ὕστερον Θεοδώρα μετεκλήθη (1), οἳ ἐκέκτηντο υἱοὺς τρεῖς ἄρρενας· ὄνομα τῷ πρώτῳ Θεόδωρος [9], δεύτερος δὲ ὁ ἀοίδιμος καὶ σεβάσμιος πατὴρ ἡμῶν Νικηφόρος, ὁ νῦν ὁσίως πρὸς ἡμῶν μνημονευόμενος, ὁ δέ γε ὕστατος [10] Γρηγόριος (εἰ δέοι τὴν ἀναγωγήν, οὐ μὴν δὲ δισχέτλιον μυθεύρημα ἐπεισάγειν ἀκροαταῖς)· οὕσπερ καταλείψας τῇ μητρὶ ὁ πατὴρ κομιδῇ νέους τὸν ἀνθρώπινον ὑπέξεισι βίον. Ἡ δὲ φιλόπαις οὖσα, πλείω δὲ φιλόθεος, ἀνῆγεν αὐτοὺς ἐν παιδείᾳ καὶ νουθεσίᾳ καὶ φόβῳ κυρίου, ἐκτρέφουσα χάριτι μᾶλλον αὐτοὺς ἢ γάλακτι καὶ μὴ ἐῶσα αὐτοὺς ἀνειμένως κίδνασθαι [11] τῇδε κἀκεῖσε κοπρομόχθου (2) κανθάρου δίκην, ἀλλ' ἀντὶ τερετισμάτων [12] παιδαγωγοῖς τισιν εἴτουν διδασκάλοις ἐκδέδοτο πρὸς μάθησιν τῶν ἱερῶν γραμμάτων, δυοῖν ὑφειμένως ἀπείργουσα [13] τὸ τηνικάδε ἀκμάζουσι κώμοις πελάζειν καὶ ἱπποδρομικαῖς θεωρίαις, ἔτι μὴν θεάτροις εἰκαίων [14] καὶ ὀψιμαθῶν [15] (3) εἴτουν ἀγυρτωδῶν [16] (4), οἷς [17] ἥδονται [18] παῖδες. Ὁπόταν γὰρ ᾖσθετο τὰ τοιάδε ἡ μήτηρ, ἐπαίδευεν ἀνωτέρους παιδικῶν ἀθυρμάτων τούτους ἔσεσθαι, οὓς ἑκάστοτε ἐκφοβοῦσα διεμαρτύρατο· «Μὴ τοῖς ἐκείνων φορυχθῆτε [19] ἀλισγήμασιν [20] ἐκεῖ πορευθέντες, ἀλλ' ἐν ἐκκλησίαις σχολάζετε μᾶλλον καὶ τῶν θεοπνεύστων μυεῖσθε λόγων, δικαιοσύνην ἐπιτελοῦντες ἐν ἀκακίᾳ. Εἴθε γάρ, ὦ τέκνα ἐμοὶ πεποθημένα, πανημερίους [21] ἂν ὑμᾶς ἐθεώμην ἐν ταῖς ἁγίαις τοῦ θεοῦ ἐκκλησίαις σχολάζοντας, ἵνα μὴ ἐλέγχοις ἐπὶ κακῷ ὑπεύ-

[8] *Φωτοῦς* M — [9] *Θεοδώρῳ* M — [10] *ἔσχατος* sch. M — [11] *σκορπίζεσθαι* sch. M — [12] *μελῳδιῶν* sch. M — [13] *ἀποκωλύουσα* sch. M — [14] *ματαίων* sch. M — [15] corr. H. G.; *ἀμαθῶν* P, *ἀψαμαθῶν* M — [16] *ἀγυρτώδων* MP — [17] om. M — [18] *εὐφραίνονται* sch. M — [19] *μολυνθεῖτε* sch. M — [20] *τραύμασιν ἢ ῥυπαρίας* sic sch. M — [21] *δι' ὅλης τῆς ἡμέρας* sch. M.

(1) On changeait de nom en entrant au couvent, comme fit Photou, mère, du saint ; voir la dernière phrase de ce § 5. Sur les prénoms en *-ώ* et *-οῦ* cf. H. Grégoire, dans *Mélanges Franz Cumont* (1936), p. 726, note 2.

(2) Le *Thesaurus*, i. v. *κοπρομόχθος*, renvoie à « Pisid. Opif. [éd. F. Morel, 1596], v. 1053 ». Dans Migne (*P. G.*, t. 92, col. 1514) et Hercher (*Claudii Aeliani Varia historia...* [1866], p. 636), ce vers porte le nº 1079 ou 1067.

(3) D'après Hésychius, *ἀψάμαθον* équivaut à *ἄψαμμον*, « non sableux », sens exclu par le contexte. La correction de M. Grégoire est sûre.

(4) Suidas explique ce mot par *συρφετώδης*, « qui convient à la populace ». Selon le *Thesaurus*, *ἀγυρτώδης* (dérivé d' *ἀγύρτης*, « charlatan de foire ») se rencontre fréquemment dans Épiphane.

θυνοι γένησθε (1) καὶ αἰσχυνθείητε. Γέγραπται γάρ· Σχολάσατε καὶ γνῶτε ὅτι ἐγώ εἰμι ὁ θεός (2). Ἀκούσατε γὰρ τί φησιν ἡ σοφὴ παροιμία πρὸς τὸ δεῖν ἐμφρόνως καὶ οὐκ ἀγενῶς δικαιοσύνης ἔχεσθαι· Ὅσον ἂν χρόνον ἄκακοι, λέγουσα, ἔχωνται δικαιοσύνης, οὐκ αἰσχυνθήσονται· οἱ δὲ ἄφρονες [22], τῆς ὕβρεως ὄντες ἐπιθυμηταί, ἀσεβεῖς γενάμενοι, ἐμίσησαν αἴσθησιν καὶ ὑπεύθυνοι ἐγένοντο ἐλέγχοις (3). » — Ἐφ' οἷς μορμολυττούμενοι [23] οἱ ἱερώτατοι παῖδες ἐν μικρῷ καιροῦ διαστήματι φέριστον [24] γνωμικῶς κατώρθωσαν ἦθος. Παιδεύθητε ταῦτα, ὅσοι ἐν ὑμῖν παῖδας ἔχετε (4), καὶ μιμήσασθε ἀρίστην βίου μέθοδον καὶ κομψῶς ἀνάξατε τὰ ἔκγονα [25] ὑμῶν, εἴ ἄρα γε κατ' ἐκείνην εἰσί τινες τεκνοφιλόστοργοι. Νοοῖτο δὲ τοῦτο πᾶς τις, εἰ οὐ θωπεία ἐρεθίζουσα εὐζώους καὶ φιληδόνους ὥσπερ οὐδ' εἴθιστο, φιλοθέους δὲ καὶ φιλοσυμπαθεῖς μάλα ἐκ πρώτης ἀπέφηνεν ἡλικίας, οὐ πρόσκαιρον αὐτοῖς τιμὴν περιβάλλουσα, ἧς τὸ κάλλος ἀσχημοσύνη καὶ τὸ περιφανὲς ἀχρηστία, ἀλλ' ἐπισπέρχουσα οὐχ ἥκιστα ἁγνοὺς καὶ σώφρονας ὀφθῆναι τῶν πώποτε κατ' ἀρετὴν βεβιωκότων. † Δυοῖν τούτων, οἶμαι (5), ἦν [26] † διὰ τοῦ σώφρονος λογισμοῦ τὸν ἐπιλογισμὸν [27] κτησάμενοι [28] εἰλικρινῶς [29] ἐπιγνώσονται, ὡς ἅτε καὶ φοβηθῶσιν τὸν κύριον, ἐπεὶ καὶ σοφία τοῦτο λέγοιτο ἄν. Μίαν γὰρ ταύτην ἴσμεν πάντες σοφίαν, ἀρχὴν καὶ τέλος καὶ μεσότητα, φοβεῖσθαι τὸν κύριον· ἀρχὴ γὰρ σοφίας φόβος κυρίου (6) καὶ τέλος λόγου τὸ πᾶν ἄκουε· τὸν θεὸν φοβοῦ (7). Ὡς δ' οὗτοι λοιπὸν εἰς ἄνδρας ἐτέλουν τῇ τε ἡλικίᾳ καὶ συνέσει προβάντες, ἄλλος μὲν ἄλλο τι διεπέραινον πρὸς ὅ τις αὐτῶν καταθυμίως ἤγετο· πλείσταις τε μεθόδοις βιωτικαῖς [30] ἐμπορευσάμενοι καὶ σεμνοπρεπῶς βιώσαντες Θεόδωρος καὶ Γρηγόριος τελευταῖον τὸν μονήρη [31] ἀσπασάμενοι σὺν τῇ μητρὶ βίον ἐν κυρίῳ τελειοῦνται.

[22] *εὔφρονες* ante corr. M — [23] sic MP ; *ἐκφοβούμενοι* sch. M — [24] *φέρεστον* P — [25] *ἔγγονα* P — [26] *ἦν* P ; suppl. *εἰ* H. G. — [27] *λογισμὸν* P — [28] *κτησόμενοι* M — [29] *καθαρῶς* sch. M — [30] *πλείστοις τε μεθόδοις βιωτικοῖς* MP — [31] *μοναχόν* sic sch. M.

(1) Ou *γένοισθε*, à l'optatif comme le verbe qui suit.

(2) *Ps.* 45 (46), 10 (11). (3) *Prov.* 1, 22-23.

(4) L'auditoire comprenait donc des pères et mères de famille. Il s'agit sans doute des pèlerins réunis pour la fête du fondateur ; cf. § 24, l. 11.

(5) Même groupe de mots (*δυοῖν τούτων οἶμαι*) à la fin du § 8, l. 38. Ici comme là, on serait tenté de suppléer *ἕνεκεν*.

(6) *Ps.* 110 (111), 10. (7) *Eccle.* 12, 13.

6. *Νικηφόρος δέ, δι' ὃν τὸ παρὸν ἤρτηται πόνημα, ἔργῳ δεδηλωκὼς ἀφιλενδείκτως πᾶν ὅ τι κάλλιστόν γε τοῖς πρὶν πατράσιν ἡμιλλήθη, ἐζηλωκὼς πατροπαράδοτα, φιλεχρι*[1] *δ' ἐντεῦθεν ἐκτρεπόμενος εὐγνώστως, ὡς ἐνεχώρει, τὰ ἐπίμοχθα αἰσχροφροσύνης καὶ δολουργοὺς ἐχεμυθίας, καθελὼν πᾶν λογισμῶν ὕψωμα κατὰ Χριστοῦ ἐπαιρόμενον*[2] (1), *ἐν οἷς συνωθοῦνται βροχιζόμενοι ὁλικῶς οἱ τῷ*[3] *κάρῳ τῆς ῥαθυμοτόκου βιωτικῆς ἐνεχόμενοι μερίμνης ὡς εἰς φρέατα ἀσφάλτου, ταῦτ' οὖν δρῶν οἷς ἥδεται θεός, θείᾳ ἠλλοιωμένος ἐκστάσει καὶ αὐτίκα παρεὶς τὴν τῶν ὁρωμένων συγκλύδαν ἐξήει μονάσαι τοῦ ἄστεος. Τῷ ἐν Βιθυνίᾳ δὲ μοναστηρίῳ* (2) *Ἡρακλείῳ* (3) *καταλαβὼν ἀσμένως παρὰ τῷ ἐκεῖσε εἰσδέδεκτο προέδρῳ. Χρονοτριβήσας δ' αὐτόθι καὶ ἐκμαθὼν πᾶσαν αὐτῶν τὴν ἀγωγὴν καὶ πολιτείαν, ἅτε προπεπαιδευμένος*[4] *ὢν* (4) *εἰς ἄκρον, προγνώσεως δὲ χάρισμα ἔχων ὁ ὅσιος Ἰωσὴφ ὁ ἐκεῖσε ἡγούμενος αὐτοῦ* (5) *καὶ γνοὺς αὐτὸν ὡς πολλῶν φυχῶν προστατεύσων*[5] *θεῷ προσαγάγοι*[6]*, ἀποθρίξας δὲ καὶ εὐξάμενος ἀπέλυσεν αὐτὸν ἐν τῷ κατὰ δυσμὰς τοῦ καταβόλου ἐφ' ἑνὶ τῶν γονικῶν αὐτοῦ προαστείων, ῥίνης δίκην τὰ φιλαμαρτήμονα προαποξέσας ἄγη. Καὶ εἶθ' οὕτως ὡς ἐν ὕλῃ πῦρ καταβληθὲν αὖθις ἐξεκάθηρεν ἀγχινοίᾳ εὐεκτῶν τὸ ἔκπαλαι ἐκεῖσε πολυάνδριον · καὶ*

6. — [1] ita MP ; an *φιλεχώρει <μέν, πάντα>?* H. G. — [2] *ἐπαιρούμενον* M — [3] om. P — [4] *προπαιδευμένος* MP — [5] *προστήσεται* P — [6] *προσάγει* P.

(1) Cf. 2 *Cor.* 10, 5.

(2) Le datif après *καταλαμβάνω* n'est pas inouï chez les Byzantins. Voir, par exemple, la Vie anonyme de Théophane le Confesseur *BHG*[3] 1789 (éd. DE BOOR, p. 9, l. 1) et les passages du *Theophanes continuatus* cités par Sophocles.

(3) On connaissait déjà deux monastères bithyniens portant ce nom, l'un à Kios (cf. THÉOPHANE, éd. DE BOOR, p. 479, l. 27), l'autre à Érikli Yaïla sur l'Olympe (cf. B. MENTHON, *L'Olympe de Bithynie* [Paris, 1935], p. 156). Mais il s'agit ici d'un troisième Héraclion, dont la localisation est indiquée au § 10 : il se trouvait à 7 ½ stades de Médikion, vers l'intérieur des terres. L'anonyme que, dans une lettre à son frère Joseph (*P.G.*, t. 99, col. 1140B), S. Théodore Studite appelle *ὁ Ἡρακλειώτης* devait gouverner ce monastère d'Héraclion, vu que l'higoumène mentionné immédiatement après lui (*ὁ Μηδικιώτης*) était son proche voisin.

(4) Triple nominatif absolu se rapportant à Nicéphore, tandis que le participe suivant a un autre sujet.

(5) Ce Joseph, higoumène d'Héraclion vers 780, est apparemment le même dont la signature se lit aux Actes du 2e concile de Nicée, en 787 (MANSI, t. 13, col. 152A). L'higoumène Macaire qui accueillit S. Antoine le jeune en 843 (*Anal. Boll.*, t. 62, 1944, p. 212) fut sans doute un des successeurs de Joseph.

ἱερὸν τέμενος τῆς πανάγνου καὶ θεόπαιδος (1) Μαρίας ἵδρυσε, καὶ ἁγιαστίᾳ [7] ὡς θεῖος ἐπιβατήριος ὕμνων [8] εἰσδέδεκτο (2), ἐν ᾧ θέμις καρπὸν χειλέων ὁμολογούντων (3) τὴν χάριν προσφέρειν θεῷ ἐν πνεύματι ταπεινώσεως καθαρᾷ τῇ καρδίᾳ, οἷα θυσίαν ζῶσαν ἁγίαν εὐάρεστον τὴν λογικὴν λατρείαν ἡμῶν (4). Ἐπιλογισάμενος διὰ τῆς ἐνούσης αὐτῷ θείας χάριτος μοναστήριον δομουργεῖ (5) · οὐδὲ γὰρ ἦν κατ' ἐκεῖνο καιροῦ μοναστήρια [9] ὅσα νῦν.

7. Τότε γὰρ καὶ αὐτὸς ἠλόγησε τὴν παροδικὴν σύμπασαν ῥευστὴν βίου ματαιότητα, οὐ δείσας [1] τὸν ἐκ κακίας ἀνθρώπων [2] θάνατον · εἵλατο γὰρ συγκακουχεῖσθαι τῷ λαῷ τοῦ θεοῦ ὁ γεννάδας, αἱρετώτερον κρίνας ὑπὲρ ἀρετῆς τεθνάναι, εἰ δέοι, ἢ πρόσκαιρον ἁμαρτίας ἀπόλαυσιν ἔχειν, ὡς ἐν τῷ προφήτῃ Μωσῇ δεδήλωται (6). Ὀψὲ γοῦν [2*] · ἄρτι γὰρ τότε (7) κατεπορφύρετο (8) γῇ τοῖς τῶν ἁγίων αἵμασιν καὶ ἦσαν εὐαρίθμητοι τῶν μοναστῶν [3] πολυτρόπως θανατούμενοι, αὐτανδρί τε πόλεις καὶ κῶμαι ἀδίκῳ μιαιφονίᾳ τοῖς [3*] κατ' ἐκεῖνο καιροῦ ἄναξιν (9), οἳ ἐξηρεύξαντο ἐπ' ὀλέθρῳ ἑαυτοῖς καὶ ὑπείκουσιν [4] αὐθεντίᾳ ἐξοιστρήσαντες δύσφημον ὡς ἐκ τῶν ἐγκάτων [5] ἀνοσιούργημα (οὗ τί γένοιτ' ἂν ἐπαλγέστερον ;), μὴ δεῖν προσκυνεῖσθαι τὰς ἁγίας καὶ σεπτὰς ληρω-

[7] corr. H. G. ; ἁγιαστίαν M, ἁγιαστίον P — [8] corr. H. G. ; ὕμνον MP — [9] (κατ' ἐ. κ. μον.) μον. κατ' ἐ. κ. P.

7. — [1] φοβηθεὶς sch. M — [2] ἀνθρώπινον MP — [2*] excidisse aliquid videtur — [3] supple οἱ — [3*] τοι P — [4] ὑπήκοσιν P — [5] κάτων P.

(1) Θεόπαις, au sens de θεοτόκος, n'est pas courant. Voir, par ex., Nonnus, *Paraphrasis in Ioannem*, 19, 138 ; Nicétas Paphl., *P. G.*, t. 105, col. 25D.

(2) Au passif, comme 10 lignes plus haut (H. G.). Remarquer l'emploi d'ἐπιβατήριος comme substantif.

(3) *Hebr.* 13, 15. (4) *Rom.* 12, 1.

(5) Cette première fondation monastique de Nicéphore, établie non loin d'Héraclion, n'est pas désignée par un nom de lieu. Elle doit avoir été assez éphémère (voir le début du § 9) et disparut quand le saint fonda Médikion (§ 10).

(6) A quel passage du Pentateuque l'auteur fait-il allusion ? Cf. *Dan.* 13, 23.

(7) Précision chronologique assez illusoire. La fondation du monastère de Médikion ne peut guère être antérieure à la mort de Léon IV (775-780). Or la violente persécution que décrivent les lignes suivantes est manifestement celle de Constantin V (741-775), non celle de son fils.

(8) Dans le même sens d' « empourprer », Théodore Studite emploie καταπορφυρόω, non καταπορφύρω (*P. G.*, t. 99, col. 801B).

(9) Pluriel d'imprécision — à moins qu'il ne désigne les trois persécuteurs qui se succédèrent sur le trône : Léon III, Constantin V et Léon IV.

δοῦντες εἰκόνας τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας Χριστοῦ, τῶν μεθηλικιώσεων τῆς ἀειπαρθένου τε καὶ θεόπαιδος Μαρίας καὶ πάντων τῶν ἁγίων, ὧν ἡ τιμὴ καὶ τὸ σέβας, ὡς τῷ ἁγίῳ δοκεῖ Βασιλείῳ, ἐπὶ τὸ πρωτότυπον διαβαίνει (1). *Μὴ συνιῶντες* (2) *γὰρ οἱ τριτάλανες τὰ παρὰ τῇ θείᾳ γραφῇ ἐντεταλμένα τοῖς τῷ Χριστοῦ ἐπικεκλημένοις ὀνόματι, ἰνδάλμασι κιβδήλοις* [6] *ἡμῖν ἐκθειάζειν ἐπεφήμιζον, ὡς ἂν θελομένοις* [7] *ἀναμφιλέκτως τὰ χείρω, οὐχ ἥκιστα τοῖς ἕλλησι* (3) *τοῖς ξοάνων ἀφιδρύμασιν* [8] *ἀπεχθεστάτων* [9] *κωφοῖς καὶ ἀλάλοις θρησκεύουσι* (4), *παραπλησίως ἐκείνοις αὐτοὶ δρῶντες καὶ χαίροντες κνίσσαις καὶ αἵμασιν, ᾄσμασί τε δαιμονίων καὶ ἐπῳδαῖς οἱ τῆς ζωῆς μεμακρυσμένοι, ἀποδεχόμενοι καὶ πᾶν ἁπλῶς ἀπηγορευμένον* [10]. *Θέουσι* [11] *δ' οὗτοι λοιπὸν ἀντ' ἄλλου σεσοβημένως πολέμου κατὰ θεοσεβῶν καὶ ἐκπορθοῦσιν ἀναιτίους οἱ δείλαιοι· κἂν τούτοις βρέμοντες* [12] *ἀτάκτως εἰρωνείᾳ δαιμονιώδει προσπταίσαντες ὄλλυνται. Ποίαν γὰρ ἀθεΐας μέθοδον* [13] *ὡς ἀκαιρομέμπται οὐκ ἔδρασαν οὗτοι μωμοσκοποῦντες φιλοψόγως οἱ ἀγριογνώμονες τοῖς ὀρθῶς βεβιωκόσιν ὀρθοδόξοις; Ἀλλὰ παραδράμοιμεν τὰ οἰκτρότερα τούτων· τούτοις δ' ἐπιμαινόμενοι* (5), *ἡ δίκη ζῆν ἀδίκους ἐπὶ μήκιστον οὐκ εἴα. Ἥκω γάρ (ἐπωφελὲς ὑμῖν, ὡς οἶμαι) τῷ λόγῳ οὐ βατταρίζων* [14] *ἀπαίσιον δόγμα ὡς τὸ ἐπιβρῖσαι τάς τινων ἀκοάς· ἐποφείλω γάρ, κἂν ἰσχνόφωνός εἰμι καὶ βραδύγλωσσος* (6), *μὴ καθυφεῖναί τι τοῦθ' οὕπερ ἀσόφως ἐγκεχείρισμαι, ἀλλ' ἀπόχρη* [15] *τέως πρὸς τὰ τοιάδε ἡ φράσις δῆλα ποιῆσαι οἷα τὰ τότε. Οὐδὲ γὰρ ὄνησίν τινα φέρει*

[6] lege *ἰνδάλματα κίβδηλα* — [7] *θελομένους* MP — [8] *ἀφιδρύσμασιν* M — [9] *ἀπεχθεσμάτων* MP — [10] *ἀπηγορευόμενον* M — [11] *τρέχουσι* sch. M — [12] *ἀπειλοῦντες* sch. M — [13] *μέθον* P — [14] *φλοιαρῶν* sch. M — [15] *ἀρκεῖ* sch. M.

(1) *P. G.*, t. 32, col. 149c. Les écrivains iconodules ne se lassent pas de citer ce texte de S. Basile. Voir, entre autres, la Vie de S. Nicéphore de Sébazé, § 6, dans *Byzantion*, t. 23 (1953), p. 25, avec la note 1.

(2) Confusion entre les verbes en *-έω* et en *-άω* (à côté de *συνίημι* on trouve *συνίω* et *συνιέω*, qui donneraient respectivement *συνιέντες*, *συνίοντες* et *συνιοῦντες*). Ou simple faute d'accent pour *συνίοντες?*

(3) On attendrait plutôt *οὐχ ἧττον τῶν ἑλλήνων.*

(4) Ce datif du participe se rapporte, comme déjà *θελομένοις*, au pronom *ἡμῖν* qui précède. A son tour, *θρησκεύουσι* régit le datif (*τοῖς ἀφιδρύμασιν... κωφοῖς καὶ ἀλάλοις*) au lieu de l'accusatif ; on trouve la même construction dans les *Oracula Sibyllina*, VIII, 49 (éd. GEFFCKEN, p. 144).

(5) Nominatif absolu.

(6) *Ex.* 4, 10.

τούτων ὁ ἔρανος[16] τἀνδρὶ τῷ πρὸς ὃν ἡμῖν ὁ λόγος, ὃς ἐγνωσμένος ὢν κατὰ πάντα τῷ τὰ πάντα εἰδότι θεῷ πρὶν γενέσεως αὐτῶν[17] (1) καὶ ὡς θείων[18] ἀνάπλεως ἐννοιῶν ἐπὶ πέτραν τῆς ἀρραγοῦς ἐρέρι-
40 στο[19] πίστεως οὐδενὸς ἀντισπῶντος κλονούμενος. Πρὸς γὰρ τοὺς χριστομάχους χριστιανοκατηγόρους (2) εὐτολμίᾳ φραξάμενος ἐτετόνωτο, οὐράνιον εὐθυπορείαν ἐν γῇ μεταδιώξας.

8. Τῇ γὰρ εὐθύμῳ[1] καὶ ἀρίστῃ πρὸς Χριστὸν αὐτοῦ πεποιθήσει οὔποτε ἀποκναίετο[2] λήξας τὰ κατὰ θεὸν ἐξατενίζων[2*] διαβήματα τοῦ ἐνθένδε οἶμαι ἀγῶνος, ὡς ἡ σοφὴ μέλιττα οἷον σίμβλῳ τινὶ ἐπιμελῶς ἐργαζόμενος μέλι τὸ ἡδύ τε καὶ ἀνήροτον τῆς
5 ἀρετῆς, τῷ παμβασιλεῖ τοῦτο προσφέρων θεῷ, εἰς ἔξιν ὥσπερ εὐκρινῆ[3] προβὰς διακρίνειν τὸ κρεῖττον ἀπὸ τοῦ χείρονος, θείῳ ζήλῳ πυρωθεὶς Χριστοῦ ἀΰλῳ ἔρωτι. Ἐν δίψῃ γὰρ γεγονὼς τοῦ θείου νέκταρος[4] τά τε χαμαίζηλα ἄρδην[5] ὑπερπτὰς καὶ πρὸς ὑψηλὴν θεωρίαν ἀρθεὶς τὴν ἀμείνονά τε καὶ ὀθνείαν[6], πρὸς τὰ
10 ἄρρητα ἀγαθά, ἃ μήτε ὀφθαλμὸς εἶδεν καὶ οὖς οὐκ ἤκουσε καὶ ἐπὶ καρδίαν οὐκ ἀνέβη γηγενῶν, ἃ ἡτοίμασεν ὁ θεὸς τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτόν (3), εἰς ἃ ἐπιθυμοῦσιν ἄγγελοι παρακύψαι (4), δι' ἃ καὶ ἔκδημος τῶν ἐν χερσὶν ἀρχῆθεν καὶ τῶν γεηρῶν μετανάστης διὰ βίου γέγονεν. Ἐπτέρωτο γὰρ ὤν (5) ἕνεκεν ὥσπερ ἔνθους
15 ὑφ' ἡδονῆς γεγονώς· δι' ἅ τοι καὶ προσαποδύεται ὁ θεῖος οὗτος ἀνὴρ πρὸς τὸ σκάμμα τοῦ κοινοῦ τῆς φύσεως ἡμῶν ἐχθροῦ καὶ[7] πολεμίου, τοῦ εὑρετοῦ πάσης ἀνοσίου ῥᾳδιουργίας, ἐμπόρῳ ἐοικὼς ζητοῦντι καλοὺς μαργαρίτας κατὰ τὴν θείαν τοῦ σωτῆρος παραβολήν (6)· καὶ οὐ διήμαρτε τοῦ ἀρίστου σκοποῦ. Εὑρὼν
20 γὰρ ἕνα πολύτιμον, ἀπελθὼν ἐπώλησε πάντα τὰ αὐτῷ διαφέροντα (7), μᾶλλον δὲ ἐσκόρπισεν, ἔδωκεν θεῷ διὰ τῶν πενήτων,

[16] ἔπαινος M — [17] αὐτοῦ P, corr. ex αὐτῶν M — [18] θεῖος MP — [19] ita MP pro ἐρήρειστο ; cf. § 12, l. 7, et § 17, l. 13.

8. — [1] ἐκθύμῳ P — [2] ita MP — [2*] corr. H. G. ; ἐξαπενίζων MP — [3] εὐκρινῆν MP — [4] πόματος sch. M — [5] ὁμοῦ sch. M — [6] ξένην sch. M — [7] τοῦ M.

(1) Cf. *Dan.* 13, 35.

(2) « Accusateurs des chrétiens » : ce surnom injurieux, qui revient aux § 10 et 17, est appliqué aux iconoclastes dans la *Vita Ignatii* et dans plusieurs autres documents du VIII[e] et du IX[e] siècle. Cf. *P. G.*, t. 94, col. 773, avec la note.

(3) Cf. 1 *Cor.* 2, 9.

(4) 1 *Petr.* 1, 12.

(5) Le relatif pour le démonstratif *τούτων*?

(6) *Matth.* 13, 45.

(7) Cf. *Matth.* 13, 46.

τὰ ἄνω ζητῶν (1), σὺν τοῖς ἄνω θείοις νοερῶς συμπεριπολεύων λειτουργοῖς καὶ θεῷ τῷ πάντων γενεσιουργῷ πλησιάζων καὶ παρεστὼς τῇ θεωρίᾳ, ᾧ καὶ ἔζη καὶ ἐπολιτεύετο καὶ ἀντὶ πάντων καὶ πάσης ὑπεροχῆς τε καὶ ὑφέσεως σῶμα καὶ ψυχήν, νοῦν καὶ λόγον προσανέθετο · ἔνθα εἶχεν [8] ἀεὶ κατὰ τὸν θεορήτορα (2) Παῦλον τὸ πολίτευμα (3), ὅπου οὔτε σὴς [9] οὔτε βρῶσις ἀφανίζουσιν, οὔτε κλέπται διορύττουσιν (4) ἀποσυλῆσαί τι τῶν ἐνόντων τῆς ἐλπίδος · ἔνθα καὶ ἐν ᾧ ἐτεθησαύριστο αὐτῷ ἡ ἀμοιβὴ τῶν ἱδρώτων εἰς ἀεὶ διαμένουσα, ἔξω σαρκὸς καὶ κόσμου καὶ πάσης προσύλου καὶ ἐμπαθοῦς διῳκισμένη [10] θέσεως [11] τε καὶ σχέσεως, καὶ τάχα γε κρεῖττον ἢ ὡς αὐτοὶ μετρίως νῦν διεξήλθομεν. Καί μοι [12] τῶν παρόντων ἐπισκωπτέτω μηδεὶς τὰ ἐκείνου διεξιόντι ἀνδραγαθήματα. Ἀπρεπὲς γὰρ ἀσεβῶν μὲν βίους ἀνακηρύττεσθαι τῶν ἐμφιλοκόμπων πολυκτημοσύνῃ καὶ μέγα ἐν γαυριάματι καὶ τῇ λοιπῇ ἀθεμιτουργῷ φαυλότητι κεκαρωμένων, τηλικαύτην δὲ ἀνδρὸς ἐνθέου παροφθῆναι ἀρετὴν καὶ λήθης βυθῷ ἀμαυρωθῆναι, δυοῖν τούτων οἶμαι [13], δι' ὄκνον ἢ ἔριδος ὑπουλίαν καὶ ζῆλον οὐκ εὐαγῆ, ἅτινά εἰσιν ἀβελτηρίας [14] τεκμήρια [15].

9. Ὀλίγου τοιγαροῦν, ὡς ἀνωτέρω προέφαμεν [1], διϊππεύσαντος χρόνου, ἐμελέτα κατὰ τὸ εἰωθὸς ἐν νόμῳ κυρίου ἡμερονύκτιον (5) καταμόνας ἀσκούμενος · ἐπιποθῶν δὲ στόμα γενέσθαι θεοῦ κατὰ τὸ φάσκον λόγιον τὸ « Ἐὰν ἐξαγάγῃς τίμιον ἐξ ἀναξίου, ὡς στόμα μου ἔσῃ » (6), δι' ἡσυχίας δ' ὅμως ἔφεσιν ἀπρὶξ [2] εἴργετο λογικῶν προστῆναι προβάτων · ἐννοῶν ἅμα καὶ ἐξιστάμενος τὴν ἐξ ἀμφοῖν ἀνάμεστον καὶ οὕτω πλήρη οὖσαν δέους καὶ χαρᾶς ἐντολὴν τοῦ σωτῆρος τὴν λέγουσαν · « Ὃς ἂν οὖν λύσῃ μίαν τῶν ἐντολῶν τούτων τῶν ἐλαχίστων καὶ διδάξῃ οὕτως τοὺς ἀνθρώπους, ἐλάχιστος κληθήσεται ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν · ὃς δ' ἂν ποιήσῃ καὶ διδάξῃ, οὗτος μέγας κληθήσεται ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρα-

[8] *εἶ ἀεῖ* P — [9] *σκώληξ ἢ σῆψις* sch. M — [10] *διῳκισμένως* MP — [11] *θεώσεως* M — [12] *με* MP — [13] cf. § 5, l. 53 ; an suppl. *ἕνεκεν?* — [14] sic MP ; *ἀνοίας* sch. M — [15] *σημεῖα ἢ στοχασμοὶ* sch. M.

9. — [1] *ἔφαμεν* M — [2] *βίᾳ* sch. M.

(1) Cf. *Col.* 3, 1.

(2) Eustathe de Thessalonique qualifie les apôtres de *θεορρήτορες* (*P. G.*, t. 136, col. 572A).

(3) Cf. *Phil.* 3, 20.

(4) Cf. *Matth.* 6, 19-20.

(5) Cf. *Ps.* 1, 2.

(6) *Ier.* 15, 19.

νῶν (1) », *ταύτης οὐ καταπεφρόνηκεν μελλήσας* [3] *ἐντολῆς, ἀργῶς ἢ φορτικῶς διδάξας ὃ* [4] *μὴ πρότερον αὐτὸς κατώρθωσεν. Πλὴν οὐδ' οὕτως ἐπεδεδόκει τολμηρῶς ἢ ἀκρίτως ἑαυτῷ ἡγήσασθαί τινος, ἀνάξιον ἑαυτὸν ἀποφηνάμενος ταπεινοφρόνῳ* [5] *ἤθει, εἰ μή τινες αὐτὸν λογάδαι* [6] *τῶν πατέρων εἰς τοῦτο διήγειραν κατακρίσεσιν, ὡς εἰ μὴ τοῦτο δράσειεν προθυμότατα. Ἔκτοτε γοῦν ὁδηγὸν ἐπιστήσας ἀραρότως* [7] *τὸν εὐσεβῆ λογισμὸν* (2) *καὶ προηγουμένως τὸν τοῦ θεοῦ φόβον, φρουρῷ τε σωφροσύνης τῷ* [8] *ἐξ ἔθους καὶ πάροιθεν* [9] *καθωπλισμένος, ὡς παρὰ θεοῦ βεβαιωθείς, πάντα τὸν παραγενόμενον καὶ ἀποτασσόμενον* [10] *σύμπασαν βίου ματαιότητα ὑπτίαις χερσὶ ψυχῆς πρωτουργὸς ὢν σὺν θεῷ τοῖς ἐκεῖσε καὶ προσυνίστωρ εἰρηναίως ὑπεδέχετο · ἱερόλεκτόν τε συνάγυρμα φιλαρέτων ἀνδρῶν τοῖς ἀμφὶ τῷ αὐτοῦ διαδόχῳ Νικήτᾳ περιεποιήσατο, αὐτόθι συναγηοχὼς τῷ ἀριθμῷ δισέξ* [11]. *Οὗτινος Νικήτα τὴν ἐξαστράπτουσαν πολιτείαν οὐκ ἐν ἐπιτόμῳ διέξειμι* [12] *λόγῳ · τετάσθω δέ, εἴπερ τῷ θεῷ φίλον, ἐν ἰδίᾳ χώρᾳ φιλευφήμοις* (3).

10. *Καθ' ἑκάστην δὲ συνεργίᾳ θεοῦ ἐπαυξουσῶν τῇ ἐπιδόσει τῶν* [τε [1]] *ἀδελφῶν καὶ προσόδων, ἐπεδεδέητο μειζοτέρας ἐκκλησίας, τῆς συνοδίας ἤδη πληθυνθείσης. Ἐκ τοῦ δὴν* [1*] *καὶ ἕτερον κάλλιστον ἀνεδείματο παιδευτήριον εἴτουν ἀσκητήριον ἐν μεσογαίῳ τινὶ οὐ παρὰ πολὺ διειργόμενον τῆς θαλάσσης καὶ τῆς πρώτης μονῆς* (4), *ὡσεὶ ἑπτά γε ἥμισυ σταδίους* [2] *ἑκατέρωθεν διῳκισμένον, Μεδίκην* [3] *δ' ὀνομαζόμενον* (5) *· ᾧτινι χωρίον τὸ τηνικάδε παρὰ τοῖς ἐκεῖσε ὠνεῖται γεωργοῖς κοινῶς ἔκπαλαι τοῦτο κεκτη-*

[3] *βραδύνας* sch. M — [4] sup. lin. P — [5] sic MP pro *ταπεινόφρονι* — [6] ita MP ; cf. *γεννάδας* — [7] *ἁρμοζόντως* sch. M — [8] *τὸν* MP — [9] *ἔμπροσθεν* sch. M — [10] *ἀπατασσόμενον* P — [11] *ιβ'* sch. M — [12] *διεξίειμι* MP.

10. — [1] ita MP ; expunxit H. G. — [1*] cf. § 4, ann. [3] — [2] *ἰστέον ὅτι τὰ ἑπτὰ ἥμισυ στάδια ἀποτελοῦσι μήλιον ἕν* sch. M — [3] sic MP ; an pro *Μηδίκιν* seu *Μηδίκιον?*

(1) *Matth.* 5, 19.

(2) Cf. 4 *Macc.* 1, 1 cet.

(3) La Vie de S. Nicétas n'avait donc pas encore été écrite par Théostéricte (*BHG*[3] 1341) et notre hagiographe projetait de combler cette lacune.

(4) Voir la dernière phrase du § 6.

(5) L'emplacement des ruines de Médikion, tout près de Triglia, n'est en effet guère distant de la mer de Marmara. Voir A. Hergès, dans *Bessarione*, t. 5 (1899), p. 9 ; F. W. Hasluck, dans *Annual of the British School at Athens*, t. 13 (1907), p. 293 ; Menthon, op. c., p. 31.

μένοις [4], διότι ναὸς μέγιστος ἦν ἐκεῖσε τοῦ ἁγίου ἀρχαγγέλου Μι-
10 χαὴλ ἠμελημένος καὶ διερρωγώς. Τοῦτον δὴ τὸν σεβάσμιον ναὸν
ὁ θεὸς ὁ πάντα πληρῶν καὶ ἐν μηδενὶ λειπόμενος διὰ τοῦ ἰδίου
εὐκλεοῦς καὶ πιστοῦ θεράποντος Νικηφόρου ἐλευθερίως καὶ καινο-
πρεπῶς πεπαγίωκεν [5], καὶ τὰ πρὸς ἐδωδὴν καὶ ἑτέρας χρείας [6]
δαψιλῶς παρέσχετο, τοὺς δημοβόρους [7] εἴτουν ταμειοτρώκτας, χρι-
15 στιανοκατηγόρους [8] (1) φημί, καὶ τὴν τούτων βδελυρὰν κατὰ τῶν
ἱερῶν εἰκόνων δυσφημίαν ἐκποδὼν ποιησάμενος (2). Καὶ γὰρ
ἐπυργοῦτο μᾶλλον ἔκτοτε τῇ εὐσεβείᾳ γεγανυμένη ἡ τοῦ θεοῦ
ἐκκλησία, ἥτις τύπον φέρει τοῦ νοητοῦ παραδείσου, ἀφ' οὗ τῶν
πιστῶν ἡ ἀκένωτος ἐξεβλύσθη ἀμβροσία [9] καὶ ζωηρὰ θυμηδία,
20 ὁ δεύτερος Ἀδὰμ Χριστὸς τὴν ἀπολωλυῖαν [10] δραγμὴν (3) πρὸς
παλίνζωον (4) ἀνασώσας λῆξιν, ἐφ' ἣν τὸ τῆς ἐντολῆς ἀνέκαθεν
ἐνεσημάνθη [11] προχάραγμα, ἥντινα τὸ πρὶν ζοφωθεῖσαν μορφω-
τικὸν στίλψας κατ' εἰκόνα ἐξωργάνωσε τοῦ ἀρχετύπου καὶ ὁμοί-
ωσιν (5).

11. Ὡς δ' οὖν εἶδεν λοιπὸν ὁ θεῖος πρεσβύτης τὴν ἁπανταχοῦ
γῆς σεμνὸν ἐναγλαϊζομένην καὶ ἐπαυχοῦσαν παναλκεστάτῳ ῥώ-
μῃ [1] τῶν ἀθυρογλώττων (6) [τὴν] τοῦ θεοῦ ἐκκλησίαν τοῖς ἱεροῖς
κατεστεμμένην χαρακτῆρσι (7) καὶ τὴν αὐτοῦ εὐθηνοῦσαν ποίμνην,

[4] *κεκτημένοι* MP — [5] *πεπαγίωχεν* MP — [6] *ἑτέραις χρείαις* MP — [7] *τοῖς δημοβόροις* MP — [8] *ταμειοτρώκταις χριστιανοκατηγόροις* MP — [9] *ἀθανασία* sch. M — [10] *ἀπολῦαν* P — [11] *ἀνεσημάνθη* P.

11. — [1] *παναλκεστάτῃ νωμῃ* P, *παντοδυνάμῳ δυνάμει* sch. M.

(1) Noter que les deux manuscrits ont ici une série de datifs au lieu d'accusatifs. Comparer les notes [9] et [17] du § 11 et l'*Index graecitatis* au bout de cet article. Nombreux cas parallèles groupés par Mme P. Karlin-Hayter, *Use of Dative and Accusative*, dans *Byzantion*, t. 25/27 (1957), p. 154-161.

(2) La persécution prit fin à la mort de Léon IV en 780.

(3) Cf. *Luc.* 15, 8-9. Même orthographe au § 12, l. 67 à 72.

(4) L'adjectif *παλίνζωος* n'a été relevé que dans les glossaires et dans la paraphrase du quatrième évangile par Nonnus de Panopolis, 2, 105.

(5) Cf. *Gen.* 1, 26.

(6) *Ἀθυρόγλωσσος*, « qui parle sans frein », est habituellement péjoratif au sens de « bavard ». Le contexte suggère ici une interprétation élogieuse : « à qui on ne ferme pas la bouche par des menaces ». La phrase signifierait donc à peu près ceci : « Quand il vit que l'Église de Dieu, illustrée par la courageuse résistance des confesseurs de la foi... ».

(7) Ces « marques sacrées » sont-elles les traces visibles des tourments infligés aux « confesseurs » ? Il s'agit plutôt des saintes images rétablies à l'avènement de Constantin VI et d'Irène en 780.

εὐθυμότερον τάδε ἔφη· « Ἀδελφοί, προσῆκον[2] ἔμοιγε[3] τοῦτο· ὡς τέκνοις λοιπὸν τὸν νόμον ὑμῖν διαγγέλλειν δεῖ τοῦ θεοῦ τὸν ὥνπερ ἥδεται[4] καὶ ἐφ' οἷς ἀπαρέσκεται, οὗ πλήρεις ὑμεῖς καὶ διακορεῖς ἐστε. Ἀλλὰ τί πάθω καὶ τίς γένωμαι, εἰς τόπον διδασκάλου λαχών; Εἰ γὰρ ἄλλοις οὐκ εἰμί, ἀλλά γε ὑμῖν εἰμι. Καὶ νῦν πῶς διδάξω τὸν ἕτερον χριστενσόφοις χειραγωγήσων νοήμασιν ὁ μὴ πρότερον φιλοπόνως μεμαθηκὼς[5] καὶ τὰ νικητήρια τοῖς ἐπάθλοις ἀνενεγκάμενος; Πῶς ὁ μὴ τροπωσάμενος τὸν νοητὸν Ἀμαλήκ (1), σταυρωθεὶς τῷ κόσμῳ καὶ κόσμος ἐμοί (2), δι' ὧν ὑφέλκεταί τις ἁπλανῶς πρὸς μίμησιν τοὺς ἑψομένους, διδάξω τὰς χεῖρας ὑμῶν εἰς παράταξιν καὶ τοὺς δακτύλους εἰς πόλεμον (3), ὅπλον ἀήττητον τὴν τοῦ ἁγίου πνεύματος παντευχίαν αὐτόχειρες[6] εἰληφότας (4), οὐ μὴν ὅπλον σαρκόσαθρον πρὸς ἄμυναν[7] τὴν οἱανοῦν, ἀλλ' εὐσθενὲς τῷ θεῷ πρὸς καθαίρεσιν ὀχυρωμάτων τοῦ ἐχθροῦ τυρευθέν[8]; Οὐδ' ὡς Ἰουδὶθ (5) συνεσκιασμένως τῇ ὥρᾳ καταπαίξασα τὸν Ὁλοφέρνην καὶ σωτηρίαν πρυτανεύσασα πολιορκουμένῃ πόλει καὶ ἀχείρωτον ταύτην τηρήσασα προνομῆς, καταφράκτων πολεμίων, ἄρδην λεηλατουμένης τῆς περιοικίδος γαίης, εὐχῇ τὸ πλῆθος[9] τροπωσαμένη. Τοίνυν πῶς[10] ἐθίσω ὑμᾶς ἀεὶ τὰ ἄνω φρονεῖν καὶ ζητεῖν (6), ἐν ᾧ τὰ ἐράσμια, καὶ τοῖς ἄνω, τῆς κάτω σχέσεως ἀφέμενοι[10*], ἁμιλλᾶσθαι, οὐκ ἔχων ὅποι ἐρείσω βελτιώτερον ἐνάρθρῳ λόγῳ τὸν νοῦν, ἀλλ' ἢ[11] κατὰ τὸ δοκοῦν γνῶναι καὶ ἰδεῖν θεὸν[12] ὡς ἀνθρώπῳ δυνατόν, διὰ τὸ τὰ[13] παρ' αὐτοῦ ἡμῖν ἐντεταλμένα[14] ἀπό τε προφητῶν καὶ ἀποστόλων τηρεῖν καὶ μὴ ἀφ' ἑτέρας φρενολήπτως πρὸς ἃ μὴ δεῖ μετακλίνεσθαι γνώμης; Ἴσμεν[15] τοῦ ἀποστόλου λέγοντος· Ὁ ἀγωνιζόμενος πάντα ἐγκρατεύεται (7). Εὖ εἰδὼς[16] ὡς ἀλλήλοις ἀντίκεινται ἥ τε σὰρξ καὶ τὸ πνεῦμα (8), διὸ ὑφέλωμεν τὴν ῥᾳστώνην[17]

[2] *πρέπον* sch. M — [3] *ἐμοί γε* MP — [4] *εὐφραίνεται* sch. M — [5] *δ μὴ πρ. φ. μεμάθηκα* MP — [6] ita MP pro *αὐτόχειρας* — [7] *βοήθειαν* sch. M — [8] *κατασκευασθέν* sch. M — [9] *τῷ πλήθει* MP — [10] om. P — [10*] sic MP pro *ἀφεμένους* — [11] *ἄλλην* MP — [12] *θεῷ* M — [13] (*τὸ τὰ*) *τοῖς* MP — [14] *ἐντεταλμένοις* P — [15] *γινώσκομεν* sch. M — [16] an leg. *εἰδότες?* — [17] *τῇ ῥαστώνῃ* MP.

(1) Cf. *Exod.* 17, 13.
(2) Cf. *Gal.* 6, 14.
(3) Cf. *Ps.* 143 (144), 1.
(4) Cf. *Eph.* 6, 11-13.
(5) Cf. *Iudith* 13, 8 cet. La phrase est mal construite ; on peut suppléer *εἰμὶ* ou *ἐνίκησα* avant *ὡς* et *ἡ* après *Ἰουδίθ*.
(6) Cf. *Col.* 3, 1-2.
(7) 1 *Cor.* 9, 25.
(8) Cf. *Gal.* 5, 17.

καὶ τὴν τῆς σαρκὸς εὐπάθειαν. Παλινδρομήσωμεν οὖν διὰ μετανοίας καὶ θερμῶν δακρύων οἱ προσκεκρουκότες θεῷ ἐκ δουλοπαθείας νεκρῶν ἔργων (1) εἰς τὸ θεοειδὲς ἀναμορφούμενοι τῆς ψυχῆς κάλλος, ὅπερ ἠμφίεστο πρὸ τῆς ἐκπτώσεως ὁ Ἀδάμ, μηδεμιᾷ[18] δήπουθεν ἐπιβούλῳ καὶ σφαλερᾷ γνώμῃ δεδουλωμένοι, ὅθεν φθονηθεὶς ὑπὸ τοῦ ἀρχεκάκου ὄφεως (2) ἐν παραβάσει τῷ δεινῷ προσερπύσας τῇ τῆς θεώσεως ἀπάτῃ ἥπερ ἐλπίδι παρενεχθεὶς (3) γέγονεν (4), οὐχ ὡς δεδρασμένον τι παρὰ θεοῦ κακὸν κατὰ φύσιν, μὴ γένοιτο ! διότι ὁ θεὸς θάνατον οὐκ ἐποίησεν, οὔτε τέρπεται ἐπ' ἀπωλείᾳ ζώντων (5). Ἐξυπνώθητε, ὦ οὗτοι, πρὸς γρήγορσιν τῶν ἐντεταλμένων θεόθεν ὑμῖν, οἱ τῷ κάρῳ πιεζόμενοι τῆς ῥαθυμοτόκου βιωτικῆς μερίμνης. Ἦν μὴ δίκην τίσοιτε πονηρᾶς λόγον ὑφέξοντες ζηλοτυπίας, τί φύρδην ματαιοβουλίας τῇδε κἀκεῖσε δόνακι[19] ἐοικότες[20] στροβούμεθα ;

12. « Λάβωμεν κατὰ νοῦν τοῦ δικαίου κριτοῦ (6) τὴν ἔλευσιν, καὶ περὶ τῆς τότε ἄρτι φροντίσωμεν ἀπολογίας. Ἐκτριψώμεθα τὴν παλαιοπρεπῆ τῆς ἡμῶν καχεξίας[1] δυσπρέπειαν. Ἐκκαθάρωμεν ἐκ παντὸς ὑλώδους μολυσμοῦ τὰς αἰσθήσεις, καὶ τὴν τῆς σαρκὸς στυγηρὰν[2] ἕφεσιν[3] πρόνοιαν μὴ ποιούμεθα (7). Ἀποδιορίσωμεν τὸ ἐργῶδες τῆς ἀνακεχυμένης ἀμορφίας, τὴν εὐπερίστατόν φημι καὶ τριβακὴν ἁμαρτίαν (8). Στῆτε ἀκλόνητον[4] ἐρερεισμένοι (9), φίλτρῳ[5] τῆς ἀσκήσεως καλῶς τρέχοντες (10). Πάντοτε χαίρετε (11), ἀδιαλείπτως προσεύχεσθε, ἐν παντὶ εὐχαριστεῖτε (12), τῇ θεωρίᾳ εὐσυνειδότως γρηγορεῖτε · οὐ γὰρ πρὸς αἷμα καὶ σάρκα τὴν πάλην ἔχομεν, ἀλλὰ πρὸς τὰς[6] ἀρχὰς καὶ τὰς ἐξουσίας καὶ

[18] *μηδεμιᾶς* MP — [19] *καλάμῃ* sch. M — [20] *ὁμοιούμενοι* sch. M.

12. — [1] *κατεχίας* P — [2] ita MP (cf. Hesych.) ; *μισητὴν* sch. M — [3] *ἐπιθυμίαν* sch. M — [4] *ἀκλόνητοι* P — [5] *φίλτρου* M — [6] prius om. P.

(1) Cf. *Hebr.* 6, 1.

(2) Le diable est appelé de même *ὁ ἀρχέκακος ὄφις* dans la lettre du pseudo-Ignace aux chrétiens de Tralles, 10, 8.

(3) Cf. *Gen.* 3, 5.

(4) Cf. 1 *Tim.* 2, 14 : *ἡ δὲ γυνὴ ἐξαπατηθεῖσα ἐν παραβάσει γέγονεν.*

(5) *Sap.* 1, 13. (6) Cf. 2 *Tim.* 4, 8.

(7) Cf. *Rom.* 13, 14 : *καὶ τῆς σαρκὸς πρόνοιαν μὴ ποιεῖσθε εἰς ἐπιθυμίας.*

(8) Cf. *Hebr.* 12, 1.

(9) Cf. § 7, note [19]. Ici et au § 17, l. 13, l'adjectif neutre est employé adverbialement, comme *σεμνόν* pour *σεμνῶς*, § 11, l. 2. Autres exemples, p. 430, dernier §.

(10) Cf. *Gal.* 5, 7. (11) Cf. *Phil.* 4, 4. (12) 1 *Thess.* 5, 17-18.

τοὺς κοσμοκράτορας τοῦ σκότους τοῦ αἰῶνος[7] τούτου, πρὸς τὰ πνευματικὰ τῆς πονηρίας (1), τοὺς ἀφανεῖς τοῦ ἀέρος διώκτας καὶ πικροὺς φορολόγους (2). Ἐγκομβωσώμεθα (2*) τὰς ἀρετάς, λάβω-
15 μεν πανοπλίαν (3) νοητὴν καὶ τρέψωμεν τὰς ἐναντίας δολουργοὺς δυνάμεις καὶ κακοσχόλους φάλαγγας τοῦ ἐχθροῦ, καὶ εὑρήσομεν ἀνάπαυσιν ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν (3*) καὶ ἴασιν ταῖς σαρξὶν ἡμῶν, πίστει βεβαιούμενοι (4), ἐλπίδι κραταιούμενοι, εἰλικρινεῖ ἀγάπῃ ἀλλήλοις φιλοφρόνως συνδεόμενοι. Καὶ μὴ λυγρῶς[8] στροφᾶσθε[9]
20 ὀρινόμενοι[10] θολερὰν ἀνατροπὴν ἀλλήλοις συγκεραννύντες ὡς τέκνα μωμητὰ ἀπαυθαδιάζοντες εἷς τῷ ἑνί, ἐφ' οἷς οὐκ ἀρέσκεται ὁ θεὸς ὁ παναίτιος τελεσιουργός. Οὐκ ἴστε σαφῶς, ὦ οὗτοι[11], τὰς τῶν ἡμετέρων μεθοδείας ἀντιπάλων ποικιλοτρόπως καὶ ἐπιτεταμένως διενοχλεῖν ἡμῖν; Ἐπεισίασιν οὐκ ἀποκναιόμενοι· ἀν-
25 τίστητε αὐτοῖς ἐμφρόνως ἤθει ταπεινῷ καὶ μνήμῃ θανάτου καὶ ἀνταποδόσεως[12] τῶν βεβιωμένων, ὡς καθ' ἡμέραν ἀποθνήσκοντες καὶ ἰδοὺ ζῶμεν (5), ἀεὶ τὸν ἀεὶ ὄντα κύριον ἐκ δεξιῶν ἑστῶτα προορώμενοι (6)· καὶ φεύξονται ἀφ' ὑμῶν. Ὑπολήξαιεν εὖ οἶδ' ὅτι τὰ θράση τοῦ παντεπάρτου καὶ τὰ μηχανουργήματα, εἰ ἐξ
30 ὁλοκλήρου[13] τὸν θεὸν ἀγαπήσαιμεν καὶ τὸν πλησίον ὡς ἑαυτόν (7). Τότε γὰρ εἰκότως μαθηταὶ χρηματίσαιμεν· εἶπεν γὰρ ὁ κύριος ὅτι· Ἐν τούτῳ γνώσονται πάντες ὅτι ἐμοὶ μαθηταί ἐστε, ἐὰν ἀγάπην ἔχητε μετ' ἀλλήλων (8)· καὶ ὁ τὸν λόγον μου ἀκούων καὶ

[7] *τ. αἰ.* om. P — [8] *χαλεπῶς* sch. M — [9] *ἀντιλογεῖσθε* sch. M — [10] *ταραττόμενοι* sch. M — [11] hic desinit M, deperditis foliis non paucis — [12] *ἀνταποδόσει* P — [13] *ἔξο κλήρου* P, forsitan recte.

(1) Cf. *Eph.* 6, 12.

(2) L'air était censé rempli de mauvais esprits (cf. *Eph.* 2, 2). Les âmes des défunts, dans leur ascension vers le ciel, se voyaient arrêter à chaque degré de l'échelle par un *τελώνιον*, sorte de douane, gardée par des démons appelés aussi *τελώνια* ou *τελωνάρχαι* ou encore *φορολόγοι*. Ces croyances populaires sont mises en scène dans plusieurs récits « utiles à l'âme », notamment dans l'histoire du soldat ressuscité (*BHG*[3] 1318-1318c) et dans un *λόγος* ou *διήγησις* qui court sous le nom de S. Macaire l'Égyptien (*BHG*[3] 999r) et dont le professeur Stilpon Kyriakidis vient de republier le texte (cf. *Anal. Boll.*, t. 76, 1958, p. 466). Voir aussi l'homélie sur la mort attribuée à S. Cyrille d'Alexandrie, *P. G.*, t. 77, col. 1072-1089 (surtout 1073-1076).

(2*) Cf. 1 *Petr.* 5, 5.

(3) Cf. *Eph.* 6, 13.

(3*) Cf. *Matth.* 11, 29.

(4) Cf. *Col.* 2, 7.

(5) Cf. 2 *Cor.* 6, 9.

(6) Cf. *Act.* 7, 55-56.

(7) Cf. *Luc.* 10, 27 cet.

(8) *Ioh.* 13, 35.

τηρῶν αὐτὸν ἐκεῖνός ἐστιν ὁ ἀγαπῶν με (1). Εἰ μὴ γὰρ τοῦτο δράσειέν τις, ἡ ἀνομία τῆς πτέρνης αὐτοῦ κυκλώσει αὐτόν (2), ἡ ἐξαπίνης μοχθηρία τῶν παθῶν ·† οἷον δὲ καὶ ἐπὶ τέλους (3) εὐημεροῦσι καὶ δυσπαθοῦσιν. Οὐκοῦν ἀποτιναξώμεθα τὴν τῶν ὁρωμένων προσπάθειαν. Τί πεφορτισμένοι ἀχθοφοροῦμεν κεχηνότες τὰ τοῦ πολυστενάκτου βίου ἄλγεα; Φύγωμεν τοὺς ἀπαίσια καὶ μηδὲν ὑγιὲς λαλοῦντας · ἀνένθετα γὰρ φρονοῦσιν καὶ παρεκτικὰ σκανδάλων. Φθείρουσι γὰρ ἤθη χρηστά, ὡς οἷον κηφῆνες τὸ μέλι, ὁμιλίαι κακαί (3*). Τὰς μερικὰς ἀφέμενοι φιλίας καὶ τὸ ἀλληλοφθόρον, τὴν ταπεινοφροσύνην ἐγκομβώσασθε (4), ὡς καλὴ καὶ ἐπέραστος καὶ ὑποποιὸς ἡ ταπείνωσις (5). Δυσπαθοῦντες μὴ ὀργίζεσθε, εὐπαθοῦντες μὴ ἐπαίρεσθε, ἵνα μὴ λυπήσητε τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον τοῦ θεοῦ, ἐν ᾧ ἐσφραγίσθητε εἰς ἡμέραν ἀπολυτρώσεως (6). Ναί, παρακαλῶ καὶ δέομαι ὑμῶν, ὦ φίλτατον γεώργιον τοῦ Χριστοῦ, ἑαυτοὺς ἡγνικότες (7) ἐν καινότητι ζωῆς (8), ὡς τέκνα φωτὸς περιπατήσατε (9), καὶ μὴ συσχηματίζεσθε τῷ αἰῶνι τούτῳ (10) · τὴν φιλοξενίαν διώξατε (11) καὶ τῇ φιλαδελφίᾳ ἀλλήλοις εὐνοήσατε συμφρονοῦντες τὸ ἀγαθόν (12), ἵνα μὴ κάμητε δεινοβουλίᾳ ταῖς ψυχαῖς ὑμῶν ἐκλυόμενοι, παράφροσιν ἐοικότες, τὰς παραφόρους ὁδούς. Τὰς τῶν ἡμετέρων ἀτρύτων ἀγαθῶν λικμητρίας (13) ἐκκλίνατε, πόνων ἐκλαθόμενοι, τὴν ἀναιδῆ παρρησίαν καὶ φίλαυτον κενοδοξίαν. Τὸν θεὸν φοβήθητε (14), τὴν πίστιν τηρήσατε ἄθραυστον, τοὺς εὐλαβεῖς ἐν καλῷ ζηλώσατε (15), τοὺς θρασεῖς καὶ ἀφελεῖς διορθώσασθε, τοὺς ἐν χλιαρότητι ῥαθύμους τῇ ὑμῶν ὀτρύνατε προθυμίᾳ, ἀλλήλων τὰ βάρη βαστάξατε, καὶ οὕτως ἀναπληρώσατε τὸν νόμον τοῦ θεοῦ (16). Τούτοις τοῖς θείοις ὅπλοις ἀντιτάξασθε οὓς πρὸ βραχέος δεδηλώκαμεν ὑμῖν ἀντιπάλους καὶ καταδιώξατε καὶ καταλάβετε αὐτοὺς καὶ ἀθῴοις κτείνατε χερσίν. Ταῦτα ὡς ἐν ἀσύλῳ καὶ καθαρωτάτῳ τῆς καρδίας

(1) Cf. *Ioh.* 14, 21. (2) Cf. *Ps.* 48 (49), 5 (6).
(3) Lire *οἷον δέ ἐστι τέλος?* H. G.
(3*) 1 *Cor.* 15, 33. (4) 1 *Petr.* 5, 5.
(5) Cf. *Matth.* 23, 12 ; *Luc.* 14, 11, et 18, 14 ; *Iac.* 4, 10.
(6) *Eph.* 4, 30. (7) Cf. 1 *Ioh.* 3, 3.
(8) *Rom.* 6, 4. (9) *Eph.* 5, 8.
(10) *Rom.* 12, 2. (11) *Rom.* 12, 13. (12) Cf. *Rom.* 12, 10 et 16.
(13) Féminin de *λικμητήρ* ou *λικμήτωρ*, « vanneur », employé au sens figuré. Cf. *Prov.* 20, 20 (26). Ces « vanneuses » sont désignées nommément à la ligne suivante : l'impudente confiance en soi et l'égoïste vanité.
(14) *Apoc.* 14, 7. (15) Cf. 2 *Tim.* 4, 7 ; *Gal.* 4, 18. (16) *Gal.* 6, 2.

κρύψατε ταμιείῳ · καὶ γένεσθε (τοῖς γε νοῦν ἔχουσί φημι) ἀκριβεῖς ἑαυτῶν ἐπιστήμονες, ἀρετὴν τιμῶντες τῇ ἐπιδόσει τῶν ἀμεινόνων [14]. Ἀνάψατέ τοι τὸν τῆς συνειδήσεως ὑμῶν λύχνον τῇ στάθμῃ τοῦ σώφρονος λογισμοῦ, καὶ πάντως εὑρήσητε [15] ῥᾳδίως τὴν κεκρυμμένην, μᾶλλον δ' ἀπολωλυῖαν, δραγμὴν ἐν τῷ τῆς ἀμελείας συγκεχωσμένην κάρῳ · καὶ συγκαλέσασθε φιλοφρόνως τὰς γείτονας αἰσθητικὰς τῆς ψυχῆς δυνάμεις ἐπὶ τῇ τῆς δραγμῆς εὑρέσει (1) καὶ κοινὴν (σύνθημα εὐταξίας) ὡς ἡ ἀπολελωκῶσα [16] κατ' ἔλλειψιν τοῦ ἀγαθοῦ χήρα κροτήσατε εὐφροσύνην. Χήραν δέ μοι νόει τὴν ψυχήν, τὴν δραγμὴν τὸ κατ' εἰκόνα θεοῦ, ἥντινα ἐζόφωσεν ἐφεδρεύσασα κακία τῇ ἐπικρατείᾳ τῶν ἡδονῶν, ἀποκαθίστησιν δὲ ταύτην εὔδηλα ἐπιμέλεια βίου. »

13. Ταύτας οὖν καὶ πλείους τούτων ψυχαγωγίας [1] ὁ θεῖος πρεσβύτης ὀτρύνας οὐ δέος ἐνέπειρεν [2] ἡμῶν ταῖς φρεσὶ κατὰ τοὺς μεμηνότας · τὸν δὲ τῶν ὅλων θρησκεύειν μᾶλλον ἐπιρρώννυσι δημιουργόν · νῦν μὲν τοὺς ἔτι γάλακτος ἐπιδεομένους διὰ τὸ νηπιῶδες τῶν φρενῶν μαλθακωτέροις τισὶν ἐπιδίδωσι λόγοις, νῦν δὲ στερεὰν τροφὴν ἐπισιτούμενος λόγων τοῖς διὰ τὴν ἕξιν τὰ αἰσθητήρια γεγυμνασμένα ἔχουσιν (2) · ἄλλως τοὺς ἀμελεῖς [2*] καὶ ἑτέρως τοὺς ἐπὶ προτερήμασιν ἢ κομψοεπείᾳ ἐμπαροινούντων ἀφηνιάζοντας [3], τοὺς [4] τὰ ἑωλα (3) τοῦ μεγαλαύχου ἐν μικρῷ Φαρισαίου (4) ἀμφ' αὐτῷ ἀπομματουμένους ἠλεά [5], σχετλιάσαντας [6] ἀφρόνως, ἢ τῷ χρηστῷ ζυγῷ καὶ φορτίῳ ἐλαφρῷ (5) τῆς Χριστοῦ ταπεινώσεως τὸν ἑαυτῶν μὴ ὑποθέντας [7] αὐχένα. Ὧν μὲν γὰρ ἀπραγοτέρῳ βίῳ καὶ ἀγωγῇ συνθλῶν πανσόφως τὸ οἴημα, φησὶν ὁ ὅσιος · « Πειθαρχεῖν δεῖ θεῷ μᾶλλον (6) τελωνικῶς (7) ἐν ἠνεκὲς [8] καταβεβλημένῳ φρονήματι, ἐν παρέδρῳ πείνῃ καὶ δίψῃ αὐτομεμψίας, τῆς τῶν ἀρετῶν κορωνίδος, ἢ πέρα τοῦ δέοντος ὑπὲρ ὃ δὴ καί ἐσμεν ἀνακωχὴν ἐνταῦθα ἐπιζητεῖν [9] τὴν οἰανοῦν. » Τούτοις οὖν σπουδὴν ἐτίθει πᾶσαν ἕκαστον [10] ἐθίζειν εὐμαρῶς τὰς

[14] ἀμείνων P — [15] lege εὑρήσετε. — [16] sic pro ἀπολωλεκυῖα.

13. — [1] Ταύταις... ψυχαγωγίαις P — [2] ita P — [2*] supple ἔτρεφε vel ἐνουθέτει — [3] ἀφηνιάζουσι P — [4] τοῖς P — [5] ἀπομματούμενοι ὕλαια P — [6] σχετλιάσασιν P — [7] ὑποθέντες P — [8] ἠνεκεῖ P — [9] ἐπιζητοίη P — [10] ἑκάστῳ P.

(1) Cf. *Luc.* 15, 8-9. Comparer ORIGÈNE, *in Gen.*, hom. 13, 4 (trad. de Rufin).
(2) Cf. *Hebr.* 5, 12-14. (3) L'accusatif pour le datif?
(4) Cf. *Luc.* 18, 11-12. (5) Cf. *Matth.* 11, 30. (6) *Act.* 5, 29.
(7) Comme le publicain (τελώνης) de l'évangile ; cf. *Luc.* 18, 13.

δυσμενεῖς λαβὰς ὑπεράλλεσθαι τοῦ σκολιοῦ καὶ πολυμόρφου ὄφεως, ἰδιωτικῶς μὲν τὸν ἰδιώτην[11], ἀπεξεσμένῳ δὲ καὶ σοφωτάτῳ λόγῳ τοὺς λόγων πεῖραν ἠσκημένους· ὡς ἔμπειρος πωλοδάμνης τὸ ἐργῶδες τούτων ἀπείργων, οὐκ ἀνέτας ἡνιόχει τὰς ἡνίας, καὶ τὰ περιδέραια ἀσφαλῶς τοῖς παροιστρῶσιν ἄγχων, μὴ ἐκτροχίζειν δολουργῶς ἀνοδίᾳ τῆς εὐθείας.

14. Ἐῶ δ' ἐγὼ τὰ πλεῖστα τὸ ἔκταμα φεύγων τοῦ λόγου· κἀπὶ τούτοις ἀνδραγαθήμασί τισιν (1) ἐπιμνησθέντες αὐτοῦ καταπαύσομεν τὸν λόγον. Καὶ τί ἐστιν θαυμαστότερον τοῦ ἄνδρα ἰδέσθαι ἄκακον καὶ εὐθῆ τοίαις[1] λελαμπρυσμένον ἀγλαΐαις, τοῖς μακαρισμοῖς ἀναμφιλέκτως προσαρμόζοντα, πτωχὸν τῷ πνεύματι, πενθήρη, πρᾶον, πεινῶντα καὶ διψῶντα τὴν δικαιοσύνην, ἐλεήμονα, καθαρὸν τῇ καρδίᾳ, εἰρηνοποιόν (2), οὐ μόνον δέ, ἀλλ' ἢ καὶ ἄλλων ἀταραξίαν ἐνείροντα[2] ψυχαῖς; Εἴ τις[3] δὰν πρὸς αὐτὸν ἀφίκοιτ' ἄν, εὐθέως ῥῶσιν ἀπήει φέρων ψυχῆς· οἵᾳ[3*] γὰρ δήποτ' οὖν συνείχετό τις νόσῳ (3), διεσκεδάννυντο τὰ ἄλγη τῇ τούτου ἐνηχηθέντα[4] παραινέσει. Οὐδὲν γὰρ βελτιώτερον τοῦ ψυχὰς ἰᾶσθαι [ἥπερ σωμάτων ῥωννύειν νοσήματα (4)] καὶ λόγον θεοῦ πεινώσας πιμπλᾶν· ταῦτα πάντων σημείων ἐξοχώτατα. Καὶ ταῦτά φημι οὐχ ἵν' ἐκείνῳ ἐπικλυτῷ ὄντι[5] προσχαρίσωμαι τῷ οἰκείοις ἱδρῶσι δρεψαμένῳ τὰ γέρα, ἀλλ' ἵνα ὑμῖν καὶ σημείων τοῦτον πάροχον[6] φήνω αὐτουργόν. Ἀποψύχοντες τῇ ἀπογνώσει παρῆσαν τῷ γέροντι· καὶ γὰρ πλείω τῶν ἄλλων παθῶν τοῦτο δάπτει ψυχήν, ὡς ἰὸς σίδηρον· ἐπὶ χεῖρα[7] δὲ φέρων ἀντιδοτικὴν ἐλέους θεοῦ εὐφροσύνην ἐμπίπλησιν ὅσδε μάκαρ. Καί τις ἀπήντα ἐκείνῳ[8] τῇ μωμοσκόπῳ τειρόμενος[9] λέπρᾳ (5)· συνέρρει κωφεύων[10] ἄλλος ἔνθεν τῇ ἀνηκοΐᾳ τῶν κρειττόνων, καὶ νῦν μὲν δαιμονῶν πάντοσε τοῖς ἀτοπήμασιν, καί τις ὑδεριῶν ἁρπάγδην τῷ ὄγκῳ τῆς φιλαρχίας δ' ἕτερος, δολοπλοκίας τε ἔκτοθι πάλιν ἄλλος, ἔνιοι

[11] supple *διδάσκων*.

14. — [1] *τοῖοις* P — [2] *ἐνείρων* P — [3] (*εἴ τις*) *τίς* P — [3*] *οἵας* P — [4] *ἐνηχηθέντες* P forsan recte — [5] *ἐπὶ κλυτόντι* P — [6] *τούτων παρόχων* P — [7] *ἐπιχεῖραν* P — [8] *ἐκεῖνος* P — [9] *τηρώμενος* P — [10] *συνέρει κωφεύγων* P.

(1) Encore un datif pour le génitif ou l'accusatif.

(2) Cf. *Matth.* 5, 3-9. (3) Cf. *Ioh.* 5, 4.

(4) Ces mots sont de trop ici ; ils proviennent de la fin du chapitre, où ils s'accordent mieux au contexte.

(5) Lèpre spirituelle qui consiste à scruter les défauts d'autrui.

δὲ συμπεπεδημένοι καὶ ἐξηραμένοι τῇ φειδωλίᾳ τὰς χεῖρας · φοι-
τῶσι δὲ καὶ χωλεύοντες ἀμφοτέραις ταῖς ἰγνύαις τούτῳ πελά-
σαντες, οὔτ' εἰς ἀγαθὸν προβῆναι [11] ἑλόμενοι, λελιθωμένοι καρ-
δίαις πονηραῖς [12] τε καὶ ἀλάλοις · εἶτα παρεισβέβληντο καὶ μογ-
γιλάλοι [13] · πάντων ὡσαύτως ἐφ' ὁμοίοις τῶν πρόσθεν κακοῖς ἦν [14]
ἐλαττουμένων ἅπαν ἄχθος ἰώμενος. Τοῖον γὰρ σκεῦος ἦν εὔ-
χρηστον ἡγιασμένον εἰς τιμὴν τοῦ δεσπότου (1), οὗ ἐντελέστερον
ἐν μεγάλοις εἰπεῖν οὐκ ἔχω καλοῖς, ὃ ἐπεπλήρωτο εὐωδίας [15] ἀρε-
τῶν. Καὶ τοιοῖσδε σημείοις ἀεὶ τερατουργῶν ὁ τρισόλβιος οὐκ
ἤχθετο γεννάδας · καὶ γὰρ οὐδὲν θυμηρέστερον τοῦ ψυχὰς ἰᾶσθαι,
μᾶλλον ἢπερ σωμάτων ῥωννύειν νοσήματα. Εἰ δὲ οἷα τὰ νῦν, ἆρ'
οὐκ εἰσὶ ταῦτα πάντων σημείων ἐχέφροσι τιμαλφέστερα ; Πάνυ γε.

15. Ὁ δέ με νῦν ὑπῆλθε, μικροῦ λήθῃ παρεαθέν, οὐκ ἄκαιρον
ᾠήθην τῇ προσπεσούσῃ ἐντάξαι χώρᾳ, οἶμαι τοῦ ἰδίου παρῳχη-
κότος ἤδη ῥυθμοῦ. Οὗτος γὰρ ὁ πανάγαστος, προσφιλὴς ὢν τοῖς
τότε βασιλεῦσι (2) καὶ τοῖς τούτων ἐπιχωριάζων ταμιείοις, ἔνθα
λίθοι καὶ μαργαρῖται καὶ χρυσὸς ἐτεθησαύρηντο, ὥς μοί [1] τις
τῶν εὐλαβεστάτων παρ' αὐτοῦ ὡς δῆθεν ἄλλου δράσαντος ὠφε-
λείας εἵνεκα ἀκηκοὼς διηγήσατο, ταῦτ' οὖν θεασάμενος, ἵνα μὴ
θελχθείη νεκρᾶς ὕλης τῇ τέρψει ἅλματι τοῖς ἐκεῖσε ἀπῴχετο (3)
διὰ τὴν ἡδίστην καὶ διαιωνίζουσαν τῆς ἄνω δόξης ἔφεσιν.

16. Νόσῳ δὲ πιεζόμενος ὁ μακάριος οὗτος, ὅ φασιν [1] ἐκτῆκον [2],
ἀπριὲξ ἐκακοῦτο · καὶ διὰ τὴν τοῦ ἀέρος εὐκρασίαν τοῖς πατρά-
σιν (4) ἐν πορθμείῳ περινοστῶν, ἀνήνεμα πέλοντος, ἐκ σκαιοῦ
δαίμονος ναυαγίῳ περιπεπτώκει θαλαττίῳ. Ἀλλ' ἡ τοῦ θεοῦ
παντέφορος προμηθεία, τοῦ ἰδίου κηδομένη θεράποντος, τοῦ θα-
νατηφόρου ἀνήγαγεν κινδύνου, ὀκτὼ ἤδη ψυχῶν ἀπαιωρισμένων (5)

[11] προβὴν P — [12] πονηροῖς P — [13] sic P — [14] κακοῖσιν P — [15] εὐωδίαν P.
15. — [1] με P.
16. — [1] ὃ φῶσιν P — [2] ἐκτήκον P ; an leg. ἑκτικόν?

(1) Cf. 2 *Tim.* 2, 21.

(2) L'auteur pensait-il à Constantin VI et à Irène ou à leurs successeurs? Il ne le laisse pas deviner. La situation du palais où Nicéphore aurait visité le trésor impérial n'est pas davantage précisée.

(3) Pourquoi le datif? Avec *ἀποίχομαι* on attendrait le génitif.

(4) Encore un datif surprenant : *περινοστέω*, « visiter, inspecter », est transitif.

(5) Théophylacte Simocattès emploie *ἀπαιωρίζω* au sens de « soulever en l'air » (VI, 11, 14 ; passage cité par B. Mandilaras, *Λόγιαι ἀθησαύριστοι λέ-*

τῇ νηΐ κεχωσμένῃ [3] ὕδατι · θᾶττον γοῦν πέπομφεν αὐτοῖς προσευχομένου [4] μικρὸν σκάφος [5] <σὺν> τῷ πτωχῷ κυρίῳ αὐτοῦ, ὅπως κἀκείνους σώσειν [6] κατ' αὐτὸν οἰκονομήσῃ ἄν. Ἐκ τοῦδε δὴν ἐπλήμυρεν ἡ νόσος τῷ σώματι τοῦ μεγάλου καὶ εἰς ἀνορεξίαν ἐδωδῆς μετεχώρησεν.

17. Ὁ οὖν ὅσιος πρεσβύτερος ἡμῶν Νικήτας πλείστας συμπαθῶς δεήσεις προσαγαγὼν αὐτῷ μόγις ἔπεισεν ἄκοντα πρὸς ἰητροὺς αὐτὸν ἐν Βυζαντίῳ ἀπᾶραι, εἴ πως ῥᾴων ἔσηται τοῦ ἄλγους λωφήσαντος. Δέδοκτο δ' ὅμως αὐτῷ, παρακοῆς πόρρω τελῶν<τι> · καὶ δὴ ἀθροίσας ἡμᾶς · « Δεῦρό μοι στῆτε, ὦ πατέρες καὶ ἀδελφοί, ὁ μέγας οὗτος πρὸς ἡμᾶς ἔφησεν, ὑπακούσατε τῆς τελευταίας πρὸς ὑμᾶς νυνί μου ἀπολογίας. Τοῦ λοιποῦ αὐτὰρ ἔμοιγε ὁ βίος [1]. Οὐκοῦν στῆτε κατέχοντες ὁπλοφόροι τὴν ἀδίστακτον πίστιν ἐν μηδενὶ σκαιῷ πτυρόμενοι παρεισβεβλημένῳ ἐπηρείᾳ τοῦ μισοκάλου ἐχθροῦ. Ἀναστήσονται γὰρ ἄνδρες ἐξώλεις, λύκοι βαρεῖς, ἅρπαγες, λαλοῦντες διεστραμμένα, μὴ φειδόμενοι (1) σκανδαλίζειν μικροὺς καὶ μεγάλους, ὧν τὸ κρῖμα ἡ κυριόλεκτος ἔφησε ῥῆσις (2). Στῆτε ἀκλόνητον [2] ἐρερεισμένοι, καλῶς τρέχοντες (3). Τὰς παραδόσεις οἴδατε, ἃς παρέδοσαν ἡμῖν ἀπόστολοι, προφῆται καὶ σοφοὶ διδάσκαλοι, οἱ γενναῖοι τῆς πίστεως πρόμαχοι, οἱ ἀηττήτως ἀντιταχθέντες τῶν χριστιανοκατηγόρων αἱρετικῶν τὰ ληρήματα [3] · ὧν μὴ χραίνεσθε τοῖς ἁλισγήμασιν · οἱ γὰρ τούτοις συγκαταβαίνοντες ὄλλυνται. Μὴ ποθήσατε τὰ παρευθὺ φθειρόμενα · πάντα παροδεύει τὰ τῇδε τερπνὰ καὶ ἄλλως ἔχοντα, πάντα οἴχεται · πλοῦτος, ὡραιότης καὶ τὰ ὁρώμενα πάντα · οὐδὲν ἐνταῦθα μόνιμον. Πάντα τὰ φθοροποιὰ διὰ μετανοίας καὶ θερμῶν δακρύων καὶ ταπεινοήθους ὑπακοῆς ἐκτρίψασθε · σπίλη, ὡς καιρὸν ἔχετε, πάντα τινάξασθε καὶ τῷ πανσόφῳ θεῷ πᾶσαν ἰδέαν ἐπιδείξασθε ἀρετῆς. Ἀκούσατέ μου καὶ φά-

[3] *κεχωσμένην* P — [4] supple *αὐτοῦ* (vel *ἐκείνου*) — [5] *μικρῷ σκάφει* P — [6] *σώσειεν* P.

17. — [1] excidisse aliquid videtur ; cf. tamen infra, l. 37-38 — [2] *ἀκλόνητοι* P (cf. § 12, l. 7) — [3] an leg. *τοῖς ληρήμασι?*

ξεις ἐκ βυζαντινῶν κειμένων, dans *Ἀθηνᾶ*, t. 62, 1958, p. 353). Mais ici le contexte suggère un sens figuré : « alors que huit personnes avaient déjà été emportées (par la mort) ».

(1) Cf. *Act.* 20, 29-30 ; *Matth.* 7, 15.

(2) Cf. *Marc.* 9, 42 cet.

(3) Cf. *Gal.* 5, 7.

γεσθε ἀγαθά, φησὶν Ἡσαΐας ὁ προφήτης, καὶ τρυφήσει ἐν ἀγαθοῖς ἡ ψυχὴ ὑμῶν · προσέχετε τοῖς ὠσὶν ὑμῶν (1), ὦ οὗτοι, παύσασθε ἀπὸ τῶν πονηριῶν ὑμῶν, μεταμάθετε καλὸν ποιεῖν (2), δότε τόπον τῇ ὀργῇ (3) · ἵν' ἐκκλίνῃ ἀφ' ὑμῶν, συγκλίνεσθε αὐτοὶ δεδιότες τὰ ἄχθη. Τὸ λοιπόν, ἀδελφοί, ὅσα ἐστὶν ἀληθῆ, ὅσα σεμνά, ὅσα δίκαια, ὅσα ἁγνά, ὅσα προσφιλῆ, ὅσα εὔφημα, εἴ τις ἀρετὴ καὶ εἴ τις ἔπαινος, ἃ καὶ ἐμάθετε καὶ παρελάβετε καὶ ἠκούσατε καὶ εἴδετε ἐν ἐμοί, φησὶν Παῦλος ὁ ἀπόστολος, ταῦτα πράσσετε, ταῦτα λογίζεσθε, ἐν τούτοις διημερεύετε, καὶ ὁ θεὸς τῆς εἰρήνης ἔσται μεθ' ὑμῶν (4) ἐν τῷ νῦν καὶ ἐν τῷ μέλλοντι. Ἔχετε διάδοχόν μου καὶ πατέρα ὑμῶν τὸν πρεσβύτερον τὸν κῦριν Νικήταν. Ἐν πολλοῖς γὰρ δεδοκίμακα αὐτὸν (5) καὶ χάριτι Χριστοῦ οὐ κατῃσχύνθην. Ἤδη γάρ μοι πρὸς πέρας τὴν ζωὴν ἐξημμένην [4] ὁρῶ καὶ τοῦ λοιποῦ με ἐν τοῖς ζῶσιν ἐκεῖ πορευθέντα οὐκ ὄψεσθε, εἰ μὴ ἐν γλωσσοκόμῳ τεθαμμένον πάντως. » Καὶ τέλος εὐξάμενος πάντας ἠσπάσατο · καὶ παραθέμενος τῷ κυρίῳ ἐνέβη εἰς τὸ πλοῖον καὶ ἦχθη ἐν τῇ πόλει.

18. Πελάσαντες δὲ τούτῳ οἱ ἰητροὶ ἐκεῖσε φοιτήσαντι, διῖσχυρίζετο ἕκαστος περιοδεύειν εὔεικτα. Αὐτὸς δ' ἐκ θείας αἰσθόμενος ἀποκαλύψεως τὴν ἀπὸ γῆς αὐτοῦ εἰς οὐρανὸν ἐκδημίαν κἀπὸ κόσμου πρὸς θεὸν ἐνδημίαν (6) · « Ἄπειμι τοῖς ἐκεῖ πατράσιν συνταξόμενος [1], ἐφ' οἷς με θεὸς καλεῖ [2], τὴν ὁδὸν τῶν πατέρων μου, τοῖς συνοῦσι φήσας [3]. Σπεύσωμεν ἐν τῷ μοναστηρίῳ, τέκνα, εἰ ἄρα γε προσχαρισθῇ μοι θεόθεν ζῶντα τοῖς ἀδελφοῖς ἀποδοθῆναι. Πλὴν οὐχ ὡς ἐγὼ θέλω, ἔλεγεν, ἀλλ' ὡς σύ (7), κύριε. » Καὶ ἐξῄει σπέρχων τοῦ ἄστεος. Καταλαβόντες δὲ τὴν Χάλκιδον (8) νῆσον, πλείω ἀνωμαλίσας τῇ νόσῳ καὶ εἰδὼς τὴν ἑαυτοῦ προθεσμίαν ἐγγίσασαν, ᾐτήσατο μεταλαβεῖν τῶν θείων καὶ ἀχράντων μυστηρίων τοῦ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ προσειπὼν τὸ ἀμὴν καὶ μεταλαβών, μακαρίῳ καὶ ζηλωτῷ

[4] *ἐξημένῳ* P.

18. — [1] *συνταξάμενος* P — [2] *καλοῖτο* P — [3] sic pro *ἔφη* vel *φησίν*.

(1) *Is.* 55, 2-3. (2) *Is.* 1, 16-17.
(3) *Rom.* 12, 19. (4) *Phil.* 4, 8-9.
(5) Cf. 2 *Cor.* 8, 22. (6) Cf. 2 *Cor.* 5, 8. (7) *Matth.* 26, 39.
(8) L'île de Halki, dans l'archipel des îles des Princes, au sud de Constantinople. Cf. R. Janin, dans les *Échos d'Orient*, t. 23 (1924), p. 323-338. Noter la forme *Χάλκιδος*, gén. *Χαλκίδου* (infra, l. 19), au lieu de *Χαλκίτης* ou de *Χάλκη*.

τέλει ἐν γήρει καλῷ (1) μεταλλάττει τὸν βίον, μηνὶ μαΐῳ τετάρτῃ, ὥρᾳ ἕκτῃ, ἰνδικτιῶνι ἕκτῃ, ὢν ἐτῶν πεντήκοντα καὶ ὀκτώ, περαιώσας ἐν τῷ μονήρει βίῳ χρόνους τριάκοντα τρεῖς, ἔτους ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἑξακισχιλιοστοῦ τριακοσιοστοῦ <εἰκοστοῦ (2)> πρώτου. Ἐξαυτῆς δὲ γλωσσόκομον τεύξαντες ἐν σανίσι χρησίμοις, ἃς ἔδωκεν Ἰωάννης ὁ τῆς Χαλκίδου ἡγούμενος (3), ἐνέβαλον τὸ τίμιον αὐτοῦ ἐκεῖσε λείψανον. Ἀνέμου δὲ βιαίου νότου πνεύσαντος ἐν ἄλλαις τέσσαρσιν ἡμέραις μόγις κατήχθησαν, ἐνέγκαντες αὐτὸν ἐν τῷ αἰγιαλῷ. Φημισθείσης δὲ ταῖς πέριξ κώμαις τῆς ἁγίας κοιμήσεως τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νικηφόρου καὶ ὅτι ἦχθη ἐν τῷ αἰγιαλῷ τὸ τίμιον αὐτοῦ λείψανον, συνέρρει σὺν κλαυθμῷ παμπληθεῖ ὁ λαὸς τῇ ταχύτητι [4] ἀσθμαίνοντες· καὶ εἶθ' οὕτως ἀνεκομίσθη μεθ' ὑμνῳδίας ἱερᾶς καὶ κηρῶν καὶ θυμιαμάτων· καὶ ἀπετέθη ἐν τῷ σηκῷ τοῦ ἀρχαγγέλου (4) ἐν τῷ νάρθηκι τῷ λαιῷ μέρει, ἣν αὐτὸς ἔτι ζῶν διετάξατο θήκην (5).

19. Ἠβουλήθη δὲ ὁ ὅσιος πατὴρ ἡμῶν Νικήτας σὺν τῷ γλωσσοκόμῳ κατατεθῆναι αὐτόν. Κατ' οἰκονομίαν δὲ τοῦ παντάνακτος Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ θεοῦ ἡμῶν, ἵνα καὶ ἐν τούτῳ δοξασθῇ τὸ πανάγιον ὄνομα αὐτοῦ ἐπὶ [1] τοῦ ὁσίου παναγάστῳ μεγαλοφυεῖ κηδείᾳ, μεῖζον ηὕρηται τῆς θήκης τὸ γλωσσόκομον· τοῦ [2] γὰρ

[4] sic P, non *ταχυτῆτι*.

19. — [1] supple *τῇ* — [2] cf. § 4, annot. [3].

(1) 1 *Par.* 29, 28.

(2) Voir ci-dessus, p. 400, la discussion de cette date.

(3) Ce Jean, higoumène de Halki, est nommé avec éloge par S. Théodore Studite dans une lettre où il annonce sa mort en même temps que celle du métropolite de Synnada (S. Michel le confesseur) et de S. Athanase, abbé du Paulopetrion (*P. G.*, t. 99, col. 1629c). C'est apparemment au même personnage, exilé pour la foi, que Théodore avait adressé une lettre où il vantait le beau monastère fondé par lui au milieu d'un groupe d'îles (éd. I. Cozza Luzi, dans A. Mai, *Nova Patrum bibliotheca*, t. 8, 1871, p. 6). Il n'est pas sûr que le « cathigoumène de Halki » dont Théodore raconte les derniers instants dans une de ses catéchèses (éd. E. Auvray, p. 46) doive être identifié avec notre higoumène Jean. Cf. Athénagoras, dans *Ὁ Νέος Ποιμήν*, t. 2 (1920), p. 353-357 ; Janin, t. c., p. 325.

(4) L'église Saint-Michel de Médikion nommée ci-dessus, § 10, l. 9.

(5) Cette précision correspond exactement à ce qu'on lit dans la biographie de S. Nicétas, successeur de S. Nicéphore, § 49 : *κατεθήκαμεν αὐτὸν ἐν τῷ μνημείῳ τοῦ κοινοῦ πατρὸς ἡμῶν Νικηφόρου, ὃ ἐποίησεν ἑαυτῷ ἔτι ζῶν ἐξ εὐωνύμων τοῦ νάρθηκος* (*Act. SS.*, April. t. 1, p. xxxii d).

χάριν καὶ ἦναγ κάσθημεν ἐκεῖθεν ἐκβάλαι αὐτόν, <ἵνα> καὶ εἶθ' οὕτως κατατεθείη. Ἐξενεχθέντος δὲ αὐτοῦ, ὅλος ὁ χορὸς εὐωδίας ἐπλήσθη, ὡς δοκεῖν ἡμᾶς ὅτι μύρον κεκενώκει τις ἡμῶν περιεστώτων κύκλωθεν, ὡς ὁραθῆναι οὐ μυδῶντα, οὐκ ὠχρόν, οὐ κροκίζοντα[3] οὐδ' ὑπ' ἄλλης σημασίας νεκρότητος, ὑπερύθρους ἔχοντα[4] τὰς παρειάς, εὐλύγους (1) δὲ τοὺς δακτύλους. Καὶ μή τις εἴπῃ νεκρότητι πεπανθέν[5] · τὶς γὰρ τῶν ἀδελφῶν ὀνόματι Μάρκος, εὐλογίας εἰς ἐφόδιον εἵνεκα, πίστει ἁψάμενος τοῦ ἱεροῦ πώγωνος αὐτοῦ, ὡς ἵνα τρίχας ἀποτίλλῃ, τὸ μὲν θεῖον στόμα αὐτῷ[6] μεμυκότι ἀνεῴγνυτο, θριξ δὲ οὐκ ἀπερριζώθη. Δοξάσας γὰρ παντὸς διὰ βίου τὸν ἑαυτοῦ δεσπότην, ἀξίως τὰ ἐντάλματα αὐτοῦ δράσας[7] ἀφθαρσίᾳ δεδόξασται ὑπ' αὐτοῦ, καὶ ἐν τῷ σεπτῷ αὐτοῦ κατετέθη ναῷ, πάντων δοξαζόντων τὸν δοξάσαντα θεὸν τοὺς αὐτὸν εἰλικρινῶς δοξάζοντας (2) · ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα καὶ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

Καὶ παρευθὺ ἐγκώμιον ἐν ἐπιτόμῳ.

20. *Τέτευχε* (3) *σημεῖα διὰ σοῦ ὁ θεός,*
τὰ ἃ παρέδραμον μῆκος φυγὼν λόγου (4),
γέρας ὅθεν εἶλες νίκην φέρων (5), *πάτερ,*
σημεῖα πλεῖστα θεοπάροχα, ὧν μέρος
φιληκόοις ἀκροαταῖς ἐνήσομαι.
Πέφηνας γὰρ ἡμῖν, [ὦ] σεβάσμιε πάτερ
Νικηφόρε, ἀστὴρ οἷα φαεινός, λόγον
ζωῆς ἐπέχων τοῖς σοι προσπελάζουσι,
θυμηδίας ἀρίστης[1] *ἐμπιμπλῶν.*

[3] *κροκίζον* P — [4] *ἔχων* P — [5] lege *πεπανθέντα* vel supple *τὸ σῶμα* — [6] *αὐτοῦ* P — [7] *δράσαντος* P.

20. — [1] supple *πάντας* ; cf. § 24, l. 9.

(1) Comparer *εὐλύγιστος*, « flexible ».

(2) Cf. 1 *Reg.* 2, 30.

(3) Ces quelques vers, si pauvres d'inspiration et de facture si déficiente, servent d'introduction aux trois Miracles qu'on va lire. Noter qu'il ne s'agit pas de miracles posthumes.

(4) Même idée ci-dessus, § 14, l. 1.

(5) Jeu de mots sur le nom de Nicéphore.

Περὶ τοῦ τεθνάναι μέλλοντος ἀδελφοῦ καὶ ὅπως ἀθρόα μεταβολὴ ζωῆς αὐτῷ θεόθεν ἐδεδώρητο.

21. *Θᾶττον γὰρ ἐπιστὰς ἐκεῖσε* (1) *ὁ ὅσιος ἤρετο πυθόμενος εἰ ἤδη ἐδίδαξεν τὸν μαθητὴν αὐτοῦ. Λέγει αὐτῷ ὁ ὅσιος Νικήτας ὁ πρεσβύτερος ἡμῶν· « Οὐχί, δέσποτα. » Ἔφη δὲ τῷ ψυχορραγοῦντι· « Πίστει πεποιθὼς ἐν κυρίῳ* (2) *λέγω σοι· ἰδοὺ κεχάρισταί σοι ὁ ζήδωρ* (3) *Χριστὸς ὁ ἀληθινὸς θεὸς ἡμῶν τριετῆ χρόνον ζωήν* [1]*, ἕως διδάξῃς τὸν μαθητήν σου τὴν χαλκευτικήν. » Οὕτως καὶ ἐγένετο, καὶ αὖθις ῥωσθεὶς ἀνέσφηλεν.*

Περὶ τοῦ λείψαντος σίτου τῇ μονῇ.

22. *Δὶς τῆς ἑβδομάδος ἀρτοποιούντων ἡμῶν, ἑκάστης ζυμωτῆς εἰκοσιτεσσάρων μοδίων, τοῦ μάγκιπος ἀναγγείλαντος τῷ μεγάλῳ ὅτι ἄλευρον ἔλειψεν τῇ ἀλευροθήκῃ, ἐπέτρεψεν ὁ ὅσιος τὸ καταλειφθὲν ἀριθμηθῆναι. Ὁ δὲ ἀριθμήσας ἕως μόνης ζυμωτῆς ἔφασε* [1] *καταλελεῖφθαι. Ὁ δὲ κλεινὸς τοῦ θεοῦ θεράπων ἔφη τῷ ἀπαγγείλαντι· « Εἴη τὸ ὄνομα κυρίου εὐλογημένον* (4) *ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἕως τοῦ αἰῶνος. » Οὕτως γὰρ ἦν ἔθος αὐτῷ λέγειν. Καὶ πορευθεὶς ἐν τῷ κελλίῳ αὐτοῦ ἔστη δυσωπῶν τὸν παντὸς ἀγαθοῦ δοτῆρα θεόν· « Κύριε σαβαώθ* (5)*, ὁ ἐν τριάδι θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν* (6)*, ἀκτιστοσυμπλαστουργοσύνθρονε* (7) *καὶ θεαρχίφωτε, ἐνιζομένη τριὰς ὁμοούσιε, ἡ ἐλπὶς ἡμῶν, δώρησαι τοῖς δούλοις σου τῇ ἀγαθοπρεποφιλανθρώπῳ εὐσπλαγχνίᾳ σου τὰ πρὸς ἐδωδὴν ἐπιτήδεια. » Ἐκ θείας δὲ βεβαιωθεὶς ἐλλάμψεως*

21. — [1] sic, non *ζωῆς*.

22. — [1] sic pro *ἔφησε* vel *ἔφασκε*.

(1) Le récit développé dont nous n'avons ici qu'un résumé devait dire où se trouvait le moine moribond et qu'il s'agissait du forgeron du monastère, à qui on avait confié un apprenti à former.

(2) Cf. § 23, l. 7.

(3) Comparer *ζείδωρος*, dont il y a plusieurs exemples dans la paraphrase poétique de saint Jean par Nonnus et qu'Hésychius explique par *βιόδωρος*.

(4) *Iob* 1, 21. (5) *Is.* 37, 16. (6) *Act.* 5, 30 cet.

(7) Cet invraisemblable composé, que le *Thesaurus* qualifie de *monstrum*, provient du poème acrostiche de S. Jean Damascène sur la Pentecôte (*P. G.*, t. 96, col. 837, avant-dernier vers).

ὡς ἤδη τὸ αἴτημα ληψόμενος ἔφη τῷ μάγκιπι · « Ἄπιθι, τέκνον, ἔχου τῆς διακονίας σου μηδὲν διστάζων · τῷ θεῷ μελήσει περὶ ἡμῶν (1). » Ἄτινα δι' εὐπροσδέκτων εὐχῶν αὐτοῦ ἐπήρκεσε καὶ ἡμῖν καὶ πλείοσιν ἄλλοις ὁλοκλήρῳ καιρῷ ἤγουν τριμηναίῳ, ἕως ὅτου ὁ ἀμητὸς ἤγγικεν.

Περὶ τοῦ ὕδατος.

23. Ὕδωρ ποτὲ ζητούντων ἐν τοῖς ἀνύδροις τόποις ἡμῶν μετὰ καὶ ὑδροσκόπου (2), εἶτα πλεῖστα φρέατα ἀνορύττοντες ἐπόμενοι τῷ ὑδροσκόπῳ, οὐχ εὕρομεν περινοστοῦντες καὶ ἐν τῷ τῆς ἐκκλησίας προαύλῳ ἐκχοΐσαντες φρέαρ βαθύ, ὥστε ἐν τῷ πυθμένι αὐτοῦ ψαμμὸν πλατεῖαν καὶ ὄστρακον ηὕρηνται [1], ὕδωρ δὲ οὐδαμῶς. Ὡς δ' οὖν εἶδεν λοιπὸν ὁ ὅσιος πατὴρ ἡμῶν Νικηφόρος τὴν ἀποτυχίαν τοῦ ζητουμένου · « Πίστει πεποιθὼς ἐν κυρίῳ (3) », χαριεντῶς ἔφη, τῇ βακτηρίᾳ διαχαράξας ἐγγύθεν [2] τοῦ κελλίου αὐτοῦ σημάνας τῷ τόπῳ (4) · ᾧτινι ἐκχοΐσαντες εὗρον δι' εὐχῶν αὐτοῦ ὕδωρ διειδέστατον, ὃ μέχρι τοῦ νῦν περίεστιν εἰς πολλὴν ἀνάπαυσιν τῶν ἀδελφῶν καὶ εἰς μαρτύριον τοῦ σημειοφόρου πατρὸς ἡμῶν Νικηφόρου.

24. Ἀλλ' ὦ ἱερὰ καὶ πεποθημένη ἀκρωρείας ἐμοὶ κεφαλή (5) — πάλιν γὰρ πρὸς σὲ τὸν ἀνολέθρως ζῶντα [1] σχετικῶς τὴν ἔντευξιν ποιοῦμαι —, ἄνωθεν ἡμᾶς πρὸς τῆς ἀκηράτου τριάδος ἐποπτεύων μέμνησο ἱερεῖς, βασιλεῖς, τοὺς ἐν ὑπεροχῇ καὶ πάντα τὸν λαόν [2], καὶ δέχοιο κἀμοῦ τὸ μικροπρεπὲς τοῦ λόγου δῶρον

23. — [1] lege *ηὑρῆσθαι* — [2] *ἔγγυθεν* P.
24. — [1] *τῷ ἀν. ζῶντι* P — [2] *παντὶ τῷ λαῷ* P.

(1) Cf. 1 *Petr.* 5, 7.

(2) Le mot *ὑδροσκόπος*, « sourcier », est attesté par les glossaires. On le trouve aussi dans une lettre de Théodoret, *P.G.*, t. 83, col. 1216A.

(3) Même formule au § 21.

(4) Datif étrange, mais garanti par le pronom qui suit. Voir encore, au chapitre 24, apparat critique, notes [1] et [2], des datifs incorrects.

(5) Formule d'invocation qu'on retrouve à la fin de plusieurs Vies de saints ; voir, par exemple, la Vie de S. Nicéphore de Sébazé, dans *Byzantion*, t. 23 (1953), p. 30, dernier paragraphe : *Ἀλλ' ὦ θεία καὶ ἱερὰ κεφαλή*. D'après M. Grégoire, *ἀκρωρείας κεφαλή* doit être une périphrase pour *κορυφή*, employé au figuré comme *κορυφαῖος*.

τὸ παρ' ἀξίαν σοι ῥηθησόμενον τοῦ ἐπιδεοῦς σου τῶν πρεσβειῶν, ἀντιβολῶ. Μαθητὴς γάρ, οὐ μιμητής εἰμί σου τῶν τρόπων, χριστένσοφε [3] μελουργέ, νομεῦ πανάγαστε, ἐξοχολιγυρὲ πρεσβῦτα, ὁ ἐν πᾶσι πάντας ἐμπιμπλῶν, ἄριστε σιτοδότα · ὄλβον ἐρικύδαιον [4] διαμπὰξ τὸν ἐπέραστον θεϊκῆς θυμηδίας [5] τοῖς τὴν ἐτήσιόν σου γεραίρουσι (1) μνήμην (2), ἵν' ἤρεμον καὶ ἡσύχιον ἀστασιάστως ζοίημ' ἂν [6] βίον (3). Οὐκ ἔχω γάρ σοι, ὦ πανβόητε πρόμε, ὃ πρὸς ἀξίαν προσάξαι ἐπάξιον · εὐτελεῖς ἐπαίνους ἀντὶ μειζόνων σοι συγκεκρότηκα, καί μοι [7] τὸ πλεῖστον ἀποροῦντι σύγγνωθι · οὐκ ἐφίκνημαι [8] γὰρ τοὺς σοὺς εἰς ἅπαν φράζειν ἐπαίνους. Αὐτὸς ἑαυτῷ μογεροῖς ἰδρῶσιν ἐπλέξω τὸ ἐγκώμιον καὶ τοὺς στεφάνους τῶν πολυτλήτων ἀσκητικῶν σου ἄθλων ἐρανίσω [9] τὰ γέρα τῆς ἄνω κληρουχίας ἀπροσκόπῳ ποδηγίᾳ τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος.

INDEX NOMINUM

Ἀνδρέας pater Nicephori 5[14]
Βασίλειος episcopus Caesareae 7[15]
Βιθυνία 6[10]
Βυζάντιον 17[3] ; *ἡ πόλις* 17[41] ; *τὸ ἄστυ* 18[9]. Cf. *Κωνσταντινούπολις*.
Γρηγόριος frater Nicephori 5[18, 63]
Ἡράκλειον monasterium in Bithynia 6[11]
Θεοδώρα alterum nomen matris Nicephori 5[14]
Θεόδωρος frater Nicephori 5[16, 63]
Ἰουδίθ 11[19]
Ἰωάννης hegumenus Chalcidi 18[19]
Ἰωσήφ hegumenus Heraclii 6[14]
Κωνσταντινούπολις patria Nicephori 5[12]. Cf. *Βυζάντιον*.

[3] *χριστενσόφου* P — [4] sic — [5] an suppl. *δὸς* vel *δοίης?* — [6] an leg. *ζοίημεν* (pro *ζῷμεν*) *ἄν?* — [7] *με* P — [8] sic (pro *ἐφῖγμαι?*) — [9] *ἐρανισαμένῳ* P.

(1) On serait tenté de rapprocher le génitif *θεϊκῆς θυμηδίας* du verbe *ἐμπιμπλῶν* (cf. § 20, l. 9) et de corriger *τοῖς... γεραίρουσι* en *τοὺς γεραίροντας*. Mais que faire alors de *ὄλβον... ἐπέραστον?*

(2) La célébration de l'anniversaire est, comme on sait, la première et principale manifestation d'un culte régulier. Cf. H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs*, 2e éd. (Bruxelles, 1933), p. 31-36 ; id., *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité* (ibid., 1927), chap. 3 ; id., *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (ibid., 1934), chap. 1 : « Les coordonnées hagiographiques ». Le culte de S. Nicéphore semble être resté fort local et n'avoir jamais joui d'une vraie popularité. On n'en trouve pas de trace en dehors de sa Vie, de celle de son successeur S. Nicétas et de quelques synaxaires.

(3) Cf. 1 *Tim.* 2, 2.

Μάρκος monachus Mediciensis 19[12]
Μηδίκιον (*Μειδίκιον*, *Μεδίκην*) lemma, 10[7]
Μιχαήλ archangelus : eius templum Medicii 10[9], 18[27]
Νικήτας presbyter, Nicephori successor 9[24, 26], 17[1], 19[1], 21[2]
Ὀλοφέρνης 11[20]
Φωτοῦ mater Nicephori 5[14-64]
Χάλκιδος (gen. *Χαλκίδου*) 18[9, 19].

INDEX GRAECITATIS

ἀβελτηρία = *ἀβελτερία* 8[39]
**ἀγαθοπρεποφιλάνθρωπος* 22[12]
ἁγιαστία 6[22]
**ἀγριογνώμων* 7[29]
ἀγυρτώδης 5[28]
**ἀθανάσιμος* 1[19]
ἀθυρόγλωττος 11[3]
**ἀκαιρομέμπτης* 7[28]
ἀκλόνητον 12[7], 17[13]
**ἀκμαιόφρων* 3[25]
ἀκτιστοσυμπλαστουργοσύνθρονος 22[10]
ἄλγεα = *ἄλγη* 12[39]
ἀμβλωθρίδιον 2[13]
ἀνελίξεσις = *ἀνέλιξις* 4[18]
**ἀνένθετος* 12[40]
ἀνεῴγνοιμι 4[4]
ἀνήνεμα πέλοντος 16[3]
ἀνθορίζω 1[14]
ἀνολέθρως 24[2]
ἀντιτάσσομαί τι 17[16]
ἀπαιωρίζομαι (pass.) 16[6]
ἀπαυθαδιάζω 12[21]
ἀποίχομαί τινι 15[8]
ἀπολελωκῶσα = *ἀπολωλεκυῖα* 12[70]
ἀπομματόω 13[10]
ἀποτάσσομαί τι 9[21]
αὐτάρ 17[7]
**ἀψαμαθής* (an **ἀψιμαθής?*) 5[28]
γαῖα 11[22]
γραώδης = *γραῦς* 3[2]
διαρθροῖν = *διαρθροῦν* 2[6]
διομαλίζομαι (pass.) 2[7]
δισέξ 9[25]
**δισχέτλιος* 5[18]
**δομουργέω* (an *δωμ-?*) 6[26]
δραγμή = *δραχμή* 10[20], 12[67, 69, 72]
εἰσοῖσαι = *εἰσενεγκεῖν* 2[11]
**ἐκτροχίζω* 13[25]
**ἐμφιλόκομπος* 8[35]
**ἐξαπενίζω* 8[2]
ἐξοργανόω 10[23]
**ἐξοχολιγυρός* 24[8]
ἐπιβατήριος 6[22]
ἐπιδοκέω 9[14]
ἐπιμορφάζω τινί 3[46]
ἐπισιτέομαι 13[6]
ἐπισκώπτω τινί 8[33]
ἐρέρισμαι = *ἐρήρεισμαι* 7[39], 12[7], 17[13]
**ἐρικύδαιος* 24[9]
ἔσηται = *ἔσται* 17[3]
εὔδηλα = *εὐδήλως* 12[75]
**εὔλυγος* = *εὐλύγιστος* 19[11]
εὐσυνειδότως 12[10]
ἔφασε 22[5]
ἐφίκνημαι = *ἐφῖγμαι* 24[15]
**ζήδωρ* = *ζείδωρος* 21[5]
**ζυμωτή* 22[1, 4]
ἠλεά (neutr. plur.) = insipienter 13[10]
**θεαρχίφωτος* 22[11]
θεόπαις = *θεοτόκος* 6[21], 7[14]
θεορρήτωρ 8[26]
θρησκεύω τινί 7[21]
ἰδιογνωμόρρυθμος 1[25]
**ἱερόλεκτος* 9[23]
ἰητρός = *ἰατρός* 17[3], 18[1]
καταλαμβάνω τινί 6[11]
**καταπορφύρω* 7[6]
**κελαδία* 4[6]
**κομπομυθορρήμων* 3[3]
**κομποστολέω* 1[2]
κοπρομόχθος 5[24]
**λικμητρία* 12[53]
**λογάδας* (*-ου*) = *λογάς* (*-άδος*) 9[16]
μεθηλικίωσις 7[13]
μέθοδος masc. 5[62]
μνάομαί τινι 1[23]
**μογγιλάλος* = *μογιλάλος* 14[27]

μορμολυττέω vel *-ττω* 1[6], 5[43]
μορφωτικόν = *μορφωτικῶς* 10[22]
νεόω = *νεάω* 3[27]
ὅσδε = *ὅδε* 14[19]
παλίνζωος 10[21]
**παντεπάρτης* 12[29]
παντεχνήμων 1[13]
**παρέμποδον* 2[14]
πεπαγίωχε = *πεπαγίωκε* 10[18]
περινοστέω τινί 16[3]
προσεπί 3[21]
πρόσυλος 8[30]
**προσυνίστωρ* 9[23]
**ῥαθυμοτόκος* 6[7], 11[43]
**σαβακόφρων* 3[3]
**σαρκόσαθρος* 11[17]
σεμνόν = *σεμνῶς* 11[2]
**σπίλη* (*τὰ*) = *οἱ σπίλοι* 17[23]
στίλβω ἐμφέρειαν 1[20]
στροφάω 12[19]
στυγηρός = *στυγερός* 12[5]
**συγκλύδα* (*ἡ*) 6[10]
**συγκυβίζω* (an **συγκυβιστάω?*) 3[22]
συμπεριπολεύω 8[22]
συνιῶντες 7[16]
σχετικῶς 24[2]
**ταμειοτρώκτης* 10[14]
**ταπεινοήθης* 17[22]
ταπεινόφρονος = *ταπεινόφρων* 9[15]
**τελωνικῶς* 13[14]
τέτρουρος = *τέτρωρος* 4[4]
ὑδροσκόπος 23[3]
**ὑπεραπειροπλάσιος* 1[13]
**ὑπερκερδέστερος* 1[11]
ὑπουλία = *ὑπουλότης* 8[38]
φάος = *φῶς* 3[11]
φημί. Vid. *ἔφασε*, *φῶσιν*.
**φιλεύφημος* 9[27]
φιλεχρι 6[3]
φορολόγοι (*δαίμονες*) 12[14]
φύντα παρομαρτοῦντα prov. 4[16]
φῶσι = *φασί* 16[1]
χαριεντῶς 23[7]
**χριστένσοφος* 1[8], 11[10], 24[7]
χριστιανοκατήγορος 7[41], 10[15], 17[16]
**ὡραιανθής* 1[28].

Accentus 5[29] *ἀγυρτώδων* pro *ἀγυρτωδῶν* (cf. *Anal. Boll.* 1959, p. 107, cum annot. 1 ; 1960, p. 45, cum annot. 2), 11[5] *ἐμοίγε*, 18[11] *ταχύτητι*, 23[8] *ἔγγυθεν*.

Genus masculinum pro feminino 3[4] *τὰς μεγάλους ἀνδραγαθίας*, 3[19-20] *τοῖς κεκομψευμένοις γλωσσαλγίαις*, 5[61-62] *πλείστοις μεθόδοις βιωτικοῖς*, 11[2] *παναλκεστάτῳ ῥώμῃ*, 14[4] *τοίοις ἀγλαΐαις*, 14[27] *καρδίαις πονηροῖς*.

Accusativus pro dativo 9[21] *ἀποτάσσομαι ματαιότητα*, 15[1] *με διηγήσατο*, 17[17] *ἀντιτάσσομαι τὰ ληρήματα*.

Dativus pro genetivo 1[23] *τῇ θεώσει μνώμενοι*, 1[27] *τὴν τούτοις ἀκοσμίαν*, 5[2] *διαδεῖξαι ὄνομα τούτῳ*, 5[3] *τὴν πολιτείαν τἀνδρί*, 10[8] *παρὰ τοῖς γεωργοῖς ὠνεῖται* (cf. 6[11]), 15[8] *τοῖς ἐκεῖσε ἀπῴχετο*.

Dativus pro accusativo 2[4] *μοι... ὑφέλκει*, 3[23-24] *τούτοις ἕλξαντες*, 3[42] *δρεπάνῃ θήξαντες*, 3[47] *ἐπιμορφάζων τοῖς προκόψασιν*, 6[10-11] *τῷ μοναστηρίῳ καταλαβών*, 7[18] *ἐνδάλμασι ἐκθειάζειν*, 7[20-21] *θρησκεύειν τοῖς κωφοῖς*, 10[13] *πρὸς ἐδωδὴν καὶ ἑτέραις χρείαις*, 10[14] *τοῖς δημοβόροις... ἐκποδὼν ποιησάμενος*, 11[23] *τῷ πλήθει τροπωσαμένη*, 11[27] *ἰδεῖν θεῷ*, 11[27-28] *τηρεῖν τοῖς ἐντεταλμένοις*, 11[32] *ὑφέλωμεν τῇ ῥαστώνῃ καὶ τὴν εὐπάθειαν*, 13[1] *ταύταις καὶ πλείους ψυχαγωγίαις*, 13[8-10] *τοὺς ἀμελεῖς καὶ τοὺς ἀφηνιάζουσι... τοὺς σχετλιάσασιν*, 13[18] *ἑκάστῳ ἐθίζειν*, 16[2-3] *τοῖς πατράσι περινοστῶν*, 16[8] *πέπομφεν μικρῷ σκάφει*, 23[9] *σημάνας τῷ τόπῳ*, 24[2] *πρὸς σὲ τῷ ζῶντι*, 24[4-5] *μέμνησο ἱερεῖς καὶ παντὶ τῷ λαῷ*.

Neutrum sing. vel plur. pro adverbio 3[20] *ἀκλεᾶ*, 10[22] *μορφωτικόν*, 11[2] *σεμνόν*, 12[7] et 17[13] *ἀκλόνητον*, 12[75] *εὔδηλα*, 13[10] *ἠλεά*, 13[15] *ἠνεκές*.

AUX ORIGINES DE CAPPENBERG

A propos d'un ouvrage récent

A qui s'étonnerait de voir M. Herbert Grundmann, historien des mouvements spirituels de large envergure, consacrer tout un ouvrage au *caput deauratum* qui depuis huit siècles évoque, à Cappenberg, les traits de Frédéric Ier Barberousse, on peut fournir sans peine plus d'une explication [1]. Situé entre Dortmund et Munster-en-Westphalie (où enseigne le professeur Grundmann), Cappenberg avait vu s'établir en 1122 sur sa hauteur boisée une des premières maisons qui donnèrent l'essor au nouvel Ordre de Prémontré [2]. Elle fut fondée par le comte Godefroid, honoré aujourd'hui comme saint, et par son frère Otton. Ces deux seigneurs de très noble rang, après une éclatante renonciation à leurs biens, vécurent en religieux dans leur propre château-fort, transformé en abbaye sous l'égide de S. Norbert. Sécularisé en 1803, Cappenberg devint la propriété du baron de Stein, celui-là même qui, en 1819, créa l'entreprise scientifique des *Monumenta Germaniae historica* [3], promise à un si grand avenir et dont M. Grundmann dirige à présent les destinées [4]. Une partie des archives de l'antique maison des chanoines et le copieux « Nachlass » de Stein se conservent ensemble à Cappenberg. Le presbytère de l'église, devenue paroissiale, abrite toujours le Chef en bronze doré dont l'histoire, assurément peu banale, a permis à M. Grundmann d'ouvrir à ses lecteurs des perspectives plus vastes que le simple titre du livre ne pourrait le faire croire.

[1] Herbert Grundmann. *Der Cappenberger Barbarossakopf und die Anfänge des Stiftes Cappenberg*. Cologne, Böhlau, 1959, 118 pp., 6 pl. (= *Münstersche Forschungen*, 12).

[2] Sur les sources, manuscrites et imprimées, de l'histoire de cet établissement, voir L. Schmitz-Kallenberg, *Monasticon Westphaliae* (Munster, 1909), p. 16, et N. Backmund, *Monasticon Praemonstratense*, t. 1 (Straubing, 1949), p. 159-160.

[3] Le rôle primordial de Stein († 1831) dans cette création a été mis en relief par H. Bresslau dans les trois premiers chapitres de sa *Geschichte der Monumenta Germaniae historica*, qui remplit le tome 42 (1921) du *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*.

[4] Il succéda, comme président, à M. F. Baethgen en 1958.

Le buste-portrait, donné en 1156 par Frédéric Barberousse au comte Otton [1], qui avait été son parrain au baptême, fut utilisé à Cappenberg comme reliquaire. Otton y renferma une riche croix d'or de provenance byzantine, que son frère et lui avaient acquise lors d'une vente de biens au duc Frédéric II de Souabe. Cette croix avait été donnée en cadeau par l'impératrice Irène [2] à sa parente Wulfhilde, femme d'Henri le Noir, duc de Bavière, et par celle-ci à sa fille Judith, à l'occasion de son mariage avec le duc de Souabe. Elle était munie de nombreuses reliques, notamment de cheveux attribués à S. Jean l'Évangéliste. Comme cet apôtre était co-patron à Cappenberg, on y désigna le précieux joyau sous le nom de « Croix de S. Jean ». De plus, une inscription en vers qu'Otton fit graver sur le buste, devenu reliquaire, rappelle expressément le même patronage [3] ; il en résulta que certains finirent par se convaincre que l'effigie en métal représentait l'Évangéliste en personne !

Notons, enfin, qu'une inscription comptant quatre vers avait été gravée pareillement, à Cappenberg, autour d'une scène baptismale dessinée dans le fond d'un bassin d'argent, sur lequel le Chef de Frédéric Ier se trouvait originairement posé [4]. Cette *pelvis*, que Goethe et Stein eurent l'occasion de remarquer à Godesberg dans la collection Pick, lors d'un voyage qu'ils firent en 1815 sur les bords du Rhin, connut bien des péripéties ; depuis 1933, elle est conservée dans un musée berlinois.

De nombreux problèmes d'ordre archéologique, esthétique et historique ont été soulevés, à diverses époques, au sujet de ces œuvres d'art et des textes qu'ils portent. Les solutions présentées furent souvent divergentes et embrouillèrent à l'envi la question. Aussi est-ce un vrai régal pour les érudits de suivre M. Grundmann tout au long des dix sections que comprend son ouvrage ; les problèmes

[1] Vraisemblablement lors d'une rencontre qu'ils eurent à Munster, ou peut-être même au monastère de Cappenberg, à Pâques de ladite année, comme incline à le croire M. Grundmann (p. 43-44).

[2] Épouse de Jean II Comnène, honorée comme sainte par les Grecs.

[3] Nous la reproduisons plus loin, p. 439.

[4] Voici l'inscription :

Cesar et augustus hec Ottoni Fridericus
Munera patrino contulit, ille Deo.
Quem lavat unda foris, hominis memor interioris,
Ut sis quod non es, ablue, terge quod es.

Le pluriel *hec munera* désigne à la fois le buste impérial et le bassin d'argent. M. Grundmann démontre à l'évidence que ce bassin n'avait nullement servi, comme on l'a cru, au baptême de Frédéric. C'est sur lui que s'appuyaient les quatre pieds ouvragés qui supportent le buste. L'inscription et le dessin qu'elle encadre y furent gravés plus tard, à l'initiative d'Otton, désireux de signifier que les cadeaux de l'empereur, qu'il léguait à son abbaye, lui avaient été donnés au titre de *patrinus* (p. 8-9 ; cf. pl. 1 et 6).

y ont été sériés avec beaucoup de clarté et traités selon une méthode exemplaire. A la base de l'argumentation se trouve une déclaration d'Otton de Cappenberg lui-même, qu'on lit dans un acte testamentaire conservé en original. Ce texte avait été publié en 1851 par H.-A. Erhard [1], mais altéré par une faute de lecture fort déroutante : la fameuse « tête » était devenue un lampadaire, qu'on rechercha vainement à Cappenberg et au dehors ! L'erreur fut heureusement corrigée, en 1886, par F. Philippi [2], qui dès lors insista sur l'intérêt du document. Otton, en effet, y fait une mention expresse de la *crux aurea, quam sancti Iohannis appellare solebam, cum gemmis et catenulis aureis,* dit-il, et aussi du *capud... ad imperatoris formatum effigiem, cum sua pelvi.* A la lumière de ce passage, les inscriptions précitées ont pu recevoir une interprétation adéquate, fort bien mise en valeur par la sagacité de M. Grundmann.

Nous n'avons pas à développer ici l'aspect technique ou artistique de la question, ni le problème de la ressemblance physique de l'effigie de bronze avec son impérial modèle, dont il est possible d'évoquer certains traits individuels d'après les sources littéraires de l'époque [3]. Fidèle au second objet indiqué dans son titre, l'ouvrage de M. Grundmann revient à maintes reprises sur les origines de l'abbaye de Cappenberg ; de la sorte, la critique hagiographique y trouve aussi à glaner.

Le chapitre IV tout entier retrace la « conversion » des deux jeunes seigneurs westphaliens et leurs relations avec S. Norbert. De la documentation, ample et variée, où il est question, directement ou incidemment, de leur changement de vie, M. Grundmann a dégagé avec finesse les mobiles qui engagèrent d'abord le comte Godefroid et ensuite son frère puîné à renoncer aux richesses du monde et aux luttes guerrières, que la querelle des investitures rendait alors particulièrement âpres. Avec le duc de Saxe Lothaire de Supplinburg et le comte Herman de Winzenburg, ils s'étaient trouvés au premier rang des nobles qui, opposés au parti de l'empereur, réinstallèrent par la force des armes l'évêque Thierry II sur le siège de Munster, expédition qui, le 2 février 1121, avait provoqué l'incendie de la vénérable cathédrale Saint-Paul et d'une partie de la cité. Ils conçurent à la fois le dégoût de ces actions violentes et le désir d'expier l'*offensa regia* faite à la personne d'Henri V.

Quoi qu'on ait dit, S. Norbert ne fut pas à l'origine de cette conversion [4]. Ce n'est qu'après le mois d'octobre 1121 — le saint venait

[1] *Urkundenbuch zur Geschichte Westfalens*, t. 2, p. 85-86, n° 310.

[2] *Die Cappenberger Porträtbüste Kaiser Friedrichs I.*, dans *Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Alterthumskunde Westfalens*, t. 44, p. 150-161.

[3] Ce dernier point est longuement analysé par M. Grundmann dans son chap. VII (p. 46-67).

[4] M. Grundmann renvoie aussi à l'esquisse biographique, *Gottfried von Cap-*

alors de se signaler à l'attention par ses prêches de Cologne — que les deux seigneurs de Cappenberg allèrent le trouver et s'ouvrirent à lui de leurs desseins. La mise à exécution de ceux-ci ne recueillit pas d'emblée l'approbation admirative des contemporains. Elle se heurta même à une vive opposition du père et des proches de Jutta d'Arnsberg, l'épouse de Godefroid, ainsi que de la part de nombreux *ministeriales ;* quant à l'évêque Thierry, il ne vit pas sans déplaisir le puissant burg de Cappenberg, un des boucliers de la défense de Munster, se transformer en lieu de dévotion. Godefroid demeura inflexible ; Otton, qui avait d'abord été quelque peu réluctant, semble-t-il, conforma bientôt sa conduite aux vues de son aîné. Celui-ci, après avoir donné les exemples de la plus généreuse abnégation, devait mourir, âgé d'environ trente ans, le 13 janvier 1127, à Ilbenstadt, une filiale de Cappenberg dans la Wetterau [1]. Otton lui survivrait longuement, jusqu'en 1171 ; d'Ilbenstadt, il avait fait transférer une partie des restes de Godefroid à Cappenberg, où ils furent « élevés » par l'évêque Werner, le 16 septembre 1149.

***

M. Grundmann cite avec éloge l'édition des Vies de Godefroid de Cappenberg et le commentaire qui les précède dans les *Acta Sanctorum* [2]. Ce commentaire, fort méthodiquement distribué, est tout entier de la main du jésuite rhénan Jean Gamans, zélé correspondant de Bollandus et collaborateur occasionnel des hagiographes d'Anvers [3]. Qu'il nous soit permis de consigner ici, à l'intention de

penberg, qu'il a publiée dans les *Westfälische Lebensbilder*, t. 8 (1959), p. 1-15. Il rejette à bon droit le témoignage qu'on estimerait pouvoir tirer d'une charte de l'évêque Thierry II, rapportée d'ailleurs sans preuve concluante à l'année 1118, et où il est dit des comtes de Cappenberg : *quando iam conceperant mente voluntariam pro Christo paupertatem velle subire.* Si la date du document est bien celle qu'on propose — mais l'acte ne nous a été transmis que par une confirmation de 1344 —, il ne peut s'agir là que d'une phrase insérée d'après une vue rétrospective.

[1] Voir N. Backmund, t. c., p. 101-103.

[2] Ian. t. 1 (1643), p. 834-863, à la date du 13 janvier. Godefroid y est qualifié *Beatus.* L'édition de la *Vita Godefridi* par Ph. Jaffé, au tome 12 des *M. G.*, Script., p. 513-530, a reproduit celle des *Acta.* — Notons ici que le comte Otton de Cappenberg a été rangé, dans les *Acta SS.* (Feb. t. 3, p. 360A), parmi les « praetermissi » du 23 février. Il n'a été honoré d'aucun culte officiel.

[3] Dans sa préface générale aux *Acta*, Bollandus le nomme parmi les *adiutores operis*, p. xliii : « Ioannes Gamans, et ipse e Societate nostra, Nienariae in Ubiis (= Neuenahr) natus, origine Gelder, plurima in Germania, Bohemia, Belgio descripsit de Sanctis, planeque ingentem mihi suppeditavit thesaurum ac quasdam Vitas ipsemet pro egregia sua eruditione examinavit illustravitque, ut B. Godefridi Capenbergensis ac S. Thiadildis. Plura ac maiora, ut spero,

M. Grundmann et des lecteurs de son livre, quelques détails inédits sur les sources de l'information qui alimenta le commentaire de Gamans.

Outre la première Vie *BHL.* 3575-3576, publiée dès 1605 par Nicolas Serarius, S. J., et quelques pièces nouvelles, notamment la Vie *BHL.* 3578 et certaines chartes, obtenues par Bollandus grâce à l'obligeance d'un confrère de Paderborn, le P. Jean Grothaus, bon connaisseur des antiquités de la Westphalie [1], Gamans s'est servi de documents qu'il avait sollicités lui-même tant de Bernard de Mallinckrott, alors doyen du chapitre de Munster [2], (par exemple la Vie métrique *BHL.* 3577), que des chanoines de Cappenberg [3]. La correspondance échangée avec Mallinckrott paraît bien s'être perdue ; mais nombre d'autres pièces, lettres et copies de textes, nous ont été conservées dans deux volumes de *Collectanea bollandiana*, à savoir le manuscrit 103 de la Bibliothèque des Bollandistes (fol. 154-168^{v}) et le manuscrit 7569 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (fol. 248-250^{v}) [4].

De cet ensemble, qui ne présente plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif, il y a lieu cependant de retenir un long mémoire, comptant six pages de grand format, adressé en guise de réponse à un questionnaire de Gamans par un chanoine de Cappenberg qui signe *Ioannes Tebetman, sacellanus indignus* (notre manuscrit 103, fol. 154-156^{v}). Il est daté du 11 avril 1639 [5]. Quelques corrections apportées, entre les lignes, au latin trop prolixe et trop rapide à la fois de son correspondant par Gamans nous inclinent à croire que ce dernier eut d'abord l'intention d'en insérer des extraits dans son commentaire. Il y a renoncé, se contentant de s'en inspirer.

Nous estimons utile d'en imprimer ci-dessous certains paragraphes [6], tout en négligeant ce qui concerne l'étymologie du nom de

utroque in genere praestabit, si valetudinem illius (cui parum ipse parcit, maximo hactenus labore instituendis ad christianam disciplinam militum animis occupatus) Sancti sustentabunt. » Pour le détail de sa collaboration aux *Acta SS.*, voir Sommervogel, t. 3, col. 1148-50.

[1] Voir L. Koch, *Jesuiten-Lexikon* (Paderborn, 1934), col. 737.

[2] Sur ce personnage, dont la carrière fut assez mouvementée, voir *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 20, p. 143. Gamans cite son nom, à plusieurs reprises, dans le commentaire ; ainsi, p. 836, 839, 842, 860.

[3] A propos de certains renseignements, Gamans écrit : « ... quos, ut alia complura, ad laudem sui sancti fundatoris, humanissime Canonici Capenbergenses nobis submisere » (p. 840). Il ne mentionne pas de correspondant nommément, parmi eux.

[4] J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. 5, p. 414.

[5] Avec cette adresse : « Admodum Reverendo in Christo Patri ac doctissimo Domino D. Ioanni Gamans, Societatis Iesu Theologo, Domino meo observandissimo, Antwerpiae. »

[6] Sans tenir compte des quelques corrections de style introduites par Gamans.

Cappenberg, les *insignia* ou armoiries du monastère, la généalogie des comtes, le *Catalogus praepositorum*, etc., où il n'y a rien de bien nouveau à recueillir.

Voici le début de la lettre. Pour excuser la pénurie des renseignements fournis, le chanoine Tebetman y fait état du pillage auquel fut livré le monastère, avec son église et sa bibliothèque, lors d'une irruption de la soldatesque réformée, cinq années auparavant, le 17 mai 1634.

« Ad reverendae Paternitatis vestrae binas litteras Antwerpiae 28 et 29 martii exaratas et domino Praeposito Capenbergensi 8 aprilis traditas, etiam atque etiam doleo me ad omnia et singula in iis contenta ac proposita dubia pro voto accurate respondere non posse, praesertim cum reverendae Paternitati vestrae in eruendis ex tenebris B. Godefridi laudibus rebusque ab eo gloriose gestis elucidandis pro eiusdem et huius monasterii nominis gloria laboranti hac in re obsequia nostra praestare omnemque quae ad eiusdem sancti laudem facere posset materiam subministrare non minus aequum quam nobis ipsis honorificum et toti Praemonstratensium familiae iucundum foret. Cum autem hocce tam vetustum et nobile monasterium, ingruente has in partes tempestate bellica anno 1634, 16 calendas iunii, a Luneburgico et Hassico milite tam foede et sacrilege expoliatum et devastatum sit ut describi satis nequeat, ipsismet enim militibus contestantibus, eiusmodi sacer locus nec a Turcis nec a Tartaris foedius contaminari potuit ; ita enim omnia commaculata, comminuta, altaria, si non penitus omnia eversa et destructa, saltem prophanata, reliquiis in medium proiectis. Tabernaculum V. Sacramenti plane intus depredatur ; tumba B. Godefridi, in sanctuario a tempore eiusdem translationis singulari artificio ex vivo lapide elaborata et coloribus tincta, ad 4 aut 5 pedes extuberata et elevata, qua aliquot centenis abhinc annis sacrae comitum huius Ecclesiae et monasterii fundatorum reliquiae condebantur, praesertim B. comitis Godefridi (cuius inferior corporis pars iam quadringentis octoginta quinque annis requieverat), prorsus evertitur, magna ex parte comminuitur. Sacrae reliquiae per medium sparsae et proiectae conculcantur et, quod quis merito mirari posset, haec sacra ossa post tot centenos annos aliqua adhuc balsamationis indicia retinere videntur, cum cutis arida et subrubea iisdem adhaerescat. Fuerunt autem immediate gossipio et linteamine cerato, exterius vero serico panno rubei coloris, auro intertexto, obvolutae, in capsula aut loculo undique puro auro obducto, aliquot ligneis inauratis poculis in formam eorum quae in manibus sanctorum Trium Regum Christum in cunis adorantium aut feminarum eundem in sepulchro quaeritantium depinguntur, adstantibus, quae balsamum, prout et linteamen illud ceratum, mirandam optimi odoris fragrantiam redolebant. Reliquae vero ac variae SS. reliquiae, quae multis saeculis hic pie asservabantur, scilicet a tempore sancti Norberti, qui plurimas earum Colonia huc

detulisse creditur, in minutissimas partes ab insolente milite confringuntur, ut SS. martyres secundum in ossibus martyrium sustinuisse scribi possint. Ad haec statuae templi deiiciuntur, lapides sepulchrales hinc inde elevantur, terra ad ipsas pie defunctorum tumbas effoditur, tumbae effringuntur, thesauri, si forte lateant ibi, inquiruntur. Organa duo confringuntur, fistulis et tubis per totum circumquaque monasterium proiectis, sedilia chori multis locis, daedalea manu facta, destruuntur. Ornamenta omnia tam sacerdotalia quam altarium, ita ut nullum altaris linteamen aut palla reliqua foret, auferuntur. Calices quotquot erant cum monstrantia et ciborio rapiuntur... In qua misera et lamentabili desolatione omnia nostra antiqua scripta, privilegia, iura, relicta, annales et antiqui codices magna ex parte perierunt. Nihilominus, Reverendae admodum Paternitatis vestrae quaesitis et dubiis pro modulo habitaque possibili ex reliquis chartarum, manuscriptorum fide dignorumque relationibus scientia, quam brevissime et citissime respondeo. »

Ce tableau de dévastation, chargé des plus sombres couleurs, se ressent quelque peu, il est permis de le croire, du souvenir horrifié qu'un témoin oculaire conservait d'une journée particulièrement funeste. A en juger par ce qu'on possède encore aujourd'hui, notamment en fait d'archives et de mobilier d'art de Cappenberg, la destruction ne fut pas si complète.

Répondant ensuite aux questions de Gamans, le chanoine résume comme suit le rôle de S. Norbert dans la fondation de Cappenberg.

« S. Norbertus, assumpto sacro habitu, hic diu multumque conversatus, praesertim anno 1122, quando BB. comites Godefridus et Otto unanimi consensu se suaque omnia bona, exceptis iis que Monasteriensi et aliis ecclesiis donarunt, una cum castro Capenberg in manus sancti Norberti, caelesti eius facundia aut fistula, uti sanctus Bernardus propria ad eum manu huc scripsit, allecti, resignarunt Deoque manciparunt. Quam resignationem hilari animo acceptans sanctus Norbertus ipsum castrum in monasterium per Theodericum de Wintzelburg, episcopum Monasteriensem, consecrari fecit 18 calend. septembris, ipsa videlicet die Assumptionis B. V. M., anno 1122, iuxta chronologicum :

reLLIgIone nItet DIgne norIbertVs aVIta
CapenbergIaCI ChrIsto fIt CopIa CastrI. »

On aura remarqué, dans ce paragraphe, la référence à une lettre de S. Bernard, adressée au fondateur de Prémontré lors d'un séjour de celui-ci à Cappenberg. Le chanoine Tebetman, qui en cite trois mots, semble se réclamer de l'autographe. Le texte, que nous sachions, n'a pas été retrouvé.

Le passage suivant a trait à la consécration de l'église du monastère et à la donation, par les comtes de Cappenberg, de 105 *ministeriales*,

avec leurs familles, au siège de Munster. Nous suppléons deux mots essentiels, omis par mégarde dans le texte, mais que réclame le sens historique de la phrase.

« ... Ecclesia autem ipsa in honorem B. V. M. et S. Ioannis Evangelistae patronorum postea aedificata, cuius dedicatio celebratur 10 septembris. Reliqua arx ad religiosum conventum adaptata. An autem ipso consecrationis die an post, illos 105 ministeriales <Monasteriensi ecclesiae> et alios Coloniensi et Moguntinae dederit non satis constat ; prius videtur probabilius, de quo nihil habetur praeter hos versiculos :

Centum quinque viros tibi, Paule, dedere ministros
Munere perpetuo comites Godefridus et Otto,
Additus uxorum numerus tibi, Paule, tenetur,
Addita pubertas cunarum munus habetur.
Ut respondenti nunquam benedictio cesset,
Da, pie Paule, precor, ut centupla multiplicetur. »

La libéralité des seigneurs de Cappenberg à l'égard de Saint-Paul de Munster, illustrée par ces six vers, que nous n'avons pas rencontrés ailleurs, a été replacée dans son contexte politique par M. Grundmann [1]. Elle est en rapport étroit avec les événements décrits plus haut, qui avaient entraîné l'incendie de la cathédrale [2], et avec la rentrée en grâce des nobles auprès de l'empereur, lequel, sur les instances de S. Norbert, accorda aux deux Cappenberg le pardon de l'*offensa regia*.

Extrayons aussi du mémoire adressé au collaborateur des *Acta Sanctorum* une information, franchement négative, qui concerne la pratique du culte envers le principal fondateur, à Cappenberg.

« Quia B. Godefridus necdum in Sanctorum numerum, pro merito suo, relatus nec canonizatus, hinc nullus singularum reliquiarum cultus aut duliae sancto exhibetur, nec memoria ulla, quod tamen olim factum scio, de illo habetur. »

On sait que les démarches de Georges Conradi, prieur d'Ilbenstadt, faites entre 1613 et 1615, pour obtenir, en cour de Rome, la béatification régulière de Godefroid, n'eurent pas le succès escompté. Toutefois, la célébration de la fête fut alors concédée aux chanoines.

[1] P. 20-21.

[2] Rappelons l'addition faite, à ce propos, au texte de la *Chronica regia Coloniensis* dans la recension qui fut, semble-t-il, écrite à Cappenberg : *Porro comites Capenberg, qui huius facti videbantur auctores, penitencia ducti, seculo renunciaverunt, Capenberg castrum in claustrum commutaverunt, centum et quinque ministeriales copiose inbeneficiatos cum prediis multis sancto Paulo apostolo donaverunt* (éd. Waitz, p. 60).

Le 7 mars 1918, enfin, la S. Congrégation des Rites approuva un office et une messe propree du saint [1].

N'omettons pas, pour terminer, de transcrire les lignes que l'auteur du mémoire consacre au *caput deauratum* et aux reliques qu'il renfermait, surtout à la *Crux S. Iohannis.*

« In capite deaurato insignes habentur reliquiae sancti Ioannis Apostoli, et hi inscripti versus :

Hic quod servetur de crine Ioannis habetur.
Te prece pulsantes exaudi, sancte Ioannes,
Tu pius Ottoni succurre precando datori.

De quibus notandum, cum comites nostri Friderico, Sueviae duci, propter consanguinitatem qua illi coniuncti erant, duo castra, quorum unum Kreineke, alterum vero Hilderodehusen nuncupabantur, ad quae duo mansorum millia pertinuisse dicuntur cum omnibus pertinentiis et iuribus liberaliter donassent, dux Fridericus quadringentas marcas, quibus sanctus Norbertus in curia romana ordinis sui confirmationem obtinuit, in grati animi significationem reddidit, adiuncta cruce aurea quae postmodum crux S. Ioannis Evangelistae in Capenberg nuncupata est. Cuius crucis beneficio memoratus dux Fridericus, cum eam ex collo dependentem in bello gestaret, multas ac luculentas ab hostibus victorias reportavit. De qua cruce antiquum quoddam manuscriptum de verbo ad verbum sic habet : *Noscant universi...* » (on trouvera le texte dans *Act. SS.*, t. c., p. 844, n. 55-56, et dans *M. G.*, Script. t. 12, p. 529-530).

Encore que le « Barbarossakopf » ne soit guère présent, dans ce passage, que par l'inscription qu'il porte, nous rejoignons ici le sujet plus particulièrement traité par M. Grundmann dans son livre. On aura remarqué que le troisième vers

Apocalista, datum tibi munus suscipe gratum

a été omis [2]. Quant au dernier vers, dont le début est quelque peu effacé sur le métal, il a été lu par Tebetman (et, plus tard, par Philippi) : *Tu pius...* M. Grundmann, pour sa part, propose : *Et pius...*

Les circonstances qui entourèrent la donation aux seigneurs de Cappenberg de la « croix d'or », avec ses reliques, par le duc Frédéric de Souabe, ont été éclairées à souhait par M. Grundmann dans son chapitre III : « Das Reliquienkreuz ». Signalons que le document *Noscant universi*, qui relate ces circonstances, a été copié mot pour mot, déclare Tebetman, d'un *antiquum quoddam manuscriptum* de

[1] Voir H. Kissel, *Zum 800jährigen Todestag des hl. Gottfried von Cappenberg am 13. Januar 1927*, dans *Analecta Praemonstratensia*, supplément au t. 2 (1926), p. 1-39. On y trouvera de nombreux documents d'archives.

[2] Gamans s'en est aperçu, lui aussi, sans doute après meilleure information ; voir *Act. SS.*, t. c., p. 1111, parmi les *addenda* de la page 844. On notera ce souci d'exactitude.

sa maison. Comme ce codex n'a pas survécu, on saura gré à l'obligeant chanoine d'avoir communiqué le texte à son correspondant, qui, heureusement, le publia *in extenso* [1].

Une dernière information, avant de prendre congé du P. Gamans. Elle intéresse le culte du B. Godefroid en Belgique. On sait que le commentaire des *Acta Sanctorum* s'est complété, à la fin du tome 1er de Janvier, par quelques additions [2]. L'une d'elles se rapporte à la première colonne de la p. 855 :

« Anno MDCXXXIX, donata pars reliquiarum B. Godefridi Reverendissimo Abbati Antverpiensis monasterii Chrysostomo vander Sterren [3] a Georgio praeposito Ilvenstadensi [4], et solenniter in huius asceterii aedem, secunda die Octobris, quae Dominica erat, translata, expositaque populi venerationi. Sunt et in SS. Cornelii et Cypriani coenobio iuxta Ninoviam [5], Flandriae oppidum, aliquae B. Godefridi reliquiae. »

Parmi les épaves de l'ancien Musée bollandien qui ont fait retour à notre bibliothèque actuelle, nous avons retrouvé par hasard, dans une liasse d'archives, un exemplaire, sans doute unique aujourd'hui, de l'affiche, rédigée en flamand, qui convia les fidèles d'Anvers aux solennités susdites de l'église Saint-Michel. Voici le paragraphe essentiel :

« Tot meerder Godts glorie.
Naedemael dat den seer Eerw. Heere *Georgius*, Proost ende Prelaet van 't Clooster Ilbenstadt der Orden van Premonstreyt in *Wette-*

[1] Outre le livre que nous venons de présenter au lecteur et la notice biographique de Godefroid de Cappenberg signalée ci-dessus, p. 433, note 4, M. Grundmann a publié récemment, dans la revue *Westfalen* (t. 37, 1959, p. 160-173), un article dont nous nous contentons de transcrire ici le titre : *Der hl. Theodor oder Gottfried von Cappenberg im Domparadies zu Münster*. L'auteur rend plausible l'opinion, suggérée autrefois par H. Geisberg, qu'une statue anonyme du portail de la cathédrale de Munster représente, sous l'apparence d'un chevalier, le fondateur de Cappenberg et non S. Théodore, comme l'avait proposé, en 1955, Théodore Rensing. A cette occasion, nous rappellerons que, dans la même revue *Westfalen* (t. 27, 1948, p. 221-223), M. R. Fritz avait naguère traité d'un sujet apparenté : *Die Grabplatte des hl. Gottfried von Cappenberg*.

[2] P. 1111-1113.

[3] Jean-Chrysostome van der Sterre, abbé de Saint-Michel (1629-1652), le biographe bien connu de S. Norbert. Sur l'abbaye anversoise, voir N. BACKMUND, t. 2, p. 265-269.

[4] Georges II Laurentii (1635-1662).

[5] Voir N. BACKMUND, op. c., t. 2, p. 314.

ravia, niet verre van Franckfort geleghen, het Godts-huys van S. Michiels der selver Orden hier 't Andtwerpen vereerdt ende verrijckt heeft met eenen grooten Schat van Reliquien vanden Salighen *Godefridus*, van eenen Grave van Capenberch gheworden eenen van de eerste ende alderliefste Kinderen van den Heylighen *Norbertus :* denwelcken syn leven verciert hebbende met exempelen van heerlijcke deughden is Godt-saligh ghestorven in 't jaer 1126, doorluchtigh in heyligheydt ende mirakelen, ende zijn sijne H. Reliquien 22 jaeren naer sijn doodt ten tijde van Eugenius III uyt de aerde verheven ende soo in het Clooster Ilbenstadt als te Capenbergh in Westphalen door den Bisschop van Munster heerlijck ghestelt gheweest, soo sullen Sondagh toekomende den tweeden Octobris naer het Sermoon ('t welck van het Leven vanden Salighen *Godefridus* te 9 uren door den E. Heere *Norbertus* Prior ghedaen sal worden) de voorghenoemde Reliquien ten thien uren met den *Te Deum Laudamus* inde voorseyde Kercke van S. Michiels gestelt worden. »

Les chanoines norbertins de Belgique ont-ils retrouvé la trace de ces reliques du B. Godefroid à Anvers et à Ninove [1] ?

Maurice Coens.

[1] Tongerloo et Averbode en avaient obtenu aussi, d'après H. Kissel (op. c., p. 17-18), qui, pour la réception solennelle à Tongerloo, donne la date du 23 octobre 1639.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Año Cristiano, dirigido por los catedráticos de la Universidad pontificia de Salamanca L. De Echeverria, B. Llorca, S. J., L. Sala Balust, C. Sánchez Aliseda con la colaboración de un gran número de autores. Madrid, Editorial Catolica, 1959, 4 vol., 80*-734 pp., VIII-783 pp., VIII-830 pp., VIII-776 pp. (= *Biblioteca de autores cristianos*, nos 182, 184, 185, 186).

La direction de la *Biblioteca de autores cristianos*, qui a déjà imprimé près de deux cents volumes, décida en 1957 d'enrichir la collection d'un recueil de Vies de saints, d'après l'ordre du calendrier liturgique. Chaque jour ne devait comprendre qu'une ou deux notices. Il était dès lors aisé d'écarter les cas obscurs ou douteux et de ne retenir que des saints dont l'histoire est bien attestée ; mais certains lecteurs n'auraient-ils pas été déçus de ne pas rencontrer des noms populaires tels que Barbe, Blaise, Catherine d'Alexandrie, Cécile, Christophe, Eustache... ? Ils ont donc été maintenus et nous verrons plus loin comment quelques-uns ont été traités.

Un programme, spécifiant le but et la nature de l'ouvrage, fut envoyé à un grand nombre d'historiens pour solliciter leur collaboration. Les réponses semblent avoir été très encourageantes, car plus de trois cents auteurs ont apporté leur concours ; ce qui fait qu'il y a presque autant de rédacteurs que de notices. L'introduction, après avoir souligné que la « característica singular de esta obra resultará, sin duda, el gran número de autores que han colaborado en la misma » (t. 1, p. 64*), ajoute que parmi les collaborateurs se trouvent des « verdaderos especialistas », dont le nom seul est déjà une garantie.

A côté de cette élite, il y a une autre catégorie, de « no especialistas », au sujet desquels on nous dit : « Siempre se ha cuidado, sin embargo, de que, aun no tratándose de especialistas, presentaran los autores suficientes garantías de seriedad científica y de dignidad literaria » (ibid.). Si l'on songe au caractère collectif de ce recueil, on comprendra qu'il n'est guère possible de porter sur lui un jugement d'ensemble. Quelque soin qu'aient apporté les directeurs de l'œuvre à reviser les notices, ils n'ont pu contrôler en détail chacune d'elles. Il faut donc s'attendre que le bon voisine avec le moins bon. On

peut faire confiance à des biographies signées par le P. A. Mundò, O.S.B., M. l'abbé J. Vives, le P. Batllori, S. J., le P. J. Perez de Urbel, O.S.B., M. M. Díaz y Díaz, M. R. Ricart et par les membres du comité, qui parfois se sont chargés de plusieurs biographies. Pour des auteurs de renom historique moindre, il y a lieu d'y regarder d'un peu plus près. Après avoir jeté quelques coups de sonde, nous avons été contraint de constater que la vigilance des censeurs, en certains cas, a été surprise. Il serait long et fastidieux de relever ici les inexactitudes, les « à peu près », les fautes d'impression ; nous nous contenterons de quelques exemples.

La notice de S. Blaise débute par une affirmation téméraire : l'existence de ce saint arménien, son épiscopat à Sébaste, son martyre, l'ancienneté de son culte en Orient et en Occident « son hechos plenamente históricos » (t. 1, p. 258). Les réflexions de M. G. Garitte, faites ici même (t. 73, 1955, p. 25 et suiv. ; voir aussi P. Devos, ibid., t. 76, 1958, p. 157-164), auraient montré à M. B. Fagoaga que le cas est beaucoup plus complexe et ne permet pas d'être optimiste sur la valeur historique des actes. Quant à la bibliographie que présente l'auteur, elle est décevante. Non seulement on pourrait croire qu'il n'a plus été question de S. Blaise dans les *Analecta* depuis 1901, mais ni le commentaire du martyrologe hiéronymien ni celui du martyrologe romain ne sont cités. Les quelques biographies auxquelles est renvoyé le lecteur n'ont aucun titre scientifique.

On ne peut que se montrer sévère au sujet de la notice de S. Eustache. En hagiographie, il faut éviter les expressions comme celle-ci : « Que muchos detalles de la vida de nuestro santo... no tengan visos de realidad, no altera la substancia » (t. 3, p. 737). Claires en apparence, ces formules ne signifient rien. Quelle est cette *substancia* qui résiste à un examen critique ? Dans le commentaire au martyrologe romain, l'auteur aurait pu lire : « In his tribus narrationibus quippiam veri frustra requiras » (*Comm. martyr. rom.*, p. 407). Mais que penser de la bibliographie ? Dans certains titres, il y a presque autant de fautes que de mots. La dernière référence est libellée comme suit : « Tres códices de la *Historia Eutichiana novissima* 1. *Manutius Chardonus* (Abadia San Gall) ; 2. *Cardenalis Mazarini* (Bibliot. Bertiana) ; 3. Papebrochii : *Vita sancti Eustachii. Cognomento Placidi* (Ms. Cisterciense). » On se demande comment l'auteur a pu imprimer une telle horreur ! Pour deviner ce qu'il veut dire, il faut recourir aux *Acta SS.*, Sept. t. 6, p. 106-107, où il est question de l'« Eustathiana historia famosissima ». Parmi plusieurs manuscrits de la Passion, le bollandiste Jean Clé cite un codex de Saint-Gall, dont la copie a été envoyée à Anvers par le P. *Mauritius Chardonus*, S.J. ; un autre provient de la bibliothèque de Saint-Bertin et n'a rien à voir avec un manuscrit appartenant au cardinal Mazarin ; enfin J. Clé signale qu'il s'est servi d'un manuscrit de Cîteaux, dont il avait trouvé la copie dans les notes de Papebroch.

M. J. F. Rivera Recio, qui a signé la notice de S. Eugène de Tolède, au 15 novembre, annonce un *Estudio hagiográfico* sur ce saint. Quand il aura pris connaissance de l'article du P. J. Dubois, *Saint Eugène de Deuil. Sa personnalité et son culte*, dans *Revue bénédictine*, t. 60 (1960), p. 83-100, il sera amené à nuancer certaines de ses affirmations.

Au sujet des SS. Cyrille et Méthode (t. 3, p. 68), il y avait lieu de citer Fr. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (Prague, 1933), et les articles des PP. P. Meyvaert et P. Devos publiés ici même (t. 73, 1955, p. 375-461 ; t. 74, 1956, p. 189-240, 441-469).

Pourquoi la commémoraison de Raymond Lulle a-t-elle été placée au 29 mars ?

D'une manière générale, les bibliographies ont été rédigées trop hâtivement ; on n'y trouve pas souvent les répertoires fondamentaux, qui auraient avantageusement remplacé des ouvrages sans valeur ; de plus, trop de fautes d'impression déparent les titres et les noms d'auteurs, parfois au point de les rendre presque méconnaissables ; par exemple, t. 1, p. 126, *Waudrille* pour *Saint-Wandrille ;* p. 649, *Lavand* pour *Lavaud ;* t. 3, p. 410, *Mauriano, A, La vere datte...* pour *Maurino, La vera data...* ; t. 4, p. 466, *génères littéraires* pour *genres lit.* ; p. 471, *Lepari* pour *Cepari.*

Mais il serait injuste de laisser le lecteur sur l'impression de ces critiques ; l'ivraie ne doit pas faire oublier le bon grain.

B. de Gaiffier.

Edgar Hennecke †. *Neutestamentliche Apokryphen in deutscher Übersetzung.* 3., völlig neubearbeitete Auflage herausgegeben von Wilhelm Schneemelcher, t. I : *Evangelien.* Tubingue, J. C. B. Mohr, 1959, viii-377 pp.

Joseph A. Fitzmyer, S. J. *The Oxyrhynchus Logoi of Jesus and the Coptic Gospel according to Thomas.* Extrait de *Theological Studies,* t. 20 (1959), p. 505-560.

Gérard Garitte. *Les « Logoi » d'Oxyrhynque et l'Apocryphe copte dit « Évangile de Thomas ».* Extrait du *Muséon,* t. 73 (1960), p. 151-172.

Hans Quecke, S. J. *Das Thomas-Evangelium,* Übersetzung. Publié en appendice à l'ouvrage de W. C. van Unnik, *Evangelien aus dem Nilsand* (Francfort-sur-le-Main, 1959), p. 161-176.

Jean Doresse. *Il Vangelo secondo Tommaso,* traduzione dal francese. Milan, « Il Saggiatore », 1960, 217 pp. (= *La Cultura,* 16).

Jean Daniélou, S. J. *Théologie du Judéo-christianisme.* Paris, Desclée et C°, [1958], 457 pp. (= Bibliothèque de Théologie, *Histoire des Doctrines chrétiennes avant Nicée,* 1).

La seconde édition des *Neutestamentliche Apokryphen,* parue trente-cinq ans avant celle-ci, comptait 668 pages en un seul volume et alignait les chapitres suivants : A. *Evangelien ;* B. *Apostolisches ;* C. *Apokalypsen ;* D. *Stimmen der Kirche ;* E. *Spruchweisheit.* Le nouvel éditeur, M. Schneemelcher, annonce que l'ouvrage ne comprendra plus les Pères apostoliques, que représentait partiellement la lettre D ; malgré cette amputation, la matière a augmenté au point d'exiger deux volumes, dont ce premier est pris tout entier par la lettre A : *Evangelien.*

En voici, après l'introduction générale, rédigée par l'éditeur, les grandes subdivisions : I. Les *Agrapha ;* II. Les fragments de papyrus d'évangiles apocryphes ; III. Les évangiles judéo-chrétiens ; IV. L'évangile des Égyptiens ; V. L'évangile de Pierre ; VI. Dialogues du Christ et de ses apôtres après sa Résurrection ; VII. Évangiles gnostiques et documents apparentés ; VIII. Évangiles de l'Enfance ; IX. Parenté du Christ ; X. Son activité et sa Passion.

Au moment où, vers 1948, l'éditeur des deux premières éditions, le regretté Hennecke († 25 mars 1951), envisageait cette réédition avec celui qui est devenu son successeur, les manuscrits coptes de Nagʿ Ḥammādi commençaient à peine à faire parler d'eux. Bien qu'on en soit encore, après plus de dix ans, au premier stade de la publication des textes, on peut constater cependant que cette découverte a des répercussions dans presque chaque section du présent manuel.

Cela, sans doute, est particulièrement vrai du nombreux groupe des évangiles gnostiques, pour lequel M. Schn. s'est assuré la collaboration de M. H.-Ch. Puech ; de la bonne centaine de pages qu'il signe sur les sujets certainement les plus difficiles du livre, près d'un quart sont réservées à l'*Évangile selon Thomas.* C'est justice et on peut même regretter que ce ne soit pas dans ce contexte qu'aient été traités plus au long les papyrus d'Oxyrhynque 654, 1 et 655, examinés par M. Schn. et par J. Jeremias dans la seconde section. Disons que c'est là aussi que l'on éprouve le plus le regret de n'avoir affaire qu'à une traduction des fragments d'Oxyrhynque, instrument qui se révèle en l'occurrence particulièrement inadéquat ; mais il s'agit là, bien sûr, d'un défaut inhérent à ce genre de manuel et que compensent d'innombrables avantages.

Le démenti infligé par le codex copte de l'*Évangile selon Thomas* aux multiples tentatives, soit de reconstitution textuelle, soit d'attribution littéraire, des fragments lacuneux d'Oxyrhynque, retentit comme un appel à la prudence et à la modestie, dans la forêt d'hypothèses à travers laquelle on circule. Nul d'ailleurs n'en est apparemment plus convaincu que chacun des spécialistes qui ont apporté leur concours à M. Schn. ; ils se nomment, outre ceux déjà cités, Vielhauer (évangiles judéo-chrétiens), Cullmann (évangiles de l'Enfance), Maurer, Duensing, A. Mayer, W. Bauer, Scheidweiler (†) et van den Oudenrijn. Et que sera-ce, quand on en saura davantage sur le contenu des manuscrits de Nagʿ Ḥammādi, de même que la publication du papyrus Bodmer V par M. Testuz, en 1958, a permis d'ouvrir de nouvelles perspectives sur le Protévangile de Jacques ? « Ce qui importe surtout, disait le P. Delehaye en conclusion de son compte rendu de la seconde édition des *N. T. Apokryphen* (*Anal. Boll.*, t. 42, 1924, p. 147), c'est que le recueil de M. Hennecke permet de se renseigner rapidement sur des questions dont les éléments sont étrangement dispersés, et de retrouver aisément les textes. Quant à l'exégèse, chacun la fera selon ses moyens. »

Signalons que le manuscrit cité, p. 291, 2me ligne à partir du bas, à propos de l'évangile de l'Enfance de Thomas l'Israélite (*BHG*³ 779 n) est, non de Paris, mais d'Athènes. La Didascalie du Christ aux Apôtres (*BHG*³ 812 a-c) et la Dispute du Christ avec le diable (ib. 812 f-g), publiées d'abord en Russie, puis en Occident, ne mériteraient-elles pas une mention ?

Nous disions ci-dessus le sentiment d'insatisfaction que laissait, à l'usage, un texte comme celui des papyrus d'Oxyrhynque, quand il n'est accessible qu'en traduction, celle-ci fût-elle agrémentée de beaucoup d'artifices typographiques. A la vérité, c'est surtout par contraste que cela apparaît, lorsqu'on a l'avantage de tenir en mains l'excellent outil qu'est l'article du P. Fitzmyer, professeur à Woodstock College, S.J., et à la Johns Hopkins University. Entre un bref historique de la découverte des papyrus d'Oxyrhynque 1, 654 et 655, et une copieuse bibliographie à leur sujet, on trouve, en suivant les trois fragments dans l'ordre de l'*Évangile* copte *selon Thomas*, chacune des « paroles » de Jésus qu'ils contiennent, éditée d'abord telle quelle, selon l'état du papyrus grec, puis confrontée avec la parole correspondante du texte copte, en traduction anglaise (les mots d'origine grecque étant mis en évidence), enfin restituée conjecturalement en son intégrité première et traduite sous cette forme en anglais ; le tout est chaque fois conclu par un sobre et judicieux commentaire critique. On ne peut que souhaiter la plus large diffusion à l'étude du P. F., qui est appelée à rendre de sérieux services aux chercheurs.

Elle en a déjà rendu notamment à M. Garitte, dont le remarquable dernier article dans *Le Muséon*, pour bref qu'il soit, donne à la question des origines de l'*Évangile selon Thomas* à la fois un rebondissement inattendu et une orientation décisive. Tandis que, sauf l'exception qu'il cite (l'avis émis par son élève, le P. Quecke), on s'accordait à présumer, sans penser à fournir de justification, le texte copte de l'*Évangile selon Thomas* traduit du texte grec représenté par les fragments d'Oxyrhynque, M. G. observe, et démontre, que ce rapport doit être inversé. Des preuves qu'il en donne, la première, la quatrième et la dernière nous semblent les plus frappantes.

La première met en parallèle, dans le *logos* 3, *οἱ ἕλκοντες ἡμᾶς* de *P. Oxy.* 654 et ⲛⲉⲧⲥⲱⲕ ϩⲛⲧⲧⲏⲩⲧⲛ̄ du codex copte. M. G. dit très bien : « Il est impossible d'admettre qu'un traducteur copte, rencontrant en grec *οἱ ἕλκοντες ὑμᾶς*, l'ait rendu par ⲛⲉⲧⲥⲱⲕ ϩⲛⲧⲧⲏⲩⲧⲛ̄, expression où le sens du verbe simple [ⲥⲱⲕ] « tirer » est complètement effacé et qui [par l'adjonction de la préposition ϩⲛⲧ=] signifie tout autre chose [à savoir : « conduire »]... Tandis que l'on comprend parfaitement qu'un interprète, ayant à traduire en grec l'expression copte (qui est plutôt rare), l'ait rendue mécaniquement par le correspondant normal du verbe simple, plus usuel, dont elle est composée, laissant tomber l'élément spécificatif ϩⲛⲧ=. » Toutefois un homme étranger au débat ainsi soulevé, comme le P. Fitzmyer, écrivait, à propos de la traduction de l'expression copte, avant l'article de M. G. : « We have translated [« those who draw you on »] in function of the Greek participle ; but it is just possible that the Coptic means [référence au dictionnaire de Crum] : "those who go before you". But in neither case is the sense clear. » C'est nous qui soulignons. D'autre part, peut-on dire, de façon absolue : « le participe *ἕλκοντες* n'a dans le contexte aucun sens imaginable », quand on entend, dans le *logos* 114 copte, Jésus parler ainsi de Marie (ⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ) :

ⲁⲛⲟⲕ ϯⲛⲁⲥⲱⲕ ⲙ̄ⲙⲟⲥ « je la tirerai »? L'argument pourra donc n'apparaître point suffisant à tous.

La quatrième preuve tient dans les divergences qu'offrent entre eux certains passages grecs du *logos* 2 de l'*Évangile de Thomas*, selon qu'ils ont été conservés par les *Stromata* de Clément d'Alexandrie ou par *P. Oxy.* 654. Elles s'expliquent parfaitement, M. G. le montre, si l'on suppose le texte de *P. Oxy.* 654 traduit du copte (la rédaction copte elle-même pouvant s'expliquer en fonction d'un modèle grec qu'elle aurait reproduit, du genre de celui que connaissait Clément). On eût cependant aimé voir évoquer ici le problème des divergences de Clément avec lui-même, précisément à ce propos : *ὁ θαυμάσας βασιλεύσει καὶ ὁ βασιλεύσας ἀναπαήσεται* (*Strom.* II, 9, 45) et *θαμβηθεὶς δὲ βασιλεύσει, βασιλεύσας δὲ ἐπαναπαήσεται* (ibid. V, 14, 96).

Le dernier argument est pris également des rapports entre les trois textes : grec selon les *Stromates* de Clément, grec selon *P. Oxy.* 655, et copte, cette fois à propos du *logos* 37. Il nous paraît d'une force probante telle que nous nous demandons bien comment on pourrait l'éluder. La phrase ϩⲟⲧⲁⲛ ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ϣⲁⲕⲉⲕⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲉϩⲏⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲛ̄ϣⲓⲡⲉ signifie dans son contexte : « lorsque vous vous dépouillerez de votre honte ». Nous ne dirons pas comment le hasard veut que cette phrase, sans qu'on y change une lettre, puisse avoir l'air de signifier tout aussi bien : « lorsque vous vous dépouillerez, vous n'eûtes pas honte » (ou encore « sans avoir eu honte ») et comment ce sens, l'auteur le prouve, est par ailleurs absolument exclu. Mais le fait est que c'est bien ce dernier sens, inacceptable, que, dans une structure de phrase quelque peu modifiée, manifeste le texte de *P. Oxy.* 655 (*ὅταν ἐκδύσησθε καὶ μὴ αἰσχυνθῆτε*), tandis que la citation de Clément est notamment d'accord avec le copte sur le caractère substantival de ϣⲓⲡⲉ, *αἰσχύνη*. M. G. conclut justement : « 1°) il est impossible que le copte soit la traduction du grec d'Oxyrhynque ; 2°) le grec d'Oxyrhynque peut s'expliquer seulement comme une traduction fautive de l'expression copte matériellement amphibologique attestée par l' "Évangile de Thomas". »

Venons-en aux dernières conclusions : « Le fait que les fragments grecs d'Oxyrhynque sont traduits du copte ne signifie pas nécessairement que l'« Évangile de Thomas » soit une composition originale copte ; en particulier, il ne prouve nullement que l'apocryphe copte ne soit pas lui-même une traduction du grec ; ce que l'on doit tenir désormais pour sûr, c'est seulement ceci : si l'apocryphe copte dérive d'un modèle grec, ce modèle grec n'est pas le texte dont les papyrus d'Oxyrhynque nous ont livré des fragments. » C'est là, dirions-nous, une conclusion très nuancée, mais une position quelque peu « inconfortable ». Dans quel sens l'auteur la maintiendra-t-il? Ses observations, répétons-le, nous ont paru pertinentes, mais son système de preuve devrait être encore élargi. De toute façon, l'article de M. G. marque un tournant dans l'étude de l'apocryphe copte et nous savons que l'auteur n'a pas dit son dernier mot.

Le P. Hans Quecke, déjà nommé, a fourni une traduction allemande de l'*Évangile* copte *de Thomas* à l'ouvrage collectif *Evangelien aus dem Nilsand*. Le P. Q. s'efforce de rendre dans sa langue ce qu'il y a dans le copte tel qu'il est, ni plus, ni moins.

Aussi écrira-t-il, en note : « So wörtlich der Text, der natürlich sinnlos ist. » Cette méticulosité fait le prix de son travail et son mérite ; il eût été facile au traducteur, comme à d'autres, de forcer le sens, mais il s'en est gardé. Une réédition fera disparaître quelques menues taches. Mentionnons, par exemple, au n° 50 : « Wenn die Leute euch sagen » — lire « fragen » ; au n° 51 : « Seine Jünger sagten zu ihm : An welchem Tage wird die Ruhe der Toten eintreten? Und an welchem Tage kommt die neue Welt? Er sprach zu ihnen : Die, nach der ihr ausschaut, ist (schon) gekommen, aber ihr erkennt sie nicht » — le lecteur comprendra-t-il dans la réponse de Jésus qu'il s'agit de « die Ruhe » (ⲧⲁⲛⲁⲡⲁⲩⲥⲓⲥ) et non de « die Welt » (ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ)? ; au n° 53 : « ihre Väter würden sie beschnitten aus ihrer Mutter zeugen » — lire : « ihr Vater würde ».

Le même traducteur a encore amélioré son œuvre, en la transposant en langue néerlandaise, dans la revue *Streven* (t. 13, I, février 1960), p. 401-424. C'est dans l'introduction lui faisant suite qu'on lit l'avis relevé par M. Garitte : « Zoals de meeste Koptische teksten die ons bewaard zijn, is ook de Koptische versie van het Thomas-Evangelie vermoedelijk een vertaling uit het Grieks. In ieder geval is onze Koptische tekst niet oorspronkelijk. Van de andere kant kunnen de gevonden Griekse fragmenten onmogelijk de onmiddellijke bron van ons Koptisch Thomas-Evangelie zijn. Sommige aanwijzingen doen zelfs vermoeden dat zij zelf op een Koptische tekst teruggaan. Wat natuurlijk niet uitsluit dat deze vroegere Koptische versie ook weer een vertaling zou zijn » (p. 416).

Nous avons signalé en son temps (*Anal. Boll.*, t. 77, p. 474-476) le volume de M. Doresse : *L'Évangile selon Thomas ou les Paroles secrètes de Jésus*. L'édition italienne de l'ouvrage a été revue par l'auteur ; elle offre notamment une traduction du texte copte corrigée par rapport à l'édition française. On pouvait cependant espérer plus de progrès en ce sens, et plus de soin apporté, soit à vérifier les références, soit à traduire les citations, autres que l'*Évangile selon Thomas*, en tenant compte des textes originaux. Ainsi, les deux phrases parallèles de Clément, que nous avons reproduites plus haut, sont-elles devenues : *Strom.* I (lire II), 9, 45 : « ... colui che contempla regnerà ; e colui che regna avrà la pace » ; *Strom.* V, 14, 87 (lire 96) : « ... nell' estasi regnerà e regnando si riposerà. »

C'est surtout par sa première partie, intitulée « Les sources » (p. 17-98), qu'on peut rattacher la synthèse du P. Daniélou à un bulletin des publications hagiographiques, au terme d'une recension qui s'est ouverte par les apocryphes du Nouveau Testament.

Il est bon en effet de se rappeler que, aussi disparates qu'elles paraissent, étudiées analytiquement, ces œuvres si éloignées de nous — si éloignées aussi de la philosophie grecque — étaient reliées à un sol, à un temps, à un courant d'idées. Le milieu où le P. D. tâche d'en replonger quelques-unes, le judéo-christianisme, est défini par lui : « une forme de pensée chrétienne qui n'implique pas de lien avec la communauté juive, mais qui s'exprime dans des cadres empruntés au judaïsme ». On n'oubliera cependant pas que l'auteur fait ici son exégèse, pour reprendre le terme du P. Delehaye, sinon selon ses moyens — qui, on le sait, sont grands —, du moins selon une certaine optique.

P. Devos.

Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens, t. 11-13. Münster, Aschendorff, 1955, 1956, 1958, 248, 232, 304 pp., illustrations (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I).

Depuis 1928, la *Görresgesellschaft* publie dans le cadre des *Spanische Forschungen* une série de volumes sous le titre *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens* (cf. *Anal. Boll.*, t. 47, 1929, p. 425). Au début elle eut comme principal animateur l'historien universellement apprécié, H. Finke († 1938). Le comité de direction, qui compte encore un des membres fondateurs, Mgr G. Schreiber, a décidé de consacrer les tomes 11, 12, 13 de la collection à la mémoire de H. Finke, dont on célébrait en 1955 le centenaire de la naissance. Dans une brève préface, un de ses élèves et amis, l'actuel directeur de la collection, Mgr J. Vincke, rappelle le rôle de son maître, qui, de 1891 à 1934, au cours de nombreux voyages en Espagne, ne cessa de promouvoir les études hispaniques et de stimuler les historiens à entreprendre des recherches dans ce domaine.

Le tome 11 comprend 14 articles, le tome 12, 6, et le tome 13, 9. Ils sont relatifs aux périodes les plus diverses, depuis l'homme fossile en Espagne (t. 11, p. 4-15) jusqu'aux relations commerciales de l'Espagne et de l'Allemagne au lendemain de la première guerre mondiale (même tome, p. 235-248). Nous ne retiendrons ici que les articles qui concernent les matières traitées dans ce bulletin.

M. l'abbé J. Vives, qui depuis quelques années fait partie du comité de rédaction et à qui nous devons une édition soignée des textes épigraphiques chrétiens de la péninsule (cf. *Anal. Boll.* t., 62, 1944, p. 264), a essayé de découvrir « les caractéristiques régionales des formules employées dans les inscriptions funéraires. » Pour mieux éclairer son enquête, il a eu soin de comparer les témoins trouvés sur le sol ibérique avec ceux de Gaule et de Germanie. Au moment où M. V. rédigeait son article, le *Katalog der frühchristlichen Inschriften in Trier*, de M. E. Gose (cf. *Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 483), n'avait pas encore paru. On y trouve des formules semblables à celles d'Espagne. En épigraphie, il est souvent difficile de déterminer avec précision l'âge des documents ; si le tableau récapitulatif dressé par M. V. (p. 23) peut donner des indications utiles, la prudence commande de ne pas conférer aux dates qu'il propose une valeur trop absolue.

Le vétéran des études de dialectologie, Mgr A. Griera, nous donne un article d'hagiotoponymie : *Nomenclatura hagiográfica y personal en la Marca hispánica hacia el año 1000* (t. 11, p. 35-42). Avant le XI^e^ siècle, l'onomastique chrétienne est encore assez réduite ; cette remarque vaut à la fois pour le patronage des églises et pour les noms donnés au baptême.

Le tome 13 débute par un mémoire considérable (p. 1-170), tout entier consacré aux martyrs de Cordoue au IX^e^ siècle : F. R. Franke, *Die freiwilligen Märtyrer von Cordova und das Verhältnis des Mozaraber zum Islam.* Il mériterait une analyse détaillée. Nous souligne-

rons ici les principaux problèmes qui y sont discutés. Après une brève énumération des sources, l'auteur décrit la situation des mozarabes sous la domination de l'Islam et leur résistance aux influences arabes. Pour mieux caractériser la nature de l'opposition de ces chrétiens à l'envahisseur, il montre dans quelle mesure la polémique de l'Église d'Orient contre les disciples du prophète ressemble ou non à celle des mozarabes, avant que n'éclate la crise des « martyrs volontaires ». Enfin, il retrace les épisodes de la persécution, en insistant sur l'attitude du clergé à l'égard des chrétiens qui n'hésitaient pas à braver l'autorité occupante. Il n'est pas douteux que dans la péninsule la tension entre chrétiens et musulmans fut à certaines époques vive et passionnée. L'audace des martyrs doit être comprise comme une énergique protestation. Dans le nord, elle se manifestait sur les champs de bataille ; dans la zone occupée, où tout soulèvement semble impossible, elle se traduit par une affirmation non équivoque de la foi. M. F. porte un jugement plutôt sympathique sur ces martyrs et conclut : « Bereits zu ihrer Zeit hat die unbezweifelbare Gewissenhaftigkeit ihres Handelns die Märtyrer im letzten unangreifbar gemacht und über allen Streit der Meinungen erhoben, ohne dass ihr Weg freilich auch für andere als vorbildlich oder gar verpflichtend angesehen werden konnte » (p. 170).

A la p. 164, l'auteur fait une brève allusion au voyage des deux moines de Saint-Germain-des-Prés, se rendant à Cordoue en 858 pour y chercher des reliques. A-t-il assez mis en valeur ce fait ? L'un des moines était Usuard. Il ne se contenta pas de ramener à Paris les corps de quelques martyrs de la persécution arabe (*BHL.* 3409) ; il inscrivit dans son célèbre martyrologe un grand nombre des victimes de cette persécution (cf. *Anal. Boll.*, t. 55, 1937, p. 268). Au point de vue de l'opinion que l'on se faisait de la valeur religieuse de ces martyrs, l'attitude d'Usuard est importante. Un peu plus loin, M. F. rappelle que les reliques de S. Euloge et de S^te^ Leocritia de Cordoue furent transférées à Oviedo dès la fin du IX^e^ siècle sous Alphonse le Grand. De fait celui-ci envoya à Cordoue un ambassadeur, mais le transfert des reliques n'est attesté que par des documents plus tardifs qui devraient être étudiés (cf. *Anal. Boll.*, t. 56, 1938, p. 369).

Dans son beau livre sur la peinture du moyen âge en Espagne (Berlin, 1925), M^lle^ G. Richert signalait le Martyre de S. Medin (Emetherius), tableau qui provient de San Cugat, et l'attribuait suivant la tradition au « Mestre Alfonso ». Grâce à la découverte de nouveaux documents, publiés en 1941, par MM. Ainaud et Verrié, on constata que l'œuvre était de la main d'un certain Anye Bru, *pictor alemannus* (*Der deutsche Meister Anye Bru, der Maler der Tafeln vom Altarwerk aus San Cugat del Vallès*, p. 229-238). Jadis, on identifiait le supplicié avec S. Emetherius (cf. *Anal. Boll.*, t. 52, 1934, p. 449). Il semble qu'il faille plutôt y voir S. Cucuphat.

Citons encore les deux articles suivants : J. Vincke, *Nachrichten über den Deutschen Orden in Spanien* (t. 13, p. 263-270) ; A. de la

Torre, *Unas noticias de la Orden militar de Caballeros Teutones* (même volume, p. 271-274), et surtout la liste si précieuse de M. J. Vives : *Revistas españolas de Ciencias históricas. Guía del Investigador* (p. 275-304). Elle reprend et complète celle que l'auteur avait publiée dans le tome 6 de la même collection (cf. *Anal. Boll.*, t. 56, 1938, p. 412).

Pouvons-nous en terminant exprimer un regret qui est un souhait ? Ces trois volumes n'ont aucun index ; ne serait-il pas très utile de réparer cette omission et même de composer des index pour tous les volumes de la série ? Bien des renseignements, par exemple de l'article de M. F. R. Franke, resteront cachés pour les chercheurs.

B. de Gaiffier.

M. C. Díaz y Díaz. *Index scriptorum latinorum Medii Aevi Hispanorum.* Salamanque, Université, 1958, 1 vol. en deux parties, xx-586 pp. (= *Acta Salmanticensia,* Filosofia y Letras, t. 13, nos 1 et 2).

M. M. C. Díaz y Díaz a doté le monde de l'érudition d'un répertoire de valeur, appelé à rendre de nombreux et précieux services. Il a pour but de donner, dans l'ordre chronologique, l'inventaire de tous les textes latins de la littérature hispanique depuis le début du VIe siècle jusqu'à 1350. Dans cet inventaire sont compris, outre les textes narratifs, les œuvres liturgiques telles qu'hymnes et calendriers ; les actes des conciles, les lettres.

Après bien des hésitations, l'auteur a choisi comme date initiale le VIe siècle, époque à laquelle la péninsule cesse d'être une province de l'Empire et commence à prendre conscience de la *patria hispanica.*

Pour le plan général et le plan de chaque notice, M. D. s'est visiblement inspiré de l'excellente *Clavis Patrum* de dom E. Dekkers. Chaque texte est muni d'un numéro d'ordre et accompagné des renseignements suivants : nom de l'auteur — comme on le devine, le nombre des anonymes est considérable —, titre de l'ouvrage, *incipit,* mention de la meilleure édition, liste des manuscrits qui l'ont conservé. Cette dernière information n'est pas donnée dans la *Clavis Patrum ;* c'eût été un travail gigantesque. Si M. D. a eu le courage d'énumérer pour chaque document les manuscrits, c'est que la littérature latine de l'Espagne est, dans l'ensemble, assez peu répandue dans les bibliothèques médiévales. Il n'en demeure pas moins que la tâche était considérable. Qu'il suffise de citer, à titre d'exemple, les œuvres de S. Isidore de Séville. Dans un cas comme celui-ci, l'auteur n'énumère que les manuscrits des bibliothèques d'Europe antérieurs au XIIe siècle et, même ainsi limitée, la liste des témoins est déjà longue.

Un des problèmes les plus ardus était de fixer, fût-ce approximativement, la date de nombreux documents. Souvent l'auteur a dû

se livrer à des recherches difficiles et, soit dans la notice, soit en note, il met brièvement le lecteur au courant des résultats acquis ou de l'incertitude de son opinion. Discrètement disséminées dans tout le corps de l'ouvrage, des notes bibliographiques attirent l'attention sur divers problèmes d'attribution, de chronologie et de critique textuelle.

Si l'œuvre mentionnée est déjà signalée dans la *Clavis Patrum*, dans la *Bibliotheca hagiographica latina*, dans le *Repertorium hymnologicum* d'U. Chevalier, le numéro correspondant de ces trois répertoires est indiqué.

On peut dire sans exagération qu'un secteur longtemps négligé de la littérature médiévale se voit désormais muni d'un instrument de travail digne des plus vifs éloges.

M. D. demande qu'on lui signale des compléments ou des corrections. En voici quelques-uns. Quand on passe en revue les textes hagiographiques de la péninsule, on est surpris de constater combien la tradition manuscrite est pauvre. Souvent, il ne reste qu'un ou deux témoins ou même aucun, l'unique copie utilisée par les éditeurs du XVII^e^ ou du XVIII^e^ siècle ayant disparu. De plus, on sait que le trop célèbre martyrologe de J. Tamayo de Salazar (6 volumes, 1651-1659) contient des *Vitae* prétendument extraites de vénérables passionnaires dont on a perdu totalement la trace. Quand il y avait doute, M. D. en général s'est abstenu. C'est ainsi que la Vie de S. Dominique de la Calzada (*BHL.* 2237) n'a pas été retenue, parce qu'elle n'est connue que grâce à ce peu scrupuleux compilateur. Il est parfois possible de contrôler les éditions douteuses de ce dernier grâce à d'anciens bréviaires. Voici un exemple. La Vie de S. Jean Ortega (*BHL.* 4443), reproduite dans les *Acta Sanctorum* d'après J. Tamayo, se retrouve dans des bréviaires du XV^e^ siècle. Le bréviaire manuscrit de Saint-Pierre-de-Cardeña qui date des années 1496-1498 contient les premiers paragraphes de la *Vita* (cf. V. Leroquais, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. 1, 1934, p. 267-271). De cette *Vita*, M. D., sous le n° 1731, ne connaissait qu'une copie de Galloni (XVI^e^ siècle ; cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 411).

Au sujet de S^te^ Casilda ou Casilla, Papebroch avait publié un fragment des leçons du bréviaire de Burgos imprimé en 1502 (*Act. SS.*, April. t. 1, p. 847). La copie de Galloni, citée ci-dessus, contient ce texte intégralement ; en outre, M. D. signale (n° 849) un manuscrit de Burgos du XIII^e^ siècle : Bibliothèque de la cathédrale, n° 27. Si cette affirmation est exacte — le catalogue de Mgr D. Mansilla (*Anal. Boll.*, t. 74, 1956, p. 295) ne permet pas de la contrôler —, il y aurait lieu de mentionner cette *Vita* dans la *BHL.*, où Casilda ne figure pas.

La Vie de S. Raymond de Peñafort (n° 2007 ; *BHL.* 7070) est également conservée à la Bibliothèque nationale de Naples (II, A, 29 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 30, 1911, p. 137) et à la Bibliothèque du Séminaire de Munich (cf. *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. 19, 1949, p. 382).

Sous le n° 722, est recensé le *Catalogus reliquiarum ecclesiae Ovetensis* que dom D. De Bruyne avait publié ici même (t. 45, 1927, p. 93-95), le croyant inédit. Or H. Omont l'avait fait connaître quelques années plus tôt (*Bulletin de la société française de reproduction de manuscrits à peinture*, 6^e^ année, Paris, 1922, p. 83-84).

La *Vita S. Martini Legionensis* (*BHL.* 5600), qui figure dans le *De miraculis S. Isidori* de Luc de Tuy (Díaz y Díaz, n° 1228), a été rééditée par A. Viñayo González en 1948 (*San Martin de León y su Apologética antijudía*, p. 217-263).

Si nous ne nous trompons pas, les hymnes en l'honneur de S. Isidore le laboureur ont été publiées à nouveau par le P. C. Rojo, O.S.B., en 1910-1911 dans la revue *Música sacro-hispana* (voir M. De Castro y Castro, *Fray Juan Gil de Zamora, OFM., De preconiis Hispanie*, Madrid, 1955, p. cx).

Y a-t-il une raison d'omettre la *Translatio S. Fructuosi Compostellam* (*BHL.* 3195)? Serait-ce à cause de l'origine française de l'auteur?

Au sujet de la date de la *Vita S. Ildephonsi* (n° 595 ; *BHL.* 3319), nous avons reconnu dès 1953 (cf. *Anal. Boll.*, t. 71, p. 103) que cette œuvre était antérieure au XII^e^ siècle.

L'ouvrage se termine par cinq index : *Scriptorum, Initiorum, Librorum manuscriptorum, Auctorum recentiorum, Notarum adhibitarum in indice primo.*

B. de Gaiffier.

Theodore Silverstein. *The Vision of Saint Paul: New Links and Patterns in the Western Tradition.* Extrait des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. 26 (1959), p. 199-248.

Peu d'ouvrages connurent, avant l'invention de l'imprimerie, une diffusion comparable à celle de la *Visio Pauli* (*BHL.* 6580), qu'on a parfois désignée comme la plus importante apocalypse non-canonique du moyen âge. Aussi « peut-on s'attendre, écrit M. Silverstein, a rencontrer dans la littérature du moyen âge une large présence de cette œuvre qui, probablement déjà composée au III^e^ siècle, était encore transcrite et retouchée au XVIII^e^. A cela s'ajoute que les manuscrits qui la contiennent dépassent la centaine et proviennent des quatre coins du monde : de l'Arménie et de l'Irlande, de la Scandinavie et de l'Europe occidentale, des deux rives de la Méditerranée. De cette œuvre il existe, en outre, des versions grecques, latines, coptes, syriaques, arméniennes, en vieux-slavon, bref, en presque chacune des langues de cette aire immense » (cf. p. 199).

Démêler l'écheveau de ces recensions, les sérier, les dater, établir leur interdépendance n'est certes pas tâche de novice en la matière. M. S. s'y est exercé durant de longues années, du moins en ce qui concerne le texte latin (occidental). En 1935, il publia un premier essai de classement (*Visio Sancti Pauli ;* cf. *Anal. Boll.*, t. 55, 1937, p. 139-140) ; il n'a cessé, depuis, de compléter sa documentation. Dans l'article annoncé ci-dessus, il ajoute à son dossier huit manuscrits non encore inventoriés. Tous n'apportent pas un nouveau type de rédaction ; aussi M. S. ne publie-t-il que six textes. Seul le premier est une réédition d'une version connue (*BHL.* 6581), le dernier n'est qu'un extrait d'une version également identifiée ; les quatre autres textes sont des inédits. Trois de ceux-ci représentent un nouveau type de version (n^os^ 3, 4 et 5), ce qui porte à onze le

nombre de ces dernières, de huit qu'elles étaient dans l'ouvrage de 1935 (sans tenir compte des deux recensions longues).

En décrivant les caractéristiques des différentes rédactions contenues dans ces nouveaux manuscrits, M. S. suppose le lecteur plus ou moins initié aux termes du problème posé par la *Visio Pauli*. Son article n'est d'ailleurs qu'un complément à son livre de base paru en 1935. Sans doute se propose-t-il de publier un jour une refonte de son précieux essai. Souhaitons que le lecteur y trouve, outre des stemmata — qui, en somme, ne parlent que pour autant qu'on connaisse déjà bien la question —, des aperçus qui permettront d'identifier, par quelques traits essentiels, les divers types de rédaction. Il arrive en effet que deux textes ayant, par exemple, même *incipit* ou même *desinit* soient, quant à leur canevas (leur « type »), totalement différents. J. VAN DER STRAETEN.

Carl SELMER. *Navigatio Sancti Brendani Abbatis from Early Latin Manuscripts*. Notre Dame (Indiana), University Press, 1959, LII-132 pp. (= *Publications in Mediaeval Studies, The University of Notre Dame*, XVI).

Quelque statisticien de l'histoire littéraire du moyen âge démontrera un jour que, par le nombre de ses recensions, de ses adaptations, de ses traductions, de ses copies, la *Navigatio Brendani* (dont les textes *BHL*. 1435-1440 s'approchent le mieux de la forme originale), fut, au cours de cinq siècles, le plus gros succès de la littérature hagiographique ou passant pour telle, car l'œuvre est toute d'imagination ou du moins sans rapport avec l'authentique Brendan, abbé de Cluain Ferta (Clonfert). Il n'en existait pourtant aucune édition critique ni même simplement satisfaisante. On pouvait s'en donner quelque idée en prenant pour guide un chapitre de J. F. Kenney (*The Sources for the Early History of Ireland*, t. I [New-York, 1929], p. 416-422). M. Selmer, pendant vingt ans au moins, s'est attaché à combler cette lacune. A côté de maintes études de détail, il a trouvé le temps de grouper les témoins, au nombre de 120 à peu près, et de procéder à un essai de classement. Il en présente maintenant une édition critique d'après 18 manuscrits du x^e^ au xii^e^ siècle, dont deux seulement étaient accessibles, et encore, fort piètrement imprimés. Ainsi pourra-t-on passer à des comparaisons qui éclaireront l'ensemble de la tradition et permettront de remonter sérieusement aux sources.

Celles-ci comprennent, on le sait, des récits de marins irlandais qui, dès le haut moyen âge et bien avant les Scandinaves, avaient bourlingué, dans leurs frêles esquifs, à travers l'Atlantique Nord, au-delà de l'Islande, jusqu'à l'île Jean-Mayen, et vers l'ouest avaient reconnu les côtes américaines. Cette dernière découverte, jointe à la magie du « crépuscule celtique » dans la littérature anglaise et aux souvenirs de l'Ile Saint-Brendan, valut à la *Navigatio*, en notre siècle, un regain de popularité qui ne s'embarrassait guère, faut-il le dire ? de la correction du texte. M. S. ne se perd pas dans le dédale des

adaptations contemporaines, des Vies romancées, des considérations, parfois fantaisistes, sur les explorateurs celtiques d'autrefois (cf. *Anal. Boll.* 64 [1946], 290-293). Sur « The Historical Brendan », son introduction n'a que trente lignes, appuyées de notes sobres et bien informées (p. XVII-XIX). Non moins grande est sa prudence et non moins précise son érudition quant aux sources diverses où puisa l'auteur anonyme de la *Navigatio* (p. XX-XXV), qui serait, pense-t-il, un Irlandais exilé en Lotharingie, dans la première moitié du X^e^ siècle (p. XXVIII-XXX). La description détaillée de ses 18 témoins en relève les particularités, en vue d'un classement des manuscrits antérieurs au XIII^e^ siècle qu'il propose avec modestie comme provisoire, mais que la critique ne pourra vraisemblablement qu'entériner.

Le texte, qui retiendra surtout notre attention dans les lignes qui vont suivre, est réparti en 29 chapitres ou paragraphes et couvre 80 pages. Il est suivi de notes, d'un commentaire des passages obscurs ou difficiles, d'une liste explicative et raisonnée des noms propres et de quatre appendices qui fournissent, à côté d'une importante bibliographie de travaux secondaires, la liste de toutes les éditions de la *Navigatio* en latin (recension originale en prose et recension combinée avec une *Vita Brendani*), la liste des fragments et abrégés, celle des arrangements en vers, et enfin le catalogue sommaire des manuscrits que l'éditeur a repérés dans une cinquantaine de villes, dont deux américaines : deux *codices* de Lambach ont émigré, en effet, l'un à Chicago, l'autre à Washington ; ce sont des découvertes de M. S., et le premier n'est pas à négliger. En somme, on le voit, un travail aussi complet qu'il était souhaitable et mené à bien avec autant de soin que de solide érudition. — Quelques remarques de détail montreront notre intérêt particulier pour ce qui touche S. Brendan.

En plus d'un cas, les mots que l'éditeur a cru devoir tirer d'ailleurs pour les ajouter à la leçon de son manuscrit de base, le n° 401 de l'Université de Gand (*G*), semblent des additions postérieures et inutiles (par exemple, au § 10, lignes 11 et 12, *missam* et *illas*). En fait, son manuscrit *G* mériterait plus de confiance encore qu'il ne lui en accorde. Ou bien fallait-il lui refuser entièrement cette confiance et s'appuyer sur le groupe *ε*, formé de manuscrits du pays rhénan et du pays mosellan ? Mais le texte de *G* se tient bien par lui-même. M. S. se résigne à l'impossibilité de remonter avec certitude à un archétype. Devrions-nous ajouter à ses réflexions que, dans la narration même, certaines hésitations sur le fond montrent qu'elle a été retravaillée et que, par conséquent, le texte le meilleur qu'il soit permis d'atteindre est éloigné déjà de la *Navigatio* originale ? Un exemple frappant est fourni par le § 7, lignes 5-6, où tous les manuscrits portent : *quem predixi vobis heri, habet frenum argenteum in sinu suo quem hac nocte tradidit sibi diabolus.* Or, les derniers mots du § 6 marquent expressément un intervalle de deux jours, depuis la prédiction faite par S. Brendan, et de deux nuits, depuis le moment où celui-ci aurait vu le démon, sous la forme classique d'un négrillon, pousser au vol un malheureux moine. Nous voilà en présence de discordances et de disparates que la note de M. S.

(p. 85) ne réussit pas à dissiper. Plus que vraisemblablement, c'était le cas de préférer le groupe ε, qui paraît moins éloigné de l'original. Seul le manuscrit d'Épinal (*E*) présente un récit intelligible. Pas un mot n'y serait à déplacer ou à changer. Dans *quem predixi vobis*, il n'y a rien que d'assez normal, et l'unanimité des témoins suggère de garder cette leçon ; on peut donc rayer la note *K* de M. S. (p. 95).

Le « bon texte » du manuscrit *G* est-il le résultat d'un travail de correction très intelligent, dans un scriptorium particulièrement bien équipé, ou plutôt d'une excellente tradition manuscrite ? Question que M. S. ne s'est pas posée et à laquelle il ne fournit guère d'autre réponse que d'imprimer un ensemble, texte et variantes en bel ordre, où la critique puisera des arguments. L'éditeur, en effet, s'est limité si strictement aux faits paléographiques matériels (omissions, corrections, fautes communes) qu'il n'a formé, semble-t-il, aucune opinion — ou refuse de l'exprimer — sur les tendances que manifesteraient, l'une par rapport à l'autre, deux familles de manuscrits ou deux manuscrits dans la même famille. Les leçons, additions ou omissions, de tel ou de tel témoin proviendraient-elles de tendances liturgiques, littéraires ou simplement grammaticales ? Tel ou tel, soucieux de clarté, tend-il à abréger son modèle, tel autre à simplifier des constructions inintelligibles, soit parce qu'elles auraient été rares sur le continent, soit à cause de leur saveur archaïque ?

Faute d'avoir tracé ces relations essentielles entre les témoignages, M. S., dans l'établissement du texte, se heurte à des obstacles infranchissables ou se perd dans des impasses. Prenons un exemple, presque au hasard. Au chapitre 9 (lignes 24-25, p. 18-19), la phrase qu'il imprime d'après *G* en y ajoutant un mot : *Unde mihi meriti, o margarita Dei, ut pascaris in istis <sanctis> diebus de labore manuum mearum?* Cette phrase n'est pas acceptable. On conjecture d'abord (pour *meriti*) *merui*, qui donne un sens. Quoique le verbe soit classé parmi les déponents, la forme *merui*, classique au parfait, se rencontre dans la Vulgate. La leçon *Unde hoc mihi* (avec suppression de *meriti*), dans un bon manuscrit de la famille rhénane, du XI^e^ siècle, aujourd'hui à Oxford (*O*), peut être inspirée aussi de la Vulgate (*Luc.* 1, 43). Elle conduit à envisager l'hypothèse qui fait de *merui* une fausse résolution de l'abréviation insulaire pour *mihi*. Comment se décider, pourtant, entre les deux branches de cette alternative, à moins de s'être préalablement formé une idée des rapports mutuels des manuscrits en général ? Il n'est pas sûr, en tout cas, que l'insertion dans le texte du mot *sanctis*, absent de *G*, se recommande le moins du monde.

Trop préoccupé de l'application des règles mécaniques qu'impose son *stemma codicum*, M. S. en vient à ne pas tenir compte de leçons conseillées, sinon commandées, par le sens. Prenons le premier exemple qui se présente : au § 1, ligne 7, il fallait certainement rejeter *nepos illius* et adopter *Nepos Neill* (irlandais *Úa Néill*), comme description de S. *Barinthus*. Seule une bonne leçon de l'original a pu fournir à cinq témoins, en provenance de Senones (près de Saint-Dié), de Limoges, de Paderborn, de Mayence et de Trèves, et appartenant à deux familles distinctes, la filiation correcte d'un personnage bien historique : S. Barrfind, abbé de Cell Bairrfind (Kilbarron, paroisse de la baronnie de Tirhugh, au comté de Donegal), que les généalogies en prose des saints irlandais, lesquelles ne dépendent pas de notre *Navigatio*, décrivent comme Barrfind, fils de Muiredach, et donc quatrième, en descendance paternelle

directe, depuis le roi Niall Naoigiallach, ce qui s'accorde à merveille avec le récit, pour la chronologie et la géographie.

Dans la liste sommaire des manuscrits (appendice D), en dehors des grands dépôts où les recherches sont facilitées par des catalogues connus de tous les érudits, il n'aurait pas été inutile de renvoyer aux descriptions spécialisées : citons, p. 115, le second des deux manuscrits de Trèves, n° 133 de la Cathédrale, recueil composite du XII^e siècle (M. COENS, dans *Anal. Boll.* 49, 1931, 271-272). Un témoin au moins a échappé aux investigations, pourtant diligentes, de M. S. : c'est le n° 430 de la Bibliothèque Trivulzienne, à Milan, écrit au milieu du XII^e siècle, de provenance inconnue. La meilleure description s'en trouve chez M^lle Caterina SANTORO, *Codices Trivultiani Antiquiores* (Milan, 1950), p. 36-37, avec une planche (fol. 30^v). On relève, sur la reproduction, une série de variantes, qui ont leur intérêt, mais ne suffisent pas au classement. Le dernier manuscrit catalogué comme appartenant à la Bodléienne, *St. Paul's Cathedral* 38 H. 13, du XV^e siècle, semble devoir être rangé à Londres, non à Oxford.

On ne peut manquer d'être frappé, après avoir relu la *Navigatio Brendani* et en avoir analysé rapidement les caractéristiques, de ce qu'un ouvrage aussi irlandais par ses sources et par l'auditoire auquel il semble destiné, soit rédigé dans une latinité si peu irlandaise. A peine y relèverait-on quelques traces de style insulaire, et vraiment rien ne s'y rencontre de ce que les spécialistes appellent l'hiberno-latin. M. S. rassemble en une note (p. LI) les singularités de la langue de l'auteur. On peut en rayer sans scrupule des hésitations sur le genre de *dies*, fréquentes en latin post-classique. Les termes *remex* (pour « rame »), *nautor* (deux fois, pour « marin, matelot ») et *scoriosus* (formé de *scoria*) sont tous trois inconnus aux lexicographes. *Luter* (« loutre », au lieu de *lutra*), qui se rencontre au bas moyen âge, ne figure à haute époque, à ce qu'il semble, que dans la *Vita S. Galli* de Walafrid Strabon (*BHL.* 3247-3249, § 28 ; la référence de BLAISE et CHIRAT au § 18 de la *Vita Cuthberti* en prose de Bède, *BHL.* 2021, est fausse : tous les manuscrits ont le féminin, de même que le texte de l'édition utilisée par Du Cange). A en juger par les langues romanes, le latin populaire usait surtout de la forme féminine. Aux faits relevés par M. S. dans cette note, ajoutons une prédilection pour l'adverbe *confestim* et surtout pour le verbe *perfinire*, rarissime en latin et presque restreint à des traductions littérales du grec. Il revient plusieurs fois, là où un autre écrivain aurait mis *perficere*. Rien, dans tout cela, n'est particulièrement caractéristique du latin insulaire ou nettement irlandais.

A propos du mot *scalta* (*cooperta* [*insula*] *scaltis albis et purpureis*, § 17, lignes 14-15), on ajoutera les réflexions de M. A. Ernout sur *caltulus*, sans doute dérivé du nom de fleur *calt(h)a*, « souci officinal », lequel serait un emprunt à un mot grec non attesté (*Revue de Philologie*, 3^e série, t. 32 [1958], p. 10) ; tout le reste est bien noté au *Thesaurus Linguae Latinae*.

Pour dissiper une confusion qui se perpétue (SELMER, p. 89) à partir d'une note de Krusch trop brève et mal comprise, distinguons nettement l'hymne *Sancti venite* (CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n° 18564) et l'antienne *Ad communionem : Hoc sacrum corpus Domini et Salvatoris sanguinem sumite vobis in vitam perennem*. Celle-ci se lit dans l'Antiphonaire de Bangor (fol. 33^r, éd. WARREN, n° 112) ainsi qu'au manuscrit 1394 de Saint-Gall (WARREN, *The Liturgy and Ritual of the Celtic Church*, p. 178). Le Missel de Stowe (fol.

35[v]) supprime *et* avant *Salvatoris*, ce qui rompt le rythme, et écrit *eternam* au lieu de *perennem*, ce qui fait sauter la rime. Jonas de Bobbio, qui cite l'antienne comme usitée dans la liturgie de Faremoutiers à l'époque de la fondatrice (*Vita Columbani*, lib. II, c. 16, *BHL.* 1898, éd. KRUSCH, *Ionae Vitae Sanctorum*, p. 257), suit le texte de l'Antiphonaire de Bangor. On devait s'y attendre : Colomban provenait de ce monastère irlandais, et assurément Jonas pratiquait le même usage, consigné dans l'Antiphonaire de Bangor, qui reposa à Bobbio pendant des siècles. Un manuscrit de Jonas, pourtant, donne *aeternam*. C'est celui de l'Université de Wurzbourg Mp. th. f. 139, originaire de Saint-Étienne de Wurzbourg (XII[e] siècle). Faut-il y voir l'usage propre de l'endroit où il a été écrit ou corrigé, et qui peut être Wurzbourg? Dans les récits sur S[te] Fare et ses premières compagnes qui s'intitule *Vita Farae seu Liber de Virtutibus in Eboriacensi monasterio factis* (*BHL.* 1487-1488), on lit *aeternam* (éd. MABILLON, t. 2 [1669], p. 443 : c'est, en fait, un extrait de la *Vita Columbani* de Jonas). La formule de la *Navigatio Brendani* (§ 17, lignes 47-48) est identique, sauf qu'elle porte *ad* au lieu d'*in*. M. S. relève des variantes, mais le texte de base est sûr. Cette dernière référence, pourtant significative, a échappé aux liturgistes. M. S., suivant de trop près des auteurs de seconde main, identifie à tort cette antienne avec l'hymne tenue par le P. Herbert Thurston pour la plus ancienne que l'on connaisse, de source européenne, en l'honneur de l'Eucharistie : le *Venite omnes*, chanté par un chœur angélique un jour que S. Patrice rendait visite à S. Secundinus (Sechnall), s'il fallait en croire la préface composée en Irlande pour ce poème latin (éd. STOKES, *The Tripartite Life of Patrick*, t. 2, p. 396-397, d'après le *Lebor Brecc*). De tels détails, combinés avec d'autres indications, fourniront peut-être quelques éléments utiles à la localisation des manuscrits de la *Navigatio Brendani*, dont un des meilleurs témoins, celui de Gand, est de provenance inconnue.

Dans le même ordre d'idées, il importerait de préciser les rapports de la *Navigatio* avec la Règle de S. Benoît. M. S. note en passant la remarque *ut omnia fiant cum luce* (§ 12, ligne 100) et compare le § 41 de la Règle, *ut luce fiant omnia*, parfois *ut cum luce fiant omnia*. Les éditions de la Règle ne fournissent pas de variantes qui correspondent exactement à la teneur de la *Navigatio*. M. S. observe ailleurs (p. 87) que l'accueil fait à S. Brendan par S. Ailbe (ou plus exactement par l'abbé, *pater monasterii*, de la communauté qui se réclamait du patronage de S. Ailbe), rappelle de fort près un paragraphe de S. Benoît (§ 53, *De hospitibus recipiendis*). Voilà une piste à suivre : l'idéal monastique de la *Navigatio* serait-il la conformité à cette Règle (ou à une Règle de la même inspiration), plutôt qu'aux observances celtiques, et à quelle époque, et dans quel milieu? Un élément de la réponse à cette question serait le *capitulum* que chantent l'abbé et ses douze moines : *Surgite, sancti Dei, de mansionibus vestris et proficiscimini obviam veritati. Locum sanctificate, plebem benedicite, et nos famulos vestros in pace custodire dignemini* (§ 12, lignes 33-35). Cette formule ne figure ni à l'Antiphonaire de Bangor, ni dans le volume cité de Warren, *Liturgy and Ritual*.

Au § 26, lignes 82-84, un passage embrouillé, que M. S. ne réussit pas à éclaircir dans sa note *Z*, se simplifie par une autre coupe de la phrase : *Post triginta quoque annos inveni istas duas speluncas et istum fontem* (en supprimant, comme dans les manuscrits rhénans *R* et *O*, les mots *ab ipso*) *vivum* (leçon de plusieurs

témoins, dont *G*), *et postea vixi per sexaginta annos sine nutrimento alterius cibi nisi de hoc fonte.* Au § 16, lignes 27-28, lire : *Ecce, que voluit vos devorare, ipsam devorabitis.* Au § 21, ligne 27, *mare clare* n'est assurément qu'une coquille pour *mare clarum.* Au § 26, ligne 46, au lieu de : *utitur et vestitur*, conjecturons : *vescitur et vestitur.* Au § 2, ligne 5, il faut certainement adopter une autre division de la phrase et joindre *tantum* à *voluntatem*, tandis que les mots *si voluntas Dei est* peuvent aller presque aussi bien avec les mots précédents qu'avec les suivants.

La liste des noms propres dressée par M. S. avec des essais d'identification (p. 99-101) devra être reprise et complétée en tenant un plus grand compte de la tradition irlandaise dans son ensemble. Il faudra y inclure *Mons Lapidis* (§ 1, ligne 18), toponyme des plus importants, qui mérite une place d'honneur, *Cella Barinthi* (ibid., ligne 94, *ad cellam suam*), *stagnili* (ibid., ligne 2, discuté en note à la p. XVII) et *Saltus Virtutis* (ibid., ligne 5), bien que ces noms figurent en traduction latine et non en irlandais. C'est à tort que M. S. (p. 101) voit S. Paul de Thèbes dans l'ermite irlandais *nutritus in monasterio sancti Patricii* (§ 26, ligne 51). A y bien regarder, la *Navigatio* ne nomme pas cet édifiant personnage, sans doute créé par l'imagination de l'auteur. Elle le présente comme le digne héritier de l'esprit du premier ermite, comme « un autre Paul de Thèbes ». Tel est le sens des mots : *videbitis Paulum heremitam spiritalem* (ibid., lignes 8-9). Autant que possible, il aurait été commode de donner la forme vulgaire des noms de lieu et de remplacer, par exemple, *Evoriacas* (p. 89) par Faremoutiers (bien que la forme mérovingienne soit respectueusement conservée à l'index des *Monumenta Germaniae Historica*) ou *Folcardi Montis* (p. 113) par Foucarmont (Seine-Maritime, au diocèse de Rouen). « St. Peter, Cella (Tricassina) » est un vrai casse-tête (p. 113) : nos prédécesseurs se référaient à une *Cella Sancti Petri*, au diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, apparemment non identifiée jusqu'ici. Sur un domaine aussi spécial, où le latin se mêle au celtique, l'absence d'une liste des abréviations sera cruellement ressentie par le lecteur ordinaire. Comment, par exemple, retrouver la présente revue à partir d'*Anal. Bull.* (p. 109, deux fois)? Le titre JOHN OF TINMOUTH, *Sanctilogium Britannicum*, donné (p. 104) à l'édition du texte *BHL.* 1446 par C. Horstman, est fantaisiste et ne peut qu'égarer le lecteur (voir le titre correct à la p. 124).

M. S. promet (p. 98) de procéder un jour au classement des nombreuses recensions qui diffèrent du texte fondamental, tâche fort nécessaire pour laquelle il est bien équipé. Souhaitons qu'il joigne à cette étude un examen plus poussé de la tradition dans ses rameaux les plus anciens et qu'il n'hésite pas à attacher moins de prix à la teneur de son édition qu'à celle de manuscrits judicieusement choisis en vue de la comparaison. P. GROSJEAN.

Leonard BOYLE, O. P. *The Date of the Consecration of the Basilica of San Clemente, Rome.* Extrait de *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. 30 (1960), p. 417-427.

Tandis que De Rossi a fixé sous le pontificat du pape Sirice (384-399) la dédicace de la basilique inférieure de Saint-Clément, à Rome, on discute encore — on discute de plus en plus, depuis quelques an-

nées — la date de consécration de l'église supérieure. Sachant depuis 1557 (date de la publication de Panvinius, *Romani Pontifices et Cardinales*), le nom de celui qui l'avait fait ériger, le cardinal Anastase, on pouvait croire connu aussi, depuis les premières éditions de l'ouvrage d'Armellini, *Le Chiese di Roma* (1re éd. en 1887, 2e en 1891), le jour exact de cet événement : 26 mai 1128. Une note de la p. 131 (nous citons la 2e édition) disait en effet : « Un antico salterio aveva nel frontespizio un calendario, ove al giorno 26 maggio era notato : *Anno MCXXVIII dedicatio ecclesiae s. Clementis* » (cf. *Anal. Boll.*, t. 73, 1955, p. 416). Armellini se réclamait d'une référence de Lonigo (1572-1649).

Le premier à remettre en question la portée du renseignement fut Dom Weber qui, dans la *Revue du Moyen Age latin*, t. 10 (1954), p. 304, rendant compte de l'ouvrage de E. B. Garrison, *Studies in the History of Mediaeval Italian Painting*, t. I, n° 1 (1953), demandait à l'auteur la permission « de lui soumettre un léger doute. Est-il bien vrai que l'inscription relative à la dédicace d'une église de Saint-Clément en 1128 se rapporte à la basilique romaine du Caelius, comme il l'affirme à la p. 6, à la suite de Lonigo et d'Armellini ? Le manuscrit qui la contient est décrit à la page 31 comme ayant été composé pour une église de Tivoli et peut-être écrit à Tivoli même. Ne pourrait-il pas s'agir de l'église du monastère de Saint-Clément à Tivoli ? »

M. Garrison avait en effet pu identifier le manuscrit cité par Lonigo : « Contrary to what has at times been said, the Psalter seen by Lonigo still exists and is now in the Vatican Library as S. Pietro D. 156 » (p. 6) ; plus loin (p. 31), il le définissait : « a *Psalter*, which may have been made for a church in Tivoli, which was possibly made in Tivoli — but possibly, also, in Rome — and which is datable on several indices early in the second quarter of the <twelfth> century ». Plaident pour Tivoli, notamment, les mentions en « rubrique » de Ste Symphorose, patronne de la cité, et de S. Primitif, qui est supposé être son fils, de S. Laurent, titulaire de la cathédrale, etc.

Quant à l'intuition de Dom Weber, le P. B. prouve qu'elle était, pour l'essentiel, conforme à la réalité. La chose méritait d'être étudiée, car, bien que M. Garrison eût écrit, au tome III, n° 2, de ses *Studies* (1957), p. 115 : « A closer study of the *Psalter*, its Calendar, and certain litanies in it, now makes it certain... that it was made for Tivolese use, either for the Tivolese Cathedral or for the Tivolese church and monastery of S. Clemente itself, and more likely the latter », il n'en ajoutait pas moins, p. 116 : « Yet the evidence is only prima facie ; it can certainly not be accepted out of hand as conclusive. There are still at least two cogent points in favor of the alternative, that the entry refers nevertheless to S. Clemente of Rome. »

Le P. B. n'a pas de peine à montrer que la rubrique du « VI kal. iunii (= le 27 mai et non le 26, comme M. Garrison l'a fait remarquer) : Anno domini M.C.xxviii. Dedicatio ecclesie sancti Clementis » se réfère d'autant plus certainement à Saint-Clément de Tivoli que le manuscrit fut exécuté, en réalité, pour un autre monastère béné-

dictin de Tivoli, celui de S. Maria Maggiore ; monastère qui, en 1256 devint propriété — le manuscrit en porte témoignage — des Frères Mineurs, avant qu'en 1259 le tout ne passât aux mains de l'archiprêtre et du chapitre de Saint-Pierre, à Rome, ce qui explique la cote actuelle du « psautier ».

Telle est en quelques mots la principale, non la seule, mise au point que contienne le substantiel article du P. Boyle, hôte actif de Saint-Clément de Rome. P. Devos.

[Epifanij Premudryj]. *Žitije sv. Stefana episkopa Permskogo*, izdano V. Družininym ([Épiphane le Sage]. *Vie de S. Étienne de Perm*, éditée par V. Družinin). Photomechanic reprint with an introduction by Dmitrij Čiževskij. La Haye, Mouton & C°, 1959, xviii-112 pp. (= *Apophoreta slavica*, II).

Dans son introduction : *Epiphanius the Wise, Medieval Russian Hagiographer* (p. v-xviii), M. Čiževskij, professeur à Heidelberg, ne nous dit que peu de chose de l'édition qui est reproduite anastatiquement aux pages 1-112 : « The editions of both the saints' lives written by Epiphanius, the *Life of St. Sergius of Radonež* and the *Life of St. Stephen of Perm'*, are, to put it mildly, not wholly satisfactory. The *Life of St. Stephen of Perm'* has been published twice, but without critical analysis of the text. » Une note cite simplement ces deux éditions : « N. Kostomarov (bad !) in *Pamjatniki star<inn>oj russkoj Literatury* (Kušelev-Bezborodko), vol. IV (St. Petersburg, 1861), and V. Družinin (1897, here reprinted). » Comme la préface de 1897 n'est pas reproduite, on ne sait pas quels sont les manuscrits auxquels l'éditeur renvoie dès la première page.

L'introduction traite aussi bien de la Vie de S. Serge de Radonež que de celle de S. Étienne de Perm. Après avoir rappelé les tendances culturelles des xiv^e^ et xv^e^ siècles en Russie, M. Č. esquisse les caractéristiques d'Épiphane le Sage en matière d'hagiographie et les compare à celles de ses devanciers ou de ses successeurs, en particulier Pachôme le Logothète, qui remania sa Vie de S. Serge. Épiphane connaissait, pour l'avoir rencontré, le saint évêque de Perm, qui, convertisseur des Zyriens et des Finlandais, inventa pour eux un alphabet. P. Devos.

M. L. W. Laistner. *Thought and Letters in Western Europe, A.D. 500 to 900*. Nouvelle édition. Londres, Methuen, 1957, 416 pp.

Id. *The Intellectual Heritage of the Early Middle Ages*. Selected Essays edited by Chester G. Starr. Ithaca, Cornell University Press, 1957, xvii-285 pp.

Henry Osborn Taylor. *The Classical Heritage of the Middle Ages*. 4^e^ édition. New-York, Ungar, et Londres, Constable, 1957, xv-416 pp.

La mort du professeur Laistner, survenue en décembre 1959, a privé l'histoire littéraire d'un des meilleurs connaisseurs de l'Occident latin depuis le déclin des lettres classiques jusqu'à la fin de l'âge carolingien. A une science exacte des faits se joignaient chez lui la clarté de l'exposition, la vision des grandes lignes, le goût du détail caractéristique, touchant ou plaisant. Depuis vingt ans, son volume, *Thought and Letters*, constituait une introduction des plus agréables et des plus solides au demi-millénaire qui sépare des grandes invasions les raids scandinaves. L'Empire et l'Église, l'éducation païenne et les chrétiens, la littérature chrétienne du IVe et du Ve siècle forment un premier livre. Le suivant conduit au milieu du VIIIe siècle : Italie, Afrique du nord, Espagne et Gaule, de Boèce à Isidore, puis les savants et les missionnaires d'Irlande et d'Angleterre, des origines à Bède ; enfin le continent européen et la carrière de S. Boniface terminent la première moitié du volume. Le reste est consacré à la littérature carolingienne sous tous ses aspects, sans oublier les langues vulgaires. Une seconde édition revue vient rendre de nouveau possible d'accompagner le savant auteur dans la visite guidée des *scriptoria* et des bibliothèques qui lui furent si familiers.

Voici quelques notes prises en les parcourant avec lui. L'hagiographie ne paraît l'intéresser que parce qu'il le faut bien, sans qu'il la néglige tout à fait. La transmission des œuvres classiques ou le travail théologique le retiennent davantage, au détriment parfois de l'ensemble, car les Vies de saints présentent souvent, avec la réalité historique et même littéraire, des liens plus étroits que les textes des Pères, par exemple. L'auteur observe fort justement que dans l'hagiographie du IXe siècle, époque de stabilité et de prospérité, les thèmes de l'ascétisme et du martyre prennent beaucoup moins de place qu'ils ne feront dans la période suivante, jusque vers le début du XIe. Pour la production d'Héric d'Auxerre, il ne suffisait pas de renvoyer à l'édition de la *Vita Germani* (*BHL.* 3458), facilement accessible dans l'édition de Krusch, mais encore aux deux livres de Miracles (*BHL.* 3462).

Les remarques sur l'Anonyme de Ravenne (p. 172) seront complétées par l'étude détaillée et la reconstitution du plan général de ce cosmographe, pour les Iles Britanniques, par I. A. Richmond et O. G. S. Crawford (*The British Section of the Ravenna Cosmography*, dans *Archaeologia*, t. 93 [1949], p. 1-50 et planches I-X).

Les pays celtiques et surtout l'Irlande sont trop souvent au-delà de l'horizon. Quand M. L. montre toute la chrétienté occidentale unie sous le sceptre de Charlemagne, en l'an 800, « save the Anglo-Saxon kingdoms and the narrow territories retained by Byzantium in Italy », il oublie complètement les *Scotti* des deux îles et les Gallois. Il n'a que de mauvaises excuses pour ne rien dire de la poésie lyrique irlandaise antérieure au Xe siècle (p. 362), alors que le *Waltharius* est l'objet d'une notice détaillée. Sur la connaissance du grec en Irlande, un témoin qu'il sied d'entendre avant de prononcer un verdict négatif (p. 239) est l'inscription de Fahan Mura, au comté de Donegal, composée et gravée dans la seconde moitié du VIIe siècle et probablement au début de cette période (voir en dernier lieu *Sacris Erudiri*, t. 7 [1955], p. 97-98). Avant Adom-

nán (p. 147), au moins un auteur irlandais méritait d'être cité, celui du *De Mirabilibus Sacrae Scripturae*, qui prit le nom d'Augustin. Aux fondations irlandaises dans le sud de l'Angleterre (Bosham en Sussex et Malmesbury en Wessex, p. 153), on ajoutera au moins Cnobheresburg en Est-Anglie et Hanbury en Mercie (voir ci-dessus, p. 271-274). La différence que trace l'auteur (p. 141) entre l'Église colombanienne (celle d'Iona, de l'Écosse et de l'Angleterre presque entière avant 664) d'une part, et l'Église irlandaise d'autre part, semble une illusion de certains patriotes écossais.

Sur Gildas et les *Hisperica Famina*, sur l'ensemble de la production exégétique irlandaise, en particulier celle du VII^e^ siècle, on aurait pu s'attendre à voir utiliser, dans cette nouvelle édition, des travaux qui ont partiellement renouvelé ou modifié les points de vue, tels ceux de M. B. Bischoff (cf. *Anal. Boll.*, t. 75, 1957, p. 381, notes 5 et 6). Il ne semble pas que M. L. ait entrepris une mise à jour systématique. Il s'est contenté du hasard de ses vastes lectures.

Concernant les *rhythmi* de 8 et de 15 syllabes, leurs origines et leur évolution, bien des progrès ont été réalisés, en ces dernières années, que M. L. passe sous silence (p. 331) ; mais son chapitre sur la poésie de l'époque carolingienne (p. 330-361), avec ses textes bien choisis et traduits en appendice (p. 389-398), restera une des plus charmantes introductions à cette littérature. Les dialectologues ne voient plus, dans la version romane des Serments de Strasbourg, « the immediate predecessor of Old French » (p. 273), mais bien du lorrain ou du wallon ; et ce n'est pas sans doute le plus ancien spécimen d'une langue de ce groupe, vu que S. Boniface, nous a conservé, dans une lettre où il se plaint de S. Virgile de Salzbourg (éd. TANGL, *Epist.* 68, p. 141, ligne 11), quelques mots d'un dialecte alpin, ancêtre du romanche ou du ladin.

La note 2 de la page 166, qui est nouvelle, apporte un heureux complément à la liste des manuscrits de l'Histoire ecclésiastique de Bède dressée par l'auteur dans son précieux ouvrage *Hand-List of Bede Manuscripts* (Ithaca, 1943) : le *Phillippianus* 2701, que l'on tenait pour perdu, appartient depuis une dizaine d'années à la collection de M. Martin Bodmer.

Bède, en 731, au dernier chapitre de son Histoire, écrivait de lui-même qu'entré à sept ans à Saint-Pierre de Wearmouth, il y résida toute sa vie (*cunctumque ex eo tempus vitae in eiusdem monasterii habitatione peragens*). Cette assertion doit s'entendre également de Saint-Paul de Jarrow, fondation toute voisine, qui ne formait avec la première qu'une seule communauté. Elle ne tient pas compte de quelques brèves excursions : Plummer notait (*Baedae Opera Historica*, t. 1, p. XVI) que, dès avant 721, Bède s'était rendu à Lindisfarne, et qu'en 734 il irait à York. M. L. rappelle ces détails et se demande si le moine northombrien n'aurait pas visité également Cantorbéry (p. 114). Son argument en faveur de cette hypothèse est purement littéraire : certains ouvrages rares ont été accessibles à Aldhelm comme à Bède. S'il fallait en exclure la consultation sur place à Cantorbéry, pense-t-il, on devrait supposer que le prêt de manuscrits, en vue de leur collation ou de leur copie, était organisé déjà d'une manière aussi développée qu'il le sera à l'époque d'Alcuin. Nous tenons pour plus que probable la seconde suggestion : non seulement elle se confirme par bien des passages de la correspondance de S. Boniface, mais une exploration par Bède de la bibliothèque de Cantorbéry avant l'année 731 (ou 732) est exclue, du fait qu'il n'eut connaissance qu'après l'achèvement de

son Histoire ecclésiastique de tout le dossier des *Interrogationes Augustini et Responsiones Gregorii*, inséré au livre I, chap. 27. Ce chapitre est hors de proportion et le plus long de tous (à part le chap. 31 du livre V, où est transcrite *in extenso* la lettre de Ceolfrid au roi Nechtan). S'il l'avait découverte plus tôt, Bède aurait distribué autrement la matière du chapitre 27 de son premier livre. On ne saurait, du reste, traiter à fond ce sujet sans déterminer d'abord dans lesquels de ses ouvrages et à quels moments de sa carrière Bède recourut à ces auteurs rares. Rien, en fait, n'indique qu'il ait jamais vu de ses yeux la métropole ecclésiastique de l'Angleterre. D'un voyage à Malmesbury, résidence d'Aldhelm jusqu'en 705 au moins, avant qu'il fût fait évêque de Sherborne et mourût en 709, il ne saurait être question : le peu que Bède rapporte de l'évêque du Wessex, Haeddi, il l'a appris par Pecthelm, ancien diacre d'Aldhelm ; mais il connaissait les œuvres de ce dernier (livre V, chap. 18).

Quelques fautes à corriger : p. 192, pour *Sacramentum*, lire *Sacramentarium ;* p. 334, lire : DE GHELLINCK ; p. 338, lire : *de proprio lumine ;* p. 356, dans la citation de la *Vita Germani* d'Héric d'Auxerre, lire : *Omnia se subter ;* p. 364, ligne 4, dans la traduction d'Éginhard, lire *kings* au lieu de *kinds*. En fait de connaissance de l'Écriture, la confusion de Cana et de Canaan (p. 377) montre une moindre familiarité avec le quatrième Évangile qu'avec les Actes des Apôtres, domaine de prédilection du regretté érudit.

Dans *The Intellectual Heritage of the Middle Ages*, un élève de M. L. a rassemblé, sous la direction du maître, quinze articles, notices et comptes rendus développés, édités çà et là de 1925 à 1953. L'absence d'un index rendra difficile l'utilisation courante d'un volume qui touche à tant d'objets divers, depuis Orose jusqu'à Christian de Stavelot. Relevons en particulier les essais sur l'Histoire ecclésiastique de Cassiodore, sur le *De Vita contemplativa* de Pomerius, sur l'attitude de l'Église devant l'astrologie, mais arrêtons-nous aux cent pages consacrées à Bède : le connaisseur des classiques et des Pères, sa bibliothèque, les versions latines du livre des Actes qu'il a eues sous les yeux, le Pénitentiel qui lui est attribué à tort.

Dans le texte de ce dernier, manuscrit provenant de Fleury, M. L. a mal compris *arma eius* comme signifiant « les armes de Dieu » (p. 168, note 9). Il s'agit des armes de la *sacerdotalis auctoritas*, qui vient d'être mentionnée, c'est-à-dire des instruments ou des outils du prêtre dans son ministère, énumérés ensuite : le psautier, le lectionnaire, et le reste ; comparer le texte, clair à souhait, des *Canones Aelfrici* (XXI, MIGNE, *P.L.*, t. 139, col. 1473). M. L. est un peu injuste d'écrire qu'Adomnán d'Iona, parmi les auteurs de pénitentiels, est le seul qui ait mérité de devenir illustre dans les lettres : sa liste contient aussi le nom de S. Colomban.

Pour la connaissance que Bède aurait eue du livre 37 de l'Histoire naturelle de Pline et dont il ferait preuve uniquement à propos des pierres précieuses énumérées au livre de l'Apocalypse, il est vrai que ses termes se rapprochent de ceux du Naturaliste à telle enseigne que l'intermédiaire d'Isidore ou de Cassiodore soit à exclure ; mais il reste hors de doute que ce passage de Pline en particulier a circulé comme simple extrait, à cause de son intérêt lexicographique, et qu'il faudrait songer, comme source immédiate, soit à une col-

lection irlandaise, soit à un glossaire développé. Celui de Leyde, anglo-saxon et latin, remonte à l'époque de Bède et donne aux pierres précieuses un paragraphe entier (éd. J. H. Hessels, *A Late Eighth-century Latin-Anglo-Saxon Glossary* [Cambridge, 1906], p. 43).

L'essai, alerte et bien conduit, sur Christian de Stavelot et son commentaire de l'Évangile selon S. Mathieu aurait beaucoup gagné à subir quelques révisions depuis 1927. Par deux fois, M. L. insiste sur le fait que « l'abbaye ardennaise », qui n'était pas, du reste, au cœur de la forêt du même nom, mais plutôt vers sa lisière septentrionale, passa du diocèse de Maestricht à celui de Liège (pp. 217, 229). Il s'agit, en fait, d'un déplacement du même siège épiscopal, antérieur de plus d'un siècle au *floruit* de Christian. Que S. Remacle ait établi une véritable abbaye à Cugnon, avant celle de Stavelot-Malmedy, semble une erreur : cette fondation, pour laquelle tout était prêt, ne fut jamais réalisée.

A propos de la connaissance du grec chez les Irlandais, il est téméraire de fonder sur un seul exemple l'existence du sobriquet *graecus*, au sens d'helléniste : le personnage qui aurait reçu ce surnom, Tuti Grecus ou Dobda Grecus, en Bavière, au VIII^e^ siècle, ne faisait que latiniser son nom celtique de Dub Dá Chrích (voir ci-dessus, p. 95, note 1).

L'intéressant passage particulier à Angelomus de Luxeuil sur Melchisédech et l'origine de son nom, qu'il dit avoir trouvée *in cuiusdam* (variante : *quodam*) *vetusto volumine*, peut fort bien remonter, comme le montre M. L. (p. 190-191), aux *Homiliae mixtae* d'Origène. Il nous paraît vraisemblable, cependant, que l'intermédiaire ici a dû être un des commentaires irlandais sur l'Écriture. M. L. y perçoit un écho de la version syriaque du Livre d'Adam et Ève, et l'on sait que les *Scotti* avaient accès à des versions latines anciennes de ce genre d'apocryphes, auxquels ils n'hésitaient pas à recourir, en particulier, pour y cueillir des *interpretationes nominum* plus ou moins fantaisistes. Les réflexions de l'auteur à propos de la bibliothèque, relativement mal connue, de Luxeuil au IX^e^ siècle (p. 198-201) sont empreintes de beaucoup de perspicacité : il s'agit de deviner quels ouvrages a pu posséder ou emprunter Angelomus. M. L., pourtant, n'est-il pas tombé dans un piège contre lequel il nous met souvent en garde? En maints cas, Angelomus a dû recourir simplement, non aux auteurs eux-mêmes, mais à quelque glossaire, moins concis que la plupart de ceux qui nous sont parvenus, pour les étymologies notamment.

On regrettera que l'auteur n'ait mis à jour que çà et là ses notes et références antérieures. Il lui eût été aisé de renvoyer à des ouvrages, maintenant publiés, qui étaient en préparation et dont il se sert ailleurs à un autre sujet : ainsi pour l'édition des *Bedae Opera de Temporibus* de M. C. W. Jones, imprimée en 1943 (p. 125, note 21), ou à propos de notes vieilles de trente ans et plus concernant le Registre de Grégoire le Grand (p. 129, note 32). Au début de son excellent essai sur les versions latines du livre des Actes utilisées par Bède (p. 130), M. L., pour démontrer un point délicat de la chronologie des écrits de Bède, ne se réfère même pas à la discussion plus achevée qu'il en a donnée lui-même, quelques années plus tard, dans sa propre édition de la *Retractatio;* ainsi fait-il perdre son temps au lecteur en l'obligeant à prendre connaissance d'une étude qui, pour intéressante qu'elle soit, appartient au genre des travaux préparatoires et dont les références utilisent les éditions anciennes, remplacées depuis des années par celle de M. L. De même (p. 150), il signale le peu de confiance

que mérite une série de variantes de Wordsworth et White, forcés de recourir, pour le témoignage de Bède, à des travaux moins satisfaisants ; mais pas un mot ne guide le lecteur vers le texte qu'il en a donné lui-même et qu'il met à la base de sa dissertation. — P. 173, col. 2, ligne 2, pour *clamore*, lire *clamare*.

Sous un titre fort semblable à celui de l'ouvrage précédent, H. O. Taylor avait donné, en 1901, une étude de fond retraçant la transition du paganisme au christianisme, dans le goût et l'idéal littéraires. Cette vaste fresque s'étend plus loin dans le passé que celle de M. Laistner. Elle a connu un succès assez soutenu pour justifier une réimpression, où la bibliographie est mise à jour.

P. Grosjean.

Johannes Duft. *Sankt Otmar.* Die Quellen zu seinem Leben, lateinisch und deutsch. Zurich, Carta Verlag, 1959, 96 pp., 10 pl. (= *Bibliotheca Sangallensis*, 4).

Le modeste établissement que le moine irlandais Gall s'était construit sur les bords de la Steinach et près duquel s'organisa une petite colonie d'ermites eût été voué sans doute à un lent déclin, si l'Alaman Othmar, prenant la relève, ne l'avait transformé en une abbaye, sous la règle de S. Benoît. Grâce à cette initiative, le monastère, qui conserva le nom de Saint-Gall, allait devenir un rayonnant foyer de civilisation.

La personnalité de S. Othmar, cependant, n'a pas reçu, de la part des historiens, tout le relief qu'elle mérite. M. Duft, conservateur de la Bibliothèque du canton de Saint-Gall, estime que le second et véritable fondateur de la grande abbaye devrait sortir davantage de l'ombre de son prédécesseur où on l'a trop souvent maintenu. Le XII^e^ centenaire de la mort du saint (16 novembre 759) fournit à M. D. une occasion fort opportune de rééditer, au moins partiellement, et de traduire en langue allemande les principales sources de l'histoire d'Othmar, dont il apprécie favorablement, pour l'ensemble, en dépit de quelques mobiles tendancieux, la valeur documentaire. Voici ces textes.

La Vie *BHL.* 6386 est l'œuvre du diacre Gozbert (830), retravaillée au point de vue du style par Walafrid Strabon (entre 834 et 838). La dernière édition, par G. Meyer von Knonau, datait de 1870. M. D. nous en donne d'abord les neuf premiers chapitres, proprement biographiques, et, ensuite, des *Miracula* les chap. 10, 14, 15 et 17, où le rôle du saint est plus marquant. Le texte est celui du manuscrit 257 d'Einsiedeln, du X^e^ siècle, celui-là même qui a servi de base à B. Krusch pour éditer la Vie de S. Gall par le même Walafrid. En outre, M. D. énumère 22 autres témoins, qui vont du IX^e^ au XII^e^ siècle ; il les a interrogés, mais n'a pas cru indispensable à son but le soin d'établir un appareil critique, le bon latin de l'hagiographe s'étant assez correctement transmis.

Suit le chapitre de la *Relatio Ysonis* (*BHL.* 6387). L'écolâtre Ison († 871) y présente un essai chronologique consciencieux, sous le titre : *Adbreviatio tem-*

porum. Ici, c'est le manuscrit 560 de la Bibliothèque cantonale de Saint-Gall, du XI^e^ siècle, qui a été reproduit.

Des *Casus monasterii Sancti Galli*, chroniques rédigées successivement par Ratpert (jusqu'en 884) et par Ekkehard IV (jusqu'au milieu du XI^e^ siècle), on a imprimé les paragraphes qui se rapportent à Othmar. Nous les lisons, respectivement, d'après les manuscrits 614 et 615 de Saint-Gall.

M. D. a examiné aussi quelques sources liturgiques et diplomatiques. Il a retenu, notamment, trois annonces de la fête du saint qui furent insérées, à l'abbaye, dans des martyrologes anciens (Wandelbert, Adon).

L'auteur termine par un « Nachwort » où il porte un jugement motivé sur la personne et l'action de S. Othmar, replacées dans le cadre de l'époque. Les notes de cet exposé lui ont permis de passer en revue la bibliographie du sujet.

L'exécution d'un pareil plan aurait pu produire un livre sans grâce et d'une densité excessive. Tout au contraire, auteur et imprimeur ont réalisé un petit miracle, digne de l'édition helvétique : la typographie est parfaite, les pages sont bien aérées, plusieurs facsimilés, dont deux miniatures reproduites en couleurs, ainsi que le cartonnage, orné d'une belle xylographie, témoignent d'une technique impeccable. Bref, un charme à la fois pour l'œil et pour l'esprit.

M. Coens.

Ursmar Engelmann, O.S.B. *Der heilige Pirmin und sein Missionsbüchlein*. Constance, J. Thorbecke, 1959, 100 pp., 4 pl., 1 carte (= *Reichenau Bücherei*, 1).

Tout comme Saint-Gall a créé une *Bibliotheca Sangallensis*, Reichenau vient d'inaugurer sa *Bücherei :* publications qu'on dirait jumelles, par le format et par la présentation.

Le présent opuscule, dédié à la mémoire de Dom Gall Jecker († 1956), qui a si bien mérité de S. Pirmin (voir *Anal. Boll.*, t. 46, 1928, p. 417-418), a pour objet le petit recueil catéchétique composé par le saint sous un titre d'une latinité assez barbare : *Scarapsus* (extraits) *de singulis libris canonicis*, et qu'on appela ensuite les *Dicta Pirminii*.

S. Pirmin, on le sait, fut un grand voyageur. Ayant fondé Reichenau en 724, il en partait bientôt vers Murbach en Alsace, qui fut érigé en 728 et d'où il repartit dès 730 pour d'autres lieux. Il devait mourir à Hornbach, le 3 novembre 753. Dans son introduction, Dom Engelmann retrace, avec une carte à l'appui, ces multiples activités. Il insiste sur les attaches qui reliaient Pirmin à ses origines wisigothiques et qu'on peut déceler aussi dans le vade-mecum de l'apôtre itinérant. Ce livret semble avoir été conçu un peu à la manière de la prédication de S. Martin de Braga aux paysans. Outre l'influence de S. Augustin, on y retrouve celles d'Isidore de Séville, de Julien de Tolède, de Césaire d'Arles.

Le texte des *Dicta Pirminii* a été repris par Dom E. à l'ouvrage de G. Jecker, *Die Heimat des hl. Pirmin ;* c'est celui du codex 199 d'Einsiedeln, écrit vers l'an 800. On nous en donne ici, en regard,

la première traduction allemande, qui recevra, nous n'en doutons pas, un bon accueil, notamment de la part des missiologues.

M. Coens.

Iso Müller, O. S. B. *Die Florinusvita des 12. Jh.* Extrait du *Jahresbericht der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft Graubünden*, t. 88 (1958), p. 1-58.

L'archiviste bien connu de l'abbaye de Disentis continue à reviser le dossier des saints de la Suisse (cf. *Anal. Boll.*, t. 73, 1955, p. 509-511, et t. 75, 1957, p. 251-253). Annoncée dès 1957 (ibid., t. 75, p. 251), voici son étude sur S. Florin de Rhétie, second patron du diocèse de Coire, fêté le 17 novembre. Bien que le culte de cet ermite soit ancien et qu'il ait été répandu aussi bien dans la Suisse actuelle que dans une partie de l'Autriche et de l'Allemagne méridionale, particulièrement au moyen âge, d'assez rares répertoires mentionnent S. Florin. Deux Vies de lui sont parvenues jusqu'à nous ; elles ont été publiées par nos prédécesseurs : la première (*BHL.* 3064), dans le catalogue des manuscrits hagiographiques de Bruxelles (t. 1er, 1886, p. 122-127), d'après un manuscrit du XIIIe siècle ; une autre (*BHL.* 3063), extraite du *Magnum Legendarium Austriacum*, dans les *Analecta* (t. 17, 1898, p. 199-204), d'après un manuscrit du XVe. Ce second texte avait été collationné sur une copie que l'abbé de Sainte-Marie de Garsten avait fait exécuter pour les bollandistes, en 1689, sur un manuscrit de son monastère. Laquelle de ces Vies est la plus ancienne ? Les auteurs de la *Bibliotheca hagiographica latina* ont opté en faveur de la deuxième ; ce choix, corroboré depuis par plusieurs historiens récents, l'est aussi par Dom Müller.

Il commence par examiner la tradition manuscrite. Le recueil de Garsten a en effet été retrouvé. Depuis la suppression de l'abbaye par Joseph II, en 1787, il est conservé à Linz (n° 240, ancien 76). Pertz, dans ses prospections de bibliothèques, l'avait déjà repéré (cf. *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. 10, 1851, p. 611), mais il le datait erronément du XIIIe siècle — datation à laquelle les bollandistes se sont référés (sans cependant l'avoir établie eux-mêmes, contrairement à ce qu'affirme Dom M., p. 4, note 5). Dom M. fait valoir de bonnes raisons pour le reporter au XIIe siècle. Il donne ensuite une édition critique de la *Vita Florini* d'après le manuscrit de Garsten. Soit dit en passant, ce texte est sensiblement le même que celui qu'ont publié les *Analecta*. Dom M. le soumet à une enquête minutieuse, quant à la forme (latinité, style, rimes, cursus) et quant au fond. Dans cette section il s'attache avec un soin particulier, et non sans succès, à séparer le bon grain de l'ivraie. Il ressort, au terme de son enquête, que si la version actuelle de la *Vita* fut rédigée au XIIe siècle, à des fins liturgiques, et bien qu'on y reconnaisse l'exploitation de quelques inévitables thèmes légendaires, on y décèle néanmoins nombre de données pré-

cieuses, certaines remontant bien près de l'époque à laquelle S. Florin aurait vécu, au VII^e siècle — hypothèse qui ne manque pas de fondements sérieux.

L'auteur a utilement mis à profit les travaux d'un confrère, Dom Scheiwiller ; il le mentionne dès le début (p. 3) et, en général, leurs conclusions ne diffèrent pas notablement. Si donc la présente étude n'apporte aucun élément nouveau de réelle importance, elle consolide et précise utilement des positions déjà acquises. Sur un point toutefois l'auteur fournit des compléments en partie inédits, savoir sur le culte de S. Florin, en particulier à Coblence.

Dom M. ne traite pas *ex professo* du problème de la dépendance littéraire. Il se contente, pour la plupart des cas, de renvoyer, dans les notes de son édition, à la *Vita Lucii* et, plus souvent, à la *Vita Placidi*. Nous n'oserions affirmer que toutes les comparaisons sont convaincantes. Ainsi, par exemple, à propos du miracle de la coupe d'eau changée en vin (pp. 9 et 34-35), où Dom M. décèle une influence possible, soit de la légende de S^te Vérène de Zurzach, soit de certaines tombes gallo-romaines représentant un personnage qui tient en main une coupe ou une cruche. Cette espèce de miracle est fort répandue. Ne sommes-nous pas en présence d'une « Gleichartigkeit ohne Entlehnung » comme s'exprime H. Günter dans son ouvrage *Psychologie der Legende*[2] (Fribourg-en-Brisgau, 1949), que Dom M. cite à plusieurs reprises? Le dernier mot sur maints aspects de dépendance littéraire dans la *Vita Florini* n'est pas encore dit. Dom M. lui-même le prouve. Scheiwiller pensait que le pèlerinage à Rome des parents de Florin était un parallèle (« ein Gegenstück ») de la *Vita Lucii*. Dom M. y voit pour sa part — et ses arguments sont fort intéressants — un trait ancien et authentique.

J. VAN DER STRAETEN.

Joseph A. FISCHER. *Der Hl. Lantbert, Bischof von Freising (937-957) und seine Zeit.* Munich, Fr. X. Seitz, 1957, 77 pp., ill.

ID. *Lantbert von Freising. Der Bischof und Heilige.* Ibid., 1959, 108 pp., ill. (= *Beiträge zur altbayerischen Kirchengeschichte*, 21, 1).

Ces deux publications, excellentes chacune en son genre, furent entreprises à la demande du cardinal Wendel, archevêque de Munich et de Freising, pour célébrer le millénaire de la mort de S. Lambert. Leur aspect assez différent provient de leur destination respective. L'une s'adresse aux fidèles (« Volksausgabe »), l'autre aux historiens (« Wissenschaftliche Darstellung »). La modeste apparence de la brochure populaire ne doit pas faire sous-estimer la somme d'information condensée en moins de 80 pages. Si l'auteur a réduit les références au minimum, c'est parce qu'il n'avait d'autre intention que de présenter un ouvrage de lecture facile et agréable. Il se réservait, en effet, de fournir tous les détails nécessaires dans son ouvrage scientifique, d'allure également modeste, mais très fouillé et apportant quantité de renseignements de première main. Richesse

de contenu qu'on apprécie, car elle nous aide à voir clair dans le cas de S. Lambert, où sont accumulées, comme à plaisir, les anomalies.

Nous ne nous attarderons guère à la première partie du livre, qui est biographique. L'auteur y rassemble avec beaucoup de sens critique tout ce qu'il a pu recueillir dans les sources sur la vie et l'œuvre de l'évêque de Freising : origines familiales, nomination épiscopale, relations avec Otton Ier (avant l'accession de ce dernier à l'empire), attitude lors des invasions hongroises, action pastorale, mort. C'est la seconde partie, où M. F. traite du culte de S. Lambert, qui retiendra plutôt notre attention. Ce chapitre est aussi notablement plus développé que dans la plaquette de vulgarisation ; en outre, depuis la publication de celle-ci, il a pu être enrichi de découvertes ultérieures.

Décédé le 19 septembre 957 (date établie par M. F.), Lambert de Freising est qualifié de saint, moins de cent ans après. Dès le XIe siècle, en effet, on rencontre dans les documents des expressions telles que : *ad lectum sancti Lamberti, ad sepulchrum beati Lamberti*, ou encore, au XIIIe, *sub tempore sancti Lantberti episcopi*. Et cependant — premier fait étrange — l'évêque n'était pas à cette époque l'objet d'un culte liturgique, pas même à la cathédrale. M. F. le constate formellement : « Les plus anciens calendriers et nécrologes de Freising, datant des Xe et XIe siècles, inscrivent au 19 septembre le décès de Lambert, mais sans lui décerner le titre de saint. Dans les litanies correspondant à ces calendriers on remarque l'invocation de S. Corbinien, point celle de S. Lambert » (p. 44, note 26). Il en est ainsi dans tous les missels et bréviaires antérieurs au XVe siècle. Constatation d'autant plus étonnante qu'il semble bien que vers le milieu du XIVe siècle, au plus tard, une *elevatio* ou *translatio* de S. Lambert avait eu lieu (cf. p. 46).

Voici une seconde anomalie — qu'on pourra considérer soit comme la conséquence, soit comme la cause de la première. Alors qu'à Freising le tombeau de S. Lambert était un objet de vénération, puisqu'on y faisait des donations (*exceptis decimis areę nostrę, que antea ad sepulchrum beate memorię Lamperti episcopi pertinebant*, acte de 1142 ; p. 42), aucun clerc ne fut amené à composer une *Vita* de celui qu'on y vénérait — chose si courante dans la littérature hagiographique. Le compilateur du Clm 23846, légendier rédigé au XVe siècle, se voyait obligé de le reconnaître : « De S. Lamperto episcopo qui fuit episcopus frisingensi (*sic*) non habetur legendam (*sic*) » (cité p. 53, note 39). Mises à part les *lectiones* du bréviaire, fort récentes d'ailleurs, Lambert de Freising n'a donc jamais eu de *Vita*.

Il est un troisième sujet d'étonnement, dont M. F. ne parle pas (ce qui peut surprendre également). C'est l'absence, dans les *Acta Sanctorum*, de toute mention de S. Lambert de Freising. Au moment où nos prédécesseurs publiaient le volume de Septembre qui aurait dû contenir son nom, Lambert était, à Freising même et dans le diocèse, un saint publiquement vénéré. La raison de cette omission nous échappe.

Il est certain, en tout cas, qu'on ne peut pas la chercher dans le fait qu'ils auraient identifié Lambert, évêque de Freising et confesseur (fête le 18, parfois le 19 sept.), avec son homonyme, évêque de Maastricht et martyr (fête le 17 sept.) ; ils l'auraient alors rangé au moins parmi les *praetermissi*. Au surplus, il semble que cette identification n'a jamais été faite, bien qu'a priori on eût pu s'y attendre, les dates de fête étant contiguës. Au contraire, les documents s'y opposent formellement. Le martyr de Liège était honoré à Freising, le 17 septembre, dès la fin du VIII^e^ siècle, avant même la naissance du futur évêque (voir p. 61). Plus tard, après la mort de ce dernier, les deux saints ont toujours été clairement distingués, et quant à leur date de mort et quant à la pratique du culte : « Von dem Zeitpunkt an, von dem der Freisinger Bischof Lantbert in den Kalendarien (Nekrologien) auftaucht, vom späten 10. Jahrhundert an, wird er von dem Martyrerbischof stets unterschieden : dieser wurde am 17. September offiziell-liturgisch gefeiert, von jenem ist allenfalls, bis ins 15. Jahrhundert, zum 19. September lediglich der Tod verzeichnet » (p. 62).

Ce n'est que vers la fin du XVI^e^ siècle que l'évêque de Freising remplacera graduellement, dans le culte officiel du diocèse, Lambert de Maastricht. M. Zender, auteur d'un important ouvrage dont il sera parlé au cours d'un prochain Bulletin, explique ce changement par l'oubli dans lequel le culte de S. Lambert de Maastricht était pratiquement tombé à l'époque moderne (*Räume und Schichten mittelalterlicher Heiligenverehrung in ihrer Bedeutung für die Volkskunde*, Dusseldorf, 1959, p. 34). Il faudra également tenir compte, pensons-nous, des aspirations nationales en plein essor à partir du XV^e^ siècle et qui auront incité les évêques de Freising à exalter des saints du terroir. La longue liste des « Kultstätten » que donne M. Zender, présente quelques cas où il n'a pu être établi si le S. Lambert dont l'église porte le nom était celui de Maastricht-Liège ou celui de Freising. Il n'est pas impossible, de fait, que la substitution du second au premier ait engendré une certaine confusion dans l'esprit des contemporains. Mais, précisons-le, rien ne permet de supposer qu'il en ait été ainsi durant le moyen âge.

Reconnu officiellement à partir des premières années du XV^e^ siècle, peut-être dès la fin du XIV^e^, le culte de S. Lambert de Freising se répandit rapidement dans le diocèse, mais sans pénétrer — c'est un dernier paradoxe — dans les abbayes et les monastères. Presque en même temps, la légende s'en mêla. M. F. montre comment les différents traits de cette légende peuvent s'expliquer par des parallèles hagiographiques et comment ils passèrent dans la contexture biographique de S. Lambert puis, de là, dans quelques textes liturgiques.

Ce fut surtout à la cathédrale qu'on célébra le culte du saint évêque. La tombe, attestée dès le XI^e^ siècle, on se le rappelle, devint tout naturellement le centre et le symbole de l'hommage des fidèles. Aussi chaque époque lui imposa-t-elle son goût propre et ses transformations. Les récentes solennités organisées à l'occasion du millé-

naire de la mort du saint permirent de restituer à ce monument, situé dans la crypte depuis le XVIII^e siècle, une sobriété plus en harmonie avec son antiquité.

A la fin de son exposé, M. F. donne un rapide aperçu de l'iconographie de S. Lambert. La plus ancienne représentation (sous forme de médaillon) remonterait au XII^e siècle : l'auteur l'a reproduite dans ses deux ouvrages. A partir du XV^e siècle, diverses images apparaissent, inspirées plus ou moins par la légende. Assez fréquemment l'évêque est montré avec un agneau à ses pieds. Cet attribut pourrait avoir été inspiré par le nom : *Lam*-bertus.

M. F. a retardé d'environ deux ans la publication de sa dissertation, dont nous nous plaisons en terminant à louer l'objectivité, afin de relater les diverses activités organisées lors du millénaire de la mort de son héros. Il y a d'abord, de la plume de M. F., un compte rendu des fêtes qui eurent lieu à Freising en 1957. Notons la liste (p. 85) de quelques contributions sur S. Lambert publiées à cette époque. Suit un panégyrique du saint par le vicaire général, Mgr. J. Fuchs. Vient enfin, à l'intention du public non initié aux difficultés de la critique hagiographique, un exposé assez condensé mais fort clair, par A. W. Ziegler, des rapports entre la légende et l'histoire dans le souvenir de S. Lambert.

J. VAN DER STRAETEN.

Konrad ALGERMISSEN. *Persönlichkeit und Charakter des Bischofs Bernward von Hildesheim.* Extrait de *Unsere Diözese in Vergangenheit und Gegenwart*, t. 27 (Hildesheim, 1958), 65 pp.

Richard DRÖGEREIT. *Die Vita Bernwardi und Thangmar.* Extrait de la même revue, t. 28 (1959), 46 pp.

Karl-August WIRTH. *Die Nachrichten über Begräbnis und Grab Bischof Bernwards von Hildesheim in Thangmars Vita Bernwardi.* Extrait de *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, t. 22 (1959), p. 305-323, ill.

S. Bernward, évêque d'Hildesheim, marqua profondément son époque, non pas tant par l'importance de ses réformes que par la variété de ses talents et le rayonnement de ses vertus. Saxon de souche noble, ayant joui d'une éducation soignée et subi durant sa jeunesse d'heureuses influences, il défendit son évêché contre les envahisseurs, encouragea les arts et la civilisation et éleva le niveau spirituel de ses ouailles. C'est tout cela que s'efforce de mettre en lumière Mgr Algermissen, professeur de théologie à Hildesheim et auteur de nombreux articles sur l'histoire religieuse de sa région.

L'accent est mis sur les qualités morales et humaines de la personne ; on passe sous silence le rôle politique joué par l'éducateur d'Otton III et l'ami d'Henri II. Promoteur des arts, S. Bernward était artiste lui-même. Mgr A. donne une liste détaillée des œuvres qui lui ont été attribuées ou qui furent exécutées sous son inspiration. Il fait ressortir la valeur de ces objets, d'une

technique parfois hardie, et tâche en même temps de retrouver la personnalité morale de son héros dans l'esprit, l'âme, la conception de vie qui s'y expriment ; comme il s'y emploie également dans deux articles complémentaires de la même revue, l'un antérieur à celui que nous présentons (*Die Erztüren St. Bernwards im Dom zu Hildesheim*, 1958), l'autre postérieur (*Die Bernwardsleuchter in ihrer künstlerischen Formgestaltung und ihrem weltanschaulichen Gehalt*, 1959).

Contrairement à ce qu'on aurait pu prévoir, le culte de S. Bernward ne fleurit pas sur sa tombe dès le lendemain de son décès (20 novembre 1022). Son successeur, S. Godehard (1022-1038), fut canonisé avant lui, en 1131. Bernward ne le fut qu'en 1193. Faut-il chercher l'explication de ce retard dans la lutte autour de Gandersheim, qui opposa l'évêque d'Hildesheim et son suffragant de Mayence et ne cessa que plusieurs années après la mort de Bernward ? Nous serions porté à le croire ; Mgr A. ne se prononce pas à ce sujet. Les pages (15 à 22) où il traite de l'évolution du culte de S. Bernward seront précieuses pour l'hagiographe.

De même, celles où il résume sa critique des sources. Le document fondamental sur S. Bernward est la *Vita* composée par Thangmar, le maître qui lui enseigna les arts libéraux (*BHL.* 1253 = *V.B.*), Écolâtre pendant la majeure partie de son existence, Thangmar connut Bernward de fort près ; sa sincérité, par ailleurs, est au dessus de toute suspicion : « de veritatis studio in tali viro minime dubitaveris », note Pertz (*M. G.*, Script., t. 4, p. 754). Jugement que l'on peut maintenir, à condition de le préciser. Vers l'année 1880, un conservateur de la bibliothèque capitulaire d'Hildesheim, J. M. Kratz, frappé par certains caractères de la *V.B.* (silences, anachronismes), la passa au crible d'une critique plus pénétrante. Il constata que, dans sa teneur actuelle, la *V.B.* ne pouvait être de la plume d'un seul et même rédacteur. Le manuscrit de Kratz ne fut pas publié ; ses recherches ne restèrent cependant pas vaines. Plusieurs historiens en firent leur profit ; Mgr A. a bien fait de s'en inspirer également, sans quoi l'esquisse eût risqué d'être partiellement faussée. En effet, Thangmar ne survécut pas à son ancien élève, comme il avait toujours été admis, mais mourut une vingtaine d'années avant (vers 1002). Il ne pouvait donc être l'auteur des derniers chapitres de la *V.B.*

Ces conclusions, Mgr A. les propose comme entrée en matière. M. Drögereit, par contre, fait de l'examen de la *V.B.*, en tant que document historique, l'objet de ses investigations. Il nous expose dans des pages très denses le résultat de recherches personnelles, qui n'ignorent pas les nombreux travaux de ses prédécesseurs. Il commence précisément, en guise de *status quaestionis*, par résumer les différents jugements portés sur la *V.B.* au cours du dernier siècle, aperçu fort intéressant et qui permet de mieux comprendre les positions actuelles de la critique.

Parmi les manuscrits qui contiennent la *V.B.*, les deux plus anciens sont : le *codex Hannoveranus* (*CH*), qui comprend le texte complet de la *V.B.* et le *codex Dresdensis* (*CD*), qui n'en comprend qu'une partie. Pertz avait pris le *CH* comme base de son édition ; il le datait du XI^e^ siècle et l'estimait antérieur au *CD*, qu'il plaçait cependant aussi au XI^e^ siècle. Cette opinion a été battue en brèche par Kratz, puis par Dieterich (*Streitfragen der Schrift- und Quellenkunde des deutschen Mittelalters*, Marbourg, 1900). M. D. lui donne le coup de grâce. Sa méthode procède en deux temps : il examine d'abord les deux manuscrits du point de vue paléographique ; ensuite, tout en les soumettant à une critique interne serrée, il compare leur contenu littéraire à des documents contemporains : les Annales d'Hildesheim, les deux recensions de la Vie de S. Godehard (*BHL.* 3581-3582). Voici ses conclusions.

Le *CH* est de la fin du XII^e^ siècle, au plus tôt, et donc postérieur au *CD*, dans lequel on discerne trois mains. a) De la première, contemporaine de Thangmar (dernières années du X^e^ ou début du XI^e^ siècle), est la section comprenant les chapitres 12 à 43 de la Vie (dans la numérotation de Pertz) et décrivant l'histoire, jusqu'environ 1007, du conflit entre Bernward et l'archevêque de Mayence, à propos de l'abbaye de Gandersheim. Nous sommes ici en présence de l'œuvre de Thangmar dans sa teneur originale ; la phrase de Pertz sur la véracité de l'écolâtre d'Hildesheim peut, cette fois, être prise au pied de la lettre. b) De la seconde main (XI^e^ siècle, elle aussi) sont les chapitres 44 et 45 de la Vie. Ce n'est plus, à proprement parler, l'œuvre de Thangmar, puisque ce passage a été rédigé après sa mort ; il se rattache néanmoins encore à lui par une tradition orale proche et fidèle. c) De la troisième main (toujours du XI^e^ siècle) est la *continuatio V.B.*, qui ne nous intéresse pas directement pour le moment.

Le prochain supplément de la *Bibliotheca hagiographica latina* devra par conséquent apporter une légère rectification. Le *CD* ne contient pas un résumé de la *V.B.*, mais plutôt une *recensio antiquior*, bien qu'incomplète par rapport à l'ensemble. Le n° *BHL.* 1254a (la première main du *CD*) doit être attribué directement à Thangmar, nous l'avons vu ; le n° 1254b (seconde main du *CD*) n'est plus qu'indirectement de Thangmar. Dans la *Vita BHL.* 1253, qui reproduit, on se le rappelle, la version du *CH*, il faut considérer comme ajouté par des continuateurs ou par des interpolateurs tout ce qui n'a pas son équivalent dans le *CD*, c'est-à-dire, en bref, les chap. 1 à 11, 23 à 28 (début), 37 (fin) à 38, 40 à 42, 49 à 54 (début), 54 (fin) à 57. Ces chapitres sont d'un siècle et demi postérieurs à la mort de Bernward et dépendent, en outre, littérairement des Annales d'Hildesheim ainsi que des deux recensions de la *Vita Godehardi* (à propos de ce dernier point, M. D. apporte de notables changements aux positions de Dieterich.) « Tout cela, conclut M. D., diminue notablement la valeur historique de la *V.B.* dans la recension du *CH*. Ce document n'en reste pas moins indispensable. Mais là où aucune tradition parallèle ne corrobore son témoignage, il faudra s'en servir avec beaucoup de précaution » (p. 39).

Les responsables des remaniements de la *V.B.* sont à chercher à l'abbaye de Saint-Michel à Hildesheim. L'occasion peut en avoir été fournie par la canonisation de S. Bernward (1193) ou simplement par le désir des moines d'exalter leur illustre fondateur, dont l'étoile

risquait de pâlir devant celle de S. Godehard, déjà canonisé depuis 1131.

On a rattaché le nom de S. Bernward à trois testaments qui datent respectivement des années 996, 1019 et 1022 (publiés par K. Janicke, *Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim*, t. 1er, Leipzig, 1896, nos 38, 62, 67). Seul le premier a des chances sérieuses d'être authentique. Mgr A. admet quant à lui qu'un noyau originel subsiste dans ceux de 1019 et de 1022 ; un historien suisse, W. von den Steinen, défendait même, tout récemment (dans *Deutsches Archiv*, t. 12, 1956, p. 331-362), l'authenticité complète du plus célèbre testament, celui de 1019, qui forme, comme on sait, le chapitre 51 de la *V.B.* Le verdict de M. D. est formel et vraisemblablement sans appel : le testament de 1019, dont la tradition, on s'en souvient, ne remonte qu'à la fin du XIIe siècle, ne contient que des éléments fort sujets à caution ou nettement faux (« nicht einwandfrei oder sogar direkt falsch », p. 37).

A plusieurs reprises, M. D. laisse entrevoir que ses recherches sur la *V.B.* sont susceptibles d'être complétées. Espérons que son travail, enrichi de plus amples développements, paraîtra dans un proche avenir et qu'il se terminera par une édition, en deux colonnes, des *CD* et *CH*, car il n'est pas aisé ni même toujours possible, M. D. lui-même en fait la constatation, de retrouver dans l'édition de Pertz le texte original du *CD*. Le petit risque qu'a pris l'auteur, en ne basant son enquête paléographique que sur les photocopies partielles de Dieterich, serait par le fait même évité.

C'est dans les chapitres 55 à 57, les trois derniers de la *Vita Bernwardi*, qu'il est question de la tombe et de l'ensevelissement de Bernward. M. Wirth était prévenu qu'il ne fallait pas formellement les attribuer à Thangmar ; mais il n'a pas connu les contributions de Mgr A. et de M. D., dont nous venons de parler. Certaines de ses considérations, faites principalement du point de vue de l'histoire de l'art au temps de l'évêque d'Hildesheim, seront donc à nuancer, puisque, comme on l'a vu, les témoignages contenus dans ces chapitres et qu'interroge M. W. ne sont pas antérieurs à la fin du XIIe siècle. J. van der Straeten.

Franz Grivec. *Konstantin und Method, Lehrer der Slaven.* Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1960, 271 pp., 1 pl.

Mgr Grivec est un des hommes dont on peut dire avec le plus de vérité que rien de ce qui touche aux SS. Cyrille et Méthode ne leur est étranger, un de ceux aussi qui ont contribué le plus régulièrement à alimenter la littérature consacrée aux deux frères, apôtres des Slaves : aussi est-ce sans étonnement qu'on voit la liste de ses publications former à peu près le sixième de la bibliographie qui ouvre les pages de son dernier volume.

Celui-ci, destiné au grand public, offre une synthèse harmonieuse, équilibrée, de la vie et de l'activité de ceux auxquels l'auteur se plaît, fort justement, à donner le titre de « didascales » des Slaves. Il est divisé en deux parties, dont on eût aussi bien pu inverser l'ordre : la narratio proprement dite, coupée en un grand nombre de paragraphes (p. 17-239) ; les sources (p. 241-261).

Une des caractéristiques de l'ouvrage est que le commentaire ne s'achève pas avec la mort de l'aîné des frères, Méthode, « tombé au champ de labour » (selon l'expression de Constantin-Cyrille), seize ans après son compagnon, le mardi saint 6 avril 885 ; les cent dernières pages abordent encore les sujets suivants : Wiching et le pape Étienne V, la persécution des disciples de Méthode, Clément le Slave (ou le Bulgare), les écritures glagolitique et cyrillique, la liturgie slave, la survie de l'écriture slavonne et de la liturgie slave en Bohême, la langue slavonne et ses monuments, la technique de la traduction chez Constantin, la littérature slavonne, l'activité littéraire et le style de Constantin, l'*Écrit de la vraie foi*, le caractère de Constantin-Cyrille, le caractère de Méthode, enfin l'attitude de Constantin et de Méthode envers Photius.

A mesure qu'on progresse d'une étape à l'autre, de Thessalonique jusqu'à la disparition de Cyrille d'abord, jusqu'à celle de Méthode ensuite, enfin au delà de cette date, le réseau des sources se complique.

Il est relativement simple pour la première étape, et l'auteur le connaît bien : Vies slavonnes de Cyrille et de Méthode ainsi que Légende italique, celle-ci se rattachant à celles-là par un lien qui, dans les dernières années, a pu être mieux dégagé (*Anal. Boll.*, t. 73, 1955, p. 375-461 ; t. 74, 1956, p. 189-240). La tâche du commentateur y gagne en assurance.

On pourra cependant trouver trop poussée la systématisation par l'auteur de l'idée, chère à S. Cyrille, des « honneurs ancestraux ». On sera libre également d'adopter ou non telle interprétation, que Mgr G. reprend à des devanciers : ainsi la lecture СУРСКУИ (syriaque) pour РОСЬСКУИ (russe), l'adjectif déterminant l'évangéliaire et le psautier lus en Crimée (« Sehr wahrscheinlich ist es, dass Konstantin die syrische Sprache verstand, die syrische Bibelübersetzung kannte und sich bei der Übersetzung der Evangelien in das Slavische an einigen Stellen an die syrische Übersetzung anlehnte », p. 49) ; ainsi encore l'explication du chêne *alexandros*, « protégeant les hommes » (« Doch kann man auch annehmen, dass einige von den halbchristianisierten Phulen griechisch verstanden und die verehrte Eiche absichtlich mit diesem vornehmen Namen benannten, vollbewusst, was der Name bedeutet », p. 53).

Pour la seconde étape, il s'agit de mettre d'accord les données de la Vie de Méthode et celles des lettres ou fragments de lettres pontificales (Hadrien II et Jean VIII), traitant de la personne ou de l'œuvre de l'archevêque de Pannonie. Faute de documents supplémentaires, on tâtonne souvent ici en pleine obscurité. Cela toutefois vaut peut-être mieux que de créer de fausses clartés.

Ainsi, on ignore la région exacte où Méthode fut arrêté avant d'être déporté, par certains évêques allemands, probablement au monastère d'Ellwangen, en Souabe (cf. ci-dessus, p. 222). Mgr G. voudrait que ce fût en Moravie, parce que celle-ci dépendait de l'évêque de Passau, lequel se trouvait alors être Ermenrich († 26 décembre 874), ancien préposé intérimaire d'Ellwangen. Sans vouloir nier la conduite indigne de ce dernier, stigmatisée au fer rouge, pourrait-on dire, par Jean VIII, il nous semble que les textes n'autorisent pas à voir en lui le premier coupable (« Deshalb wird er beschuldigt, dass er der Anstifter und Urheber aller gegen Method verübten Misshandlungen ist », p. 98), même si on admet que sa responsabilité est partagée (« In der Instruktion sind Adalwin und Hermanrich als die eigentlichen Ankläger Methods bezeichnet », p. 97). Il est remarquable en effet que les documents imputent l'action entreprise contre Méthode à l'archevêque de Salzbourg Adalwin († 14 mai 874) : *tu qui fuisti eius a u c t o r deiectionis*, et à l'évêque de Freising Anno († 9 octobre 875) : *cum cunctorum afflictionum sibi a vestratibus illatarum ipse incentor, ipse instigator, immo ipse fueris a u c t o r*. Le mot d'*auctor* n'est pas employé à propos d'Ermenrich de Passau ; celui-ci fait plutôt figure d'exécuteur, acharné à humilier sa victime.

Un autre détail est à relever, au sujet de l'emprisonnement de Méthode. D'une part on nous dit, et nous sommes porté à le croire : « Es ist höchst interessant, wie umsichtig die bayerischen Bischöfe den Verbannungsort für den Erzbischof Method aussuchten, um ihn sicher verheimlichen zu können... Im abgelegenen Ellwangen konnten die dem Bischof Ermenrich persönlich bestens bekannten Mönche eine Appellation an Rom leicht unterbinden » (p. 100). D'autre part, on lit : « In der päpstlichen Instruktion für den Bischof Paul von Ancona wird nachdrücklich hervorgehoben, dass der gewaltsam festgenommene Method drei Jahre lang durch viele Boten und Briefe an den Papst appelliert hat. Diese Appellationen hat wohl Fürst Kocel vermitteln können, der in Deutschland mehrere Bekannte hatte und mit Rom in Verbindung stand » (p. 98).

D'un côté, donc, Méthode est au secret absolu ; de l'autre, il communique, par voie directe ou indirecte, avec Rome ; on voit la contradiction. Elle s'accroît de tout le poids du reproche fait par Jean VIII à Anno de Freising : *Insuper et cum proprium sancti Petri hominem te diceres,... istius fratris et coepiscopi, quin potius et missi nostri (= Methodii), de quo nobis maior cura debebatur, vincula et insecutiones non solum ut fidelis minime nunciasti, sed Rome, <cum> super eo interrogareris a nostris, te illum nosse mentiendo negasti.*

En réalité, tout dépend de la façon dont sera entendue une phrase de l'instruction de Jean VIII à son légat Paul d'Ancone. Généralement on écrit : *Vos sine canonica sententia dampnastis episcopum <ab> apostolica sede missum carceri mancipantes et colaphis affligentes et a sacro ministerio separantes et a sede tribus annis pellentes apostolicam sedem per ipsum triennium plurimis missis et epistolis proclamantem. Non estis ad iudicium convenire dignati, quod profecto semper subterfugere curastis, et nunc sine sede apostolica iudicium vos querere simulastis...* En coupant ainsi la phrase, on fait de *apostolicam sedem* le complément direct de *proclamantem*, participe que l'on rapporte à Méthode.

A la vérité, il nous semble préférable de mettre le point après *pellentes*, et d'écrire ensuite : *Apostolicam sedem per ipsum triennium plurimis missis et*

epistolis proclamantem non estis ad iudicium convenire dignati... C'est donc le Siège apostolique, non Méthode, qui, tantôt par lettres, tantôt par messagers, multiplie les « proclamations » ou « réclamations » auxquelles les évêques allemands font la sourde oreille ; pendant ce temps, toute communication entre Rome et Méthode se trouve suspendue, et on comprend mieux l'impudence d'un Anno qui prétend ne rien savoir de lui. On notera que les verbes *proclamare* ou *reclamare*, dans le sens qu'ils ont ici, ne prennent pas de complément direct, et qu'il arrive aussi bien au souverain pontife de *reclamare* qu'à des parties s'estimant lésées et s'adressant à lui. A preuve ces deux passages tirés tout justement du registre de Jean VIII : *Cum... multotiens pro innumeris necessitatibus... ingenti merore afflicti reclamassemus* (*Ep.* 304, *M.G.*, Epp., t. VII, p. 263, lin. 30-33) ; *quia, sicut scitis, sepissime reclamavimus* (*Ep.* 309, t. c, p. 268, lin. 12-13).

La troisième des étapes distinguées ci-dessus commence par le calvaire des disciples de Méthode, en butte à la haine de son ancien suffragant (et adversaire) Wiching. L'auteur met à profit la Vie grecque de S. Clément le Bulgare, *BHG*[3] 355, attribuée à Théophylacte d'Ochrida, et la Vie slavonne de Naum, dont il analyse le caractère. Les paragraphes cités plus haut sur les questions de langue et d'écriture, de littérature et de liturgie, ne nous retiendront pas ici.

Dans le tout dernier : « Das Verhältnis Konstantins und Methods zu Photios », à côté de judicieuses considérations qu'on peut résumer dans le mot que Mgr G. emprunte au P. Grumel : « Ils n'étaient des partisans ni de Photius, ni d'Ignace. (Leurs) Légendes les laissent en dehors de la querelle ; ne les y mêlons pas », on trouvera un argument qui nous semble n'avoir aucune probabilité. Anastase le bibliothécaire, dans le prologue à sa traduction latine des Actes du VIII[e] Concile (879-880), marque à la fois l'amitié et le franc parler de Cyrille à l'égard de Photius dans cette phrase-ci : *Qui* (= *Photius*) *cum a Constantino philosopho magnae sanctitatis viro fortissimo eius amico increpatus fuisset dicente...* (*M. G.*, Epp., t. VII, p. 407, lin. 11-12). Ce *fortissimo amico* gêne l'auteur. Il écrit notamment : « Das Attribut *fortissimo* ist nicht notwendig mit dem Substantiv *amico* zu verknüpfen, sondern könnte zum vorangehenden *magnae sanctitatis viro* gehören... Die Verknüpfung des *fortissimo* mit *amicus* im Sinne der *amicitia* ist überhaupt ungewöhnlich und selten, im gegebenen Zusammenhang aber durchaus unmöglich. *Fortissimus* bezeichnet jedenfalls die Charakterstärke, ja wörtlich genau den Mut und Freimut des Freundes, nicht aber die Eigenschaft der Freundschaft. Dem Sinne und Zusammenhang nach passt *fortissimo* sehr treffend zu *magnae sanctitatis viro*, obgleich die grammatische (syntaktische) Frage zweifelhaft ist » (p. 236). Nous croyons qu'en tout ceci, Mgr G. s'attarde à défendre une cause perdue, et d'autres passages prouvent qu'il l'a confusément senti (cf. p. 80).

La partie consacrée aux sources sera utile à consulter. On aurait aimé y voir figurer, parmi les documents latins, les deux paragraphes à quoi se réduisent aujourd'hui la lettre de Jean VIII à Carloman et celle du même à l'archevêque Adalwin de Salzbourg ; également, l'instruction d'Étienne V à ses légats Dominique, Jean et Étienne,

toutes pièces d'ailleurs dont l'auteur fait état dans son exposé. Quant à la lettre d'Anastase à Gaudéric, pourquoi cette formule restrictive : « er möge griechische Berichte über die Reliquien des hl. Klemens sammeln und ins Lateinische übersetzen », quand le bibliothécaire écrit : *ut, si qua de ipso (Clemente) apud Grecos invenissem, latinae traderem linguae ?*

Cette partie comprend une « lateinische Rückübersetzung, nach dem altslavischen Text, welcher eine griechische Vorlage voraussetzt », de la lettre d'Hadrien II aux princes slaves, qui commence par les mots *Gloria in altissimis Deo* et n'est plus représentée qu'en slavon, dans la Vie de Méthode. Sans voir le besoin d'un substrat grec dans le cas d'un document latin qui n'avait à passer par aucun intermédiaire grec pour être traduit en slavon (même s'il s'agit de l'Écriture sainte, avec la différence entre « in terra pax hominibus bonae voluntatis » et *ἐπὶ γῆς εἰρήνη ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας*), relevons que l'allusion à 2 *Tim.* 4, 3-4 (et non 31) aurait pu être marquée, non seulement par la traduction *prurientibus aures et a veritate avertentibus in errores*, mais aussi par une formule plus proche de *coacervabunt sibi magistros* que *Si quis vero ex congregatis apud vos doctoribus.*

En vue d'une réédition éventuelle de l'ouvrage de Mgr Grivec, qui est venu combler une réelle lacune, signalons l'orthographe régulièrement déficiente des titres de publications en français et des quelques mots grecs imprimés au bas des pages (*ἀξιῶμα*, p. 31, *Περὶ*, p. 77, *τῆς Πανονίας*, p. 90, *μασὸκαλλος δαιμων* [pour *ὁ μισόκαλος διάβολος*], p. 92, *ὕντως ψιλόσοφος*, p. 230) ; le pape Marinus II (p. 128) devient Martin II (p. 144) ; le pape Nicolas Ier est mort le 13 (non le 3) novembre 867, p. 77 ; p. 97, on lira 873 au lieu de 833. Une carte géographique aurait été, croyons-nous, la bienvenue.

P. Devos.

Atti del Convegno internazionale di Studi etiopici (Roma, 2-4 aprile 1959). Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1960, 464 pp., nombreuses ill. (= *Problemi attuali di scienza e di cultura*, 48).

Du vaste panorama qu'embrassent les Actes du premier Congrès d'études éthiopiennes, on comprendra que nous retenions ici surtout le secteur hagiographique, qui ne manque pas d'ampleur.

Le P. Victor Arras traite, p. 273-284, de *La Collection éthiopienne des Miracles de saint Georges.* « L'amour du merveilleux, écrit-il, a doté la littérature éthiopienne d'une collection de Miracles de saint Georges, la plus volumineuse de l'Orient. » Certains manuscrits, en effet, n'en comptent pas moins de quatre-vingts. Parmi eux, il y a ceux qui se retrouvent dans plusieurs littératures ; l'auteur les appelle « palestiniens ». Les autres, au nombre de soixante-cinq environ, se rapportant plutôt à l'Égypte ou à l'Éthiopie, sont dits, de ce fait, « égypto-éthiopiens ». Le P. A. les a édités et traduits en 1957 dans le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* (nos

138-139), sous le titre *Miraculorum S. Georgii megalomartyris Collectio altera.* De cette catégorie, qui elle-même peut se subdiviser en deux groupes, le P. A. étudie la genèse et les auteurs ou compilateurs. Il propose comme dates de traduction : avant 1425 pour les Miracles palestiniens, après 1428 pour la première série des Miracles égypto-éthiopiens, mais avant 1487-1488, date de la seconde série.

P. 277, le P. A. écrit : « Le mir. 36, traitant de Marmehnām, est probablement emprunté à la collection des miracles opérés par ce saint. » Le Miracle n° 36 de la série éthiopienne complète raconte l'histoire d'un pêcheur dont le filet s'est rompu en mer et qui appelle à son secours S. Mār Mehnām. Surviennent aussitôt, à cheval, S. Georges et S. Mār Mehnām. Le pêcheur a eu tort d'invoquer le second sans d'abord prier S. Georges ; celui-ci le fait bien sentir à l'un comme à l'autre. Nous doutons cependant qu'il existe une hagiographie relative à un S. Marmehnām. Il s'agit plutôt de Mār Behnām, saint bien connu des Syriens, qui a sa place au synaxaire arabe jacobite, à la date du 14 kīhak (10 décembre) ; le *b* arabe aura été lu *m*.

Sous le titre *Gli Atti di Santa Barbara e Santa Giuliana nel codice Berlinese 117 etiopico e nel codice Vaticano siriaco 202 in karšūnī*, M. Martino Mario Moreno édite, p. 359-364, la Passion de S^te^ Barbe, tirée du manuscrit éthiopien de la Staatsbibliothek de Berlin or. 117 (xv^e^ siècle), et, p. 365-373, en caractères arabes, les Actes qu'on lit en karšūnī dans le manuscrit du Vatican syr. 202 (datant d'après le 14 octobre 1672). Il fait suivre ces pièces d'une traduction et, dans une courte introduction (p. 353-358), compare leurs données entre elles et avec plusieurs témoins des traditions grecque, latine ou syriaque, notamment au point de vue de la déformation des noms de lieu.

A noter, p. 355, qu'il n'est pas exact de dire que la Passion latine éditée par Mombritius situe le martyre de Barbe et de sa compagne Julienne à Héliopolis d'Égypte plutôt qu'à celle qui est Baalbek. Le latin dit seulement, au début : *...in regione orientali quae vocabatur Solis civitas.* A la fin, il est précisé que le martyre eut lieu « sur un mont ».

La communication du chanoine A. van Lantschoot sur *Abbā Salāmā, métropolite d'Éthiopie (1348-88) et son rôle de traducteur* (p. 397-401), fait le point sur un personnage qui relève doublement de l'hagiographie : et parce qu'il a sa place au synaxaire éthiopien, et parce que le titre d'« interprète », qui lui est donné là, il l'a surtout illustré par des productions appartenant à ce domaine. Les données biographiques relatives à ce moine copte, devenu métropolite d'Éthiopie, touchant « presque au néant », contentons-nous de retranscrire ici, d'après M. v. L., la liste des versions pour lesquelles son nom est formellement attesté : 1) Actes d'Abakarazūn d'Elbenwānīm (il s'agit d'Abākarğoun [Apa Craĝon] de Banouān, brigand converti, martyrisé près d'Alexandrie, enseveli à Banouān ; cf. *Anal. Boll.*, t. 40, 1922, pp. 108, 111) ; 2) Passion des SS. Cyr et Jean et de trois vierges ; 3) Panégyrique de Claude par Constantin de Siout ;

4) Filkeseyus, apophthegmes de moines égyptiens, attribués à Philoxène de Mabboug ; 5) Martyre d'Isaac de Dafrā ; 6) Passion de Justus, d'Aboli et de Theoclia ; 7) Actes d'abbā Nōb ; 8) Homélie de Cyriaque de Bahnasa, dite Laḥā Māryām (cf. *Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 476-477) ; 9) Homélie de Cyrille de Jérusalem sur l'Assomption ; 10) Homélie de Jacques de Saroug sur Abraham ; 11) Discours d'abbā Salāmā, à lire sur les défunts ; en outre l'apocryphe intitulé : Testaments d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il ne s'agit là, répétons-le, que de traductions nommément attribuées à Salāmā ; pour le reste, concluons avec l'auteur que mieux vaut ignorer que de se bercer d'illusions.

Nous-même avons fait, à ce Congrès, un bref exposé sur *Les Miracles de saint Ménas en éthiopien* (p. 335-343), auquel il a déjà été fait allusion (*Anal. Boll.*, t. 77, 1959, p. 451, et ci-dessus, p. 276).

D'autres études, qui ne sont pas strictement hagiographiques, sont encore à signaler.

M. Edward Ullendorff, dans *An Aramaic « Vorlage » of the Ethiopic Text of Enoch?* (p. 259-267), esquisse la preuve qu'à la base du texte éthiopien du Livre d'Hénoch — témoin particulièrement important parce que seul complet —, il y aurait, non un substrat grec, comme on l'a trop commodément présumé jusqu'ici (à l'exception de Nathaniel Schmidt), mais un substrat araméen, sans nier pour autant qu'un texte grec ait pu servir en certains cas ; citons l'auteur : « The nature of some of the errors in the versions and attempts at a retranslation into the Semitic original have encouraged the view (now also reinforced by the Dead Sea fragments), that the bulk of <Ur->Enoch was written in Aramaic but that there existed a number of passages or admixtures in Hebrew ; and it was when encountering those Hebrew passages that the Syrian translators of Enoch had recourse to the Greek version, while the Aramaic bulk of the text was generally rendered into Ethiopic without the intermediacy of Greek. » L'auteur prépare, avec le professeur Matthew Black, une édition de l'apocryphe éthiopien, destinée à remplacer celle de R. H. Charles.

Dans *L'homélie sur la foi en la Trinité de Sévérien de Gabala* (p. 387-396), M. Maxime Rodinson fait l'examen comparé d'une homélie éthiopienne de cet évêque, contenue dans le *Qērellōs*, publiée par Dillmann, puis traduite par Euringer, et du texte grec en lequel le P. Ch. Martin a reconnu son original, parmi les *spuria* de S. Jean Chrysostome (cf. *Anal. Boll.*, t. 45, 1927, p. 383). L'auteur explique la part réservée à la controverse trinitaire dans le *Qērellōs* (vers 450) comme « un effort pour lutter contre la propagande diffusée à partir des églises ariennes établies en Arabie du Sud sous Constance par Théophile l'Indien » et préconise une édition complète du *Qērellōs*.

M. Joseph Tubiana, *A propos du « Livre des Mystères du Ciel et de la Terre »* (p. 403-409), fait remarquer le caractère « doublement singulier » de cet assemblage de traités : « Singulier, en effet, le contenu bizarre de ces textes, dont la seule unité paraît être une fantaisie déchaînée. Singulier, au sens étymologique du terme, ce livre dont, depuis son acquisition par Peiresc en 1636, on ne connaît qu'un seul manuscrit. » Cette seconde singularité a cessé le jour où M. T. a découvert un autre exemplaire de l'ouvrage. Quant à la première

singularité, il s'applique à démontrer qu'elle s'atténue lorsqu'on replace ces traités « dans un grand courant antique, celui des preuves du christianisme tirées de l'Ancien Testament ».

Pour terminer, disons aussi l'intérêt des trois études suivantes : M. A. van den Oudenrijn, *Salām laṭenta lāḥekī, ein aethiopisches Stabat Mater* (p. 297-322) ; Jean Richard, *Les premiers missionnaires latins en Éthiopie (XII^e-XIV^e siècles)* (p. 323-329) ; Hugo Buchthal, *An Ethiopic Miniature of Christ being nailed to the Cross* (p. 331-334 ; l'original de la miniature étant une gravure de la « Kleine Passion » de Dürer) ; sans oublier le discours inaugural, *Punti di vista sulla Storia dell' Etiopia*, prononcé par l'organisateur et animateur de ces journées éthiopiennes, M. Enrico Cerulli.

P. Devos.

Enrico Cerulli. *Atti di Giulio di Aqfaḥs.* Texte et traduction. Louvain, 1959, 2 vol., II-124, III-92 pp. (= *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, vol. 190 et 191 ; *Scriptores Aethiopici*, t. 37 et 38).

On ne connaissait jusqu'à présent la Passion de S. Jules d'Aqfaḥs que par l'analyse sommaire qu'en a donnée P. Dib dans la *Revue de l'Orient chrétien* (t. 15, 1910, p. 301-306), d'après le manuscrit arabe 4788 de la Bibliothèque nationale de Paris. La voici désormais éditée par M. Cerulli, selon le manuscrit d'Abbadie 110 de la même bibliothèque, dans sa version éthiopienne complète, qui est la traduction d'un texte arabe, lui-même reproduisant un original copte, lequel se cache encore. Le manuscrit de Paris est un beau codex du XVIII^e siècle (où l'on peut signaler que le nom de Za-Walda Māryām, qui revient dans de nombreuses formules d'invocation à S. Jules, est écrit sur grattage).

La Passion elle-même bat tous les records, pourrait-on dire, d'aberration en matière d'hagiographie : le héros n'y meurt pas moins de six fois, et les cinq résurrections qui lui sont octroyées finissent soit par convertir ses juges, soit par tellement épouvanter le dernier d'entre eux que c'est quasi moralement obligé par sa « victime » qu'il prononce sa sentence.

Quant au chiffre de ses compagnons successifs de martyre, on ne s'en étonne plus quand on sait que le nombre des serviteurs-scribes de Jules s'élève à 1300 ; voici le relevé du compte selon la traduction de M. C. (p. 30) : « Il numero di coloro che furono martirizzati insieme con S. Giulio per il nome di Nostro Signore Gesù Cristo : nel paese di Samnud è di 1630 anime ; e nel paese di Athribis è di 2052, non contando il Komos, il chiliarca, e non contando quelli che compirono il loro martirio nel paese di Enṣena per mano del prefetto Aryānos ; e nel paese di Ṭawā è di 5585, non contando S. Giulio stesso e suo figlio Teodoro e suo fratello Yonyās e 500 suoi domestici che compirono il loro martirio insieme con S. Giulio. Sicchè il numero totale di quelli che furono martirizzati insieme con S. Giulio è di 10977 anime. » On serait tenté d'ajouter que, dans le cas d'un Jules d'Aq-

faḫs, réputé hagiographe professionnel des martyrs coptes, « noblesse obligeait ».

Conformément au but de la collection dans laquelle son texte paraît, l'auteur ne l'a chargé d'aucun commentaire. L'index des noms se borne aussi le plus souvent à enregistrer ceux-ci sous la forme où ils se présentent. Ce qui fait que le même personnage s'appelle Absengos ou Abtāngos, un autre, Aṭrānifos ou Irénée. Le préfet Arqyānos est Armenios dans la Passion arabe. A plusieurs reprises (et une fois dans les Miracles), il est question de deux frères alexandrins, soldats martyrs, aux côtés desquels Jules, son fils Théodore et son frère Yonyās sont inhumés ; l'un d'eux s'appelle Jean, l'autre Agnānitos ou Agnāniqos ou Aqbānyos ; il est difficile de penser que ce soit Cyr. Retenons aussi qu'il est question de deux Sophie : l'une mère d'Agata, du prêtre Aṣṭakyos, du diacre Théodore ; l'autre, de S^te^ Irā'i.

Les dix-neuf Miracles de Jules d'Aqfaḫs, qui se donnent pour l'œuvre de « moi, Alexandre », le saint patriarche d'Alexandrie, sont, en quelque sorte, plus notables que la Passion qui les précède dans le codex d'Abbadie 110.

Les huit premiers d'entre eux, tout d'abord, ont gardé des éléments d'une légende constantinienne selon laquelle, tandis que Dioclétien, après sa chute, en est réduit à mendier, aux portes d'Antioche, Constantin accède au trône en cette même ville (thème évoqué aussi par la Passion de S. Jules), puis est fait prisonnier dans la guerre contre les Perses et finalement se voit libéré par l'intervention de S. Jules d'Aqfaḫs. Un nuage les emporte tous deux à l'île, jusque-là inviolée, de Lasedeyā. « Quando Costantino vide l'aiuto a lui mandato da parte di Dio e di S. Giulio, si meravigliò molto e costruì una città nell'isola Lasedeyā, luogo nel quale era stato portato ; ed il paese ebbe nome da lui e è detto : « Città Costantiniana » sin oggi. » Le temps venu, au lendemain du concile de Nicée, Constantin fait aussi construire par Alexandre, selon l'ordre reçu antérieurement de Dieu, le sanctuaire de S. Jules à Alexandrie. Collaborent à cette entreprise « le roi de l'Inde », qui envoie deux navires chargés de trésors, et une baleine, que les équipages de ces bateaux ont d'abord eu l'imprudence de prendre pour une île, mais qui finira par remorquer tout le monde au port d'Alexandrie : « Giunse la balena alle navi ed inghiottì pietre ed ancore e catene con cui si erano ancorati ; e cominciò a tirare e faceva correre le navi come uccelli che volano sulle ali e li fece così arrivare sino ad Alessandria. »

A propos de l'épisode de la guerre contre les Perses, M. C. renvoie, dans son introduction, à un passage de la Vie *BHG*[3] 364, éditée par M. Guidi, et au § 9 de la « Nouvelle Vie de Constantin », que le P. Halkin a publiée ici, l'an dernier, selon un légendier de Patmos (t. 77, pp. 63-107, 370-372).

Le huitième Miracle suppose qu'Alexandre, à son tour, a recommandé par lettre à Constantin d'ériger, en l'honneur de S. Jules, une église dans le pays où il réside, et que Constantin s'est exécuté. Chose curieuse : ce serait donc Constantinople qui désormais garderait le corps du saint, puisque Constantin écrit à Alexandre : « Costruii la chiesa secondo le mie forze. E posi la salma del santo all' altare. Ed ecco avvenne un gran miracolo al momento della consacrazione della chiesa : perchè i piedi del santo trasudarono ed uscì da essi molto olio. »

Les dix derniers Miracles, très variés de contenu, mais souvent raccordés par un lien artificiel, offrent de pittoresques exemples soit de dévotion populaire, soit de magie. On retiendra en particulier le stratagème (Mir. 16) de la religieuse des environs d'Alexandrie, qui, pour échapper aux sévices des « Barbares », feint de s'être rendue invulnérable en absorbant un liquide, qui n'est autre que de l'huile de la lampe de S. Jules, et se fait décapiter, selon son vœu (comparer *BHG*³ 2028 et 1442 f-k). C'est donc un prolongement intéressant que, par sa belle publication, M. C. vient d'ajouter à l'étude du P. Delehaye sur « les recueils antiques des Miracles des saints» (*Anal. Boll.*, t. 43, 1925, p. 5-85, 305-325). P. Devos.

Hiram Peri (Pflaum). *Der Religionsdisput der Barlaam-Legende, ein Motiv abendländischer Dichtung* (Untersuchung, ungedruckte Texte, Bibliographie der Legende). Salamanque, Universidad, 1959, 274 pp., 15 pl., 1 dépliant (= *Acta Salmanticensia*, Filosofía y Letras, t. 14, n° 3).

L'esprit de conciliation a du bon. On ne peut cependant s'empêcher de le regarder comme la pire des choses lorsqu'à propos de la genèse du *Barlaam et Joasaph* grec, il fait adopter simultanément à M. Peri, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, toutes les thèses suivantes (p. 20-21) : « Wir sehen als erwiesen an : — die Abfassung einer Urform des griechischen Romans vor dem Aufkommen des Islam... ; — die inhaltliche (aber nicht notwendigerweise genetische) Mittelstellung des georgischen « Leben des Seligen Jodasaf » zwischen dem arabischen « Buch von Balauhar und Budasaf » und dem griechischen « Barlaam und Joasaph » ; — die Redaktion des griechischen Romans ganz oder nahezu in der uns erhaltenen Form durch Johannes Damascenus... ; — die Tatsache der Übersetzung des Romans aus dem Georgischen ins Griechische durch Euthymius um die Wende vom 10. zum 11. Jh. »

Ce n'est pas que l'auteur n'aperçoive les contradictions que cette position implique, mais il se flatte de les harmoniser grâce à une « vermittelnde Hypothese » ; nous renonçons à résumer celle-ci, car les « nous présumons », les « il se peut que », les « irgendwo » et « irgendwann » y prendraient tant de place qu'ils noieraient le reste de l'explication ; à peine en retiendrait-on que le texte grec du *Barlaam* pourrait se réclamer de la paternité et de Jean de Saint-Sabas, au VII^e siècle, et de S. Jean Damascène, au VIII^e, et de S. Euthyme l'hagiorite, au XI^e.

Il n'était pas nécessaire à M. P. de commencer par élaborer de pareilles synthèses des contraires (et il en est d'autres : « Die ideologischen Zusammenhänge des Christentums mit dem Buddhismus sind heute jedem deutlich ; jeder fühlt, dass in Jesus und Paulus etwas fortwirkt von jener frühen Bewegung der Weltverneinung und Fleischesabtötung, der Reinigung vom « Durst », von allem irdischen Wollen und Fürchten, der ganzen ererbten Qual», p. 11), pour nous

introduire au véritable objet de son livre : donner un aperçu du traitement réservé par les différentes traductions, en langues latine et vulgaires, à l'épisode de la pseudo-disputation entre Nachor et les prêtres païens.

C'est ainsi que nous avons une première série de chapitres (p. 33-121), traitant successivement de trois épopées en vieux-français, de trois épopées en « mittelhochdeutsch », de versions en moyen-anglais, de drames en vieux-français, des versions italiennes de Neri di Landoccio, d'Attilio Opezzinghi, de Bernardo Pulci et de Socci Peretano, des drames baroques espagnols (dont l'un par Lope de Vega) ; à cet exposé fait suite une série de textes, presque tous inédits, des auteurs cités ou de quelques autres (p. 125-222).

Nous nous sommes surtout intéressé au premier de ces textes, tiré des fol. 471v-477v du manuscrit VIII. B. 10 de la Bibliothèque nationale de Naples, que connaissent nos lecteurs (cf. *Anal. Boll.*, t. 75, 1957, p. 88-91). Il s'agit du fragment de la « disputation », dans la première traduction latine du *Barlaam* grec, faite en 1048 par un anonyme et restée inédite.

En présentant ce texte, M. P. donne d'utiles indications sur sa provenance. Il est moins heureux quand il se met à la recherche de son auteur. « Der Übersetzer nennt seinen Namen nicht ; man beachte jedoch (was Pater Peeters übersehen hat), dass in der vorausgehenden lateinischen Übersetzung (f. 239v-367v [cod. Neap. VIII. B. 10]) des *Liber Collocucionum Sanctorum Patrum egyptciorum*, den das mittelalterliche Inhaltsverzeichnis (f. 1v) fälschlich dem Paschasius Diaconus (6. Jh.) zuschreibt, f. 323v der Satz steht : *Hucusque de greco in latinum translulit Pelagius diaconus sancte Romane ecclesie, et ab hinc deorsum Johannes subdiaconus.* Man muss also mit der Möglichkeit rechnen, dass der Übersetzer beider in der Handschrift folgenden Schriften, nämlich des *Paradisus de vitis Patrum* des Palladius (f. 367v-416v) sowie der *Historia Barlae et Josaphat* (f. 416v-502v), derselbe Johannes subdiaconus gewesen ist. »

La tentation de faire de Jean, sous-diacre de Rome, le traducteur d'Euthyme, en 1048, n'a certes jamais effleuré le P. Peeters. Et pour cause ! M. P. eût consulté utilement la *BHL.* pour apprendre la part respective qui revenait, dans la traduction des *Verba seniorum*, au diacre de Rome, Pélage, au sous-diacre de Rome, Jean, et au diacre de Dumium, Paschase, tous trois auteurs du VIe siècle (*BHL.* 6527-28, 6529-30, 6531).

Encore M. P. ne s'arrête-t-il pas en si beau chemin. Citant les vers d'un des traducteurs français de l'*Historia Barlae*, Guy de Cambrai :

> Jehans, uns vesques de Damas,
> Le translata molt hautement,
> Car il le sot bien vraiement,
> Et uns Jehans nous le presta,
> En Arouaise l'emporta,
> Cil Jehans est d'Arras doiiens...,

l'esprit — le malin esprit — de la conciliation lui fait faire encore un pas : « Es ist wohl möglich, dass dieser Jean, Dekan von Arras, der uns das Werk

des Johannes von Damaskus « geliehen » (d.h. « irgendwie vermittelt » und vielleicht « übersetzt ») hat, identisch ist mit obigem Subdekan Johannes und mit unserem zeitweilig in Byzanz ansässigen, ersten lateinischen Übersetzer des Romans, dem wir denn also in diesem Fall Johannes als Namen, (Sub-)Diaconus als Titel (M. P. connaît-il la différence entre un doyen et un diacre ?), und Arras als Heimat zu geben haben. » Et ce n'est pas tout : une parenté de ce Jean sous-diacre avec Jean Italos est suggérée.

Plutôt que de ces aimables fantaisies, on saura gré à M. P. de sa bibliographie de la légende, qui comporte 378 numéros. Son information à ce sujet laisse peu à désirer. On notera spécialement, à titre de premiers jalons dans l'histoire moderne de la « redécouverte » de l'origine indienne du *Barlaam*, les nos 91 (Moritz Steinschneider, dans le t. V [1851] de la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, p. 89-93), 38 (Édouard de Laboulaye, dans le numéro du 26 juillet 1859 du *Journal des Débats*), 39 (Felix Liebrecht, dans le t. II [1860] du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, p. 314-334). Redécouverte, disions-nous, car M. P. observe, p. 11, que le navigateur portugais Diogo de Couto (1542-1616) avait déjà reconnu la ressemblance de la légende de Barlaam avec celle du Bouddha (*Decada Quinta de Asia*, VI, 2 [Lisbonne, 1612]) et le P. Peeters, dans la notice (non signée) du *Comm. martyr. rom.*, p. 551, relève une observation analogue dès 1446 ou peut-être même plus tôt.

Le no 208 est un article de M. P. intitulé : « La plus ancienne traduction latine du roman grec de Barlaam et Josaphat et son auteur », dans *Studi mediolatini e volgari*, t. 6-7 (1959). L'auteur en donne le résumé suivant : « Datiert die (ungedruckte) älteste lateinische Übersetzung zwischen Januar und Juni 1048, erweist als ihren Verfasser einen Lateiner, der 988 geboren und seit 1017/18 am byzantinischen Kaiserhof ansässig war, und macht wahrscheinlich dass er Johannes hiess und irgendwann Dekan des Domkapitels zu Arras war ; veröffentlicht den Anfang der Disputationsrede Nachor's in dieser ersten und in der zweiten (« Vulgat »-) Übersetzung (12. Jhdt) aus den Handschriften. » On voudra bien se reporter aux réserves faites ci-dessus.

P. Devos.

Petri Damiani Vita beati Romualdi a cura di Giovanni Tabacco. Rome, Istituto storico italiano per il medio evo, 1957, lxiv-126 pp. (= *Fonti per la storia d'Italia*, no 94).

Au cours des quinze dernières années, S. Pierre Damien a particulièrement retenu l'attention des érudits. Après les biographies de O. J. Blum (cf. *Anal. Boll.*, t. 65, 1947, p. 310) et de F. Dressler (ibid., t. 74, 1956, p. 516), puis les travaux du P. J. Gonsette et de J. J. Ryan (ibid.), deux nouveaux volumes viennent de paraître. Nous leur consacrons ce compte rendu et le suivant.

Depuis le début du xvie siècle, la Vie de S. Romuald par Pierre Damien (*BHL.* 7324) a été l'objet de plusieurs éditions ; aucune

toutefois n'était suffisamment garantie par le contrôle méthodique de la tradition manuscrite. Grâce à M. G. Tabacco, qui a pris pour champ d'étude le mouvement de réforme dont Romuald et Pierre Damien sont les principaux représentants, nous disposons désormais d'une édition établie avec un soin scrupuleux.

La préface comprend la description des manuscrits et des éditions avec un bref chapitre sur les caractéristiques et la valeur de la *Vita*. L'ensemble des *codices* est réparti en trois classes : *Codici damianei* (c'est-à-dire les recueils qui ne contiennent que des œuvres du saint cardinal), *Codici agiografici* et enfin *Codici contaminati*.

Cette répartition est parfaitement défendable ; nous ferons cependant une remarque au sujet du second groupe. Le titre qu'il porte pourrait faire croire qu'il s'agit de légendiers destinés à la lecture liturgique ; or, l'examen de ces codices montre que ce sont plutôt ou des recueils pour la lecture privée, dans lesquels, sans tenir compte de l'ordre des fêtes, on a groupé des Vies de saints abbés et confesseurs, ou des ensembles de documents relatifs à l'histoire et aux constitutions des Camaldules. Il y aurait lieu de se livrer à une enquête pour voir dans quelle mesure la *Vita Romualdi* a servi comme texte au cours de la lecture de l'Office.

Le manuscrit provenant de Sainte-Marie de Salem, près de Constance, aujourd'hui conservé à Heidelberg, a été décrit jadis par Bethmann dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. 9 (1847), p. 583-584. M. T. dit avoir vainement cherché en Autriche et en Italie l'édition de la *Vita Romualdi* signalée dans la *BHL* sous le titre : *Vita et acta ss. patris patriarchae Romualdi...* Vienne, 1726. Cette indication est pourtant exacte et nous avons sous les yeux cette édition. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un petit problème bibliographique se pose à propos de ce *Vita et acta* publié par un « professus eremita et sacerdos in eremitorio S. Iosephi prope Viennam ». Cet ermite avait projeté d'imprimer la *Vita Romualdi* accompagnée d'une traduction allemande et dès 1723 tira la page de titre de ce travail. En 1726, il fit paraître à Vienne uniquement le texte latin ; d'après des renseignements recueillis par M. T., il semble que quelques exemplaires de l'édition latine sont précédés de la page de titre annonçant sous le millésime de 1723 la *Vita* originale et la version allemande. Celle-ci ne devait paraître, sans le texte latin, qu'en 1733.

Une brève note placée en tête du ms. 1622 de l'Université de Padoue mérite qu'on s'y arrête. Elle n'a pas du reste échappé à M. T. ni à M. F. Banfi, qui a décrit d'une manière très détaillée ce légendier du XV^e^ siècle (*Benedictina*, t. 2, 1948, p. 319-330). En tête du codex on lit : *Aliqua pars Sanctuarii Domini Ioannis Beleth ex liberaria* (sic) *sanctorum apostolorum Petri et Pauli*. Du liturgiste Jean Beleth, du XII^e^ siècle, on ne connaît aucun ouvrage qui puisse être identifié avec le *Sanctuarium*. Aurions-nous ici la trace d'un recueil hagiographique perdu ? Par ailleurs, P. Meyer a attiré l'attention sur un Jean Belet ou Beleth qui a laissé des légendiers français « translatés du latin » : *Notes sur trois légendiers français attribués à Jean Belet* (*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. 36, 2, 1901, p. 409-486).

Sur l'auteur de ces versions françaises transcrites dans des manuscrits du XIVe siècle, P. Meyer n'a pu recueillir aucun renseignement. Revenant sur le sujet quelques années plus tard, le savant romaniste se demandait si ce second J. Belet a réellement existé ; la « mention de Jean Belet comme traducteur pourrait s'expliquer par le fait que ce théologien (c'est-à-dire l'auteur du XIIe siècle) est souvent cité par Jacques de Varazze » (*Histoire littéraire de la France*, t. 33, 1906, p. 426-427). Comme on le voit, le problème soulevé par le manuscrit de Padoue reste entier.

B. DE GAIFFIER.

Jean LECLERCQ. *Saint Pierre Damien, ermite et homme d'Église.* Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1960, 285 pp. (= *Uomini e dottrine*, n° 8).

Rédigée par Jean Leclercq, une biographie de Pierre Damien ne pouvait être banale. « Le grand intérêt de l'histoire est de retrouver des âmes, » lit-on (p. 7) en tête de l'introduction et, en fermant le livre, le lecteur se félicite d'avoir appris à connaître un homme particulièrement attachant.

Sans se laisser encombrer ou influencer par ce qu'ont dit les historiens, le P. L. a lu et relu les œuvres du saint. Parmi les écrivains du XIe siècle, Pierre Damien est de loin celui qui a parlé le plus de lui-même. Aussi est-il plus facile de tracer son portrait que de composer sa biographie. C'est ce portrait que le savant bénédictin a eu l'ambition d'écrire et il y a réussi, ayant soin constamment de s'effacer pour permettre à son héros de se faire entendre lui-même.

Comme le sera un siècle plus tard S. Bernard, Pierre a été écartelé entre son dévouement à l'Église et son désir de solitude et de prière, ainsi que le souligne le titre : *Ermite et homme d'Église*. Il est parvenu dans une large mesure à concilier ces deux tendances opposées.

Le P. L. répartit la vie de Pierre Damien en quatre périodes. Celle de sa jeunesse et de sa formation jusqu'à l'âge de vingt-huit ans ; les années passées à Fonte Avellana ; le cardinalat, qui l'oblige pour un temps à quitter la solitude ; enfin le retour vers l'ermitage, où il reste jusqu'à sa mort en 1072. Ces quatre périodes sont désignées par les titres : l'écolier, l'ermite, le cardinal, le vétéran. Au terme de cette première partie, la figure du saint a pris déjà un net relief, mais c'est surtout dans la seconde que nous faisons plus ample connaissance avec l'écrivain, le poète, le savant, le théologien, le prophète.

L'ermite a surtout exercé une influence profonde par ses écrits ; on ne dut jamais insister beaucoup pour qu'il se mît à son écritoire. Il s'est exprimé dans des genres multiples : lettres, sermons, Vies de saints, prières, poèmes, épigrammes.

Comme hagiographe, il nous a laissé la *Vita S. Romualdi*, la Vie de Raoul de Gubbio, ermite puis évêque (mort entre 1061 et 1070 ; *BHL.* 7282), et celle de Dominique l'Encuirassé, camaldule (mort en 1060 ; *BHL.* 2239). De

ces deux contemporains, Pierre Damien a esquissé l'existence dans une lettre adressée à Alexandre II. La Vie de S. Odilon (*BHL.* 6282) est plus incolore que celle de S. Romuald. Enfin, le saint cardinal, malgré la pénurie des données, se résigna à composer la biographie de S. Maur, évêque de Césène au x^e^ siècle. A ce propos, notons que la *BHL.* place d'une manière dubitative S. Maur au VII^e^ siècle. Déjà Mgr Lanzoni et plus récemment M. P. Burchi (*Il vescovo di Cesena, S. Mauro, e il monastero della Madonna del Monte*, dans *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. 11, 1957, p. 95-106) ont montré que S. Maur a vécu au x^e^ siècle.

Ne connaissant aucun manuscrit de l'*Expositio visionum SS. martyrum Mariani et Iacobi* et de la *Passio SS. Florae et Lucillae* (*BHL.* 5018), nous nous demandions s'il était possible de savoir d'après quels témoins Gaetani avait publié ces textes (cf. *Anal. Boll.*, t. 74, 1956, p. 518). Dom L. nous apprend que M. A. Calamonieri, dans un mémoire resté inédit : *S. Pier Damiani agiografo* (Rome, 1947), n'avait non plus rien trouvé au sujet du premier. Il en va de même du second, semble-t-il, car le P. L. ajoute : « Cet écrit (l'*Expositio*), comme la *Passio SS. Florae et Lucillae*, se rattachant moins au genre des *Vitae* qu'à celui des *Sermones*, c'est sans doute parmi des Mss. de ceux-ci que des témoins de ces deux brefs écrits devraient être cherchés » (p. 165). De son côté, M. K. Reindel, qui a entrepris, comme nous le disons ci-dessous, une vaste enquête parmi les manuscrits de S. Pierre Damien, nous fait savoir qu'il n'a jusqu'ici rencontré aucune copie de ces deux pièces hagiographiques.

Puis-je attirer l'attention du savant historien sur deux problèmes que posent les sermons dans lesquels Pierre Damien célèbre les mérites des saints ? Il y aurait lieu d'abord de rechercher quelles en sont les sources et ensuite de déterminer le public auquel ils étaient adressés. On a l'impression que l'auditoire connaissait les faits et gestes du héros. Car, sans cela, comment aurait-il compris les allusions du prédicateur ? Quelques-uns de ces sermons sont recensés dans la *BHL* (n^os^ 1140, 2448, 2924, 3891, 7329).

Deux références à l'*Historische Zeitschrift* sont inexactes : p. 206, lire t. 143, (1930-1931) et non 1951 ; p. 10 et 11, lire t. 181 et non XVIII.

Les lecteurs qui s'intéressent à Pierre Damien apprendront avec plaisir que les *Monumenta Germaniae* préparent l'édition critique des lettres du saint. M. K. Reindel, chargé de ce travail, a publié une étude préparatoire : *Studien zur Überlieferung der Werke des Petrus Damiani*, dans *Deutsches Archiv*, t. 15 (1959), p. 23-102 ; t. 16 (1960), p. 73-154.

B. DE GAIFFIER.

P. DONCOEUR et Y. LANHERS. *Documents et recherches relatifs à Jeanne la Pucelle*, t. 3 : *La réhabilitation de Jeanne la Pucelle. L'enquête ordonnée par Charles VII en 1450 et le codicille de Guillaume Bouillé ;* t. 4 : *La réhabilitation de Jeanne la Pucelle. L'enquête du cardinal d'Estouteville en 1452*. Paris, d'Argences, 1956-1958, 2 vol., 128 et 168 pp.

En 1952, le R. P. Paul Doncœur publiait le premier volume de ses « Documents et recherches relatifs à Jeanne la Pucelle », consacré à *La minute française des interrogatoires*. Nous en avons rendu

compte ici même, t. 72, p. 470-474. En 1954, le même auteur, assisté de M^lle^ Yvonne Lanhers, archiviste aux Archives nationales, publiait un deuxième volume : *Instrument public des sentences,* qui complétait opportunément le premier. Les tomes 3 et 4 de la collection abordent un sujet nouveau, non moins difficile et important : la réhabilitation de Jeanne d'Arc. On sait que la sentence de réhabilitation ne fut acquise qu'en 1456. Auparavant, et à partir de 1450, des enquêtes avaient eu lieu en vue de cette réhabilitation.

On pourrait se demander pourquoi la procédure de révision commença si tard. Près de vingt ans d'un « silence mystérieux » (t. 3, p. 7) séparent les deux instances. En fait, il est bon de rappeler que Charles VII ne reprit Rouen aux Anglais qu'en novembre 1449. A ce moment, Pierre Cauchon était mort depuis sept ans, mais il restait encore bon nombre des acteurs et témoins du procès de 1431. Charles VII chargea le théologien Guillaume Bouillé d'une enquête « séculière » (p. 17). Entendons par là qu'il ne s'agissait pas encore de réformer le jugement de l'Inquisition, mais de recueillir les témoignages les plus opportuns. Le dossier de Guillaume Bouillé avait déjà été édité par Quicherat d'après une mauvaise copie. Nos auteurs en republient le texte d'après une copie meilleure, qualifiée sans commentaire de « texte primitif » (p. 16).

Les dépositions recueillies par Bouillé en 1450 sont au nombre de sept ; ce tout petit nombre de témoins laisse à penser que le texte est mutilé ou, plutôt, que les procédures ont été arrêtées prématurément. La seule déposition qui marque dans ce dossier est en effet celle de Jean Beaupère, maître en théologie, chanoine de Rouen, un des principaux acteurs du procès de condamnation. Sur ce point la version de Quicherat est incomplète. Nous savons à présent que Beaupère, dix-neuf ans après le bûcher de Rouen, estime que Jeanne a été mal conseillée dans ses réponses. Ses apparitions sont « de cause naturelle et invention humaine » (p. 56). « Quant à l'innocence d'icelle Jehanne, ajoute-t-il, que elle estoit bien subtile, de subtilité appartenante à femme » (p. 57). Une telle fermeté étonne, alors que tous les autres témoins oublient si facilement leur participation au procès de 1431. Il n'y a chez Beaupère aucune platitude, mais de la suite dans les idées. C'est avec cette déposition que le dossier se termine, comme si Bouillé avait été effrayé d'une attitude aussi peu attendue, aussi peu conforme à l'esprit du moment. Il est significatif que Beaupère ne sera plus appelé à témoigner en 1452 et en 1456, ce qui jette un jour assez peu favorable sur l'impartialité des réviseurs.

A côté du dossier de l'enquête royale de 1450, nous possédons le mémoire historico-théologique par lequel Bouillé adjura Charles VII de pourvoir à la réhabilitation de la Pucelle. Le texte en a été publié jadis, plutôt mal que bien, par Lanéry d'Arc. Le R. P. Doncœur et M^lle^ Lanhers datent ce mémoire de la fin de 1449, alors que les historiens antérieurs le dataient de 1450. Le mémoire en cause — appelé ici codicille — n'est conservé que par des copies assez dé-

fectueuses en quelques endroits. Nos auteurs en présentent une édition que l'on peut croire définitive.

P. 39 : *oppositione liquorum et carbonum.* Les auteurs corrigent en *lignorum* cette erreur de copiste, erreur trop souvent répétée ; cf. p. 59, n. 9. Ne faudrait-il pas lire *appositione ?*

Dans le tome 4, les mêmes auteurs republient l'enquête menée par le cardinal d'Estouteville et l'inquisiteur Bréhal en 1452, ou plutôt ce qui en subsiste. En effet, certaines informations prises en 1452 furent transcrites dans les pièces adjointes au procès de 1456. Toutes les dépositions conservées condamnent Cauchon et ses complices anglais. Mais il faudra encore quatre ans pour obtenir la réhabilitation de Jeanne d'Arc.

L'ensemble de ce qui nous reste de l'enquête de 1452 avait été publié jadis par Quicherat. Les nouveaux éditeurs ont eu le mérite de recommencer tout le travail en s'appuyant sur la copie du manuscrit d'Urfé (p. 34). Le texte est accompagné de notes qui en facilitent la lecture. Désormais, l'étude critique du procès de réhabilitation est possible. Rendons-en grâce aux artisans infatigables de cette collection, dont nous souhaitons l'achèvement prochain.

P. 24, il est fait allusion à un appel de Jeanne au Saint-Siège, mais rien n'est moins sûr que cet appel. Jeanne s'en est remise au pape comme elle s'en est remise à Dieu... Léon-E. Halkin.

Saint Ignace. *Journal spirituel,* traduit et commenté par Maurice Giuliani, S. J. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 147 pp. (= collection *Christus,* 1).

Saint Ignace. *Lettres,* traduites et commentées par Gervais Dumeige, S. J., Ibid., 1959, 528 pp. (= même collection, 2).

Bx Pierre Favre. *Mémorial,* traduit et commenté par Michel de Certeau, S. J. Ibid., 1960, 458 pp. (= même collection, 4).

Petrus Canisius. *Briefe,* ausgewählt und herausgegeben von Burkhart Schneider, S. J. Salzburg, O. Müller, 1959, 320 pp. (= Reihe *Wort und Antwort,* t. 23).

Saint Pierre Canisius. Textes traduits, choisis et présentés par J. Boulangé et A. de La Croix-Laval, S. J. Namur, Éditions du Soleil levant, 1960, 187 pp. (= *Les écrits des saints*).

Saint Robert Bellarmin. Textes choisis, traduits et présentés par Denise Pezzoli. Ibid., 1960, 189 pp. (= même collection).

Sous l'impulsion de son directeur le P. M. Giuliani, la revue *Christus* a inauguré une collection consacrée aux écrits spirituels de la Compagnie de Jésus : Collection *Christus.*

Le premier volume contient la première traduction française intégrale de ce qui reste du journal spirituel de S. Ignace, c'est-à-dire deux cahiers autographes, l'un de 27 pages (2 février 1544 - 12 mars 1544), l'autre de 24 (13 mars 1544 - 27 février 1545). Pour apprécier à sa juste valeur ce document unique en son genre, il faut y être introduit par un maître compétent. C'est ce qu'a réalisé le P. Giuliani dans la préface et dans les notes. Avec modestie, il reconnaît que cet essai ne prétend nullement épuiser le sujet. De patientes analyses de vocabulaire et de style sont encore nécessaires pour découvrir, au travers des formules brèves, parfois énigmatiques, les mouvements les plus secrets de l'âme du saint.

Le P. G. Dumeige a réuni un florilège de lettres du saint fondateur, très heureusement choisies, chacune précédée d'une introduction substantielle et alerte. Pour qui veut connaître S. Ignace et les divers aspects de sa personnalité, ce livre est presque plus révélateur qu'une longue biographie ; il peut rivaliser avec celui d'O. Karrer (cf. *Anal. Boll.*, t. 41, 1923, p. 467), remanié et enrichi par H. Rahner (cf. ibid., t. 64, 1946, p. 315).

Jusqu'ici le public français ne pouvait lire le *Mémorial* du B. Pierre Lefèvre ou Favre († 1546) que dans la traduction publiée en 1873 par le P. M. Bouix d'après un texte peu sûr. En 1914, les *Monumenta historica Societatis Iesu* en présentaient une édition établie sur une base trop étroite. Jugeant qu'il était possible d'améliorer ce travail, le P. de Certeau a courageusement collationné les 16 copies qui ont conservé ce précieux journal spirituel, dont l'autographe a disparu. Avant d'imprimer cette nouvelle édition, le P. de C. donne ici uniquement la traduction faite d'après le texte qu'il a lui-même restitué. Dans un article paru cette année (*Revue d'ascétique et de mystique*, t. 36, p. 89-100), il expose les principes qui l'ont guidé dans l'établissement du texte. Dès maintenant nous croyons que l'on peut faire confiance à la nouvelle version française, qui a été entourée des soins les plus vigilants.

Mais une œuvre telle que le *Mémorial* ne prend tout son relief que si on nous aide à connaître son auteur et si on nous explique les événements auxquels le bienheureux fait allusion. Le P. de C. s'est acquitté à merveille de cette double tâche. Son livre est un modèle du genre. Précision, clarté, goût du détail utile et concret, tout a été réuni pour que les humbles réflexions et les pieuses effusions de Pierre Lefèvre retrouvent leur saveur. Quant à la traduction, il suffit de comparer quelques pages du P. Bouix et du P. de C. pour voir combien ce dernier serre de plus près l'original et s'efforce de le rendre sans défaillance.

Des cartes illustrant les itinéraires de Pierre Lefèvre, une bonne bibliographie, un index des noms propres, un vocabulaire des termes latins contribuent à faire de ce livre une parfaite réussite. Notons deux petites erreurs : p. 152, G. Biel est placé au XVI^e^ siècle ; p. 429, lire 1546 et non 1564.

Les deux livres consacrés à S. Pierre Canisius, s'ils sont peu volumineux, évoquent cependant d'une manière très concrète le grand apôtre de l'Allemagne au XVI^e siècle. L'anthologie des lettres, due au P. B. Schneider, dont nous avons déjà loué les travaux (*Anal. Boll.*, t. 75, 1957, p. 155), contient d'abord une longue introduction, qui brosse un tableau très attachant de l'homme actif, zélé, pieux que fut Pierre Canisius. Viennent ensuite 77 lettres — il en subsiste plus de 1300 — réparties en cinq groupes : à la famille, aux supérieurs et aux confrères, lettres relatives à la Réforme, lettres de direction et enfin correspondance des dernières années. Ce groupement a l'avantage de ne pas éparpiller l'attention du lecteur et de mieux faire apparaître certains aspects du saint, par exemple sa constante sollicitude pour les siens ou ses méthodes d'apostolat dans la grande crise religieuse que traversait l'Empire.

Le livre des Pères J. Boulangé et A. de La Croix-Laval est conçu différemment. Grâce à des extraits empruntés aux divers écrits du saint docteur, on nous aide à comprendre l'homme d'action, l'orateur, l'écrivain, le supérieur, le saint. Un choix de ce genre suppose une longue familiarité avec les œuvres de Pierre Canisius. Rappelons que le P. J. Boulangé a naguère traduit l'imposante biographie de S. P. Canisius, écrite par le P. J. Brodrick, S.J., dans laquelle étaient admirablement exploités les documents réunis par le P. O. Braunsberger.

On sait qu'à la demande de ses supérieurs, Robert Bellarmin composa, en 1613, une autobiographie. Il avait alors 71 ans. C'est par des extraits de ce texte que débute le volume de M^lle Denise Pezzoli. Viennent ensuite des passages tirés des cinq traités ascétiques connus sous le titre : « Les cinq opuscules », qui ont eu un très grand succès auprès des contemporains. Il faut reconnaître qu'à présent la structure didactique et scolaire de ces écrits plaira moins. Consciente de cette difficulté, M^lle P. s'est ingéniée à ne garder que les passages les plus représentatifs, en les encadrant de brefs résumés. Il ne faut du reste pas chercher dans ces œuvres un style brillant ou personnel. Nourri de la Bible et des Pères, professeur dans l'âme, le saint cardinal expose tout uniment, bonnement, pourrait-on dire, sa pensée, en la détaillant dans de nombreuses divisions et subdivisions.

Il est regrettable que, dans ce livre destiné au grand public, on ne trouve pas une bibliographie sommaire. Pourquoi, par exemple, ne pas avoir cité au sujet de la « Montée de l'âme vers Dieu » la traduction du P. J.-B. Herman, éditée en 1924 dans le *Museum Lessianum* et précédée d'une bonne introduction ? Mais surtout comment M^lle P. n'a-t-elle pas consulté à propos des « Exhortations familières » l'œuvre monumentale du P. S. Tromp, parue de 1942 à 1950 (cf. *Anal. Boll.*, t. 69, 1951, p. 208) ?

B. de Gaiffier.

Joseph Bernhart. *Heilige und Tiere.* [Réimpression.] Munich, Ars sacra, [1959], 238 pp.

Il ne paraîtra pas déplacé de louer, dans ce Bulletin critique, le charme de la légende chrétienne, sous un de ses aspects les plus humbles et les plus touchants.

M. Bernhart, dans sa préface, ne souhaitait à son livre, paru en 1937, qu'un petit nombre de lecteurs, mais capables de comprendre et d'apprécier ce qu'il appelle « die ungewöhnliche Fühlung zwischen heiligen Menschen und dem Tier, dem Obersten und dem Untersten im Reich der Seele ». En fait, les lecteurs ont été nombreux, puisque voici, après la mort de l'historien-poète, une réimpression, qui sera, certes, la bienvenue. (En fait, aucun avis des éditeurs ni aucun nouveau millésime n'indiquent à l'usager qu'il s'agit ici d'un ouvrage réimprimé.)

Pour le peuple croyant comme pour maint hagiographe, le saint — *homo Dei* — dont l'âme est envahie par son Créateur et qui baigne dans l'innocence, mérite d'entendre la parole d'Eliphas à propos du juste : *Bestiae terrae pacificae erunt tibi* (*Job*, 5, 23). M. B. esquisse, sur cette donnée, une sorte de « théologie de la légende ». Ses considérations, parfois un peu ardues à suivre pour le grand public auquel on les destine, introduisent une anthologie (« ein Lesebuch »), formée d'extraits hagiographiques : cela va des martyrs respectés par les fauves et des anachorètes du désert aux surprenants thaumaturges de l'Irlande et à divers saints, même modernes, du continent. A la fin du volume, chaque personnage — il y en a une cinquantaine, de S. Jean l'Évangéliste à S. Jean Bosco — est l'objet d'une courte notice, avec les dates principales de sa vie et l'indication des textes d'où les épisodes respectifs ont été tirés. Les traductions sont, en général, de M. B. et lui ont coûté, assure-t-il, un assez rude labeur. On lui saura gré de sa peine.

Si le lion de S. Gérasime, le corbeau de S. Colomban, l'ours de S. Gall, la biche de S. Gilles, le loup de S. Norbert, les oiseaux de S. François nous sont devenus familiers, il y a lieu d'attirer l'attention sur divers traits qu'on nous rapporte ici d'après des légendes moins connues, celles, par exemple, de S^te^ Ninnoc, abbesse de Pleumeur en Bretagne, de S. Laumer du Perche, de S. Guthlac de Croyland, de S. Godric de Finchale, de S. Barthélemy de Farne, de la B^se^ Ide de Louvain, etc. M. Coens.

Trois auteurs ont mis la main à *Un témoin archaïque de la liturgie copte de S. Basile* (Louvain, Université, 1960, II-75 pp., 3 pl. ; = *Bibliothèque du Muséon*, t. 47). M. Jean Doresse décrit les quatre feuillets doubles, du VII^e^ siècle (?), découverts par lui et devenus propriété de l'Université de Louvain ; avec Dom Emmanuel Lanne, O. S. B., qui signe l'introduction critique, il édite le texte de ce cahier, une version archaïque de l'anaphore alexandrine de S. Basile. En regard du texte copte sont disposés, sur trois colonnes, une traduction latine des auteurs, un essai de rétroversion grecque, « destinée à retrouver

sous le copte l'original grec qui lui a servi de base, en se fondant tant sur le texte que sur les leçons fournies par les divers témoins cités dans l'apparat, spécialement par le texte grec de Basile alexandrin », enfin, des références variées. Une « Étude complémentaire », intitulée *Les liturgies « basiliennes » et saint Basile*, par Dom Bernard Capelle, O. S. B., examine si le théologien responsable des enrichissements apportés, dans la rédaction byzantine correspondante, à l'ancienne rédaction alexandrine (grecque ou copte), dite de S. Basile, est bien le docteur cappadocien, et conclut à l'affirmative. C'est ainsi qu'est confirmée une thèse déjà avancée par Dom H. Engberding. Le fascicule est dédié à la mémoire de Mgr Lefort, par les mains duquel on nous dit qu'a passé tout ce qu'il contient. P. D.

En complément à ses livres bien connus : *Etiopi in Palestina* (2 vol., 1943-1947), *Il Libro etiopico dei Miracoli di Maria* (1943), etc., M. E. Cerulli publie *Tre nuovi documenti sugli Etiopi in Palestina nel secolo XV* (dans *Analecta Biblica*, t. 12 [1959], p. 33-47). Le premier document illustre, si l'on peut dire, la rivalité entre membres des communautés éthiopienne et jacobite syrienne de Jérusalem, rivalité ici toute spirituelle « sulla condotta di santità a cospetto del Signore ». La Vierge, tendant au moine éthiopien un calice d'or, rempli d'Eau de vie blanche, montre où vont ses préférences. Le deuxième signale l'existence d'un bassin d'eau, qu'aurait béni le Christ enfant lors de sa fuite en Égypte, dans un sanctuaire de Māḫew, à proximité de Jérusalem ; la localisation de Māḫew reste difficile. Le troisième atteste une autre tradition de Palestine, selon laquelle l'église de la Vierge à Gethsémani se transformera, au jour du Jugement, en un navire qui conduira au port du salut les dévots de Marie. Ces trois textes sont tirés, entre autres, d'un manuscrit que M. C. a en sa possession. P. D.

En 1956, le 31e congrès historique subalpin tint ses assises à Aoste. Les actes en ont été publiés dans deux imposants volumes : *La Valle d'Aosta. Relazioni e comunicazioni presentate al XXXI Congresso storico Subalpino di Aosta* (Turin, 1959). Parmi les communications qui y furent présentées, celle de Mgr A. P. Frutaz lui vaudra la reconnaissance de tous les érudits qui s'occupent de cette région : *Le fonti per la storia della Valle d'Aosta e gli Archivi storici e le biblioteche della città e della Valle* (t. 2, p. 977-1091). Le titre et le nombre de pages suffisent à montrer l'importance de ce mémoire qui a été conçu comme un répertoire. L'auteur fournit d'abord tous les renseignements souhaitables sur les sources de l'histoire civile et religieuse de la Vallée d'Aoste, du IVe au XIe siècle ; il rappelle ensuite les principales recherches scientifiques entreprises dans les dépôts de la province au cours des trois derniers siècles ; enfin, il donne la liste des archives et bibliothèques de la « regione autonoma » d'Aoste. L'article se termine par sept appendices et les tables.

Du point de vue de nos études, nous retiendrons les renseignements bibliographiques sur S. Grat et S. Ours, ainsi que sur la liste des premiers évêques ; ils sont agrémentés de réflexions marquées du meilleur esprit critique. Chez le docte historien, originaire d'Aoste, l'amour de la petite patrie n'obscurcit jamais la sérénité du jugement. P. 1009, une précieuse note mentionne les textes qui ont été publiés d'après les trois légendiers de la collégiale des SS. Pierre et Ours (cf. *Anal. Boll.*, t. 73, 1955, p. 511-513). Un des homéliaires de la collégiale contient une copie de la *Formula vitae honestae* de S. Martin de Braga qui avait échappé à son récent éditeur, C. W. Barlow (cf. *Anal. Boll.*, t. 70, 1952, p. 412). B. G.

La date du 16 octobre 1951 a été choisie naguère, à Saint-Gall, pour célébrer le XIII[e] centenaire de la mort du moine irlandais, disciple de S. Colomban, dont la *cella* d'ermite et le tombeau furent à l'origine de la grande abbaye qui porta son nom. A cette occasion, un *Sankt-Gallus-Gedenkbuch* de 200 pages avait paru, publié en 1952 par l' « Administration catholique de Saint-Gall », sous la direction de M. J. Duft. Il contient des études variées sur la vie, le culte et l'iconographie du saint, avec une relation circonstanciée des fêtes jubilaires. N'ayant pas eu l'occasion d'analyser en son temps le recueil au profit de nos lecteurs, nous tenons du moins à le signaler rétrospectivement tout en annonçant une étude nouvelle qui aurait fort bien pu y figurer : *Das Charakterbild des Gallus im Wandel der Zeit*, par Ernst Gerhard Rüsch, dans le *99. Neujahrsblatt* herausgegeben vom Historischen Verein des Kantons St. Gallen (1959), p. 3-19. Après quelques considérations d'ordre philosophique sur la difficulté de pénétrer profondément dans le mystère de l'individu et, par suite, d'esquisser un « portrait d'âme » qui soit vraiment objectif, l'auteur s'attache à caractériser, sur un plan très relatif, les images qu'on s'est faites de la personnalité de S. Gall aux époques successives. Elles varient non seulement d'après la connaissance et l'interprétation des documents, mais aussi suivant la conception qu'on avait de l'ascèse et de la sainteté monastiques. M. R. montre fort à propos, dans ces évocations diverses, la distinction qu'il convient d'établir entre les éléments qui décrivent plutôt un « type » universel, l'« Idealbild » (l'athlète de Dieu, le « lieb heylig herre », etc.) et ceux qui recréent proprement l'individu historique. Les premiers biographes, Wetti et Walafrid Strabon, ont été, à ce point de vue, analysés et parfois opposés ; on passe alors aux notices des légendiers du bas moyen âge (par exemple à celle d'un « Passional » en langue vulgaire de 1488) ; puis aux écrits de la période humaniste (tels ceux du chroniqueur Joachim Vadian, bourgmestre et réformateur de Saint-Gall) ; à l'exaltation du moine-fondateur par les poètes et les dramaturges de l'âge du baroque (comme Athanase Gugger) ; aux dissertations didactiques ou éducatives du XVIII[e] siècle ; aux récits inspirés du romantisme ; enfin à la « démythisation », opérée par la critique historique moderne, parfois trop défiante des sources, et à

certaines réactions qu'elle suscite à son tour. C'est là un processus qu'il serait intéressant de voir appliquer à de nombreux saints.
M. C.

La communauté des fidèles de Pétange (Petingen), au Grand-Duché de Luxembourg, qui faisait partie jadis de la paroisse de Küntzig, devint autonome en 1808. Le comité organisateur des fêtes jubilaires qui viennent d'être célébrées, en mai dernier, a publié une brochure illustrée, sous le titre : *150e Anniversaire de la paroisse St. Hubert, Pétange* (Luxembourg, 1960, 98 pp.). Plusieurs articles, rédigés en langue allemande, y traitent, comme il se doit, du passé de Pétange et de son église. Nous signalons à l'attention de nos lecteurs la contribution particulièrement riche et débordant le cadre local, élaborée de première main par le chanoine Émile Donckel, l'érudit professeur du Grand Séminaire de Luxembourg : *Der St. Hubertuskult im Luxemburger Land* (p. 49-85). On y trouve d'abord une bonne esquisse de la carrière historique de S. Hubert ; elle s'inspire des travaux du regretté Camille Wampach. L'auteur relate ensuite les translations du corps saint et l'évolution de la légende du patron des chasseurs. Mais nous saurons gré avant tout à M. D. d'avoir dressé le répertoire méthodique de tous les témoignages du culte rendu à S. Hubert, tels qu'ils sont attestés, sous les formes les plus diverses, dans 159 localités du territoire grand-ducal. Mine abondante de renseignements, où le folkloriste et l'iconograph etrouveront aussi beaucoup à puiser. On s'étonnera peut-être que, dans la liste des ouvrages consultés, le vaste commentaire du P. Charles De Smedt (*Acta SS.*, Nov. t. 1, au 3 novembre), où Pétange n'a pas été omis, manque à l'appel.
M. C.

Le nom de Heinrich Sproemberg est favorablement connu de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire politique du moyen âge dans nos régions. Un recueil d'études de cet historien a paru sous le titre *Beiträge zur belgisch-niederländischen Geschichte* (Berlin, Akademie-Verlag, 1959, 367 pp. = *Forschungen zur mittelalterlichen Geschichte*, t. 3). L'auteur a, le plus souvent, ajouté un « Nachwort » aux articles qui avaient déjà été publiés ailleurs. Dans ces postfaces, parfois étendues, il met à jour la bibliographie du sujet, fournit des précisions nouvelles et répond à des objections. L'attention des lecteurs de notre Bulletin se portera plus particulièrement sur les deux exposés, assez longs, où M. S. analyse consciencieusement les cinq volumes de l'*Histoire de l'Église en Belgique* du regretté É. de Moreau. Au cours de cet examen, il se plaît à relever des points de vue originaux et à souligner la valeur de maints aperçus. Les critiques — des mises au point plutôt — sont rares pour les quatre premiers volumes. M. S. s'étend plus longuement sur le contenu du t. 5, qui traite de la Réforme en Belgique, et il propose diverses suggestions. Il est permis de se demander dans quelle mesure le P. de Moreau les aurait toutes

agréées. Signalons l'éloge accordé par M. S. au travail le plus récent paru sur la question dans notre pays : L.-E. Halkin, *La Réforme en Belgique sous Charles-Quint* (Bruxelles, 1957). v. d. S.

En 1956, le centre d'études médiévales dirigé par l'Université catholique du Sacré-Cœur à Milan publia un premier volume de mémoires (cf. *Anal. Boll.*, t. 74, 1956, p. 527). Dès 1958 un second recueil a été distribué : *Miscellanea del Centro di Studi medievali. Serie seconda* (Milan, Società editrice « Vita e Pensiero », 367 pp. = *Pubblicazioni dell' Università cattolica del sacro Cuore*, N. S., vol. 62). Ce nouveau volume, présenté par le regretté P. Gemelli, recteur de l'Université, comporte six études, dont la dernière seule intéresse l'hagiographie : L. Zanini, *Bibliografia analitica di Santa Caterina da Siena* (*1901-1950*). Un premier article, paru dans le tome précédent de la *Miscellanea*, comprenait 177 numéros relatifs à la bibliographie et aux sources historiques. Le second article (n° 178-670) fait l'inventaire des éditions des écrits de la sainte et des études sur les œuvres et ensuite sur la vie. On devine la patience qu'il a fallu pour réunir cette copieuse bibliographie et la répartir dans les diverses sections. Souvent l'auteur ne se contente pas de transcrire un titre, mais donne un résumé et une appréciation sur les travaux plus importants. Un troisième article est annoncé et donnera la fin de l'inventaire (n° 671-1044) et les index.

Les autres mémoires se rapportent à la littérature byzantine : A. Pertusi, *I frammenti della III acroasi dell' « Eracliade » di Giorgio Pisida ;* à la littérature française du moyen âge : R. de Cesare, *Volgarizzamenti antico-francesi dei « Praecepta Aristotelis ad Alexandrum »*, et G. A. Brunelli, *« Le mirouer des pecheurs »* ; à la littérature italienne : E. Travi, *Dal « Libro di novelle e di bel parlar gentile » a « Le cento novelle antiche »*. Enfin, sous le titre *Il Vat. Lat. 479 ed altri codici annotati da Roberto de' Bardi*, le P. G. Pozzi, capucin, montre comment R. de' Bardi, un Italien devenu chancelier de l'Université de Paris au XIV^e^ siècle, s'efforça de constituer un *corpus* des sermons de S. Augustin intitulé *Collectorium sermonum sancti Augustini.* B. G.

A plusieurs reprises nous avons signalé les thèses que des philologues finlandais ont consacrées à l'œuvre de Gautier de Coincy (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, t. 71, 1953, p. 100). Arthur Långfors, qui, avec un dévouement inlassable, a dirigé toutes ces publications, est mort le 20 octobre 1959. Nous qui l'avions connu dès 1923 à Paris, nous joignons notre hommage à ceux qui ont évoqué les mérites du disparu.

Analysons d'abord brièvement une série de monographies comprenant l'édition d'un ou deux Miracles de la compilation de Gautier de Coincy. Toutes ces monographies sont conçues sur le même plan : résumé du Miracle, étude des sources et de la langue, édition du texte, notes explicatives, lexique.

La plus ancienne remonte déjà à dix ans : Erik von Kraemer, *Du clerc qui fame espousa et puis la lessa* (Helsinki, 1950, 140 pp. ; = *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, Ser. B, t. 66, 2). Le sujet de ce Miracle est bien connu. Après s'être voué à la Vierge, un jeune homme, poussé par sa famille, est amené à contracter mariage. Le jour de ses noces, il s'enfuit. M. von K. mentionne comme source la plus ancienne le n° 59 du troisième livre des homélies de Bède (*De sancta Maria Virgine ; P. L.* t. 94, col. 422). Ainsi que l'a noté Jean Leclercq, O. S. B., cette homélie n'est pas de Bède (*Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. 14, 1947, p. 215). Après un bref prologue, elle reprend un Miracle de Notre-Dame (*Mir. BVM.*, n° 188). A propos du thème du jeune époux quittant son foyer au soir de ses noces, nous nous permettons de renvoyer à notre article sur S. Alexis (*Anal. Boll.*, t. 65, 1947 ; particulièrement p. 182 ; voir aussi, ibid., t. 52, p. 463). C'est la première fois que le texte de ce Miracle paraît intégralement ; l'ancienne édition de l'abbé Poquet avait omis 187 vers.

M. Veikko Väänänen, professeur de philologie romane à Helsinki, a choisi comme sujet le miracle *D'une fame de Laon* (Helsinki, 1951, 87 pp. ; = même collection, ser. B, t. 68, 2). De ce récit le P. Poncelet dans son *Index miraculorum BVM.* signale onze versions. Il semble bien que Gautier s'inspire du n° 887, c'est-à-dire de la recension contenue dans la collection d'Hermann de Laon (*BHL.* 5498).

Le Miracle publié par M. E. von Kraemer, *De la bonne enpereris qui garda loiaument sen mariage* (Helsinki, 1953, 288 pp. ; = même collection, ser. B, t. 82, 2), ne figurait pas dans l'édition de l'abbé Poquet et n'était connu que par la publication de Méon, *Nouveau recueil de fabliaux et contes inédits des poètes français des XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles*, t. 2 (Paris, 1823). De ce long récit de 3980 vers, il existe une dizaine de recensions latines. Il n'est pas toujours possible de déterminer avec certitude celle que Gautier de Coincy a eue sous les yeux et, comme le remarque M. v. K., il se peut qu'il en ait consulté plus d'une. Le problème des origines du conte avait du reste été bien étudié dès 1907 par A. Wallensköld et l'on comprend que M. von K. ait été bref sur ce point. Il aurait pu signaler que le *Viaticum narrationum* d'Henmannus Bononiensis, publié par A. Hilka en 1935 (cf. *Anal. Boll.*, t. 55, 1937, p. 160), contient aussi un résumé de la légende que l'éditeur a fait suivre d'utiles références bibliographiques.

Deux brefs Miracles font l'objet du travail de M. Reino Hakamies (*Deux miracles de Gautier de Coinci*, Helsinki, 1958, 92 pp. ; = même collection, ser. B, t. 113, 1). Le premier, *De quodam rustico*, relate l'intervention efficace de la Vierge en faveur de l'âme d'un paysan, assez peu scrupuleux, mais qui vénérait régulièrement Marie. Au moment de la mort, le défunt échappera au démon grâce au secours de la mère de Dieu. Sous le n° 474 de son *Index*, le P. Poncelet signale cinq autres versions de ce récit. Si M. H. avait consulté ce

répertoire, il n'aurait pas écrit qu'on n'en connaissait qu'une (à savoir celle qui est signalée sous le numéro 480 de l'*Index*). Au sujet du débat qui s'engage entre les bons et les mauvais anges au moment de la mort, voir *Recherches de sciences relig.*, t. 40 (1952), p. 222-230.

Le second Miracle relate comment un ménestrel, célébrant les mérites de Notre-Dame de Rocamadour, en reçut une marque tangible de reconnaissance. L'auteur aurait trouvé d'utiles renseignements sur ce thème dans le travail de G. Schnürer, *Sankt Kümmernis und Volto Santo* (cf. *Anal. Boll.*, t. 52, 1934, p. 451).

M. Pol Jonas publie le célèbre Miracle de Ste Marie de Saïdnaia ou de Sardenay (*C'est d'un moine qui vout retolir a une nonne une ymage de Nostre Dame*, Helsinki, 1959, 173 pp. ; même collection, ser. B, t. 113, 2). Jusqu'ici nous ne possédions de ce texte que l'édition incomplète et médiocre de l'abbé Poquet. Le problème des sources est assez complexe et M. J. a dépensé de louables efforts pour le résoudre. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu l'article de notre collègue, le P. P. Devos, paru ici même : *Les premières versions occidentales de la légende de Saïdnaia* (t. 65, 1947, p. 245-278). Il aurait remarqué que, des différentes recensions du Miracle latin (*BHL.* 5409), qu'il a réparties en divers groupes, celle qu'il désigne par le sigle B^2 a été publiée dans l'article susdit, tandis que celle désignée par le sigle B^3 avait été imprimée dès 1943 par E. Cerulli (*Il libro etiopico dei miracoli di Maria ;* cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 246). Enfin, M. J. semble ignorer qu'il existe d'autres relations latines du Miracle de Sardenay antérieures à Gautier de Coincy.

La thèse présentée à la Faculté des Lettres d'Upsal en 1955 par M. E. Rankka avait pour objet l'étude de deux Miracles de Gautier de Coincy : *Les 150* ave *du chevalier amoureux* — texte qui n'est qu'une variante du *Sponsus Marianus* — *; le Sacristain noyé* (*Deux miracles de la Sainte Vierge par Gautier de Coinci.* Uppsala, Almquist et Wiksell, 1955, x-205 pp.). Elle est dédiée à A. Långfors. Au point de vue de l'étude des sources (*Mir. BVM.*, nos 631, 850), M. R. est parfaitement informé. Il reproduit la recension latine du Miracle du sacristain d'après un manuscrit du British Museum (Cotton, Cléop. C. X, no 10). Celle-ci met sur les lèvres de la Vierge une phrase qui est en opposition avec la plus élémentaire morale. Marie dit aux démons que, chaque fois que le sacristain quittait le monastère pour rejoindre son amie, il venait lui demander la permission : *Me primum salutando a me licentiam accipiebat.* La même phrase se retrouve dans la version attribuée à Césaire d'Heisterbach (A. Hilka, *Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach*, Bonn, 1937, p. 157). Gautier a eu le bon goût d'omettre cette réflexion par trop déplacée.

B. G.

Il y a quelques années, M. L. A. T. Gryting annonçait une série de travaux sur la *Vengeance du Sauveur* et ses sources latines. Jusqu'ici, à notre connaissance, une seule étude a paru : *The Oldest Ver-*

sion of the Twelfth-century Poem La Venjance Nostre Seigneur (The University of Michigan. *Contributions in Modern Philology*, n° 19, octobre 1952, 143 pp.). Elle contient l'édition du texte français d'après le plus ancien des huit manuscrits qui ont conservé cette œuvre. Souhaitons que M. G. puisse réaliser un jour son projet de classer les divers témoins et de les comparer avec le modèle latin (*BHL.* 4221, 4222). B. G.

On trouvera quelques beaux portraits de saints — les uns en pied, d'autres par manière d'esquisses plus rapides — dans le deuxième tome de l'*Histoire du catholicisme en France*, publiée par MM. A. Latreille, E. Delaruelle et J.-R. Palanque (Paris, Spes, 1960, 508 pp., 4 cartes). Ce volume, qui a pour titre : *Sous les rois très chrétiens*, nous conduit de Louis IX à Louis XV. Il ne manquera pas de rencontrer, comme celui qui l'a précédé (voir *Anal. Boll.*, t. 76, p. 281), la faveur du public cultivé, grâce à l'exposé à la fois vivant et didactique de MM. Latreille et Delaruelle qui en sont, conjointement, les auteurs. Ainsi qu'ils le font observer, il est peu de saints et peu de rois qui aient, aussi bien que Louis IX, « fait l'unanimité parmi les historiens ». « Une fois dans son histoire, poursuivent-ils, la France a été gouvernée par un prince qui joignit aux talents supérieurs du réformateur politique et du chef militaire le souci constant de la perfection évangélique et l'intelligence ouverte du réformateur religieux » (p. 48). Ces traits ont été admirablement développés dans le troisième chapitre de l'ouvrage (*Le règne de S. Louis*).

Plus loin, on loue « la parfaite santé morale et mentale » de S^te^ Jeanne d'Arc, qui associe étroitement les combats de sa guerre libératrice et la poursuite du salut. « Elle tranche, lisons-nous, sur la plupart des hommes d'État et des hommes de guerre avec lesquels elle a mené son entreprise et qui sont étrangers à son idéal. Le contraste est alors complet entre le peuple tel qu'il se révèle en Jeanne et le monde des politiques et des ecclésiastiques, entre un christianisme instinctif et authentique et une religion toute traditionnelle et extérieure » (p. 153). Ailleurs, il y a d'heureuses notations sur S. Dominique en Languedoc, sur S. Ignace de Loyola à Paris et le vœu de Montmartre, sur S. François de Sales et son esprit, sur S. Vincent de Paul et ses initiatives apostoliques. Signalons, enfin, deux pages sur la naissance de la critique historique, au XVII^e^ siècle, notamment dans le domaine de l'hagiographie (p. 442-443). M. C.

Le premier volume du procès de canonisation de S. Philippe Neri († 26 mai 1595) contient les dépositions faites à Rome entre le 2 août et le 29 décembre 1595 (cf. *Anal. Boll.*, t. 76, 1958, p. 270). Le second donne la suite des témoignages recueillis du 3 janvier 1596 au 16 juillet 1610 : *Il primo processo per san Filippo Neri nel codice Vaticano 3798 e in altri esemplari dell' archivio dell' Oratorio di Roma* edito e annotato da G. Incisa della Rocchetta e N. Vian con la collaborazione del P. C. Gasbarri. T. 2 : *Testimonianze dell' inchiesta*

romana : 1596-1609. Cité du Vatican, 1958, XVI-366 pp. (= *Studi e Testi*, n° 196). On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la patience des juges qui ont écouté et fait transcrire ces multiples témoignages, ou le courage des éditeurs qui ont recopié ce long dossier, difficile à lire, et l'ont annoté avec un soin digne d'éloge.

Parmi les témoins nous retrouvons Baronius, qui, le 22 mai 1607, comparaît pour la troisième fois. Agé alors de 69 ans, il s'attarde volontiers à évoquer des souvenirs personnels. Nous apprenons que le futur cardinal avait l'estomac délicat. Or, un jour qu'il se plaignait de ses misères de santé à son directeur, celui-ci lui enjoint de manger un citron et un gros pain (*pane grosso intiero*). Baronius, inquiet, surmonte son appréhension et obéit. Le repas terminé, il a l'impression d'avoir mangé quelque chose d'aussi léger qu'une oublie (*cialdoncino*). Ailleurs, il donne des détails intéressants sur sa vocation d'historien de l'Église. Le P. A. Gallonius, le biographe de Philippe, est appelé à plusieurs reprises par les juges. Comme bien des témoins, il s'arrête volontiers à des faits miraculeux, qui sont peu révélateurs du caractère et de la sainteté intime de Neri.

Fabrizio Massimo (né vers 1536, mort en 1633) avait eu une jeunesse orageuse — il avait porté plusieurs coups de poignard à sa sœur —, mais il s'était assagi et avait trouvé un guide dans le fondateur de l'Oratoire. Le 30 septembre 1609, il remet aux juges un volumineux mémoire (p. 322-365). Cette longue série de paragraphes qui commencent par : *Io so ; Io so di certa scienza*, est assez monotone ; toutefois, de l'ensemble, il se dégage une confiance inébranlable en la sainteté de Philippe, qui guérit les âmes et les corps.

Le tome 3 (*Testimonianze dell' inchiesta romana : 1610. Testimonianze « extra Urbem » : 1595-1599*. Cité du Vatican, 1960, XVI-458 pp. ; même collection, n° 205) présente la fin de l'enquête de Rome et la série des dépositions faites « extra Urbem » durant les années qui suivirent immédiatement la mort du saint.

Comme nous le disions à propos du premier volume, espérons que les éditeurs dresseront des tables détaillées, afin que ces documents ne restent pas lettre morte pour bien des chercheurs. B. G.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Abuladze, I. V. *Ioann Mosh. Limonar* [en géorgien]. Tiflis, Académie des sciences, 1960, 171 pp.

Acocella, N. *La figura e l'opera di Alfano I di Salerno (sec. XI)*, II. Extr. de *Rassegna storica salernitana*, t. 20 (1959), p. 17-90.

Alzin, J. *S. Pie X. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1959, 182 pp. (= *Écrits des saints*).

Analecta Calasanctiana, 3. Madrid, Revista Calasancia, 1960, 258 pp.

Astruc, Ch. ; Concasty, M.-L. *Catalogue des manuscrits grecs.* III[e] partie : *Le Supplément grec*, t. 3. Paris, Bibliothèque Nationale, 1960, in-4°, xiii-789 pp.

Aubenhammer, H. *Lexikon der christlichen Ikonographie*, fasc. 2. Wien, Hollinek, 1960, p. 81-160.

Balthasar, H. U. von. *Origène. Esprit et Feu*, t. II. Paris, Éd. du Cerf, 1960, 260 pp.

Batllori, M. *Introducción a Ramón Llull.* Madrid, Dirección general de relaciones culturales, 1960, 152 pp.

Baus, K. *Das Gebet der Märtyrer.* Extr. de *Trierer theologische Zeitschrift*, t. 62 (1953), p. 19-32.

Bernards, M. *Die Welt der Laien in der kölnischen Theologie des 12. Jhdts. Beobachtungen zur Ekklesiologie Ruperts von Deutz.* Extr. de *Die Kirche und ihre Ämter und Stände. Festgabe Kardinal Frings* (Köln, 1960), p. 391-416.

Bertolucci Pizzorusso, V. *Le versioni otrantine della leggenda di S. Alessio.* Extr. de *Studi mediolatini e volgari*, t. 6-7 (1959), p. 9-24.

Bibliographie de la Réforme (1450-1648). Ouvrages parus de 1940 à 1955, fasc. 2 : *Belgique, Suède, Norvège, Danemark, Irlande, États-Unis.* Leiden, Brill, 1960, 157 pp.

Bickel, B.-J. *Un prophète de la vraie joie : S. François d'Assise.* Blois, Éd. N.-D. de la Trinité, 1960, 233 pp.

Bronzini, G. B. *La leggenda di S. Caterina d'Alessandria. Passioni greche e latine.* Extr. de *Memorie della Accademia Nazionale dei Lincei*, Scienze morali, sér. 8, t. 9 (1960), p. 255-416, 10 pl.

Clasen, S. *Antonius, Diener des Evangeliums und der Kirche.* M. Gladbach, Kühlen, 1959, in-4°, 136 pp., ill.

— *Antonius, Diener des Evangeliums und der Kirche.* Extr. de *Wissenschaft und Weisheit*, t. 23 (1960), pp. 53-67, 108-130.

Coquet, J. *L'intérêt des fouilles de Ligugé.* Société des amis du Vieux-Ligugé, 1960, 16 pp., plan, 8 pl.

Corbin, S. *La Déposition liturgique du Christ au Vendredi Saint.* Paris, Belles Lettres, 1960, 346 pp., 10 fac-similés (= *Collection portugaise*, 12).

DEL ESTAL, J.-M. *Desacertada opinión moderna sobre los monjes de Cartago.* Extr. de *La Ciudad de Dios*, t. 172 (1959), p. 596-616.

DELMAS, A. *Le pays de Terrasson, confins du Périgord et du Limousin, pendant le moyen âge.* [Brive], 1960, 6 pl., carte.

DEMUS, O. *The Church of San Marco in Venice.* Washington, 1960, in-4°, XII-236 pp., 68 pl. (= *Dumbarton Oaks Studies*, 6).

DESCHAMPS, J. *De herkomst van het Leidse handschrift van de Sint-Servatius-legende van Hendrik van Veldeke.* Extr. de *Handelingen der Zuidnederlandse Maatschappij voor taal- en letterkunde en geschiedenis*, t. 12 (1958), p. 53-78.

DEVOLDER, E. *S. Grégoire de Nazianze. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1960, 186 pp. (= *Écrits des Saints*).

DEVOS, P. *Les miracles de S. Ménas en éthiopien.* Extr. des *Atti del Convegno internazionale di studi etiopici* (Roma, 1959, éd. 1960), p. 335-343.

DRÖGEREIT, R. *Bonifatius, die angelsächsische Mission und Niedersachsen.* Extr. de *Jahrbuch für niedersächsische Kirchengeschichte*, t. 52 (1954), p. 130-158.

ESPOSITO, M. *Itinerarium Symonis Semeonis ab Hybernia ad Terram Sanctam.* Dublin, Institute for Advanced Studies, 1960, IX-127 pp. (= *Scriptores latini Hiberniae*, 4).

EWIG, E. *Volkstum und Volksbewusstsein im Frankreich des 7. Jahrhunderts.* Extr. de *Settimane di studio del Centro di studi sull'alto medio evo*, 5 (Spoleto, 1957, éd. 1958), p. 587-697.

FERREIRA NEVES, F. *O processo informativo de 1687 para a beatificação e canonização da princesa santa Joana, filha do rei D. Afonso V.* Coimbra, 1959, 82 pp. Extr. de *Arquivo do distrito de Aveiro*, t. 25.

FERRUA, A. *Scoperta di una nuova regione della catacomba di Commodilla*, II. Extr. de *Rivista di archeologia cristiana*, t. 34 (1958), p. 5-56, ill.

Festschrift St. Godehard. Niederalteich, Dreiberg-Verlag, 1960, 45 pp., ill.

FONTAINE, J. *Théorie et pratique du style chez Isidore de Séville.* Extr. de *Vigiliae christianae*, t. 14 (1960), p. 65-101.

FOUCHER, J.-P. *Sainte Louise de Marillac. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1960, 181 pp. (= *Écrits des Saints*).

FROLOW, A. *L'origine des miniatures du Ménologe du Vatican.* Extr. du *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, 6 (Belgrade, 1960), p. 29-41, 2 pl.

FRUTAZ, A. P. *Contributo alla storia della riforma del messale promulgato da San Pio V nel 1570.* Extr. de *Italia sacra*, 2 : *Problemi di vita religiosa in Italia nel cinquecento* (Padova, 1960), p. 187-214.

GAIFFIER, B. DE. *Le triptyque du Maître de la Légende de sainte Barbe.* Extr. de la *Revue belge d'archéol. et d'hist. de l'art*, t. 28 (1959), p. 3-23, 10 pl.

GAMBER, Kl. *Die gallikanische Zeno-Messe.* Extr. de *Münchener theol. Zeitschrift*, t. 10 (1959).

— *Väterlesungen innerhalb der Messe an Heiligenfesten in beneventanischen Messbüchern.* Extr. de *Ephemerides liturgicae*, t. 74 (1960), p. 163-165.

GARITTE, G. *La sépulture de Modeste de Jérusalem.* Extr. du *Muséon*, t. 73 (1960), p. 127-133.

Ghika, G. ; Contat, P. *Études sur des glaives valaisans du moyen âge.* Extr. des *Annales valaisannes*, 1960, p. 593-648, ill.

Gouillard, J. *Une œuvre inédite du patriarche Méthode : la Vie d'Euthyme de Sardes.* Extr. de *Byzantinische Zeitschrift*, t. 53 (1960), p. 36-46.

Gregorio (San) Barbarigo. Nella gloria dei Santi. 26 maggio 1960. Padova, Seminario, 1960, 63 pp., ill. (= *Cor Cordis*, t. 10, fasc. 2).

Guerra, J. *Excavaciones en la catedral de Santiago.* Extr. de *La Ciencia tomista*, fasc. 273 (1960), p. 97-168.

Guiette, R. *La Légende de la Sacristine et les Arliquiniana.* Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature française, 1960, 9 pp.

Hadjinicolaou, A. M. *Ἡ ψηφιδωτὴ εἰκόνα τῆς Πάτμου.* Extr. de *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολ. ἑταιρείας*, sér. 4, t. 1 (1959), p. 127-135, 2 pl.

Halkin, L.-E. *Édouard de Moreau (1879-1952).* Extr. du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. 125 (1959), p. 168-179.

Hunger, H. *Von Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit.* Extr. de *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, t. 8 (1959), p. 123-155.

Irtenkauf, W. *Hirsau. Geschichte u. Kultur.* Lindau u. Konstanz, Thorbecke, 1959, in-4°, 79 pp., 29 pl.

Jardel, M. *Le chevalier des cîmes : S. Bernard de Menthon.* Paris, Apostolat de la Presse, 1960, 206 pp., 12 pl.

John, E. *Land Tenure in Early England.* Leicester, University Press, 1960, xii-184 pp.

Kapiszewski, H. *Eremita Świrad w Panonii.* Extr. de *Nasza Przesłość*, t. 10 (1959), p. 17-78.

— *Le millénaire d'un ermite polonais. Świrad sur le Dunajec* [en polonais]. Extr. de *Nasza Przesłość*, t. 8 (1958), p. 45-81, 1 pl.

Karwasinska, J. *Les trois rédactions de « Vita I » de S. Adalbert.* Roma, Accademia Polacca, 1960, 28 pp.

King, A. A. *Liturgies of the Past.* London, Longmans, Green, 1959, xii-487 pp., 14 pl.

Klauser, Th. *Studien zur Entstehungsgeschichte der christlichen Kunst*, II. Extr. de *Jahrbuch für Antike und Christentum*, t. 2 (1959), p. 115-145, pl. 8-14.

Köster, K. *Ein Gronauer Pestblatt von 1508. Studien zur Geschichte der Sebastiansreliquie aus dem Kloster Gronau.* Extr. de *Nassauische Annalen*, t. 71 (1960), p. 224-234, 3 ill.

Kristeller, P. O. *Latin Manuscript Books before 1600.* 2e éd. New York, Fordham University Press, 1960, xxii-234 pp.

Kyriakides, S. O. *Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θράκης.* Thessaloniki, Soc. des études macédoniennes, 1960, 71 pp., 5 pl.

Lacordaire, H.-D. *Vie de S. Dominique.* Paris, Éd. du Cerf, 1960, 280 pp.

Laporte, J. *Le Pénitentiel de S. Colomban.* Tournai, Desclée, 1958, 112 pp. (= *Monumenta christiana selecta*, 4).

Lievens, R. *De origine monasterii Viridisvallis van Pomerius.* Extr. de *Ons geestelijk Erf*, t. 34 (1960), p. 209-215.

— *Een Rapiarium uit Jan van Leeuwen.* Extr. de *Handelingen der Zuid-*

nederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis, t. 13 (1959), p. 73-84.

Ligier (S.) et collab. *Saint Claude. Vie et présence.* Paris, Lethielleux, 1960, viii-197 pp., 18 pl.

Madoz, J. *San Isidoro de Sevilla. Semblanza de su personalidad literaria.* León, Centro de estudios S. Isidoro, 1960, xix-199 pp.

Maillé, Marquise de. *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux.* Paris, Picard, 1959, in-4°, 381 pp., 110 ill.

Marrou, H.-I. ; Harl, M. *Clément d'Alexandrie. Le Pédagogue*, I. Paris, Éd. du Cerf, 1960, 298 pp. (= *Sources chrétiennes*, 70).

Martínez Díez, G. *El patrimonio eclesiástico en la España visigoda.* Comillas, Universidad, 1959, 200 pp.

Masseron, A. *Paroles mémorables de S. François d'Assise.* Paris, Albin Michel, 1960, 187 pp.

McCarthy, M. C. *The Rule for Nuns of St. Caesarius of Arles.* Washington, The Catholic University of America Press, 1960, viii-230 pp. (= *Studies in Mediaeval History*, N. S., 16).

McNally, R. E. *Isidoriana.* Extr. de *Theological Studies*, t. 20 (Woodstock, 1959), p. 432-442.

Mercati, S. G. *Intorno al titolo dei lessici di Suida-Suda e di Papia.* Extr. de *Memorie della Accademia Nazionale dei Lincei*, sér. 8, t. 10 (1960), p. 1-50, 1 pl.

Moreau, J. *Das Trierer Kornmarktmosaik.* Köln, M. Dumont Schauberg, 1960, in-4°, 32 pp., 25 pl. (= *Monumenta artis romanae*, 2).

Odenius, O. *Cisiojani latini. Neue Beiträge zur Bibliographie der metrischen Kalendarien des Mittelalters.* Uppsala, 1960. Extr. de *Arv*, t. 15 (1959), p. 61-154.

O'Donnell, Th. J. *Selections from the Zoilomastix of Philip O'Sullivan Beare.* Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1960, lxviii-111 pp.

Pächt, O. ; Dodwell, C. R. ; Wormald, F. *The St. Albans Psalter (Albani Psalter).* London, The Warburg Institute, 1960, in-fol., xxiv-294 pp., 175 pl. (= *Studies of the Warburg Institute*, 25).

Pagnani, G. *Il codice di Fabriano dei Fioretti di S. Francesco.* Extr. de *Studia Picena*, t. 25 (1957), p. 1-23.

Pagnin, B. *La provenienza del codice Antoniano 27.* Extr. de *Miscellanea in onore di Roberto Cessi*, t. 1 (1958), p. 29-41.

Paulhart, H. *Widmungsbrief und Vorrede des Epitaphiums Adelheidis.* Extr. de *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. 68 (1960), p. 244-249.

Peil, R. *A Handbook of the Liturgy.* Translated by H. E. Winstone. Edinburgh, Nelson, 1960, xv-317 pp.

Pellegrino, M. *Eucaristia e martirio in S. Cipriano.* Extr. de *Convivium Dominicum* (Catania, 1959), p. 135-150.

Pertusi, A. *Giorgio di Pisidia. Poemi*, I : *Panegirici epici.* Ettal, Buch-Kunstverlag, 1960, 322 pp., 2 cartes (= *Studia patristica et byzantina*, 7).

Pezzoli, D. *S. Robert Bellarmin. Textes choisis.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1960, 189 pp. (= *Écrits des Saints*).

QUACQUARELLI, A. *Retorica e liturgia antenicena.* Roma, Desclée, 1960, XXVIII-343 pp. (= *Ricerche patristiche*, 1).

RAES, H. *S. Laurent de Brindes à Arras en 1602.* Extr. des *Études franciscaines*, N. S., t. 10 (1960), p. 36-42.

RAISON DU CLEUZIOU, J. *De quelques sources de la Vie de S. Guénolé.* Extr. des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, t. 88 (1959 ou 1960), 7 pp.

RECHOWICZ, M. *S. Jean Kenty et Benoît Hesse* [en polonais]. Lublin, Université Catholique, 1958, 316 pp.

ROCHAIS, H.-M. *Les Douze Anachorètes.* Extr. de *Lettre de Ligugé*, n. 82-83 (1960), p. 5-12.

ROSSI TAIBBI, G. *Martirio di Santa Lucia. Vita di Santa Marina.* Palermo, Istituto Siculo di studi bizantini e neogreci, 1959, 112 pp.

ROUSSEAU, F. *Les chartes de Brogne du fonds de Stassart.* Extr. du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. 125 (1959), p. 347-378.

ROUSSEAU, M. I. J. *Fulcoii Belvacensis Utriusque de nuptiis Christi et Ecclesiae libri septem.* Dissertation. Washington, The Catholic University of America Press, 1960, XVIII-145 + 182 pp. (= *Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, 22).

ROZIER, C. *Écrits du Père Pierre Chanel, missionnaire mariste à Futuna (1803-1841).* Paris, Musée de l'Homme, 1960, 539 pp.

SCHENK, W. *Kult liturgiczny św. Stanisława biskupa na Śląsku.* Lublin, Université Catholique, 1959, 135 pp., 2 cartes.

SCHIRÒ, G. ; GONZATO, G. *Per un' edizione di « Analecta hymnica e codicibus eruta Italiae inferioris ».* Extr. de *Akten des 11. internationalen Byzantinisten-Kongresses 1958* (München, 1960), p. 539-555.

SCHMID, K. *Kloster Hirsau und seine Stifter.* Freiburg i. Br., E. Albert, 1959, 153 pp. (= *Forschungen zur oberrheinischen Landesgeschichte*, 9).

SCHRADE, H. *Die « Vita » des hl. Liudger und ihre Bilder.* Münster (Westf.), Aschendorff, 1960, in-4°, 53 pp., 35 ill. (= *Westfalen*, Sonderheft 14).

SCIVOLETTO, N. *Pietro e Paolo nel quartiere ebraico dell' Appia.* Extr. de *Giornale italiano di filologia*, t. 13 (1960), p. 1-24.

ŠEVČENKO, I. *Alexios Makrembolites and his « Dialogue between the Rich and the Poor ».* Extr. du *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, 6 (Belgrade, 1960), p. 187-228.

SIMONETTI, M. *Note Rufiniane.* Extr. de *Rivista di cultura classica e medioevale*, t. 2 (1960), p. 140-172.

SMITH, M. *A Byzantine Panegyric Collection with an unknown Homily for the Annunciation.* Extr. de *Greek, Roman and Byzantine Studies*, t. 2 (Cambridge, Mass., 1959), p. 139-155.

— *An Unpublished Life of St. Isidore of Pelusium.* Extr. de *Εὐχαριστήριον... Ἀ. Σ. Ἀλιβιζάτου* (Athènes, 1958), p. 429-438.

SOLOVIEV, A. V. *Holy Russia.* 's Gravenhage, Mouton, 1959, 61 pp. (= *Musagetes*, 12).

STEGMÜLLER, Fr. *Das Trinitätssymbolum des hl. Martin von Tours.* Extr. de *Festschrift für Bischof Dr. Albert Stohr* (Mainz, 1960), p. 151-164, 1 pl.

Studium Legionense, n° 1. León, Seminario, 1960, 329 pp.

Tappe, E. D. *A Rumanian Manuscript Miscellany in the J. Rylands Library.* Extr. de *Bulletin of the John Rylands Library*, t. 42 (1960), p. 481-492.

Tarchnišvili, M. *Die Entstehung und Entwicklung der kirchlichen Autokephalie Georgiens.* Extr. du *Muséon*, t. 73 (1960), p. 107-126.

Van Houtryve, I. *Sainte Jeanne de Chantal. Déposition au procès de béatification de François de Sales.* Namur, Éd. du Soleil Levant, 1960, 203 pp. (= *Écrits des Saints*).

Van Iterson, A. *L'antique porche de l'abbaye de Saint-Remy, à Rochefort.* Extr. du *Bulletin de la Société Royale « Le Vieux-Liège »*, 1960, p. 427-450, ill.

Vázquez de Parga, L. *Los obispos de Lugo-Braga en los siglos VIII y IX.* Extr. de *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. 7 (1957), p. 459-475.

Villa, E. *Milano cristiana nelle sue chiese.* Milano, Comitato Nuove Chiese, 1957, 64 pp., 38 pl.

Viñayo González, A. *S. Martino de León peregrino universal.* León, Cabildo de San Isidoro, 1960, 168 pp.

Wagner, G. *Volksfromme Kreuzverehrung in Westfalen.* Münster i. W., Aschendorff, 1960, 202 pp., 80 pl.

Walter, E. *Les noms « Tunna » et « Gommon » dans les légendes et chroniques tchèques* [en suédois]. Extr. de *Studia slavica Gunnaro Gunnarsson sexagenario dedicata* (Uppsala, 1960), p. 147-196.

Werner, E. *The Sacred Bridge. Liturgy and Music in Synagogue and Church.* London, D. Dobson, 1959, xx-618 pp.

Werner, K. F. *Die literarischen Vorbilder des Aimoin von Fleury und die Entstehung seiner « Gesta Francorum ».* Extr. de *Festschrift für Walther Bulst* (Heidelberg, 1960), p. 69-103.

Whitelock, D. *After Bede.* Jarrow-on-Tyne, The Rectory, 1960, 16 pp.

Widding, O. *De norrøne homiliebøg praediken på Stephansdag.* Extr. de *Maal og Minne*, 1959, p. 42-47.

Willibrord, O. M. Cap. *Le message spirituel de S. François d'Assise dans ses écrits.* Blois, Éd. N.-D. de la Trinité, 1960, xvi-367 pp.

Zender, M. ; Kok, H. J. *Patroonheiligen en plaatsnamen.* Amsterdam, Kon. Nederl. Akademie, 1959, 31 pp. (= *Bijdragen en mededelingen der Naamkunde-Commissie*, 15).

Zizicas-Lappa, E. *Enquête sur quelques collections de manuscrits grecs peu connues conservées en Grèce.* Extr. du *Bulletin d'information de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, 8 (1959), p. 69-76.

Zoras, G. Th. *Περὶ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως.* Athènes, Université, 1959, 309 pp.

Anassian, H. S. *Armjanskaja Bibliologija (V-XVIII vv.)* [*en arménien*], t. I. Erévan, Académie des Sciences, 1959, xcv pp., 1228 col.

Coquet, J. *Les carrelages vernissés du VII^e siècle à l'abbaye de Ligugé et les témoignages étrangers au site.* Ligugé, Société des Amis du Vieux-Ligugé, 1960. Extr. de la *Revue Mabillon*, t. 50 (1960), p. 109-144, 8 pl.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 82-83 : *Dumoulin-Eger.* Paris, Letouzey et Ané, 1960, col. 1025-1524.

Ewig, E. *Der Petrus- und Apostelkult im spätrömischen und fränkischen Gallien.* Extr. de *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. 71 (1960), p. 215-251.

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 59-74 vide supra, p. 82-83.

Abdon et Sennen mm. 212.
Abel iustus 211.
Abraham patr. 481.
Acacius ep. Meliten. 181.
Acacius, Menander et Polyaenus mm. Prusae 132, 139-140, 143.
Acindynus, Pegasius, Aphthonius, Elpidephorus et Anempodistus mm. 363.
Acisclus m. Cordub. 212.
Adalhardus ab. Corb. 77.
Adalheida imp. 206-207, 506.
Adamnanus mon. Coldingham. 377.
Adamnanus ab. Hiensis 92-96, 116-118, **375-381**.
Adomnán = Adamnanus.
Aegidius ab. 494.
Aelredus = Ethelredus.
Aethelbeorht = Ethelbertus.
Aethelburh = Edelburga.
Aetheltryth = Etheldreda.
Agatha v. m. Catan. 226.
Agilbertus ep. Paris. 243, 245, 247, 249-252, 269-271.
Agnanitus (Agnanicus, Aqbanius) m. Alex. 483.
Agnes abb. Pictav. 207.
Aidus ep. Fern. 394.
Aidus ep. Lindisfarn. 246, 252-253, 258, 268.
Ailbeus ep. Imlac. 458.
Albanus m. Verulam. 151, 153.
Albertus ep. Leod. m. 213.
Alchmundus ep. Hagulstad. 262.
Aldegundis abb. Malbod. 78, 343.
Aldricus ep. Cenomann. 187, 189.
Alexander ep. Alex. 219, 483.
Alexander ep. m. Baccanis 317.
Alexander ep. CP. 181.
Alexius conf. 503.
Aloisius Gonzaga 208.
Amandus ep. Traiect. 269.
Amator ep. Autisiodor. 190.
Ananias, Azarias et Misael = Pueri tres.
Andochius, Thyrsus et Felix mm. Augustodun. 190.
Andreas Salus CP. 186.
Andreas-Zoerardus 505.
Angeli 175-176.
Anna Maria Javouhey 169.
Antonius iun. CP. 408.
Antonius Maria Claret 230.
Antonius de Padua 208.
Anub m. in Aegypto 481.
Apostolorum Divisio 218.
Aquila m. in Mauretania. *Vid.* Severianus.
Archangeli. *Vid.* Angeli.
Archelides mon. 179.
Aregius ep. Nivern. 213.
Arno ep. Salisburg. 100.
Artemius m. Antioch. 26-27, 31-36, 38-39, 43, 180.
Athanasia heg. Aegin. 186.
Athanasius ep. Alex. 16, 144, 185, 357-360.
Athanasius Athonita 186.
Athanasius ep. CP. 185.
Athanasius ep. Methon. 186.
Athanasius ab. Paulopetr. 424.
Auda = Iuthwara.
Audomarus ep. Tarvann. 228.
Augustinus ep. Cantuar. 238, 384.
Augustinus ep. Hippon. 181.
Autbertus ep. Camerac. 78, 367.
Avia v. m. 213.

Baithinus ab. Hiensis 92-93.
Balthildis regina 207.
Barbara v. m. 181, 214, 218, 480, 504.
Barlaam et Ioasaph 484-486.

Barrfind ab. in Cell Bairrfind 456.
Bartholomaeus ap. 213.
Bartholomaeus erem. Farn. 494.
Basileus ep. Amaseae m. 15.
Basilius pr. m. Ancyr. 27, 39.
Basilius ep. Caesar. 185, 410, 494-495.
Basilius iun. CP. 186.
Bassus m. 180.
Beccán mac Cula 395.
Beccán (*al.* Emin) filius Eogani 395.
Beda Venerabilis 463.
Behnam, Sara et soc. mm. in Perside 480.
Benedictus Biscopus 249.
Benedictus ab. Casin. 117.
Benignus m. Divione 146-147, 150, 153.
Benno ep. Misn. 222.
Beoán Hibernus cultus Peronae 369-370.
Beodanus = Beoán.
Berlendis v. Merbec. 80.
Bernardus ab. Clarevall. 312.
Bernardus Menthon. 505.
Bernwardus ep. Hildeshem. 227, 472-475.
Berthwaldus ep. Cantuar. 261.
Blaithmacus pr. m. Scottus 376.
Blasius ep. Sebast. m. 443.
Bonifatius ep. Mogunt. m. 98, 114-115, 238, 263, 384, 504.
Botulfus ab. 274.
Brandanus ab. Clonfert. 208, **375-381**, 454.
Brandanus mon. Hiensis 380.
Braulio ep. Caesaraug. 194.
Brendinus = Brandanus.
Bresal ab. Hiensis 95-96.
Brigida abb. Kildar. 110-111, 380.

Cainechus ab. Achadbo. 100, 117.
Caletricus ep. Carnot. 212.
Carileffus ab. Anisol. 212.
Carolus Magnus imp. 169.
Carolus a Setia 230.
Casilda v. Burgis 452.
Catharina Gen. 226.
Catharina Lovan. **84-91**.
Catharina Sen. 498.
Ceadda (Cedda, Chad) ep. Lichfeld. 244-246, 254, 268-269, 274.
Cedd (Cedda) ep. Saxonum Or. 242-243, 245-246, 249-250.
Cellach ep. in Caledonia 121.
Cellach filius Dunchadi 121.
Cellach úa Fiachrach = Cellanus.
Cellach ep. Hibern. 109, 120-123.
Cellach ep. Hibern. in Mercia 120, 174.
Cellach ab. Hiensis 120.
Cellanus (Cellach) úa Fiachrach ep. in Cell Alaid 121-123.
Cellanus ab. Peron. 120.
Ceollach = Cellach.
Christina (*al.* Theodora) v. de Markyate 197-201.
Christina v. de Romseia 200-201.
Christophorus m. 213.
Cilléne Droichet ab. Hiensis 92, 95, 382.
Cilléne Fota ab. Hiensis 92, 95.
Cirycus m. 180.
Claudius dux m. Antioch. 480.
Claudius de La Colombière 169.
Clemens p. m. 459-461, 479.
Clemens ep. Bulgar. 476, 478.
Colmanus ab. in Lann Ela 383.
Colmanus ep. Lindisfarn. 235, 239, 242-243, 246-247, 250, 252-255, 257-259, 267-268, 273, 366.
Colmanus filius Luachani 383.
Colmanus ab. in Mercia 246, 271.
Columba ab. Hiensis 92-93, 98, 117-118, 247, **381-390**.
Columbanus ab. Luxov. et Bob. 92, 94, 97, 116-118, 494.
Comma (Commai) ep. in Hibernia cultus die 1 iulii 375.
Conamail ab. Hiensis 92, 94.
Congallus ab. Bennchor. 106, 116-117, 394.
Connán ep. in Tech Connáin, alias Tech Colláin 374.
Connán cultus die 1 iulii 374.
Conradus a Parzham 170.
Constantinus imp. **5-17**, 483.
Constantinus Iudaeus 186.

Copres. *Vid.* Patermuthius.
Corbinianus ep. Frising. 208.
Cormac mac Cuilennain ep. in Hibernia 392.
Cormacus filius Eogani 395.
Cormacus cultus die 26 martii 394.
Cormacus cultus die 13 decembris 394.
Cosmas et Damianus mm. 180, 215-217, 362.
Crağon m. in Aegypto 480.
Crescentianus in Sardinia 314.
Crispinus m. Suessione 350.
Crispolus (maii 30) 314.
Cucufas m. Barcinone 450.
Cuimine Fota = Cumianus Longus.
Cuimmin ep. in Noendruim 375.
Culán filius Eogani 395.
Cumianus Longus ab. Clonfert. 266-268.
Cumméne ab. Hiensis 92-93.
Cummeni = Cuimmin.
Cuthbertus ep. Lindisfarn. 265.
Cyprianus ep. Carthag. m. 506.
Cyrillus ep. Alex. 219.
Cyrillus ep. Hierosol. 229.
Cyrillus et Methodius 196-197, 222, 444, 475-479.
Cyrus et Iohannes mm. 184, 480, 483.

Damianus ep. Roff. 245-246.
David ep. Menev. 383.
David Thessalonic. 186.
David, Symeon et Georgius conf. Mytilen. 186.
Demetrius m. Thessalonic. 186.
Desiderius ep. Vienn. 195.
Deusdedit ep. Cantuar. 234-238, 241-242, 244-246, 257, 259-260.
Devota v. m. in Corsica 316.
Díarmait filius Eogani 395.
Díarmait filius Siabar = Modimmóc de Glenn Uissen.
Dionysius Areopag. 181.
Diuma ep. Merciorum 273-274.
Dobdagrecus = Dub Dá Chrich.
Doddogrecus = Dub Dá Chrich.
Doimine ab. Romae = Emine Bán ab. in Hibernia.
Dominicus fund. OP. 501.
Dominicus Calciat. 452.
Dominicus Loricatus 488.
Donatus m. 227.
Donnanus ab. Scot. m. 106.
Donnchad = Dunchad.
Dorbéne mon. Hiensis 92, 94-95.
Dorotheus iun. 186.
Dub Dá Chrich ep. Hibern. in Germania 95.
Dunchad ab. Hiensis 92, 94.
Dunstanus ep. Cantuar. 203, 312.

Ealhmund = Alchmundus.
Edelburga abb. Farae monasterii 368.
Editha (Eadgitha) mon. Wilton. 126.
Edmundus Rich ep. Cantuar. 228.
Eligius ep. Noviom. **364-369**.
Elisabeth mater Ioh. Bapt. 174-175.
Emerentiana v. m. Romae 29-31.
Emetherius m. Barcinone 450.
Emianus ab. Latiniac. 391.
Emin filius Eogani = Beccán.
Emine Bán ab. in Hibernia **390-395**.
Emmianus = Emianus.
Engelbertus ep. Colon. m. 85.
Ephraem Syrus 117-118.
Epima m. in Aegypto 176.
Ernéne moccu Fir Roide in Druim Tuama 389.
Ethelbertus ep. Eborac. 262.
Etheldreda reg. abb. Eli. 368.
Ethelredus (Aelredus) ab. Rievall. **124-129**.
Eugenius ep. Tolet. 227, 443.
Eugenius et Macarius mm. **24-40, 41-52**.
Eulogius pr. Cordub. m. 450.
Eupraxia v. Theb. 229.
Eurosia v. m. in Hispania 218.
Eustachius m. Romae 443.
Eustratius heg. in monte Olympo 186.
Euthymius patr. CP. 186.
Euthymius Hiberus 484-485.

Fáelchú ab. Hiensis 92, 95.
Failbe ab. Hiensis 92-93.
Fer Dá Chrích ab. in Dairinis 112.

Fergal ab. Achadbo. 100-102, 104, 109, 114.
Fergal (Fergil) de Dergaenach in Hibernia 110.
Fergna ab. Hiensis 92-93.
Fiach de Sliab Dromma Gabla 390.
Fiachra Goll in Clúain Ferta Molua 390.
Finanus ep. Lindisfarn. 239, 245, 252-253, 258, 273.
Finnchú de Brí Gobann 373.
Flora et Maria mm. Cordub. 214.
Florinus pr. in Rhetia 229, 468.
Florus et Laurus mm. 186.
Foillanus ab. m. Fossis 119, 246, 343, **364-369**, 384.
Franciscus Assis. 231, 350, 494, 506.
Franciscus Salesius 501.
Franciscus Venimbeni 229.
Franciscus Xaverius 208.
Fructuosus ep. Bracar. 453.
Furseus ab. Latiniac. 117-119, 246, 365-369, 384, 391.

Gabinus = Gavinus.
Gabriel archang. 174-175, 180.
Gaius p. m. 322-323.
Gallus ab. 466, 496.
Gavinus, Protus et Ianuarius mm. in Sardinia 218, **309-327**.
Genesius mimus m. 228.
Genovefa Brabant. 329.
Georgius ep. Amastrid. 186.
Georgius m. Diospoli 180, 479-480.
Gerardus ab. Bron. 226-227.
Gerardus Groote 75.
Gerasimus mon. 494.
Germanus ep. Autisiodor. 190, 384.
Gertrudis abb. Nivial. 76, 207.
Gerulfus m. Truncinii 334.
Gildas Sapiens ab. Ruien. 382.
Godefridus Capenberg. **431-441**.
Godehardus ep. Hildeshem. 473-475.
Godricus erem. Finchal. 494.
Gratus ep. August. Praetor. 496.
Gregorius Barbarigo 505.
Gregorius Decapol. 186.
Gregorius Magnus p. 194, 238.
Gregorius Nazianz. 185.
Gudila v. 78.
Gundesalvus de Lagos 227.
Guthlacus Croyland. 494.

Hariolfus ep. Lingon. 222.
Hathumoda abb. Gandersheim. 207.
Helena imp. 11-12, 350.
Henoch — Apocalypsis 481.
Henricus II imp. 220.
Hermenegildus rex m. 195.
Hesychius m. Antioch. 315.
Hierarchae tres 185.
Hieronymus pr. 213.
Hilarius Auciac. 188.
Hilda Streanaeshalc. 246, 250.
Hildefonsus ep. Tolet. 195, 453.
Hippolytus Romanus 317.
Honoratus ep. Arelat. 117.
Honorius ep. Cantuar. 235, 237, 241, 245-246.
Hosius ep. Cordub. **356-361**.
Hubertus ep. Leod. 497.
Hypatius Rufinian. 186.

Iacobus frater Domini 174-175.
Iacobus Intercisus 213.
Iacobus diac. in Northumbria 240.
Ianuarius m. in Sard. *Vid.* Gavinus.
Ibarus ep. de Bec Éire **370-375**.
Ida Lovan. 494.
Iesus Christus. — Apparitio 218. — Crux **18-23**, 174. — Evangelium Infantiae 445. — Evangelium Thomae 176-178, 181. — Miracula in imagine Veronicae (*al.* Vindicta Salvatoris) 500. — Narrationes apocryphae 444-448, 495.
Ignatius patr. CP. 411.
Ignatius Loyola 208, 491-492, 501.
Innocentius V p. 125.
Innocentius XI p. 169.
Ioannicius mon. in Bithynia 186.
Iohanna ab Arce 489-491, 501.
Iohanna Lusitana 227, 504.
Iohannes Baptista 173-175, 208, 214.
Iohannes ap. ev. 432, 439, 494.
Iohannes et Agnanitus mm. Alex. 483

Iohannes de Avila pr. 169.
Iohannes Baptista Maria Vianney 229.
Iohannes Beverlac. 260.
Iohannes Bosco 494.
Iohannes Chrysostomus 174, 182, 185, 221, 481.
Iohannes a Cruce 226.
Iohannes Damascenus 426, 484-486.
Iohannes Eleemosyn. ep. Alex. 186.
Iohannes Ortega 452.
Iohannes Psichaita 186.
Iohannes Ruusbroec 53, 75-76, 223.
Iohannes ep. Salisburg. 97.
Iohannes iun. mon. in Thracia 185.
Ioseph sponsus B. M. V. 208.
Iosephus Calasanctius 224-225.
Irene iun. Athen. imp. 185.
Irene (Xena) imp. 432.
Irene Chrysobalant. 186.
Isaac Tiphr. m. 481.
Isidorus agricola 453.
Isidorus ep. Hispal. 193, 504, 506.
Ithamar ep. Roff. 235, 237, 245.
Ita v. abb. in Hibernia 110.
Itta (Iduberga) vid. Nivellis 207, 367.
Iulia v. m. Trecis 147.
Iuliana v. m. Nicomed. 480.
Iulianus ep. Cenomann. 187.
Iulianus hospitator 212, 218.
Julianus Maunoir 169.
Iulianus Sabas 51.
Iulianus et Basilissa mm. 212.
Iulius Aqfahs. m. 482-484.
Iulius m. in Thracia 25, 37.
Iunius frater Iulii Aqfahs. m. 482-483.
Iustán mon. Len. in Hibernia 391.
Iustus, Aboli et Theoclia mm. in Aegypto 481.
Iuthwara (*al.* Auda) v. m. in Wallia 202, 204-205.
Iuventinus et Maximinus mm. 39-40.

Kelloch = Cellach.
Kentigernus (*al.* Mungo) ep. Glascu. 383.
Kiaranus ab. in Clonmacnois 92, 94, 97, 116-117.
Killach = Cellach.

Lambertus ep. Frising. 469-472.
Lambertus ep. Traiect. m. 229, 471.
Lasreanus ab. Hiensis 92-93.
Launomarus ab. Curbion. 494.
Laurentius Brundus. 507.
Laurentius diac. m. Romae 213, 226, 317, 460.
Lazarus amicus Christi 162.
Lazarus mon. Gales. 186.
Leo ep. Catan. 186.
Leo Ignatius Mangin 170.
Leoba (Lioba) abb. 207.
Leocritia m. Cordub. 450.
Libine = Slébténe.
Liborius ep. Cenomann. 187-188.
Lidanus ab. Setin. 230.
Liutbirga reclusa Halberstad. 207.
Longinus m. 180.
Lucas stylita 186.
Lucas iun. in Hellade 186.
Lucianus m. Nicomed. 16.
Lucilla et Flora mm. 489.
Ludovicus IX rex 501.
Luxorius m. in Sardinia 314, 320.

Macarius Aegyptius 176, 417.
Macarius m. in Mauretania. *Vid.* Eugenius et Macarius.
Mac Cuill = Machalus.
Mac Conchon in Hibernia 391.
Machalus cultus in Mannia insula 390.
Mac Onchon = Mac Conchon.
Mac Tail Kilcull. 390.
Maelruanus (Mael Ruain) de Tallaght 105, 112.
Magister de Cell Magistir in Hibernia 391.
Manasse ab. in Aegypto 176.
Marcellinus Champagnat 225.
Marcellus m. Tingi 213.
Margarita Bourgeoys 170.
Maria Deipara 85, 180, 208, 409-410. — Protevangelium Iacobi 181, 445. — Lamentatio 481. — Dormitio 212. — Assumptio 481. — Miracula 495, 499, 505. — Imago in Saidnaia 500. — *Ἡ μαχαιρωθεῖσα* 186-187.
Maria Aegyptiaca 163-164.

Maria Anna a Iesu de Paredes 169.
Maria Cordub. m. 213-214.
Maria Magdalena **161-168**.
Marianus Ratisbon. 109.
Marianus et Iacobus mm. 489.
Marius, Martha, Audifax et Abacuc mm. 162.
Martha v. hospita Christi 162.
Martinus ep. Bracar. 195, 496.
Martinus Legion. 453.
Martinus ep. Turon. 117, 507.
Martinus ab. Vertav. 312.
Martyres Cordub. 449.
Martyres XL Sebast. 15.
Mathildis (Mechtildis) abb. Oetilstetin. 207.
Mathildis regina 206-207.
Matthias ap. 175.
Maughold = Machalus.
Maurus ep. Cesen. 489.
Maximinus m. *Via*. Iuventinus.
Maximus Causocalyb. 185.
Meldán Peron. 369-370.
Menander m. Prusae. *Via*. Acacius.
Menas m. in Aegypto **154-160**, 179, **275-308**, 312, 481.
Menn Boirne = Minnbairenn.
Methodius Slavorum ap. *Vid.* Cyrillus.
Michael archang. 175, 180, 220, 230, 350, 414, 424.
Michael neom. Alex. 185.
Michael syncellus Hierosol. 186.
Michael Maleinus mon. 186.
Michael ep. Synnad. 424.
Milburga abb. Wenloch. 274.
Minnbairenn (Menn Boirne) ab. Achadbo. 103.
Modestus ep. Hierosol. 504.
Modimmóc de Glenn Uisen 390-391.
Moengal ab. Bennchor. in Hibernia 104-106, 108-109.
Monegundis vid. reclusa Turon. 207.
Muinis in Hibernia 383.

Nahum ep. Bulgar. 478.
Narrationes animae utiles 184, 417.
Nicephorus hegum. Medicii **396-430**.
Nicephorus patr. CP. 396-397.
Nicephorus Sebaz. 410, 427.
Nicetas hegum. Medicii 396-398, 400, 413, 422-424, 426, 428.
Nicetas patricius 396.
Nicolaus I p. 479.
Nicolaus ep. Myr. 221.
Nicon *ὁ Μετανοεῖτε* 186.
Ninnoca v. in Armorica 494.
Norbertus ep. Magdeburg. 433, 436-437, 441, 494.

Oda vid. Aman. 328.
Odilo ab. Cluniac. 489.
Ogerius in vico Hanzinne 353.
Onuphrius erem. 213.
Opportuna abb. Sag. 224.
Ossius ep. = Hosius.
Otmarus ab. Sangall. 466.

Pachomius ab. Theb. 51, 184, 212.
Pachomius (Pasthumius) iun. 212.
Patermuthius et Copres mm. 27, 33.
Patricius ep. ap. Hibern. 92-93, 116-119, 241, 367, 369-370, 383-384, 458. — Purgatorium 130.
Patricius ep. Prusae m. **130-144**.
Patroclus m. Trecis **145-153**, 210, 212.
Patrum Vitae. — Philotheos Historia 182. — Pratum spirituale 186, 503. — Apophthegmata 507.
Paulinus ep. Eborac. 237.
Paulus ap. 369, 438, 453. — *Vid.* Petrus et Paulus.
Paulus Aurelianus ep. in Armorica 204.
Paulus mon. Latr. 186.
Paulus Theb. 458.
Peregrinus ep. Autisiodor. m. 189-192.
Perpetua et Felicitas mm. 226.
Petrus ap. 208, 369-370, 508.
Petrus et Paulus app. 184, 507.
Petrus ep. Argiv. 186.
Petrus mon. Atroensis 399.
Petrus Canisius 225, 491, 493.
Petrus Damianus 486-489.
Petrus Faber 491-492.
Petrus ep. Tarentas. 125, 127-128.
Petrus Tarentas. O. P. = Innocentius V p.

Philaretus eleemosynarius 186.
Philippus Nerius 501.
Philotheus Opsic. pr. 186.
Phocas m. Orthos. 180.
Phocas m. Sinope 180, 185.
Pionius pr. m. Smyrn. 130, 133.
Pirminius ep. 467.
Pius X p. 169.
Polyaenus m. Prusae. *Vid.* Acacius.
Primitivus filius S. Symphorosae 460.
Protus m. in Sardinia. *Vid.* Gavinus.
Publia abb. Antioch. 40.
Pueri tres (Ananias, Azarias et Misael) 184.

Radegundis reg. 207.
Radulphus Eugub. 488.
Raimundus Lullus 503.
Raimundus de Pennaforti 452.
Raphael archang. 175.
Raphaela Maria 170.
Reliquiae Ovetanae 452.
Remaclus ab. Stabul. 465.
Reolus ep. Rem. 270.
Robertus Bellarminus 491, 493.
Rogerius erem. in Anglia 201.
Rolendis v. Gerpin. **328-355**.
Romanus Melodus 229.
Romualdus Camaldul. 483.
Ronanus in Northumbria 240.
Rupertus ep. Wormat. et Salisb. 98.

Sabas ab. in Palaest. 180, 363.
Sabas stratelates m. 186.
Sabinianus m. Trecis 147.
Sabinus ep. m. Spoleti 317.
Sailfeus = Failbe.
Salāmā patr. Aethiop. 480-481.
Salomon rex 181.
Salustianus m. in Sardinia 314.
Samthanna abb. Clonbron. 110-113, 116, 118-119.
Saturninus m. Calarit. 309, 314, 319.
Savinus = Gavinus.
Scannal (Scannlán) ab. Achadbo. 102-103, 115-116.
Sebasteni mm. XL 15.
Sebastianus m. 505.
Secundinus ep. in Hibernia 458.
Ségéne ab. Hiensis 92-93.
Senanus ab. ep. Iniscath. 383.
Seniores XXIV 175-176.
Senorina abb. Bast. 231.
Sergius heg. Radonež. 461.
Sergius et Bacchus mm. 180.
Servatius ep. Traiect. 504.
Severianus et Aquila mm. in Mauretania (?) 24.
Severinus pr. in Norico 99, 117, 228.
Sidronius m. Senon. 147.
Sigarus erem. in Anglia 201.
Simplicius m. in Sardinia 309, 319.
Slébéne, Slébíne = Slébténe ab. Hiensis 92, 95-97, 381-385, 387-389, 395.
Spyridon ep. Trimithunt. 186.
Stanislaus Kostka 231.
Stephanus protomartyr 180, 208, 213, 350, 508.
Stephanus iun. m. CP. 186.
Stephanus ep. Perm. 461.
Stephanus ep. Suroziae 186.
Sualo erem. Eichstet. 222.
Suibne ab. Hiensis 92-93.
Suibne II ab. Hiensis 96.
Susanna v. m. Romae 323.
Switbertus ap. Fresonum 247.
Symeon stylita 181-183.
Symeon stylita iun. 181.
Symphorianus m. Augustodun. 149-150, 190.
Symphorosa et filii VII mm. 460.
Syrus ep. Ticin. 228.

Telechildis abb. Iotr. 271.
Teotonius pr. Conimbric. 229.
Themistocles m. in Lycia 43.
Theodora imp. 185.
Theodora v. de Markyate = Christina.
Theodoritus (Theodoretus, Theodorus) pr. m. Antioch. 40.
Theodorus m. 15, 180.
Theodorus ep. Cantuar. 233, 236, 238, 244, 247, 252, 258-259.
Theodorus filius Iulii Aqfahs. m. 482-483.
Theodorus graptus 186.

Theodorus Studita 186, 408, 424.
Theodorus Tabennes. 51, 184.
Theophanes chronogr. 186, 408.
Theophano imp. 185.
Theophilus ep. Alex. 183.
Thomas ap. 444-448.
Thomas Emes. 180.
Thomas Morus m. 228.
Tigernach de Clúain Eois = Tigernacus ep. in Hibernia 390-391.
Timotheus ep. Alex. 219.
Tutigraecus = Dub Dá Chrich.

Udalricus ep. Augustan. 208.
Ultanus ep. de Ard Breacain 380.
Ultanus ab. Foss. 246.
Urbanus I p. m. 192-193.
Urbanus ep. Lingon. 192-193.
Ursula et soc. vv. mm. 87, 312, 338.
Ursus pr. Augustae Praetor. 496.

Venerandus m. Trecis 147.
Verena v. m. Zurziaci 111, 469.
Verona v. culta Berthemii 329.
Vincentius diac. Caesaraug. m. 193.
Vincentius Lirin. 229.
Vincentius a Paulo 501.
Virgilius ep. Salisburg. **92-123**, 196, 377, 463.
Vulsinus ep. Shireburn. 201.
Vulstanus ep. Wigorn. 127.

Wala ab. Corbeien. et Bob. 77.
Wiborada reclusa 207.
Wihtburh = Witburga.
Wilfridus ep. Eborac. 233, 240, 243-251, 253-254, 261, 268-269.
Willelmus mon. Gellon. 350.
Willibrordus ep. Traiect. 263.
Winwaloeus ab. 507.
Witburga v. in Anglia 368.
Wivina abb. 334.

Zacharias pater Ioh. Bapt. 174-175.
Zeno ep. Veron. 504.
Zoerardus = Andreas-Zoerardus.
Zosimus Syracus. 186.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

ʿAbd al Masīh. Vid. *Guillaumont.*
Achten, Knaus, Gebetbuchhandschriften Darmstadt 210.
Alberts, Consuetudines Fratrum Vitae communis 223.
Algermissen, Bernward von Hildesheim 472.
Ancelet-Hustache, S. Nicolas 221.
Año cristiano 442.
Arras, Miracles de S. Georges 479.
Atti del Convegno studi etiopici 479.
Attwater, St. John Chrysostom 221.
Aufsätze (Gesammelte) zur Kulturgeschichte Spaniens 449.
Aurenhammer, Lexikon der christlichen Ikonographie 211.
Bau, La data natalicia de san José de Calasanz 224.
Bernhart, Heilige u. Tiere 494.
Böck, Verehrung des hl. Benno 222.
Boulangé, La Croix-Laval (de), S. Pierre Canisius. Textes 491.
Boyle, San Clemente 459.
Breckenridge, « Et prima vidit » 218.
Burr, Ermenrich von Ellwangen 221.
Capelle. Vid. *Doresse-Lanne.*
Cavarnos, Anchored in God 221.
Certeau (de), Pierre Favre. Mémorial 491.
Cerulli, Atti di Giulio di Aqfaḥs 482.

— Etiopi in Palestina 495.
— Scritti teologici etiopici 219.
Cibulka, Velkomoravský kostel v Modré u Velehradu 196.
Čiževskij. Vid. *Družinin*.
Cramer, Christlich-Koptisches Ägypten 178.
Daniélou, Théologie du Judéo-christianisme 444.
David-Danel, Iconographie des SS. Côme et Damien 215.
Deér, Dynastic Porphyry Tombs in Sicily 186.
Delaruelle. Vid. *Latreille*.
Díaz y Díaz, Index scriptorum latinorum Hispanorum 451.
Donckel, St. Hubertuskult 497.
Doncoeur, *Lanhers*, Jeanne la Pucelle 489.
Doresse, Vangelo secondo Tommaso 444.
Doresse, *Lanne*, *Capelle*, Liturgie copte de S. Basile 494.
Downey, Libanius' Praise of Antioch 182.
Drögereit, Die Vita Bernwardi 472.
Družinin, Vie de S. Étienne de Perm 461.
Duft, St. Otmar 466.
Dumbarton Oaks Papers 186.
Dumeige, S. Ignace. Lettres 491.
Echeverria (*de*). Vid. Año cristiano.
Engelmann, Der hl. Pirmin 467.
Favale, Teofilo d'Alessandria 183.
Festugière, Antioche païenne et chrétienne 182.
Fischer, Lantbert von Freising 469.
Fitzmyer, Oxyrhynchus Logoi 444.
Fontaine, Isidore de Séville 193.
Franke, Märtyrer von Cordova 449.
Friedmann, Paris, ses rues, ses paroisses 224.
Frutaz, Fonti per la storia d'Aosta 495.
Garitte, Les Logoi d'Oxyrhynque 444.
Gasbarri. Vid. *Incisa della Rocchetta*.
Giuliani, S. Ignace. Journal spirituel 491.
Griera, Nomenclatura hagiográfica en la Marca hispánica 449.
Grivec, Konstantin u. Method 475.
— Metodova ječa-Ellwangen 222.
Gryting, La Venjance Nostre Seigneur 500.
Guilland, Études byzantines 184.
Guillaumont, *Puech*, *Quispel*, *Till*, *ʿAbd al Masīḥ*, L'Évangile selon Thomas 176.
Hakamies, Miracles de Gautier de Coinci 499.
Hennecke, Neutest. Apokryphen 444.
Hermans, Ruysbroeck l'Admirable 223.
Incisa della Rocchetta, *Vian*, *Gasbarri*, Processo per S. Filippo Neri 501.
Jalabert, *Mouterde*, *Mondésert*, Inscriptions grecques et latines de la Syrie 179.
Jonas, Gautier de Coinci 500.
Knaus. Vid. *Achten*.
Kraemer, Du clerc qui fame espousa et puis la lessa 499.
— De la bonne enpereris 499.
Kretzenbacher, Die Seelenwaage 220.
La Croix-Laval (*de*). Vid. *Boulangé*.
Laistner, Intellectual Heritage of the Middle Ages 461.
— Thought and Letters in Western Europe 461.
Lanhers. Vid. *Doncoeur*.
Lanne. Vid. *Doresse*.
Latreille, *Delaruelle*, Sous les rois très chrétiens 501.
Lavin, Giovannino Battista 215.
Leclercq, S. Pierre Damien 488.
Llorca. Vid. Año cristiano.
Marilier, S. Urbain de Langres 192.
Masseron, S. Jean Baptiste dans l'art 214.
Miscellanea del Centro di studi medievali 498.
Mondésert. Vid. *Jalabert*.
Moreno, Atti di Santa Barbara 480.
Mouterde. Vid. *Jalabert*.
Müller (C. D. G.), Engellehre der koptischen Kirche 175.
Müller (I.), Florinusvita 468.

Peri (*Pflaum*), Der Religionsdisput der Barlaam-Legende 481.
Pezzoli, S. Robert Bellarmin. Textes 491.
Portmann, Die Darstellung der Frau in der Geschichtschreibung des früheren Mittelalters 206.
Post, History of Spanish Painting 217.
Pozzi, Roberto de' Bardi 498.
Puech. Vid. *Guillaumont*.
Quecke, Thomas-Evangelium 444.
Quispel. Vid. *Guillaumont*.
Rankka, Deux miracles de la Sainte Vierge 500.
Réau, Iconographie des Saints 211.
Revista Calasancia 224.
Rodinson, Sévérien de Gabala 481.
Rosel Sáez, Iconografía de Cosme y Damián 217.
Rüsch, Charakterbild des Gallus 496.
Sala Balust. Vid. Año cristiano.
Salmon, L'Office divin 220.
Sánchez Alíseda. Vid. Año cristiano.
Sankt-Gallus-Gedenkbuch 496.
Saxer, Le culte de Marie Madeleine en Occident 161.
Schneemelcher, Bibliogr. patristica 180.
— Vid. *Hennecke*.
Schneider, Petrus Canisius. Briefe 491.
Schreiber, Wochentage 207.
Selmer, Navigatio S. Brendani 454.
Silverstein, Vision of St. Paul 453.
Sproemberg, Beiträge zur belgisch-niederländischen Geschichte 497.
Stakemeier, Liborius und die Bekennerbischöfe von Le Mans 187.
Starr. Vid. *Laistner*.
Tabacco, Petri Damiani Vita B. Romualdi 486.
Talbot, Life of Christina of Markyate 197.
— The Life of St. Wulsin of Sherborne by Goscelin 197.
Taylor, Classical Heritage of the Middle Ages 461.
Till, Johannes der Täufer in der koptischen Literatur 173.
— Vid. *Guillaumont*.
Torsy, Lexikon der deutschen Heiligen 170.
Tubiana, « Livre des Mystères » 481.
Ullendorff, Enoch 481.
Väänänen, D'une fame de Laon 499.
van Lantschoot, Abbā Salāmā 480.
Vannereau, S. Pèlerin d'Auxerre 189.
Vian. Vid. *Incisa della Rocchetta*.
Vies des saints et des bienheureux 169.
Vives. Vid. Aufsätze.
Walther, Initia carminum medii aevi 208.
Wirth, Grab Bernwards von Hildesheim 472.
Wittmann, Kosmas und Damian im Jesuitendrama 217.
Zanini, Bibliografia di S. Caterina da Siena 498.

TABLE DES MATIÈRES

François Halkin. L'empereur Constantin converti par Euphratas 5

Texte grec, 6. — Appendices : I. Les autres passages inédits de la Vie acéphale de Constantin, 10. — II. Les principales variantes du Sabaiticus 366, 15.

Jean Kirchmeyer. L'homélie acéphale de Sévérien sur la Croix dans le Sinaiticus gr. 493 . . . 18

Baudouin de Gaiffier. Les martyrs Eugène et Macaire, morts en exil en Maurétanie 24

François Halkin. La Passion grecque des saints Eugène et Macaire 41

Μαρτύριον τῶν ἁγίων Εὐγενίου καὶ Μακαρίου . 43

Maurice Coens. Un manuscrit perdu de Rouge-Cloître, décrit d'après les notes d'Héribert Rosweyde et d'Aubert le Mire 53

Appendice : Lettres de Miraeus à Rosweyde . . 74

Émile Brouette. La cistercienne Catherine de Louvain fut-elle abbesse de Parc-les-Dames? . . . 84

Paul Grosjean. Virgile de Salzbourg en Irlande . . 92

Paul Grosjean. La prétendue canonisation d'Aelred de Rievaux par Célestin III 124

François Halkin. Les deux Passions de S. Patrice, évêque de Pruse en Bithynie 130

Μαρτύριον, 133. *Ἄθλησις*, 139.

Joseph van der Straeten. La Passion de S. Patrocle de Troyes. Ses sources 145

Paul Devos. Un récit des Miracles de S. Ménas en copte et en éthiopien 154

Miraculum S. Menae decimum coptice, 156 ; aethiopice, 158.

Baudouin de Gaiffier. Notes sur le culte de sainte Marie-Madeleine. A propos d'un livre récent . . 161

Paul Grosjean. La date du Colloque de Whitby . . 233

Appendices : I. Annales anglaises du VII^e siècle, 255. — II. Consécrations épiscopales en dehors du dimanche, 260. — III. La peste de 664 en Irlande, 264. — IV. *Annales Cambriae*, 265. — V. Bède, sa *Recapitulatio chronica*, 268. — VI. L'évêque Agilbert, 269. — VII. Colmán, abbé en Mercie, 271.

Paul Devos. Le juif et le chrétien. Miracle de S. Ménas 275

Miraculum graece, 282 ; coptice, 285, 292 ; aethiopice, 302.

Baudouin de Gaiffier. La Passion de saint Gavin, martyr de Sardaigne 309

De sancto Gavino martyre 325

Maurice Coens. La *Vita Rolendis* dans sa recension gerpinnoise 328

Legenda de beata Rolende virgine 336

Michel Aubineau. La Vie grecque de « saint » Ossius de Cordoue 356

Alphonse Dain. Fragment d'un ménologe à Venise . 362

Paul Grosjean. Notes d'hagiographie celtique . . 364

45. Le trésor mérovingien de Sutton Hoo, S. Feuillen et S. Éloi, 364. — **46**. Les inscriptions métriques de l'église de Péronne, 369. — **47**. *Atrium Cemani* dans la Vie de S. Ibar, 370. — **48**. Les noms d'Adomnán et de Bréndán, 375. — **49**. Dates de la fondation d'Iona et de la mort de S. Colum Cille, 381. — **50**. *Doimine abbas Romae*, 390.

François Halkin. La Vie de saint Nicéphore, fondateur de Médikion en Bithynie († 813) 396

Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νικηφόρου . . 401

Maurice Coens. Aux origines de Cappenberg. A propos d'un ouvrage récent 431

Bulletin des publications hagiographiques . . 169, 442

BX
4655
A3
v.78
1960

Analecta Bollandiana

BX
4655
A3
v.78
1960

54752

THREE DAY

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709